

ÉDITION INTÉGRALE

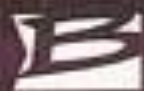
RAYMOND E. FEIST



MAGICIEN

LA GUERRE DE LA FAILLE

TOME I



Raymond E. Feist

Magicien

La Guerre de la Faille – livre premier

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Antoine Ribes



Bragelonne

Titre original : *Magician*
Copyright © Raymond E. Feist 1982, 1992 (édition révisée)

© Bragelonne 2005 pour la présente traduction

Illustration de couverture :
Stéphane Collignon

ISBN : 2-915549-13-3

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

*Je dédie ce livre à la mémoire de mon père,
Félix E. Feist,
en tout point, un magicien.*

AVANT-PROPOS

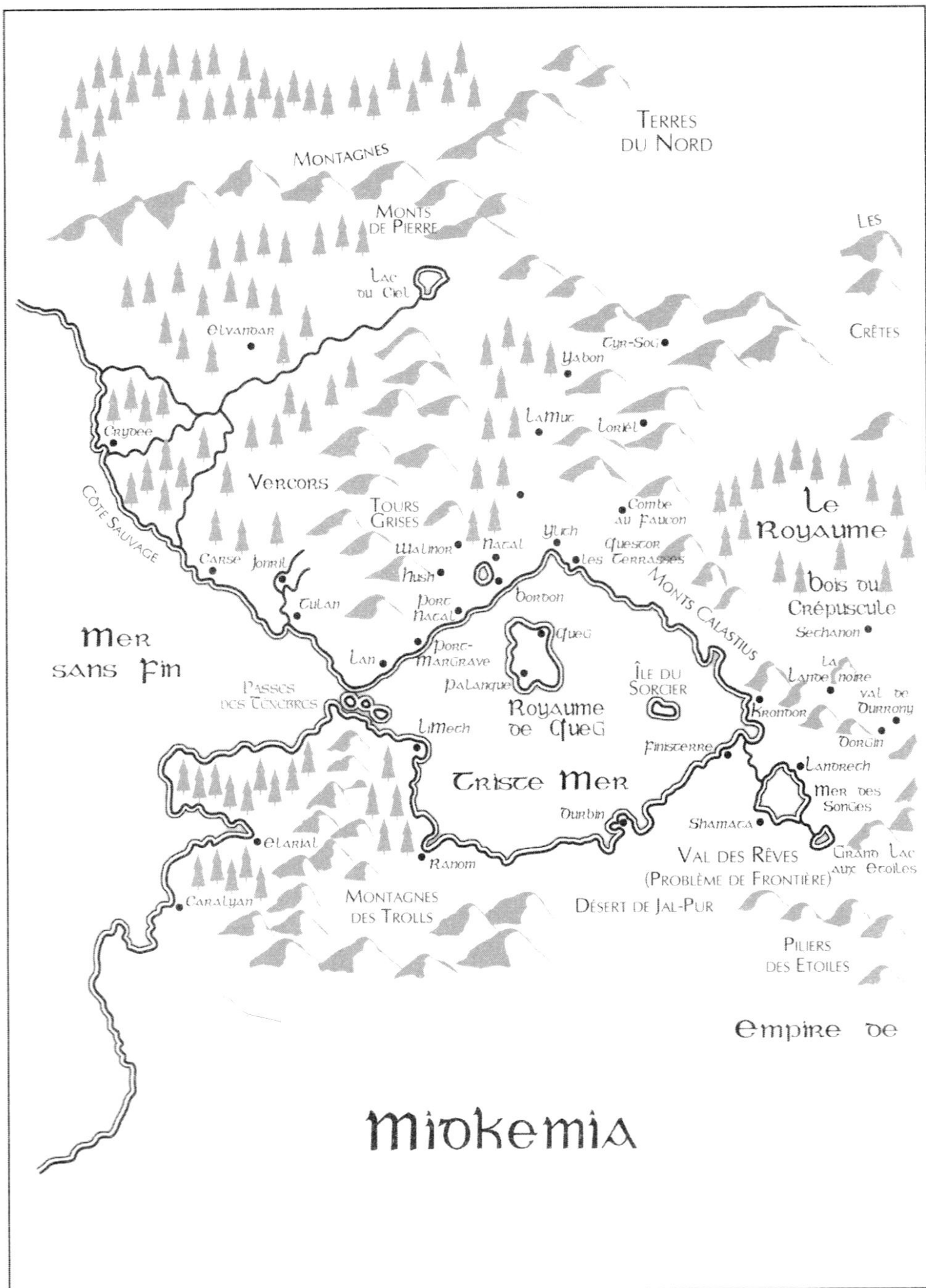
Fin 1977, j'ai décidé de m'essayer à l'écriture, à mi-temps, alors que j'étais employé à l'université de Californie, à San Diego. Aujourd'hui, quelque quinze ans plus tard, je suis écrivain à plein temps depuis quatorze ans, avec un succès qui dépasse mes rêves les plus fous. *Magicien*, un premier roman qui, depuis, a donné naissance à la série *La Guerre de la Faille*, est un livre qui s'est rapidement animé d'une vie propre. J'hésite à l'admettre publiquement, mais en fait, l'une des raisons de ce succès était mon ignorance de ce qui fait vendre un livre. Mon désir de plonger à l'aveuglette dans un récit montrant deux mondes totalement différents, couvrant douze ans de la vie de plusieurs personnages principaux et de douzaines de figurants tout en brisant de nombreuses règles d'intrigue littéraire a semblé trouver un écho chez de nombreux lecteurs partout dans le monde. Dix ans après la première publication, je crois que l'attrait de ce livre se fonde sur le fait qu'il est ce que l'on appelait avant un « récit merveilleux ». Je voulais simplement écrire une bonne histoire, qui satisfasse mon sens du merveilleux, de l'aventure et de la fantaisie. Visiblement, plusieurs millions de lecteurs — dont un bon nombre ont lu des traductions dans des langues dont je ne comprends pas un traître mot. — ont trouvé que le merveilleux de ce livre leur plaisait aussi.

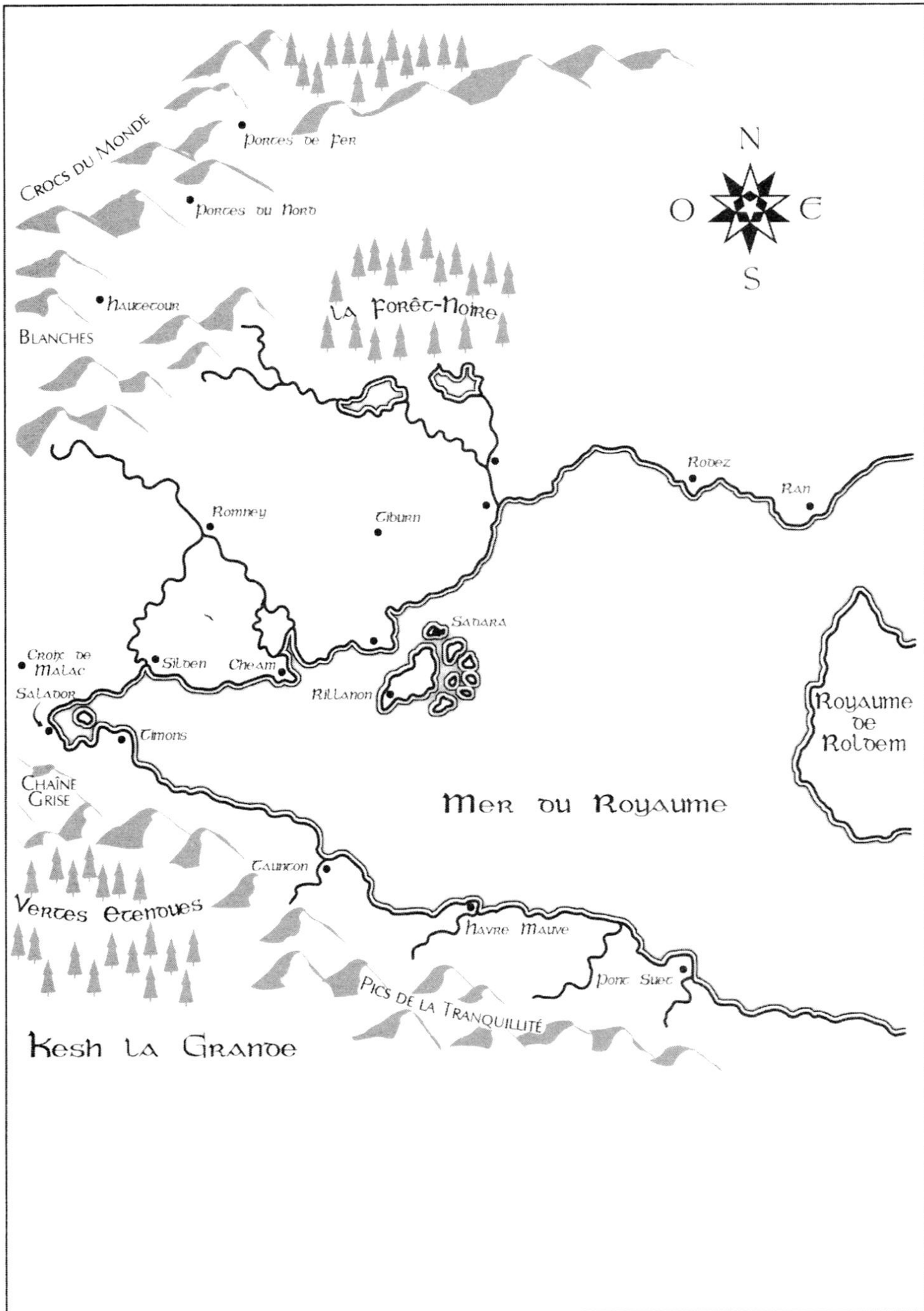
C'est avec une profonde gratitude que je veux vous remercier tous, les nouveaux lecteurs comme les anciens, car sans votre soutien et vos encouragements, il ne m'aurait pas été possible de passer ces dix ans à écrire des « récits merveilleux ». Si j'ai la chance de pouvoir vous transmettre une petite partie du plaisir que j'ai à partager mes aventures imaginaires avec vous, nous sommes également récompensés, car en vous passionnant pour mes ouvrages, vous m'avez permis d'en créer d'autres. [...] Vos lettres sont lues, même si elles ne reçoivent

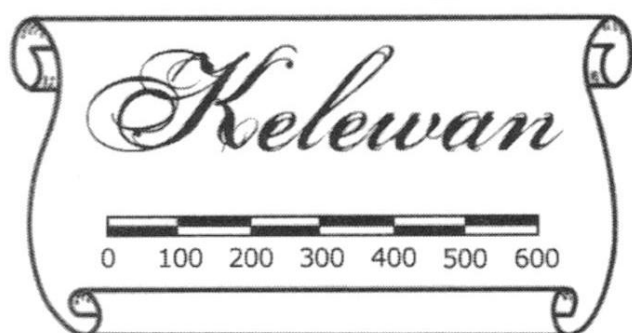
pas de réponses. – et même si parfois elles mettent des mois à me parvenir. – et les remarques sympathiques, lors de mes apparitions en public, m’ont apporté plus que tout le reste. Mais, par-dessus tout, vous m’avez donné la possibilité de pratiquer un art que j’avais abordé « pour voir si j’y arriverais », alors que je travaillais aux résidences universitaires du John Muir Collège à UCSD.

C’est pour cela que je vous remercie. Je crois que « j’ai réussi ».

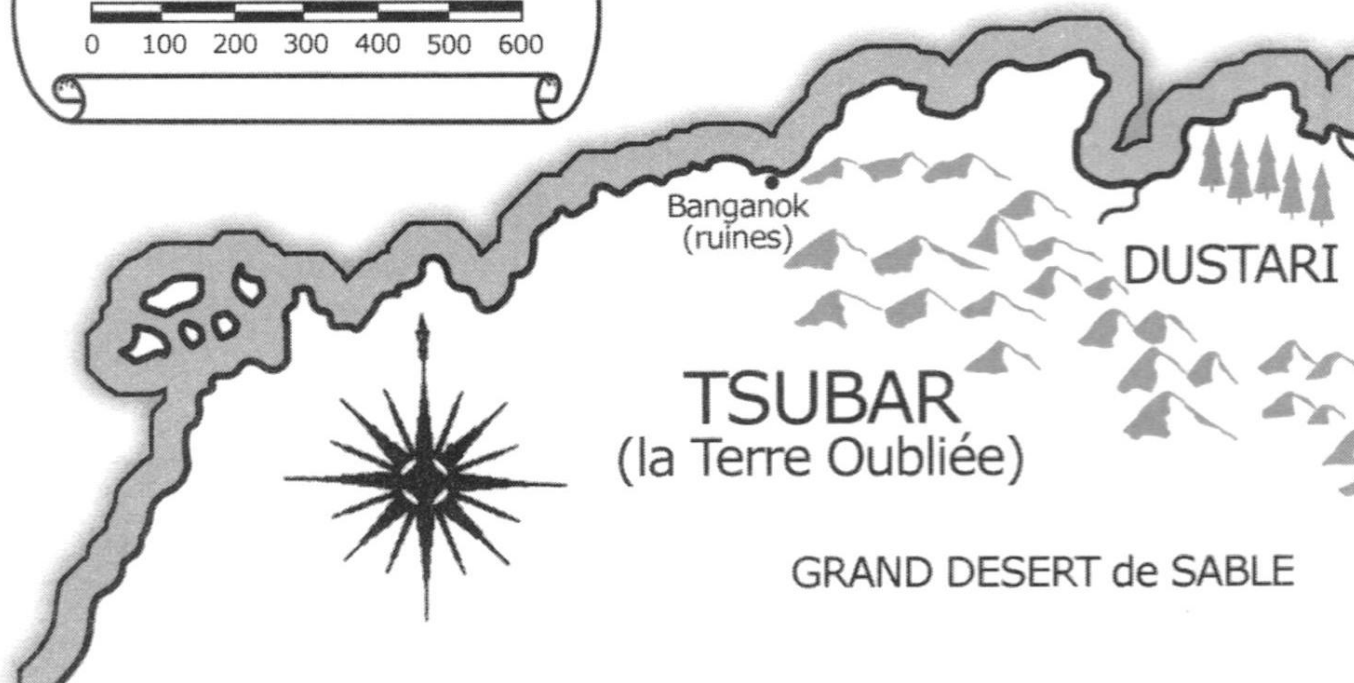
Raymond E. Feist
San Diego, California. août 1991

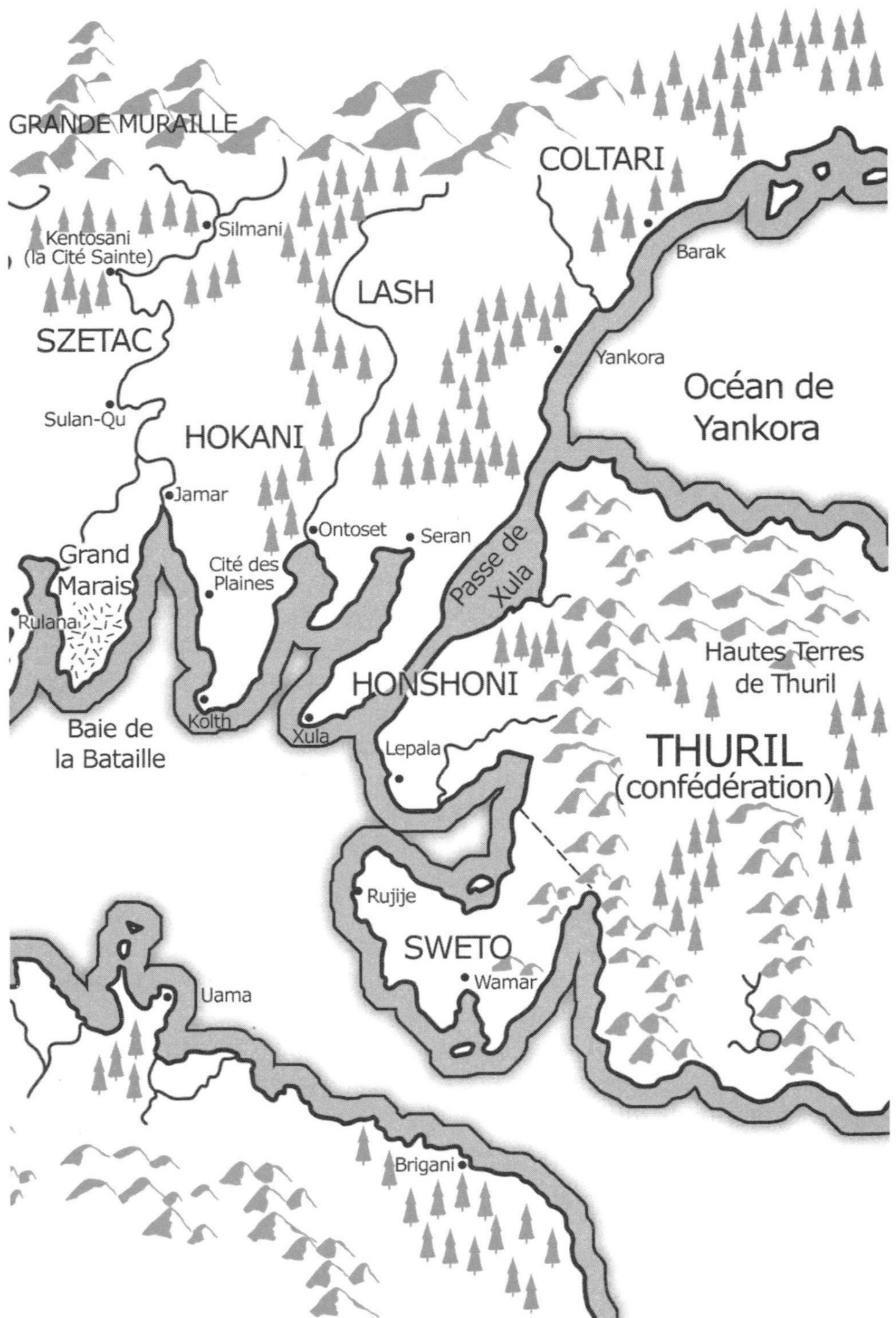






Mer de Sang





LIVRE PREMIER

Pug et Tomas

Les désirs d'un enfant volent au gré du vent
Et ce que rêve un enfant, il le rêve pour longtemps.

Longfellow, *My Lost Youth*.

Chapitre 1

TEMPETE

La tempête avait fait rage.

Pug sautait de rocher en rocher, posant les pieds sur des arêtes glissantes en s'avancant entre les mares laissées par la marée descendante. Ses yeux noirs fouillaient de tous côtés les bassins sous la falaise, à la recherche des bestioles épineuses que la tempête avait renvoyées sur les hauts-fonds. Ses muscles d'enfant saillaient sous sa fine chemise lorsqu'il changeait son sac d'épaule, plein de couteaux, d'oursins et de crabes récoltés dans ce jardin aquatique.

Le soleil, cet après-midi-là, faisait scintiller les embruns qui tournoyaient autour de lui, soulevés par un vent d'ouest qui balayait en tous sens ses cheveux bruns que le soleil avait blondis par endroits. Pug posa son sac, vérifia qu'il était solidement fermé, puis s'accroupit sur une langue de sable dégagée. Le sac n'était pas tout à fait plein, mais le garçon savourait l'heure qu'il allait pouvoir passer à se détendre. Megar, le cuisinier, ne lui ferait aucune remarque sur le temps qu'il avait mis pourvu qu'il revienne avec un sac à peu près plein. Pug s'allongea, le dos calé contre un large rocher ; la chaleur du soleil le plongea bientôt dans une douce torpeur.

Une volée d'embruns froids et humides le réveilla quelques heures plus tard. Il ouvrit les yeux en sursaut, réalisant qu'il était resté là beaucoup trop longtemps. À l'ouest, en pleine mer, des nuages noirs et orageux se formaient au-dessus de la ligne sombre des Six Sœurs, les petites îles qu'on voyait à l'horizon. Ces nuages houleux qui tourbillonnaient en traînant derrière eux une pluie semblable à une sorte de voile de suie étaient annonceurs d'une de ces tempêtes subites si communes sur cette partie de la côte au début de l'été. Au sud, les hautes

falaises de la Désolation s'élevaient dans le ciel tandis que les vagues venaient s'écraser à leur pied. De l'écume commençait à se former derrière les brisants, signe caractéristique de l'imminence d'une tempête. Pug se savait en danger, car les tempêtes estivales pouvaient noyer les imprudents sur la plage, ou même, si elles étaient assez violentes, sur les basses terres qui s'étendaient derrière.

Il reprit son sac et partit vers le nord, en direction du château. En contournant les bassins, il sentit le vent frais devenir froid et humide. Le jour commençait à baisser, caché par les premiers nuages qui filaient contre le soleil, formant de grosses taches sombres où les couleurs se fondaient en nuances de gris. Au-dessus de la mer, des éclairs striaient les nuages noirs et le grondement du tonnerre dans le lointain couvrait le bruit des vagues.

Pug accéléra en arrivant à la première bande de sable dépourvue de rochers. La tempête venait plus vite qu'il ne l'aurait cru, poussant devant elle la marée montante. Avant qu'il atteigne la deuxième série de bassins, il n'y avait plus, entre les falaises et le bord de l'eau, qu'une langue de sable sec d'à peine trois mètres.

Pug courut aussi vite que possible en veillant à ne pas glisser sur les rochers et faillit par deux fois se coincer le pied. Lorsqu'il rejoignit la bande de sable suivante, il calcula mal son dernier saut et trébucha. Il tomba dans le sable en se tenant la cheville. Comme si elle n'attendait que cela, une vague s'élança et le recouvrit. Il tâtonna autour de lui à l'aveuglette et sentit l'eau emporter son sac. Il s'y agrippa frénétiquement et se jeta en avant, mais sa cheville le lâcha, si bien qu'il plongea et but la tasse. Il releva la tête hors de l'eau, crachant et toussant, et voulut se remettre debout, mais une seconde vague, plus haute que la précédente, le frappa en pleine poitrine et le renversa. Pug était bon nageur car il avait grandi en jouant dans les vagues, mais sa cheville douloureuse et les assauts répétés de la marée faisaient monter la panique en lui. Il se força au calme et remonta respirer quand les flots se retirèrent. Puis il barbota jusqu'à la falaise, sachant qu'il y aurait toujours pied.

Pug atteignit la falaise et s'y appuya, pour soulager sa cheville autant que possible. Il se déplaça centimètre par centimètre le long du mur rocheux, luttant contre les vagues qui faisaient monter l'eau tourbillonnante autour de lui. Lorsque enfin le garçon atteignit un endroit d'où il pourrait se frayer un chemin en hauteur, il avait de l'eau jusqu'à la taille. Il épuisa ses dernières forces à se hisser jusqu'au sentier et resta là un moment, essoufflé. Puis il commença à remonter en rampant, préférant éviter de risquer sa cheville foulée sur ce terrain rocailleux.

Les premières gouttes de pluie tombèrent. Pug avança à quatre pattes, en s'écorchant les genoux et les tibias sur les rochers, jusqu'au plateau herbeux en haut de la falaise. Il s'effondra sur le ventre, épuisé, le souffle court après avoir fourni tant d'efforts pour grimper. Les gouttes espacées se changèrent en une pluie fine mais constante.

Lorsqu'il eut repris son souffle, Pug s'assit et examina sa cheville enflée. Elle était douloureuse au toucher, mais il fut rassuré de voir qu'il pouvait encore la bouger : elle n'était pas cassée. Il rentrerait en boitant, mais puisque la perspective d'une noyade sur la plage était écartée, il se sentait relativement optimiste.

Il savait qu'à son arrivée en ville, il offrirait un spectacle misérable, trempé et frigorifié comme il l'était. Il devrait y trouver refuge, car on fermait les portes du château avant la nuit et avec sa cheville en mauvais état il ne tenterait pas l'escalade du mur derrière les écuries. De plus, s'il attendait le lendemain pour se glisser au château, seul Megar lui ferait des remontrances, alors que s'il se faisait prendre à passer le mur, le maître d'armes Fannon ou le maréchal Algon auraient sûrement bien pire que des mots à lui adresser.

Le temps qu'il se repose, la pluie s'était intensifiée et les nuages avaient complètement englouti le soleil, plongeant la fin d'après-midi dans un crépuscule précoce. Son soulagement ne dura qu'un temps et fit place à la colère d'avoir perdu son sac de fruits de mer. C'était une folie de s'être assoupi là. S'il était resté éveillé, il serait rentré sans hâte, il ne se serait pas foulé la cheville et il aurait eu le temps de fouiner dans le lit de la rivière

en haut des falaises pour y trouver ces pierres lisses si bien adaptées à sa fronde. Maintenant il n'avait plus le temps de trouver des pierres et il ne reviendrait pas avant une semaine, voire davantage, car Megar risquait d'envoyer un autre garçon à sa place, puisque lui revenait les mains vides.

Pug prit conscience de l'inconfort de sa position sous la pluie et décida qu'il était temps de repartir. Il se mit debout et testa sa cheville. Elle protesta contre ce traitement, mais il décida qu'il pourrait s'en accommoder. Il boitilla sur l'herbe pour regagner l'endroit où il avait laissé ses affaires et reprit son sac à dos, son bâton et sa fronde. Il proféra un juron appris de la bouche des soldats du château quand il découvrit que son sac était déchiré et qu'il n'avait plus ni pain ni fromage. Des ratons laveurs ou peut-être des lézards des sables, se dit-il. Il jeta le sac qui ne lui servait plus à rien et s'étonna de sa malchance.

Prenant une profonde inspiration, il s'appuya sur son bâton et entreprit son voyage de retour au travers des petits vallons qui séparaient les falaises de la route. Le paysage était parsemé de bosquets d'arbrisseaux et Pug regretta qu'il n'y ait pas de meilleur abri à proximité, car les falaises en étaient totalement dépourvues. Il ne se mouillerait pas plus en allant à la ville qu'en se mettant sous le couvert d'un arbre.

La force du vent s'accrut et Pug subit les premières morsures du froid sur son corps humide. Il frissonna et fit de son mieux pour accélérer le pas. Les arbrisseaux commencèrent à plier sous les bourrasques et Pug sentit comme une grande main qui le poussait dans le dos. Lorsqu'il atteignit la route, il prit la direction du nord et jeta un coup d'œil à la grande forêt qu'il longeait sur sa droite. Le vent produisait une note sinistre en s'engouffrant dans les branches des vieux chênes, ne faisant qu'ajouter à leur aspect menaçant. Ces sous-bois obscurs n'étaient probablement pas plus périlleux que la route du Roi, mais le souvenir des histoires de brigands et autres mauvais esprits moins humains fit courir un frisson glacé dans le dos du garçon.

Pug traversa la route du Roi et se mit à l'abri dans le fossé qui la bordait. Le vent s'intensifiait et la pluie lui battait les yeux, faisant couler des larmes sur ses joues déjà bien

mouillées. Une rafale le frappa de plein fouet et le déséquilibra, si bien qu'il trébucha. L'eau montait dans le fossé et il dut faire attention à où il mettait les pieds pour éviter de glisser dans un trou.

Pendant presque une heure, il se fraya un chemin au cœur de la tempête qui devenait de plus en plus violente. Puis la route bifurqua vers le nord-ouest et amena le garçon presque face aux bourrasques hurlantes. Penché en avant, il se mit à remonter contre le vent qui faisait claquer sa chemise dans son dos. Il se força à avaler sa salive pour calmer la panique qui montait en lui. Il savait qu'il était de nouveau en danger, car la tempête se faisait bien plus furieuse qu'elle l'aurait dû en cette saison. De gigantesques éclairs illuminaient la terre plongée dans les ténèbres, soulignant brièvement les arbres et la route en noir sur fond blanc aveuglant. A chaque éclair, l'image s'imprimait sur sa rétine et l'empêchait de voir où il allait. Il avait l'impression que les monstrueux coups de tonnerre qui éclataient au-dessus de sa tête le frappaient réellement. Maintenant, sa peur de la tempête était plus forte que celle des brigands et des gobelins imaginaires. Il décida de passer sous le couvert des arbres proches de la route en se disant que le vent serait un peu coupé par les troncs des chênes.

Alors que Pug s'approchait de la forêt, des craquements le firent s'arrêter. Dans la pénombre de la tempête, il distingua vaguement la forme noire d'un sanglier qui jaillissait des fourrés. L'animal trébucha dans les broussailles, tomba, puis se redressa quelques mètres plus loin. Pug le voyait clairement, debout face à lui, balançant sa tête d'un côté et de l'autre. Deux grandes défenses dégoulinant de pluie brillaient dans l'ombre. Il avait les yeux exorbités par la peur et grattait le sol. Au mieux, les sangliers avaient sale caractère, mais habituellement ils évitaient les hommes. Celui-ci était terrifié par la tempête et Pug savait que s'il chargeait, il risquait de le blesser grièvement ou même de le tuer.

Pug resta parfaitement immobile et se prépara à donner un coup de bâton, tout en espérant que le sanglier préférerait retourner dans les bois. La bête dressa la tête, pour humer dans le vent l'odeur du garçon. Ses yeux roses semblèrent briller alors

même qu'elle frissonnait, indécise. Un bruit la fit se retourner vers les arbres mais cela ne dura qu'un instant. Ensuite, elle baissa la tête et chargea.

Pug balança son bâton et l'abattit violemment en oblique pour asséner un coup en pleine tête au sanglier, qui vacilla. Touché, l'animal fit un écart, glissa dans la boue et heurta les jambes du garçon. Ce dernier tomba tandis que le sanglier passait derrière lui. Étala par terre, Pug vit la bête se retourner, dérapa et chargea de nouveau. En un instant, le sanglier fut sur lui alors qu'il n'avait pas eu le temps de se relever. Il lança le bâton devant lui en essayant vainement de l'écarter une fois encore. Cependant, la bête esquiva le projectile. Pug tenta alors de rouler sur le côté, mais le sanglier lui tomba dessus de tout son poids. Le garçon se couvrit le visage et garda les bras contre sa poitrine, s'attendant à se faire éventrer.

Au bout d'un moment, il s'aperçut que le sanglier ne bougeait plus. Découvrant son visage, il vit l'animal allongé en travers de ses jambes, une flèche d'un bon mètre, empennée de noir, plantée dans le flanc. Pug regarda en direction de la forêt. Un homme vêtu de cuir brun se tenait à l'orée du bois et se hâtait d'envelopper un arc long dans une toile huilée. Dès qu'il eut fini de protéger son arme contre les intempéries, l'homme vint se mettre au-dessus de l'enfant et du sanglier.

Il portait une cape, et un capuchon lui dissimulait le visage. Il s'agenouilla à côté de Pug et hurla pour couvrir le bruit du vent :

— Ça va, mon garçon ? (Il souleva avec aisance le sanglier abattu qui écrasait les jambes de Pug.) Rien de cassé ?

— Je ne crois pas, répondit Pug sur le même ton, en évaluant son état.

Son côté droit le cuisait et il avait mal aux jambes, sans compter que sa cheville était toujours sensible. Il trouvait qu'il en avait assez subi pour la journée, mais rien ne semblait cassé ni endommagé de manière permanente.

De grandes mains puissantes le remirent sur ses pieds.

— Tiens, lui dit l'homme en lui tendant le bâton et l'arc.

Pug les attrapa et attendit que l'inconnu éviscère rapidement le sanglier avec un long couteau de chasse. Après avoir fini, il se tourna vers le garçon.

— Suis-moi, bonhomme, Mieux vaut que tu viennes t'abriter dans la cabane que je partage avec mon maître. Ce n'est pas très loin, mais il faut faire vite. Cette tempête n'a pas encore atteint toute sa puissance. Tu peux marcher ?

Avançant d'un pas mal assuré, Pug acquiesça. Sans un mot, l'homme mit le sanglier sur ses épaules et reprit son arc.

— Viens, dit-il en se tournant vers la forêt.

Il partit d'un bon pas, que Pug eut du mal à suivre.

La forêt les protégeait si peu de la violence de la tempête qu'il leur était impossible de se parler. Un éclair illumina la scène un instant, ce qui permit à Pug d'apercevoir le visage de l'homme. Il essaya de se rappeler s'il avait déjà vu cet étranger avant. Il avait le physique commun à tous les chasseurs et forestiers qui vivaient dans la forêt de Crydee : grand, large d'épaules et solidement charpenté. Il avait les cheveux et la barbe sombres et la peau tannée d'un homme qui passe la plupart de ses journées au grand air.

Dans un bref instant de délire, l'enfant s'imagina que son sauveur faisait partie d'une bande de brigands qui se cachait au cœur de la forêt. Mais il écarta cette idée, car jamais un brigand ne s'intéresserait à un jeune serviteur du château visiblement sans le sou.

Pug se souvint qu'il avait parlé d'un maître et se dit qu'il s'agissait sûrement d'un franc-tenancier, quelqu'un qui vivait sur des terres appartenant à une autre personne. Dans ce cas, il devait être au service du propriétaire, mais sans lui être lié comme l'était un serf. Les francs-tenanciers étaient des hommes libres qui donnaient une partie de leurs récoltes ou de leurs troupeaux en échange de la terre qu'on leur laissait. Cet individu ne pouvait qu'être libre, car on n'aurait jamais laissé un serf porter un arc long, ils coûtaient bien trop cher. — et ils étaient bien trop dangereux. Malgré tout, Pug n'arrivait pas à se souvenir d'un propriétaire possédant des terres dans la forêt. Ce mystère l'intriguait, mais le poids des épreuves de la journée lui fit rapidement oublier sa curiosité.

Au bout de ce qui lui parut des heures, l'homme entra dans un bosquet d'arbres touffu. Pug faillit le perdre dans le noir, car le soleil venait de se coucher, emportant avec lui le peu de lumière que la tempête laissait passer. Il suivit son guide en se fiant plus au bruit de ses pas et à la présence qu'il dégagait qu'à sa propre vue. Pug sentit qu'ils devaient se trouver sur un chemin taillé dans les fourrés, car il ne se prenait plus les pieds dans des feuilles ou des broussailles. De là où ils venaient, de jour, ils auraient eu du mal à trouver ce chemin. De nuit, à moins de le connaître, Pug aurait été incapable de le découvrir. Ils arrivèrent finalement dans une clairière, au milieu de laquelle se dressait une petite maison de pierre. Il y avait de la lumière à la fenêtre, et de la fumée montait de la cheminée. Ils traversèrent la clairière et Pug s'étonna du calme relatif de la tempête en ce lieu précis de la forêt.

Arrivé à la porte, l'homme fit un pas de côté en disant :

— Entre, mon garçon. Moi, il faut que je m'occupe du sanglier. Acquiesçant vaguement, Pug poussa la porte en bois et entra.

— Ferme cette porte, gamin ! Tu vas me faire attraper froid et me précipiter dans la tombe.

Pug obéit précipitamment, claquant la porte plus fort qu'il ne l'aurait voulu.

Il se retourna pour observer la scène. La maison ne comptait qu'une seule pièce, de petite taille. Un feu clair et chaud crépitait dans une grande cheminée, adossée à un mur. À côté de l'âtre se trouvait une table, derrière laquelle un homme corpulent vêtu d'une robe jaune se reposait sur un banc. Sa barbe et ses cheveux gris lui mangeaient tout le visage à l'exception de ses yeux bleu clair et vifs qui brillaient dans la lumière du feu. Une longue pipe émergeait de la barbe, laissant échapper de prodigieux nuages de fumée blanche.

Pug connaissait cet homme.

— Maître Kulgan..., commença-t-il, car cet individu n'était autre que le magicien et conseiller du duc, un visage familier au château.

Kulgan leva les yeux sur le garçon auquel il s'adressa d'une voix profonde, grave et ronflante :

— Ainsi tu me connais ?

— Oui, monsieur. Je vous ai vu au château.

— Comment t'appelles-tu, garçon de château ?

— Pug, maître Kulgan.

— Ah oui, je me souviens de toi, maintenant. (Le magicien agita la main d'un air absent.) Inutile de m'appeler « maître », Pug... bien qu'effectivement je sois un maître dans mon art, ajouta-t-il en plissant les yeux d'un air amusé. Je suis de plus haut rang que toi, c'est vrai, mais pas de beaucoup. Viens, il y a une serviette qui pend près du feu et tu es trempé. Fais sécher tes vêtements et assieds-toi là, ordonna-t-il en désignant le banc de l'autre côté de la table.

Pug fit ce qu'on lui demandait, sans quitter son interlocuteur des yeux. Ce dernier avait beau faire partie de la cour ducale, il n'en restait pas moins un magicien, objet de suspicion, généralement mal vu par la population. Quand une vache mettait bas un monstre ou que le froid faisait geler les récoltes, les villageois pouvaient fort bien imputer cela à un magicien qui rôdait dans l'ombre. Il n'y avait pas si longtemps, ils auraient chassé Kulgan de Crydee à coups de pierre. À présent, ils le toléraient parce qu'il servait le duc, mais les vieilles peurs ne s'en allaient pas si facilement.

Après avoir pendu ses habits, Pug s'assit. Il sursauta en voyant deux yeux rouges qui l'observaient depuis l'autre bout de la table. Une tête écailleuse s'éleva au-dessus du bord pour regarder l'enfant.

Kulgan éclata de rire en voyant ce dernier si mal à l'aise.

— Allons, mon garçon. Fantus ne va pas te manger.

Il posa la main sur la tête de la créature, qui se trouvait juste à côté de lui sur le banc, et lui grattouilla le front. La bête ferma les yeux et émit une sorte de roucoulement, assez proche du ronronnement d'un chat.

Pug en resta bouche bée. Puis il se ressaisit et demanda :

— C'est un vrai dragon, monsieur ?

Le magicien éclata d'un rire profond et bon enfant.

— Il a tendance à le croire, mon garçon. En réalité, Fantus est un dragonnet, une sorte de cousin du dragon, en plus petit. (La créature ouvrit un œil et le fixa sur Kulgan, qui se hâta d'ajouter :) Mais il est tout aussi courageux. (Le dragonnet referma l'œil.) Il est très intelligent, expliqua le magicien tout bas, sur le ton du secret. Aussi fais bien attention à ce que tu lui dis. C'est une créature à la sensibilité exacerbée.

Pug fit signe qu'il ferait attention,

— Il peut cracher du feu ? demanda t-il, les yeux écarquillés par l'émerveillement. — pour un garçon de treize ans, même le cousin d'un dragon méritait crainte et respect.

— Quand il lui en prend l'envie, il lui arrive de produire une ou deux flammes, mais c'est rare. Je pense que c'est dû au fait que je le nourris beaucoup. Cela fait des années qu'il n'a pas eu besoin de chasser, alors il n'a plus trop l'habitude de se comporter comme un vrai dragonnet. En fait, je le gâte de façon éhontée.

Pug trouva la chose plutôt rassurante. D'une certaine façon, le fait d'aimer cette étrange créature au point de la gâter rendait le magicien plus humain, moins mystérieux. Pug observa Fantus, admirant les reflets dorés que le feu donnait à ses écailles émeraude. Le dragonnet avait à peu près la taille d'un petit chien, avec un long cou de serpent au bout duquel se trouvait une tête d'alligator. Il avait replié ses ailes sur son dos et griffait l'air en étendant les pattes devant lui, tandis que Kulgan le grattouillait au-dessus des yeux. Sa longue queue se balançait de gauche et de droite, à quelques centimètres au-dessus du sol.

La porte s'ouvrit et le grand archer entra, tenant une échine de sanglier soigneusement préparée sur une broche. Sans un mot, il se dirigea vers l'âtre et mit la viande à cuire. Fantus releva la tête, profitant de son long cou pour regarder par-dessus la table. En dardant sa langue fourchue, le dragonnet sauta par terre et, d'une démarche impériale, se dandina vers la cheminée. Il se choisit un coin au chaud devant le feu et se roula en boule pour faire un somme en attendant le dîner.

L'homme détacha sa cape et l'accrocha à une patère à côté de la porte.

— La tempête va se calmer avant l'aube, je pense.

Il retourna près du feu et prépara une sauce au vin et aux herbes pour arroser le sanglier. Pug découvrit avec stupeur qu'une cicatrice rouge et luisante lui barrait le visage de haut en bas.

Kulgan agita sa pipe en direction de l'homme.

— Connaissant le manque de conversation de mon ami ici présent, il n'a même pas dû se présenter. Meecham, ce jeune homme s'appelle Pug, il vient du château de Crydee.

Meecham acquiesça brièvement, puis se remit à la cuisson du sanglier. Pug lui rendit son salut, mais un peu trop tard pour que Meecham le voie.

— Je n'ai pas encore pensé à vous remercier de m'avoir sauvé du sanglier.

— Pas besoin de me remercier, bonhomme, répondit Meecham. Si je n'avais pas fait peur à la bête, elle ne t'aurait probablement pas chargé.

Il quitta le foyer et se dirigea vers une autre partie de la salle, prit une sorte de pâte brune dans un seau recouvert d'un torchon et commença à la pétrir.

— Vous savez, monsieur, expliqua Pug à Kulgan, c'est sa flèche qui a tué le sanglier. J'ai eu bien de la chance qu'il ait été en train de suivre cet animal.

Kulgan rit.

— Cette pauvre créature, que nous invitons si volontiers à dîner, semble avoir été victime des circonstances autant que toi.

Pug sembla perplexe.

— Je ne vous suis pas, monsieur.

Kulgan se leva pour attraper un objet sur l'étagère la plus haute de sa bibliothèque et le plaça sur la table devant le garçon. Voyant qu'il était enroulé dans du velours bleu sombre, Pug se dit qu'il devait avoir une grande valeur pour qu'on l'enveloppe dans un tissu aussi cher. Kulgan ôta le velours, dévoilant un orbe de cristal qui scintilla à la lumière du feu. Pug poussa un « ah » de plaisir à la vue d'une chose aussi belle, apparemment dépourvue du moindre défaut et si simple dans sa forme qu'elle en devenait magnifique.

Kulgan désigna la sphère.

— Cet artefact m’a été offert par son créateur, Althafain de Carse, un très puissant maître mage. Il m’a jugé digne d’un tel présent en raison de certaines faveurs que je lui ai faites il y a longtemps. — mais ça n’a guère d’importance. En rentrant aujourd’hui de chez maître Althafain, j’ai essayé son cadeau. Regarde bien au fond de l’orbe, Pug.

Pug fixa les yeux sur la boule et tenta de suivre le ballet des flammes qui semblaient se perdre à l’intérieur. Les reflets de la pièce cent fois répétés se mêlèrent et dansèrent devant ses yeux alors même qu’il essayait de fixer son regard sur toutes les images à la fois. Elles tourbillonnèrent et se mélangèrent puis devinrent nébuleuses et obscures. Les rougeoiements du feu furent remplacés par une lueur d’un blanc laiteux et Pug se sentit attiré par une douce chaleur — semblable à celle qui régnait dans la cuisine du château, songea-t-il vaguement.

Soudain la boule s’éclaircit et Pug eut sous les yeux une image de la cuisine. Alfán, le gros cuisinier, était occupé à faire des pâtisseries et léchait ses doigts couverts de miettes sucrées. Il s’attira les foudres de Megar, le chef cuisinier, qui trouvait cette habitude dégoûtante. Pug éclata de rire devant cette scène dont il avait déjà été témoin à plusieurs reprises. Brusquement, l’image disparut et le garçon se sentit très fatigué.

Kulgan recouvrit l’orbe de son tissu et le poussa sur le côté.

— Tu t’es bien débrouillé, mon garçon, dit-il pensivement. (Il resta à regarder l’enfant un moment, comme s’il réfléchissait à quelque chose, puis il s’assit.) Je n’aurais jamais cru que tu arrives à former une image aussi claire du premier coup, mais tu sembles valoir mieux que l’on pourrait s’y attendre.

— Monsieur ?

— Ce n’est rien, Pug. (Le magicien se tut, puis reprit :) J’utilisais ce jouet pour la première fois, pour voir jusqu’où j’arriverais à projeter mon regard, quand je t’ai vu aller vers la route. J’ai vu que tu étais blessé et que tu boitais, je me suis dit que tu n’arriverais jamais à la ville, alors j’ai envoyé Meecham te chercher.

Pug, embarrassé par cette attention inhabituelle, rougit et répliqua fièrement, du haut de ses treize ans :

— Ce n'était pas la peine de faire ça, monsieur. Je serais arrivé à la ville à temps.

Kulgan sourit.

— Peut-être, mais d'un autre côté, peut-être pas. Cette tempête est bien forte pour la saison et peu propice aux déplacements.

Pug écouta le martèlement de la pluie sur le toit de la maison. La tempête avait l'air de s'être calmée, si bien qu'il douta des paroles du magicien.

— Crois-moi, Pug, insista ce dernier comme s'il avait lu dans ses pensées. Il n'y a pas que les grands arbres qui protègent cette clairière. Si tu sortais du cercle de chênes qui marque le bord de mes terres, tu sentirais la force de cette tempête. Meecham, ton avis sur ce vent ?

L'intéressé reposa la pâte à pain qu'il pétrissait et réfléchit.

— Il est presque aussi mauvais que les bourrasques qui ont fait s'échouer six vaisseaux, il y a trois ans. (Il se tut un moment, comme s'il réfléchissait à son estimation, puis hocha la tête.) Oui, presque aussi mauvais, mais ça ne durera pas aussi longtemps.

Pug repensa à cette fameuse tempête, trois ans auparavant, qui avait drossé une flotte de commerce quegane à destination de Crydee sur les récifs de la Désolation. Au plus fort de la tourmente, les soldats de garde sur les remparts du château avaient été obligés de se réfugier dans les tours, pour éviter de passer par-dessus les créneaux. Si la tempête actuelle soufflait avec la même violence, la magie de Kulgan était vraiment impressionnante, car à l'extérieur de la maison, on eût dit qu'il s'agissait d'une simple giboulée de printemps.

Kulgan se rassit sur le banc, en tentant de rallumer sa pipe éteinte. Tandis que le magicien exhalait de formidables nuages d'une fumée douceâtre, le regard de Pug erra sur une étagère de livres derrière son hôte. Ses lèvres bougèrent en silence pour essayer de déterminer ce qui était écrit sur les reliures, mais en vain.

— Tu sais donc lire ? s'étonna Kulgan en levant un sourcil.

Pug sursauta, craignant de l'avoir offensé en empiétant sur son domaine. Kulgan comprit la raison de son embarras et le rassura :

— Pas de problème, mon garçon. Ce n'est pas un crime de savoir ses lettres. Pug se sentit un peu moins gêné.

— C'est vrai que je sais un peu lire, monsieur. Megar, le cuisinier, m'a appris à lire les étiquettes sur les réserves du cellier. Je connais un peu les chiffres, aussi.

— Les chiffres aussi ! s'exclama joyeusement le magicien. Eh bien, tu es une sorte d'oiseau rare.

Il se retourna et sortit d'une étagère un volume relié de cuir rouge foncé. Il l'ouvrit et loucha sur une page, puis une autre, avant de trouver finalement un extrait qui semblait correspondre à ses besoins. Il tourna le livre ouvert et le posa sur la table devant Pug. Puis il désigna une page ornée d'une magnifique enluminure en couleur représentant des serpents, des fleurs et des sarments de vigne entrelacés autour d'une grande lettre dans le coin en haut à gauche.

— Lis-moi ça, mon garçon.

Pug n'avait jamais vu quelque chose qui ressemblait à ça, même de loin. Megar lui avait appris à lire en traçant de sa main rude des lettres au fusain sur un simple parchemin. Il s'assit, fasciné par la finesse des détails, puis se rendit compte que le magicien le regardait. Retrouvant ses esprits, il se mit à lire :

— Puis vint un ap... appel de... (Il regarda le mot, prononçant avec hésitation ces complexes combinaisons si nouvelles pour lui :) ... Zacara.

Il s'arrêta et regarda Kulgan pour vérifier s'il avait vu juste. Le magicien lui fit signe de poursuivre.

— Car le Nord devait être oublié... oublié, pour éviter que le cœur de l'empire dépérisse et que tout soit perdu. Et bien qu'ils fussent nés à Bosania, ces soldats restaient les loyaux serviteurs de Kesh la Grande. Ainsi, pour elle, ils prirent les armes, revêtirent leur armure et quittèrent Bosania, faisant voile vers le Sud, afin de tous les sauver de la destruction.

— C'est bien, le complimenta Kulgan en refermant doucement le livre. Tu es doué pour les lettres, pour un garçon de château.

— Monsieur, c'est quoi ce livre ? demanda Pug, tandis que le magicien le lui retirait. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Kulgan lui jeta un tel regard qu'il se sentit de nouveau très gêné. Puis le magicien sourit et la tension se dissipa.

— C'est l'histoire de cette terre, mon garçon, expliqua-t-il en reposant le livre. Cet ouvrage m'a été offert par l'abbé d'un monastère ishapien. C'est la traduction d'un texte keshian, qui date de plus de cent ans.

Pug acquiesça.

— C'avait l'air très bizarre. De quoi ça parle ?

Kulgan dévisagea de nouveau le garçon comme s'il cherchait quelque chose en lui.

— Il y a longtemps, Pug, toutes ces terres, depuis la Mer sans Fin jusqu'à la Triste Mer, de l'autre côté des monts des Tours Grises, faisaient partie de l'empire de Kesh la Grande. Loin à l'est, se trouvait un petit royaume, sur une île du nom de Rillanon. Celui-ci s'agrandit et engloba les îles voisines, devenant ainsi le royaume des Isles. Plus tard il s'étendit encore davantage et envahit le continent. Bien qu'il soit resté le royaume des Isles, en général, nous l'appelons simplement « le royaume ». Nous, qui vivons à Crydee, faisons partie du royaume, bien que nous vivions aussi loin de la capitale de Rillanon que possible tout en restant à l'intérieur des frontières.

« Il y a très longtemps, l'empire de Kesh la Grande a abandonné ces terres, car il était engagé dans une guerre longue et meurtrière contre ses voisins du sud, la Confédération keshiane.

La grandeur des empires oubliés transportait Pug. Néanmoins, il avait assez faim pour remarquer que Meecham plaçait plusieurs petites tranches de pain noir dans le four de la cheminée. Son attention revint au magicien.

— C'était quoi, la Conf... ?

— La Confédération keshiane, finit Kulgan à la place de l'enfant. C'est un assemblage de petites nations qui durent verser un tribut à Kesh la Grande pendant plusieurs siècles. Une douzaine d'années avant que l'on écrive ce livre, elles s'unirent contre leur oppresseur. Individuellement, elles ne pouvaient rien contre lui, mais une fois unies elles se retrouvèrent à égalité

avec l'empire. – bien trop à égalité, en fait, car la guerre dura des années. Kesh dut retirer ses légions de ses provinces septentrionales pour les envoyer au Sud, laissant le Nord sans défense contre le royaume, une puissance plus jeune.

« Ce fut le grand-père du duc Borric, le fils cadet du roi, qui mena l'armée à l'ouest, annexant de nouvelles provinces. Depuis lors, tout ce qui constituait l'ancienne province de Bosania, à l'exception des Cités libres du Natal, forme le duché de Crydee.

Pug réfléchit un moment avant d'avouer :

— Je crois que j'aimerais bien visiter cette Kesh la Grande, un jour. Meecham renifla, comme une sorte de rire.

— Ah oui, et en tant que quoi ? Mercenaire ?

Pug se sentit rougir. Les mercenaires étaient des hommes sans terre qui se battaient pour l'argent et que l'on considérait à peine mieux que les hors-la-loi.

— Cela t'arrivera peut-être un jour, Pug, dit Kulgan. La route est longue et semée d'embûches, mais on parle de cœurs braves et intrépides qui ont survécu à un tel voyage. Des choses plus étranges sont déjà arrivées.

La discussion autour de la table passa à des sujets plus communs, car le magicien avait séjourné dans le Sud, au château de Carse, pendant plus d'un mois et il voulait connaître les dernières nouvelles de Crydee. Lorsque le pain eut fini de cuire, Meecham le servit chaud, coupa l'échine de sanglier et distribua des assiettes de fromage et de légumes. Pug n'avait jamais si bien mangé de toute sa vie, même quand il travaillait aux cuisines, car sa position de garçon de château ne lui permettait pas de manger grand-chose. Par deux fois pendant le dîner, Pug surprit le magicien qui le regardait intensément.

Lorsque le repas fut terminé, Meecham débarrassa la table, la nettoya, et se mit à laver les plats au sable propre et à l'eau claire. De leur côté, Kulgan et Pug restèrent assis et continuèrent à discuter. Il restait sur la table un morceau de viande que le magicien jeta à Fantus, allongé devant le feu. Le dragonnet ouvrit un œil pour regarder la nourriture. Il mit un certain temps à choisir entre sa confortable place devant le feu et le morceau de viande juteuse. Puis il franchit les vingt

centimètres qui le séparaient de sa gâterie, l'engloutit et referma son œil.

Kulgan alluma sa pipe. Lorsqu'il parut satisfait de la fumée qu'elle dégageait, il demanda :

— Qu'envisages-tu de faire quand tu seras grand, mon garçon ?

Pug luttait contre le sommeil, mais la question du magicien le réveilla. Le jour du Choix, celui où les garçons de la ville et du château étaient placés en apprentissage, approchait. Aussi Pug répondit-il d'une voix tout excitée :

— Au solstice d'été, j'espère pouvoir entrer au service du duc sous l'égide de Fannon, le maître d'armes.

Kulgan regarda son invité si frêle.

— J'aurais cru qu'il te restait un an ou deux avant d'entamer ton apprentissage, Pug.

Meecham émit un son à mi-chemin entre le rire et le grognement.

— T'es pas un peu petit pour te trimbaler avec une épée et un bouclier, gamin ?

Pug rougit. Il était le plus petit des garçons de son âge au château.

— Megar, le cuisinier, dit que je pourrais bien grandir plus tard, répliqua-t-il sur un ton de défi. Nul ne sait qui sont mes parents, alors on ne sait pas à quoi s'attendre.

— Orphelin, c'est ça ? demanda Meecham en levant un sourcil, le geste le plus expressif qu'il ait eu jusque-là.

Pug acquiesça.

— Une femme m'a laissé chez les prêtres de Dala, dans l'abbaye des montagnes, en affirmant qu'elle m'avait trouvé sur la route. Ils m'ont amené au château, car ils ne pouvaient pas s'occuper de moi.

— Oui, ajouta Kulgan, je me souviens du jour où ceux qui prient le Bouclier du Faible t'ont amené au château. Tu n'étais qu'un bébé à peine sevré. C'est à la gentillesse du duc que tu dois d'être libre aujourd'hui. Il se disait que c'était un moindre mal de libérer le fils d'un serf que d'asservir celui d'un homme libre. Sans preuve, il aurait eu le droit de te déclarer serf.

— C'est un homme bon, le duc, déclara Meecham sur un ton neutre.

Dans les cuisines du château, Pug avait entendu cent fois l'histoire de ses origines de la bouche de Magya. Il se sentait complètement épuisé et avait beaucoup de mal à garder les yeux ouverts. Kulgan le remarqua et fit signe à Meecham. Le grand homme prit quelques couvertures sur une étagère et prépara une couche. Le temps qu'il finisse, Pug s'était endormi, la tête sur la table. Les puissantes mains le soulevèrent doucement de son tabouret et le déposèrent sur la couche, puis remontèrent les couvertures sur lui.

Fantus ouvrit les yeux et regarda l'enfant endormi. Après un bâillement impressionnant, il rampa jusqu'à Pug et se blottit contre lui. Le garçon se retourna dans son sommeil et passa un bras autour du cou du dragonnet. Celui-ci émit un ronronnement approuvateur du fond de sa gorge et referma les yeux.

Chapitre 2

APPRENTI

Le silence régnait dans la forêt. C'était l'après-midi, une brise fraîche et légère agitait les cimes des chênes, sans faire bruire les feuilles trop fort. Les oiseaux, qui jacassaient en chœur du matin au soir, étaient plutôt calmes à cette heure du jour. L'odeur légèrement piquante de l'iode se mêlait à celle, acre, des feuilles mortes et des fleurs.

Pug et Tomas se promenaient lentement sur la route, déambulant sans but précis, pour tuer le temps. Pug lança une pierre sur une cible imaginaire, puis se tourna vers son compagnon.

— Tu crois que ta mère va être furieuse ? demanda-t-il. Tomas sourit.

— Non, elle sait comment ça se passe. Elle a vu d'autres garçons le jour du Choix. En fait, aujourd'hui, aux cuisines, on les gênait plus qu'on les aidait.

Pug opina. Il avait renversé un précieux pot de miel en l'apportant à Alfán, le pâtissier. Puis il avait fait tomber un plateau entier de miches de pain frais en les sortant du four.

— Je me suis rendu plutôt ridicule aujourd'hui, Tomas.

Ce dernier éclata de rire. C'était un garçon de haute stature, aux cheveux blond cendré et aux yeux d'un bleu vif. Il avait le sourire facile et on l'aimait bien au château, malgré sa tendance infantile à chercher les ennuis. C'était le meilleur ami de Pug, qu'il considérait d'ailleurs plus comme un frère que comme un ami. Grâce à lui, les autres garçons du château avaient à peu près accepté l'orphelin, car d'un commun accord, ils considéraient Tomas comme leur chef.

— Tu ne t'es pas rendu plus ridicule que moi, protesta-t-il. Toi, au moins, tu n'as pas oublié de suspendre les carcasses des bœufs.

Pug sourit.

— Les chiens du duc n'ont pas eu l'air de s'en plaindre. (Il pouffa de rire.) Ta mère est en colère, je parie ?

Tomas et son ami éclatèrent de rire.

— Elle est furieuse. De toute manière, les chiens n'en ont mangé qu'un tout petit peu avant qu'on les chasse à coups de pied. Et en plus, c'est surtout contre papa qu'elle est furieuse. Elle dit que le jour du Choix, c'est juste une occasion qu'ont trouvée les maîtres artisans de fumer la pipe ensemble, boire de la bière et se raconter des histoires toute la journée. Elle dit qu'ils savent déjà qui va choisir qui.

— Elle n'est pas la seule à penser ça, vu ce que racontent les autres femmes. (Pug sourit à Tomas.) Elles n'ont sûrement pas tort, d'ailleurs.

Tomas perdit le sourire.

— Elle n'aime vraiment pas ça quand il n'est pas en cuisine pour tout surveiller. Je crois qu'elle le sait, et que c'est pour ça qu'elle nous a chassés du château ce matin, pour éviter de passer ses nerfs sur nous — ou au moins sur toi, ajouta-t-il avec un sourire amusé. Je jurerais que tu es son favori.

Pug retrouva le sourire et se remit à rire.

— Bah, je lui donne moins de soucis.

— Dis plutôt que tu te fais prendre moins souvent, rétorqua Tomas en lui donnant une petite tape sur le bras.

Pug sortit sa fronde de sous sa chemise.

— Si nous revenons avec quelques perdrix ou quelques cailles, elle pourrait bien retrouver un peu de sa bonne humeur.

Tomas sourit.

— C'est bien possible, acquiesça-t-il en sortant sa propre fronde.

Les deux garçons maniaient très bien la fronde. Si Tomas était le champion incontesté de tous les garçons du château, il ne surpassait Pug que de très peu. Il était peu probable que l'un ou l'autre réussisse à abattre un oiseau en vol, mais s'ils en trouvaient un posé sur une branche, ils auraient une bonne

chance de le toucher. De plus, cela leur permettrait de passer le temps en s'occupant, histoire d'oublier le jour du Choix.

Ils jouèrent aux chasseurs, en rampant avec une discrétion exagérée. Tomas était devant quand ils quittèrent le chemin, en direction du point d'eau le plus proche. Ils avaient peu de chances d'apercevoir du gibier à cette heure de la journée, à moins de tomber vraiment dessus, mais s'ils devaient en trouver, c'était bien du côté du point d'eau. Les bois au nord-est de la ville de Crydee étaient moins inquiétants que ceux de la grande forêt au sud. Exploités par les bûcherons pendant des années, les sous-bois vert clair bénéficiaient de ce fait d'un ensoleillement introuvable dans les profondeurs obscures de la forêt du sud. Les garçons du château étaient souvent allés jouer là-bas. Avec un peu d'imagination, on pouvait transformer les bois en un endroit merveilleux, un monde vert où se déroulaient les aventures les plus héroïques. Les arbres avaient été les témoins silencieux de fuites intrépides, de quêtes terrifiantes et de puissantes batailles que les garçons évoquaient dans leurs rêves d'enfants qui jouaient à être adultes. Ils y avaient combattu des créatures affreuses, des monstres terribles et de vulgaires brigands et les avaient vaincus, souvent au prix de la mort d'un grand héros, qui murmurait quelques derniers mots de circonstance à ses compagnons affligés, juste à temps pour retourner au château avant le dîner.

Tomas atteignit une petite éminence qui surplombait la mare, dissimulée par de jeunes pins parasols, et écarta quelques fourrés pour qu'ils puissent guetter. Puis il s'arrêta, empli d'une crainte respectueuse.

— Pug, regarde ! souffla-t-il tout bas.

Au bord de la mare se tenait un cerf, tête levée, à l'écoute d'un bruit qui l'avait dérangé alors qu'il se désaltérait. C'était un vieil animal au museau presque blanc, dont la tête s'ornait d'une magnifique ramure.

Pug compta rapidement.

— Il a quatorze cors.

— Ce doit être le plus vieux cerf de la forêt, acquiesça Tomas.

L'animal, battant nerveusement d'une oreille, tourna son attention vers les garçons qui se figèrent, ne voulant pas effrayer une si merveilleuse créature. Durant une longue minute de silence, le cerf inspecta la pente, les narines dilatées, puis il baissa lentement la tête vers la mare et se remit à boire.

Tomas toucha l'épaule de son ami et fit un signe de tête sur le côté. Pug regarda dans la direction indiquée et vit une silhouette entrer dans la clairière sans faire de bruit. Il s'agissait d'un homme de haute taille vêtu de cuir teint en vert. Il portait un arc long dans le dos et un couteau de chasse à la ceinture. Le capuchon de sa cape verte rejeté en arrière, il s'avavançait vers le cerf d'un pas égal et sûr.

— C'est Martin, souffla Tomas.

Pug avait lui aussi reconnu le maître chasseur du duc, un orphelin, comme lui. Au château, on avait fini par le surnommer l'Archer, puisque peu de gens l'égalaienent dans le maniement de cette arme. Bien qu'il restât plutôt mystérieux, Martin l'Archer n'en était pas moins apprécié des enfants, car il se montrait toujours amical et direct avec eux, alors qu'il se tenait à l'écart des adultes du château. En tant que maître chasseur, c'était aussi le forestier du duc. Ses obligations l'éloignaient du château des jours entiers, parfois même des semaines, car il veillait à ce que ses pisteurs fassent attention au braconnage, aux risques de feu, aux déplacements de gobelins ou aux hors-la-loi qui campaient dans les forêts. Mais quand il se trouvait au château et qu'il n'était pas occupé à organiser une chasse pour le duc, il avait toujours du temps à consacrer aux garçons. Ses yeux sombres pétillaient de joie quand ils le bombardaient de questions sur les secrets de la forêt ou sur les légendes des terres qui jouxtaient les frontières de Crydee. Il semblait posséder une patience infinie, ce qui le mettait à part des autres maîtres artisans de la ville et du château.

Martin arriva devant le cerf, avança doucement la main vers lui et le caressa dans le cou. L'animal tourna sa grande tête et frotta son museau contre le bras de l'Archer. Tout doucement, ce dernier se tourna vers les garçons :

— Si vous sortez très lentement des buissons, sans rien dire, il vous laissera peut-être approcher.

Pug et Tomas échangèrent des regards étonnés, puis entrèrent dans la clairière et contournèrent lentement les bords de la mare. Le cerf suivait de la tête leur progression, en tremblant légèrement. Martin le caressa pour le rassurer et réussit à le calmer. Tomas et Pug rejoignirent le chasseur.

— Approchez la main et touchez-le, lentement, pour ne pas l’effrayer, les encouragea ce dernier.

Tomas avança le premier sa main, et le cerf trembla sous ses doigts. Pug commença à avancer la sienne mais l’animal recula d’un pas. Martin lui dit quelques mots d’une voix charmeuse dans un langage que Pug n’avait jamais entendu auparavant et le cerf se calma. Pug le toucha et s’étonna de la sensation que lui procurait sa peau — c’était si semblable aux peaux tannées qu’il avait déjà touchées et à la fois si différent avec cette vie qui battait sous ses doigts.

Soudain, le cerf recula et se retourna. Puis, d’un seul bond impressionnant, il disparut entre les arbres.

— C’est mieux ainsi, expliqua Martin l’Archer en riant. Ce ne serait pas bon pour lui de trop se lier d’amitié avec les hommes. Ces cors finiraient rapidement accrochés au-dessus d’une cheminée de braconnier.

Tomas murmura :

— Il est merveilleux, Martin.

L’Archer opina, les yeux fixés sur l’endroit où le cerf avait disparu dans les bois.

— Ça, tu peux le dire, Tomas.

— Martin, je croyais que tu chassais les cerfs, s’étonna Pug. Comment...

— Le vieux Barbe-Blanche et moi nous avons passé une sorte d’accord, Pug. Je ne chasse que les solitaires, ceux qui n’ont pas de harde ou encore les biches trop vieilles pour mettre bas. Un jour, Barbe-Blanche se fera prendre son harem par un jeune daim et je pourrai le chasser. Pour l’instant, chacun laisse l’autre faire ce qu’il veut, mais un jour, il se retrouvera au bout de ma flèche. (Il sourit aux enfants.) C’est à ce moment-là seulement que je saurai si je laisserai la flèche partir. Peut-être le ferai-je et peut-être pas.

Il retomba dans le silence un long moment, comme s'il était attristé à l'idée que Barbe-Blanche vieillisse. Une petite brise fit bruisser les feuilles. Puis il reprit la parole :

— Au fait, qu'est-ce qui amène deux si fiers chasseurs dans les bois du duc si tôt le matin ? Il doit rester un bon millier de choses à préparer pour la fête du solstice d'été cet après-midi.

— Ma mère nous a jetés hors de la cuisine, expliqua Tomas. Nous étions plus gênants qu'autre chose. Avec le jour du Choix...

Brusquement embarrassé, le garçon s'interrompit. Martin avait acquis une bonne partie de sa réputation mystérieuse lors de son arrivée à Crydee. En effet, le jour du Choix, le duc l'avait directement placé sous la tutelle du vieux maître chasseur, sans en passer, contrairement aux autres garçons de son âge, par l'assemblée des maîtres artisans. Cette violation de l'une des plus anciennes traditions connues avait offensé de nombreuses personnes en ville, mais aucune n'avait osé dire ouvertement à messire Borric ce qu'elle en pensait. Naturellement, elles reportèrent toute leur colère sur Martin. Au fil des ans, ce dernier réussit pourtant à prouver que la décision du duc était plus que justifiée. Mais, malgré tout, la plupart des gens restaient troublés par le traitement de faveur dont il avait bénéficié ce jour-là. Même après douze ans, certains le considéraient encore comme quelqu'un à part et donc peu recommandable.

— Je suis désolé, Martin, s'excusa Tomas.

L'intéressé acquiesça sans joie.

— Je comprends, Tomas. Contrairement à vous, je n'ai peut-être pas eu à subir l'incertitude, mais j'ai vu de nombreuses personnes attendre avec impatience le jour du Choix. Pendant quatre ans, j'ai moi même siégé avec les autres maîtres, alors je sais un peu ce que tu ressens.

Une pensée effleura brusquement Pug qui laissa échapper :

— Mais tu n'es pas avec les autres maîtres artisans.

Martin secoua la tête, une expression désabusée sur ses traits toujours égaux.

— Je me disais que vous étiez si préoccupés que vous n'y feriez pas attention.... Mais tu as l'esprit vif, Pug.

Tomas ne comprenait pas ce dont ils parlaient, puis il finit par saisir.

— Alors, tu ne vas pas choisir d'apprenti ! Martin mit un doigt sur ses lèvres.

— Pas un mot, gamin. Non, comme j'ai choisi le jeune Garret l'année dernière, mes pisteurs sont au complet.

Tomas en fut désappointé. Il souhaitait ardemment être pris au service de Fannon, le maître d'armes, mais si on ne le choisissait pas pour devenir soldat, il aurait bien aimé apprendre le métier de forestier aux côtés de Martin. Voilà qu'il n'avait plus de second choix. Il réfléchit d'un air sombre, puis son visage s'éclaira : peut-être que l'Archer ne l'avait pas choisi parce que Fannon l'avait déjà fait.

Pug vit son ami passer tour à tour de la joie à la tristesse à mesure qu'il envisageait les différentes possibilités. Il le laissa à ses pensées et se tourna vers Martin :

— On ne t'a pas vu au château depuis un mois, Martin. (Il rangea sa fronde et demanda :) Où te cachais-tu ?

Martin regarda l'enfant qui regretta instantanément sa question. Même si l'Archer se montrait très amical, il était tout de même maître chasseur et membre de la maison ducale et les garçons du château n'avaient pas à s'enquérir des allées et venues des serviteurs du duc.

Martin soulagea Pug de son embarras en lui faisant un petit sourire.

— J'étais en Elvandar. La reine Aglaranna vient de terminer ses vingt ans de deuil pour la mort de son époux, le roi des elfes. Il y a eu une grande fête.

Pug fut surpris par la réponse. Pour lui, comme pour la plupart des gens de Crydee, les elfes étaient à peine plus qu'une légende. Mais Martin avait passé son enfance à l'orée des forêts elfiques et c'était l'un des rares humains à pouvoir se promener à sa guise dans ces forêts au nord. Cela contribuait, entre autres, à faire de Martin l'Archer un homme à part. Bien qu'il eût déjà parlé des elfes aux garçons, c'était la première fois que Pug l'entendait mentionner les relations qu'il entretenait avec eux.

— Tu as festoyé avec la reine des elfes ? demanda le garçon, hésitant. Martin prit un air modeste.

— En fait, je me trouvais à la table la plus éloignée du trône, mais oui, j’y étais. (Voyant toutes les questions muettes qui brillaient dans leurs yeux, il poursuivit :) Vous savez que quand j’étais enfant, j’ai été élevé par les moines de l’abbaye de Silban, près de la forêt elfique. J’ai joué avec des enfants elfes et avant de venir ici, j’ai chassé en compagnie du prince Calin et de son cousin Galain.

Tomas en piaffait presque d’excitation. Les elfes étaient pour lui un objet de fascination tout particulier.

— Tu as connu le roi Aidan ?

L’expression de Martin s’assombrit, ses yeux s’étrécirent et il se raidit d’un seul coup. Tomas, voyant sa réaction, s’excusa :

— Je suis désolé, Martin. J’ai dit quelque chose qu’il ne fallait pas ?

L’Archer écarta les excuses d’un geste de la main.

— Ce n’est pas ta faute, Tomas, dit-il en se radoucissant un peu. Les elfes ne prononcent pas les noms de ceux qui sont partis vers les îles Bénies, tout particulièrement de ceux qui sont morts avant l’heure. Ils croient que cela pourrait ramener ceux dont on parle de leur voyage là-bas, les privant de l’ultime repos. Je respecte leurs croyances.

« Eh bien, pour vous répondre, non, je ne l’ai jamais rencontré. J’étais tout petit quand il s’est fait tuer. Mais j’ai entendu parler de ses hauts faits ; en tout point il était un roi sage et bon. (Martin regarda autour de lui.) C’est bientôt midi. Nous devrions rentrer au château.

Il partit vers le sentier, les garçons à ses côtés.

— Comment c’était, la fête, Martin ? demanda Tomas.

Pug soupira quand le chasseur commença à parler des merveilles d’Elvandar. Lui aussi était fasciné par les histoires d’elfes, mais certainement pas autant que Tomas. Ce dernier pouvait passer des heures à écouter des récits sur les peuples des forêts elfiques, quelle que soit la crédibilité du conteur. Au moins, songea Pug, ils avaient en la personne du maître chasseur un témoin à qui ils pouvaient se fier. Comme Martin continuait à parler, l’attention de Pug dériva de nouveau sur le Choix. Il avait beau se dire que ça ne servait à rien de s’inquiéter, il ne pouvait s’empêcher de s’angoisser. À mesure

que l'après-midi approchait, il sentait comme une sorte de terreur monter en lui.

Les garçons se tenaient debout dans la cour. C'était le solstice d'été, le dernier jour de l'année, qui marquait le début de la nouvelle. Aujourd'hui, tout le monde au château allait avoir un an de plus. L'occasion revêtait une certaine importance aux yeux des garçons réunis là, car c'était aujourd'hui le dernier jour de leur enfance. Aujourd'hui, c'était le jour du Choix.

Pug tira sur le col de sa nouvelle tunique. Elle n'était pas vraiment neuve, puisqu'elle avait appartenu à Tomas, mais c'était la plus neuve que Pug ait jamais possédée. Magya, la mère de Tomas, l'avait ajustée pour qu'elle aille au petit, afin qu'il ne fasse pas triste mine devant le duc et sa cour. Plus que quiconque au château, Magya et son mari, Megar, le cuisinier, faisaient office de parents pour l'orphelin. Ils soignaient ses bobos, le nourrissaient et lui frottaient les oreilles quand il le fallait. Ils l'aimaient autant que s'il avait été le frère de Tomas.

Pug regarda autour de lui. Les autres garçons portaient tous leurs plus beaux vêtements, car ce jour était l'un des plus importants de leur courte vie. Ils allaient se retrouver face à l'assemblée des maîtres artisans et des membres de la maison ducale qui les évalueraient pour leur proposer un poste d'apprenti. Mais il ne s'agissait que d'un rituel dont l'origine se perdait dans la nuit des temps car, en réalité, les choix étaient déjà faits. Les artisans et les serviteurs du duc avaient passé de nombreuses heures à discuter entre eux des mérites de chacun et tous savaient quels garçons ils allaient appeler.

En effet, les enfants de huit à treize ans expérimentaient tous les corps de métier, une pratique qui s'était avérée très efficace sur le long terme et permettait de déterminer qui était vraiment doué pour tel ou tel emploi. De plus, on disposait ainsi, en cas de besoin, de gens qui connaissaient un petit peu chaque métier. Le revers de la médaille, c'était que certains enfants n'étaient choisis ni pour l'artisanat ni pour entrer au service du duc. Il arrivait parfois qu'il y ait trop d'enfants pour une même place, ou que l'on ne trouve pas le candidat adéquat pour un certain métier. Rien n'était jamais sûr, même quand le

nombre d'enfants semblait correspondre au nombre de postes, comme c'était le cas cette année. Pour ceux qui attendaient sans savoir, c'était un mauvais moment à passer.

Pug frotta ses pieds nus dans la poussière d'un air absent. Contrairement à Tomas, qui semblait exceller en tout ce à quoi il s'essayait, l'orphelin se rendait souvent coupable de trop travailler et de gâcher ce qu'il faisait. Il regarda encore autour de lui et remarqua que d'autres enfants montraient des signes d'inquiétude. Certains riaient, faisant semblant de ne pas être inquiets du tout. D'autres se tenaient comme Pug, l'air absorbé, s'efforçant de ne pas penser à ce qu'ils feraient s'ils n'étaient pas choisis.

Si cela arrivait, Pug — comme les autres — serait libre de quitter Crydee pour trouver un métier dans un autre village ou une autre ville. S'il restait, il lui faudrait cultiver les terres du duc en homme libre ou travailler sur l'un des bateaux de pêche de la ville. Ces deux perspectives lui semblaient aussi déplaisantes l'une que l'autre, mais il n'arrivait pas à envisager de quitter Crydee.

Pug se souvint de ce que Megar lui avait dit, la nuit précédente. Le vieux cuisinier lui avait recommandé de ne pas trop se tracasser au sujet du Choix : « Après tout, avait-il insisté, de nombreux apprentis n'atteignaient jamais le statut de compagnon et, l'un dans l'autre, il y avait à Crydee plus de gens sans métier que d'artisans. » Megar avait également précisé que beaucoup de fils de pêcheurs et de fermiers ne participaient pas au Choix, préférant suivre la voie de leur père. Megar avait-il donc été choisi depuis si longtemps qu'il en avait oublié les affres des enfants présentés à l'assemblée des maîtres. Avait-il oublié, surtout, l'angoisse de ceux qui n'étaient pas choisis, qui attendaient jusqu'au bout d'être appelés et qui finissaient par se faire renvoyer, rouges de honte ?

Pug se mordit les lèvres, essayant de cacher sa nervosité. Il n'était pas du genre à se jeter du haut des falaises de la Désolation si personne ne le choisissait, comme certains l'avaient fait par le passé, mais il n'arriverait pas à supporter le regard de ceux qui auront été choisis.

Tomas, qui se tenait à côté de son ami, lui adressa un grand sourire. Il savait que Pug s'inquiétait, mais il ne pouvait pas compatir, sentant monter sa propre excitation. Son père lui avait avoué qu'il serait le premier appelé par le maître d'armes Fannon. Mieux encore, ce dernier avait confié que si Tomas se débrouillait bien à l'entraînement, il lui trouverait probablement une place dans la garde personnelle du duc. Ce grand honneur augmenterait ses chances d'avancement et il pourrait même obtenir un rang d'officier au bout de quinze ou vingt ans de service dans la garde.

Il donna un coup de coude dans les côtes de Pug, car le héraut du duc venait d'apparaître au balcon qui donnait sur la cour. Le héraut fit signe à un garde, qui ouvrit la petite porte du château et laissa sortir les maîtres artisans. Ces derniers traversèrent la cour et vinrent se placer au pied du grand escalier. Selon la tradition, ils tournaient le dos aux garçons en attendant le duc.

Les grandes portes de chêne du donjon commencèrent à s'ouvrir lourdement et plusieurs gardes portant la tenue brun et or aux couleurs ducales en sortirent pour prendre position sur les marches. Sur chaque tabard était brodé le blason représentant la mouette dorée de Crydee surmontée de la petite couronne d'or qui montrait que le duc faisait partie de la famille royale.

— Oyez, oyez ! annonça le héraut d'une voix forte. Sa Grâce, Borric conDoin, troisième duc de Crydee, Carse et Tulan ; gouverneur de l'Ouest ; général des armées du roi ; héritier présomptif du trône de Rillanon.

L'intéressé attendit patiemment que soit énoncée la liste de ses titres, puis s'avança sous le soleil. À plus de cinquante ans, le duc de Crydee se déplaçait encore avec la grâce fluide et le pas assuré d'un combattant-né. En dépit de ses cheveux sombres qui grisonnaient aux tempes, il paraissait vingt ans de moins que son âge. Il était habillé de noir des pieds à la tête, comme toujours depuis sept ans, car il portait encore le deuil de sa tendre épouse, Catherine. A son côté pendait une épée à garde d'argent dans un fourreau noir tandis qu'à sa main étincelait son sceau ducal, le seul bijou qu'il s'autorisait à porter.

Le héraut poursuivit sa litanie :

— Leurs Altesses royales les princes Lyam conDoin et Arutha conDoin, héritiers de la maison de Crydee ; capitaines des armées royales de l'Ouest ; princes de la maison royale de Rillanon.

Les deux jeunes hommes s'avancèrent et se placèrent derrière leur père. Ce dernier s'étant marié sur le tard, ses fils n'avaient que six et quatre ans de plus que les apprentis, mais il n'y avait pas que l'âge qui distinguait les jeunes nobles des candidats à l'apprentissage. Autant les deux princes semblaient calmes et sûrs d'eux-mêmes, autant les garçons semblaient terriblement mal à l'aise.

Lyam, l'aîné, blond et bien bâti, se tenait à la droite de son père. Il avait le rire facile et son large sourire rappelait celui de sa mère. Il portait une tunique bleue éclatante et des jambières jaunes. Sa barbe soigneusement taillée était aussi blonde que les cheveux qui lui tombaient en cascade sur les épaules.

Arutha était une ombre nocturne comparé à son frère lumineux comme le soleil. Il était presque aussi grand que Lyam et son père, mais contrairement à eux qui étaient larges et puissamment bâtis, il était mince, à la limite de la maigreur. Il portait une tunique brune et des jambières rousses. Il avait les cheveux sombres et le visage rasé de près. Tout en lui semblait taillé pour la vitesse. Sa force était dans sa rapidité : vélocité à la rapière et vivacité d'esprit. Il avait un tempérament sec et souvent cassant. Si Lyam était ouvertement aimé des sujets de son père, Arutha était respecté et admiré pour ses capacités, mais le peuple se montrait moins chaleureux envers lui.

Les jeunes gens semblaient s'être partagés la nature complexe de leur seigneur et père, car le duc était tout aussi capable de l'humour solide de Lyam que des humeurs sombres d'Arutha. Ils avaient des tempéraments pratiquement à l'opposé l'un de l'autre, mais c'étaient des hommes de valeur dont le duché et le royaume profiteraient beaucoup dans les années à venir. Le duc aimait ses deux fils.

Le héraut reprit la parole.

— La princesse Carline, fille de la maison royale.

La fillette mince et gracieuse qui fit son entrée avait le même âge que les garçons qui se tenaient en bas, mais on sentait déjà poindre en elle la beauté de sa mère disparue, ainsi que la prestance et la grâce des gens nés pour régner. Sa robe jaune pâle contrastait étonnamment avec ses cheveux presque noirs. Ses yeux étaient aussi bleus que ceux de Lyam et de leur défunte mère. Son frère aîné s'inclina lorsque sa sœur prit le bras de leur père. Même Arutha lui accorda l'un de ses rares demi-sourires, car sa sœur lui était aussi très chère.

De nombreux garçons du château portaient un secret amour à la princesse, ce qu'elle tournait souvent à son avantage quand elle préparait une mauvaise farce. Mais, ce jour-là, même sa présence n'arriva pas à dissiper leurs inquiétudes.

Puis la cour du duc fit son entrée. Pug et Tomas virent que tous les membres de la maisonnée étaient présents, y compris Kulgan. Depuis la nuit de la tempête, Pug l'avait aperçu au château à plusieurs reprises. Une fois ils avaient échangé quelques mots et Kulgan lui avait demandé des nouvelles de sa santé. Mais, en général, le magicien était rarement visible. Pug fut donc un peu surpris de le voir, car on ne le considérait pas vraiment comme un membre à part entière de la maison ducale, mais plutôt comme un conseiller occasionnel. La plupart du temps, Kulgan restait enfermé dans sa tour, à l'abri des regards, pour vaquer à ses affaires de magicien.

Il était en pleine conversation avec le père Tully, un prêtre d'Astalon le Créateur. Ce dernier était l'un des plus anciens auxiliaires du duc, car il avait servi son père avant lui. Déjà, à l'époque, il paraissait vieux, mais maintenant, c'était un vieillard — du moins aux yeux du jeune Pug. Cependant, son regard ne trahissait nul signe de sénilité. Plus d'un garçon au château s'était senti transpercé par l'acuité de ces yeux gris clair. Leur propriétaire avait gardé l'esprit vif et la langue acérée et plus d'une fois les garçons auraient préféré le martinet du maréchal ferrant, Algon, à un sermon cinglant du père Tully. Quelques mots caustiques suffisaient au prêtre aux cheveux blancs pour pratiquement écorcher le dos d'un jeune mécréant.

Non loin se trouvait l'un de ceux qui subissaient de temps en temps la colère de Tully : l'écuyer Roland, le fils du baron

Tolburt de Tulan, l'un des vassaux du duc. Comme il s'agissait du seul autre enfant de noble naissance au château, c'était aussi le compagnon des deux princes. Son père l'avait envoyé à Crydee l'année précédente, pour connaître les affaires du duché et les usages de la cour ducale. Sur cette frontière plutôt sauvage, Roland s'était découvert un deuxième foyer loin de sa propre maison. Il était déjà espiègle à son arrivée, mais sa bonne humeur communicative et son esprit toujours alerte calmaient souvent les colères déclenchées par ses tours pendables. C'était l'écuyer qui, plus souvent que les autres enfants, se faisait le complice des tours de la princesse Carline. Les cheveux bruns et les yeux bleus, Roland était grand pour son âge. Bien qu'il eût un an de plus que les enfants rassemblés dans la cour, il avait beaucoup joué avec eux l'année passée, car Lyam et Arutha étaient souvent pris par les obligations de la cour. Tomas et lui avaient eu une petite rivalité au départ, puis ils s'étaient rapidement liés d'amitié, Pug devenant par défaut son ami, car là où allait Tomas, l'orphelin n'était jamais bien loin. Roland aperçut Pug qui se dandinait un peu à l'écart des autres et lui fit un petit signe de tête et un clin d'œil. Le garçon lui rendit un bref sourire, car même si, comme tout le monde, il était souvent en butte aux plaisanteries de Roland, il aimait bien ce jeune châtelain exaspérant.

Quand toute la cour fut prête à l'entendre, le duc prit la parole :

— Hier, le dernier jour de la onzième année de règne de notre seigneur le roi Rodric le Quatrième s'est achevé. Aujourd'hui commence la fête de Banapis. Demain, les garçons qui sont rassemblés ici compteront parmi les hommes de Crydee. On ne les considérera plus comme des enfants, mais comme des apprentis et des hommes libres. C'est donc le moment pour moi de vous demander si certains d'entre vous désirent être libérés de leurs obligations envers le duché. Y en a-t-il parmi vous qui souhaitent exprimer ce vœu ?

C'était une question de pure forme et l'on ne s'attendait pas à ce que quelqu'un y réponde, car rares étaient ceux qui voulaient quitter Crydee. Pourtant l'un des garçons fit un pas en avant.

— Qui veut être libéré de son service ? demanda le héraut.

L'enfant baissa les yeux, visiblement nerveux, et s'éclaircit la voix avant de répondre :

— Je suis Robert, fils de Huguen.

Pug le connaissait, mais mal. C'était le fils d'un réparateur de filets, un garçon de la ville. Ceux-là se mêlaient rarement à ceux du château. Pug avait joué avec lui en quelques occasions et avait eu l'impression qu'il était plutôt apprécié. Il était rare de refuser de servir et l'orphelin était curieux d'en connaître la raison.

Le duc s'adressa à Robert avec bienveillance.

— Que voudrais-tu faire, fils de Huguen ?

— Votre Grâce, mon père ne peut pas me prendre dans son atelier, car mes quatre frères sont tout à fait capables de suivre son exemple et de pratiquer son métier comme compagnons puis comme maîtres, comme c'est le cas pour de nombreux autres fils de réparateurs de filets. L'aîné de mes frères est déjà marié et il a un fils, alors ma famille n'a plus assez de place pour moi à la maison. Comme je ne peux pas rester avec elle ni pratiquer le métier de mon père, je demande à Votre Grâce de me libérer pour que je puisse devenir marin.

Le duc réfléchit. Robert n'était pas le premier garçon du village à succomber à l'appel de la mer.

— As-tu trouvé un maître prêt à te prendre à son service ?

— Oui, Votre Grâce. Le capitaine Gregson, de l'Opale Marine de Port Margrave.

— Je le connais, dit le duc, qui esquissa un léger sourire. C'est un homme juste et bon. J'approuve ta demande et te souhaite de beaux voyages. Tu seras le bienvenu à Crydee chaque fois que tu reviendras avec ton navire.

Ayant fini de jouer son rôle dans le jour du Choix, Robert s'inclina, un peu raide, et sortit de la cour. Pug s'étonna de son choix aventureux. En moins d'une minute, l'enfant avait renoncé à tous ses liens avec sa famille et sa patrie pour devenir citoyen d'une ville qu'il n'avait jamais vue. En effet, selon la coutume, un marin devait sa loyauté à la cité qui servait de port d'attache à son navire. Port Margrave était l'une des cités libres du Natal, sur la Triste Mer, sa nouvelle patrie.

Le duc fit signe au héraut de poursuivre.

Ce dernier annonça le premier maître artisan, le voilier Holm, qui appela trois garçons. Tous acceptèrent sans qu'aucun n'ait l'air déçu. Le Choix se poursuivit dans le calme, car personne ne refusait son appel. Chaque garçon allait se mettre à côté de son nouveau maître.

L'après-midi avançait et le nombre d'enfants qui attendaient diminuait. Pug commençait à se sentir de plus en plus mal à l'aise. Il n'y eut bientôt plus que Tomas, deux autres garçons et lui debout au milieu de la cour. Tous les artisans avaient appelé leurs apprentis et il ne restait que deux conseillers du duc en plus du maître d'armes qui n'avaient pas été entendus. Anxieux, le cœur battant, Pug observa le groupe qui se tenait en haut des escaliers. Les deux princes regardaient les enfants, Lyam avec un sourire amical sur les lèvres, Arutha plongé dans ses sombres pensées. La princesse Carline s'ennuyait ferme et ne prenait pas vraiment la peine de le cacher, car elle discutait à voix basse avec Roland, ce qui lui valait des regards désapprobateurs de dame Marna, sa gouvernante.

Le maréchal Algon s'avança, son tabard brun et or brodé d'une petite tête de cheval sur le cœur. Il appela Rulf, fils de Dick, et l'adolescent trapu, fils d'un valet d'écurie, vint se placer derrière lui. Puis il se retourna et jeta à Pug un sourire condescendant. Les deux garçons ne s'étaient jamais entendus et l'enfant au visage grêlé par la vérole passait souvent de longues heures à se moquer de l'orphelin et à le tourmenter. Alors qu'ils travaillaient ensemble aux écuries sous la surveillance de Dick, ce dernier avait détourné les yeux chaque fois que son fils avait tendu un piège à Pug. C'était d'ailleurs lui que l'on rendait responsable du moindre problème. Cette époque avait été très dure pour l'orphelin qui s'était juré de refuser si jamais on voulait l'obliger à travailler avec Rulf pour le restant de ses jours.

L'intendant Samuel appela l'autre garçon, Geoffry, pour en faire un serviteur du château, laissant Pug et Tomas seuls. Le maître d'armes Fannon s'avança alors et Pug sentit son cœur s'arrêter lorsque le vieux soldat appela :

— Tomas, fils de Megar.

Il y eut un silence. Pug attendit que l'on appelle son nom, mais Fannon recula tandis que Tomas venait le rejoindre. Pug se sentit tout petit sous le regard de tous ces gens. La cour lui paraissait plus grande que jamais et il se sentait déplacé et mal habillé. Son cœur chavira dans sa poitrine lorsqu'il réalisa qu'il ne restait aucun maître artisan ni aucun conseiller prêt à prendre un apprenti. Il était le seul à ne pas avoir été appelé. Luttant contre ses larmes, il attendit que le duc congédie tout le monde.

Au moment où le duc, visiblement désolé pour l'enfant, allait prendre la parole, il fut interrompu par une autre voix :

— Votre Grâce, si vous me permettez.

Tous les yeux se tournèrent pour regarder Kulgan, qui s'avança d'un pas.

— J'ai besoin d'un apprenti et j'appelle Pug, orphelin du château, à mon service.

Une vague de murmures parcourut l'assemblée. On entendit quelques voix s'élever pour dire qu'il n'était pas bon qu'un magicien participe au Choix. Le duc les fit taire d'un regard, le visage dur. Nul maître artisan n'oserait s'opposer au duc de Crydee, le troisième noble du royaume, juste pour un simple gamin. Lentement, tous les yeux se tournèrent vers l'enfant.

— Kulgan étant reconnu comme un maître dans son art, il a le droit de choisir un apprenti, souligna le duc. Pug, Orphelin du château, acceptes-tu de te mettre à son service ?

Pug était tout raide. Il s'était imaginé à la guerre, lieutenant à la tête des armées du roi, ou se découvrant un jour une origine noble. Dans ses rêves d'enfant, il avait vogué sur des navires, chassé des monstres terribles et sauvé le royaume. Dans ses moments de calme, il s'était demandé s'il passerait sa vie à construire des bateaux, à faire de la poterie ou à apprendre le métier de marchand et comment il se débrouillerait dans tous ces métiers. Mais la seule chose à laquelle il n'avait jamais pensé, le seul rêve qui n'avait jamais enflammé son esprit, c'était celui de devenir magicien.

Il sortit de son état de choc, conscient que le duc attendait patiemment sa réponse. Il observa les visages devant lui. Le père Tully lui adressait l'un de ses rares sourires, tout comme le prince Arutha. Le prince Lyam lui faisait un petit oui de la tête et Kulgan le regardait avec intensité. Le visage du magicien montrait des signes d'inquiétude et soudain Pug se décida. Ce n'était peut-être pas très orthodoxe, mais mieux valait n'importe quel métier plutôt que pas de métier du tout. Il s'avança, se prit le pied dans son propre talon et s'affala face contre terre. Il se releva et fila vers le magicien, pratiquement à quatre pattes. Ce faux pas rompit la tension et le rire tonitruant du duc résonna dans la cour. Rouge d'embarras, Pug se mit derrière Kulgan, regarda au-delà de la panse rebondie de son nouveau maître et vit que le duc l'observait avec gentillesse. Puis Borric se tourna vers les gens qui attendaient la fin de la cérémonie.

— Je déclare que désormais, chaque garçon présent est à la charge de son maître, qu'il doit lui obéir en tout point dans le respect des lois du royaume et que tous seront considérés comme des hommes de Crydee à part entière. Que les apprentis restent avec leurs maîtres ! En attendant le banquet, je vous souhaite à tous une bonne journée.

Il se tourna et présenta son bras gauche à sa fille, qui posa délicatement sa main dessus. Ensemble, ils rentrèrent dans le château entre les rangs des courtisans qui s'écartèrent pour les laisser passer. Les deux princes suivirent, puis les autres membres de la cour. Pug vit Tomas partir en direction des baraquements des gardes, derrière maître Fannon.

Il tourna son attention vers Kulgan, qui se tenait là, perdu dans ses pensées.

— J'espère qu'aucun de nous n'a fait une erreur aujourd'hui, déclara le magicien au bout d'un moment.

— Pardon, monsieur ? demanda Pug, qui n'avait pas compris ce que venait de dire son nouveau maître.

Kulgan agita la main d'un air absent, faisant bouger sa robe jaune pâle comme des vaguelettes sur la mer.

— Aucune importance, mon garçon. Ce qui est fait est fait. Tirons-en le meilleur parti possible. (Il mit sa main sur l'épaule

de Pug.) Viens, retirons-nous dans la tour où j'habite. Il y a une petite chambre sous la mienne qui devrait te convenir. Je la réservais à un projet quelconque, mais je n'ai jamais trouvé le temps de m'en occuper.

— Une chambre rien que pour moi ? s'écria Pug, effaré.

Il n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille. La plupart des apprentis dormaient dans l'atelier de leur maître ou encore dans l'étable. C'était seulement quand ils devenaient compagnons qu'ils avaient droit à leurs quartiers privés. Kulgan leva un sourcil broussailleux.

— Bien entendu. Je ne veux pas t'avoir constamment dans les pattes. Je n'arriverais jamais à rien. De plus, la magie requiert solitude et réflexion. Tu vas avoir besoin de rester au calme au moins autant, si ce n'est plus, que moi. (Il sortit sa longue pipe fine d'un pli de sa robe et commença à la bourrer de tabac qu'il prit dans une tabatière, elle aussi tirée de sa poche.) Pas la peine de nous ennuyer avec toutes ces histoires sur tes devoirs et ce qui va avec. En fait, je ne m'attendais pas à toi. Mais j'aurai tôt fait de prendre les choses en main. En attendant, nous pouvons employer ce temps à mieux nous connaître. D'accord ?

Pug s'étonna. Il ne savait pas grand-chose sur ce que faisaient les magiciens, malgré la nuit passée en compagnie de Kulgan quelques semaines auparavant. En revanche, il savait très bien qu'aucun maître artisan n'aurait pensé à demander à un apprenti s'il était d'accord ou non avec lui. Ne sachant que dire, le garçon acquiesça.

— Bien, dit Kulgan, alors nous allons passer à la tour te trouver de nouveaux vêtements et puis nous passerons le reste de la journée à suivre les festivités. Plus tard, nous aurons amplement le temps d'apprendre à devenir maître et apprenti.

Avec un sourire à l'adresse de l'enfant, le magicien rebondi lui fit faire demi-tour et l'emmena avec lui.

La fin d'après-midi était claire et lumineuse, et une brise venue de la mer rafraîchissait un peu la chaleur estivale. Dans tout le château de Crydee et dans la ville en contrebas, les préparatifs de Banapis avançaient.

Il s'agissait de la plus vieille fête connue car ses origines se perdaient dans la nuit des temps. Elle se déroulait à chaque solstice d'été, un jour qui n'appartenait ni à l'année précédente ni à celle à venir. Banapis, connue sous d'autres noms en d'autres lieux, était, à en croire les légendes, célébrée dans tout Midkemia. Certains pensaient que l'on avait emprunté cette fête aux elfes et aux nains car, à en croire les rumeurs, ces créatures à la longévité impressionnante avaient toujours célébré la fête du solstice d'été, aussi loin que remontent leurs souvenirs. Nombre de sages contestaient cette allégation, sans opposer d'autre raison que la faible probabilité que des humains empruntent quoi que ce soit au peuple des elfes ou au peuple des nains. On racontait que même les habitants des terres du Nord, les tribus gobelines et les clans de la confrérie de la Voie des Ténèbres, célébraient Banapis, bien que nul n'ait jamais pu dire qu'il lui ait été donné d'y assister.

La cour était en pleine effervescence. On avait dressé de grandes tables où s'étalait une myriade de plats différents que l'on préparait depuis une semaine. On avait monté des celliers d'énormes tonneaux de bière naine importée des monts de Pierre et on les avait posés sur des cadres de bois qui grinçaient sous leur poids. Les aides, inquiets de l'apparente fragilité des supports, s'empressèrent de vider un peu le contenu des tonneaux. Megar sortit de la cuisine d'un air furieux et les écarta sans ménagement.

— Ça suffit ! A ce rythme, il ne va plus y en avoir pour le dîner ! Aux cuisines, nigauds ! Il y a encore plein de travail.

Les aides partirent en grommelant. Megar remplit un bock pour vérifier que la bière était bien à la bonne température. Il le vida, s'assura que tout était comme il fallait et retourna à la cuisine.

On ne déclarait pas officiellement l'ouverture des festivités. Traditionnellement, les gens, la nourriture, le vin et la bière finissaient par atteindre une masse critique et d'un seul coup la fête battait son plein.

Pug sortit des cuisines en courant. Sa chambre dans la tour nord, la tour du magicien comme on l'appelait, disposait d'un raccourci par la cuisine, qu'il préféra utiliser plutôt que de

franchir les grandes portes du donjon. L'air radieux, il se précipita dans la cour avec sa nouvelle tunique et son nouveau pantalon. Il n'avait jamais porté de si beaux vêtements et avait hâte de les montrer à son ami Tomas.

Ce dernier, presque aussi pressé que lui, sortait des quartiers des soldats. Lorsqu'ils se retrouvèrent, ils se mirent à parler tous les deux en même temps.

— Regarde ma nouvelle tunique ! s'exclama Pug.

— Regarde mon tabard de soldat ! s'écria Tomas.

Ils se turent tous les deux et éclatèrent de rire. Tomas fut le premier à retrouver son sérieux.

— Tu as de très beaux vêtements, Pug, reconnut-il en tâtant le luxueux tissu rouge de sa tunique. Et cette couleur te va bien.

L'orphelin lui retourna le compliment, car Tomas avait vraiment fière allure dans son tabard brun et or. Qu'il porte en dessous la tunique et le pantalon de tous les jours que lui avait cousus sa mère n'avait guère d'importance. Il ne recevrait pas son uniforme de soldat tant que maître Fannon ne se déclarerait pas satisfait de ses qualités d'homme d'armes.

Les deux amis errèrent de table en table, toutes aussi lourdement chargées les unes que les autres. Pug salivait en humant les délicieuses odeurs qui flottaient dans l'air. Ils passèrent devant une table couverte de tourtes à la viande dont la croûte était encore fumante, de fromages piquants et de pain chaud. Un jeune garçon de cuisine se tenait là avec une tapette à mouches. Il était chargé d'écarter de la nourriture toutes sortes d'insectes nuisibles, depuis les moucheron jusqu'aux apprentis affamés chroniques. Comme dans beaucoup de situations mettant des enfants face à face, les relations entre ce gardien de table et les apprentis plus âgés étaient régies par des règles extrêmement strictes. On considérait comme très malpoli et de mauvais goût de menacer ou de molester un plus petit que soi pour obtenir une part de nourriture avant le début du festin. Mais il était de bonne guerre d'user de ruse, de discrétion ou de rapidité pour razzier la table.

Pug et Tomas regardèrent avec intérêt le garçon, qui s'appelait Jon, asséner un violent coup sur la main d'un jeune apprenti qui cherchait à chaparder une grosse tourte. D'un geste

de la tête, Tomas envoya Pug vers l'autre bout de la table. L'orphelin vint se dandiner dans le champ de vision de Jon qui le regarda avec attention. Pug fit une brusque feinte vers la table et Jon se tendit dans sa direction. Tomas attrapa alors un feuilleté sur la table et réussit à s'échapper avant que la tapette ne s'abatte. Tandis qu'ils s'enfuyaient, les deux amis entendirent les cris furieux du garçon qu'ils venaient de piller.

Quand ils furent en sûreté au loin, Tomas donna à Pug la moitié du feuilleté. Le plus petit éclata de rire.

— Je parierais que tu es le plus rapide du château.

— Ou alors le jeune Jon a eu l'œil trop lent parce qu'il le gardait fixé sur toi. Ils rirent de bon cœur. Pug glissa sa part dans sa bouche. Le feuilleté était délicieusement épicé et le contraste entre la farce au porc très salée et la croûte légèrement sucrée était exquis.

Un bruit de flûtes et de tambourins monta de la deuxième cour quand les musiciens du duc approchèrent de la cour d'honneur. Le temps qu'ils arrivent au château, un message silencieux semblait être passé dans la foule. D'un seul coup, les garçons de cuisine s'étaient mis à distribuer des assiettes de bois pour que les convives puissent se servir et l'on commençait à tirer de la bière et du vin aux tonneaux.

Les enfants se précipitèrent pour aller faire la queue à la première table. Pug et Tomas profitèrent de leur taille et de leur rapidité, se faufilant dans la foule, attrapant toutes sortes de mets ainsi qu'un grand bock de bière mousseuse chacun.

Ils se trouvèrent un coin relativement tranquille et s'attaquèrent à leur repas à belles dents. Pug goûta pour la première fois à la bière et fut surpris par son goût fort et légèrement amer. Il avait l'impression de chauffer de l'intérieur en la sentant descendre. Il refit un essai et se dit qu'il aimait ça.

L'orphelin vit le duc et sa famille se mêler au peuple. Les autres membres de sa cour faisaient eux aussi la queue aux tables. Ce soir, il n'y avait plus d'étiquette, de cérémonie ou de rang. On servait tout le monde par ordre d'arrivée, car le jour du solstice d'été, tous partageaient à égalité les fruits de la récolte.

Pug aperçut la princesse et sentit son cœur se serrer un peu. Elle avait l'air radieuse car de nombreux garçons dans la

cour la complimentaient sur sa beauté. Elle portait une belle robe bleu sombre et un simple chapeau à large bord de la même couleur. Elle remercia chacun de ses flatteurs et usa à bon escient de ses sourcils sombres et de son sourire charmeur, laissant derrière elle un sillage de jeunes soupirants.

Des jongleurs et des clowns firent leur apparition dans la cour, le premier des nombreux groupes de saltimbanques qui étaient venus à Crydee à l'occasion de la fête. Une autre compagnie d'acteurs avait installé une scène sur la place de la ville et donnerait une représentation dans la soirée. Les festivités se poursuivraient jusqu'aux premières heures du matin. Pug savait que l'année précédente, de nombreux garçons avaient dû se faire excuser le lendemain de Banapis, car ni leur tête ni leur ventre ne leur auraient permis de fournir un travail efficace. Il était certain que cette scène se répéterait le lendemain.

L'orphelin attendait avec impatience la tombée du jour, car il était de coutume pour les nouveaux apprentis d'aller visiter les maisons de la ville, pour s'y faire féliciter et offrir de la bière. C'était aussi le bon moment pour rencontrer les filles de la ville. Même si les amourettes n'étaient pas inconnues, elles étaient plutôt mal vues. Mais les mères avaient tendance à être moins vigilantes au moment de Banapis. Maintenant que les garçons avaient un métier, on les considérait comme moins nuisibles car ils étaient devenus des gendres potentiels. Plus d'une mère avait fermé les yeux et laissé sa fille user de ses charmes naturels pour prendre au piège un futur époux. Pug, trop petit et trop jeune d'apparence, n'attirait pas beaucoup l'attention des filles du château. Tomas, quant à lui, intéressait de plus en plus ces dernières à mesure qu'il grandissait et gagnait en beauté. Ces derniers temps, Pug s'était rendu compte que son ami semblait beaucoup intéresser certaines filles du château. L'orphelin restait encore assez jeune pour trouver la chose bien bête tout en étant assez vieux pour la trouver fascinante.

Pug prit une monstrueuse bouchée et regarda autour de lui. Des gens de la ville et du château allaient et venaient, félicitant les garçons d'être devenus des apprentis et leur souhaitant la bonne année. Pug sentait au fond de lui que tout cela était juste.

Il était apprenti, même si Kulgan ne semblait absolument pas savoir ce qu'il allait faire de lui. Il avait bien mangé et il était déjà parti pour s'enivrer — ce qui contribuait à sa sensation de bien-être. Mais surtout, il était avec son ami et c'était ce qui lui importait le plus. *Il ne doit pas y avoir grand-chose de plus dans la vie*, songea-t-il.

Chapitre 3

LE DONJON

Pug broyait du noir sur sa paillasse.

Fantus le dragonnet lui donna un petit coup de tête, invitant le garçon à lui grattouiller le front. Comprenant qu'il ne recevrait rien, le dragonnet s'avança vers la fenêtre et, sur un grognement mécontent appuyé d'un petit nuage de fumée noire, s'élança dans les airs. Pug ne remarqua même pas le départ de la créature, tant il était absorbé par ses propres ennuis. Depuis qu'il était devenu l'apprenti de Kulgan quatorze mois auparavant, il semblait rater systématiquement tout ce qu'il faisait.

Il se renversa sur sa paillasse et se mit un bras sur les yeux. L'odeur salée de la brise marine entraît par la fenêtre et le soleil lui chauffait les jambes. Sa vie s'était nettement améliorée depuis son apprentissage, sauf pour l'essentiel : ses études.

Des mois durant, Kulgan s'était efforcé de lui inculquer les rudiments des arts magiques, mais il y avait toujours quelque chose qui allait de travers malgré tous ses efforts. Côté théorie, Pug apprenait vite et comprenait très bien les concepts de base. Mais chaque fois qu'il tentait d'utiliser ses connaissances, quelque chose semblait le retenir. C'était comme si une partie de son esprit refusait de laisser entrer la magie, comme s'il existait un blocage qui l'empêchait de passer une certaine étape dans le lancement du sortilège. À chaque essai, quand il en arrivait à ce stade, il se retrouvait comme un cavalier sur un cheval rétif, incapable de franchir l'obstacle.

Kulgan l'avait rassuré en lui disant que tout se réglerait avec le temps. Le gros magicien était toujours très gentil avec le garçon et ne le réprimandait jamais pour ses échecs, car il voyait bien que l'enfant essayait.

Pug fut arraché à sa rêverie par quelqu'un qui ouvrait la porte. Il leva les yeux et vit entrer le père Tully, avec un gros livre sous le bras. Les robes blanches du prêtre bruissèrent quand il referma la porte. Pug s'assit.

— Pug, c'est l'heure de ta leçon d'écriture... (Il se tut en voyant le visage déprimé du garçon.) Qu'y a-t-il, jeune homme ?

L'orphelin avait fini par apprécier le vieux prêtre d'Astalon. C'était un maître sévère, mais juste. Il félicitait le garçon quand celui-ci réussissait et le grondait quand il échouait. Il avait un esprit vif, un certain sens de l'humour et il était ouvert aux questions, même quand Pug avait l'impression de demander des choses stupides.

Pug se releva en soupirant.

— Je ne sais pas, mon père. C'est juste que, visiblement, les choses ne vont pas comme il faut. Je rate tout ce que j'essaye de faire.

— Pug, tout ne peut pas être noir, l'encouragea le prêtre en lui posant la main sur l'épaule. Pourquoi ne pas me raconter ce qui ne va pas ? Nous pourrions nous exercer à l'écriture un peu plus tard.

Il se dirigea vers un tabouret près de la fenêtre et rajusta ses robes sous lui en s'asseyant. Puis il posa le gros livre à ses pieds et observa le garçon.

Ce dernier avait grandi au cours de l'année qui venait de s'écouler, mais il restait plutôt petit. Ses épaules commençaient à s'élargir un peu et sur son visage se dessinaient certains traits de l'homme qu'il deviendrait un jour. Il paraissait déprimé dans sa tunique et son pantalon sans apprêt, les pensées aussi sombres que le tissu qui l'habillait. Sa chambre, habituellement propre et bien rangée, était en désordre, pleine de papiers et de livres, à l'image du chaos qui régnait dans sa tête.

Pug resta assis à ne rien dire. Puis, comme Tully restait silencieux, il prit la parole :

— Vous vous souvenez quand je vous ai dit que Kulgan essayait de m'apprendre les trois vénéfices de base qui permettent de calmer l'esprit, pour pouvoir lancer des sons calmement ? Eh bien, en fait, je maîtrise ces exercices depuis des mois. Maintenant, je peux amener mon esprit au calme en

quelques instants et sans effort. Mais ça ne va jamais plus loin. Après, tout semble aller de travers.

— Que veux-tu dire par là ?

— Ce qu'on apprend ensuite, c'est à discipliner son esprit pour lui faire faire des choses qui ne lui sont pas naturelles, comme réfléchir à une idée à l'exclusion de toute autre, ou éviter de penser à une chose bien précise, ce qui est plutôt difficile quand on sait de quoi il s'agit. La plupart du temps, j'y arrive mais, parfois, j'ai l'impression qu'il y a comme des forces qui tambourinent dans ma tête et qui veulent que je fasse les choses différemment. C'est comme si, dans mon esprit, les choses ne se passaient pas comme Kulgan m'a dit que ça devait se passer.

« Chaque fois que j'essaye un des sortilèges tout simples que Kulgan m'a appris, comme faire bouger un objet ou me soulever du sol, ces choses dans ma tête m'envahissent, balayent ma concentration et me font perdre le contrôle. Je n'arrive même pas à maîtriser le plus petit sortilège. (Pug se sentit tout tremblant, car c'était la première fois qu'il avait l'occasion d'en parler à un autre que son maître.) Kulgan me dit juste de continuer à essayer et de ne pas m'inquiéter. (Les larmes aux yeux, il continua :) J'ai du talent. Kulgan m'a dit qu'il s'en était rendu compte dès la première fois où nous nous sommes rencontrés, quand j'ai utilisé le cristal. Vous aussi, vous m'avez dit que j'ai du talent. Mais je n'arrive quand même pas à faire marcher les sorts comme ils devraient. C'est tellement déroutant.

— Pug, la magie a de nombreuses propriétés, rappela le prêtre, et nous comprenons mal comment elle fonctionne, même nous autres qui la pratiquons. Dans les temples, on nous apprend que la magie est un don des dieux et nous décidons d'y croire. Nous ne comprenons pas comment les choses peuvent en être ainsi, mais nous ne doutons pas. Chaque ordre a son propre domaine de magie et il n'y en a pas deux vraiment pareils. Je suis capable de faire des choses par magie que les autres ordres ne peuvent pas. Mais nul ne saurait dire pourquoi.

« Les magiciens possèdent une autre sorte de magie et ont des pratiques très différentes de celles des temples. Nous sommes incapables de reproduire la majeure partie de ce qu'ils

font. Ce sont eux qui étudient l'art de la magie, qui effectuent des recherches sur sa nature et son fonctionnement. Pourtant, même eux sont incapables d'expliquer comment elle marche. Ils savent seulement l'utiliser et transmettre ce savoir à leurs élèves, comme Kulgan le fait pour toi.

— Comme il essaye de le faire pour moi, mon père. Je crois qu'il m'a peut-être mal jugé.

— Je ne pense pas, Pug. Je connais un peu ces choses et depuis que tu es l'élève de Kulgan, j'ai senti le pouvoir croître en toi. Peut-être que tu y viendras sur le tard, comme c'est arrivé à d'autres, mais je suis sûr que tu trouveras le bon chemin.

Pug ne se sentait pas plus soulagé. Il ne mettait pas en doute la sagesse du prêtre, ni ses opinions, mais il se disait malgré tout qu'il pouvait se tromper.

— J'espère que vous avez raison, mon père. Mais je ne comprends pas ce qui se passe en moi.

— Je crois que je sais ce qui ne va pas, annonça une voix à la porte.

Surpris, Pug et le père Tully se retournèrent et virent Kulgan debout sur le seuil. Ses yeux bleus semblaient inquiets et ses épais sourcils gris formaient un V au-dessus de son nez. Ni Pug ni Tully n'avaient entendu la porte s'ouvrir. Le magicien souleva sa longue robe verte et entra dans la chambre, laissant la porte ouverte.

— Viens ici, Pug, ordonna Kulgan avec un petit geste de la main. (Le garçon se rendit auprès de son maître, qui lui mit les deux mains sur les épaules.) Les enfants qui restent assis dans leur chambre à travailler jour après jour en se demandant pourquoi les choses ne marchent pas entretiennent cet état d'échec. Je te donne ta journée. Comme nous sommes sixdi, il doit y avoir plein d'autres garçons pour t'aider à t'attirer tous les ennuis que les gamins de ton âge adorent habituellement. (Il sourit et son élève se sentit soulagé.) Tu as besoin de faire une pause dans tes études. Maintenant, disparaïs.

Ce disant, il donna une petite tape amicale sur la tête du garçon, qui partit en courant dans l'escalier. Kulgan traversa la pièce et assit son imposante personne sur la paillasse de Pug. Puis il regarda le prêtre.

— Les enfants, dit Kulgan en secouant la tête. Une fête, un métier et ils espèrent que d'un seul coup ils vont devenir des hommes. Mais ce sont toujours des enfants et malgré leurs efforts, ils continuent à se comporter comme tels, pas comme des hommes. (Il sortit sa pipe et commença à la bourrer.) On considère qu'un magicien de trente ans est jeune et inexpérimenté, alors que dans tous les autres corps de métier, trente ans c'est l'âge d'un compagnon ou d'un maître, qui prépare sans doute son propre fils en vue du Choix.

Il alluma une bougie aux braises qui rougeoyaient encore dans le pot à feu de Pug et alluma sa pipe.

— Je comprends, Kulgan, acquiesça Tully. La prêtrise est elle aussi l'apanage des vieux. Quand j'avais l'âge de Pug, il me manquait encore treize ans pour devenir acolyte. (Le vieux prêtre se pencha en avant.) Kulgan, qu'en est il du problème de ce garçon ?

— Il n'a pas tort, tu sais, répondit simplement le magicien. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne puisse pas pratiquer ce que j'ai essayé de lui enseigner. Ce qu'il arrive à faire avec des parchemins et des objets m'impressionne. Ce garçon a de tels dons pour ces choses, j'aurais juré qu'il avait l'étoffe d'un très puissant magicien. Mais avec cette incapacité à utiliser ses pouvoirs intérieurs...

— Penses-tu pouvoir trouver une solution ?

— Je l'espère. Je n'aimerais vraiment pas devoir arrêter son apprentissage. Ça lui ferait encore plus de mal que si je ne l'avais pas choisi. (Il avait l'air réellement inquiet.) C'est troublant, Tully. Je pense que tu es d'accord avec moi sur le fait qu'il a potentiellement un grand talent. Dès que je l'ai vu utiliser le cristal dans ma cabane cette nuit-là, j'ai su pour la première fois depuis des années que j'avais peut-être bien trouvé mon apprenti. Comme aucun maître ne l'avait choisi, j'ai compris que c'était le destin qui avait fait se croiser nos routes. Mais il y a autre chose dans la tête de cet enfant, quelque chose que je n'avais jamais vu, quelque chose de puissant. Je ne sais pas ce que c'est, Tully, mais cette chose refuse mes exercices, comme s'ils étaient... incorrects, ou... inadaptés pour lui. Je ne saurais pas dire ça plus clairement. Il n'existe pas d'explication simple.

— As-tu réfléchi à ce qu'il dit ? demanda le prêtre, l'air inquiet et pensif.

— Tu veux dire sur le fait que je me sois trompé ? Tully opina. Kulgan écarta la question de la main.

— Tully, tu en sais autant que moi sur la nature de la magie, peut-être plus. Ce n'est pas pour rien que ton dieu se fait appeler Celui-Qui-A-Ordonné-Le-Monde. Ta secte a découvert beaucoup de choses sur l'ordonnancement de cet univers. Doutes-tu un seul instant que cet enfant ait du talent ?

— Du talent, non. Mais c'est de ses pouvoirs dont nous parlons pour l'instant.

— Bien dit, comme d'habitude. Eh bien, as-tu une idée ? Ne pourrait-on faire de cet enfant un prêtre, par exemple ?

Tully se renversa sur sa chaise, l'air vexé.

— Tu sais que la prêtrise est une vocation, Kulgan, rappela-t-il sèchement.

— Détends-toi, Tully. C'était une plaisanterie. (Le magicien soupira.) Malgré tout, s'il n'a pas la vocation pour la prêtrise, ni le truc pour faire de la magie, que pouvons-nous faire de ses pouvoirs naturels ?

Tully médita en silence sur cette question.

— As-tu pensé à l'art perdu ? demanda-t-il au bout d'un moment. Les yeux de Kulgan s'écrouillèrent.

— Cette vieille légende ? (Tully acquiesça.) Je doute qu'il y ait un magicien vivant qui ne se soit pas, un jour ou l'autre, cassé la tête sur la légende de l'art perdu. Si une telle chose existait, cela expliquerait nombre des imperfections de notre métier. (Kulgan regarda Tully en plissant les yeux d'un air réprobateur.) Mais il y a tellement de légendes — autant qu'il y a de cailloux sur une plage. Personnellement, je préfère chercher de vraies réponses à nos défauts, plutôt que d'en rejeter la responsabilité sur de vieilles superstitions.

Le visage de Tully se durcit,

— Au temple, nous ne considérons pas cela comme une légende, Kulgan ! dit-il sur le ton d'un sermon. Cela fait partie des vérités révélées, enseignées par les dieux aux premiers hommes.

Irrité par le ton du prêtre, le magicien répondit sèchement :

— Comme cette histoire de monde plat, jusqu'à ce que Rolendirk — un magicien, dois-je te le rappeler ? — envoie sa vue magique assez haut et découvre la courbure de l'horizon, démontrant clairement que le monde était une sphère ! C'était un fait que presque tous les marins et les pêcheurs connaissaient déjà, parce que depuis la nuit des temps, ils voyaient apparaître les voiles sur l'horizon avant le reste du bateau !

Il acheva son discours presque en criant. Mais voyant qu'il avait blessé Tully en se référant à d'anciens canons de l'Église abandonnés depuis longtemps, Kulgan baissa le ton.

— Sauf le respect que je te dois, Tully, on n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces. Je sais que ton ordre s'entraîne par la logique à défendre une position et son contraire et que la moitié de tes frères éclatent de rire en entendant ces jeunes acolytes sérieux comme la mort débattre de sujets théologiques réglés depuis plus d'un siècle. De plus, la légende de l'art perdu ne vient-elle pas du dogme ishapien ?

Ce fut au tour de Tully de regarder Kulgan d'un air réprobateur.

— Ton éducation religieuse laisse encore à désirer, mon ami, malgré une certaine perspicacité implacable en ce qui concerne le fonctionnement interne de mon ordre, lui reprocha-t-il sur un ton à la fois exaspéré et amusé. (Il eut un petit sourire.) Tu as raison pour les discussions théologiques, malgré tout. La plupart d'entre nous trouvent cela très amusant car nous nous souvenons combien nous étions affreusement sérieux à ce sujet lorsque nous n'étions que des acolytes ! (Puis il redevint grave et ajouta :) Mais je parlais sérieusement en disant que ton éducation laissait à désirer. Les Ishapiens ont des croyances différentes, c'est vrai, et c'est une religion d'insulaires, mais ils appartiennent au plus ancien des ordres connus et sont considérés comme les plus au fait des questions de différences interconfessionnelles.

— Des guerres de religion, plutôt, corrigea le magicien en reniflant d'un air amusé.

Tully ignore le commentaire.

— Les Ishapiens sont les gardiens des plus anciennes connaissances et des plus anciennes chroniques du royaume. J'ai visité leur bibliothèque dans le temple de Krondor et elle est très impressionnante.

Kulgan sourit et répliqua sur un ton légèrement condescendant :

— Je l'ai visitée aussi, Tully, et j'ai également parcouru les étagères de l'abbaye de Sarth, qui est dix fois plus grande. Où veux-tu en venir ?

Le prêtre se pencha en avant.

— Ce que je veux dire, c'est que tu peux critiquer les Ishapiens tant que tu veux, mais quand ils affirment que quelque chose est un fait historique et non une légende, ils peuvent en général prouver leurs dires, manuscrits à l'appui.

— Non, réfuta Kulgan, balayant de la main les commentaires de Tully. Je ne prends pas tes croyances à la légère, ni celles de qui que ce soit, mais je ne peux accepter cette absurdité sur les arts oubliés. Je veux bien croire que Pug soit plus sensible à un aspect de la magie que j'ignore, peut être quelque chose concernant les esprits ou l'illusion — des choses que j'admets volontiers ne connaître que de très loin — mais je ne peux admettre qu'il n'apprendra jamais à maîtriser ses pouvoirs parce que le dieu de la Magie, disparu depuis si longtemps, est mort dans les guerres du Chaos ! Non, qu'il existe des savoirs inconnus, je veux bien. Notre art est trop imparfait pour que l'on puisse envisager que nos théories sur la magie sont réellement bonnes. Mais si Pug n'arrive pas à apprendre la magie, c'est simplement parce que je suis un mauvais maître.

Tully regarda sévèrement Kulgan, comprenant soudain que le magicien ne se posait pas de questions sur les défauts de Pug, mais sur les siens.

— Voilà que tu racontes des bêtises. Tu as beaucoup de talent et si c'était moi qui avais découvert les pouvoirs de Pug, je n'aurais pas trouvé de meilleur maître à lui donner. Mais tu ne peux pas dire que tu échoues si tu ne sais pas ce qu'il a besoin de savoir. (Kulgan commença à bredouiller une objection, mais

Tully lui coupa la parole.) Non, laisse-moi continuer. Ce qui ne va pas, c'est que nous n'arrivons pas à comprendre ce qui se passe. Tu sembles oublier qu'il y en a eu d'autres comme Pug, des francs-sorciers qui n'arrivaient pas à maîtriser leur don, qu'il y en a eu d'autres qui ont échoué comme prêtres et comme magiciens.

Kulgan tira sur sa pipe, le front plissé par la concentration. Soudain, il commença à rire tout bas, puis de plus en plus fort. Tully lui jeta un regard perçant. Le magicien agita sa pipe.

— Je viens de me dire brusquement que si un porcher n'arrivait pas à apprendre à son fils le métier familial, il pourrait en blâmer le dieu des cochons.

Les yeux de Tully s'écarquillèrent devant cette pensée à la limite du blasphème, puis il se mit lui aussi à aboyer une sorte de rire.

— Voilà un bon sujet pour les discussions théologique !

Les deux hommes rirent de bon cœur, pour se détendre. Puis Tully soupira et se releva.

— Malgré tout, ne ferme pas totalement ton esprit à ce que je t'ai dit, Kulgan. Il se pourrait que Pug soit un de ces francs-sorciers. Et il se pourrait que tu doives accepter de le laisser partir.

Kulgan secoua tristement la tête à cette idée.

— Je refuse de croire qu'il existe une explication si simple à tous ces autres échecs, Tully. Ou aux problèmes de Pug, d'ailleurs. La faille est d'origine humaine, elle n'est pas dans la nature de l'univers. J'ai souvent eu l'impression que là où je péchais avec Pug, c'était dans la compréhension de la manière dont je pouvais l'atteindre. Peut-être que je ferais mieux de lui chercher un nouveau maître, de le placer chez quelqu'un qui serait plus apte à contrôler ses pouvoirs.

— Je t'ai dit ce que j'en pensais, Kulgan, soupira Tully. Hormis ça, je ne peux pas te donner d'autre conseil. Malgré tout, comme on dit si bien, un mauvais maître, c'est mieux que pas de maître du tout. Comment cet enfant se serait-il débrouillé si personne n'avait décidé de le prendre en apprentissage ?

Kulgan se leva d'un seul coup.

— Qu’as-tu dit ?

— J’ai dit : comment cet enfant se serait-il débrouillé si personne n’avait décidé de le prendre en apprentissage ?

Les yeux du magicien semblèrent se perdre dans le vague. Il commença à tirer furieusement sur sa pipe.

— Qu’y a-t-il, Kulgan ? s’enquit le prêtre après l’avoir regardé un moment.

— Je ne suis pas sûr, Tully, mais il se peut que tu m’aies donné une idée.

— Quel genre d’idée ? Kulgan écarta la question.

— Je ne suis pas tout à fait sûr. Donne-moi un peu de temps pour y réfléchir. Mais repense à ta question et va plus loin : comment les premiers magiciens ont-ils appris à utiliser leurs propres pouvoirs ?

Tully se rassit. Ensemble, les deux hommes réfléchirent en silence. Par la fenêtre, ils entendaient les enfants jouer dans la cour du château.

Chaque sixdi, les garçons et les filles qui travaillaient au château avaient le droit de passer l’après-midi à leur guise. Les garçons, tant les apprentis que les plus jeunes, formaient un groupe bruyant et violent. Les filles travaillaient au service des dames du château, au nettoyage et à la couture, ou comme aides à la cuisine. Tous avaient une semaine de travail bien remplie, tous les jours de l’aube au crépuscule et même au-delà, mais le sixième jour de la semaine, ils se retrouvaient dans la cour du château, près du jardin de la princesse. Les garçons, pour la plupart, jouaient à un jeu de chat brutal, où l’on se disputait une balle de cuir remplie à craquer de chiffons au milieu d’une grêle de coups de poing, de cris, de coups de pied et parfois de bagarres. Ils portaient tous leurs plus vieux vêtements, car les déchirures, les taches de sang et de boue étaient monnaie courante.

Les filles s’asseyaient le long du muret qui longeait le jardin de la princesse et papotaient au sujet des dames de la cour ducale. Elles mettaient presque toujours leurs plus belles jupes ou leurs plus belles robes et leurs cheveux brillaient tant elles les avaient lavés et brossés. Les deux groupes faisaient semblant

de s'ignorer superbement et les deux manquaient également de conviction.

Pug courut vers l'endroit où se déroulait le jeu. Comme d'habitude, Tomas était au plus fort de la mêlée, ses cheveux dorés flottant comme une bannière, hurlant et riant au point de couvrir les autres. Au milieu de tous ces coups de coude et de pied, il semblait empli d'une joie sauvage, comme si toutes les douleurs qui en résultaient rendaient le combat plus intéressant encore. Il traversa le groupe, envoya du pied la balle loin en l'air en esquivant les croche-pieds que les autres essayaient de lui faire. Personne ne savait vraiment comment ce jeu avait été créé, ni quelles en étaient les règles exactes, mais les garçons y jouaient avec autant de passion que s'ils s'étaient trouvés sur un champ de bataille, comme leurs pères avant eux.

Pug courut se placer sur le terrain et avança le pied juste devant Rulf au moment même où celui-ci s'apprêtait à frapper Tomas par-derrière. Rulf s'effondra dans un empilement de corps et Tomas s'échappa. Il courut vers le but et, lâchant la balle juste devant lui, l'envoya dans un grand tonneau retourné, marquant pour son camp. Alors que les autres garçons hurlaient de joie, Rulf se releva d'un bond et poussa rudement un autre garçon pour se mettre juste devant Pug. Il lui jeta un regard mauvais sous ses épais sourcils et lui cracha dessus.

— Refais ça et je te casse les jambes, louchard !

Le louchard était un oiseau bien connu aux mœurs infâmes — il avait notamment la détestable habitude de laisser ses œufs dans les nids des autres oiseaux pour ne pas avoir à s'occuper de ses petits. Pug n'allait pas laisser passer comme ça une insulte de Rulf. La frustration accumulée au cours des derniers mois était bien remontée en lui aujourd'hui, et Pug se sentait les nerfs à fleur de peau.

D'un bond, il sauta à la gorge de Rulf, pour envoyer à son solide adversaire un bon coup du bras gauche. Il lui colla son poing droit en pleine face et sentit le nez de Rulf craquer. Rapidement, les deux garçons roulèrent à terre. Le poids de Rulf joua et celui-ci se retrouva assis sur le torse de Pug, lui bourrant le visage de coups de poing.

Tomas restait là sans rien oser faire, car même s'il voulait de tout cœur aider son ami, le code de l'honneur des garçons était aussi strict et inviolable que celui de la noblesse. S'il intervenait en faveur de son ami, Pug ne pourrait jamais supporter cette honte. Tomas sautillait sur place, encourageant l'orphelin, grimaçant chaque fois que celui-ci prenait un coup, comme s'il le sentait lui aussi.

Pug essaya de se tortiller pour échapper à son adversaire plus gros que lui et plusieurs coups donnés par ce dernier manquèrent leur but, frappant le sol au lieu du visage de Pug. Malgré tout, beaucoup touchaient leur cible et Pug finit vite par éprouver un étrange détachement pour cette scène. Il trouvait bizarre que tout lui paraisse si lointain et que les coups de Rulf ne semblent pas lui faire mal. Sa vue se voilait de rouge et de jaune quand il sentit qu'on lui retirait un poids de la poitrine.

Quelques instants plus tard, les choses commencèrent à se remettre en place et Pug vit le prince Arutha au-dessus de lui, la main serrée fermement sur le col de Rulf. Bien qu'il ne fût pas d'une stature aussi impressionnante que son père ou son frère, le prince arrivait tout de même à tenir Rulf assez haut pour que les pieds du garçon d'écurie ne touchent plus terre. Le prince sourit, mais sans humour.

— Je pense que ce garçon en a eu assez, dit-il tout doucement, les yeux étincelants. Tu ne crois pas ?

Son ton glacé montrait clairement que la question n'était que de pure forme. Rulf émit une sorte de râle, tandis que du sang coulait encore sur son visage à cause du premier coup que Pug lui avait asséné. Mais Arutha prit cette réponse pour un accord et lâcha le col de Rulf, qui tomba en arrière au grand amusement des spectateurs. Le prince se baissa et aida Pug à se remettre debout.

— J'admire ton courage, petit, admit Arutha en soutenant le garçon encore flageolant, mais nous ne pouvons pas nous permettre de perdre la tête du meilleur jeune magicien du duché, n'est-ce pas ?

Son ton n'était que très légèrement moqueur mais Pug se sentait trop faible pour faire autre chose que regarder fixement le fils cadet du duc. Le prince lui fit un petit sourire et le remit

aux mains de Tomas, qui avait rejoint son ami, un chiffon mouillé à la main.

Pug sortit du brouillard alors que Tomas lui essuyait encore le visage avec son chiffon. Il se sentit sensiblement mal à l'aise en voyant la princesse et Roland juste à quelques mètres de là, qui attendaient qu'Arutha les rejoigne. Prendre une raclée devant les filles du château était déjà assez humiliant. Se faire battre à plate couture par un lourdaud comme Rulf sous les yeux de la princesse était une catastrophe. Marmonnant un grognement qui n'avait pas beaucoup de rapport avec son état physique, Pug s'efforça de ressembler autant que possible à quelqu'un d'autre. Tomas l'attrapa rudement.

— Ne gigote donc pas tant. Tu ne t'en tires pas si mal. La majeure partie de ce sang vient de Rulf, de toute manière. Demain, son nez va ressembler à un chou-fleur rouge de colère.

— Ma tête aussi.

— Pas du tout. Un œil au beurre noir ou deux, et une joue violette. Globalement, tu t'es bien débrouillé, mais la prochaine fois que tu voudras te mêler des affaires de Rulf, attends d'avoir grandi un peu, d'accord ?

L'orphelin regarda le prince s'éloigner avec sa sœur du lieu de la bagarre. Roland lui fit un grand sourire et Pug songea qu'il aurait préféré mourir.

Pug et Tomas sortirent de la cuisine, des assiettes pleines à la main. La nuit était chaude et ils préféraient la fraîcheur du vent marin à la touffeur de l'arrière-cuisine. Ils s'assirent sous le porche et Pug fit jouer sa mâchoire, la sentant se déboîter chaque fois. Il essaya de mordre dans un morceau d'agneau et repoussa son assiette.

— Tu n'arrives pas à manger ? demanda Tomas en le regardant. Pug opina.

— Ma mâchoire me fait trop mal. (Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux et le menton appuyé sur les poings.) J'aurais dû rester calme. Je me serais mieux débrouillé.

— Maître Fannon dit qu'un soldat doit garder la tête froide tout le temps s'il ne veut pas la perdre, approuva Tomas, la bouche pleine.

— Kulgan m'a dit quelque chose dans le même genre, soupira Pug. J'ai des exercices qui me permettent de me calmer. J'aurais dû les utiliser.

Tomas avala une part impressionnante de son repas.

— Pratiquer dans sa chambre est une chose. Mettre cela en pratique quand quelqu'un vous insulte carrément en face en est une autre. J'aurais fait comme toi, je suppose.

— Mais tu aurais gagné.

— Probablement. C'est pour ça que Rulf ne m'aurait jamais provoqué. (Manifestement, il ne cherchait pas à se vanter, mais à énoncer un fait.) Malgré tout, tu t'es bien débrouillé. Notre vieux nez en chou-fleur va y réfléchir à deux fois avant de te provoquer de nouveau, j'en suis sûr, et d'ailleurs c'est pour ça que ça s'est passé comme ça.

— Comment ça ? demanda son ami, intrigué.

Tomas reposa son assiette et rota. Content de lui, il expliqua :

— Avec ces grandes brutes, c'est toujours la même chose : ce qui est important, c'est pas d'être capable de les battre. Ce qui est important, c'est de savoir si tu vas leur tenir tête. Rulf est peut-être grand, mais c'est un couard malgré toutes ses fanfaronnades. Maintenant, il va se rabattre sur des plus petits. Je ne crois pas qu'il revienne t'ennuyer. Ça lui coûte trop cher. (Tomas fit un grand sourire à Pug.) Ce premier coup que tu lui as collé était superbe. Pile sur le bec.

L'orphelin se sentit un peu mieux. Tomas fixa le dîner de Pug avec insistance.

— Tu manges ?

Pug regarda son assiette. Elle était pleine d'agneau fumant, de haricots verts et de pommes de terre. Cependant, malgré la bonne odeur, Pug ne se sentait aucun appétit.

— Non, tu peux la prendre.

Son ami saisit l'assiette et commença à enfourner la nourriture dans sa bouche. Pug sourit. On n'avait jamais vu Tomas refuser à manger. Le regard de Pug se fixa de nouveau sur les murs du château.

— Je me suis senti si bête.

Tomas arrêta de manger, un morceau de viande à moitié dans la bouche. Il observa Pug un long moment.

— Toi aussi ?

— Quoi, moi aussi ? Tomas éclata de rire.

— Tu es gêné parce que la princesse a vu Rulf te coller une raclée. Pug se rembrunit.

— C'était pas une raclée. Il en a pris autant que moi ! Tomas poussa un cri de joie.

— Voilà ! Je le savais. C'est la princesse. Pug se rassit, résigné.

— Je suppose que oui.

Comme Tomas ne répondait pas, son ami se tourna vers lui. Il était en train de finir le dîner de Pug.

— Et je suppose que toi tu ne l'aimes pas ? finit par dire l'orphelin. Tomas haussa les épaules.

— Notre demoiselle Carline est très belle, mais je sais où est ma place, répondit-il entre deux bouchées. De toute manière, c'en est une autre qui m'intéresse.

Pug se redressa.

— Qui ? demanda-t-il, curieux.

— Je ne dirai rien, répondit Tomas avec un sourire espiègle. Pug rit.

— C'est Neala, hein ? Tomas en resta bouche bée.

— Comment tu le sais ?

— Nous autres, magiciens, avons des moyens particuliers, répliqua Pug en essayant de prendre un air mystérieux.

— Magiciens, tu parles, renifla son ami. Tu n'es pas plus magicien que je ne suis capitaine des armées du roi. Dis-moi, comment tu l'as appris ?

Pug éclata de rire.

— C'est pas un mystère. Chaque fois que tu la vois, tu te gonfles dans ton tabard et tu fais la roue comme un paon.

— Tu crois qu'elle m'a percé à jour ? s'inquiéta Tomas, l'air troublé. Pug sourit comme un chat trop nourri.

— Je suis sûr qu'elle n'a rien compris. (Il fit une pause.) Mais seulement si elle est aveugle et si toutes les autres filles du château ne le lui ont pas déjà montré une bonne centaine de fois.

— Qu'est-ce qu'elle doit se dire ? gémit Tomas d'un air désolé.

— Qui sait ce que pensent les filles ? répliqua son ami. Elle a plutôt l'air d'aimer, visiblement.

Tomas regarda pensivement son assiette.

— Tu as déjà pensé à te marier ?

Pug cligna des yeux comme un hibou ébloui.

— Je... je n'y ai jamais réfléchi. Je ne sais pas si les magiciens se marient. Je ne crois pas, en fait.

— Les soldats non plus, pour la plupart. Maître Fannon dit qu'un soldat qui pense à sa famille ne pense pas à son travail.

Tomas retomba dans le silence une bonne minute.

— Cela ne semble pas gêner le sergent Gardan ni certains autres soldats, rétorqua Pug.

Son ami renifla, comme si ces exceptions ne faisaient qu'abonder dans son sens.

— Parfois, j'essaye d'imaginer comment ça ferait d'avoir une famille.

— Tu as déjà une famille, idiot. C'est moi, l'orphelin, ici.

— Je te parle d'une femme, tête de pioche. (Tomas jeta à Pug un regard de dédain suprême.) Et d'avoir un jour des enfants. Je te parle pas d'une mère et d'un père.

Pug haussa les épaules. Cette conversation en arrivait à un point qui le dérangeait. Il ne pensait jamais à ces choses, ayant moins hâte de grandir que Tomas.

— Pour moi, on se marie et on a des enfants seulement si on est censé le faire. Tomas n'avait pas l'air de prendre le sujet à la légère.

— Je me suis dit qu'une petite chambre au château et... Je n'arrive pas à imaginer avec quelle fille ça pourrait être. (Il rumina.) Il y a quelque chose qui ne va pas, je crois.

— Comment ça ?

— Comme s'il y avait quelque chose d'autre, que je ne comprends pas... Je ne sais pas.

— Si toi tu ne sais pas, comment veux-tu que moi je sache ? lui fit remarquer Pug.

Tomas changea brutalement de sujet.

— Nous sommes amis, non ?

Cette question prit Pug au dépourvu.

— Bien sûr que nous sommes amis. Tu es un frère pour moi. Tes parents m'ont traité comme leur propre fils. Pourquoi tu me demandes ça ?

Tomas reposa son assiette, troublé.

— Je ne sais pas. C'est juste que, parfois, j'ai l'impression que tout ça va changer. Tu vas devenir magicien, peut-être voyager de par le monde, voir d'autres magiciens dans des terres lointaines. Moi, je vais devenir soldat, obéir aux ordres de mon seigneur. Je ne verrai sans doute qu'une toute petite partie du royaume et uniquement en tant que garde de l'escorte personnelle du duc, si j'ai de la chance.

Pug s'inquiéta. Il n'avait jamais vu Tomas parler si sérieusement de telles choses. L'aîné des garçons avait toujours été le premier à rire et n'avait jamais semblé s'inquiéter de quoi que ce soit.

— Je me moque de ce que tu penses, Tomas. Rien ne changera. Nous resterons amis malgré tout.

Tomas sourit.

— J'espère que tu as raison, dit-il en se penchant en arrière.

Ensemble, les garçons contemplèrent les étoiles et les lumières de la ville, encadrées comme un tableau par les portes du château.

Le lendemain matin, Pug essaya de se laver le visage, mais y renonça car ça lui faisait trop mal. Son œil gauche restait fermé et tuméfié tandis que le droit ne s'ouvrait qu'à moitié. Il avait de gros bleus sur tout le visage et sa mâchoire se déboîta dès qu'il la faisait bouger sur le côté. Fantus était allongé sur la paille de Pug et ses yeux rouges brillaient dans la lumière matinale qui entrait par la fenêtre.

La porte de la chambre s'ouvrit et Kulgan entra, son ample carcasse couverte d'une robe verte. Il s'arrêta pour contempler le garçon un moment, puis s'assit sur la paille et gratta le dragonnet au-dessus des yeux, provoquant un ronronnement de plaisir au fond de la gorge de Fantus.

— Je vois que tu ne t'es pas tourné les pouces hier.

— J'ai eu quelques problèmes, monsieur.

— Bah, les garçons sont des bagarreurs, comme les hommes, mais j'espère que l'autre a l'air au moins aussi mal en point que toi. Ce serait malheureux que tu n'aies pas goûté au plaisir de lui donner autant de coups que tu en as reçus.

— Vous êtes en train de vous moquer de moi.

— À peine, Pug. En fait, dans ma jeunesse, j'ai eu ma part de horions, mais le temps des bagarres d'enfants est fini. Il va falloir que tu te défoules en faisant des choses plus constructives.

— Je sais, Kulgan, mais j'étais si frustré, ces derniers temps, que quand ce lourdaud de Rulf m'a dit ces sales trucs parce que je suis un enfant trouvé, toute ma rage est remontée d'un coup.

— Bien, reconnaître tes responsabilités là-dedans montre que tu es en train de devenir un homme. La plupart des garçons auraient tenté de se justifier en rejetant la faute sur l'autre ou en invoquant leur honneur.

Pug tira le tabouret et s'assit dessus, face au magicien. Ce dernier sortit sa pipe et commença à la bourrer.

— Pug, je crois que dans ton cas il se pourrait bien que nous ayons pris ton éducation par le mauvais bout.

Kulgan chercha une chandelle à allumer au pot à feu mais n'en trouva pas. Son visage s'assombrit une minute, sous la concentration. Une petite flamme jaillit de son index droit. L'appliquant à sa pipe, il put ensuite rapidement emplir la pièce de grands nuages de fumée blanche. Un mouvement de sa main fit disparaître la flamme.

— Un pouvoir bien pratique, si l'on aime fumer la pipe.

— Je donnerais n'importe quoi pour en arriver ne serait-ce que là, avoua Pug, dégoûté.

— Comme je le disais, je pense que nous n'avons pas pris les choses par le bon bout. Nous devrions peut-être choisir une approche différente pour ton éducation.

— Que voulez-vous dire ?

— Pug, les premiers magiciens, il y a très longtemps de cela, n'avaient pas de maître pour apprendre les arts magiques. Ce sont eux qui ont développé les pouvoirs que nous utilisons

aujourd'hui. Certains des anciens pouvoirs, comme celui de sentir les changements de climat, ou trouver de l'eau avec une baguette, remontent à nos tout débuts. Donc, je me suis dit que, pour un temps, j'allais te laisser chercher par tes propres moyens. Fouille à ta guise dans ma bibliothèque. Continue à travailler le reste et à apprendre l'art des scribes avec Tully. Pour ma part, je ne te donnerai plus de leçons pendant quelque temps. Bien entendu, je répondrai à toutes tes questions. Mais pour l'instant je pense que tu as besoin de te débrouiller tout seul.

— Suis-je au-delà de tout espoir ? demanda le garçon, abattu. Kulgan sourit pour le rassurer.

— Pas le moins du monde. D'autres magiciens avant toi ont pris plus de temps pour commencer. Souviens-toi que tu as encore neuf ans d'apprentissage devant toi. Ne te sens pas découragé par les échecs des derniers mois. Au fait, cela te plairait-il d'apprendre à monter à cheval ?

L'humeur de Pug se modifia du tout au tout.

— Oh, oui ! s'écria-t-il. Je peux ?

— Le duc a décidé qu'il faudrait qu'un garçon puisse accompagner de temps en temps la princesse à cheval. Ses fils grandissent et ils ont de plus en plus d'obligations. Messire Borric pense que tu serais parfait pour l'accompagner quand les princes seront trop occupés pour ça.

Pug fut pris de vertige. Non seulement il allait apprendre à monter à cheval, chose généralement réservée à la noblesse, mais en plus il allait se retrouver en compagnie de la princesse !

— Quand est-ce que je commence ?

— Aujourd'hui même. La messe du matin est pratiquement finie.

Comme on était unedi, les croyants allaient faire leurs dévotions soit à la chapelle du château, soit au petit temple de la ville. Le reste de la journée était réservé à de menues tâches, juste de quoi s'assurer que la table ducale ne soit pas vide. Les garçons et les filles avaient droit à une demi-journée supplémentaire le sixdi, mais leurs aînés ne se reposaient que l'unedi.

— Va voir le maréchal Algon, ajouta Kulgan. Le duc lui a donné ses instructions et tu commences tes leçons dès maintenant.

Il ne fallut pas le lui dire deux fois. Pug bondit et fila vers les écuries.

Chapitre 4

AGRESSION

Pug chevauchait en silence.

Son cheval avançait le long des falaises qui surplombaient la mer. La brise tiède portait l'odeur des fleurs tandis qu'à l'est les arbres de la forêt s'agitaient doucement. Le soleil estival faisait monter une brume de chaleur sur l'océan. Au-dessus des vagues, on voyait des mouettes suspendues en l'air, qui piquaient de temps en temps pour aller chercher leur pitance. De grands nuages blancs dérivait doucement dans le ciel.

Pug avait passé la matinée à contempler le dos de la princesse qui chevauchait son beau palefroi blanc. On l'avait fait attendre deux heures aux écuries avant que la jeune fille apparaisse avec son père. Le duc avait longuement expliqué à l'orphelin ses responsabilités envers la demoiselle du château. Pug n'avait pas dit un mot, attendant que messire Borric finisse de répéter les instructions que lui avait données le maréchal Algon la nuit précédente. Le maître des écuries lui avait enseigné l'équitation pendant une semaine, puis il avait considéré que le garçon était prêt à chevaucher avec la princesse... à peu près, en tout cas.

Pug était sorti à sa suite par les portes du château, s'émerveillant encore de cette chance inespérée. Il exultait, malgré la nuit passée à se retourner dans son lit et le fait qu'il ait dû sauter son petit déjeuner.

Maintenant, son adoration d'enfant commençait à se changer en irritation pure et simple. La princesse refusait de répondre à ses tentatives polies d'engager la conversation, hormis pour lui donner des ordres. Elle s'adressait à lui sur un ton rude et hautain et persistait à l'appeler « serviteur », bien qu'il lui ait plusieurs fois rappelé courtoisement son nom. Ce

n'était plus la calme jeune fille de la cour qu'il connaissait mais une enfant gâtée et susceptible.

Il s'était senti plutôt mal à l'aise de devoir monter sur la vieille jument de trait grise que l'on avait jugée suffisante pour le piètre cavalier qu'il était. L'animal était particulièrement placide et ne semblait avoir aucune envie d'avancer plus vite que nécessaire.

Pug portait sa tunique rouge vif, celle que Kulgan lui avait offerte, mais même cet habit-là paraissait bien pauvre par rapport à la tenue de la princesse. Elle était vêtue d'une robe de cavalière jaune brodée de noir, simple mais exquise, avec un chapeau assorti. Même en amazone, Carline était une cavalière-née, alors que Pug avait l'impression qu'il aurait mieux fait de marcher derrière sa jument avec une charrue. La bête avait la fâcheuse tendance de vouloir s'arrêter tous les quatre mètres pour brouter de l'herbe ou grignoter les buissons, sans s'occuper des coups frénétiques que Pug lui donnait dans les flancs, tandis que le cheval parfaitement dressé de la princesse répondait instantanément à la moindre caresse de sa cravache. Elle avançait en silence, sans faire attention aux bruyants efforts du garçon qui tentait de toute la force de sa volonté et de toutes ses compétences de cavalier d'obliger sa monture récalcitrante à avancer.

Pug commençait à sentir la faim le tenailler, ses rêves romantiques cédant le pas à son appétit d'adolescent de quinze ans. Plus ils avançaient et plus ses pensées se tournaient vers le panier du repas qui ballottait au pommeau de sa selle. Au bout d'une éternité, la princesse se tourna vers lui.

— Serviteur, que fais-tu comme métier ?

Pris de court par une telle question au bout d'un si long silence, Pug bégaya :

— Je... je suis l'apprenti de maître Kulgan.

Elle le fixa comme s'il était un insecte qui rampait dans son assiette.

— Oh ! C'est donc toi.

La vague étincelle d'intérêt qui s'était allumée dans ses yeux s'éteignit. La jeune fille se détourna de lui. Ils

poursuivirent leur chemin un petit moment. Puis la princesse ordonna :

— Serviteur, nous allons nous reposer ici.

Pug tira sur les rênes de sa jument. Mais avant qu'il arrive à côté de la princesse, celle-ci avait déjà sauté de selle, sans attendre son aide, contrairement à ce que maître Algon lui avait dit. Elle lui tendit les rênes de son cheval et s'avança vers le bord de la falaise.

Elle contempla la mer un long moment puis, sans regarder Pug, lui demanda :

— Est-ce que je suis belle ?

Pug se tint coi, ne sachant que répondre. Carline se retourna et le toisa.

— Eh bien ?

— Oui, Votre Altesse.

— Très belle ?

— Oui, Votre Altesse. Très belle.

La princesse sembla réfléchir un moment, puis elle se tourna de nouveau vers l'horizon.

— C'est très important pour moi d'être belle, serviteur. Dame Marna dit qu'il faut que je sois la plus belle des dames du royaume car un jour il faudra que je trouve un époux puissant et seules les plus belles dames peuvent se permettre de choisir. Les autres doivent se contenter de celui qui les demande. Elle dit que je vais avoir beaucoup de prétendants, car père est très puissant. (Elle se retourna et Pug vit un éclair d'appréhension dans son regard.) Tu as beaucoup d'amis, serviteur ?

— J'en ai, Votre Altesse, répondit le garçon en haussant les épaules.

Elle l'observa un moment.

— Ce doit être plaisant, dit-elle en repoussant d'un air absent une mèche de cheveux qui s'était échappée de son chapeau à large bord.

À cet instant, il y avait en elle quelque chose de si blessé, de si solitaire que Pug sentit de nouveau sa gorge se serrer. La princesse dut lire en lui, car elle abandonna son air pensif pour reprendre son port de tête royal.

— Nous allons manger, maintenant, annonça-t-elle de sa voix la plus autoritaire.

Pug attacha rapidement les chevaux et détacha le panier. Il le déposa au sol et l'ouvrit. Carline s'approcha.

— Je vais préparer le repas, serviteur. Je ne voudrais pas que des mains maladroites renversent les assiettes et le vin.

Pug recula d'un pas quand elle s'agenouilla et commença à déballer le repas. De bonnes odeurs de fromage et de pain assaillirent les narines de l'orphelin, qui se sentit saliver.

La princesse le regarda.

— Emmène les chevaux à la rivière de l'autre côté de la colline et fais-les boire. Tu mangeras quand nous rentrerons. Je t'appellerai quand j'aurai fini.

Réprimant un gémissement, Pug prit les rênes des chevaux et partit. En proie à des émotions conflictuelles, il donna des coups de pied dans des cailloux sur le chemin. Il savait qu'il n'était pas censé la laisser seule, mais il n'avait pas non plus vraiment le droit de lui désobéir. De plus, il n'avait vu personne et il était peu probable de rencontrer un problème si loin de la forêt. Et puis, il se sentait soulagé de s'écarter de Carline pendant au moins quelque temps.

Il arriva à la rivière et dessella les montures. Il donna un coup de brosse sur les marques humides laissées par la selle et les sangles, puis laissa les rênes traîner par terre. Le palefroi était entraîné à rester en place et la jument de trait ne semblait absolument pas encline à vouloir partir. Ils commencèrent à brouter et Pug trouva un endroit confortable où s'asseoir. Il réfléchit à la situation, extrêmement perplexe. Carline était toujours la plus jolie fille qu'il ait jamais vue, mais elle avait des manières si déplaisantes qu'il sentait ses penchants pour elle faiblir très vite. Pour l'instant, il pensait plus à son estomac qu'à la fille de ses rêves et se dit que les histoires d'amour étaient peut-être plus compliquées qu'il ne l'avait cru au départ.

Pug y réfléchit un moment pour se changer les idées. Quand il commença à s'ennuyer, il se mit à chercher des pierres dans l'eau. Il n'avait pas eu beaucoup l'occasion de pratiquer ces derniers temps et le moment était bien choisi. Il trouva plusieurs pierres bien lisses et sortit sa fronde. Puis il s'entraîna

en tirant sur de petits arbres à quelque distance de là, faisant fuir les oiseaux qui y avaient trouvé refuge. Il touchait sa cible cinq fois sur six. Heureux de ne pas avoir perdu la main, il remit sa fronde à sa ceinture. Il trouva plusieurs autres pierres qui semblaient particulièrement prometteuses et les glissa dans sa bourse. Estimant que la princesse devait avoir pratiquement fini, il s'approcha des chevaux pour les seller, afin qu'ils soient prêts dès qu'elle l'appellerait.

Au moment où il approchait du cheval de la princesse, il entendit un cri retentir de l'autre côté de la colline. Il laissa tomber la selle et courut vers le sommet. Quand il passa la crête, il s'arrêta, horrifié, et sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête.

La princesse courait, suivie de près par deux trolls. En général, ces derniers ne s'aventuraient pas si loin de la forêt et Pug ne s'attendait pas à en voir ici. Ils étaient vaguement humanoïdes, mais petits et râblés, avec des bras longs et massifs qui pendaient presque jusqu'au sol. Ils couraient parfois à quatre pattes, comme des sortes de singes un peu comiques, leurs corps couverts d'un épais cuir gris et leurs lèvres retroussées dévoilant des crocs impressionnants. Ces créatures affreuses ne s'attaquaient que rarement aux humains, mais il leur arrivait parfois de s'en prendre à un voyageur solitaire.

Pug hésita un instant, le temps de sortir sa fronde et d'y mettre une pierre. Puis il descendit la colline en courant, faisant tournoyer sa fronde au-dessus de sa tête. Les créatures avaient pratiquement rattrapé la princesse quand il lâcha sa pierre. Elle frappa à la tête le troll qui était devant et le fit rouler au sol. Le second se prit les pieds dans le premier et tous les deux s'effondrèrent dans un enchevêtrement de bras et de jambes. Pug s'arrêta quand ils se relevèrent, ayant réussi à détourner leur attention de Carline. Ils le chargèrent en rugissant. Le garçon se dit que s'il arrivait à rejoindre les chevaux, il pourrait distancer les trolls, les contourner, récupérer la princesse et se mettre à l'abri. Il regarda par-dessus son épaule et les vit se rapprocher, découvrant leurs grosses canines et déchirant le sol de leurs longues griffes. Le vent lui apportait leur ignoble odeur de viande pourrie.

Le souffle de plus en plus court, il franchit le sommet de la colline. Il sentit son cœur se déchirer quand il vit que les chevaux avaient traversé la rivière et qu'ils se trouvaient une vingtaine de mètres plus loin que tout à l'heure. Plongeant vers le bas de la colline, il espéra que la différence ne lui serait pas fatale.

Il se jeta dans la rivière à toute vitesse, suivi de près par les trolls qu'il entendait derrière lui. L'eau était peu profonde à cet endroit, mais elle le ralentit quand même.

Il trébucha sur une pierre et tomba, dans une grande gerbe d'eau. Il lança ses bras en avant et se reçut sur les mains, gardant la tête au-dessus de l'eau. Le choc lui remonta douloureusement dans les bras. Pug tenta de se relever et trébucha à nouveau. Il se retourna et vit les trolls approcher du bord de la rivière. Ils hululèrent en voyant leur bourreau patauger dans l'eau et s'arrêtèrent un moment. Pug sentit monter en lui une terreur aveugle. Il essaya de mettre une pierre dans sa fronde mais ses doigts étaient gourds. Maladroitement, il laissa échapper sa fronde que le courant emporta au loin. Pug sentit un cri monter dans sa gorge.

Lorsque les trolls entrèrent dans l'eau, un éclair de lumière explosa derrière ses yeux. Une douleur fulgurante lui déchira le front et des lettres grises apparurent dans sa tête. Elles lui étaient familières, il les avait vues sur un parchemin que Kulgan lui avait montré plusieurs fois. Sans y penser, il prononça l'incantation, chaque mot disparaissant de son esprit au moment même où il finissait de le dire.

Lorsqu'il en arriva au dernier mot, la douleur cessa et un rugissement sonore retentit face à lui. Il rouvrit les yeux et vit les deux trolls se tordre dans l'eau. Les yeux écarquillés par la douleur, ils se débattaient désespérément en hurlant et en gémissant.

Pug se hissa hors de l'eau et regarda les créatures se démener et battre des bras en toussant et en crachant. Au bout d'un moment, l'un des trolls frissonna puis finit par arrêter de bouger, le visage dans l'eau. Le second mit encore quelques minutes à mourir, mais comme son compagnon, il se noya aussi, incapable de garder la tête hors de l'eau.

Fiévreux, épuisé, Pug retraversa la rivière. Ses oreilles bourdonnaient et tout lui semblait flou et incohérent. Il s'arrêta au bout de quelques pas, pensant aux chevaux. Il regarda autour de lui sans voir les bêtes. Elles avaient dû s'enfuir en sentant dans le vent l'odeur des trolls et devaient déjà être en route pour des pâturages plus calmes.

Pug reprit sa marche vers l'endroit où il avait vu la princesse. Il monta au sommet de la colline et fit un tour d'horizon. Comme Carline n'était nulle part en vue, il se dirigea vers le panier du repas. Il avait du mal à réfléchir et il mourait de faim. Il savait qu'il oubliait une chose importante, mais tout ce qu'il pouvait tirer du kaléidoscope de ses pensées, c'était manger.

Il tomba à genoux, prit une tranche de fromage et se la fourra dans la bouche. Renversée par terre se trouvait une bouteille de vin à moitié vide dont le garçon se servit pour faire passer le fromage. Il se sentit mieux et son esprit s'éclaircit. Il rompit un gros morceau de pain et mâcha en essayant de remettre de l'ordre dans ses idées. De tout ce qui venait de se passer, une chose surtout l'obnubilait. Il avait réussi à lancer un sortilège. Mieux encore, il avait réussi à le faire sans l'aide d'un livre, d'un parchemin ou d'un objet. Il n'en était pas sûr, mais cela ne lui semblait pas normal. Ses pensées s'embrumèrent de nouveau. Tout ce qu'il voulait maintenant, c'était s'allonger et dormir. Mais en mâchant sa nourriture, une pensée perça la brume de son esprit. La princesse !

Pug bondit tandis que son esprit refaisait surface. Le garçon reprit son équilibre, attrapa un bout de pain et du vin et partit dans la direction où il l'avait vue courir pour la dernière fois. Il se força à avancer, traînant les pieds en marchant. Au bout de quelques minutes, il sentit sa tête se remettre à fonctionner et sa fatigue se dissiper. Il commença à appeler la princesse et entendit des sanglots étouffés qui venaient de derrière un buisson. Il se fraya un chemin au travers et découvrit Carline blottie derrière, les poings serrés contre son ventre, sa robe sale et déchirée. De grands sanglots poignants secouaient la jeune fille. Debout, les mains encombrées par son

pain et son vin, Pug ne savait pas quoi faire. Gauchement, il passa un bras autour de la princesse terrifiée.

— Tout va bien. Ils sont partis. Vous êtes sauvée.

Elle s'accrocha à lui un moment, puis recula quand ses larmes se calmèrent.

— Je croyais qu'ils t'avaient tué et qu'ils revenaient me chercher, avoua-t-elle en reniflant.

Pug trouva la situation plus troublante que jamais. Alors même qu'il venait de subir l'expérience la plus difficile de sa courte existence, il se trouvait confronté à une autre qui le déstabilisait au moins autant, mais d'une tout autre manière. Sans réfléchir, il avait pris la princesse dans ses bras et avait senti sa peau douce, chaude et sensuelle. Il se sentit mâle et protecteur et s'avança de nouveau vers elle.

Comme si elle avait perçu son changement d'humeur, Carline recula. Malgré toute son éducation et ses manières raffinées, elle restait une jeune fille de quinze ans qui avait été bouleversée quand il l'avait prise dans ses bras. Elle se réfugia donc dans le rôle qu'elle connaissait le mieux : celui de princesse du château.

— Je suis fort aise de vous voir indemne, serviteur, dit elle en s'efforçant de prendre un ton autoritaire.

Pug fronça les sourcils. Carline aurait voulu retrouver sa dignité, mais c'était bien difficile avec son nez tout rouge et son visage strié de larmes.

— Va chercher mon cheval, nous rentrons au château.

Pug était à bout.

— Je suis désolé, Votre Altesse, répliqua-t-il d'une voix soigneusement contrôlée, mais les chevaux se sont enfuis. Je crains qu'il ne nous faille rentrer à pied.

Carline se sentit trahie et injustement traitée au-dessous de sa condition. Pug n'était pas responsable des événements de l'après-midi, mais la vanité de la jeune fille, trop souvent flattée, s'empara du premier prétexte venu pour exploser.

— Marche ! Je refuse de rentrer à pied au château, décréta-t-elle sèchement, comme si son compagnon était censé régler le problème immédiatement et sans poser de questions.

Pug sentit toute la colère, la confusion, les douleurs et les frustrations de la journée remonter en lui.

— Alors allez au diable et restez là jusqu'à ce qu'ils remarquent votre absence et envoient quelqu'un vous chercher, hurla-t-il. À priori, ils ne devraient pas venir plus de deux heures après le coucher du soleil.

Carline recula, le visage blême, comme s'il venait de la gifler. Les lèvres tremblantes, elle paraissait de nouveau près d'éclater en sanglots.

— Je ne permettrai à personne de me parler sur ce ton, serviteur.

Pug écarquilla les yeux et fit un pas vers elle, en gesticulant avec sa bouteille de vin.

— J'ai failli me faire tuer pour vous sauver la vie ! lui rappela-t-il en criant à pleins poumons. Ai-je eu le moindre remerciement ? Non ! Tout ce que j'obtiens, ce sont des plaintes et des gémissements parce que vous ne pouvez pas rentrer à pied au château. Nous autres serviteurs on est peut-être des manants, mais au moins on a la politesse de remercier quelqu'un quand il le mérite. (En parlant, il sentait sa colère s'apaiser.) Vous pouvez rester ici si ça vous chante, mais moi je vais...

Il réalisa soudain qu'avec sa bouteille de vin brandie au-dessus de la tête, il devait avoir l'air parfaitement ridicule. Les yeux de la princesse étaient fixés sur la tranche de pain qu'il tenait contre sa ceinture, avec le pouce passé dans une boucle, ce qui ne faisait qu'ajouter au comique de la scène. Pug toussota un moment, puis il sentit sa colère se dissiper et baissa la bouteille. Carline le regarda de ses grands yeux cachés derrière ses poings. Il bredouilla quelque chose, craignant qu'elle ait peur de lui, mais elle éclata de rire. C'était un rire musical, franc et chaud.

— Je suis désolée, Pug, mais tu as l'air tellement bête comme ça. Tu ressembles à une de ces ignobles statues que l'on élève à Krondor, avec la bouteille brandie à la place de l'épée.

— C'est moi qui suis désolé, Votre Altesse, rétorqua le garçon en secouant la tête. Je n'avais pas le droit de vous crier dessus comme ça. Pardonnez-moi, je vous en prie.

La princesse retrouva son sérieux.

— Non, Pug. Tu avais raison de me dire ça. Je te dois effectivement la vie et j'ai été vraiment injuste envers toi. (Elle s'approcha de lui et posa sa main sur son bras.) Merci.

Pug fut bouleversé par son visage. Toutes ses belles résolutions, sa décision d'oublier son amour d'enfant furent balayées par le vent marin. L'émerveillement d'avoir réussi à utiliser la magie fut remplacé par des considérations plus urgentes et plus simples. Le garçon esquissa un mouvement pour la prendre dans ses bras, mais il se rappela son rang et lui tendit la bouteille à la place.

— Du vin ?

Elle rit, sentant son changement d'humeur. Ils étaient tous les deux épuisés et un peu exaltés par cette épreuve, mais la princesse gardait toute sa tête et voyait bien l'effet qu'elle faisait à son compagnon. Elle acquiesça, prit la bouteille et but une gorgée.

— Nous ferions mieux de nous presser, lui fit remarquer Pug lorsqu'il eut retrouvé un semblant de contenance. Nous pourrions peut-être arriver au château à la tombée de la nuit.

Carline acquiesça sans le quitter des yeux. Mal à l'aise sous le poids de ce regard, le garçon prit la direction du château.

— Bon, on ferait bien de se mettre en route, ajouta-t-il par-dessus son épaule. La princesse le suivit et lui demanda, au bout d'un moment :

— Je peux avoir un peu de pain aussi, Pug ?

À de nombreuses reprises, Pug avait effectué en courant le trajet des falaises au château, mais la princesse n'avait pas l'habitude de marcher autant et ses fines bottes de cavalière n'étaient pas faites pour une telle épreuve. Lorsqu'ils arrivèrent en vue du château, elle boitait, un bras passé autour des épaules de son compagnon.

Un cri monta de la tour de guet et des gardes accoururent. Derrière eux se trouvait dame Marna, la gouvernante de la princesse, qui avait soulevé sa robe rouge pour courir vers sa protégée. Elle était au moins deux fois plus grosse que les autres dames de la cour — et aussi que quelques gardes — et pourtant

elle distança tout le monde, courant telle une ourse prête à défendre son petit. Lorsqu'elle arriva devant la mince jeune fille, son imposante poitrine se soulevait lourdement. Elle attrapa Carline et manqua de l'engloutir en l'embrassant. Rapidement, la princesse fut entourée par les dames de la cour qui la pressaient de questions. Avant que le chahut ne se soit apaisé, dame Marna s'avança vers Pug, comme l'ourse à laquelle elle ressemblait tant.

— Comment osez-vous laisser la princesse revenir dans un tel état, boitant, la robe toute sale et déchirée ? Je vais vous faire fouetter devant tout le château. Avant que j'en aie fini avec vous, vous souhaiterez ne jamais avoir vu le jour.

Pug, confus, dépassé, recula sous l'assaut, incapable de placer un mot. Croyant le garçon responsable de l'état de la princesse, l'un des gardes le saisit par le bras.

— Laissez-le !

Le silence se fit tandis que Carline se forçait un passage entre la gouvernante et Pug. De ses petits poings, elle frappa le garde, qui lâcha l'orphelin et s'écarta, médusé.

— Il m'a sauvé la vie ! Il a failli se faire tuer pour me sauver. (Des larmes lui coulaient sur le visage.) Il n'a rien fait de mal. Et je ne vous permettrai pas de le brutaliser.

Des chuchotements parcoururent la foule qui se rassembla autour d'eux, regardant Pug avec respect. L'un des gardes courut au château annoncer la nouvelle. La princesse passa son bras autour des épaules de son compagnon ; ensemble, ils repartirent vers la porte. La foule s'écarta sur leur passage et les deux adolescents épuisés aperçurent enfin la lumière des torches et des lanternes que l'on allumait sur la muraille.

Le temps qu'ils arrivent à l'entrée de la cour, Carline consentit à ce que deux de ses dames l'aident, au grand soulagement de Pug, qui n'aurait jamais cru qu'une si frêle jeune fille puisse être si lourde. Le duc, prévenu du retour de sa fille, sortit en courant. Il prit Carline dans ses bras et commença à lui parler. Pug les perdit de vue, entouré par les curieux venus l'assaillir de questions. Il essaya de les écarter pour rejoindre la tour du magicien, mais les gens étaient si serrés qu'il n'arrivait pas à bouger.

— Vous n’avez rien d’autre à faire ? rugit une voix.

Les têtes se tournèrent vers le maître d’armes Fannon, que Tomas suivait de près. Tous les domestiques du château se retirèrent rapidement, laissant Pug face à face avec Fannon, Tomas et les gens de la cour ducale qui étaient de rang assez élevé pour ne pas faire cas de la remarque du maître d’armes. Pug vit Carline parler à son père, Lyam, Arutha et Roland.

— Que s’est-il passé, gamin ? lui demanda Fannon.

Pug s’apprêtait à répondre mais il se tut en voyant approcher messire Borric et ses fils. Kulgan arriva en courant derrière le duc, alerté par toute cette agitation. Tout le monde s’inclina à l’approche du seigneur. Carline s’écarta de Roland, suivit son père et vint se mettre à côté de Pug. Dame Marna leva les yeux au ciel avec un air scandalisé mais Roland suivit la jeune fille, l’air ahuri. Lorsque la princesse prit la main de Pug dans la sienne, l’expression de l’écuyer se changea en jalousie féroce.

— Ma fille m’a raconté des choses tout à fait remarquables à votre sujet, mon garçon, expliqua messire Borric. J’aimerais entendre votre version des faits.

Pug se sentit soudain très gêné et dégagea doucement sa main de celle de Carline. Il raconta les événements de la journée tandis que la princesse embellissait les choses avec enthousiasme. En confrontant les deux récits, le duc obtint une version à peu près exacte des événements.

— Comment se fait-il que les trolls se soient noyés dans la rivière, Pug ? demanda-t-il lorsque l’orphelin eut fini.

Ce dernier prit l’air gêné.

— Je leur ai lancé un sort et ils n’ont pas pu rejoindre le bord de la rivière, avoua-t-il tout bas.

Il était encore assez troublé par cet exploit et n’y avait plus guère prêté attention, car la princesse lui avait fait oublier tout le reste. Lisant la surprise sur le visage de Kulgan, Pug ouvrit la bouche pour lui parler, mais fut interrompu par le duc, qui reprit la parole :

— Pug, je ne pourrai jamais assez te remercier du service que tu as rendu à ma famille. Mais je saurai récompenser ton courage.

Dans un sursaut d'enthousiasme, Carline se jeta au cou de Pug et le serra dans ses bras. Le garçon ne savait plus où se mettre et regarda autour de lui, paniqué, comme pour dire qu'il n'était pour rien dans ces familiarités.

Dame Marna semblait prête à s'évanouir. Messire Borric toussota et fit signe à sa fille de se retirer. Quand elle fut partie en compagnie de dame Marna, Kulgan et Fannon laissèrent libre cours à leur hilarité, tout comme Lyam et Arutha. Roland, furieux, jeta à Pug un regard plein d'envie et de colère, puis fit demi-tour et retourna à ses propres quartiers. Le duc se tourna vers Kulgan :

— Ramenez cet enfant à sa chambre. Il a l'air épuisé. Je lui ferai envoyer de quoi se restaurer. Amenez-le dans le grand hall après le repas du matin. (Il s'adressa de nouveau à Pug :) Encore merci.

Puis il fit signe à ses fils de le suivre et partit. Fannon prit Tomas par le coude, car le garçon aux cheveux blonds avait commencé à bavarder avec son ami. Le vieux maître d'armes fit comprendre à son élève qu'il fallait partir et laisser Pug en paix. Tomas opina, même si de nombreuses questions lui brûlaient les lèvres.

Quand ils furent tous partis, Kulgan passa un bras autour des épaules de Pug.

— Viens, mon garçon. Tu es fatigué et nous allons devoir parler.

Pug se rallongea sur sa couche, les reliefs de son repas à côté de lui sur un plateau. Il n'avait pas souvenir d'avoir déjà été si fatigué. Kulgan faisait les cent pas dans la chambre.

— C'est absolument incroyable. (Ses mains s'agitaient et sa robe rouge tourbillonnait autour de son corps imposant comme de l'eau autour d'un rocher.) Tu fermes les yeux et l'image d'un parchemin que tu as vu il y a des semaines apparaît. Tu prononces l'incantation comme si tu tenais le parchemin devant toi et les trolls s'effondrent. Absolument incroyable. (Il s'assit sur le tabouret à côté de la fenêtre et poursuivit :) Pug, personne n'a jamais fait ça auparavant. Sais-tu comment tu t'y es pris ?

L'orphelin, qui commençait à sentir le sommeil l'envahir doucement, regarda le magicien.

— Je vous ai dit tout ce que je savais, Kulgan.

— Oui, mais as-tu la moindre idée de ce que cela signifie ?

— Non.

— Moi non plus. (Le magicien sembla se recroqueviller sur lui-même lorsque son excitation le quitta, remplacée par une profonde incertitude.) Je n'ai pas la moindre idée de ce que tout cela veut dire. Les magiciens ne lancent pas leurs sorts comme ça, rien qu'avec la tête. Les prêtres le peuvent, mais ils utilisent quand même des sortes d'objets de transfert et puis, leur magie est différente de la nôtre. Tu te souviens de ce que je t'ai dit sur les objets de transfert, Pug ?

L'interpellé cilla car il ne se sentait pas en état de réciter une leçon. Mais il se força à se relever.

— Toute personne utilisant la magie doit utiliser un objet où transférer son pouvoir. Les prêtres ont le pouvoir de faire passer leur magie par leurs prières : ces prières sont des sortes d'incantations. Les magiciens utilisent leur corps ou des objets, comme des livres ou des parchemins.

— Exact, approuva Kulgan, mais tu viens de contredire cette règle. (Il sortit sa longue pipe et la bourra de tabac d'un air absent.) Le sortilège que tu as lancé ne peut pas se servir du corps du lanceur comme objet de transfert. Il a été créé pour infliger de grandes douleurs à quelqu'un. Ce peut être une arme terrible. Mais on ne peut le lancer qu'à partir d'un parchemin sur lequel il est écrit, au moment même du lancer. Pourquoi cela ?

Pug se forçait à garder les yeux ouverts.

— Le parchemin lui-même est magique.

— Exactement. Certaines magies sont intrinsèques aux magiciens, comme prendre la forme d'un animal ou sentir les changements de temps. Mais lancer un sortilège en dehors de son corps, sur quelqu'un d'autre, nécessite un objet de transfert extérieur. En lançant ce sortilège que tu avais en mémoire, pour peu qu'il fonctionne effectivement, c'est toi qui aurais dû être frappé de douleurs terribles, pas les trolls ! C'est pour cela que les magiciens ont développé les parchemins, les livres et les

autres objets, pour pouvoir y transférer ces magies de manière à ne pas être eux-mêmes affectés. Et jusqu'à aujourd'hui, j'aurais juré que nulle personne au monde n'aurait pu faire fonctionner ce sortilège sans avoir le parchemin en main. .

S'appuyant sur le rebord de la fenêtre, Kulgan tira un moment sur sa pipe, les yeux perdus dans le vide.

— C'est comme si tu avais découvert une forme de magie complètement nouvelle, dit-il tout bas.

N'entendant pas de réponse, il se tourna vers Pug, qu'il trouva profondément endormi. Secouant la tête avec étonnement, le magicien plaça une couverture sur l'enfant épuisé. Puis il éteignit la lanterne qui pendait au mur et sortit. En montant l'escalier jusqu'à sa propre chambre, il continua à secouer la tête.

— Absolument incroyable.

Pug attendit le début de l'audience dans le grand hall. Tous les gens de la ville et du château qui avaient pu trouver une raison d'entrer pour assister à l'événement étaient là. Maîtres richement habillés, marchands et membres de la petite noblesse se pressaient là et regardaient le garçon avec des expressions allant de l'étonnement à l'incrédulité. L'annonce de ses hauts faits s'était répandue dans le village, déformée par la rumeur.

Pug portait des habits tout neufs, qu'il avait trouvés dans sa chambre à son réveil. Dans sa splendeur toute nouvelle, il se sentait gêné et maladroit. Il avait revêtu une tunique jaune vif de la plus belle soie et des chausses bleu pastel. Il essayait de faire bouger ses doigts de pied dans ses bottes neuves, les premières qu'il ait jamais portées. À son côté pendait une dague ornée de bijoux, accrochée à une ceinture de cuir noir décorée d'une boucle en or représentant une mouette en vol. Pug pensait que ces vêtements avaient dû appartenir à l'un des fils de messire Borric et qu'on les avait mis de côté une fois devenus trop petits, mais ils n'en avaient pas moins l'air neufs et superbes.

Le duc en finissait avec l'affaire de la matinée, celle d'un constructeur naval qui demandait que des gardes l'accompagnent chercher du bois dans la grande forêt. Borric

était vêtu de noir, comme à son habitude, mais ses fils et sa fille portaient leurs plus beaux atours. Lyam écoutait attentivement les affaires présentées à son père. Roland se tenait derrière lui, comme à son habitude. Arutha était de bonne humeur et riait sous cape à un mot d'esprit que venait de faire le père Tully. Carline était assise, silencieuse, un sourire joyeux sur les lèvres, et regardait Pug droit dans les yeux, ce qui ne faisait qu'augmenter le malaise de l'intéressé, ainsi que l'irritation de Roland.

Le duc accepta que des gardes accompagnent les ouvriers dans la forêt. Le maître artisan remercia et s'inclina, puis retourna dans l'assemblée, laissant Pug seul face à son seigneur. Le garçon s'avança comme Kulgan lui avait expliqué et s'inclina dans les formes, quoique un peu raide, devant le duc de Crydee, qui lui sourit et fit un signe à l'adresse du père Tully. Le prêtre sortit de la manche de sa robe volumineuse un document qu'il tendit à un héraut. Ce dernier s'avança, déroula le parchemin et lut d'une voix forte :

— À tous les gens de notre domaine : Attendu que le jeune Pug, du château de Crydee, a fait preuve d'un courage exemplaire et a risqué sa vie et son corps pour défendre la royale personne de la princesse Carline ; attendu que je considère ma royale personne et mon fief de Crydee comme éternellement débiteurs du jeune Pug de Crydee, je désire qu'on le déclare partout dans le royaume comme notre loyal et bien-aimé serviteur et que lui soit donnée une place à la cour de Crydee, avec rang de châtelain, avec tous les droits et privilèges afférents. De plus, que l'on fasse savoir qu'il lui est conféré le titre de seigneur de la Sombre Forêt à lui et à sa descendance pour toute la durée de leur vie, avec les serviteurs et les terres qui en dépendent. Cette propriété sera régie par la couronne jusqu'au jour de sa majorité. Écrit et scellé en ce jour de ma main, Borric conDoin, troisième duc de Crydee, Carse et Tulan, protecteur de l'Ouest, général des armées royales, héritier présomptif au trône de Rillanon.

Pug sentit ses genoux faiblir mais il se reprit avant de tomber. La salle croula sous les vivats. Les gens se pressaient autour de lui, lui offrant leurs félicitations et lui donnant des

tapes dans le dos. Il se retrouvait châtelain, il avait des terres et des serviteurs, une maison, des possessions. Il était riche. En tout cas, il le deviendrait dans trois ans, à sa majorité. Même si, dans le royaume, on était un homme à quatorze ans, on ne pouvait posséder de terres ni de titres avant l'âge de dix-huit ans. La foule s'écarta devant le duc qui s'approchait, suivi de sa famille et de Roland. Les deux princes sourirent à Pug tandis que la princesse semblait radieuse. Roland adressa à l'orphelin un sourire désabusé, comme s'il n'arrivait pas à y croire.

— Je suis honoré, Votre Grâce, bégaya Pug. Je ne sais que dire.

— Alors ne dis rien, Pug. Tu auras l'air d'un sage quand tous les autres s'agitent. Viens, nous avons à parler.

Messire Borric demanda à ce qu'on mette une chaise à côté de la sienne. Puis il passa un bras autour des épaules de Pug et le fit traverser la foule.

— Vous pouvez nous laisser, maintenant, déclara-t-il en s'asseyant. Je désire parler seul avec le châtelain. (Les gens rassemblés émirent quelques murmures de protestation, mais commencèrent à sortir de la salle.) Sauf vous deux, ajouta le duc en désignant Kulgan et Tully.

Carline se tenait à côté du siège de son père, un Roland hésitant à ses côtés.

— Toi aussi, mon enfant, dit le duc. (La jeune fille commença à protester, mais fut interrompue par une sévère réprimande de son père :) Tu pourras l'importuner plus tard, Carline.

Les deux princes se tenaient à la porte, visiblement amusés par son air outragé. Roland essaya d'offrir son bras à la princesse, mais elle s'écarta et passa devant ses frères hilares. Lyam donna une bonne claque sur l'épaule de Roland quand ce dernier les rejoignit. L'écuyer lança un regard mauvais à Pug, qui prit sa colère comme un coup de poing.

Les portes se fermèrent à grand bruit.

— Ne fais pas attention à Roland, Pug, conseilla messire Borric. Ma fille l'a complètement envoûté. Il se sent amoureux d'elle et il entend bien un jour me demander sa main. Mais il va falloir qu'il me montre qu'il n'est pas qu'un sale gamin s'il

espère obtenir un jour mon consentement, ajouta-t-il presque distraitement, en regardant fixement la porte fermée.

Puis il écarta le sujet d'un geste de la main.

— Passons à autre chose. Pug, j'ai un autre cadeau pour toi, mais d'abord il faut que je t'explique quelque chose. Ma famille fait partie des plus anciennes du royaume. Moi-même, je descends d'un roi car mon grand-père, le premier duc de Crydee, était le troisième fils du roi. Étant de sang royal, nous sommes très à cheval sur le devoir et l'honneur. Te voici membre de ma cour et apprenti de Kulgan. Tu en répondras à lui en ce qui concerne tes devoirs. En ce qui concerne l'honneur, c'est à moi qu'il faudra en répondre. Cette salle est couverte de trophées et de bannières témoignant de nos triomphes. Que nous ayons résisté à la confrérie de la Voie des Ténèbres dans ses efforts incessants pour nous détruire, ou repoussé les pirates, nous nous sommes toujours battus avec bravoure. Nous avons un héritage glorieux qui n'a jamais été entaché par le déshonneur. Nul membre de notre cour n'a amené sur nous le voile de la honte et j'en attends autant de toi.

Pug acquiesça tandis que les récits de gloire et d'honneur qu'il avait entendus dans son enfance se bousculaient dans sa tête. Le duc sourit.

— Venons-en maintenant à ton autre cadeau. Le père Tully a ici un document que je lui ai demandé de rédiger hier soir. Il devra le conserver en attendant le moment propice pour te le donner. Je ne dirai rien de plus là-dessus, hormis le fait que quand il te le donnera, j'espère que tu te souviendras de ce jour et que tu réfléchiras longuement à ce qui y a été dit.

— Je vous le promets, Votre Grâce.

Pug se rendait compte que le duc lui disait quelque chose de très important, mais avec tout ce qui venait d'arriver au cours de la dernière demi-heure, il ne parvenait pas à y faire vraiment attention.

— Je t'attendrai au dîner, Pug. En tant que membre de la cour, tu ne prendras plus tes repas à la cuisine. (Messire Borric sourit de nouveau.) Nous ferons de toi un jeune gentilhomme, mon garçon. Et un jour, quand tu iras à la cité royale de

Rillanon, nul ne pourra prendre en défaut les manières des gens qui viennent de la cour de Crydee.

Chapitre 5

L'ÉPAVE

La brise était fraîche.

L'été tirait à sa fin et les pluies d'automne allaient bientôt arriver. Dans quelques semaines tomberaient les premières neiges de l'hiver. Pug étudiait dans sa chambre un vieux livre d'exercices qui permettaient de préparer l'esprit au lancer de sorts. Il était retourné à sa routine quotidienne dès que l'excitation de son anoblissement à la cour ducale s'était calmée.

Son fabuleux exploit contre les trolls était encore l'objet de moult spéculations entre Kulgan et le père Tully. Pug remarqua que s'il n'arrivait toujours pas à faire ce que d'ordinaire un apprenti était censé pouvoir reproduire, d'autres choses commençaient à lui venir. Il employait certains parchemins de plus en plus facilement et avait tenté une fois, en secret, de renouveler son premier exploit.

Dans un livre, il avait mémorisé un sortilège destiné à faire léviter des objets. Il avait senti les blocages familiers dans son esprit au moment où il avait tenté de le lancer de mémoire. Il n'avait pas réussi à déplacer l'objet — un chandelier — mais celui-ci avait tremblé quelques secondes. Pug avait éprouvé une sensation fugace, comme s'il avait réussi à toucher le chandelier avec une partie de son esprit. Content d'avoir pu progresser un peu, il s'était senti rasséréné, ce qui lui avait permis de retourner à ses études avec beaucoup plus de conviction.

Kulgan continuait à le laisser trouver son propre rythme. Ils avaient de longues discussions sur la nature de la magie, mais Pug travaillait surtout en solitaire.

Des cris montèrent de la cour. L'orphelin alla à la fenêtre et se pencha en apercevant une silhouette familière.

— Hé, Tomas ! Qu'est-ce qui se passe ? Son ami leva les yeux.

— Salut Pug ! Un navire a coulé cette nuit. L'épave s'est échouée sous les falaises de la Désolation. Viens.

— Je descends tout de suite.

Pug courut à la porte et enfila une cape. Le ciel avait beau être clair, il devait faire froid près de la mer. Il descendit les marches quatre à quatre, coupa par la cuisine et manqua de renverser Allan, le pâtissier bedonnant. En sortant de la cuisine comme un bolide, il l'entendit hurler :

— Châtelain ou pas, je vais te frotter les oreilles si tu ne regardes pas où tu vas, gamin !

Même s'ils étaient fiers de lui, les cuisiniers n'avaient pas changé leurs manières envers le garçon, qu'ils considéraient comme l'un des leurs.

— Toutes mes excuses, maître pâtissier ! répliqua Pug par-dessus son épaule, d'une voix rieuse.

Alfan lui fit un salut jovial. Le garçon disparut par la porte, puis vira au coin pour rejoindre Tomas. Celui-ci se tourna vers les grandes portes du château dès qu'il vit son ami arriver. Pug lui attrapa le bras.

— Attends. D'autres membres de la cour ont été prévenus ?

— Je ne sais pas. Les pêcheurs viennent d'annoncer la nouvelle, répondit impatiemment Tomas. Viens, ou les villageois vont tout nettoyer.

Légalement, jusqu'à l'arrivée d'un membre de la cour ducale, on avait le droit de récupérer sur une épave tout ce qu'on pouvait emporter. Par conséquent, les villageois et les citadins mettaient un certain temps à informer les autorités de ce genre d'événement. De ce fait, il arrivait que le sang coule s'il y avait encore dans le vaisseau échoué des marins déterminés à garder la cargaison de leur maître pour ne pas perdre leur part sur le voyage. Ce genre de confrontation tournait parfois à la violence et provoquait même des morts. Seule la présence d'hommes d'armes pouvait éviter aux pillards de se faire blesser par des marins encore en vie.

— Oh non ! protesta Pug. S'il y a du grabuge là-bas et que le duc découvre que je n'ai prévenu personne, c'est moi qui vais être tenu pour responsable.

— Attends, Pug. Tu crois qu'avec tous ces gens qui courent dans tous les sens, le duc ne va pas l'apprendre très vite ? (Tomas se passa la main dans les cheveux.) Quelqu'un est probablement en train de lui annoncer la nouvelle dans la grande salle. Maître Fannon est parti en patrouille et Kulgan ne rentrera pas avant un certain temps. (Le magicien était censé revenir plus tard dans la journée de sa chaumière dans la forêt où Meecham et lui avaient passé la semaine.) C'est peut-être notre seule chance de voir une épave. (Une inspiration soudaine illumina son visage.) Pug, je sais ! Tu fais partie de la cour maintenant. Tu viens avec moi et quand nous arriverons là-bas, tu dis que tu es envoyé par le duc. Et si nous trouvons une ou deux babioles de valeur, qui le saura ? ajouta-t-il en prenant un air de conspirateur.

— Moi. (Pug réfléchit un instant.) Je ne peux pas dire que je viens de la part du duc et ensuite prendre quelque chose pour moi... ou laisser l'un de ses hommes d'armes le faire, ajouta-t-il en tournant vers son ami un regard désapprobateur.

Tomas sembla gêné.

— Mais nous pourrons quand même voir l'épave ! lui rappela Pug. Viens !

Il se sentait soudain enthousiasmé à l'idée de pouvoir jouir de ses nouvelles fonctions. De plus, s'il arrivait là-bas avant que l'on emporte trop de choses ou que quelqu'un soit blessé, le duc serait content de lui.

— Voici ce que nous allons faire : je vais seller un cheval, ce qui nous permettra d'arriver là-bas avant que tout soit volé.

Pug se retourna et courut aux écuries. Tomas le rattrapa au moment où il ouvrait les grandes portes de bois.

— Mais, Pug, je ne suis jamais monté sur un cheval de ma vie. Je ne sais pas comment on fait.

— C'est facile.

L'orphelin prit une bride et une selle dans la sellerie et retrouva la grosse jument grise qu'il avait montée le jour où la princesse et lui avaient eu leur aventure.

— Je vais guider le cheval et tu resteras assis derrière moi. Tu me mets juste les bras autour de la taille et comme ça, tu ne risqueras pas de tomber.

Tomas paraissait dubitatif.

— Il va falloir que je m'en remette à toi ? (Il secoua la tête.) C'est vrai, qui s'est occupé de toi pendant toutes ces années ?

Pug lui lança un sourire méchant.

— Ta mère. Va prendre une épée dans l'armurerie au cas où il y aurait un problème. Tu pourrais bien avoir à faire le soldat.

Cette idée sembla plaire à Tomas qui partit en courant. Quelques minutes plus tard, la grosse jument grise, portant sur son dos les deux garçons, sortit à pas pesants par la grande porte et prit la direction des falaises de la Désolation.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la plage, le ressac battait contre l'épave. Seuls quelques villageois se trouvaient sur le site et ils s'égaillèrent en voyant arriver un cheval monté. Il ne pouvait s'agir que d'un noble de la cour venu s'emparer de l'épave au nom du duc. Lorsque Pug tira sur ses rênes, il n'y avait plus personne en vue.

— Viens, dit-il à Tomas. Nous avons quelques minutes avant que quelqu'un d'autre arrive.

Les garçons mirent pied à terre et laissèrent la jument brouter une petite plaque d'herbe à une cinquantaine de mètres des récifs. Ils coururent dans le sable en riant tandis que Tomas essayait de brandir son épée d'un air féroce en poussant de vieux cris de guerre entendus dans les sagas. Il ne se faisait aucune illusion sur ses compétences en la matière, mais si quelqu'un envisageait de les attaquer, il y réfléchirait peut-être à deux fois — au moins le temps que les gardes du château arrivent.

Quand ils s'approchèrent de l'épave, Tomas siffla.

— Ce navire ne s'est pas juste échoué sur les rochers, Pug. C'est comme s'il y avait été poussé par une tempête.

— En tout cas, il n'en reste pas grand-chose, hein ? Tomas se gratta l'oreille droite.

— Non, à peine un bout de la proue. Je n'y comprends rien. Il n'y a pas eu de tempête, la nuit dernière. Le vent était un peu

fort, c'est tout. Comment ce vaisseau a-t-il pu se disloquer comme ça ?

— Je l'ignore. (Soudain, Pug remarqua quelque chose.) Regarde la proue. Regarde comment c'est peint.

L'avant du navire était coincé sur les rochers et y resterait jusqu'à marée haute. Depuis le pont jusqu'à la quille, toute la coque était peinte en vert vif et brillait au soleil comme si on l'avait vernie. Il n'y avait pas de figure de proue, mais l'avant était peint de dessins compliqués en jaune vif, jusqu'à la ligne de flottaison qui, elle, était noire. Un grand œil bleu et blanc avait été dessiné à quelques mètres en retrait de la proue tandis que tout le bastingage était blanc. Pug attrapa le bras de Tomas.

— Regarde !

Il désignait quelque chose dans l'eau, sous la proue. Tomas aperçut un mât blanc brisé qui dépassait un peu de l'écume. Il se rapprocha d'un pas.

— Ce n'est pas un navire du royaume, c'est sûr. (Il se tourna vers son ami.) Peut-être qu'ils viennent de Queg ?

— Non, répliqua Pug. Tu as vu autant de vaisseaux quegans que moi. Ça ne ressemble à rien qui vienne des Cités libres ou de Queg. Je ne pense pas qu'il y ait déjà eu un vaisseau de ce genre dans ces eaux. Allons voir de plus près.

Tomas eut soudain l'air intimidé.

— Attention, Pug. C'est bizarre, tout ça, j'ai un mauvais pressentiment. Il pourrait rester quelqu'un.

Les deux garçons firent un tour d'horizon.

— Je n'en ai pas l'impression, conclut Pug. Quelle que soit la raison pour laquelle ce mât s'est brisé et ce vaisseau échoué ici avec assez de force pour éclater, les gens qui étaient dedans ont dû mourir.

S'aventurant plus près, les garçons trouvèrent de petites choses un peu partout, ramenées par les vagues sur les rochers. Ils virent de la vaisselle cassée, des planches, des bouts de voile rouge déchirée et du cordage. Pug s'arrêta et ramassa une dague bizarre faite d'un matériau qu'il ne connaissait pas : gris, terne, plus léger que l'acier, mais bien aiguisé malgré tout.

Tomas essaya de se hisser sur le bastingage, mais il n'arrivait pas à trouver de prise sur les rochers glissants. Pug

longea la coque jusqu'à ce qu'il risque de mouiller ses bottes. Entrer dans l'eau leur permettrait à tous les deux de monter sur la carcasse, mais Pug ne voulait pas abîmer ses beaux vêtements. Il retourna vers son ami, qui contemplait le navire.

Tomas désigna un point situé derrière Pug.

— De cette corniche, on pourrait descendre sur le pont.

L'orphelin vit la corniche, un bout de rocher en saillie à une dizaine de mètres sur leur gauche, qui montait assez haut pour passer au-dessus de la proue. L'escalade n'avait pas l'air bien dure et Pug accepta. Ils grimpèrent et avancèrent prudemment sur la corniche, le dos collé contre la falaise. C'était étroit, mais en avançant prudemment, ils ne risquaient guère de tomber. Ils arrivèrent au-dessus de la coque. Tomas désigna quelque chose.

— Regarde. Des corps !

Sur le pont se trouvaient deux hommes vêtus d'une armure bleue et brillante comme les garçons n'en avaient jamais vu. L'un d'eux avait la tête écrasée par un espar. L'autre, immobile et couché sur le ventre, ne semblait pas blessé. Un sabre impressionnant aux tranchants bizarrement dentelés était attaché dans son dos. Sur la tête, il portait un heaume bleu tout aussi étrange car comparable à un saladier avec des bords évasés.

— Je vais me laisser glisser en bas, cria Tomas pour couvrir le bruit des vagues. Quand je serai sur le pont, tu me passeras l'épée, tu descendras et je t'attraperai.

Il confia son épée à Pug et se retourna lentement. Puis il s'agenouilla, face à la falaise, glissa en arrière et se laissa descendre jusqu'à se trouver suspendu dans le vide. D'un coup, il se laissa tomber et atterrit sans problème. Pug prit l'épée par la lame et la passa à Tomas, puis il suivit les conseils de son ami. Quelques instants plus tard, ils étaient tous les deux sur le pont. Le gaillard d'avant s'inclinait dangereusement et le vaisseau bougeait sous leurs pieds.

— La marée monte, cria Tomas. Elle va soulever ce qui reste du navire et le briser sur les rochers. Tout va être perdu.

— Regarde autour de toi, répondit Pug. Nous pourrions passer sur la corniche tout ce qui semble récupérable.

Tomas acquiesça et les garçons commencèrent à fouiller les lieux. Pug passa très au large des cadavres. Le pont était entièrement couvert de débris. Il était difficile de discerner ce qui pouvait avoir de la valeur. A l'arrière, le bastingage était détruit ; de chaque côté, une échelle descendait vers ce qui restait du pont principal : à peine deux mètres de planches au-dessus de l'eau. Pug était sûr qu'il ne devait pas y en avoir plus d'un ou deux mètres supplémentaires sous l'eau, sinon le vaisseau aurait été plus haut sur les récifs. La poupe devait déjà avoir été emportée par la marée.

Pug s'allongea sur le pont, passa la tête dans le trou et vit une porte à droite de l'échelle. Il cria à Tomas de le rejoindre et descendit prudemment l'échelle. Le pont inférieur penchait car les poutres en dessous s'étaient effondrées. Quelques instants plus tard, Tomas se retrouva auprès de son ami, qu'il contourna afin de s'avancer vers la porte. Celle-ci pendouillait, à moitié ouverte. Tomas se glissa à l'intérieur, suivi de près par Pug. L'obscurité régnait dans la cabine car il n'y avait qu'un seul hublot du côté de la porte. Dans la pénombre, ils virent de nombreuses pièces de tissu très riche ainsi que les restes d'une table fracassée. Il y avait une sorte de cadre ou de lit bas renversé dans un coin. On pouvait voir de nombreux coffrets, dont le contenu avait été répandu dans toute la pièce, comme balayés par une main gigantesque.

Tomas essaya de fouiller dans ce chaos, mais rien ne semblait clairement avoir de la valeur ou une importance quelconque. Il trouva un petit bol couvert de dessins inhabituels, verni, avec des silhouettes de couleurs vives et le glissa dans sa tunique.

Quelque chose dans cette cabine attirait l'attention de Pug qui s'immobilisa. Un étrange sentiment l'avait saisi dès son entrée.

L'épave bougea, déséquilibrant Tomas. Il se rattrapa à un coffre et laissa échapper son épée.

— Le navire se soulève. Nous ferions mieux de partir.

Pug ne répondit pas, concentré sur ses étranges impressions. Tomas lui prit le bras.

— Viens, il va se briser. Pug dégagea sa main.

— Un moment. Il y a quelque chose...

Il laissa la phrase en suspens. Brusquement, il traversa la pièce en désordre et ouvrit un tiroir dans un bureau fermé d'une serrure. Mais il était vide. Avec précipitation, Pug en ouvrit un autre, puis un autre et trouva enfin l'objet de ses recherches : un rouleau de parchemin orné d'un ruban et d'un sceau noirs, qu'il glissa dans sa chemise.

— Sortons ! S'écria-t-il en passant à côté de Tomas.

Ils montèrent l'échelle et rampèrent sur le pont. La marée avait soulevé le navire assez haut pour leur permettre de remonter sans problème sur la corniche. Alors les garçons se retournèrent et s'assirent.

L'épave était de nouveau à flot et tanguait. Les vagues aspergeaient d'embruns le visage des deux amis qui regardèrent la proue glisser hors des rochers. Des poutres cédèrent à grand bruit, comme si elles poussaient un gémissement d'agonie. La proue se souleva très haut et les garçons se firent éclabousser par les vagues qui venaient frapper les falaises sous la corniche.

La carcasse s'éloigna vers le large, penchant doucement à bâbord, jusqu'à ce que le reflux qui l'emportait s'arrête. Lourdemment, elle repartit vers les rochers. Tomas attrapa Pug par le bras et lui fit signe de s'écarter. Ils remontèrent et se dirigèrent vers la plage. Lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où le rocher surplombait le sable, ils sautèrent.

Un grincement monstrueux les fit se retourner à temps pour voir la coque heurter les récifs. Dans un grand fracas, les planches éclatèrent et se dispersèrent dans les flots. L'épave se souleva sur tribord et les débris du pont commencèrent à sombrer lentement dans la mer.

Soudain, Tomas s'agrippa à Pug.

— Regarde ! s'exclama-t-il en tendant le doigt vers le navire qui glissait doucement dans l'eau.

Pug n'arrivait pas à voir ce qu'il lui montrait.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai cru un instant qu'il n'y avait plus qu'un seul corps sur le pont. Pug le regarda. Tomas avait l'air inquiet.

— Merde ! s'écria brusquement ce dernier, furieux.

— Quoi ?

— Quand je suis tombé dans la cabine, j'ai laissé échapper mon épée. Fannon va me tailler les oreilles en pointe.

Dans un fracas de tonnerre, l'épave acheva de se briser, jetée par la mer contre la falaise. Les débris du fabuleux navire étranger allaient être emportés par les flots et dériveraient pendant des jours le long de la côte, vers le sud, sur des kilomètres.

Les garçons se retournèrent en entendant un grognement sourd qui se termina en un cri violent. Derrière eux se trouvait l'homme manquant du navire, qui brandissait son étrange épée de la main gauche, visiblement à grand-peine, tout en traînant les pieds dans le sable. Il tenait son bras droit serré contre ses côtes. Du sang coulait sous sa cuirasse bleue et sous son heaume. Le visage couleur de cendre et les yeux écarquillés par la douleur et la confusion, il fit un pas vacillant en avant. Il cria des mots incompréhensibles aux garçons qui reculèrent lentement, levant les mains pour montrer qu'ils n'avaient pas d'armes.

L'étranger fit un autre pas vers eux mais ses genoux faiblirent. Il réussit à se redresser et ferma les yeux un instant. Il était petit et râblé, avec des bras et des jambes puissamment musclés. Sous sa cuirasse se devinait une courte chemise de tissu bleu. Il portait des brassières et, par-dessus des sandales lacées, des jambières semblables à du cuir. Il se passa la main sur le visage et secoua la tête. Puis il rouvrit les yeux et regarda encore une fois les garçons. A nouveau, il parla dans sa langue étrange. Comme les adolescents ne répondaient toujours pas, il parut s'énervier et hurla une autre série de mots, sans doute des questions, d'après le ton.

Pug évalua la distance qu'il lui faudrait parcourir pour contourner l'homme qui bloquait l'étroite bande de plage. Puis il se dit que ça ne valait pas la peine de prendre ce risque sans savoir si l'homme était en état d'utiliser ce vilain sabre. Comme s'il avait lu dans l'esprit de l'enfant, le soldat fit quelques pas titubants sur sa droite, leur bloquant le passage. Il ferma les yeux encore une fois et son visage se vida de ses couleurs. Son regard commença à se troubler et le sabre glissa de ses doigts

soudain flasques. Pug tenta un pas dans sa direction, se disant que maintenant il ne pouvait leur faire aucun mal.

Alors qu'il s'approchait de l'étranger, des cris retentirent en haut de la plage. Pug et Tomas virent le prince Arutha arriver à la tête d'une troupe de cavaliers. Le soldat blessé se tourna péniblement en entendant approcher les chevaux et écarquilla les yeux. Son visage s'emplit d'effroi et il tenta de s'enfuir. Il fit trois pas vers l'eau en vacillant et tomba la tête la première dans le sable.

Pug se tenait près de la porte de la salle du conseil ducal. Les hommes assis à quelques mètres de là autour de la table ronde semblaient inquiets. Assistaient à la réunion, en plus du duc et de ses fils, le père Tully, Kulgan, qui était rentré depuis une heure à peine, le maître d'armes Fannon et le maréchal Algon. Le ton de la discussion était sérieux, car on considérait l'arrivée de ce navire étranger comme un danger potentiel pour le royaume.

Pug jeta un rapide coup d'œil en direction de Tomas, qui se tenait de l'autre côté de la porte. Son ami ne s'était jamais trouvé en présence de tous ces nobles, sauf comme serviteur lors de banquets, et se retrouver dans la salle du conseil ducal le rendait nerveux. Maître Fannon prit la parole et Pug reporta son attention sur l'assemblée autour de la table.

— Récapitulons ce que nous savons, suggéra le vieux maître d'armes. Il est évident que ces gens nous sont complètement étrangers. (Il ramassa le bol que Tomas avait rapporté du navire.) Notre maître potier ne sait pas comment on peut fabriquer un tel objet. Au début, il a cru que c'était simplement de la terre cuite vernie, mais une inspection plus poussée lui a montré que ce n'était pas le cas. Ce bol est fait d'une sorte de peau, de bouts de toile fine comme du parchemin enroulés autour d'un moule — peut-être du bois — puis assemblés avec une sorte de résine. C'est beaucoup plus résistant que tout ce que nous sommes capables de fabriquer.

Pour le démontrer, il frappa violemment l'objet contre la table. Au lieu de se briser comme l'aurait fait un bol en terre, celui-là rendit un son sourd.

— Plus étonnant encore, ces armes et cette armure, ajouta-t-il en montrant la cuirasse bleue, le heaume, l'épée et la dague. Ils semblent être faits d'une matière similaire. (Fannon leva la dague et la laissa tomber. Elle rendit le même son sourd que le bol.) Malgré sa légèreté, elle est presque aussi solide que notre meilleur acier.

Borric acquiesça.

— Tully, vous êtes ici depuis plus longtemps que n'importe lequel d'entre nous. Avez-vous déjà entendu parler d'un navire de ce genre ?

— Non. (Le prêtre caressa son menton glabre d'un air absent.) Je n'ai entendu parler d'un tel navire ni dans la Triste Mer, ni dans la mer du Royaume, ni même venant de Kesh la Grande. Je pourrais demander au temple d'Ishap à Krondor. Ils ont des chroniques qui remontent bien au-delà de toutes les autres. Peut-être ont-ils connaissance de ce peuple.

— Faites, je vous prie, acquiesça le duc. Nous devons aussi en faire part aux elfes et aux nains. Ils étaient là des siècles avant nous et nous ferions bien de leur demander leur avis.

Tully abonda dans son sens :

— La reine Aglaranna a peut-être entendu parler de ces gens si ce sont des voyageurs venus de la Mer sans Fin. Peut-être ont-ils déjà abordé ses côtes.

— Absurde, renifla le maréchal Algon. Il n'y a rien de l'autre côté de la Mer sans Fin. Sinon elle ne serait pas sans fin.

Kulgan le regarda avec indulgence.

— Certaines théories prétendent que d'autres terres existent au-delà de la Mer sans Fin. Simplement, nous ne possédons pas de navires capables de faire un si long voyage.

— Ce ne sont que des théories, insista Algon.

— Qui que soient ces étrangers, intervint Arutha, nous ferions mieux d'en apprendre le plus possible sur leur compte.

Algon et Lyam lui lancèrent un regard interrogateur, mais Kulgan et Tully ne réagirent pas. De leur côté, Borric et Fannon opinèrent, ce qui encouragea Arutha à poursuivre :

— Selon la description des garçons, ce navire était visiblement un vaisseau de guerre. La proue très lourde et le beaupré sont faits pour éperonner tandis que le pont avant

surélevé est idéal pour placer des archers, tout comme le pont inférieur au milieu est très pratique pour aborder d'autres navires après avoir lancé les grappins. J'imagine que le pont arrière devait lui aussi être surélevé. Si la coque avait mieux résisté, nous aurions sans doute trouvé aussi des bancs de rame.

— Une galère de guerre ? s'étonna Algon.

— Bien entendu, imbécile, s'impatienta Fannon.

Les deux maîtres entretenaient une rivalité amicale, qui parfois dégénérait en dispute de mauvais aloi.

— Regardez un peu l'arme de notre invité, ajouta Fannon en désignant le sabre. Quel effet ça vous ferait de vous retrouver face à un homme déterminé et muni d'un tel jouet ? Il serait capable d'abattre votre cheval sous vos jambes. Cette armure est légère et parfaitement efficace malgré ses couleurs criardes. Je pense qu'il s'agit d'un fantassin. Bâti comme il l'est, il devrait probablement être capable de courir une demi-journée entière et de se battre quand même après. (Il se lissa la moustache d'un air absent.) Ces gens comptent de puissants guerriers au sein de leur peuple.

Algon acquiesça lentement. Arutha se renversa sur sa chaise, les mains jointes du bout des doigts.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, expliqua le cadet de messire Borric, c'est pourquoi il a cherché à s'échapper. Nous n'avions pas tiré nos armes et nous ne chargions pas. Il n'avait pas de raison de fuir.

— Saurons-nous jamais ? s'enquit son père en regardant le vieux prêtre. Ce dernier, le front plissé, prit un air soucieux.

— Il avait une longue écharde de bois plantée dans le flanc droit, sous sa cuirasse, et il a reçu un violent coup sur la tête. Le heaume lui a protégé le crâne. Il a beaucoup de fièvre et il a perdu énormément de sang. Il peut ne pas survivre. Il me faudra peut-être recourir à un contact mental, s'il retrouve assez de conscience pour l'établir.

Pug avait entendu parler du contact mental, par Tully justement. C'était une méthode que très peu de prêtres savaient employer car elle était extrêmement dangereuse à la fois pour le sujet et pour le lanceur. Le vieil ecclésiastique devait être

extrêmement curieux de savoir ce qu'il pourrait apprendre de l'homme blessé pour prendre un tel risque.

Le duc se tourna vers Kulgan.

— Et qu'en est-il du parchemin qu'ont trouvé les garçons ? Le magicien fit un vague geste de la main.

— J'en ai fait un bref examen préliminaire. Il a des propriétés magiques, sans aucun doute. C'est la raison pour laquelle Pug a senti le besoin d'inspecter la cabine et qu'il a fouillé ce coffre, j'imagine. Toute personne aussi sensible à la magie que lui l'aurait ressenti. (Il regarda son seigneur droit dans les yeux.) Toutefois, je préfère ne pas briser le sceau tant que je n'aurai pas eu le temps de l'étudier plus avant, afin de mieux comprendre à quoi il est censé servir. Briser un sceau enchanté peut être dangereux si l'on n'agit pas avec précaution. Si le sceau est imprégné du charme, le parchemin pourrait être détruit, ou pire, détruire ceux qui tentent de briser le sceau. Ce ne serait pas le premier piège que j'aurais vu sur un parchemin vraiment puissant.

Le duc tambourina un moment sur la table.

— Très bien. Nous allons lever la séance. Dès que nous en saurons plus, que ce soit sur le parchemin ou sur le blessé, nous reprendrons la réunion. (Il se tourna vers Tully.) Allez voir comme se porte l'étranger et s'il se réveille, usez de votre art pour en tirer ce que vous pouvez. (Il se leva, imité par ses conseillers.) Lyam, préviens la reine des elfes, les nains des monts de Pierre et ceux des Tours Grises de ce qui est arrivé. Demande-leur conseil.

Pug ouvrit la porte. Le duc franchit le seuil de la salle et les autres le suivirent. Pug et Tomas furent les derniers à sortir. En remontant le couloir, Tomas se pencha vers son ami.

— Nous avons vraiment déclenché quelque chose. Pug secoua la tête.

— Nous avons juste été les premiers à découvrir cet homme. Si ça n'avait pas été nous, c'aurait été quelqu'un d'autre.

Tomas semblait soulagé d'être sorti de la salle et de ne plus se trouver sous le regard du duc.

— Si ça tourne mal, j'espère qu'ils s'en souviendront.

Kulgan remonta dans sa tour et Tully repartit dans ses quartiers, où ses acolytes s'occupaient du blessé. Le duc et ses fils passèrent la porte de leurs quartiers personnels, laissant les garçons seuls dans le grand couloir.

Pug et Tomas coupèrent par une réserve pour se rendre dans la cuisine. Megar supervisait le travail de ses assistants, qui saluèrent les garçons. Le cuisinier sourit à la vue de son fils et de l'orphelin qu'il avait élevé.

— Bon, alors dans quoi vous êtes vous encore fourrés ?

Megar était un homme dégingandé, aux cheveux blond roux et au visage ouvert. Il ressemblait à Tomas, comme une esquisse ressemble à une peinture. C'était un homme d'âge moyen, au teint pâle, mais il lui manquait la finesse de traits qui faisait de Tomas quelqu'un de vraiment particulier.

— Tout le monde a reçu l'ordre de ne rien dire sur cet homme qui se trouve dans les quartiers de Tully et il y a des messagers qui courent dans tous les sens, ajouta le cuisinier en souriant. Je n'ai jamais vu une telle agitation depuis que le prince de Krondor est venu nous rendre visite il y a sept ans !

Tomas prit une pomme sur un plateau et sauta sur une table. Entre deux bouchées, il raconta à son père ce qui s'était passé.

Pug s'appuya contre le comptoir en écoutant Tomas raconter l'histoire avec un minimum de fioritures. Quand son fils eut fini, Megar secoua la tête.

— Eh bien ! Des étrangers ? J'espère que ce ne sont pas des pirates en maraude. La région était paisible ces derniers temps. Cela fait dix ans que la confrérie de la Voie des Ténèbres (il fit mine de cracher), que leurs âmes d'assassins soient maudites, nous a fait toutes ces histoires avec les gobelins. Je n'aimerais pas trop qu'il y ait encore des troubles dans le même genre, avec toutes ces réserves à envoyer aux villages extérieurs. J'ai été obligé de cuisiner en faisant attention à ce qui allait se perdre en premier et à ce qui pouvait tenir le plus longtemps. Pendant tout un mois, je n'ai pas pu faire un bon repas.

Pug sourit. Megar avait le chic pour réduire les pires perspectives à leurs composantes les plus triviales : quels allaient être les problèmes en cuisine ? Tomas sauta de la table.

— Je ferais mieux de retourner aux quartiers des soldats pour y attendre maître Fannon. À tout à l'heure.

Il sortit de la cuisine en courant.

— C'est sérieux, Pug ? demanda Megar.

— Je ne sais pas vraiment, avoua l'orphelin en secouant la tête. Ce que je sais, c'est que Kulgan et Tully ont l'air inquiet et que le duc prend le problème suffisamment au sérieux pour vouloir en parler aux elfes et aux nains. Il se pourrait bien que ce soit grave.

Megar regarda la porte par laquelle était parti Tomas.

— Ce n'est pas un bon moment pour la guerre et les tueries.

Pug vit se peindre sur le visage du cuisinier une inquiétude mal dissimulée et il ne sut que dire à un père dont le fils venait d'être pris comme soldat.

— Il vaut mieux que je m'en aille aussi, Megar, dit-il en s'écartant du comptoir. Il salua les autres cuisiniers et sortit dans la cour. Inquiet lui aussi du ton sérieux du conseil ducal, il n'avait pas le goût de retourner à ses études. Personne n'avait dit grand-chose en sortant, mais, de toute évidence, tous envisageaient la possibilité que ce navire étranger ne soit que l'avant-garde d'une flotte d'invasion.

Pug erra vers le fond du château et grimpa les trois marches qui menaient au petit jardin de la princesse. Il s'assit sur un banc de pierre masqué de la cour par des haies et des bosquets de rosiers. D'ici, il voyait toujours les chemins de ronde où patrouillaient les gardes. Il se demanda si c'était son imagination qui lui jouait des tours ou si les soldats étaient particulièrement vigilants aujourd'hui.

Un toussotement délicat le fit se retourner. A l'autre bout du jardin se tenait la princesse Carline, accompagnée de l'écuyer Roland et de deux de ses plus jeunes demoiselles de compagnie. Les filles cachèrent un sourire, car Pug était encore une sorte de célébrité au château. Carline renvoya son escorte :

— J'aimerais parler avec le châtelain Pug en privé.

Roland hésita, puis s'inclina avec raideur. Pug ressentit un certain agacement face au regard noir que lui jeta l'écuyer lorsqu'il partit avec les demoiselles de compagnie. Ces dernières

regardèrent Pug et Carline par-dessus leur épaule et se mirent à glousser, ce qui ne fit qu'accroître l'énervement de Roland.

Pug resta debout en attendant que Carline approche et la salua de manière maladroite.

— Oh, assieds-toi, répliqua-t-elle d'un ton plutôt sec. Ces manières ridicules me fatiguent et Roland m'en sert bien assez comme ça.

Pug s'assit. Elle prit place à côté de lui et ils demeurèrent silencieux un moment.

— Cela fait plus d'une semaine que je ne t'ai pas vu, finit-elle par dire. Tu avais du travail ?

Pug se sentait mal à l'aise, toujours aussi déstabilisé par l'humeur changeante de la jeune fille. Cette dernière continuait à se montrer très chaleureuse envers lui depuis qu'il l'avait sauvée des trolls, trois semaines auparavant. Les serviteurs du château en faisaient d'ailleurs des gorges chaudes. Toutefois, la princesse restait toujours aussi irritable avec les autres, particulièrement avec Roland.

— Mes études me prennent beaucoup de temps.

— Oh, pff ! Tu passes trop de temps dans cette affreuse tour.

Pug ne considérait pas du tout la tour comme affreuse — hormis le fait qu'elle était pleine de courants d'air. Il y avait sa propre chambre et s'y sentait à l'aise.

— Nous pourrions aller faire un tour à cheval, Votre Altesse, si vous le désirez. La princesse sourit.

— J'aimerais bien. Mais j'ai peur que dame Marna ne soit pas d'accord. Pug s'étonna. Il croyait qu'après avoir si bien protégé Carline, même sa mère de substitution le considérerait comme étant de bonne compagnie.

— Pourquoi ?

La jeune fille soupira.

— Elle dit que quand tu n'étais qu'un simple serviteur, tu savais te tenir à ta place. Maintenant que tu fais partie de la cour, elle te soupçonne d'avoir des aspirations.

Un petit sourire se dessina sur ses lèvres.

— Des aspirations ? répéta Pug sans comprendre.

— Elle pense que tu as l'ambition de t'élever à un statut supérieur, expliqua timidement Carline. Elle pense que tu cherches à m'influencer sur certaines choses.

Pug, bouche bée, dévisagea la princesse. Brutalement, il comprit et s'exclama : « Oh ! » puis : « Oh ! Votre Altesse ! »

— Je ne ferais jamais une telle chose, protesta-t-il en se levant. Je veux dire, je ne penserais jamais à... Je veux dire...

Carline se leva brusquement et lui jeta un regard furieux.

— Ah, ces garçons ! Tous des idiots.

Elle souleva le bas de sa longue robe verte et partit en trombe.

Pug s'assit à nouveau, plus troublé que jamais par l'attitude de cette fille. C'était presque comme si... Il écarta cette idée. Plus il lui semblait possible qu'elle lui porte un intérêt et plus cette perspective l'inquiétait. Carline était nettement plus complexe que la princesse de conte de fées qu'il s'était imaginée. En frappant le sol de son pied, elle aurait pu faire trembler une pierre, ou le château tout entier. C'était une fille compliquée, la princesse, surtout qu'elle était d'une nature contrariante.

Tomas arriva en courant, interrompant là ses réflexions. Quand il aperçut son ami, il sauta les trois marches et s'arrêta, tout essoufflé, devant lui.

— Le duc veut nous voir. L'homme du navire est mort.

Ils se rassemblèrent rapidement dans la salle du conseil ducal, sauf Kulgan qui n'avait pas répondu quand un messenger avait frappé à sa porte. On supposa qu'il était trop occupé par le problème du parchemin magique.

Le père Tully, tout pâle, avait l'air très fatigué. Pug était inquiet pour lui. Il s'était écoulé à peine plus d'une heure, mais le vieux prêtre semblait avoir vécu plusieurs nuits sans dormir. Il avait le visage couleur de cendre et les yeux bordés de rouge avec des cernes noirs. Une fine pellicule de sueur mouillait son front.

Borric prit une carafe posée sur un buffet, versa au prêtre un verre de vin et le lui tendit. Tully hésita, car il s'astreignait à rester toujours sobre, mais il finit par boire, longuement. Les autres reprirent leur place autour de la table.

Borric regarda Tully et demanda simplement :

— Eh bien ?

— Le soldat de la plage a repris conscience quelques minutes à peine, une courte rémission avant la fin. J'ai profité de l'occasion pour entrer en contact mental avec lui. Je suis resté jusqu'à son dernier rêve enfiévré, en essayant d'en apprendre autant que possible. J'ai failli ne pas rompre le contact à temps.

Pug pâlit. Lors d'un contact mental, l'esprit du prêtre et celui du sujet ne faisaient plus qu'un. Si Tully n'avait pas coupé le contact avec l'étranger au moment de sa mort, il aurait pu mourir ou sombrer dans la folie, car les deux hommes partageaient non seulement les mêmes pensées mais aussi les mêmes impressions, les mêmes peurs et les mêmes sensations. Il comprenait maintenant la fatigue de Tully : ce dernier avait dépensé une grande quantité d'énergie pour maintenir un lien avec un esprit peu coopératif et avait partagé la douleur et la peur d'un mourant.

Tully prit une autre gorgée de vin et continua :

— Si la fièvre n'est pour rien dans les rêves de ce mourant, je crains que son arrivée ne présage de graves événements. (Il but une fois encore puis écarta le verre à pied.) L'étranger se nomme Xomich. C'est un simple soldat au service d'une nation, Honshoni, qui fait partie d'un empire nommé Tsuranuanni.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une telle nation, ni de cet empire, s'étonna Borric.

— Cela m'aurait étonné, opina Tully. Le navire où se trouvait cet homme ne vient pas d'une mer existant sur Midkemia.

Pug et Tomas se regardèrent. Le premier ressentit comme un frisson, tout comme son ami, dont le visage venait de pâlir visiblement.

Nous ne pouvons émettre que des suppositions sur la manière dont ils ont pu réaliser cette chose extraordinaire, poursuivit le prêtre, mais je suis certain que ce vaisseau vient d'un autre monde, séparé du nôtre par le temps et l'espace.

« Laissez-moi vous expliquer, ajouta-t-il avant qu'ils puissent lui poser des questions. Cet homme était brûlant de

fièvre et son esprit n'était pas clair. (Le visage de Tully se crispa au souvenir de la douleur.) Il faisait partie de la garde d'honneur d'une personne qu'il nommait le « Très-Puissant ». Je ne suis pas très sûr de moi, car j'ai aperçu des images contradictoires, mais il semblerait qu'ils trouvaient ce voyage étrange, à la fois en raison de la présence de ce Très-Puissant et de la nature de leur mission. La seule pensée concrète à ce sujet, c'était que ce Très-Puissant n'avait pas besoin de faire le voyage en bateau. Je n'ai perçu ensuite que des impressions rapides et décousues — une ville du nom de Yankora, puis une tempête terrible et un violent éclair, peut-être la foudre qui tombait sur le navire, mais je ne le crois pas. L'étranger a eu une pensée pour son capitaine et ses camarades qui passaient par-dessus bord. Puis le vaisseau s'est écrasé sur les rochers. (Il se tut un moment.) Toutefois, je ne suis pas sûr que ces images soient dans le bon ordre, car je crois que l'équipage est tombé à l'eau avant l'éclair.

— Pourquoi ? demanda Borric.

— Je vous livre un peu ça dans le désordre, avoua Tully. Tout d'abord, il faut que je vous explique pourquoi je pense que cet homme vient d'un autre monde. Ce Xomich a grandi sur une terre où se trouvent de puissantes armées. Il appartient à une race de guerriers, dont les navires règnent en maîtres sur les mers. Mais quelles mers ? Jamais, à ma connaissance, il n'a été fait mention d'un contact avec ces gens. Et puis, j'ai eu droit à d'autres visions plus convaincantes encore : de gigantesques villes, bien plus grandes que celles du centre de Kesh, bien plus que toutes celles que nous connaissons ; des défilés militaires les jours de fête, face à une tribune ; des villes de garnison contenant plus de soldats que les armées royales de l'Ouest. Algon prit la parole :

— Malgré tout, rien ne nous dit qu'ils ne viennent pas de... (Il s'interrompt, comme s'il lui était difficile de l'admettre.) D'au-delà de la Mer sans Fin.

Cette idée semblait le troubler moins que celle d'un autre monde. Mais Tully eut l'air irrité par cette interruption.

— Il y a plus, beaucoup plus. Je l'ai suivi dans ses rêves, qui se rapportaient souvent à sa terre natale. Il se souvenait de

créatures qui ne ressemblent en rien à ce que je connais ou à ce que j'ai vu, des bêtes à six pattes qui tirent des chariots comme les bœufs et d'autres créatures encore, dont certaines semblables à des insectes ou à des reptiles, mais qui parlent comme les hommes. L'étranger se souvenait d'un pays chaud et d'un soleil plus gros que le nôtre, et plus vert. Il n'appartenait pas à notre monde.

Cette dernière phrase fut dite sans emphase, dissipant les doutes de tous les gens présents. Tully n'aurait jamais dit une telle chose s'il n'en était pas convaincu.

Le silence régna dans la pièce, tandis que tous réfléchissaient à ces dernières nouvelles. Les garçons se regardaient, partageant le même sentiment. C'était comme si personne ne voulait en parler, comme si le simple fait de le faire risquait de concrétiser ce qu'avait dit le prêtre alors que le silence pouvait faire passer la chose comme un mauvais rêve. Borric se leva et alla à la fenêtre. Il regarda dehors, scrutant le mur vide à l'arrière du château, comme s'il y cherchait quelque chose susceptible de lui fournir une réponse aux questions qui agitaient son esprit, Puis il se retourna brusquement.

— Comment sont-ils arrivés ici, Tully ?

— Peut-être Kulgan aura-t-il une théorie à nous proposer à ce sujet, répondit le prêtre en haussant les épaules. Tels que je les ai reconstitués, les événements se sont probablement déroulés ainsi : le navire a coulé dans la tempête et le capitaine et la majeure partie de son équipage se sont fait emporter. En dernier recours, le Très-Puissant, qui que cela puisse être, a lancé un sortilège pour sortir le vaisseau de la tempête ou modifier le temps, ou quelque chose dans ce goût-là. Le navire a alors été projeté hors de son monde pour entrer dans celui-ci, apparaissant sur les côtes près de la Désolation. Comme il se déplaçait à grande vitesse sur son propre monde, il est possible qu'il soit arrivé ici en conservant son mouvement. Sans équipage, avec le vent d'ouest qui soufflait très fort, le vaisseau s'est jeté sur les récifs. Ou alors il est apparu directement dessus, éclatant à l'instant même où il entrait ici.

— D'un autre monde, répéta Fannon en secouant la tête. Comment est-ce possible ?

Le vieux prêtre leva les mains en signe d'ignorance.

— On ne peut qu'avancer des hypothèses. Les Ishapiens disposent de très vieux textes dans leurs temples. Certains sont censés être des copies de travaux plus anciens encore, eux-mêmes copies de documents antérieurs. D'après les Ishapiens, les originaux dateraient, en ligne directe, des guerres du Chaos. Parmi ces documents, il est fait mention « d'autres plans » et « d'autres dimensions », ainsi que de concepts que nous ne comprenons plus. Une chose est claire, toutefois. Ces textes parlent de terres et de peuples inconnus et suggèrent qu'auparavant, l'humanité passait de Midkemia à d'autres mondes et inversement. Ces notions ont été au centre des débats théologiques, pendant des siècles sans que personne puisse déterminer avec certitude s'il y avait une part de vérité là-dedans. (Il se tut, avant d'ajouter :) En tout cas, jusqu'à aujourd'hui. Si je n'avais pas lu dans l'esprit de Xomich, je n'aurais jamais accepté une telle théorie pour expliquer les événements de la journée. Mais maintenant...

Borric retourna jusqu'à sa chaise et resta debout derrière celle-ci, les mains serrées fermement sur le dossier.

— Cela semble tellement impossible.

— Ce navire et cet homme sont bel et bien arrivés ici, père, rappela Lyam. Arutha soutint son frère :

— Et nous devons déterminer quelles sont les risques que ce sortilège puisse être réutilisé.

Borric s'adressa à Tully :

— Vous aviez raison de penser que tout ceci pouvait présager d'une crise majeure. Si un puissant empire s'intéresse à Crydee et au royaume...

Le prêtre secoua la tête.

— Borric, mon enseignement est-il donc si lointain que vous passiez complètement à côté de l'élément le plus important ? (Il leva une main osseuse pour faire taire le duc qui s'apprêtait à protester.) Pardonnez-moi, messire. Je suis vieux et fatigué et j'en oublie l'étiquette. Mais la vérité reste la vérité. Il s'agit d'une puissante nation, ou plutôt d'un empire composé de nations. Et s'ils ont les moyens de nous atteindre, les choses pourraient devenir difficiles. Mais l'important, c'est que ce Très-

Puissant soit un mage ou un prêtre versé dans les arts occultes, car s'il n'est pas le seul, s'il en existe d'autres comme lui dans cet empire et si effectivement ils ont essayé d'atteindre ce monde par magie, un danger terrible nous menace.

Comme les gens réunis autour de la table ne semblaient toujours pas comprendre ce dont il parlait, Tully poursuivit, lentement, comme un maître devant des élèves prometteurs mais parfois lents.

— L'arrivée de ce vaisseau peut être due au hasard, et si c'est le cas, elle ne mérite que notre curiosité. Mais s'il est arrivé ici à dessein, il se peut que nous soyons en grand danger, car déplacer un vaisseau d'un monde à un autre demande une puissance magique que je ne peux imaginer. Si ces gens, les Tsurani comme ils s'appellent, savent que nous sommes ici et s'ils ont les moyens de nous atteindre, alors nous devons nous attendre à nous trouver face à des armées qui pourraient en remonter à Kesh la Grande à l'époque où cet empire était au sommet de sa puissance et étendait son pouvoir jusqu'en ces terres si éloignées du reste du monde. Mais nous allons aussi devoir faire face à une magie bien plus puissante que toutes celles que nous connaissons.

Borric acquiesça. L'explication et la conclusion qui en découlait lui semblaient maintenant trop claires.

— Nous avons besoin dès maintenant des conseils de Kulgan.

— Autre chose, Arutha, ajouta Tully.

Le prince releva les yeux de sa chaise, car il était resté perdu dans ses pensées.

— Je sais pourquoi Xomich a essayé de vous fuir, vous et vos hommes, expliqua le prêtre. Il pensait que vous étiez des créatures de son propre monde, semblables à des centaures, qu'ils nomment les Thûns, et que les Tsurani craignent beaucoup.

— Pourquoi aurait-il imaginé une telle chose ? demanda Lyam, l'air étonné.

— Il n'avait jamais vu de cheval, ni de créature qui leur ressemble de près ou de loin. Je pense que ces gens n'en ont pas du tout.

Le duc se rassit.

— Si ce que dit le père Tully est vrai, nous devons prendre une décision, et vite, déclara-t-il en tapotant sur la table. Si ces gens n'ont été amenés sur nos côtes que par accident, nous n'avons pas grand-chose à craindre. Si, par contre, ils sont venus à dessein, nous devons nous attendre à une grave menace. Nous possédons les garnisons les moins importantes de tout le royaume et nous risquerions de vivre des heures très difficiles s'ils débarquaient ici en force.

Les autres murmurèrent leur approbation.

— Entendons-nous bien, reprit le duc. Tout ce qui a été dit ici n'est que spéculation, bien que je sois enclin à penser comme Tully sur de nombreux points. Nous devrions consulter Kulgan au sujet de ces gens. (Il se tourna vers Pug.) Jeune homme, va voir si ton maître est prêt à nous rejoindre.

Pug fit oui de la tête et ouvrit la porte, puis partit en courant dans le château. Il se précipita dans l'escalier de la tour qu'il grimpa quatre à quatre. Puis il leva la main pour toquer à la porte et éprouva une étrange sensation, comme s'il se trouvait près d'un endroit frappé par la foudre, il sentit ses poils se dresser sur sa peau et fut soudain assailli par l'impression que quelque chose n'allait pas.

— Kulgan ! Kulgan ! s'écria-t-il en frappant violemment contre la porte. Tout va bien ?

Mais il n'y eut pas de réponse. Il essaya d'actionner la poignée mais le battant restait fermé. Il appuya son épaule dessus et essaya de le forcer, mais il tint bon. La sensation était partie, mais la peur montait en lui car Kulgan ne répondait toujours pas. Pug chercha autour de lui un objet pour l'aider à ouvrir la porte. Comme il ne trouvait rien, il descendit l'escalier en courant.

Il entra en hâte dans le couloir principal où des soldats vêtus de l'uniforme de Crydee montaient la garde.

— Vous deux, suivez-moi, ordonna le garçon à l'adresse des plus proches. Mon maître a des problèmes.

Sans hésiter, les soldats suivirent Pug dans l'escalier en faisant claquer leurs bottes sur les marches de pierre.

— Défoncez-la ! s'exclama le garçon lorsqu'ils se présentèrent devant la porte du magicien.

Les gardes se débarrassèrent rapidement de leur lance et de leur bouclier et s'appuyèrent contre la porte. Une fois, deux fois, trois fois ils poussèrent et finalement, dans un grincement de protestation, les planches cédèrent autour de la serrure. Un dernier effort et la porte s'ouvrit à la volée. Les soldats manquèrent de tomber, reprirent leur équilibre et reculèrent, l'air ahuri. Pug se glissa entre eux et regarda dans la pièce.

Kulgan était étendu par terre, inconscient, sa robe bleue en désordre et un bras replié sur le visage, comme pour se protéger. À moins d'un mètre de lui, là où aurait dû se trouver son bureau, flottait un vide miroitant. Pug l'observa. Une grosse sphère pas tout à fait grise émettait un spectre diffus. Le garçon n'arrivait pas à voir au travers, mais la sphère ne semblait avoir aucune consistance réelle. Sortant de cet espace gris, deux bras humains se tendaient vers le magicien. Quand ils touchèrent le tissu de sa robe, ils s'arrêtèrent et le palpèrent. Puis, comme s'ils venaient de prendre une décision, les bras avancèrent le long du corps de Kulgan jusqu'à ce qu'ils trouvent l'une de ses mains. Ils l'attrapèrent et essayèrent de la tirer dans le vide. Pug restait paralysé par l'horreur, car la personne ou la chose qui se trouvait de l'autre côté essayait de tirer le magicien vers elle. Une autre paire de mains surgit et attrapa à son tour le bras du magicien qu'elle commença à traîner dans sa direction.

Pug se retourna et ramassa l'une des lances que les gardes atterrés avaient laissées derrière eux contre le mur. Avant que l'un des hommes d'armes ait eu le temps de réagir, il la pointa vers la bulle grise et la lança dedans.

Elle parcourut une distance de trois mètres puis disparut dans le vide. Un instant plus tard, les bras lâchèrent Kulgan et se retirèrent. Soudain, le vide disparut, rempli par un claquement d'air. Pug se précipita vers son maître et s'agenouilla à côté de lui.

Le magicien respirait, mais il avait le visage livide et couvert de sueur, et sa peau était froide et moite. Pug courut vers le lit de Kulgan et y prit une couverture.

— Allez chercher le père Tully, cria-t-il à l'un des gardes tout en couvrant son maître.

Pug et Tomas ne parvinrent pas à fermer l'œil de la nuit. Tully s'était occupé du magicien et avait émis un diagnostic favorable. Kulgan était en état de choc, mais il devrait récupérer en un jour ou deux.

Messire Borric avait questionné Pug et les gardes sur ce qu'ils avaient vu et le château était maintenant en ébullition. Tous les soldats avaient été mis en alerte et les patrouilles aux abords du duché avaient été doublées. Le duc ne savait toujours pas quel rapport il pouvait y avoir entre l'apparition du navire et l'étrange manifestation qui avait eu lieu dans les quartiers du magicien, mais il ne prendrait pas de risques avec la sécurité de ses terres. Tout au long des murs du château, des torches brûlaient et des gardes supplémentaires avaient été envoyés en ville et au phare de la Pointe.

Tomas était assis à côté de Pug sur un banc dans le jardin de la princesse Carline, l'un des rares lieux calmes du château.

— J'imagine que ces Tsurani s'apprêtent à nous envahir, déclara-t-il en regardant son ami d'un air pensif.

Pug se passa la main dans les cheveux.

— On n'en sait rien.

— C'est juste une impression, expliqua Tomas sur un ton fatigué. Pug opina.

— Nous saurons ça demain quand Kulgan nous dira ce qui est arrivé. Son ami regarda les murailles.

— Je n'ai jamais vu le château comme ça. Pas même lorsque les frères des Ténèbres et les gobelins ont attaqué quand on était petits, tu te souviens ?

Pug acquiesça de nouveau, en silence.

— À l'époque, nous savions contre qui nous nous battions, finit-il par dire. Les elfes noirs attaquent régulièrement les châteaux depuis des temps immémoriaux. Quant aux gobelins... eh bien, ce sont des gobelins.

Ils restèrent silencieux un long moment. Puis un bruit de bottes sur les pavés annonça l'arrivée de quelqu'un. Le maître d'armes Fannon, en cotte de mailles et tabard, s'approcha d'eux.

— Quoi, encore debout à cette heure ? Vous devriez tous les deux être au lit. (Le vieux guerrier se retourna pour scruter les murs du château.) Beaucoup n'auront pas droit au sommeil cette nuit. (Il reporta son attention sur les garçons.) Tomas, un soldat doit apprendre à trouver le sommeil dès qu'il en a l'occasion, car les journées sont longues quand on ne peut pas dormir. Quant à vous, châtelain Pug, vous devriez aussi être en train de dormir. Allons, pourquoi ne pas essayer de vous reposer ?

Les garçons opinèrent, souhaitèrent une bonne nuit au maître d'armes et partirent. Le vieux commandant du château les regarda s'en aller et resta tranquillement debout dans le petit jardin, seul avec ses soucis.

Pug fut réveillé par un bruit de pas devant sa porte. Il passa rapidement son pantalon et sa tunique et monta l'escalier jusqu'à la chambre de Kulgan. En franchissant la porte qu'on venait de rafistoler, il trouva le duc et le père Tully penchés au-dessus du lit du magicien. Pug entendit la voix de son maître, affaiblie, se plaindre de devoir rester au lit.

— Mais je vous dis que ça va, insista Kulgan. Laissez-moi faire quelques pas et je vais me remettre en un rien de temps.

— Te remettre au lit, oui, répliqua Tully, visiblement encore fatigué. Tu as reçu un sacré choc, Kulgan. Quelle que soit la chose qui t'a assommé, ce n'était pas un petit coup. Tu as eu de la chance, c'aurait pu être bien pire.

Le magicien aperçut son apprenti, qui attendait en silence à la porte, ne voulant pas les interrompre.

— Ah, Pug, dit-il, sa voix retrouvant un peu de sa force. Entre, entre. J'ai cru comprendre que c'était à toi que je devais de ne pas avoir fait un voyage impromptu avec des inconnus.

Pug sourit. Malgré son air fatigué, Kulgan semblait tout à coup être redevenu le vieux bonhomme jovial qu'il avait toujours été.

— Je n'ai pas fait grand-chose, monsieur. J'ai juste eu l'impression que quelque chose n'allait pas et j'ai agi.

— Vite et bien, qui plus est, renchérit le duc en souriant. Cet enfant est de nouveau responsable du bien-être d'un

membre de ma maison. À ce rythme, je vais finir par devoir lui accorder le titre de défenseur de la maison ducale.

Pug sourit, heureux des éloges de son seigneur. Ce dernier se tourna vers le magicien.

— Bien, vous voyant plein d'énergie, je pense que nous allons pouvoir discuter de ce qui s'est passé hier. Vous sentez-vous en état ?

Kulgan lui jeta un regard noir.

— Bien sûr que ça va. C'est ce que j'essaye de vous dire depuis dix minutes. Il fit mine de se lever, mais fut pris de vertige si bien que Tully le repoussa fermement par l'épaule contre la grande pile de coussins où il était étendu.

— Tu peux tout à fait parler allongé, merci bien. Je t'ai dit de garder le lit. Kulgan ne protesta pas. Quelques instants plus tard, il se sentit mieux et répliqua :

— D'accord, mais passe-moi ma pipe, s'il te plaît.

Pug alla chercher la pipe de son maître ainsi que son tabac. Puis, quand le magicien eut convenablement bourré sa pipe, le garçon lui tendit un brandon tiré de son pot à feu. Kulgan alluma sa pipe et attendit qu'elle tire suffisamment bien pour se renverser sur ses coussins avec un air de profond contentement.

— Maintenant, par où commencer ?

Le duc lui expliqua rapidement les révélations de Tully, ce dernier y ajoutant quelques détails que messire Borric avait oubliés. Lorsqu'ils eurent terminé, Kulgan opina.

— Tes suppositions sur l'origine de ces gens sont probablement justes. C'est un soupçon qui m'est venu dès que j'ai vu les objets rapportés du navire ; les événements d'hier dans ma chambre n'ont fait que me conforter dans cette idée. (Il s'arrêta un moment, pour réorganiser ses idées.) Le parchemin était une lettre personnelle d'un de ces magiciens tsurani à son épouse, mais ce n'était pas que cela. Le sceau portait un enchantement obligeant le lecteur à formuler un sort qui se trouvait à la fin du message. Il s'agit d'un sortilège remarquable qui permet à n'importe qui de lire ce parchemin, que la personne sache lire ou non.

— Étrange, commenta le duc.

— Impressionnant, renchérit Tully.

— Les concepts que cela implique sont complètement nouveaux pour moi, concéda Kulgan. Quoi qu'il en soit, j'avais neutralisé le sortilège pour pouvoir lire la lettre sans craindre de piège magique, car il y en a couramment dans les messages privés écrits par les magiciens. Je ne connaissais pas la langue, bien sûr, alors j'ai dû utiliser un autre sortilège pour la traduire. Malgré cela, je n'ai pas compris tout ce qu'elle disait.

« Un magicien du nom de Fanatha naviguait jusqu'à une ville de son monde natal. Après plusieurs jours en mer, ils furent pris dans une violente tempête. Le vaisseau perdit son mât et plusieurs membres de l'équipage passèrent par-dessus bord. Le magicien prit le temps d'écrire ce parchemin — les caractères étaient tracés d'une main hâtive — et d'y lancer ses sortilèges. J'ai l'impression que cet homme aurait pu quitter le navire à n'importe quel moment pour rentrer chez lui ou se rendre dans un endroit sûr, mais il s'y refusait car il s'inquiétait pour le navire et sa cargaison. Je ne suis pas sûr d'avoir très bien compris, mais le ton de la lettre suggérait que le fait que son auteur soit en train de risquer sa vie pour l'équipage du vaisseau lui paraissait plutôt inhabituel. Autre chose étrange, il parlait de quelqu'un qu'il appelait le « seigneur de guerre ». Je m'avance peut-être beaucoup, mais le ton me fait plutôt penser à une affaire d'honneur ou à une promesse qu'à une obligation personnelle. Quoi qu'il en soit, il écrivit la lettre, la scella et entreprit de déplacer le vaisseau par magie.

— Incroyable, murmura Tully en secouant la tête d'un air incrédule.

— Et d'après ce que nous savons de la magie, tout bonnement impossible, ajouta Kulgan avec excitation.

Pug remarqua que le duc ne partageait pas l'intérêt professionnel du magicien, mais qu'il semblait particulièrement troublé. Le garçon se rappela les commentaires de Tully sur l'importance qu'aurait une magie aussi puissante si les Tsurani cherchaient à envahir le royaume.

— Ces gens possèdent des pouvoirs que nous pouvons à peine imaginer, poursuivit Kulgan. Le magicien s'est montré très clair sur un certain nombre de points — d'ailleurs, sa

capacité à glisser autant d'idées dans un message si court dénote un esprit exceptionnellement bien organisé.

« Il a pris grand soin d'assurer à sa femme qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour rentrer. Il parlait d'ouvrir une faille vers le « nouveau monde », parce qu'un pont — je n'ai pas bien compris ce passage — était déjà établi et qu'un objet en sa possession n'avait pas... le pouvoir, ou la capacité, de déplacer le navire sur son propre monde. Au vu de ses explications, il prenait un risque désespéré. Il a placé un second sort sur le parchemin et c'est celui-ci qui m'a piégé. J'avais cru qu'en neutralisant le premier sortilège j'aurais aussi contré le second, mais je m'étais trompé. Le second sort était fait pour s'activer dès que quelqu'un finissait de lire le parchemin à haute voix, encore un artifice magique dont personne n'a jamais entendu parler. Le sortilège a ouvert une autre de ces failles, pour transporter le message en un lieu nommé « l'Assemblée » et, de là, le transmettre à la femme du magicien. J'ai failli me faire prendre dans la faille avec le message.

Pug avança d'un pas.

— Alors ces mains, c'étaient peut être les mains du magicien qui essayaient de le récupérer, laissa-t-il échapper sans réfléchir.

Kulgan regarda son apprenti et acquiesça.

— Possible. De toute manière, nous avons beaucoup appris de cet épisode. Ces Tsurani ont des pouvoirs magiques qui nous dépassent. Nous ne savons pratiquement rien des failles ni de quoi que ce soit qui leur ressemble.

— Expliquez, je vous prie, demanda le duc, surpris. Kulgan tira profondément sur sa pipe.

— La magie, de par sa nature même, est instable. De temps en temps, un sortilège se distord — pourquoi, nous n'en avons pas la moindre idée —, à tel point qu'il... déchire la trame même du monde. Un bref instant, une faille apparaît, formant un passage, vers... ailleurs. On ne sait pas grand-chose de plus à ce sujet, sauf que les énergies mises en jeu sont absolument considérables.

— Il existe des théories, ajouta Tully, mais aucune n'a réussi à expliquer pourquoi il arrive qu'un sort ou un objet

magique explose brusquement, sans raison, ni le pourquoi de cette instabilité. De telles choses sont arrivées plusieurs fois, mais nous ne pouvons nous rapporter qu'à des observations de seconde main. Ceux qui ont assisté à la création de ces failles sont morts ou ont disparu.

Kulgan reprit son récit.

— On considère qu'ils ont été détruits, de même que tout ce qu'il y avait dans les quelques mètres autour de la faille. (Il réfléchit un moment.) Normalement, j'aurais dû mourir quand cette faille est apparue dans mon étude.

— Selon votre description, l'interrompit le duc, ces failles, comme vous les appelez, sont dangereuses.

— Et imprévisibles, aussi, acquiesça Kulgan. C'est la force la plus incontrôlable jamais découverte. Si ces gens savent comment créer les failles et les contrôler afin de leur servir de portes entre les mondes et s'ils peuvent les franchir sans risque, alors ils disposent de très grands pouvoirs.

— Nous nous doutions déjà de l'existence de choses ressemblant à ces failles, reconnut Tully, mais c'est la première fois que nous découvrons une preuve — même lointaine — de leur existence.

— Bah ! rétorqua Kulgan. D'étranges personnes et des objets inconnus apparaissent de temps à autre au fil des ans, Tully. Ceci expliquerait sans doute d'où ils viennent.

Le prêtre ne semblait pas tout à fait d'accord avec lui.

— Ce ne sont que des théories, Kulgan, pas des preuves. Ces gens étaient tous morts ; quant aux objets... personne ne comprend quoi que ce soit aux deux ou trois artefacts qui ne sont pas arrivés brûlés et tordus au point de ne pouvoir être identifiés.

Le magicien sourit.

— Vraiment ? Et que fais-tu de l'homme qui est apparu il y a vingt ans à Salador ? Cet individu ne parlait aucune langue connue et il était vêtu de la manière la plus étrange qui soit, expliqua-t-il à l'intention de messire Borric.

Tully regarda Kulgan de haut.

— Il était aussi complètement fou et n'arrivait pas à articuler un mot compréhensible. Les temples ont investi beaucoup de temps pour...

— Par les dieux ! l'interrompit le duc, très pâle. Une nation de combattants avec des armées qui font plusieurs fois la taille des nôtres et qui peuvent accéder à notre monde à leur guise. Espérons qu'ils n'ont pas tourné leurs yeux vers le royaume.

Kulgan opina et souffla un petit nuage de fumée.

— Jusque-là, nous n'avions pas encore entendu parler de gens qui leur ressemblent et peut-être n'avons-nous rien à craindre d'eux, mais j'ai le sentiment... (Il laissa passer quelques instants et se tourna un petit peu sur le côté, pour être plus à l'aise.) Ce n'est peut-être rien, mais cette référence à un pont me trouble. Cela sonne comme s'il existait déjà un passage permanent entre nos deux mondes. J'espère que je me trompe.

Un bruit de bottes dans l'escalier les fit se retourner. Un garde arriva en courant et se mit au garde-à-vous devant le duc, avant de lui tendre un petit bout de papier.

Messire Borric le congédia et déplia le papier, qu'il parcourut avant de le remettre à Tully.

— J'ai envoyé des coursiers rapides aux elfes et aux nains, accompagnés de pigeons pour nous rapporter leur réponse. La reine des elfes me fait savoir qu'elle est déjà en route pour Crydee et qu'elle sera là dans deux jours.

Tully secoua la tête.

— De toute ma vie, je n'ai jamais entendu dire que dame Aglaranna ait quitté Elvandar. Voilà qui a de quoi me donner froid dans le dos.

— Il doit se passer quelque chose de vraiment grave pour qu'elle se déplace jusqu'ici, approuva Kulgan. J'espère que je me trompe, mais je pense que nous ne sommes pas les seuls à avoir entendu parler de ces Tsurani.

Le silence s'appesantit sur la pièce. Pug ressentit un profond désespoir et s'empressa de l'écarter, mais son écho le suivit pendant plusieurs jours.

Chapitre 6

LE CONSEIL DES ELFES

Pug se pencha à la fenêtre. Malgré la pluie torrentielle qui tombait depuis le début de la matinée, la cour fourmillait de gens. Il fallait préparer cette visite d'importance, mais à cela s'ajoutait le caractère exceptionnel des visiteurs. Même les rares messagers de la reine Aglaranna inspiraient une grande curiosité quand ils arrivaient au château, car les elfes s'aventuraient rarement au sud du fleuve Crydee. Ils vivaient à l'écart des hommes qui trouvaient leurs manières étranges et mystérieuses. Ils résidaient déjà sur ces terres bien avant que les hommes ne conquièrent l'Ouest, c'est pourquoi l'on considérait, selon un accord tacite, que quelles que soient les prétentions du royaume, les elfes étaient un peuple libre.

Kulgan, assis devant un énorme volume, toussota. Pug se retourna. D'un regard, le magicien lui fit comprendre qu'il devait revenir à ses études. L'orphelin ferma les volets et s'assit sur son lit.

— Dans quelques heures, tu auras bien assez de temps pour contempler les elfes, mon garçon, déclara Kulgan. En revanche, tu n'auras guère de moments à consacrer à tes études. Il serait bon que tu apprennes à gérer le temps dont tu disposes.

Fantus rampa pour poser sa tête sur les genoux du garçon. Ce dernier lui gratta un sourcil d'un air absent, prit son livre et recommença sa lecture. Kulgan avait chargé son apprenti de déterminer les propriétés communes de certains sortilèges décrits par différents magiciens, dans l'espoir que cela lui permettrait d'approfondir ses connaissances sur la nature de la magie.

Kulgan pensait que le sortilège que Pug avait lancé sur les trolls résultait du terrible stress qu'il avait subi sur l'instant. Il

espérait que l'étude des recherches faites par les autres magiciens aiderait le garçon à briser les barrières qui l'empêchaient de progresser. Les livres fascinaient Pug, qui avait nettement amélioré sa lecture.

Il jeta un coup d'œil à son maître, qui lisait en faisant de grands nuages de fumée avec sa longue pipe. Kulgan semblait s'être remis des événements de la veille et avait insisté pour que son apprenti prenne le temps d'étudier au lieu d'attendre sans rien faire l'arrivée de la reine des elfes et de sa cour.

Quelques minutes plus tard, la fumée acre commença à piquer les yeux de Pug. Il alla à la fenêtre et rouvrit les volets.

— Kulgan ?

— Oui, Pug ?

— Ce serait beaucoup plus agréable de travailler avec vous s'il était possible de garder la chaleur du feu tout en évacuant la fumée.

De fait, entre le pot à feu et la pipe du magicien, la pièce était pleine d'une épaisse brume d'un blanc bleuté.

— Tu as tout à fait raison, reconnut Kulgan en éclatant de rire.

Il ferma les yeux un moment et se lança dans une série de gestes énergiques en prononçant doucement une incantation. Quelques instants plus tard, il se retrouva avec une boule de fumée grise dans la main, qu'il jeta par la fenêtre, laissant la pièce fraîche et claire.

Pug secoua la tête en riant.

— Merci, Kulgan. Mais j'avais une idée plus simple en tête. Que diriez-vous de faire une cheminée pour le pot à feu ?

— Ce n'est pas possible, Pug, répondit le magicien en se rasseyant et en désignant le mur. Si l'on en avait installé une au moment de la construction de la tour, ça n'aurait pas posé de problème. Mais il serait bien difficile de faire monter une cheminée jusqu'au toit en passant par ma chambre. Il faudrait tout démolir et ce serait très coûteux.

— Je ne pensais pas à une cheminée dans le mur, maître. Vous avez vu dans la forge de l'armurerie qu'il y a une hotte en pierre qui évacue par le toit la chaleur et la fumée ? (Kulgan fit oui de la tête.) Eh bien, si le forgeron pouvait m'en fabriquer

une en métal, avec une cheminée qui sortirait de la hotte pour évacuer la fumée, cela marcherait pareil, non ?

Kulgan réfléchit à cela pendant un moment.

— Il n'y a pas de raison que ça ne marche pas. Mais où mettrais-tu cette cheminée ?

— Là. (Pug montra deux pierres en haut à gauche de la fenêtre. Elles avaient été mal jointes lors de la construction de la tour et maintenant une faille y laissait passer l'air en sifflant.) On pourrait retirer cette pierre, ajouta-t-il en indiquant la plus à gauche. J'ai vérifié, elle bouge. La cheminée viendrait du pot à feu, tournerait ici... (Il désigna un point au-dessus du pot, au niveau de la pierre.) Et sortirait par là-bas. Si nous bouchons les interstices autour, cela empêchera le vent de rentrer.

Kulgan sembla impressionné.

— C'est une excellente idée, Pug. Ça pourrait marcher. J'en parlerai au forgeron en fin de matinée et je lui demanderai son avis sur la question. Je m'étonne que personne n'y ait jamais pensé auparavant.

Fier d'avoir pensé à cette cheminée, le garçon se replongea dans ses études et relut un passage ambigu qui l'avait déjà embarrassé. Finalement, il leva la tête pour regarder le magicien.

— Kulgan ?

— Oui, Pug ? répondit son maître en levant les yeux de son livre.

— C'est encore là. Le mage Lewton utilise le même vénéfice que Marsus pour protéger le lanceur en détournant les effets de son sort sur une cible externe. (Il reposa le grand livre sans perdre sa page et en prit un autre.) Mais là, Dorcas écrit que l'emploi de ce vénéfice affaiblit le sort et augmente les chances qu'il ne fonctionne pas. Comment peut-il exister tant de contradictions sur la nature d'une seule incantation ?

Kulgan plissa les yeux un moment en regardant son élève. Puis il se renversa sur sa chaise, tira profondément sur sa pipe et souffla un long nuage de fumée.

— C'est la démonstration de ce que je t'ai déjà dit, mon garçon. Malgré toute la fierté que nous autres magiciens éprouvons envers notre art, ni l'ordre ni la science n'y apportent

grand-chose. La magie est un assemblage de pratiques populaires et de trucs que les mages enseignent à leurs élèves depuis la nuit des temps. C'est par tâtonnements que l'on fait avancer les choses. Personne n'a jamais tenté de créer un système de magie régi par des lois, des règles, des axiomes bien compris et acceptés de tous. (Il regarda Pug d'un air pensif.) Chacun de nous est comme un menuisier qui, pour faire sa table, choisit des bois différents, des scies différentes, des chevilles, ou des clous. Certains préfèrent utiliser des queues d'aronde et des colles, d'autres pas... Finalement on obtient une table, mais la manière de la faire n'est jamais la même.

« Nous avons sûrement là un aperçu des limites des études de tous ces vénérables sages, plutôt que des systèmes de magie. Pour Lewton et Marsus, le vénéfice aidait à la construction du sortilège. Pour Dorcas, il le gênait.

— Je comprends votre exemple, Kulgan, mais je ne comprendrai jamais comment ces magiciens ont tous pu faire la même chose de tant de manières différentes. Je comprends que tous aient voulu arriver à leurs fins et qu'ils aient trouvé pour cela un moyen différent, mais il y a quelque chose qui ne va pas dans la manière dont ils l'ont fait.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Pug ? demanda son maître d'un air intrigué.

— Je... je ne sais pas, répondit pensivement le garçon. C'est comme si je m'attendais à trouver quelque chose qui me dise : « C'est comme ça que ça doit être fait et pas autrement », ou je ne sais quoi dans le même genre. C'est normal, ça ?

Kulgan opina.

— Je crois que je te connais assez pour comprendre où tu veux en venir. Tu as un esprit très bien organisé, Pug. Tu comprends la logique bien mieux que la plupart des gens, même s'ils sont beaucoup plus vieux que toi. Tu vois les choses sous forme de systèmes, plutôt que comme une série d'événements aléatoires. Peut-être est-ce l'une des raisons de tes problèmes.

L'orphelin semblait visiblement très intéressé par ce que disait son maître.

— La plupart des choses que je m'efforce de t'enseigner sont basées sur un système logique de cause et d'effet, mais il y

a beaucoup de choses qui ne rentrent pas dans ce cadre, poursuivit Kulgan. C'est comme essayer d'apprendre à quelqu'un à jouer du luth. Tu peux lui montrer comment pincer les cordes, mais cette connaissance seule n'en fait pas un grand troubadour. C'est l'art et non l'étude qui te trouble.

— Je crois que je comprends.

Pug semblait déprimé. Kulgan se leva.

— Ne te préoccupe pas de cela. Tu es encore jeune et récupérable.

Il avait dit cela sur un ton léger et Pug comprit qu'il plaisantait.

— Alors je ne suis pas complètement perdu ? hasarda-t-il avec un sourire.

— Certainement pas. (Le magicien observa pensivement son élève.) En fait, j'ai le sentiment qu'un jour ton esprit logique permettra de faire progresser la magie.

Pug en fut un peu étonné. Il ne se serait jamais cru capable d'accomplir de grandes choses.

Des cris montèrent par la fenêtre et Pug se précipita pour aller voir. Une troupe de soldats courait vers l'entrée du château. Le garçon se tourna vers Kulgan.

— Les elfes sont sûrement sur le point d'arriver ! La garde est dehors.

— Très bien, soupira son maître. Les études sont finies pour la journée. Inutile de te retenir tant que tu n'auras pas vu les elfes. Va-t'en vite.

Pug courut à la porte, descendit l'escalier à toute vitesse, sauta les quatre dernières marches et repartit dès qu'il eut touché le sol. Puis il fonça dans la cuisine et passa la porte. En contournant le donjon pour entrer dans la cour d'honneur, il trouva Tomas debout sur une charrette de foin. Pug monta s'installer à côté de lui, pour mieux apercevoir les arrivants par-dessus la tête des curieux qui s'étaient rassemblés là.

— Je commençais à croire que tu ne viendrais jamais et que tu allais rester enfermé avec tes livres toute la journée, lui fit remarquer son ami.

Pug répondit :

— Je ne manquerais ça pour rien au monde, répliqua Pug. Tu te rends compte, on va voir des elfes !

Tomas lui enfonça gentiment son coude dans les côtes.

— Tu n’as pas eu assez d’émotions pour la semaine ? Pug lui jeta un regard noir.

— Si tu es aussi indifférent, pourquoi est-ce que tu restes debout sous la pluie sur ce chariot ?

Tomas ne répondit pas à la question mais tendit le doigt devant lui.

— Regarde !

Pug se retourna et vit la compagnie de soldats se mettre au garde-à-vous au moment où un groupe de cavaliers en cape verte passait la porte. Ils s’avancèrent vers l’entrée principale du donjon, où les attendait le duc. Pug et Tomas les contemplèrent, émerveillés par leurs montures, les plus beaux chevaux blancs que les garçons aient jamais vus et que les elfes montaient à cru. En dépit de la pluie, les bêtes ne semblaient même pas mouillées. Leur robe luisait légèrement mais Pug n’aurait su dire si c’était de la magie ou une illusion due à la grisaille. Le chef des cavaliers montait un animal particulièrement grand, qui devait bien mesurer dix-sept mains au garrot, et avait une longue crinière cascadante et une queue en panache. Les elfes firent cabrer leurs montures pour saluer la foule qui retint son souffle.

— Des chevaux elfiques, chuchota Tomas.

Il s’agissait des légendaires montures des elfes. Martin l’Archer avait expliqué aux garçons que ces bêtes vivaient dans de lointaines clairières isolées, près d’Elvandar. On disait qu’elles étaient intelligentes et de nature magique et qu’aucun humain ne pouvait les monter. On racontait aussi que seul quelqu’un ayant du sang de la famille royale des elfes pouvait leur ordonner de prendre un cavalier.

Des palefreniers se précipitèrent pour prendre les montures, mais une voix musicale les arrêta :

— Ce n’est pas la peine.

Elle appartenait au premier cavalier, qui montait le plus grand des chevaux. Sans aucune aide, l’elfe sauta souplement à terre, se reçut sur les pieds avec légèreté et rejeta sa capuche en

arrière, dévoilant une épaisse chevelure rousse. Malgré la faible luminosité d'une soirée pluvieuse, celle-ci semblait scintiller d'or. Sa propriétaire était grande, presque autant que Borric. Elle monta les marches tandis que le duc s'avavançait à sa rencontre.

Borric prit ses mains entre les siennes pour l'accueillir.

— Bienvenue, madame. Vous faites à ma maison et à moi-même un grand honneur.

— Vous êtes très aimable, messire Borric, répondit la reine des elfes.

Sa voix, riche et étonnamment claire, portait assez loin pour que la foule rassemblée dans la cour l'entende. Pug sentit la main de Tomas lui agripper l'épaule. Tournant la tête, il découvrit sur le visage de son ami une expression extatique.

— Elle est merveilleuse, expliqua Tomas.

Pug se retourna pour continuer à regarder la cérémonie. Il fallait reconnaître que la reine des elfes était effectivement superbe, même si sa beauté ne correspondait pas tout à fait à des critères humains. Elle avait de grands yeux bleu pâle, presque lumineux dans la pénombre. Son visage, finement ciselé, s'ornait de pommettes hautes et d'une mâchoire forte sans être masculine. Son sourire franc s'ouvrait sur des dents blanches qui brillaient entre des lèvres presque rouges. La reine portait sur le front un simple cercle d'or qui retenait ses cheveux en arrière, révélant les hautes oreilles dépourvues de lobe qui caractérisaient les gens de sa race.

Les autres membres de sa compagnie mirent pied à terre, tous richement vêtus de tuniques brillantes, avec des jambières de couleurs contrastées en dessous. L'un portait une tunique couleur feuille-morte, un autre une jaune pâle avec un surcot vert vif. Certains avaient de larges ceintures pourpres et d'autres des chausses écarlates. Malgré les couleurs brillantes, ces vêtements étaient élégants et magnifiques, ni criards ni de mauvais goût. Onze cavaliers, tous grands, jeunes et souples, accompagnaient la reine.

Celle-ci tourna le dos au duc et s'exprima dans sa langue musicale. Les chevaux elfiques se cabrèrent pour saluer, puis firent demi-tour et passèrent la porte devant les spectateurs

médusés. Messire Borric fit entrer ses invités et rapidement la foule se dispersa. Tomas et Pug restèrent calmement assis sous la pluie.

— Même si je deviens centenaire, je ne crois pas que je reverrai jamais quelqu'un comme elle, déclara Tomas.

Pug en fut surpris, car son ami dévoilait rarement ce genre de sentiments. Il éprouva l'envie fugace de le taquiner pour cette violente passion, mais quelque chose dans l'expression de son compagnon lui fit penser qu'il valait mieux s'abstenir.

— Viens, lui dit-il, nous allons nous faire tremper.

Tomas suivit Pug qui descendait du chariot.

— Tu ferais mieux de prendre des vêtements secs et d'aller voir si tu peux emprunter un autre tabard, recommanda l'orphelin.

— Pourquoi ? s'étonna Tomas.

— Oh ? Je ne t'ai pas dit ? s'écria son ami avec un sourire malicieux. Le duc veut que tu dînes avec la cour et que tu dises à la reine des elfes ce que tu as vu sur le navire.

Tomas ressembla brusquement à un animal pris au piège.

— Moi ? Dîner dans la grande salle ? (Il pâlit.) Et parler ? À la reine ? Mais comment ?

Pug éclata de rire.

— C'est facile. Tu ouvres la bouche et les mots sortent.

Tomas lui envoya un crochet et il se pencha pour esquiver. Son ami continua le mouvement et Pug l'attrapa par-derrière. Il avait de la force dans les bras, même s'il n'était pas aussi grand que Tomas, si bien qu'il souleva aisément son ami du sol. Tomas se débattit jusqu'à ce qu'ils finissent rapidement tous les deux par éclater d'un fou rire irrésistible.

— Pug, lâche-moi.

— Pas tant que tu ne seras pas calmé.

— C'est bon. Pug le reposa.

— Qu'est-ce qui m'a valu cette attaque ? voulut-il savoir.

— Ton air suffisant et le fait que tu ne me l'aies dit qu'au tout dernier instant.

— D'accord. Donc, je suis désolé d'avoir attendu pour te le dire. Quoi d'autre ?

Tomas semblait mal à l'aise mais la pluie ne devait pas en être seule responsable.

— Je ne sais pas comment on mange avec des gens de qualité. J'ai peur de mal faire.

— C'est facile. Tu me regardes et tu fais comme moi. Tu prends la fourchette dans la main gauche et tu coupes avec le couteau. Ne bois pas l'eau dans les bols : c'est pour se laver les mains. Il faut beaucoup les utiliser, parce que tes mains deviennent vite très grasses à cause des côtelettes. Fais bien attention à lancer les os aux chiens par-dessus ton épaule et pas au sol devant la table ducale. Et ne t'essuie pas la bouche sur ta manche, utilise la nappe, c'est pour ça qu'elle est faite.

Pendant que Pug expliquait les points les plus délicats de l'étiquette à son ami, ils allèrent aux quartiers des soldats. Tomas paraissait impressionné par le grand savoir de l'orphelin.

Tantôt Tomas avait mal au cœur, tantôt il souffrait. Chaque fois que quelqu'un le regardait, il se sentait coupable d'avoir commis la plus affreuse erreur d'étiquette possible et il avait mal au cœur. Chaque fois que son regard glissait vers la haute table et qu'il apercevait la reine des elfes, son estomac se tordait, se nouait et le faisait souffrir.

Pug s'était arrangé pour que Tomas s'asseye près de lui à l'une des tables les plus écartées de la table ducale. Sa place habituelle était à la table de messire Borric, à côté de la princesse, mais Pug était heureux d'avoir une occasion de s'éloigner d'elle, car elle lui faisait encore sentir son déplaisir. Habituellement, elle parlait avec lui des milliers de petites choses qui intéressaient les dames de la cour, mais la nuit dernière elle l'avait purement et simplement ignoré, prodiguant toutes ses attentions à un Roland surpris et visiblement très heureux de l'aubaine. Pug jugeait plutôt étrange sa propre réaction, un mélange de soulagement et d'irritation. Soulagé de ne plus subir sa colère, il trouvait néanmoins les courbettes de l'écuyer on ne peut plus déplaisantes.

Ces derniers temps, l'orphelin avait été troublé par l'hostilité de Roland à son égard, mal dissimulée par des manières un peu raides. Il n'avait jamais été aussi proche de lui

que l'avait été Tomas, mais ils n'avaient jamais eu de raison de se disputer auparavant. Roland avait toujours joué en compagnie des garçons de l'âge de Pug. Il ne s'était jamais caché derrière son rang en cas de brouille avec des garçons du commun, se déclarant toujours prêt à régler l'affaire de la manière que l'on jugerait nécessaire. Comme il était déjà bon combattant en arrivant à Crydee, ses différends eurent vite tendance à se régler de manière plutôt pacifique. Mais maintenant que ses relations avec Roland se faisaient tendues, Pug se surprenait à envier à Tomas ses talents de bagarreur. Son ami était le seul que l'écuyer n'ait jamais réussi à battre à poings nus, leur première rencontre s'étant achevée brutalement sur un coup sonore asséné à Roland. Aussi sûr que le soleil se levait chaque matin, Pug savait qu'une confrontation avec le jeune châtelain approchait. Il la craignait, mais serait soulagé quand elle se produirait.

Pug jeta un coup d'œil à Tomas et trouva son ami plongé dans ses propres malheurs. Il reporta son attention sur Carline. Il se sentait submergé par la présence de la princesse, mais malgré toute sa séduction, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un certain malaise auprès d'elle. Il avait beau la trouver merveilleusement belle — ses boucles noires et ses yeux bleus enflammaient son imagination au point de le gêner —, les images étaient toujours un peu creuses, sans couleur, sans consistance, elles manquaient de la douce plénitude de l'époque où Carline n'avait été qu'une silhouette distante, inapprochable et inconnue. La proximité dont ils avaient pu bénéficier ces derniers temps, même si elle ne durait que depuis peu, l'empêchait d'entretenir ses anciennes rêveries. La princesse était vraiment trop compliquée pour un simple rêve. En bref, elle le mettait mal à l'aise, mais la voir avec Roland lui faisait oublier ses conflits personnels à son sujet, faisant resurgir des émotions moins logiques, plus primaires. Il devenait jaloux.

Pug soupira et secoua la tête en réfléchissant à son propre malheur, oubliant celui de Tomas. *Au moins, songea-t-il, je ne suis pas le seul à souffrir.* Au déplaisir évident de Roland, Carline était pour l'instant en pleine conversation avec le prince Calin d'Elvandar, le fils d'Aglaranna. Ce dernier semblait avoir

le même âge qu'Arutha, ou Lyam, mais c'était aussi le cas de sa mère, en fait, qui paraissait juste vingt ans. Tous les elfes, hormis Tathar, le plus vieux conseiller de la reine, avaient l'air assez jeune et Tathar lui-même ne semblait pas plus vieux que le duc.

Lorsque le repas prit fin, la plupart des membres de la cour ducale se retirèrent. Messire Borric se leva, offrit son bras à Aglaranna et guida vers la salle du conseil ceux qu'il avait convoqués.

Pour la troisième fois en deux jours, les garçons se retrouvèrent dans cette salle. Pug s'y sentit plus à l'aise que les fois précédentes, en partie grâce au copieux repas qu'il venait d'ingérer. Mais Tomas semblait plus troublé encore qu'avant. Lui qui avait passé l'heure précédant le dîner à dévorer des yeux la reine des elfes paraissait, dans ces quartiers plus petits, vouloir regarder partout sauf dans sa direction. Pug avait l'impression qu'Aglaranna avait remarqué le comportement du garçon et qu'elle en souriait, mais il n'en était pas sûr.

Calin et Tathar, les deux elfes qui avaient suivi la reine, se rendirent immédiatement auprès de la petite table où se trouvaient le bol et les objets pris sur le soldat tsurani. Ils les examinèrent de près, fascinés par chaque détail.

Le duc décréta l'ouverture du conseil et les deux elfes allèrent s'installer sur leur chaise, de chaque côté de la reine. Pug et Tomas se placèrent près de la porte, comme d'habitude.

— Nous vous avons raconté tout ce que nous savons et vous venez d'en voir les preuves, déclara messire Borric. Si vous pensez que cela peut vous être utile, les garçons peuvent vous expliquer à nouveau ce qui s'est passé sur le navire.

La reine inclina la tête, mais ce fut Tathar qui prit la parole.

— J'aimerais entendre l'histoire de leur bouche, Votre Grâce. Le duc fit signe aux garçons d'approcher, ce qu'ils firent.

— Lequel d'entre vous a trouvé cet étranger ? leur demanda Tathar. Tomas lança un regard à Pug pour lui faire comprendre qu'il préférait que ce soit lui qui réponde.

— Nous l'avons découvert ensemble, monsieur, expliqua l'orphelin sans savoir exactement comment s'adresser à l'elfe.

Mais ce dernier parut se contenter du titre de politesse. Pug lui raconta les événements de la journée en s'efforçant de ne rien oublier. Quand il eut achevé son récit, Tathar lui posa une série de questions qui l'obligèrent à se creuser la tête et à ajouter quelques détails supplémentaires.

Lorsqu'il eut fini, Pug recula. Tathar répéta le processus avec Tomas. Celui-ci, visiblement déconfit, commença sur un ton hésitant. La reine des elfes lui adressa un sourire rassurant mais ça ne fit que le déstabiliser un peu plus et il fut rapidement congédié.

Les questions de Tathar permirent d'apporter quelques détails supplémentaires sur le navire, de petites choses que les garçons avaient oubliées : des seaux remplis de sable dispersés sur le pont, des râteliers qui avaient dû contenir des lances, justifiant l'hypothèse d'Arutha selon laquelle il devait s'agir d'un vaisseau de guerre.

Tathar se pencha en avant.

— Nous n'avons jamais entendu parler d'un tel navire. Par certains côtés, il ressemble à beaucoup d'autres vaisseaux, mais il y a également de nombreux détails qui diffèrent. Vous nous avez convaincus.

Comme s'il avait attendu un signal silencieux, Calin prit la parole :

— Depuis la mort du roi mon père, je fais office de chef de guerre d'Elvandar. Je supervise les éclaireurs et les patrouilles qui gardent nos bois. Il y a quelque temps, nous nous sommes rendu compte qu'il s'était passé des choses étranges dans la grande forêt, au sud du fleuve Crydee. Plusieurs fois, nos coursiers ont repéré des traces laissées par des hommes, dans des parties isolées de la forêt. On en a même trouvé près des frontières d'Elvandar et jusqu'à la passe du Nord, près des monts de Pierre.

« Nos éclaireurs ont essayé pendant des semaines de retrouver ces hommes, mais il n'en restait que des traces, rien de ce qu'on pouvait s'attendre à trouver après le passage d'un groupe d'éclaireurs ou de combattants. Ces gens mettaient beaucoup de soin à dissimuler leur présence. S'ils n'étaient pas passés si près d'Elvandar, ils auraient pu ne jamais être

déTECTÉS, mais nul ne peut s'aventurer près de nos terres sans se faire remarquer.

« Il y a plusieurs jours, l'un de nos éclaireurs a aperçu une bande d'étrangers qui traversaient la rivière au bord de nos forêts, en direction de la passe du Nord. Il les a suivis pendant une demi-journée de marche, puis il les a perdus.

Fannon écarquilla les yeux.

— Un pisteur elfe a perdu leurs traces ? Calin inclina légèrement la tête.

— Ce n'était pas du fait de son incompetence. Ils sont simplement entrés dans un bosquet et ne sont jamais réapparus de l'autre côté. Il a suivi leurs traces jusqu'à l'endroit où elles disparaissaient.

— Je pense que nous savons maintenant où ils ont disparu, intervint Lyam d'un air sombre qui ne correspondait pas à sa nature et qui le faisait ressembler à son père plus encore que d'habitude.

— Quatre jours avant que votre message arrive, poursuivit Calin, j'ai pris la tête d'une patrouille qui avait repéré l'une de ces bandes. Nous sommes revenus près de l'endroit où elle les avait vus. C'étaient des hommes de petite taille, râblés, imberbes. Certains avaient les cheveux clairs, d'autres les cheveux sombres. Ils étaient dix et se déplaçaient dans la forêt avec beaucoup de précautions. Le moindre bruit les mettait en alerte. Malgré cela, ils n'ont pas remarqué que nous les suivions.

« Ils étaient tous vêtus de couleurs vives, de rouge, de bleu, certains de vert, d'autres de jaune, il n'y en avait qu'un qui était en robe noire. Ils portaient des épées semblables à celle qui se trouve sur la table et d'autres qui n'avaient pas de dents de scie, des boucliers ronds et des arcs bizarres, courts, avec une étrange double courbure.

Algon se pencha en avant.

— Ce sont des arcs recourbés, comme ceux qu'utilisent les Chiens Soldats de Kesh.

Calin écarta les bras.

— Kesh ne règne plus sur ces terres depuis des années et à l'époque où nous connaissions leur empire, ils n'utilisaient que de simples arcs en frêne ou en if.

Algon l'interrompit de nouveau, parlant avec passion :

— Ils ont un secret qui leur permet de fabriquer des arcs dans ce genre-là avec du bois et de la corne. Ils sont petits et puissants, pas autant qu'un arc long, bien sûr, mais quand même. Ils ont une portée impressionnante.

Borric se racla la gorge avec insistance, pour couper le maréchal dans ses discours passionnés sur l'armement.

— Si Son Altesse nous faisait l'honneur de continuer ? Algon se rassit, rouge de confusion.

— Je les ai suivis pendant deux jours, reprit Calin. Quand ils s'arrêtaient, ils montaient leur camp sans faire de feu et faisaient très attention à ne pas laisser de traces de leur passage. Tous les restes de nourriture et tous les excréments étaient rassemblés dans un sac qu'un membre de leur bande était chargé de transporter. Ils se déplaçaient en prenant beaucoup de précautions, mais nous n'avons pas eu de mal à les suivre.

« Quand ils sont arrivés au bord de la forêt, près de l'entrée de la passe du Nord, ils ont fait quelques marques sur un parchemin, ce qu'ils avaient déjà fait plusieurs fois au cours de leur voyage. Et puis l'homme vêtu de noir a mis en marche un objet bizarre et ils ont disparu.

Cette dernière remarque provoqua une certaine agitation parmi l'entourage du duc. Kulgan semblait particulièrement troublé.

Calin resta un moment silencieux avant d'ajouter :

— Je crois que la chose la plus étrange, c'était leur langue. Ils avaient une manière de parler qui ne ressemblait en rien à ce que je connais. Ils chuchotaient constamment, mais quand nous les entendions, leurs mots n'avaient aucun sens.

La reine prit alors la parole :

— Lorsque j'ai appris tout cela, je me suis inquiétée, car ces étrangers sont visiblement en train d'établir une carte de l'Ouest et se déplacent en toute liberté dans la grande forêt, les collines des monts de Pierre et maintenant le long des côtes du royaume. Comme nous ne cessons de recevoir des rapports toujours plus nombreux sur ces gens, nous nous sommes dit qu'il serait bon de vous prévenir. Il paraît qu'on a aperçu de nombreuses autres bandes non loin de la passe du Nord.

Arutha se pencha en avant et posa les bras sur la table.

— S'ils traversent la passe du Nord, ils trouveront la route qui mène à Yabon et aux Cités libres. Les neiges auront commencé à tomber dans les montagnes, ce qui pourrait bien permettre à ces étrangers de découvrir que nous ne pouvons pas recevoir de secours durant l'hiver.

L'espace d'un instant, le duc perdit son air stoïque habituel et l'on vit l'inquiétude se peindre sur son visage. Puis il reprit contenance.

— Il reste toujours la passe du Sud ; peut-être n'ont-ils pas encore cartographié la région jusque-là. S'ils étaient arrivés là-bas, les nains les auraient sans doute repérés, les villages des Tours Grises sont plus éloignés les uns des autres que ceux des monts de Pierre.

— Messire Borric, reprit Aglaranna, je ne serais jamais sortie d'Elvandar si je n'estimais pas la situation critique. Compte tenu de vos explications sur l'empire d'outre-monde, si ces gens sont aussi puissants que vous le dites, alors tous les peuples libres de l'Ouest ont des raisons de trembler. Même si les elfes éprouvent peu d'amour pour le royaume lui-même, nous respectons les gens de Crydee, car vous vous êtes toujours conduits de façon honorable et n'avez jamais cherché à envahir nos terres. Nous ferons alliance avec vous si jamais ces étrangers viennent conquérir cette région.

Le duc resta un moment immobile sur sa chaise.

— Je remercie la dame d'Elvandar de nous apporter l'aide du peuple elfe en cas de guerre. Nous vous sommes également redevables des nouvelles que vous nous apportez, car maintenant nous sommes en mesure d'agir. Si nous n'avions pas su ce qui se passait dans la grande forêt, nous aurions probablement laissé plus de temps à ces étrangers pour se préparer. (Il réfléchit un long moment, pesant ses mots.) Je suis pour ma part convaincu que ces Tsurani nous veulent du mal. Je comprends que l'on veuille aller à la découverte d'une terre étrange et nouvelle pour apprendre à connaître les gens qui y vivent, mais la faire cartographier par des soldats ne peut qu'être le prélude à une invasion.

— Ils vont probablement venir avec une puissante armée, admit Kulgan d'une voix fatiguée.

— Peut-être pas, rétorqua Tully en secouant la tête. Tous les yeux se tournèrent vers lui.

— Je n'en suis pas si sûr, insista-t-il. La plupart des choses que j'ai lues dans l'esprit de Xomich étaient très confuses, mais l'empire de Tsuranuanni est une nation qui ne fonctionne pas du tout comme la nôtre. Leur sens du devoir et des alliances me paraît très étranger à nos mœurs. Je ne saurais vous expliquer mon ressenti, mais je les soupçonne de vouloir d'abord nous mettre à l'épreuve, en n'envoyant qu'une petite partie de leurs forces. C'est comme s'ils portaient leur attention ailleurs et que nous n'étions qu'une arrière-pensée. (Il secoua la tête comme pour admettre ses incertitudes.) Je vous l'ai dit, ce n'est qu'une impression, rien de plus.

Le duc se redressa sur sa chaise et parla avec autorité :

— Nous allons agir. Je vais envoyer un message au duc Brucal de Yabon et en renvoyer un autre aux nains des monts de Pierre et des Tours Grises.

— Il serait bon d'apprendre ce que sait le petit peuple, reconnut Aglaranna.

— J'attends de leurs nouvelles, lui répondit Borric, mais nos messagers ne sont pas revenus, ni les pigeons qu'ils portaient.

— À cause des faucons, peut-être, suggéra Lyam. Les pigeons ne sont pas toujours sûrs. Mais il est aussi possible que nos messagers ne soient jamais arrivés chez les nains.

Borric se tourna vers Calin.

— Le siège de Carse date d'il y a quarante ans maintenant ; depuis, nous avons eu peu d'échanges avec les nains. Qui dirige les clans aujourd'hui ?

— Comme avant, les nains des monts de Pierre sont réunis sous la bannière de Harthorn, de la lignée de Hogar, au village de Delmoria. Les Tours Grises se rallient à la bannière de Dolgan, de la lignée de Tholin, au village de Caldara.

— Je connais les deux, même si je n'étais qu'un enfant quand ils ont levé le siège des frères des Ténèbres à Carse,

commenta le duc. Ce seront de puissants alliés en cas de troubles.

— Et pour les Cités libres, et le prince de Kronдор ? intervint Arutha. Son père recula sur sa chaise.

— Je dois y réfléchir, j'ai entendu dire qu'il y avait des problèmes à l'est. Je vais y penser cette nuit. (Il se leva.) Je vous remercie d'avoir participé à ce conseil. Rejoignez vos appartements et profitez-en pour vous reposer et vous rafraîchir. Réfléchissez à la manière dont nous pourrions lutter contre ces envahisseurs, s'ils viennent. Nous nous retrouverons demain.

La reine des elfes se leva. Le duc lui présenta son bras et l'accompagna hors de la salle dont Tomas et Pug ouvrirent la porte. Les garçons furent les derniers à sortir. Fannon demanda à Tomas de le suivre aux quartiers des soldats et Kulgan resta dans le couloir avec Tully et les deux conseillers elfes.

Le magicien se tourna vers son apprenti.

— Pug, le prince Calin m'a exprimé son intérêt pour ta petite bibliothèque de livres de magie. Veux-tu bien les lui montrer ?

Pug accepta et accompagna le prince dans l'escalier. Il ouvrit la porte de sa chambre, fit entrer Calin puis le suivit. Fantus, qui était endormi, se réveilla en sursaut et jeta à l'elfe un regard méfiant.

Calin traversa doucement la pièce pour s'approcher du dragonnet et lui dit quelques mots dans une langue que Pug ne comprenait pas. Fantus se rassura et étendit le cou pour que le prince lui gratte la tête.

Au bout d'un moment, le dragonnet regarda Pug, attendant visiblement quelque chose.

— Oui, le dîner est fini, lui dit le garçon. La cuisine doit être pleine de restes. Fantus se rendit à la fenêtre avec un sourire affamé et la poussa du museau.

D'un battement d'ailes, il fut dehors et plana vers la cuisine.

Pug offrit un tabouret à Calin, mais le prince refusa gentiment :

— Merci, mais vos chaises et vos tabourets ne sont pas très confortables pour mon peuple. Je vais juste m’asseoir par terre, si vous m’y autorisez. Vous avez un animal familier pour le moins inhabituel, châtelain Pug, ajouta-t-il avec un petit sourire.

Le garçon se sentait un peu mal à l’aise d’inviter le prince des elfes dans sa pauvre chambre, mais les manières de celui-ci étaient si aimables qu’il commença à se détendre.

— Fantus est moins un animal familier qu’un invité permanent. Il a une volonté propre. Parfois, il disparaît pendant des semaines, mais la plupart du temps il reste ici. Il doit manger en dehors de la cuisine maintenant que Meecham est parti.

Calin demanda qui était Meecham. Pug le lui expliqua et ajouta :

— Kulgan l’a envoyé à Bordon par les montagnes, en compagnie de certains soldats du duc, avant que la passe du Nord ne soit bloquée par les neiges. Il n’a pas dit pourquoi il partait, Votre Altesse.

Ce dernier regarda l’un des livres du garçon.

— Je préfère que l’on m’appelle Calin, Pug. L’apprenti opina, soulagé.

— Calin, à votre avis, qu’est-ce que messire Borric a en tête ? L’elfe lui fit un sourire énigmatique.

— Le duc nous révélera bientôt ses plans, je pense. À mon avis, Meecham prépare la voie pour son seigneur au cas où il déciderait d’aller à l’est. Vous le saurez probablement demain matin. (Il leva le livre qu’il feuilletait.) L’avez-vous trouvé intéressant ?

Pug se pencha et lut le titre.

— *Le Traité sur l’animation des objets de Dorcas* ? Oui, bien qu’il m’ait paru parfois nébuleux.

— Bonne estimation. Dorcas était un peu nébuleux, ou en tout cas, c’est l’impression qu’il m’a laissée.

Pug sursauta.

— Mais Dorcas est mort il y a trente ans.

Calin fit un grand sourire, dévoilant une rangée de dents blanches et régulières. Ses yeux pâles brillèrent à la lumière de la lanterne.

— Vous ne connaissez pas grand-chose sur les elfes, je me trompe ?

— En effet, lui accorda Pug. Vous êtes le premier à qui je parle, même si je crois avoir déjà vu un elfe une fois, quand j'étais tout petit. Mais je n'en suis pas sûr. (Calin mit le livre de côté.) Je ne connais de vous que les descriptions de Martin l'Archer : vous parlez un peu aux animaux et à certains esprits. Vous vivez en Elvandar et dans les forêts elfiques alentour et vous restez essentiellement entre vous.

L'elfe rit, rendant un son doux et mélodieux.

— C'est presque juste. Connaissant mon ami l'Archer, je me doute que certaines de ses histoires ont été embellies, car bien qu'il ne soit pas menteur, il a un humour d'elfe. (L'expression de Pug montra qu'il ne comprenait pas l'allusion.) Selon vos critères, expliqua le prince, nous vivons très longtemps. Nous apprenons à apprécier le côté humoristique du monde et nous trouvons souvent très amusantes des choses qui laissent les hommes froids. On peut appeler ça une autre manière de voir la vie. Martin a appris cela de nous, je pense.

Pug acquiesça.

— Ses yeux moqueurs.

Calin leva un sourcil interrogateur.

— Beaucoup de gens trouvent Martin difficile à vivre, expliqua Pug. Ils le jugent différent, en quelque sorte. Une fois, j'ai entendu un soldat dire qu'il avait des yeux moqueurs.

— La vie n'a pas été facile pour Martin, soupira Calin. Il s'est retrouvé livré à lui-même très jeune. Les moines de Silban sont des hommes bons et gentils, mais ils sont mal équipés pour élever un garçon. Martin vivait dans les bois comme un sauvageon dès qu'il pouvait échapper à ses tuteurs. Je l'ai trouvé un jour, se battant avec deux de nos enfants — nous ne sommes pas très différents des hommes quand nous sommes jeunes. Les années passant, il a fini par devenir l'un des rares hommes libres d'aller et venir en Elvandar comme il le désire. C'est un ami que nous estimons beaucoup. Mais je pense qu'il porte le

poids de sa solitude, il n'est jamais tout à fait dans le monde des elfes ni dans celui des hommes, il est déchiré entre les deux.

Pug voyait subitement Martin sous un autre jour et décida d'essayer d'apprendre à mieux le connaître.

— Les histoires qu'il raconte sont-elles vraies ? demanda-t-il en revenant au sujet d'origine.

— Pour certaines choses, opina Calin. Comme les humains, nous parlons aux animaux en jouant sur les intonations pour les apaiser. Mais, comme nous ressentons mieux l'humeur des bêtes sauvages, nous sommes plus doués que les hommes pour communiquer avec eux. Martin dispose de ce pouvoir, dans une moindre mesure. Toutefois, nous ne parlons pas aux esprits. Nous connaissons certaines créatures que les humains considèrent comme tels — les dryades, les lutins, les farfadets — mais ce sont des êtres naturels qui vivent à la frontière de notre magie.

Cette remarque éveilla l'intérêt de Pug :

— Votre magie ?

— Elle est intrinsèque à notre peuple, mais c'est en Elvandar que nous la percevons le mieux. Il s'agit d'un héritage des âges anciens, qui nous permet de vivre en paix dans nos forêts. Là-bas, nous travaillons comme les autres, nous chassons, nous cultivons nos jardins, nous célébrons nos fêtes, nous éduquons nos enfants. Le temps passe lentement en Elvandar, car c'est un lieu sans âge. C'est pour cela que je me souviens d'avoir parlé avec Dorcas, car malgré mon apparente jeunesse, j'ai plus d'une centaine d'années.

— Une centaine... (Pug secoua la tête.) Pauvre Tomas, lui qui était déjà peiné d'apprendre que vous étiez le fils de la reine. Maintenant, il va être désespéré.

Calin inclina la tête, un demi-sourire aux lèvres.

— Le garçon qui était avec nous dans la salle du conseil ? Pug acquiesça.

— Ce n'est pas la première fois que ma mère la reine fait un tel effet à un humain, bien que les gens plus âgés en masquent les effets plus aisément, expliqua le prince.

— Cela ne vous gêne pas ? demanda l'orphelin, se sentant responsable de son ami.

— Non, Pug, bien sûr que non. Tous les habitants d'Elvandar aiment leur reine et tous reconnaissent son insurpassable beauté. Que cela ait frappé votre ami ne m'étonne pas. Depuis que mon père le roi est mort, plus d'un audacieux chez les nobles de notre race a demandé la main d'Aglaranna. Maintenant que son deuil est fini, elle est libre de prendre un autre époux si elle le désire. Il est peu probable qu'elle choisisse une personne de votre race, car même s'il y a déjà eu des mariages de ce genre, ils sont très rares et finissent assez tristement pour les elfes. Ma mère est appelée à vivre plusieurs fois la vie d'un humain, si les dieux le permettent.

« Notre ami Tomas oubliera ses sentiments pour la grande dame des elfes, prédit Calin en regardant autour de lui. Tout comme la princesse finira par changer ses sentiments pour vous, je pense.

Pug se sentit gêné. Il s'était demandé de quoi avaient bien pu parler Carline et le prince elfe, mais il n'avait pas osé le demander.

— J'ai remarqué que vous aviez longuement discuté avec elle.

— Je m'attendais à rencontrer un héros de deux mètres avec des éclairs crépitant sur les épaules. Visiblement, vous avez tué une douzaine de trolls d'un geste de la main.

Pug rougit.

— Il n'y en avait que deux et c'était un accident. Les sourcils de Calin se relevèrent.

— Même deux, c'est remarquable. Moi qui croyais que cette fille s'était simplement entichée de vous. J'aimerais bien entendre l'histoire de votre bouche.

Le garçon lui expliqua ce qui était arrivé.

— C'est une histoire peu banale, Pug, commenta Calin lorsqu'il eut fini. Je ne connais pas grand-chose à la magie des hommes, mais j'en sais assez pour croire que ce que vous avez fait était aussi bizarre que le prétend Kulgan. La magie elfique est très différente de la magie humaine, mais nous comprenons la nôtre bien mieux que vous ne comprenez la vôtre. Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose, mais je peux vous dire avec certitude que parfois, quand le besoin se fait très pressant,

on peut faire appel à des ressources enfouies au plus profond de soi pour employer des pouvoirs latents.

— C'est ce que je m'étais dit, mais j'aimerais bien comprendre un peu mieux ce qui est arrivé.

— Cela viendra sans doute en son temps.

Pug regarda son hôte et poussa un profond soupir.

— J'aimerais bien comprendre Carline, aussi. Calin haussa les épaules et sourit.

— Qui sait ce qui se passe dans l'esprit d'autrui ? Je pense que vous resterez l'objet de toutes ses attentions pour quelque temps encore. Puis un autre la détournera peut-être de vous. Le jeune Roland peut-être. Il semble qu'elle l'ait complètement envoûté.

— Roland ! renifla Pug. Ce... ce raseur ! Calin sourit d'un air ironique.

— Ainsi vous appréciez la princesse ?

Pug leva les yeux au plafond, comme s'il cherchait un avis supérieur.

— Je l'aime bien, c'est vrai, admit-il avec un long soupir. Mais je ne sais pas si ça va plus loin. Parfois je pense que oui — tout particulièrement quand Roland lui fait la cour — et, à d'autres moments, je me dis que non. Elle m'empêche de penser clairement et j'ai toujours l'impression de lui dire ce qu'il ne faut pas.

— Contrairement à l'écuyer Roland, lui souffla Calin.

— Il est né et il a été éduqué à la cour, opina Pug. Il sait ce qu'il faut dire. (Il se coucha sur ses coudes et soupira d'un air songeur.) J'imagine qu'il m'agace juste parce que je suis jaloux. Il me donne l'impression que je ne suis qu'un lourdaud mal élevé avec des pierres à la place des mains et des troncs au lieu des pieds.

Calin acquiesça d'un air compréhensif.

— Je ne me considère pas comme un expert dans les manières de votre peuple, Pug, mais j'ai passé assez de temps en compagnie des humains pour savoir que vous décidez vous-mêmes comment vous vous sentez. Roland vous donne l'impression que vous êtes maladroit uniquement parce que vous le laissez faire.

« Je parierais que Roland se sent comme vous quand les positions sont inversées. Les défauts que l'on voit chez les autres ne sont jamais aussi terribles que ceux que l'on voit en soi. Roland vous envie peut-être votre franc-parler et votre honnêteté.

« Quoi qu'il en soit, ce que vous ferez, Roland et vous, aura peu d'effet sur la princesse tant qu'elle voudra n'en faire qu'à sa tête. Elle vous a idéalisé un peu, comme votre ami l'a fait avec notre reine. À moins que vous ne deveniez affreusement ennuyeux, elle n'en démordra pas tant qu'elle ne sera pas prête. Je crois qu'elle vous destine à devenir son époux.

Pug en resta bouche bée un moment.

— Son époux ? répéta-t-il.

Calin sourit.

— Les jeunes se préoccupent souvent beaucoup trop des choses qui ne seront réglées que dans plusieurs années. Je soupçonne sa détermination en la matière d'être autant due à vos hésitations qu'à une juste mesure de votre valeur. Comme de nombreux enfants, Carline veut tout simplement ce qu'elle ne peut pas avoir. Le temps décidera de l'issue de la chose, ajouta t-il amicalement.

Pug se pencha en avant, l'air inquiet.

— Oh, quelle catastrophe. La moitié des garçons du château se croient amoureux de la princesse. Si seulement ils savaient à quel point la réalité peut être terrifiante. (Il ferma les yeux un long moment.) J'ai mal à la tête. Je croyais qu'elle et Roland...

— C'est peut-être juste un moyen d'attirer votre attention, lui répondit Calin. Malheureusement, cela semble avoir créé une rivalité entre vous.

— Je crois bien, acquiesça-t-il doucement. Roland est plutôt gentil. Nous étions un peu amis. Mais depuis que j'ai été anobli, il est ouvertement hostile. J'essaye de l'ignorer, mais il finit toujours par me porter sur les nerfs. Je devrais peut-être essayer de lui parler.

— Ce serait une bonne chose, je crois. Mais ne vous étonnez pas s'il ne veut pas vous écouter. Elle l'a sans doute complètement envoûté.

Ce sujet-là commençait à donner la migraine à Pug qui profita de l'allusion aux sortilèges pour demander :

— Est-ce que vous accepteriez de m'en dire plus sur la magie elfique ?

— Notre magie est ancienne. Elle fait partie de nous-mêmes et se trouve dans tout ce que nous faisons. Nos bottes permettent de marcher silencieusement, même pour les humains, et nos arcs atteignent mieux leur cible, car c'est ainsi que fonctionne notre magie. Elle est en nous, dans nos forêts, nos œuvres. Parfois, on peut la manipuler de manière plus subtile, quand on la comprend bien... c'est ce que font nos tisseurs de sort, comme Tathar. Mais ce n'est pas facile, car notre magie résiste beaucoup à la manipulation. Elle ressemble à l'air, toujours autour de nous, mais invisible. Cependant, comme l'air que l'on sent sous la forme du vent, elle possède une certaine substance. Les hommes disent que nos forêts sont enchantées, car depuis le temps que nous y vivons, notre magie a façonné les mystères d'Elvandar. Nous y vivons en paix. Nul ne peut entrer en Elvandar sans y avoir été invité au préalable, hormis en usant de puissants pouvoirs. Même les frontières les plus reculées des forêts elfiques mettent mal à l'aise les gens qui s'y aventurent avec de mauvaises intentions. Cela n'a pas toujours été le cas : par le passé nous nous mêlions aux autres, les Moredhels, ceux que vous nommez la confrérie de la Voie des Ténèbres. Depuis la rupture, lorsque nous les avons chassés de nos forêts, Elvandar a changé. C'est devenu notre terre, notre patrie, notre essence même.

— Est-ce que les frères des Ténèbres sont vraiment des cousins des elfes ? demanda Pug.

Les yeux de Calin s'assombrirent.

— Nous parlons peu de ces choses, avoua-t-il après quelques instants de silence, car nous aimerions bien que beaucoup d'entre elles soient fausses. Voici ce que je peux vous dire : il existe un lien entre les Moredhels, ceux que vous appelez la confrérie, et mon peuple, bien qu'il soit très vieux et ténu. Nous préférerions qu'il n'en soit pas ainsi, mais ce sont effectivement des cousins. Une fois de temps en temps, très

rarement, l'un d'eux revient vers nous, ce que nous appelons le Retour.

Le sujet semblait le mettre très mal à l'aise.

— Je suis désolé d'avoir..., commença Pug. Calin écarta ses excuses d'un geste.

— Un chercheur n'a pas à s'excuser pour sa curiosité, Pug. C'est juste que je préférerais ne pas avoir à en dire plus à ce sujet.

Ils discutèrent jusque tard dans la nuit, de beaucoup de choses. L'apprenti magicien était fasciné par le prince elfe et se sentait très flatté que Calin s'intéresse à sa conversation.

— Il vaut mieux que je me retire, finit par dire le prince. Bien que je n'aie pas besoin de beaucoup de repos, il m'en faut un peu. Et je pense que vous en avez besoin aussi.

Pug se leva en répondant :

— Merci de m'avoir appris tant de choses. (Puis il sourit, un peu embarrassé.) Et de m'avoir parlé de la princesse.

— Vous aviez besoin d'en parler.

Pug guida Calin jusqu'au couloir principal, où un serviteur le conduisit à ses appartements. Le garçon retourna à sa chambre et s'allongea pour dormir, rejoint par un Fantus grognon, trempé et indigné d'avoir dû voler sous la pluie. Le dragonnet s'endormit très vite. Pug, en revanche, continua à regarder la faible lumière de son pot à feu danser au plafond, incapable de trouver le sommeil. Il essaya de chasser de sa tête les guerriers venus d'ailleurs, mais les images de soldats vêtus de couleurs vives se glissant dans les forêts de l'Ouest l'empêchaient de dormir.

Le lendemain matin, l'atmosphère était morose au château de Crydee. Les serviteurs avaient tout raconté sur les Tsurani, même s'ils manquaient de précisions. Tout le monde travaillait, guettant les potins sur ce qu'allait faire le duc. Tout le monde s'accordait sur une chose : Borric conDoin, duc de Crydee, n'était pas homme à attendre sans rien faire. Il allait agir, et vite.

Pug s'était installé sur une botte de paille et regardait Tomas s'entraîner à l'épée en frappant sur un poteau, d'un côté,

de l'autre, inlassablement. Mais il n'avait pas le cœur à frapper et finit par jeter l'épée par terre, dégoûté.

— Je n'arrive à rien. (Il rejoignit Pug et s'assit près de lui.) Je me demande de quoi ils sont en train de parler.

Pug haussa les épaules. Ce « ils » faisait référence au conseil ducal. Cette fois on n'avait pas demandé aux garçons de participer et les quatre dernières heures avaient passé très lentement.

Brusquement, la cour grouilla de serviteurs qui se précipitaient vers les portes.

— Viens, dit Tomas.

Pug sauta de son ballot de paille et suivit son ami. Ils contournèrent le donjon juste à temps pour voir les gardes se mettre au garde-à-vous comme la veille. Il faisait plus froid, mais il ne pleuvait pas cette fois-ci. Les garçons grimpèrent sur le même chariot.

— Je crois que la neige va tomber plus tôt que d'habitude cette année, fit remarquer Tomas en frissonnant. Peut-être bien demain.

— Si c'est vrai, ce sera la chute de neige la plus précoce de mémoire d'homme. Tu aurais dû prendre ta cape. Maintenant que tu as bien sué avec ton entraînement, tu vas geler.

— Par les dieux ! grimaça Tomas. On dirait ma mère.

Pug adopta aussitôt un air exaspéré et prit une voix aiguë et nasillarde :

— Et ne viens pas te jeter dans mes bras tout bleu de froid, en toussant comme un perdu, pour te faire réconforter. Il n'est pas question que tu t'en tires à si bon compte, Tomas Megarson.

— Là, c'est tout à fait elle, approuva Tomas en souriant.

Ils se retournèrent en entendant les grandes portes s'ouvrir. Le duc et la reine des elfes sortirent du donjon central devant les autres invités, Borric tenant la main d'Aglaranna en signe d'adieu amical. La reine porta ensuite les mains à sa bouche et chanta une série de paroles musicales, qui sans être fortes couvrirent malgré tout le bruit de la foule. Les serviteurs qui se tenaient dans la cour se turent et l'on entendit bientôt le claquement des sabots à l'extérieur du château.

Douze chevaux blancs passèrent les portes au trot et se cabrèrent pour saluer la reine. Les elfes montèrent rapidement, chacun d'eux sautant sans aide sur le dos d'une des montures. Ils levèrent la main pour saluer le duc puis firent volte-face et sortirent du château au galop.

Quelques minutes après leur départ, la foule était encore là, comme si les gens n'arrivaient pas à admettre qu'ils ne verraient plus les elfes, probablement de toute leur vie. Lentement, ils retournèrent à leurs travaux.

Tomas avait les yeux perdus dans le vague.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pug en se tournant vers lui.

— J'aimerais bien voir Elvandar, un jour, répondit doucement son ami. Pug comprenait.

— Cela t'arrivera peut-être. Mais j'en doute, ajouta-t-il sur un ton plus léger. Je vais devenir magicien, toi guerrier et la reine régnera en Elvandar encore longtemps après notre mort.

Tomas sauta joyeusement sur son ami pour lutter avec lui en roulant dans le foin.

— Ah, c'est comme ça ! Eh bien, je te dis que j'irai en Elvandar un jour. (Il coinça Pug sous lui, en s'asseyant sur sa poitrine.) Et quand je le ferai, ce sera en héros, avec des dizaines de victoires contre les Tsurani. La reine m'accueillera avec tous les honneurs. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Pug essaya de repousser son ami en riant.

— Moi je serai le plus grand magicien de ces terres.

Ils se mirent à rire tous les deux. Une voix interrompit leur jeu.

— Pug ! Te voilà.

Tomas s'écarta pour permettre à son ami de s'asseoir. La puissante stature de Gardell le forgeron approchait. C'était un homme au torse énorme, qui n'avait plus beaucoup de cheveux mais qui portait une barbe noire bien fournie. Ses bras étaient noirs de suie et son tablier était constellé de petites brûlures. Il s'arrêta devant le chariot et mit les poings sur ses hanches.

— Je t'ai cherché partout. J'ai cette hotte que Kulgan m'a demandé de te faire pour ton pot à feu.

Pug s'extirpa du chariot et Tomas le suivit de près. Ils accompagnèrent Gardell à la forge qui se trouvait derrière le donjon central.

— Sacrée bonne idée, cette hotte, commenta le robuste forgeron. Trente ans de forge sans que je pense jamais à faire une hotte pour un pot à feu. Je m'y suis mis dès que Kulgan m'en a parlé.

Ils entrèrent dans la forge, un vaste atelier avec deux foyers, un grand et un petit, ainsi que des enclumes de diverses tailles. Toutes sortes de choses traînaient là, pour réparation : des armures, des fers pour étrier, des ustensiles de cuisine, Gardell alla au plus grand des deux foyers et prit la hotte. Elle mesurait environ un mètre de côté sur un mètre de haut et formait un cône percé d'un trou dans sa partie supérieure. Plusieurs longueurs de tuyau de métal très fin étaient posées à côté.

Gardell leur tendit sa création pour qu'ils puissent l'étudier.

— Je l'ai faite très fine, avec beaucoup d'étain pour qu'elle reste très légère. Trop lourde, elle risquerait de tomber. (Du bout du pied, il montra plusieurs tiges de métal.) On va percer quelques petits trous au plafond et utiliser ça pour la tenir. Ça va probablement prendre un peu de temps pour bien ajuster les choses, mais je pense que ton idée devrait marcher.

Pug fit un large sourire car il était très content de voir son idée se concrétiser. Cela lui donnait une sensation nouvelle et gratifiante.

— Quand pouvons-nous l'installer ?

— Maintenant, si tu veux. Je t'avoue que j'aimerais la voir marcher.

Pug prit quelques tuyaux, Tomas se chargea du reste. Les bras encombrés, ils partirent vers la tour du magicien, suivis par un forgeron jubilant.

Kulgan était perdu dans ses pensées quand il commença à grimper l'escalier pour aller à sa chambre. Soudain, un cri retentit d'en haut :

— Attention !

Le magicien leva les yeux juste à temps pour voir un bloc de pierre dévaler l'escalier, rebondissant de marche en marche comme pris d'ivresse. Il fit un bond de côté et la pierre frappa le mur juste à l'endroit où il se trouvait un instant auparavant. Elle s'arrêta en bas des marches. Il y avait de la poussière de mortier dans l'air, ce qui fit éternuer Kulgan.

Tomas et Pug descendirent l'escalier en courant, visiblement affolés. Lorsqu'ils virent que personne n'avait été blessé, ils eurent tous deux l'air soulagé.

— Que signifie ceci ? demanda le magicien en levant un regard sinistre vers les deux garçons.

Pug semblait embarrassé et Tomas aurait bien voulu se cacher en rentrant dans le mur. L'orphelin prit la parole en premier.

— Nous essayions de descendre la pierre dans le jardin et elle a comme qui dirait glissé.

— Comment ça, glissé ? Cela ressemble davantage à une fuite éperdue vers la liberté. Mais pourquoi est-ce que vous portiez cette pierre et d'où vient-elle ?

— C'est la pierre qui était descellée dans mon mur, répondit Pug. Nous l'avons sortie pour que Gardell puisse mettre en place le dernier tuyau. C'est pour mon pot à feu, vous vous souvenez ? ajouta-t-il comme Kulgan ne semblait toujours pas comprendre.

— Ah, oui. Maintenant, je m'en souviens. Un serviteur arriva pour s'enquérir de la raison de tout ce bruit et Kulgan lui demanda d'aller chercher deux ouvriers dans la cour pour sortir le bloc.

— Je pense qu'il vaut mieux que des gens un peu plus grands que vous se chargent de déménager cette pierre, expliqua le magicien aux garçons. Maintenant, allons voir cette merveille.

Ils grimpèrent l'escalier jusqu'à la chambre du garçon et trouvèrent Gardell en train d'installer le dernier tuyau. Le forgeron se retourna à leur entrée.

— Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez ?

Le pot avait été placé un peu plus près du mur et la hotte était soutenue par quatre baguettes de métal. Toute la fumée

était aspirée dans la hotte et éjectée dehors par le tuyau de tôle. Malheureusement, le trou laissé par la pierre était considérablement plus gros que le tuyau et le vent rabattait dans la pièce la majeure partie de la fumée.

— Kulgan, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Pug.

— Eh bien, mon garçon, c'est assez impressionnant, mais je ne vois pas beaucoup d'amélioration pour l'atmosphère de la pièce.

Gardell colla un bon coup à la hotte, qui rendit un son de cloche. Avec toute la corne qu'il avait aux mains, il ne risquait pas de se brûler sur le métal.

— Ça ira mieux dès que j'aurai bouché ce trou, mage. Je vais aller chercher un bout de ce cuir de bœuf que j'utilise pour les boucliers des cavaliers, je vais faire un trou dedans, le glisser autour du tuyau et le clouer au mur. En y ajoutant du produit pour tanner, la chaleur va le sécher et ce sera dur comme du bois. Ça va garder la chaleur en empêchant la pluie, le vent et la fumée de passer. (Le forgeron semblait content de son œuvre.) Bien, je vais aller chercher le cuir. Je reviens dans un instant.

Pug laissa éclater sa fierté de voir son invention réalisée et Tomas semblait aussi content que son ami. Kulgan eut un petit sourire pour lui-même. Tout à coup, Pug se tourna vers le magicien, se rappelant où il avait passé la journée.

— Quelles sont les nouvelles du conseil ?

— Le duc a envoyé des messages à tous les nobles de l'Ouest, en expliquant en détail ce qui est arrivé et en leur demandant de préparer leurs armées. J'ai peur que les scribes de Tully n'aient des jours difficiles devant eux, car messire Borric veut que tout soit fini au plus vite. Tully est dans tous ses états, le duc lui a donné l'ordre de rester pour servir de conseiller à Lyam, avec Fannon et Algon, pendant son absence.

— Comment ça ? demanda Pug sans comprendre.

— Oui, le duc, Arutha et moi partons vers les Cités libres puis à Krondor, pour parler au prince Erland. Je vais essayer d'envoyer un message en rêve à un de mes collègues cette nuit. Belgan vit au nord de Bordon. Il fera passer le message à Meecham, qui devrait être arrivé là-bas maintenant, pour qu'il

nous trouve un bateau. Le duc pense qu'il vaut mieux qu'il transmette lui-même le message.

Pug et Tomas semblaient très excités. Kulgan se doutait qu'ils auraient bien voulu l'accompagner tous les deux. Visiter Krondor serait la plus grande aventure de leur courte vie. Le magicien caressa sa barbe grise.

— Il sera difficile de continuer tes leçons, mais Tully peut t'apprendre quelques petites choses.

— S'il vous plaît, Kulgan, est-ce que je peux venir aussi ? supplia Pug qui semblait près d'éclater.

Son maître fit semblant d'être surpris.

— Que tu viennes ? Je n'y avais pas pensé. (Il se tut un moment pour laisser durer le suspense.) Eh bien... (Les yeux de Pug se firent suppliants.) Je crois que cela ne devrait pas poser de problème.

L'orphelin laissa échapper un cri et sauta en l'air. Tomas avait du mal à cacher son désappointement. Il se força à faire un faible sourire et à paraître heureux pour son ami.

Kulgan se dirigea vers la porte. Pug remarqua le visage désolé de Tomas.

— Kulgan ?

Le magicien se retourna, un petit sourire aux lèvres.

— Oui, Pug ?

— Tomas peut venir aussi ?

L'intéressé secoua la tête, car il n'était ni membre de la cour ni sous la responsabilité du magicien. Mais ses yeux fixaient Kulgan d'un air implorant.

— Je crois qu'il vaut mieux vous garder ensemble, pour concentrer les ennuis en un seul lieu, répliqua le magicien avec un grand sourire. Tomas peut donc nous accompagner. Je vais arranger cela avec Fannon.

Tomas hurla et les deux garçons se donnèrent de fortes tapes dans le dos.

— Quand partons-nous ? demanda Pug.

— Sous cinq jours, répondit Kulgan en riant. Peut-être plus tôt, si le duc reçoit des nouvelles des nains. On envoie des coursiers voir si la passe du Nord est dégagée. Si elle ne l'est pas, nous emprunterons la passe du Sud.

Kulgan sortit, laissant les deux garçons danser dans les bras l'un de l'autre en hurlant d'excitation.

Chapitre 7

ENTENTE

Pug traversa la cour à toute vitesse. La princesse lui avait envoyé un mot pour lui donner rendez-vous dans le jardin de fleurs. C'était le premier mot que lui envoyait Carline depuis leur dernière rencontre où elle était partie furieuse ; c'est pourquoi Pug était très inquiet. Il ne voulait pas être en mauvais termes avec elle, en dépit des sentiments conflictuels qu'il éprouvait. Deux jours auparavant, après sa brève discussion avec Calin, il était allé voir le père Tully et avait longuement parlé avec lui.

Le vieux prêtre avait accepté de prendre le temps de discuter avec le garçon, malgré le travail considérable que le duc exigeait de son équipe. Cette discussion avait beaucoup aidé Pug, qui en était ressorti plus sûr de lui. « Cesse de t'inquiéter de ce que pense ou ressent la princesse et essaye de découvrir ce que pense ou ressent Pug. » — telle avait été la conclusion de Tully.

Le garçon avait suivi les conseils du prêtre et savait désormais ce qu'il dirait si Carline commençait à lui parler d'une quelconque « entente » entre eux. Pour la première fois depuis des semaines, il avait l'impression de savoir à peu près où il allait — même s'il ne savait pas vraiment où le mènerait cette voie.

En arrivant au jardin de la princesse, il tourna au coin et s'arrêta, car au lieu de Carline, ce fut Roland qu'il trouva en bas des marches. Un petit sourire aux lèvres, Roland le salua d'un signe de tête.

— Bonjour, Pug.

— Bonjour, Roland, répondit le garçon en regardant autour de lui.

— Tu attendais quelqu'un ? demanda l'écuyer en se forçant à prendre un ton léger que démentait complètement son air agressif — il avait la main négligemment posée sur le pommeau de son épée.

Hormis son arme, il était habillé comme d'habitude, avec un pantalon de couleur, une tunique vert et or et de hautes bottes de cavalerie.

— Eh bien, en fait, je m'attendais à voir la princesse, avoua Pug d'un air un peu méfiant.

Roland feignit la surprise.

— Vraiment ? Dame Glynis m'a plus ou moins parlé d'un mot, mais j'avais cru comprendre qu'il y avait des tensions entre vous...

Ces derniers jours, Pug s'était efforcé de se montrer très compréhensif envers Roland, mais son attitude désinvolte et supérieure ainsi que son hostilité chronique l'irritaient au plus haut point. Laissant l'exaspération le gagner, il répliqua :

— Entre nobles, Roland, laisse-moi t'expliquer quelque chose : mes relations avec Carline ne te regardent pas !

L'écuyer, furieux, s'empourpra et s'avança, baissant les yeux sur Pug qui était plus petit que lui.

— Je t'en ficherais, que ça ne me regarde pas ! Je ne sais pas à quoi tu joues, Pug, mais si jamais tu lui fais le moindre mal, je...

— Moi, lui faire du mal ! le coupa Pug, estomaqué par la violence de la colère de Roland et furieux de ses menaces. C'est elle qui nous dresse l'un contre l'autre...

Brusquement, il sentit le sol vaciller sous ses pieds et s'élever violemment pour le frapper dans le dos. Des lumières éclatèrent dans ses yeux et une cloche résonna dans sa tête. Il lui fallut un long moment pour comprendre que Roland venait de le frapper. Pug secoua la tête et arrêta de voir flou. Alors il aperçut l'autre, plus vieux et plus grand que lui, debout au-dessus de lui, les deux poings fermés.

— Si jamais tu dis encore du mal d'elle, je t'assomme, le menaça Roland en crachant ses mots.

Pug sentit la rage monter en lui et s'enflamma. Il se remit debout lentement, les yeux fixés sur l'écuyer qui se tenait prêt à se battre.

— Tu as eu deux ans pour la séduire, Roland, décréta froidement Pug, la bouche barrée d'un pli amer. Laisse tomber.

Roland pâlit et chargea, emportant Pug avec lui. Ils tombèrent tous les deux par terre en se battant. L'écuyer frappait l'orphelin sur les épaules et sur les bras sans le blesser vraiment. En roulant et en s'attrapant, les deux garçons ne pouvaient pas se faire grand mal. Pug réussit à passer un bras autour du cou de Roland et serra jusqu'à ce que son aîné frappe le sol furieusement. Soudain, ce dernier plaça son genou contre le torse de Pug et poussa. L'orphelin roula et se releva. Roland fit de même un instant plus tard et ils se remirent en garde. Le visage de l'écuyer passa de la rage à une colère froide et calculatrice. Il mesura la distance qui les séparait et s'avança prudemment, le bras gauche en protection devant lui, le poing droit juste devant son visage. Pug n'avait aucune expérience de ce genre de combat, que l'on appelait la boxe, bien qu'il ait déjà vu des gens la pratiquer pour de l'argent dans des spectacles itinérants. Roland avait montré plusieurs fois qu'il avait fait plus que s'intéresser à ce sport.

Pug chercha à prendre l'avantage et envoya un crochet rapide à la tête de Roland. Ce dernier esquiva en se penchant en arrière et Pug tourna sur lui-même. Alors, Roland bondit en avant et frappa de la main gauche la joue de son rival, dont la tête fut rejetée en arrière sous la violence du coup. Pug s'écarta en titubant et la droite de Roland manqua son menton d'un cheveu.

L'orphelin leva les mains pour se protéger d'un autre coup et secoua la tête pour se débarrasser des étoiles qui dansaient devant ses yeux. Il réussit de justesse à plonger sous le coup suivant. Puis il passa sous la garde de l'écuyer, le frappa en lui envoyant son épaule dans l'estomac et le refit tomber. Alors il lui sauta dessus et attrapa ses bras pour essayer de les bloquer. Roland donna un coup de coude dans la tempe de Pug qui s'effondra, momentanément étourdi.

Comme il se relevait, une violente douleur lui explosa au visage et le monde bascula de nouveau. Désorienté, incapable de se défendre, Pug sentit son rival le rouer de coups. Pourtant, il avait l'impression de se tenir à distance, comme si son corps était perdu dans la brume. Une sorte d'alarme sonna dans son esprit. Sans prévenir, un processus se déclencha au-delà de sa conscience affaiblie par la douleur. Des instincts primaires, presque bestiaux, prirent le dessus et une conscience décalée, qu'il ne comprenait pas, fit jaillir de lui une force nouvelle. Comme lors de sa rencontre avec les trolls, des lettres aveuglantes de feu et de lumière apparurent dans son esprit. L'apprenti magicien se lança dans une incantation silencieuse.

L'esprit de Pug était revenu à un état primitif. Dans son reste de conscience, il se voyait comme une créature primaire prête à tuer pour survivre. Toutes ses pensées étaient tendues vers la mort de son adversaire.

Soudain, une nouvelle alarme sonna dans l'esprit de Pug. Il sentit au fond de lui qu'il était en train de commettre quelque chose de profondément injuste et mauvais. Ses mois d'entraînement lui revinrent en tête et ce fut comme s'il entendait la voix de Kulkan lui crier : « Ce n'est pas ainsi que l'on doit user de son pouvoir ! » Pug déchira le voile mental qui lui couvrait les yeux.

La vue trouble et piquetée d'étoiles, il vit Roland à genoux à un mètre à peine devant lui, les yeux écarquillés, luttant vainement contre des doigts invisibles autour de sa gorge. Pug ne percevait aucun contact avec ce qu'il voyait mais quand son esprit commença à s'éclaircir, il comprit brusquement ce qui se produisait. Il se pencha en avant et attrapa les poignets de l'écuyer.

— Arrête, Roland ! Arrête ! Ce n'est pas réel. Il n'y a que tes mains sur ta gorge.

Roland, aveuglé par la terreur, semblait incapable de comprendre ce que lui hurlait Pug. Rassemblant le peu de forces qui lui restaient, ce dernier tira sur les mains de l'écuyer avant de lui donner une bonne gifle. Les yeux de Roland s'emplirent de larmes. Brusquement il avala bruyamment une grande goulée d'air.

— C'est une illusion, expliqua Pug, encore essoufflé. Tu étais en train de t'étouffer tout seul.

Roland haletait. La peur inscrite sur le visage, il s'écarta de Pug et essaya faiblement de tirer son épée. Son rival s'avança et lui attrapa fermement le poignet.

— C'est inutile, dit-il avec difficulté, en secouant la tête.

Roland regarda Pug dans les yeux et sa peur commença à refluer. Quelque chose chez lui sembla se briser et il n'y eut plus qu'un jeune homme épuisé allongé par terre. Respirant difficilement, Roland se rassit, des larmes dans les yeux.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Pug, très fatigué, s'appuya en arrière sur les mains et observa le beau visage torturé par le doute qui lui faisait face.

— C'est parce que tu es sous l'effet d'un charme plus irrésistible que tout ce que je pourrai jamais lancer. (Il regarda l'écuyer dans les yeux.) Tu l'aimes vraiment, n'est-ce pas ?

Les derniers vestiges de la colère de Roland se dissipèrent lentement mais l'éclat de ses yeux demeura vaguement craintif. Pug y lut aussi toute l'angoisse de son rival ainsi qu'une profonde douleur quand une larme roula sur sa joue. Ses épaules s'affaissèrent et il acquiesça, secoué de hoquets, incapable de parler. Un moment, il resta au bord des larmes, mais il réussit, malgré sa douleur, à les refouler et à reprendre contenance. Il prit une profonde inspiration, essuya ses yeux et inspira encore une fois. Puis il regarda Pug droit dans les yeux.

— Et toi ? lui demanda-t-il d'un air méfiant.

Pug s'allongea par terre, sentant ses forces lui revenir doucement.

— Je... je ne suis pas sûr. Elle me fait douter de moi-même. Je ne sais pas. Parfois je n'arrive pas à me la sortir de la tête et d'autres fois je voudrais être aussi loin d'elle que possible.

Roland montra qu'il comprenait tandis que ses dernières peurs refluaient.

— Moi, c'est ma tête que j'ai du mal à ne pas oublier loin de moi quand il s'agit de Carline.

Pug eut un petit rire. Roland le regarda, puis commença à rire aussi.

— Je ne sais pas pourquoi, dit Pug, mais je trouve ce que tu viens de dire terriblement drôle.

Son rival opina et se remit à rire. Bientôt, de grosses larmes leur coulèrent sur les joues.

Roland se remit un peu et commença à s'apaiser. Pug le regarda et dit :

— On en perd la tête ! s'écria Pug en le regardant — une remarque qui déclencha une nouvelle crise de rire.

— Eh bien ! dit sèchement une voix.

Les garçons se retournèrent et aperçurent Carline, suivie de deux dames de compagnie, qui les regardait. Pug et Roland se calmèrent immédiatement.

— Puisque vous semblez vous plaire autant, je ne vais pas vous déranger plus longtemps, déclara la princesse en jetant un regard désapprouvateur à ses deux prétendants, étalés par terre.

Les garçons échangèrent un regard puis, soudain, éclatèrent d'un rire tonitruant. Roland tomba à la renverse tandis que Pug, assis les jambes allongées, riait en se cachant le visage entre les mains. Carline, outrée, rougit et écarquilla les yeux. Prise d'une rage froide, elle dit : « Excusez-moi ! » et fit demi-tour, passant entre ses dames de compagnie. Pug et Roland l'entendirent s'exclamer en partant : « Ah, les hommes ! »

Les garçons restèrent assis un moment, le temps que leur fou rire se calme. Puis Roland se leva et tendit la main à Pug. Ce dernier la prit et laissa l'écuyer l'aider à se relever.

— Désolé, Pug. Je n'avais pas le droit de me mettre en colère contre toi. (La voix de Roland s'adoucit.) Je n'arrive pas à dormir sans penser à elle. Je guette chaque instant où je peux me retrouver avec elle. Mais depuis que tu l'as sauvée, elle n'a plus que ton nom à la bouche. J'étais si furieux que je crois bien que j'aurais pu te tuer, ajouta-t-il en touchant son cou douloureux. Mais en fait de te tuer, j'ai bien failli me faire tuer, moi.

Pug jeta un coup d'œil vers l'endroit où la princesse avait disparu et opina.

— Moi aussi, je suis désolé, Roland. Je n'arrive pas encore très bien à contrôler la magie et quand je perds mon calme, il

semble que les choses les plus terribles peuvent arriver, comme avec les trolls. (Il voulait faire comprendre à Roland qu'il restait lui-même, même s'il était devenu un apprenti magicien.) Je n'aurais jamais fait ça de mon plein gré — surtout à un ami.

L'écuyer regarda Pug un moment et lui fit un sourire mi-forcé, mi-désolé.

— Je comprends. J'ai mal agi. Tu avais raison : elle nous dresse l'un contre l'autre. C'est moi l'imbécile. C'est toi qui l'intéresses.

Pug prit un air tout déconfit.

— Crois-moi, Roland, je ne suis pas sûr qu'il faille m'envier. Le sourire de l'écuyer se fit plus franc.

— C'est sûr, elle a un sacré caractère.

Il avait le choix entre s'apitoyer sur lui-même et faire le bravache. Il choisit de faire le bravache.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Roland ? demanda Pug en secouant la tête.

L'intéressé eut l'air surpris, puis il éclata de rire.

— Ne viens pas me demander mon avis, Pug. Elle me mène par le bout du nez. Mais « un cœur de jeune fille change aussi souvent que les notes d'un fifre », comme dit le vieux dicton. Je ne peux pas t'en vouloir de ce que fait Carline. (Il lui adressa un clin d'œil plein de sous-entendus.) Malgré tout, ne t'étonne pas si je profite d'une saute de vent.

Pug rit malgré son épuisement.

— Je me disais aussi que tu te faisais un peu trop généreux. (Il prit un air songeur.) Tu sais, Roland, ce serait plus simple — pas mieux, mais plus simple — si elle continuait à m'ignorer. Je ne sais pas trop quoi penser de tout cela. Il faut que je finisse mon apprentissage. Un jour je vais avoir des terres à gérer. Et puis il y a cette histoire de Tsurani. Tout arrive si vite, je ne sais plus où donner de la tête.

Roland regarda Pug avec une sorte de compassion et mit la main sur l'épaule de son cadet.

— J'oublie que l'apprentissage et la noblesse sont deux choses encore nouvelles pour toi. Moi, je ne peux pas dire que j'ai beaucoup réfléchi à ces lourdes considérations, même si ma naissance a décidé de mon sort. Toutes ces réflexions sur

l'avenir, c'est assez aride. Je suis sûr qu'une bonne bière pourrait nous aider à faire passer les choses.

— J'aimerais bien, acquiesça Pug en se rajustant. Mais Megar risque de ne pas être du même avis, je le crains.

— Alors, mieux vaut que le maître cuisinier ne nous sente pas venir, répliqua Roland en se grattant le nez. Viens, je connais un endroit où les planches du cellier à bière sont disjointes. Nous devrions pouvoir prendre un verre ou deux sans nous faire remarquer.

L'écuyer fit mine de se mettre en route, mais Pug le retint :

— Roland, je suis désolé de m'être battu avec toi. Son rival le regarda un moment et sourit.

— Moi aussi. (Il tendit la main.) On fait la paix ?

— Entendu, répondit Pug en lui serrant la main.

Ils passèrent le coin du jardin de la princesse et s'arrêtèrent car on procédait sous leurs yeux à un supplice affreux. Tomas traversait la cour, de la caserne des soldats au petit portail, en armure complète — une vieille cotte de mailles sur un gambison, un heaume et de lourdes jambières en métal pardessus des bottes montantes. À un bras il avait un large bouclier et à l'autre une lourde lance de plus de trois mètres, ferrée au bout, qui pesait cruellement sur son épaule droite. Cela lui donnait un air comique, car il penchait un peu vers la droite et vacillait légèrement à chaque pas, luttant pour garder son équilibre.

Le sergent de la garde ducale lui donnait la cadence. Pug connaissait ce dernier, un vrai géant, très sympathique, du nom de Gardan. Sa peau sombre avouait son origine keshiane. Ses dents blanches étincelèrent dans sa barbe noire, bien fournie lorsqu'il vit Pug et Roland. Il était presque aussi large d'épaules que Meecham et avait la même démarche tranquille qui caractérise les chasseurs et les guerriers. Malgré quelques fils gris dans sa chevelure noire et ses trente années de service, son visage était resté jeune et sans rides.

— Halte ! aboya-t-il avec un clin d'œil adressé à Pug et à Roland. Tomas s'arrêta net.

— À droite, droite ! lança Gardan tandis que Pug et Roland approchaient (Tomas obéit.) Pour les seigneurs... Présentez... armes !

Tomas étendit le bras droit et inclina la lance pour saluer. Il laissa la pointe tomber un peu trop et faillit rompre le garde-à-vous pour la replacer.

Pug et Roland vinrent se placer à côté de Gardan, et le grand soldat les salua simplement et leur fit un grand sourire.

— Bonjour, messieurs. (Il se tourna vers Tomas un instant.) Épaulez, arme ! À vos postes... marche !

Tomas s'ébranla, se dirigeant vers le « poste » qui lui avait été assigné, c'est-à-dire la cour devant les casernements des soldats.

— Que se passe-t-il ? demanda Roland en riant. Un entraînement spécial ? Gardan, une main sur son épée, désigna Tomas de l'autre.

— Le maître d'armes Fannon a pensé qu'il serait salutaire pour notre jeune guerrier que quelqu'un veille à ce que la fatigue ou d'autres problèmes d'ordre mineur n'interfèrent pas avec son entraînement. C'est un coriace, ajouta-t-il en baissant légèrement la voix : il s'en sort bien, même s'il risque d'avoir un peu mal aux pieds à la fin.

— Pourquoi cet entraînement particulier ? insista Roland. Pug secoua la tête quand Gardan le leur expliqua :

— Notre jeune héros a perdu deux épées. La première, c'était compréhensible, car l'affaire du navire était vitale et dans l'excitation du moment on pouvait excuser un tel oubli. Mais la seconde a été trouvée sur le sol humide près d'un chariot le jour où la reine des elfes est partie avec ses gens et le jeune Tomas n'était nulle part en vue.

Pug savait que son ami avait complètement oublié son entraînement quand Gardell était arrivé avec la hotte pour son pot à feu.

Tomas arriva au bout du chemin qu'on lui avait fixé, fit demi-tour et commença à revenir. Gardan regarda les deux garçons blessés et épuisés et leur demanda :

— Dans quel pétrin ont bien pu aller se fourrer deux gentilshommes comme vous ?

— Ah..., répondit Roland en s'éclaircissant la gorge de manière théâtrale, j'ai donné à Pug sa première leçon de boxe.

Gardan s'approcha et prit le menton de Pug entre ses doigts, lui tournant la tête pour l'inspecter.

— Roland, rappelez-moi de ne jamais vous demander d'enseigner à mes hommes le maniement de l'épée — nous ne pourrions nous permettre de telles pertes, commenta le sergent en évaluant les dégâts. Vous allez avoir un œil superbe, demain matin, châtelain, ajouta-t-il en relâchant sa prise sur la tête de Pug.

— Comment se portent vos fils, Gardan ? lui demanda l'orphelin pour changer de sujet.

— Plutôt bien, Pug. Ils apprennent leur métier et rêvent de devenir riches. Il n'y a que mon cadet, Faxon, qui veuille toujours se faire soldat au prochain Choix. Les autres deviennent des experts charrons sous la tutelle de mon frère Jeheil. (Il sourit tristement.) Maintenant qu'il n'y a plus que Faxon, la maison me paraît très vide, même si ma femme semble plutôt contente de cette tranquillité. (Il eut un de ses irrésistibles sourires auxquels on ne pouvait que répondre.) Mais les aînés vont bientôt se marier et je vais avoir plein de petits-enfants et plein de bruit et de joie une fois de temps en temps.

— Puis-je parler au condamné ? s'enquit Pug comme Tomas approchait. Gardan se mit à rire, en caressant sa courte barbe.

— J'imagine que je pourrai regarder ailleurs un moment, mais soyez bref, châtelain.

Pug laissa le sergent bavarder avec Roland et vint se mettre à côté de Tomas alors que celui-ci faisait demi-tour pour aller de l'autre côté de la cour.

— Comment ça va ?

— Oh, très bien, répondit Tomas du coin de la bouche. Encore deux heures comme ça et je vais être bon pour l'enterrement.

— Tu n'as pas le droit de te reposer ?

— Toutes les demi-heures, j'ai droit à cinq minutes de garde-à-vous. (Il arriva à l'autre bout et fit un demi-tour

raisonnablement sec, puis reprit sa marche vers l'endroit où se tenaient Gardan et Roland.) Quand on a fini de poser la hotte, je suis retourné au chariot et j'ai vu qu'il n'y avait plus l'épée. J'ai cru que mon cœur allait s'arrêter. J'ai regardé partout. J'ai quasiment roué Rulf de coups, en pensant que c'était lui qui l'avait cachée pour me faire une sale blague. Quand je suis revenu à la caserne, Fannon était assis sur ma couche et graissait la lame. J'aurais juré que les autres soldats allaient défaillir tellement ils avaient du mal à se retenir quand il a dit : « Si tu te sens assez bon à l'épée, peut-être que tu aimerais t'entraîner à monter la garde avec une lance. » Une journée entière comme punition, ajouta tristement le garçon. J'ai l'impression que je vais mourir.

Ils passèrent à côté de Roland et de Gardan. Pug s'efforçait de ressentir de la sympathie pour son ami mais, comme les autres, il trouvait la situation comique. Cachant son amusement, il baissa la voix et lui dit tout bas :

— Je ferais mieux d'y aller. Si jamais le maître d'armes débarque, il pourrait te donner un jour de plus.

Tomas grogna à cette simple idée.

— Les dieux m'en préservent. Va-t'en, Pug.

— Quand tu en auras fini, murmura-t-il, rejoins nous dans la réserve à bière si tu te sens en état.

Puis il s'écarta de Tomas et rejoignit Roland et le sergent.

— Merci, Gardan.

— Ce fut un plaisir, Pug. Notre apprenti chevalier est doué, même si pour l'instant il ne doit pas en mener large. Il aime bien se faire remarquer.

— Bah, j' imagine qu'il ne perdra plus son épée de sitôt, opina Roland. Gardan éclata de rire.

— C'est bien vrai. Maître Fannon pouvait lui pardonner la première fois, mais pas la seconde. Il a pensé qu'il valait mieux que Tomas n'en fasse pas une habitude. Votre ami est le meilleur élève que le maître d'armes ait eu depuis le prince Arutha, mais ne le dites pas à Tomas. Fannon est toujours plus dur envers ses élèves les plus doués. Bien, bonne journée à vous deux, messieurs. Et, les garçons... (Ils s'arrêtèrent.) Je ne parlerai à personne de votre « première leçon de boxe ».

Ils remercièrent le sergent pour sa discrétion et se dirigèrent vers la réserve à bière, tandis que la voix de Gardan résonnait dans la cour pour donner la cadence.

Pug avait bien entamé sa deuxième chope de bière et Roland finissait sa quatrième quand Tomas apparut entre les planches disjointes. Sale et suant, il s'était débarrassé de son armure et de ses armes.

— Le monde doit être en train de s'écrouler, déclara-t-il en mimant une fatigue terrible. Fannon m'a libéré de mon entraînement plus tôt que prévu.

— Pourquoi ? demanda Pug.

Roland, assis sur un sac de grains à bière, se pencha paresseusement vers une étagère à côté de lui et y prit une chope. Il la lança à Tomas, qui la rattrapa au vol et la remplit au baril sur lequel l'écuyer appuyait les pieds.

Tomas but une longue gorgée, puis s'essuya la bouche du dos de la main.

— On prépare quelque chose. Fannon nous est tombé dessus, il m'a dit de lâcher mes jouets et il a pratiquement tiré Gardan pour le faire sortir de la cour tellement il était pressé.

— Peut-être que le duc se prépare à partir à l'est ? suggéra Pug.

— Peut-être. (Tomas regarda ses deux amis et vit leurs visages tuméfiés.) D'accord. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Pug regarda Roland et lui fit signe d'expliquer la raison de leur triste apparence. L'écuyer adressa à Tomas un sourire ironique.

— Nous nous sommes entraînés en vue du tournoi de boxe ducal.

Pug faillit s'étrangler avec sa bière et éclata de rire. Tomas secoua la tête.

— Vous faites une de ces paires ! Vous vous êtes battus pour la princesse ? Pug et Roland échangèrent un regard. Puis comme un seul homme, ils se jetèrent ensemble sur Tomas pour le plaquer au sol sous leur poids. Roland immobilisa Tomas puis, quand Pug réussit à le maintenir en place, prit une chope de bière à moitié remplie et la tint au-dessus de la tête de leur prisonnier.

— En ce lieu, je te sacre, Tomas, premier prophète de Crydee ! déclara-t-il solennellement.

Sur ce, il versa le contenu de la chope sur le visage du garçon qui se débattait.

— Moi aussi, ajouta Pug en éructant.

Il versa le reste de sa chope sur son ami, qui recracha de la bière en riant.

— J'avais raison ! J'avais raison ! (Il se débattit contre les deux garçons qui pesaient sur lui de tout leur poids.) Bon, dégagez ! Ou est-ce que je dois te rappeler, Roland, quelle est la personne qui t'a fait saigner du nez pour la dernière fois ?

L'écuyer s'écarta lentement, sa dignité le forçant, malgré son ivresse, à se déplacer avec une précision absolue.

— Tu as raison. (Se tournant vers Pug, qui s'était lui aussi écarté de Tomas, il ajouta :) Malgré tout, il faut que tout le monde sache clairement qu'à ce moment-là, la seule et unique raison pour laquelle Tomas a réussi à me faire saigner du nez, c'est qu'il a bénéficié durant le combat d'un avantage parfaitement injuste.

— Quel avantage injuste ? demanda Pug en regardant Roland d'un œil trouble. L'autre mit un doigt sur ses lèvres pour montrer que c'était un secret.

— Il gagnait, chuchota-t-il.

Puis il retomba en arrière sur son sac de grains tandis que Pug et Tomas éclataient de rire. Pug trouvait la remarque si drôle qu'il n'arrivait plus à s'arrêter, d'autant que l'hilarité de Tomas ne faisait qu'empirer les choses. Il se releva finalement, essoufflé, les côtes douloureuses.

— Dire que j'ai manqué ça, déplora-t-il en reprenant son souffle. Je faisais autre chose, mais je ne me rappelle plus quoi.

— Tu étais au village à réparer les filets, si je me souviens bien, quand Roland est arrivé de Tulan.

— Je me suis disputé avec quelqu'un, ajouta Roland avec un sourire forcé. Tu te rappelles qui c'était ? (Tomas secoua la tête pour signifier que non.) Enfin, je me suis disputé et Tomas est arrivé et il a essayé de nous séparer. Je n'arrivais pas à croire que ce gamin qui n'avait que la peau sur les os... (Tomas commença à élever une objection, mais l'écuyer le coupa,

agitant son doigt tendu dans sa direction.) Parfaitement, que la peau sur les os, et encore. Donc je n'aurais jamais cru que ce gamin efflanqué — que dis-je, ce jeune manant décharné — ose se permettre de me dire — à moi, jeune membre de la cour ducale et gentilhomme, si je puis me permettre d'ajouter — comment je devais me comporter. Alors j'ai fait la seule chose qu'un bon gentilhomme puisse faire en de telles circonstances.

— Quoi ? demanda Pug.

— Je lui ai balancé un coup dans la figure.

Les trois garçons éclatèrent de rire à nouveau. Tomas secoua la tête à ce souvenir, tandis que Roland continuait :

— C'est alors qu'il a commencé à me flanquer la pire roustes qu'il m'ait été donné de recevoir depuis la dernière fois où mon père m'a pris à faire l'imbécile. C'est ce jour-là que je me suis mis sérieusement à la boxe.

— Bah, nous étions jeunes, alors, ajouta Tomas d'un air faussement sérieux. Pug remplit les chopes.

— Eh bien, là, en ce moment, j'ai l'impression d'avoir cent ans, avoua-t-il en bougeant inconfortablement sa mâchoire.

Tomas les regarda tous les deux un moment.

— Sérieusement, vous vous êtes battus pour quoi ?

— La fille de notre seigneur, une demoiselle d'un charme ineffable..., répondit Roland avec un mélange d'humour et de regret.

— Ça veut dire quoi, ineffable ? demanda Tomas.

Roland lui jeta un regard de dédain embrumé par l'alcool.

— Indescriptible, imbécile ! Tomas secoua la tête.

— Je ne pense pas que la princesse soit une indescriptible imbécile...

Il plongea pour éviter la chope de Roland, qui lui passa juste au-dessus de la tête. Pug retomba en arrière en éclatant de rire.

Tomas fit un sourire à Roland et, d'un air très cérémonieux, alla lui chercher une autre chope sur l'étagère.

— Comme je disais, continua Roland en remplissant la chope au tonneau, notre dame, une fille aux charmes ineffables — quoique au jugement discutable — s'est mis en tête — pour des raisons que les dieux seuls comprendront — d'accorder à

notre jeune magicien ici présent toute son attention. Pourquoi, alors qu'elle pourrait passer son temps avec moi, j'ai bien du mal à l'imaginer. (Il se tut et éructa.) Quoi qu'il en soit, nous avons débattu de la meilleure manière de nous accommoder de telles largesses.

Tomas regarda son meilleur ami avec un grand sourire.

— Tu as toute ma sympathie, Pug. L'innocent aux mains pleines. L'intéressé se sentit rougir.

— Vraiment ? répliqua-t-il avec un regard paillard et vicieux. Et qu'en est-il d'un certain apprenti soldat que l'on connaît bien par ici, et que l'on a vu se glisser dans le cellier avec une certaine fille de cuisine ? (Il se renversa en arrière, un air faussement inquiet sur le visage.) Je n'ose imaginer ce qui arriverait si jamais Neala l'apprenait...

Tomas en resta bouche bée.

— Tu n'oserais... Tu ne feras pas ça ! Roland, allongé sur le dos, se tenait les côtes.

— Je n'ai jamais vu une aussi bonne imitation de poisson fraîchement pêché ! Il se rassit, et se mit à loucher en ouvrant et en refermant rapidement la bouche. Tous les trois éclatèrent de rire encore une fois.

On versa une autre tournée et Roland leva sa chope.

— Messieurs, un toast ! (Pug et Tomas levèrent leur chope. La voix de l'écuyer se fit sérieuse.) Quels que soient les différends que nous avons eus par le passé, vous êtes deux joyeux compagnons, que je considère avec plaisir comme des amis. À l'amitié ! s'exclama-t-il en levant plus haut sa chope.

Les garçons vidèrent leurs chopes et les remplirent à nouveau. Roland dit :

— Messieurs, donnez-moi vos mains. (Les trois compères joignirent leurs mains.) Où que nous allions, peu importe le temps qui passe, jamais plus nous ne nous retrouverons sans amis.

Pug fut impressionné par la solennité soudaine de cette promesse.

— À l'amitié !

Tomas répéta la phrase à son tour et les trois garçons se serrèrent la main pour appuyer leurs dires.

De nouveau, ils vidèrent leurs chopes. Le soleil tomba rapidement sous l'horizon tandis que les trois garçons perdaient la notion du temps à la joyeuse lumière de la camaraderie et de la bière.

Pug se réveilla tout flageolant et désorienté. La vague lumière de son pot à feu presque éteint illuminait la pièce en teintes de rose et de noir. Quelqu'un happait à sa porte, doucement mais avec insistance. Il se leva lentement et faillit tomber, encore ivre d'avoir tant bu. Il était resté avec Tomas et Roland dans la réserve toute la soirée ainsi qu'une partie de la nuit et avait complètement raté le dîner, «entamant considérablement» les réserves de bière du château, selon les dires de Roland. Ils n'avaient pas pris grand-chose, mais comme ils ne tenaient pas très bien l'alcool, cette beuverie leur avait semblé héroïque.

Pug passa son pantalon et tituba jusqu'à la porte. Il avait les paupières douloureuses et du coton dans la bouche. En se demandant qui pouvait bien le réveiller au beau milieu de la nuit, il ouvrit la porte.

Une ombre mouvante passa à côté de lui. Lorsqu'il se retourna, il découvrit Carline dans sa chambre, engoncée dans une lourde cape.

— Ferme la porte, siffla-t-elle. Quelqu'un pourrait passer en bas de la tour et voir la lumière dans l'escalier.

Pug obéit, encore désorienté. La seule chose qui traversa son esprit engourdi, c'était qu'il y avait peu de risques que la vague lueur des charbons puisse briller assez fort pour éclairer jusqu'au bas de l'escalier. Il secoua la tête, rassemblant ses esprits, et se dirigea vers le pot à feu. Il enflamma sur les braises un petit brandon et alluma sa lanterne. La pièce s'éclaira d'une lumière joyeuse.

Pug commença à remettre de l'ordre dans ses pensées tandis que Carline inspectait la pièce, dressant l'inventaire du tas de livres et de parchemins en désordre étalés au pied du lit.

— Où se trouve cette espèce de dragon qui est toujours avec toi ? demanda-t-elle en regardant dans tous les recoins.

Les yeux de Pug s'éclaircirent un peu.

— Fantus ? Il est sorti pour faire des trucs de dragonnet, répondit-il après avoir réussi à discipliner sa langue hésitante.

— Tant mieux, commenta la jeune fille en retirant sa cape. Il me fait peur. (Elle s'assit sur le lit défait de Pug et le regarda d'un air sérieux.) Il faut que je te parle.

Pug écarquilla les yeux et regarda fixement Carline, car elle ne portait qu'une fine chemise de nuit en coton. Le vêtement avait beau lui descendre jusqu'aux chevilles, il était très fin et lui collait dangereusement au corps. Réalisant soudain que lui-même ne portait qu'un pantalon, il ramassa rapidement la tunique qu'il avait jetée par terre et la glissa avec peine par-dessus sa tête. Cela lui permit de dissiper les derniers effets de l'alcool.

— Par les dieux ! murmura-t-il, désespéré. Si jamais ton père apprend ça, il va me faire couper la tête.

— Pas si tu veilles à parler à voix basse, rétorqua la princesse avec un regard irrité.

Pug tira le tabouret près de son lit, son ivresse dissipée par le sentiment de terreur qui montait en lui. Carline étudia son visage tout chiffonné.

— Tu as bu, lui dit-elle d'un ton réprobateur. (Comme il ne la contredisait pas, elle ajouta :) Quand Roland et toi n'êtes pas venus au dîner, je me suis demandé ce que vous pouviez bien être en train de faire. Heureusement pour vous, père a lui aussi sauté le repas avec la cour, sinon il aurait envoyé quelqu'un vous chercher.

Pug se sentait dans une position de plus en plus inconfortable à mesure qu'il se remémorait l'horrible sort que l'on réservait aux hommes de basse extraction qui séduisaient les femmes de la noblesse. Le fait que la princesse se soit invitée toute seule et qu'ils n'aient rien fait de malséant n'était qu'un détail dont le duc ne s'embarrasserait sans doute pas.

— Carline, tu ne peux pas rester ici, dit-il en ravalant sa panique. Tu vas nous attirer plus d'ennuis que je ne peux l'imaginer.

— Je ne partirai pas tant que je ne t'aurai pas dit ce que je suis venue te dire, répliqua la jeune fille d'un air déterminé.

Pug savait qu'il était inutile de protester. Il avait déjà vu ce regard trop souvent par le passé.

— D'accord, soupira-t-il, résigné. C'est à quel sujet ?

— Si c'est comme ça que tu le prends, je ne dirai rien ! protesta Carline, les yeux écarquillés.

Pug réprima un râle et se rassit en fermant les yeux.

— Très bien, céda-t-il en secouant lentement la tête. Je suis désolé. S'il te plaît, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

La princesse tapota le lit à côté d'elle.

— Viens, assieds-toi ici.

Il obéit, en essayant d'oublier l'impression que son destin — une vie brusquement écourtée — reposait entre les mains de cette fille capricieuse. Il se laissa tomber à côté d'elle, qui se mit à rire quand il laissa échapper un grognement.

— Tu es soûl ! Comment ça fait ?

— Pour l'instant, c'est pas très drôle. J'ai l'impression d'être un vieux chiffon. Carline essaya de faire semblant de le plaindre, mais ses yeux bleus pétillaient d'amusement.

— Vous autres, les garçons, vous avez droit à tout ce qui est amusant, comme apprendre à manier l'épée et l'arc, déclara-t-elle avec une moue théâtrale. C'est si ennuyeux d'être une dame comme il faut. Père en mourrait, si jamais je buvais plus qu'un verre de vin coupé d'eau lors du dîner.

— Ce ne sera rien comparé à ce qu'il va nous faire si jamais il te trouve ici, lui rappela Pug d'une voix de plus en plus inquiète. Carline, pourquoi est-ce que tu es venue ?

Elle ignora sa question.

— Qu'est-ce que vous avez fait cet après-midi, Roland et toi ? Vous vous êtes battus ? (Le garçon opina.) Pour moi ? demanda-t-elle, les yeux brillants.

— Oui, pour toi, soupira-t-il.

Cette réponse parut plaire à sa compagne, si bien que Pug sentit la moutarde lui monter au nez.

— Carline, tu l'utilises, et ce n'est pas bien, dit-il d'une voix irritée.

— C'est un idiot sans cervelle ! répliqua-t-elle. Si je lui demandais de sauter du haut des murailles, il le ferait.

— Carline... (Pug gémissait presque.) Pourquoi es-tu...

Il fut coupé dans son élan par Carline qui se pencha vers lui et posa ses lèvres sur les siennes. Trop étonné, Pug ne songea pas à répondre à son baiser. La jeune fille se rassit bien vite, le laissant ahuri.

— Alors ? s'enquit-elle.

— Quoi ? demanda Pug, incapable de trouver une réponse originale. Les yeux de Carline étincelèrent.

— Le baiser, imbécile.

— Oh ! fit le garçon, toujours sous le choc. C'était... bien.

Elle se leva et le regarda de haut, les yeux agrandis à la fois par la colère et l'embarras. Elle croisa les bras et tapota du pied, produisant un bruit semblable à celui d'une pluie d'été sur les volets.

— « Bien » ! répéta-t-elle d'un ton rauque et bas. C'est tout ce que tu as à dire ? Pug la regarda, tiraillé entre plusieurs sentiments. Pour l'instant, il ne savait ce qui l'emportait de la panique ou de l'admiration presque douloureuse qu'il éprouvait face à sa beauté, accentuée par la lumière tamisée de la lanterne, la finesse de ses traits, les mouvements de ses cheveux noirs qui formaient deux cascades de chaque côté de son visage et le petit pli formé par ses bras croisés qui soulignait sa poitrine. La confusion donna involontairement au jeune garçon un air de dédain, ce qui ne fit qu'accroître la colère de sa compagne.

— Tu es le premier homme — hormis père et mes deux frères — que j'ai jamais embrassé et tout ce que tu arrives à dire, c'est « bien » ?

Pug se sentait incapable de se rattraper.

— Très bien, bredouilla-t-il, encore embrouillé par le tumulte de ses émotions. Elle mit les mains sur ses hanches — ce qui tira sa chemise de nuit de manière particulièrement embarrassante — et se pencha au-dessus de lui, l'air parfaitement incrédule. D'une voix mesurée, elle dit :

— Je viens ici, je me jette dans tes bras, je prends le risque de me faire envoyer au couvent pour la vie ! (Pug nota qu'elle oubliait de parler du sort qu'on ne manquerait pas de lui réserver.) Ici, dans l'Ouest, tous les garçons — et un bon nombre de nobles plus mûrs — font tout ce qu'ils peuvent pour attirer

mon attention. Et toi, tu me traites comme une simple fille de cuisine, un divertissement passager pour jeune seigneur.

Pug retrouva ses esprits, moins de sa propre volonté qu'en réalisant que Carline mettait un peu trop d'emphase dans ses explications et qu'elle dramatisait à dessein son irritation.

— Carline, attends, protesta-t-il. Donne-moi un moment.

— Un moment ! Mais je t'ai donné des semaines. Je croyais... Eh bien, je croyais que nous étions d'accord.

Pug essaya de paraître compréhensif, tout en réfléchissant aussi vite que possible.

— Assieds-toi, s'il te plaît. Laisse-moi essayer de t'expliquer.

Elle hésita, puis retourna s'asseoir à côté de lui. Assez maladroitement, il lui prit la main et fut immédiatement frappé par la proximité de la jeune fille, par sa chaleur, l'odeur de ses cheveux et de sa peau. Le désir qui l'avait envahi sur les falaises remonta violemment en lui si bien qu'il dut lutter pour réussir à s'en tenir à ce qu'il voulait dire.

— Carline, je tiens beaucoup à toi, admit-il en s'efforçant de ne plus penser à la chaleur qui montait en lui. Vraiment beaucoup. Parfois, je crois même que je t'aime autant que Roland, mais la plupart du temps, quand tu es près de moi, je suis complètement perdu. C'est ça, le problème : je me sens perdu. Le plus souvent, je ne comprends pas ce que je ressens.

La jeune fille plissa les yeux, car ce n'était visiblement pas la réponse à laquelle elle s'était attendue.

Je ne vois pas ce que tu veux dire, répliqua-t-elle sèchement. Je n'ai jamais connu de garçon qui cherche tant à tout comprendre. Pug réussit à se forcer à sourire.

— On entraîne les magiciens à chercher des explications. Comprendre les choses, c'est très important pour nous. (Il vit une lueur de compréhension s'allumer dans les yeux de sa compagne et poursuivit :) Je détiens maintenant deux offices, qui sont tous les deux nouveaux pour moi. Je ne deviendrai peut-être pas magicien, en dépit des efforts de Kulgan pour m'inculquer ce métier, parce que je rencontre beaucoup de problèmes dans mes études. Je ne cherche pas vraiment à

t'éviter, tu vois, mais avec ces problèmes que j'ai, je dois consacrer énormément de temps à mon travail.

Voyant qu'il n'arrivait pas à l'apaiser avec ce genre d'explications, il changea de tactique.

— À cause de cela, j'ai peu de temps à consacrer à mon autre office. Je vais visiblement devenir un noble comme tant d'autres à la cour de ton père et m'occuper de mes terres — même si elles ne sont pas bien grandes —, de mes gens, répondre aux levées d'armes et tout ça. Mais je n'arrive même pas à y penser et je n'y arriverai pas tant que je n'aurai pas résolu l'autre problème : mes études de magie. Je dois continuer à essayer jusqu'à ce que je sois sûr d'avoir fait le mauvais choix. Ou jusqu'à ce que Kulgan me congédie, ajouta-t-il doucement.

Il se tut et regarda le visage de la princesse, dont les grands yeux bleus le fixaient avec attention.

— Les magiciens n'ont pas beaucoup de poids dans le royaume, reprit-il. Je veux dire, si je deviens un maître en magie... eh bien, est-ce que tu te vois mariée à un magicien, quel que soit son rang ?

Une vague inquiétude se peignit sur les traits de Carline. Rapidement, elle se pencha et l'embrassa à nouveau, ébranlant son sang-froid déjà bien entamé.

— Pauvre Pug, dit-elle d'une voix caressante, en s'écartant un peu. Tu n'es pas obligé — de devenir magicien, je veux dire. Tu possèdes des terres, un titre et je sais que père pourra t'en fournir d'autres si le besoin s'en fait sentir.

— Ce n'est pas ce que moi je veux, tu vois... C'est ce que je suis. Une partie du problème vient peut-être du fait que je ne me suis pas assez plongé dans mon travail. Kulgan m'a pris comme apprenti autant par pitié que par besoin, tu sais. Et malgré ce que Tully et lui ont pu dire, je n'ai jamais été bien sûr d'avoir vraiment du talent. Mais peut-être que j'ai besoin de m'impliquer, de tout faire pour devenir magicien. (Il inspira profondément.) Comment y arriverai-je si je dois m'occuper de mes terres et remplir mes devoirs de châtelain ? Ou si j'essaye d'en obtenir davantage ? (Il hésita.) Ou encore si je dois m'occuper de toi ?

Carline se mordilla légèrement la lèvre inférieure et Pug lutta contre l'envie de la prendre dans ses bras pour lui dire que tout allait bien se passer. Il était sûr que dès qu'il aurait fait une telle chose, il serait incapable de se contrôler. Dans sa courte vie, aucune fille, même la plus jolie de la ville, n'avait éveillé en lui de tels sentiments.

— Je ferai ce que tu voudras, Pug, dit-elle doucement en battant un peu des cils,

L'espace d'un instant, le garçon se sentit soulagé, jusqu'à ce qu'il se rende pleinement compte de ce qu'elle venait de lui dire. *Par les dieux !* pensa-t-il. Aucun sort ne permettait de se concentrer devant une telle passion. Il chercha frénétiquement à trouver un moyen d'oublier son désir et c'est alors qu'il pensa à son père. Instantanément, l'image d'un duc de Crydee furieux, d'un gibet et d'un bourreau lui fit oublier l'essentiel de son désir.

— À ma manière, je t'aime vraiment, Carline, avoua-t-il en retenant son souffle. (Le visage de la princesse s'illumina ; pour éviter un désastre Pug poursuivit très vite :) Mais je crois qu'il vaut mieux que j'en sache plus sur moi-même avant que je me décide pour le reste.

Sa concentration était mise à rude épreuve car la jeune fille semblait ignorer ses remarques, tout occupée à lui baiser le visage.

Puis elle s'arrêta et se rassit. Son air joyeux se fit plus réfléchi tandis que son intelligence naturelle prenait le pas sur son désir immature de tout avoir tout de suite. Une lueur de compréhension s'alluma dans les yeux de la jeune fille lorsque Pug ajouta :

— Si je décidais maintenant, Carline, je risquerais de douter éternellement du choix que j'ai fait. Voudrais-tu que je finisse par t'en vouloir ?

Elle resta silencieuse un moment.

— Non, finit-elle par reconnaître d'une voix douce. Je ne crois pas que je pourrais le supporter, Pug.

Ce dernier eut un soupir de soulagement en sentant la tension diminuer. Soudain, la pièce leur parut froide et ils

frissonnèrent tous les deux. Carline lui serra la main, avec une force surprenante et réussit à lui sourire en se forçant au calme.

— Je comprends, Pug. (Elle prit une profonde inspiration et ajouta doucement :) C'est pour cela, je crois, que je t'aime. Tu es toujours franc envers les gens. Et plus encore envers toi-même.

— Ou envers toi, Carline. (Les yeux bleus de la princesse se mouillèrent de larmes, mais elle garda le sourire.) Ce n'est pas facile, ajouta Pug, assailli par ses sentiments pour elle. Je t'en prie, crois-moi, ce n'est pas facile.

Soudain la tension se dissipa et Carline laissa échapper un rire doux et musical.

— Pauvre Pug, je t'ai tout bouleversé, dit-elle, partagée entre le rire et les larmes.

Le garçon fut soulagé de constater qu'elle avait compris et laissa l'affection qu'il lui portait lui donner des ailes. Secouant doucement la tête, il esquissa un sourire détendu qui lui donna un air un peu idiot.

— Tu n'as pas idée, Carline, vraiment. (Il tendit la main et lui caressa tendrement le visage.) Nous avons le temps. Je ne m'en vais nulle part.

Sous leurs cils baissés, des yeux bleus le regardèrent avec inquiétude.

— Si, tu vas partir bientôt avec père.

— Je veux dire quand je reviendrai. Je serai là pour des années. (Il l'embrassa doucement sur la joue et se força à prendre un ton léger :) Selon la loi, je n'hériterai pas avant trois ans. Et je doute que ton père veuille se débarrasser de toi avant au moins tout ce temps-là. D'ici trois ans, tu pourrais bien ne plus supporter de me voir en peinture, ajouta-t-il en s'efforçant de lui faire un sourire malicieux.

Elle se glissa doucement dans ses bras et le serra fort, la tête contre son épaule.

— Jamais, Pug. Je n'aimerai jamais personne d'autre. L'apprenti magicien s'émerveilla de son contact.

— Je n'arrive pas à trouver les mots, Pug, ajouta-t-elle, le corps tremblant. Tu es le seul qui ait essayé de... de me comprendre. Tu vois plus de choses que n'importe qui d'autre.

Doucement, il l'écarta un peu et releva son visage. Il l'embrassa encore, sentant le goût salé de ses larmes sur ses lèvres. Tout à coup, elle répondit, en le serrant plus fort et en l'embrassant avec passion. En sentant son corps chaud à travers le fin tissu de sa chemise de nuit et en l'entendant gémir doucement dans ses oreilles, Pug fut poussé par une passion instinctive, son propre corps commençant à répondre. Se rappelant ses résolutions, il se dégagea doucement des bras de Carline. Lentement, il se força à s'écarter d'elle.

— Je crois que tu devrais retourner à ta chambre, Carline, lui dit-il, la voix pleine de regrets.

Carline, le souffle court, les joues écarlates et les lèvres légèrement écartées, regarda Pug qui avait beaucoup de mal à garder le contrôle de lui-même et de la situation.

— Il vaut mieux que tu retournes dans ta chambre tout de suite, insista-t-il d'un ton plus ferme.

Ils se levèrent lentement de son lit, terriblement conscients de leur présence mutuelle. Pug garda la main de sa compagne un moment, puis la relâcha. Il se pencha pour ramasser sa cape et la lui tendit pour qu'elle se glisse dedans. Ensuite il la guida vers la porte, ouvrit et regarda au pied des marches. Comme il semblait n'y avoir personne, il ouvrit la porte en grand. Carline sortit, puis se retourna.

— Je sais que tu penses qu'il m'arrive d'être vaine et écervelée, et c'est parfois le cas, Pug, lui dit-elle tout bas. Mais je t'aime vraiment.

Avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit, elle disparut en bas de l'escalier, ne laissant derrière elle que le léger bruissement de sa cape dans les ténèbres. Pug referma doucement la porte et éteignit la lumière. Puis il se recoucha sur son lit, gardant les yeux fixés au plafond. L'odeur fraîche du parfum de la princesse planait encore dans la pièce et le souvenir de la douceur de son corps sous ses mains lui donnait des fourmillements dans les doigts. Maintenant qu'elle était partie et qu'il n'avait plus besoin de se contrôler, il laissa le désir l'envahir et se rappela son visage passionné.

— Demain, je sens que je vais me haïr, maugréa-t-il en se couvrant les yeux.

Pug se réveilla en entendant frapper à sa porte. La première chose qu'il se dit en se dirigeant péniblement vers la porte, ce fut que le duc avait entendu parler de la visite de Carline. *Il est venu me faire pendre !* se dit-il. Il faisait encore noir dehors et Pug ouvrit la porte en redoutant le pire. Pourtant, ce ne fut pas un père furieux à la tête d'une compagnie de gardes mais un serviteur du château qu'il trouva sur le seuil.

— Désolé de vous réveiller, châtelain, mais maître Kulgan voudrait que vous le rejoigniez immédiatement, expliqua-t-il en désignant la chambre du magicien. Immédiatement, répéta-t-il en se méprenant sur l'air soulagé de Pug, qu'il croyait encore à moitié endormi.

Le garçon fit oui de la tête et ferma la porte. Puis il tenta de reprendre ses esprits. Il était encore tout habillé, car il avait oublié de quitter ses vêtements après la visite de Carline. Il prit le temps de calmer les battements de son cœur. Il avait l'impression d'avoir du sable dans les yeux, un goût désagréable dans la bouche, et se sentait nauséeux. Il se dirigea vers sa petite table et se lava le visage à l'eau froide, marmonnant qu'il ne boirait plus jamais une goutte de bière.

Quand il se présenta dans la chambre de Kulgan, il trouva ce dernier debout au-dessus d'une pile d'affaires personnelles et de livres. Le père Tully était là, assis sur un tabouret à côté du lit du magicien. Il regardait son ami ajouter d'autres choses encore à la pile qui s'élevait de plus en plus haut.

— Kulgan, tu ne vas pas emporter tous ces livres avec toi. Tu vas avoir besoin de deux mules au moins et puis où est-ce que tu les mettras sur le bateau ? D'ailleurs, j'ai bien du mal à imaginer quel usage tu vas pouvoir en faire.

Le magicien jeta un coup d'œil aux deux livres qu'il tenait à la main, un peu comme une mère regarderait ses petits.

— Mais il faut que je les emporte pour le garçon.

— Bah ! C'est surtout pour que tu aies quelque chose à ruminer autour d'un feu ou à bord du bateau. Épargne-moi tes fausses excuses. Vous allez devoir aller très vite pour traverser la passe du Sud avant qu'elle soit bloquée par les neiges. Et qui arriverait à lire sur un navire qui fait la traversée de la Triste

Mer en hiver ? Ce garçon ne va interrompre ses études qu'un mois ou deux. Il aura encore huit ans pour continuer. Laisse-le se reposer un peu.

Cette conversation intrigua Pug qui essaya de poser une question, mais les deux vieux amis l'ignorèrent et poursuivirent leur dispute. Après avoir subi quelques remontrances supplémentaires, Kulgan finit par rendre les armes.

— Tu dois avoir raison, reconnut-il en laissant tomber les livres sur son lit. (Il aperçut Pug qui attendait à la porte.) Quoi ? Tu es encore là ?

— Vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous m'avez fait appeler, répondit son apprenti.

— Oh ? fit Kulgan, clignant des yeux comme un vieil hibou pris en pleine lumière. Vraiment ? (Pug opina.) Bien, d'accord. Le duc nous a donné l'ordre d'être prêts à partir dès les premières lueurs de l'aube. Les nains n'ont pas encore répondu, mais il ne veut plus attendre. La passe du Nord est presque certainement bloquée et il craint que la neige tombe au sud. Il a bien raison, ajouta le magicien en aparté. Mon nez me dit que la neige va bientôt tomber ici même. Nous allons connaître un hiver long et difficile.

Tully secoua la tête en se levant.

— Voici l'homme qui a prédit la sécheresse il y a sept ans, alors que nous avons eu les pires inondations que j'aie jamais vues. Ah, les magiciens ! Tous des charlatans.

Il se dirigea lentement vers la porte. Puis il se retourna pour regarder Kulgan et quitta son air exaspéré, laissant transparaître son inquiétude, bien réelle.

— Mais tu as raison cette fois-ci, mon ami. Mes os me font très mal. L'hiver est sur nous.

Tully sortit et Pug demanda :

— Nous partons ?

— Oui ! s'exclama Kulgan, énervé. C'est bien ce que je viens de te dire, non ? Rassemble tes affaires, et vite. L'aube se lève dans moins d'une heure.

Le garçon se retourna pour sortir.

— Oh, un instant, Pug, le rappela son maître.

Il se rendit à la porte et regarda dehors pour s'assurer que Tully était arrivé en bas de l'escalier et qu'il ne pouvait plus les entendre. Puis il se tourna vers Pug.

— Je n'ai rien à te reprocher sur ton comportement... mais si jamais, à l'avenir, tu as un visiteur nocturne, je te conseille de ne pas te laisser embarquer dans de telles... expériences. Je ne suis pas sûr que tu te débrouilles aussi bien une seconde fois.

Pug pâlit.

— Vous avez entendu ?

Kulgan montra un point à la jonction du sol et du mur.

— Cette hotte que tu as faite pour ton pot à feu sort du mur à quelques centimètres au-dessous de cet endroit, et elle conduit remarquablement bien le son. Il va falloir que je regarde comment ça fonctionne à notre retour, ajouta-t-il d'un air de ne pas y toucher. Quoi qu'il en soit, je travaillais assez tard, poursuivit-il en revenant au garçon. Je ne voulais pas t'espionner, mais j'ai tout entendu. (Son apprenti rougit.) Je ne voulais pas t'embarrasser, Pug. Tu as bien agi et tu as fait preuve d'une sagesse surprenante. (Le magicien lui mit la main sur l'épaule.) Je ne suis pas le mieux placé pour te donner des conseils sur ce genre d'affaires, je le crains, car je n'ai pas beaucoup d'expérience avec les femmes, quel que soit leur âge, et encore moins avec des femmes si jeunes et si volontaires. (Il regarda Pug droit dans les yeux.) Mais ce que je sais, c'est qu'il est presque impossible dans le feu de l'action d'envisager les conséquences à long terme. Je suis fier que tu aies réussi à le faire.

Pug eut un petit sourire content.

— C'était assez facile, j'ai juste gardé une idée bien précise en tête.

— Laquelle ?

— La peine de mort.

Kulgan éclata de rire, comme une sorte d'aboiement rauque.

— Très bien, mais les conséquences auraient pu être désastreuses aussi pour la princesse. Une femme à la cour d'une ville de l'Est peut se permettre de collectionner tous les amants qu'elle veut, quel que soit leur rang, pourvu qu'elle reste

discrète. Mais la fille unique d'un duc vivant à la frontière du royaume et surtout aussi proche de la famille royale n'a pas la même chance. Elle doit être au-dessus de tout soupçon, à tous égards. Même de simples suspicions pourraient faire beaucoup de mal à Carline. Une personne qui tient à elle doit prendre cela en considération. Tu comprends ?

Pug acquiesça, parfaitement soulagé cette fois d'avoir résisté à la tentation.

— Bien, je sais donc que tu resteras prudent à l'avenir. (Kulgan sourit.) Et ne t'inquiète pas pour le vieux Tully. Il est simplement furieux parce que le duc lui a ordonné de rester ici. Il se croit toujours aussi jeune que ses acolytes. Maintenant, va-t'en vite te préparer. L'aube se lève dans moins d'une heure.

Pug acquiesça et sortit précipitamment, laissant son maître regarder le tas de livres qui s'étalait devant lui. Avec regret, Kulgan prit le plus proche et le plaça sur une étagère. Au bout d'un moment, il en attrapa un autre et le fourra dans son sac.

— Un seul, ça ne peut pas faire de mal, dit-il à l'adresse du spectre invisible d'un Tully réprobateur en train de secouer la tête.

Il remit le reste des livres sur l'étagère, sauf le dernier volume, qu'il glissa dans son sac.

— Très bien, ajouta-t-il d'un air de défi, va pour deux !

Chapitre 8

EXPÉDITION

Une neige fine et humide tombait.

Pug, assis sur son cheval, frissonna sous sa grande cape. Cela faisait dix minutes qu'il était en selle, attendant que le reste de la compagnie ducale soit enfin prête.

La cour était remplie de gens pressés qui criaient en attachant des ballots sur les solides mules du convoi de bagages. L'aube se levait tout juste, dissipant un peu la grisaille qui avait accueilli Pug lorsqu'il était descendu de la tour. Les porteurs avaient déjà récupéré ses affaires et les attachaient avec le reste.

Un « Holà ! » de panique retentit derrière Pug, qui se retourna et vit Tomas tirer frénétiquement sur les rênes d'un bai fougueux, lui relevant la tête en arrière. Tout comme le léger cheval de guerre de Pug, l'animal ne ressemblait en rien à la vieille bête de trait qu'ils avaient montée jusqu'au lieu du naufrage.

— Ne tire pas si fort, hurla Pug, tu vas lui scier la bouche et le rendre dingue. Tire doucement et relâche une ou deux fois.

Tomas fit ce qu'on lui disait et réussit à calmer son cheval qui vint se mettre à côté de celui de Pug. Le jeune apprenti soldat se tenait sur sa selle comme s'il avait des clous sous les fesses. Le visage tendu, concentré, il s'efforçait de deviner les prochains mouvements de sa monture.

— Si tu n'avais pas eu droit à un tour de garde hier, tu aurais pu t'entraîner un peu à monter à cheval. Maintenant, il va falloir que je t'apprenne en route, se plaignit son ami.

Tomas le remercia du regard. Pug lui fit un sourire.

— Le temps que nous arrivions à Bordon, tu chevaucheras aussi bien que les lanciers du roi.

— Et je marcherai comme un vieillard perclus de rhumatismes. (Tomas changea de position sur sa selle.) J'ai déjà l'impression d'être resté assis des heures sur un bloc de pierre. Pourtant, j'ai à peine fait le chemin de l'écurie jusqu'ici.

Pug sauta de sa monture et inspecta la selle de Tomas, écartant sa jambe pour examiner la sangle.

— Qui a sellé ton cheval ? lui demanda-t-il.

— Rulf, pourquoi ?

— C'est bien ce que je me disais. Il te rend la monnaie de ta pièce pour l'histoire de l'épée, ou encore parce que tu es mon ami. Moi, il n'ose plus me menacer, maintenant que j'ai été anobli, mais il n'a pas hésité à vriller les sangles de tes étriers. Encore deux heures comme ça et tu mangeais debout pendant un mois, si tu ne te tuais pas avant en tombant sur la tête. Là, descends, je vais te faire voir.

Tomas manqua de tomber en mettant pied à terre. Pug lui montra les nœuds.

— Si tu étais resté comme ça une journée entière, le frottement t'aurait écorché l'intérieur des cuisses. De toute manière, les sangles ne sont pas assez longues. (Il défit les nœuds et ajusta les sangles à la bonne taille.) Tu vas te sentir bizarre un moment ; il faut que tu gardes les talons vers le bas. Je vais te le redire jusqu'à ce que tu en aies par-dessus la tête, mais ça va t'éviter beaucoup de problèmes quand tu le feras sans y penser. Et n'essaye même pas de te tenir avec les genoux : ce n'est pas un bon moyen, et ça va te faire si mal aux jambes que tu ne pourras plus marcher demain.

Il continua à donner à son ami quelques instructions de base en vérifiant la sous-ventrière, qui était desserrée. Il tenta de la resserrer mais le hongre inspira, gonflant son estomac. Pug lui donna un bon coup dans le ventre et l'animal expulsa l'air. Aussitôt, Pug tira rapidement sur la sangle de la sous-ventrière.

— À un moment donné, tu te serais probablement retrouvé à glisser sur le côté, dans une position très inconfortable.

— Ce Rulf ! (Tomas se tourna vers l'écurie.) Je vais le tuer ! Pug attrapa son ami par le bras.

— Arrête. Nous n'avons pas le temps de nous battre.

Tomas resta là, les poings serrés, puis il se détendit et poussa un soupir de soulagement.

— Je ne suis pas en état de me battre, de toute manière. Il se retourna vers son ami qui inspectait le cheval. Pug secoua la tête, ce qui lui arracha une grimace.

— Moi non plus. (Il terminait l'inspection de la selle et de la bride lorsque le cheval essaya de lui mordre la main. Le garçon le calma.) Rulf t'a aussi donné une monture capricieuse. Elle t'aurait probablement jeté à terre avant midi et elle se serait retrouvée à mi-chemin de l'écurie avant même que tu aies touché le sol. Avec des jambes douloureuses et des étriers trop hauts, tu n'aurais pas eu une chance. On va échanger.

Tomas sembla soulagé et grimpa sur la selle de l'autre cheval.

— Nous échangerons nos paquetages à midi, ajouta Pug en réajustant les étriers.

Il apaisa le cheval de guerre encore nerveux et sauta en selle. Sentant des mains plus sûres tenir ses rênes et des jambes fermes de chaque côté, le hongre se calma.

— Salut Martin, cria Tomas au maître chasseur du duc qui s'approchait. Tu viens avec nous ?

L'Archer, qui portait une épaisse cape verte par-dessus ses vêtements de cuir, lui fit un sourire malicieux.

— Seulement sur une partie du chemin, Tomas. Je dois mener un groupe d'éclaireurs le long des frontières de Crydee. Je tournerai vers l'est quand nous arriverons à la rive sud du fleuve. Deux de mes archers sont partis il y a une heure, pour préparer la voie.

— Qu'est-ce que tu penses de toute cette histoire et des Tsurani, Martin ? s'enquit Pug.

Le visage encore jeune du maître chasseur s'assombrit.

— Si les elfes s'inquiètent, c'est qu'il y a de bonnes raisons à cela. (Il se tourna vers l'avant de la colonne en formation.) Excusez-moi, il faut que je donne des instructions à mes hommes.

Il laissa les garçons. Pug se tourna vers Tomas.

— Comment va ta tête ce matin ? Son ami fit la grimace.

— Elle est à peu près deux fois plus petite que quand je me suis levé. (Son visage s'éclaira un peu.) Malgré tout, l'excitation semble avoir calmé ce martèlement dans ma tête. Je me sens presque bien.

Pug regarda le donjon. Les souvenirs de sa rencontre nocturne affluèrent et lui firent brusquement regretter de devoir partir avec le duc.

— Pourquoi es-tu si sombre ? demanda Tomas en voyant que son ami avait les yeux dans le vague. Tu n'es pas content de partir ?

— C'est rien. Je réfléchissais, c'est tout. Tomas regarda Pug avec insistance :

— Je crois que je comprends. (Avec un long soupir, il se rajusta sur sa selle. Son cheval renâcla et hennit.) Moi, en tout cas, je suis content de partir. Je crois que Neala a eu vent de cette petite affaire dont nous avons parlé hier.

Pug éclata de rire.

— Ça t'apprendra à ne pas emmener n'importe qui dans le cellier. Tomas eut un sourire embarrassé.

Les portes du donjon s'ouvrirent, laissant paraître le duc et Arutha, accompagnés de Kulgan, Tully, Lyam et Roland. Ils étaient suivis de la princesse et de dame Marna. Messire Borric et ses compagnons vinrent se placer à l'avant de la colonne, mais Carline se précipita vers Pug et Tomas. Les gardes la saluèrent sur son passage, mais elle ne leur prêta aucune attention, trop occupée à rejoindre Pug, qui s'inclina poliment.

— Oh, descends donc de ce stupide cheval ! s'exclama-t-elle.

Pug obéit. Carline se jeta à son cou et se serra très fort contre lui un moment.

— Prends garde à toi et à ta santé. Fais attention qu'il ne t'arrive rien. (Elle s'écarta, l'embrassa brièvement.) Et reviens.

Retenant ses larmes, elle courut vers l'avant de la colonne, où son père et son frère l'attendaient pour lui dire au revoir.

Tomas laissa échapper un cri théâtral et éclata de rire. Pug se remit en selle. Autour de lui, les soldats essayèrent de ne pas trop rire.

— Il semblerait que la princesse ait des vues sur vous, m'sire, le taquina Tomas.

Il se baissa lorsque Pug se pencha pour lui donner un coup. Involontairement, il fit avancer sa jument et se retrouva brusquement obligé de lutter pour la ramener au sein de la colonne. Mais l'animal semblait bien décidé à partir ailleurs. Ce fut au tour de Pug d'éclater de rire. Il finit par amener son cheval à côté de la jument de Tomas qu'il guida pour la faire rentrer dans le rang. La bête aplatit les oreilles en arrière et se tourna pour mordre la monture de Pug, qui déclara :

— Nous avons tous les deux des comptes à régler avec Rulf. Il nous a donné des chevaux qui ne s'aiment pas beaucoup. Nous allons échanger l'une de nos montures avec un soldat.

Avec un certain soulagement, Tomas descendit maladroitement de selle et Pug entreprit d'échanger le hongre avec celui d'un soldat plus bas dans la colonne. Cela fait, Tomas retourna à sa place. Roland se dirigea vers eux et leur tendit la main.

— Faites bien attention à vous, cette fois-ci. Il y a plein d'ennuis qui vous guettent en chemin et qui n'attendent pas que vous alliez les chercher.

Ils lui assurèrent qu'ils seraient prudents.

— Je surveillerai les choses pour toi, ajouta Roland à l'adresse de Pug. Ce dernier remarqua son sourire ironique et jeta un coup d'œil vers Carline qui était encore avec son père.

— Je n'en doute pas. Quoi qu'il arrive, Roland, bonne chance à toi aussi.

— Merci, Pug. Je le prends tel que tu l'entends. Quant à toi, Tomas, on risque de s'ennuyer sans toi dans les parages.

— Compte tenu du danger qui nous menace, tu seras peut-être content de t'ennuyer finalement, rétorqua l'intéressé.

— C'est vrai, reconnut l'écuyer, mais pas trop quand même, tu ne crois pas ? En tout cas, faites bien attention ! Vous êtes envahissants, mais je n'aimerais pas vous perdre.

Tomas éclata de rire. Roland s'écarta en leur faisant un signe de main amical. Pug regarda le jeune noble remonter la colonne en direction de Carline qui se tenait à côté de son père. Puis il se tourna vers son ami.

— Voilà un problème de réglé. Mais je suis quand même bien content de partir. J'ai besoin de souffler.

Le sergent Gardan remonta le long de la file en donnant l'ordre du départ. La colonne s'ébranla. Le duc et Arutha ouvraient la marche, suivis de Kulgan et de Gardan. Martin l'Archer et ses pisteurs s'élancèrent au petit trot à côté du cheval de messire Borric. Quarante gardes montés leur emboîtèrent le pas par groupes de deux. Pug et Tomas se retrouvèrent coincés entre ces soldats et le chariot à bagages, qui fermait le cortège, entouré de ses dix gardes. Lentement au début, puis de plus en plus vite, les voyageurs franchirent les portes du château et prirent la route du Sud.

Ils étaient partis depuis trois jours et avaient passé les deux derniers dans la forêt très dense. Martin l'Archer et ses hommes étaient partis vers l'est le matin même, lorsqu'ils avaient traversé l'affluent sud du fleuve Crydee, que l'on appelait le Noyon. Ce dernier marquait la limite entre Crydee et la baronnie de Carse, l'une des provinces vassales de messire Borric.

L'hiver précocement avait soudainement drapé de blanc les paysages d'automne. De nombreux habitants de la forêt avaient été pris au dépourvu par ce froid soudain, comme les lapins dont la robe comportait encore davantage de fourrure brune que blanche, ou les canards et les oies qui se dandinaient sur des mares à moitié gelées, prenant un peu de repos dans leur migration vers le sud. De gros flocons d'une neige lourde et humide tourbillonnaient dans l'air et fondaient lentement sur le sol en journée, gelant la nuit pour former une couche de glace fine et craquante. Quand les sabots des chevaux et des mules traversaient cette pellicule cristalline, on entendait encore le bruit des feuilles mortes en dessous, dans l'air calme de l'hiver.

Au cours de l'après-midi, Kulgan aperçut un vol de dragonnets qui tournoyait au loin, à peine visible par-delà les arbres. Les bêtes de toutes les couleurs — rouge, or, vert et bleu — fonçaient au-dessus des cimes des arbres et plongeaient hors de vue, puis réapparaissaient en remontant en spirale, poussant des cris et crachant des flammes. Le magicien s'arrêta et laissa

passer la colonne, attendant que Pug et Tomas le rattrapent. Quand ils se retrouvèrent côte à côte, il leur montra les dragonnets en disant :

— Ça ressemble à un vol nuptial. Regardez, plus les mâles se font agressifs, plus les femelles répondent. Oh, comme j'aimerais que nous ayons le temps d'étudier cela de plus près.

Pug suivit les créatures des yeux. Alors qu'ils traversaient une clairière, il demanda d'un air étonné :

— Kulgan, ne serait-ce pas Fantus, là-bas, qui tournoie sur le bord ? Son maître écarquilla les yeux.

— Par les dieux ! Je crois bien.

— Voulez-vous que je l'appelle ? Kulgan eut un petit rire.

— Vu les attentions que lui prodiguent ces femelles, je pense que cela ne servirait pas à grand-chose. (Continuant à suivre la colonne du duc, ils perdirent le groupe de dragonnets de vue.) Contrairement à la plupart des créatures, les dragonnets s'accouplent aux premières neiges, expliqua le magicien. Ensuite, les femelles déposent leurs œufs dans les nids et dorment tout l'hiver en les réchauffant de leur corps. Au printemps, les œufs éclosent et les mères s'occupent des jeunes. Fantus va probablement passer les quelques prochains jours... hem, à faire une portée. Après, il retournera au château pour ennuyer Megar et les cuisiniers tout le reste de l'hiver.

Tomas et Pug éclatèrent de rire. Le père de Tomas râlait tout haut contre le malicieux dragonnet qu'il considérait comme une malédiction lancée par les dieux sur sa belle cuisine bien ordonnée. Mais en plusieurs occasions, les deux garçons avaient surpris Megar en train de lancer à la bête les meilleurs restes du dîner. Depuis quinze mois que Pug était devenu l'apprenti de Kulgan, Fantus, malgré ses écailles et ses ailes, en avait profité pour devenir l'un des animaux familiers du château, même si quelques-uns de ses habitants, comme la princesse, trouvaient son apparence plutôt inquiétante.

Ils continuèrent à se diriger vers le sud-est, aussi vite que le terrain le leur permettait. Le duc voulait atteindre la passe du Sud avant les neiges qui risquaient de les couper de l'est jusqu'au printemps. Selon Kulgan, ils avaient de bonnes chances d'y parvenir avant les grosses tempêtes. Ils arrivèrent

rapidement à la lisière du cœur des grandes forêts du Sud, le Vercors.

Dans les clairières, à des emplacements convenus d'avance, deux troupes de gardes venues du château de Carse devaient les attendre avec des montures fraîches. Par pigeon voyageur, le duc Borric avait envoyé ses instructions au Sud au baron Bellamy, qui avait répondu par le même moyen que les chevaux seraient prêts à temps. Les nouvelles montures et les gardes devaient venir aux rendez-vous depuis la garnison de Jonril, maintenue conjointement par Bellamy et Tolburt de Tulan en bordure des grandes forêts. En changeant de montures, le duc pensait gagner trois, peut-être même quatre jours de voyage jusqu'à Bordon. Les pisteurs de l'Archer avaient laissé des marques faciles à suivre et la troupe devait arriver au premier rendez-vous plus tard dans la journée.

Pug se tourna vers Tomas. Celui-ci se tenait un peu mieux sur son cheval, même s'il lui arrivait encore de battre des bras comme un poulet qui essaye de s'envoler quand ils partaient au trot. Gardan descendit la colonne pour rejoindre les garçons qui se trouvaient devant le chariot à bagages.

— Faites attention, leur cria-t-il, d'ici aux Tours Grises, c'est la partie la plus sombre du Vercors. Même les elfes la traversent vite et en nombre.

Le sergent de la garde ducale fit volter son cheval et retourna au galop en tête de ligne.

Ils passèrent la mi-journée, scrutant la forêt avec anxiété. Tomas et Pug échangeaient des paroles légères, le premier se demandant s'ils auraient droit à une bonne bataille. Le badinage des deux garçons sonnait creux aux oreilles des soldats, qui restaient quant à eux silencieux et vigilants. Ils arrivèrent au lieu de rendez-vous juste avant la tombée du jour. Il s'agissait d'une clairière de belle taille, avec de nombreuses souches d'arbres recouvertes de mousse que l'on avait coupées longtemps auparavant et qui dépassaient un peu de la neige.

Les chevaux frais les attendaient, attachés à une grande longe et gardés par six hommes vigilants qui avaient tiré leurs armes à l'approche du cortège du duc. Ils les baissèrent en voyant apparaître la bannière familière de Crydee. C'étaient des

gens de Carse, qui portaient le tabard écarlate du baron Bellamy, divisé par une croix d'or, un griffon rampant d'or sur le cœur. Leur bouclier portait le même blason.

Le sergent des six gardes salua les nouveaux venus :

— Fidèles au poste, messire. Borric rendit le salut.

— Les chevaux ? demanda-t-il simplement.

— Ils sont prêts, messire, et impatients. Comme les hommes.

Le duc descendit de cheval. Un autre soldat de Carse prit ses rênes.

— Des ennuis ?

— Aucun, monseigneur, mais cet endroit n'est pas fait pour les honnêtes gens. La nuit dernière, nous avons monté la garde deux par deux et nous avons senti des yeux nous épier.

Le sergent était un vétéran couvert de cicatrices, qui en son temps s'était battu contre les gobelins et contre les bandits. Il n'était pas du genre à se laisser aller à son imagination et le duc le savait.

— Doublez la garde cette nuit, ordonna-t-il. Demain, vous ramènerez les chevaux à votre garnison. J'aurais préféré qu'ils prennent une journée de repos, mais le lieu n'est pas propice à cela. Le prince Arutha s'avança :

— J'ai moi aussi senti des yeux se poser sur moi ces dernières heures, père. Ce dernier se tourna vers le sergent :

— Il se pourrait que des brigands nous aient suivis, pour voir ce que nous faisons. Je vais vous laisser deux hommes : quarante-huit ou cinquante, ça ne change pas grand-chose, mais huit au lieu de six, ça fait une sacrée différence.

Si le sergent se sentait soulagé, il ne le montra pas.

— Je vous remercie, messire, répondit-il simplement.

Borric congédia l'officier et se dirigea en compagnie de son fils vers le centre du campement, là où brûlait un grand feu. Les soldats, de leur côté, montaient des abris de fortune contre le vent nocturne, comme ils l'avaient fait chaque soir. Le duc aperçut deux mules avec les chevaux et nota les ballots de paille qu'on avait apportés. Arutha suivit son regard.

— Bellamy est un homme prudent. Il sert bien Votre Grâce.

Kulgan, Gardan et les garçons s'approchèrent des deux nobles, qui se réchauffaient au feu. L'obscurité tombait vite : même à midi, il n'y avait pas beaucoup de lumière dans la forêt recouverte de neige. Borric jeta un coup d'œil autour de lui et frissonna, mais ce n'était pas dû au froid.

— Ce lieu me paraît de mauvais augure. Nous ferions bien d'en partir aussi vite que possible.

Ils mangèrent rapidement et se couchèrent. Pug et Tomas restèrent tout près l'un de l'autre, sursautant à chaque bruit bizarre jusqu'à ce que la fatigue finisse par les plonger dans le sommeil.

La troupe ducale s'enfonça dans la forêt, dans des parties si touffues que les pisteurs durent à plusieurs reprises changer de route, revenir en arrière et prendre un autre chemin pour les chevaux, taillant un passage tout en avançant. C'était une forêt sombre aux arbres torturés, avec des buissons touffus qui gênaient leur progression.

— Je doute que le soleil arrive jusqu'ici, fit remarquer Pug à Tomas.

Il parlait tout doucement. Son ami acquiesça lentement, les yeux fixés sur les arbres. Depuis qu'ils avaient laissé les soldats de Carse, trois jours plus tôt, il avait senti la tension monter un peu plus chaque jour. Plus ils s'enfonçaient dans les bois et plus les bruits paraissaient étouffés ; la colonne avançait maintenant dans un silence absolu. C'était comme si les animaux et les oiseaux eux-mêmes fuyaient cette partie de la forêt. Pug savait que c'était uniquement parce que les bêtes avaient presque toutes commencé à hiberner, lorsqu'elles n'étaient pas parties vers le sud, mais cela n'apaisait ni sa peur ni celle de Tomas.

Ce dernier ralentit.

— J'ai l'impression que quelque chose de terrible va bientôt arriver.

— Cela fait deux jours que tu dis ça, lui rappela Pug. J'espère qu'il ne va pas falloir se battre, ajouta-t-il au bout d'une minute. Je ne sais absolument pas me servir de cette épée, malgré tout ce que tu as essayé de m'expliquer.

— Tiens, répondit Tomas en lui tendant quelque chose. (Pug le prit et découvrit une petite bourse dans laquelle se trouvaient quelques pierres bien lisses et une fronde.) Je me suis dit que tu te sentirais peut être mieux armé ainsi. J'en ai pris une, moi aussi.

Ils continuèrent encore une heure, puis s'arrêtèrent pour reposer les chevaux et prendre un repas froid. C'était le milieu de la matinée et Gardan inspecta chaque cheval pour s'assurer que tous étaient en bonne santé. Il n'était pas question de laisser passer le plus infime signe de blessure ou de maladie. Si jamais un cheval s'avérait défaillant, on laisserait son cavalier avec un autre compagnon et ils n'auraient plus qu'à faire de leur mieux pour rentrer, car le duc ne pouvait se permettre de prendre du retard. Si loin de tout, c'était une chose à laquelle nul n'osait penser et dont il valait mieux ne pas parler.

Ils étaient censés rencontrer le second détachement de chevaux dans l'après-midi. Le rythme haletant des quatre premiers jours s'était changé en avance prudente. Passer au galop entre les arbres aurait été dangereux. Au rythme où ils progressaient, ils arriveraient sans doute à temps. Cependant, le duc s'impatientait.

Ils continuaient à avancer, s'arrêtant parfois pour que les gardes taillent à grands coups d'épée les fourrés qui leur barraient la route. Le bruit de leurs armes résonnait dans la forêt silencieuse tandis qu'ils dégageaient l'étroit passage laissé par les pisteurs.

Pug, perdu dans ses pensées, songeait à Carline lorsqu'un cri s'éleva à l'avant de la colonne, hors de vue des garçons. Soudain, les cavaliers qui se trouvaient à côté de Pug et de Tomas chargèrent, sans plus faire attention aux taillis, esquivant d'instinct les branches basses.

Pug et Tomas poussèrent leurs chevaux derrière les autres et ne virent bientôt plus que des taches marron et blanc à la place des arbres couverts de neige. Ils gardèrent la tête baissée, tout contre l'encolure de leurs montures, pour éviter la plupart des branches tout en essayant de rester en selle. Pug regarda pardessus son épaule et vit Tomas se laisser distancer. Des branches et des ronces s'accrochaient à la cape de l'apprenti

magicien qui fonçait à travers la forêt. Il déboucha finalement dans une clairière. Des bruits de lutte assaillirent ses oreilles et le garçon vit qu'on livrait bataille. Les montures fraîches essayaient de se dégager de leurs liens, entourées par les combattants. Pug distinguait mal les assaillants, des formes encapuchonnées de noir et armées d'épées qui s'attaquaient aux cavaliers.

L'une des formes s'écarta et lui fonça dessus, esquivant le coup d'un garde à quelques mètres de Pug. L'étrange guerrier adressa un sourire mauvais au garçon, seul face à lui. Levant son épée pour frapper, il poussa un hurlement et porta les mains à son visage, du sang jaillissant entre ses doigts. Tomas, qui avait arrêté son cheval juste derrière Pug, lança une autre pierre en poussant un cri.

— Je me disais bien que tu allais te mettre dans les ennuis, hurla-t-il.

Il poussa son cheval en avant et passa par-dessus la forme effondrée à terre. Pug resta là un moment, incapable de bouger, puis fit avancer son cheval. Il sortit sa fronde et tira sur une ou deux cibles, mais il n'était pas sûr de les avoir touchées.

Tout à coup, Pug se retrouva dans un endroit relativement calme, au milieu des combats. De tous côtés, il voyait des formes en cape grise et armure de cuir qui se déversaient de la forêt. Ils ressemblaient à des elfes, mais avaient une chevelure plus sombre et leurs cris résonnaient de façon déplaisante aux oreilles de Pug. Des flèches pleuvaient des arbres, jetant les hommes de Crydee à bas de leur selle.

Tout autour, il y avait des cadavres d'assaillants et de soldats. Pug aperçut les corps sans vie d'une douzaine d'hommes de Carse et des deux premiers pisteurs de l'Archer, attachés à des poteaux autour du feu de camp. Des taches rouges avaient goutté sur la neige autour d'eux. La ruse avait fonctionné, car le duc était entré droit dans la clairière et le piège s'était refermé sur lui.

La voix de messire Borric couvrit le bruit de la mêlée :

— Suivez-moi ! Suivez-moi ! Nous sommes encerclés !

Pug regarda autour de lui à la recherche de Tomas et talonna frénétiquement sa monture pour rejoindre le duc et ses

hommes qui se regroupaient. Les flèches filaient en tous sens et les cris des mourants résonnaient dans la clairière.

— Par là ! hurla Borric.

Les survivants le suivirent et entrèrent dans la forêt en écrasant tout sur leur passage, y compris les archers adverses. Des cris les suivirent tandis qu'ils s'éloignaient au galop de l'embuscade, restant collés au cou de leur monture pour éviter les flèches et les branches basses.

Pug fit faire un violent écart à son cheval pour éviter un gros arbre. Il regarda autour de lui, sans voir Tomas. Fixant le dos d'un autre cavalier, Pug décida de se concentrer sur une seule chose : ne pas perdre cet homme de vue. D'étranges cris retentissaient derrière lui et d'autres voix leur répondirent sur un côté. Pug avait la bouche sèche et les mains moites dans ses gants épais.

Ils s'enfuirent dans la forêt, poursuivis par des cris et des hurlements. Pug perdit la notion du chemin parcouru, mais il était pratiquement sûr qu'ils avaient dû faire un kilomètre et demi, voire plus. Ils entendaient toujours les voix dans la forêt, qui indiquaient à leurs complices la direction de leurs proies.

Soudain, Pug poussa son cheval épuisé et haletant à travers un buisson et lui fit grimper une pente courte et raide. Il ne voyait plus autour de lui que du gris, du vert et quelques plaques de blanc. En haut de la pente, le duc les attendait, l'épée au clair. Tout le monde s'arrêta. Arutha se plaça à côté de son père, le visage couvert de sueur malgré le froid. Les chevaux haletants et les gardes épuisés se rassemblèrent autour d'eux. Pug fut soulagé de voir Tomas à côté de Kulgan et de Gardan.

— Combien ? demanda messire Borric lorsque le dernier cavalier s'approcha. Gardan compta rapidement les survivants.

— Nous avons perdu dix-huit hommes, il y a six blessés et on nous a pris toutes les mules et les bagages.

Le duc hocha la tête.

— Laissons les chevaux se reposer un peu. Nos assaillants vont nous retrouver de toute façon.

— Il va falloir se battre, père ? s'inquiéta Arutha.

— Non, ils sont trop nombreux, répondit Borric en secouant la tête. Il y en avait au moins cent dans la clairière.

Nous nous sommes fait prendre à leur piège comme de simples rats, cracha-t-il. Nous avons perdu presque la moitié de la troupe, ajouta-t-il en regardant autour de lui.

— Qui c'était ? demanda Pug à un soldat qui se trouvait à côté de lui.

Ce dernier le regarda.

— La confrérie de la Voie des Ténèbres, que Ka-hooli les empale tous, répondit-il en invoquant le dieu de la Vengeance. (De la main, il figura un cercle autour d'eux.) Ils passent par petits groupes dans le Vercors, bien qu'en général ils vivent dans les montagnes à l'est et aussi beaucoup plus loin au nord. Malheureusement, ils étaient plus nombreux que je ne l'aurais jamais imaginé.

Des voix retentirent derrière eux.

— Ils arrivent, s'écria le duc. Partons !

Les survivants firent volte-face et s'élancèrent de nouveau au galop au travers des arbres, devant leurs poursuivants. Le temps suspendit sa course pour Pug alors qu'il se frayait un chemin périlleux entre les arbres denses. Deux hommes à côté de lui poussèrent un hurlement. Branche ou flèche, Pug n'aurait su le dire.

Ils arrivèrent de nouveau à une clairière et le duc fit signe de s'arrêter.

— Votre Grâce, les chevaux ne pourront pas tenir très longtemps encore, annonça Gardan.

Dans sa frustration, Borric frappa le pommeau de sa selle, le visage assombri par la rage.

— Maudits soient-ils ! Où sommes-nous ?

Pug regarda autour de lui. Il n'avait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient ; à voir les visages autour de lui, il semblait que les autres non plus.

— Il faut aller vers l'est, père, et rejoindre les montagnes, conseilla Arutha. Borric acquiesça.

— Mais où se trouve l'est ?

Les grands arbres et le ciel couvert qui ne donnait qu'une lumière très diffuse les empêchaient de trouver un quelconque point de repère.

— Un moment, Votre Grâce, intervint Kulgan, qui ferma les yeux.

À nouveau, les cris de leurs poursuivants retentirent. Le magicien rouvrit les yeux en montrant une direction.

— C'est par là.

Sans poser de questions ni émettre de commentaires, le duc talonna son cheval dans la direction indiquée, faisant signe aux autres de le suivre. Pug ressentit fortement le besoin de se retrouver près de quelqu'un de familier et essaya de rejoindre Tomas, mais il n'arriva pas à se frayer un chemin entre les cavaliers. Il avala sa salive et s'avoua qu'il était vraiment inquiet. Les visages graves des soldats qui l'entouraient lui firent comprendre qu'il n'était pas le seul.

Ils chevauchèrent encore longtemps dans les sombres chemins du Vercors. Les cris des frères des Ténèbres, servant à prévenir leurs congénères de leur course folle, accompagnèrent leur fuite. Parfois, Pug entrapercevait une forme qui bondissait au loin, suivant une trajectoire parallèle à la leur. Mais il la perdait aussitôt de vue dans la pénombre des arbres. Ces coureurs ne semblaient pas chercher à les gêner, mais restaient toujours à proximité.

À nouveau, le duc donna l'ordre de faire halte et se tourna vers Gardan :

— Envoyez des éclaireurs ! Voyons combien ils sont. Il faut prendre du repos.

Le sergent fit signe à trois hommes qui sautèrent rapidement de leur selle et remontèrent la route en courant. Il n'y eut qu'un tintement d'acier et un cri étranglé pour annoncer leur rencontre avec le pisteur des frères des Ténèbres le plus proche.

— Malédiction ! s'exclama le duc. Ils tentent de nous rabattre en cercle pour nous ramener vers le gros de leur troupe. Nous nous dirigeons déjà davantage vers le nord que vers l'est.

Pug saisit cette occasion pour s'approcher de Tomas. Les chevaux haletaient et tremblaient, la sueur fumant sur leurs flancs à cause du froid. Tomas réussit à lui faire un vague sourire, mais il ne dit pas un mot.

Les soldats passèrent rapidement entre les chevaux, vérifiant leurs blessures. Quelques minutes plus tard, les éclaireurs revinrent en courant.

— Messire, ils sont cinquante ou soixante, au moins, et juste derrière nous, annonça l'un d'eux, essoufflé.

— Combien de temps ?

L'homme avait le visage couvert de sueur.

— Cinq minutes, messire, répondit le soldat. Les deux que nous avons tués vont les arrêter un instant, mais pas plus, ajouta-t-il avec cynisme.

— Reposons-nous encore un peu, avant de repartir, déclara le duc à l'adresse de la compagnie.

— Un peu ou une heure, qu'est-ce que ça change ? rétorqua Arutha. Les chevaux sont fourbus. Nous ferions mieux de nous battre avant que d'autres frères ne répondent à l'appel.

Son père secoua la tête.

— Il faut que j'atteigne Krondor et que je parle à Erland. Il doit savoir pour les Tsurani.

Une flèche, rapidement suivie d'une seconde, vola depuis un arbre proche ; un autre cavalier tomba.

— En selle ! hurla Borric.

Ils menèrent les chevaux épuisés plus loin encore dans les bois, puis ils ralentirent, ouvrant l'œil pour prévenir une nouvelle attaque. Par gestes, le duc indiqua à ses soldats comment se déployer, afin qu'ils puissent se porter sur un flanc ou un autre et charger à son commandement. Les chevaux écumaient, leurs naseaux dilatés. Pug savait qu'ils n'étaient pas loin de s'effondrer.

— Pourquoi est-ce qu'ils n'attaquent pas ? murmura Tomas.

— Je ne sais pas, répondit son ami. Ils se contentent de nous harceler sur les côtés et par-derrière.

Le duc leva la main et la colonne s'arrêta. On n'entendait plus les poursuivants. Il se retourna et parla tout doucement.

— Nous les avons peut-être semés. Passez le mot : inspectez vos montures... (Une flèche lui passa au-dessus de la tête, ne le manquant que de quelques centimètres.) En avant ! s'écria-t-il.

La troupe reprit un trot inégal sur le chemin qu'elle suivait depuis quelque temps.

— Messire, cria Gardan, il semblerait qu'ils veuillent nous garder en mouvement.

Borric souffla un juron rauque.

— Kulgan, de quel côté est l'est ?

Le magicien ferma de nouveau les yeux. Pug se rendit compte que son maître était en train de s'épuiser avec ce sort. Au calme, ce n'était pas difficile à lancer, mais ce devait être fatigant dans les conditions actuelles. Le magicien rouvrit les yeux et désigna sa droite. La colonne se dirigeait vers le nord.

— Ils recommencent à nous faire tourner lentement, père, à nous ramener vers le gros de leur troupe, déclara Arutha.

Borric éleva la voix.

— Seuls des fous ou des enfants resteraient sur une route pareille. À mon commandement, on tourne à droite et on charge.

Il attendit que tous les hommes aient tiré leurs armes et qu'ils aient adressé des prières silencieuses à leurs dieux pour que leur cheval supporte un galop supplémentaire. Puis le duc hurla :

— Maintenant !

Comme un seul homme, la colonne prit à droite et les cavaliers talonnèrent leurs montures flageolantes. Une pluie de flèches tomba des arbres ; les chevaux et les hommes hurlèrent.

Pug esquiva une branche, s'agrippant désespérément à ses rênes en s'empêtrant dans son épée et son bouclier. Ce dernier commença à glisser. Aux prises avec l'objet, Pug sentit son cheval ralentir. Il n'arrivait pas à le maîtriser tout en tenant ses armes.

Le garçon tira sur ses rênes, prenant le risque de s'arrêter momentanément pour rajuster son équipement. Un bruit le fit regarder de côté. À moins de cinq mètres de lui se trouvait un archer de la confrérie de la Voie des Ténèbres. Pug resta figé un moment, tout comme l'archer. Le garçon fut frappé de sa ressemblance avec le prince elfe Calin. Il n'y avait pas beaucoup de différences entre les deux races. Ils avaient plus ou moins la même taille, la même stature. Seuls les cheveux et les yeux

différait. La créature se tenait debout, les yeux fixés sur Pug tout en remettant calmement une corde à son arc, dont la précédente avait lâché.

L'apprenti magicien était si surpris de se trouver face à un frère des Ténèbres, si proche qui plus est, qu'il en oublia un instant la raison pour laquelle il s'était arrêté. Il resta là à regarder l'archer réparer son arme, fasciné par les mouvements calmes et efficaces de l'elfe noir.

Puis celui-ci tira une flèche de son carquois, d'un geste fluide, et en fixa l'encoche sur la corde. L'angoisse brutale réveilla Pug. Son cheval vacillant répondit à ses coups frénétiques et se remit en route. Le garçon ne vit pas la flèche de l'archer, mais l'entendit et la sentit siffler à son oreille. Puis il se retrouva à nouveau au galop, semant l'archer pour rejoindre la troupe ducale.

Pug entendit un bruit devant lui et pressa encore son cheval, bien que le pauvre animal se déplaçât aussi vite que possible. Il slalomait entre les arbres, malgré la pénombre qui ne lui facilitait pas la tâche.

Brusquement, il se retrouva derrière un cavalier arborant les couleurs du duc et le dépassa grâce à sa monture un peu plus fraîche, du fait qu'elle portait un cavalier plus léger. Le terrain se faisait plus vallonné et Pug se demanda s'ils n'approchaient pas des contreforts des Tours Grises.

Un hennissement retentit et poussa le garçon à se retourner. Il vit le soldat qu'il venait de dépasser se faire jeter à terre par sa monture qui venait de s'effondrer, une écume rouge jaillissant de ses naseaux. Pug et un autre cavalier s'arrêtèrent ; le soldat revint en arrière pour récupérer son camarade. Il tendit la main pour lui proposer de monter en croupe mais le soldat qui venait de tomber secoua la tête et frappa la croupe du cheval encore debout, pour le faire repartir. Pug savait que la pauvre bête avait déjà du mal à porter un seul cavalier et qu'elle n'en aurait jamais supporté deux. Le cavalier qui était tombé tira l'épée et acheva son cheval blessé, puis il se retourna et attendit les frères des Ténèbres qui les suivaient. Pug sentit des larmes couler sur ses joues devant le courage de cet homme. L'autre soldat cria quelque chose par-dessus son épaule, que le

garçon ne put distinguer, et le dépassa brusquement en hurlant :

— Partons, messire !

Pug talonna les flancs de sa monture qui reprit un trot hésitant.

La colonne en fuite poursuivit sa course incertaine et épuisée. Pug remonta le long de la file et finit par trouver une place auprès du duc. Quelques minutes plus tard, ce dernier leur fit signe de ralentir car ils arrivaient dans une nouvelle clairière. Borric inspecta sa troupe. L'expression de rage impuissante sur son visage fut brusquement remplacée par la surprise. Il leva la main et les soldats se turent. Des cris résonnaient toujours dans la forêt, mais à quelque distance de là.

— Nous les aurions semés ? murmura Arutha, les yeux écarquillés par l'étonnement.

Lentement, le duc acquiesça, l'attention fixée sur les cris dans le lointain.

— Pour l'instant. Quand nous avons traversé la ligne d'archers, nous avons dû nous glisser derrière nos poursuivants. Ils vont découvrir la chose dans peu de temps et faire demi-tour. Nous avons gagné dix minutes, quinze au mieux. (Il regarda sa troupe en piteux état.) Si seulement nous pouvions trouver un endroit où nous cacher.

Kulgan mena son cheval flageolant à côté de celui du duc.

— Messire, j'ai peut-être une solution, mais elle est risquée et pourrait s'avérer fatale.

— Pas plus fatale que d'attendre qu'ils nous fondent dessus, répliqua Borric. Quel est votre plan ?

— J'ai une amulette qui me permet de contrôler le temps. J'avais prévu de la garder pour nous éviter des tempêtes en mer, car elle ne peut être utilisée indéfiniment. Je devrais être en mesure de masquer nos déplacements grâce à elle. Faites rassembler tous les chevaux de l'autre côté de la clairière, près de ce gros bloc de rocher. Dites aux hommes de faire taire leurs bêtes.

Borric fit passer l'ordre et l'on déplaça les montures de l'autre côté de la clairière. Des mains rassurantes calmèrent les bêtes épuisées et surexcitées après leur longue course.

Ils se rassemblèrent sur la partie la plus haute d'une étroite clairière, le dos tourné à un bloc de granit qui les surplombait comme un poing grisâtre. Sur trois côtés, le sol descendait en pente douce. Kulgan commença à faire le tour de la troupe bien serrée.

Il chantait tout bas, déplaçant l'amulette selon des mouvements compliqués. Lentement, la lumière grise s'assombrit et le brouillard commença à se masser autour d'eux. Il n'y eut au départ que quelques écharpes de brume, puis d'autres taches blanches, plus consistantes, se formèrent et se changèrent en léger brouillard.

Bientôt, l'air entre la troupe ducale et la limite des arbres s'embruma. Kulgan se déplaça plus rapidement et le brouillard devint plus dense, blanchissant la clairière, émanant du mage, se déversant de tous côtés vers les arbres. En quelques minutes, on n'y voyait déjà plus à quelques mètres.

Kulgan continua encore et encore, produisant des écharpes de brume toujours plus épaisses qui obscurcissaient la lumière déjà grise sous les arbres. La clairière se retrouva progressivement plongée dans la pénombre, tandis que le brouillard froid et humide s'épaississait à mesure que le mage poursuivait ses incantations.

Kulgan s'arrêta.

— Plus un bruit, murmura-t-il en se tournant vers le duc. Si les elfes noirs passent dans le brouillard à l'aveuglette, la pente va, je l'espère, les écarter d'un côté ou de l'autre du rocher. Mais pas un geste. Tout bruit pourrait nous trahir.

Les hommes opinèrent, comprenant le danger. Ils allaient rester au milieu de cet épais brouillard dans l'espoir que les frères des Ténèbres leur passeraient sous le nez, laissant le duc et sa troupe encore une fois derrière eux. C'était un quitte ou double, car s'ils réussissaient, ils avaient de bonnes chances de se retrouver loin d'ici quand la confrérie reviendrait en arrière.

— C'est une bonne chose que le terrain soit rocheux, murmura Pug à l'adresse de Tomas, sinon nous aurions laissé de sacrées traces.

Son ami acquiesça, trop inquiet pour parler. Un garde à côté d'eux fit signe à Pug de garder le silence et le jeune noble hocha la tête.

Gardan, plusieurs gardes, le duc et Arutha se mirent en position devant la troupe, les armes prêtes en cas d'échec du plan. Les cris se rapprochèrent, indiquant que les frères des Ténèbres remontaient leurs traces. Kulgan se tenait à côté du duc et incantait tout bas, continuant à amasser du brouillard autour de lui et à le renvoyer toujours plus loin. Pug savait que la brume devait à présent s'étendre rapidement, toujours plus loin dans le Vercors, rendant la tâche de leurs assaillants de plus en plus difficile.

Pug sentit quelque chose d'humide sur sa joue et leva les yeux. De la neige commençait à tomber. Avec appréhension, il regarda le brouillard pour voir si les flocons avaient un effet sur celui-ci. Il resta ainsi, tendu, pendant une longue minute, puis il poussa un soupir de soulagement silencieux, car la neige ne faisait qu'épaissir davantage le brouillard.

On entendit des bruits de pas tout proches. Pug s'immobilisa, comme les autres hommes autour de lui. Une voix s'éleva, parlant la langue étrange de la confrérie.

Le garçon sentit quelque chose le gratter entre les épaules, mais il ne bougea pas d'un pouce, s'efforçant d'oublier cette déplaisante sensation dans son dos. Il jeta un regard en coin à Tomas. Celui-ci restait immobile comme un roc, la main sur les naseaux de son cheval, semblable à une statue perdue dans la brume. Comme toutes les montures restantes, celle de Tomas savait que cette main voulait dire « silence ».

Une autre voix s'éleva dans la brume et faillit faire sursauter Pug. On aurait cru que celui qui venait de s'exclamer se tenait juste devant lui. Un cri plus éloigné leur parvint en guise de réponse.

Pug vit le dos de Gardan bouger un peu devant lui. Le sergent s'agenouilla tout doucement pour poser silencieusement son épée et son bouclier par terre. Il se releva, toujours très

doucement et sortit un couteau de sa ceinture. Puis, brusquement, il s'enfonça dans la brume, aussi rapide et souple qu'un chat qui disparaît dans la nuit. Il y eut un faible bruit et Gardan réapparut.

Devant lui, se débattait un frère des Ténèbres, la bouche fermement recouverte par l'une des grosses mains noires de Gardan dont l'autre bras écrasait la gorge de son prisonnier. Pug vit que le sergent ne pouvait risquer de le lâcher pour lui plonger son couteau dans le dos. Il serra les dents quand la créature lui griffa les bras de ses ongles acérés. Les yeux de l'elfe noir jaillissaient presque de leurs orbites à cause du manque d'air. Gardan, immobile, continua à étouffer le frère des Ténèbres dont les pieds s'agitaient à quelques centimètres du sol. Le visage de ce dernier passa au rouge, puis au violet, tandis que le sergent maintenait sa prise sur son cou. Du sang coulait abondamment sur les bras de Gardan là où les griffes de sa victime s'étaient enfoncées, mais le puissant soldat bougeait à peine. Puis le frère des Ténèbres cessa de se débattre. Gardan lui donna une dernière torsion du bras pour lui écraser la gorge puis il laissa la créature glisser tout doucement au sol.

Les yeux écarquillés par l'effort, le sergent inspira profondément pour reprendre son souffle. Tout doucement il se tourna, s'agenouilla et remit son couteau à sa ceinture. Ensuite, il reprit son épée et son bouclier, se releva et se remit à monter la garde au cœur de la brume.

Pug était au comble du respect et de l'admiration pour Gardan, mais il était obligé de faire comme tout le monde : observer en silence. Le temps passa, les voix s'éloignèrent, se renvoyant les mêmes questions furieuses, à la recherche de la cachette des fugitifs. Comme un long soupir de soulagement, le silence s'appesantit sur la clairière.

— Ils sont partis, murmura le duc. Menez vos chevaux par la bride. Nous allons vers l'est.

Pug regarda autour de lui dans la pénombre. Devant lui se trouvaient le duc Borric et le prince Arutha. Gardan restait à côté de Kulgan, encore épuisé par ses longues incantations. Tomas marchait en silence à côté de son ami. Des cinquante

gardes qui étaient partis de Crydee avec le duc, il n'en restait que treize. Seuls six chevaux avaient survécu à la journée. Quand ils s'étaient effondrés, ils avaient été achevés rapidement par leurs cavaliers silencieux, les lèvres serrées.

Les hommes et les bêtes montaient péniblement à flanc de montagne. Le soleil s'était couché mais le duc avait donné l'ordre de continuer, craignant le retour de leurs poursuivants. Ils marchaient prudemment dans le noir, faisant attention à ne pas trébucher sur ce terrain rocailleux. Un juron étouffé perçait de temps en temps les ténèbres quand un homme glissait sur un rocher couvert de givre.

Pug cheminait péniblement, le corps engourdi par le froid et la fatigue. Cette journée lui avait paru durer une éternité et il ne se souvenait même plus quand ils s'étaient arrêtés ni quand ils avaient mangé pour la dernière fois. A un moment donné, un soldat lui avait tendu une gourde, mais cette unique gorgée était bien loin dans sa mémoire. Le garçon prit une poignée de neige et la mit dans sa bouche, mais cette eau glacée le soulagea bien peu. La neige tombait plus dru, ou du moins lui en donnait l'impression. Il ne la voyait pas tomber, mais elle lui frappait le visage plus souvent et avec plus de force. Le froid était mordant et Pug tremblait sous sa cape.

Comme un coup de tonnerre, un murmure du duc résonna dans l'obscurité.

— Halte. Je doute qu'ils se déplacent dans le noir. Nous allons nous reposer ici. On entendit Arutha répondre un peu plus loin devant.

— Au matin, la neige aura recouvert nos traces.

Pug tomba à genoux et tira sa cape sur lui. La voix de Tomas s'éleva à côté :

— Pug ?

— Ici, répondit-il faiblement.

Tomas s'effondra lourdement à côté de lui.

— Je crois, déclara-t-il entre deux souffles, que je ne bougerai plus jamais. Pug se contenta d'acquiescer.

— Pas de feu, ordonna la voix du duc à quelque distance de là.

— C'est une rude nuit pour faire un camp sans feu, Votre Grâce, protesta Gardan.

— Je suis d'accord, mais si ces fils de l'enfer rôdent non loin, un feu pourrait les attirer ici et leur permettre de se jeter sur nous en hurlant. Collez-vous les uns contre les autres pour vous réchauffer, comme ça personne ne gèlera. Postez des gardes et dites aux autres de dormir. Quand l'aube poindra, je veux que nous mettions autant de distance que possible entre eux et nous.

Pug sentit des corps commencer à se presser contre lui mais l'inconfort le gênait moins que le froid. Il glissa rapidement dans un sommeil agité et se réveilla souvent en sursaut au cours de la nuit. Puis, brusquement, l'aube se leva.

Trois autres chevaux avaient péri dans la nuit, leurs corps gelés gisant à découvert dans la neige. Pug se releva, la tête vide et les muscles raides. Il frissonnait irrésistiblement en tapant des pieds, s'efforçant d'attiser un peu la vie dans son corps gelé et douloureux. Tomas remua et se réveilla en sursaut, puis rejoignit Pug pour taper des pieds et battre des bras avec lui.

— Je n'ai jamais eu si froid de toute ma vie, avoua-t-il en claquant des dents.

Pug regarda autour de lui. Ils se trouvaient dans un creux entre de grands blocs de granit, encore gris et nus par endroits, qui s'élevaient à une dizaine de mètres et se rejoignaient pour former comme une corniche en haut. Le chemin qu'ils avaient emprunté continuait à monter doucement à flanc de montagne et Pug remarqua que les arbres étaient plus clairsemés.

— Viens, dit-il à Tomas en commençant à grimper sur les rochers.

— Merde ! s'exclama quelqu'un derrière eux.

Les garçons se retournèrent et virent Gardan agenouillé au-dessus de la forme immobile d'un garde.

— Mort dans la nuit, Votre Grâce, déclara le sergent en regardant le duc. Il a pris un coup et n'en a jamais parlé, ajouta-t-il en secouant la tête.

Pug compta. Hormis lui, Tomas, Kulgan, le duc et son fils, il ne restait plus que douze soldats. Tomas leva les yeux vers son ami qui avait commencé à grimper.

— Où allons-nous ?

Pug remarqua qu'il murmurait et fit un signe de tête vers le haut.

— Voir ce qu'il y a de l'autre côté.

Tomas acquiesça. Ils poursuivirent leur escalade. Leurs doigts gourds étaient douloureux et avaient du mal à trouver des prises, mais Pug se réchauffa rapidement grâce à cet exercice. Il leva le bras et attrapa le bord de la corniche, sur laquelle il se hissa en attendant que Tomas le rejoigne.

Son ami, essoufflé, passa sur la corniche et regarda par-dessus l'épaule de Pug.

— Oh, que c'est beau !

Les hautes cimes des Tours Grises s'élevaient majestueusement face à eux. Le soleil venait d'apparaître juste derrière elles, illuminant de rose et d'or la face nord des montagnes — la face ouest restant plongée dans une ombre indigo. Le ciel était clair, la neige avait cessé de tomber. Où que se porte leur regard, tout était couvert de blanc.

Pug fit signe à Gardan qui vint se mettre au pied de la paroi et grimpa un peu avant de demander :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On voit les Tours Grises ! répondit Pug. Elles sont à moins de dix kilomètres. Gardan fit signe aux garçons de revenir. Ils redescendirent péniblement, se laissant tomber sur le dernier mètre avec un impact sourd. Ils avaient vu leur destination et se sentaient mieux. Ils s'approchèrent du sergent, en grande conversation avec le duc, Arutha et Kulgan. Borric parlait doucement, mais l'air frais du matin lui permettait de se faire entendre clairement.

— Prenez les affaires qui nous restent sur les bêtes qui sont mortes et répartissez-les entre les hommes. Prenez aussi les chevaux restants, mais que personne ne les monte. Ce n'est pas la peine de les couvrir, nous allons laisser des traces quoi qu'il arrive.

Gardan salua et commença à circuler entre les soldats. Ils se tenaient seuls ou par deux, scrutant la pente à la recherche de signes de leurs poursuivants.

— Avez-vous la moindre idée de la direction dans laquelle se trouve la passe du Sud ? demanda le duc à Kulgan.

— Je vais essayer d'utiliser ma vision magique, messire.

Kulgan se concentra. Pug le regarda attentivement, car le fait de voir par les yeux d'un autre était l'une des techniques qui lui échappaient dans ses études. C'était un peu comme d'utiliser la boule de cristal, mais avec moins d'images, cela permettait d'avoir davantage d'impressions sur l'endroit où se trouvait une chose par rapport au magicien.

— Je ne saurais le dire, messire, avoua Kulgan au bout de quelques minutes de silence. Si j'y étais déjà allé, j'aurais peut-être réussi, mais là je n'arrive à rien.

Borric hocha la tête.

— J'aimerais que l'Archer soit avec nous. Il connaît les repères de la région. (Il se tourna vers l'est, comme s'il espérait apercevoir les Tours Grises à travers le roc.) Toutes les montagnes se ressemblent à mes yeux.

— Vers le nord, père ? suggéra Arutha.

Borric eut un petit sourire devant la logique de son fils.

— Oui, si la passe est au nord, nous avons toujours une chance de la traverser avant qu'elle soit bloquée. Quand nous aurons passé les montagnes, le climat sera moins rude à l'est. En tout cas, c'est normalement le cas à cette époque de l'année. Nous devrions pouvoir rejoindre Bordon. Si nous sommes déjà au nord de la passe, nous pouvons toujours arriver chez les nains. Ils nous donneront refuge et sauront peut-être comment trouver une autre route vers l'est. (Il inspecta sa troupe épuisée.) Avec trois chevaux et de la neige fondue à boire, nous devrions pouvoir tenir une semaine au moins — si ce temps-là se maintient, ajouta-t-il en scrutant le ciel.

— Il ne devrait plus faire mauvais avant deux ou trois jours, prédit Kulgan. Je ne saurais dire au-delà de ça.

Un cri retentit au-dessus des arbres, loin dans la forêt en contrebas. Instantanément, tout le monde se tut. Borric regarda Gardan.

— Sergent, à votre avis, à quelle distance sont-ils ? Le soldat tendit l'oreille.

— Difficile à dire, messire. Deux ou trois kilomètres, peut-être plus. Les sons portent bizarrement dans la forêt, et plus encore quand il fait froid comme ça.

Borric acquiesça.

— Rassemblez les hommes. Nous partons tout de suite.

Pug saignait des doigts par ses gants troués. Chaque fois qu'il en avait eu l'occasion dans la journée, le duc avait fait passer ses hommes sur la pierraille pour semer les pisteurs de la confrérie de la Voie des Ténèbres. Toutes les heures, il envoyait des gardes faire de fausses traces par-dessus les leurs, en tirant des couvertures prises sur les chevaux morts, pour cacher leurs traces le mieux possible.

Ils se retrouvèrent au bord d'une clairière, un cercle de pierre nue entouré de tous côtés par des pins clairsemés et des trembles. Les arbres s'étaient progressivement espacés avec l'altitude, car la troupe montait de préférence sur les terrains les plus rudes et les plus élevés pour semer ses poursuivants. Depuis l'aube, elle faisait route vers le nord-est, suivant une crête de collines rocailleuses en direction des Tours Grises. Mais au grand dam de Pug, les montagnes ne semblaient pas se rapprocher le moins du monde.

Le soleil était haut dans le ciel, mais le garçon ne sentait pas beaucoup sa chaleur, car un vent d'hiver glacé soufflait des hauteurs des Tours Grises. Il entendit résonner la voix de Kulgan à quelque distance de lui :

— Tant que le vent vient du nord-est, il n'y aura pas de neige, car toute l'humidité se sera déposée sur les sommets. Si le vent change et qu'il vienne de l'ouest ou du nord-ouest, de la Mer sans Fin, la neige va recommencer à tomber.

Pug, essoufflé par l'escalade, s'arrêta en équilibre sur une pente glissante.

— Kulgan, faut-il qu'en plus, vous nous fassiez un cours ?

Plusieurs hommes éclatèrent de rire ; un court moment, la sombre angoisse qui les étreignait depuis deux jours reflua. Ils

atteignirent un large méplat avant une nouvelle pente et le duc donna l'ordre de faire une halte.

— Préparez un feu et tuez une bête. Nous allons attendre l'arrière-garde. Gardan envoya rapidement quelques hommes récupérer du bois et on donna à un autre soldat la tâche d'écarter deux chevaux du camp. Les montures, nerveuses, avaient les jambes douloureuses, en plus d'être fatiguées et affamées. Malgré leur entraînement, Gardan préférait qu'elles ne sentent pas l'odeur du sang.

Le cheval choisi poussa un hennissement déchirant, puis soudain se tut. Lorsque les feux furent prêts, les soldats posèrent des broches au-dessus des flammes. Rapidement, l'odeur de la chair rôtie commença à flotter dans l'air. Malgré son dégoût, Pug se sentit saliver à l'odeur. Quelque temps plus tard, on lui tendit un bâton sur lequel était piqué un grand morceau de foie rôti, qu'il engloutit. À côté, Tomas faisait subir le même sort à un morceau de gigot grésillant.

Quand ils eurent fini de manger, la viande encore chaude fut enveloppée dans des couvertures pour chevaux et des tabards déchirés, puis fut répartie entre les hommes.

Pug et Tomas restèrent assis à côté de Kulgan tandis que les hommes démontaient le camp, éteignant les feux, recouvrant les traces de leur passage et se préparant à reprendre leur marche. Gardan alla voir le duc.

— Messire, l'arrière-garde aurait dû être arrivée depuis longtemps.

— Je sais, acquiesça Borric. Cela fait une bonne demi-heure qu'ils devraient être là. (Il scruta le bas de la pente, vers la gigantesque forêt tout embrumée au loin.) Nous allons attendre cinq minutes de plus et puis nous partirons.

Ils attendirent en silence, mais les gardes ne réapparurent pas. Finalement, Gardan donna le signal du départ.

— C'est bon, les gars. On s'en va.

Les hommes reformèrent la colonne derrière le duc et le magicien. Les garçons, quant à eux, se retrouvèrent derrière. Pug compta. Il ne restait plus que dix soldats.

Deux jours plus tard, les vents se mirent à hurler, soulevant des aiguilles de glace qui déchiquetaient les chairs. Les silhouettes qui s'avançaient lentement vers le nord étaient emmitouflées dans des capes et penchées pour lutter contre le vent. Les membres de la troupe avaient entouré leurs bottes de chiffons en espérant vaguement éviter les engelures. Pug essayait vainement de ne pas laisser la glace se déposer sur ses cils, mais les vents violents le faisaient pleurer et ses larmes gelaient rapidement, lui brouillant la vue.

Pug entendit Kulgan qui s'efforçait de couvrir le bruit du vent.

— Messire, une tempête approche. Il faut trouver un abri, sinon nous allons mourir.

Le duc acquiesça et fit signe à deux hommes de l'avant-garde de partir à la recherche d'un refuge. Les soldats partirent à petites foulées sur le terrain glissant, avançant à peine plus vite que les autres, mais jetant vaillamment leurs maigres forces dans la tâche.

Des nuages approchaient au nord-ouest et le ciel s'assombrit.

— Combien de temps, Kulgan ? cria le duc par-dessus le hurlement du vent. Le magicien leva la main au-dessus de sa tête pour dégager son haut front.

Le vent faisait voler en tous sens ses cheveux et sa barbe.

— Une heure tout au plus.

Le duc fit un nouveau signe de tête et exhorta ses hommes à continuer.

Un triste hennissement perça le vent et un homme hurla que le dernier cheval venait de tomber. Borric s'arrêta en jurant et donna l'ordre de l'équarrir au plus vite. Des soldats découpèrent la bête en gros morceaux fumants qu'ils jetèrent dans la neige pour les congeler avant de les envelopper. Lorsqu'ils en eurent terminé, on partagea la viande entre les hommes.

— Si nous arrivons à dénicher un abri, nous ferons un feu pour cuire la viande, hurla le duc.

Pug ajouta mentalement que s'ils n'arrivaient pas à trouver un refuge, ils n'auraient pas grand-chose à faire de la viande. La troupe se remit en route.

Un peu plus tard, les deux gardes revinrent pour dire qu'ils avaient déniché une caverne à moins de quatre cents mètres. Le duc leur donna l'ordre de les y conduire.

La neige commença à tomber, fouettée par le vent puissant. Le ciel s'était fait très sombre, limitant la visibilité à une trentaine de mètres à peine. Pug avait l'impression d'avancer dans du coton et avait du mal à sortir ses pieds de l'épaisse couche de neige. Ses mains étaient tout engourdis et il se demanda si elles étaient gelées.

Tomas, de constitution plus solide, semblait aller un peu mieux, mais lui aussi était trop épuisé pour parler. Il se contentait d'avancer à côté de son ami.

Soudain, Pug se retrouva le visage plongé dans la neige, qu'il trouva étonnamment chaude et soporifique. Tomas s'agenouilla à côté de l'apprenti magicien et le secoua. Son ami, presque inconscient, grogna.

— Debout, hurla Tomas, ce n'est plus très loin.

Pug s'efforça de se relever, avec l'aide de son ami et d'un autre soldat. Lorsqu'il fut debout, Tomas fit signe au soldat qu'il n'avait plus besoin de lui. Le garde acquiesça, mais resta tout près. Tomas dégagea l'un des morceaux de couverture qu'il avait enroulés autour de lui pour se réchauffer, en attacha un bout à la ceinture de Pug et repartit en guidant et en tirant son ami derrière lui.

Les garçons suivirent le soldat qui les avait aidés, contournèrent une excroissance rocheuse et se retrouvèrent devant l'entrée d'une caverne. Ils firent quelques pas vacillants dans les ténèbres accueillantes puis s'effondrèrent sur un sol rocheux. Par contraste avec le vent mordant de l'extérieur, la caverne leur sembla chaude. Épuisés, ils plongèrent dans le sommeil.

Pug fut réveillé par l'odeur de la viande de cheval en train de cuire. Il se releva et vit qu'il faisait noir à l'extérieur, au-delà du feu. Des piles de branchages et de bois mort s'élevaient tout

près tandis que certains soldats alimentaient soigneusement le feu. D'autres restaient à côté pour faire cuire des morceaux de viande. Pug fléchit les doigts et les trouva douloureux mais, en retirant ses lambeaux de gants, il ne vit aucun signe d'engelure. Il secoua Tomas pour le réveiller et l'autre garçon se souleva sur ses coudes, cillant à la lumière du feu.

Gardan se tenait de l'autre côté des flammes et parlait avec un garde. Le duc était assis non loin de là, discutant à mi-voix avec son fils et Kulgan. Derrière Gardan et le soldat, Pug ne voyait que du noir. Il n'arrivait pas à se souvenir du moment où ils avaient découvert la caverne, mais Tomas et lui avaient dû dormir des heures.

Kulgan les vit bouger et s'approcha d'eux.

— Comment ça va ? demanda-t-il, l'air inquiet.

Les garçons firent signe qu'ils allaient bien, vu les circonstances. Ils retirèrent leurs bottes à la demande du magicien qui eut le plaisir de leur apprendre qu'ils n'avaient pas non plus d'engelures aux pieds. L'un des soldats, leur déclara-t-il, n'avait pas eu cette chance.

— Combien de temps avons-nous dormi ? demanda Pug.

— Une nuit et une journée entières, répondit son maître dans un souffle. Pug remarqua alors qu'on avait accompli beaucoup de travail. En plus du bois, on les avait protégés, Tomas et lui, avec des couvertures. Deux lapins pris au collet pendaient à l'entrée de la caverne et des outres d'eau avaient été placées près du feu.

— Vous auriez pu nous réveiller, dit Pug, une note d'inquiétude dans la voix.

— Le duc refusait de repartir tant que la tempête ne s'était pas calmée et ce n'est arrivé qu'il y a quelques heures, répondit Kulgan en secouant la tête. De toute manière, Tomas et toi n'étiez pas les seuls de la troupe à être dans cet état. Je doute que même notre infatigable sergent aurait pu faire plus de quelques kilomètres avec juste une nuit de repos. Le duc verra comment ça se passe demain. Je pense que nous partirons à ce moment-là, si le temps se maintient.

Le magicien se remit debout, invitant d'un geste les garçons à se rendormir. Puis il retourna voir le duc. Pug était

surpris de se sentir encore fatigué, malgré une journée de sommeil, mais il préférait se remplir l'estomac avant de se recoucher. Tomas acquiesça en réponse à sa question silencieuse et les deux garçons se rapprochèrent du feu. L'un des soldats occupés à faire cuire la viande leur en tendit des morceaux grésillants.

Les garçons engloutirent la nourriture et, après avoir terminé, reculèrent contre l'une des parois. Pug allait dire quelque chose à Tomas lorsque l'un des gardes à l'entrée de la caverne détourna son attention. Un air bizarre se peignit sur le visage du soldat, en pleine discussion avec le sergent. Puis ses genoux cédèrent sous son poids. Gardan se pencha pour le rattraper et l'allonger sur le sol et écarquilla les yeux en voyant une flèche dépasser du corps du malheureux.

Un instant, le temps sembla comme suspendu. Puis Gardan hurla :

— Alerte ! Nous sommes attaqués ! Un hurlement retentit à l'extérieur de la grotte et une silhouette jaillit dans la lumière, bondissant par-dessus les branchages, puis au-dessus du feu, renversant les soldats qui faisaient cuire la viande. Elle atterrit à quelque distance des garçons et se retourna pour faire face à ceux au-dessus desquels elle venait de sauter. La créature était vêtue d'un manteau et d'un pantalon faits de peaux de bêtes. Sur un bras, elle portait un petit bouclier abîmé et à l'autre une épée courbe qu'elle tenait bien haut.

Pug resta immobile, tandis que la créature, les lèvres retroussées de manière inhumaine, observait la troupe dans la caverne. Le feu faisait flamboyer ses yeux et ses crocs. L'entraînement de Tomas reprit le dessus et l'épée à laquelle il était resté accroché pendant tout le voyage sortit de son fourreau en un éclair. La créature abattit son épée sur Pug, qui roula de côté pour esquiver le coup. La lame frappa le sol avec fracas et Tomas se jeta en avant pour donner un coup d'estoc, atteignant maladroitement la créature à la poitrine. Elle tomba à genoux en gargouillant, le sang lui emplissant les poumons, puis elle s'effondra en avant.

D'autres attaquants s'élancèrent dans la caverne et le combat s'engagea rapidement contre les hommes de Crydee.

Des insultes et des jurons fusaient de tous côtés et le bruit des épées résonnait dans la caverne. Les gardes et leurs assaillants se faisaient face, incapables de se déplacer de plus de quelques mètres. Plusieurs soldats du duc lâchèrent leur épée pour prendre leur dague, plus pratique en cas de corps à corps.

Pug attrapa son épée et essaya de se trouver un adversaire, sans y parvenir. À la lumière dansante du feu, il vit que les attaquants étaient moins nombreux que les gardes. Comme il y avait bien deux ou trois hommes de Crydee pour chaque assaillant, ces derniers furent rapidement exterminés.

Brusquement, le silence tomba sur la caverne, à l'exception du souffle rauque des soldats. Pug regarda autour de lui et vit que seul un homme était tombé, celui qui avait été touché par la flèche. Quelques autres avaient reçu des blessures très légères. Kulgan alla voir les hommes et inspecta les plaies avant d'annoncer au duc :

— Nous n'avons pas de blessé grave, messire.

Pug regarda les cadavres des créatures, au nombre de six, étalés sur le sol de la caverne. Elles étaient plus petites que des hommes, mais pas de beaucoup et avaient de grosses arcades sourcilières et un front bas couvert d'épais cheveux noirs. Leur peau bleu-vert était lisse, à l'exception de celui qui s'était laissé pousser une sorte de début de barbe. Leurs yeux, restés ouverts dans la mort, étaient grands et ronds, l'iris noir sur fond jaune. Tous étaient morts, les babines retroussées sur leur visage hideux, dévoilant de longues dents. Pug alla voir Gardan, qui scrutait les ténèbres pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres créatures en vue.

— Qu'est-ce que c'était, sergent ?

— Des gobelins, Pug. Mais j'ai du mal à comprendre ce qu'ils faisaient si loin de leur territoire.

Le duc vint rejoindre son officier.

— Ils n'étaient qu'une demi-douzaine, Gardan. Je n'ai jamais entendu parler de gobelins attaquant des hommes armés à un contre deux. C'était du suicide.

— Par ici, messire, appela Kulgan en s'agenouillant au-dessus du corps d'un gobelin. (Il avait écarté le manteau de fourrure sale que portait la créature et montrait une longue

plaie mal bandée à la poitrine.) Cette blessure-là n'est pas de notre fait. Elle date d'il y a trois ou quatre jours et elle était mal cicatrisée.

Les gardes inspectèrent les autres corps et annoncèrent que trois autres gobelins portaient aussi des blessures récentes qui ne dataient pas de ce combat. L'un d'eux avait le bras cassé et s'était battu sans bouclier.

— Sire, ils ne portent pas d'armure, remarqua Gardan. Ils n'avaient que leurs armes. (Il montra un gobelin mort avec un arc passé dans le dos et un carquois vide à la ceinture.) Ils n'avaient qu'une flèche et c'est celle qu'ils ont utilisée pour blesser Daniel.

Arutha regarda le carnage.

— C'était de la folie. Du désespoir.

— Oui, Votre Altesse, de la folie, approuva Kulgan. Ils étaient épuisés, blessés, gelés et affamés. L'odeur de la viande rôtie a dû les rendre fous. On dirait qu'ils n'avaient pas mangé depuis un bout de temps. Ils ont préféré tout miser sur un ultime assaut désespéré plutôt que se laisser mourir de froid en nous regardant manger.

Borric regarda de nouveau les gobelins, puis ordonna à ses hommes de sortir les corps de la caverne.

— Mais contre qui ont-ils bien pu se battre ? réfléchit le duc à voix haute.

— La confrérie ? proposa Pug. Borric secoua la tête.

— Ce sont les créatures de la confrérie ; quand les gobelins et les elfes noirs ne s'allient pas contre nous, ils s'ignorent tout simplement. Non, ce devait être quelqu'un d'autre.

Tomas regarda autour de lui et rejoignit ceux qui restaient à l'entrée. Il ne se sentait pas aussi à l'aise que Pug pour parler au duc, mais il parvint à dire :

— Messire... et les nains ? Borric acquiesça.

— Si les nains ont lancé une attaque contre un village de gobelins à côté d'ici, cela pourrait expliquer le fait que les créatures n'avaient ni armures ni provisions. Ils ont dû prendre les armes qui leur tombaient sous la main et s'enfuir comme ils pouvaient. Oui, c'étaient peut-être les nains.

Les gardes qui venaient de porter les corps dans la neige revinrent en courant.

— Votre Grâce, annonça l'un d'eux, nous avons entendu quelque chose bouger sous les arbres.

Borric se retourna vers les autres.

— Tenez-vous prêts !

Tous les hommes dans la caverne tirèrent leurs armes. Ils entendirent bientôt des pas crisser sur la neige gelée. Ils se firent de plus en plus forts en se rapprochant. Pug, tendu, l'épée à la main, luttait contre la peur qui montait en lui.

Soudain, les bruits de pas cessèrent quand ceux qui se trouvaient à l'extérieur firent halte. Puis il n'y eut plus qu'un seul bruit de bottes qui approchait. Sortant de la nuit, une silhouette s'approcha de la caverne. Pug leva la tête pour regarder pardessus l'épaule d'un soldat.

— Qui va là ? demanda le duc.

Une courte silhouette, ne mesurant pas plus d'un mètre cinquante, repoussa en arrière le capuchon de sa cape et révéla un heaume de métal sur une épaisse masse de cheveux bruns. Deux yeux verts éclatants brillèrent à la lumière du feu. D'épais sourcils roux très fournis se rejoignaient au-dessus d'un gros nez crochu. La silhouette resta un moment immobile à regarder la troupe, puis elle fit un signe derrière elle. D'autres sortirent de la nuit et Pug se pressa en avant avec Tomas pour mieux voir. À l'arrière, ils aperçurent plusieurs arrivants qui tenaient des mules.

Le duc et les soldats se détendirent visiblement.

— Des nains ! s'écria Tomas.

Plusieurs gardes éclatèrent de rire et le nain le plus proche les imita.

— À quoi t'attendais-tu, gamin ? demanda-t-il en fixant Tomas d'un œil malicieux. À ce qu'une jolie dryade soit venue t'enlever ?

Le chef de la compagnie naine s'avança dans la lumière du feu et s'arrêta devant le duc.

— À vos tabards, je vois que vous venez de Crydee. (Il se frappa la poitrine et déclara d'un ton solennel :) Je suis Dolgan le Grand, chef du village de Caldara et chef de guerre du peuple

nain des Tours Grises. (Tirant une pipe de sa cape, sous une longue barbe qui lui tombait au-dessous de la ceinture, il la bourra en contemplant les gens dans la caverne. Puis il ajouta, d'un air beaucoup moins formel :) Maintenant, dites-moi, par les dieux, qu'est-ce qui amène un si misérable groupe de grandes gens en ces lieux si froids et oubliés ?

Chapitre 9

LE MAC MORDAIN CADAL

Les nains montaient la garde.

Pug et les autres gens de Crydee se tenaient autour du feu de camp et dévoraient avec appétit le repas que leur avaient préparé les hommes de Dolgan. Un chaudron de ragoût mijotait sur le feu. Ils avaient rapidement englouti des petits pains dorés et croustillants, dont l'intérieur moelleux dégoulinait de miel. Le poisson fumé que les nains avaient sorti du paquetage de leurs mules changea agréablement la compagnie qui, ces derniers jours, avaient dû se contenter d'un régime à base de viande de cheval.

Pug regardait autour de lui, assis à côté de Tomas qui en était à sa troisième assiettée de pain et de ragoût. L'apprenti magicien regardait les nains s'affairer avec efficacité pour monter le camp. La plupart se trouvaient à l'extérieur de la caverne, car ils semblaient moins gênés par le froid que les humains. Deux d'entre eux s'occupaient de soigner le blessé, pour lequel ils avaient bon espoir. Deux autres servaient le repas aux hommes du duc et un autre encore emplissait leurs chopes de bière brune et mousseuse depuis une grande outre.

Dolgan avait amené quarante gardes avec lui. Il était accompagné de ses fils, Weylin, l'aîné, et Udell. Tous deux ressemblaient fortement à leur père, même si Udell était plus sombre, avec des cheveux plus noirs que roux. Les deux frères paraissaient calmes comparés au chef nain, qui, tout en devisant avec le duc, faisait de grands gestes, sa pipe dans une main et une chope de bière dans l'autre.

Les nains avaient monté une sorte d'expédition le long de la forêt, mais Pug crut comprendre qu'il n'était pas dans leurs habitudes de patrouiller aussi loin de leur village. Ils étaient

tombés sur les traces des gobelins qui avaient attaqué les hommes de Crydee quelques minutes auparavant et les avaient suivis de près. Sans eux, ils n'auraient pas retrouvé la troupe ducale car la tempête nocturne s'appêtait à effacer toutes traces du passage des gens de Crydee.

— Je me souviens de vous, seigneur Borric, raconta Dolgan en sirotant sa bière. Mais vous étiez à peine plus grand qu'un bébé quand je suis allé à Crydee. J'ai dîné avec votre père, il avait une bonne table.

— Si vous reveniez nous voir, Dolgan, j'espère que vous trouveriez ma table tout aussi satisfaisante.

Messire Borric lui avait parlé de sa mission et le chef nain était resté essentiellement silencieux pendant la préparation du repas, perdu dans ses pensées. Soudain, il regarda sa pipe, qui s'était éteinte. Poussant un soupir désabusé, il l'écarta, puis il aperçut Kulgan qui avait tiré la sienne et soufflait de gros nuages de fumée. Le visage de Dolgan s'éclaira.

— Auriez-vous de quoi bourrer une autre pipe, maître magicien ?

Il s'exprimait avec l'accent grave et roulant qu'avaient tous les nains quand ils employaient la langue du royaume. Kulgan prit sa blague à tabac et la lui tendit.

— Fort heureusement, expliqua le magicien, ma pipe et ma blague sont deux objets que je porte toujours sur moi. Je peux survivre à la perte de mes autres possessions — bien que la disparition de mes deux livres me gêne énormément. Mais supporter de telles avaries sans le secours de ma pipe serait tout à fait inimaginable.

— Oui, approuva Dolgan en allumant sa propre pipe, vous avez tout à fait raison. Hormis la bière d'automne — ainsi que la compagnie de mon épouse bien-aimée ou un bon combat, bien entendu — il n'y a pas grand-chose qui me fasse plus plaisir qu'une bonne pipe. (Il aspira une forte bouffée et souffla un grand nuage de fumée pour appuyer ses dires. Son visage rude prit un air songeur.) Venons-en aux nouvelles que vous nous apportez. Elles sont étranges, mais cela expliquerait bien des mystères que nous n'arrivons pas à résoudre ces derniers temps.

— Quels mystères ? s'enquit Borric. Dolgan montra l'entrée de la caverne.

— Comme je vous l'ai dit, de récents événements nous ont obligés à patrouiller dans cette zone. C'est nouveau, car depuis des années, les terres qui bordent nos mines et nos fermes n'avaient plus de problèmes. (Il sourit.) Une fois de temps en temps, une bande de brigands particulièrement téméraires, ou quelques Moredhels — les frères des Ténèbres, comme vous les appelez — ou encore une tribu de gobelins plus stupides que les autres vient nous déranger un petit moment. Mais en général, la région est plutôt paisible.

« Cependant ces derniers temps, tout va de travers. Depuis un mois, un peu plus peut-être, nous avons commencé à constater d'importants déplacements de Moredhels et de gobelins qui quittent leurs villages au nord des nôtres. Nous avons envoyé quelques gamins vérifier. Ils ont trouvé des villages entiers abandonnés, chez les gobelins comme chez les Moredhels. Certains avaient été mis à sac, mais d'autres étaient déserts et n'avaient pas l'air d'avoir subi une attaque.

« Il va sans dire que l'exode de ces mécréants nous a causé beaucoup de problèmes. Nos villages se trouvent sur le haut des forêts et sur les plateaux, ce qui fait qu'ils n'ont pas osé nous attaquer. Par contre, en passant, ils lancent des raids contre nos troupeaux qui se trouvent dans les vallées basses — raison pour laquelle nous patrouillons désormais en bas de la montagne. Avec l'hiver, nos troupeaux se trouvent dans les terres les plus basses et nous devons rester vigilants.

« Vos messagers n'ont pas atteint nos villages, sans doute à cause du grand nombre de Moredhels et de gobelins qui ont fui les montagnes pour se réfugier dans la forêt. Au moins, maintenant, nous avons une petite idée de la cause de cette migration.

— Les Tsurani, acquiesça le duc.

Dolgan resta pensif un moment.

— Alors ils sont venus en force, commenta Arutha.

Borric lança un regard interrogateur à son fils.

— Vous avez là un brillant rejeton, seigneur Borric, fit remarquer Dolgan avec un petit rire. Vous avez raison, prince,

ajouta-t-il en acquiesçant pensivement. Ils sont là-haut dans les montagnes et ils sont venus en force. Malgré leurs terribles défauts, les Moredhels sont de bons combattants. (Il retomba dans le silence, perdu dans ses pensées.) Ce n'est pas pour rien que l'on considère les nains comme les meilleurs combattants de l'Ouest, reprit-il en tapotant sa pipe. Mais nous ne sommes pas assez nombreux pour nous débarrasser de nos pénibles voisins. Pour en déloger autant, il faudrait une puissante armée, bien équipée et bien approvisionnée.

— Je donnerais n'importe quoi pour savoir comment les Tsurani sont arrivés dans ces montagnes, avoua Kulgan.

— Je préférerais savoir combien ils sont, rétorqua le duc.

Dolgan bourra de nouveau sa pipe et, après l'avoir rallumée, contempla le feu d'un air pensif. Weylin et Udell se firent un signe de tête et l'aîné prit la parole :

— Ils doivent être dans les cinq mille, messire Borric.

Avant que le duc étonné ne puisse répondre, Dolgan sortit de sa rêverie.

— Plutôt dix mille ! rectifia-t-il en proférant un juron. (Il se tourna pour regarder le duc, qui semblait ne pas comprendre l'échange.) Nous avons cherché beaucoup d'explications à l'invasion des Moredhels, sans jamais nous douter que ce pouvait être eux qui se faisaient envahir. Nous avons envisagé une épidémie, une guerre interne, ou une famine due à des parasites dans les récoltes. Mais nous n'avons pas pensé à l'invasion d'une armée étrangère.

« Vu le nombre de villes abandonnées, nous estimons que quelques milliers de gobelins et de Moredhels sont descendus dans le Vercors. Certains de ces villages ne sont formés que de quelques huttes dont mes deux fils seraient capables de s'emparer à eux seuls. Mais il y en a d'autres, des forteresses construites en hauteur avec cent, deux cents guerriers pour en défendre les murs. Vos Tsurani en ont vidé une douzaine comme ça, en à peine plus d'un mois. Combien d'hommes pensez-vous qu'il soit nécessaire de réunir pour réussir un tel exploit, seigneur Borric ?

Pour la première fois, Pug vit la peur se peindre sur le visage du duc. Celui-ci se pencha en avant, les coudes appuyés sur les genoux.

— Je dispose de cinq cents hommes à Crydee, en comptant les garnisons sur la frontière. Je peux ramener huit cents ou mille hommes de plus de Carse et autant de Tulan, si je vide toutes leurs casernes. Une levée dans les villes et les villages ajouterait à cela un millier d'hommes tout au plus et la plupart d'entre eux seraient des vétérans du siège de Carse ou de jeunes garçons inexpérimentés.

— Quatre mille cinq cents au plus, dont un tiers sous-entraînés, contre une armée de dix mille hommes, résuma Arutha, l'air aussi sombre que son père.

Udell regarda le sien, puis le duc Borric.

— Mon père n'exagère pas nos capacités, ni celles des Moredhels, Votre Grâce. Qu'ils soient cinq mille ou dix mille, les envahisseurs sont des combattants puissants et expérimentés pour avoir réussi à faire fuir si rapidement les ennemis de notre sang.

— Je crois, ajouta Dolgan, que vous feriez mieux d'envoyer un message à votre fils aîné et à vos barons pour leur dire de rester en sûreté derrière les murs de leurs forteresses le temps que vous rejoigniez Kronдор. Il faudra réunir toutes les armées de l'Ouest pour réussir à retenir ces nouveaux arrivants au printemps.

— Ça va si mal que ça ? s'exclama brusquement Tomas qui rougit d'avoir ainsi interrompu le conseil. Je suis désolé, messire.

Borric écarta les excuses d'un geste.

— C'est peut-être la peur qui assombrit plus que nécessaire le tableau que nous brossons là, mais un bon soldat se prépare au pire, Tomas. Dolgan a raison. Il faut que j'aille demander de l'aide au prince. (Il se tourna vers le chef nain.) Mais pour faire appel aux armées de l'Ouest, il faut déjà que je puisse atteindre Kronдор.

— La passe du Sud est impraticable, lui apprit Dolgan, et vos capitaines de navire ne sont pas assez fous pour braver les passes des Ténèbres en hiver. Mais il existe un autre moyen,

bien que le chemin soit difficile. Certaines mines traversent ces montagnes, il s'agit de vieux tunnels sous les Tours Grises. Nombre d'entre eux ont été creusés par mon peuple quand nous cherchions du fer et de l'or. Certaines galeries sont naturelles et datent de la naissance de ces montagnes. Et il y en a d'autres encore qui étaient là quand mon peuple est arrivé ici et dont les dieux seuls savent qui les a creusées. Il existe une mine qui traverse les montagnes de part en part et qui débouche de l'autre côté de cette chaîne, à une journée de marche à peine de la route pour Bordon. Il faut deux jours pour traverser la mine en question mais le chemin est semé de dangers.

Les frères nains regardèrent leur père.

— Le Mac Mordain Cadal, père ? demanda Weylin.

— Oui, la mine abandonnée de mon grand-père et de son père avant lui. (Dolgan se tourna vers le duc.) Nous avons creusé des kilomètres de tunnels sous les montagnes et certains d'entre eux rejoignent les anciens passages dont je vous ai parlé. Le Mac Mordain Cadal est le sujet de nombreuses légendes étranges et terrifiantes, car il donne sur ces passages. Nombre de nains se sont aventurés au fond de ces vieilles mines, à la recherche de richesses légendaires et beaucoup sont revenus. Mais quelques-uns ont disparu. Un nain sait toujours retrouver son chemin et revenir sur ses pas, donc nos camarades n'ont pas pu se perdre. Quelque chose a dû leur arriver. Je vous dis cela pour qu'il n'y ait aucun malentendu, mais si nous nous en tenons aux passages creusés par mes ancêtres, nous ne prendrons que peu de risques.

— « Nous », ami nain ? répéta Borric. Dolgan sourit.

— Si je me contentais de vous montrer l'entrée de la mine, vous vous perdriez irrémédiablement dans l'heure qui suivrait. Non, je n'ai pas très envie d'aller à Rillanon expliquer à votre roi comment j'ai réussi à perdre l'un de ses meilleurs ducs. Je vous guiderai volontiers, messire Borric, à un prix très modique. (Il adressa un clin d'œil à Pug et à Tomas en prononçant ces derniers mots.) Disons, une blague de tabac et un bon dîner à Crydee.

Le duc s'adoucit un peu et se laissa aller à sourire.

— Marché conclu, avec tous nos remerciements, Dolgan.

Ce dernier se tourna vers ses fils.

— Udell, prends la moitié de la troupe, ainsi que les soldats du duc trop malades ou trop blessés pour continuer, et va au château de Crydee. Nous transportons un encrier, une plume et du parchemin quelque part dans nos bagages : va les chercher pour Sa Seigneurie, afin qu'il puisse écrire ses instructions à ses gens. Weylin, ramène le reste de notre troupe à Caldara et ensuite préviens les autres villages avant le début des grandes tempêtes hivernales. Au printemps, les nains des Tours Grises seront prêts à partir en guerre. (Il regarda Borric.) De mémoire de nain, nul n'a jamais réussi à conquérir nos villages des hautes terres. Mais il serait gênant que quelqu'un s'y essaye. Nous nous rangerons du côté du royaume, Votre Seigneurie. Vous êtes nos amis depuis longtemps, vous avez commercé honnêtement avec nous et vous nous avez apporté votre assistance quand nous vous l'avons demandée. De plus, nous n'avons jamais tourné le dos à une bataille quand on nous a demandé de l'aide.

— Qu'en est-il des monts de Pierre ? s'enquit Arutha. Dolgan éclata de rire.

— Je remercie Son Altesse de me rafraîchir la mémoire. Le vieux Harthorn et ses clans seraient furieux qu'on ne les invite pas à une bonne bagarre. Je vais également envoyer des coursiers aux monts de Pierre.

Pug et Tomas regardèrent le duc écrire des messages destinés à Lyam et à Fannon. Puis la satisfaction de leur estomac pleine ajoutée à leur fatigue les plongea dans le sommeil, malgré le repos pris au cours de la journée précédente. Les nains leur prêtèrent de confortables matelas confectionnés au moyen d'épaisses capes dont ils avaient entouré des rameaux de pin. De temps à autre, Pug se réveillait et entendait des gens parler à voix basse. Plus d'une fois il entendit prononcer le nom du Mac Mordain Cadal.

Dolgan mena la troupe ducale jusqu'aux contreforts rocheux des Tours Grises. Ils avaient quitté la caverne aux premières lueurs de l'aube, les fils du chef partant chacun de son côté avec ses hommes. Dolgan avançait devant le duc et Arutha, suivis par un Kulgan essoufflé et par les deux garçons.

Cinq soldats de Crydee, les seuls encore en état de continuer, venaient ensuite sous la direction du sergent Gardan, menant deux mules avec eux.

— Kulgan, demandez qu'on s'arrête un peu. Vous n'en pouvez plus, protesta Pug qui marchait derrière son pauvre maître.

— Non, mon garçon, ça va. Quand nous serons dans les mines, le rythme va se ralentir et nous y arriverons bientôt.

Tomas regarda la silhouette courtaude de Dolgan, qui marchait en tête, ses petites jambes véloces imprimant un train rapide à la colonne entière.

— Il ne se fatigue donc jamais ?

— Le peuple nain est renommé pour son endurance, répondit Kulgan en secouant la tête. À la bataille de Carse, alors que la confrérie de la Voie des Ténèbres allait s'emparer du château, les nains des monts de Pierre et des Tours Grises sont arrivés à marche forcée pour aider les assiégés. Un messenger avait réussi à les prévenir de la chute imminente du château et les nains ont couru un jour, une nuit et encore une demi-journée pour prendre la confrérie de la Voie des Ténèbres à revers. Et ils n'avaient rien perdu de leur vigueur au combat. La confrérie fut dispersée et ne se rassembla jamais plus sous la fêrule d'un chef unique. (Il haletait un peu.) Dolgan ne se vante pas sans raison de l'aide des nains, car ce sont sans aucun doute possible les meilleurs combattants de l'Ouest. Ils ont beau être peu nombreux par rapport aux hommes, il n'y a que les Hadatis qui les valent presque parmi les peuples humains.

Pug et Tomas regardèrent avec davantage de respect le nain qui marchait devant eux. Ils avançaient à un bon rythme, mais le repas du soir et celui du matin leur avaient permis de reprendre des forces, si bien qu'ils n'avaient pas trop de mal à tenir.

Ils parvinrent à l'entrée de la mine, enfouie sous les ronces. Les soldats la dégagèrent, révélant un tunnel large et profond. Dolgan se tourna vers la troupe.

— Il faudra peut-être que vous vous baissiez une fois de temps en temps, mais de nombreuses mules ont réussi à traverser les mines des nains. Vous devriez avoir assez de place.

Pug sourit. Les nains étaient visiblement plus grands que les légendes ne le lui avaient laissé croire. Ils mesuraient entre un mètre trente et un mètre cinquante environ. Hormis leurs jambes courtes et leurs larges épaules, ils ressemblaient beaucoup aux hommes. Le plafond risquait d'être un peu bas pour le duc et pour Gardan, mais Pug n'était pas beaucoup plus grand que le nain et il n'aurait probablement pas ce genre de problème.

Le sergent fit allumer des torches. Quand la petite troupe fut prête, Dolgan les guida dans la mine.

— Restez vigilants, leur dit-il en entrant dans la pénombre du tunnel, car les dieux seuls savent ce qui vit dans ces galeries. On ne nous dérangera probablement pas, mais il vaut mieux faire attention.

Pug entra et regarda par-dessus son épaule, au moment où la pénombre l'enveloppait. Il aperçut Gardan à contre-jour dans la lumière déclinante et eut une brève pensée pour Carline et Roland. Il se demanda comment il pouvait l'avoir oubliée à ce point en si peu de temps et comment il pouvait être si indifférent aux attentions que devait lui prodiguer son rival. Puis il secoua la tête et tourna de nouveau son regard vers le sombre tunnel qui s'enfonçait devant lui.

Les passages étaient humides. De temps à autre, la troupe arrivait à une bifurcation. Pug essayait de scruter les autres galeries en passant, mais celles-ci étaient plongées dans les ténèbres. Les torches faisaient danser les ombres sur les parois, grandissant ou rapetissant les gens tour à tour, selon la taille ou la hauteur du tunnel qu'ils empruntaient. En plusieurs endroits, ils durent obliger leurs mules à baisser la tête, mais la plupart du temps ils avaient largement la place pour se tenir debout.

— Je ne voudrais pas me balader seul dans le coin, murmura Tomas, qui se trouvait juste devant Pug. J'ai l'impression d'être complètement perdu.

Son ami ne répondit pas car les mines l'oppressaient.

Au bout d'un petit moment, ils débouchèrent dans une grande caverne de laquelle partaient plusieurs tunnels. La colonne fit halte et le duc donna ordre de poster des guetteurs. Pug et Tomas héritèrent du premier tour de garde et l'apprenti

magicien eut mille fois l'impression que des choses bougeaient dans l'ombre juste à la lisière des feux. Des gardes vinrent les remplacer assez vite et les garçons rejoignirent les autres, occupés à manger. On leur donna de la viande séchée et des biscuits.

— Quel est cet endroit ? demanda Tomas à Dolgan.

— C'est un noeuvaine, gamin, expliqua le nain en tirant sur sa pipe. Quand mon peuple a creusé ces mines, nous en avons créé de nombreux comme celui-ci. Quand plusieurs grandes veines de fer, d'or, d'argent ou d'autres métaux se rejoignent, on connecte plusieurs tunnels les uns aux autres. Et quand on en extrait les métaux, ces nœuds se forment d'eux-mêmes. Un peu plus bas, il en existe qui se sont formés naturellement et qui sont aussi grands que celui-ci, mais ils ne ressemblent pas à ce que tu vois dans cette caverne. De grands pics de pierre s'élèvent du sol et d'autres pendent du plafond, contrairement à ici. Tu verras quand on en traversera un.

— C'est haut ? insista Tomas en regardant au-dessus de lui.

— Je ne saurais dire exactement, avoua Dolgan en levant les yeux à son tour. Peut-être une trentaine de mètres, peut-être deux ou trois fois plus. Ces montagnes sont encore pleines de métaux, mais quand le grand-père de mon grand-père est venu creuser ici pour la première fois, il y avait plus de métal qu'on ne peut en rêver. Des centaines de tunnels parcourent ces montagnes, sur de nombreux niveaux. Par là, ajouta-t-il en montrant une autre galerie au même niveau que le noeuvaine, il y a un tunnel qui en rejoint un autre qui en rejoint encore un autre. En suivant celui-là, tu finirais par déboucher sur le Mac Owyn Dur, où les gens de mon peuple te demanderaient comment tu as fait pour entrer dans leur mine d'or. (Il éclata de rire.) Mais je doute que tu puisses en trouver le chemin, à moins que tu aies du sang nain.

Il tira sur sa pipe tandis que les gardes que l'on venait de relever arrivaient pour manger. Dolgan dit :

— Bien, nous ferions mieux d'y aller, annonça le chef nain.

— Je croyais qu'on allait passer la nuit ici, s'étonna Tomas.

— Le soleil est encore haut dans le ciel, gamin. Il reste une bonne demi-journée avant la nuit.

— Mais je croyais...

— Je sais. On perd facilement la notion du temps, ici, à moins d'en avoir l'habitude.

Ils rassemblèrent leur équipement et repartirent. Peu de temps après, ils atteignirent une série de passages descendant en zigzag. Dolgan expliqua que la sortie orientale des montagnes se situait plusieurs dizaines de mètres plus bas que celle de l'ouest et qu'ils descendraient pendant la majeure partie de leur périple.

Un peu plus tard, ils traversèrent un autre noeuvaïne, plus petit que le précédent, mais malgré tout très impressionnant par le nombre de tunnels qui débouchaient à l'intérieur. Dolgan en choisit un sans hésiter et continua sa route.

Ils entendirent bientôt un bruit d'eau devant eux.

— Vous n'allez pas tarder à voir un spectacle qu'aucun homme n'a jamais contemplé, lança Dolgan par-dessus son épaule. Seuls très peu de nains ont eu ce privilège.

Ils s'avancèrent et le bruit d'eau se fit plus fort. Ils pénétrèrent dans une nouvelle caverne, visiblement naturelle et nettement plus vaste que la première. Leur galerie se changea en une corniche de six mètres de large qui courait sur le flanc droit de la caverne. Les humains jetèrent un coup d'œil vers le bas et ne virent que les ténèbres.

Le chemin tournait en suivant la courbure de la paroi. Quand ils s'avancèrent dessus, ils furent accueillis par un spectacle à couper le souffle. Au beau milieu de la caverne se trouvait une gigantesque cascade qui tombait d'une formidable langue de pierre suspendue dans le vide. Elle se déversait à une bonne centaine de mètres au-dessus d'eux, allant s'écraser contre la paroi d'en face pour se faire engloutir par les ténèbres souterraines. Elle emplissait la caverne de tels échos que l'on n'entendait même plus le bruit de l'eau en bas, à tel point que nul n'aurait pu en estimer la profondeur réelle. À travers la cascade dansaient des lumières colorées qui semblaient briller d'un feu interne. Des rouges, des or, des verts, des bleus et des jaunes scintillaient dans la blancheur de l'écume, glissant le long du mur, lançant de brefs et intenses éclats lorsque l'eau

frappait la pierre, créant une féerie de couleurs dans les ténèbres.

Dolgan cria pour couvrir le rugissement de l'eau :

— Il y a des siècles, la rivière Wynn-Ula allait des Tours Grises à la Triste Mer. Un grand tremblement de terre a ouvert une fissure sous la rivière et maintenant elle se déverse dans un immense lac souterrain, à nos pieds. En passant sur la roche, elle arrache les minéraux qui lui donnent ces couleurs.

La troupe resta immobile un long moment, émerveillée par les chutes du Mac Mordain Cadal.

Puis le duc fit signe de repartir et ses compagnons reprirent leur route. En plus du spectacle des chutes, les embruns et le souffle du vent les avaient rafraîchis, les changeant agréablement de l'air moisi de ces cavernes humides. Ils s'enfoncèrent dans les mines, au long d'innombrables passages et tunnels. Au bout d'un moment, Gardan demanda aux garçons comment ils se sentaient. Pug et Tomas répondirent qu'ils allaient bien, malgré un peu de fatigue.

Plus tard, ils débouchèrent dans une autre caverne et Dolgan leur annonça qu'il était temps de se reposer pour la nuit.

— J'espère que nous aurons assez de torches pour finir le voyage, commenta le duc tandis que ses gardes en allumaient quelques-unes. Elles brûlent vite.

— Prêtez-moi quelques hommes, répliqua Dolgan, je vais aller chercher du vieux bois pour faire du feu. Les galeries en sont pleines, si l'on sait où chercher sans risquer de prendre le plafond sur la tête.

Gardan et deux soldats suivirent le nain dans un petit tunnel, tandis que les autres déchargeaient et attachaient les mules. On leur donna de l'eau et un peu du foin emporté pour le cas où elles ne trouveraient rien à brouter.

— J'ai un mauvais pressentiment, déclara Borric en s'asseyant à côté de Kulgan. C'est peut-être juste mon imagination, mais depuis quelques heures, j'ai l'impression que ces lieux sont fortement maléfiques.

— J'ai moi aussi ressenti quelque chose, mais ça fluctue, approuva le magicien au moment où Arutha les rejoignait. Je n'arrive pas à mettre un nom là-dessus.

Arutha s'accroupit et gratta le sol de sa dague.

— Ces lieux rendraient nerveux n'importe qui. Nous ressentons peut-être tous la même chose : une peur viscérale face à un environnement hostile.

— J'espère que ce n'est que cela, répondit son père. Ce n'est pas un endroit idéal pour se battre — ni pour fuir, ajouta-t-il après quelques instants de silence.

Les garçons montaient la garde, mais entendaient la conversation comme tout le monde, car personne d'autre ne parlait dans la caverne et le son s'y propageait sans obstacle.

— Je serai bien content, moi aussi, quand nous sortirons de cette mine, murmura Pug.

Tomas sourit et la lumière des torches lui donna un air diabolique.

— Peur du noir, p'tit gars ?

— Pas plus que toi, si seulement tu voulais bien l'admettre, renifla Pug. Tu crois que tu arriverais à retrouver ton chemin tout seul ?

Tomas perdit le sourire. Leur conversation fut interrompue par le retour de Dolgan et des soldats. Ils ramenaient des bouts de poutres qui avaient dû servir jadis à étayer les parois. Le bois, vieux et sec, brûlait facilement et très vite la caverne fut bien éclairée.

On releva les garçons de leur garde afin qu'ils puissent manger. Dès qu'ils eurent fini, ils étalèrent leur cape par terre. Pug trouva le sol dur et inconfortable, mais il était tellement fatigué qu'il plongea très vite dans un profond sommeil.

Ils s'enfoncèrent plus loin dans la mine, toujours avec les mules. Le claquement de leurs sabots sur la pierre résonnait longuement dans les tunnels sombres. Ils avaient marché toute la journée, ne faisant qu'une pause très brève vers midi pour manger. Ils approchaient maintenant de la seconde caverne dans laquelle Dolgan avait dit qu'ils pourraient dormir. Pug éprouva une étrange sensation, comme le souvenir d'un vent glacé. Il l'avait déjà ressentie plusieurs fois en peu de temps et il sentait grandir son inquiétude. Chaque fois, il s'était retourné pour regarder derrière lui. Cette fois, Gardan lui dit :

— Je le sens aussi, mon garçon, comme s'il y avait quelque chose tout près.

Ils débouchèrent dans un autre noeuvaïne. Dolgan s'arrêta et leva la main. Tout le monde s'immobilisa, car le nain semblait chercher à entendre quelque chose. Pug et Tomas s'efforcèrent eux aussi de tendre l'oreille, mais n'entendirent rien du tout.

— Un moment j'ai cru entendre... mais sans doute me suis-je trompé, finit par dire le nain. Nous allons monter le camp ici.

Les soldats avaient emporté avec eux des morceaux de poutre et préparèrent le feu. Lorsque Pug et Tomas eurent fini leur garde, ils retrouvèrent une troupe inquiète réunie autour du feu pour écouter Dolgan :

— Cette partie du Mac Mordain Cadal est la plus proche des tunnels les plus profonds et les plus anciens. La prochaine caverne dans laquelle nous allons pénétrer aura plusieurs passages directs vers les anciennes mines. Quand nous aurons traversé cette caverne, nous arriverons rapidement à la surface. Nous devrions sortir des mines demain vers midi.

— Cet endroit convient peut-être à votre nature, messire nain, mais je serai content de me retrouver dehors, avoua Borric en jetant un coup d'œil autour de lui.

Dolgan éclata de son rire amical et chaleureux, qui alla résonner contre les murs de la caverne.

— Ce n'est pas l'endroit qui convient à ma nature, seigneur Borric, mais ma nature qui est adaptée à cet endroit. Je peux voyager facilement sous les montagnes et mon peuple a toujours été un peuple de mineurs. Cependant, quand on m'en laisse le choix, je préfère passer ma vie dans les hauts pâturages de Caldara et m'occuper de mon troupeau, ou encore me retrouver dans la grande halle avec ma famille, à boire de la bière et à chanter des ballades.

— Vous passez beaucoup de temps à chanter ? s'enquit Pug.

Dolgan lui fit un sourire amical, les yeux brillants dans la lumière du feu.

— En effet. Les hivers sont longs et durs dans les montagnes. Quand les troupeaux sont en sûreté dans leurs pâturages d'hiver, il n'y a plus grand-chose à faire, alors nous

chantons des chansons et buvons la bière d'automne, en attendant le printemps. C'est une bonne vie.

Pug opina.

— J'aimerais voir votre village, Dolgan. Ce dernier tira sur sa sempiternelle pipe.

— Cela t'arrivera peut-être un jour, gamin.

Ils se préparèrent à dormir. Pug sombra dans un profond sommeil. Une fois, en pleine nuit, il s'éveilla, éprouvant à nouveau cette sensation glacée qui l'avait poursuivi pendant la journée. Il s'assit, le corps baigné d'une sueur froide, et regarda autour de lui. Les gardes veillaient, debout à côté de leurs torches. Pendant quelques instants, la sensation se fit plus forte, comme si quelque chose de terrible approchait. Pug s'apprêtait à réveiller Tomas, quand cette impression disparut, le laissant épuisé et somnolent. Il se rallongea et se perdit rapidement dans un sommeil sans rêves.

Il se réveilla gelé et courbaturé. Les gardes chargeaient les mules et la compagnie allait bientôt repartir. Pug réveilla Tomas, qui râla parce qu'on le tirait d'un rêve agréable.

— J'étais chez nous à la cuisine et maman préparait un grand plat de saucisses et des gâteaux dégoulinant de miel, expliqua-t-il d'une voix ensommeillée. Pug lui lança un biscuit.

— Il faudra que tu te contentes de ça jusqu'à ce que nous arrivions à Bordon. Là-bas, nous pourrons manger convenablement.

Ils rassemblèrent leurs maigres provisions, les chargèrent sur les mules et partirent. En poursuivant leur route, Pug sentit de nouveau le frisson glacé qui l'avait réveillé la nuit dernière. Cela s'approcha et s'écarta plusieurs fois. Les heures passèrent et la troupe déboucha finalement dans la dernière grande caverne. Là, Dolgan les fit s'arrêter et scruta les ombres.

— Un moment j'ai cru..., l'entendit dire Pug.

Soudain, le garçon sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête. Un frisson de terreur glacée l'envahit, plus épouvantable que jamais.

— Dolgan, messire Borric ! hurla-t-il. Quelque chose d'affreux arrive !

Le chef nain resta parfaitement immobile et tendit l'oreille. On entendait un vague gémissement provenant de l'un des tunnels.

— Je sens également quelque chose, s'écria Kulgan.

Soudain, le son s'éleva de nouveau, plus près cette fois, un gémissement à vous glacer le sang qui se répercutait contre le plafond et semblait désormais venir de partout.

— Par les dieux ! hurla le nain, c'est une âme en peine ! Vite ! Formez un cercle avant qu'elle nous tombe dessus, ou nous sommes perdus.

Gardan poussa les garçons en avant tandis que les soldats faisaient avancer les mules jusqu'au centre de la caverne. Ils attachèrent rapidement les bêtes terrifiées et formèrent un cercle autour d'elles. Puis ils tirèrent leurs armes. Gardan se posta devant les deux garçons, les repoussant vers les mules. Tous deux avaient sorti leur épée, mais ils manquaient d'assurance. Tomas sentait son cœur battre la chamade et Pug était couvert d'une sueur glacée. Dolgan avait mis un nom sur sa peur, mais cela ne changeait rien : il était toujours aussi terrifié, ni plus ni moins qu'avant.

Ils entendirent un soldat retenir brusquement son souffle et tournèrent la tête à droite. Devant le soldat, une silhouette sortait de l'ombre : la forme trouble d'un homme, plus noire que les ombres qui l'entouraient, avec deux lumières rougeoyantes comme des braises à la place des yeux.

— Restez groupés et faites attention à vos voisins, hurla Dolgan. Vous ne pouvez pas la tuer, mais elle n'aime pas le contact du fer froid. Ne la laissez pas vous toucher, ou elle sucera votre vie. C'est comme ça qu'elles se nourrissent.

L'âme en peine approcha lentement, comme si elle n'avait pas besoin de se presser. Elle s'arrêta un moment, faisant mine d'inspecter les défenses des hommes.

Elle laissa de nouveau échapper un long gémissement, qui exprimait toute la terreur et tout le désespoir du monde. Tout à coup, l'un des gardes frappa la créature. Un gémissement suraigu en jaillit quand l'épée la toucha et un feu bleu et froid dansa un moment sur la lame. La créature s'écarta puis, avec une rapidité impressionnante, bondit sur le garde. Un bras de

ténèbres sortit de son corps et le soldat s'effondra par terre en hurlant.

Les mules, terrifiées par la présence de l'âme en peine, arrachèrent leurs liens et s'enfuirent. Les gardes se firent jeter par terre et la confusion régna. Pug perdit un moment la créature de vue, plus préoccupé par les sabots qui volaient de toutes parts. Pour esquiver les coups, Pug dut s'enfoncer dans la mêlée. Il entendit la voix de Kulgan derrière lui et vit son maître se placer à côté du prince Arutha.

— Mettez-vous tous à côté de moi, ordonna le magicien.

Pug obéit et s'approcha de Kulgan. Un autre garde hurla dans la caverne. Quelques instants plus tard, un grand nuage de fumée blanche commença à les entourer, émanant du corps du magicien.

— Nous devons laisser les mules, expliqua ce dernier. Le mort-vivant ne passera pas la fumée, mais je ne peux pas la maintenir très longtemps ni me déplacer beaucoup avec. Il faut partir tout de suite !

Dolgan montra un tunnel à l'opposé de celui par lequel ils étaient entrés.

— C'est par là.

Restant bien groupée, la troupe commença à se diriger vers le tunnel. Un braiement terrifié résonna dans la caverne. Plusieurs corps étaient étendus par terre : ceux des deux mules et des gardes morts. Les torches qui leur avaient échappé commençaient à s'éteindre, donnant à la scène une apparence cauchemardesque. La forme noire s'approcha du groupe. En touchant le bord de la fumée, elle recula et la contourna, sans pouvoir ou sans vouloir passer.

Pug aperçut un mouvement au-delà de l'âme en peine et sentit un gouffre s'ouvrir en lui.

Debout, se découpant clairement dans la lumière de sa torche, se trouvait Tomas, juste derrière la créature. Il regarda désespérément Pug et le groupe qui s'enfuyait, de l'autre côté de l'âme en peine.

— Tomas ! hurla Pug en laissant échapper un sanglot. Le groupe s'arrêta un bref instant.

— Nous ne pouvons pas rester ici, leur rappela Dolgan. Nous mourrions tous s'il fallait le sauver. Il faut nous presser.

Une main ferme s'accrocha à l'épaule de Pug alors qu'il s'avavançait pour courir à l'aide de son ami. Il tourna la tête et vit que c'était Gardan qui le retenait.

— Il faut partir, Pug, dit-il, le visage sombre. Tomas est un soldat. Il comprend. Pug, impuissant, se laissa entraîner. La créature les suivit pendant un moment, puis s'arrêta et se tourna vers Tomas.

Alertée par les cris de Pug ou par quelque sens maléfique, la créature commença à s'avancer vers le garçon, lentement. Tomas hésita, puis fit volte-face et s'enfonça dans une autre galerie. Le mort-vivant hurla et partit à sa poursuite. Pug vit la lumière de la torche de Tomas disparaître dans le tunnel et se faire avaler par les ténèbres.

Tomas vit la souffrance de Pug qui se faisait entraîner par Gardan. Lorsque les mules s'étaient échappées, il s'était écarté du groupe et s'était retrouvé séparé des autres. Il essaya de trouver un moyen de contourner la créature, mais elle était trop proche du passage qu'empruntaient ses compagnons. Comme Kulgan et les autres prenaient le tunnel, Tomas vit l'âme en peine se tourner vers lui. Quand elle commença à se rapprocher, il hésita un moment, puis s'enfuit dans une autre galerie.

Les ombres et la lumière dansaient follement sur les murs au rythme de sa course folle et ses pas résonnaient dans les ténèbres. Il tenait fermement sa torche dans la main gauche et s'accrochait à son épée de la main droite. Il regarda pardessus son épaule et vit les deux yeux rougeoyants qui le poursuivaient sans réussir à le rattraper, visiblement. Sombre et déterminé, le garçon se dit que si la créature parvenait à le rattraper, c'est qu'elle allait plus vite que le coureur le plus rapide de Crydee. Il allongea souplement le pas pour économiser ses forces et son souffle. Il savait que si jamais il devait se retourner et faire face à la créature, il mourrait à coup sûr. Sa terreur s'apaisa et il se mit à réfléchir froidement, pensant aux ruses que pouvait déployer une proie impuissante. Il devait garder toute son

énergie pour la fuite. Il fallait trouver un moyen de semer la créature.

Il plongea dans un couloir latéral et continua sa course, regardant derrière lui pour voir si la créature l'avait suivi. Les yeux rougeoyants apparurent à l'entrée du tunnel dans lequel il venait de s'enfoncer et le suivirent. La distance qui les séparait semblait avoir augmenté. Tomas songea que beaucoup de gens avaient dû mourir, simplement parce qu'ils avaient été figés par la terreur. La force de cette créature résidait dans la peur qu'elle inspirait.

Un autre couloir, un autre tournant. L'âme en peine continuait à le suivre. Devant lui, une grande caverne : Tomas déboucha de nouveau dans la salle où la créature les avait attaqués. Il avait décrit un tour complet et était entré par un autre tunnel. Courant ventre à terre, il vit les corps des mules et des gardes sur son chemin. Il s'arrêta le temps de prendre une nouvelle torche et de l'allumer, car la sienne avait presque entièrement brûlé.

Il regarda derrière lui et vit la créature s'approcher. Il repartit. Un vague espoir fit battre son cœur, car s'il arrivait à prendre le bon couloir, il pourrait peut-être rejoindre les autres. Dolgan avait dit que cette caverne menait tout droit à la surface. Il prit ce qui lui semblait être le bon passage, bien qu'il fût désorienté et qu'il ne pût être certain de son choix.

L'âme en peine émit un hululement de rage en voyant sa proie lui échapper encore. Elle le suivit. Tomas sentit sa peur se changer en joie. Il allongea encore le pas, dévorant le sol devant lui. Il trouva son second souffle et s'efforça de maintenir un rythme régulier. Jamais il n'avait si bien couru, mais il n'avait jamais eu une si bonne raison de le faire.

Au bout de ce qui lui sembla une éternité, il déboucha dans une série de petits tunnels qui s'entrecroisaient. Il sentit tout espoir l'abandonner, car le nain leur avait dit que la route qu'ils allaient suivre pour sortir serait toute droite. Il en prit un au hasard, tourna dans un couloir et trouva encore d'autres galeries. Il en prit d'autres, tournant aussi vite que possible dans ce labyrinthe. Plongeant derrière un mur formé par deux de ces passages, il s'arrêta un bref instant pour reprendre son souffle.

Il tendit l'oreille un moment et n'entendit que les battements affolés de son cœur. Trop occupé pour regarder derrière lui, il ne savait pas ce qu'était devenue l'âme en peine.

Soudain, un hurlement de rage résonna faiblement dans les couloirs, au loin. Tomas se laissa glisser au sol, sentant ses jambes céder sous lui. Il y eut un autre cri un peu plus éloigné et le garçon sentit que la créature avait dû perdre sa trace et qu'elle était partie dans une autre direction.

Un soulagement intense le submergea et il faillit éclater de rire. Mais très vite, il prit conscience de la situation dans laquelle il se trouvait. Il se releva et réfléchit. S'il arrivait à retrouver son chemin vers les mules, il aurait au moins de l'eau et de la nourriture. Mais il comprit brutalement qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver la caverne. Il s'en voulut de ne pas avoir compté ses détours et essaya de se rappeler vaguement la direction qu'il avait prise. Il se souvenait d'avoir tourné à droite la plupart du temps ; s'il retournait sur ses pas en tournant souvent à gauche, il devrait être en mesure de retrouver l'un des multiples tunnels qui menaient au noeuvaïne. Regardant prudemment à chaque croisement, Tomas reprit sa route, essayant de retrouver son chemin dans ce dédale de couloirs.

Le temps passa et Tomas s'arrêta pour inspecter la seconde grande caverne dans laquelle il entraït depuis qu'il avait échappé à l'âme en peine. Tout comme la première, cette caverne n'abritait ni mules ni hommes — et n'avait donc pas l'eau et la nourriture tant espérées. Le garçon ouvrit sa besace et prit le petit biscuit qu'il avait gardé dans l'idée de le grignoter en route. Cela n'apaisa pas vraiment sa faim.

Quand il eut terminé, il repartit, pour essayer de trouver un moyen de sortir. Il savait qu'il ne lui restait que peu de temps avant que sa torche s'éteigne, mais il refusait de rester assis à attendre une mort sans gloire dans l'obscurité.

Au bout d'un moment, Tomas entendit un bruit d'eau dans le tunnel. Il se pressa, poussé par la soif, et entra dans une très grande caverne, la plus grande qu'il ait vue jusque-là. Au loin il entendait le faible rugissement des chutes du Mac Mordain

Cadal, mais il n'aurait su dire dans quelle direction. Quelque part, plus haut dans les ténèbres, se trouvait le chemin qu'ils avaient emprunté deux jours auparavant. Tomas sentit son cœur se briser : il s'était enfoncé plus loin sous la terre qu'il ne l'aurait cru.

Le tunnel s'élargissait pour former comme un palier et disparaissait dans une sorte de grand lac qui clapotait contre les parois de la caverne, renvoyant des échos étouffés. Le garçon se laissa tomber à genoux et but. L'eau avait un goût saturé de minéraux, mais elle était claire et fraîche.

Il s'accroupit et regarda autour de lui. Le sol était fait de terre battue et de sable, et semblait plus artificiel que naturel. Tomas se dit que les nains avaient peut-être utilisé des barques pour traverser ce lac souterrain, mais il n'arrivait pas à distinguer ce qui se trouvait de l'autre côté. Puis il songea brusquement que c'étaient peut-être d'autres créatures qui avaient traversé le lac en barque ; à nouveau, il sentit la peur monter en lui.

À sa gauche, il trouva une pile de bois contre la paroi de la caverne. Il s'approcha, prit plusieurs bûches et fit un petit feu. Il y avait là essentiellement des bouts de poutre servant à étayer les tunnels, mais il trouva aussi des branches et des brindilles. Les chutes avaient dû les amener de la surface, par la faille où passait la rivière, se dit-il. Sous la pile, il découvrit des sortes d'herbes fibreuses qui poussaient. Le garçon s'étonna qu'elles poussent sans lumière, mais il fut heureux de les trouver. Après les avoir découpées à grands coups d'épée, il put faire des torches de fortune en les enroulant autour du bois flotté. Il en fit un paquet en les attachant avec sa ceinture, ce qui l'obligea à se débarrasser de son fourreau. *Au moins*, se dit-il, *je vais avoir un peu plus de lumière*. Le fait de pouvoir continuer à s'éclairer un peu plus longtemps lui parut plutôt réconfortant.

Il plaça quelques pièces de bois plus grosses sur son petit feu qui se mit rapidement à brûler haut et fort. Brusquement, la caverne sembla s'éclairer et Tomas tourna sur lui-même. La grotte tout entière s'illuminait d'éclats comme si de loin en loin des pierres ou du cristal réfléchissaient la lumière. Un arc-en-

ciel de couleurs scintillantes jaillissait partout des murs et du plafond, donnant à la caverne un aspect féerique.

Tomas en resta bouche bée, empreint de respect. Il emplît ses yeux de cette vue qui le laissait muet et se dit qu'il était probablement le seul humain à avoir jamais vu une telle chose.

Il s'arracha de force à sa contemplation et profita de la lumière pour examiner les lieux où il se trouvait. Sur le palier, il y avait un autre tunnel sur la gauche, à l'autre bout de la langue de sable.

Le garçon rassembla ses torches et traversa le palier. Quand il arriva devant la galerie, son feu mourut car le bois sec se consumait rapidement. Une autre vision fabuleuse assaillit les sens de Tomas, car les murs et le plafond continuaient à luire et à scintiller. De nouveau, il resta immobile et contempla le spectacle. Lentement, l'éclat disparut, jusqu'à ce que la caverne soit de nouveau plongée dans les ténèbres, à l'exception de sa torche et des rougeoiements du feu mourant.

Il dut se mettre sur la pointe des pieds pour atteindre l'autre tunnel, mais il y arriva sans lâcher son épée ou ses torches, ni même mouiller ses bottes. Il se détourna de la caverne et reprit son voyage.

Il poursuivit son chemin pendant des heures, laissant sa torche se consumer. Il en alluma une autre et constata qu'elle donnait une lumière satisfaisante. Il était toujours effrayé, mais il se sentait fier de réussir à garder la tête froide dans de telles conditions. Il était sûr que maître Fannon aurait approuvé ses actes.

Après avoir marché un moment, le garçon arriva à une intersection. Il trouva les os d'une créature dans la poussière mais ne put déterminer les causes de sa mort. Il aperçut les traces d'une autre petite créature qui s'écartaient, mais elles étaient presque effacées par le temps. Se disant que ce chemin ne devait pas être plus mauvais qu'un autre, Tomas suivit les traces, qui disparurent bientôt sous la poussière.

Il n'avait aucun moyen de mesurer le temps, mais il se dit que la nuit devait déjà être bien avancée. Ces passages semblaient intemporels et il s'y sentait complètement perdu. Luttant contre la panique, il continua à marcher. Il ressassait les

souvenirs agréables de sa maison et rêvait d'avenir. Il trouverait une sortie et deviendrait un héros dans la guerre qui se préparait. Il réaliserait son plus grand rêve et se rendrait en Elvandar pour revoir la merveilleuse reine des elfes.

Il suivit le tunnel qui descendait en pente douce. Cette partie lui paraissait différente des autres cavernes et galeries, elle lui semblait construite différemment. Il se dit que Dolgan aurait su tout cela et aurait pu lui dire qui les avait construites.

Il pénétra dans une autre caverne et regarda autour de lui. Certains des tunnels qui débouchaient là étaient juste assez hauts pour qu'un homme s'y tienne debout. D'autres étaient assez larges pour laisser passer dix soldats de front, lance sur l'épaule. Il espérait que les nains avaient façonné les petits tunnels et qu'il pourrait en suivre un qui montait, pour rejoindre la surface.

En regardant autour de lui, il aperçut une corniche où se reposer, qu'il devait pouvoir atteindre en sautant. Il s'y dirigea, y jeta son épée et son paquet de torches. Ensuite, il y déposa doucement sa torche allumée de manière qu'elle ne s'éteigne pas. Puis il se hissa sur la corniche. Celle-ci était assez large pour qu'il puisse y dormir sans tomber. À un peu plus d'un mètre du mur se trouvait un petit trou d'environ un mètre de diamètre. En regardant à l'intérieur, Tomas vit que le passage s'agrandissait rapidement en s'enfonçant dans les ténèbres et que lui-même devrait pouvoir s'y tenir debout au bout de quelques mètres.

Ayant vérifié qu'aucune créature ne rôdait directement au-dessus de lui et que rien en dessous ne pourrait le réveiller, Tomas s'enroula dans sa cape et éteignit sa torche. Il avait peur, mais la fatigue de la journée le plongea dans un profond sommeil. Il eut des rêves agités dans lesquels il se faisait poursuivre, terrifié, par des yeux rouges dans d'interminables tunnels obscurs. Il courut jusqu'à un endroit tout vert où il put se reposer, en sécurité, sous le regard d'une merveilleuse femme aux cheveux blond roux et aux yeux bleu pâle.

Le garçon s'éveilla en sursaut en entendant un cri indéfinissable. Il ignorait combien de temps il avait pu dormir, mais il savait son corps de nouveau en état de courir si la

nécessité s'en faisait sentir. Il chercha sa torche dans le noir et prit sa pierre et son bout de fer dans sa bourse. Puis il fit quelques étincelles sur sa torche et un petit rougeoiement s'y accrocha. Il l'approcha de sa bouche et souffla pour l'enflammer. Ensuite, il regarda autour de lui et trouva la caverne inchangée. Il n'entendait que l'écho de ses propres mouvements.

Il comprit qu'il n'aurait une chance de survivre qu'en continuant à chercher un chemin qui montait. Il se leva et s'apprêtait à descendre de sa corniche quand il entendit un bruit étouffé provenant du trou au-dessus de lui.

Il regarda dedans, mais ne vit rien. De nouveau il entendit le son et tendit l'oreille pour l'identifier. Cela ressemblait à un bruit de pas, mais il n'en était pas sûr. Il faillit crier, mais se retint car il n'était pas certain que ce soient ses amis revenus le chercher. Il imagina de multiples possibilités, toutes plus déplaisantes les unes que les autres.

Il réfléchit un moment, puis prit une décision. Quelle que soit la chose qui produisait ce bruit, elle pourrait le mener hors des mines, même s'il ne faisait qu'en suivre les traces. Comme il n'avait pas de meilleure solution, il se hissa dans le trou et pénétra dans ce nouveau tunnel.

Chapitre 10

SAUVETAGE

Ce fut un groupe désespéré qui émergea de la mine. Les survivants s'effondrèrent par terre, épuisés. Après l'abandon de Tomas, Pug avait refoulé ses larmes pendant des heures et maintenant qu'il se retrouvait allongé sur le sol humide, regardant le ciel gris, il se sentait tout engourdi. C'était Kulgan qui avait le plus souffert, complètement vidé de son énergie par le sortilège qu'il avait employé pour repousser l'âme en peine. Les autres l'avaient porté sur la majeure partie du chemin et payaient maintenant ce surcroît d'effort. Tous plongèrent dans un sommeil épuisé, sauf Dolgan, qui alluma un feu et monta la garde.

Pug s'éveilla en entendant des voix et vit au-dessus de lui un ciel nocturne clair et semé d'étoiles. Une délicieuse odeur de nourriture lui chatouilla les narines. Lorsque Gardan et les trois soldats restants s'étaient réveillés, Dolgan les avait laissés surveiller les autres et était allé chasser quelques lapins, qui grillaient maintenant sur un feu. Les autres membres de la compagnie s'éveillèrent, sauf Kulgan qui continuait à ronfler.

Arutha et son père virent que Pug était réveillé. Le fils cadet du duc s'approcha du garçon emmitouflé dans sa cape et s'assit par terre à côté de lui, sans se soucier de la neige.

— Comment ça va, Pug ? demanda-t-il, l'air inquiet.

C'était la première fois que Pug entendait un mot gentil d'Arutha. Il essaya de parler et sentit des larmes lui monter aux yeux. Tomas était son ami de toujours, plus un frère qu'un ami d'ailleurs. Il voulut parler, mais de gros sanglots déchirants lui secouèrent la gorge et des larmes chaudes et salées lui coulèrent dans la bouche.

Arutha passa un bras autour du cou de Pug et le laissa pleurer sur son épaule.

— Tu n’as pas à avoir honte de pleurer la perte d’un ami, dit-il au garçon lorsque celui-ci commença à se calmer. Mon père et moi partageons ta douleur.

Dolgan vint se placer derrière le prince :

— Moi aussi, Pug, car il m’était très sympathique. Nous partageons tous ta tristesse.

Le nain sembla réfléchir à quelque chose et souffla quelques mots au duc.

Kulgan, qui venait de se réveiller, s’assit comme un ours au sortir de l’hibernation. Cependant, il ne tarda pas à retrouver ses marques. Voyant Arutha avec son apprenti, il oublia rapidement ses douleurs et les rejoignit.

Il n’y avait pas grand-chose à dire, mais Pug trouva un certain réconfort dans leur proximité. Il finit par se sentir un peu mieux et s’écarta du prince.

— Merci, Votre Altesse, renifla-t-il, ça va aller.

Ils rejoignirent Dolgan, Gardan et le duc près du feu. Borric secouait la tête en réponse à une proposition du nain.

— Je vous remercie pour votre bravoure, Dolgan, mais je ne peux pas vous permettre de faire une telle chose.

Le chef nain tira sur sa pipe, un grand sourire amical fendait sa barbe.

— Et comment envisagez-vous de m’en empêcher, Votre Grâce ? Pas par la force, j’imagine ?

Borric secoua la tête.

— Non, bien sûr que non. Mais retourner là-bas serait pure folie.

Kulgan et Arutha échangèrent un regard interrogateur. Pug, engourdi et perdu dans un monde froid, ne leur prêtait aucune attention. Il venait peut-être de se réveiller, mais il se sentait prêt à se rendormir, cherchant la bienfaisante douceur du sommeil.

— Ce nain est fou ; il veut retourner dans les mines, expliqua Borric à l’intention de son fils et de son magicien.

Avant que ces derniers puissent ouvrir la bouche pour protester, Dolgan intervint :

— Je sais qu'il n'y a pas beaucoup d'espoir, mais si ce garçon a réussi à échapper à cet esprit maléfique, il doit errer tout seul dans les mines. Il y a des tunnels là-bas que même les nains n'ont jamais visités, alors un enfant humain... Une fois dans un passage, je ne risque pas de m'y perdre, mais Tomas n'a pas ce sens inné qu'ont tous les nains. Si j'arrive à retrouver sa trace, je pourrai le récupérer. Pour qu'il ait une chance de sortir de ces mines, il faut que je lui serve de guide. Si ce gamin est en vie, je le ramènerai chez lui, vous avez la parole de Dolgan Tagarson, chef du village de Caldara. Je ne trouverais pas le repos cet hiver si je n'essayais pas de le sauver.

Pug fut tiré de sa léthargie par les paroles du nain.

— Vous croyez vraiment pouvoir le trouver, Dolgan ?

— Si quelqu'un le peut, c'est bien moi. Ne garde pas trop d'espoir, ajouta-t-il en se penchant vers Pug, car il est peu probable que Tomas ait échappé à l'âme en peine. Ce ne serait pas très honnête de ma part de te faire croire le contraire, bonhomme. (En voyant les larmes affluer de nouveau dans les yeux de Pug, il ajouta rapidement :) Mais si c'est possible, je le retrouverai.

Le garçon opina, cherchant un juste milieu entre la tristesse et l'espoir. Il comprenait ce que lui disait le nain, mais il ne pouvait oublier l'infime étincelle d'espoir que celui-ci rallumait en lui.

Dolgan alla chercher son bouclier et sa hache.

— À l'aube, descendez les collines et dirigez vous vers la forêt. Même si ce n'est pas le Vercors, ces bois sont dangereux pour un petit groupe. Si vous vous perdez, allez vers l'est. Vous croiserez de toute manière la route pour Bordon. De là, il vous faudra trois jours de marche. Que les dieux vous protègent.

Borric acquiesça. Kulgan rejoignit le nain qui s'apprêtait à partir et lui donna sa blague.

— Je trouverai du tabac à la ville, ami nain. Prenez cela, je vous en prie. Dolgan la prit et fit un sourire à Kulgan.

— Merci, magicien. Je vous dois une faveur.

Borric vint se placer face au nain et lui posa la main sur l'épaule.

— C'est nous qui vous devons une faveur. Si vous venez à Crydee, vous aurez ce repas que je vous ai promis, et bien plus encore. Que la chance vous sourie.

— Merci, Votre Seigneurie. J'attends cela avec impatience.

Sur ces mots, le chef nain s'enfonça dans les profondeurs ténébreuses du Mac Mordain Cadal.

Dolgan s'arrêta auprès des mules mortes, le temps de prendre de la nourriture, de l'eau et une lanterne. Il n'avait pas besoin de lumière pour avancer sous terre — son peuple avait depuis longtemps développé d'autres sens qui lui permettaient de percer les ténèbres. Mais il se dit qu'il aurait plus de chances de trouver Tomas si le garçon apercevait de la lumière, quel que soit le risque encouru d'attirer l'attention de créatures indésirables. *Pourvu qu'il soit encore en vie !* se dit-il sombrement.

En entrant dans le tunnel où il avait vu Tomas pour la dernière fois, Dolgan chercha des traces de son passage. Il n'y avait pas beaucoup de poussière, mais de temps à autre, il arrivait à distinguer de légères altérations, peut-être des empreintes de pas. Le nain les suivit jusqu'à des passages plus empoussiérés, où les pas du garçon se faisaient plus visibles. Il se pressa.

Dolgan déboucha dans la même caverne au bout de quelques minutes et jura.

Il n'avait pas beaucoup de chances de retrouver les traces du garçon là où ils avaient combattu l'âme en peine. Il fit une brève pause devant chacune des entrées de la caverne dans l'espoir d'y trouver des traces. En l'espace d'une heure, il ne réussit à trouver qu'une seule empreinte de pas sortant de la caverne par un tunnel juste à droite de celui par lequel il était arrivé la première fois. Il le remonta et trouva plusieurs autres traces, largement écartées les unes des autres, comme si le garçon avait couru. Dolgan allongea le pas et releva de plus en plus de traces à mesure que le passage se faisait plus poussiéreux.

Il arriva à la caverne du lac et faillit perdre à nouveau sa piste, jusqu'à ce qu'il aperçoive le tunnel sur le bord du palier. Il

pataugea dans l'eau, se hissa et retrouva les traces de Tomas. La faible lumière de sa lanterne était insuffisante pour faire étinceler les cristaux de la caverne. Cependant, même si elle avait été assez forte, le nain ne se serait pas arrêté pour regarder le spectacle tant il restait concentré sur ses recherches.

Il descendit sans s'arrêter. Il savait que Tomas avait depuis longtemps distancé l'âme en peine. Les traces montraient bien qu'il se déplaçait plus lentement : ses pas étaient ceux d'un homme qui marche, et les cendres du feu de camp lui indiquaient qu'il avait dû prendre un peu de repos. Mais dans ces mines ne vivaient pas que les âmes en peine ; il existait d'autres monstres dans les profondeurs, tout aussi terrifiants.

Dolgan perdit de nouveau la piste dans la dernière caverne et ne la retrouva qu'en inspectant la corniche au-dessus de laquelle elle s'arrêtait. Il eut du mal à grimper dessus, mais quand il y parvint, il vit la tache noirâtre là où le garçon avait éteint sa torche. Tomas avait dû dormir à cet endroit. Dolgan regarda la caverne vide. Il n'y avait pas beaucoup de courants d'air aussi profond sous les montagnes. Même le nain, pourtant habitué, trouvait les lieux inquiétants. Il inspecta la marque noire sur la corniche. Combien de temps Tomas était-il resté là et par où était-il parti ?

Dolgan aperçut le trou dans le mur. Comme il n'y avait pas de traces s'écartant de la corniche, il se dit que Tomas avait dû prendre ce chemin-là. Il y grimpa et suivit le passage jusqu'à ce qu'il débouche sur un autre, plus grand, qui descendait dans les profondeurs des montagnes.

Le nain suivit une série de traces semblables à celles qu'un groupe d'hommes aurait pu laisser. Les traces de Tomas en faisaient partie, si bien que Dolgan commença à s'inquiéter, car le garçon avait pu suivre ce chemin avant ou après le passage de ce groupe, à moins qu'il ne se soit trouvé en leur compagnie. Si Tomas était prisonnier de qui que ce soit, Dolgan savait que chaque instant comptait.

Le tunnel tournait en descente et déboucha bientôt sur un couloir fait de grands blocs de pierre soigneusement ajustés et polis. De toute sa vie, le nain n'avait jamais rien vu de tel. Il s'avança sans faire de bruit dans le couloir parfaitement plat.

Les traces avaient disparu, car la pierre était dure et aucune poussière ne s'était déposée dessus. Loin au-dessus de sa tête, Dolgan apercevait de multiples chandeliers de cristal pendus par des chaînes au plafond. On pouvait les faire descendre par un système de poulies, pour en allumer les chandelles. Le bruit de ses bottes résonna contre le plafond.

De l'autre côté du couloir, il vit de grandes portes en bois, renforcées de larges bandes de métal avec une haute serrure. Elles étaient entrouvertes et de la lumière en filtrait.

Sans un bruit, Dolgan s'approcha des portes et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il en resta bouche bée, levant instinctivement son bouclier et sa hache.

Assis sur une pile de pièces d'or et de bijoux de la taille d'un poing, Tomas mangeait quelque chose ressemblant à un poisson. Face à lui se tenait une silhouette telle que Dolgan avait du mal à en croire ses yeux.

Une tête de la taille d'un petit chariot reposait par terre. Elle était recouverte d'écailles dorées de la taille d'un bouclier, tout comme le long cou souple menant à un énorme corps qui se perdait dans la pénombre du grand hall. Des ailes gigantesques dont les extrémités effleuraient le sol étaient repliées sur son dos. La créature avait deux oreilles pointues sur la tête, séparées par une crête d'apparence fragile, semée de poussière d'argent. Son museau allongé était retroussé sur un sourire vorace, qui dévoilait des dents aussi longues que des épées ainsi qu'une fine langue fourchue qui en jaillissait par instants.

Dolgan lutta contre une envie impérieuse de prendre la fuite, ce qui lui arrivait rarement. En effet, Tomas était assis, partageant visiblement un repas avec l'ennemi héréditaire que les nains craignaient plus que tout : un grand dragon. Dolgan fit un pas en avant et sa botte claqua sur le sol de pierre.

Tomas se retourna et l'énorme tête du dragon se releva. Des yeux de rubis dévisagèrent le petit intrus. Le garçon se redressa d'un bond, l'air joyeux.

— Dolgan !

Il se laissa glisser sur le tas de trésors et courut vers le nain. La voix du dragon gronda dans le hall, se répercutant sur les murs comme le tonnerre sur les parois d'une vallée.

— Bienvenue, nain. Votre ami m'avait dit que vous ne l'oublieriez pas. Tomas s'approcha de Dolgan, lui posant une douzaine de questions à la fois.

Le nain ne savait plus où donner de la tête. Derrière le garçon, le prince de tous les dragons les regardait tranquillement parler et Dolgan avait du mal à conserver son calme habituel. Incapable de comprendre ce que lui demandait Tomas, il le poussa doucement sur le côté pour mieux voir le dragon.

— Je suis venu seul, expliqua-t-il doucement au garçon. Les autres étaient furieux de me laisser partir seul à ta recherche, mais ils devaient se presser, leur mission était vitale.

— Je comprends, répondit Tomas.

— Quel genre de sorcellerie est-ce là ? demanda Dolgan à voix basse. Le dragon eut un petit rire, qui fit trembler la salle tout entière.

— Bienvenue dans mon humble demeure, nain. Entre et je t'expliquerai.

La tête du grand dragon se posa de nouveau sur le sol, mais malgré tout ses yeux restaient au-dessus de la tête de Dolgan. Ce dernier s'approcha doucement, tenant inconsciemment son bouclier et sa hache prêts au combat. Le dragon éclata d'un rire tonitruant qui rebondit contre les murs comme un torrent précipité sur les parois d'un canyon.

— Retiens ton bras, petit guerrier, je ne ferai de mal ni à toi ni à ton ami. Dolgan baissa son bouclier et accrocha sa hache à sa ceinture. Il regarda autour de lui et vit qu'ils se tenaient dans un grand hall, taillé à même la pierre des montagnes. Tous les murs étaient tendus de tapisseries et de bannières déchirées, aux couleurs passées. Quelque chose en elles agaçait Dolgan, car il les trouvait à la fois complètement étrangères et terriblement anciennes. Nulle créature de sa connaissance, ni humain, ni elfe, ni goblin, n'avait pu faire de telles bannières. Leur style rappelait étrangement celui des gigantesques chandeliers de cristal qui pendaient des poutres du plafond. De l'autre côté du hall, un trône sur son piédestal faisait face à de longues tables entourées de chaises destinées à une multitude de convives. Sur

les tables s'épalaient des carafons de cristal et des assiettes d'or. Tout cela était recouvert d'une poussière séculaire.

Un peu partout dans le hall se trouvaient de grandes piles de trésors : de l'or, des pierres précieuses, des couronnes, de l'argent, de riches armures, des rouleaux de tissu et des coffres de bois précieux gravés, marquetés et laqués avec un art consommé.

Dolgan s'assit sur la fortune de toute une vie, repoussant les pièces sans y prêter attention pour trouver une position plus confortable. Tomas s'assit à côté de lui tandis qu'il sortait sa pipe. Il ne le montrait pas, mais il avait besoin de se calmer et le tabac avait le don de l'apaiser, il alluma une brindille à la flamme de sa lanterne et l'appliqua contre sa pipe. Le dragon le regarda d'un air intrigué,

— Tu serais donc capable maintenant de cracher du feu et de la fumée, nain ? Serais-tu une nouvelle sorte de dragon ? A-t-on déjà vu dragon si petit ?

Dolgan secoua la tête :

— C'est juste une pipe, répondit-il avant d'expliquer l'usage du tabac.

— C'est une chose étrange, mais ton peuple lui-même est étrange, en vérité. Dolgan leva un sourcil en entendant cela, mais il ne répondit pas.

— Tomas, comment es-tu arrivé ici ? demanda-t-il au garçon.

Ce dernier ne semblait pas s'inquiéter de la présence du dragon et Dolgan trouva la chose rassurante. Si cette gigantesque créature leur avait voulu du mal, elle aurait pu les anéantir sans effort. Les dragons étaient indiscutablement les créatures les plus puissantes de Midkemia. Et ce dragon-là était le plus puissant dont Dolgan ait jamais entendu parler. Il faisait une fois et demie la taille de ceux qu'il avait combattus dans sa jeunesse.

— J'ai erré longtemps et puis je suis arrivé à une corniche où je me suis endormi, répondit Tomas après avoir fini le poisson qu'il était en train de manger.

— Oui, j'ai trouvé l'endroit en question.

— Je me suis réveillé en entendant quelque chose et j'ai vu des traces qui menaient ici.

— J'en ai vu aussi. J'ai eu peur qu'on ne t'ait capturé.

— Non. C'était un groupe de gobelins et de frères des Ténèbres qui venaient par ici. Ils étaient très inquiets de ce qu'ils risquaient de trouver devant eux et ne s'occupaient pas tellement de l'arrière, ce qui fait que j'ai pu les suivre d'assez près.

— C'était plutôt risqué.

— Je sais, mais je cherchais désespérément un moyen de sortir d'ici. Je me disais qu'ils pourraient me guider vers la surface et que je pourrais attendre leur départ pour me glisser au-dehors. Si j'avais pu sortir des mines, je serais parti vers le nord pour retrouver vos villages.

— Un plan audacieux, Tomas, commenta Dolgan d'un air approbateur.

— Ils sont arrivés ici et je les ai suivis.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ? Le dragon prit la parole :

— Je les ai renvoyés très loin, nain, car ces gens ne sont pas le genre de compagnie que j'apprécie.

— Renvoyés, comment ?

Le dragon leva un petit peu la tête et Dolgan vit que ses écailles étaient ternies par endroits et que ses yeux rouges étaient légèrement voilés. Soudain, le nain se rendit compte que le dragon devait être aveugle.

— Les dragons savent user de magie depuis fort longtemps, même si elle ne ressemble pas aux autres. C'est par mes arts que je te vois, nain, car cela fait bien longtemps que la lumière se refuse à mes yeux. Grâce à cela, j'ai attrapé ces créatures maléfiques et les ai renvoyées loin au nord. Elles ignoreront toujours comment elles ont pu arriver là et ne se souviennent même pas de cet endroit.

Dolgan tira sur sa pipe, réfléchissant à ce que le dragon venait de lui dire.

— Parmi les histoires de mon peuple, il y a des légendes qui parlent de dragons magiciens, mais c'est la première fois que j'en rencontre un.

Le dragon baissa lentement sa tête vers le sol, comme s'il se sentait fatigué.

— C'est parce que je suis le dernier des dragons d'or, nain, et qu'aucun des dragons mineurs n'a connaissance des arcanes de la sorcellerie. J'ai juré de ne plus jamais prendre une vie, mais je ne supporterai pas que ces gens viennent troubler mon repos.

— Rhuagh a été gentil avec moi, Dolgan, intervint Tomas. Il m'a laissé rester ici jusqu'à ce que vous me retrouviez, car il savait que quelqu'un venait.

Le nain regarda le dragon, se posant des questions sur ses pouvoirs de devin.

— Il m'a donné du poisson fumé à manger et un endroit où me reposer, poursuivit le garçon.

— Du poisson fumé ?

— Les kobolds, ceux que vous appelez des gnomes, me vénèrent comme un dieu, expliqua le dragon. Ils m'apportent des offrandes, du poisson qu'ils prennent dans les lacs des profondeurs et qu'ils fument, ainsi que des trésors qu'ils arrachent aux salles d'en dessous.

— Oui, approuva Dolgan, les gnomes ne sont pas réputés pour leur grande intelligence.

Le dragon rit.

— C'est vrai. Les kobolds sont timides et ils ne font de mal qu'à ceux qui les dérangent au fond de leurs tunnels. C'est un peuple de gens simples qui aiment bien l'idée d'avoir un dieu. Comme je ne suis plus capable de chasser, c'est un arrangement bien pratique.

Dolgan réfléchit longuement avant de poser sa question suivante :

— Sans vouloir vous offenser, Rhuagh, j'ai toujours cru que vous autres, dragons, n'aviez que peu d'amour pour les créatures qui n'étaient pas de votre race. Pourquoi avez-vous aidé ce garçon ?

Le dragon ferma les yeux un moment, puis il les rouvrit et les fixa sur Dolgan.

— Sache, nain, que les choses n'ont pas toujours été telles qu'elles le sont maintenant. Ton peuple est ancien, mais le mien

est le plus ancien de tous, à l'exception d'un seul. Nous étions là avant les elfes et les Moredhels. Nous servions ceux dont les noms ne doivent pas être prononcés et nous étions heureux.

— Les Seigneurs Dragons ?

— C'est ainsi que vous les nommez dans vos légendes. C'étaient nos maîtres et nous étions leurs serviteurs, tout comme les elfes et les Moredhels. Quand ils ont quitté ces terres, pour un voyage qui dépasse l'imagination, nous sommes devenus le plus puissant des peuples libres, avant même la venue des nains et des humains. Nous régions sur les cieux et sur toutes choses, car nous étions plus puissants que les autres.

« Il y a des millénaires de cela, les hommes et les nains ont atteint nos montagnes. Pendant un temps nous vécûmes en paix. Mais les choses changèrent et il y eut des dissensions. Les elfes chassèrent les Moredhels de la forêt que l'on nomme maintenant Elvandar et les hommes et les nains se tournèrent contre les dragons.

« Nous étions puissants, mais les humains sont comme les arbres de la forêt, ils sont innombrables. Lentement, mon peuple dut s'enfuir vers le sud. Je suis le dernier des miens à vivre dans ces montagnes. Je vis ici depuis des milliers d'années, car je me refuse à quitter mon foyer.

« Grâce à la magie, j'ai réussi à renvoyer ceux qui cherchaient ces trésors et à tuer ceux dont les arts pouvaient lutter contre mes charmes d'oubli. Mais j'ai fini par être écoeuré de toutes ces morts et me suis juré de ne plus prendre de vie, même lorsqu'elles sont aussi ignobles que celles des Moredhels. C'est pour cela que j'ai renvoyé ces gens-là au loin et c'est pour cela que j'ai aidé ce garçon, car il ne méritait pas qu'on lui fasse du mal.

Dolgan scruta le dragon.

— Je vous remercie, Rhuagh.

— Tes remerciements sont les bienvenus, Dolgan des Tours Grises. Je suis heureux aussi que ce soit toi qui sois venu. Je n'aurais pas pu abriter ce garçon bien longtemps, car j'ai appelé Tomas à mes côtés par magie, de manière qu'il puisse me veiller sur mon lit de mort.

— Quoi ? s'exclama l'intéressé.

— Les dragons connaissent l'heure de leur mort, Tomas, et la mienne est proche. Je suis vieux, même pour ceux de mon peuple, et ma vie fut bien remplie. Je suis content qu'il en soit ainsi. C'est là notre lot.

Dolgan semblait troublé.

— Malgré tout, je trouve étrange de me retrouver ici et de vous entendre dire de telles choses.

— Pourquoi donc, nain ? N'est-il point vrai que quand l'un des vôtres meurt, on parle plus de ses hauts faits que de sa longévité ?

— Cela est vrai, en effet.

— Alors, connaître l'heure de sa mort n'a pas grande importance. C'est la même chose. J'ai disposé de tout ce dont un membre de ma race peut rêver : la richesse, des compagnes, des petits et tout le reste. Tout ce que j'ai voulu, je l'ai obtenu.

— C'est une marque de sagesse de savoir ce que l'on veut et c'est une marque de sagesse encore plus grande de savoir que l'on y est arrivé, approuva Dolgan.

— En effet. Et il est plus sage encore d'être conscient de ce qu'on ne pourra jamais avoir, car l'envie peut rendre fou. Mon peuple veille ses morts, mais aucun de ses membres n'est assez près d'ici pour que je puisse l'appeler. Je voudrais donc vous demander d'attendre ma mort avant de repartir. Acceptez-vous ?

Dolgan regarda Tomas, qui acquiesça.

— Entendu, dragon, nous le ferons, mais cela ne nous réjouit pas.

Le dragon ferma les yeux. Tomas et Dolgan avaient vu qu'ils se fermaient déjà d'eux-mêmes.

— Merci à toi, Dolgan, et à toi, Tomas.

Le dragon resta là et leur parla de sa vie, passée à voler dans les cieux de Midkemia, au-dessus de terres lointaines où les tigres vivaient dans des villes et de montagnes où les aigles parlaient. Il leur conta tout au long de la nuit des histoires merveilleuses et terrifiantes.

— Un jour, un homme est venu ici, un mage puissant, expliqua Rhuagh alors que sa voix commençait à faiblir. Ma magie ne pouvait l'écarter de ces lieux et je n'arrivais pas à le

tuer. Trois jours durant nous avons combattu dans un duel de magie dont il sortit vainqueur. Je croyais qu'il allait me tuer et emporter mes trésors, mais en fait il est resté, car la seule chose qu'il voulait, c'était apprendre ma magie, afin qu'elle ne disparaisse pas avec moi.

Tomas écoutait avec étonnement, car du peu qu'il avait appris sur la magie avec Pug, il trouvait cela impressionnant. Il imaginait ce combat titanesque et les pouvoirs terribles qui avaient dû se déchaîner.

— Le mage avait avec lui une étrange créature qui ressemblait à un gobelin, mais qui se tenait debout et dont les traits étaient plus fins. Il resta trois ans avec moi, tandis que son serviteur allait et venait. Il apprit tout ce que je pouvais lui enseigner, car je n'aurais pu lui refuser quoi que ce soit. Mais il m'enseigna aussi et sa sagesse me réconforta grandement. C'est grâce à lui que j'ai appris à respecter la vie, quelle qu'elle soit, et c'est grâce à lui que j'ai fait vœu de ne jamais prendre la vie de quelqu'un qui viendrait vers moi. Lui aussi avait beaucoup souffert, comme cela m'était arrivé lors des guerres contre les hommes, car bien des choses que je chérissais furent perdues. Cet homme avait le pouvoir de soigner les blessures du cœur et de l'esprit et quand il s'en alla, il me laissa l'impression d'avoir gagné quelque chose et non d'avoir perdu. (Rhuagh se tut pour déglutir et Tomas remarqua qu'il avait de plus en plus de mal à parler.) À l'époque, si un dragon n'avait pu veiller sur ma mort, je l'aurais volontiers choisi pour cela, car ce fut le premier de ta race, mon garçon, que j'ai considéré comme un ami.

— Qui était-ce, Rhuagh ? demanda Tomas.

— On l'appelait Macros. Dolgan prit un air songeur.

— J'ai entendu parler de lui, avoua-t-il. Il s'agit d'un magicien extrêmement puissant qui aurait vécu quelque part à l'est. C'est presque un mythe.

— Un mythe, sûrement pas, Dolgan, protesta Rhuagh avec difficulté. Malgré tout, il se peut qu'il soit mort, car cette histoire s'est déroulée il y a des siècles. (Le dragon se tut un moment.) Mon temps approche, il faut en finir. Je vais te demander une faveur, nain. Dans cette boîte se trouve un cadeau du mage, qu'il faut utiliser maintenant, expliqua-t-il en

bougeant légèrement la tête. C'est une baguette faite par magie. Macros me l'a donnée pour qu'à ma mort il ne me reste pas d'os à laisser aux charognards. Veux-tu bien me l'apporter ?

Dolgan s'approcha du coffre indiqué. Il l'ouvrit et y trouva une baguette de métal noir posée sur du velours bleu. Il la prit et la trouva étonnamment lourde pour sa taille. Il l'apporta au dragon.

Ce dernier parla, prononçant des mots pratiquement inintelligibles, tant sa langue était engourdie.

— Dans un moment, tu appliqueras la baguette sur mon corps, Dolgan, quand ce sera la fin.

— Entendu, bien que je ne trouve aucun plaisir à assister à ton trépas, dragon.

— Avant cela, il me reste une chose à vous dire. Dans un coffre à côté de la boîte se trouve un cadeau pour toi, nain. Tu peux prendre aussi tout ce que tu voudras, car je n'en aurai plus l'usage. Mais de tout ce qui se trouve dans ce hall, c'est ce qu'il y a dans cette boîte que je voudrais t'offrir. (Il essaya de tourner la tête vers Tomas, mais en fut incapable.) Tomas, merci à toi d'avoir partagé mes derniers instants. Dans le coffre qui contient le cadeau du nain, il y en a aussi un pour toi. Tu pourras également choisir ce qu'il te plaira, car ton cœur est bon.

Rhuagh prit une profonde inspiration et Tomas entendit une sorte de ronflement dans sa gorge.

— Maintenant, Dolgan.

Ce dernier tendit la baguette et en toucha légèrement le dragon. Au début, rien ne se produisit.

— C'était le dernier cadeau de Macros, déclara Rhuagh lentement. Soudain, une douce lumière dorée commença à envelopper le dragon. On entendit un bourdonnement cristallin, comme si le hall résonnait d'une musique féerique. Le son et la lumière s'amplifièrent et toute la pièce sembla baignée d'énergie. Tomas et Dolgan regardèrent les taches sombres disparaître des écailles de Rhuagh. Sa peau était parsemée de paillettes d'or et la pellicule sur ses yeux commença à se résorber. Lorsqu'il releva lentement la tête, ses compagnons comprirent qu'il était à nouveau capable de voir la pièce. Sa

crête se dressa sur son crâne et ses ailes se déployèrent, ce qui permit à Dolgan et à Tomas de voir qu'à l'intérieur elles étaient couvertes d'une pellicule d'argent luisant. Ses dents jaunies devinrent d'un blanc éclatant et ses griffes noires et ternes brillèrent comme de l'ébène polie, tandis que Rhuagh se redressait pour lever la tête plus haut encore.

Dolgan dit tout doucement :

— C'est la chose la plus formidable que j'aie jamais vue.

Lentement, la lumière se fit de plus en plus intense tandis que le dragon retrouvait l'aspect glorieux de sa jeunesse. Il s'étira de toute sa taille impressionnante, sa crête lançant des éclairs d'argent, et rejeta la tête en arrière dans un geste plein de jeunesse et de vigueur. Puis il cracha un souffle de flammes vers le plafond voûté en poussant un rugissement de joie.

— Je te remercie, Macros ! hurla-t-il d'une voix aussi forte que cent trompes. C'était vraiment un cadeau princier.

Le bourdonnement étrangement harmonieux changea et s'intensifia. Un bref instant, Dolgan et Tomas crurent entendre une voix profonde perdue dans les harmoniques murmurer : « Bienvenue, mon ami. »

Tomas sentit comme de l'eau sur son visage et s'essuya les joues sur lesquelles coulaient des larmes de joie devant la fabuleuse beauté du dragon. Les grandes ailes dorées se déployèrent, comme si Rhuagh s'apprêtait à prendre son envol. La lumière se fit si forte qu'elle en devint presque insupportable, mais Tomas et Dolgan ne pouvaient détourner leurs yeux de ce spectacle. Le son dans la pièce devint si puissant que de la poussière tomba du plafond et qu'ils sentirent le sol vibrer sous leurs pieds. Le dragon s'élança dans les airs, les ailes déployées, et disparut dans un éclair aveuglant de lumière blanche. Soudain, la pièce retrouva son aspect normal et tout redevint silencieux.

Le vide de la caverne sembla oppressant après le départ du dragon.

— Partons, Dolgan, demanda Tomas en regardant son compagnon. Je n'ai pas très envie de rester.

— Tu as raison, Tomas, approuva le nain d'un air songeur. Moi non plus je n'ai pas très envie de rester. Mais il reste une chose encore : les cadeaux du dragon.

Il se rendit au coffre que lui avait indiqué Rhuagh et l'ouvrit. Les yeux ronds, il en sortit un marteau fabriqué par les nains. Il le tint devant lui et le regarda respectueusement. La tête était faite d'un métal argenté qui brillait d'un éclat bleuté à la lumière de la lanterne. Des runes naines y étaient gravées. D'autres inscriptions s'enroulaient tout autour du manche en chêne. Il était poli et l'on voyait encore le grain du bois dessous.

— C'est le marteau de Tholin, siffla Dolgan. Il avait disparu depuis une éternité. Tous les nains de l'Ouest vont fêter son retour. C'est le symbole de notre dernier roi, perdu depuis des siècles.

Tomas s'approcha pour regarder et vit quelque chose d'autre dans le coffre. Il se pencha par-dessus Dolgan et sortit un grand paquet entouré de tissu blanc. Il le déplia et découvrit que le tissu était en réalité un tabard blanc, frappé d'un dragon d'or. À l'intérieur se trouvait un bouclier portant le même blason, ainsi qu'un heaume. Mais l'objet le plus merveilleux était indéniablement l'épée d'or à poignée blanche, dont le fourreau était fait d'une matière lisse et blanche comme de l'ivoire, aussi solide que du métal. Sous le paquet il trouva une cotte de mailles en or, qu'il retira du coffre avec un « Oh ! » d'émerveillement.

Dolgan le regarda et l'encouragea :

— Prends ces artefacts, garçon. Le dragon a dit que c'était le cadeau qu'il te faisait.

— Ces armes sont bien trop belles pour moi, Dolgan. Ce sont celles d'un prince ou d'un roi.

— Je crois que le précédent propriétaire n'en a plus grand usage, gamin. Elles t'ont été données sans arrière-pensée et tu en feras ce que tu veux, mais je crois que ces armes doivent avoir quelque chose de spécial, sinon on ne les aurait pas placées dans ce coffre avec cet artefact. Le marteau de Tholin est une arme puissante, forgée dans les anciennes forges du Mac Cadman Alair, les plus vieilles mines de ces montagnes. Il possède une magie que jamais les nains n'ont réussi à surpasser.

Il est probable que l'armure et l'épée soient aussi enchantées. Il se peut qu'elles te reviennent pour une bonne raison.

Tomas réfléchit un moment, puis retira rapidement sa grande cape. Sa tunique n'était pas un gambison, mais la maille dorée glissa dessus sans difficulté, car elle était visiblement faite pour quelqu'un de plus grand que lui. Il enfila le tabard par-dessus et se coiffa du heaume. Prenant l'épée et le bouclier, il se tint face à Dolgan.

— Je dois avoir l'air ridicule, comme ça ?

Le nain l'examina soigneusement.

— C'est un peu grand, mais comme tu vas grandir encore... (Il crut percevoir quelque chose dans la manière dont le garçon tenait l'épée et le bouclier.) Non, Tomas, tu n'as pas l'air ridicule. Tu n'es peut-être pas très à l'aise, mais tu n'as pas l'air ridicule. Ce sont des armes de légende et je crois que tu finiras par les porter comme il convient.

Tomas acquiesça, reprit sa cape et se tourna vers la porte en relevant son épée. L'armure était étonnamment légère, bien plus légère que celle qu'on lui avait fait porter à Crydee.

— Je n'ai pas envie de prendre quoi que ce soit d'autre, Dolgan. Je suppose que cela doit te paraître bizarre

Le nain le rejoignit :

— Non, mon garçon, répliqua-t-il. Moi non plus, je ne veux pas des richesses de ce dragon. Mais certaines nuits, je risque de me poser de graves questions là-dessus, ajouta-t-il avec un dernier coup d'œil vers le hall. Je reviendrai peut-être un jour, mais j'en doute. Maintenant, essayons de rentrer.

Ils partirent et retrouvèrent rapidement un tunnel que le nain connaissait bien et qui leur permettrait de regagner la surface.

Dolgan attrapa tout doucement le bras de Tomas pour le prévenir. Le garçon fut assez sage pour ne rien dire. Lui aussi avait ressenti la même impression que le jour où l'âme en peine les avait attaqués. Mais cette fois, c'était presque physique. Le mort-vivant était tout près. Tomas posa sa lanterne et la masqua. Étonné, il écarquilla les yeux, car au lieu de ne plus rien voir comme il s'y attendait, il distinguait vaguement la

silhouette du nain qui se déplaçait très lentement devant lui. Sans réfléchir, il dit :

— Dolgan...

Le nain se retourna. Soudain une forme noire surgit dans son dos.

— Derrière toi ! hurla Tomas.

Dolgan fit volte-face pour se défendre de la créature et leva instinctivement son bouclier et le marteau de Tholin. La créature frappa. Seuls les réflexes de combattant de Dolgan et ses facultés de nain qui lui permettaient de percevoir les mouvements dans le noir absolu le sauvèrent, car l'âme en peine percuta le bouclier cerclé de fer. Elle hurla de rage à ce contact. Dolgan frappa avec l'arme légendaire de ses ancêtres et la créature hurla de nouveau quand le marteau la toucha. Une lumière bleu-vert jaillit de la tête du marteau et l'âme en peine battit en retraite en gémissant de douleur.

— Reste derrière moi ! s'écria Dolgan. Si le fer la gêne, le marteau de Tholin la blesse. Peut-être réussira-t-il à la faire fuir.

Tomas commença à obéir au nain, mais il se surprit à tirer l'épée dorée du fourreau qu'il portait à son côté. Soudain, l'armure un peu trop grande lui sembla s'ajuster à ses épaules et le bouclier s'équilibra à son bras comme s'il l'avait porté depuis des années. Sans le vouloir, Tomas s'avança derrière Dolgan, puis le dépassa en armant son coup.

La créature sembla hésiter, puis s'avança sur Tomas. Ce dernier leva son épée, s'apprêtant à frapper. Avec un hurlement de terreur absolue, le mort-vivant se retourna et s'enfuit. Dolgan regarda le garçon et vit quelque chose en lui qui le fit hésiter un instant avant que Tomas ne reprenne ses esprits et rengaine son épée.

— Pourquoi as-tu fait cela, gamin ? demanda le nain en retournant à la lanterne.

Tomas répondit :

— Je... je ne sais pas. (Tomas se sentit soudain gêné d'avoir désobéi aux instructions de son compagnon.) Mais ça a marché. La chose est partie.

— Oui, ça a marché, reconnut Dolgan, qui retira le capuchon de la lanterne et inspecta le garçon à la lumière.

— Je crois que c'est surtout grâce au marteau de vos ancêtres.

Dolgan ne dit rien, mais il savait que ce n'était pas le cas. La créature avait paniqué en voyant l'armure blanc et or de Tomas. Puis le nain fut frappé par un autre détail.

— Gamin, comment tu as pu me prévenir à temps que la créature était derrière moi ?

— Je l'ai vue.

Complètement dérouté, Dolgan se retourna pour regarder Tomas.

— Tu l'as vue ? Mais comment ? Tu venais juste de masquer la lanterne.

— Je ne sais pas comment. Je l'ai vue, c'est tout.

Dolgan replaça le masque sur la lanterne et se releva.

— Et maintenant, où je suis, gamin ? demanda-t-il en s'écartant de quelques mètres.

Sans hésitation, Tomas vint se placer devant lui et lui mit la main sur 'épaule.

— Là.

— Mais qu'est-ce que... ? dit le nain. Tomas toucha le heaume et le bouclier.

— Vous aviez bien dit qu'ils étaient spéciaux.

— C'est vrai, gamin, mais je ne savais pas qu'ils l'étaient à ce point-là.

— Il vaut peut-être mieux que je les enlève ? suggéra le garçon, inquiet.

— Non, non. (Il laissa la lanterne par terre.) Nous pourrions nous déplacer plus vite si nous n'avons pas à nous inquiéter de ce que tu peux ou ne peux pas voir. (Il se força à prendre un ton joyeux.) Et bien que nous soyons les deux meilleurs guerriers sur ces terres, mieux vaut ne pas annoncer notre présence par cette lumière. Le fait que le dragon ait parlé de Moredhels dans nos mines ne me rassure guère. Si une bande a été assez courageuse pour encourir la colère de mon peuple, il se pourrait bien qu'il y en ait d'autres. Ce mort-vivant a peut-être été terrifié par ton épée dorée et mon vieux marteau, mais une vingtaine de Moredhels risquent de ne pas être aussi impressionnables.

Tomas n'avait rien à répondre à cela. Ils repartirent dans les ténèbres.

Par trois fois ils durent s'arrêter et se cacher pour laisser passer des troupes de gobelins et de frères des Ténèbres, visiblement pressées. De leurs cachettes, ils pouvaient voir que nombre d'entre eux étaient blessés ou se faisaient soutenir par leurs compagnons. Quand le dernier groupe fut passé, Dolgan se tourna vers Tomas :

— Jamais de toute notre histoire les gobelins et les Moredhels ne se sont permis d'entrer en si grand nombre dans nos mines. Ils craignent trop mon peuple pour prendre un tel risque.

— Ils ont l'air assez mal en point, Dolgan, et ils emmènent avec eux leurs femmes, leurs enfants et beaucoup de bagages en plus. Ils fuient quelque chose.

— Ils viennent tous de la vallée au nord des Tours Grises et se dirigent vers le Vercors. Quelque chose les chasse vers le sud, approuva le nain.

— Les Tsurani ?

Dolgan fit un signe de tête.

— J'en ai bien l'impression, moi aussi. Viens. Mieux vaut rejoindre Caldara le plus rapidement possible.

Ils repartirent et atteignirent bientôt des galeries que connaissait Dolgan et qui leur permirent de retourner à la surface.

Quand ils arrivèrent à Caldara cinq jours plus tard, ils n'en pouvaient plus. La neige tombait à gros flocons sur les montagnes si bien qu'ils avaient progressé lentement. Alors qu'ils approchaient du village, des gardes les aperçurent ; bientôt tous les habitants sortirent les accueillir.

On les amena dans la grande halle du village et l'on donna une chambre à Tomas. Il était si fatigué qu'il s'endormit instantanément. Même le robuste Dolgan était épuisé. Les nains décidèrent de rassembler un conseil des anciens le lendemain afin de discuter des dernières nouvelles de la vallée.

Tomas se réveilla avec une faim dévorante. Il s'étira en se levant et fut surpris de ne sentir aucune courbature. Il s'était endormi dans sa cotte de mailles en or et aurait dû se réveiller avec des muscles froissés et des articulations douloureuses. Cependant, il se sentait reposé et en forme. Il ouvrit la porte et se retrouva dans un couloir. Il ne croisa personne jusqu'à ce qu'il entre dans la pièce principale de la grande halle. Dolgan présidait à une grande table entourée de nombreux nains. Tomas aperçut Weylin, le fils de Dolgan. Ce dernier fit signe au garçon de prendre une chaise et le présenta à la compagnie.

Les nains le saluèrent et il répondit poliment. Mais il regardait surtout la nourriture qui couvrait la table.

Dolgan éclata de rire.

— Sers-toi, gamin. Inutile de rester le ventre vide quand les placards sont pleins.

Tomas attrapa une assiette de bœuf, de fromage et de pain et prit un bock de bière, bien qu'il n'en eût pas trop envie à cette heure de la journée. Il mangea rapidement le contenu de son assiette et se servit une autre part, regardant autour de lui pour voir si quelqu'un semblait s'en offusquer. La plupart des nains étaient lancés dans de complexes discussions sur la distribution des provisions pour l'hiver aux différents villages de la région, chose qui échappait complètement à Tomas.

Dolgan demanda une suspension de séance.

— Maintenant que Tomas nous a rejoints, je crois que nous ferions bien de parler de ces Tsurani. (Le garçon tendit l'oreille et tourna toute son attention sur la discussion.) Depuis que je suis parti en patrouille, poursuit le chef nain, nous avons reçu des courriers d'Elvandar et des monts de Pierre. Ils ont aperçu beaucoup d'étrangers près de la passe du Nord. Ces gens-là ont monté un campement dans les collines au sud des monts de Pierre.

— C'est l'affaire des monts de Pierre, à moins que l'on fasse appel à nous, intervint l'un des nains.

— C'est vrai, Orwin, convint Dolgan, mais nous avons également reçu des rapports comme quoi ils entraient et sortaient de la vallée juste au sud de la passe. Ils sont entrés sur

des terres que l'on considère comme les nôtres, et ça, c'est l'affaire des Tours Grises.

Le nain qu'on venait d'appeler Orwin acquiesça.

— Effectivement, mais nous ne pouvons rien faire avant le printemps.

Dolgan mit les pieds sur la table et alluma sa pipe.

— Tu as encore raison. Mais nous pouvons être heureux que les Tsurani ne puissent rien faire non plus pendant ce temps-là.

Tomas reposa un os de bœuf qu'il tenait à la main.

— La tempête a-t-elle commencé ?

— Oui, gamin, acquiesça Dolgan, les passes sont complètement bloquées par les neiges, car la première tempête hivernale s'est abattue la nuit dernière. Plus personne ne peut bouger là-bas et encore moins une armée.

Tomas regarda Dolgan.

— Alors, ça veut dire...

— En effet. Tu es notre invité pour l'hiver. Même notre plus solide coursier ne pourrait sortir de ces montagnes pour se rendre à Crydee.

Tomas se renversa sur sa chaise, car malgré le confort de la grande halle, il aurait préféré retrouver des lieux plus familiers. Malgré tout, nul n'y pouvait rien. Il se résigna à son sort et s'intéressa de nouveau à son repas.

Chapitre 11

L'ILE DU SORCIER

La troupe épuisée entra dans Bordon.

Elle était escortée par une compagnie de rangers montés du Natal, tous vêtus de leur traditionnelle tunique grise ainsi que du pantalon et de la cape de même couleur. La patrouille avait trouvé les voyageurs à deux kilomètres de la ville et avait décidé de les accompagner. Les rangers n'avaient même pas proposé aux voyageurs de monter en croupe. Borric se sentait extrêmement vexé, mais il le cachait bien. Ils avaient peu de raisons de croire sur parole une bande de loqueteux qui affirmaient être le duc de Crydee et sa suite. Même si ces derniers s'étaient présentés en grande pompe, l'accueil n'aurait guère été différent, car les Cités libres du Natal et le royaume ne s'appréciaient pas vraiment.

Pug contempla Bordon avec émerveillement. Comparée aux cités du royaume, ce n'était qu'une petite ville, à peine plus grande qu'un port de pêche, mais elle était bien plus vaste que Crydee. Les gens se pressaient de tous côtés, occupés à des tâches incompréhensibles, l'air soucieux. On ne portait pas beaucoup d'intérêt aux voyageurs, sauf de temps en temps un marchand ou une femme au marché qui leur jetaient un coup d'œil. Jamais le garçon n'avait vu tant de personnes, de chevaux, de mules et de chariots à la fois. Il se sentait submergé par tous ces sons et ces couleurs. Des chiens aboyèrent derrière les sabots des chevaux des rangers, restant prudemment à l'écart pour éviter une ruade des montures irritées. Quelques garçons des rues les insultèrent, les prenant pour des étrangers que l'on venait sans doute de capturer. Pug se sentit gêné par cette violence verbale, mais son attention fut rapidement distraite par cette ville si nouvelle pour lui.

Bordon, comme les autres villes de la région, n'entretenait pas d'armée mais payait un régiment de rangers du Natal, qui descendaient des légendaires guides de l'empire de Kesh. On les considérait comme les meilleurs cavaliers et les meilleurs pisteurs de l'Ouest. Ils pouvaient annoncer très tôt l'arrivée de troubles, ce qui donnait le temps à la milice locale de se former. Indépendants, les rangers étaient libres de disposer sur place des hors-la-loi et des renégats. Mais après avoir entendu l'histoire du duc et le nom de Martin l'Archer — qu'ils connaissaient bien —, le chef de patrouille préféra remettre l'affaire entre les mains des préfets locaux.

On les amena au bureau du préfet, qui était situé dans un petit bâtiment près des jardins de la ville. Les rangers eurent l'air soulagés d'être débarrassés des prisonniers et repartirent dès qu'ils eurent remis la troupe aux bons soins du préfet.

Ce dernier était un homme courtaud et basané, plus que replet, vêtu de couleurs vives et affublé de gros anneaux en or aux doigts. Il lissa sa barbe sombre et huilée lorsque le capitaine des rangers lui expliqua sa rencontre avec la troupe ducale. Après le départ des rangers, le préfet salua Borric froidement. Lorsque le duc lui eut fait comprendre qu'ils étaient attendus par Talbott Kilrane, le plus gros armateur de la ville, qui était par la même occasion son agent d'affaires dans les Cités libres, les manières du préfet changèrent du tout au tout. On les fit passer du bureau aux quartiers personnels du fonctionnaire et on leur proposa du café bien noir et bien chaud. Le préfet envoya l'un de ses serviteurs porter un message chez maître Kilrane et attendit en silence, échangeant parfois quelques mots anodins avec le duc.

Kulgan se pencha à l'oreille de Pug :

— Notre hôte est du genre à ne prendre une décision que quand il sait d'où vient le vent. Il attend la réponse de l'armateur pour savoir s'il faut nous considérer comme des prisonniers ou comme des invités. (Le magicien ricana.) Tu découvriras avec l'âge que les petits fonctionnaires sont exactement les mêmes partout.

Quelque temps plus tard, une tempête furieuse apparut soudain à la porte du préfet en la personne de Meecham,

traînant derrière lui l'un des secrétaires de Kilrane. Ce dernier assura rapidement que cette personne était bien le duc de Crydee et qu'il était effectivement attendu par Talbott Kilrane. Le préfet se fit mielleux et se confondit en excuses abjectes, espérant que le duc lui pardonnerait le dérangement, mais qu'avec la conjoncture actuelle, en ces temps troublés, il fallait bien comprendre...

Borric lui répondit qu'il comprenait effectivement. Sans plus attendre, ses hommes et lui quittèrent le préfet et sortirent. Ils trouvèrent dehors des palefreniers avec des chevaux. Ils montèrent rapidement en selle et Meecham et le secrétaire leur firent traverser Bordon jusqu'à un groupe de grandes maisons à flanc de colline.

La maison de Talbott Kilrane se situait au sommet de la plus haute colline de la ville. De la route, Pug voyait les navires ancrés dans le port par dizaines, démâtés, visiblement hors service pour l'hiver. Quelques caboteurs partant en direction de Ylith au nord ou des autres cités libres entraient et sortaient prudemment du port, mais le trafic était vraiment calme.

Ils arrivèrent à la maison et entrèrent par un portail ouvert dans un petit mur. Des serviteurs accoururent pour s'occuper de leurs chevaux. Les voyageurs descendirent de selle tandis que leur hôte apparaissait sur le seuil de sa demeure.

— Bienvenue, messire Borric, bienvenue, dit-il avec un grand sourire sur son visage décharné.

Talbott Kilrane ressemblait à un vautour réincarné en humain avec son crâne chauve, ses traits acérés et ses petits yeux noirs. Ses robes de tissus précieux dissimulaient mal sa maigreur, mais ses manières impeccables et son inquiétude évidente faisaient oublier combien il était laid.

Pug le trouva plutôt sympathique en dépit de son apparence disgracieuse, l'armateur congédia les serviteurs afin qu'ils préparent des chambres et des repas chauds pour la troupe. Mais il refusa d'écouter les explications du duc.

— Plus tard, Votre Grâce, le coupa-t-il en levant la main. Nous prendrons le temps de parler quand vous aurez pu manger et prendre un peu de repos. Je vous attendrai ce soir pour dîner, mais pour l'instant, un bain chaud et un lit propre vous

attendent. Je ferai envoyer des repas chauds à vos quartiers. Une bonne nourriture, du repos et des vêtements propres, et vous vous sentirez comme neufs. Ensuite, nous parlerons.

Il frappa dans ses mains et un serviteur vint montrer aux invités leurs appartements. On donna des chambres séparées au père et au fils, tandis que Pug et Kulgan en avaient une pour eux deux. On mit Gardan dans la chambre de Meecham et les soldats du duc furent emmenés dans les quartiers des serviteurs.

Kulgan dit à Pug de prendre son bain le premier afin que, pendant ce temps, il puisse parler avec son serviteur. Meecham et le magicien se rendirent dans la chambre du premier tandis que Pug se débarrassait de ses habits crasseux. Au centre de la pièce se trouvait une grande bassine en métal remplie d'eau parfumée, chaude et fumante. Il mit un pied dedans et le ressortit aussitôt. Après trois jours de marche dans la neige, l'eau lui paraissait bouillante. Il remit lentement le pied dedans et entra tout doucement dans le bain quand il se fut habitué à la chaleur.

Il s'assit dans la bassine, dont le rebord était assez incliné pour qu'il puisse s'allonger un peu. C'était un baquet émaillé dont le contact surprit beaucoup Pug, qui n'avait connu jusqu'à présent que les bassines en bois de chez lui. Il se savonna et se lava les cheveux, puis se mit debout et se versa un seau d'eau froide sur la tête pour se rincer.

Il se sécha et enfila la chemise de nuit propre qu'on lui avait laissée. Il était encore tôt, mais il s'effondra sur son lit bien tiède. Sa dernière pensée fut pour un garçon aux cheveux blonds qui lui faisait un grand sourire. En s'enfonçant dans le sommeil, Pug se demanda si Dolgan avait retrouvé son ami.

Un bruit d'eau et une sorte de chansonnette le tirèrent du sommeil au cours de la journée. C'était Kulgan, qui se savonnait vigoureusement. Pug referma les yeux et se rendormit très vite.

Il dormait encore profondément lorsque Kulgan le réveilla pour le dîner. La tunique et le pantalon du garçon avaient été nettoyés et l'on avait ravaudé une petite déchirure à sa chemise. Ses bottes, cirées, brillaient d'un beau lustre noir. Il se regarda

dans un miroir et remarqua pour la première fois une ombre noire sur ses joues. Il se pencha et vit un infime début de barbe.

Kulgan le regarda et lui dit :

— Eh bien, Pug, faut-il que je fasse demander un rasoir pour que tu puisses garder le menton glabre comme le prince Arutha ? Ou préfères-tu cultiver une superbe barbe ? ajouta-t-il en brossant avec insistance sa propre barbe grise.

Pug sourit pour la première fois depuis qu'ils étaient sortis du Mac Mordain Cadal.

— Je crois qu'il me reste encore un peu de temps avant de m'en inquiéter.

Kulgan rit, heureux de voir le garçon revivre un peu. Le magicien avait été troublé par le profond désespoir qui avait envahi son apprenti après la disparition de Tomas ; il fut donc soulagé de voir la nature optimiste de Pug reprendre le dessus.

— Nous pouvons y aller ? demanda-t-il en ouvrant la porte.

Pug inclina la tête, comme pour saluer un grand seigneur.

— Certes, maître magicien. Après vous ? dit-il dans un grand éclat de rire. Ils entrèrent dans la salle à manger, une grande pièce bien éclairée qui n'était cependant pas aussi vaste que celle du château de Crydee. Le duc et le prince Arutha étaient déjà assis et Kulgan et Pug prirent rapidement place à table.

Borric finissait tout juste d'exposer les événements qui s'étaient déroulés à Crydee et dans le Vercors.

— J'ai donc décidé de porter ces nouvelles en personne, conclut-il, car je me suis dit que l'heure était vraiment grave.

L'armateur se laissa aller contre le dossier de sa chaise lorsque les serviteurs apportèrent une grande variété de plats pour les convives.

— Messire Borric, quand votre serviteur, Meecham, est venu me voir, ce qu'il me demandait en votre nom était assez vague — sans doute, je pense, à cause de la manière dont l'information lui avait été transmise. (Il se référait à la magie employée par Kulgan pour contacter Belgan, qui avait fait parvenir le message à Meecham.) Je ne m'attendais pas à ce que votre voyage à Krondor s'avère aussi vital pour mon propre peuple que je le crois maintenant. Bien entendu, ces nouvelles

sont très inquiétantes, reprit-il après quelques instants de silence. J'étais prêt à vous trouver un navire, mais je crois maintenant que je vais plutôt vous envoyer sur l'un de mes propres vaisseaux. (Il prit une clochette posée à côté de lui et l'agita. Quelques instants plus tard, un serviteur se présenta.) Dites au capitaine Abram de préparer le *Reine des Tempêtes*. Il doit lever l'ancre pour Krondor demain à la première marée. Je ferai parvenir des instructions détaillées plus tard.

Le serviteur acquiesça et sortit.

— Je vous remercie, maître Kilrane, répondit le duc. J'espérais que vous comprendriez, mais je ne m'attendais pas à obtenir un navire aussi vite.

L'armateur regarda le noble droit dans les yeux.

— Duc Borric, je me dois d'être franc envers vous. Les Cités libres et le royaume ne s'aiment pas beaucoup. Pour tout vous dire, on aime encore moins le nom des conDoin par ici. C'est votre grand-père qui a dévasté Walinor et assiégé Natal. Il a été arrêté à une quinzaine de kilomètres à peine au nord de cette cité-ci et les gens s'en souviennent encore. Nos ancêtres sont keshians, mais nous sommes des hommes libres de naissance et nous n'aimons pas tellement les conquérants. (Le duc se raidit sur sa chaise, mais Kilrane poursuivit :) Malgré tout, force nous est d'admettre que votre père et vous-même avez été de bons voisins, que vous avez commercé honnêtement avec les Cités libres et que parfois vous avez même été généreux envers nous. Je sais que vous êtes un homme d'honneur et je pense que ces Tsurani sont, sans aucun doute, exactement tels que vous me les avez décrits. Vous n'êtes pas du genre à exagérer les choses, si j'ai bien compris.

Borric se détendit un peu en entendant cela. Talbott prit une gorgée de vin avant de continuer :

— Nous serions fous de ne pas réaliser que nos intérêts sont communs, car, seuls, nous n'avons aucune chance. Quand vous partirez, je convoquerai un conseil des guildes et des marchands et je plaiderai pour que nous aidions le royaume dans cette affaire. (Il sourit et tous les convives comprirent qu'il était aussi sûr de son influence et de son autorité que le duc l'était des siennes.) Je crois que je ne vais pas avoir trop de mal

à faire comprendre au conseil que c'est la meilleure solution. Pour convaincre mes compatriotes, il me suffira de parler de la galère de guerre des Tsurani et de les laisser imaginer le sort que nos vaisseaux subiraient face à une flotte de ce genre.

Borric éclata de rire et donna une bonne claque sur la table.

— Maître armateur, je constate que la chance n'est pour rien dans votre fortune. Vous êtes au moins aussi retors que mon ami le père Tully, et tout aussi sage. Je vous remercie.

Le duc et l'armateur continuèrent à s'entretenir tard dans la nuit, mais Pug était encore fatigué et retourna au lit. Quand Kulgan rentra dans la chambre quelques heures plus tard, il trouva le garçon endormi, le visage paisible.

Le *Reine des Tempêtes* courait vent arrière, glissant sur les flots déchaînés, le perroquet gonflé à craquer. Une pluie glacée tourbillonnait dans la nuit, si noire que le haut des mâts se perdait dans une brume floue.

Sur le pont arrière, des silhouettes emmitouflées dans des capes huilées et bordées de fourrure essayaient de se réchauffer en restant au sec malgré l'humidité et le froid qui s'insinuaient partout. À deux reprises au cours des deux dernières semaines, ils avaient essuyé un grain, mais cette fois-ci, c'était pire que tout. Un cri monta du gréement et l'on rapporta au capitaine que deux hommes étaient tombés des vergues.

— On ne peut rien y faire ? hurla le duc Borric à l'adresse du capitaine Abram.

— Non, messire, répondit le capitaine sur le même ton, pour couvrir le rugissement de la tempête. Ils sont morts et les rechercher serait de la folie, même si c'était possible, ce qui n'est pas le cas.

La bordée tout entière était montée dans le gréement glissant pour retirer la glace qui s'accumulait sur les espars et empêcher qu'elle les fasse céder sous le poids et désempare le navire. Le capitaine Abram se tenait d'une main à la lisse, attentif au moindre problème, en communion avec son navire. À ses côtés, le duc et Kulgan semblaient moins à l'aise sur le pont qui tanguait. Un grincement sonore, presque un craquement, monta d'en bas et le capitaine jura.

Quelques instants plus tard, un marin apparut :

— Capitaine, une partie de la coque a cédé et il y a une voie d'eau. Abram fit signe à l'un de ses officiers qui se trouvait sur le pont principal.

— Prends quelques hommes et descends épontiller les dégâts. Ensuite, reviens au rapport.

Le second désigna rapidement quatre hommes pour l'accompagner dans la soute. Kulgan entra en transe une minute avant de déclarer :

— Capitaine, cette tempête soufflera encore trois jours. Abram maudit les dieux de lui avoir collé la poisse.

— Je ne peux pas lutter contre la tempête avec un vaisseau qui prend l'eau, avoua-t-il au duc. Il faut trouver un endroit où l'échouer pour réparer la coque.

— Vous ferez foute vers Queg ? cria Borric.

Le capitaine secoua la tête, faisant tomber une pluie de gouttelettes de sa barbe pleine de neige et d'eau.

— Non, il faudrait aller au lof pour atteindre Queg. Il va falloir s'abriter derrière l'île du Sorcier.

Kulgan secoua la tête, mais personne ne remarqua son geste.

— Il n'y a pas d'autre endroit où faire relâche ? demanda-t-il. Le capitaine regarda le magicien et le duc.

— Rien d'aussi près. Nous pourrions casser un mât. Si ça arrive et que nous ne coulions pas, nous allons perdre six jours au lieu de trois. La mer se fait de plus en plus grosse et j'ai peur de perdre d'autres d'hommes.

Il hurla des ordres vers les vergues et à l'adresse du timonier. Le navire dévia en direction du sud, vers l'île du Sorcier.

Kulgan descendit avec le duc. Le navire était ballotté par la mer houleuse, rendant l'échelle et l'étroit couloir difficiles à négocier pour le magicien corpulent qui se faisait balancer d'une paroi à l'autre en avançant péniblement vers sa cabine. Le duc entra dans celle qu'il partageait avec son fils et Kulgan entra dans la sienne. Gardan, Meecham et Pug essayaient de se reposer sur leurs couchettes respectives malgré les chocs. Le garçon avait du mal à supporter ces intempéries. Il avait été

malade les deux premiers jours. Il avait fini par aller un peu mieux, mais n'arrivait toujours pas à avaler le porc salé et les biscuits de mer qu'on leur donnait à manger. À cause de la tempête, le cuisinier de bord ne pouvait pas remplir son office.

La coque du bateau grinçait sous les assauts répétés des vagues et on entendait en haut le bruit des marteaux des hommes qui s'efforçaient de réparer la voie d'eau.

Pug se retourna et regarda Kulgan.

— Alors, la tempête ?

Meecham se releva sur un coude et Gardan fit de même.

— Elle va encore souffler trois jours, répondit Kulgan. Nous allons nous mettre à l'abri sur une île et nous y resterons jusqu'à ce qu'il y ait une accalmie.

— Quelle île ? demanda Pug.

— L'île du Sorcier.

Meecham bondit de sa couchette, heurta le plafond un peu bas et proféra un juron.

— L'île de Macros le Noir ? s'écria-t-il en se frottant la tête tandis que Gardan s'efforçait d'étouffer un rire.

Kulgan opina et se raccrocha d'une main alors que le navire, après avoir franchi la crête d'une vague, retombait brutalement dans un creux.

— Lui-même. Je n'aime pas trop cette idée, mais le capitaine a peur pour son navire.

Comme pour donner plus de force à ses dires, la coque craqua et grinça de manière inquiétante.

— Qui est Macros ? s'enquit Pug.

Kulgan sembla se perdre un moment dans ses pensées, autant pour écouter l'équipage travailler dans la cale que pour réfléchir à la question du garçon.

— Macros est un grand sorcier, Pug, finit-il par répondre, peut-être le plus grand que le monde ait jamais connu.

— Ouais, c'est ça, ajouta Meecham. Et c'est le fils d'un démon issu du plus profond des enfers. Il pratique les arts les plus noirs et même les prêtres sanglants de Lims-Kragma ont peur de mettre les pieds sur son île.

— Je n'ai encore jamais vu de magicien capable de flanquer la trouille aux prêtres de la déesse de la Mort, répliqua Gardan en éclatant de rire. Ce doit être un puissant sorcier.

— Ce ne sont que des histoires, Pug, intervint Kulgan. Ce que nous savons de lui, en fait, c'est qu'à l'époque où les persécutions contre les mages battaient leur plein dans le royaume, Macros s'est enfui sur cette île. Depuis, plus personne n'y est allé ni n'en est revenu.

Pug, très intéressé par l'histoire, s'assit sur sa couchette et oublia complètement le bruit terrifiant de la tempête. Il regardait le visage de Kulgan tantôt éclairé, tantôt dans l'ombre à cause des mouvements désordonnés de la lanterne qui se balançait follement au gré des déplacements du bateau.

— Macros est très vieux, poursuivit Kulgan. Par quelle magie il a pu rester en vie, lui seul le sait, mais il vit là-bas depuis plus de trois cents ans.

— Ou alors plusieurs hommes portant le même nom ont vécu là-bas, railla Gardan.

— Qui sait ? acquiesça Kulgan. Quoi qu'il en soit, on ne sait pas grand-chose de lui en fait, sinon les terribles histoires que racontent les marins. Je pense que même si Macros pratique effectivement la plus noire des magies, sa réputation est nettement exagérée — peut-être pour qu'on le laisse tranquille.

Un gros craquement, comme si une autre partie de la coque venait de céder, les fit taire. La cabine roulait avec le navire et Meecham dit tout haut ce que les autres pensaient tout bas :

— Encore faut-il y arriver, sur l'île du Sorcier !

Le vaisseau s'avança péniblement dans la baie au sud de l'île. Ses passagers allaient devoir attendre que la tempête se calme pour pouvoir envoyer des plongeurs vérifier de l'extérieur les dégâts subis par la coque.

Kulgan, Pug, Gardan et Meecham montèrent sur le pont. Le temps était un tout petit peu plus calme grâce aux falaises qui abattaient le vent de la tempête. Pug s'approcha du capitaine, debout à côté du magicien, et suivit leurs regards fixés sur le haut des falaises.

Loin au-dessus de la baie se dressait un château dont les hautes tours se découpaient nettement sur le ciel grisâtre. Il s'agissait d'un endroit bizarre, foisonnant d'aiguilles et de tours élancées comme une main pleine de griffes. Le château était entièrement noir, à l'exception de la fenêtre d'une tour où dansait une lumière bleue, comme si l'habitant y avait enfermé la foudre.

Pug entendit Meecham dire :

— Là, sur la falaise. Macros.

Trois jours plus tard, les plongeurs s'enfoncèrent sous les eaux puis annoncèrent au capitaine leur estimation des dégâts. Pug se trouvait sur le pont principal avec Meecham, Gardan et Kulgan. Le prince Arutha et son père se tenaient sur le gaillard d'arrière près du capitaine, attendant le verdict sur l'état du navire. Des mouettes volaient en cercle au dessus de leurs têtes, à la recherche des déchets rejetés par le navire. Les tempêtes hivernales n'amélioreraient pas la maigre pitance des oiseaux et un vaisseau leur assurait une source d'approvisionnement appréciable.

Arutha descendit sur le pont principal où attendaient les autres.

— Il va falloir toute la journée et la moitié de celle de demain pour réparer les dégâts, mais le capitaine pense que ça devrait tenir jusqu'à Krondor. Nous ne devrions plus rencontrer trop de problèmes.

Meecham et Gardan échangèrent un regard entendu.

— Pourrons-nous aller à terre, Votre Altesse ? demanda Kulgan, ne voulant en aucun cas manquer une telle occasion.

Arutha frotta de sa main gantée son menton rasé de frais.

— Oui, mais aucun marin n'acceptera de nous préparer une barque.

— Nous ? répéta le magicien.

— J'en ai plus qu'assez des cabines, Kulgan, expliqua Arutha avec l'un de ses sourires retors. J'ai besoin de me dégourdir les jambes sur la terre ferme. De plus, si personne ne vous surveillait, vous passeriez la journée à fouiner aux mauvais endroits.

Le magicien vit Pug lever les yeux vers le château.

— Nous resterons à l'écart du château et de la route qui monte de la plage, bien sûr. Les histoires qui courent sur cette île parlent toutes des grands malheurs qui arrivent à ceux qui cherchent à pénétrer dans la demeure du sorcier.

Arutha fit signe à un marin. On prépara une barque et les quatre hommes montèrent à bord avec le garçon. L'esquif fut tiré par-dessus bord et descendu par un équipage transpirant, malgré le vent froid qui persistait à souffler depuis la fin de la tempête. Aux regards qu'ils jetaient vers la crête des falaises, Pug se doutait qu'ils ne suaient pas à cause de l'effort ou du temps.

— Il existe peut-être des gens plus superstitieux que les marins sur Midkemia, mais j'ignore qui, commenta Arutha comme s'il lisait dans les pensées du garçon.

Quand la barque fut à l'eau, Meecham et Gardan détachèrent les câbles des bossoirs. Les deux hommes prirent maladroitement les rames et commencèrent à avancer vers la plage. Ils adoptèrent un rythme assez saccadé au départ, mais sous le regard désapprobateur du prince, appuyé de quelques commentaires sur les hommes qui vivaient dans une ville portuaire et ne savaient pas ramer, ils finirent par mener la barque à bon port.

Ils s'échouèrent sur une petite anse sableuse qui coupait la falaise. Un chemin montait vers le château, et bifurquait à mi-côte pour s'enfoncer dans l'île.

Pug sauta de la barque et aida à la tirer sur la plage. Quand elle fut suffisamment loin des vagues, les autres en sortirent et s'étirèrent.

Le garçon avait l'impression d'être observé, mais chaque fois qu'il regardait autour de lui, il ne voyait rien d'autre que des rochers et quelques mouettes qui s'étaient réfugiées pour l'hiver dans des anfractuosités de la falaise.

Kulgan et le prince inspectèrent les deux chemins qui partaient de la plage.

— Il ne devrait pas être bien dangereux de prendre cette piste, non ? suggéra le magicien en regardant celui qui s'écartait du château du sorcier.

Leurs longues journées d'ennui et d'enfermement l'emportèrent sur leur peur. Avec un mouvement de tête un peu sec, Arutha commença à remonter la pente.

Pug venait en dernier, derrière Meecham. L'homme aux épaules larges était armé d'une grande épée dont il serrait fermement la poignée. Pug conserva sa fronde à la main, car il ne se sentait toujours pas à l'aise avec une épée, malgré les cours que lui donnait Gardan à la moindre occasion. Le garçon tripotait sa fronde d'un air absent, les yeux fixés sur le paysage qui se déroulait devant eux.

Le long du chemin, ils surprirent plusieurs colonies de brise-pierres et de pluviers, qui s'envolèrent à leur approche. Les oiseaux protestèrent bruyamment et tournèrent au-dessus de leurs perchoirs jusqu'à ce que les promeneurs soient passés, pour retourner à leurs pauvres abris dans les collines.

Les visiteurs passèrent la première crête d'une chaîne de collines et virent que le chemin qui s'écartait du château s'enfonçait derrière une autre crête.

— Il doit bien mener quelque part, déclara Kulgan. Nous continuons ? Arutha opina et les autres ne dirent rien. Ils poursuivirent leur route jusqu'à une petite vallée, à peine plus qu'un vallon, entre deux rangées de collines basses. Tout en bas se trouvaient quelques bâtiments.

— Qu'en pensez-vous, Kulgan ? demanda doucement le prince. C'est habité ? Kulgan scruta un moment les constructions, puis fit signe à Meecham, qui s'avança et inspecta le panorama à ses pieds, son regard allant du fond de la vallée aux pentes des collines alentour.

— Je ne pense pas. Il n'y a pas de fumées de cuisine, ni de bruits de travail.

Arutha reprit sa marche et commença à descendre. Ses compagnons le suivirent. Meecham se retourna un instant vers Pug et remarqua que le garçon n'avait que sa fronde. Il sortit un long couteau de chasse de sa ceinture et le lui tendit sans dire un mot. Pug hocha la tête et prit le couteau en silence.

Ils atteignirent un plateau au-dessus des bâtiments. Pug aperçut une étrange maison dont le corps central était entouré

d'une grande cour et de nombreux autres bâtiments. Toute la propriété était fermée par un muret d'un peu plus d'un mètre.

Ils descendirent la pente en direction d'une porte. Dans la cour se dressaient plusieurs arbres fruitiers dépouillés et un jardin envahi d'herbes folles. Devant le bâtiment central se trouvait une fontaine surmontée d'une statue représentant trois dauphins. Ils s'en approchèrent et virent que l'intérieur du bassin où trônait la statue était couvert de carreaux bleus, ternis et décolorés par l'âge. Kulgan examina la structure de la fontaine.

— C'est fascinant, la manière dont c'est fait. L'eau devait sans doute sortir de la bouche des dauphins.

Arutha acquiesça.

— J'ai vu les fontaines du roi à Rillanon et elles sont faites de la même façon, mais elles ne sont pas aussi belles.

Il n'y avait pas beaucoup de neige par terre. Il semblait que cette vallée protégée, de même que l'ensemble de l'île, n'était guère exposée à ce genre d'intempéries même lors des hivers les plus rudes. Cependant il faisait froid. Pug s'écarta un peu et regarda la maison. Elle n'avait qu'un étage, avec des fenêtres tous les trois mètres. Il n'y avait qu'une seule ouverture dans le mur qui leur faisait face, une double porte dont les vantaux étaient tombés depuis longtemps.

— Les gens qui vivaient ici ne s'attendaient pas à se faire attaquer. (Pug se retourna et trouva Gardan derrière lui, qui regardait aussi la maison.) Il n'y a pas de tour de guet, poursuivit le sergent. Et ce muret semble avoir été placé là plus pour empêcher les bêtes d'entrer dans le jardin que comme ouvrage défensif.

Meecham les rejoignit et entendit la dernière remarque de Cardan.

— Ouais, c'était pas la défense la préoccupation principale, par ici. C'est le lieu le plus bas de l'île, sauf cette petite rivière que nous avons vue derrière la maison en descendant. (Il se retourna en direction du château, dont on voyait toujours les plus hautes flèches s'élever au-dessus de la vallée.) C'est là-bas qu'on a construit pour résister. Cet endroit-ci, ajouta-t-il en

désignant les bâtiments d'un geste de la main, a été fait par des gens qui n'avaient pas beaucoup d'ennuis.

Pug acquiesça et s'écarta. Gardan et Meecham partirent dans une autre direction, vers une étable abandonnée.

Pug contourna la maison et trouva plusieurs petites bâtisses. Tenant fermement son couteau dans la main droite, il entra dans le plus proche. Le plafond s'était effondré et le bâtiment était à ciel ouvert. Des tuiles rouges brisées et décolorées couvraient le sol d'une sorte de petit cellier, avec de grandes étagères de bois sur trois des murs. Pug inspecta les autres pièces et découvrit qu'elles étaient agencées de la même manière. Le bâtiment devait avoir servi d'entrepôt.

Il se rendit au suivant et y trouva une vaste cuisine. Contre un mur se trouvait un four de pierre, assez grand pour y faire chauffer plusieurs marmites. Il abritait dans le fond une broche qui aurait pu supporter un quartier de bœuf ou un mouton entier. Un monstrueux billot de boucher se tenait au centre de la pièce, tailladé de multiples coups de couperet et de couteau.

Pug examina un étrange pot de bronze dans un coin, couvert de poussière et de toiles d'araignée. Il le retourna et y trouva une cuillère en bois. En relevant les yeux, il crut apercevoir quelqu'un devant la porte de la cuisine.

— Meecham ? Gardan ? demanda-t-il en approchant lentement de la porte. Le garçon sortit. Il n'y avait personne en vue, mais il perçut un autre mouvement à la porte de derrière de la maison principale.

Il courut vers cette porte, se disant que ses compagnons devaient déjà être entrés. En pénétrant dans le bâtiment principal, il détecta un mouvement dans un couloir latéral. Il s'arrêta un moment pour observer l'intérieur de cette curieuse maison.

La porte devant lui était ouverte. Il s'agissait d'une porte coulissante qui était sortie de ses rails. Au-delà, Pug aperçut une grande cour centrale, non couverte. La maison était en fait un carré, avec des piliers pour soutenir le toit. Une autre fontaine et un petit jardin occupaient le centre de la cour. Comme à l'extérieur, la fontaine était désaffectée et le jardin envahi par les herbes folles.

Pug se tourna vers le couloir où il avait détecté un mouvement. Par une porte basse, il entra dans un corridor sombre. À certains endroits, le toit avait perdu plusieurs tuiles, laissant filtrer un peu de lumière, ce qui permit au garçon de se déplacer plus aisément. Il traversa deux pièces vides, qui devaient avoir servi de dortoirs.

Au détour d'un couloir, il se retrouva à l'entrée d'une pièce à l'aspect bizarre dans laquelle il entra. Sur les murs, des mosaïques représentaient des créatures marines qui batifolaient dans l'écume avec des hommes et des femmes très déshabillés. Pug n'avait jamais rien vu qui ressemblât à ce style. Les quelques tapisseries et les tableaux plus rares encore que l'on pouvait voir dans les appartements du duc étaient tous très proches de la réalité, avec des couleurs ternes et beaucoup de détails. Ces mosaïques suggéraient les gens et les animaux sans les montrer avec précision.

Le sol présentait une grande dépression, comme un bassin, avec des marches qui y descendaient. Une tête de poisson en bronze jaillissait du mur d'en face, au-dessus du bassin. Pug se demandait à quoi pouvait bien servir une telle pièce.

Comme si quelqu'un avait lu dans ses pensées, une voix derrière lui déclara :

— C'est un tepidarium.

Pug se retourna et découvrit un homme qui se tenait tout près de lui. De taille moyenne, il avait un front haut et des yeux noirs profondément enfoncés dans leurs orbites. Ses cheveux noirs étaient semés de fils gris sur les tempes, mais sa barbe était noire comme la nuit. Il portait une robe faite d'un tissu simple et une ceinture de corde tressée autour de la taille. De la main gauche, il tenait un solide bâton de chêne. Pug se mit en garde, son long couteau de chasse devant lui.

— Non, petit. Rengaine ton scramasaxe, je ne te veux aucun mal. Son simple sourire suffit à calmer Pug, qui baissa son couteau.

— Comment avez-vous appelé cette pièce ? demanda-t-il.

— Un tepidarium, répondit l'homme en franchissant le seuil. Ici, on faisait couler de l'eau tiède dans le bassin et les baigneurs enlevaient leurs vêtements pour les mettre sur ces

étagères. (Il montra quelques tablettes sur le mur du fond.) Des serviteurs nettoyaient et séchaient les vêtements des invités pendant leur bain.

Pug trouvait originale l'idée que des invités viennent se baigner en groupe chez leur hôte, mais il ne fit aucun commentaire.

— De l'autre côté de cette porte, poursuivit l'individu en montrant du doigt une deuxième issue à côté du bassin, se trouvait un autre bassin avec de l'eau très chaude, c'était une pièce que l'on nommait le caldarium. Plus loin encore il y avait un troisième bassin avec de l'eau froide, dans une pièce nommée le frigidarium. Ensuite venait une quatrième salle que l'on nommait unctorium, où les serviteurs massaient les baigneurs à l'aide d'huiles parfumées. Puis ils leur raclaient la peau avec des baguettes de bois. Ils n'avaient pas de savon, à l'époque.

Pug se sentait dérouté par toutes ces salles de bains.

— On passait beaucoup de temps à se laver. Ça paraît très bizarre. L'homme s'appuya sur son bâton.

— Effectivement, cela doit te sembler bizarre, Pug. Mais j' imagine que ceux qui ont construit cette maison trouveraient bizarres les salles de ton château.

Pug sursauta :

— Comment connaissez-vous mon nom ? L'homme sourit encore une fois.

— J'ai entendu le grand soldat t'appeler quand tu t'approchais du bâtiment. Je te surveillais, en me cachant pour m'assurer que vous n'étiez pas des pirates à la recherche d'un trésor oublié. Tu es bien jeune pour un pirate, alors je me suis dit que je ne risquais rien en engageant la conversation avec toi.

Pug observa son interlocuteur. Quelque chose en lui donnait l'impression que ses mots avaient un sens caché.

— Pourquoi est-ce que vous vouliez me parler ?

L'homme s'assit au bord du bassin vide. Le bas de sa robe, relevé, dévoilait de solides sandales lacées.

— Je suis généralement seul et j'ai rarement la chance de pouvoir bavarder avec des étrangers. Alors je me suis dit que tu

aimerais petit-être visiter les lieux avec moi, avant de retourner à ton navire.

Pug s'assit à son tour mais resta à une distance respectable de l'étranger.

— Vous vivez ici ?

— Non, bien que je l'aie fait, il y a longtemps, répondit l'homme en regardant la pièce.

Il semblait songeur, comme si cela lui rappelait de très vieux souvenirs.

— Qui êtes-vous ?

L'homme sourit encore et Pug sentit sa nervosité se dissiper. Les manières de l'étranger avaient quelque chose de rassurant et le garçon sentait qu'il ne lui voulait aucun mal.

— Généralement, on m'appelle le Voyageur, car j'ai visité de nombreuses terres. Ici, on me surnomme parfois l'Ermite, car c'est ainsi que je vis. Tu peux m'appeler comme tu veux. Cela n'a pas d'importance.

Pug le regarda attentivement.

— Vous n'avez pas de nom ?

— J'en ai beaucoup, au point que j'en ai oublié certains. À ma naissance, on m'a donné un nom, comme à toi, mais dans ma tribu, c'est un nom qui n'est connu que du père et du prêtre mage.

Pug réfléchit.

— C'est une coutume très étrange, comme cette maison. Quel est votre peuple ?

L'homme que l'on nommait le Voyageur éclata d'un rire bon enfant.

— Tu as une curieuse tournure d'esprit, Pug, pleine de questions. C'est une bonne chose. (Il se tut un moment, puis demanda :) D'où viennent tes compagnons ? Le vaisseau dans la baie bat pavillon natalais, celui de Bordon, mais ton accent et tes vêtements sont ceux du royaume.

Pug répondit :

— Nous venons de Crydee, répondit le garçon en faisant à son interlocuteur une brève description de leur voyage.

Le Voyageur lui posa quelques questions simples. Pug finit par se rendre compte que, sans y faire attention, il lui avait

résumé en peu de temps les raisons de leur venue sur cette île ainsi que leurs plans pour la suite du voyage.

— C'est vraiment une histoire fabuleuse, commenta le Voyageur lorsque le garçon eut fini. J'imagine que d'autres événements fabuleux se dérouleront avant que cette étonnante rencontre entre les mondes ne tire à sa fin.

— Je ne comprends pas, avoua Pug en lui jetant un regard interrogateur. Le Voyageur secoua la tête.

— Je ne m'y attendais pas, Pug. Disons qu'on ne peut comprendre certaines choses qu'après avoir examiné les faits avec un peu de recul. Le garçon se gratta le genou.

— Vous êtes comme Kulgan quand il essaye de m'expliquer comment fonctionne la magie.

— Judicieuse comparaison, approuva le Voyageur. Bien que, parfois, la seule manière de comprendre comment fonctionne la magie, c'est d'en faire.

— Vous êtes aussi un magicien ? s'exclama Pug dont le visage s'éclaira.

— Certains ont cru que j'en étais un, admit son interlocuteur en caressant sa longue barbe noire, mais je doute que Kulgan et moi comprenions ces choses de la même manière.

L'expression du garçon indiqua clairement qu'il ne trouvait pas l'explication satisfaisante, même s'il n'en disait rien. Le Voyageur se pencha en avant.

— Je peux lancer un ou deux sortilèges, si cela répond à ta question, jeune Pug.

Ce dernier entendit que l'on criait son nom dans la cour.

— Viens, mon garçon. Tes amis t'appellent. Nous ferions mieux d'aller les rassurer sur ton sort.

Ils quittèrent les bains et traversèrent la cour du jardin intérieur. Une grande antichambre séparait le jardin de l'avant de la maison qu'ils durent traverser pour sortir. Quand les autres virent que Pug se trouvait en compagnie d'un étranger, ils regardèrent vivement autour d'eux, armes au clair. Kulgan et le prince traversèrent la cour pour rejoindre le garçon et l'inconnu, qui leva les mains pour montrer qu'il n'était pas armé.

Le prince prit la parole le premier :

— Qui est ton compagnon, Pug ? L'intéressé présenta le Voyageur.

— Il ne nous veut aucun mal. Il s'est caché jusqu'à ce qu'il soit sûr que nous n'étions pas des pirates, expliqua-t-il en rendant le couteau à Meecham.

Si cette explication ne lui paraissait pas suffisante, Arutha ne le montra pas.

— Que faites-vous ici ?

Le Voyageur écarta les bras, son bâton appuyé dans le creux de son bras gauche.

— Je vis ici, prince de Crydee. Cela aurait plutôt été à moi de vous poser cette question.

Le prince se raidit, mais finit par se détendre au bout de quelques instants.

— Si c'est effectivement le cas, vous avez raison, car nous sommes des intrus. Nous sommes ici pour nous changer un peu de l'espace confiné du navire. Rien de plus.

— Alors vous êtes les bienvenus à la *Villa Beata*, déclara le Voyageur en hochant la tête.

— Qu'est-ce que la *Villa Beata* ? demanda Kulgan.

Le Voyageur désigna la maison d'un geste ample de la main.

— Cette demeure. Dans la langue de ses constructeurs, cela veut dire « maison bénie ». C'est ce qu'elle fut pendant des années. Mais comme vous pouvez le voir, elle a connu des jours meilleurs.

Tout le monde se détendait progressivement, rassuré par la simplicité et le sourire amical du Voyageur.

— Qu'est-il arrivé à ceux qui ont construit cette étrange propriété ? s'enquit Kulgan.

— Ils sont morts... ou partis. Ils ont cru, en arrivant ici, que cet endroit était l'*Insula Beata*, ou encore « l'île Bénie ». Ils fuyaient une guerre terrible, qui avait changé l'histoire de leur monde. (Ses yeux noirs se voilèrent, comme si le souvenir lui était pénible.) Un grand roi est mort... ou du moins on pense qu'il est mort, car certains disent qu'il reviendra peut-être. C'était une époque terrible et bien triste. Ils ont essayé de vivre en paix, ici.

— Que leur est-il arrivé ? demanda Pug. Le Voyageur haussa les épaules.

— Des pirates, ou des gobelins ? La maladie ? La folie ? Qui peut savoir ? J'ai découvert cette maison comme vous aujourd'hui et ceux qui y vivaient étaient déjà partis.

— Vous dites d'étranges choses, ami Voyageur, déclara Arutha. Je ne connais pas grand-chose à tout cela, mais il semble que ces lieux soient déserts depuis des années. Comment se fait-il que vous en connaissiez les premiers habitants ?

— Cela ne fait pas si longtemps que vous le croyez, prince de Crydee, répondit le Voyageur en souriant. Je suis plus vieux qu'il n'y paraît. C'est parce que je mange bien et que je me lave régulièrement.

Pendant tout ce temps, Meecham n'avait pas cessé d'observer l'étranger, car de tous ceux qui étaient descendus à terre, c'était lui le plus suspicieux de nature.

— Qu'en est-il du Sorcier Noir ? Il ne vous ennuie pas ?

Le Voyageur regarda les tours du château par-dessus son épaule.

— Macros le Noir ? Le magicien et moi n'avons pas de raisons de nous en vouloir. Il me permet de rester sur l'île, tant que je ne le gêne pas dans son travail.

Un soupçon traversa l'esprit de Pug qui n'en souffla mot à personne.

— Un sorcier si puissant et si terrible n'a pas grand-chose à craindre d'un simple ermite, reconnaissez-le, poursuivit le Voyageur. (Il se pencha en avant et ajouta à mi-voix :) De plus, je crois que sa réputation est grandement exagérée pour écarter les intrus. Je doute qu'il soit capable de faire tout ce que l'on dit de lui.

— Alors peut-être devrions-nous aller rendre une visite à ce sorcier, suggéra Arutha.

— Je ne pense pas que vous soyez les bienvenus au château, répondit l'Ermite en regardant le prince. Le sorcier est souvent très occupé par son travail et n'aime pas être interrompu. Il n'est peut-être pas, comme certains le croient, responsable de tous les malheurs du monde mais il est quand même capable de

causer de graves problèmes aux importuns. C'est plutôt quelqu'un de mauvaise compagnie, ajouta-t-il sur un ton légèrement ironique.

Arutha regarda autour de lui.

— Je crois que nous avons vu tout ce qui pouvait nous intéresser. Nous devrions peut-être regagner le navire. (Comme personne ne protestait, il demanda :) Et vous, Voyageur ?

L'intéressé écarta les mains.

— Je vais rester seul, Votre Altesse. J'ai beaucoup apprécié cette courte visite ainsi que les nouvelles que le garçon m'a apportées du monde extérieur, mais je doute que vous me trouviez ici demain si vous veniez me chercher.

Il semblait évident qu'il n'en dirait pas plus. Arutha commença à s'irriter des réponses évasives de cet homme.

— Alors nous vous souhaitons bonne chance, Voyageur. Les dieux vous gardent.

— Tout comme vous, prince de Crydee.

Comme ils faisaient demi-tour, Pug sentit quelque chose lui accrocher la cheville et il s'affala sur Kulgan, les faisant tomber tous les deux. Le Voyageur aida le garçon à se relever. Meecham et Gardan, quant à eux, aidèrent le corpulent magicien à se remettre debout. Mais Kulgan faillit s'effondrer de nouveau en s'appuyant sur son pied. Arutha et Meecham le rattrapèrent.

— Il semblerait que vous vous soyez foulé la cheville, ami magicien, intervint le Voyageur. Tenez. (Il lui tendit son bâton.) Mon bâton est en chêne bien solide et il vous portera jusqu'à votre navire.

Kulgan prit le cadeau qu'on lui offrait et s'appuya dessus. Il esquissa un pas et constata qu'il pouvait marcher grâce à l'aide du bâton.

— Merci, mais pour vous ? L'étranger haussa les épaules.

— Ce n'est qu'un simple bâton, facile à remplacer, ami magicien. Peut-être aurai-je l'occasion de vous le redemander un jour.

— Je le garderai jusque-là.

— Bien, fit le Voyageur en commençant à s'éloigner. En attendant ce jour, je vous souhaite à nouveau bonne chance.

Arutha et ses compagnons le regardèrent disparaître à l'intérieur du bâtiment. Puis ils échangèrent un regard surpris.

— Un homme étrange, ce Voyageur, commenta Arutha.

— Plus étrange que vous ne l'imaginez, prince, approuva Kulgan. Maintenant qu'il est parti, je sens comme un enchantement qui se lève, comme si un sort nous poussait à lui faire confiance.

Pug se tourna vers Kulgan.

— Je voulais lui demander tellement de choses, mais j'avais l'impression de ne pas arriver à me décider.

— Oui, moi aussi j'ai ressenti ça, ajouta Meecham.

— Il me vient une idée, intervint Gardan. Peut-être avons-nous discuté avec le magicien lui-même.

Pug abonda dans son sens :

— C'est aussi l'impression que j'ai eue.

— Peut-être, admit Kulgan en s'appuyant sur le bâton. Si c'est le cas, il devait avoir ses raisons pour ne pas dévoiler son identité.

Ils continuèrent à en parler en remontant lentement la pente.

En arrivant à la crique où ils avaient laissé la barque, Pug sentit quelque chose froter contre sa poitrine. Il fouilla dans sa tunique et y trouva un petit morceau de parchemin plié. Il le retourna, étonné. Il ne l'avait pas ramassé, en tout cas il ne s'en souvenait pas. Le Voyageur avait dû le glisser dans sa chemise quand il l'avait aidé à se relever.

Kulgan regarda derrière lui en se dirigeant vers la barque.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il à son apprenti en voyant qu'il avait l'air bizarre.

Pug lui tendit le parchemin. Les autres se pressèrent autour du magicien qui déplia le document. Il le lut et la surprise se peignit sur son visage. Puis il le relut, à voix haute cette fois :

«Je fais bon accueil à ceux qui viennent sans malice dans leur cœur. Vous découvrirez un jour que notre rencontre n'était pas le fruit du hasard. Jusqu'à nos retrouvailles, gardez le bâton de l'Ermite en signe d'amitié et de bonne volonté N'essayez pas

de me revoir avant le moment propice, car l'heure de nos retrouvailles est elle aussi déjà écrite. Macros. »

Kulgan rendit le message à Pug, qui le lut à son tour.

— Alors l'Ermite, c'était Macros !

— Voilà quelque chose que je ne comprends pas, avoua Meecham en se grattant la barbe.

Kulgan leva les yeux vers le château, où la fenêtre continuait à jeter des éclairs.

— Je ne comprends pas non plus, mon vieil ami. Mais quel que soit le sens de tout cela, je crois que le sorcier nous veut du bien, et c'est une bonne chose.

Ils regagnèrent le navire et se retirèrent dans leurs cabines. Ils prirent une nuit de repos et trouvèrent en se réveillant le vaisseau prêt à partir. L'équipage profita de la marée de midi pour hisser les voiles qu'une brise légère, tout à fait hors de saison, vint gonfler, soufflant directement dans la direction de Krondor.

Chapitre 12

RÉUNIONS

Pug se sentait nerveux. Il était assis à une fenêtre du palais du prince de Krondor. Dehors, la neige tombait sans discontinuer depuis trois jours. Le duc et Arutha s'entretenaient quotidiennement avec le prince. La première fois, Pug avait raconté comment il avait trouvé le vaisseau tsurani, puis on l'avait congédié. Il se remémora cette entrevue maladroite.

Il avait été surpris par la jeunesse du prince, qui devait avoir une trentaine d'années. Mais il n'était pas très vigoureux et sa santé était plutôt mauvaise. Un violent accès de toux avait coupé le prince en plein milieu de sa discussion, faisant sursauter Pug. Son visage pâle et couvert de sueur démentait l'aisance affichée de ses manières.

Pug avait proposé de sortir et de revenir un peu plus tard, lorsque le prince aurait pris un peu de repos, mais celui-ci avait fait fi de sa proposition. Erland de Krondor était un homme réfléchi. Il avait écouté patiemment l'histoire du garçon tout en le mettant à l'aise. En effet, Pug s'était senti très gêné d'être reçu par l'un des héritiers du trône du royaume. Ce dernier le couvrit pourtant d'un regard compréhensif et rassurant, comme s'il avait l'habitude de rencontrer des garçons maladroits. Après avoir écouté son récit, il avait passé un petit moment à discuter avec Pug de choses et d'autres, notamment de ses études et de son anoblissement fortuit, considérant visiblement que ces choses étaient importantes pour son royaume.

Pug se dit qu'il aimait bien le prince Erland. L'homme le plus puissant du royaume après le roi, le noble le plus puissant de l'Ouest, se montrait chaleureux et amical et se préoccupait du confort de son invité le plus modeste.

Pug contempla sa nouvelle chambre, n'arrivant toujours pas à se faire aux splendeurs de ce palais. Même cette petite pièce était richement meublée, avec un lit à baldaquin à la place d'une simple couche. C'était la première fois que Pug dormait dans un tel lit et il avait eu du mal à trouver le repos sur son épais matelas de plume tout doux. Dans un coin de la pièce se trouvait un placard qui contenait plus d'habits qu'il aurait cru pouvoir en porter de toute sa vie, faits de tissus inestimables, d'une coupe impeccable et visiblement tous à sa taille. Kulgan lui avait du qu'il s'agissait d'un cadeau du prince.

La quiétude de sa chambre rappela à Pug qu'il n'avait pas beaucoup vu le magicien et les autres ces derniers temps. Gardan et ses soldats étaient partis le matin avec les paquets qu'ils devaient faire parvenir au prince Lyam de la part de son père, Meecham logeait avec les gardes du palais et Kulgan assistait pratiquement à toutes les réunions en compagnie de son seigneur. Pug se retrouvait donc seul la plupart du temps. Il aurait bien aimé avoir des livres, ce qui lui aurait au moins permis d'occuper utilement ce temps libre. Depuis son arrivée à Krondor, il n'avait pas eu grand-chose à faire.

Plus d'une fois Pug avait imaginé combien Tomas aurait aimé cet endroit — qui semblait façonné par magie dans le verre plutôt que la pierre — ainsi que les gens qui s'y trouvaient. L'apprenti magicien pensait souvent à son ami perdu, espérant que Dolgan l'avait retrouvé, mais sans y croire vraiment. Sa douleur s'était un peu apaisée, mais restait sensible. Même au bout d'un mois, il continuait à se retourner parfois, s'attendant à voir Tomas près de lui.

Comme il en avait assez de rester assis à ne rien faire, Pug ouvrit la porte et regarda au bout du couloir qui traversait toute l'aile occidentale du palais du prince. Il le parcourut à pas pressés, à la recherche d'un visage familier pour tromper son ennui.

Un garde le croisa en sens inverse et le salua. Pug n'arrivait toujours pas à se faire à l'idée qu'on le saluât chaque fois qu'il croisait un garde, mais en tant que membre de la troupe ducale, les serviteurs lui accordaient tous les honneurs dus à son rang de châtelain.

Il arriva à un couloir latéral et décida de l'explorer. Toutes les directions se valaient, se dit-il. Le prince en personne lui avait dit qu'il pouvait visiter le palais à sa guise, mais Pug avait eu peur de gêner. L'ennui le poussait maintenant à s'aventurer plus loin, si l'on pouvait appeler cela de l'aventure.

Le garçon trouva une petite alcôve avec une fenêtre donnant sur les terres autour du palais. Il s'assit sur le rebord de la fenêtre. De l'autre côté des murailles, il voyait le port de Krondor qui s'étendait plus bas comme un village de maisons de poupée peintes en blanc. De la fumée sortait de plusieurs bâtiments, seuls signes de vie dans la ville. Les vaisseaux dans le port, semblables à des maquettes, étaient ancrés là en attente de meilleures conditions pour reprendre la mer.

Une petite voix derrière lui tira Pug de sa rêverie :

— Vous êtes le prince Arutha ?

Une petite fille se tenait là, qui devait avoir six ou sept ans, avec de grands yeux verts et des cheveux sombres à reflets roux pris dans une résille d'argent. Elle portait une robe simple mais charmante, en tissu rouge avec un laçage blanc aux manches. Elle avait un joli visage, mais son air concentré lui donnait une gravité comique.

Pug hésita un moment, avant de répondre :

— Non, je m'appelle Pug. Je suis venu avec le prince.

La fillette ne chercha pas à dissimuler son désappointement. Elle haussa les épaules et se hissa à la hauteur de la fenêtre pour s'installer à cote de Pug. Elle leva les yeux vers lui et le regarda d'un air grave.

— J'espérais tellement que ce soit vous le prince, j'aurais voulu l'apercevoir avant que vous ne partiez pour Salador.

— Salador, répéta Pug platement.

Il avait espéré que leur voyage se terminerait avec leur visite au prince de Krondor. Ces derniers temps, il pensait beaucoup à Carline.

— Oui, père dit qu'il faut que vous partiez tous au plus vite pour Salador, puis que vous preniez un vaisseau vers Rillanon pour aller voir le roi.

— Qui est ton père ?

— Le prince, idiot. Tu ne connais donc rien à rien ?

— J’imagine que non. (Pug regarda la petite fille, découvrant une autre Carline en devenir.) Vous devez être la princesse Anita.

— Bien entendu. Et je suis une vraie princesse. Pas la fille d’un duc, mais celle d’un prince. Mon père aurait pu être roi s’il l’avait voulu, mais il a refusé. Sinon, j’aurais été reine un jour. Mais je ne le serai pas. Qu’est-ce que vous faites ?

La question, posée si soudainement et sans préambule, prit Pug de court. Le babillage de la petite fille n’était pas vraiment ennuyeux mais il ne l’avait écouté que d’une oreille, trop occupé par une scène qui se déroulait à l’extérieur.

— Je suis l’apprenti d’un magicien, avoua-t-il après une hésitation.

Les yeux de la princesse s’agrandirent :

— Un vrai magicien ?

— Oui.

Son petit visage s’éclaira de joie.

— Est-ce qu’il peut transformer les gens en crapauds ? Maman dit que les magiciens changent les gens en crapauds s’ils sont méchants.

— Je ne sais pas. Je lui demanderai quand je le verrai... si je le revois, ajouta-t-il entre ses dents.

— Oh, vous le feriez ? J’aimerais tant savoir. (Elle semblait fascinée à l’idée de découvrir si l’histoire était vraie ou non.) Pourriez-vous également me dire, s’il vous plaît, où je pourrais voir le prince Arutha ?

— Je l’ignore. Cela fait deux jours que je ne l’ai pas vu. Pourquoi voulez-vous le voir ?

— Maman dit que je vais l’épouser un jour. Je veux savoir si c’est quelqu’un de gentil.

L’idée que cette petite fille épouse le fils cadet du duc plongea un moment Pug dans une grande confusion. Les nobles promettaient souvent leurs enfants en mariage des années avant l’âge requis. Dans dix ans, la princesse serait une femme et Arutha un homme encore jeune, seigneur d’un petit château du royaume. Pug trouvait cette perspective étonnante.

— Vous croyez que vous aimerez vivre avec un seigneur ? demanda-t-il, réalisant en même temps à quel point sa question était stupide.

La princesse confirma cette pensée d'un regard qui n'avait rien à envier à ceux du père Tully.

— Ridicule ! Comment pourrais-je le savoir alors que je ne connais même pas la personne que père et mère veulent me faire épouser ? (L'enfant sauta à terre.)

Bien, il faut que j'y aille. Je ne suis pas censée être ici. Si on me trouve hors de mes appartements, on va me punir. J'espère que vous ferez bon voyage vers Salador et Rillanon.

— Merci.

— Vous ne direz pas que vous m'avez vue ici, hein ? ajouta-t-elle, brusquement inquiète.

Pug lui fit un sourire complice.

— Non. Votre secret est en sécurité.

La fillette eut un regard soulagé, sourit et regarda de chaque côté du couloir. Alors qu'elle s'apprêtait à partir, Pug lui dit :

— C'est quelqu'un de gentil. La princesse s'arrêta.

— Qui ?

— Le prince. C'est quelqu'un de gentil. Il a ses humeurs et il est assez sombre, mais pour l'essentiel il est gentil.

La princesse fronça un moment les sourcils pour assimiler l'information.

— Tant mieux, finit-elle par dire avec un grand sourire. Je n'aurais pas voulu me marier avec un homme qui n'est pas gentil.

Avec un petit rire, elle quitta la pièce et disparut.

Pug resta assis encore quelque temps et regarda tomber la neige, songeant aux enfants qui s'occupaient déjà d'affaires d'État et rêvant d'une fillette aux grands yeux verts et sérieux.

Cette nuit-là, le prince donna une fête en l'honneur de messire Borric et de son escorte. Tous les nobles de la cour et les plus riches bourgeois de Krondor assistaient à la réception. Il y avait plus de quatre cents convives au dîner et Pug se trouva à table avec des étrangers qui, par respect pour la qualité de ses vêtements et le simple fait de sa présence en ces lieux,

l'ignorèrent poliment. Le duc et le prince Arutha étaient assis à la table d'honneur avec le prince Erland et sa femme, la princesse Alicia, ainsi que le duc Dulanic, chancelier de la principauté et maréchal de Krondor. À cause de la santé d'Erland, le commandement des armées de Krondor incombait à Dulanic. L'homme était en pleine conversation avec messire Barry, le grand amiral de la flotte de Krondor. Il y avait d'autres ministres royaux à côté d'eux tandis que le reste des invités étaient placés à des tables plus petites. Pug dînait à l'une des tables les plus écartées de la table royale.

Des serviteurs entraient et sortaient à pas pressés de la salle, portant de grands plateaux de nourriture et des carafons de vin. Des troubadours chantaient les dernières ballades et les dernières chansons à la mode. Des jongleurs et des acrobates passaient entre les tables. La plupart des invités les ignoraient purement et simplement, mais les amuseurs faisaient de leur mieux, car le maître de cérémonie pouvait refuser de les engager à nouveau s'il ne les trouvait pas assez bons.

Les murs étaient couverts de gigantesques bannières et de tapisseries fabuleuses. Il y avait là les bannières des plus importantes familles du royaume, du brun et or de Crydee loin à l'ouest jusqu'au blanc et vert de Ran, loin à l'est. Derrière la table royale était accrochée la bannière du royaume, pourpre au lion d'or rampant couronné tenant une épée, l'antique blason des rois conDoin. À côté se trouvait l'oriflamme de Krondor, en argent sur la pourpre royale, un aigle aux ailes déployées au-dessus d'un pic de montagne. Seuls le prince et le roi de Rillanon avaient le droit de porter la couleur royale. Borric et Arutha arboraient des manteaux rouges par-dessus leurs tuniques, montrant qu'ils étaient princes du royaume, liés à la famille royale. C'était la première fois que Pug les voyait porter les insignes formels de leur rang.

Malgré les chants et les réjouissances, le garçon voyait qu'à l'autre bout de la salle on débattait à mi-voix à la table du prince. Borric et Erland passèrent la majeure partie du dîner à discuter en privé, penchés l'un vers l'autre.

Pug sursauta quand il sentit une petite tape sur son épaule. Il se retourna et aperçut un visage de poupée qui le regardait

derrière de grands rideaux à moins d'un mètre de lui. La princesse Anita mit un doigt sur ses lèvres et lui fit signe d'approcher. Pug vit que les autres convives de sa table avaient les yeux fixés sur les nobles qui se trouvaient dans la pièce ; il se dit qu'ils ne remarqueraient sans doute pas le départ d'un garçon qui n'avait pas de nom. Il se leva et passa derrière les rideaux, se retrouvant dans une petite alcôve destinée aux serviteurs. En face s'ouvrait un autre rideau qui donnait sans doute sur les cuisines et derrière lequel se cachait la petite échappée du lit. Pug vint se placer à côté de l'endroit où se trouvait Anita et découvrit qu'elle se trouvait en fait dans un long couloir qui reliait la cuisine et la grande salle. Une longue table couverte de vaisselle sale et de verres courait le long du mur.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Pug.

— Chut ! fit-elle dans un bruyant murmure. Je devrais être au lit. Le garçon lui sourit.

— Je ne pense pas que nous risquions d'être entendus, il y a trop de bruit pour cela.

— Je suis venue voir le prince. Lequel est-ce ?

Pug lui fit signe d'entrer dans la petite alcôve, puis écarta légèrement le rideau.

— Il est à deux places de votre père, en tunique noir et argent avec le manteau rouge, expliqua-t-il en montrant la table d'honneur.

L'enfant se mit sur la pointe des pieds.

— Je n'arrive pas à voir.

Pug souleva un moment la petite fille qui lui fit un grand sourire.

— Je vous suis redevable.

— Nullement, répondit Pug avec une fausse gravité, ce qui les fit rire tous les deux.

La princesse sursauta quand une voix s'éleva juste à côté du rideau.

— Il faut que je parte !

Elle fila dans l'alcôve, passa le second rideau et disparut en direction de la cuisine.

Le rideau de la salle de banquet s'ouvrit sur un serviteur qui regarda Pug d'un air étonné. Ne sachant que dire, le domestique inclina la tête. Le garçon n'aurait pas dû se trouver là, mais d'après ses habits, il devait sans doute s'agir de quelqu'un d'important.

Pug regarda autour de lui.

— Je cherchais à retrouver mes appartements, finit-il par dire sans conviction. J'ai dû me tromper de chemin.

— Vous arriverez à l'aile des invités en prenant la première porte à gauche dans la salle de banquet, mon jeune monsieur. Euh... de ce côté, ce sont les cuisines. Voulez-vous que je vous montre le chemin ?

Le serviteur n'en avait visiblement aucune envie et Pug n'avait pas besoin d'un guide.

— Non, merci, je trouverai, répondit-il.

Pug rejoignit sa table sans se faire remarquer des autres convives. La suite du repas se déroula sans incident, hormis quelques regards intrigués que lui jetèrent certains domestiques.

Pug passa quelque temps après le dîner à bavarder avec un fils de marchand. Les deux jeunes gens se rencontrèrent dans la pièce bondée où se tenait la suite de la réception princière. Ils passèrent une heure à échanger des politesses avant que le père du garçon n'arrive pour l'emmener avec lui. Pug resta là un moment, ignoré des autres invités du prince, avant de se dire qu'il pouvait rentrer dans ses propres quartiers sans offenser quiconque — il ne risquait pas de manquer à qui que ce soit. De plus, il n'avait vu ni le prince Arutha ni messire Borric ni Kulgan depuis qu'ils avaient quitté la table. La majeure partie de la réception était supervisée par une douzaine de responsables de la maisonnée ainsi que par la princesse Alicia, une charmante dame qui avait échangé quelques mots polis avec Pug avant de passer à d'autres invités.

Le garçon revint à sa chambre et y trouva Kulgan qui l'attendait.

— Nous partons à l'aube, Pug, annonça ce dernier sans préambule. Le prince Erland nous envoie à Rillanon voir le roi.

— Pourquoi est-ce que le prince nous envoie nous ?
répliqua le garçon d'un ton agacé, car il commençait à avoir le mal du pays.

Avant que Kulgan ne puisse lui répondre, la porte s'ouvrit violemment et le prince Arutha entra en trombe. Pug fut étonné de voir une telle rage s'exprimer chez Arutha.

— Ah, Kulgan, vous voilà ! s'exclama le jeune homme en claquant la porte. Savez-vous ce que va faire notre royal cousin contre l'invasion tsurani ?

Le magicien n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit ; déjà le prince lui fournissait la réponse :

— Rien ! Il ne bougera pas le petit doigt pour envoyer de l'aide à Crydee tant que père ne sera pas allé voir le roi. Cela va prendre encore deux mois au moins.

Kulgan leva la main d'un air autoritaire. Arutha se retrouva alors face à l'un des précepteurs de sa jeunesse et non plus à un conseiller du duc. Kulgan, tout comme Tully, pouvait encore en imposer aux deux fils du duc quand il le jugeait nécessaire.

— Doucement, Arutha.

Ce dernier secoua la tête en tirant un petit fauteuil.

— Je suis désolé, Kulgan. J'aurais dû me maîtriser. (Il vit qu'il avait troublé Pug.) Toutes mes excuses à toi aussi, Pug. Il y a ici beaucoup de choses en jeu dont tu n'as jamais entendu parler. Peut-être...

Il regarda Kulgan d'un air interrogateur. Le magicien retira sa pipe de sa bouche.

— Tu peux bien tout lui dire, il vient avec nous. Il finira bien par comprendre tout seul, de toute façon.

Arutha tambourina sur le bras de son fauteuil un moment, puis se pencha en avant.

— Mon père et Erland ont discuté pendant des jours de la meilleure manière de lutter contre ces étrangers si jamais ils se présentent. Le prince est même d'accord sur le fait qu'ils vont probablement venir. (Il fit une pause.) Mais il ne fera rien pour lever les armées de l'Ouest tant que le roi n'en aura pas donné la permission.

— Je ne comprends pas, avoua Pug. Les armées de l'Ouest ne sont-elles pas aux ordres du prince ?

— Ce n'est plus le cas, répondit Arutha en faisant la grimace. Le roi lui a fait savoir, il y a moins d'un an, qu'il ne devait pas lever les armées sans sa permission. (Il se renversa sur sa chaise tandis que Kulgan soufflait un nuage de fumée.) C'est une violation de toutes les traditions. Jamais les armées de l'Ouest n'ont été commandées par qui que ce soit d'autre que le prince de Krondor, tout comme les armées de l'Est le sont par le roi en personne.

Pug ne comprenait toujours pas très bien le sens de tout cela.

— Le prince est le grand maréchal des armées du roi dans l'Ouest, c'est le seul homme après le roi qui ait le droit de commander au duc Borric et aux autres généraux, expliqua Kulgan. S'il levait les armées, tous les ducs depuis la Croix de Malac jusqu'à Crydee répondraient à l'appel, avec toutes leurs garnisons et leurs conscrits. Mais le roi Rodric, pour des raisons qui lui sont propres, a décidé que nul ne pourrait rassembler ces armées sans sa permission.

— Père répondrait à l'appel du prince, malgré tout, comme les autres ducs, souligna Arutha.

Kulgan acquiesça.

— C'est peut-être cela que redoute Rodric, car les armées de l'Ouest sont depuis longtemps les armées du prince plus que celles du roi. Si ton père faisait appel aux armées, nombreux seraient ceux qui y répondraient, car on le respecte presque autant que le prince Erland. Et si le roi s'y opposait...

Il laissa sa phrase en suspens. Arutha opina :

— Cela ferait du grabuge dans le royaume.

— Cela déclencherait peut-être même une guerre civile, ajouta le magicien en regardant sa pipe.

Cette discussion perturbait beaucoup Pug, qui restait un simple garçon de château, malgré le titre dont on l'avait gratifié récemment.

— Même si c'est pour la défense du royaume ? Kulgan secoua lentement la tête.

— Même dans ce cas. Pour certains hommes, et cela inclut également les rois, la manière dont on fait les choses est aussi importante que les choses elles-mêmes. (Il se tut un moment.)

Le duc Borric n'en parlera jamais, mais il a depuis longtemps des problèmes avec certains ducs de l'Est, tout particulièrement avec son cousin, Guy du Bas-Tyra. Ces problèmes entre le prince de Krondor et le roi ne feront qu'accroître les dissensions entre l'Ouest et l'Est.

Pug se rassit. Il savait que tout cela était plus important qu'il ne l'imaginait, mais des éléments devaient lui manquer pour avoir une vue d'ensemble des choses. Comment le roi aurait-il pu en vouloir au prince de faire appel aux armées pour la défense du royaume ? Cela n'avait aucun sens pour lui, en dépit des explications de Kulgan. Et quel genre d'ennuis le duc Borric avait-il avec l'Est dont il préférait ne pas parler ?

Le magicien se leva.

— Nous nous réveillons tôt demain, il vaut mieux aller nous coucher maintenant. Le voyage sera long jusqu'à Salador et de là, il nous faudra encore du temps pour rejoindre Rillanon en bateau. Quand nous nous présenterons devant le roi, la fonte des neiges commencera à Crydee.

Le prince Erland souhaita un bon voyage à la troupe de cavaliers qui se tenait dans la cour du palais. Il était pâle et semblait profondément troublé.

La petite princesse se tenait à une fenêtre à l'étage et agita un mouchoir en direction de Pug. Ce dernier se souvint d'une autre princesse et se demanda si Anita ressemblerait à Carline ou si elle aurait un tempérament plus calme.

Ils sortirent de la cour, où une escorte de lanciers royaux de Krondor les attendait pour les accompagner à Salador. Il leur faudrait trois semaines de cheval pour passer les montagnes et les marais de la lande Noire, puis la Croix de Malac — qui se situait à la frontière entre les terres de l'Ouest et celles de l'Est — pour arriver à Salador. Là, ils prendraient un navire qui les déposerait, deux semaines plus tard, à Rillanon.

Les lanciers étaient emmitouflés dans de lourdes capes grises, sous lesquelles ils portaient le tabard pourpre et argent du prince de Krondor. Le blason de la maison royale de Krondor ornait également leur bouclier. On faisait au duc l'honneur d'une escorte choisie parmi la garde personnelle du prince

Erland, au lieu de lui fournir un détachement de simples soldats.

La compagnie quitta la cité sous la neige qui se remettait à tomber. Pug se demanda s'il reverrait un jour le printemps à Crydee. Il se tenait tranquillement sur son cheval et suivait la route de l'Est, s'efforçant de se remémorer les impressions de la semaine écoulée. Il abandonna, se résignant à subir ce qui allait advenir.

Ils mirent quatre semaines au lieu de trois pour arriver à Salador, car ils avaient essuyé une tempête particulièrement forte dans les monts à l'ouest de la lande Noire. Ils avaient été forcés de trouver refuge dans une toute petite auberge à l'extérieur de la ville qui tenait son nom directement de la région. Ils avaient dû s'y installer tous ensemble, sans distinction de rang. Ils avaient mangé assez mal et bu de la bière insipide ; quand la tempête fut passée, ils furent heureux de laisser la lande Noire derrière eux.

Ils perdirent une autre journée en tombant sur un village menacé par des brigands. À la vue de la cavalerie, ceux-ci s'enfuirent, mais le duc donna l'ordre de patrouiller un peu dans la région pour s'assurer que les voleurs ne reviennent pas sitôt les soldats partis. Les villageois ouvrirent largement leurs portes au duc et l'accueillirent, lui et son escorte, en leur offrant ce qu'ils avaient de meilleur, ainsi que leurs lits les plus confortables. C'étaient de bien maigres récompenses par rapport au train de vie habituel de messire Borric, mais ce dernier accepta leur hospitalité avec grâce, car il savait qu'ils ne disposaient que de cela. Pug prit plaisir à cette nourriture simple et à la compagnie de ces gens qui lui rappelaient son foyer.

À un peu moins d'une journée de cheval de Salador, ils rencontrèrent une patrouille de soldats. Le capitaine s'avança vers eux et tira sur ses rênes.

— Qu'est-ce qui amène la garde du prince Erland sur les terres de Salador ? Les deux villes ne s'appréciaient pas beaucoup si bien que les Krondoriens chevauchaient sans

bannière. Le ton de l'officier montrait clairement que leur présence était une intrusion sur son territoire.

Le duc rejeta sa cape en arrière, révélant son tabard.

— Faites annoncer à votre maître que Borric, duc de Crydee, vient en ville et qu'il demande l'hospitalité à messire Kerus.

Le capitaine des gardes fut pris de court.

— Toutes mes excuses, Votre Grâce, bégaya-t-il. Je ne savais pas... Il n'y avait pas de bannière...

— Ce n'est rien, capitaine, répliqua sèchement Arutha. Faites porter le message à votre seigneur.

L'officier salua.

— Tout de suite, Votre Grâce.

Il tourna son cheval et fit signe à l'un de ses cavaliers de s'avancer. Il lui donna ses instructions et le soldat talonna sa monture pour partir au galop en direction de la ville. Il fut bientôt hors de vue.

Le capitaine se tourna de nouveau vers le duc :

— Si Votre Grâce le permet, mes hommes sont à votre disposition.

Le duc regarda les Krondoriens épuisés, qui semblaient tous prendre grand plaisir à la gêne du capitaine.

— Je pense que trente hommes d'armes devraient suffire, capitaine. On dit que la ville de Salador protège ses environs et empêche les brigands d'approcher de ses murs.

Le capitaine ne comprit pas que l'on se moquait de lui et se rengorgea.

— Merci, Votre Grâce.

— Vous pouvez donc continuer votre patrouille, ajouta le duc.

Le capitaine salua de nouveau, revint vers ses hommes et donna en beuglant le signal du départ. La colonne de soldats croisa la troupe ducale. Le capitaine donna l'ordre de saluer et ses hommes inclinèrent leurs lances en direction du duc. Ce dernier rendit le salut d'un geste fatigué.

— Assez de toutes ces sornettes, déclara-t-il lorsque les gardes furent passés. En route pour Salador.

Arutha éclata de rire.

— Père, nous aurions bien besoin d'hommes de ce genre, dans l'Ouest. Borric se retourna.

— Ah ? Pourquoi ça ?

— Pour astiquer les bottes et les boucliers, répondit Arutha comme les chevaux repartaient.

Le duc sourit et les Krondoriens éclatèrent de rire. Les soldats de l'Ouest n'avaient que peu de respect pour ceux de l'Est. Les terres orientales avaient été pacifiées bien avant que l'Ouest ne s'ouvre à la conquête du royaume et connaissent rarement des troubles d'ordre militaire. Les gardes du prince de Krondor étaient des vétérans qui avaient combattu de nombreuses fois, alors que ceux de Salador étaient réputés dans l'Ouest pour leurs défilés.

Bientôt, ils purent constater qu'ils approchaient de la ville : terres cultivées, auberges au bord de la route, chariots de marchandises. Au coucher du soleil, ils aperçurent les murs de Salador au loin.

Ils découvrirent à leur arrivée toute une compagnie appartenant à la garde personnelle du duc Kerus qui formait une haie d'honneur dans les rues, depuis la porte jusqu'au palais. Il n'y avait pas de château, comme à Krondor, car ces terres étaient assez civilisées pour qu'il n'y ait plus besoin d'ouvrages de défense.

En parcourant les rues de Salador, Pug réalisa à quel point Crydee était une ville frontière. Malgré la puissance politique de messire Borric, le duc n'était qu'un seigneur des marches.

Le long des rues, les citoyens dévisageaient le noble venu des frontières de la Côte sauvage. Certains applaudissaient sur son passage, car le spectacle ressemblait à une parade. Mais la majeure partie des habitants restaient silencieux, déçus que le duc et ses hommes ressemblent à tout un chacun et non à des barbares sanguinaires.

Quand ils entrèrent dans la cour du palais, des serviteurs vinrent s'occuper de leurs chevaux. Un garde montra la caserne aux lanciers de Krondor, afin qu'ils puissent prendre un peu de repos avant de retourner à la capitale princière. Un autre, qui portait les insignes de capitaine sur sa tunique, mena la troupe de Borric en haut des marches du bâtiment.

Pug regardait tout cela avec étonnement, car ce palais semblait encore plus grand que celui du prince de Krondor. Ils traversèrent plusieurs salles extérieures avant d'atteindre la cour intérieure. Là, des fontaines et des arbres décoraient un jardin derrière lequel se trouvait le palais central. Pug comprit que les bâtiments par lesquels ils venaient de passer ne formaient que l'un des corps de bâtiments qui entouraient les quartiers personnels du duc. Il se demanda à quoi pouvaient bien servir autant de dépendances et une telle maisonnée pour messire Kerus.

Ils traversèrent les jardins et montèrent une nouvelle volée de marches vers le comité d'accueil qui se tenait à la porte du palais central. Autrefois, ce bâtiment avait dû être une citadelle qui protégeait la ville, mais Pug n'arrivait pas à imaginer à quoi les choses pouvaient bien ressembler quelques siècles auparavant, car de nombreuses rénovations avaient transformé le donjon initial en un amas scintillant de verre et de marbre.

Le chambellan du duc Kerus, un vieil homme sec aux yeux vifs, connaissait de vue tous les nobles importants, depuis les frontières de Kesh au sud jusqu'à Tyr-Sog au nord. Sa mémoire des visages et des faits avait souvent sorti le duc Kerus de l'embarras. Le temps que Borric finisse de monter le grand escalier qui donnait sur la cour, le chambellan avait fourni à Kerus quelques détails personnels, ainsi qu'une évaluation rapide du degré de flatterie à appliquer.

Le duc Kerus serra la main de Borric.

— Ah, messire Borric, vous me faites grand honneur par votre visite inattendue.

Si seulement vous m'aviez prévenu de votre arrivée, je vous aurais préparé un accueil plus convenable.

Le cortège entra dans le palais, les deux ducs en tête.

— Je suis désolé de vous déranger, messire Kerus, mais j'ai peur que notre mission ne souffre pas de délai ; il nous faudra laisser de côté les formalités d'usage. J'ai un message pour le roi et je dois prendre la mer pour Rillanon dès que possible.

— Bien entendu, messire Borric, mais vous pourrez certainement rester un peu, une petite semaine, ou deux ?

— Je regrette, je ne puis. Si c'était possible, je prendrais la mer dès ce soir.

— Quel dommage ! J'espérais tant pouvoir vous garder à ma table quelque temps.

Le groupe arriva dans la salle de réception, où le chambellan instruisit une troupe entière de serviteurs, qui partirent à pas pressés préparer des chambres pour les invités. En entrant dans cette vaste salle, avec ses hautes voûtes, ses monstrueux chandeliers et ses formidables baies vitrées, Pug se sentit tout petit. C'était la plus grande pièce qu'il ait jamais vue de sa vie, plus vaste encore que la salle de réception du prince de Krondor.

Les voyageurs s'attaquèrent avec voracité à une immense table couverte de fruits et de vins. Pug s'assit péniblement, le corps douloureux. Au bout de tant d'heures passées en selle, il était devenu un cavalier accompli, mais cela n'apaisait pas pour autant ses muscles fatigués.

Messire Kerus pressa le duc de questions sur les raisons de son voyage impromptu. Entre deux bouchées de fruit et une gorgée de vin, Borric lui expliqua les événements des trois derniers mois. Quand il en eut fini, Kerus semblait très déprimé.

— Vous nous apportez de bien graves nouvelles, messire Borric. Les choses ne vont pas bien dans le royaume. Je suis sûr que le prince vous a un peu parlé des troubles qui sont advenus depuis la dernière fois que vous êtes venu dans l'Est.

— Oui, en effet. Mais avec réticence et seulement de manière très annexe. Souvenez-vous, la dernière fois que je me suis rendu à la capitale, c'était il y a treize ans, à l'occasion du couronnement de Rodric, afin de renouveler mon serment de vassalité. Il me semblait assez brillant à l'époque, tout à fait capable d'apprendre à gouverner. Mais d'après ce que j'ai entendu dire à Krondor, il semble y avoir eu quelques changements.

Kerus scruta la pièce autour de lui, puis congédia ses serviteurs. Regardant avec insistance les compagnons de Borric, il leva un sourcil interrogateur.

— J'ai toute confiance en eux et ils ne trahiraient pas un secret, répliqua le duc.

Kerus acquiesça et reprit à voix haute :

— Peut-être voudriez-vous vous dégourdir les jambes avant de vous retirer, dans mes jardins par exemple ?

Borric fronça les sourcils. Il s'apprêtait à répondre lorsque Arutha posa la main sur son bras et fit un signe de tête approbateur.

— Cela me semble une bonne idée, concéda son père. Malgré le froid, j'apprécierais de marcher un peu.

Le duc fit signe à Kulgan, Meecham et Gardan de rester, mais d'un geste, messire Kerus invita Pug à les suivre. Borric eut l'air surpris, mais obtempéra. Ils sortirent par les petites portes qui donnaient sur les jardins.

— Cela aura l'air moins louche si le garçon vient avec nous, souffla Kerus quand ils furent dehors. Je ne peux même plus faire confiance à mes propres serviteurs. Le roi a des agents partout.

— Le roi aurait placé des agents dans votre maisonnée ? s'emporta Borric.

— Oui, notre roi a beaucoup changé. Je vois qu'Erland ne vous a pas tout dit, mais il faut que je vous explique certaines choses.

Le duc et ses compagnons dévisagèrent le duc Kerus, qui semblait gêné. Il s'éclaircit la gorge en observant le jardin couvert de neige. Entre la lumière qui venait des fenêtres du palais et la lune dans le ciel, les parterres s'étaient métamorphosés en jardin d'hiver uniformément recouvert de cristaux bleu et blanc.

Kerus montra une série de traces dans la neige.

— Je les ai faites cet après-midi, quand je suis venu ici pour réfléchir à ce que je pourrais vous dire sans risque. (Il regarda à nouveau autour de lui, pour vérifier que personne ne pouvait écouter leur conversation.) Quand Rodric le Troisième mourut, tout le monde s'attendait à ce qu'Erland prenne la couronne. Après le deuil officiel, les prêtres d'Ishap appelèrent les héritiers potentiels à se présenter. On pensait que vous le feriez.

— Je connais la coutume, acquiesça le duc. Mais je suis arrivé un peu tard à la ville. De toute manière, j'aurais renoncé à mes droits, mon absence n'avait donc aucune importance.

— L'histoire aurait pu prendre un cours différent si vous aviez été là, Borric, reprit Kerus. Je risque ma tête en vous expliquant ceci, ajouta-t-il en baissant la voix. Mais beaucoup de nobles, même à l'Est, vous auraient poussé à prendre la couronne.

Borric sembla mal accepter qu'on lui dise de telles choses, mais Kerus continua :

— Quand vous êtes arrivé, tous les accords politiques secrets avaient été conclus — et la plupart des seigneurs étaient contents de faire couronner Erland — mais pendant un jour et demi, tant que rien n'avait encore été arrangé, l'atmosphère était restée extrêmement tendue. J'ignore la raison pour laquelle le vieux Rodric n'avait pas nommé d'héritier. Mais quand les prêtres eurent congédié tous les héritiers qui n'étaient pas assez proches de la famille royale pour présenter une candidature sérieuse, il ne restait que trois hommes : Erland, le jeune Rodric et Guy du Bas-Tyra. Les prêtres leur demandèrent de faire leur déclaration et chacun d'entre eux s'exécuta tour à tour. Rodric et Erland avaient tous deux des prétentions sérieuses, tandis que Guy n'était là que pour la forme, tout comme vous l'auriez fait si vous aviez été présent.

Arutha l'interrompit sèchement :

— Le temps de deuil ne permet à aucun seigneur de l'Ouest de devenir roi. Borric jeta un regard désapprobateur à son fils.

— Pas tout à fait, rectifia Kerus. S'il y avait eu le moindre doute sur les droits de succession, le prêtre aurait attendu l'arrivée de votre père pour la cérémonie, Arutha. Cela a déjà été fait. (Il regarda Borric et baissa la voix.) Comme je le disais, on supposait qu'Erland prendrait la Couronne. Mais quand on la lui présenta, il la refusa et la concéda à Rodric. Personne ne savait à cette époque pour la maladie d'Erland et de nombreux seigneurs considérèrent cette décision généreuse comme une confirmation de Rodric dans son statut d'unique descendant du roi. Comme Guy du Bas-Tyra soutenait aussi le garçon, le Congrès des seigneurs ratifia la succession. C'est alors que commencèrent les vraies discussions et l'on finit par nommer à la régence l'oncle de feu votre épouse.

Le duc acquiesça. Il se souvenait de cette bataille qu'il avait menée pour nommer quelqu'un à la régence, car le roi n'était alors qu'un enfant. Son déplorable cousin Guy avait presque réussi à obtenir le poste, mais Borric était arrivé à temps pour apporter son soutien à Caldric de Rillanon. Avec l'aide du duc Brucal de Yabon et du prince Erland, il avait réussi à faire pencher le Congrès contre Guy.

— Durant les cinq années qui suivirent, il y eut quelques incidents de frontière avec Kesh. La situation restait calme. (Kerus se tut et regarda de nouveau autour de lui.) Il y a huit ans, Rodric se lança dans une série de travaux d'utilité publique, comme il avait décidé de les appeler, améliorant les routes, renforçant les ponts, construisant des barrages et d'autres choses du même genre. Au début, la charge n'était pas trop lourde, mais maintenant les paysans, les hommes libres et même la petite noblesse se font saigner à blanc. Le roi a étendu son programme et a décidé de reconstruire intégralement sa capitale, pour en faire la plus grande ville de toute l'histoire de l'humanité, selon ses dires.

« Il y a deux ans, une petite délégation de nobles est venue voir le roi et lui a demandé de cesser ces dépenses excessives et de soulager le peuple. Le roi est entré en rage, accusant les nobles de trahison, et les a fait exécuter sommairement.

Borric écarquilla les yeux. La neige crissa sèchement sous ses bottes quand il se retourna brusquement.

— Nous n'avons pas entendu parler de cela dans l'Ouest !

— Quand Erland a su cela, il est immédiatement allé voir le roi et lui a demandé réparation pour les familles des nobles qui avaient été exécutés, ainsi qu'une baisse des taxes. Le roi — en tout cas, c'est ce que l'on raconte — était prêt à faire pendre son oncle, mais il en fut empêché par les rares conseillers en qui il avait encore confiance. Ils expliquèrent à Sa Majesté qu'un tel acte, qui n'avait pas de précédent dans toute l'histoire du royaume, risquait de liguier les seigneurs de l'Ouest contre lui.

L'expression de Borric s'assombrit.

— Ils n'avaient pas tort. Si cet enfant avait fait exécuter Erland, le royaume se serait scindé irrémédiablement.

— Depuis lors, le prince n'a plus mis les pieds à Rillanon et les affaires du royaume sont gérées par des intermédiaires, car les deux hommes refusent de se parler.

Le duc leva les yeux au ciel et sa voix se troubla :

— C'est bien pire que tout ce que j'avais entendu dire. Erland m'avait parlé des taxes et de son refus de les imposer à l'Ouest. Il m'a dit que le roi avait accepté, car il comprenait qu'il fallait maintenir des garnisons au Nord et à l'Ouest.

Kerus secoua lentement la tête.

— Le roi n'a accepté que parce que les intermédiaires lui ont parlé d'armées de gobelins et de pillards quittant les terres du Nord pour fondre sur les villes de son royaume,

— Erland a parlé de tensions entre lui et son neveu, mais même à la lumière des nouvelles que j'apporte, il ne m'a rien dit des actes de Sa Majesté.

Kerus prit une longue inspiration et se remit à marcher.

— Borric, je passe beaucoup de temps avec les intrigants de la cour royale et je finis par oublier que vous autres, gens de l'Ouest, êtes habitués à des manières simples et directes. (Il resta silencieux un moment avant d'ajouter :) Notre roi n'est plus l'homme qu'il était. Parfois il semble revenir à lui, il rit, il paraît ouvert, il a de grands projets pour le royaume. D'autres fois il est... différent, comme si un mauvais esprit avait pris possession de son cœur.

« Prenez garde, Borric, il n'y a qu'Erland qui soit aussi proche du trône que vous. Notre roi est parfaitement au courant de cet état de fait — même si la chose ne vous a pas effleuré — et voit des dagues et du poison là où il n'y en a pas.

Le silence s'appesantit sur le groupe et Pug remarqua que Borric ne pouvait cacher son trouble.

— Rodric a peur que d'autres convoitent sa couronne, continua Kerus. Il est possible que certains le fassent, mais pas ceux qu'il croit. En dehors de lui, les conDoin mâles ne sont que quatre et ce sont tous des hommes d'honneur. (Borric inclina la tête devant le compliment.) Mais il doit y en avoir une douzaine d'autres qui se réclament de la famille royale, par la mère du roi et par sa famille. Ce sont tous des gens de l'Est et beaucoup

d'entre eux n'hésiteraient pas s'ils avaient une chance de s'emparer du trône avec l'aval du Congrès.

Borric s'enflamma.

— Vous parlez de trahison.

— Trahison dans le cœur des hommes, sinon dans les actes... pour l'instant.

— Comment les choses ont-elles pu en arriver à un tel point à l'Est sans que l'Ouest en sache rien ?

Kerus secoua la tête, au moment où le groupe atteignait l'autre bout du jardin.

— Erland est un homme honorable et, en tant que tel, il ne se permettrait pas de rapporter des rumeurs non fondées à ses sujets, pas même à vous. Comme vous l'avez dit, cela fait treize ans que vous n'êtes pas venu à Rillanon. Tous les mandats et les lettres passent toujours par la cour du prince. Comment auriez-vous pu savoir ?

« Je crains que dans peu de temps un conseiller du roi finisse par s'asseoir sur les têtes tombées de ceux d'entre nous qui restons persuadés que la noblesse est là pour assurer le bien-être de la nation.

— Alors votre franchise risque de vous coûter cher, commenta Borric.

Le duc Kerus haussa les épaules et fit signe qu'ils feraient mieux de retourner au palais.

— Je n'ai pas toujours été homme à dire ce que je pensais, mais les temps sont rudes. Si nous avions eu de la compagnie, nous aurions juste tenu une conversation polie. Vous êtes unique, car maintenant que le prince ne voit plus son neveu, vous êtes le seul homme du royaume qui soit assez puissant et assez important pour pouvoir influencer le roi. Je ne vous envie pas votre position difficile, mon ami.

« A l'époque de Rodric le Troisième, je faisais partie des nobles les plus puissants du royaume, mais maintenant, vu l'influence dont je dispose à la cour de Rodric le Quatrième, je pourrais aussi bien être un brigand dépourvu de terres. (Kerus se tut.) Votre cousin Guy, ce malfaisant, est maintenant très proche du roi. Or le duc du Bas-Tyra et moi ne nous aimons pas beaucoup, pour des raisons moins personnelles que les vôtres.

Plus son étoile monte et plus la mienne descend. (Le duc de Salador claquait des mains, sentant la morsure du froid.) Il y a toutefois une bonne nouvelle. Guy a pris ses quartiers d'hiver près de PontSuet, le roi n'est donc plus sous son influence. Faites tout ce que vous pouvez pour calmer la nature impulsive du roi, messire Borric, car avec l'annonce de cette invasion, nous devons rester unis, ajouta-t-il en agrippant le bras de son invité. Une guerre trop longue épuiserait le peu de réserves dont nous disposons encore et si le royaume était mis à rude épreuve, je me demande s'il arriverait à le supporter.

Borric ne répondit pas, car les remarques de Kerus dépassaient de loin les pires inquiétudes qu'il avait pu formuler en quittant le prince Erland.

— Une dernière chose, Borric, ajouta le duc de Salador. Comme Erland a refusé la couronne il y a treize ans et compte tenu des rumeurs qui courent sur sa santé défaillante, de nombreux nobles du Congrès risquent de vous demander conseil. Beaucoup sont prêts à vous suivre, même certains d'entre nous à l'Est.

— Parleriez-vous de guerre civile ? demanda froidement Borric.

Kerus agita vaguement la main, le visage empreint de détresse. Ses yeux semblaient humides, comme s'il était au bord des larmes.

— J'ai toujours été loyal envers la couronne, Borric, mais si l'on en arrive aux dernières extrémités, le royaume prévaut. Nul homme n'est plus important que le royaume.

— Le royaume, c'est le roi, rétorqua le duc de Crydee, les dents serrées.

— Vous ne seriez pas vous-même si vous ne disiez pas cela, reconnut Kerus. J'espère que vous arriverez à convaincre le roi de porter les efforts du royaume sur ces problèmes à l'Ouest, car si jamais le pays était en péril, d'autres ne s'en tiendraient sans doute pas à de si nobles convictions.

Le ton de Borric s'adoucit un peu quand ils montèrent les escaliers du jardin.

— Je sais que vous ne pensez pas à mal, messire Kerus, et que votre cœur n'est guidé que par l'amour du royaume. Ayez

foi et priez, car je ferai tout ce que je peux pour assurer la survie de notre patrie.

Kerus s'arrêta devant la porte du palais.

— Je crains que nous ne nous retrouvions tous plongés dans des eaux bien troubles, messire Borric. Je prie pour que cette invasion dont vous nous parlez ne soit pas la vague qui nous noiera. Je vous aiderai de mon mieux. (Il se tourna vers la porte, qu'un serviteur venait d'ouvrir et ajouta tout haut :) Je vous souhaite une bonne nuit, car vous me semblez bien fatigué.

L'atmosphère dans la pièce était tendue quand Borric, Arutha et Pug rentrèrent. Le duc, très sombre, était plongé dans ses pensées. Des serviteurs vinrent montrer leurs chambres aux invités et Pug suivit un garçon qui avait à peu près son âge, vêtu de la livrée ducale. En quittant la salle de réception, l'apprenti magicien regarda par-dessus son épaule et vit le duc et son fils, l'un à côté de l'autre, qui parlaient tout bas à Kulgan.

On amena Pug dans une petite chambre meublée avec goût. Sans faire attention à la richesse du couvre-lit, il s'effondra dessus tout habillé.

— Désirez-vous que quelqu'un vous aide à vous déshabiller, mon jeune monsieur ? lui demanda le serviteur.

Pug se rassit et regarda le garçon d'un air tellement ahuri que ce dernier recula d'un pas.

— La pièce vous convient-elle, châtelain ? demanda-t-il, visiblement mal à l'aise.

L'apprenti magicien éclata de rire. Le serviteur resta un moment sans savoir que faire, puis inclina la tête et sortit de la pièce à pas pressés. Pug retira ses vêtements, se posant de graves questions sur ces nobles des terres de l'Est et leurs serviteurs qui les aidaient à se déshabiller. Trop fatigué pour plier ses vêtements, il les laissa tout bêtement en tas par terre.

Après avoir soufflé sa chandelle, Pug resta un moment allongé dans le noir, troublé par la discussion de la soirée. Il ne comprenait pas grand-chose aux intrigues de cour, mais il se doutait que Kerus devait se trouver dans une situation vraiment grave pour dire de telles choses à des étrangers, même si Borric avait la réputation d'être un homme d'honneur.

Pug repensa aux événements des derniers mois et se rendit compte que ses rêves où le roi répondait la bannière haute aux appels de Crydee n'étaient que de fragiles songes d'enfant prêts à se briser contre la dure réalité.

Chapitre 13

RIILLANON

Le navire entra dans le port. Le climat de la mer du Royaume était plus clément que celui de la Triste Mer et le voyage depuis Salador s'était déroulé sans incident. Seul inconvéniént, un vent de nord-est avait soufflé sur la majeure partie de leur trajet, si bien que la traversée avait pris trois semaines au lieu de deux.

Pug se tenait à l'avant du navire, frileusement enroulé dans sa cape. Les vents glacés de l'hiver avaient laissé place à une brise plus douce, comme si le printemps était imminent.

On surnommait Rillanon le « Joyau du royaume » et Pug se dit qu'elle le méritait largement. Contrairement aux villes de l'Ouest renfermées sur elles-mêmes, Rillanon était une masse de hautes flèches, de ponts en arcs gracieux et de larges routes en courbes douces, dispersés dans un désordre féérique sur toute une série de collines. Au sommet de tours impressionnantes, des bannières et des oriflammes claquaient au vent, comme si la ville célébrait sa simple existence. Pour Pug, même les bateliers qui faisaient la navette entre les navires ancrés dans le port gagnaient à se trouver dans le cadre enchanteur de Rillanon.

Le duc de Salador avait demandé que l'on fasse une bannière ducale pour Borric ; celle-ci flottait à présent en haut du grand mât, informant les habitants de la cité royale de l'arrivée du duc de Crydee. Le pilote du port donna au navire de Borric la priorité d'appontage, ce qui lui permit de s'amarrer rapidement au quai royal. Le groupe débarqua et fut accueilli par une compagnie de gardes de la maison royale. À leur tête se trouvait un vieil homme aux cheveux gris, le dos encore droit, qui salua chaleureusement le duc.

Les deux hommes se serrèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Borric, ça fait plaisir de te revoir, déclara l'aîné, qui portait la pourpre royale et l'or de la garde, avec un blason royal sur le cœur. Cela fait combien de temps, dix... onze ans ?

— Caldric, mon vieil ami. Treize ans déjà.

Borric le regarda avec affection. Le dénommé Caldric avait des yeux bleu clair et une courte barbe poivre et sel. Il secoua la tête et sourit.

— Beaucoup trop longtemps. (Il regarda les autres et demanda, à la vue de Pug :) C'est ton cadet ?

Le duc éclata de rire.

— Non, mais je n'aurais aucune honte à l'avoir pour fils. (Il désigna la grande silhouette maigre d'Arutha.) Voici mon fils. Arutha, viens dire bonjour à ton grand-oncle.

Le prince s'avança et étreignit son parent. Puis le duc Caldric, seigneur de Rillanon, général de la garde de la maison royale et chancelier du roi, écarta Arutha et le regarda en le tenant à bout de bras.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu étais tout petit. J'aurais dû te reconnaître. Même si tu ressembles un peu à ton père, tu ressembles aussi beaucoup à mon cher frère — le père de ta mère. Tu fais honneur à ma famille.

— Alors, vieux chien de guerre, comment se porte ta cité ? demanda Borric.

— Il y aurait beaucoup à dire, répondit Caldric, mais pas ici. Nous allons te conduire au palais royal et t'installer confortablement. Nous devrions avoir suffisamment de temps pour visiter un peu. Qu'est-ce qui t'amène à Rillanon ?

— J'ai une affaire pressante à régler avec Sa Majesté, mais ce ne sont pas des affaires dont on peut parler en pleine rue. Allons au palais.

On donna des montures au duc et à sa troupe et l'escorte fit s'écarter la foule sur leur passage. Si Krondor et Salador avaient impressionné Pug par leur splendeur, Rillanon le laissait sans voix.

La cité insulaire était répartie sur plusieurs collines et parcourue de multiples petites rivières qui débouchaient dans la mer. On aurait dit une ville faite de ponts et de canaux, de tours

et de clochetons. Nombre de bâtiments semblaient récents et Pug se dit que cela devait faire partie des plans de reconstruction dressés par le roi. À plusieurs reprises, en chemin, il vit des ouvriers retirer de vieilles pierres à un édifice, ou ériger de nouveaux murs et de nouveaux toits. Les bâtiments les plus récents avaient des façades de pierre colorée et décorée, souvent en quartz ou en marbre, dans des teintes de blanc, de bleu ou de rose. Les pavés des rues étaient propres et les caniveaux n'étaient pas encombrés de saletés et de débris, contrairement à ce que Pug avait vu dans les autres villes. *Quels que soient les défauts du roi*, se dit le garçon, *sa cité est merveilleuse*.

Une rivière coulait devant le palais, dans lequel on entrait par un haut pont en arche au-dessus de l'eau qui menait directement à la cour d'honneur. Le palais était fait d'une série de grands bâtiments reliés par de longs couloirs, qui s'étendaient au flanc d'une colline en plein centre de Rillanon. Les façades étaient faites de pierres multicolores, comme des arcs-en-ciel.

Quand ils entrèrent dans la cour, des trompettes retentirent en haut des murs et les gardes se mirent au garde-à-vous. Des palefreniers s'avancèrent pour s'occuper des montures, tandis qu'une ribambelle de nobles du palais et de personnalités se tenaient près de l'entrée pour les accueillir. En approchant, Pug remarqua que les salutations de ces gens étaient uniquement formelles et qu'elles n'avaient rien de l'accueil cordial que leur avait fait le duc Caldric. Comme il se trouvait derrière Kulgan et Meecham, le garçon entendit Caldric dire :

— Messire Borric, duc de Crydee, puis je vous présenter le baron Gray, Intendant de la maison royale de Sa Majesté ?

Il s'agissait d'un petit homme replet vêtu d'une tunique de soie rouge très ajustée et de chausses gris pâle qui bouffaient aux genoux.

— Comte Selvec, grand amiral de la marine royale.

Un homme grand et maigre avec une moustache fine et cirée s'inclina avec raideur. Caldric poursuivit ainsi jusqu'à ce qu'il ait présenté tout le monde. Chacun prononça quelques

mots pour dire le plaisir qu'il avait à accueillir messire Borric, mais Pug eut l'impression que ces remarques manquaient de sincérité. On conduisit les voyageurs à leurs appartements. Kulgan dut s'emporter pour pouvoir garder Meecham auprès de lui, car le baron Gray aurait voulu l'envoyer de l'autre côté du palais, dans l'aile des serviteurs. L'intendant céda lorsque Caldric lui rappela sa propre fonction de chancelier du roi.

La chambre que l'on donna à Pug surpassait de très loin en splendeur toutes celles qu'il avait vues jusque-là. Le sol était de marbre poli et les murs d'une pierre similaire, mais comme mouchetée d'or. Il y avait un grand miroir dans une pièce attenante, où se trouvait une vaste baignoire émaillée. Un serviteur mit ses quelques affaires — récupérées en chemin depuis que tous avaient perdu leurs propres bagages dans la forêt — dans un gigantesque placard qui aurait pu contenir douze fois tout ce que possédait Pug.

— Dois-je préparer votre bain, monsieur ? demanda le domestique après avoir fini.

Pug opina, car trois semaines de bateau lui avaient donné l'impression que ses vêtements lui collaient à la peau.

— Messire Caldric recevra la compagnie ducale à dîner dans quatre heures, monsieur, annonça le serviteur quand le bain fut prêt. Dois-je revenir à ce moment-là ?

Pug répondit par l'affirmative, étonné par la délicatesse de cet homme. Ce dernier savait uniquement que Pug venait d'arriver avec le duc et laissait au garçon le soin de décider si oui ou non il était compris dans l'invitation à dîner.

En glissant dans l'eau chaude, Pug émit un long soupir de soulagement. Quand il était garçon de château, il n'avait jamais beaucoup aimé les bains, préférant se laver dans la mer et dans les rivières des environs. Maintenant, il apprenait à les apprécier. Il se demanda ce que Tomas aurait pensé de tout cela. Ses pensées dérivèrent au fil de souvenirs brumeux, l'un plaisant, celui d'une jolie princesse aux cheveux noirs, et l'autre, très triste, d'un garçon aux cheveux sable.

Le dîner chez Caldric avait été informel, avec seulement Borric et ses compagnons. Ils se trouvaient maintenant dans la

salle du trône, attendant d'être présentés au roi. C'était une vaste pièce voûtée, dont le mur sud était entièrement vitré du sol au plafond avec une vue plongeante sur la cité. Des centaines de nobles se tenaient là, tandis que l'on menait la troupe ducale le long de l'allée centrale entre deux rangées de spectateurs.

Pug n'aurait jamais cru qu'il jugerait un jour le duc Borric pauvrement vêtu, car son seigneur avait toujours porté les plus beaux vêtements de Crydee, comme ses fils. Mais compte tenu de tous les atours que l'on voyait dans la pièce, Borric avait l'air d'un corbeau au beau milieu d'une volée de paons. Un pourpoint couvert de perles par-ci, mie tunique brodée de fils d'or par-là — chaque noble semblait surenchérir sur les autres. Les dames portaient les soies et les brocarts les plus coûteux, mais ne surpassaient l'élégance des hommes que de très peu.

Les voyageurs s'arrêtèrent devant le trône et Caldric annonça le duc. Le roi sourit et Pug fut étonné de sa légère ressemblance avec Arutha. Cependant, il affichait des manières plus détendues.

— Bienvenue dans notre ville, cousin, dit-il en se penchant en avant. Il est bon de revoir Crydee en ces murs après tant de temps.

Borric s'avança et s'agenouilla devant Rodric le Quatrième, souverain du royaume des Isles.

— Je suis fort aise de voir que Votre Majesté se porte bien.

Une ombre fugace passa sur le visage du monarque, qui retrouva presque aussitôt le sourire.

— Présentez-nous vos compagnons. Le duc présenta son fils.

— Eh bien, il est vrai qu'un autre membre de la lignée des conDoin porte en lui le sang de la famille de notre mère, commenta le roi.

Arutha s'inclina, puis recula. Kulgan fut présenté ensuite, en tant que conseiller du duc. Meecham, qui ne détenait aucun rang à la cour ducale, était resté dans sa chambre. Rodric adressa quelques mots polis au magicien ; puis on lui présenta Pug.

— Le châtelain Pug de Crydee, Votre Majesté, seigneur de la Sombre Forêt et membre de ma cour.

Le roi applaudit et éclata de rire.

— Le garçon qui tue des trolls. Fabuleux. Des voyageurs nous ont rapporté la nouvelle depuis les lointaines côtes de Crydee et nous voudrions entendre l'histoire de la bouche même de l'auteur de cet acte de bravoure. Nous devons nous revoir afin que vous nous parliez d'une telle merveille.

Pug salua maladroitement, sentant des centaines d'yeux fixés sur lui. Il s'était déjà dit plusieurs fois que cette histoire n'aurait jamais dû se répandre, mais jamais autant qu'aujourd'hui.

— Ce soir, nous donnerons un bal en l'honneur de l'arrivée de notre cousin Borric, déclara Rodric tandis que le garçon reculait.

Le roi se leva, réarrangea ses robes pourpres autour de lui et retira de ses épaules la chaîne d'or qui symbolisait sa charge. Un page plaça la chaîne sur un coussin de soie pourpre. Rodric souleva alors la couronne d'or qui reposait sur ses cheveux noirs tressés et la tendit à un autre page.

L'assemblée s'inclina quand il descendit de son trône.

— Venez, cousin, dit-il à Borric, retirons-nous sur mon balcon privé, où nous pourrions discuter loin des rigueurs de l'étiquette. Je suis fatigué de toute cette pompe.

Le duc acquiesça et suivit le roi, faisant signe à Pug et aux autres d'attendre. Caldric annonça que l'audience du jour était terminée et que ceux qui avaient des demandes à présenter au roi pourraient revenir le lendemain.

Lentement, la foule sortit par les deux grandes portes au bout de la pièce. Arutha, Kulgan et Pug restèrent là. Caldric s'approcha et leur dit :

— Je vais vous montrer une pièce où vous pourrez attendre. Il serait bon que vous restiez dans les parages, si jamais Sa Majesté demandait à vous voir.

Un serviteur de la cour leur montra une petite porte à côté de celle par où le roi était sorti avec Borric. Ils passèrent dans une vaste pièce confortable avec au centre une longue table couverte de fruits, de fromage, de pain et de vin. Il y avait des chaises autour de la table et des divans le long des murs, avec des piles d'épais coussins dessus.

Arutha se dirigea vers les grandes portes de verre et regarda au travers.

— Je vois mon père et le roi assis sur le balcon royal.

Kulgan et Pug le rejoignirent et regardèrent l'endroit que leur indiquait le prince. Les deux hommes étaient assis à une table, au-dessus de la cité, avec une vue excellente sur la mer. Le roi parlait en faisant de grands gestes et Borric écoutait en acquiesçant.

— Je ne m'attendais pas à ce que Sa Majesté vous ressemble tant, Votre Altesse, avoua Pug.

— Ce n'est pas si étonnant, quand on sait que si mon père est le cousin de son père, ma mère est aussi la cousine de sa mère, répondit Arutha avec un sourire en coin.

Kulgan posa la main sur l'épaule de Pug.

— Bon nombre de membres de familles nobles ont plus d'un lien de parenté entre eux, Pug. Des cousins au quatrième et au cinquième degré peuvent se marier pour raisons politiques et resserrer ainsi les liens familiaux. Je doute qu'une seule des familles nobles de l'Est n'ait pas quelque lien avec la couronne, même très lointain et très douteux.

Ils retournèrent à la table et Pug grignota un morceau de fromage.

— Le roi semble de bonne humeur, déclara-t-il, abordant prudemment le sujet qui les préoccupait tous.

Kulgan eut l'air content de cette phrase circonspecte, car après leur départ de Salador, Borric leur avait répété à tous les mises en garde du duc Kerus. Il avait fini en citant le vieil adage : « Dans les châteaux des rois, les serrures ne ferment pas et les aveugles voient. »

— Notre monarque a ses humeurs, répondit Arutha. Espérons que celles-ci nous resteront favorables quand il aura entendu ce que père a à lui dire.

L'après-midi passa lentement dans l'attente d'un mot de Borric. Les ombres étaient déjà bien longues quand le duc apparut soudain à la porte. Il traversa la pièce et rejoignit ses compagnons, le visage troublé :

— Sa Majesté a passé la majeure partie de l'après-midi à m'expliquer ses plans pour la renaissance du royaume.

— Tu lui as parlé des Tsurani ? demanda Arutha. Le duc acquiesça.

— Il m'a écouté et puis m'a calmement informé qu'il réfléchirait à la question. Il a juste dit que nous en reparlerions dans un jour ou deux.

— Au moins, il semblait de bonne humeur, les réconforta Kulgan. Borric regarda son vieux conseiller.

— Trop, je le crains. Je m'attendais à voir un signe d'inquiétude. Je n'ai pas traversé le royaume pour une vétille, mais il ne semblait absolument pas préoccupé par ce que j'avais à lui dire.

Kulgan sembla inquiet.

— Ce voyage n'a déjà que trop duré. Espérons que Sa Majesté ne mettra pas trop de temps à décider d'agir.

Borric s'assit lourdement sur une chaise et il tendit la main pour prendre un verre de vin.

— Espérons.

Pug passa la porte des appartements privés du roi, la bouche sèche. Il allait avoir un entretien avec le roi Rodric dans quelques minutes et il se sentait mal à l'aise à l'idée d'être seul en présence du souverain du royaume. Chaque fois qu'il s'était trouvé à proximité de puissants nobles, il était resté dans l'ombre du duc ou de son fils et ne s'était dévoilé que pour expliquer brièvement ce qu'il savait des Tsurani, disparaissant aussitôt après. Et voilà qu'il était cette fois-ci l'unique invité de l'homme le plus puissant au nord de l'empire de Kesh la Grande.

Un serviteur le fit entrer sur le balcon privé du roi. De nombreux autres domestiques se tenaient sur le bord de la véranda ouverte tandis que le roi était installé à l'unique table, une pièce de marbre taillé, sous un dais.

Il faisait beau ce jour-là. Le printemps était précocé, comme l'hiver qui l'avait précédé, et la brise commençait à se faire plus douce. Sous le balcon, au-delà des haies et des murs de pierre qui délimitaient le palais, Pug voyait la ville de Rillanon et la mer au loin. Les dernières neiges n'avaient fini de fondre que quatre jours auparavant, laissant les toits colorés

encore brillants d'humidité sous le soleil. Des vaisseaux entraient et sortaient du port et les rues grouillaient de monde. On entendait au loin les cris des marchands et des colporteurs qui montaient des rues, ne formant qu'un bourdonnement indistinct au niveau de ce balcon où déjeunait le roi.

Quand Pug s'approcha de la table, un serviteur lui présenta une chaise.

— Ah, châtelain Pug ! Prenez un siège, dit le roi en se retournant. (Le garçon fit mine de s'incliner mais Rodric ajouta :) Suffit. Pas de formalités entre amis.

Pug hésita, puis dit en s'asseyant :

— Votre Majesté m'honore. Rodric écarta la remarque.

— Je me souviens de ce que cela fait, d'être un garçon parmi des hommes. J'étais à peine plus vieux que vous quand j'ai pris la couronne. Avant cela, je n'étais que le fils de mon père. (Ses yeux regardèrent un moment dans le vague.) J'étais un prince, il est vrai, mais je n'étais malgré tout qu'un enfant. Mon opinion n'avait aucune valeur et j'avais l'impression de ne jamais être assez bon chasseur, assez bon cavalier, assez bon navigateur ou assez bon combattant pour mon père. J'ai beaucoup fui mes tuteurs, Caldric notamment. Tout cela a changé depuis que je suis devenu roi, mais je me souviens malgré tout comment c'était. (Il se tourna vers Pug, lui sourit et sembla revenir à lui.) Je voudrais vraiment que nous soyons amis. (Son regard s'égara de nouveau.) On ne peut pas avoir trop d'amis, non ? Depuis que je suis devenu roi, il y a tant de gens qui disent être mes amis et qui en fait ne le sont pas. (Il se tut un moment, puis ressortit de sa rêverie.) Que pensez-vous de ma ville ?

— Je n'ai jamais rien vu de tel, Majesté, répondit Pug. C'est merveilleux. Rodric regarda le panorama qui s'étendait sous leurs yeux.

— Oui, n'est-ce pas ?

Il fit un geste de la main et un serviteur versa du vin dans des verres en cristal. Pug goûta le sien : il n'avait pas encore appris à aimer le vin, mais il trouva celui-ci très bon, léger et fruité, légèrement épicé.

— Je me suis efforcé de faire de Rillanon un endroit merveilleux où il fait bon vivre, reprit le roi. Je voudrais qu'un jour toutes les cités du royaume soient comme celle-ci et que tout ne soit que beauté partout. Il me faudrait vivre une centaine d'existences pour réaliser cela, alors je ne peux que faire le modèle, construire un exemple que pourront imiter ceux qui me succéderont. Mais à la place des briques, je mets du marbre. Ainsi chacun pourra voir l'héritage que je lui laisse.

Rodric passa à d'autres sujets, mais Pug ne comprit pas bien ce qu'il lui disait. Il lui parla de bâtiments, de jardins et de laideur disparue. Puis il passa d'un coup à autre chose.

— Dites-moi comment vous avez tué les trolls.

Pug lui raconta les faits. Le roi semblait suspendu à ses lèvres.

— C'est une histoire fabuleuse, bien meilleure que les versions qui sont parvenues à la cour, commenta-t-il lorsque le garçon eut fini. Elle est loin d'être aussi héroïque, mais elle est au moins deux fois plus impressionnante par sa véracité. Vous avez le cœur bien accroché, châtelain Pug.

— Merci, Majesté.

— Dans votre histoire, vous mentionnez la princesse Carline, ajouta Rodric.

— Oui, Majesté ?

— La dernière fois que je l'ai vue, ce n'était qu'un bébé dans les bras de sa mère. Quelle sorte de femme est-elle devenue ?

Pug s'étonna de ce brusque changement de sujet.

— Elle est devenue une belle femme, Majesté. Elle ressemble beaucoup à sa mère. Elle est vive et brillante, malgré son caractère un peu difficile.

Le roi acquiesça.

— Sa mère était une très belle femme. Si la fille est moitié aussi jolie, elle doit en effet être très belle. Sait-elle raisonner ?

Pug sembla troublé.

— Pardon, Majesté ?

— A-t-elle un esprit rationnel, logique ? Sait-elle discuter ?
Pug acquiesça vigoureusement.

— Oui, Votre Majesté. La princesse est très forte pour cela.
Le roi se frotta les mains.

— Bien. Il faut que je demande à Borric de me l'envoyer à Rillanon. La majeure partie des dames de l'Est sont si insipides, inconsistantes. J'espérais bien que Borric ferait attention à l'éducation de sa fille. J'aimerais rencontrer une jeune femme qui connaisse la logique et la philosophie, avec qui je puisse débattre et déclamer.

Pug comprit soudain qu'il n'avait pas saisi ce qu'entendait le roi par discuter. Il se dit qu'il valait mieux ne pas mentionner la différence.

— Mes ministres me harcèlent pour que je me trouve une femme et que je donne un héritier au royaume, continua Rodric. Je suis très occupé et franchement, je n'ai rien trouvé de très intéressant chez les dames de la cour — oh, elles sont très bien pour faire une petite balade sous la lune et... pour d'autres choses. Mais pour me donner un héritier ? J'en doute. Il faudrait pourtant que je me mette sérieusement en quête d'une reine. Peut-être serait-il logique de commencer par la seule fille conDoin.

Pug s'apprêta à mentionner l'autre fille conDoin, mais il se retint, se rappelant les différends entre le roi et le père d'Anita. De plus, la fillette n'avait que sept ans.

Le roi changea encore de sujet.

— Quatre jours durant, mon cousin Borric m'a soûlé avec ces histoires d'étrangers, ces Tsurani. Qu'est-ce que vous pensez de tout cela ?

Pug était décontenancé. Il n'aurait jamais cru que le roi lui demanderait son opinion sur quoi que ce soit, encore moins sur un sujet aussi important que la sécurité du royaume. Il y réfléchit un long moment, s'efforçant d'organiser au mieux sa réponse.

— De tout ce que j'ai vu et entendu, Votre Majesté, je crois que non seulement ces Tsurani se préparent à nous envahir, mais que de plus ils sont déjà là.

— Oh ? fit Rodric en haussant un sourcil. J'aimerais bien savoir comment vous en êtes arrivé à cette conclusion.

Pug pesa soigneusement ses mots :

— Si nous en avons vu autant, Majesté, étant donné leur discrétion, ne serait-il pas logique qu'en réalité ils aient fait bien plus de déplacements encore ?

Le roi acquiesça.

— C'est une bonne théorie. Poursuivez.

— A partir du moment où les neiges ont commencé à tomber, nous avons moins de chances de trouver des signes de leur passage, tant qu'ils s'en tenaient à des endroits reculés, n'est-ce pas ? (Rodric acquiesça et Pug poursuivit :) S'ils sont aussi belliqueux que le disent le duc et les autres, ils ont dû entièrement cartographier l'Ouest pour trouver un endroit où amener leurs soldats pendant l'hiver et lancer une offensive dès le printemps.

Le roi frappa du poing sur la table.

— Bon exercice de logique, Pug. (Il fit signe aux serviteurs d'apporter à manger.) Maintenant, déjeunons.

On leur présenta de la nourriture étonnamment variée et abondante et Pug goûta un petit peu de tout, pour ne pas paraître dédaigner la générosité du roi. Rodric lui posa quelques questions pendant le repas et le garçon y répondit de son mieux.

Quand Pug eut fini de manger, le roi posa un coude sur la table et gratta son menton imberbe. Il regarda dans le vague un long moment et Pug commença à se sentir gêné, ne sachant que faire face à un roi perdu dans ses pensées. Il décida de rester assis sans rien dire.

Au bout d'un moment, Rodric sortit de sa rêverie et fixa Pug droit dans les yeux.

— Pourquoi ces gens viennent-ils nous ennuyer maintenant ? lui demanda-t-il d'une voix légèrement altérée. Il reste tant de choses à faire. Je ne peux pas laisser une guerre déranger mes plans.

Il se leva et marcha nerveusement sur le balcon. Pug, qui s'était levé en même temps que le roi, resta debout sans rien faire. Rodric se tourna vers lui.

— Il faut que je fasse venir le duc Guy, il me conseillera, il sait comment gérer ce genre de choses.

Le roi continua à faire les cent pas, regardant encore la cité pendant quelques minutes et laissant Pug debout à côté de sa

chaise. Le garçon entendit le monarque discuter avec lui-même de grands travaux qui ne devaient pas être interrompus, puis il sentit qu'on le tirait par la manche. Il se retourna et vit un serviteur du palais qui s'était glissé sans bruit à côté de lui. Avec un sourire et un geste en direction de la porte, le domestique lui fit comprendre que l'entrevue était terminée. Pug le suivit jusqu'à la porte, s'étonnant des capacités de ces gens à distinguer les humeurs du roi.

Lorsqu'il arriva à sa chambre, Pug demanda au serviteur de prévenir le seigneur Borric qu'il désirait le voir s'il n'était pas occupé. Puis il entra et s'assit pour réfléchir. Quelque temps plus tard, il fut sorti de sa rêverie par un petit coup frappé à sa porte. Il invita la personne à entrer ; le serviteur qui avait passé le message au duc l'informa que Borric acceptait de le voir immédiatement.

Pug sortit de sa chambre à la suite du domestique qu'il congédia en disant qu'il arriverait à trouver la chambre du duc tout seul. Il s'y rendit à pas lents, réfléchissant à ce qu'il allait dire. Deux choses lui apparaissaient clairement : le roi n'aimait pas entendre le fait que les Tsurani puissent menacer son royaume et messire Borric n'apprécierait pas, de son côté, d'apprendre que Guy du Bas-Tyra allait être appelé à Rillanon.

Comme à chaque dîner depuis les derniers jours, l'humeur était plutôt morose. Les cinq hommes de Crydee mangeaient dans les appartements du duc, entourés de serviteurs du palais qui portaient tous l'écusson or et pourpre sur leur tunique noire.

Le duc rongait son frein. Il avait hâte de quitter Rillanon et de retourner à l'Ouest. Cela faisait presque quatre mois qu'ils avaient quitté Crydee : tout l'hiver. Le printemps arrivait et si les Tsurani devaient attaquer, comme ils le pensaient tous, c'était une question de jours. Arutha était aussi agité que son père. Même Kulgan semblait avoir du mal à supporter cette attente. Seul Meecham, qui ne laissait rien voir de ses sentiments, semblait s'en satisfaire.

Pug aussi avait la nostalgie de son foyer. Il finissait par s'ennuyer dans ce palais. Il aurait voulu retourner dans la tour à ses études et il désirait également revoir Carline, même s'il n'en

parlait à personne. Ces derniers temps, il oubliait ses humeurs changeantes et trouvait en elle des qualités qui l'avaient auparavant irrité. Il se disait également avec anxiété qu'il saurait peut-être ce qui était arrivé à Tomas. Dolgan ferait sans doute bientôt parvenir des nouvelles à Crydee, dès que la fonte des neiges commencerait dans les montagnes.

Au cours de la semaine, Borric avait dû supporter plusieurs autres entrevues avec le roi, sans en tirer satisfaction. La dernière s'était déroulée quelques heures auparavant, mais il n'en dirait rien devant les serviteurs.

On débarrassa les derniers plats et on leur servit le meilleur cognac du roi. Puis quelqu'un frappa à la porte et le duc Caldric entra, faisant signe aux serviteurs de sortir. Quand ils eurent quitté la pièce, il se tourna vers le duc.

— Borric, je suis désolé d'interrompre ton repas, mais j'ai des nouvelles pour toi.

Le duc de Crydee se leva, imité par ses compagnons.

— Viens. Tiens, prends un verre.

Caldric prit le cognac qu'on lui tendait et s'assit sur la chaise de Pug, qui alla en prendre une autre. Le duc de Rillanon but une gorgée et expliqua :

— Des messagers envoyés par le duc du Bas-Tyra sont arrivés il y a une heure. Guy dit qu'il s'inquiète de la possibilité que le roi s'alarme « un peu trop » de ces « rumeurs » de troubles à l'Ouest.

Borric bondit de sa chaise et jeta à travers la pièce son verre qui éclata contre un mur. Le liquide ambré coula sur la paroi tandis que le noble s'exclamait avec rage :

— À quel jeu joue Guy ? Pourquoi parle-t-il de rumeurs et d'inquiétude injustifiée !

Caldric leva la main et Borric se rassit, un peu plus calme.

— J'ai moi-même écrit la lettre que le roi a envoyée à Guy, expliqua le vieux duc. Il y avait dedans tout ce que tu avais dit, toutes tes informations et toutes tes suppositions. La seule explication, c'est que Guy veut s'assurer que le roi ne parvienne à aucune conclusion avant son arrivée au palais.

Borric tambourina sur la table et regarda Caldric, les yeux brillants de colère.

— Que fait Bas-Tyra ? S'il y a la guerre, elle va frapper Crydee et Yabon. Ce sont mes gens qui vont souffrir. Ce sont mes terres qui vont être ravagées.

Caldric secoua lentement la tête.

— Je vais te parler franchement, mon vieil ami. Depuis que le roi et son oncle Erland ont eu ce différend, Guy manœuvre pour avancer sa propre bannière dans le royaume. Je crois que si la santé d'Erland faiblit, Guy se voit fort bien avec la pourpre de Krondor.

— Alors, écoute-moi bien, Caldric, gronda Borric, les dents serrées. Cette charge ne m'intéresse ni pour moi-même ni pour les miens, sauf si la chose s'avère absolument nécessaire. Mais si Erland va aussi mal que je le pense, malgré ses dénégations, ce sera Anita qui s'assiéra sur le trône de Krondor et non Guy le Noir. S'il faut pour cela que les armées de l'Ouest marchent sur Krondor sous ma bannière pour que j'assume moi-même la régence, je le ferai, même si Rodric s'y oppose. Il faudra que le roi ait une descendance pour qu'un autre monte sur le trône de l'Ouest.

Caldric regarda calmement son interlocuteur.

— Tu trahirais la couronne ? Borric frappa du poing sur la table.

— Maudit soit le jour qui a vu naître ce scélérat ! Je regrette de devoir le reconnaître comme un parent.

Caldric attendit une minute que Borric se calme.

— Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Tu ne mènerais jamais les troupes de l'Ouest contre le roi, même si tu étranglerais avec joie ton cousin Guy. J'ai toujours trouvé fort dommage que les deux meilleurs généraux du royaume se détestent tant.

— Oui, mais avec de bonnes raisons. Chaque fois que l'Ouest appelle à l'aide, c'est le cousin Guy qui s'y oppose. Chaque fois qu'à force d'intrigues un titre finit par se perdre, c'est toujours au profit de l'un des favoris de Guy. Comment peux-tu être aussi aveugle ? C'est uniquement grâce à toi, à Brucal de Yabon et à moi même, qui avons tenu bon, que le Congrès n'a pas nommé Guy régent de Rodric pour ses trois premières années de règne. Il a déclaré devant tous les ducs du

royaume que tu étais un vieil homme fatigué incapable de régner au nom du roi. Comment peux-tu oublier ça ?

Caldric avait en effet l'air vieux et fatigué lorsqu'il se renversa sur sa chaise, la main sur les yeux, comme si la lumière le blessait.

— Contrairement à ce que tu penses, je vois clairement dans son jeu et je n'ai pas oublié, répondit-il doucement. Mais c'est aussi mon parent par alliance et si je n'étais pas là, quelle serait son influence sur Rodric maintenant ? Quand il était petit, le roi l'idolâtrait, il le voyait comme un héros impétueux, un combattant du premier rang, un défenseur du royaume.

Borric se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Je suis désolé, Caldric, reconnut-il sur un ton plus doux. Je sais que tu agis pour notre bien à tous. Guy a effectivement joué les héros, en repoussant les armées keshianes à Taunton, il y a si longtemps. Je ne devrais pas parler de choses que je n'ai pas vues de mes propres yeux.

Arutha était resté assis sans rien dire pendant tout ce temps, mais ses yeux étincelaient de la même colère que ceux de son père. Il se pencha sur sa chaise et les ducs le regardèrent.

— Tu as quelque chose à dire, mon fils ? lui demanda Borric. Arutha posa les mains sur la table.

— Dans toute cette affaire, une chose me préoccupe : si les Tsurani viennent, quel profit Guy pourrait-il tirer des hésitations du roi ?

Borric tambourina des doigts sur la table.

— C'est un grand mystère, car malgré tous ses complots, Guy ne mettrait pas le royaume en péril, pas même pour me contrarier.

— Ne cherche-t-il pas à laisser l'Ouest souffrir juste un peu, jusqu'à ce que l'on doute de l'issue du conflit ? Alors, il viendrait en héros conquérant à la tête des armées de l'Est, comme il l'a fait à Taunton ?

Caldric réfléchit.

— Même Guy ne prendrait pas ces étrangers autant à la légère, j'espère. Arutha fit les cent pas dans la pièce.

— Mais réfléchissez à ce qu'il sait. Les divagations d'un mourant. Des suppositions sur la nature d'un navire que seul

Pug, ici, a pu voir et que je n'ai fait qu'apercevoir alors qu'il semblait dans les flots. Des conjectures avancées par un prêtre et un magicien, deux vocations que Guy n'estime pas beaucoup. Quelques frères des Ténèbres migrants. Il pourrait fort bien minimiser de telles nouvelles.

— Mais pourtant ça crève les yeux, protesta Borric. Caldric regarda le jeune prince qui arpentait la pièce.

— Peut-être as-tu raison. Ce qui lui manque, c'est sans doute le ton de tes phrases, un ton qu'il n'a pu trouver dans un simple message sur un parchemin. Quand il arrivera, il nous faudra le convaincre.

— C'est au roi de décider, pas à Guy ! cracha presque Borric.

— Mais le roi se fie à ses conseils, rétorqua Caldric. Si tu veux lever les armées de l'Ouest sous ta bannière, c'est Guy qu'il te faudra convaincre.

Borric sembla choqué.

— Moi ? Mais je ne veux pas du commandement des armées. Je veux juste qu'Erland puisse m'aider, si le besoin s'en fait sentir.

Caldric posa ses mains sur la table.

— Borric, malgré toute ta sagesse, tu restes un noble de province. Erland ne peut pas mener les armées. Il ne va pas bien. Même s'il le pouvait, le roi ne le lui permettrait pas. Et il ne donnerait pas non plus le commandement au maréchal d'Erland, Dulanic. Tu as vu Rodric au mieux de sa forme, ces derniers temps. Quand il est d'humeur sombre, il a peur pour sa vie. Nul n'ose le dire, mais le roi soupçonne son oncle de comploter pour sa couronne.

— C'est ridicule ! s'exclama Borric. Erland aurait pu prendre la couronne il y a treize ans. La succession n'était pas claire. Le père de Rodric ne l'avait pas encore désigné comme héritier et Erland avait autant de droits à la couronne que le roi, si ce n'est plus. Il n'y avait que Guy et ceux qui pensaient pouvoir faire pression sur un enfant pour soutenir Rodric. La majeure partie du Congrès aurait soutenu les prétentions d'Erland.

— Je sais, mais les temps ont changé et l'enfant n'en est plus un. C'est maintenant un jeune homme inquiet, malade de peur. Que ce soit dû à l'influence de Guy et d'autres du même acabit ou à une maladie mentale, je l'ignore. Le roi ne pense pas comme les autres hommes. C'est le cas de tous les rois, et de Rodric plus encore. Cela peut paraître ridicule, mais il ne laissera pas les armées de l'Ouest à son oncle. Je redoute également que, quand Guy sera arrivé, il ne te les laisse pas non plus.

Borric ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Kulgan l'interrompit.

— Pardonnez-moi, Vos Grâces, mais puis-je me permettre une suggestion ? Caldric regarda Borric, qui opina. Le magicien s'éclaircit la gorge.

— Le roi laisserait-il les armées de l'Ouest au duc Brucal de Yabon ?

Les visages de Borric et de Caldric s'éclairèrent lentement, puis le duc de Crydee rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Ah, Kulgan ! hurla-t-il en frappant du poing sur la table. Si vous ne m'aviez pas si bien servi depuis que je vous connais, je dirais que vous l'avez fait ce soir. (Il se tourna vers Caldric.) Qu'en penses-tu ?

Caldric sourit pour la première fois depuis qu'il était entré dans la pièce.

— Brucal ? Ce vieux chien de guerre ? Il n'y a pas plus honnête homme dans le royaume. De plus, il ne peut nullement prétendre au trône. Même Guy n'arriverait pas à le discréditer. S'il recevait le commandement des armées...

Arutha finit pour lui :

— Il appellerait mon père comme conseiller. Il sait que père est le meilleur général de l'Ouest.

Caldric se redressa sur sa chaise, visiblement tout excité.

— Tu aurais même le commandement des armées de Yabon.

— Oui, ainsi que de LaMut, Zûn, Ylith et du reste, approuva Arutha. Caldric fit quelques pas dans la pièce.

— Je crois que ça peut marcher. Ne dites rien au roi demain. Je vais attendre le bon moment pour lui en faire la suggestion. Priez pour que Sa Majesté approuve.

Caldric prit congé et Pug entrevit pour la première fois un espoir que ce voyage ait une fin heureuse, Même Arutha, qui avait tempêté toute la semaine, semblait presque content.

Pug fut réveillé par des coups à sa porte. Il dit d'une voix ensommeillée qu'on pouvait entrer et la porte s'ouvrit. Un serviteur en livrée royale glissa un œil par l'entrebâillement.

— Monsieur, le roi exige la présence de tous les membres de la troupe ducal dans la salle du trône. Immédiatement.

Il tenait une lanterne pour éclairer Pug. Ce dernier promit qu'il arrivait tout de suite et s'habilla à la va-vite. Dehors, il faisait encore noir et le garçon avait hâte d'apprendre la cause de cette convocation surprise. Après le départ de Caldric, il avait commencé à s'inquiéter que le roi si lunatique entende parler de leur plan pour contrer le duc du Bas-Tyra.

Il sortit de sa chambre en bouclant sa ceinture. Il traversa le couloir en courant, le serviteur à côté de lui l'éclairant avec sa lanterne, car les torches et les chandelles qu'on laissait habituellement allumées le soir avaient toutes été éteintes.

Quand ils entrèrent dans la salle du trône, le duc, Arutha et Kulgan arrivaient, regardant tous Rodric avec appréhension. Le jeune homme, encore en robe de chambre, faisait les cent pas devant son trône. Le duc Caldric se tenait à côté de lui, le visage grave. La pièce était plongée dans le noir, à l'exception des lanternes portées par les serviteurs.

Dès qu'ils furent tous rassemblés devant le trône, Rodric attaqua avec rage :

— Cousin ! Savez-vous ce qu'est ceci ?

Il hurlait, en brandissant une feuille de parchemin.

Borric lui répondit qu'il l'ignorait. La voix de Rodric baissa d'un ton :

— C'est un message de Yabon ! Ce vieil imbécile de Brucal a laissé ces étrangers tsurani attaquer et détruire l'une de ses garnisons. Regardez ça ! (Il finit presque sur un cri en jetant le parchemin à Borric. Kulgan le ramassa et le tendit à son

seigneur.) Inutile, poursuivit le roi, la voix presque normale maintenant. Je vais vous dire ce qu'il y a dedans. Les envahisseurs ont attaqué les Cités libres, près de Walinor. Ils ont attaqué les forêts des elfes. Ils ont attaqué les monts de Pierre. Ils ont attaqué Crydee.

— Quelles nouvelles de Crydee ? ne put s'empêcher de demander le duc. Le roi s'arrêta et regarda Borric. Un bref instant, Pug vit une lueur de folie dans ses yeux. Il les referma brièvement, puis les rouvrit et Pug constata que le roi était redevenu lui-même. Il secoua légèrement la tête et porta les mains à ses tempes.

— Je n'ai que des nouvelles de seconde main de Brucal. Quand ces messages sont partis il y a six semaines, Crydee n'avait subi qu'une seule attaque. Votre fils Lyam a dit que la victoire était totale et qu'il avait repoussé les étrangers loin dans la forêt.

Caldric s'avança.

— Tous les rapports annoncent la même chose. Des compagnies de fantassins lourdement armés ont attaqué à la nuit, avant la fonte des neiges, prenant les garnisons par surprise. On ne sait pas grand-chose, sinon qu'une garnison de LaMutiens près des monts de Pierre a été balayée. Toutes les autres attaques semblent avoir été repoussées. (Il jeta à Borric un regard lourd de sens.) Personne n'a rapporté avoir vu de cavalerie chez les Tsurani.

— Alors il est possible que Tully ait raison et qu'ils n'aient pas de chevaux, commenta le duc de Crydee.

Le roi sembla pris d'un vertige, car il vacilla en arrière et s'assit sur son trône

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chevaux ? demanda-t-il en portant de nouveau la main à sa tempe. On envahit mon royaume. Ces créatures osent attaquer mes soldats.

Borric s'adressa au roi :

— Qu'est-ce que Votre Majesté désire que je fasse ?

— Vous voulez vraiment le savoir ? répondit le roi d'une voix suraiguë. Je voulais attendre l'arrivée de mon fidèle duc du Bas-Tyra avant de prendre une décision. Mais maintenant il me faut agir. (Il se tut et ressembla brusquement à un loup pris au

piège, les yeux brillants à la lumière des lanternes.) Je me disais que j'allais donner à Brucal le commandement des armées de l'Ouest, mais ce vieux gâteux est incapable de protéger ses propres garnisons.

Borric s'apprêta à protester pour défendre Brucal, mais Arutha, qui connaissait son père, lui prit le bras et le duc se tut.

— Borric, vous devez laisser Crydee à votre fils. Il saura se débrouiller, visiblement. C'est pour l'instant le seul qui soit ressorti victorieux d'une confrontation. (Ses yeux errèrent dans la pièce et il eut un petit ricanement. Il secoua la tête un bon moment et sa voix se fit moins frénétique.) O dieux, ces douleurs ! J'ai l'impression que ma tête va éclater. (Il ferma les yeux un bref instant.) Borric, laissez Crydee à Lyam et à Arutha. Je vous donne le commandement des armées de l'Ouest. Allez à Yabon. Brucal est attaqué de toutes parts, car la majeure partie de l'armée étrangère frappe LaMut et Zûn. Quand vous serez là-bas, demandez tout ce qui vous semblera nécessaire. Ces envahisseurs doivent être chassés de nos terres.

« Ce n'est pas la bonne heure pour partir, ajouta le roi, le visage livide et le front brillant de sueur, mais j'ai fait dire au port de préparer un navire. Vous devez appareiller tout de suite. Immédiatement. Partez, maintenant.

Le duc salua et tourna les talons.

— Je vais raccompagner Sa Majesté à ses appartements, déclara Caldric. Je vous escorterai jusqu'aux docks dès que vous serez prêts.

Le vieux chancelier aida le roi à descendre de son trône et la troupe ducale sortit de la pièce. Ils rentrèrent rapidement à leurs appartements et y trouvèrent des serviteurs déjà occupés à faire leurs bagages. Pug était tout excité. Il allait enfin rentrer chez lui.

Ils se tenaient sur la jetée, pour saluer Caldric. Pug et Meecham attendaient.

— Eh bien, gamin, lui dit le grand guerrier. On ne va pas revoir la maison de sitôt, maintenant que la guerre vient de commencer.

Pug leva les yeux vers le visage de l'homme à la terrible cicatrice qui l'avait trouvé si longtemps auparavant dans une tempête.

— Pourquoi ? Nous ne rentrons pas chez nous ? Meecham secoua la tête.

— Le prince prendra un navire à Krondor pour franchir les passes des Ténèbres afin de regagner Crydee, mais le duc va prendre un navire pour Ylith, afin de rejoindre le camp de Brucal près de LaMut. Là ou va messire Borric, Kulgan va. Et là où va mon maître, je vais. Et toi ?

Pug sentit comme un creux se former dans son estomac. Meecham avait raison. Il devait aller avec Kulgan et non à Crydee, bien qu'il sût que s'il le demandait, on lui permettrait de rentrer avec Arutha. Il se résigna à abandonner encore un peu de son enfance.

— Là où va Kulgan, je vais aussi. Meecham lui donna une tape sur l'épaule.

— Eh bien, au moins je pourrai t'apprendre à utiliser cette satanée épée que tu manies comme un balai.

Prenant peu de plaisir à cette idée, Pug lui fit un faible sourire. Ils montèrent sur le navire et partirent rapidement pour Salador, première étape de leur long voyage de retour vers l'Ouest.

Chapitre 14

L'INVASION

Il y eut beaucoup de pluie ce printemps-là. Les préparatifs de la guerre furent ralentis par la boue qui recouvrait tout. Il devait faire encore humide et froid pendant presque un mois entier avant que l'été, bref et chaud, arrive.

Le duc Brucal de Yabon et messire Borric étaient penchés au-dessus d'une table qui croulait sous les cartes. La pluie tambourinait sur le toit de la tente, dans la partie centrale du pavillon de commandement. Deux autres tentes encadraient celle-ci, servant de chambres aux deux nobles. Une épaisse fumée flottait dans la tente, à cause des lanternes et de la pipe de Kulgan. Celui-ci s'était révélé de bon conseil pour les ducs et les aidait grâce à ses pouvoirs magiques. Il était capable de deviner les sautes de vent et ses sens de sorcier lui permettaient même parfois de déceler certains mouvements de troupes des Tsurani. De plus, avec sa manie de lire tous les livres qui lui tombaient sous la main depuis des années, y compris les récits de guerre, il était devenu bon stratège et bon tacticien. Brucal désigna la carte la plus récente sur la table.

— Ils ont pris cette place-là, et celle-ci. Ils tiennent également cet endroit, malgré tous nos efforts pour les en déloger, ajouta-t-il en montrant un autre point sur la carte. Ils semblent aussi progresser en ligne de là à là. (Son doigt traça une ligne le long de la façade orientale des Tours Grises.) Il y a un plan derrière tout cela, mais je veux bien être pendu si j'arrive à comprendre lequel.

Le vieux duc semblait fatigué. Cela faisait deux mois maintenant que les combats avaient commencé partout dans le royaume et aucun des deux camps ne semblait avoir pris l'avantage.

Borric étudia la carte. Les points rouges indiquaient les places fortes tsurani : des remparts de défense en terre creusés à la main, défendus au moins par deux cents hommes chaque fois. On avait aussi indiqué en jaune les emplacements approximatifs où l'on pensait que leurs renforts se trouvaient. On savait que toute position attaquée était renforcée très rapidement, parfois en quelques minutes. Les points bleus désignaient les places fortes tenues par le royaume, mais la majeure partie des troupes de Brucal étaient installées autour de la colline où se trouvait la tente de commandement.

Au début, le royaume avait mené une guerre de mouvement, car la plupart des troupes dont les ducs disposaient appartenaient à la cavalerie. Les choses avaient changé avec l'arrivée de l'infanterie lourde et des ingénieurs de Ylith et de Tyr-Sog, qui avaient monté des fortifications permanentes et avaient ainsi rendu possible leur défense.

Borric était d'accord avec Brucal.

— Ils semblent suivre la même tactique : avancer une petite troupe, la fortifier et tenir. Ils empêchent nos soldats de passer, mais ils refusent de nous suivre quand nous nous replions. Ils agissent selon un plan. Mais lequel, je me le demande.

Un garde entra.

— Messires, il y a un elfe dehors, qui demande à vous voir.

— Qu'il entre, ordonna Brucal.

Le garde écarta un pan de la tente et un elfe entra. Ses cheveux brun roux étaient plaqués sur sa tête et sa cape dégoulinait sur le sol de la tente. Il s'inclina devant les ducs.

— Quelles nouvelles d'Elvandar ? demanda Borric.

— Ma reine vous salue. (L'elfe se tourna rapidement vers la carte et désigna la passe entre les Tours Grises au sud et les monts de Pierre au nord, un endroit que les troupes de Borric bouclaient actuellement à l'est.) Les étrangers font passer beaucoup de soldats par là. Ils se sont avancés jusqu'au bord des forêts elfiques, mais ils ne cherchent pas à y entrer. Ils ne m'ont pas facilité le passage. (Il sourit.) J'ai mené plusieurs chasses fort plaisantes pendant une bonne demi-journée. Ils courent presque aussi bien que les nains. Mais ils n'arrivaient pas à me suivre dans la forêt. (Il reporta son attention sur la carte.)

Crydee nous a fait savoir que quelques patrouilles avaient subi des escarmouches, mais rien qui soit proche du château lui-même. Les Tours Grises ne donnent aucun signe d'activité, Carse et Tulan non plus. Ils semblent se contenter de se fortifier le long de cette passe. Vos forces à l'ouest ne pourront pas vous rejoindre, elles ne pourront plus passer au travers de leurs lignes, maintenant.

— Combien sont-ils, ces étrangers ? demanda Brucal.

— Difficile à dire, mais j'en ai vu plusieurs milliers le long de cette route. (L'elfe indiqua du doigt une route qui longeait le côté septentrional de la passe, qui allait des forêts elfiques jusqu'au camp du royaume.) Ils ne s'attaquent pas aux nains des monts de Pierre, tant que ceux-ci ne s'aventurent pas au sud. Les étrangers les empêchent de passer, par contre.

— Sait-on si les Tsurani disposent d'une cavalerie ? s'enquit Borric.

— Pas pour l'instant. Les rapports ne parlent que de leur infanterie.

— L'idée du père Tully selon laquelle ils pourraient ne pas avoir de chevaux semble être fondée, commenta Kulgan.

Brucal prit un pinceau et de l'encre et inscrivit les informations sur la carte. Le magicien regardait par-dessus son épaule. Borric se tourna vers l'elfe :

— Après avoir pris un peu de repos, vous saluerez votre maîtresse de ma part et vous lui transmettez tous mes vœux de santé et de prospérité. Si vous envoyez des coursiers à l'ouest, je vous prie de porter les mêmes vœux à mes fils.

L'elfe acquiesça.

— Comme il vous plaira. Je vais rentrer tout de suite en Elvandar. Il se retourna et sortit de la tente.

Kulgan prit la parole :

— Je crois que j'ai compris. (Il montra les nouveaux points rouges sur la carte, qui formaient un demi-cercle grossier en y incluant la passe.) Les Tsurani tentent de tenir cette zone-là. Cette vallée est au centre du cercle. J'ai comme l'impression qu'ils essayent de nous empêcher d'approcher.

Les deux ducs s'étonnèrent.

— Mais dans quel but ? demanda Borric. Il n'y a rien ici qui ait une valeur stratégique. C'est comme s'ils nous poussaient à les enfermer dans cette vallée.

— C'est une tête de pont ! s'exclama brusquement Brucal. C'est comme s'ils traversaient une rivière. Ils ont pris pied de ce côté-ci de la faille, comme l'appelle le magicien. Ils n'ont comme réserves que ce que leurs hommes peuvent transporter. Ils ne contrôlent pas assez bien la zone pour se nourrir sur le terrain, alors il leur faut développer leur zone de contrôle et faire des réserves avant de lancer l'offensive. (Brucal se tourna vers le magicien.) Qu'en pensez-vous, Kulgan ? Voilà qui est davantage de votre ressort.

L'intéressé regarda la carte comme s'il essayait de deviner par magie les informations qu'elle recelait.

— Nous ne savons rien de la magie utilisée. Nous ne savons pas à quelle vitesse ils peuvent faire passer leurs hommes ou leur approvisionnement, car personne ne les a jamais vus arriver. Il est possible qu'ils aient besoin d'une zone de bonne taille, comme cette vallée. Peut-être ne peuvent-ils faire passer des troupes que pendant un temps limité.

Le duc Borric réfléchit.

— Alors nous n'avons pas le choix. Nous devons envoyer des gens voir ce qui se passe dans cette vallée.

Kulgan sourit.

— J'irai avec eux, si Votre Grâce le permet. Vos soldats n'auront probablement aucune idée de ce qu'ils verront s'il y a de la magie en jeu.

Brucal essaya d'émettre une objection, en lorgnant avec insistance l'ample tour de taille du magicien.

— Ne vous laissez pas abuser par son poids, le coupa Borric. Il monte comme un soldat. (Il se tourna vers Kulgan.) Vous devriez emmener Pug, car si l'un de vous tombait, l'autre pourrait quand même nous rapporter les nouvelles.

Kulgan ne semblait pas apprécier l'idée, mais il en comprenait l'utilité.

— Si nous frappons au niveau de la passe du Nord, puis dans cette vallée, et que nous attirons leurs forces de ce côté-ci,

une petite troupe rapide devrait pouvoir passer par là, expliqua le duc de Yabon.

Il désigna une petite passe qui, par l'est, donnait au sud de la vallée.

— C'est plutôt osé, rétorqua Borric. Cela fait si longtemps que nous dansons avec les Tsurani, en essayant de garder un front stable, que je doute qu'ils s'attendent à cela.

Le magicien suggéra de se retirer pour la soirée, car la journée du lendemain risquait d'être longue. Il ferma les yeux un bref instant, puis informa les deux chefs que la pluie allait s'arrêter et qu'il y aurait du soleil le lendemain.

Pug était enroulé dans une couverture, essayant vainement de somnoler, quand Kulgan entra dans la tente. Meecham se tenait devant le feu et préparait le repas du soir, s'efforçant d'écarter de la tambouille les crocs avides de Fantus. Le dragonnet avait retrouvé son maître une semaine auparavant, déclenchant un concert de cris chez les soldats alors qu'il survolait les tentes. Seul Meecham avait empêché un archer de planter une flèche dans le corps du malicieux dragonnet. Kulgan avait retrouvé son animal avec plaisir, mais il se déclara incapable d'expliquer comment la créature avait pu les rejoindre. Fantus était entré directement dans la tente du magicien et s'était contenté de reprendre ses vieilles habitudes, dormant à côté de Pug et volant sa pitance malgré la vigilance de Meecham.

Pug s'assit sur son lit quand le magicien ôta sa cape trempée.

— On va lancer une expédition en plein territoire tsurani, pour briser le cercle qu'ils ont refermé autour d'une petite vallée et découvrir ce qu'ils y trament. Meecham et toi allez m'accompagner là-dedans, j'aimerais que mes amis gardent mes flancs et mes arrières.

Pug était tout excité par la nouvelle. Meecham avait passé de longues heures à lui enseigner le maniement de l'épée et du bouclier et son vieux rêve de gloire militaire lui était revenu.

— Ma lame est prête à servir, Kulgan.

Meecham émit un bruit qui pouvait passer pour un rire et le magicien lui lança un regard noir.

— Bien, Pug. Mais si nous avons de la chance, nous n'aurons pas à nous battre. Nous partirons avec une troupe réduite attachée à une autre plus importante, pour faire diversion. Nous traverserons rapidement leur territoire pour découvrir ce qu'ils cachent. Puis nous reviendrons porter les nouvelles aussi vite que possible. Je bénis les dieux qui ont fait qu'ils n'aient pas de chevaux, sinon nous ne pourrions pas nous permettre de frapper un tel coup. Il va falloir que nous traversions leurs lignes avant même qu'ils ne se rendent compte que nous les avons attaqués.

— Nous pourrions peut-être faire un prisonnier, espéra le garçon.

— Ça nous changerait, répondit Meecham.

Les Tsurani s'étaient révélés des guerriers acharnés, qui préféraient la mort à la captivité.

— Nous pourrions peut-être découvrir pourquoi ils viennent sur Midkemia, hasarda Pug.

Kulgan devint pensif.

— Nous ne savons pas grand-chose de ces Tsurani. D'où viennent-ils ? Comment arrivent-ils à passer de leur monde au nôtre ? Et, comme tu viens de le faire remarquer, la question la plus contrariante, pourquoi viennent-ils ? Pourquoi envahir nos terres ?

— Pour le métal.

Le magicien et son apprenti regardèrent Meecham, qui touillait son ragoût en gardant l'œil sur Fantus.

— Ils n'ont pas de métal et ils veulent le notre. (Quand Kulgan et Pug le dévisagèrent d'un air ahuri, il secoua la tête.) Je croyais que vous aviez déjà compris, alors je n'en ai jamais parlé. (Il écarta les bols de ragoût et retira de sous son lit une flèche rouge.) Souvenir, dit-il en la tenant en l'air pour mieux la montrer. Regardez la tête. Elle est faite de la même matière que leurs épées, une sorte de bois, durci comme de l'acier. J'ai examiné plein de choses rapportées par les soldats, mais je n'ai jamais rien trouvé qui contienne du métal.

Kulgan semblait abasourdi.

— Bien entendu ! C'est si simple. Ils ont trouvé un moyen de passer de leur monde au nôtre, ont envoyé des éclaireurs et ont découvert une terre qui contenait des métaux dont eux ne disposent pas. Alors ils ont envoyé une armée d'invasion. Cela explique aussi pourquoi ils se rassemblent dans une haute vallée, dans les montagnes, plutôt qu'en bas dans la forêt. Cela leur donne accès aux... mines des nains ! (Il se releva d'un bond.) Il faut que j'en informe les ducs immédiatement. Nous devons prévenir les nains et leur dire qu'ils doivent s'attendre à des incursions dans leurs mines.

Pug s'assit pensivement tandis que Kulgan disparaissait hors de la tente.

— Meecham, pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas essayé de négocier ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Son compagnon secoua la tête.

— Les Tsurani ? D'après ce que j'ai vu, gamin, la négociation, ils ne connaissent pas. C'est un ramassis de foudres de guerre. Ces bâtards se battent comme des démons. S'ils avaient eu des chevaux, ils auraient repoussé tous nos soldats jusqu'à LaMut et ils auraient probablement brûlé la ville ensuite. Mais si nous arrivons à les épuiser en ne les lâchant pas jusqu'à ce qu'ils se fatiguent, comme font les chiens de chasse, nous finirons peut-être par régler la question. Regarde ce qui est arrivé à Kesh. Elle a perdu la moitié de Bosania, au nord, au profit du royaume juste parce que la Confédération avait épuisé l'empire en montant rébellion sur rébellion au sud.

Au bout d'un moment, Pug se dit que Kulgan ne reviendrait probablement pas avant longtemps. Il mangea seul et retourna se coucher. Meecham abandonna l'idée de protéger le repas du magicien du dragonnet et alla se coucher aussi.

Dans le noir, Pug, allongé sur le dos, regardait le toit de la tente, bercé par le bruit de la pluie et par celui des mâchoires du dragonnet en plein repas. Il glissa rapidement dans le sommeil et rêva d'un tunnel tout noir où s'éloignait une lumière vacillante.

La colonne avançait lentement sous les arbres denses, masquée par la brume. Des éclaireurs allaient et venaient

régulièrement, guettant tout signe d'embuscade tsurani. Le soleil, haut dans le ciel, plongeait la scène dans une lumière gris-vert, brouillant toute vision au-delà de quelques mètres.

En tête se tenait un jeune capitaine de l'armée de LaMut, Vandros, le fils du vieux seigneur de la ville. C'était aussi l'un des officiers les plus calmes et les plus remarquables de l'armée de Brucal.

Ils avançaient par deux. Pug se trouvait à côté d'un soldat, derrière Kulgan et Meecham. Lorsque la colonne reçut l'ordre de s'arrêter, le garçon tira sur ses rênes, puis descendit de cheval. Par-dessus son gambison, il portait une cotte de mailles légère et bien graissée, ainsi qu'un tabard des forces de LaMut, avec la tête de loup gris sur un disque bleu au centre. Son épais pantalon de laine était glissé dans ses cuissardes. Son bouclier au bras gauche et son épée à la ceinture lui donnaient le sentiment d'être un vrai soldat. La seule fausse note, c'était le heaume, un peu trop grand, qui lui donnait une apparence comique.

Le capitaine Vandros se dirigea vers Kulgan et descendit de cheval.

— Les éclaireurs ont aperçu un camp à un peu moins d'un kilomètre. Ils pensent que les gardes ne les ont pas vus. (Il sortit une carte.) Nous sommes à peu près ici. Je vais attaquer le poste adverse avec mes hommes. La cavalerie de Zûn nous apportera son soutien sur les flancs. Le lieutenant Garth dirigera votre troupe. « Vous traverserez les lignes adverses et continuerez en direction des montagnes. Nous essayerons de suivre si nous le pouvons, mais si nous ne vous avons pas rejoints au coucher du soleil, vous devrez continuer seuls.

« Ne vous arrêtez jamais, même si vous n'avancez que très lentement. Poussez vos chevaux, mais gardez-les en vie. À cheval, vous pourrez toujours distancer les étrangers, mais à pied je ne vous donne pas beaucoup de chances de rentrer. Ils courent comme des démons.

« Quand vous aurez atteint les montagnes, prenez la passe. Entrez dans la vallée une heure après le lever du soleil. La passe du Nord sera attaquée à l'aube, alors si vous atteignez la vallée sans problème, vous ne devriez guère rencontrer d'obstacles

pour rejoindre la passe en question — du moins je l'espère. Quand vous serez dans la vallée, ne vous arrêtez sous aucun prétexte. Si un homme tombe, il faudra l'abandonner. Vous avez pour mission de ramener des informations aux généraux. Maintenant, essayez de vous reposer. C'est probablement la dernière fois avant un bout de temps. Nous attaquerons dans une heure.

Il ramena son cheval en tête de file. Kulgan, Meecham et Pug s'assirent sans un mot. Le magicien ne portait pas d'armure, arguant du fait qu'elle risquait de le gêner pour pratiquer son art. Pug était plus enclin à croire qu'elle risquait d'être inconfortable du fait de la corpulence de son maître. Meecham portait une épée au côté, comme les autres, mais il avait aussi un arc assez court pour tirer à cheval. Il préférait le tir à l'arc au combat rapproché, mais Pug savait, après les longues heures d'instruction qu'il avait reçues de lui, que Meecham n'ignorait rien du maniement de l'épée.

L'heure passa lentement et Pug sentit l'excitation monter en lui, emporté par les rêves de gloire de son enfance. Il avait oublié la terreur ressentie lors du combat contre les frères des Ténèbres avant d'arriver aux Tours Grises.

On donna l'ordre de départ et ils remontèrent à cheval. Ils avancèrent doucement au début, jusqu'à ce que les Tsurani soient à portée de vue. Les arbres étaient plus clairsemés et la troupe prit de la vitesse. Quand ils débouchèrent dans la clairière, les chevaux galopaient déjà. L'ennemi avait édifié des remparts de terre pour se protéger des charges de cavalerie. Pug aperçut les heaumes colorés des Tsurani qui s'avançaient pour défendre leur camp. En chargeant, ses compagnons et lui entendirent des bruits de combat à travers les arbres, indiquant que les troupes de Zûn s'attaquaient à d'autres camps tsurani.

Le sol trembla sous le grondement des sabots des chevaux qui fonçaient droit sur le camp. Les soldats tsurani restèrent derrière leur rempart de terre et commencèrent à leur tirer dessus, sans réussir à les atteindre. Quand la première section de la colonne arriva au rempart, la seconde tourna à gauche et passa à côté du camp. Quelques Tsurani se trouvaient au-delà des fortifications et se firent faucher comme des blés. Deux

d'entre eux réussirent presque à toucher les cavaliers avec leurs grandes épées qu'ils maniaient à deux mains, mais leurs coups furent esquivés. Meecham, continuant à guider son cheval avec les genoux, les abattit d'une flèche chacun.

Pug entendit hurler un cheval derrière lui, puis il pénétra dans la forêt, écrasant les broussailles. La troupe fonça aussi vite que possible, en passant au ras des arbres, esquivant les branches basses, la scène défilant comme un kaléidoscope de verts et de bruns.

La colonne continua pendant presque une demi-heure, puis ralentit le pas car les chevaux commençaient à se fatiguer. Kulgan appela le lieutenant Garth et ils firent halte pour vérifier leur position sur la carte. En avançant lentement le reste de la journée et la nuit, ils arriveraient à l'aube à l'entrée de la passe.

Meecham regarda par-dessus les têtes de Kulgan et du lieutenant agenouillés par terre.

— Je connais cet endroit. J'y ai chassé quand j'étais petit, à l'époque où je vivais près de Hûsh.

Pug était surpris car c'était la première fois qu'il entendait Meecham parler de son passé. Il avait toujours cru que le serviteur de son maître était originaire de Crydee, aussi fut-il étonné d'apprendre qu'il avait passé sa jeunesse dans les Cités libres. De toute manière, le garçon avait du mal à imaginer Meecham jeune.

— Il existe un chemin dans les montagnes, poursuivit ce dernier, qui passe entre deux petits pics. C'est juste un sentier de chèvre, mais si nous poussons les chevaux toute la nuit, nous serons dans la vallée au lever du soleil. C'est un chemin difficile à trouver par ici, si on ne sait pas où chercher. Par la vallée, c'est presque impossible. Je parie que les Tsurani ne le connaissent pas.

Le lieutenant regarda Kulgan d'un air interrogateur. Le magicien regarda Meecham, puis décréta :

— Ça vaudrait le coup d'essayer. Nous pouvons marquer la piste pour Vandros. Si nous avançons lentement, il pourrait nous rattraper avant que nous arrivions à la vallée.

— Bien, dit le lieutenant, notre meilleur atout, c'est la mobilité, alors on avance. Meecham, où déboucherons-nous ?

Le grand homme se pencha par-dessus l'épaule du lieutenant pour désigner un point au sud de la vallée.

— Là. Si nous marchons plein ouest sur environ un kilomètre, puis tournons vers le nord, nous pourrions passer directement au cœur de la vallée. (Il suivait le chemin du doigt en continuant ses explications.) Cette vallée est très boisée au nord et au sud, avec une grande prairie au centre. S'ils ont installé un gros campement, c'est là qu'ils ont dû le monter. L'endroit est essentiellement à découvert, alors si les étrangers nous ont préparé une surprise, nous devrions pouvoir traverser leurs lignes avant même qu'ils réussissent à s'organiser suffisamment pour nous arrêter. Le passage délicat, ce sera la forêt au nord, où ils risquent d'avoir posté des garnisons. Mais si nous passons, nous pourrions rejoindre la passe du Nord.

— Tout le monde a bien compris ? demanda le lieutenant.

Comme personne ne répondit, il donna l'ordre aux hommes de faire avancer leurs chevaux et Meecham passa devant pour les guider,

Une heure avant la tombée du jour, ils arrivèrent à l'entrée de la passe, ou plutôt de ce que Meecham avait appelé, à juste titre selon Pug, un sentier de chèvre. Le lieutenant posta des gardes et donna l'ordre de desseller les chevaux. Pug frotta sa monture avec des poignées d'herbes longues, puis l'attacha. Les trente soldats s'occupèrent de leurs chevaux et de leur armure. Pug sentait que l'atmosphère était tendue. Passer à proximité du camp tsurani avait mis les soldats sur les nerfs et leur avait donné l'envie d'en découdre.

Meecham montra au garçon comment étouffer les cliquètements de son épée et de son bouclier avec des bandes de tissu prises sur leurs couvertures.

— Nous n'allons pas utiliser ce paquetage cette nuit et il n'y a rien de plus bruyant dans les collines que le métal, gamin — sauf les sabots sur la pierre.

Pug le regarda enfiler aux chevaux des chaussettes de cuir, qu'ils avaient emportées avec eux dans leurs fontes à cet effet. Le garçon se reposa jusqu'au coucher du soleil. À la lumière du crépuscule printanier, il attendit qu'on lui donne l'ordre de

seller à nouveau sa monture. Les soldats commençaient déjà à mettre les chevaux en colonne quand il termina.

Meecham et le lieutenant passèrent le long de la colonne en répétant leurs instructions aux hommes. Ils devaient avancer sur une seule file, Meecham devant, le lieutenant en deuxième position. Chacun avait sa place. Ils attachèrent une série de cordes à l'étrier gauche de chaque monture et chaque homme s'agrippa fermement à son bout de corde en menant son propre cheval. Quand tout le monde fut en position, Meecham se mit en route.

Le sentier montait en pente raide et les chevaux glissaient régulièrement. Leurs cavaliers avançaient lentement dans le noir, faisant très attention à ne pas s'écarter du chemin. De temps en temps, Meecham faisait stopper la colonne, pour partir en éclaireur. Après plusieurs arrêts, le sentier déboucha sur une étroite échancrure dans la montagne et commença à redescendre. Une heure plus tard il s'élargit et la troupe s'arrêta pour prendre du repos. On envoya deux soldats en éclaireurs avec Meecham, tandis que les autres, épuisés, mettaient pied à terre pour se dégourdir les jambes. Pug comprit que la fatigue était due autant à la tension provoquée par la nécessité de cheminer en silence qu'à l'escalade elle-même, mais cela ne calmait pas pour autant ses douleurs dans les jambes.

Ils se reposèrent trop peu à leur goût, puis repartirent. Pug trébuchait, la fatigue lui engourdissant l'esprit à tel point que le monde n'était devenu pour lui qu'une succession sans fin de pieds à mettre l'un devant l'autre. Plusieurs fois, il s'agrippa à la corde de l'étrier et se laissa littéralement traîner par le cheval devant lui.

Brusquement, Pug se rendit compte que la colonne venait de s'arrêter et qu'ils se tenaient dans une faille entre deux petites collines, surplombant le fond de la vallée. De là, il ne leur faudrait que quelques minutes pour descendre la pente à cheval.

Kulgan alla voir le garçon qui se tenait près de sa monture. Le corpulent magicien ne semblait pas particulièrement essoufflé par la balade et Pug se demanda quels muscles il pouvait bien cacher sous sa graisse.

— Comment te sens-tu, mon garçon ?

— Je survivrai, je pense, mais je crois que je ferai le reste du chemin à cheval, si ça ne vous dérange pas.

Ils parlaient à mi-voix, mais le magicien laissa quand même échapper un petit rire.

— Je comprends tout à fait. Nous allons rester ici jusqu'aux premières lueurs. Le jour devrait se lever dans un peu moins de deux heures. Je te suggère de dormir un peu, car après nous ne pourrons plus nous arrêter.

Pug acquiesça et se coucha sans un mot. Il se servit de son bouclier comme coussin et plongea dans un profond sommeil avant même que le magicien ait eu le temps de s'éloigner. Il ne se réveilla même pas quand Meecham vint enlever les chaussettes de cuir de son cheval.

Pug se réveilla quand on le secoua tout doucement. Il avait l'impression de n'avoir fermé les yeux que quelques instants. Meecham était accroupi devant lui et lui tendait quelque chose.

— Tiens, gamin. Mange ça.

Pug le prit. C'était du pain moelleux avec un goût de noisette. Deux bouchées plus tard, il commença à se sentir mieux.

— Mange vite, recommanda Meecham, car nous partons dans quelques minutes.

Il rejoignit le lieutenant et le magicien. Pug finit son pain et remonta sur son cheval. Il n'avait plus mal aux jambes et dès qu'il fut de nouveau en selle, il eut hâte de repartir.

Le lieutenant tourna sa monture face aux hommes.

— Nous allons partir vers l'ouest. À mon commandement, nous tournerons vers le nord. Ne vous battez que si l'on vous attaque. Nous avons pour mission de rentrer avec des informations sur les Tsurani. Si un homme tombe, nous ne pourrons pas nous arrêter. Si vous êtes séparés des autres, revenez comme vous pouvez. Essayez de vous rappeler tout ce que vous verrez, car vous serez peut-être le seul à rapporter quelque chose aux ducs. Que les dieux vous protègent tous.

Plusieurs soldats adressèrent des prières rapides à diverses divinités, essentiellement à Tith-Onanka, le dieu de la Guerre, puis la colonne s'ébranla. Elle descendit la colline et arriva en bas dans la vallée. Le soleil pointait derrière les soldats sur la

crête des collines, baignant le paysage d'une lumière rose. Au pied des collines, ils traversèrent un petit gué et passèrent sur une plaine couverte d'herbes hautes. Loin devant se trouvait un bosquet et ils en voyaient un autre à l'horizon. Au nord de la vallée s'élevait la fumée de plusieurs feux de camp. L'ennemi était donc bien là, se dit Pug, et d'après la fumée, ils devaient être très nombreux. Il espéra que Meecham ne s'était pas trompé et qu'ils étaient tous cantonnés à découvert, là où les soldats du royaume auraient des chances raisonnables de les distancer.

Au bout d'un moment, le lieutenant fit passer le mot et tout le monde tourna en direction du nord. Ils restèrent au trot, afin de garder les chevaux en état pour plus tard, quand ils en auraient vraiment besoin.

Pug crut apercevoir des taches de couleur dans les arbres devant ses compagnons, alors qu'ils pénétraient dans le bois au sud de la vallée, mais il n'en était pas certain. Un cri s'éleva quand ils entrèrent sous les arbres.

— Bon, ils nous ont vus ! hurla le lieutenant, Au galop, restez groupés !

Il talonna sa monture. Bientôt toute la troupe fonçait vers les bois en écrasant tout sur son passage. Pug vit les chevaux devant lui tourner à gauche et il les suivit ; les arbres étaient plus clairsemés de ce côté. Les voix se firent plus fortes quand ils passèrent les premiers arbres à toute allure. Il tenta d'accoutumer ses yeux à la pénombre du sous-bois. Il espérait que sa monture voyait mieux que lui, sans quoi il risquait de percuter un tronc.

Le cheval, rapide et entraîné au combat, fonçait dans la forêt. Pug commença à apercevoir des éclairs de couleur entre les branches. Les Tsurani coururent pour intercepter les soldats mais, obligés de zigzaguer entre les arbres, ils n'y parvinrent pas. Les cavaliers du royaume traversaient les bois trop vite pour que les Tsurani puissent s'organiser. Pug savait que l'avantage de la surprise ne durerait pas très longtemps. Ils faisaient trop de bruit pour que l'ennemi ne réalise pas ce qui était en train d'arriver.

Leur course folle à travers bois les conduisit à une autre clairière où quelques soldats tsurani les attendaient de pied ferme. Les cavaliers chargèrent et la plupart des défenseurs s'écartèrent pour éviter de se faire piétiner. L'un d'entre eux tint bon, malgré la terreur qui se lisait sur son visage, et abattit à deux mains son épée bleue. Un cheval hennit et son cavalier fut projeté en avant quand la lame sectionna la jambe droite de l'animal. Pug perdit le combat de vue en passant rapidement à proximité.

Une flèche fila par-dessus son épaule en bourdonnant comme une abeille furieuse. Il se pencha contre le garrot de son cheval pour laisser aux archers le moins de surface possible à toucher. Devant lui, un soldat tomba à la renverse, une flèche rouge en travers de la gorge.

Ils se retrouvèrent rapidement hors de portée d'arc et foncèrent vers un rempart de terre érigé sur une vieille route qui venait des mines au sud. Des centaines de silhouettes de couleurs vives se tenaient derrière. Le lieutenant fit signe de les contourner par l'ouest.

Dès qu'ils comprirent que les cavaliers passeraient à côté du rempart sans le prendre de front, plusieurs archers tsurani descendirent de la route et coururent les intercepter. Quand ils arrivèrent à portée de tir, le ciel s'emplit de flèches rouges et bleues. Pug entendit un cheval hennir, mais il ne vit ni l'animal qui s'était fait frapper, ni son cavalier.

Ils se retrouvèrent rapidement hors d'atteinte des archers et pénétrèrent dans un nouveau bouquet d'arbres touffus. Le lieutenant fit ralentir sa monture un moment et hurla :

— D'ici, on part droit vers le nord. Nous sommes presque arrivés à la prairie, donc nous ne serons plus couverts. La vitesse est notre seule alliée. Dès que vous atteindrez les bois au nord, continuez tout droit. Nos forces devraient avoir réussi à dégager un chemin ; si nous parvenons à passer ces forêts, nous devrions être sortis d'affaire.

Meecham pensait que les bois devaient s'étendre sur quatre ou cinq kilomètres. A la sortie, il restait environ cinq kilomètres de terrain à découvert avant d'atteindre la passe du Nord dans les collines.

Ils ralentirent, pour reposer leurs chevaux autant que possible. Ils voyaient les petites silhouettes des Tsurani derrière eux qui les poursuivaient, mais ils ne réussiraient jamais à les rattraper avant que les chevaux repartent au galop. Les arbres de la forêt, droit devant, grandissaient de minute en minute sur l'horizon. Pug sentait les yeux qui les épiaient là-bas en les attendant.

— Quand nous serons à portée de tir, filez aussi vite que vous pourrez, cria le lieutenant.

Pug vit les soldats tirer l'épée et préparer leur arc. Il dégaina et continua au trot en direction des arbres, mal à l'aise, l'arme serrée dans la main droite.

Soudain, les flèches commencèrent à pleuvoir. Pug en sentit une ricocher sur son heaume, lui renvoyant la tête en arrière et lui faisant monter les larmes aux yeux. Il poussa son cheval à l'aveuglette, en essayant de cligner des yeux pour s'éclaircir la vue. Il garda fermement son bouclier au bras gauche et son épée à la main droite. Quand il réussit enfin à y voir plus clair, il se trouvait déjà sous les frondaisons. Il dirigea son cheval dans la forêt avec les genoux.

Un soldat vêtu de jaune jaillit de derrière un arbre et tenta de frapper le garçon. Celui-ci para le coup avec son bouclier, ce qui lui engourdit le bras gauche tout entier. Il frappa le soldat à son tour, mais le Tsurani sauta en arrière et le coup manqua son but. Pug pressa son cheval, avant que le soldat ne se remette en position pour attaquer. Tout autour, la forêt résonnait de bruits de combat. Il avait du mal à distinguer les autres cavaliers entre les arbres.

Plusieurs fois, il piétina des soldats tsurani qui essayaient de lui bloquer le passage. Une fois, l'un d'eux tenta de lui prendre ses rênes, mais Pug le repoussa en frappant son heaume en forme de casserole. Le garçon avait l'impression d'être lancé dans un jeu de cache-cache complètement fou, où des fantassins jaillissaient d'un arbre sur deux.

Il éprouva soudain une vive douleur à la joue droite. Il y porta le dos de sa main en repartant au galop sous les frondaisons. Sa joue était humide et quand il retira sa main, il

vit du sang dessus. Il trouva cela curieux. Il n'avait même pas entendu venir la flèche qui l'avait touché.

Il renversa deux autres soldats grâce à son cheval. Soudain, il jaillit hors de la forêt et fut assailli par une série d'images confuses. Il ralentit un moment pour bien comprendre la scène. À moins de cent mètres à l'ouest de l'endroit par lequel il était sorti, se trouvait une grande machine d'environ trente mètres de long avec des piquets de six mètres de haut à chaque bout. Un grand nombre de personnes l'entourait — les premiers Tsurani sans armure que voyait Pug. Ces gens portaient de longues robes noires et étaient complètement désarmés. Entre les piquets ondulait une brume grise scintillante comme celle qui était apparue dans la chambre de Kulgan, au travers de laquelle on ne voyait rien. De cette brume sortaient deux bêtes grises trapues à six pattes qui tiraient un chariot, menées par des soldats en armure rouge. Plusieurs autres chariots étaient installés près des machines tandis que quelques-unes de ces étranges bêtes paissaient un peu plus loin.

A quelque distance de là, dans la prairie, s'étalait un énorme campement, avec d'innombrables tentes. Des bannières vives couvertes de symboles étranges flottaient dans le vent et la fumée acre des feux de camp portée par la brise picota les narines de Pug.

D'autres cavaliers sortaient des arbres. Le garçon relança son cheval au galop en s'éloignant de l'étrange machine. Les bêtes à six pattes relevèrent la tête et s'écartèrent sans hâte du chemin des chevaux.

L'un des hommes en robe noire courut au-devant des cavaliers. Il s'arrêta et les regarda passer à côté de lui. Pug entra perçut son visage, soigneusement rasé. Ses lèvres murmuraient et ses yeux restaient fixés sur quelque chose derrière le garçon. Ce dernier entendit un hurlement et s'aperçut, en regardant derrière lui, que l'un des cavaliers était à terre, son cheval figé sur place comme une statue. Pug eut à peine le temps de se détourner que plusieurs gardes se précipitaient déjà sur l'homme pour le maîtriser. Dès qu'il eut dépassé la machine, il vit une série de grandes tentes colorées à sa gauche. Devant lui, la voie était libre.

Pug aperçut Kulgan et tira sur ses rênes pour s'approcher du magicien. Les autres cavaliers se trouvaient à trente mètres sur sa droite. Comme ils s'éloignaient au galop, Kulgan hurla quelque chose au garçon, mais celui-ci n'arriva pas à saisir ses mots. Le magicien fit un signe vers son visage, puis désigna Pug, qui comprit brusquement que son maître lui demandait s'il allait bien. Pug agita son épée et sourit. Kulgan sourit aussi.

Soudain, à environ une centaine de mètres devant eux, un bourdonnement résonna dans l'air et un homme en robe noire apparut, comme jaillissant de nulle part. Le cheval de Kulgan lui fonçait dessus, mais l'homme pointait vers le magicien un étrange objet qu'il tenait à la main.

L'air crépita d'énergie. Le cheval de Kulgan hennit et tomba comme si une arme l'avait abattu. Le gros magicien passa par-dessus la tête de sa monture et tomba à terre, l'épaule en avant. Avec une étonnante agilité, il roula sur lui-même et se remit debout, pour se jeter sur l'homme en robe noire.

Bien qu'il ait reçu l'ordre de continuer, Pug tira sur ses rênes et fit faire volte-face à son cheval avant de se précipiter vers son maître, qui était assis sur la poitrine du petit homme. Ils luttèrent en se tenant les poignets. Pug les vit, les yeux rivés à ceux de l'autre, pour confronter leur volonté. Kulgan avait déjà expliqué à son apprenti cet étrange pouvoir mental. C'était une manière qu'avaient les magiciens de plier la volonté d'un autre à la leur. Cela demandait beaucoup de concentration et était extrêmement dangereux. Pug sauta de selle et se précipita vers les deux hommes occupés à se battre. Avec le plat de son épée, il frappa la silhouette en robe noire à la tempe. L'homme s'effondra, inconscient.

Kulgan se remit debout en vacillant.

— Merci, Pug. Je ne crois pas que j'aurais réussi à le vaincre. Je n'avais jamais été confronté à une telle puissance mentale. (Il regarda son cheval qui frémissait au sol.) Il n'y a plus rien à faire. (Il se tourna vers Pug.) Ecoute-moi bien, car tu vas devoir tout expliquer à messire Borric. A la vitesse où ce chariot jaillissait de la faille, j'estime qu'ils peuvent faire sortir plusieurs centaines de personnes par jour, peut-être même beaucoup plus. Dis au duc qu'il serait suicidaire de s'attaquer à

cette machine. Leurs mages sont trop puissants. Je ne pense pas que messire Borric puisse détruire la machine qu'ils utilisent pour maintenir la faille. Si j'avais le temps de l'étudier... Il doit faire appel à des renforts de Krondor, peut-être même de l'Est.

Pug attrapa son maître par le bras.

— Je ne me rappellerai jamais tout ça. Nous irons tous les deux.

Kulgan essaya de protester mais il était trop faible pour empêcher le garçon de le tirer vers son cheval. Sans faire attention aux objections du magicien, Pug le poussa en selle. Il hésita un moment, voyant que l'animal était fatigué, puis prit sa décision.

— S'il doit nous porter tous les deux, il ne pourra pas tenir, Kulgan, hurla-t-il en donnant une claque sur la croupe de l'animal. J'en trouverai un autre.

Pug regarda autour de lui dès que le cheval de Kulgan fut parti. Une monture passa, sans cavalier, à moins de six mètres de lui. Mais quand il s'approcha, l'animal décampa. Pug jura, se retourna et se retrouva face au Tsurani en robe noire qui se relevait. L'homme semblait faible et désorienté et Pug lui fonça dessus. Il n'avait plus qu'une pensée en tête : faire un prisonnier, et un magicien tsurani de surcroît, à en juger par les apparences. Le garçon le prit par surprise et le renversa.

L'homme rampa à reculons, terrifié, en voyant Pug lever son épée d'un air menaçant. Puis il avança la main dans un geste que le garçon prit pour une marque de soumission, si bien qu'il hésita. Soudain, une vague de douleur transperça Pug et faillit le faire tomber à la renverse. Il fit quelques pas en vacillant et aperçut, malgré la douleur, une silhouette familière qui chevauchait vers lui en l'appelant par son nom.

Pug secoua la tête et soudain la douleur disparut. Meecham galopait vers lui et le garçon se dit que le chasseur devrait pouvoir ramener le Tsurani au camp du duc s'il arrivait à l'empêcher de s'enfuir. Oubliant sa douleur, il fit volte-face et se jeta sur le Tsurani encore à terre. Le visage du magicien se figea de stupeur en voyant le garçon revenir à la charge. Pug entendit Meecham l'appeler, mais il refusa de quitter le Tsurani des yeux.

Plusieurs soldats tsurani accoururent dans la plaine pour venir au secours de leur magicien effondré, mais Pug n'était plus qu'à quelques mètres de lui et Meecham allait arriver d'un instant à l'autre.

Le magicien se releva d'un bond et chercha frénétiquement quelque chose dans sa robe. Il en sortit un petit appareil, qu'il activa. L'objet émit un bourdonnement très fort. Pug s'élança vers le Tsurani, pour lui arracher l'appareil des mains, quelle que fût son utilité. Le bourdonnement s'intensifia et le garçon entendit Meecham crier son nom lorsqu'il frappa le magicien, en lui enfonçant son épaule dans le ventre.

Soudain, le monde explosa en lumières bleues et blanches et Pug se sentit tomber du haut d'un arc-en-ciel de couleurs dans un puits de ténèbres.

Pug ouvrit les yeux. Il mit un moment à ne plus voir flou, car tout ce qui était devant lui semblait clignoter constamment. Puis il se réveilla complètement et réalisa qu'il faisait encore nuit. Les clignotements provenaient de feux qui se trouvaient à quelque distance de l'endroit où il était allongé. Il essaya de s'asseoir et découvrit qu'il avait les mains liées derrière le dos. Un grognement s'éleva à côté de lui. À la faible lumière des feux, il distingua les traits d'un cavalier LaMutien allongé à deux mètres de lui. Lui aussi était ligoté. Il avait les traits tirés et une vilaine cicatrice lui zébrait la joue, couverte d'une épaisse croûte de sang séché.

Pug fut distrait par des gens qui parlaient à voix basse derrière lui. Il roula sur lui-même et vit que deux gardes tsurani en armure bleue les surveillaient. Il y avait encore d'autres prisonniers. Les deux étrangers parlaient dans leur langue bizarre et musicale. L'un d'entre eux remarqua le mouvement de Pug et dit quelque chose à l'autre, qui acquiesça et partit rapidement.

Un moment plus tard, il revenait avec un autre soldat, cette fois-ci en armure jaune et rouge, avec une grande crête sur le heaume. Celui-ci donna l'ordre aux deux gardes de remettre Pug debout, ce qu'ils firent, avec rudesse. Le nouvel arrivant se campa devant le garçon et le scruta de la tête aux pieds. Il avait

des cheveux noirs touffus et de grands yeux étirés vers le haut, comme Pug en avait déjà vu sur le champ de bataille chez les morts tsurani. Il avait également les pommettes plates et le front large. À la lueur des feux, sa peau prenait une teinte presque dorée.

Hormis leur petite taille, la plupart des soldats tsurani auraient pu passer pour des citoyens de l'une des nombreuses nations de Midkemia. Mais ces « hommes dorés », comme les appelait Pug, ressemblaient à des marchands de Kesh qu'il avait vus à Crydee des années plus tôt et qui venaient de la lointaine ville de Shing Lai.

L'officier inspecta les vêtements du garçon. Puis il mit un genou en terre et examina les bottes que Pug portait aux pieds. Il se releva et aboya un ordre au soldat qui était allé le chercher. Ce dernier salua et se tourna vers Pug. Il attrapa le garçon ligoté et le tira à travers le camp tsurani en zigzaguant entre les tentes.

Au centre du camp, de longues bannières flottaient sur des pavillons qui se dressaient en cercle autour d'une grande tente. Ces oriflammes portaient tous des dessins étranges représentant des créatures d'un autre monde, peintes de couleurs vives. Plusieurs arboraient également des glyphes inconnus du garçon. Ce fut là que l'on amena Pug, en le poussant et en le tirant, au beau milieu d'une centaine de soldats tsurani assis en silence et occupés à polir leur armure de cuir et à réparer leurs armes. Plusieurs d'entre eux le regardèrent passer, mais il ne régnait pas dans ce camp le bruit et l'animation que Pug avait l'habitude de voir dans sa propre armée. Ce n'étaient pas seulement ces surprenantes bannières pleines de couleurs qui donnaient aux lieux leur étrangeté. Le garçon essaya de noter le plus de détails possible. Ainsi, s'il réussissait à s'échapper et à faire un rapport, il pourrait donner des éléments utiles au duc Borric. Cependant, ses sens le trahissaient devant tant d'images si inhabituelles. Il ne savait pas ce qui pouvait avoir de l'importance dans tout ce qu'il voyait.

À l'entrée de la grande tente, le garde qui amenait Pug fut interpellé par deux autres, qui portaient une armure noir et orange. Ils échangèrent quelques mots avant de rabattre un pan

de la tente pour jeter Pug à l'intérieur. Il tomba en avant sur une haute pile de fourrures et de tapis. De l'endroit où il se trouvait, le garçon aperçut encore d'autres bannières qui ornaient les parois de la tente. Celle-ci était de riche facture, avec des tentures, des coussins et d'épaisses couvertures en soie.

Des mains le relevèrent rudement, ce qui lui permit de se rendre compte que plusieurs hommes le regardaient. Tous étaient vêtus de l'armure criarde des officiers tsurani, sauf deux individus assis sur une estrade surélevée couverte de coussins. Le premier portait une simple robe noire dont il avait repoussé la capuche en arrière, révélant un visage fin et pâle, un crâne chauve — un magicien tsurani. L'autre portait une robe orange visiblement très coûteuse, bordée de noir et coupée sous les genoux et les coudes, visiblement faite pour être confortable. Pug devina à son apparence noueuse et musclée et à ses nombreuses cicatrices que cet homme devait être un guerrier qui s'était défait de son armure pour la nuit.

L'homme en noir dit quelques mots aux autres dans un langage aigu et planant. Personne ne répondit, mais l'homme en robe orange hocha la tête. La grande tente n'était éclairée que par un unique brasero près duquel se trouvaient les deux hommes sur l'estrade. Le maigre en robe noire se pencha en avant sans se lever et la lumière du brasier éclaira son visage, lui donnant un aspect tout à fait démoniaque. Il s'exprima de façon hésitante et avec un fort accent :

— Je connaître... mal... votre langage. Toi comprendre ?

Pug acquiesça, le cœur battant et l'esprit en ébullition. L'entraînement de Kulgan commençait à prendre le pas sur ses émotions. Tout d'abord il se calma, dissipant la brume qui envahissait son esprit. Puis il étendit le champ de ses perceptions, instinctivement, à la recherche de toutes les informations disponibles, de toute bribe de connaissance qui puisse lui permettre d'augmenter ses chances de survie. Le soldat le plus près de la porte semblait détendu, allongé sur une pile de coussins, le bras gauche derrière la tête, ne surveillant le captif qu'à moitié. Mais Pug remarqua que son autre main ne s'écartait jamais de plus de quelques centimètres de la poignée d'une dague inquiétante qu'il portait à la ceinture. Un bref éclat

de lumière sur la laque révéla la présence d'une autre poignée de dague, qui sortait très légèrement de sous un coussin au niveau du coude droit de l'homme en orange.

L'homme en noir poursuivit, lentement :

— Écoute, car je dire toi une chose. Après toi avoir questions. Si toi mentir, toi mourir. Lentement. Comprendre ?

Pug opina. Il n'en doutait absolument pas. Son interlocuteur désigna son compagnon en robe orange.

— Cet homme, être un... grand homme. Il être... puissant homme. Il être... (L'individu utilisa un mot que Pug ne comprit pas. Le garçon secoua la tête.) Lui grande famille... Minwanabi. Lui deuxième après... (Il chercha ses mots, puis fit un cercle de sa main, comme s'il englobait tous les hommes de la tente, les officiers.)... homme qui dirige.

Pug opina et suggéra d'une voix douce :

— Votre seigneur ?

Les yeux du magicien se plissèrent, comme s'il s'apprêtait à dire à Pug qu'il n'avait pas à prendre la parole si on ne le lui demandait pas. Cependant, au lieu de cela, il s'arrêta et acquiesça :

— Oui. Seigneur de guerre. Nous ici par volonté sienne. Celui-ci second du seigneur de guerre. (Il montra l'individu vêtu d'orange qui observait la scène, impassible.) Vous rien pour cet homme.

Il était évident que l'homme se sentait frustré de ne pouvoir expliquer son propos. Visiblement, ce seigneur représentait quelque chose de bien particulier pour son peuple et l'homme qui servait de traducteur s'efforçait de le faire comprendre à Pug.

Le seigneur coupa le magicien et lui dit plusieurs choses avant de faire un signe de tête en direction de Pug. Le chauve opina et se tourna de nouveau vers le garçon :

— Toi être seigneur ?

Pug, étonné, bégaya un non. Le magicien acquiesça et traduisit. Son seigneur lui dit autre chose. Le traducteur regarda le garçon :

— Toi porter vêtements comme seigneur, vrai ?

Pug acquiesça, car sa tunique était de meilleure facture que celles des soldats. Il essaya d'expliquer sa position de membre de la cour ducale. Au bout de plusieurs tentatives, il se résigna à ce qu'ils le prennent pour une sorte de serviteur haut placé,

Le magicien prit un petit objet et le tendit à Pug. Ce dernier hésita un moment, puis se pencha et le prit. C'était un cube de matière cristalline, veiné de rose. Au bout de quelques instants, le cube commença à luire d'une douce lumière rose au creux de sa main. L'homme en orange donna un ordre et le magicien traduisit :

— Ce seigneur dire, combien hommes passer... Il ne trouva pas ses mots et fit un signe.

Pug n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, ni de la direction que désignait le mage.

— Je ne sais pas où je suis, répondit-il. J'étais inconscient quand on m'a amené ici.

Le magicien réfléchit un instant, puis se leva.

— Ce côté, dit-il en montrant une direction à angle droit par rapport à celle qu'il venait juste de montrer. Grande montagne, plus haute que les autres. Ce côté. (Il déplaça légèrement la main.) Dans ciel, cinq feux, comme ça.

Ses mains tracèrent quelque chose en l'air. Au bout d'un moment, Pug comprit. L'homme avait montré les monts de Pierre et l'endroit où se situait la constellation des Cinq Joyaux. Il se trouvait dans la vallée. La passe indiquée était celle qu'ils voulaient prendre pour s'échapper.

— Je... en fait, je ne sais pas combien d'hommes sont passés.

Le magicien regarda avec attention le cube que Pug tenait à la main et qui continuait à luire de la même lumière rose.

— Bien, toi dire vrai.

Pug comprit alors qu'il tenait une espèce d'artefact qui informerait ses ravisseurs de toute tentative de mensonge de sa part. Il sentit le désespoir l'envahir, car il savait qu'il n'avait qu'une seule chance de rester en vie, en trahissant sa patrie.

Le magicien lui posa plusieurs questions sur la nature des armées qui se trouvaient en dehors de la vallée. N'ayant pas participé aux réunions stratégiques, Pug ne put répondre à la

plupart. Les questions prirent une tournure plus générale, concernant la vie sur Midkemia, qui semblait fasciner les Tsurani.

L'interrogatoire se poursuivit durant plusieurs heures. Pug se sentit mal en plusieurs occasions, à cause de son angoisse et de son épuisement. Une fois on lui fit boire une boisson forte, qui lui rendit un peu de son énergie, mais qui le laissa légèrement ivre.

Il répondit à toutes les questions. À plusieurs reprises, il réussit à contourner la vérité en ne donnant qu'une partie des informations, sans jamais dire quoi que ce soit volontairement. Il se rendait bien compte que le seigneur et le magicien s'irritaient d'être confrontés à des réponses incomplètes ou complexes. Finalement, le seigneur mit fin à l'interrogatoire et les gardes tirèrent Pug au-dehors. Le magicien les suivit.

A l'extérieur de la tente, il vint se camper devant Pug,

— Mon seigneur dire : « Je croire ce serviteur, il être... » (Il chercha ses mots.) « Il être rusé. » Mon seigneur pas haïr serviteurs rusés, car ils travailler bien. Mais seigneur croire toi trop rusé. Il dire moi de je dire toi faire attention, car toi être maintenant esclave. Esclave rusé pouvoir vivre longtemps. Esclave trop rusé mourir vite si... (Il chercha encore. Puis un sourire se dessina sur son visage.) Si il avoir bonne for... fortune. Oui, bon mot. (Il fit rouler le mot sur sa langue une fois de plus, comme s'il le savourait.) Fortune.

Les gardes ramenèrent Pug à l'endroit où l'on parquait les prisonniers et le laissèrent seul avec ses pensées. Le garçon regarda autour de lui et vit que quelques autres captifs étaient réveillés. La plupart semblaient confus et découragés. L'un d'eux pleurait ouvertement. Pug tourna les yeux vers le ciel et vit les montagnes rosir doucement à l'est, à l'approche de l'aube.

Chapitre 15

CONFLITS

La pluie tombait sans arrêt.

Blotti à l'entrée d'une caverne se trouvait un groupe de nains assis autour d'un petit feu de camp, leurs visages éclairés par la seule grisaille du jour. Dolgan tirait sur sa pipe tandis que ses compagnons fourbissaient leur armure, réparant les coupures faites dans le cuir, nettoyant et graissant le métal. Une marmite de ragoût mijotait sur le feu.

Tomas était assis au fond de la caverne, l'épée en travers des genoux. Il regardait les autres sans les voir, les yeux fixés dans le lointain.

Par sept fois les nains des Tours Grises s'étaient portés contre les envahisseurs et par sept fois ils leur avaient infligé de lourdes pertes. Mais chaque fois il restait clair que le nombre des Tsurani ne diminuait pas. De nombreux nains étaient morts en faisant chèrement payer leur vie, mais ce prix était plus cher encore pour les familles des Tours Grises. Les nains vivaient très vieux, mais avaient peu d'enfants et se reproduisaient moins vite que les humains. Chaque mort affaiblissait la race bien plus que n'auraient pu l'envisager les hommes.

Chaque fois que les nains s'étaient rassemblés pour attaquer la vallée en passant par les mines, Tomas avait participé à l'assaut. Son heaume d'or servait de signe de ralliement pour les nains. Son épée d'or passait au-dessus de la mêlée, puis s'abattait et semait la mort dans les rangs ennemis. Au combat, le garçon de château se transformait en symbole de puissance guerrière, en héros dont la simple présence sur le champ de bataille frappait les Tsurani de terreur. Si, après avoir fait fuir l'âme en peine, il lui restait le moindre doute sur la

nature magique de ses armes et de son armure, Tomas ne se posa plus aucune question dès son premier combat avec elles.

Les nains avaient monté une troupe d'une trentaine de combattants à Caldara et s'étaient avancés dans les mines jusqu'à l'entrée méridionale de la vallée tenue par les Tsurani. Non loin des mines, ils avaient pris par surprise une patrouille ennemie et avaient tué tout le monde. Mais, lors du combat, Tomas avait été séparé de ses compagnons par trois guerriers tsurani. Comme ces derniers se précipitaient sur lui, épées dressées, le garçon avait senti une force étrange le posséder. Dans une folle acrobatie, il en avait balayé deux d'un seul coup d'épée en plongeant entre eux. Le troisième, il l'avait rapidement cueilli par-derrière avant même qu'il puisse comprendre la manœuvre.

Après le combat, Tomas avait ressenti une joie profonde qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant, mêlée d'une sorte de peur. En rentrant de la bataille, il avait l'impression de déborder d'une énergie inconnue.

Par la suite, à chaque bataille, il avait retrouvé le même pouvoir et le même génie pour les armes. Mais cette joie s'était changée en besoin. De plus, lors des deux derniers combats, il avait commencé à avoir des visions. Aujourd'hui, les visions lui parvenaient pour la première fois en état d'éveil. Elles étaient transparentes, comme une image en surimpression.

Il voyait les nains et la forêt. Mais superposée à cela, il distinguait une autre scène où se mêlaient des gens morts depuis longtemps et des lieux qui avaient disparu de la mémoire des vivants — des salles couvertes d'or illuminées par des torches dont l'éclat dansait sur de la vaisselle en cristal. Les convives levaient à leurs lèvres ornées d'un sourire étrange des verres qui n'avaient jamais connu le contact d'une main humaine. De grands seigneurs appartenant à une race morte depuis longtemps banquettaient sous ses yeux. Ils lui semblaient à la fois étranges et familiers, humains d'apparence, mais avec des oreilles et des yeux d'elfes. Ils étaient grands comme ces derniers, mais aussi plus larges d'épaules et ils avaient les bras plus épais. Leurs femmes étaient belles, mais d'une beauté déroutante.

Le rêve prit plus de forme et de substance et plus de vie que tout ce qu'il avait ressenti jusque-là. Tomas essaya de mieux distinguer les rires lointains, la musique et les paroles de ces gens.

La voix de Dolgan le sortit de sa rêverie.

— Tu veux manger quelque chose, gamin ?

Seule une partie de lui-même fut capable de répondre, de se lever et de traverser l'espace qui le séparait des nains pour aller prendre le bol de ragoût qu'on lui tendait. Quand sa main toucha le bol, la vision se dissipa et le garçon secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— Ça va, Tomas ?

Ce dernier s'assit lentement et contempla un moment son ami.

— Je ne suis pas sûr, avoua-t-il avec hésitation. Il y a quelque chose de bizarre. Je... je ne suis pas vraiment sûr. Je dois juste être fatigué, je suppose.

Dolgan regarda le garçon. Les ravages du combat se lisaient sur son visage encore jeune et lui donnaient déjà plus l'air d'un homme que d'un enfant. Mais un autre phénomène marquait Tomas en plus de la guerre. Dolgan n'avait pas encore réussi à déterminer si ce changement était bon ou mauvais, ni même si on pouvait le considérer en ces termes. Six mois passés en compagnie de Tomas ne lui avaient pas suffi pour parvenir à une conclusion.

Depuis qu'il avait revêtu l'armure offerte par le dragon, le garçon... non, le jeune homme était devenu un combattant digne d'une légende. Il prenait du poids, même si la nourriture manquait parfois. C'était comme si quelque chose faisait en sorte que l'armure lui aille. Ses traits également se modelaient de façon étrange. Son nez était devenu un peu plus anguleux, plus fin qu'auparavant. Ses sourcils s'arquaient davantage tandis que ses yeux paraissaient plus enfoncés. Il restait toujours Tomas, mais il avait légèrement changé, comme s'il revêtait l'expression d'un autre.

Dolgan tira longuement sur sa pipe et regarda le tabard blanc que portait le garçon. Par sept fois, il s'était rendu au combat sans jamais se faire une seule tache. Le sang, la

poussière et les autres salissures ne tenaient pas sur ce tissu. Quant à la gravure du dragon d'or, elle brillait comme au jour où ils l'avaient trouvée. Il en allait de même du bouclier qui avait reçu plusieurs chocs sans même récolter une éraflure. Les nains restaient circonspects là-dessus, car longtemps auparavant, leur peuple avait utilisé la magie pour façonner des armes puissantes. Mais ils sentaient autre chose à l'œuvre. Ils attendraient d'en voir les effets réels avant de juger.

Ils finissaient leur maigre repas lorsque l'un des nains qui montaient la garde à l'extérieur du campement se présenta dans la clairière, devant l'entrée de la caverne.

— On vient, les prévint-il.

Les nains prirent rapidement leurs armes et se tinrent prêts. Cependant, à la place de ces soldats tsurani étrangement armés, ce fut un homme vêtu de la cape et de la tunique gris sombre des rangers du Natal qui apparut, seul. Il s'avança directement au centre de la clairière et déclara d'une voix éraillée par des jours de course à travers les forêts humides :

— Salut à toi, Dolgan des Tours Grises. Le chef nain s'avança.

— Salut à toi, Grimsworth du Natal.

Les rangers servaient d'éclaireurs et de messagers depuis que les envahisseurs avaient pris la cité libre de Walinor. L'homme entra à l'intérieur de la caverne et s'assit.

— Quelles sont les nouvelles ? demanda Dolgan tandis que l'on donnait au ranger un bol de ragoût.

— Mauvaises, j'en ai peur, répondit-il entre deux bouchées. Les envahisseurs ont avancé le front à l'extérieur de la vallée, au nord-est vers LaMut. Ils ont envoyé des renforts à Walinor qui représente désormais une enclave ennemie entre les Cités libres et le royaume. Ils avaient déjà assailli par trois fois le campement principal du royaume quand je suis parti il y a deux semaines et ils ont probablement recommencé. Ils attaquent les patrouilles de Crydee. On pense qu'ils ne vont pas tarder à lancer un assaut de votre côté.

Dolgan prit un air perplexe.

— Pourquoi les ducs penseraient-ils cela ? Nos éclaireurs n'ont pas décelé d'augmentation de l'activité des étrangers par

ici. Nous attaquons toutes les patrouilles qu'ils envoient. Ils semblent essentiellement nous laisser tranquilles.

— Je n'en suis pas sûr. D'après le magicien Kulgan, les Tsurani en veulent au métal de vos mines, mais j'ignore pourquoi. Quoi qu'il en soit, c'est ce qu'ont dit les ducs. Ils pensent qu'il va y avoir un assaut contre les entrées des mines. Je dois vous dire que de nouvelles troupes devraient venir du sud de la vallée, car il n'y a plus eu de gros assauts vers le nord, juste de petits raids. Maintenant, à vous de décider ce que vous allez faire.

Après cela, il s'intéressa essentiellement à son ragoût. Dolgan réfléchit.

— Dis-moi, Grimsworth, as-tu des nouvelles des elfes ?

— Peu. Depuis que les étrangers ont envahi le sud des forêts elfiques, nous sommes coupés de nos alliés. Le dernier coursier elfe est passé une semaine avant mon propre départ et nous a annoncé qu'ils avaient stoppé les barbares aux gués du fleuve Crydee dans la forêt.

« La rumeur dit que des créatures étranges se battraient aux côtés des envahisseurs. Mais selon mes propres sources, elles ont été vues par quelques villageois chassés de leurs villages incendiés alors, à votre place, je ne m'y fiera pas trop.

« Malgré tout, on a appris quelque chose d'intéressant. Il semblerait qu'une patrouille de Yabon ait réussi à passer exceptionnellement sur la rive du lac du Ciel. Sur la berge, ils ont trouvé les restes de quelques Tsurani et d'une bande de gobelins descendus des terres du Nord. Au moins, nous n'aurons pas à nous inquiéter des frontières septentrionales. Peut-être même pourrions-nous nous arranger pour qu'ils se battent, histoire d'avoir un peu de répit.

— Ils pourraient aussi s'allier contre nous, rétorqua Dolgan. Mais je pense que c'est peu probable. Les gobelins ont tendance à tuer d'abord et à discuter ensuite.

— Ce ne serait que justice que ces deux peuples sanguinaires s'affrontent, ricana Grimsworth.

Dolgan opina. Il espérait que Grimsworth avait raison, mais il était inquiet à l'idée que les nations du Nord — que les

nains appelaient les Terres septentrionales — participent au combat.

— Je ne resterai que cette nuit, annonça Grimsworth en s'essuyant la bouche du dos de la main. Si je veux me glisser tranquillement entre leurs lignes, il va falloir que je fasse vite. Ils patrouillent jusqu'à la côte, isolant parfois Crydee pendant des jours. Je vais passer quelque temps là-bas et puis je reprendrai la course jusqu'au camp des ducs.

— Tu reviendras ? demanda Dolgan.

Le ranger sourit, dévoilant ses dents blanches au sein de son visage sombre.

— Peut-être, si les dieux le veulent. Si ce n'est pas moi, ce sera l'un de mes frères. Vous verrez peut-être Léon le Long, il a été envoyé en Elvandar et, si tout va bien, il vous fera peut-être parvenir des messages de dame Aglaranna. Ce serait bien de savoir comment ça se passe chez les elfes.

Tomas leva la tête, la mention de la reine des elfes l'ayant sorti de sa rêverie. Dolgan tira sur sa pipe et opina. Grimsworth se tourna vers le garçon et s'adressa directement à lui pour la première fois :

— Je t'apporte un message de messire Borric, Tomas.

C'était Grimsworth qui avait fait parvenir aux ducs les premières nouvelles des nains et leur avait appris que Tomas était en vie. Le garçon avait demandé à Grimsworth de l'accompagner pour rejoindre les forces du royaume, mais le ranger du Natal avait refusé de l'emmener avec lui, en expliquant qu'il lui fallait voyager vite et discrètement.

— Le duc se réjouit de ta bonne fortune, ainsi que du fait que tu sois en bonne santé. Mais il te transmet de graves nouvelles. Ton ami Pug est tombé au cours du premier raid contre le camp tsurani et a été capturé. Messire Borric partage ta tristesse.

Tomas se leva sans un mot et s'enfonça dans la caverne. Il s'assit tout au fond, restant un moment aussi immobile que le roc autour de lui. Puis ses épaules se mirent à trembler. Il fut secoué de sanglots violents et claqua des dents comme s'il était frigorifié. Des larmes coulèrent sans retenue sur ses joues tandis qu'une vive douleur envahissait ses poumons et sa gorge et lui

comprimait la poitrine. Sans un bruit il inspira, secoué de frissons silencieux. Lorsque la douleur devint presque intolérable, une rage noire grandit au fond de lui, chassant la souffrance et la tristesse.

Dolgan, Grimsworth et les autres levèrent les yeux quand Tomas revint s'asseoir devant le feu.

— Pourras-tu dire au duc que je le remercie d'avoir pensé à moi, s'il te plaît ? demanda-t-il au ranger.

Grimsworth acquiesça.

— Oui, je le ferai, gamin. Si tu veux rentrer chez toi, tu devrais pouvoir m'accompagner sans problème à Crydee. Je suis sûr que le prince Lyam saurait faire usage de ton épée.

Tomas réfléchit. Il aurait bien aimé rentrer, mais au château il ne serait plus qu'un simple apprenti, même s'il portait des armes. Ils le laisseraient se battre quand le château serait attaqué, mais ils ne le laisseraient sans doute jamais participer à des raids.

— Merci, Grimsworth, mais je vais rester. Il y a encore beaucoup à faire ici et je veux y participer. Dis à mon père et à ma mère que je vais bien et que je pense à eux. Si le destin veut que je rentre à Crydee, j'y reviendrai, ajouta-t-il en se redressant.

Grimsworth regarda durement Tomas et parut sur le point de dire quelque chose. Mais il vit Dolgan lui faire non de la tête. Les rangers du Natal étaient, de tous les humains de l'Ouest, ceux qui comprenaient le mieux les elfes et les nains. Il se passait quelque chose ici que Dolgan préférait ne pas dévoiler pour l'instant et Grimsworth s'inclina devant la sagesse du chef nain.

Dès que le repas fut terminé, on posta de nouveaux gardes tandis que les autres s'apprêtaient à dormir. Le feu mourait doucement et Tomas entendit de nouveau le faible son d'une musique inhumaine. Les ombres se mirent à danser. Avant que le sommeil l'emporte, il vit clairement une silhouette qui se tenait à l'écart, celle d'un grand guerrier au visage cruel et à la stature puissante, vêtu d'un tabard blanc orné d'un blason représentant un dragon doré.

Tomas se tenait adossé contre le mur du passage et affichait un sourire cruel et terrible. Ses yeux écarquillés s'ornaient de blanc éclatant autour de ses iris bleu pâle. Son corps demeurait parfaitement rigide et immobile, la main crispée sur la poignée de son épée blanc et or.

Des images scintillaient devant ses yeux, celles de grands êtres gracieux qui chevauchaient des dragons et vivaient dans des salles loin sous la terre. Il entendait résonner dans sa tête une faible musique et d'étranges paroles. Elle l'appelait, cette race puissante, morte depuis si longtemps, qui avait façonné cette armure que jamais un homme n'aurait dû porter.

Les visions se faisaient de plus en plus fréquentes. Tomas arrivait la plupart du temps à les écarter, mais quand il sentait monter en lui l'excitation de la bataille, comme à présent, elles prenaient corps, couleurs et sons. Il s'efforçait d'entendre les mots qui lui parvenaient très faiblement et qu'il arrivait presque à comprendre.

Il secoua la tête pour revenir à lui. Il regarda tout autour dans le couloir sombre, habitué maintenant à sa faculté de voir dans le noir. Il fit signe à Dolgan qui se trouvait de l'autre côté, dans un tunnel latéral, embusqué discrètement à une dizaine de mètres avec ses guerriers. Le chef lui rendit son signe. De chaque côté du grand tunnel, soixante nains se préparaient à déclencher leur piège. Ils attendaient leurs congénères, peu nombreux, qui couraient devant les Tsurani pour les attirer dans le guet-apens.

Des bruits de pas dans le tunnel les mirent en alerte. Quelques instants plus tard, on entendit des armes cliqueter. Tomas se tendit. Plusieurs nains arrivèrent en vue, reculant pas à pas en combattant. Ils ne laissèrent rien deviner du piège en passant devant les tunnels où se cachaient leurs frères.

Dès que le premier guerrier tsurani se montra, Tomas hurla : « Maintenant ! », et bondit en avant. Soudain, le tunnel s'emplit d'une masse de corps hérissés de métal. Les Tsurani étaient pour la plupart armés de larges épées, mal adaptées aux combats en espace restreint, alors que les nains maniaient la hache et le marteau avec une grande habileté. Tomas balaya autour de lui et plusieurs corps tombèrent. Les flammes

vacillantes des torches tsurani faisaient danser des ombres folles sur les murs, ajoutant à la confusion.

Un cri s'éleva à l'arrière des forces tsurani qui commencèrent à reculer dans le tunnel. Des porteurs de boucliers passèrent devant, formant un mur par-dessus lequel ils pouvaient frapper avec leurs épées. Les nains n'avaient pas assez d'allonge pour leur faire grand mal. Chaque fois que l'un d'eux attaquait, le mur de boucliers l'empêchait d'avancer et les attaquants répondaient à coups d'épée derrière l'abri. En peu de temps, l'ennemi réussit à faire retraite.

Tomas vint se placer en première ligne, car sa taille lui permettait de frapper les porteurs de boucliers. Il en fit tomber deux, mais ceux-ci furent remplacés aussi vite qu'ils avaient été tués. Les nains continuèrent à attaquer et les Tsurani reculèrent.

Ils arrivèrent à un noeuvaïne, par le niveau le plus bas. Les étrangers se mirent rapidement en position au centre, formant grossièrement un cercle de boucliers. Les nains s'arrêtèrent un moment, puis donnèrent la charge.

Du coin de l'œil, Tomas perçut un vague mouvement et tourna la tête vers une corniche. Il ne voyait pas bien dans les ténèbres de la mine, mais il éprouva soudain un sentiment de danger.

— Regardez derrière ! s'écria-t-il.

La plupart des nains avaient traversé le mur de boucliers et se trouvaient trop occupés pour faire attention à ce qu'il venait de dire. Mais certains, proches de Tomas, s'arrêtèrent et levèrent les yeux. L'un d'eux, qui se tenait à côté du garçon, cria :

— Là-haut !

Des formes noires se déversaient en masse dans la caverne, comme en rampant sur les parois. D'autres formes, humaines celles-ci, arrivaient en courant des tunnels plus élevés. Les guerriers tsurani sur la corniche découvrirent leurs lanternes et allumèrent leurs torches.

Tomas se figea, horrifié. Juste derrière les quelques Tsurani survivants, réfugiés au centre de la caverne, il voyait toutes les ouvertures vomir une multitude de créatures

semblables à des fourmis. Toutefois, contrairement à ces dernières, elles se tenaient debout et avaient des bras humanoïdes munis d'armes. Leurs visages d'insecte arboraient des yeux à multiples facettes, mais des bouches très humaines d'apparence. Ces choses se déplaçaient à une vitesse incroyable et se jetèrent sur les nains qui, malgré leur surprise, répliquèrent sans hésiter. La bataille reprit.

La mêlée s'intensifia. À plusieurs reprises, Tomas se retrouva face à deux adversaires, tsurani ou monstres, ou les deux. Ces créatures étaient visiblement intelligentes, car elles se battaient de manière concertée et l'on entendait leurs voix inhumaines hurler des mots en tsurani.

Tomas leva les yeux après avoir éliminé l'une de ces créatures et vit de nouveaux guerriers sortir des niveaux supérieurs.

— Ralliez-vous ! Ralliez-vous ! cria-t-il.

Les nains commencèrent à se frayer un chemin vers lui. Quand la plupart d'entre eux furent réunis autour du garçon, Dolgan hurla :

— Retraite, retraite ! Ils sont trop nombreux.

Les nains commencèrent à reculer lentement vers le tunnel par lequel ils étaient arrivés, qui était relativement sûr. Là, ils pourraient maintenir un front limité et les semer dans les mines. Voyant leurs adversaires reculer, les Tsurani et leurs alliés pressèrent l'attaque. Tomas vit plusieurs de ces créatures s'interposer entre les nains et leur tunnel de sortie. Il bondit en avant et entendit un étrange cri de guerre s'échapper de ses lèvres, des mots qu'il ne comprit pas. Son épée d'or étincela et l'une des étranges créatures tomba en poussant un hurlement strident. Une autre tenta de le frapper avec son épée et il para l'attaque avec son bouclier. Un bras plus faible se serait brisé, mais le coup résonna sur le bouclier blanc et la créature recula, levant de nouveau son épée.

Tomas para une nouvelle fois. Puis son épée décrivit un moulinet vers le haut, atteignit la créature au cou et lui trancha la tête. L'insecte se raidit un moment, puis s'effondra à ses pieds. Le garçon sauta par-dessus le corps abattu et atterrit face à trois guerriers tsurani médusés. L'un d'eux tenait deux

lanternes tandis que les autres étaient armés. Avant que l'homme aux lanternes ne puisse lâcher son fardeau, Tomas bondit en avant et abattit ses deux camarades. Le troisième Tsurani mourut en tentant de tirer son épée.

Laissant le bouclier pendre à son bras, le garçon se baissa et prit une lanterne. Il se retourna et vit les nains escalader les corps des créatures qu'il venait de tuer. Plusieurs portaient des camarades blessés. Une poignée de nains menés par Dolgan retenaient les ennemis le temps que les autres puissent s'échapper. Ceux qui portaient les blessés passèrent à côté de Tomas.

Un nain, qui était resté en arrière dans le tunnel durant le combat, s'avança en voyant ses camarades faire retraite. Il ne portait pas d'arme, mais deux outres remplies de liquide.

L'arrière-garde reculait vers le tunnel. Par deux fois des soldats tentèrent de les contourner pour les isoler. Par deux fois, Tomas frappa et les ennemis tombèrent. Quand Dolgan et ses guerriers se trouvèrent sur les corps des monstres morts, le garçon hurla :

— Préparez-vous à sauter. (Il prit les deux lourdes outres des mains du nain.) Maintenant ! s'écria-t-il.

Dolgan et les autres sautèrent en arrière et les Tsurani se retrouvèrent seuls de l'autre côté des cadavres. Sans hésitation, les nains coururent dans le tunnel tandis que Tomas lançait les outres sur les cadavres. On les avait transportées avec beaucoup de soin, car elles avaient été conçues pour se déchirer au premier choc. Elles contenaient toutes les deux du naphte, que les nains avaient récupéré dans des lacs noirs très bas sous la montagne. Ce liquide pouvait brûler sans mèche, contrairement à l'huile.

Tomas leva sa lanterne et la lança au milieu de la mare de liquide volatil. Les Tsurani, qui n'avaient hésité qu'à peine un instant, s'avançaient déjà au moment où la lanterne éclata. Des flammes blanches explosèrent dans le tunnel quand le naphte prit feu. Les nains, aveuglés, entendirent les hurlements des Tsurani piégés dans les flammes. Quand ils retrouvèrent la vue, ils ne virent qu'une seule silhouette les rejoindre dans le tunnel.

Tomas se détachait en noir sur un fond de flammes presque blanches.

— Ils vont nous poursuivre dès l'extinction des flammes, déclara Dolgan quand le garçon le rejoignit.

Ils se frayèrent rapidement un chemin à travers une série de tunnels et se dirigèrent vers la sortie à l'ouest des montagnes. Au bout de quelque temps de marche, le chef nain ordonna une halte. Lui et plusieurs autres restèrent aux aguets dans le tunnel silencieux. L'un d'eux s'allongea par terre et mit l'oreille contre le sol, mais il se releva immédiatement.

— Ils arrivent ! Au bruit, il y en a des centaines, avec ces créatures. Ils doivent monter une offensive de grande ampleur.

Dolgan compta ses troupes. Des cent cinquante nains qui avaient participé à l'embuscade, il ne lui en restait plus que soixante-dix, dont douze blessés. On pouvait espérer que d'autres s'étaient échappés par ailleurs, mais pour l'instant ils étaient tous en danger. Il agit donc rapidement.

— Nous devons rejoindre la forêt.

Il partit au trot et ses compagnons le suivirent.

Tomas courait sans peine, mais son esprit était constamment assailli d'images. Dans le feu de l'action, elles avaient été plus fortes et plus claires que jamais. Il voyait les corps de ses ennemis tombés, mais ils ne ressemblaient en rien aux Tsurani. Il avait dans la bouche le goût des morts, les énergies magiques qui affluaient en lui quand il buvait directement à leurs blessures lors de la cérémonie de la victoire. Il secoua la tête pour éclaircir son esprit. *Quelle cérémonie ?* se demanda-t-il.

Dolgan parla et Tomas se força à écouter ce que disait le nain.

— Nous devons nous trouver une autre place forte. Peut-être vaudrait-il mieux que nous allions dans les monts de Pierre. Nos villages ici sont en sûreté, mais nous n'avons pas de base d'attaque. Je pense que les Tsurani contrôleront bientôt ces mines. Ces créatures qui les accompagnent se battent bien dans le noir et s'il y en a beaucoup comme elles, elles pourraient bien venir nous déloger jusque dans les tunnels les plus profonds.

Tomas acquiesça, incapable de parler. Il brûlait d'une haine froide contre ces Tsurani. Ils avaient dévasté sa terre natale, capturé celui qu'il considérait comme son frère et maintenant, nombre de ses amis nains étaient étendus morts sous la montagne par leur faute. Le visage sombre, il se jura silencieusement de détruire ces envahisseurs, à n'importe quel prix.

Ils avançaient avec précaution entre les arbres, cherchant des signes des Tsurani. Ils s'étaient battus trois fois en six jours et n'étaient plus désormais que cinquante-deux. Les plus gravement blessés avaient été ramenés en relative sûreté dans les hauts villages, où les Tsurani avaient peu de chances d'aller.

Ils approchaient maintenant de la partie méridionale des forêts elfiques. D'abord, ils avaient essayé de tourner vers la passe à l'est, pour rejoindre les monts de Pierre. Mais il y avait tellement de camps et de patrouilles tsurani sur la route qu'ils avaient dû constamment repartir vers le nord. Ils avaient finalement décidé d'essayer de rejoindre Elvandar, pour prendre un peu de repos dans leur fuite perpétuelle.

Un éclaireur, envoyé vingt mètres devant, revint et dit tout bas :

— Un campement, au gué.

Dolgan réfléchit. Les nains n'étaient pas de bons nageurs et il leur faudrait absolument traverser à gué. Or, il était probable que les Tsurani tenaient tous les gués de ce côté-ci du fleuve. Ils allaient devoir trouver un lieu non gardé, si la chose existait.

Tomas regarda autour de lui. Il faisait presque nuit et s'ils devaient se glisser dans le fleuve si près des lignes tsurani, il valait mieux le faire dans le noir. Le garçon chuchota le résultat de ses réflexions à Dolgan, qui opina. Il fit signe à un garde de contourner le campement qu'il avait vu par l'ouest, pour leur trouver un poste d'observation bien protégé.

Peu de temps après, le guide revint pour dire qu'il avait trouvé un buisson qui cachait un creux sous un rocher, où ils pourraient attendre la nuit. Ils allèrent voir et trouvèrent un bloc de granit de quatre mètres de haut, faisant huit à dix mètres de diamètre à la base, qui sortait de terre. Quand ils

écartèrent les fourrés, ils trouvèrent un creux dans lequel ils pourraient tenir en se serrant bien. Il ne faisait que six mètres de large, mais il plongeait sous terre sur une douzaine de mètres. Quand ils furent tous en sûreté, Dolgan fit remarquer :

— Avant, cet énorme rocher devait se trouver sous le fleuve : regardez comme c'est lisse en dessous. C'est petit, mais on devrait y être bien à l'abri.

Tomas avait du mal à entendre, car de nouveau il luttait contre les images — ses « rêves éveillés », comme il les appelait. Il ferma les yeux et les visions l'envahirent, accompagnées de la faible musique.

La victoire avait été rapide, mais Ashen-Shugar ruminait de sombres pensées. Quelque chose troublait le seigneur du Nid d'Aigle. Il sentait encore sur ses lèvres le goût salé du sang de Algon-Kokoon, le tyran de la vallée des Vents, dont les femmes lui appartenaient désormais. Mais quelque chose lui manquait.

Il regarda les danseurs moredhels évoluer parfaitement au rythme de la musique, pour son plaisir à lui. Tout cela était normal. Décidément, Ashen-Shugar ressentait un manque plus profond que cela.

Alengwan, l'une de celles que les elfes appelaient leur princesse, sa dernière favorite en date, se trouvait par terre à côté de son trône, attendant son bon plaisir. Il remarquait à peine son joli visage et son corps gracieux vêtu de soies qui accentuaient sa beauté plus qu'elles ne la dissimulaient.

— Seriez-vous troublé, maître ? demanda-t-elle d'une petite voix, la terreur qu'il lui inspirait aussi peu voilée que son corps.

Il détourna le regard. Elle avait senti son incertitude. Cela lui vaudrait la mort, mais il la tuerait plus tard. Les appétits de la chair le quittaient depuis quelque temps, tant les plaisirs du lit que ceux du massacre. Il ne pensait plus qu'à ce sentiment sans nom, cette émotion spectrale au fond de lui qu'il trouvait si étrange. Ashen-Shugar leva la main et les danseurs s'aplatirent au sol, le front contre la pierre. Les musiciens cessèrent de jouer et la caverne devint silencieuse. Il congédia ses serviteurs d'un geste de la main et ils s'enfuirent du grand hall, en passant à

côté du puissant dragon d'or, Shuruga, qui attendait patiemment son maître...

— Tomas, lui dit une voix.

Les yeux du jeune homme s'ouvrirent d'un coup. Dolgan venait de lui poser la main sur le bras.

— Il est temps. La nuit est tombée. Tu t'es endormi, gamin.

Tomas secoua la tête pour s'éclaircir les idées et les images rémanentes disparurent. Il sentit son estomac se nouer devant la vision fugace d'un guerrier en blanc et or penché sur le corps sanglant d'une princesse elfe.

Avec les autres, il rampa hors de l'abri du rocher et repartit vers le fleuve. La forêt était parfaitement silencieuse. Même les oiseaux de nuit semblaient préférer ne pas révéler leur présence.

Ils atteignirent le fleuve sans incident, sauf une fois où ils durent se cacher au passage d'une patrouille tsurani. Ils suivirent le cours d'eau, précédés d'un éclaireur. Au bout de quelques minutes, ce dernier revint.

— Il y a une bande de sable en travers du fleuve.

Dolgan opina. Les nains s'avancèrent sans bruit et entrèrent dans l'eau en file indienne. Tomas attendit en compagnie du chef que les autres passent. Quand le dernier nain fut entré dans l'eau, un cri interrogateur s'éleva plus haut sur la rive. Les nains se figèrent. Tomas courut devant et surprit un garde tsurani qui scrutait les ténèbres. L'homme poussa un cri en tombant. D'autres voix s'élevèrent un peu plus loin.

Tomas vit des lanternes approcher rapidement. Il fit demi-tour et commença à courir.

— Cours ! Ils arrivent ! hurla-t-il à l'adresse de Dolgan qui l'attendait sur la rive.

Plusieurs nains hésitaient encore au moment où Tomas et leur chef plongèrent dans le fleuve. L'eau était froide et le courant au niveau de la bande de sable rapide. Tomas avait du mal à garder son équilibre en avançant. L'eau ne lui arrivait qu'à la taille, mais les nains en avaient presque jusqu'au menton. Ils ne parviendraient jamais à se battre à cet endroit.

Quand les premiers gardes tsurani bondirent dans l'eau, Tomas se retourna pour les retenir le temps que ses petits compagnons s'échappent. Deux Tsurani l'attaquèrent et il les abattit. Plusieurs autres sautèrent dans le fleuve ; le jeune homme jeta un bref coup d'œil derrière lui pour vérifier où en étaient les nains. Ces derniers avaient presque atteint l'autre rive. A la lumière des lampes tsurani, Tomas aperçut Dolgan, un air d'impuissance et de frustration peint sur le visage.

Le jeune homme frappa de nouveau les soldats tsurani. Quatre ou cinq essayaient de le cerner et il arrivait juste à les retenir. Si jamais il tentait de frapper un coup mortel, il risquait de se découvrir par ailleurs.

L'arrivée d'autres voix lui apprit qu'il n'avait plus beaucoup de temps avant d'être dépassé par le nombre. Il se jura de leur faire payer cher sa vie et se fendit vers un de ses adversaires. Il transperça son bouclier et lui brisa le bras. L'homme s'effondra en hurlant.

Tomas para de justesse un coup avec son bouclier et entendit un sifflement juste à côté de son oreille. Un garde tsurani s'effondra en hurlant, une longue flèche fichée dans la poitrine. Une pluie de flèches commença à s'abattre sur ses ennemis. Plusieurs autres Tsurani tombèrent et les autres reculèrent. Tous les soldats qui étaient dans l'eau moururent avant de rejoindre la berge.

— Venez vite, humain ! Ils vont répliquer, s'écria une voix.

Comme pour confirmer ses dires, une flèche passa juste à côté du visage du jeune homme, en provenance de la berge tsurani. Il courut se mettre à l'abri sur l'autre rive. Une deuxième flèche rebondit sur son heaume et le fit trébucher. Alors qu'il se relevait, une autre le toucha à la jambe. Il tomba en avant et sentit sous lui le sol sablonneux de la rive. Des mains l'attrapèrent et le tirèrent sans plus de cérémonie.

Un vertige le prit et il entendit une voix qui disait :

— Ils mettent du poison sur leurs flèches. Il faut... Le reste se perdit dans les ténèbres.

Tomas ouvrit les yeux. Pendant un moment, il n'arriva pas à se souvenir où il se trouvait. Il se sentait la tête vide et la

bouche sèche. Un visage se pencha au-dessus du sien et une main lui souleva la tête. On lui présenta de l'eau. Il but longuement et se sentit un peu mieux. Il tourna légèrement la tête et vit deux hommes tout près de lui. Un instant, il se dit qu'il s'était fait capturer, puis il remarqua que ces gens portaient des tuniques de cuir vert sombre.

— Vous avez été très malade, dit celui qui lui avait donné de l'eau. Tomas réalisa alors que c'étaient des elfes.

— Dolgan ? croassa-t-il.

— Les nains ont été amenés au conseil devant notre maîtresse. Nous ne pouvions prendre le risque de vous déplacer, à cause du poison. Les étrangers utilisent une substance vénéneuse qui nous est inconnue et qui tue en peu de temps. Nous la traitons de notre mieux, mais la plupart des gens en meurent quand même.

Le jeune homme sentait ses forces revenir lentement.

— Ça fait combien de temps ?

— Trois jours. Vous frôlez la mort depuis que nous vous avons sorti du fleuve. Nous vous avons transporté aussi loin que nous l'avons osé.

Tomas regarda autour de lui. On l'avait déshabillé et allongé à l'abri des branches, sous une couverture. Il sentit une odeur de cuisine et aperçut la marmite d'où provenaient ces délicieux arômes. Son hôte le remarqua et fit signe qu'on lui apporte un bol.

Tomas s'assit et fut pris de vertiges pendant un moment. On lui donna un gros morceau de pain, dont il se servit comme d'une cuillère. La nourriture était délicieuse et chaque bouchée semblait lui rendre ses forces. En mangeant, il regarda ses compagnons. Les deux elfes silencieux restaient sans expression. Seul celui avec qui il avait parlé lui montrait quelques marques d'hospitalité.

Tomas le regarda et demanda :

— Et l'ennemi ? L'elfe sourit.

— Les étrangers ont encore peur de traverser le fleuve. Ici, notre magie est plus forte, ils se perdent et se troublent facilement. Nul étranger ayant posé le pied sur notre rive n'est jamais revenu de l'autre côté.

Tomas acquiesça. Quand il eut fini de manger, il se sentit étonnamment bien. Il essaya de se lever et se trouva juste un peu tremblant. Au bout de quelques pas, il sentit ses forces lui revenir et s'aperçut que sa jambe était déjà guérie. Il passa quelques minutes à s'étirer et à faire passer les courbatures que lui valaient ses trois jours de sommeil par terre, puis il s'habilla.

— Vous êtes le prince Calin. Je me souviens de vous avoir vu à la cour ducale.

Calin lui retourna son sourire.

— Je me souviens aussi de vous, Tomas de Crydee, quoique vous ayez beaucoup changé en un an. Mes compagnons se nomment Galain et Algavins. Si vous vous en sentez capable, nous allons rejoindre vos amis à la cour de la reine.

— Allons-y, répondit le jeune homme en souriant.

Ils démontèrent le camp et partirent. Au début, les elfes avancèrent lentement, laissant à Tomas le temps de trouver son rythme. Finalement, ils purent constater qu'il était en excellente forme malgré sa récente confrontation avec la mort.

Les quatre silhouettes se retrouvèrent rapidement à courir dans la forêt. Tomas, malgré son armure, ne se laissait pas distancer. Ses hôtes échangèrent des regards étonnés.

Ils coururent une bonne partie de l'après-midi avant de s'arrêter.

— Quel endroit merveilleux ! s'exclama Tomas en regardant la forêt.

— La plupart des gens de votre race ne seraient pas d'accord avec vous, humain, rétorqua Galain. Ils trouvent la forêt terrifiante, pleine d'ombres étranges et de bruits inquiétants.

Tomas éclata de rire.

— La plupart des hommes n'ont aucune imagination, ou alors ils en ont trop. La forêt est calme et paisible. C'est l'endroit le plus paisible que je connaisse.

Les elfes ne répondirent pas, mais Calin eut l'air un peu surpris.

— Nous ferions mieux de continuer, si nous voulons arriver en Elvandar avant la nuit.

Au soir, ils atteignirent une gigantesque clairière. Tomas s'arrêta et resta cloué sur place par la beauté du site. Dans la clairière s'élevait une énorme cité faite d'arbres titanesques qui auraient tout simplement écrasé n'importe quel chêne par leur simple taille. Ils étaient reliés par des arches de branches bien plates, où les elfes se déplaçaient. Tomas leva les yeux et vit les troncs s'élever et se perdre dans une mer de feuillages et de branchages. Les feuilles étaient vert sombre, hormis certains arbres dont la frondaison d'or, d'argent, ou même blanche, scintillait par endroits. Toute la clairière était baignée d'une douce lumière et Tomas se demanda s'il arrivait qu'il fasse noir en ces lieux.

— Voici Elvandar, annonça simplement Calin en posant la main sur l'épaule du jeune homme.

Ils traversèrent rapidement la clairière. Tomas put constater que la cité sylvestre des elfes était en fait bien plus grande qu'il ne l'avait cru au premier abord. Elle s'étendait de tous côtés et devait bien faire deux kilomètres de diamètre. Le jeune humain était si émerveillé par ce lieu magique qu'il en ressentait une singulière exaltation.

Ils atteignirent un escalier taillé à même un arbre et qui s'enfonçait dans les branches. Ils commencèrent à grimper et Tomas éprouva à nouveau une sensation de jouissance, comme si cette folie qui l'emportait lors des combats pouvait aussi se révéler sous un autre jour, dans la douceur et l'harmonie.

Ils grimpèrent toujours plus haut. En arrivant au niveau des grandes branches que les habitants de la cité employaient comme rues, Tomas vit des elfes partout. Une bonne partie des hommes portaient des armures de cuir, comme ses guides, mais beaucoup d'autres portaient de longues robes gracieuses ou des tuniques de couleurs vives. Les femmes étaient toutes très belles, avec leurs longs cheveux laissés libres, contrairement aux dames de la cour ducale. La plupart d'entre elles y avaient tressé des bijoux scintillants. Tous les elfes étaient grands et gracieux.

Ils atteignirent une énorme branche et quittèrent l'escalier. Calin s'apprêtait à dire à Tomas de ne pas regarder en bas, car il savait que les humains avaient du mal à se déplacer dans les

hauteurs, mais Tomas se plaça juste au bord et se pencha pour regarder en bas sans avoir l'air de souffrir du vertige.

— Cet endroit est merveilleux, répéta-t-il.

Les trois elfes échangèrent un regard interrogateur, mais ne dirent mot. Ils repartirent et quand ils arrivèrent à une intersection, Algavins et Galain bifurquèrent, laissant Tomas et Calin continuer seuls. Ces derniers s'enfoncèrent de plus en plus au sein des arbres, Tomas aussi à l'aise sur le chemin de branchages que l'elfe lui-même, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une large ouverture. Là, un cercle d'arbres formait une cour centrale pour la reine des elfes. Des centaines de branches se rejoignaient et s'entremêlaient pour former une vaste plate-forme. Aglaranna, entourée de toute sa cour, était assise sur un trône en bois. Un seul humain, qui portait le gris des rangers du Natal, se tenait près de la reine. Sa peau noire luisait à la lumière nocturne. C'était l'homme le plus grand que Tomas ait jamais vu ; le jeune homme de Crydee se dit que ce devait être Léon le Long, le ranger dont Grimsworth avait parlé.

Calin conduisit Tomas au centre de la clairière et le présenta à la reine Aglaranna. Celle-ci parut légèrement surprise en voyant le jeune homme en blanc et or, mais elle reprit rapidement contenance. D'une voix chaleureuse, elle lui souhaita la bienvenue en Elvandar et lui offrit l'hospitalité pour tout le temps qu'il désirerait.

La séance fut ajournée et Dolgan rejoignit Tomas.

— Bien, gamin, je suis content de te voir à nouveau en état. On ne savait pas si tu t'en sortirais, quand on l'a laissé. Ça m'a fait mal, mais je me suis dit que tu comprendrais. Il fallait que je sache comment se passaient les choses du côté des monts de Pierre.

— Je comprends, acquiesça Tomas. Quelles sont les nouvelles ? Dolgan secoua la tête.

— Mauvaises, j'en ai peur. Nous sommes coupés de nos cousins. Je crois que nous allons rester avec les elfes un moment, quoique je n'aime pas trop ces hauteurs.

Tomas éclata d'un rire joyeux. Le chef nain sourit, car c'était la première fois qu'il l'entendait rire ainsi depuis que le garçon avait passé l'armure du dragon.

Chapitre 16

LE RAID

Les chariots gémissaient sous la charge.

Les fouets claquaient, les roues grinçaient et les bœufs tiraient laborieusement leur fardeau le long de la route en direction de la plage. Arutha, Fannon et Lyam menaient les soldats venus protéger les chariots qui cheminaient péniblement du château à la côte. Une horde de villageois dépenaillés suivait derrière les véhicules. Nombre d'entre eux portaient des paquets ou tiraient des charrettes, en suivant les fils du duc pour embarquer à bord des navires qui les attendaient.

Ils prirent le chemin de la plage et le regard d'Arutha passa sur la ville détruite. Un nuage bleuté à l'odeur acre recouvrait la ville de Crydee, autrefois fourmillante d'activité. Des coups de marteau et des bruits de scie résonnaient jusque sur la route, tandis que les ouvriers s'appliquaient à réparer les dégâts comme ils pouvaient.

Deux jours auparavant, les Tsurani avaient attaqué au crépuscule. Ils étaient passés en courant dans la ville, écrasant sous leur nombre les quelques gardes en poste avant que les femmes, les vieillards et les enfants terrifiés ne donnent l'alerte. Les étrangers avaient traversé la ville à grand bruit sans s'arrêter, jusqu'au port où ils avaient incendié trois navires. Deux d'entre eux étaient gravement endommagés et avaient déjà été envoyés à Carse. Les vaisseaux en bon état avaient mis le cap plus bas sur la côte, où ils se trouvaient actuellement, au nord des falaises de la Désolation.

Les Tsurani avaient mis le feu à la plupart des bâtiments près des quais, mais même si ceux-ci étaient en très mauvais état, ils restaient réparables. L'incendie s'était propagé jusqu'au

cœur de la ville et y avait causé des pertes bien plus lourdes. La halle des maîtres artisans, les deux auberges et des dizaines de bâtiments plus petits n'étaient maintenant plus que ruines fumantes, amas de poutres noircies et de pierres brûlées et toits de tuiles effondrés. Un bon tiers de Crydee avait brûlé avant que l'on puisse maîtriser les flammes.

Arutha était resté sur les murailles, à regarder cet enfer se refléter sur les nuages au dessus de la ville tandis que l'incendie se propageait. Ses hommes et lui avaient fait une sortie aux premières lueurs de l'aube, pour découvrir que les Tsurani avaient déjà disparu dans la forêt.

Le prince ruminait encore ce souvenir. Fannon avait conseillé à Lyam de ne pas faire sortir la garnison avant l'aube. Il craignait que ce soit une ruse pour faire ouvrir les portes du château, attirer la garnison dans les bois et la faire tomber dans une embuscade montée par une armée plus grande. Lyam avait accédé à la requête du vieux maître d'armes. Mais Arutha était sûr qu'ils auraient pu éviter la majeure partie des dégâts si on l'avait laissé chasser immédiatement les Tsurani.

En descendant la route vers la côte, le jeune prince restait perdu dans ses pensées. Un message arrivé le jour précédent ordonnait à Lyam de quitter Crydee. L'aide de camp de leur père avait été tué et comme on entamait ce printemps la troisième année de guerre, le duc voulait que Lyam le rejoigne au campement de Yabon. Pour des raisons inconnues d'Arutha, Borric ne lui avait pas donné le commandement, comme il s'y attendait. À la place, il avait demandé au maître d'armes de commander la garnison. Au moins, songea le prince cadet, sans le soutien de Lyam, Fannon aura moins tendance à m'écarter. Il secoua légèrement la tête pour essayer d'oublier son irritation. Il aimait son frère, mais il aurait préféré que Lyam se montre plus prompt à s'affirmer. Depuis le début de la guerre, l'aîné des princes dirigeait le duché, mais c'était Fannon qui prenait toutes les décisions. Désormais, le maître d'armes ne disposerait plus seulement de son influence, ce serait aussi à lui qu'appartiendraient les décisions.

— Pensif, mon frère ?

Lyam avait fait ralentir son cheval et se trouvait maintenant à côté de son cadet, qui secoua la tête et lui fit un vague sourire.

— Je t'envie, c'est tout.

— Je sais que tu aurais voulu partir, reconnut Lyam avec un sourire chaleureux, mais les ordres de père étaient clairs. Nous avons besoin de toi ici.

— Comment peut-on avoir besoin de moi alors que l'on ignore toutes mes suggestions ?

Son frère prit un ton conciliant :

— La décision de père de nommer Fannon commandant de la garnison te préoccupe encore.

Arutha lui lança un regard aigu.

— J'ai maintenant l'âge que tu avais quand père t'a nommé commandant de Crydee. Au même âge, père détenait le poste de commandant et de général en second des armées de l'Ouest ; quatre ans plus tard on le nommait gardien royal de l'Ouest. Grand-père avait assez confiance en lui pour lui laisser un vrai commandement.

— Père n'est pas grand-père, Arutha. Souviens-toi, grand-père a grandi à une époque où Crydee était encore en guerre, où l'on pacifiait des terres nouvellement conquises. Il a grandi avec les conflits. Ce n'est pas le cas de père. Tout ce qu'il sait de la guerre, il l'a appris dans le val des Rêves, contre Kesh, et non en défendant ses propres terres comme grand-père. Les temps changent.

— Ça, pour changer, ils changent, frère, répliqua sèchement Arutha. Grand-père, comme son père avant lui, ne serait pas resté derrière des murs. En deux ans de combats, nous n'avons pas monté une seule offensive d'envergure contre les Tsurani. Si nous continuons à les laisser dicter le cours de la guerre, ils vont finir par gagner, à coup sûr.

Lyam regarda son frère, une lueur d'inquiétude dans les yeux.

— Arutha, je sais que tu n'as qu'une envie, c'est de harceler l'ennemi, mais Fannon a raison de dire qu'il vaut mieux ne pas risquer la garnison. Nous devons tenir ces lieux et protéger nos terres.

Arutha eut un regard pour les villageois qui suivaient.

— Va dire aux gens derrière nous comme ils sont bien protégés. Lyam sentit toute l'amertume de son frère.

— Je sais que tu me tiens pour responsable de ça, mon frère. Si seulement j'avais suivi tes conseils, plutôt que ceux de Fannon...

Arutha s'apaisa.

— Ce n'est pas ta faute, concéda-t-il. Le vieux Fannon est simplement prudent. Lui aussi pense que la valeur d'un soldat se mesure au nombre de poils gris qu'on peut compter dans sa barbe. Je ne suis que le fils du duc. Je crains que désormais mes avis ne soient accueillis froidement.

— Modère ton impatience, jeunot, le taquina Lyam d'un air faussement sérieux. Peut-être qu'entre ton impétuosité et la prudence de Fannon, on pourra trouver un juste milieu, ajouta-t-il dans un éclat de rire.

Arutha avait toujours trouvé le rire de son frère irrésistible et il ne put réprimer un sourire.

— Peut-être, convint-il en riant.

Ils arrivèrent à la plage où de longues barques attendaient d'embarquer les réfugiés vers les vaisseaux ancrés au large. Les capitaines ne retourneraient pas à quai tant qu'ils ne seraient pas sûrs que leurs navires y seraient en sécurité, ce qui obligeait les fuyards à patauger jusqu'aux barques. Hommes et femmes commencèrent à s'avancer, tenant leurs paquets et leurs enfants en bas âge au-dessus de leur tête. Les enfants plus âgés en profitèrent pour barboter joyeusement. Il y eut de nombreux adieux pleins de larmes, car la plupart des villageois restaient pour reconstruire leurs foyers incendiés et servir dans l'armée ducal. Les femmes, les enfants et les vieillards qui partaient seraient emmenés sur la côte de Tulan, la ville la plus au sud du duché, qui n'avait encore subi aucune attaque, ni des Tsurani, ni des frères des Ténèbres errant dans le Vercors.

Lyam et Arutha descendirent de cheval et un soldat se chargea de leurs montures. Les frères regardèrent les gardes déposer délicatement des cages de pigeons dans la dernière barque tirée sur la plage. Ces oiseaux seraient amenés au camp des ducs par la passe des Ténèbres.

Des pigeons entraînés à revenir au camp étaient en route pour Crydee ; quand ils arriveraient, l'échange d'informations avec les ducs ne reposerait plus uniquement sur les épaules de Martin l'Archer et des rangers du Natal. C'était la première année qu'ils disposaient de pigeons matures élevés dans le camp — une condition nécessaire pour développer leur instinct.

Les bagages et les réfugiés se trouvèrent bientôt dans les vaisseaux et il fut temps pour Lyam de partir. Fannon lui fit des adieux secs et formels, mais il était évident à ses manières trop raides que le vieux maître d'armes s'inquiétait pour le fils aîné du duc. Sans famille, Fannon s'était comporté comme un oncle pour les garçons. Il leur avait lui-même appris à manier l'épée et à entretenir leurs armes, ainsi qu'à mener une guerre. Son formalisme et sa raideur mêmes étaient pour les deux frères une marque de son affection.

Quand Fannon fut parti, les frères s'embrassèrent.

— Prends soin de Fannon, recommanda Lyam. (Arutha sembla surpris, si bien que son frère ajouta en souriant :) Je n'ose imaginer ce qui arriverait ici si jamais père t'écartait encore pour nommer Algon commandant de la garnison.

Arutha grogna, puis rit de bon cœur avec son aîné. En tant que maréchal, Algon était techniquement le second après Fannon. Tous les gens du château aimaient bien le bonhomme et respectaient sa grande connaissance des chevaux mais tous reconnaissaient son inculture totale pour tout ce qui n'était pas un cheval. Au bout de deux ans de guerre, il n'arrivait toujours pas à se faire à l'idée que les envahisseurs puissent venir d'un autre monde, ce qui ne manquait pas d'irriter Tully.

Lyam s'avança dans l'eau, où deux marins l'attendaient avec une barque.

— Et prends bien soin de notre sœur, Arutha ! hurla-t-il par-dessus son épaule.

Son cadet le lui promit. Lyam sauta dans la barque, à côté des précieux pigeons et s'éloigna de la plage. Arutha regarda partir l'embarcation, ballottée sur les flots.

Il revint lentement vers le soldat qui tenait sa monture et s'arrêta pour contempler la plage encore une fois. Vers le sud s'élevaient les hautes falaises de la Désolation qui se

découpaient dans le ciel matinal. Arutha maudit silencieusement le jour où le vaisseau tsurani était venu s'écraser contre ces rochers.

Carline se tenait tout en haut de la tour sud du château, regardant l'horizon, s'enroulant dans sa cape pour se protéger du vent marin. Elle était restée au château, faisant ses adieux plus tôt à son frère, pour ne pas aller jusqu'à la plage. Elle préférait que ses peurs n'assombrissent pas la joie de Lyam à l'idée de rejoindre son père dans le camp des ducs. Ces deux dernières années, elle s'était plusieurs fois élevée contre ces sentiments. Ses hommes étaient des soldats, tous entraînés à la guerre depuis leur plus tendre enfance. Mais depuis que la nouvelle de la capture de Pug avait atteint Crydee, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur pour eux.

Un toussotement féminin fit se retourner Carline. Dame Glynis, demoiselle de compagnie de la princesse depuis quatre ans, lui fit un petit sourire et montra d'un signe de tête l'arrivant qui venait d'apparaître à la trappe donnant sur le sommet de la tour.

Roland émergea du sol. Il avait beaucoup grandi en deux ans et dépassait presque Arutha à présent. Il était encore fin, mais ses traits n'avaient plus rien d'enfantin.

— Altesse, dit-il en s'inclinant.

Carline lui rendit son salut et fit signe à dame Glynis de les laisser seuls. La demoiselle de compagnie descendit les escaliers.

— Tu n'es pas allé à la plage avec Lyam ? demanda doucement Carline.

— Non, Altesse.

— Tu lui as parlé avant de partir ?

Roland tourna son regard vers l'horizon.

— Oui, Altesse, mais je dois avouer que son départ ne me réjouit pas.

Carline fit signe qu'elle comprenait.

— Parce que toi, tu dois rester.

— Oui, Altesse, reconnut-il d'un ton amer.

— Pourquoi demeurer si formel, Roland ? s'enquit Carline d'une voix douce. L'écuyer regarda la princesse, qui avait eu dix-sept ans l'été passé. La petite fille susceptible et sujette à des accès de mauvaise humeur était devenue une belle jeune femme pensive et introvertie. Presque tous les habitants du château avaient entendu les sanglots monter des appartements de Carline pendant des nuits entières après la nouvelle de la capture de Pug. Au bout de presque une semaine de solitude, la jeune fille était ressortie changée, plus soumise, moins volontaire. Il était difficile de lire en elle, mais Roland savait qu'elle cachait une profonde blessure.

— Altesse, quand..., commença Roland au bout d'un moment de silence. (Il s'arrêta, puis reprit :) Cela n'a pas d'importance.

Carline lui posa la main sur le bras.

— Roland, nous avons toujours été amis, quelles que soient les circonstances.

— Cela me plaît de le croire.

— Alors, dis-moi, pourquoi y a-t-il un mur entre nous ?

L'écuyer soupira et sa réponse fut dépourvue de son humour habituel.

— S'il y en a un, Carline, ce n'est pas de mon fait. Une étincelle de la Carline d'avant jaillit :

— Je serais donc la cause de cette séparation ? répliqua la jeune fille sur un ton incisif.

— En effet ! répondit furieusement Roland. Vous rappelez-vous le jour où je me suis battu avec Pug — le jour d'avant son départ ? ajouta-t-il en se passant la main dans les cheveux.

À la mention de Pug, Carline se tendit.

— Oui, je m'en souviens, dit-elle, les dents serrées.

— Eh bien, c'était stupide, cette bagarre, encore une histoire de garçons. Je lui ai dit que si jamais il vous blessait, je le rouerais de coups. Vous a-t-il parlé de cela ?

Les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes.

— Non, répondit-elle doucement, il ne m'en a jamais parlé.

Roland contempla pensivement le beau visage qu'il aimait depuis des années.

— Au moins, à ce moment-là, je savais qui était mon rival. (Il baissa la voix, sa colère s'apaisant d'elle-même.) J'aime à penser qu'à ce moment-là, près de la fin, nous étions bons amis. Malgré tout, je m'étais juré de ne jamais cesser d'essayer de faire changer votre cœur.

Frissonnante, Carline resserra sa cape autour d'elle, malgré la chaleur. Elle sentait monter en elle des émotions contradictoires, troublantes. En tremblant, elle demanda :

— Pourquoi as-tu cessé, Roland ? demanda-t-elle, tremblante.

Le jeune homme sentit soudain un accès de colère l'emporter. Pour la première fois, il laissait tomber devant la princesse son masque de joie et de bonnes manières.

— Parce que je ne peux pas lutter contre un souvenir, Carline. (Celle-ci écarquilla les yeux et des larmes roulèrent sur ses joues.) Je peux me battre contre un homme de chair et de sang, mais je ne peux rien contre une ombre du passé, que je ne saurais attraper. (Il laissait sa colère guider ses mots.) Il est mort, Carline. J'aimerais bien que ce ne soit pas le cas : c'était mon ami et il me manque, mais je l'ai laissé partir. Pug est mort. Tant que vous ne l'aurez pas accepté, vous vivrez sur un faux espoir.

La princesse porta la main à sa bouche, la paume en avant et le regarda comme si elle refusait de l'écouter. Brusquement, elle se détourna et s'élança dans l'escalier.

Resté seul, Roland appuya ses coudes sur la pierre froide de la tour et se prit la tête entre les mains.

— Oh, quel imbécile je fais !

— Patrouille en vue ! hurla le garde depuis les murailles du château. Arutha et Roland, qui regardaient des soldats assurer l'instruction des nouvelles troupes levées dans les villages environnants, se retournèrent et allèrent à la porte.

La patrouille, composée d'une douzaine de cavaliers sales et épuisés, accompagnés de Martin l'Archer et de deux autres pisteurs à pied, fit lentement son entrée. Arutha accueillit le maître chasseur puis demanda :

— Qu'avez-vous là ?

Il montra trois hommes en robe grise qu'encadraient les cavaliers.

— Des prisonniers, Votre Altesse, répondit le chasseur en s'appuyant sur son arc.

Arutha congédia les cavaliers fatigués dès que d'autres soldats se furent mis en position autour des prisonniers. Le prince alla les voir ; dès qu'il s'approcha suffisamment pour pouvoir les toucher, ils tombèrent tous les trois à genoux, en posant le front sur le sol.

Arutha leva un sourcil surpris devant cette scène.

— Je n'ai jamais rien vu de tel. L'Archer acquiesça.

— Ils ne portent pas d'armure, ils ne se sont pas battus et ils n'ont pas cherché à s'échapper quand nous les avons trouvés dans les bois. Ils se sont prosternés de la même manière, mais en piaillant comme des pies.

— Roland, va me chercher le père Tully, ordonna Arutha. Il devrait être en mesure de comprendre vaguement leur langue.

L'écuyer courut chercher le prêtre. L'Archer congédia ses deux pisteurs, qui s'en allèrent droit vers les cuisines. On envoya également un garde chercher le maître d'armes pour l'informer de la capture des prisonniers.

Quelques minutes plus tard, Roland revint avec le père Tully. Le vieux prêtre d'Astalon était vêtu d'une robe bleu sombre, presque noire. En le voyant, les trois prisonniers commencèrent à murmurer entre eux. Quand Tully regarda dans leur direction, ils se turent instantanément. Arutha regarda l'Archer avec surprise.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Tully.

— Des prisonniers, répondit le prince. Comme vous êtes le seul parmi nous à avoir approché leur langue, je me suis dit que vous auriez peut-être des chances de tirer quelque chose d'eux.

— Je ne me souviens pas bien de mon contact mental avec Xomich, mais je peux toujours essayer.

Le prêtre prononça quelques mots hésitants, ce qui provoqua une réponse confuse des trois prisonniers qui se mirent à parler tous en même temps. Celui du centre fit un geste à ses compagnons, qui se turent. Il était petit, comme les autres, mais plus musclé. Il avait les cheveux bruns, la peau basanée et

des yeux d'un vert étonnant. Il parla lentement à Tully, avec des manières un peu moins déférentes que celles de ses compagnons.

Le prêtre secoua la tête.

— Je ne suis pas tout à fait sûr, mais je crois qu'il veut savoir si je suis un Très-Puissant de ce monde.

— Un Très-Puissant ? répéta Arutha.

— Le soldat mourant était terrifié par l'homme sur le bateau qu'il appelait « Très-Puissant ». Je crois que c'est un titre, plutôt qu'un individu en particulier. Peut-être Kulgan avait-il raison de penser que ces gens ont peur de leurs magiciens et de leurs prêtres.

— Qui sont ces hommes ? demanda le prince.

Tully leur adressa encore quelques mots hésitants. Le même homme lui répondit lentement. Mais au bout d'un moment, le prêtre le coupa d'un geste de la main et se tourna vers Arutha :

— Ce sont des esclaves.

— Des esclaves ?

Jusqu'à maintenant, ils n'avaient eu de contact qu'avec des guerriers tsurani. C'était une révélation pour eux d'apprendre qu'ils pratiquaient l'esclavage. Bien que ce ne soit pas une chose inconnue dans le royaume, l'esclavage n'était pas répandu et on le réservait aux félons convaincus. Sur la Côte sauvage, il n'existait pratiquement pas. Arutha trouvait l'idée étrange et répugnante. Un homme pouvait naître en bas de la société, mais même le plus vil des serfs avait des droits que la noblesse devait respecter et protéger. Les esclaves n'étaient que des marchandises.

— Dites-leur de se relever, par pitié, s'écria Arutha dans un brusque élan de dégoût.

Tully parla et les hommes se relevèrent lentement, les deux sur les côtés regardant autour d'eux comme des enfants terrifiés. L'autre se tenait debout avec calme, les yeux juste légèrement baissés. Le prêtre lui posa une autre question, retrouvant un peu d'aisance dans leur langue. L'homme lui répondit longuement.

— On leur avait dit de travailler dans les enclaves près du fleuve, expliqua Tully lorsqu'il eut terminé. Ils disent que leur camp a été assailli par le peuple de la forêt — il doit parler des elfes, je pense — et par les petites gens.

— Les nains, sans aucun doute, ajouta l'Archer avec un sourire.

Tully le foudroya du regard. Le forestier élancé continua à sourire benoîtement. Martin était l'un des rares jeunes hommes du château à ne jamais avoir été intimidé par le vieux prêtre, même avant de devenir l'un des membres du conseil ducal.

— Comme je le disais, continua Tully, les elfes et les nains ont dévasté leur campement. Ils ont fui, craignant de se faire tuer. Ils ont erré pendant des jours dans les bois jusqu'à ce que la patrouille les trouve ce matin.

— Cet homme-là, au centre, semble légèrement différent des autres, remarqua Arutha. Demandez-lui pourquoi.

Le prêtre s'adressa lentement à l'homme qui répondit sur un ton légèrement plus assuré. Quand il eut terminé, Tully traduisit, assez surpris :

— Il dit qu'il se nomme Tchakachakalla et qu'il était officier tsurani avant !

— Cela pourrait bien nous être très utile, commenta le prince. S'il accepte de coopérer, nous pourrions peut-être finalement apprendre quelque chose sur nos ennemis.

Fannon sortit du donjon et courut vers Arutha qui continuait à questionner les prisonniers.

— Bien, continuez à les interroger, approuva le commandant de la garnison de Crydee.

— Tully, demandez-lui comment il se fait qu'il soit devenu esclave, ordonna le prince.

Sans embarras, Tchakachakalla raconta son histoire. Tully secoua la tête lorsque le prisonnier eut fini son récit.

— Il était chef de troupe. Cela nous prendra sans doute un certain temps pour déterminer à quoi correspondrait ce grade dans nos armées, mais j'imagine que ce doit être au moins l'équivalent d'un lieutenant de cavalerie. Il dit que ses hommes ont fui lors de l'une des premières batailles et que sa maison a été déshonorée. Quelqu'un qu'il appelle le chef de guerre ne lui

a pas permis de mettre fin à sa propre vie. Il l'a réduit en esclavage pour qu'il expie sa honte.

Roland émit un petit sifflement.

— Ses hommes ont fui et on l'a tenu pour responsable.

— Plus d'un petit seigneur qui s'était mal débrouillé dans une bataille a fini sur ordre de son duc chez un des barons frontaliers le long des marches du Nord, rappela l'Archer.

Tully jeta un regard irrité à Martin et à Roland.

— Vous avez fini ? (Il s'adressa à Arutha et à Fannon :) D'après ses paroles, il est clair qu'on l'a dépouillé de tout. Il pourrait nous être utile.

— Ça pourrait aussi être un piège, rétorqua Fannon. Je n'aime pas l'air qu'il a.

L'homme releva la tête et fixa Fannon de ses yeux plissés. Martin en resta bouche bée.

— Par Killian ! Je crois qu'il a compris ce que vous venez de dire. Fannon se campa devant Tchakachakalla.

— Tu me comprends ?

— Petit peu, maître. (Il avait un accent abominable et parlait sur un ton chantant inconnu dans la langue du royaume.) Beaucoup esclaves royaume à Kelewan. Connais petit peu langue royaume.

— Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas dit plus tôt ? s'enquit Fannon.

— Pas ordre, répondit l'autre sans émotion. Esclave obéir. Pas...

Il se tourna vers Tully et lui dit quelques mots.

— Il dit qu'un esclave n'a pas à faire preuve d'initiative, traduisit le prêtre.

— Tully, pensez-vous qu'on puisse lui faire confiance ? demanda Arutha.

— Je ne sais pas. C'est une étrange histoire, mais ces gens sont étranges pour nous. Mon contact mental avec le soldat mourant m'a montré beaucoup de choses que je n'ai pas encore comprises.

Il s'adressa de nouveau au prisonnier qui se tourna vers Arutha.

— Tchakachakalla dire. Moi Wedewayo, ajouta-t-il en cherchant ses mots. Ma maison, famille. Mon clan Hunzan. Vieux, beaucoup honneur. Maintenant esclave. Pas maison, pas clan, pas Tsuranuanni. Pas honneur. Esclave obéir.

— Je crois que je comprends, fit le prince. Si tu retournes chez les Tsurani, que t'arrivera-t-il ?

— Être esclave, peut-être, répondit Tchakachakalla. Être mort, peut-être. Tout pareil.

— Et si tu restes ici ?

— Être esclave, être tué ?

Il haussa les épaules, comme si cela ne le touchait pas.

— Nous n'avons pas d'esclaves, dit lentement Arutha. Que ferais-tu si nous te libérions ?

L'esclave sembla s'émouvoir brusquement et se tourna de nouveau vers Tully, pour lui dire rapidement quelques mots. Le prêtre traduisit :

— Il dit que ce n'est pas possible dans son monde. Il demande si vous pouvez vraiment faire une telle chose.

Arutha acquiesça. Tchakachakalla montra ses compagnons.

— Ils travaillent. Ils toujours esclaves.

— Et toi ?

Tchakachakalla regarda le prince droit dans les yeux et s'adressa à Tully, sans quitter Arutha du regard.

— Il énonce son lignage, expliqua le prêtre. Il dit qu'il se nomme Tchakachakalla, chef de troupe des Wedewayo, du clan Hunzan. Son père était un chef d'armée et son arrière-grand-père le chef de guerre du clan Hunzan. Il s'est battu honorablement et n'a failli qu'une seule fois. C'est maintenant un esclave, sans famille, sans clan, sans nation et sans honneur. Il demande si vous entendez lui rendre son honneur.

— Si les Tsurani viennent, que feras-tu ? demanda le prince. Tchakachakalla montra ses compagnons.

— Ces hommes esclaves. Tsurani venir, eux rien faire. Attendre. Aller avec... (Tully et lui échangèrent brièvement quelques remarques et le prêtre lui fournit le mot qui lui manquait.)... gagnants. Eux aller avec gagnants. (Il regarda Arutha et ses yeux se mirent à briller.) Vous faire Tchakachakalla libre. Tchakachakalla être votre homme,

seigneur. Votre honneur être honneur Tchakachakalla. Donner vie si vous dire. Combattre Tsurani si vous dire.

— C'est facile à dire, intervint Fannon. C'est probablement un espion.

Le Tsurani au torse puissant regarda durement le maître d'armes. Puis, d'un geste brusque, il se mit devant Fannon et lui prit son couteau à sa ceinture, avant que quiconque ait pu réagir.

L'Archer sortit son propre couteau un instant plus tard tandis qu'Arutha tirait son épée. Roland et les autres soldats réagirent à peine quelques secondes après. Le Tsurani ne fit aucun geste menaçant et se contenta de faire sauter le couteau dans sa main. Puis il le tendit, manche en avant, à Fannon.

— Maître penser Tchakachakalla ennemi ? Maître tuer. Donner mort de guerrier, retrouver honneur.

Arutha remit son épée au fourreau et prit le couteau des mains de Tchakachakalla.

— Non, nous n'allons pas te tuer, déclara-t-il en rendant l'arme à Fannon. Je pense que cet homme pourrait s'avérer utile, ajouta-t-il à l'adresse de Tully. Pour l'instant, je serais tenté de le croire.

Fannon semblait particulièrement mécontent.

— C'est peut-être un espion brillant, mais vous avez raison. Nous ne risquons rien tant que nous le surveillons étroitement. Père Tully, pourquoi n'accompagnez-vous pas ces hommes à la caserne, histoire d'en apprendre un peu plus ? Je vous rejoindrai bientôt.

Tully parla aux trois esclaves et leur fit signe de le suivre. Les deux esclaves timides lui emboîtèrent immédiatement le pas, mais Tchakachakalla mit un genou en terre devant Arutha et lui dit quelques mots rapides dans la langue tsurani. Le vieux prêtre traduisit :

— Il vient de vous demander soit de le tuer, soit de faire de lui votre homme. Il a demandé comment un homme pouvait être libre s'il ne possède pas de maison, de clan ou d'honneur. Dans son monde, on appelle ces gens des « guerriers gris » et ils n'ont aucun honneur.

— Nous n'avons pas les mêmes coutumes, expliqua Arutha. Ici, un homme peut être libre sans avoir de famille ou de clan, tout en conservant son honneur.

Tchakachakalla écouta en penchant un peu la tête, puis acquiesça. Il se leva et dit :

— Tchakachakalla comprendre. Bientôt, je être votre homme, ajouta-t-il avec un sourire. Bon seigneur besoin bon guerrier. Tchakachakalla bon guerrier.

— Tully, allez-y et trouvez combien Tak... Tchakal... (Arutha rit.) Je n'arrive pas à prononcer son nom. Si tu veux servir ici, ajouta-t-il à l'adresse de l'esclave, il te faut un nom du royaume.

Tchakachakalla regarda autour de lui puis fit un petit signe de tête.

— Appelons-le Charles, suggéra l'Archer. C'est le nom le plus proche que je puisse trouver.

— Il en vaut un autre, concéda Arutha. À partir de maintenant, tu t'appelleras Charles.

— Chaal ? répéta l'esclave nouvellement nommé.

Il haussa les épaules et acquiesça. Sans rien ajouter, il suivit le père Tully, qui mena les esclaves à la caserne des soldats.

— Qu'est-ce que vous dites de ça ? lança Roland quand les trois esclaves eurent disparu.

— Le temps nous dira si nous avons été dupés, répondit Fannon. L'Archer éclata de rire.

— Je vais garder l'œil sur Charles, maître Fannon. C'est un dur, ce petit gars.

Il allait d'un bon pas quand nous les avons amenés ici. Je pourrais peut être bien en faire un pisteur.

— Il va me falloir du temps avant de lui faire assez confiance pour le laisser s'aventurer au-delà des murs du château, le coupa Arutha.

Fannon changea de sujet.

— Où les avez-vous trouvés ? demanda-t-il à l'Archer.

— Vers le nord, le long de l'affluent de Rifclair. Nous suivions les traces d'un important groupe de guerriers qui se dirigeait vers la côte.

— Gardan patrouille là-bas, en ce moment, commenta le maître d'armes en réfléchissant. Peut-être va-t-il les apercevoir. Comme ça nous saurons ce que nous préparent ces bâtards cette année.

Sur ce, il rentra au donjon.

Martin rit de nouveau, ce qui surprit Arutha.

— Qu'est-ce qui vous paraît si drôle, maître chasseur ? L'intéressé secoua la tête.

— Un rien, Altesse. Seulement le maître d'armes lui-même. Il refuse d'en parler à qui que ce soit, mais je suis sûr qu'il donnerait tout ce qu'il possède pour que votre père vienne reprendre le commandement. C'est un bon soldat, mais il n'aime pas ces responsabilités.

Arutha regarda le dos du maître d'armes qui s'éloignait.

— Je crois que vous avez raison, Martin. (Son ton se fit pensif.) Je suis en froid avec Fannon depuis quelque temps et j'ai perdu de vue le fait que ce n'était pas lui qui avait réclamé cette charge.

— Une suggestion, Arutha, dit Martin en baissant la voix. Le prince acquiesça. L'Archer désigna Fannon.

— Si jamais quelque chose lui arrivait, nommez rapidement un autre maître d'armes. N'attendez pas le consentement de votre père. Si jamais vous attendez, ce sera à Algon de prendre le commandement mais il est inepte.

Arutha se raidit devant tant de présomption. Roland tenta de faire taire Martin du regard.

— Je vous croyais l'ami du maréchal, répliqua froidement le prince. Martin sourit, les yeux brillants d'une étrange malice.

— En effet, comme tout le monde au château. Mais demandez à n'importe qui : en dehors des chevaux, Algon n'est pas très intéressant.

— Et qui devrait prendre sa place ? s'écria Arutha, outré par ces paroles. Le maître chasseur, peut-être ?

L'Archer éclata de rire, l'air tellement amusé par l'idée qu'Arutha trouva sa suggestion moins outrageante.

— Moi ? fit le maître chasseur. Les dieux m'en gardent, Altesse. Je ne suis qu'un chasseur, rien de plus. Non, si vous

deviez nommer quelqu'un, choisissez Gardan. C'est de loin le soldat le plus valable de Crydee.

Arutha savait que Martin avait raison, mais il se laissa aller à son impatience.

— Il suffit. Fannon va très bien et il n'est pas près de nous quitter. Martin opina.

— Que les dieux le protègent... comme nous tous. Excusez-moi, mais c'était un sujet qu'il me semblait bon d'aborder. Maintenant, avec la permission de Votre Altesse, cela fait une semaine que je n'ai pas eu de vrai repas.

Arutha lui fit signe qu'il pouvait disposer et Martin s'éloigna en direction de la cuisine.

— Il a tort sur un point, Arutha, fit remarquer Roland.

Le prince, les bras croisés sur la poitrine, regardait l'Archer disparaître.

— Lequel ?

— Il est plus que le simple chasseur qu'il prétend être. Arutha resta silencieux un moment.

— En effet. Il y a quelque chose chez Martin l'Archer qui m'a toujours mis mal à l'aise, quoique je ne lui aie jamais trouvé de défaut.

Roland rit et le prince lui demanda :

— C'est à toi, cette fois-ci, de trouver un sujet d'amusement ? Roland haussa les épaules.

— C'est juste qu'il y en a beaucoup qui trouvent que vous et lui vous ressemblez fort.

Arutha foudroya Roland du regard. Celui-ci secoua la tête.

— On dit souvent que l'on se vexe de ses propres défauts quand on les voit chez les autres. C'est vrai, Arutha. Vous avez tous les deux le même humour incisif, presque moqueur et ni l'un ni l'autre vous ne supportez la bêtise. (La voix de Roland se fit sérieuse.) Il n'y a pas de mystère là-dedans, je dirais. Vous ressemblez beaucoup à votre père et comme Martin n'a pas de famille, c'est normal qu'il prenne modèle sur le duc.

Arutha devint pensif.

— Tu as peut-être raison. Mais il y a quelque chose d'autre qui me trouble chez cet homme.

Il n'en dit pas plus et se tourna vers le donjon. Roland repartit en compagnie du prince perdu dans ses pensées et se demanda s'il n'avait pas outrepassé son rang.

La nuit grondait. Des éclairs zébraient le ciel, dissipant les ténèbres et révélant de lourds nuages à l'ouest qui s'avançaient vers eux. Roland se tenait dans la tour sud et contemplait le spectacle. Depuis le dîner, il se sentait aussi sombre que le ciel occidental. La journée n'avait pas été bonne. D'abord, il s'était senti troublé par sa conversation avec Arutha près de la porte. Puis Carline lui avait opposé au dîner le même silence de marbre que celui qu'il endurait depuis leur rencontre en haut de cette même tour deux semaines auparavant. La princesse avait semblé plus docile encore que d'habitude, mais Roland se sentait furieux contre lui-même chaque fois qu'il risquait un regard dans sa direction. Il lisait toujours la même douleur dans les yeux de la jeune fille.

— Quel imbécile sans cervelle je fais, dit-il tout haut.

— Non, Roland, c'est faux.

Carline se tenait à quelques pas de là, regardant la tempête arriver. Elle portait un châle sur les épaules, malgré la tiédeur de l'air. Le tonnerre avait couvert ses pas.

— Ce n'est pas une nuit pour monter dans la tour, madame, lui reprocha Roland.

Elle vint se mettre à côté de lui.

— Il va pleuvoir ? On a souvent des orages de chaleur, des nuits comme celle-ci, mais rarement de la pluie.

— Il va pleuvoir. Où sont vos dames de compagnie ?

— Dans l'escalier, répondit la princesse en montrant la porte de la tour. Elles ont peur des éclairs et de toute manière, je voulais te parler en particulier.

Roland ne dit rien et Carline resta silencieuse un moment. Des éclairs terribles illuminaient le ciel nocturne, suivis de grondements de tonnerre.

— Quand j'étais petite, reprit-elle finalement, père disait, les nuits comme celle-ci, que les dieux jouaient dans le ciel.

Roland regarda son visage éclairé par l'unique lanterne accrochée au mur.

— Mon père me disait qu'ils faisaient la guerre. Carline sourit.

— Roland, tu m'as dit la vérité le jour où Lyam est parti. J'étais perdue dans ma propre tristesse, incapable de comprendre. Pug aurait été le premier à me dire que rien ne dure éternellement, que vivre dans le passé est absurde et que cela nous vole notre avenir. (Elle baissa un peu les yeux.) Peut-être que c'est à cause de père. Quand mère est morte, il ne s'en est jamais vraiment remis. J'étais très jeune, mais je me rappelle encore comment il était. Il ressemblait à Lyam avant. Après... eh bien, il est devenu plus comme Arutha. Il riait encore, mais de manière plus agressive, amère.

— Un peu moqueur ?

Elle acquiesça pensivement.

— Oui, moqueur. Pourquoi ?

— Quelque chose que j'ai vu... Quelque chose que j'ai fait remarquer à votre frère aujourd'hui. Au sujet de Martin l'Archer.

— Oui, je comprends, soupira-t-elle. L'Archer est comme ça lui aussi.

— Enfin, vous n'êtes pas venue me parler de votre frère ou de Martin, lui dit doucement Roland.

— Non, je suis venue te dire que je suis désolée de la manière dont j'ai agi. J'étais furieuse contre toi ces deux dernières semaines, mais je n'en avais pas le droit. Tu n'as fait que me dire la vérité. Je t'ai traité injustement.

— Vous ne m'avez pas traité injustement, Carline, protesta le jeune homme, surpris. Je vous ai brusquée.

— Non, tu as fait ce que devait faire un ami, Roland. Tu m'as dit la vérité, pas ce que je voulais entendre. Ça n'a pas dû être facile... étant donné ce que tu ressens. (Elle regarda la tempête qui s'approchait.) Quand j'ai appris que Pug avait été capturé, j'ai cru que le monde s'effondrait.

— « Le premier amour est le plus difficile », cita Roland en s'efforçant de paraître compréhensif.

Carline sourit.

— C'est ce qu'on dit. Et pour toi ? Roland réussit à faire mine de rien.

— C'est ce qu'il me semble, princesse. Elle lui mit la main sur le bras.

— Ni toi ni moi ne pouvons changer nos sentiments, Roland.

Son sourire se fit plus triste.

— C'est tout à fait vrai, Carline.

— Tu seras toujours mon ami ?

Il y avait une note d'inquiétude dans sa voix, qui toucha le jeune châtelain. Elle essayait de poser les choses entre eux, mais sans cette malice qu'elle possédait quand elle était plus jeune. Cette honnêteté dissipa sa tristesse à ne pas retrouver toute son affection.

— Oui, Carline. Je serai toujours ton ami.

Elle se jeta dans ses bras et il la serra contre lui, sa tête contre sa poitrine.

— Le père Tully dit que certaines amours viennent d'elles-mêmes comme un vent marin et que d'autres croissent des graines de l'amitié, expliqua doucement la jeune fille.

— J'espère que je récolterai les fruits de celles-ci, Carline. Mais même s'ils ne venaient pas, je resterai ton ami.

Ils se tinrent en silence l'un contre l'autre, se réconfortant chacun pour des raisons différentes, mais partageant une tendresse qu'ils se refusaient depuis deux ans. Ils étaient si perdus dans le bonheur de leurs retrouvailles qu'aucun d'eux ne vit le petit point ballotté par les flots que les éclairs révélaient par instants. Sur l'horizon, faisant voile vers le port, un vaisseau approchait.

Le vent faisait claquer les bannières en haut des murailles du château sous la pluie battante. L'eau formait de petites mares où se reflétait la lumière des lanternes, donnant aux deux hommes debout sur le chemin de ronde l'air de sortir d'outre-tombe.

Un éclair illumina la mer.

— Là ! s'écria un soldat. Vous avez vu, Altesse ? À trois degrés au sud des Gardiens.

Il tendit le bras dans la direction qu'il indiquait. Arutha tenta de percer les ténèbres, les sourcils froncés.

— Je ne vois rien, à cause de la nuit. Il fait plus noir que dans l'âme d'un prêtre de Guis-wan, ici. (Le soldat se signa machinalement à la mention du dieu tueur.) Y a-t-il eu un signal du phare ?

— Aucun, Altesse. Ni signal ni messenger.

Un nouvel éclair illumina la nuit et Arutha vit la silhouette du navire au loin.

Il jura.

— Il lui faudrait le fanal de la Pointe pour arriver au port sans mal.

Sans perdre un instant, il descendit les escaliers quatre à quatre en direction de la cour. Près de la porte, il ordonna à un garde d'aller lui chercher son cheval et deux autres cavaliers pour l'accompagner. Le temps d'attendre, la pluie cessa, laissant la nuit propre, tiède et humide. Quelques minutes plus tard, Fannon sortit de la caserne.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi des chevaux ?

— Un vaisseau approche du port et il n'y a pas de fanal à la Pointe, répondit Arutha.

Un garçon d'écurie, suivi par deux soldats montés, amena un cheval au prince.

— Allez-y vite, alors, l'encouragea Fannon. Et prévenez ces incapables du phare que j'aurai deux mots à leur dire quand ils auront fini leur service.

Arutha s'était attendu à devoir répondre aux objections de Fannon et se sentit soulagé de ne pas trouver d'opposition. Il monta en selle et attendit qu'on leur ouvre les portes, à lui et à ses compagnons. Ils passèrent et descendirent la route menant à la ville.

La pluie avait exalté les arômes de la nuit : les fleurs le long de la route, l'odeur salée de la mer et celle, plus acre, du bois brûlé provenant des restes des bâtiments incendiés quand ils approchèrent de la cité.

Ils traversèrent au galop la ville endormie, prenant la route le long du port. Deux gardes stationnés sur le quai saluèrent un peu tard en voyant le prince passer en coup de vent. Les bâtiments fermés près des docks témoignaient en silence des gens qui avaient fui à la suite du premier raid.

Arutha et son escorte sortirent de la ville et s'avancèrent vers le phare, suivant la courbe de la route. À l'écart des bâtiments, ils aperçurent enfin le phare, construit sur un îlot de rochers naturel et relié au continent par un long chemin de pierre couvert de terre battue. Les sabots des chevaux s'enfoncèrent dans la terre humide en approchant de la haute tour. Un éclair illumina le ciel et les trois cavaliers virent le vaisseau s'approcher toutes voiles dehors en direction du port.

— Sans fanal, ils vont s'écraser sur les rochers ! hurla le prince.

— Regardez, Altesse ! lui répondit l'un des gardes en criant lui aussi. Quelqu'un fait un signal !

Ils tirèrent sur leurs rênes et aperçurent des silhouettes à la base de la tour. Un homme vêtu de noir balançait une lampe-tempête d'avant en arrière. Les marins du vaisseau la voyaient sûrement parfaitement alors qu'elle ne devait pas être visible des murs du château. Dans la pénombre, Arutha aperçut les formes immobiles de soldats de Crydee allongées sur le sol. Quatre hommes, eux aussi vêtus de noir, avec des cagoules pour leur couvrir le visage, coururent vers les cavaliers. Trois d'entre eux tirèrent de longues épées qu'ils avaient dans le dos et le quatrième banda un arc. Le soldat à la droite d'Arutha hurla, touché par une flèche en pleine poitrine. Le prince fit charger son cheval sur les trois hommes qui s'approchaient. Il en renversa deux et frappa le troisième au visage avec son épée. Sa victime tomba sans un bruit.

Arutha fit volte-face et vit que son autre compagnon avait lui aussi engagé le combat contre l'archer. D'autres hommes en noir sortirent en courant de la tour, dans un parfait silence.

Le cheval d'Arutha hennit, car il avait une flèche plantée dans le cou. Lorsque la pauvre bête s'effondra sous lui, le prince dégagea ses pieds des étriers et passa la jambe gauche par-dessus l'encolure de l'animal, sautant à terre en accompagnant la chute de sa monture. Il roula et se releva devant un homme de petite taille, vêtu de noir, qui levait très haut une épée à deux mains. La longue lame s'abattit en un éclair et Arutha sauta sur la gauche, en frappant avec sa propre épée. Il toucha son

adversaire à la poitrine, puis retira sa lame. Comme les autres, l'homme en noir s'effondra sans pousser le moindre cri.

Un nouvel éclair montra au prince d'autres hommes qui accouraient vers lui depuis la tour. Arutha se retourna et ordonna au cavalier restant de tourner bride pour aller prévenir le château, mais son ordre mourut dans sa gorge lorsqu'il vit le soldat se faire jeter à bas de sa selle par une nuée de formes noires. Le prince esquiva un coup du premier homme qui se précipita sur lui et traversa un groupe de trois autres, qu'il prit de court. Il en frappa un quatrième au visage à l'aide du pommeau de son épée, pour le repousser. Il voulait juste s'ouvrir un passage pour filer prévenir le château. L'homme qu'il venait de frapper tituba et Arutha essaya de sauter par-dessus. Mais l'homme, en tombant, lui attrapa la jambe.

Arutha s'affala sur le sol de pierre et sentit des mains s'agripper frénétiquement à son pied droit. Il frappa en arrière avec le gauche et toucha son adversaire à la gorge. Un bruit de trachée écrasée fut suivi de mouvements convulsifs.

Le prince se releva au moment où un nouvel assaillant arrivait sur lui, les autres à peine un pas derrière. Arutha sauta en arrière, essayant de mettre un peu de distance entre lui et eux. Son talon heurta un rocher et soudain le monde bascula. Il se retrouva suspendu en l'air l'espace d'un instant puis ses épaules rencontrèrent les rochers quand il retomba sur le bord du chemin. Il heurta plusieurs autres rochers avant que l'eau glacée ne se referme sur son corps.

Le froid saisissant l'empêcha de sombrer dans l'inconscience. Sonné, il eut le réflexe de retenir son souffle, mais cela ne pourrait pas durer longtemps. Sans réfléchir, il remonta et creva la surface en aspirant à grand bruit. Il avait beau être mal en point, il lui restait quand même assez de présence d'esprit pour plonger quand des flèches frappèrent l'eau autour de lui. Il ne voyait rien sous les eaux sombres et boueuses du port, mais il s'accrocha aux rochers et commença à avancer à la force des bras. Il retourna vers la tour, dans l'espoir que les assaillants iraient le chercher dans l'autre direction.

Il fit surface sans bruit et cligna des yeux pour en chasser l'eau de mer. Caché derrière un gros rocher, il vit des silhouettes

noires qui scrutaient les eaux sombres. Arutha se déplaça tout doucement, en se collant aux rochers. Tous ses muscles et toutes ses articulations lui faisaient mal, mais il ne devait rien avoir de cassé.

Un autre éclair illumina le port. Arutha vit le navire entrer sans encombre et à grande vitesse dans le port de Crydee. C'était un vaisseau marchand fait pour la vitesse et armé pour la guerre. Son pilote devait être fou et génial à la fois, car il esquiva les rochers à un cheveu près et fonça droit sur le quai en contournant le chemin du phare. Arutha vit les marins dans les vergues remonter les voiles d'un air affolé. Sur le pont se trouvait une troupe de guerriers vêtus de noir, armes au clair.

Arutha tourna son attention vers les hommes qui se tenaient sur le chemin et en vit un faire un geste aux autres, sans un mot. Ils coururent en direction de la ville. Oubliant son corps douloureux, le prince se hissa sur les rochers glissants pour remonter sur le chemin de terre battue. Un peu chancelant, il se releva et regarda en direction de la ville. Celle-ci semblait dormir tranquillement, mais il savait que cela changerait bientôt.

Le prince courut d'un pas mal assuré vers le phare et se força à grimper les escaliers. Par deux fois il faillit s'évanouir, mais il finit par atteindre le sommet. Il trouva la vigie, morte, étendue près du fanal. Le bois couvert d'huile était protégé des intempéries par une hotte placée par-dessus. Le vent froid soufflait dans la pièce, entrant par les fenêtres ouvertes.

Arutha trouva la pochette de la sentinelle morte et en retira le silex, l'acier et l'amadou, il ouvrit la petite porte sur le côté de la hotte de métal, plaçant son corps de manière à protéger le bois du vent. A la deuxième étincelle, une petite flamme jaillit sur les fagots et se propagea rapidement. Quand elle commença à bien brûler, Arutha tira sur la chaîne qui permettait de faire remonter la hotte. Dans un souffle sonore, les flammes s'élevèrent jusqu'au plafond, attisées par le vent.

Contre un mur, se dressait une jarre de poudre qu'avait faite Kulgan pour des cas d'urgence comme celui-ci. Arutha lutta contre un vertige quand il se pencha pour tirer un couteau

de la ceinture du cadavre. Il s'en servit pour enlever le couvercle de la jarre, puis versa l'intégralité de son contenu dans le feu.

Instantanément, les flammes tournèrent au rouge vif, signal d'alerte que nul ne pouvait confondre avec une lumière normale. Le prince se tourna vers le château, en s'écartant de la fenêtre pour ne pas cacher la lumière. Les flammes se firent de plus en plus vives et Arutha sentit son esprit s'embrumer de nouveau. Un long moment, la nuit resta silencieuse, puis soudain l'alarme sonna dans le donjon. Le prince sentit un grand soulagement l'envahir. Le rouge était un signal pour prévenir que des ennemis avaient investi le port. La garnison du château était bien entraînée à réagir à ce genre de raid. Fannon pouvait hésiter à poursuivre des Tsurani dans les bois la nuit, mais il n'hésiterait pas à répondre à la présence d'un vaisseau pirate dans le port.

Arutha descendit les marches en vacillant et s'arrêta à la porte pour s'y accrocher. Tout son corps lui faisait mal et il était au bord de l'évanouissement. Il inspira profondément et se dirigea vers la ville. Quand il retrouva son cheval mort, il chercha son épée, puis se souvint qu'il l'avait emportée dans l'eau avec lui. Il trébucha sur l'un de ses cavaliers, allongé à côté d'un archer vêtu de noir. Arutha se pencha pour prendre l'épée du soldat mort et faillit s'évanouir en se relevant. Il resta debout un moment, craignant de perdre conscience s'il se déplaçait, et attendit que sa tête cesse de tambouriner. Il leva lentement la main et se palpa le crâne. Il sentit un point particulièrement douloureux, où se formait une bosse de taille respectable. Le jeune homme se dit que sa tête avait dû heurter très violemment les rochers lorsqu'il était tombé du chemin. Il retira ses doigts et vit qu'ils étaient couverts de sang à demi coagulé.

Arutha commença à regagner la ville à pied. Tandis qu'il avançait, la douleur dans sa tête se calma un peu. Il tituba au début, puis il essaya de se forcer à courir, mais au bout de trois foulées mal assurées il reprit sa marche maladroite. Il se pressa autant qu'il le pouvait, le long du chemin en arc de cercle, pour arriver finalement en vue de la ville. Des bruits de combat résonnaient au loin et des flammes rouges s'élevaient vers le ciel depuis les bâtiments qu'on incendiait. Les cris des hommes et

des femmes parvenaient étrangement distants et étouffés aux oreilles du prince.

Il se força à avancer à petites foulées. À l'approche de la ville, la perspective du combat lui éclaircit l'esprit. Il s'engagea sur les quais. Avec les bâtiments qui brûlaient, les lieux étaient éclairés comme en plein jour, mais il n'y avait personne en vue. Le navire des assaillants était amarré, une planche jetée entre le pont et le quai. Arutha s'approcha tout doucement, craignant qu'on ait laissé des gardes pour le protéger. Quand il arriva près de la planche, tout était parfaitement silencieux. Le combat semblait faire rage plus loin, comme si les assaillants s'étaient entourés dans la ville.

Alors qu'il s'apprêtait à repartir, une voix cria depuis le navire :

— Par les dieux miséricordieux ! Il y a quelqu'un ?

La voix était puissante et profonde, mais on sentait en elle une terreur contrôlée.

Arutha monta rapidement sur la passerelle, l'épée au clair, et s'arrêta en haut. Il voyait des flammes briller dans la cale par la trappe avant. En regardant autour de lui, il aperçut des marins qui gisaient morts dans leur propre sang.

— Vous, là ! Si vous êtes un bon croyant du royaume, venez m'aider, reprit la voix, qui provenait de l'arrière du navire.

Le prince se fraya un chemin à travers le carnage et trouva un homme adossé au bastingage, à tribord. Il était grand, large d'épaules et puissant. Il pouvait avoir aussi bien vingt ans que quarante. De sa main droite, il comprimait son ample bedaine tandis que du sang coulait entre ses doigts. Il portait une courte barbe noire et ses cheveux sombres étaient plaqués en arrière, dévoilant un début de calvitie. Il réussit à esquisser un vague sourire en montrant une silhouette vêtue de noir affalée au sol.

— Ces bâtards ont tué mon équipage et mis le feu à mon navire. Celui-ci a fait l'erreur de ne pas me tuer du premier coup. (Il montra une section de vergue qui lui était tombée sur les jambes.) Je n'ai pas réussi à déplacer cette satanée vergue tout en retenant mes tripes. Si vous pouviez la soulever un peu, je crois que je devrais pouvoir me libérer.

Arutha comprit le problème : l'homme était bloqué sous un bout de vergue, lequel était pris dans une masse de câbles et de poulies. Il attrapa l'autre extrémité et souleva, de quelques centimètres à peine. Cela suffisait bien. Avec une sorte de grognement, le blessé tira ses jambes.

— Je crois bien qu'il n'y a rien de cassé, gamin. Donne-moi ta main, on va voir ça.

Arutha lui tendit la main et faillit perdre l'équilibre en remettant le lourd marin sur ses pieds.

— Bien, dit le blessé. Toi, t'es pas vraiment non plus en état de te battre ?

— Ça va, répondit le prince en l'aidant à rester debout, tout en luttant contre la nausée qui le reprenait.

— Mieux vaut nous grouiller, alors, déclara le marin en s'appuyant sur lui. L'incendie s'étend.

Avec l'aide d'Arutha, il descendit la passerelle. Quand ils arrivèrent sur le quai, essoufflés, la chaleur était devenue insupportable.

— On continue ! murmura le blessé.

Le prince acquiesça et passa le bras de l'homme sur ses épaules. Ils avancèrent sur le quai, titubant comme deux marins ivres récemment arrivés en ville.

Soudain, il y eut un rugissement et les deux hommes furent projetés au sol. Arutha secoua sa tête embrumée et se retourna. Derrière lui, une grande tour de flammes jaillissait vers le ciel. Le vaisseau n'était plus qu'une vague silhouette noire au cœur d'une colonne de feu blanc et jaune, aveuglante. Un souffle chaud les balaya comme s'ils se trouvaient juste devant la porte d'un gigantesque four.

— Qu'est ce que c'était ? parvint à balbutier le prince.

— Deux cents barils de feu quegan, lui répondit son compagnon d'une voix tout aussi faible.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait du feu quegan sur le navire ! s'exclama Arutha, incrédule.

— Je ne voulais pas vous inquiéter. Vous aviez l'air déjà à moitié dans les pommes. Je me suis dit que de toute manière, ça n'aurait rien changé.

Le prince essaya de se lever, mais retomba par terre. Soudain, il trouva la pierre fraîche du quai plutôt confortable. Il vit l'incendie se brouiller devant ses yeux, puis tout devint noir.

Arutha s'éveilla et vit des formes floues penchées sur lui. Il cligna des yeux et les images s'éclaircirent. Carline se tenait au-dessus de son lit, l'air anxieux, et regardait le père Tully qui l'examinait. Derrière la princesse se trouvaient Fannon et un homme qu'il ne reconnut pas. Puis il se souvint :

— L'homme du bateau. Ce dernier sourit.

— Amos Trask, précédemment capitaine du *Sidonie*, jusqu'à ce que ces bât... — je vous demande pardon, princesse — ces satanés rats d'eau douce le fassent flamber. Si je suis ici, c'est grâce à vous, Votre Altesse.

Tully l'interrompit.

— Comment vous sentez-vous, Arutha ?

Le jeune homme se redressa, tout le corps courbaturé. Carline glissa des coussins derrière la tête de son frère.

— Moulu, mais je survivrai. (Il avait la tête un peu dans le vague.) Je me sens bizarre.

Tully examina le crâne du prince.

— Pas très étonnant. Vous avez pris un sacré coup. Vous allez sans doute avoir des vertiges pendant quelques jours, mais je ne crois pas que ce soit sérieux.

Arutha regarda le maître d'armes.

— Combien de temps suis-je resté inconscient ?

— Une patrouille vous a ramené la nuit dernière, répondit Fannon. Nous sommes le matin.

— Et le raid ?

Fannon secoua amèrement la tête.

— La ville est ravagée. Nous avons réussi à tuer tous les assaillants, mais il ne reste plus un seul bâtiment en état dans tout Crydee. Le village de pêcheurs au sud du port n'a pas été touché, mais tout le reste est perdu.

Carline s'affairait autour d'Arutha, bordait ses couvertures et lui arrangeait ses coussins.

— Tu devrais te reposer.

— Pour l'instant, j'ai faim.

Elle lui apporta un bol de soupe chaude. Il accepta de prendre ce brouet à la place d'une nourriture solide, mais refusa de la laisser le nourrir à la cuillère.

— Dites-moi ce qui s'est passé, demanda-t-il entre deux gorgées.

— C'étaient les Tsurani, avoua Fannon d'un air ennuyé.

La main d'Arutha s'immobilisa, laissant la cuillère suspendue à mi-chemin entre le bol et sa bouche.

— Les Tsurani ? Je croyais que c'étaient des pillards venus des îles du Couchant.

— C'est ce que nous pensions au départ, mais après avoir discuté avec le capitaine Trask ici présent ainsi qu'avec les esclaves tsurani qui se trouvent chez nous, nous avons réussi à reconstituer ce qui est arrivé.

Tully prit le relais du récit :

— D'après ce que nous ont dit les esclaves, ces gens avaient été spécialement choisis. Ils appellent cela des « escadrons de la mort ». Ils ont été sélectionnés pour entrer dans la ville, détruire tout ce qu'ils pouvaient, puis mourir sans faire retraite. Ils ont brûlé le navire autant comme symbole de leur dévouement que pour nous empêcher de le réutiliser. J'ai cru comprendre, d'après ce qu'ils m'ont dit, que c'était considéré comme une sorte de grand honneur.

Arutha regarda Amos Trask.

— Comment se fait-il qu'ils aient réussi à saisir votre navire, capitaine ?

— Ah, c'est une bien triste histoire, Altesse.

Il se pencha un peu sur sa droite, ce qui rappela au prince qu'il avait été blessé lui aussi.

— Comment va votre ventre ?

Trask sourit, une lueur joyeuse dans ses yeux noirs.

— Une sale blessure, mais pas trop sérieuse. Le bon père m'a remis à neuf, Altesse.

Tully émit un grognement de dérision.

— Cet homme devrait être au lit. Il est plus blessé que vous. Mais il a refusé de sortir tant qu'il ne se serait pas assuré de votre santé.

Trask fit mine de ne pas avoir entendu le commentaire.

— J'ai vu pire. J'ai déjà eu un accrochage avec une galère de guerre quegane transformée en vaisseau pirate et... Mais ceci est une autre histoire. Vous me demandiez pour mon navire. (Il s'approcha en boitant du lit d'Arutha.) Nous étions en mer, faisant voile vers Palanque avec une cargaison d'armes et de feu quegan. Vu la situation ici, je me disais que je n'aurais pas de problème à écouler la marchandise. Nous avons bravé les passes tôt dans la saison, pour griller la politesse aux autres navires... en tout cas, c'est ce que nous espérions.

« Mais pour traverser si tôt, il nous a fallu en payer le prix. Une terrible tempête s'est levée du sud et nous a fait dériver une semaine. Quand elle s'est arrêtée, nous sommes partis plein est, droit sur la côte. Je croyais que nous n'aurions aucun problème à nous retrouver grâce aux points de repère. Quand nous avons vu la terre, personne ne put en reconnaître un seul. Comme aucun d'entre nous n'avait jamais été au nord de Crydee, nous nous sommes dit fort justement que nous étions allés plus loin que nous l'avions cru.

« Nous avons avancé de jour, en jetant l'ancre à la nuit, car je ne voulais pas risquer de heurter des hauts-fonds ou des récifs inconnus. La troisième nuit, les Tsurani sont venus à la nage depuis la côte, comme un banc de dauphins. Ils ont plongé pile sous le bateau et sont remontés des deux côtés. Le temps que le bruit me réveille, il y avait bien une demi-douzaine de ces bât..., excusez, princesse, de ces Tsurani qui m'assaillaient, Il ne leur a fallut que quelques minutes pour s'emparer de mon navire. (Ses épaules s'affaissèrent légèrement.) C'est un sale truc de perdre son navire, Altesse.

Voyant le blessé faire la grimace, Tully se leva et l'obligea à s'asseoir sur le tabouret à côté d'Arutha. Le capitaine poursuivit son histoire.

— Nous ne comprenions rien à ce qu'ils disaient. Ils ont une langue de singes, pas une langue d'hommes. Je parle moi-même cinq langues civilisées et je peux me débrouiller avec les mains dans une douzaine d'autres. Comme je le disais, nous ne comprenions strictement rien, mais ils nous ont quand même exprimé clairement leurs intentions.

« Ils se sont penchés sur mes cartes. (Il grimaça à ce souvenir.) Je les avais achetées légalement à un capitaine de Durbin à la retraite. Il y avait cinquante ans d'expérience dans ces cartes, qui montrait la région de Crydee jusqu'aux côtes les plus à l'est de la Confédération keshiane. Eux, ils les ont jetées dans la cabine comme des vieux bouts de chiffon jusqu'à ce qu'ils trouvent celles qu'ils voulaient. Il y avait quelques marins avec eux, car dès qu'ils ont reconnu les cartes, ils m'ont révélé leur plan.

« Traitez-moi de marin d'eau douce si vous voulez, mais nous avons jeté l'ancre à quelques kilomètres à peine au nord des terres, en vue de votre phare. Si nous avons poussé un peu plus loin, nous nous serions retrouvés tranquillement dans le port de Crydee, il y a deux jours.

Arutha et les autres ne dirent rien. Trask poursuivit :

— Ils ont regardé ce qu'il y avait dans mes cales et ils ont commencé à jeter des choses par-dessus bord, un peu au hasard. Plus de cinq cents bonnes épées larges de Queg. Des piques, des lances, des arcs longs, tout. J'imagine que c'était pour que rien de tout ça ne profite à Crydee. Ils n'ont pas su quoi faire du feu quegan — il aurait fallu un palan à quai pour sortir les barils de la cale — alors ils les ont laissés. Mais ils ont fait bien attention qu'il ne reste aucune arme dans le navire qui ne soit pas à eux. Puis quelques-uns de ces sales petits rats ont mis des hardes noires, ils ont regagné la terre à la nage et sont partis vers le phare. Pendant ce temps, les autres ont commencé à prier, à genoux, en se balançant d'avant en arrière, à l'exception de quelques-uns d'entre eux qui surveillaient mon équipage avec des arcs. Puis d'un coup, environ trois heures après la tombée de la nuit, ils se sont levés et ils ont collé quelques baffes à mes hommes en montrant du doigt le port sur la carte.

« Nous avons mis les voiles en descendant la côte. La suite, vous la connaissez. J'imagine qu'ils se sont dit que vous ne vous attendriez pas à une attaque par la mer.

— Ils avaient raison, commenta Fannon. Depuis leur dernier raid, nous patrouillons beaucoup dans les forêts. Ils n'auraient jamais pu s'approcher à moins d'une journée de

Crydee sans qu'on les remarque. De cette manière, ils nous ont pris par surprise. (Le vieux maître d'armes semblait amer et fatigué.) Maintenant, la ville est en ruine et la cour est pleine de villageois terrifiés.

Trask aussi semblait amer.

— Ils ont débarqué rapidement la majeure partie de leurs hommes, mais ils en ont laissé deux douzaines pour massacrer l'équipage. (Il grimaça.) C'étaient des durs, mes hommes, mais c'étaient essentiellement de bons gars. Nous n'avons pas compris avant que les premiers tombent des vergues, abattus par des flèches tsurani. Ils ont agité leurs bras comme des petits drapeaux en plongeant dans la mer. On s'est dit que les Tsurani voudraient qu'on les repêche. Vous imaginez bien que mes gars ont commencé à se battre. Mais ils ne s'y sont pas pris assez tôt. Des épissoirs et des cabillots ne font pas le poids contre des types armés d'épées et d'arcs. (Le capitaine poussa un profond soupir, souffrant visiblement autant de sa blessure que d'avoir perdu ses hommes.) Trente-cinq hommes. Des rats, des forbans et des assassins les uns comme les autres, mais c'était mon équipage à moi. J'étais le seul à avoir le droit de les tuer. J'ai enfoncé le crâne du premier Tsurani qui s'est approché de moi, je lui ai pris son épée et j'en ai tué un autre. Mais le troisième m'a désarmé et il m'a transpercé. (Il poussa une sorte d'aboiement rauque, comme un rire.) Je lui ai brisé le cou. Je me suis évanoui un moment. Ils ont dû se dire que j'étais mort. Quand je me suis réveillé, il y avait le feu et j'ai commencé à hurler. Et puis je vous ai vu grimper sur la passerelle.

— Vous êtes un brave, Amos Trask, commenta Arutha. Le visage du capitaine se fit plus douloureux encore.

— Pas assez pour garder mon navire, Altesse. Maintenant, je ne suis guère plus qu'un marin échoué.

— Ça suffit, décréta Tully. Arutha, vous avez besoin de repos. (Il mit la main sur l'épaule d'Amos Trask.) Capitaine, vous feriez bien de suivre son exemple. Votre blessure est plus sérieuse que vous ne voulez bien l'admettre. Je vais vous emmener à une chambre où vous pourrez vous reposer.

— Capitaine Trask, le rappela Arutha comme il se levait.

— Oui, Altesse ?

— Nous avons besoin d'hommes de valeur, ici, à Crydee.
Un éclair de joie passa sur le visage du grand marin.

— Je vous remercie, Altesse. Sans navire, malgré tout, je ne vois pas comment je pourrais vous être utile.

— Entre Fannon et moi, nous devrions trouver bien assez de choses pour vous occuper, répondit le prince.

L'homme s'inclina légèrement, gêné par sa blessure, et sortit avec Tully. Carline embrassa Arutha sur la joue.

— Repose-toi, maintenant.

Elle lui retira le brouet et sortit de la pièce, escortée par Fannon. Le prince s'endormit avant que la porte se referme.

Chapitre 17

L'ATTAQUE

Carline se fendit.

Elle frappa d'estoc vers le bas, en visant l'estomac. Roland para de peu et écarta l'épée de Carline d'un coup violent. Il sauta en arrière et resta un bref instant en déséquilibre. La jeune fille vit son hésitation et se fendit à nouveau.

Roland éclata de rire et sauta de côté pour bloquer cette nouvelle attaque. Puis il glissa sous la garde de Carline. Passant rapidement son épée dans sa main gauche, il lui prit le poignet d'arme et la tira vers lui en la déséquilibrant à son tour. Puis il la fit pivoter et se mit derrière elle. Il lui passa le bras gauche autour de la taille en faisant bien attention à sa lame et la serra fermement contre lui. Carline se débattit, mais Roland était bien plus fort qu'elle. De plus, comme il se trouvait derrière elle, elle ne pouvait rien faire d'autre que l'insulter rageusement.

— C'était une feinte ! Une sale feinte ! cracha-t-elle.

La princesse agitait vainement les jambes, ce qui le fit rire.

— Ne te fends jamais autant, même si tu penses pouvoir placer un coup mortel. Tu es rapide, mais tu te presses trop. Apprends à être patiente. Attends une bonne ouverture pour attaquer. En te déséquilibrant comme ça, tu es morte.

Il lui déposa un rapide baiser sur la joue et la repoussa fort peu galamment. Carline faillit tomber en avant, mais se rattrapa et se tourna.

— Brigand ! Tu oses t'en prendre à ma royale personne ?

Elle s'avança sur lui, l'épée levée, en tournant doucement vers la gauche. Comme son père n'était plus là, Carline avait tanné Arutha jusqu'à ce qu'il autorise Roland à lui apprendre l'escrime. Pour le convaincre, elle lui avait asséné l'argument ultime à ses yeux :

— Qu'est-ce que je fais, si les Tsurani entrent dans le château ? Je les attaque avec des aiguilles à coudre ?

Arutha avait cédé, plus par fatigue et par désir de ne plus l'entendre que parce qu'il était réellement convaincu qu'elle puisse un jour avoir besoin d'employer cette arme.

Soudain, Carline lança une attaque furieuse vers la tête, forçant Roland à reculer dans la petite cour derrière le donjon. Le jeune homme se retrouva dos à un muret et attendit. Elle se fendit, il sauta vivement de côté ; la pointe mouchetée de la rapière de Carline frappa le mur une fraction de seconde après qu'il se fut écarté Roland fit un saut pour la contourner et la frappa joyeusement sur les fesses du plat de son épée en passant derrière elle.

— Ne perds jamais ton calme, ou tu risques de perdre la tête par la même occasion.

— Oh ! s'écria-t-elle en se retournant pour lui faire face, visiblement partagée entre la colère et l'amusement. Monstre !

Roland se mit en garde d'un air faussement contrit. Carline mesura la distance qui les séparait et commença à s'avancer lentement. Elle portait un pantalon d'homme moulant — au grand désespoir de dame Marna — et une tunique masculine resserrée à la taille par la ceinture de son fourreau. En un an, sa silhouette s'était arrondie si bien que ce costume était à la limite du scandaleux. Carline avait maintenant dix-huit ans et il n'y avait plus rien d'enfantin en elle. Les bottines noires, faites sur mesure, qui lui montaient juste au-dessus de la cheville, prirent prudemment appui sur le sol en s'approchant de Roland. Ses cheveux noirs luisants réunis en une longue tresse lui battaient les épaules.

Roland était heureux de ces séances avec elle. Ils avaient presque redécouvert le plaisir qu'ils prenaient à jouer ensemble quand ils étaient plus jeunes et Roland gardait le secret espoir que les sentiments de Carline pour lui finissent par devenir plus que de la simple amitié. Cela faisait un an qu'ils pratiquaient, depuis le départ de Lyam, en fait, et il leur arrivait parfois de partir se promener ensemble à cheval quand les environs étaient suffisamment sûrs. Ce temps passé à deux les avait rapprochés plus que jamais. Même si Carline restait plus

sérieuse qu'avant, elle avait retrouvé sa vivacité et son sens de l'humour.

Roland demeura perdu un moment dans ses réflexions. La petite princesse gâtée n'était plus. L'enfant exigeante et susceptible qui s'ennuyait dans son rôle faisait partie du passé. Elle avait été remplacée par une jeune femme volontaire et décidée, éprouvée par la vie.

Le jeune homme cilla et se retrouva avec la pointe de son épée sur la gorge. Il jeta son arme à terre avec un sourire amusé.

— Madame, je me rends ! Carline rit.

— À quoi tu rêvais, Roland ?

Il repoussa doucement la pointe de son épée.

— Je me rappelais la tête de dame Marna la première fois que tu es partie à cheval avec ces vêtements et que tu es revenue toute sale dans un état fort peu digne d'une dame.

Carline sourit.

— J'ai cru qu'il lui faudrait une semaine pour s'en remettre. (Elle releva son épée.) J'aimerais bien avoir de bonnes raisons de mettre ces vêtements plus souvent. Ils sont si confortables.

Roland acquiesça, avec un grand sourire.

— Et très seyants. (Il regarda avec insistance la manière dont ils moulait les courbes gracieuses de Carline.) Mais j' imagine que cela est dû uniquement à celle qui les porte.

Elle leva les yeux au ciel en faisant semblant d'être outrée.

— Vous êtes un brigand et un flatteur, monsieur, ainsi qu'un débauché. Avec un petit rire, il reprit son épée.

— Je pense que c'est tout pour aujourd'hui, Carline. Je ne pourrai supporter plus d'une défaite ce soir. Une autre et je devrais quitter le château dans la honte et le déshonneur.

La princesse écarquilla les yeux et releva son arme ; Roland vit que sa pique l'avait touchée.

— Oh ! Déshonoré par une simple fille, c'est ça ? dit-elle en s'avancant l'épée à la main.

En riant, il se mit en garde lui aussi et recula.

— Ah, ça, madame, cela me semble bien improbable. Elle leva son épée et lui jeta un regard irrité.

— Dame Marna s'occupe déjà de mes manières, Roland. Je n'ai pas besoin d'un bouffon comme toi pour mon instruction.

— Bouffon ! répéta-t-il en bondissant en avant.

Elle engagea sa lame et riposta, ne le ratant que de peu. Il para et fit glisser la lame de Carline le long de la sienne jusqu'à ce qu'ils se retrouvent au corps à corps. Alors il lui attrapa le poignet d'arme avec sa main libre et sourit.

— Évite à tout prix de te retrouver dans cette position. (Elle lutta pour se libérer, mais le jeune homme tint bon.) À moins que les Tsurani ne commencent à nous envoyer leurs femmes, la plupart de ceux contre lesquels tu vas te battre seront plus forts que toi et dans cette position ils pourraient faire de toi ce qu'ils voudraient.

En disant cela, il la serra contre lui et l'embrassa.

Carline le repoussa, surprise. Soudain, elle lâcha son épée et s'agrippa à Roland. Elle l'attira avec une force surprenante et l'embrassa avec la même passion.

Quand il la repoussa, elle lui jeta un regard de surprise mêlé de désir. Son visage s'illumina et ses yeux pétillèrent. Elle dit tout doucement :

— Roland, je...

L'alerte sonna dans le château et quelqu'un hurla : « On nous attaque ! » du haut des murs, de l'autre côté du château. Roland jura à mi-voix et recula.

— Satanée malchance. (Il s'avança dans le passage qui menait à la cour principale.) Souvenez-vous de ce que vous alliez dire, madame, ajouta-t-il pardessus son épaule, avec un sourire aux lèvres.

Cependant, sa bonne humeur se volatilisa quand il la vit le suivre, l'épée à la main.

— Où vas-tu comme ça ? demanda-t-il d'un ton soudain sérieux.

— Sur les remparts. J'en ai assez de rester dans les celliers, répondit la princesse d'un air de défi.

— Non, répliqua-t-il d'un ton ferme. Tu ne t'es jamais vraiment battue. Tu te débrouilles bien à l'épée tant que c'est du sport, mais je refuse de prendre le risque que tu restes figée sur place au premier sang. Tu vas aller aux celliers avec les autres dames et t'y mettre bien à l'abri.

Roland ne lui avait jamais parlé de cette manière et Carline en fut abasourdie. Pour elle, il avait toujours été un sale gamin ou un bon ami et voilà qu'il se montrait sous un autre jour. Elle émit une protestation, mais il la coupa. Puis il la prit par le bras et l'entraîna en direction de la porte des celliers.

— Roland ! Laisse-moi ! s'écria-t-elle. . .

— Tu iras là où on te dit d'aller, déclara tranquillement le jeune homme. Et j'irai là où on me dit d'aller. Il n'est pas question de discuter.

Carline tira sur sa main, mais il la retint fermement.

— Roland ! Lâche-moi immédiatement ! ordonna-t-elle.

Il ignora totalement ses protestations et la traîna derrière lui en longeant le mur. À la porte du cellier, un garde surpris les regarda approcher. Roland s'arrêta et projeta sans ménagement Carline en direction de la porte. Les yeux étincelants de colère, la princesse se tourna vers le garde.

— Arrêtez-le ! Immédiatement ! Il... (de rage, elle se mit à crier d'une manière bien peu seyante pour une dame)... a osé poser ses mains sur moi !

Le garde hésita, le regard allant de l'un à l'autre, puis fit un pas vers le châtelain. Ce dernier leva un doigt menaçant et le pointa sur le soldat, à moins d'un pouce de son nez.

— Faites en sorte que Son Altesse rejoigne le refuge qui lui a été assigné. Ignorez ses objections et empêchez-la de partir si jamais elle tentait de s'enfuir. Vous avez compris ?

Au ton de sa voix, son sérieux ne faisait aucun doute. Le garde acquiesça, mais hésitait encore à toucher la princesse. Sans détourner les yeux du soldat, Roland poussa doucement Carline vers la porte.

— Si jamais je découvre qu'elle a quitté le cellier avant la sonnerie de la fin d'alerte, je veillerai à ce que le prince et le maître d'armes soient informés du fait que vous avez laissé la princesse courir au-devant du danger.

C'en fut trop pour le garde. Il avait peut-être du mal à décider d'un conflit d'autorité entre la princesse et le châtelain en cas d'attaque, mais il ne doutait pas de ce que pourrait lui faire subir le maître d'armes en de pareilles circonstances. Il se tourna vers la porte du cellier avant que Carline n'ait eu le

temps de faire volte-face et lui dit : « C'est par là, Altesse », en la forçant à descendre les marches.

La jeune fille recula dans l'escalier, furieuse. Roland referma la porte derrière eux. Carline se retourna après avoir fait un autre pas à reculons, puis descendit d'un air hautain. Quand ils arrivèrent dans la pièce réservée aux femmes du château et de la ville en cas d'attaque, elle retrouva les autres femmes qui attendaient, blotties les unes contre les autres, terrifiées.

Le garde hasarda un salut désolé.

— J'vous demande pardon, princesse, mais le châtelain semblait très sûr de lui. Soudain, la colère de Carline s'envola.

— Oui, en effet, il avait l'air tout à fait déterminé, approuva-t-elle en souriant.

Des cavaliers entrèrent au galop dans la cour tandis que l'on refermait derrière eux les portes massives. Arutha jeta un coup d'œil par-dessus les murailles et se tourna vers Fannon.

— On ne pouvait pas avoir moins de chance, déclara ce dernier.

— La chance n'a rien à voir là dedans, répliqua le prince. Les Tsurani ne nous auraient sans doute jamais attaqués quand nous avions l'avantage.

Tout semblait paisible, hormis la ville incendiée, comme un ultime témoin de la guerre. Mais il savait aussi que de l'autre côté de la ville, dans les forêts au nord et au nord-est, une armée se rassemblait. Les rapports parlaient d'au moins deux mille Tsurani en marche sur Crydee.

— Rentre donc, rat puant, fils de chienne !

Arutha regarda en bas dans la cour et vit Amos Trask botter les fesses d'un pêcheur terrorisé, qui courut se réfugier dans l'une des grossières huttes construites à l'intérieur des murs du château pour reloger les derniers villageois déportés qui n'étaient pas partis vers le sud. La plupart d'entre eux avaient pris le navire pour Carse après le raid suicide, mais quelques-uns étaient restés pour l'hiver. Hormis quelques pêcheurs qui devaient nourrir la garnison, les autres étaient censés repartir dès le printemps vers le sud, à Carse ou à Tulan.

Mais les premiers navires de la saison n'étaient pas attendus avant des semaines. Amos avait été chargé de s'occuper de ces gens après l'incendie de son propre vaisseau l'année précédente, afin qu'ils ne gênent pas les manœuvres des gardes et qu'ils ne risquent pas de trop déranger le château. Le capitaine s'était avéré bien utile lors des semaines qui avaient suivi l'incendie de Crydee. Amos avait du talent pour le commandement et avait réussi à garder en place la population difficile, mal éduquée et individualiste des pêcheurs. Arutha le trouvait bravache, menteur et se disait que ce devait probablement être un pirate, mais il l'aimait bien.

Gardan monta de la cour, suivi de Roland. Le sergent salua le prince et le maître d'armes.

— C'est la dernière patrouille, messire.

— Il ne nous reste plus qu'à attendre l'Archer, dit Fannon. Gardan secoua la tête.

— Aucune patrouille ne l'a aperçu, monsieur.

— C'est parce que l'Archer est sans doute plus près des Tsurani que quiconque oserait s'envisager, avança Arutha. Il reste combien de temps à votre avis, avant que les autres Tsurani arrivent ?

— Moins d'une heure, s'ils traversent directement, répondit Gardan en pointant le doigt en direction du nord-est. Il leur reste moins de quatre heures de lumière, ajouta-t-il en levant les yeux. Ils nous attaqueront peut-être avant la nuit. Mais ils vont probablement prendre position, reposer leurs hommes et attaquer à l'aube.

Arutha regarda Roland.

— Les femmes sont à l'abri ? Roland sourit.

— Toutes, même si votre sœur risque de me traiter de tous les noms quand tout ceci sera fini.

Arutha lui rendit son sourire.

— Quand tout ceci sera fini, je m'occuperai de cette affaire. (Il fit un tour d'horizon.) Il n'y a plus qu'à attendre.

Le maître d'armes regarda le paysage faussement calme qui s'étalait sous leurs yeux.

— Oui, il n'y a plus qu'à attendre, approuva-t-il sur un ton à la fois inquiet et déterminé.

Martin leva la main. Ses trois pisteurs s'arrêtèrent. Les bois étaient aussi calmes que d'habitude mais ils savaient tous les trois que l'Archer disposait de sens plus aiguisés que les leurs. Quelques instants plus tard, il partit en éclaireur.

Cela faisait dix heures, depuis l'aube, qu'ils suivaient la trace des Tsurani. Martin avait cru comprendre qu'ils avaient de nouveau été repoussés par les forces d'Elvandar au niveau des gués du fleuve Crydee et qu'ils reportaient leurs forces contre le duché. Les Tsurani avaient tenu sur quatre fronts pendant trois ans : contre les armées ducales à l'est, contre les elfes et les nains au nord, contre Crydee à l'ouest et contre la confrérie de la Voie des Ténèbres et les gobelins au sud.

Les pisteurs étaient restés tout près de l'arrière-garde tsurani — parfois même trop près. À deux reprises, ils avaient dû fuir des guerriers tsurani qui voulaient absolument s'en prendre au maître chasseur de Crydee et à ses hommes. Une fois, l'ennemi avait réussi à les rattraper et Martin avait perdu l'un de ses hommes dans le combat.

L'Archer imita le croassement du corbeau. Quelques minutes plus tard, les trois pisteurs restants le rejoignirent.

— Ils vont beaucoup plus à l'ouest que je ne m'y serais attendu, commenta l'un d'eux, un jeune homme au visage allongé nommé Garret.

Martin réfléchit.

— Tu as raison, il semble qu'ils se soient mis en tête d'encercler toutes les terres autour du château. Ou alors, ils veulent juste frapper par là où on ne les attend pas. (Il eut un sourire retors.) Mais il est plus probable qu'ils balayent la zone avant l'attaque pour vérifier qu'ils n'ont pas d'adversaires dans le dos.

— Ils doivent pourtant savoir que nous les suivons, s'étonna un autre pisteur. Le sourire de l'Archer s'accrut.

— Sans doute. Je crois que nos petits déplacements ne les intéressent guère. (Il secoua la tête.) Ces Tsurani sont vraiment arrogants. (Il fit un signe de la main.) Garret vient avec moi. Vous deux, retournez directement au château. Informez le

maître d'armes que deux mille Tsurani supplémentaires marchent sur Crydee.

Sans un mot, les deux hommes partirent à grands pas vers le château. D'un ton léger, Martin s'adressa à son compagnon :

— Viens, retournons voir l'ennemi, histoire de comprendre ce qu'il nous prépare.

Garret secoua la tête.

— Votre air joyeux ne me rassure guère, maître chasseur.

— Pour la mort, les jours sont tous les mêmes. Elle vient quand elle veut. Alors pourquoi se laisser aller à l'inquiétude ? demanda l'Archer en se penchant de nouveau sur les traces.

— Évidemment, fit Garret, visiblement peu convaincu. Pourquoi, hein ? Ce qui m'ennuie, ce n'est pas qu'elle vienne quand elle veut ; c'est le fait que vous l'invitiez à venir qui me colle la frousse.

Martin eut un rire léger et fit signe à Garret de le suivre. Ils partirent au petit trot, avançant à longues enjambées. La forêt était pleine de soleil, mais sous ces grands arbres, les ombres étaient propices aux cachettes et aux embuscades. Des yeux hostiles pouvaient être embusqués un peu partout, Garret laissa l'Archer se charger de déceler les dangers de la forêt, ce qu'il faisait fort bien. Comme un seul homme, ils s'arrêtèrent brusquement tous les deux en entendant du bruit devant eux. Ils se glissèrent silencieusement dans les fourrés. Une minute passa lentement sans que personne ne parle. Puis ils entendirent un faible murmure, dont les mots restaient indistincts.

Deux hommes entrèrent dans leur champ de vision, suivant une course sud-nord qui coupait la piste prise par Martin. Tous deux étaient vêtus de capes gris sombre et portaient des arcs bandés. Ils s'arrêtèrent, s'agenouillèrent pour inspecter les traces laissées par l'Archer et ses pisteurs. L'un d'eux montra la piste et parla à son compagnon, qui opina et repartit en sens inverse.

L'Archer entendit Garret siffler en reprenant sa respiration. C'était un pisteur de la confrérie de la Voie des Ténèbres. Il inspecta les traces un moment encore puis retourna voir son compagnon.

Garret commença à bouger mais Martin lui prit le bras.

— Pas encore, murmura l'Archer.

— Qu'est-ce qu'ils font si loin au nord ? répondit le jeune homme sur le même ton.

Martin secoua la tête.

— Ils se sont glissés derrière nos patrouilles le long des collines. Nous ne faisons plus très attention aux frontières méridionales, Garret. Nous n'aurions jamais cru qu'ils s'aventureraient vers le nord aussi loin à l'ouest des montagnes. (Il réfléchit en silence pendant un moment, puis murmura :) Peut-être qu'ils se fatiguent du Vercors et qu'ils essayent de rejoindre leurs frères des terres du Nord.

Garret s'apprêta à répondre, mais se tut en voyant apparaître un autre frère des Ténèbres là où s'étaient trouvés les deux autres peu de temps auparavant. L'elfe noir regarda autour de lui, puis leva la main. D'autres silhouettes apparurent sur la piste qui coupait celle des hommes de Martin. Un par un, puis par deux, puis par groupes de trois, des frères des Ténèbres traversèrent, disparaissant sous les arbres.

Garret retenait son souffle. Il entendit Martin compter à mi-voix les silhouettes qui passaient :

— ... dix, douze, quinze, seize, dix-huit...

Le flot de silhouettes en capes sombres continua et Garret se demanda quand il se tarirait.

— Trente et un, trente-deux, trente-quatre...

Comme ils passaient toujours, des groupes plus importants apparurent.

— Ils sont plus de cent, murmura Martin au bout d'un moment.

Ils traversaient, certains portant des paquets sur leur dos ou à l'épaule. Nombre d'entre eux portaient la cape sombre des montagnes, mais d'autres étaient vêtus de vert, de brun ou de noir.

— Vous avez raison, murmura Garret en se penchant vers l'Archer. C'est une migration vers le nord. J'en compte plus de deux cents.

Martin opina.

— Et ça continue.

Les frères des Ténèbres passèrent encore pendant plusieurs minutes, puis le flot de guerriers fut remplacé par des femmes en haillons et des enfants. Ces derniers furent suivis d'une vingtaine de guerriers, puis le calme retomba sur les bois. Les pisteurs attendirent un moment en silence.

— Il faut vraiment qu'ils soient proches cousins des elfes pour réussir à se déplacer en si grand nombre dans la forêt sans se faire remarquer, commenta Garret.

Martin sourit.

— Je te conseille de ne pas dire cela au prochain elfe que tu verras. Il se leva lentement, décontractant ses muscles crispés par leur longue attente dans cette position si inconfortable.

— À ton avis, à combien les frères des Ténèbres se trouvent-ils de la colonne principale ? demanda l'Archer en entendant un faible bruit à l'est.

— À l'arrière, une centaine de mètres. À l'avant, peut-être quatre cents, cinq cents mètres. Pourquoi ?

Martin sourit et Garret s'inquiéta de la lueur moqueuse qui venait de s'allumer dans ses yeux.

— Viens, je crois que je sais où trouver de quoi nous amuser.

— Ah, maître chasseur, j'ai la chair de poule quand vous parlez de vous amuser, grogna doucement le jeune homme.

Martin lui donna une tape amicale dans le dos.

— Viens, joyeux compagnon.

Le maître chasseur partit sur la piste, Garret derrière lui. Ils passèrent dans les bois, évitant aisément les obstacles qui auraient pu gêner des gens moins habitués qu'eux.

La piste était coupée à un endroit et les deux hommes firent halte. Loin dans la pénombre des sous-bois, ils virent arriver une compagnie de pisteurs tsurani. Martin et Garret disparurent derrière des arbres.

— La colonne principale est juste derrière, annonça le maître chasseur. Quand ils trouveront la piste des frères des Ténèbres, ils essayeront peut-être de la suivre.

Garret secoua la tête.

— Mais si ce n'est pas le cas, il va falloir les y pousser. (Il prit une profonde inspiration.) Oh, d'accord.

Puis il adressa une prière silencieuse à Killian, la muse des Bois tranquilles, déesse des forestiers. Les deux hommes bandèrent leurs arcs.

Martin s'avança sur la piste et visa, imité par Garret. Les pisteurs tsurani arrivèrent en vue, taillant dans les broussailles pour faciliter le passage de l'armée. L'Archer attendit que les Tsurani soient tout près, puis lâcha sa flèche, juste au moment où le premier pisteur les remarquait. Les deux premiers ennemis tombèrent et deux nouvelles flèches partirent avant qu'ils ne touchent le sol. Martin et Garret prenaient leurs flèches avec des gestes fluides, les encochaient et les tiraient avec une vitesse et une précision impressionnantes. Ce n'était pas par bonté d'âme que l'Archer avait choisi Garret cinq ans auparavant. Dans l'œil du cyclone, cet homme serait resté de marbre, aurait écouté ses ordres et les aurait exécutés avec une parfaite efficacité.

Dix Tsurani médusés tombèrent avant d'avoir pu prévenir qui que ce soit. Calmement, Martin et Garret rangèrent leur arc sur leur épaule et attendirent. Sur la piste, apparut un véritable mur d'armures colorées, les officiers tsurani s'arrêtèrent, muets d'étonnement, en apercevant les cadavres de leurs éclaireurs. Ils virent alors les deux forestiers qui se tenaient tranquillement sur le chemin et hurlèrent quelque chose. Le front de la colonne s'élança en avant, armes au clair.

Martin sauta dans les fourrés en direction du nord, suivi à un pas de distance par Garret. Ils filèrent entre les arbres, les Tsurani juste derrière eux. La voix de Martin résonna dans la forêt, lançant un cri de chasse. Garret criait aussi, presque autant d'excitation que de peur. La horde de Tsurani dans les fourrés derrière eux faisait un bruit terrible.

Martin les guida vers le nord, sur une course parallèle à celle des frères des Ténèbres. Au bout d'un moment, il s'arrêta et dit, essoufflé :

— Plus lentement, il ne s'agirait pas de les semer.

Garret regarda derrière lui et vit que les Tsurani étaient hors de vue. Ils s'appuyèrent contre un arbre et attendirent. Quelque temps plus tard, les premiers ennemis furent en vue, courant vers le nord-ouest.

— Nous avons dû tuer leurs seuls pisteurs valables sur ce monde, commenta l'Archer d'un air dégoûté.

Il prit le cor de chasse à sa ceinture et émit une note si sonore que les soldats tsurani se figèrent, déroutés. Martin et Garret se relevèrent.

Les Tsurani regardèrent autour d'eux et aperçurent les deux chasseurs. Martin fit signe à son compagnon de le suivre et ils repartirent tous les deux. Les Tsurani rameutèrent l'armée qui les suivait et reprirent la poursuite. Les pisteurs du royaume les menèrent encore sur quatre cents mètres dans les bois, puis tournèrent en direction de l'ouest.

— Les frères... des Ténèbres... ils sauront... qu'on vient, haleta Garret.

— À moins... qu'ils ne soient... complètement sourds. (Martin réussit à sourire.) Les Tsurani... sont à... six contre un. Je crois... qu'il est juste... de leur laisser... un avantage.

Garret réussit à grogner et continua à suivre son maître. Au sortir d'un bosquet, Martin s'arrêta et attrapa son compagnon par sa tunique.

— Ils sont devant, indiqua-t-il en penchant la tête de côté.

— Je ne sais pas... comment vous arrivez à entendre... quoi que ce soit avec tout ce raffut derrière.

Au bruit, on aurait cru que la majeure partie de la colonne de l'armée tsurani les poursuivait, mais la forêt amplifiait et brouillait beaucoup les sons.

— Tu portes toujours ce ridicule justaucorps rouge ? demanda Martin.

— Oui, pourquoi ?

— Passe-m'en un bout.

Sans poser de question, Garret tira son couteau et releva sa tunique verte de forestier. Dessous se trouvait un justaucorps de coton rouge. Il en coupa une longue lanière, puis le renfonça rapidement sous sa tunique. Le temps que son compagnon se rajuste, Martin accrocha le bout de tissu à la hampe d'une flèche. Puis il se tourna vers les Tsurani qui avançaient dans les fourrés.

— Ce doit être à cause de leurs petites jambes. Ils sont peut-être capables de courir toute la journée, mais ils n'arrivent

pas à tenir le rythme en forêt. (Il tendit la flèche à Garret.) Tu vois le grand orme là, dans la clairière ? (Le jeune homme acquiesça.) Tu vois le bouleau derrière, un peu sur la gauche ? (Garret opina de nouveau.) Tu crois que tu peux le toucher avec ce bout de chiffon accroché à la flèche ?

Garret sourit, prit son arc, encocha la flèche et tira. Le projectile fila droit sur l'arbre et s'y planta.

— Quand nos amis aux courtes jambes arriveront là-bas, ils verront ce chiffon de couleur et fonceront, expliqua Martin. À moins que je me trompe complètement, les frères sont à environ quinze mètres de ta flèche. (Il tira son cor tandis que Garret rangeait son arc.) On part, ajouta-t-il avant de souffler dans l'instrument.

Les Tsurani foncèrent comme des guêpes, mais l'Archer et Garret étaient déjà partis vers le sud-ouest que les échos du cor ne s'étaient pas encore tus. Les pisteurs coururent pour disparaître avant que les Tsurani puissent les apercevoir et flairer le piège. Soudain, ils entrèrent dans un bosquet et tombèrent sur un groupe de femmes et d'enfants apeurés. Une jeune femme de la confrérie posait un paquet sur le sol. Elle se figea dans son mouvement en voyant les deux hommes. Garret dut faire un écart pour ne pas la percuter.

Ses grands yeux bruns étudièrent un instant le chasseur, alors qu'il faisait un pas de côté pour la contourner.

— S'cusez-moi, m'dame, dit Garret sans réfléchir, en levant la main à son front.

Puis il repartit derrière le maître chasseur, poursuivi par des cris de rage et de surprise.

Martin fit halte au bout de quatre cents mètres et tendit l'oreille. Au nord-est résonnaient des bruits de combat, des cris, des hurlements et le fracas des armes. L'Archer sourit.

— Ils sont occupés pour un moment.

— La prochaine fois, maître chasseur, renvoyez-moi au château, d'accord ? demanda Garret en se laissant glisser sur le sol.

Martin s'agenouilla à côté du pisteur.

— Cela devrait empêcher les Tsurani d'arriver à Crydee avant la nuit. Ils ne pourront pas attaquer avant demain, parce

qu'ils ne peuvent pas se permettre de laisser quatre cents frères des Ténèbres derrière eux. Reposons-nous un peu et puis rentrons à Crydee.

Garret s'adossa à un arbre.

— Bonne nouvelle, dit-il en poussant un long soupir de soulagement. Il s'en est fallu de peu, maître chasseur.

Martin fit un sourire énigmatique.

— C'est le cas de toute vie, Garret. Ce dernier secoua lentement la tête.

— Vous avez vu cette fille ? Martin opina.

— Eh bien ?

Garret semblait perplexe.

— Elle était mignonne... Non, plutôt belle, dans son genre, je veux dire. Elle avait des cheveux noirs et longs, des yeux de la couleur d'une loutre, Elle faisait la moue et elle avait un air mutin. C'était suffisant pour qu'on veuille la regarder deux fois. Je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un comme elle au sein de la confrérie. Martin acquiesça.

— Les Moredhels sont assez beaux, en fait, comme les elfes. Mais souviens-toi, Garret, ajouta-t-il avec un sourire, si tu te trouves un jour à échanger des plaisanteries avec une femme moredhel, qu'elle t'arracherait le cœur aussi facilement qu'elle pourrait t'embrasser.

Ils se reposèrent un moment. Des cris et des hurlements provenaient toujours du nord-est. Les deux hommes se relevèrent lentement et reprirent la route de Crydee.

Depuis le début de la guerre, les Tsurani avaient limité leurs activités aux zones directement adjacentes à la vallée des Tours Grises. Dans leurs rapports, les nains et les elfes avaient révélé aux hommes que leurs ennemis creusaient dans les montagnes. Les Tsurani avaient créé des enclaves en dehors de la vallée, depuis lesquelles ils attaquaient les positions du royaume. Une ou deux fois l'an, ils montaient une grande offensive contre les armées duciales de l'Ouest, les elfes d'Elvandar ou les forces de Crydee, mais la majeure partie du temps ils se contentaient de conserver ce qu'ils tenaient déjà.

Cependant, chaque année, ils augmentaient un peu leur territoire, créaient d'autres enclaves et renforçaient leurs positions en vue des campagnes de l'année suivante. Depuis la chute de Walinor, ils n'avaient pas cherché, comme on s'y serait attendu, à avancer vers la côte de la Triste Mer ; de même, ils n'étaient pas repartis combattre les forteresses de LaMut près des monts de Pierre. Les villes de Walinor et de Crydee avaient été complètement mises à sac et abandonnées, plus pour empêcher le royaume et les Cités libres de les réutiliser que pour les utiliser eux-mêmes. Au printemps de la troisième année de guerre, les dirigeants des forces du royaume rêvaient désespérément d'un assaut de grande envergure qui briserait peut-être cette situation de pat. Et voilà que celui-ci se produisait, à l'emplacement le plus logique, sur le front le plus faible des alliés, la garnison de Crydee.

Arutha contemplait l'armée tsurani du haut des murailles. Gardan et Fannon se tenaient à ses côtés tandis que Martin l'Archer se trouvait juste derrière.

— Combien sont-ils ? demanda le prince, sans détourner les yeux des troupes qui s'avançaient.

— Mille cinq cents ou deux mille, c'est difficile à dire, répondit Martin. Il y en avait deux mille de plus hier, moins ce que la confrérie de la Voie des Ténèbres aura pu emporter avec elle.

Des bois au loin provenait le bruit des ouvriers coupant des arbres. Le maître d'armes et le maître chasseur pensaient que les Tsurani préparaient des échelles pour escalader les murailles.

— Je n'aurais jamais cru que je dirais cela un jour, ajouta l'Archer, mais j'aurais préféré trouver quatre mille frères des Ténèbres dans la forêt, hier.

Gardan cracha par-dessus le mur.

— Malgré tout, vous vous êtes bien débrouillé, maître chasseur. Ce n'est que justice qu'ils s'entre-déchirent.

Martin ricana sans humour.

— C'est aussi une bonne chose que les frères des Ténèbres tuent à vue. Ils ne le font pas par amour pour nous, mais ils gardent quand même notre flanc sud.

— À moins que la bande d’hier ne soit pas un cas isolé, répliqua Arutha. Si la confrérie abandonne le Vercors, nous allons bientôt devoir nous inquiéter de Tulan, de Jonril et de Carse.

— Je suis bien content qu’ils n’aient pas cherché à s’entendre, intervint Fannon. Si jamais ils faisaient la trêve...

Martin secoua la tête.

— Les Moredhels ne trafiquent qu’avec les vendeurs d’armes et les renégats qui acceptent de les servir contre de l’or. Sinon, nous ne leur servons à rien. Et de toute évidence, les Tsurani sont là pour conquérir. Les Moredhels ne sont pas plus à l’abri de leurs ambitions que nous.

Fannon se retourna vers l’armée tsurani en marche. L’on voyait des bannières de couleurs vives avec des symboles et des dessins étranges en différents endroits de cette armée. Des centaines de guerriers en armures de couleur se tenaient groupés sous chaque bannière.

Il y eut une sonnerie de cor ; les soldats tsurani se mirent face aux murailles. Chaque bannière fut plantée à une douzaine de pas devant eux. Une poignée de soldats portant des heaumes à crête et que les forces du royaume prenaient pour des officiers s’avancèrent et se placèrent à mi-chemin entre les bataillons et les porteurs de bannières. L’un d’eux, en armure bleu vif, hurla quelque chose et montra le château. Un cri monta de l’armée tsurani tout entière. Un autre officier, cette fois en armure rouge vif, commença à s’avancer lentement vers le château.

Arutha et les autres regardèrent en silence l’homme venir jusqu’aux portes. Il ne regardait ni à gauche ni à droite ni en l’air vers les hommes postés sur les murailles. Il marcha les yeux fixés droit devant lui jusqu’à ce qu’il arrive devant les portes. Là, il prit une grande hache et frappa par trois fois sur les vantaux avec le manche.

— Que fait-il ? demanda Roland, qui venait juste de monter les escaliers. De nouveau le Tsurani frappa aux portes du château.

— Je crois, dit l’Archer, qu’il nous donne l’ordre d’ouvrir et de quitter le château.

Puis le Tsurani recula d'un pas, donna un grand coup de hache dans la porte et laissa son arme, encore tremblante, fichée dans le bois. Sans se presser, il se retourna et commença à s'écarter, encouragé à grands cris par les autres Tsurani.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? s'enquit Fannon.

— Je crois que je sais, répondit Martin en prenant son arc.

Il attrapa une flèche et l'encochoa. D'un coup sec, il tira. Le projectile se planta dans le sol juste entre les jambes de l'officier tsurani, qui s'arrêta.

— Les Hadatis de Yabon ont des rituels comme celui-ci, expliqua l'Archer. Ils mettent un point d'honneur à montrer leur bravoure à leurs ennemis. Toucher un adversaire et partir ensuite est plus honorable que de le tuer. (Il montra l'officier, qui ne bougeait pas d'un pouce.) Si je le tue, je bafoue mon honneur, car il nous prouve à tous comme lui est brave. Mais nous pouvons lui montrer que nous savons jouer à son petit jeu.

L'officier tsurani se retourna, ramassa la flèche et la cassa en deux, il se campa face au château et leva bien haut la flèche brisée en criant son défi aux soldats postés sur les murailles. Martin visa soigneusement et tira une autre flèche, qui alla couper le plumet du heaume de l'officier. Le Tsurani se tut en voyant les plumes passer lentement devant son visage.

Roland applaudit et les murs du château retentirent de vivats. Le Tsurani enleva doucement son heaume.

— Maintenant, il nous invite soit à le tuer, ce qui nous déshonorerait, soit à sortir du château pour oser lui faire face, ajouta Martin.

— Je refuse que l'on ouvre les portes pour une confrontation aussi ridicule ! protesta Fannon.

L'Archer sourit.

— Dans ce cas, changeons les règles. (Il se pencha sur le bord du chemin de ronde.) Garret, flèche plombée !

Le pisteur, dans la cour en contrebas, sortit une flèche plombée de son carquois et la tendit à l'Archer. Martin montra aux autres la lourde bille de fer qui remplaçait la pointe et que l'on utilisait pour assommer le petit gibier de préférence aux pointes normales qui risquaient de l'écharper. Le maître chasseur l'encochoa, visa l'officier et tira.

La flèche toucha le tsurani au ventre et le fit tomber. Tous les soldats en haut sur les murailles eurent l'impression d'en ressentir l'impact. Les fantassins tsurani hurlèrent de rage, puis se calmèrent quand l'homme se releva, visiblement sonné, mais indemne. Il se retourna, les mains sur les genoux, et vomit.

— Et voilà pour la dignité de l'officier, commenta sèchement Arutha.

— Bien, dit Fannon, je pense qu'il est temps de leur donner une autre leçon sur les tactiques du royaume. (Il leva le bras au-dessus de sa tête.) Catapultes ! cria-t-il.

On agita des drapeaux sur le haut des tours et du donjon. Le maître d'armes baissa le bras et les puissantes machines firent feu. Sur les petites tours, des balistes, telles des arbalètes géantes, tirèrent des carreaux énormes tandis que sur le donjon d'immenses trébuchets lâchaient des seaux entiers de lourdes pierres. La pluie de pierres et de projectiles tomba en plein sur les Tsurani, écrasant têtes et membres, faisant des coupes sanglantes dans leurs lignes. Les cris des blessés montèrent jusqu'au château. Les servants d'armes rechargèrent leurs engins.

Les Tsurani étaient complètement désorganisés si bien que, lorsque le second tir de pierres et de carreaux les frappa, ils se dispersèrent et s'enfuirent. Les soldats applaudirent sur les murailles, mais très peu de temps, car les Tsurani se regroupèrent hors de portée de tir des engins.

— Maître d'armes, je crois qu'ils attendent que nous fassions une sortie, déclara Gardan.

— À mon avis, vous vous trompez, répliqua Arutha en montrant quelque chose.

Les autres regardèrent dans la direction indiquée : un grand nombre de Tsurani se détachèrent du corps d'armée principal et s'avancèrent juste à la limite de portée.

— Ils semblent s'apprêter à attaquer, mais pourquoi ne le font-ils pas en nombre ? s'inquiéta Fannon.

Un soldat arriva et dit :

— Altesse, il n'y a pas de signe des Tsurani devant les autres murs. Arutha regarda Fannon.

— Pourquoi n'attaquent-ils qu'un seul mur ? Ils doivent être un bon millier, estima le prince au bout de quelques minutes.

— Plutôt dans les mille deux cents, rectifia Fannon. L'assaut est imminent, ajouta-t-il en voyant des échelles apparaître derrière les attaquants et passer devant eux.

Un millier de défenseurs attendaient dans les murs. Les autres hommes de Crydee étaient encore dans de petites garnisons extérieures, mais le gros des armées du duché se trouvait là.

— Nous pourrons supporter l'assaut tant que nos murs tiendront, rappela Fannon. Nous pouvons tenir jusqu'à dix contre un.

D'autres messagers arrivèrent des autres murs.

— Il n'y a toujours rien à l'est, au nord et au sud, maître d'armes, rapporta l'un d'eux.

— Ils semblent déterminés à ne pas se faciliter les choses. (Fannon réfléchit un moment.) Nous ne comprenons pas vraiment leur manière d'agir. Envoyer des commandos suicides, laisser des troupes à portée de catapulte, perdre son temps en jeux d'honneur. Malgré tout, ils ne sont pas manchots et nous ne pouvons pas nous permettre de les sous-estimer. (Il se tourna vers le messager.) Passez le mot : que l'on reste vigilant sur les autres murs et préparez-vous à les défendre si jamais c'était une feinte.

Les messagers partirent et l'attente se prolongea. Le soleil se déplaça dans le ciel et se trouva juste dans le dos des attaquants une heure avant son coucher. Soudain, il y eut des bruits de cors et des roulements de tambours ; d'un seul coup les Tsurani foncèrent vers les murs. Les catapultes sifflèrent et taillèrent de grands sillons dans les lignes adverses. Mais les assaillants continuèrent et arrivèrent à portée de flèches des défenseurs qui attendaient patiemment ce moment. Une tempête de projectiles s'abattit sur les attaquants et tout le premier rang tomba, mais ceux qui se trouvaient derrière continuèrent, tenant au-dessus de leurs têtes des boucliers de couleurs vives. Ils atteignirent les murs. Une demi-douzaine de

fois, les Tsurani chutèrent et lâchèrent leurs échelles que d'autres reprirent pour continuer l'attaque.

Les archers tsurani répliquèrent en envoyant une grêle de flèches sur les murailles. Des hommes de Crydee tombèrent des créneaux. Arutha se cacha derrière ceux-ci pour éviter les projectiles qui lui passaient au-dessus de la tête. Il risqua un œil entre les merlons. Une horde d'attaquants emplissait son champ de vision et soudain, le haut d'une échelle apparut devant ses yeux. Un soldat près du prince attrapa l'échelle et la repoussa, aidé d'un autre avec une arme d'hast. Arutha entendit les cris des Tsurani qui tombaient. Le premier soldat qui tenait l'échelle partit en arrière, une flèche tsurani dans l'œil, et disparut dans la cour.

Un cri monta soudain d'en dessous et fit sursauter Arutha. Ce dernier faillit être touché par une flèche en regardant vers le bas. Tout le long de la base du mur, les guerriers tsurani se retiraient, retournant s'abriter au sein de leurs lignes.

Qu'est-ce qu'ils font ? se demanda Fannon.

Les Tsurani coururent jusqu'à ce qu'ils fussent hors de portée des catapultes. Alors ils s'arrêtèrent, se retournèrent et reformèrent les rangs. Les officiers commencèrent à les exhorter. Au bout d'un moment, l'armée tsurani poussa des cris de joie.

— Que les dieux me damnent ! s'exclama quelqu'un à gauche d'Arutha, qui se retourna et vit Amos Trask, un sabre d'abordage à la main. Ces maniaques se congratulent alors qu'ils se sont fait massacrer.

La scène à leurs pieds était terrible. Les soldats tsurani s'étaient étalés comme des jouets brisés lancés par un gigantesque enfant. Quelques-uns bougeaient faiblement et gémissaient, mais la plupart étaient morts.

— Ils ont dû perdre un peu plus d'une centaine d'hommes, estima Fannon. C'est insensé. Allez voir les autres murs, ordonna-t-il à Roland et à Martin, qui partirent immédiatement. Qu'est-ce qu'ils font, maintenant ? ajouta le maître d'armes en regardant les Tsurani.

Aux lueurs rouges du soleil couchant, il les voyait, toujours en ligne. Des hommes allumaient des torches et les faisaient passer dans les rangs.

— Ils ne vont tout de même pas attaquer après le coucher du soleil ? Ils vont se marcher dessus, dans le noir.

— Qu'est-ce qu'ils nous préparent ? dit Arutha. Je n'ai jamais vu une attaque si mal organisée.

— J'vous d'mande pardon, Vot'altesse, intervint Amos, mais je connais un ou deux trucs sur la guerre — ça date de ma jeunesse — et j'ai jamais entendu parler de ça avant. Même les Keshians, qui jettent leurs éclaireurs comme un marin jette sa paye, même eux chercheraient pas un assaut frontal comme ça. Je serais vous, je me méfiera.

— Vous avez raison, répondit Arutha. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien préparer ?

Les Tsurani attaquèrent toute la nuit, s'élançant vers les remparts pour mourir juste en dessous. Une fois, quelques-uns réussirent à grimper sur les murailles, mais ils se firent rapidement éliminer et on renvoya leurs échelles. À l'aube, ils se retirèrent.

Arutha, Fannon et Gardan regardèrent leurs adversaires retrouver la sécurité de leurs propres lignes, hors de portée d'arc et de catapulte. Une mer de tentes colorées apparut aux premières lueurs et les Tsurani se retirèrent dans leur camp. Les défenseurs s'étonnèrent du nombre de morts au pied des murailles.

Au bout de quelques heures, la puanteur des corps se fit insupportable. Fannon consulta un Arutha épuisé, au moment où ce dernier s'apprêtait à prendre un sommeil dont il avait grand besoin.

— Les Tsurani n'ont pas tenté de venir reprendre leurs morts.

— Nous n'avons pas de langue commune pour parlementer, à moins que vous ne leur envoyiez Tully avec un drapeau blanc.

— Il irait, je n'en doute pas, convint Fannon, mais je préfère ne pas mettre sa vie en danger. Toutefois, les corps risquent de nous poser problème d'ici un jour ou deux. Sans

compter l'odeur et les mouches, les cadavres qui ne sont pas enterrés finissent par provoquer des épidémies. C'est la manière dont les dieux punissent ceux qui n'honorent pas les morts.

— Alors, mieux vaut voir ce qu'on peut y faire, répliqua Arutha en remettant la botte qu'il venait juste de retirer.

Il revint aux portes et trouva Gardan déjà occupé à organiser le ramassage des corps. Une douzaine de volontaires attendaient à côté des portes pour aller rassembler les morts et leur élever un bûcher funéraire.

Arutha et Fannon atteignirent les murailles au moment où le sergent envoyait ses hommes à l'extérieur du château. Des archers attendaient en haut pour couvrir la retraite des soldats en cas de besoin, mais il devint vite évident que les Tsurani ne les dérangerait pas. Plusieurs d'entre eux vinrent regarder, à la limite de leurs lignes, les soldats du royaume au travail.

Au bout d'une demi-heure, il apparut évident que les hommes de Crydee ne pourraient en finir avant épuisement complet. Arutha réfléchit à la possibilité d'envoyer plus de soldats, mais Fannon refusa, prétextant que ce devait être ce qu'attendaient les Tsurani.

— Si nous ramenons beaucoup de corps à la fois, nous risquons de devoir laisser des hommes dehors et si nous laissons les portes ouvertes trop longtemps, les Tsurani pourraient entrer dans le château.

Arutha fut bien forcé de l'admettre et laissa les hommes de Gardan travailler seuls sous le soleil brûlant de la matinée.

Puis, vers midi, une douzaine de guerriers tsurani, désarmés, s'avancèrent tranquillement et s'approchèrent des travailleurs. Leurs camarades sur les remparts les regardèrent avec inquiétude, mais lorsque les Tsurani arrivèrent là où s'affairaient les hommes de Crydee, ils commencèrent en silence à prendre des corps et à les porter jusqu'au bûcher en préparation.

Avec l'aide des Tsurani, les cadavres furent empilés sur l'énorme tas de bois, auquel on buta des torches. Bientôt, les corps commencèrent à se consumer. Les Tsurani qui avaient aidé à les mettre sur le bûcher regardèrent le soldat qui avait mené les volontaires s'écarter des flammes. Puis l'un des

Tsurani dit un mot et s'inclina avec ses compagnons pour honorer les morts étendus sur le bûcher.

— Hommage aux morts ! s'écria le soldat qui avait dirigé les volontaires de Crydee.

Les douze hommes se mirent au garde-à-vous et saluèrent. Alors les Tsurani se tournèrent face aux soldats du royaume et s'inclinèrent à nouveau.

— Saluez !

Les douze hommes de Crydee rendirent leur salut aux Tsurani.

Arutha secoua la tête en regardant ces hommes, qui avaient tenté de s'entretuer, travailler côte à côte comme si c'était la chose la plus naturelle du monde puis se saluer.

— Père a l'habitude de dire que les hommes ont bien des coutumes étranges, mais que la guerre est la plus étrange de toutes.

Au crépuscule, les assaillants revinrent, vague après vague, s'écraser et mourir contre le mur ouest. Ils montèrent à l'attaque quatre fois dans la nuit et quatre fois se firent repousser.

Lors de ce nouvel assaut, Arutha essaya d'oublier sa fatigue pour reprendre le combat. D'autres Tsurani rejoignirent ceux qui assiégeaient le château en formant de longs serpents de lumière venus des forêts du Nord. Après la dernière attaque, il fut clair que l'avantage passait en faveur des Tsurani. Les défenseurs étaient épuisés par deux nuits de combat alors que l'ennemi continuait à lancer des troupes fraîches dans la bataille.

— Ils veulent nous vaincre, coûte que coûte, constata un Fannon fatigué.

Il donnait des ordres à un garde lorsqu'une étrange expression passa sur son visage. Il ferma les yeux et s'effondra. Arutha le rattrapa avant qu'il ne heurte le sol et s'aperçut que le maître d'armes avait une flèche dans le dos. Un soldat visiblement paniqué, agenouillé de l'autre côté, regarda Arutha d'un air de dire : *Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?*

— Conduisez-le au château, auprès du père Tully ! hurla Arutha.

Le soldat et l'un de ses camarades ramassèrent le maître d'armes inconscient pour le descendre des murailles.

— Quels sont vos ordres, Altesse ? demanda un troisième soldat.

Arutha fit volte-face et regarda les visages inquiets des soldats de Crydee qui l'entouraient.

— Les mêmes qu'avant. Défendez les murailles.

Les combats s'intensifièrent. Une demi-douzaine de fois, le prince fut obligé de se battre contre des guerriers tsurani qui avaient réussi à monter sur les remparts. Puis au bout d'un temps indéfinissable, l'ennemi recula.

Arutha était épuisé et en sueur sous son armure. Il cria pour qu'on lui amène de l'eau et un porteur arriva du château avec un seau. Le prince but, comme ses compagnons autour de lui, puis se retourna pour contempler l'armée tsurani.

Cette dernière se cantonnait de nouveau juste à la limite de portée des catapultes. Le nombre de torches semblait ne pas avoir diminué.

— Prince Arutha, dit une voix derrière lui.

Le jeune homme se retourna et vit que le maréchal Algon se tenait devant lui.

— Je viens d'apprendre que Fannon a été blessé.

— Comment se porte-t-il ? demanda Arutha.

— Son état est critique. La blessure est grave, mais elle n'est pas fatale. Tully pense que s'il réussit à survivre encore une journée, il devrait se remettre. Mais il ne sera pas capable de commander pendant des semaines, peut-être plus.

Arutha savait qu'Algon attendait qu'il prenne une décision. Le prince était capitaine des armées du roi si bien qu'en l'absence de Fannon, c'était à lui qu'il incombait de diriger la garnison. Mais il était inexpérimenté et pouvait décider de laisser le commandement au maréchal.

— Où est Gardan ? demanda le jeune homme en regardant autour de lui.

— Ici, Votre Altesse, cria-t-on un peu plus bas.

Arutha fut surpris de l'aspect du sergent. Sa peau noire semblait presque grise, tant il était couvert de poussière. Sa tunique et son tabard étaient trempés de sang et il en avait aussi sur les bras, jusqu'aux coudes.

Le prince regarda ses mains et ses bras et vit que lui aussi était couvert de sang.

— Qu'on ramène encore de l'eau ! cria-t-il avant de se tourner vers Algon. Gardan sera mon commandant en second. Si quelque chose m'arrivait, il prendrait le commandement de la garnison. Gardan fera office de maître d'armes.

Algon hésita comme s'il allait dire quelque chose, puis parut brusquement soulagé.

— Bien, Altesse. Quels sont vos ordres ?

Arutha regarda les lignes tsurani, puis se tourna vers l'est. Les premières lueurs de l'aube pointaient à l'horizon ; le soleil se lèverait au-dessus des montagnes dans moins de deux heures. Il sembla peser ses choix un moment tandis qu'il lavait le sang qui lui recouvrait les bras et le visage.

— Allez me chercher l'Archer, finit-il par dire.

On fit appeler le maître chasseur qui arriva quelques minutes plus tard, suivi d'Amos Trask, lequel souriait jusqu'aux oreilles.

— Sale engeance, mais ils savent se battre, reconnut le marin. Arutha l'ignore.

— Il est clair pour moi qu'ils ont l'intention de maintenir une pression constante. Vu le peu de cas qu'ils font de leurs vies, ils peuvent nous épuiser en quelques semaines. C'est une chose à laquelle nous ne nous étions pas attendus, cette facilité qu'ont leurs hommes à courir à une mort certaine. Je veux que l'on vide les remparts nord, sud et est. Laissez juste assez d'hommes pour maintenir une surveillance et retenir d'éventuels attaquants jusqu'à l'arrivée des renforts. Ramenez les autres soldats et donnez l'ordre à ceux d'ici de descendre. Je veux qu'on organise des quarts de six heures. Martin, y a-t-il eu d'autres signes de migration des frères des Ténèbres ?

L'Archer haussa les épaules.

— Nous avons été un peu occupés, Altesse. Mes hommes sont tous restés dans les bois du Nord ces derniers temps.

— Est-ce que vous arriveriez à glisser quelques pisteurs hors des murs avant qu'il fasse jour ?

Martin réfléchit.

— S'ils partent tout de suite et que les Tsurani ne surveillent pas de trop près le mur est, oui.

— Faites-le. Les frères des Ténèbres ne sont pas assez fous pour attaquer une telle armée, mais si vous arriviez à en trouver quelques bandes comme celle d'il y a trois jours et que vous les meniez dans le même piège...

— Je vais les faire sortir personnellement, promit le maître chasseur en souriant. Il faut y aller maintenant, avant qu'il fasse trop clair.

Arutha le congédia et Martin descendit l'escalier.

— Garret ! s'écria-t-il. Viens, gamin. On va se payer du bon temps.

Un grognement s'éleva sur la muraille quand l'Archer rassembla ses pisteurs.

— Je veux que l'on envoie des messages à Carse et à Tulan, ordonna Arutha à Gardan. Cinq pigeons chacun. Que les barons Bellamy et Tolburt nous envoient leur garnison par mer au plus vite.

— Altesse, les villes se retrouveront presque sans défense, protesta le sergent. Algon abonda dans ce sens.

— Si les frères des Ténèbres vont vers le nord, les Tsurani pourront aisément aller au sud l'année prochaine.

— Seulement si les frères des Ténèbres se déplacent en masse, ce qui n'est pas évident, et si les Tsurani apprennent qu'ils ne sont plus dans le Vercors, ce qui ne sera peut-être pas le cas, rétorqua le prince. Je m'occupe d'une menace immédiate, pas de ce qui va arriver l'année prochaine. S'ils maintiennent la pression contre nous, combien de temps pourrons-nous encore tenir ?

— Quelques semaines, peut-être un mois au plus, répondit Gardan. Arutha scruta de nouveau le campement tsurani.

— Ils ont le culot de monter leurs tentes à la lisière de la ville. Ils passent dans nos forêts, construisent des échelles et sans doute des machines de siège. Ils savent que nous ne pouvons pas faire de sortie en force. Mais si mille huit cents

soldats frais et dispos venus des châteaux du Sud débarquent sur nos plages et attaquent l'ennemi en passant par la route de la côte, nous pourrions tenter une sortie et déloger nos adversaires de Crydee. Quand nous aurons brisé le siège, ils seront forcés de se retirer dans leurs enclaves de l'Est. Nous pourrions alors les harceler avec nos cavaliers et les empêcher de se regrouper. Ensuite, nous pourrions renvoyer les armées au sud et elles seront prêtes au printemps prochain pour repousser les attaques sur Carse et sur Tulan.

— C'est un plan osé, Altesse, commenta Gardan, qui salua et quitta les murailles, suivi d'Algon.

— Vos commandants sont des hommes prudents, Altesse, lui fit remarquer Amos Trask.

— Mon plan vous plaît ? demanda Arutha.

— Si Crydee tombe, quelle importance si Carse et Tulan tombent aussi ? Si ce n'est pas cette année, ce sera la prochaine. Ça peut se faire en une fois comme en deux ou trois. Comme a dit le sergent, c'est osé. Mais on n'a jamais pris un navire sans l'aborder. Vous avez l'étoffe d'un bon corsaire. Pensez-y, au cas où vous en auriez assez d'être prince, Altesse.

Ce dernier dévisagea Amos Trask avec un sourire sceptique.

— Corsaire, hein ? Je vous croyais un honnête marchand.

Amos perdit un peu contenance. Puis il éclata d'un rire franc et joyeux.

— J'ai juste dit que je transportais une cargaison pour Crydee, Altesse. Je n'ai jamais dit comment j'étais tombé dessus.

— De toute manière, nous n'avons pas de temps à perdre avec vos actes de piraterie passés.

Amos eut l'air presque outré.

— Pas de piraterie, Altesse. Le Sidonie avait des lettres de marque de Kesh la Grande, que m'avait données le gouverneur de Durbin.

Arutha éclata de rire.

— Bien entendu ! Et tout le monde sait qu'il n'y a pas de capitaines plus honnêtes et loyaux dans toutes les hautes mers que ceux de la côte de Durbin.

Amos haussa les épaules.

— Ils sont un peu bourrus, c'est vrai. Parfois ils ne comprennent pas bien le concept de libre passage en haute mer, mais nous préférons le terme de corsaire à celui de pirate.

Des roulements de tambours et des sonneries de cors résonnèrent. Hurlant des cris de guerre, les Tsurani revinrent à la charge. Les défenseurs attendirent, puis, lorsque l'armée adverse traversa la limite invisible de la portée des engins de guerre du château, la mort commença à faucher les rangs tsurani. Ces derniers continuèrent à avancer.

Ils franchirent la seconde ligne invisible qui marquait la limite de portée des archers du château et moururent de nouveau par dizaines. Malgré tout, ils continuèrent.

Les assaillants atteignirent les murs et les défenseurs lâchèrent des pierres sur eux et repoussèrent leurs échelles de siège, semant la mort en bas. Les Tsurani continuèrent.

Arutha ordonna rapidement que l'on redéploie les réserves et cria de s'apprêter à défendre les points les plus chauds. Les hommes se pressèrent pour obéir.

En haut du rempart ouest, au plus fort de la mêlée, le prince répondait coup pour coup, repoussant un guerrier après l'autre dès que l'un d'eux atteignait le haut de la muraille. Même au milieu de la bataille, Arutha faisait attention à ce qui se passait autour de lui, criait des ordres, écoutait les réponses et regardait rapidement ce que faisaient les autres. Il vit Amos Trask, désarmé, donner un coup de poing en pleine face à un Tsurani et l'envoyer par-dessus les créneaux. Le marin se pencha alors prudemment pour récupérer son sabre comme s'il venait simplement de le faire tomber en se baladant sur les murailles. Gardan passait entre les hommes, les exhortait à tenir, ranimait le moral défaillant et poussait ses soldats au-delà de l'épuisement.

Arutha aida deux soldats à repousser une autre échelle de siège, puis se figea dans un moment de confusion en regardant un de ses compagnons se retourner lentement et s'asseoir à ses pieds, l'air surpris de voir une flèche tsurani plantée dans sa poitrine. Le malheureux s'appuya contre le mur et ferma les yeux, comme s'il avait décidé de prendre un peu de repos.

Arutha entendit quelqu'un l'appeler. Gardan se tenait à quelques pas de là, montrant la pointe nord du rempart ouest.

— Ils ont réussi à monter ! Arutha courut en hurlant :

— Donnez l'ordre aux réservistes de suivre !

Il fonça sur le chemin de ronde et arriva à la brèche. Une douzaine de Tsurani tenaient une section du mur, repoussant les défenseurs pour laisser monter leurs camarades. Arutha donna un coup d'estoc par-dessus le premier bouclier tsurani et cueillit l'homme à la gorge. Le Tsurani eut le temps de prendre un air étonné, puis il tomba à genoux et bascula dans la cour. Le prince attaqua le soldat qui était juste à côté en criant :

— Pour Crydee ! Pour le royaume !

Gardan arriva dans la mêlée, géant noir frappant tout ce qui se trouvait devant lui. Soudain, les hommes de Crydee surgirent, comme une vague de chair et d'acier sur les étroits remparts. Les Tsurani tinrent bon, refusant de lâcher ce terrain si durement gagné, et se firent tuer jusqu'au dernier.

Arutha frappa un guerrier tsurani avec la garde en cloche de sa rapière et le fit tomber par terre. Quand il se retourna, il vit que le rempart était à nouveau sous contrôle. Des cors sonnèrent dans les lignes tsurani et les attaquants reculèrent.

Le prince se rendit compte que le soleil commençait à éclairer les sommets à l'est. Le matin se levait enfin. Il regarda la scène en dessous et se sentit tout à coup plus fatigué que jamais. Il se retourna lentement et vit que tous les hommes sur le mur le regardaient. Puis l'un des soldats s'écria :

— Salut a toi, Arutha ! Salut, prince de Crydee ! Soudain, le château retentit des cris de « Arutha ! Arutha ! »

— Pourquoi font-ils ça ? demanda le prince à Gardan.

— Ils vous ont vu vous battre en personne contre les Tsurani, Altesse, ou ils l'ont appris des autres, répondit le sergent avec un regard satisfait. Ce sont des soldats et ils attendent certaines choses de la part d'un commandant. Maintenant, ce sont vraiment vos hommes, Altesse.

Arutha resta debout en silence sous les vivats du château. Puis il leva la main et la cour se tut.

— Vous vous êtes bien battus. Crydee est bien servi par ses soldats. (Il se tourna vers Gardan.) Faites changer la garde des

murailles. Nous allons peut-être avoir peu de temps pour savourer notre victoire.

Comme si ces paroles avaient été prophétiques, un garde en haut de la tour la plus proche poussa un cri :

— Altesse, le champ de bataille !

Arutha vit que les lignes tsurani s'étaient reformées. Fatigué, il dit :

— Ils n'ont donc aucune limite ?

Au lieu de l'attaque à laquelle ils s'attendaient, un seul homme s'avança des lignes tsurani, visiblement un officier, à en juger par la crête qui ornait son heaume. Il montra les murs et les lignes tsurani acclamèrent d'une seule voix. Il s'avança, plus près, à portée d'arc, et s'arrêta plusieurs fois pour désigner les remparts. Son armure bleue brillait au soleil matinal et chaque fois qu'il tendait le doigt, les attaquants acclamaient.

— C'est un défi ? demanda Gardan en contemplant cette étrange cérémonie tandis que le Tsurani leur tournait le dos, inconscient des risques qu'il prenait, et retournait dans ses rangs.

— Non, répliqua Amos Trask, qui vint se placer à côté de Gardan. Je crois qu'ils saluent un adversaire valeureux. (Il secoua légèrement la tête.) Quels gens bizarres.

— Les comprendrons-nous un jour ? renchérit le prince. Gardan lui mit la main sur l'épaule.

— J'en doute. Regardez, ils quittent le champ de bataille.

Les Tsurani revenaient à leurs tentes devant les ruines de la ville de Crydee. Ils laissèrent quelques guetteurs pour observer le château, mais il était clair que l'on avait de nouveau donné l'ordre au gros de l'armée d'aller se reposer.

— J'aurais donné l'ordre de lancer un nouvel assaut, avoua Gardan d'une voix qui trahissait son étonnement. Ils doivent bien savoir que nous sommes presque épuisés. Pourquoi est-ce qu'ils n'insistent pas ?

— Qui sait ? répondit Amos. Peut-être qu'eux aussi sont fatigués.

— Ces attaques nocturnes doivent avoir un sens qui m'échappe, intervint Arutha en secouant la tête. Nous saurons bien un jour ce qu'ils préparent. Laissez des gardes sur les

murailles, mais retirez les hommes de la cour. Visiblement, ils préfèrent ne pas attaquer pendant la journée. Faites venir de quoi manger et de quoi se laver.

On fit passer l'ordre et les hommes quittèrent leur poste. Certains s'assirent sur le chemin de ronde, trop fatigués pour descendre les marches. D'autres, en arrivant dans la cour, se défirent de leurs armes et s'assirent à l'ombre des fortifications en attendant que les porteurs d'eau viennent leur donner de quoi se désaltérer. Arutha s'appuya le dos au mur et songea en silence : Ils vont revenir.

Ils revinrent à la nuit.

Chapitre 18

LE SIEGE

Le soleil se leva, accueilli par les gémissements des blessés. Pour la douzième nuit consécutive, les Tsurani avaient assailli le château, pour se retirer à l'aube. Gardan n'avait toujours pas trouvé de bonne raison à ces dangereuses attaques nocturnes.

— Ils sont bizarres, commenta-t-il en regardant les Tsurani rassembler leurs morts, puis rentrer à leurs tentes. Les archers ne peuvent pas tirer sur les murs quand leurs échelles sont debout, de peur de toucher leurs propres hommes. Nous n'avons pas ce problème, car nous savons que tous ceux qui sont en bas sont nos ennemis. Je ne comprends pas ces gens.

Arutha s'assit, épuisé, et lava le sang et la poussière qui lui couvraient le visage, oublieux de la scène qui se déroulait autour de lui. Il était même trop fatigué pour répondre à Gardan.

— Tiens, fit une voix tout près.

Le prince retira le tissu humide qu'il se passait sur le visage et vit qu'on lui présentait une coupe. Il la prit et la vida d'un trait, savourant le goût du vin.

Carline se tenait devant lui, portant une tunique et un pantalon d'homme, avec une épée au côté.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Arutha d'une voix que la fatigue rendait stridente même à ses propres oreilles.

Carline semblait très remontée.

— Il faut bien que quelqu'un vous apporte de l'eau et de la nourriture. Avec tous les hommes sur les murs pendant toute la nuit, qui d'autre serait en état de le faire, à ton avis ? Tout de même pas cette malheureuse poignée de porteurs qui sont trop vieux pour se battre, j'espère.

Arutha regarda aux alentours et vit d'autres femmes, dames du château, servantes et épouses de marins, passer

parmi les hommes qui acceptaient avec reconnaissance la nourriture et l'eau qu'on leur offrait. Il eut un sourire retors.

— Comment ça va ?

— Assez bien. Malgré tout, dans un certain sens, c'est aussi difficile de rester assise dans le cellier que de se battre sur les remparts, à mon avis. Chaque fois que nous entendons des bruits de combat, l'une ou l'autre des dames s'effondre en larmes. (Sa voix se fit légèrement amère.) Elles se terrent comme des lapins. Oh, c'est si fatigant ! (Elle resta là un moment à ne rien dire, puis demanda :) Tu as vu Roland ?

Son frère regarda autour de lui.

— Je l'ai aperçu la nuit dernière. (Il se couvrit le visage pour sentir encore la fraîcheur apaisante du linge mouillé, puis le retira au bout d'un moment.) Ou peut-être il y a deux nuits. J'ai oublié. (Il montra le rempart le plus proche du donjon.) Il devrait être par là-bas. Je l'ai chargé de surveiller les soldats qui ne sont pas de garde. Il doit également s'assurer que nous ne nous faisons pas attaquer sur les flancs.

Carline sourit. Elle savait que Roland devait ronger son frein pour rejoindre les combats, mais vu son poste, il était peu probable que cela lui arrive, à moins que les Tsurani n'attaquent sur tous les murs.

— Merci, Arutha.

Ce dernier feignit de ne pas comprendre.

— De quoi ?

Elle s'agenouilla et déposa une grosse bise sur sa joue humide.

— De me connaître mieux que je me connais moi-même. Elle se releva et s'en alla.

Roland faisait les cent pas sur les murailles, scrutant la forêt au loin, de l'autre côté de la grande clairière qui jouxtait le mur est du château. Il s'approcha d'un garde qui se tenait juste à côté d'une cloche d'alerte et lui demanda :

— Vous voyez quelque chose ?

— Rien, messire. Roland acquiesça.

— Restez vigilant. C'est le passage le plus étroit entre les murailles et la forêt. S'ils se portent sur un second flanc, c'est par ici qu'à mon avis ils donneront l'assaut.

— C'est bien vrai, messire. Pourquoi est-ce qu'ils ne s'attaquent qu'à un seul mur et pourquoi le mieux défendu ?

Roland haussa les épaules.

— Je ne prétends pas tout connaître. Peut-être qu'ils nous montrent ainsi leur mépris, ou leur bravoure. Ou toute autre bizarrerie.

Le soldat se mit au garde-à-vous et salua. Carline était arrivée en silence derrière eux. Roland la prit par le bras et l'entraîna avec lui.

— Qu'est-ce que tu crois faire ici ? lui demanda-t-il d'un ton acide.

Son soulagement de le voir en vie et en bonne santé se changea en colère.

— Je suis venue voir si tu allais bien, répliqua-t-elle sur un ton de défi.

— Nous sommes si loin de la forêt qu'un archer tsurani ne pourrait tuer personne sur ces murailles, concéda le jeune homme en faisant descendre la princesse dans la cour. Malgré tout, je ne veux pas avoir à expliquer à ton père et à tes frères la raison pour laquelle je t'ai laissée monter ici.

— Ah, c'est juste pour ça ? Parce que tu ne voudrais pas faire face à mon père ? Il sourit et son ton s'adoucit.

— Non. Bien sûr que non.

Elle lui rendit son sourire.

— J'étais inquiète pour toi.

Roland s'assit en bas des marches et tira sur quelques herbes folles qui poussaient entre les pierres, pour les jeter un peu plus loin.

— Tu n'as pas vraiment de raisons de t'inquiéter. Arutha a fait en sorte que je ne risque pas grand-chose.

— Malgré tout, c'est un poste important, souligna Carline d'un ton sérieux. S'ils attaquent ici, tu vas devoir tenir avec très peu d'hommes le temps que les renforts arrivent.

— S'ils attaquent. Gardan est venu hier et il pense qu'ils devraient finir par se fatiguer bientôt de tout cela. Il croit qu'ils

vont finir par s'enterrer et commencer un siège en attendant que nous crevions de faim.

— Ils risquent d'avoir une mauvaise surprise, alors. Nous avons de quoi tenir tout l'hiver alors qu'eux risquent d'avoir du mal à trouver quelque chose à glaner quand la neige tombera.

— Oh, mais qu'est-ce là ? dit Roland d'un ton gentiment moqueur. Une tacticienne en herbe ?

Carline lui jeta un regard de professeur épuisé confronté à un étudiant particulièrement lent.

— J'écoute et j'utilise ma tête. Tu crois que j'attends juste là, à ne rien faire, que vous autres, les hommes, veniez me dire ce qui se passe ? Si c'était le cas, je ne saurais rien du tout.

Il leva les mains en un geste de supplique.

— Je suis désolé, Carline. Tu n'es décidément pas fille à te laisser ridiculiser. (Il se releva et lui tendit la main.) En revanche, tu m'as rendu ridicule plus d'une fois.

Elle lui serra la main.

— Non, Roland, c'est moi qui me suis rendue ridicule. Il m'a fallu presque trois ans pour comprendre à quel point tu es un homme bien — et un ami fidèle, qui plus est. (Elle se pencha et lui donna un petit baiser qu'il lui rendit tendrement.) Et davantage encore, ajouta-t-elle tranquillement.

— Quand tout cela sera fini..., commença-t-il. Elle lui mit la main sur les lèvres.

— Pas maintenant, Roland. Pas maintenant. Il comprit et lui fit un sourire.

— Il faut que je remonte sur les murailles, Carline.

Elle lui redonna un baiser et retourna à son travail dans la cour principale. Roland remonta sur le rempart et reprit sa veille. Tard dans l'après-midi, un garde s'écria :

— Messire, dans la forêt !

Roland regarda dans la direction indiquée et aperçut deux silhouettes qui couraient dans la plaine. Des cris d'hommes et la clameur d'un combat montaient de la forêt.

Les archers de Crydee levèrent leurs armes, mais Roland les arrêta :

— Attendez ! C'est l'Archer ! Amenez des cordes, vite ! ordonna-t-il au garde qui se tenait à côté de lui.

L'Archer et Garret atteignirent les murailles au moment où l'on faisait descendre les cordes. Dès qu'ils se furent assurés, ils grimpèrent et s'effondrèrent d'épuisement derrière les créneaux en arrivant en haut des murs. On tendit des outres aux deux forestiers, qui burent longuement.

— Alors ? s'enquit Roland. L'Archer lui fit un sourire vicieux.

— Nous avons trouvé une autre bande de voyageurs qui migraient vers le nord à environ cinquante kilomètres au sud-est d'ici et nous nous sommes arrangés pour qu'ils aillent rendre une petite visite aux Tsurani.

Garret leva ses yeux cernés de noir vers Roland.

— Il appelle ça une bande. Il devait bien y avoir cinq cents Moredhels en armes. Une bonne centaine d'entre eux nous ont coursés dans les bois ces deux derniers jours.

— Arutha sera content, prédit Roland. Les Tsurani nous ont harcelés toutes les nuits depuis que vous êtes partis. Un peu de diversion nous arrange bien.

L'Archer acquiesça.

— Où est le prince ?

— Du côté du mur ouest, là où on se bat. L'Archer se leva et tira un Garret épuisé.

— Viens, nous allons faire notre rapport.

Roland ordonna aux gardes de rester vigilants et suivit les deux chasseurs. Ils trouvèrent Arutha occupé à superviser la distribution d'armes en bon état à ceux qui avaient brisé ou émoussé les leurs. Gardell le forgeron et ses apprentis rassemblèrent celles qui étaient réparables et les jetèrent dans un chariot. Ils partirent vers la forge pour commencer leur travail.

— Altesse, une autre bande de Moredhels montait vers le sud, annonça l'Archer. Je les ai ramenés vers nous et il est possible que les Tsurani soient trop occupés pour attaquer cette nuit.

— Bonne nouvelle. Venez, vous m'en direz plus autour d'un verre de vin. L'Archer envoya Garret aux cuisines et suivit Arutha et Roland dans le donjon.

Le prince fit demander à Gardan de les rejoindre dans la salle du conseil. Puis, lorsqu'ils furent tous réunis, il demanda à l'Archer de raconter son voyage. L'Archer but le verre qu'on avait mis devant lui.

— On a joué au chat et à la souris pendant un moment. Les bois étaient pleins de Tsurani et de Moredhels. Et c'était facile de voir qu'ils ne s'aiment pas beaucoup. Nous avons compté facilement une centaine de morts dans chaque camp.

Arutha regarda ses trois compagnons.

— Nous ne savons pas grand-chose de leur manière d'être, mais il semble ridicule de leur part de passer si près de Crydee.

L'Archer secoua la tête.

— Ils n'ont pas vraiment le choix, Altesse. Le Vercors doit maintenant être vide et ils ne peuvent pas rentrer dans leurs montagnes à cause des Tsurani. Les Moredhels migrent vers les terres du Nord et ils n'oseraient pas prendre le risque de passer par Elvandar. Comme le reste du passage est bloqué par les forces tsurani, ils doivent se faufiler par les forêts, puis vers l'ouest le long du fleuve, en direction de la côte. De la mer, ils peuvent de nouveau partir vers le nord. Ils doivent atteindre la grande chaîne de montagnes avant l'hiver pour rejoindre sans problème leurs frères du Nord. (Il finit son verre et attendit qu'un serviteur le remplisse.) D'après ce que j'ai vu, la plupart des Moredhels du Sud rejoignent les terres du Nord. Visiblement, un bon millier a déjà dû réussir à passer par ici. Combien d'autres vont passer cet été et cet automne, difficile à dire. (Il but encore.) Les Tsurani vont être obligés de surveiller leur flanc est et devraient faire attention au sud. Les Moredhels sont affamés et pourraient bien lancer un raid sur le campement tsurani au moment où le gros de l'armée s'attaque aux murailles du château. Si jamais un troisième adversaire entrait dans la partie, cela pourrait s'avérer compliqué.

— Pour les Tsurani, dit Gardan. Martin leva sa coupe pour saluer.

— Pour les Tsurani.

— Vous avez bien travaillé, maître chasseur, le complimenta Arutha.

— Merci, Altesse. (Il rit.) Je n'aurais jamais cru qu'un jour cela me ferait plaisir de voir des indices du passage de la confrérie de la Voie des Ténèbres dans les forêts de Crydee.

Arutha tapota sur la table.

— Les armées de Tulan et de Carse devraient arriver dans deux ou trois semaines. Si les frères des Ténèbres harcèlent suffisamment les Tsurani, nous pourrions avoir un peu de répit. (Il regarda Martin.) Quelles nouvelles de l'est ?

L'Archer posa les mains à plat sur la table.

— Nous n'avons pas pu nous approcher assez pour voir grand-chose quand nous sommes passés, mais ils préparent quelque chose. Ils ont beaucoup d'hommes dispersés dans les bois, depuis la lisière sur environ cinq cents mètres. Si les Moredhels n'avaient pas été sur nos talons, Garret et moi n'aurions peut-être pas pu atteindre les murailles.

— J'aimerais savoir ce qu'ils font là-bas, avoua Arutha. N'attaquer que la nuit, ça doit cacher quelque chose.

— Nous allons bientôt le savoir, je le crains, répliqua Gardan. Arutha se leva et ses compagnons l'imitèrent.

— Nous avons beaucoup à faire, quoi qu'il en soit. Mais s'ils ne viennent pas cette nuit, nous devrions tous en profiter pour prendre un peu de repos. Établissez des tours de garde et renvoyez les hommes aux communs pour qu'ils dorment. Si l'on a besoin de moi, je serai dans mes appartements.

Les autres le suivirent hors de la salle du conseil. Arutha retourna lentement à sa chambre, son esprit fatigué cherchant à se raccrocher aux questions importantes, mais en vain. Le prince se défit seulement de son armure et tomba tout habillé sur son lit. Il s'endormit rapidement, mais son sommeil fut trouble et plein de rêves.

Il n'y eut pas d'attaque de toute une semaine, car les Tsurani se méfiaient de la migration de la confrérie de la Voie des Ténèbres. Comme Martin l'avait prédit, les Moredhels, poussés par la faim, passèrent outre les risques et frappèrent au cœur du campement tsurani par deux fois.

Le huitième soir après la première attaque moredhel, les Tsurani se massèrent de nouveau devant le château, leurs rangs gonflés de renforts venus de l'est. Les messages du père

d'Arutha envoyés par pigeon indiquaient que les combats s'intensifiaient aussi sur le front oriental. Messire Borric pensait que Crydee devait être attaquée par des troupes fraîches venues du monde des Tsurani, car on ne lui avait pas rapporté de mouvement de troupes sur son front. D'autres messages, rassurants, arrivèrent de Carse et de Tulan. Les soldats du baron Tolburt étaient partis de Tulan deux jours après avoir reçu le message d'Arutha et sa flotte rejoindrait celle du baron Bellamy à Carse. En fonction des vents dominants, il faudrait une à deux semaines pour que les troupes arrivent.

Arutha se tenait à sa place habituelle sur le mur ouest, en compagnie de Martin l'Archer. Ils regardèrent les Tsurani prendre position à la lumière du coucher de soleil, comme un fanal rouge qui baignait le paysage d'une lueur sanglante.

— Il semble, dit Arutha, qu'ils se préparent à donner un assaut en règle cette nuit.

— Visiblement, ils se sont débarrassés de leurs voisins gênants, au moins pour un temps, reconnut l'Archer. Les Moredhels nous auront fait gagner un peu de temps, Altesse, mais c'est tout.

— Je me demande combien vont arriver dans les terres du Nord. L'Archer haussa les épaules.

— Un sur cinq, peut-être. Le voyage du Vercors aux terres du Nord est, dans le meilleur des cas, long et difficile. Ces temps-ci...

Il laissa sa phrase en suspens. Gardan monta l'escalier depuis la cour.

— Altesse, la garde sur les tours annonce que les Tsurani forment les rangs. Il venait à peine de dire cela que ces derniers poussèrent leurs cris de guerre et commencèrent à avancer. Arutha leva son épée et donna l'ordre aux catapultes de faire feu. Les archers suivirent, lâchant un déluge de flèches sur les attaquants. Mais les Tsurani continuèrent à avancer.

Toute la nuit, vague après vague, les étrangers en armure se jetèrent contre le mur ouest du château de Crydee. La plupart mouraient sur-le-champ devant les murailles, ou à leur pied, mais quelques-uns réussirent à monter sur le chemin de ronde.

Eux aussi moururent. Mais d'autres venaient, toujours plus nombreux.

Par six fois la vague des Tsurani s'était brisée sur les défenses de Crydee ; ils préparaient un septième assaut. Arutha, couvert de poussière et de sang, ordonna que l'on place des troupes fraîches sur le mur. Gardan regarda vers l'est.

— Si nous tenons cette fois encore, ce sera l'aube. Nous devrions avoir un peu de répit à ce moment-là, dit-il d'un ton fatigué.

— Nous tiendrons, répondit Arutha, d'un ton à son avis aussi fatigué que celui du sergent.

— Arutha ?

Le prince se retourna et vit Roland et Amos monter l'escalier, avec un autre homme derrière eux.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Nous ne voyons pas d'activité sur les autres murs, le rassura Roland, mais il y a quelque chose qui devrait vous intéresser.

Arutha reconnut l'autre homme, Lewis, le chasseur de rats du château. Il était chargé d'écarter la vermine des environs et tenait tendrement quelque chose entre ses mains.

Le prince regarda de plus près. C'était un furet, qui se tortillait doucement dans la lumière des feux.

— Altesse, dit Lewis, la voix brisée par l'émotion, c'est...

— Quoi ? fit Arutha avec impatience, car avec l'attaque qui se préparait, il n'avait pas de temps à perdre avec un animal à l'agonie.

Roland prit la parole, car Lewis semblait incapable de se remettre de la perte de son furet.

— Cela fait deux jours que les furets du chasseur de rats ne sont pas revenus. Celui-ci a rampé jusqu'aux réserves derrière la cuisine il y a quelque temps. Lewis l'a trouvé il y a quelques minutes seulement.

— Ils sont tous bien dressés, Altesse, expliqua Lewis en sanglotant. S'ils ne sont pas revenus, c'est que quelque chose les en empêche. Ce pauvre petit s'est fait marcher dessus. Il a le dos brisé. Il a dû ramper pendant des heures pour revenir.

— J'ai du mal à comprendre l'intérêt de tout cela, avoua Arutha. Roland s'agrippa au bras du prince.

— Arutha, il leur fait chasser les rats sous le château. Tu m'entends ? Sous nos pieds !

Le jeune homme comprit brusquement et se tourna vers Gardan.

— Des sapeurs ! Les Tsurani doivent creuser sous le mur est.

— Cela expliquerait ces attaques répétées contre le mur ouest, pour nous écarter de là-bas.

— Gardan, prenez le commandement des murailles. Amos, Roland, venez avec moi.

Arutha descendit en courant et fonça dans la cour. Il cria à un groupe de soldats de le suivre et d'apporter des pelles. Ils arrivèrent dans la petite cour derrière le château.

— Il faut trouver ce tunnel et le faire effondrer, expliqua le prince.

— Vos murs sont inclinés vers l'extérieur, fit remarquer Amos. Ils vont comprendre qu'il est inutile de brûler les poutres de soutènement des tunnels pour faire une brèche dans les murs. Ils vont essayer de faire pénétrer des gens par les sous-sols du château ou par le donjon.

— Carline ! s'inquiéta Roland. Elle et les autres dames sont dans les celliers.

— Prends des hommes et vas-y.

Roland partit en courant. Arutha tomba à genoux et plaqua l'oreille au sol. Les autres suivirent son exemple, en se déplaçant, guettant des bruits de sape.

Carline s'assit nerveusement à côté de dame Marna. La grosse dame qui avait fait office de gouvernante déployait d'importants efforts pour paraître s'occuper calmement d'un ouvrage de couture malgré le bruit que faisaient les autres femmes dans le cellier. Les bruits de combat au dehors leur parvenaient faiblement, étouffés par l'épaisseur des murs du donjon. Pour l'instant, le calme régnait, tout aussi énervant.

— Oh, je déteste rester assise ici comme un oiseau en cage ! s'exclama Carline.

— Les remparts ne sont pas un lieu pour une demoiselle, rétorqua dame Marna.

Carline se leva et se mit à faire les cent pas dans la pièce.

— Je peux faire des bandages et porter de l'eau. Nous le pourrions toutes. Les autres dames de la cour se regardèrent comme si la princesse était devenue folle. Aucune d'elles n'aurait voulu se laisser employer de la sorte.

— Altesse, je vous en prie, vous devriez rester ici et attendre tranquillement, lui reprocha dame Marna. Il va y avoir beaucoup à faire quand la bataille sera terminée. Pour l'instant, vous devriez vous reposer.

Carline s'apprêtait à lui répondre vertement, mais elle s'interrompit et leva la main.

— Vous n'entendez pas quelque chose ?

Ses compagnes s'immobilisèrent et tendirent l'oreille. Il y avait un petit bruit qui provenait du sol. Carline s'agenouilla sur le carrelage.

— Madame, cette posture est bien indélicate..., commença dame Marna. Carline la fit taire d'un geste impérieux.

— Silence ! (Elle mit l'oreille par terre.) Il y a quelque chose... Dame Glynis haussa les épaules.

— Probablement des rats. Ils sont des centaines en dessous.

Son expression montrait qu'elle révélait là un fait absolument abominable.

— Silence ! ordonna de nouveau la princesse.

Elle se releva d'un bond en entendant le sol craquer. Son épée jaillit de son fourreau quand une fracture apparut au sein d'une pierre. Un ciseau sortit du sol et soudain, la pierre fut projetée vers le haut et poussée sur le côté.

Certaines dames crièrent en voyant un trou dans le sol. Un visage étonné apparut dans la lumière, puis un guerrier tsurani, les cheveux couverts de terre, essaya de grimper dans le cellier. L'épée de Carline se planta dans sa gorge.

— Sortez ! cria-t-elle à l'adresse de ses compagnes. Appelez les gardes ! Mais la plupart des femmes étaient paralysées de terreur et ne firent pas un geste. Dame Marna souleva sa masse imposante du banc sur lequel elle se trouvait et donna une bonne gifle à une fille de la ville qui hurlait. La gamine regarda

dame Marna avec des yeux terrifiés, puis s'élança vers l'escalier. Comme si elles n'avaient attendu que ce signal, les autres femmes coururent après elle, en hurlant à l'aide.

Carline regarda le Tsurani tomber lentement en arrière, bloquant le trou dans le sol. D'autres failles apparurent tout autour et des mains retirèrent des bouts de pierre pour agrandir l'entrée. Dame Marna était à mi-chemin des marches quand elle vit que Carline restait sur place.

— Princesse ! hurla-t-elle.

Un autre homme grimpa et Carline le transperça d'un coup mortel. Puis elle dut reculer car les pierres s'effondraient juste devant ses pieds. Les Tsurani finissaient le tunnel en faisant un grand trou et ils en élargissaient la sortie, écartant les pierres pour pouvoir grimper en masse et avoir un espoir de déborder les défenseurs.

Un homme prit pied dans le cellier en se défendant et repoussa Carline, ce qui permit à un autre de commencer à monter. Dame Marna revint sur ses pas, attrapa une grosse pierre et l'abattit violemment sur la tête sans casque de l'autre Tsurani. Des grognements et des mots bizarres montèrent du tunnel quand celui-ci tomba sur ses camarades.

Carline transperça l'autre homme et en frappa encore un autre au visage.

— Princesse ! cria dame Marna. Il faut fuir !

Carline ne répondit pas et esquiva un coup qu'un Tsurani lui avait porté aux pieds. Il jaillit soudainement du trou. La princesse porta une attaque que para son adversaire. Un autre Tsurani sortit et dame Marna hurla.

Le premier eut le réflexe de se retourner en l'entendant et Carline lui plongea son épée dans le flanc. Le second leva une épée dentelée pour frapper dame Marna et Carline lui sauta dessus, pour lui enfoncer sa lame dans le cou. L'homme trembla, puis s'effondra, laissant échapper son arme. La princesse attrapa dame Marna par le bras et la poussa vers l'escalier.

Les Tsurani commencèrent à sortir en masse du trou. Carline, en bas des marches, se retourna. Dame Marna resta derrière sa princesse bien-aimée, refusant de partir. Les Tsurani

approchèrent avec méfiance. La fille avait tué suffisamment des leurs pour mériter leur respect et justifier leur prudence.

Soudain, quelqu'un poussa la princesse sur le côté en chargeant les Tsurani. Roland arrivait avec une troupe de gardes. Le jeune châtelain semblait fou de rage et renversa trois guerriers d'un seul coup. Ils tombèrent en arrière, disparaissant dans le trou en compagnie de Roland.

Au moment où le châtelain disparaissait, Carline hurla : « Roland ! » D'autres gardes passèrent à côté de la princesse pour s'attaquer aux Tsurani qui restaient dans le cellier et plusieurs autres sautèrent courageusement dans le trou. Des grognements, des cris, des hurlements et des jurons résonnèrent dans le tunnel.

Un garde prit Carline par le bras et commença à la tirer vers la sortie. Elle suivit, incapable de lutter contre la force du soldat, et continua à hurler, au bord des larmes : « Roland ! »

Les soldats de Crydee creusaient furieusement un puits en grognant sous l'effort. Arutha avait trouvé le tunnel tsurani et avait donné l'ordre qu'on le connecte avec un puits. Ils creusaient maintenant un contre-tunnel pour intercepter les Tsurani près du mur. Amos s'était accordé avec le prince pour dire qu'ils devaient d'abord repousser les Tsurani de l'autre côté du mur avant de faire effondrer leur galerie, pour leur interdire l'accès au château.

Une pelle traversa le plafond du tunnel et les hommes s'activèrent à retirer suffisamment de terre pour permettre d'entrer dans celui des Tsurani. On posa rapidement des planches et des étais pour empêcher la terre de s'effondrer sur leurs têtes.

Les hommes de Crydee émergèrent dans le tunnel et la mêlée, terrible et sans merci, commença. Les guerriers tsurani et l'escadron de Roland luttèrent dans le noir. Les hommes se battaient et mouraient sous la terre. Il était impossible de mettre de l'ordre dans un tel combat, tant les lieux étaient confinés. Une lanterne renversée clignotait faiblement, fournissant un faible éclairage.

— Demandez des renforts ! ordonna Arutha au soldat qui se trouvait derrière lui.

— Immédiatement, Altesse ! répondit-il en retournant vers le puits.

Le prince entra dans le tunnel tsurani. Celui-ci ne faisait qu'un mètre cinquante de haut et Arutha dut avancer en se courbant. Le passage était plutôt large, suffisamment pour faire passer trois hommes de front en se serrant. Le prince marcha sur quelque chose de mou, qui grogna de douleur. Il laissa le mourant et se dirigea vers les combats.

La scène était cauchemardesque, à la lumière de quelques torches très espacées. Vu la place, seuls les trois hommes de tête pouvaient combattre.

— Prenez vos couteaux ! s'écria Arutha en lâchant sa rapière — en combat aussi rapproché, les armes courtes seraient les plus efficaces.

Il se dirigea vers deux hommes qui se battaient dans le noir et en attrapa un. Sa main se referma sur une armure chitineuse et il plongea sa lame dans le cou sans défense. Puis il jeta le corps sans vie et vit des individus agglutinés les uns aux autres à quelques mètres de là : des soldats de Crydee et des guerriers tsurani luttèrent au corps à corps. Des cris et des jurons résonnaient dans le tunnel et l'odeur de la terre humide se mêlait à celle du sang et des excréments.

Arutha se battit comme un diable, frappant presque à l'aveuglette des adversaires qu'il entrapercevait à peine. Il luttait aussi contre une peur primaire qui lui hurlait de sortir de ce tunnel pour échapper à la terre menaçante qui pesait au-dessus de sa tête. Il se força au calme et continua à mener l'attaque contre les sapeurs.

Une voix familière grognait et jurait à ses côtés. Arutha identifia Amos Trask.

— Encore neuf mètres, gamin ! cria-t-il.

Arutha le crut sur parole. Il avait perdu tout sens de la distance. Les hommes de Crydee continuèrent et plusieurs moururent sous les coups des épées tsurani. Le temps semblait comme suspendu, le combat ressemblant à une série de tableaux sauvages.

Brusquement, Amos cria :

— Amenez la paille !

On apporta des ballots de paille.

— Torches ! ajouta-t-il, et l'on fit passer des torches enflammées.

Il empila la paille au niveau d'un enchevêtrement de poutres et y bouta sa torche.

— Sortez du tunnel ! hurla-t-il lorsque les flammes s'élevèrent.

Les combats cessèrent. Tous les hommes, soldats de Crydee ou guerriers tsurani, firent demi-tour pour fuir les flammes. Les sapeurs savaient que le tunnel était perdu car ils ne pouvaient pas étouffer les flammes. Ils s'enfuirent pour sauver leur peau.

Une fumée terrible emplit le tunnel et les hommes commencèrent à sortir en toussant. Arutha suivit Amos mais ils manquèrent leur tunnel de sortie et débouchèrent dans le cellier. Des gardes, sales et couverts de sang, étaient effondrés sur les dalles, reprenant leur souffle avec peine. Un grondement sourd retentit, et avec un gros craquement, un souffle d'air brûlant et de fumée mêlés jaillit du trou. Amos sourit, le visage barbouillé de terre.

— Les poutres se sont effondrées. Le tunnel est scellé.

Arutha acquiesça faiblement, épuisé et encore étourdi à cause de la fumée. On lui tendit un verre d'eau et il but pour apaiser sa gorge brûlante.

Carline apparut devant lui.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle, l'air inquiet.

Son frère acquiesça. La jeune fille regarda autour d'elle.

— Où est Roland ? Arutha secoua la tête.

— Impossible d'y voir quoi que ce soit, là-dedans. Il était dans le tunnel ? Elle se mordilla la lèvre inférieure. Des larmes lui montèrent aux yeux tandis qu'elle acquiesçait.

— Il est peut-être sorti du tunnel par la cour, la rassura son frère. Allons voir. Il se remit debout. Amos et Carline le suivirent dans l'escalier. Ensemble, ils sortirent du donjon. Un soldat leur apprit qu'on avait repoussé l'attaque des murailles. Arutha enregistra l'information et contourna le donjon pour

voir le puits qu'il avait fait creuser. Des soldats étaient étendus sur l'herbe, toussant et crachant, essayant de dégager de leurs poumons cette fumée brûlante. Une brume acre montait du puits et planait dans l'air. Visiblement, le feu continuait à brûler en dessous. Il y eut un autre grondement qu'Arutha ressentit à travers la semelle de ses bottes. Près du mur, une dépression s'était creusée à l'endroit où le tunnel avait dû s'effondrer.

— Roland ! hurla le prince.

— Par ici, Votre Altesse, répondit en criant un soldat.

Carline contourna son frère et atteignit Roland avant lui. Le châtelain était étendu par terre, soigné par le soldat qui venait de répondre. Livide, les yeux fermés, il avait une blessure ouverte dans le flanc.

— J'ai dû le traîner sur les derniers mètres, Altesse. Il était debout, mais inconscient. Au début, je croyais que c'était la fumée, je n'ai vu sa blessure qu'après.

Carline prit la tête de Roland entre ses bras tandis qu'Arutha commençait à découper les attaches de son armure. Il lui arracha ensuite sa tunique de dessous. Au bout d'un moment, le prince s'assit sur ses talons.

— La blessure est peu profonde. Ça ira.

— Oh, Roland, murmura doucement Carline.

Les yeux du châtelain s'ouvrirent ; il esquissa un faible sourire. Sa voix était fatiguée, mais il se força à prendre un ton joyeux :

— Qu'est-ce qu'il y a ? On croirait que je me suis fait tuer.

— Monstre sans cœur ! (Carline le secoua doucement, mais sans le lâcher, et lui fit un grand sourire.) Me faire une farce dans des circonstances pareilles !

Il cilla en essayant de bouger.

— Ooh, ça fait mal.

La princesse l'immobilisa d'une main sur l'épaule.

— Ne bouge pas. Il faut bander ta blessure, expliqua-t-elle, partagée entre le soulagement et l'irritation.

Il nicha sa tête sur ses genoux et sourit.

— Je ne bougerais pas pour la moitié du duché de ton père. Elle lui jeta un regard irrité.

— Quelle idée de te jeter sus à l'ennemi comme ça. Roland parut sincèrement embarrassé.

— En fait, j'ai trébuché en descendant l'escalier et je n'ai pas réussi à m'arrêter.

Carline posa sa joue sur le front du jeune homme tandis qu'Arutha et Amos éclataient de rire.

— Tu es un menteur. Mais je t'aime vraiment, avoua-t-elle tendrement.

Arutha se releva et repartit avec Amos, laissant Roland et Carline à leurs retrouvailles. En arrivant au coin du mur, ils rencontrèrent l'ex-esclave tsurani, Charles, qui apportait de l'eau aux blessés. Le prince l'arrêta.

Il se tenait avec un bâton en équilibre sur les épaules, lesté de deux grands seaux d'eau. Il saignait de multiples blessures et il était couvert de boue.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? lui demanda Arutha.

— Bon combat, répondit Charles avec un grand sourire. Sauter dans trou. Charles bon guerrier.

L'ex-esclave tsurani était pâle et vacillait légèrement. Arutha resta sans voix, puis lui fit signe de continuer son travail. Joyeusement, Charles repartit.

— Que dites-vous de cela ? demanda le prince à Amos.

— J'ai rencontré beaucoup de coupe-jarrets et de gibiers de potence, Altesse, ricana ce dernier. Je ne sais pas grand-chose de ces Tsurani, mais je crois que c'est un homme sur qui on peut compter.

Arutha regarda Charles distribuer de l'eau aux autres soldats, sans faire cas de ses propres blessures ou de sa fatigue.

— Ce n'était pas rien, de sauter dans le puits sans ordre. Il va falloir que je réfléchisse à la proposition de l'Archer de prendre cet homme à son service.

Ils poursuivirent leur chemin, Arutha supervisant les soins apportés aux blessés, tandis qu'Amos se chargeait de la destruction définitive du tunnel.

Quand l'aube pointa, la cour était calme. Seuls un carré de terre battue à l'endroit où l'on avait rebouché le puits ainsi qu'une longue dépression allant de la muraille au donjon

attestaient du fait que quelque chose d'inhabituel s'était produit au cours de la nuit.

Fannon longeait le mur en boitillant, s'appuyant surtout sur sa jambe droite. La blessure qu'il avait reçue dans le dos était presque guérie, mais il restait incapable de marcher sans aide. Le père Tully soutenait le maître d'armes pour rejoindre ceux qui les attendaient.

Arutha sourit à Fannon et le prit doucement par l'autre bras, aidant Tully à le soutenir. Gardan, Amos Trask, Martin l'Archer et un groupe de soldats se tenaient à côté.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Fannon dont l'air bougon soulagea tout le monde. Vous êtes donc si faibles d'esprit que vous êtes obligés de me tirer de mon repos pour que je vous reprenne en main ?

Arutha montra la mer du doigt. On voyait se détacher sur l'horizon bleuté des dizaines de petites taches semblables à des éclats blancs qui scintillaient dans le soleil matinal.

— La flotte de Carse et de Tulan approche des plages méridionales. (Il désigna le campement tsurani au loin, qui bourdonnait d'activité.) Aujourd'hui, nous allons les chasser d'ici. Demain matin à la même heure, nous aurons débarrassé Crydee de ces étrangers. Nous allons les harceler et les repousser vers l'est, sans leur laisser de répit. Il va leur falloir un bon moment avant de pouvoir revenir en force.

— Je crois que vous avez raison, Arutha, reconnu tranquillement Fannon. (Il resta un instant sans mot dire, puis reprit la parole :) J'ai entendu parler de la manière dont vous avez pris le commandement. Vous vous êtes bien débrouillé. Vous faites honneur à votre père et à Crydee.

Ému par les félicitations du maître d'armes, le prince essaya de minimiser la chose, mais Fannon l'interrompit :

— Non, vous avez fait tout ce qu'il fallait, et plus encore. Vous aviez raison. Nous ne pouvons pas nous permettre d'être prudents avec ces gens. Nous devons porter le combat dans leur camp. (Il soupira.) Je suis un vieil homme, Arutha. Il est temps que je me retire et que je laisse la guerre aux jeunes.

Tully émit un grognement moqueur.

— Vous n’êtes pas vieux. J’étais déjà prêtre que vous étiez encore au maillot.

Fannon rit de bon cœur avec les autres de l’exagération évidente du commentaire.

— Vous savez, reprit le prince, si je me suis si bien débrouillé, c’est parce que j’ai eu un bon maître.

Tully prit Fannon par le coude.

— Vous n’êtes peut-être pas un vieillard, mais vous êtes malade. Je vous ramène au donjon. Vous vous êtes assez promené pour aujourd’hui. Vous pourrez recommencer à marcher régulièrement dès demain. Dans quelques semaines, vous chargerez en première ligne, et vous hurlerez des ordres à tout le monde comme avant.

Fannon réussit à esquisser un faible sourire et laissa Tully l’aider à descendre l’escalier.

— Le maître d’armes a raison, Altesse, dit Gardan quand son supérieur fut parti. Votre père peut être fier de vous.

Arutha, ses traits anguleux figés par une concentration intense, regarda les navires qui approchaient.

— Si j’ai bien fait les choses, c’est parce que j’ai eu l’aide de gens efficaces, dont beaucoup ne sont plus parmi nous, dit-il doucement avant de prendre une profonde inspiration. Vous avez joué un rôle important dans ce siège, Gardan, et vous aussi, Martin.

Les deux hommes sourirent et le remercièrent.

— Vous de même, pirate. (Arutha sourit.) Vous avez également joué un rôle important. Nous vous sommes très redevables.

Amos Trask essaya de paraître modeste, en vain.

— Ah, Votre Altesse, je n’ai fait que protéger ma peau comme celle des autres. (Puis il rendit son sourire au prince.) C’était un sacré combat.

Arutha regarda de nouveau vers le large.

— Espérons que nous n’en aurons plus d’autres. (Il se détourna et commença à descendre.) Donnez l’ordre de préparer l’attaque.

Carline se tenait en haut de la tour sud du donjon, le bras passé autour de la taille de Roland. L'écuyer était encore pâle à cause de sa blessure, mais il avait bon moral.

— Le siège va se terminer, maintenant que la flotte arrive, dit-il en serrant la princesse contre lui.

— C'était un vrai cauchemar.

Il lui fit un grand sourire, cherchant ses yeux.

— Pas tout à fait. Il y a eu une sorte de compensation.

— Tu n'es qu'un ruffian, répliqua gentiment Carline avant de l'embrasser. Je me demande si ta bravoure insensée n'était pas une manœuvre pour gagner ma sympathie, ajouta-t-elle quand ils se séparèrent.

— Madame, je suis blessé, protesta-t-il en faisant semblant de ciller. Elle s'accrocha à lui.

— J'étais si inquiète pour toi, je croyais que tu étais peut-être mort dans ce tunnel. Je...

Sa voix se tut comme son regard se portait vers la tour nord du château, à l'opposé de celle où ils se trouvaient. De leur poste d'observation, elle voyait la fenêtre du deuxième étage, celle de la chambre de Pug. L'étrange petite cheminée de métal, qui fumait constamment quand il étudiait, n'était plus là à présent que pour lui rappeler combien la tour était vide.

Roland suivit son regard.

— Je sais. Il me manque aussi. Et Tomas également. Elle soupira.

— Cela semble si loin. J'étais une très jeune fille, alors, une gamine avec des idées de fille sur la vie et l'amour. Certaines amours viennent d'elles-mêmes comme un vent marin et d'autres croissent des graines de l'amitié, ajouta-t-elle doucement. Quelqu'un m'a dit ça un jour.

— Le père Tully. Il avait raison. (Il lui serra la taille.) D'une façon ou d'une autre, tant que tu ressens des émotions, tu vis.

Elle regarda les soldats de la garnison se préparer à faire une sortie.

— Est-ce la fin ?

— Non, ils reviendront. Cette guerre durera encore longtemps.

Ils restèrent l'un à côté de l'autre, se réconfortant mutuellement par leur simple présence.

Kasumi des Shinzawai, chef de guerre des armées du clan Kanazawai, du Parti de la roue bleue, regarda l'ennemi rassemblé sur les murailles du château.

Il avait du mal à distinguer les silhouettes qui se déplaçaient sur le chemin de ronde, mais il les connaissait bien. Il n'aurait su leur donner de nom, mais elles lui étaient toutes aussi familières que ses propres guerriers. Le jeune homme mince qui commandait, qui se battait comme un démon et qui mettait de l'ordre partout où il fallait, était bien là. Le géant noir ne devait pas être loin, celui qui de son propre corps faisait un rempart contre les attaquants. Quant à celui habillé en vert, qui courait dans les bois comme un fantôme, provoquant les hommes de Kasumi par sa facilité à traverser ses lignes, il devait être là, lui aussi. Il était également probable que l'homme aux larges épaules se tenait comme les autres sur les murailles, celui qui riait avec son épée courbe et son sourire de dément. Kasumi les salua silencieusement, comme les vaillants adversaires qu'ils étaient, même si ce n'étaient que des barbares.

Chingari des Omechkel, le plus vieux des chefs de troupe, vint se placer aux côtés de Kasumi.

— Chef de guerre, la flotte barbare s'approche. Ils vont débarquer leurs hommes dans l'heure.

Kasumi regarda le parchemin qu'il tenait à la main. Il l'avait lu une douzaine de fois depuis qu'il était arrivé à l'aube. Il le regarda une fois de plus, inspectant de nouveau le sceau inscrit en bas, la marque de son père, Kamatsu, seigneur des Shinzawai.

— Donnez l'ordre de partir, déclara Kasumi, acceptant en silence son destin personnel. Levez le camp immédiatement et commencez à rassembler les soldats. Nous avons ordre de rentrer sur Kelewan. Faites envoyer les pisteurs.

La voix de Chingari était pleine d'amertume :

— Maintenant que le tunnel est détruit, nous allons donc partir si misérablement ?

— Il n’y a rien de déshonorant à cela, Chingari. Notre clan se retire de l’Alliance pour la guerre, comme les autres clans du Parti de la roue bleue. Le Parti de la guerre se retrouve de nouveau seul pour mener cette invasion.

— De nouveau la politique interfère avec la conquête, soupira Chingari. Il eût été très glorieux de prendre un si bon château.

Kasumi rit.

— C’est juste. (Il regarda le château qui s’affairait.) Ce sont les meilleurs adversaires que nous ayons jamais rencontrés. Nous apprenons déjà beaucoup d’eux. Les murailles inclinées vers l’extérieur au sol, pour empêcher les sapeurs de les faire s’effondrer, c’est quelque chose de tout nouveau et c’est très astucieux. Et ces bêtes qu’ils montent. Ah, comme elles bougent, semblables à ces Thûn qui parcourent nos toundras. Je vais rentrer avec quelques-uns de ces animaux. Oui, ces gens sont plus que de simples barbares.

« Dites aux éclaireurs et aux pisteurs de faire attention aux moindres traces des diables des forêts, ajouta-t-il après un temps de réflexion.

— Ces chiens recommencent à migrer en nombre vers le nord, cracha Chingari. Ils nous causent autant de tort que les barbares.

— Quand nous aurons conquis ce monde, il nous faudra nous débarrasser de ces créatures. Les barbares font des esclaves puissants. Certains d’entre eux pourraient même se montrer assez intéressants pour qu’on les libère et qu’on en fasse des vassaux de nos maisons. Mais ces chiens doivent être éliminés. (Kasumi se tut encore un moment. Puis il reprit :) Laissons croire aux barbares que nous fuyons, terrifiés par leur flotte. Cet endroit est maintenant l’affaire des clans qui restent alliés au Parti de la guerre. Laissons Tasaio des Minwanabi défendre ses arrières s’il veut partir vers l’est. Jusqu’à ce que les Kanazawaï s’alignent de nouveau sur la politique du Grand Conseil, nous n’avons plus à nous occuper de cette guerre. Donnez l’ordre de départ.

Chingari salua son commandant et partit. Kasumi revint aux implications du message de son père. Il savait que retirer

toutes les forces du Parti de la roue bleue allait faire reculer grandement le seigneur de guerre et son parti. Les répercussions d'une telle manœuvre allaient se faire sentir dans tout l'empire pour les années à venir. Le seigneur de guerre n'allait plus désormais bénéficier de victoires écrasantes, car avec le départ des forces loyales aux seigneurs Kanazawaï et aux autres clans du Parti de la roue bleue, les autres clans allaient réfléchir à deux fois avant de se joindre à un assaut sur tous les fronts. Décidément, songea Kasumi, son père et les autres seigneurs faisaient là un mouvement osé et dangereux. Cette guerre allait désormais se prolonger. Le seigneur de guerre ne ferait plus de conquête spectaculaire, car il lui restait trop peu d'hommes à présent pour défendre trop de terrain. Sans autre allié, il serait incapable de continuer à faire avancer ses troupes. Il n'avait maintenant plus que deux possibilités : se retirer de Midkemia et risquer l'humiliation face au Grand Conseil, ou attendre en tenant ses positions, dans l'espoir d'un changement de politique.

C'était une manœuvre surprenante que tentait là le Parti de la roue bleue. Mais le risque encouru était grand. Les dangers des prochaines manœuvres du jeu du Conseil le seraient plus encore. *Ô mon père, nous voilà maintenant profondément impliqués dans le grand jeu. Nous risquons énormément : notre famille, notre clan, notre honneur et peut-être l'empire lui-même*, songea Kasumi en silence.

Froissant le parchemin, il le jeta dans un brasero. Quand le message fut totalement consumé par les flammes, le jeune homme oublia ses inquiétudes et retourna à sa tente.

LIVRE DEUXIEME

Milamber et les Valherus

Nous étions, belle reine,
Deux gamins qui au-delà de la vie ne voyaient
qu'un lendemain tout pareil à ce jour et resteraient
des enfants pour l'éternité.

Shakespeare, *Conte d'hiver*.

Chapitre 19

L'ESCLAVE

Etendu par terre, l'esclave agonisant hurlait.

La chaleur du jour était implacable. Les autres esclaves poursuivaient leur travail, s'efforçant autant que possible d'ignorer ses cris. La vie ne valait pas cher dans ce camp de travail et il ne servait à rien de se préoccuper d'un destin qui en attendait tant d'autres. Le mourant avait été mordu par un relli, une créature du marais semblable à un serpent. Son venin agissait lentement et provoquait de terribles douleurs. Sans magie, il n'était pas possible de le soigner.

Soudain, le silence se fit. Pug regarda par-dessus son épaule et vit un garde essuyer son épée. Une main s'abattit sur l'épaule du jeune homme tandis que la voix de Laurie lui soufflait à l'oreille :

— Il semblerait que notre vénérable contremaître n'ait pas apprécié les cris d'agonie de Toffston.

Pug se noua soigneusement un bout de corde autour de la taille et répondit :

— Au moins, il est mort rapidement. (Il se tourna vers le grand chanteur blond de Tyr-Sog, une ville du royaume des Isles, et ajouta :) Fais attention. Cet arbre est vieux et il est peut-être pourri.

Puis, sans un mot, Pug escalada le tronc du ngaggi un arbre des marais qui ressemblait à un sapin, dont les Tsurani utilisaient le bois et la résine. Comme ils ne disposaient pas de métaux, les Tsurani avaient trouvé d'astucieux substituts. Le bois de cet arbre, modelé comme du papier, puis séché pour atteindre une dureté incroyable, pouvait avoir de multiples usages. La résine servait à coller le bois et à tanner les peaux, lesquelles, après avoir été convenablement traitées, pouvaient

donner des armures de cuir aussi dures que les cottes de mailles midkemianes. Les armes en lamelles de bois feuilletées étaient presque aussi efficaces que l'acier midkemian.

Quatre années de travail dans les marais avaient endurci le corps de Pug. Il fit jouer ses muscles nouveaux en grimpant dans l'arbre. Sa peau avait bruni au soleil brûlant de Tsuranuanni et il avait le visage mangé de barbe, comme tous les esclaves.

Pug atteignit les premières grandes branches et jeta un coup d'œil à son ami. Laurie se tenait jusqu'aux genoux dans l'eau sombre, chassant d'un air absent les insectes qui pullulaient dans le camp de travail, Pug aimait bien Laurie. Le troubadour n'avait pas sa place ici, mais il n'avait pas eu non plus de bonnes raisons de suivre une patrouille militaire en espérant voir des soldats tsurani. Il disait qu'il cherchait de quoi écrire des ballades qui l'auraient rendu célèbre dans tout le royaume. Malheureusement, il en avait vu plus qu'il ne l'aurait voulu. La patrouille s'était trouvée prise au milieu d'une importante offensive tsurani et Laurie s'était fait capturer. Il était arrivé au camp quatre mois auparavant et Pug et lui s'étaient rapidement liés d'amitié.

Pug reprit son escalade, toujours attentif aux dangereuses créatures arboricoles de Kelewan. En atteignant l'endroit où il pourrait commencer l'êtêtage, Pug se figea en apercevant un mouvement. Il se détendit en constatant qu'il ne s'agissait que d'un pic-pic, une créature protégée par des piquants, qui ressemblait à un buisson d'épines de ngaggi. L'animal s'enfuit en voyant arriver l'humain et sauta sur une branche d'arbre un peu plus loin. Pug vérifia qu'il n'y avait pas d'autres animaux, puis commença à fixer ses cordes. Il devait couper les cimes de ces arbres gigantesques, afin qu'ils ne risquent pas de blesser quelqu'un en cas de chute.

Pug donna quelques coups dans l'écorce pour l'entailler, puis sentit la lame de bois de sa hache s'enfoncer dans la pulpe, plus tendre, qui se trouvait juste sous l'enveloppe. Il renifla prudemment et une odeur acre assaillit ses narines. Il jura.

— Celui-ci est pourri, hurla-t-il à Laurie. Préviens le contremaître.

Il attendit, en regardant au travers des cimes. D'étranges insectes et des créatures qui ressemblaient à des oiseaux volaient tout autour de lui. Cela faisait quatre ans qu'il avait été emmené comme esclave dans ce monde, mais il ne s'était toujours pas habitué à l'apparence de ces formes de vie. Elles n'étaient pas si différentes de celles de Midkemia, mais c'était justement ces différences qui lui faisaient cruellement penser à sa terre natale. Les abeilles auraient dû être rayées de jaune et de noir et non de rouge vif. Les ailes des aigles n'auraient pas dû être striées de jaune vif, ni celles des faucons de violet. Ces créatures n'étaient ni des abeilles, ni des aigles ni des faucons, mais la ressemblance était frappante. Pug acceptait plus facilement les créatures franchement bizarres de Kelewan que celles-ci. Il avait fini par trouver familiers les needra à six pattes, ces bêtes de somme domestiques qui ressemblaient à des bœufs, mais avec deux grosses pattes supplémentaires, ou les Cho-ja, ces créatures insectoïdes qui servaient les Tsurani et qui parlaient leur langue. Mais chaque fois que du coin de l'œil il apercevait une créature et se retournait en s'attendant à voir une bête de Midkemia, il se rendait compte qu'il s'était illusionné et il sentait le désespoir l'envahir.

La voix de Laurie le tira de sa rêverie :

— Le contremaître arrive.

Pug jura. Si le contremaître devait se salir en marchant dans l'eau, il allait être de mauvaise humeur — ce qui présageait des coups de bâton, ou une réduction de la nourriture souvent trop pauvre. Il était déjà furieux du retard dans les coupes. Une famille de fousseurs — des sortes de castors à six pattes — s'était installée sous les racines des grands arbres. Ils rongeaient les racines les plus tendres et les arbres tombaient malades, puis mouraient. Le bois, trop tendre, devenait aigre, se gorgeait d'eau et au bout de quelque temps, l'arbre s'effondrait sur lui même. On avait mis du poison dans plusieurs tunnels de fousseurs, mais les arbres étaient déjà abîmés.

Nogamu, le contremaître, arriva en pataugeant dans le marécage et en jurant d'une voix forte. C'était un esclave lui aussi, mais il avait atteint le plus haut rang auquel il pouvait

aspirer. Même s'il ne serait jamais libre, il jouissait de nombreux privilèges et pouvait même donner des ordres aux soldats et aux hommes libres placés sous son commandement. Un jeune soldat le suivait, l'air plutôt amusé. Il était rasé à la manière des hommes libres tsurani et quand il leva les yeux vers Pug, ce dernier put distinguer clairement son visage. Il avait les pommettes hautes et les yeux presque noirs, comme la plupart des Tsurani. Il fixa Pug et sembla acquiescer légèrement. L'esclave barbare n'avait jamais vu d'armure bleue comme la sienne, mais étant donné l'étrange organisation militaire des Tsurani, ce n'était pas surprenant. Chaque famille, domaine, région, ville, cité et province semblait posséder sa propre armée. La manière dont toutes ces armées arrivaient à se coordonner au sein de l'empire était une énigme pour Pug.

Le contremaître vint se placer à la base de l'arbre, en relevant sa courte robe pour la garder au-dessus de l'eau. Il grogna comme l'ours auquel il ressemblait tant et cria à l'adresse de Pug :

— Comment ça, encore un arbre pourri ?

Pug parlait tsurani bien mieux que n'importe quel Midkemian du camp, car il était là depuis plus longtemps que tout le monde, à l'exception de quelques vieux esclaves tsurani. Il cria :

— À l'odeur, il est pourri, répondit-il d'une voix forte. Il va falloir en préparer un autre et laisser celui-ci, maître esclave.

— Vous êtes tous des fainéants ! répliqua le contremaître en agitant le poing. Cet arbre va très bien. Vous voulez juste vous épargner du travail. Coupez, maintenant !

Pug soupira. Inutile de discuter avec l'Ours, comme l'appelaient tous les esclaves midkemians. Visiblement, quelque chose l'avait mis en colère et les esclaves allaient payer pour ça. Pug se mit en devoir de couper la cime qui tomba rapidement par terre. L'odeur de pourriture se faisait de plus en plus forte si bien qu'il retira rapidement les cordes de l'arbre. Juste au moment où il enroulait la dernière longueur autour de sa taille, il entendit un craquement juste devant lui.

— Il tombe ! cria-t-il aux esclaves en dessous.

Sans hésitation, ils s'enfuirent immédiatement. On n'ignorait jamais ce cri-là.

À présent que l'on avait coupé à la cime, le fût de l'arbre se fendait par le milieu. Ce n'était pas courant, mais si un arbre était assez abîmé pour que la pulpe soit complètement molle, il pouvait craquer de haut en bas, cédant sous son propre poids à la moindre faille dans l'écorce. Le poids des branches entraînait chaque moitié dans deux directions opposées. Si Pug était resté encordé au fût, il aurait été coupé en deux avant que les cordes ne cèdent.

Le jeune homme estima dans quelle direction il allait tomber. Puis, quand la partie sur laquelle il se trouvait commença à bouger, il s'écarta d'un bond. Il tomba dans le marais, à plat sur le dos, essayant de profiter au maximum des soixante centimètres d'eau pour amortir sa chute. Le choc quand il heurta la surface de l'eau fut immédiatement suivi d'un impact plus dur contre le sol. Il y avait surtout de la boue au fond, de sorte que Pug ne souffrit pas trop de sa chute, mais l'air se retira brutalement de ses poumons. Sentant le décor tourner autour de lui, le jeune homme eut assez de présence d'esprit pour s'asseoir et prendre une grande goulée d'air.

Soudain, un énorme poids s'abattit sur son estomac, lui coupant le souffle et lui enfonçant la tête sous l'eau. Il essaya de se dégager et découvrit qu'une grande branche lui barrait le ventre. Il arrivait tout juste à sortir la tête de l'eau pour prendre de l'air. Ses poumons le brûlaient et il ne contrôlait plus sa respiration. De l'eau lui coula dans la gorge et il commença à s'étrangler. Toussant et crachant, Pug tenta de garder son calme, mais il sentait la panique le gagner. Il poussa frénétiquement sur le poids qui l'écrasait mais ne parvint pas à le faire bouger.

Brusquement, sa tête fut tirée hors de l'eau.

— Crache, Pug ! l'encouragea Laurie. Crache la boue que tu as dans les poumons, ou tu vas attraper la fièvre.

Pug toussa et cracha de nouveau. Grâce à son ami qui lui maintenait la tête hors de l'eau, il parvint à reprendre son souffle.

— Soulevez cette branche, hurla Laurie. Je vais le tirer de là-dessous. D'autres esclaves arrivèrent en pataugeant, ruisselants de sueur. Ils plongèrent les mains dans l'eau et attrapèrent la branche. Ils tirèrent et réussirent à la déplacer un peu, mais Laurie ne parvint pas à libérer Pug.

— Apportez des haches : il va falloir couper la branche du tronc. D'autres esclaves s'apprêtaient à ramener des haches quand Nogamu cria :

— Non. Laissez-le. Nous n'avons pas le temps. Il faut couper des arbres.

— On ne peut pas le laisser ! protesta Laurie en hurlant presque sur son supérieur. Il va se noyer !

Le contremaître s'approcha et le fouetta au visage. Le chanteur reçut une profonde entaille à la joue, mais refusa de lâcher la tête de son ami.

— Retourne au travail, esclave. Ce soir, tu seras battu pour m'avoir parlé sur ce ton. Il n'est pas le seul à pouvoir étêter un arbre. Maintenant, lâche-le !

Il frappa Laurie encore une fois. Le troubadour cilla, mais garda la tête de Pug hors de l'eau.

Nogamu leva son fouet pour frapper une troisième fois, mais une voix derrière lui vint briser son élan :

— Coupez cette branche et libérez cet esclave.

Laurie vit que l'homme qui venait de parler était le jeune soldat qui accompagnait le maître esclave. Ce dernier fit volte-face, n'ayant pas l'habitude que l'on discute ses ordres. Lorsqu'il vit qui venait de parler, il ravala les mots qui lui étaient montés aux lèvres.

— Comme mon maître voudra, céda-t-il en inclinant la tête.

Il fit signe aux esclaves qui portaient des haches de libérer Pug. En peu de temps, ce dernier fut sorti d'affaire. Laurie le ramena vers le jeune soldat. Pug recracha l'eau qu'il avait encore dans les poumons et dit, dans un souffle :

— Je remercie le maître pour ma vie.

L'homme ne répondit pas, mais quand le contremaître approcha, il se tourna vers lui.

— L'esclave avait raison, vous aviez tort. L'arbre était pourri. Il n'est pas convenable de votre part de le punir pour vos

erreurs et votre mauvais caractère. Je devrais vous faire battre, mais je n'en ai pas le temps. Le travail avance trop lentement et mon père est mécontent.

Nogamu inclina la tête.

— Je perds la face devant mon seigneur. Ai-je la permission de me donner la mort ?

— Non. L'honneur serait trop grand. Retournez au travail.

Le visage du contremaître s'empourpra de rage et de honte. Relevant son fouet, il fit signe à Laurie et à Pug.

— Vous deux, retournez au travail.

Laurie se releva et Pug essaya d'en faire autant. Il avait failli se noyer et ses genoux tremblaient sous lui, mais il réussit à se mettre debout après quelques essais.

— Ces deux-là sont excusés pour la journée, ordonna le jeune seigneur. Celui-ci, ajouta-t-il en montrant Pug, ne servira pas à grand-chose. L'autre doit soigner les coupures que vous lui avez faites, sinon elles vont s'infecter. (Il se tourna vers un garde.) Ramenez-les au camp et faites en sorte qu'ils reçoivent les soins nécessaires.

Pug lui en fut reconnaissant, plus pour Laurie que pour lui-même. Moyennant un peu de repos, Pug aurait pu retourner au travail, mais une blessure ouverte, dans le marais, était presque toujours synonyme de condamnation à mort. Les infections se développaient très vite dans cet endroit chaud et sale et les esclaves n'avaient pratiquement pas de moyens pour lutter contre.

Ils suivirent le garde. En partant, Pug vit le maître esclave leur jeter un regard brûlant de haine.

Le plancher craqua et Pug se réveilla instantanément. Son instinct d'esclave lui disait qu'en pleine nuit, dans cette hutte, ce bruit n'était pas normal.

Dans la pénombre, il entendit des pas se rapprocher, puis s'arrêter au pied de sa paillasse. À côté de lui, Pug entendit Laurie retenir son souffle et comprit que le ménestrel avait lui aussi été réveillé par l'intrus, de même que la moitié des esclaves de la hutte, très certainement. L'étranger hésita et Pug attendit, inquiet et tendu. Il y eut un grognement ; aussitôt, le

jeune homme roula hors de sa paillasse. Un poids s'abattit violemment et Pug entendit le bruit sourd d'une dague frapper le sol là où se trouvait sa poitrine quelques instants auparavant. Soudain, la pièce sombra dans le chaos. Des esclaves criaient et couraient vers la porte.

Pug sentit des mains se poser sur lui dans le noir et une douleur aiguë lui transpercer les côtes. Il attrapa son assaillant sans le voir et lutta contre lui pour tenter de lui prendre sa dague. Un second coup lui entailla la paume. Brusquement, l'assaillant cessa de bouger et Pug se rendit compte qu'un troisième corps recouvrait celui de son assassin.

Des soldats entrèrent en courant dans la hutte avec des lanternes à la main. Pug découvrit Laurie, allongé sur le corps immobile de Nogamu. L'Ours respirait encore, mais au vu de la dague qui saillait de ses côtes, cela ne durerait pas longtemps.

Le jeune soldat qui avait précédemment sauvé la vie de Pug et de Laurie entra et les autres lui firent place. Il se tint au-dessus des trois combattants et demanda simplement :

— Il est mort ?

Les yeux du contremaître s'ouvrirent.

— Je vis, mon seigneur, répondit-il dans un murmure à peine audible. Mais je meurs par la lame.

Un faible sourire de défi apparut sur son visage couvert de sueur. L'expression du jeune soldat ne trahit aucune émotion, mais ses yeux flamboyèrent.

— Je ne pense pas, répliqua-t-il doucement. (Il se tourna vers deux soldais qui se trouvaient dans la pièce.) Emmenez-le dehors tout de suite et pendez-le, pour que son clan ne puisse pas chanter ses honneurs. Et laissez le corps aux insectes, ce sera un avertissement pour tous ceux qui voudraient me désobéir. Allez.

Le visage du mourant pâlit et ses lèvres tremblèrent.

— Non, maître. Je vous en prie, laissez-moi mourir par la lame. Quelques minutes de plus.

Une écume rouge apparut au coin de sa bouche.

Les deux soldats, solidement taillés, se baissèrent pour attraper Nogamu et, sans s'inquiéter de lui faire mal, le tirèrent à l'extérieur. On l'entendit crier tout le long du trajet, car il avait

encore une voix d'une force impressionnante, comme si la peur de la corde lui avait redonné un second souffle.

Tout le monde resta figé, comme dans un tableau, jusqu'à ce que les hurlements s'éteignent sur un cri étranglé. Le jeune officier se tourna alors vers les deux esclaves. Pug s'assit, du sang coulant de la longue entaille qui lui barrait la poitrine. De sa main valide, il serrait celle qui était blessée et dont les doigts ne bougeaient plus.

— Amenez votre ami, ordonna le jeune soldat à Laurie.

Ce dernier aida Pug à se remettre debout. Ils sortirent de la hutte à la suite de l'officier, qui les emmena de l'autre côté du campement jusqu'à ses propres quartiers. Après leur avoir donné l'ordre d'entrer, il demanda à un garde d'aller chercher le médecin du camp et laissa les deux esclaves rester debout en silence jusqu'à l'arrivée de celui-ci. Il s'agissait d'un vieux Tsurani, vêtu de la robe d'un de leurs dieux — lequel, les Midkemians auraient eu bien du mal à le dire. Il inspecta les blessures de Pug et annonça que la blessure à la poitrine était superficielle mais que la main, par contre, serait une autre affaire.

— La coupure est profonde et les muscles et les tendons ont été sectionnés. Sa main va guérir, mais elle va perdre de sa mobilité et de sa force. Il est probable qu'il ne soit plus bon qu'à de petits travaux.

Le soldat acquiesça, une étrange expression sur le visage, mélange de dégoût et d'impatience.

— Très bien. Soignez ses blessures et laissez-nous.

Le médecin se mit en devoir de nettoyer les plaies. Il sutura et pansa la main, exhorta Pug à la garder propre, puis partit. Pour oublier la douleur, le jeune homme entreprit de relaxer son esprit grâce à un vieil exercice mental.

Après le départ du médecin, le soldat observa les deux esclaves qui se tenaient devant lui.

— Selon la loi, je devrais vous faire pendre pour avoir tué le contremaître. Ils ne répondirent pas. Ils resteraient silencieux jusqu'à ce que le soldat leur dise de parler.

— Mais comme je l'ai moi-même fait pendre, je suis libre de vous garder en vie, si cela me plaît. Je peux juste vous punir

de l'avoir blessé. (Il se tut un moment avant d'ajouter :) Considérez-vous comme punis. (D'un geste de la main, il les renvoya.) Laissez-moi, mais soyez ici à l'aube. Je dois décider de ce que je vais faire de vous.

Ils sortirent, heureux de s'en tirer à bon compte, car normalement ils auraient dû se balancer au bout d'une corde à côté du contremaître.

— Je me demande ce que ça veut dire, dit Laurie en traversant le campement.

— J'ai trop mal pour me poser une telle question, répondit Pug. Je suis simplement heureux de pouvoir voir le jour se lever demain.

Laurie garda le silence jusqu'à ce qu'ils arrivent à la hutte.

— Je crois que le jeune seigneur a quelque chose en tête.

— Possible. Mais ça fait longtemps que je ne cherche plus à comprendre nos maîtres. C'est pour ça que je suis resté en vie aussi longtemps, Laurie. Je fais juste ce qu'on me dit de faire et je supporte. (Pug montra l'arbre auquel était pendu le corps du contremaître sous la lune pâle — seule la petite lune était visible ce soir.) C'est bien trop facile de fuir comme ça.

— Tu as peut-être raison, opina Laurie. Mais je crois encore pouvoir m'enfuir. Pug eut un rire amer.

— Où ça, chanteur ? Où est-ce que tu irais ? Vers la faille, en traversant une armée de dix mille Tsurani ?

Laurie ne répondit pas. Ils retournèrent à leurs paillasses et essayèrent de se rendormir malgré la chaleur humide.

Le jeune officier se tenait sur une pile de coussins, les jambes croisées à la tsurani. Il renvoya le garde qui avait accompagné Pug et Laurie, puis leur fit signe de s'asseoir, ce qu'ils firent avec beaucoup d'hésitation, car habituellement, un esclave n'avait pas le droit de s'asseoir en présence d'un maître.

— Je suis Hokanu, des Shinzawai. C'est à mon père qu'appartient ce camp, déclara-t-il sans préambule. Il est très mécontent de la récolte de cette année et m'a envoyé pour y remédier. Voilà maintenant que je n'ai plus de contremaître pour ce travail, à cause d'un imbécile qui vous a blâmés pour sa propre stupidité. Qu'est-ce que je vais faire ?

Les deux esclaves restèrent cois.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ?

Pug et Laurie répondirent chacun à son tour. Hokanu médita leur réponse.

— Toi, reprit-il en désignant Laurie, tu n'as rien d'inhabituel, sauf que, tout bien considéré, tu parles notre langue mieux que la plupart des barbares. Mais toi, ajouta-t-il en s'adressant cette fois à Pug, tu es resté en vie plus longtemps que la plupart de tes compatriotes guindés et tu parles bien notre langue toi aussi. Tu pourrais presque passer pour un paysan d'une province lointaine.

Ils restèrent immobiles, sans comprendre où Hokanu voulait en venir. Pug réalisa brusquement qu'il avait sans doute un an ou deux de plus que le seigneur tsurani, qui était bien jeune pour disposer d'un tel pouvoir. Les manières de ce peuple étaient décidément très étranges. À Crydee, il serait encore apprenti, ou poursuivrait son éducation de dirigeant, puisqu'il était de haute naissance.

— Comment se fait-il que tu parles si bien ? insista-t-il.

— Maître, j'ai été l'un des premiers parmi mes compatriotes à être capturé et amené ici. Nous n'étions que sept et tous les autres étaient des esclaves tsurani. Il a fallu apprendre à survivre. Au bout de quelque temps, il n'est plus resté que moi. Les autres sont morts, à cause des fièvres et des infections, quand ils n'ont pas été tués par les gardes. Il ne restait donc plus personne à qui je puisse parler. Pendant un an, j'ai été le seul Midkemian ici.

L'officier acquiesça, puis se tourna vers Laurie.

— Et toi ?

— Maître, dans mon pays, je suis un chanteur, un ménestrel. Selon nos coutumes, nous voyageons beaucoup et devons apprendre de nombreuses langues. Et puis j'ai l'oreille musicale. Votre langue est ce qu'on appelle une « langue à tons » : selon le ton sur lequel on le prononce, le même son a des sens complètement différents. Nous avons plusieurs langues de ce genre au sud de notre royaume. J'apprends vite.

Un éclat brilla dans les yeux du soldat.

— Il est bon que je sache cela. (Il parut se plonger dans une profonde réflexion, puis acquiesça pour lui-même au bout d'un moment.) Le destin des hommes est soumis à de nombreuses influences, esclaves. (Il sourit, ce qui lui donna un air presque enfantin.) Ce campement est dans une pagaille absolue. Je dois préparer un rapport pour mon père, le seigneur des Shinzawaï, et je crois savoir où réside le problème. Je voudrais que tu me dises ce que tu en penses, ajouta-t-il en faisant signe à Pug. Tu es ici depuis plus longtemps que n'importe qui.

Le jeune esclave se donna un temps de réflexion. Cela faisait longtemps que personne ne lui avait demandé son avis sur quelque sujet que ce soit.

— Maître, le premier contremaître, celui qui était là au moment de ma capture, était un homme très perspicace, qui savait que des hommes, même des esclaves, ne peuvent pas travailler efficacement s'ils sont affaiblis par la faim. Nous étions mieux nourris et si nous recevions une blessure, on nous laissait le temps de guérir. Nogamu, lui, avait mauvais caractère et prenait chaque retard comme un affront personnel. Quand des fousseurs abîmaient une futaie, c'était la faute des esclaves. Si l'un d'entre nous venait à mourir, c'était un complot pour discréditer sa manière de superviser les hommes. Chaque problème se soldait par une diminution de nourriture, ou par des heures de travail supplémentaires. Tout ce qui arrivait de bien, il le considérait comme un dû.

— C'est bien ce que je me disais. Nogamu était auparavant quelqu'un de très important. C'était le hadonra — l'intendant — du domaine de son père. Sa famille s'est rendue coupable de trahison envers l'empire et son propre clan a vendu comme esclaves tous ceux qui n'ont pas été pendus. Il n'a jamais fait un bon esclave. On a pensé qu'en lui donnant la responsabilité d'un camp, il pourrait faire bon usage de ses compétences. Cela n'a pas été le cas. Y a-t-il un homme, ici, parmi les esclaves qui soit capable de reprendre le commandement ?

Laurie inclina la tête.

— Oui, maître, il y a Pug...

— Je ne pense pas. J'ai des projets pour vous deux.

Pug, étonné, se demanda ce qu'Hokanu voulait dire.

— Peut-être Chogana, maître, suggéra-t-il. Il était fermier, mais ses récoltes ont périclité et il a été vendu comme esclave pour payer les taxes. On peut lui faire confiance.

Le soldat tapa une fois dans ses mains et un garde entra immédiatement dans la pièce.

— Allez me chercher l'esclave Chogana. Le garde salua et sortit.

— Il est bon qu'il soit tsurani, reprit le soldat. Vous autres barbares ne savez pas où est votre place et je n'ose imaginer ce qui arriverait si j'en laissais un chargé de l'exploitation. Il dirait aux soldats de couper les arbres et aux esclaves de les surveiller.

Il y eut un moment de silence, puis Laurie éclata de rire, un son riche et grave. Hokanu sourit tandis que Pug l'observait attentivement. Ce jeune homme, qui tenait leurs vies entre ses mains, semblait faire beaucoup d'efforts pour gagner leur confiance. Laurie paraissait l'apprécier, mais Pug restait sur la réserve car il avait quitté la vieille société midkemiane depuis plus longtemps. Là-bas, en temps de guerre, nobles et manants étaient des compagnons d'armes qui partageaient les repas comme les souffrances sans aucune distinction de rang. Mais ici, Pug avait très vite appris une chose sur les Tsurani : ils n'oubliaient jamais leur statut. Ce qui arrivait dans cette hutte était uniquement du fait de ce jeune soldat et non du hasard. Hokanu parut sentir qu'on l'observait car il leva les yeux vers Pug. L'espace d'un bref instant, leurs regards se croisèrent, avant que Pug ne baisse les yeux comme tout esclave était censé le faire. Mais cet instant, aussi bref fut-il, avait suffi pour qu'un message passe entre les deux hommes. C'était comme si le soldat lui avait dit : « Tu ne crois pas que je suis votre ami. Soit, tant que tu continues à jouer ton rôle. »

Avec un geste de la main, Hokanu ordonna :

— Retournez à votre hutte et reposez-vous bien, car nous partons après le repas de midi.

Les deux Midkemians se levèrent et s'inclinèrent, puis sortirent à reculons de la hutte. Pug marchait en silence, mais Laurie prit la parole :

— Je me demande où nous allons. (Comme il ne recevait pas de réponse, il ajouta :) De toute manière, ce sera sûrement mieux qu'ici.

Pug se demanda si ce serait effectivement le cas.

Une main lui secoua l'épaule et Pug se réveilla. Il s'était assoupi par cette chaleur matinale, profitant de l'occasion qui lui était donné de prendre un peu de repos supplémentaire avant que Laurie et lui partent avec le jeune noble après le repas. Chogana, l'ancien paysan que Pug avait recommandé, lui fit signe de se taire, montrant Laurie qui dormait profondément.

Pug suivit le vieil esclave à l'extérieur de la hutte et s'assit à l'ombre d'un mur.

— Mon seigneur Hokanu m'a dit que c'est toi qui lui as recommandé de me choisir comme contremaître du camp, expliqua Chogana en parlant lentement, comme à son habitude. (Son visage brun et ridé s'inclina dignement devant Pug.) Je te suis redevable.

Pug lui rendit son salut, formel et inhabituel pour ce camp.

— Il n'y a pas de dette. Tu te conduiras comme le doit un contremaître et tu t'occuperas bien de nos frères.

Un sourire fendit le visage de Chogana, révélant des dents brunies par toutes les années qu'il avait passées à mâcher des noix de tateen. Cette noix légèrement narcotique — que l'on trouvait facilement dans les marais — ne vous rendait pas moins efficace, mais le travail vous paraissait moins rude. Pug avait évité de prendre cette habitude, comme la plupart des Midkemians pour qui cette pratique devait sans doute correspondre à un ultime renoncement.

Chogana, les yeux plissés à cause de la lumière, regarda le camp. Il était vide, à l'exception des cuisiniers et du garde du corps du jeune seigneur. Au loin, on entendait les esclaves travailler sous les arbres.

— Quand j'étais petit, dans la ferme de mon père à Szetac, reprit Chogana, on a découvert que j'avais un talent. On m'a examiné, puis on a dit que ce n'était pas vrai. (Pug ne comprit pas le sens de cette dernière phrase, mais ne l'interrompit pas.)

Je suis donc devenu fermier comme mon père. Mais j'avais bel et bien un talent. Parfois je vois des choses, Pug, des choses à l'intérieur des hommes. J'ai grandi ; on a commencé à parler de mon talent et des gens, pauvres la plupart du temps, venaient me demander des conseils. Au début quand j'étais jeune, j'étais arrogant et je demandais beaucoup en échange, pour dire ce que je voyais. Plus vieux, je suis devenu plus humble ; je prenais ce qu'on m'offrait, mais je disais toujours ce que je voyais. De toute manière, les gens partaient mécontents. Tu sais pourquoi ? demanda-t-il avec un petit rire. (Pug secoua la tête.) Parce qu'ils ne venaient pas pour connaître la vérité, mais pour entendre ce qu'ils voulaient entendre.

Pug rit avec Chogana.

— Alors, j'ai fini par dire que mon talent était parti et, au bout d'un moment, les gens ont cessé de venir à ma ferme. Mais mon talent n'est jamais mort, Pug, et je vois encore des choses, parfois. J'ai vu quelque chose en toi et je voudrais te le dire avant que tu partes définitivement. Je vais mourir dans ce camp, mais le destin qui t'attend est différent. Désires-tu le connaître ? (Le Midkemian répondit par l'affirmative.) En toi réside un pouvoir caché. Ce qu'il est et ce que cela signifie, je l'ignore.

Connaissant l'étrange attitude que les Tsurani avaient envers la magie, Pug s'inquiéta soudain que quelqu'un ait pu percevoir l'entraînement qu'il avait subi auparavant. Pour la plupart d'entre eux, il n'était qu'un esclave du camp, à l'exception de quelques rares personnes qui savaient qu'il avait été châtelain sur son monde.

— J'ai rêvé de toi, Pug, poursuivit Chogana, les yeux fermés. Je t'ai vu sur une tour et tu affrontais un adversaire terrible. (Il ouvrit les yeux.) Je ne sais pas ce que signifie ce rêve, mais tu dois savoir ceci : avant de monter dans cette tour pour affronter cet ennemi, tu dois chercher ton wal. C'est le centre secret de ton être, un lieu idéal où règne la paix intérieure. Quand tu y seras, tu seras protégé de tout. Ta chair pourra souffrir, et même mourir, mais au sein de ton wal, tu endureras tout cela en paix. Cherche bien, Pug, car rares sont

ceux qui trouvent leur wal. (Chogana se releva.) Tu vas bientôt partir. Viens, il faut réveiller Laurie.

— Chogana, merci, dit le jeune homme en allant vers l'entrée de la hutte. Mais encore une chose : tu as parlé d'un ennemi sur une tour. Que peux-tu me dire de lui ?

Chogana rit et agita sa tête de haut en bas.

— Oh, oui, je l'ai vu. (Il continua à rire en montant les marches de la hutte) C'est l'ennemi que tout homme craint le plus. (Ses yeux plissés transpercèrent Pug.) C'était toi.

Pug et Laurie étaient assis sur les marches du temple, six gardes tsurani paraissant à côté d'eux. Ces derniers s'étaient montrés à peu près aimables pendant tout le voyage, qui avait été fatigant, même s'il n'avait pas été difficile. Sans chevaux ni rien qui puisse les remplacer, les Tsurani qui ne voyageaient pas dans un chariot tiré par un needra devaient employer des jambes humaines, les leurs ou celles d'autres personnes. Les nobles se promenaient le long des larges rues de la ville dans des palanquins portés à dos d'esclaves soufflants et suants.

Pug et Laurie avaient reçu la courte robe grise, toute simple, des esclaves. En effet, leur pagne, pratique dans les marais, était considéré comme trop indécent pour pouvoir se déplacer au milieu des citoyens tsurani. Ces derniers avaient quand même un peu de pudeur, même si elle était moins marquée que celle des gens du royaume.

Ils avaient longé la côte de l'immense étendue d'eau qu'ils appelaient la baie de la Bataille, qui avait surpris Pug. En effet, elle était bien plus grande que toutes les baies du royaume, car, même des hautes falaises qui la surplombaient, on ne pouvait pas en voir l'autre côté. Au bout de plusieurs jours de voyage, ils avaient fini par arriver sur des terres cultivées et avaient vu l'autre rive se rapprocher rapidement. Quelques jours de route supplémentaires les avaient amenés dans la cité de Jamar.

Pendant qu'Hokanu faisait des offrandes au temple, Pug et Laurie regardaient les passants. Les Tsurani semblaient adorer les couleurs. Ici, même le plus pauvre des ouvriers avait des chances d'être vêtu d'une robe courte aux couleurs éclatantes. Les plus riches portaient des vêtements bien plus

impressionnants encore, couverts de dessins compliqués. Seuls les esclaves n'avaient pas droit aux couleurs.

Partout dans la ville, la foule de fermiers, de marchands, d'ouvriers et de voyageurs se pressait. Des rangées de needra piétinaient, tirant des chariots remplis de produits et de marchandises. Les gens étaient si nombreux que leur nombre paraissait submerger Pug et Laurie. Les Tsurani étaient comme des fourmis qui grouillaient en tous sens, comme si le commerce de l'empire devait se faire au détriment du confort de ses citoyens. De nombreux passants s'arrêtaient pour regarder les Midkemians, qu'ils considéraient comme des géants barbares puisque eux-mêmes ne dépassaient pas un mètre soixante-cinq. Même Pug paraissait grand, avec son mètre soixante-dix. De leur côté, les Midkemians avaient fini par considérer les Tsurani comme des avortons.

Pug et Laurie ne cessaient de regarder tout autour d'eux. Ils attendaient dans le centre de la ville, sur la place des grands temples, parmi lesquels se trouvaient dix pyramides construites au beau milieu d'une série de parcs de tailles diverses. Toutes étaient magnifiquement ornées de fresques murales, composées à la fois de mosaïques et de peintures. D'où ils se trouvaient, les deux hommes pouvaient voir trois des parcs. Chacun d'eux était construit en terrasses, avec de petits ruisseaux et de minuscules cascades. Des arbres nains, ainsi que de grands arbres qui donnaient de l'ombre, avaient été plantés sur les pelouses. Des musiciens passaient en jouant de la flûte et d'étonnants instruments à cordes qui produisaient une musique étrange, polytonale, pour distraire les passants ou les gens qui prenaient un peu de repos dans les parcs.

Laurie écoutait, fasciné.

— Ecoute ces accords ! Et ces mineurs ! (Il soupira et baissa la tête, l'air sombre.) C'est bizarre, mais c'est de la musique. (Il leva les yeux et regarda Pug ; sa voix, d'ordinaire si joyeuse, était devenue sinistre.) Si seulement je pouvais encore jouer. (Il regarda les musiciens qui s'éloignaient.) Je pourrais même apprécier la musique tsurani.

Pug le laissa s'abandonner à sa nostalgie. Du regard, il fit le tour de la place bourdonnante d'activité, s'efforçant de mettre

de l'ordre dans les impressions qui l'assaillaient sans cesse depuis qu'il était entré dans les faubourgs de la ville. Partout les gens se pressaient à leur travail. À quelque distance des temples, ils étaient passés par un marché, qui ressemblait un peu à ceux des villes du royaume, tout en étant plus grand. Les cris des colporteurs et des acheteurs, les odeurs, la chaleur, tout lui rappelait étrangement sa patrie.

À l'approche de la troupe d'Hokanu, les gens s'étaient écartés, prévenus par les gardes à la tête de la procession qui criaient « Shinzawaï ! Shinzawaï ! » pour annoncer à tous qu'un noble personnage approchait. La troupe n'avait cédé le passage qu'une seule fois, à un groupe d'hommes entièrement vêtus de rouge, en robe et cape de plumes écarlates. Celui que Pug prit pour le grand prêtre portait un masque de bois qui ressemblait à un crâne rouge, tandis que les autres avaient le visage peint d'écarlate. Ils tenaient des sifflets de roseau dans lesquels ils soufflaient et les gens se dispersaient pour les laisser passer. L'un des soldats fit un signe de protection et Pug apprit plus tard que ces gens étaient des prêtres de Turakamu, le mangeur de cœurs, le frère de la déesse Sibi, Celle-Qui-Est-La-Mort.

Pug se tourna vers un garde à côté d'eux et demanda la permission de parler. Le garde acquiesça et l'esclave lui montra le temple où priait Hokanu.

— Maître, quel dieu réside en ces lieux ?

— Barbare ignorant, répondit aimablement le soldat, les dieux ne résident pas là, mais dans les Cieux supérieurs et inférieurs. Ce temple est destiné aux hommes, qui y font leurs dévotions. Le fils de mon seigneur fait ici des offrandes et des suppliques à Chochocan, le dieu Bon des Cieux supérieurs et à son serviteur, Tomachaca, le dieu de la Paix, pour que les Shinzawaï aient la chance avec eux.

Quand Hokanu les rejoignit finalement, ils repartirent. Ils se frayèrent un chemin dans la ville, Pug continuant à étudier toutes les personnes qu'ils croisaient. La foule était incroyablement dense et le jeune homme se demanda comment ils pouvaient la supporter. Comme des fermiers venant à la ville pour la première fois, Pug et Laurie restaient bouche bée devant les merveilles de Jamar. Même le troubadour, qui prétendait

avoir une grande expérience du monde, s'extasiait de tout. Les gardes s'amusaient du plaisir évident que prenaient les barbares aux choses les plus communes.

Tous les bâtiments étaient faits de bois et d'un matériau translucide, semblable à du tissu, mais rigide. Quelques-uns, comme les temples, étaient en pierre, mais le plus remarquable était que tous les bâtiments qu'ils croisaient, du temple à la hutte d'ouvrier, étaient peints en blanc, à l'exception des poutres apparentes et des encadrements de porte, bruns et soigneusement polis. Chaque surface libre était décorée de fresques colorées. Les animaux, les paysages, les dieux et les scènes de bataille abondaient. Partout, l'œil fasciné se perdait dans cette débauche de couleurs.

Au nord des temples, de l'autre côté de l'un des parcs et faisant face à un large boulevard, se trouvait un bâtiment unique, séparé des autres par de grandes pelouses bordées de haies. Deux gardes, vêtus d'une armure et d'un heaume semblables à ceux de l'escorte d'Hokanu, surveillaient la porte. Ils saluèrent Hokanu quand celui-ci s'approcha.

Sans un mot, les autres gardes contournèrent la maison, laissant les esclaves seuls avec le jeune officier. Ce dernier fit un signe et l'un des deux gardes fit coulisser sur le côté la grande porte tendue de tissu. Ils entrèrent dans un couloir qui conduisait vers l'arrière du bâtiment, avec des ouvertures de chaque côté. Hokanu les mena jusqu'à une porte au fond, qu'un autre esclave vint leur ouvrir.

Pug et Laurie découvrirent alors que la maison ressemblait à un grand carré, disposé autour d'un jardin central, auquel on pouvait accéder par tous les côtés. Près d'un bassin glougloutant se trouvait un vieil homme, vêtu d'une simple robe d'un noir bleuté d'excellente coupe. Il consultait un parchemin. Il leva les yeux à l'entrée des trois hommes et se leva pour accueillir Hokanu.

Ce dernier retira son heaume et se mit au garde-à-vous. Pug et Laurie restèrent légèrement en retrait, silencieux. Le seigneur des Shinzawaï fit un signe de tête et Hokanu approcha. Ils se prirent dans les bras l'un de l'autre.

— Mon fils, c'est bon de te revoir, déclara le vieil homme. Comment vont les choses au camp ?

Hokanu dressa un bref bilan de la situation, en allant à l'essentiel, mais sans rien omettre d'important. Puis il expliqua les mesures qu'il avait prises pour remédier à la situation.

— Le nouveau contremaître fera en sorte que les esclaves aient de quoi se nourrir et se reposer. Il devrait rapidement augmenter la production.

Son père acquiesça.

— Je pense que tu as agi avec sagesse, mon fils. Nous enverrons quelqu'un d'autre dans quelques mois pour juger de l'évolution de la production, mais les choses ne peuvent guère empirer, de toute façon. Le seigneur de guerre exige une production accrue et nous risquons de tomber en disgrâce. (Il sembla finalement remarquer les esclaves.) Et ceux-là ? demanda-t-il simplement en montrant Laurie et Pug.

— Ils sont spéciaux. Je pensais à la discussion que nous avons eue la nuit précédant le départ de mon frère pour le nord. Ils pourraient s'avérer utiles.

— As-tu parlé de ceci à qui que ce soit ?

Les rides autour des yeux gris du vieil homme se creusèrent. Bien qu'il fût beaucoup plus petit, quelque chose en lui rappelait à Pug le duc Borric.

— Non, mon père. Seuls ceux qui ont tenu conseil cette nuit-là... Le seigneur de la maison le coupa de la main.

— Garde tes remarques pour plus tard. Ne confie jamais un secret à une ville. Préviens Septiem que nous fermons la maison et que nous partons pour nos terres demain matin.

Hokanu s'inclina légèrement, puis se retourna pour sortir.

— Hokanu. (La voix de son père l'arrêta.) Tu as bien agi.

L'air visiblement fier, le jeune homme sortit du jardin.

Le seigneur de la maison se rassit sur un banc de pierre sculptée, à côté d'une petite fontaine et regarda les deux esclaves.

— Comment vous appelez-vous ?

— Pug, maître.

— Laurie, maître.

Cette simple réponse sembla soudain lui donner un nouvel aperçu de la situation.

— Par cette porte, dit-il en désignant la gauche, on arrive à la cuisine. Mon hadonra se nomme Septiem. Il s'occupera de vous. Partez, maintenant.

Les Midkemians s'inclinèrent et quittèrent le jardin. En entrant dans la maison, Pug faillit renverser une jeune fille au détour d'une allée. Elle était vêtue d'une robe d'esclave et portait un grand paquet de linge, qui vola en tous sens.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Je viens juste de les laver. Il va falloir tout recommencer.

Pug se pencha immédiatement pour l'aider à ramasser. Elle était grande pour une Tsurani, presque aussi grande que lui, et bien faite. Ses cheveux bruns étaient tirés en arrière et de longs cils noirs encadraient ses yeux sombres. Pug se figea dans son mouvement et la regarda d'un air admiratif. Elle eut un moment d'hésitation en sentant son regard sur elle, puis ramassa rapidement le reste des vêtements et s'enfuit. Laurie regarda sa svelte silhouette battre en retraite, ses jambes brunes mises en valeur par sa courte robe d'esclave.

— Ah ! s'exclama le ménestrel en donnant une tape sur l'épaule de son compagnon. Je t'avais bien dit que les choses allaient s'arranger.

Ils sortirent de la maison et s'approchèrent des cuisines, où l'odeur de nourriture bien chaude leur aiguïsa l'appétit.

— J'ai l'impression que tu as fait de l'effet à cette fille, Pug.

Ce dernier n'avait pas une grande expérience des femmes et sentit ses oreilles s'échauffer. Au camp des esclaves, on parlait beaucoup de femmes et cela, plus encore que tout le reste, lui avait donné l'impression d'être encore un adolescent. Il tourna la tête pour voir si Laurie se moquait de lui, mais il vit que le chanteur blond regardait derrière eux. Il suivit son regard et aperçut un visage timide et souriant disparaître à l'une des fenêtres de la maison.

Le jour suivant, la maisonnée de la famille Shinzawaï se retrouva sens dessus dessous. Des esclaves et des serviteurs couraient en tous sens pour préparer le voyage vers le nord. Pug

et Laurie se trouvèrent livrés à eux-mêmes, car personne n'avait eu le temps de leur assigner une tâche. Ils s'assirent à l'ombre d'un grand arbre semblable à un saule, profitant de ces instants de loisir, si nouveaux pour eux, tout en observant la maison en effervescence.

— Ces gens sont fous, Pug. Même pour les caravanes, on fait moins de préparatifs. On dirait qu'ils veulent tout emmener avec eux.

— Peut-être bien. Ces gens ne me surprennent plus désormais. (Pug se redressa et s'appuya contre le tronc.) J'ai déjà vu des choses qui défient toute logique.

— C'est bien vrai, Mais, quand comme moi on a vu tant de terres différentes, on apprend que plus les choses sont différentes, plus elles sont similaires en réalité.

— Comment ça ?

Laurie se redressa lui aussi pour s'appuyer de l'autre côté de l'arbre.

— Je n'en suis pas certain, répondit-il tout bas, mais quelque chose se prépare et nous sommes censés y jouer un rôle, à coup sûr. En faisant preuve de subtilité, nous pourrions bien retourner cela à notre avantage. Garde bien ça en tête. Quand quelqu'un a besoin de toi, tu peux toujours marchander, si grande que soit la différence entre toi et lui.

— Bien sûr. Donne-lui ce qu'il veut et il te laissera la vie.

— Tu es trop jeune pour montrer autant de cynisme, répliqua Laurie, les yeux pétillant de joie. Tu veux que je te dise ? Laisse-moi donc ce genre de réplique de vieux voyageur désabusé et je ferai en sorte que tu ne rates pas une certaine occasion.

— Quelle occasion ? renifla Pug.

— Eh bien, tout d'abord, dit Laurie en désignant quelqu'un derrière son ami, cette petite fille que tu as failli renverser hier semble avoir quelque difficulté à soulever ces coffres. (Pug, tournant la tête, vit la jeune fille en question essayer d'empiler plusieurs grandes caisses dans les chariots.) Je pense qu'elle ne refusera pas un peu d'aide, non ?

— Qu'est-ce que... ? dit Pug, l'air confus. Laurie le poussa gentiment.

— Vas-y, nigaud. Un peu d'aide maintenant et après... qui sait ? Son compagnon trébucha.

— Après ?

— Par les dieux !

Laurie éclata de rire et donna à Pug un petit coup de pied aux fesses.

La joie du troubadour était contagieuse et Pug souriait encore en s'approchant de la fille, qui essayait de placer une énorme caisse au-dessus d'une autre. Pug la lui prit des mains.

— Attends, je m'en occupe. Elle s'écarta, hésitante.

— Ce n'est pas lourd. C'est juste trop haut pour moi.

Elle évitait de regarder Pug, qui souleva aisément la caisse et la plaça sur les autres, en faisant bien attention à sa main blessée.

— Voilà qui est fait, dit-il en s'efforçant de prendre un ton désinvolte.

La fille écarta une mèche de cheveux noirs qui lui était tombée devant les yeux.

— Tu es un barbare, n'est-ce pas ? demanda-t-elle timidement. Pug tressaillit.

— C'est vous qui nous appelez comme ça. Moi, j'aime à croire que je suis aussi civilisé que n'importe qui.

Elle rougit.

— Je ne voulais pas t'offenser. Ils traitent aussi mon peuple de barbare. Tout ce qui n'est pas tsurani, ils l'appellent comme ça. Ce que je voulais dire, c'est que tu viens de cet autre monde.

Pug opina.

— Comment tu t'appelles ?

— Katala, répondit-elle avant d'ajouter, très vite : Et toi, comment tu t'appelles ?

— Pug.

Elle sourit.

— C'est un nom bizarre, Pug.

Elle semblait en apprécier les consonances. C'est alors que le hadonra, Septiem, un vieil homme encore bien droit au port de général à la retraite, surgit au détour de la maison.

— Hé, vous deux ! s'écria-t-il. Il y a encore du travail à faire ! Ne restez pas là. Katala rentra en courant dans la maison

et Pug resta planté là, face au régisseur en robe jaune, sans savoir que faire.

— Toi ! Comment tu t'appelles ?

— Pug, maître.

— Visiblement, toi et ton ami le géant blond, vous n'avez rien à faire. Je vais remédier à ça. Appelle-le.

Pug soupira. Au temps pour leur tranquillité. Il fit signe à Laurie de venir et on les assigna au chargement des chariots.

Chapitre 20

LE MANOIR DES SHINZAWAÏ

Ces trois dernières semaines, le temps s'était rafraîchi.

Malgré tout, la chaleur de l'été se faisait encore sentir. La saison d'hiver sur ces terres — si l'on pouvait réellement appeler cela une saison — durait à peine six semaines, avec de brèves pluies froides venant du nord. Les arbres gardaient la plupart de leurs feuilles bleu-vert et il ne semblait pas y avoir d'automne. Cela faisait quatre ans que Pug vivait en Tsuranuanni et il n'avait vu aucun de ces signes familiers qui indiquent le passage des saisons : pas de migration d'oiseaux ni de gelée blanche au matin, pas de pluies glaciales ni de neige ou de fleurs sauvages qui s'ouvrent. Cette terre semblait éternellement prise dans l'ambre doux de l'été.

Au début du voyage, ils avaient suivi la grande route de Jamar, vers la cité de Sulan-Qu au nord. Le fleuve Gagajin était encombré de bateaux et de barges, tout comme la grande route, surchargée de caravanes, de carrioles de paysans et de nobles en palanquin.

Le seigneur des Shinzawaï était parti dès le premier jour par bateau vers la Cité sainte, pour assister au Grand Conseil. La domesticité suivait à un rythme plus paisible. Hokanu s'arrêta non loin de la ville de Sulan-Qu pour rendre une visite de politesse à la dame des Acoma, ce qui permit à Pug et à Laurie de parler avec un autre esclave midkemian récemment capturé. Les nouvelles de la guerre étaient décourageantes. Rien n'avait changé depuis la dernière fois où ils en avaient entendu parler : le conflit était toujours dans l'impasse.

Lors de l'étape dans la Cité sainte, le seigneur des Shinzawaï rejoignit son fils et sa suite. Ensemble, ils poursuivirent leur route vers le domaine des Shinzawaï, situé

non loin de la cité de Silmani. Jusqu'ici, le voyage vers le nord s'était déroulé sans encombre.

La caravane approchait des frontières des terres que la famille possédait dans le nord. Pug et Laurie n'avaient pas grand-chose à faire, à l'exception de quelques tâches occasionnelles comme vider les marmites, nettoyer les excréments de needra ou encore charger et décharger des marchandises. Pour l'heure, ils étaient assis à l'arrière d'un chariot, les jambes pendantes. Laurie mordit dans un fruit de jomach bien mûr, un fruit vert un peu plus gros qu'une grenade, à la chair semblable à celle d'une pastèque.

— Comment va ta main ? demanda-t-il en recrachant les pépins.

Pug regarda sa main droite, examinant les plis de la cicatrice écarlate qui lui barrait la paume.

— Elle est encore engourdie. Je crains que ça ne s'améliore plus. Laurie jeta un coup d'œil.

— Abandonne tout de suite tout espoir de tenir à nouveau une épée un jour, commenta-t-il en souriant.

Pug éclata de rire.

— Fais-en autant. Quelque part, j'ai l'impression qu'ils auraient du mal à te trouver de la place chez les lanciers montés de l'empire.

Laurie cracha des pépins sur le nez du needra qui tirait le chariot derrière eux. La créature à six pattes gronda et le conducteur leur fit des signes rageurs de son bâton.

— Hormis le fait que l'empereur n'a pas de lanciers et qu'il n'a pas non plus de chevaux, je ne vois pas de meilleure place.

Pug rit d'un air moqueur.

— Je vous montrerai, mon jeune ami, rétorqua Laurie sur un ton d'aristocrate, que nous autres, troubadours, sommes souvent en butte à de peu recommandables personnages, brigands et coupe-jarrets qui en veulent à nos émoluments durement gagnés — si maigres soient-ils. Si nous n'apprenions pas à nous défendre, nous ne pourrions pas conserver notre travail, si tu vois ce que je veux dire.

Pug sourit. Il savait qu'un troubadour était presque sacrosaint dans une ville. Si jamais il se faisait blesser ou voler, la

nouvelle ne tardait pas à se répandre et aucun autre troubadour n'acceptait de revenir dans cette ville. Mais sur la route, c'était une toute autre histoire. Pug ne doutait pas de la capacité de Laurie à se défendre, mais il n'allait pas le laisser prendre ce ton pompeux sans de cinglantes représailles. Il ouvrait la bouche quand il fut coupé par des cris provenant de l'avant de la caravane. Des gardes se mirent à courir. Laurie se tourna vers son compagnon, plus petit que lui.

— À ton avis, qu'est-ce que c'est que ce remue-ménage ?

Sans attendre de réponse, il sauta et courut vers l'avant. Pug le suivit. Quand ils arrivèrent derrière le palanquin du seigneur des Shinzawaï, ils virent des silhouettes s'avancer sur la route dans leur direction. Laurie tira Pug par la manche.

— Des cavaliers !

Pug n'en croyait pas ses yeux, car en effet c'étaient bien des cavaliers qui s'approchaient sur la route, en armure shinzawaï. Comme ils s'approchaient, il vit qu'en fait de cavaliers, il n'y en avait qu'un seul, accompagné de trois Cho-ja, tous d'une belle couleur bleu sombre.

Le cavalier, un jeune Tsurani aux cheveux bruns, plutôt grand pour quelqu'un de sa race, mit pied à terre, non sans une certaine maladresse.

— Ce n'est pas avec ça qu'ils risquent de renverser la situation militaire, fit remarquer Laurie. Regarde, il n'a ni selle ni étriers, juste une sorte de vague muselière de cuir, même pas de mors. Et visiblement, personne n'a soigné ce pauvre cheval depuis un bon mois.

Le rideau du palanquin se releva à l'approche du cavalier. Les esclaves déposèrent leur fardeau sur le sol et le seigneur des Shinzawaï en sortit. Hokanu, qui avait quitté sa place parmi les gardes à l'arrière de la caravane pour rejoindre son père, étreignit chaleureusement le cavalier. Puis ce dernier prit le seigneur des Shinzawaï dans ses bras. Pug et Laurie l'entendirent déclarer :

— Père ! C'est bon de vous revoir.

— Kasumi ! C'est bon de revoir mon premier fils. Depuis quand es-tu là ?

— Cela fait moins d'une semaine. Je serais bien passé à Jamar, mais on m'a dit que vous deviez revenir ici, alors je vous ai attendus.

— Je suis content. Qui sont tes compagnons ? demanda le seigneur des Shinzawaï en désignant les créatures.

— Celui-ci, répondit Kasumi en montrant le plus proche, est le chef de guerre X'calak, qui revient de la guerre contre les petites gens sous les montagnes de Midkemia.

La créature s'avança et leva sa main droite — très humaine d'apparence — en signe de salut.

— Salut, Kamatsu, seigneur des Shinzawaï, honneur à ta maison, déclara-t-elle d'une voix aiguë et sifflante.

Le vieil homme s'inclina légèrement.

— Bienvenue, X'calak. Honneur à ta fourmilière. Les Cho-ja sont toujours les bienvenus.

La créature recula et attendit. Le seigneur se tourna vers le cheval.

— Que montes-tu, mon fils ?

— Un cheval, père. Une de ces créatures que les barbares montent au combat. Je vous en ai déjà parlé. C'est vraiment un animal merveilleux. Sur son dos, je puis courir plus vite que le plus rapide des coureurs cho-ja.

— Comment tient-on dessus ? L'aîné des fils Shinzawaï rit.

— Avec beaucoup de difficulté, je le crains. Les barbares ont des techniques qui me sont encore inconnues.

Hokanu sourit.

— Peut-être pourrions-nous obtenir des leçons. Kasumi lui donna une tape dans le dos.

— J'ai demandé à plusieurs barbares, mais malheureusement ils étaient tous morts.

— J'en ai deux ici qui ne le sont pas.

Kasumi jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de son frère et vit Laurie, qui faisait une bonne tête de plus que les autres esclaves rassemblés là.

— Je vois. Bien, il faudra le lui demander. Père, avec votre permission, je vais rentrer et faire en sorte que tout soit prêt pour vous accueillir.

Kamatsu étreignit son fils et accepta. L'aîné prit la crinière dans une main et d'un bond athlétique sauta à dos de cheval. Avec un signe de la main, il repartit. Pug et Laurie retournèrent rapidement à leur place dans le chariot.

— Tu as déjà vu des êtres comme ceux-là ? demanda le troubadour.

Pug opina.

— Oui. Les Tsurani les appellent des cho-ja. Ils vivent dans de grandes fourmilières de terre, comme des fourmis. Les esclaves tsurani avec lesquels j'ai discuté au camp ont dit qu'ils étaient là depuis toujours. Ils sont loyaux à l'empire, bien que d'après ce qu'on m'en a dit, chaque fourmilière a sa propre reine.

Laurie lorgna vers l'avant, en se tenant d'une main.

— Je n'aimerais pas me battre contre ça à pied. Regarde comment ils courent.

Pug ne répondit rien. La remarque faite par l'aîné des Shinzawaï à propos des petites gens sous les montagnes lui rappelait de vieux souvenirs. *Si Tomas est en vie*, se dit-il, *ce doit être un homme maintenant. S'il est en vie.*

Le manoir des Shinzawaï était immense. C'était le plus grand édifice — hormis les temples et les palais — que Pug ait jamais vu. Il se trouvait au sommet d'une colline, avec une vue sur des kilomètres à la ronde. Le bâtiment était de forme carrée, comme à Jamar, mais d'une taille nettement supérieure. La maison de ville aurait aisément tenu à l'intérieur du jardin central de celle-ci. Derrière se trouvaient les communs, les cuisines et les quartiers des esclaves.

Pug tournait la tête de tous côtés pour pouvoir voir le jardin. Ils le traversèrent très vite, ce qui ne lui laissa que peu de temps pour s'en faire une idée. Le hadonra, Septiem, lui fit les gros yeux.

— Ne traîne pas.

Pug accéléra le pas et se retrouva à côté de Laurie. Bien qu'ils marchent vite, le jardin était impressionnant. On y avait planté de nombreux arbres qui procuraient de l'ombre aux alentours des trois bassins entourés d'une forêt de fleurs et

d'arbres miniatures. Il y avait des bancs de pierre où s'installer pour se reposer en contemplant les lieux. Des sentiers de gravillons serpentaient partout. Le manoir, haut de trois étages, s'élevait tout autour de ce petit parc. Les deux étages supérieurs avaient des balcons, reliés par de nombreux escaliers. On voyait des serviteurs se presser en haut, mais il semblait n'y avoir personne dans le jardin, ou tout au moins dans la partie qu'ils traversaient.

Ils arrivèrent à une porte coulissante et Septiem leur fit face.

— Vous deux, les barbares, soignez vos manières devant les seigneurs de cette maison, ou par les dieux, je vous ferai écorcher le dos, leur dit-il d'un ton ferme. Faites bien attention à respecter tout ce que je vous ai dit, ou vous regretterez que maître Hokanu ne vous ait pas laissés pourrir dans les marais.

Il fit coulisser la porte et annonça les esclaves. On leur donna l'ordre d'entrer et Septiem poussa les Midkemians à l'intérieur. La pièce dans laquelle ils se retrouvèrent était éclairée par de la lumière filtrée au travers de panneaux translucides peints de multiples couleurs. Des gravures, des tapisseries et des tableaux finement dessinés étaient accrochés aux murs. Le sol était couvert d'une épaisse pile de coussins, à la manière tsurani. Sur un grand coussin était assis Kamatsu, seigneur des Shinzawai. Non loin de lui se trouvaient ses deux fils. Ils étaient tous vêtus de courtes robes de tissu précieux, impeccablement coupées, comme les Tsurani en mettaient lorsqu'ils n'avaient plus à remplir de fonction officielle. Pug et Laurie attendirent, debout, les yeux baissés, qu'on leur adresse la parole.

Hokanu s'exprima le premier :

— Le géant blond se nomme Lohri et celui qui est de taille plus normale se somme Peug.

Laurie ouvrit la bouche, mais un rapide coup de coude de Pug le fit taire avant qu'il ne puisse intervenir.

L'aîné remarqua l'échange et dit :

— Tu veux parler ?

Laurie releva les yeux, puis les baissa rapidement. Leurs instructions étaient claires : ne pas parler jusqu'à ce qu'on leur

en donne l'ordre. Laurie n'était pas sûr que cette question fût un ordre.

— Parle, dit le seigneur de la maison. Laurie regarda Kasumi.

— Je me nomme Laurie, maître. Lau-rie. Et mon ami se nomme Pug et non Peug.

Hokanu sembla estomaqué de s'être fait corriger, mais Kasumi acquiesça et prononça les noms plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il parvienne à les dire correctement.

— Avez-vous déjà fait du cheval ? demanda-t-il ensuite. Les deux esclaves acquiescèrent.

— Bien. Alors vous pourrez m'enseigner comment on fait.

Pug, malgré ses yeux baissés, observait la pièce. Quelque chose attira son regard. À côté du seigneur des Shinzawaï se trouvait un plateau de jeu, avec des figurines familières. Kamatsu le remarqua et lui demanda :

— Tu connais ce jeu ?

Il se pencha et rapprocha le plateau, de manière à le placer devant Pug.

— Maître, je connais ce jeu, répondit Pug. Nous appelons ça les échecs. Hokanu échangea un regard avec son frère, qui s'inclina en avant.

— Comme beaucoup le disent, père, il y a déjà eu des contacts avec les barbares.

Son père écarta le commentaire d'un geste.

— C'est une théorie. (Il s'adressa à Pug.) Assieds-toi là et montre-moi comment on bouge les pièces.

Le jeune homme s'assit et tenta de se rappeler ce que lui avait appris Kulgan. Il n'avait jamais été brillant à ce jeu, mais il connaissait quelques ouvertures classiques et avança un pion.

— Cette pièce ne peut avancer que d'une case, sauf dans son premier mouvement, maître. Dans ce cas, elle peut se déplacer de deux cases. (Le seigneur de la maison acquiesça et lui fit signe de continuer.) Cette pièce est un cavalier et se déplace ainsi.

— Nous appelons ce jeu le shah, lui apprit Kamatsu après avoir vu comment bougeaient les différents pions. Les pièces portent d'autres noms, mais le reste est pareil. Allons, jouons.

Il donna les pièces blanches à Pug. Ce dernier fit une ouverture conventionnelle par le pion du roi et le seigneur des Shinzawaï contra son action. Pug jouait mal et se fit battre rapidement. Les autres regardèrent la partie sans un mot.

— Tu joues bien, pour ton peuple ? demanda le seigneur quand ce fut fini.

— Non, maître, je joue mal.

Kamatsu sourit et des rides se formèrent aux coins de ses yeux.

— Alors, il est possible que ton peuple ne soit pas aussi barbare qu'on veut bien le dire. Nous rejouerons bientôt,

Il fit un signe de tête à son fils aîné qui se leva puis s'inclina devant son père et demanda à Pug et à Laurie de le suivre.

Les Midkemians s'inclinèrent devant le maître de maison et sortirent de la pièce à la suite de Kasumi. Celui-ci leur fit traverser la maison, jusqu'à une petite pièce meublée de paillasses et de coussins.

— Vous dormirez ici. L'autre porte donne sur ma chambre. Je veux vous avoir à portée de main constamment.

— Qu'est-ce que le maître veut faire de nous ? demanda Laurie avec hardiesse. Kasumi le regarda un moment.

— Vous autres barbares ne ferez jamais de bons esclaves. Vous oubliez trop souvent votre place. (Laurie commença à bégayer une excuse, mais le Tsurani le coupa :) Cela n'a que peu d'importance. Tu devras m'apprendre des choses, Laurie. Tous les deux, vous allez m'apprendre à monter à cheval et à parler votre langue. Je veux savoir ce que signifie tout votre charabia quand vous parlez entre vous.

Un gong résonna dans la maison et leur conversation s'arrêta.

— Un Très-Puissant arrive, annonça Kasumi. Restez dans vos appartements. Je dois aller lui souhaiter la bienvenue en compagnie de mon père.

Il sortit à grands pas, laissant les deux Midkemians s'installer dans leurs nouveaux quartiers en se demandant ce qu'auguraient ces changements dans leur vie.

Par deux fois lors des deux jours qui suivirent, Pug et Laurie aperçurent l'hôte de marque des Shinzawai. Il ressemblait beaucoup au seigneur de la maison, mais il était plus mince et portait la robe noire des Très-Puissants tsurani. Pug posa quelques questions aux domestiques mais ne recueillit que peu d'informations. Les deux Midkemians n'avaient jamais vu une peur comparable à celle que les Très-Puissants pouvaient inspirer aux Tsurani. Ils représentaient visiblement un pouvoir à part, mais comme Pug n'était pas très au fait des réalités de la société tsurani, il avait du mal à comprendre exactement quelle était leur place dans cette structure. Au début, il avait cru qu'ils étaient sous le coup d'une sorte de tabou social, car on lui disait toujours que les Très-Puissants étaient « en dehors de la loi ». Un esclave tsurani exaspéré, qui n'arrivait pas à croire que Pug puisse être aussi ignorant de choses si importantes finit par lui faire comprendre que les Très-Puissants n'avaient que très peu — ou pas — de contraintes sociales, car ils rendaient un service inestimable à l'empire.

Pug fit aussi une découverte qui allégea quelque peu sa nostalgie due à la captivité. Derrière les enclos à needra, il trouva un chenil plein de chiens qui aboyaient et remuaient la queue. C'étaient les seuls animaux que Pug ait vus sur Kelewan qui ressemblaient parfaitement à ceux de Midkemia et leur simple présence lui procura une immense joie. Il courut chercher Laurie dans leur chambre et le ramena au chenil. Ils s'assirent sur la piste, en plein milieu d'un groupe de chiens joueurs.

Laurie riait aux éclats de leurs jeux bruyants. Ils ne ressemblaient pas aux chiens de chasse du duc. Plus maigres, ils avaient les pattes plus longues et des oreilles pointues qui se dressaient au moindre bruit.

— J'en ai vu des semblables, à Gulbi — une ville sur la grande route commerciale au nord de Kesh. On appelle ça des lévriers et ils servent à chasser les fauves rapides et les antilopes des savanes autour de la vallée du Soleil.

Le maître-chien, un esclave très maigre aux paupières tombantes nommé Rachmad, arriva et leur jeta un regard soupçonneux.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Laurie regarda l'homme à l'air sévère et tira gentiment sur le museau d'un chiot surexcité.

— Nous n'avons pas vu de chiens depuis que nous avons quitté notre pays, Rachmad. Notre maître est occupé avec le Très-Puissant, alors nous nous sommes dit que nous allions visiter ton beau chenil.

À la mention de son « beau chenil », le visage sombre de l'esclave s'éclaira.

— Je m'efforce de maintenir ces chiens en bonne santé. Nous devons les garder enfermés, ils essayent toujours de s'attaquer aux Cho-ja, qui ne les aiment pas du tout.

Un moment, Pug songea qu'on les avait peut-être pris à Midkemia, comme le cheval. Quand il demanda d'où ils venaient, Rachmad le regarda comme s'il était devenu fou.

— Le soleil t'a tapé sur la tête. Il y a toujours eu des chiens.

Sur cette dernière phrase, il considéra la conversation comme close et s'en alla.

Plus tard dans la nuit, Pug se réveilla en entendant Laurie entrer dans la chambre.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Chut ! Tu veux donc réveiller toute la maison ? Rendors-toi.

— Où tu es allé ? demanda Pug en chuchotant. Il vit Laurie sourire dans la pénombre.

— Je suis allé voir une certaine petite cuisinière, pour... discuter.

— Oh ! Almorella ?

— Oui, répondit joyeusement le troubadour. C'est une sacrée fille.

La jeune esclave qui servait aux cuisines lui faisait les yeux doux depuis l'arrivée de la caravane, quatre jours plus tôt.

— Tu devrais essayer de te faire quelques amis aussi, ajouta Laurie après un temps de silence. Ça permet de voir les choses sous un autre angle.

— J'imagine, répondit Pug d'un air à la fois un peu choqué et envieux. Almorella était une très jolie fille, pleine de joie, aux

yeux sombres et malicieux, qui avait à peu près l'âge du jeune homme.

— Cette petite Katala, par exemple, insista le chanteur. Tu lui as tapé dans l'œil, je crois bien.

Les joues brûlantes, Pug jeta un coussin sur son ami.

— Oh, tais-toi et va dormir.

Laurie étouffa un rire. Il alla à sa pailasse et laissa Pug seul avec ses pensées.

Pug profitait de la fraîcheur du vent, porteur d'une odeur de pluie. Laurie, lui, montait le cheval de Kasumi, sous l'œil attentif du jeune officier tout proche. Le troubadour avait demandé à des artisans tsurani de confectionner une selle et un mors pour la monture et s'appliquait à faire une démonstration de leur utilisation.

— Ce cheval est entraîné au combat, cria-t-il. On pourrait presque lui lâcher la bride. (Il le montra aussitôt en laissant pendre les rênes d'un côté de l'encolure du cheval, puis de l'autre.) Mais on peut aussi le diriger avec les genoux.

Il leva les mains et montra au fils aîné de la maison comment on faisait.

Cela faisait trois semaines qu'ils enseignaient l'équitation au jeune noble et celui-ci semblait doué. Laurie sauta de selle et Kasumi prit sa place. Cependant, le Tsurani, gêné par la selle, eut un peu de mal au départ. Il passa devant Pug, qui lança :

— Maître, serrez bien les jambes !

Le cheval sentit la pression et partit en un trot rapide. La vitesse, au lieu d'inquiéter Kasumi, sembla le fasciner.

— Plus bas les talons ! cria Pug.

Puis, sans qu'aucun des deux esclaves ne lui ait donné d'instructions, Kasumi talonna violemment son cheval et l'envoya au galop dans le champ.

— Soit il est doué, soit il se tue, commenta Laurie en le regardant disparaître sur la prairie.

Pug opina.

— Je crois qu'il tient le bon bout. En tout cas, il ne manque pas de courage.

Laurie cueillit un long brin d'herbe et le cala entre ses dents. Il s'accroupit et gratta l'oreille d'une chienne allongée à ses pieds, autant pour l'empêcher de courir après le cheval que pour jouer avec elle. Elle roula sur le dos et lui mordilla la main, pour jouer.

Laurie se tourna vers Pug.

— Je me demande à quel jeu notre ami est en train de jouer. Son compagnon haussa les épaules.

— Comment ça ?

— Tu te souviens de quand nous sommes arrivés ici ? J'ai appris que Kasumi devait partir avec ses compagnons cho-ja. Bon, ces trois Cho-ja sont partis ce matin — raison pour laquelle Bethel peut sortir du chenil — et j'ai entendu dire que les ordres du fils aîné des Shinzawaï venaient subitement d'être modifiés. Mets tout bout à bout, ajoute les cours d'équitation et de langue et qu'est-ce qu'on a au final ?

Pug s'étira.

— Je l'ignore.

— Moi aussi. (Laurie sembla dégoûté.) Mais quelque chose de très important se joue ici même. Moi, je voulais juste voyager, raconter mes histoires et chanter mes chansons, ajouta-t-il d'un ton léger en parcourant la plaine du regard. Et puis, un jour j'aurais trouvé une veuve avec une auberge.

Pug éclata de rire.

— Je crois que tu trouverais le travail d'aubergiste bien morne après toutes ces belles aventures.

— Tu parles d'une belle aventure ! Je pars avec une troupe de milice provinciale et je tombe pile au beau milieu de toute l'armée tsurani. Depuis, je me suis fait battre plusieurs fois, j'ai passé des mois à patauger dans les marais, j'ai traversé la moitié de ce monde à pied...

— Sur un chariot, si je me souviens bien.

— Bon, en tout cas, j'ai traversé la moitié de ce monde et voilà maintenant que je donne des cours d'équitation à Kasumi Shinzawaï, fils aîné d'un seigneur de Tsuranuanni. Ce n'est pas de ça que sont faites les grandes ballades.

Pug sourit d'un air désabusé.

— Tu aurais pu y rester quatre ans, dans les marais. Estime-toi heureux. Au moins, tu peux espérer être encore en vie demain — tout au moins tant que Septiem ne t'attrape pas la nuit près des cuisines.

Laurie regarda Pug.

— Je sais que tu te moques de moi — pour Septiem, je veux dire. Mais ça fait longtemps que je me demande quelque chose, Pug. Pourquoi est-ce que tu ne parles jamais de ta vie avant ta capture ?

Le jeune homme regarda au loin d'un air absent.

— Ça doit être une habitude que j'ai prise dans le camp des marais. On ne gagne rien à se rappeler ce qu'on était. J'ai vu des hommes très braves mourir parce qu'ils n'arrivaient pas à oublier qu'ils étaient nés libres.

Laurie tira l'oreille de la chienne.

— Mais les choses sont différentes, ici.

— Vraiment ? Souviens-toi de ce que tu disais à Jamar sur les gens qui veulent obtenir quelque chose de toi. Je crois que mieux tu te sens ici, plus ce sera facile pour eux d'obtenir ce qu'ils veulent de toi. Ce seigneur Shinzawaï est loin d'être bête. Quelle est la meilleure manière de dresser un chien ou un cheval ? demanda-t-il en sautant du coq à l'âne. Avec un fouet ou avec des caresses ?

Laurie leva les yeux.

— Quoi ? Eh bien, avec des caresses, mais il faut de la discipline, aussi. Pug acquiesça.

— Je crois qu'on nous traite exactement comme Bethel et ses congénères. Mais nous restons des esclaves. Ne l'oublie jamais.

Laurie regarda le pré un long moment sans rien dire. Les cris de l'aîné de la maison qui réapparaissait les sortirent tous deux de leurs pensées. Il arrêta le cheval devant eux et sauta de selle.

— Il vole, déclara-t-il dans la langue du royaume, sur un ton haché. Kasumi était un élève doué, qui apprenait très vite à parler leur langue. Il complétait ses cours par un flot incessant de questions sur les terres et les gens de Midkemia. Il ne laissait de côté aucun aspect de la vie du royaume et se renseignait sur

tout, y compris les choses les plus communes, comme la manière de marchander et la manière de s'adresser aux gens de toutes les conditions.

Kasumi ramena le cheval dans l'enclos construit spécialement pour lui. Pug vérifia qu'il ne s'était pas abîmé les jambes. Par tâtonnements, ils lui avaient fait des fers avec du bois traité à la résine, qui semblaient tenir assez bien.

— J'ai réfléchi à une chose, reprit Kasumi en marchant. Je ne comprends pas comment règne votre roi, ni toutes ces histoires de Congrès des seigneurs. Expliquez-moi cela, s'il vous plaît.

Laurie leva les yeux vers Pug. Bien que ce dernier ne soit pas plus au fait des subtilités de la politique du royaume que le troubadour, il semblait plus apte à expliquer ce qu'il en savait.

— Le Congrès élit le roi, expliqua Pug, mais c'est une élection pour la forme.

— Pour la forme ?

— C'est une tradition. L'héritier du trône est toujours élu, hormis quand la succession n'est pas tout à fait claire. On considère que c'est le meilleur moyen d'empêcher une guerre civile, car la décision du Congrès est sans appel. (Il expliqua comment le prince de Krondor avait laissé la place à son neveu et comment le Congrès avait accédé à ses vœux.) Comment cela fonctionne-t-il dans l'empire ?

Kasumi réfléchit avant de répondre.

— Ce n'est peut-être pas si différent. Chaque empereur est l'élu des dieux, mais vu ce que vous m'en avez dit, il n'est pas comme votre roi. Il règne dans la Cité sainte, mais son pouvoir est un pouvoir spirituel. Il nous protège de la colère des dieux.

— Alors qui dirige ? demanda Laurie.

Ils arrivèrent à l'enclos où Kasumi retira la selle et le mors et commença à étriller le cheval.

— Ici, ce n'est pas la même chose que chez vous. (Il semblait avoir des difficultés à s'exprimer dans leur langue et passa au tsurani.) Un chef de famille règne en maître sur son domaine. Chaque famille fait partie d'un clan et le seigneur le plus influent du clan est le chef de guerre. Au sein de ce clan, chaque chef de famille dispose de certains pouvoirs qui

dépendent de son influence. Les Shinzawaï font partie du clan Kanazawaï. Nous sommes la seconde famille la plus importante dans ce clan après les Keda. Mon père, dans sa jeunesse, dirigeait les armées du clan, c'était un chef de guerre, ou un général dans votre langue. La position de chaque famille change de génération en génération, il est donc peu probable que j'atteigne une position aussi importante.

« Les seigneurs régnants de chaque clan siègent au Grand Conseil. Ils conseillent le seigneur de guerre. Celui-ci dirige au nom de l'empereur, quoique l'empereur puisse théoriquement annuler ses ordres.

— Est-ce qu'il arrive vraiment à l'empereur d'annuler les ordres du seigneur de guerre ? demanda Laurie.

— Jamais.

— Comment le seigneur de guerre est-il choisi ? demanda Pug.

— C'est difficile à expliquer. Quand le seigneur de guerre meurt, les clans se rassemblent. C'est une grande assemblée de seigneurs, car ce n'est pas uniquement le Conseil qui vient, mais il y a aussi les chefs de toutes les familles. Ils se retrouvent et intriguent, parfois il y a des vendettas, mais à la fin, un nouveau seigneur de guerre est élu.

Pug repoussa les cheveux qui lui tombaient devant les yeux.

— Alors qu'est-ce qui empêche le clan du seigneur de guerre d'exiger la fonction, si ce sont les plus puissants ?

Kasumi parut troublé.

— Ce n'est pas facile à expliquer. Peut-être faut-il être tsurani pour comprendre. Nous avons des lois, mais au-delà des lois, il y a la coutume. Quelle que soit la puissance d'un clan, ou celle d'une famille au sein d'un clan, le seigneur de guerre ne peut être élu qu'au sein de cinq familles : les Keda, les Tonmargu, les Minwanabi, les Oaxatucan et les Xacatecas. Donc il n'y a que cinq seigneurs que l'on puisse réellement prendre en compte. L'actuel seigneur de guerre est un Oaxatucan, ce qui fait que le clan Kanazawaï ne brille pas beaucoup. Son clan, les Omechan, se renforce pour l'instant. Il n'y a que les Minwanabi

pour les égaux mais ils sont alliés dans l'effort de guerre. C'est ainsi que vont les choses. Laurie secoua la tête.

— En regard de toutes ces histoires de familles et de clans, notre politique a l'air plutôt simple.

Kasumi rit.

— Ce n'est pas de la politique, ça. La politique, c'est l'affaire des partis.

— Des partis ? répéta Laurie, visiblement de plus en plus perdu.

— Il en existe plusieurs, comme la Roue bleue, la Fleur jaune, l'Œil-de-jade, le Parti du progrès, le Parti de la guerre et d'autres encore. Les familles peuvent se rallier à différents partis, pour faire avancer leurs propres intérêts. Parfois, des familles d'un même clan se rallient à différents partis, d'autres fois, elles changent leurs alliances en fonction des besoins du moment. Il arrive aussi qu'elles soutiennent deux partis à la fois, ou aucun.

— Cette forme de gouvernement semble très instable, fit remarquer Laurie. Kasumi éclata de rire.

— Cela fait deux mille ans que ça dure. Nous avons un vieux dicton : « Dans le Grand Conseil, garde-toi de ton frère. » Gardez bien cela en tête et vous comprendrez.

Pug réfléchit mûrement à sa question suivante.

— Maître, dans tout cela, vous n'avez rien dit des Très-Puissants. Pourquoi ? Kasumi cessa d'étriller son cheval et regarda Pug un moment, puis se remit au travail.

— Ils n'ont aucun rapport avec la politique. Ils sont en dehors de la loi et ils n'ont pas de clan. (Il resta silencieux un moment.) Pourquoi me demandez-vous cela ?

— C'est juste qu'ils semblent bénéficier d'un grand respect et comme l'un d'eux est venu ici récemment, je me suis dit que vous pourriez m'expliquer.

— On les respecte car le sort de l'empire est constamment entre leurs mains. C'est une grave responsabilité. Ils renoncent à tous leurs liens et peu d'entre eux entretiennent une vie privée en dehors de leur communauté de magiciens. Ceux qui ont une famille vivent à part et leurs enfants sont envoyés dans leur

ancienne famille quand ils sont assez grands. C'est une chose difficile. Ils doivent sacrifier beaucoup de choses.

Pug regarda Kasumi avec attention. Il semblait assez troublé par cette discussion.

— Le Très-Puissant qui est venu voir mon père était, quand j'étais petit, un membre de cette famille. C'était mon oncle. C'est difficile pour nous, maintenant, car il doit respecter les usages et ne peut pas dire qu'il fait partie de notre famille. Ce serait mieux s'il restait à l'écart, je pense.

Il prononça tout bas ces derniers mots.

— Pourquoi cela, maître ? demanda Laurie sur le même ton.

— Parce que c'est difficile pour Hokanu. Avant qu'il devienne mon frère, c'était le fils du Très-Puissant.

Ils en terminèrent avec les soins du cheval et quittèrent la cabane. Bethel fonça devant eux, car elle savait que l'heure du repas était proche. Quand elle passa devant le chenil, Rachmad l'appela et elle rejoignit les autres chiens.

Ils ne parlèrent plus durant tout le reste du trajet. Kasumi rentra dans sa chambre sans ajouter quoi que ce soit à l'adresse des deux Midkemians. En attendant qu'on les appelle pour le dîner, Pug s'assit sur sa paille et réfléchit à ce qu'il venait d'apprendre. Malgré leurs étranges manières, les Tsurani étaient des hommes comme les autres. Il trouvait cela à la fois rassurant et inquiétant.

Deux semaines plus tard, Pug se trouva confronté à un autre problème. Katala lui avait fait clairement sentir qu'elle était très loin d'apprécier le manque d'attentions qu'il lui manifestait. Par des détails d'abord, puis par des signes de plus en plus évidents, elle avait fini par éveiller son intérêt. La crise s'était déclenchée lorsque Pug avait rencontré inopinément la jeune fille derrière le bâtiment des cuisines plus tôt cet après-midi-là.

Laurie et Kasumi essayaient de confectionner un petit luth, avec l'aide d'un menuisier shinzawai. Kasumi avait voulu s'intéresser à la musique du troubadour et il observait les préparatifs de près ces derniers jours tandis que Laurie se

battait avec l'artisan sur le choix et la coupe du bois et sur la manière de façonner l'instrument. Il s'inquiétait de la qualité des cordes en boyau de needra ainsi que de milliers d'autres petits détails. Pug ne trouvait pas cela particulièrement passionnant et, au bout de quelques jours, il commença à chercher toutes les bonnes raisons de s'éloigner. L'odeur du bois traité lui rappelait trop celle des arbres qu'il coupait dans les marais pour qu'il puisse apprécier de se trouver dans l'atelier du menuisier, plein d'odeurs de résine.

Cet après-midi-là, il se reposait, allongé à l'ombre des cuisines, quand Katala était apparue. Le ventre du jeune homme s'était noué à sa vue. Il la trouvait très attirante, mais chaque fois qu'il avait essayé de lui parler, il n'avait pas su trouver les mots. Il faisait simplement quelques remarques sans intérêt, s'embrouillait, puis s'enfuyait. Ces derniers temps, il avait fini par ne plus rien dire du tout. Cette fois, il lui avait souri prudemment quand elle était passée à côté de lui. Brusquement, Katala s'était retournée, visiblement au bord des larmes.

— Qu'est-ce qui ne va pas, chez moi ? Je suis donc si laide que tu ne supportes pas de me voir ?

Pug en était resté bouche bée. La jeune fille avait attendu un moment puis lui avait donné un coup de pied dans la jambe.

— Stupide barbare, avait-elle reniflé avant de prendre la fuite.

Pug se trouvait à présent dans sa chambre, confus et mal à l'aise. Laurie taillait des chevilles pour son luth. Finalement, il reposa son couteau et son bois et demanda à son ami :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Pug ? On dirait qu'ils t'ont promu au rang de maître esclave et qu'ils te renvoient dans les marais.

Pug s'allongea sur sa paillasse, regardant fixement le plafond.

— C'est Katala.

— Oh, fit Laurie.

— Comment ça, « Oh » ?

— Rien, sauf qu'Almorella me dit que cette fille a été impossible ces deux entières semaines et que tu as l'air aussi en

forme qu'un bœuf à qui on aurait collé un coup de merlin, ces derniers jours. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas. Elle a... Elle m'a juste... elle m'a donné un coup de pied, aujourd'hui.

Laurie éclata de rire.

— Mais pourquoi, au nom du ciel, est-ce qu'elle t'a fait cela ?

— Je ne sais pas. Elle m'a juste donné un coup de pied.

— Qu'est-ce que tu lui avais fait ?

— Rien !

— Ah ! gloussa Laurie, très amusé. C'est ça, le problème, Pug. Les femmes n'aiment pas qu'un homme qu'elles n'apprécient pas leur montre trop d'intérêt, mais il y a une chose qu'elles détestent encore plus, c'est le manque d'attention de la part d'un homme qu'elles apprécient.

Pug parut abattu.

— Je me disais bien que ça devait être quelque chose dans le genre. Laurie sembla surpris.

— Comment ? Tu ne l'aimes pas ? Pug se pencha en avant, les coudes sur les genoux.

— C'est pas ça. Je l'aime bien. Elle est très jolie et elle a l'air assez gentille. Mais c'est juste que...

— Quoi ?

Pug scruta son ami, pour voir s'il se moquait de lui. Laurie souriait, mais de manière amicale et rassurante.

— C'est juste... qu'il y a quelqu'un d'autre, expliqua Pug. La mâchoire de Laurie béa, puis se referma d'un coup.

— Qui ? Hormis Almorella, Katala est la plus jolie fille que j'ai vue dans ce monde perdu. (Il soupira.) Honnêtement, elle est plus mignonne qu'Almorella, mais juste un tout petit peu. Et puis je ne t'ai vu parler à aucune autre femme et je ne t'ai vu traîner avec personne d'autre.

Pug secoua la tête et baissa les yeux.

— Non, Laurie, je parle de chez nous.

La mâchoire de Laurie béa de nouveau, puis le troubadour se renversa en arrière et gémit.

— Chez nous ! Mais qu'est-ce que je vais faire de ce gamin ? Il a perdu l'esprit ! (Il se releva sur un coude.) C'est bien Pug qui

parle ? Le gamin qui me conseille d'oublier le passé ? Celui qui affirme que s'attarder sur la manière dont les choses étaient avant ne mène qu'à une mort certaine ?

Pug balaya cette série de questions.

— C'est différent.

— Comment ça, différent ? Par Ruthia — qui dans ses jours les plus tendres protège les fous, les ivrognes et les ménestrels — comment oses-tu me dire que c'est différent ? Est-ce que tu envisagerais un seul instant que tu aies une chance sur dix fois dix mille de revoir cette fille un jour, quelle qu'elle soit ?

— Je sais, mais c'est en pensant à Carline que j'ai pu éviter de perdre la tête... (Il poussa un gros soupir.) Nous avons tous besoin d'un rêve, Laurie.

Ce dernier regarda calmement son jeune ami pendant un moment.

— Oui, Pug, nous avons tous besoin d'un rêve. Malgré tout, ajouta-t-il joyeusement, un rêve est une chose. La chaleur d'une femme bien vivante en est une autre. (Comme Pug semblait gêné par ses remarques, il changea de sujet.) Qui est Carline, Pug ?

— La fille de messire Borric.

Les yeux de Laurie s'écarquillèrent.

— La princesse Carline ? (Pug opina.) La noble la plus convoitée de toutes les terres de l'Ouest après la fille du prince de Krondor ? insista Laurie d'un ton amusé. Tu as des facettes que je n'aurais jamais soupçonnées ! Parle-moi d'elle. »

Pug commença à parler, lentement au début, de sa passion d'enfant, puis de la manière dont s'était développée leur relation. Laurie ne dit rien, remettant ses questions à plus tard, laissant son ami se décharger d'émotions qu'il gardait enfouies en lui depuis des années.

— C'est peut-être ce qui me gêne le plus avec Katala, conclut le jeune homme. Par certains côtés, elle ressemble à Carline. Elles ont toutes les deux de la volonté et elles savent se faire comprendre.

Laurie acquiesça, sans rien dire. Pug retomba dans le silence.

— Quand j'étais à Crydee, ajouta-t-il au bout de quelques instants, j'ai cru un moment que j'étais amoureux de Carline, mais je n'en suis plus sûr. N'est-ce pas un peu bizarre ?

Laurie secoua la tête.

— Non, Pug. Il y a bien des manières d'aimer quelqu'un. Parfois on a tellement envie d'être amoureux qu'on n'est pas trop regardant sur la personne. D'autres fois, on fait de l'amour quelque chose de si pur et de si noble que nul ne peut correspondre à la vision que l'on en a. Mais pour la plupart, l'amour est une reconnaissance, l'opportunité de dire : « Il y a quelque chose en toi que je chéris. » Cela n'oblige pas les gens à se marier, ou même à avoir des relations physiques. On aime ses parents, on aime sa ville ou son pays, on aime la vie, on aime les gens. Tout cela a beau être différent, c'est le même terme. Mais, dis-moi, les sentiments que tu ressens pour Katala, ce sont les mêmes que ceux que tu ressens pour Carline ?

Pug haussa les épaules et sourit.

— Non, pas du tout, enfin pas tout à fait. Avec Carline, j'avais l'impression qu'il fallait que je l'empêche d'approcher, tu vois, comme si je devais la tenir éloignée de moi. Une manière de garder le contrôle de ce qui se passait, j'imagine.

— Et Katala ? creusa délicatement le troubadour. Pug haussa les épaules encore une fois.

— Je ne sais pas. C'est différent. Ce n'est pas comme si je devais la garder sous contrôle. C'est plus comme si j'avais des choses à lui dire, sans savoir comment les dire. Comme la manière dont j'ai été complètement chamboulé quand elle m'a souri pour la première fois. Je pouvais parler à Carline, quand elle se taisait et qu'elle acceptait de m'écouter. Katala ne parle pas, mais je ne sais pas quoi lui dire. (Il se tut un moment, puis émit une sorte de soupir à la limite du grognement.) J'ai simplement l'impression que Katala me fait mal, Laurie.

Ce dernier se renversa en arrière avec un petit ricanement amical.

— Ouais, je connais bien cette douleur. Mais je dois admettre que tu as du goût pour les femmes intéressantes. Katala a l'air d'être un sacré morceau. Quant à la princesse Carline...

— Je ne manquerai pas de te la présenter quand nous rentrerons, lança Pug un peu rudement.

Laurie ne fit pas attention au ton de sa voix.

— Je m'en souviendrai. Écoute, ce que je veux dire, c'est que tu sembles avoir développé un don pour trouver des femmes de valeur. J'aimerais bien pouvoir en dire autant, ajouta-t-il un peu tristement. Ma vie est essentiellement ponctuée de filles d'auberge, de filles de ferme et de prostituées. Je ne sais pas ce que je peux bien te dire.

— Laurie, dit Pug. (Le troubadour releva la tête et regarda son ami, qui poursuivit :) Je ne sais pas... Je ne sais pas comment faire.

Laurie regarda Pug un moment, puis il eut un éclair de compréhension et éclata de rire, en rejetant la tête en arrière. Pug commença à s'énerver et le troubadour leva les mains d'un air suppliant.

— Je suis désolé, Pug. Je ne voulais pas t'embarrasser. C'est juste que je ne m'attendais pas à ça.

Rasséréné, le jeune homme expliqua :

— J'étais jeune au moment de ma capture, j'avais moins de seize ans. Je n'ai jamais été aussi grand que les autres garçons, alors les filles ne se sont jamais beaucoup intéressées à moi, jusqu'à Carline, bien sûr et après je suis devenu châtelain et elles avaient toutes peur de me parler. Après ça... zut, Laurie. J'ai été dans les marais pendant quatre ans. Quand est-ce que j'aurais pu avoir une femme ?

Laurie resta assis un moment sans rien dire et la tension s'apaisa.

— Pug, je n'y avais jamais pensé, mais comme tu dis, quand est-ce que tu te serais trouvé une femme ?

— Laurie, qu'est-ce que je dois faire ?

— Qu'est-ce que tu voudrais faire ? Laurie regarda Pug, l'air désolé pour lui.

— Je voudrais... aller la voir. Je crois. Je ne sais pas. Le troubadour se frotta le menton.

— Écoute, Pug, je n'aurais jamais cru avoir une conversation comme ça avec quelqu'un, sinon un fils si jamais ça m'arrive. Je ne voulais pas me moquer de toi. Tu m'as juste

pris par surprise. (Il réfléchit, les yeux dans le vague.) J'avais à peine douze ans quand mon père m'a jeté dehors. J'étais l'aîné, il avait sept autres bouches à nourrir, et je n'ai jamais été très fort pour l'agriculture. Je suis allé à pied à Tyr-Sog avec un de mes voisins et on y a passé un an, à vivre dans la rue. Il a rallié une bande de mercenaires en tant que cuistot et plus tard il est devenu soldat. Moi, je me suis trouvé une troupe de musiciens itinérants qui m'ont appris des chants, des sagas et des ballades, tout en voyageant. J'ai grandi vite, je suis devenu un homme à treize ans. Il y avait une femme dans la troupe, la veuve d'un chanteur, qui voyageait avec ses frères et ses cousins. Elle avait un peu plus de vingt ans, mais elle me paraissait très vieille, à moi. C'est elle qui m'a initié aux jeux de l'amour.

Il se tut un moment, revivant des souvenirs oubliés depuis longtemps. Puis il sourit.

— C'était il y a plus de quinze ans, Pug, Mais je revois encore son visage. Nous étions tous les deux un petit peu perdus. On n'avait rien prévu à l'avance. C'est juste arrivé un après-midi sur la route. Elle était... gentille. (Il tourna les yeux vers son ami.) Elle savait que j'avais peur, malgré mon air bravache. (Il sourit et ferma les yeux.) Je vois encore le soleil briller entre les branches derrière son visage et son odeur mêlée à celle des fleurs sauvages. (Il rouvrit les yeux.) Nous avons passé les deux années suivantes ensemble, le temps que j'apprenne à chanter. Et puis j'ai quitté la troupe.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Pug, car c'était la première fois qu'il lui racontait cette histoire.

Laurie ne lui avait jamais parlé de sa jeunesse auparavant.

— Elle s'est remariée. C'était un homme bien, un tavernier dont l'établissement se trouvait sur la route qui va de la Croix de Malac au val Durrony. Sa femme était morte d'une fièvre l'année d'avant, le laissant seul avec deux fils en bas âge. Elle a bien tenté de m'expliquer, mais je n'ai pas voulu l'écouter. Qu'est-ce que je savais ? Je n'avais pas tout à fait seize ans et le monde était simple.

Pug opina.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Écoute, ce que j'essaye de t'expliquer, c'est que je comprends ton problème, continua Laurie. Je peux t'expliquer comment on fait...

— Je sais tout ça, l'interrompit Pug. Je n'ai pas été élevé par des moines.

— Mais tu ne sais pas comment on fait.

Pug opina et ils éclatèrent de rire tous les deux.

— Je crois que tu devrais juste aller voir la fille et lui dire ce que tu ressens pour elle, conseilla le troubadour.

— Juste lui parler ?

— Bien entendu. En amour, c'est comme pour beaucoup de choses, il vaut mieux se servir de sa tête ! Maintenant, vas-y.

— Maintenant ? Pug paniqua.

— Ce serait difficile de le faire plus tôt, non ?

Le jeune homme hocha la tête et sortit sans un mot. Il parcourut les couloirs sombres et silencieux extérieurs au quartier des esclaves et se glissa jusqu'à la porte de Katala. Il leva la main pour frapper contre le chambranle, puis se figea. Il resta là un moment sans rien dire en essayant de se décider, quand la porte s'ouvrit en coulissant. Almorella se tenait sur le seuil, serrant sa robe autour d'elle, les cheveux défaits.

— Oh, murmura-t-elle. Je croyais que c'était Laurie. Attends un moment. Elle disparut dans la pièce, puis réapparut peu de temps après avec quelques affaires dans les bras. Elle tapota le bras de Pug et partit en direction de la chambre qu'il partageait avec Laurie.

Le jeune homme resta à la porte, puis entra lentement. Il voyait Katala couchée sur son lit sous une couverture. Il s'avança vers elle et s'accroupit. Il lui toucha l'épaule et l'appela doucement. Elle s'éveilla et s'assit brusquement, en se protégeant de sa couverture.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je... je voulais le parler. (Maintenant qu'il avait commencé, les mots se bousculaient pour franchir ses lèvres.) Je suis désolé si j'ai fait quoi que ce soit qui ait pu te mettre en colère contre moi. Ou si je n'ai rien fait. Je veux dire, Laurie a dit que si on ne fait rien alors que quelqu'un s'attend à ce qu'on fasse quelque chose, c'est aussi mal que si on vous serrait de

trop près. Je ne suis pas sûr, tu vois. (Katala cacha un petit gloussement en se couvrant la bouche de la main, voyant sa détresse malgré la pénombre.) Ce que je veux dire... ce que je veux dire c'est que je suis désolé. Désolé pour ce que j'ai fait. Ou pas fait...

Elle le fit taire en posant un doigt sur ses lèvres. Puis elle glissa ses bras autour du cou de Pug et l'attira contre elle.

— Idiot, dit-elle après l'avoir embrassé doucement. Ferme la porte.

Ils étaient allongés tous les deux ensemble, les bras de Katala autour de la poitrine de Pug, qui regardait le plafond. Elle semblait endormie. Il caressa son épaisse chevelure et ses douces épaules.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle tout ensommeillée.

— Je me disais juste que je n'avais jamais été aussi heureux depuis le jour où l'on m'a fait membre de la cour ducale.

— C'est bien. (Elle s'éveilla un peu.) C'est quoi, un duc ? Pug réfléchit un moment.

— C'est comme un de vos seigneurs, mais c'est un peu différent. Mon duc était le cousin du roi, c'était le troisième homme le plus important du royaume.

Elle se glissa plus près de lui.

— Tu devais être quelqu'un d'important pour faire partie de la cour d'un tel homme.

— Pas vraiment. Je lui ai rendu un service et il m'a remercié pour ça.

Il ne voulait pas évoquer le nom de Carline ici. D'une certaine manière, ses histoires avec la princesse lui semblaient bien infantiles après cette nuit.

Katala roula sur le ventre. Elle releva la tête et la posa sur sa main, formant un triangle avec son bras.

— J'aimerais que les choses soient différentes.

— Comment ça, mon amour ?

— Mon père était un fermier de Thuril. Nous sommes l'un des derniers peuples libres de Kelewan. Si nous pouvions retourner là-bas, tu obtiendrais une bonne position dans le

Coaldra, le conseil des guerriers. Ils ont toujours besoin de gens ingénieux. Alors, nous pourrions être ensemble.

— Nous sommes ensemble, ici, non ? Katala l'embrassa doucement.

— Oui, cher Pug, nous le sommes. Mais nous savons tous les deux ce que c'est qu'être libre, n'est-ce pas ?

Le jeune homme se redressa.

— J'essaye de ne pas penser à ce genre de choses.

Elle glissa ses bras autour de lui, le tenant comme un enfant.

— Ça a dû être terrible, dans les marais. On en entend parler, mais en fait, on ne sait pas vraiment ce qui s'y passe, dit-elle tout bas.

— C'est mieux ainsi.

Katala l'embrassa. Peu de temps après ils retrouvèrent ce lieu hors du temps, où tous deux oubliaient leurs malheurs et leur nostalgie. Ils passèrent une nuit de plaisir, se découvrant tous deux des sentiments dont ils n'auraient jamais soupçonné la force. Pug n'aurait su dire si elle avait déjà connu des hommes avant lui et ne le lui demanda pas. Cela n'avait pas d'importance à ses yeux. La seule chose importante, c'était d'être là, avec elle, maintenant. Il était plongé dans un océan de plaisirs et d'émotions, et c'était nouveau pour lui. Il ne comprenait pas tout à fait ses sentiments, mais il ne doutait pas que ce qu'il ressentait pour Katala était plus réel, plus irrésistible, que la dévotion confuse qu'il avait eue pour Carline.

Les semaines passèrent et Pug vit sa vie prendre une routine rassurante. Certains soirs, il jouait aux échecs — ou au shah, comme on l'appelait ici — avec le seigneur des Shinzawai et leur conversation permettait à Pug de comprendre certaines choses de la vie des Tsurani. Il ne pouvait plus considérer ces gens comme de parfaits étrangers, car il les voyait dans leur vie quotidienne, tellement semblable à la vie qu'il avait connue enfant. Certaines différences le surprenaient toujours, comme le strict respect du code d'honneur, mais les similitudes avec son ancienne vie étaient bien plus nombreuses.

Katala devint le centre de son existence. Ils se retrouvaient dès qu'ils le pouvaient, partageaient leurs repas, échangeaient quelques mots et passaient ensemble toutes les nuits où l'un pouvait se glisser jusqu'à l'autre. Pug était certain que les autres esclaves de la maisonnée savaient tout de leurs déplacements nocturnes, mais la promiscuité de la vie tsurani avait développé chez les gens un aveuglement sélectif sur les habitudes personnelles des autres. Nul ne s'inquiétait vraiment des faits et gestes de deux esclaves.

Plusieurs semaines après sa première nuit avec Katala, Pug se retrouva seul avec Kasumi. Laurie se disputait de nouveau à grands cris avec le menuisier qui achevait son luth. Ce dernier considérait que le troubadour était quelque peu déraisonnable de s'opposer à ce que l'on peigne l'instrument en jaune vif strié de rouge. Il ne voyait aucun intérêt à laisser au bois sa couleur naturelle. Pug et Kasumi laissèrent Laurie expliquer au menuisier ce dont le bois avait besoin pour donner une résonance acceptable, visiblement prêt à tenter de le convaincre autant par le volume sonore que par la pure logique.

Ils se dirigèrent vers les écuries. Des agents des Shinzawai avaient acheté à grands frais plusieurs autres chevaux pour les envoyer ici en faisant visiblement jouer leurs appuis politiques. Dès que Kasumi était seul avec les deux esclaves, il parlait la langue du royaume et insistait pour qu'ils l'appellent par son nom. Il apprenait leur langue aussi facilement qu'il apprenait à monter à cheval.

— Notre ami Laurie, dit le fils aîné de la maison, ne fera jamais un bon esclave d'un point de vue tsurani. Il n'apprécie pas notre art.

Pug écouta les bruits de la dispute qui venaient jusqu'à lui.

— Je crois que ce qu'il veut surtout, c'est que l'on reconnaisse vraiment son art.

Ils arrivèrent au corral et regardèrent un étalon gris, nerveux, hennir et ruer à leur approche. Ce cheval avait été amené une semaine auparavant, solidement attaché à un chariot par plusieurs longes et il avait systématiquement tenté d'attaquer tous ceux qui l'approchaient.

— A ton avis, pourquoi celui ci est il si agressif, Pug ?

L'intéressé regarda le magnifique animal faire le tour du corral, entraînant les autres chevaux avec lui loin des hommes. Quand les juments et un autre étalon moins dominant se furent suffisamment écartés, le gris se retourna et regarda les deux hommes d'un air méfiant.

— Je n'en suis pas sûr. Peut-être a-t-il simplement mauvais caractère, à moins qu'il soit mal dressé, ou peut-être a-t-il subi un entraînement spécial pour le combat. La plupart de nos montures de guerre sont entraînées à ne pas reculer au combat, à rester silencieuses quand on les tient et à répondre aux ordres de leur cavalier en cas de danger. Mais quelques animaux, la plupart du temps des chevaux de nobles, sont entraînés spécialement à n'obéir qu'à leur maître et peuvent servir d'arme autant que de monture, car ils ont appris à attaquer. C'est peut-être un de ceux-là.

Kasumi regarda l'étalon frapper le sol et incliner la tête.

— Je le monterai, un jour, promet-il. Quoi qu'il en soit, il engendrera une bonne lignée. Nous avons maintenant cinq juments et père en a obtenu cinq autres. Elles vont arriver d'ici quelques semaines et nous cherchons dans tout l'empire pour en trouver d'autres. (Le jeune homme regarda au loin d'un air pensif.) Quand je suis arrivé dans votre monde, Pug, j'ai exécré la simple vue de ces chevaux. Ils nous tombaient dessus et nos soldats mouraient. Mais ensuite je me suis rendu compte que c'étaient de magnifiques créatures. Il y avait d'autres prisonniers, à l'époque où j'étais encore là-bas, qui disaient que chez vous il existait des familles nobles connues essentiellement pour leurs élevages de chevaux. Un jour, les meilleurs chevaux de l'empire seront shinzawai.

— Au vu de ceux-là, c'est un bon début, quoique, pour ce que j'en sais, il vous en faudrait plus pour faire un véritable élevage.

— Nous en aurons autant qu'il est nécessaire.

— Kasumi, comment vos dirigeants peuvent-ils ne pas tenir compte de l'intérêt que représentent ces bêtes que vous capturez ? Vous devez bien comprendre que des unités de cavalerie pourraient vous être particulièrement utiles pour vos conquêtes ?

Kasumi prit un air malicieux.

— Nos dirigeants ont, pour la plupart, les mains liées par les traditions, Pug. Ils ne voient aucun intérêt à créer une cavalerie. Ce sont des imbéciles. Vos cavaliers piétinent nos guerriers, mais nos dirigeants prétendent que nous n'avons rien à apprendre et ils qualifient votre peuple de barbare. Une fois, j'ai fait le siège de l'un de vos châteaux et ceux qui l'ont défendu m'ont appris beaucoup de choses sur l'art de la guerre. On pourrait m'accuser de trahison pour avoir dit une telle chose, mais si nous avons tenu c'est uniquement grâce au nombre. Pour la plupart, vos généraux en savent plus que nous. Essayer de garder ses soldats en vie au lieu de les envoyer à une mort certaine, cela vous apprend à mieux vous battre. Non, en vérité, nous sommes dirigés par des hommes qui... (Il se tut, réalisant qu'il abordait un terrain dangereux.) En vérité, dit-il finalement, notre peuple est aussi têtue que le vôtre.

Il regarda Pug un moment puis sourit.

— Nous avons lancé des raids pour vous voler des chevaux, la première année, pour que les Très-Puissants du seigneur de guerre puissent les étudier. Ils voulaient savoir s'il s'agissait d'alliés intelligents, comme nos cho-ja, ou s'ils n'étaient que de simples animaux. La scène fut plutôt comique. Le seigneur de guerre exigea d'être le premier à monter sur un cheval. J'imagine qu'il en avait choisi un dans le genre de ce gris, car dès qu'il approcha de l'animal, celui-ci l'attaqua et faillit le tuer. Son honneur ne pouvait lui permettre de laisser quelqu'un monter à cheval alors que lui avait échoué. Mais je crois qu'il avait peur d'essayer avec un autre animal. Notre seigneur de guerre, Almecho, est un homme très orgueilleux et a beaucoup de caractère, même pour un Tsurani.

— Mais alors, comment votre père peut-il acheter des chevaux capturés ? demanda Pug. Et comment pouvez-vous faire de l'équitation malgré les ordres du seigneur de guerre ?

Le sourire de Kasumi s'élargit.

— Mon père est un homme qui a une grande influence au sein du Conseil. Notre politique est tortueuse et il existe toujours un moyen de passer outre les ordres, même s'ils sont issus du seigneur de guerre ou du Grand Conseil. Il n'y a que la

Lumière du Ciel dont les ordres ne puissent être discutés. Mais surtout, ces chevaux sont ici et le seigneur de guerre n'y est pas. (Il eut un autre sourire.) Le seigneur de guerre ne règne en maître absolu que sur le champ de bataille. Sur ses terres, nul ne peut discuter les ordres de mon père.

Depuis son arrivée au manoir des Shinzawaï, Pug se demandait ce que tramaient Kasumi et son père. Il n'avait aucun doute sur le fait qu'ils trempaient dans une intrigue politique tsurani, mais il n'avait aucune idée de ce que ça pouvait bien être. Un puissant seigneur comme Kamatsu ne se donnerait pas tant de mal pour satisfaire la passade d'un fils même aussi aimé que Kasumi. Pug savait toutefois qu'il valait mieux ne pas s'engager plus loin dans cette voie que ne l'exigeaient les circonstances. Il changea de sujet de conversation :

— Kasumi, je me demandais quelque chose.

— À quel sujet ?

— Quelle loi régit le mariage des esclaves ?

Le jeune Tsurani ne sembla pas surpris de la question.

— Les esclaves peuvent se marier avec la permission de leur maître. Mais on la leur accorde rarement. Une fois mariés, un homme et sa femme ne peuvent plus être séparés et leurs enfants ne peuvent pas être vendus tant que leurs parents vivent. C'est la loi. Si un couple marié vit longtemps, une terre peut s'encombrer de trois ou quatre générations d'esclaves, bien plus qu'elle ne peut se le permettre économiquement. Cependant, il arrive que la permission soit accordée. Pourquoi, tu veux épouser Katala ?

— Vous savez ? s'étonna Pug.

— Mon père est au courant de tout ce qui se passe sur ses terres et il me fait toute confiance, répondit Kasumi sans arrogance. C'est un grand honneur.

Pug acquiesça pensivement.

— Je ne sais pas encore si je veux l'épouser. J'ai beaucoup de sentiments pour elle, mais quelque chose me retient. C'est comme si...

Il haussa les épaules, incapable d'exprimer ce qu'il ressentait. Kasumi l'observa un moment, puis rappela :

— C'est par la volonté de ton père que tu vis et c'est par sa décision que tu vis cette vie.

Il se tut. Pug se rendit compte du gouffre qui les séparait, l'un étant le fils d'un puissant seigneur et l'autre au dernier rang des propriétés de son père, un esclave. À présent que le masque de l'amitié s'était déchiré, Pug retrouvait ce qu'il avait appris dans les marais : ici, la vie ne valait pas grand-chose et son existence était suspendue au bon plaisir de cet homme ou de son père.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Kasumi ajouta :

— Souviens-toi, Pug, la loi est stricte. Un esclave ne sera jamais libre. Malgré tout, tu pourrais être encore dans les marécages. Pour nous, les Tsurani, vous les gens du royaume êtes très impatients.

Pug se rendit compte que Kasumi tentait de lui dire quelque chose, peut-être quelque chose d'important. En effet, malgré sa franchise, il en revenait facilement aux manières tsurani que Pug trouvait particulièrement énigmatiques. Il y avait une tension sous-jacente dans les mots de Kasumi, si bien que le Midkemian se dit qu'il valait mieux ne pas poursuivre plus avant et changea de nouveau de sujet de conversation :

— Comment va la guerre, Kasumi ?

— Mal des deux côtés, soupira ce dernier en regardant l'étalon gris. Les lignes de front sont stables, elles n'ont pas changé ces trois dernières années. Nos deux dernières offensives ont été bloquées, mais votre armée n'a pas pu gagner non plus. Maintenant, il se passe parfois des semaines sans aucun combat. Puis les vôtres fondent sur l'une de nos enclaves et nous leur retournons le compliment. Cela ne mène pas à grand-chose si ce n'est à un peu plus de sang versé. Ça n'a aucun sens et il n'y a pas beaucoup d'honneur à gagner là-dedans.

Pug s'étonna. Tout ce qu'il avait vu chez les Tsurani le confortait dans l'idée de ce qu'avait dit Meecham des années auparavant sur le fait qu'il s'agissait d'une race de guerriers. En arrivant ici, Pug avait vu des combattants partout. Les deux fils de la maison étaient des soldats, comme l'avait été Kamatsu dans sa jeunesse. Hokanu était le premier chef de troupe de la garnison de son père, car c'était le second fils du seigneur des

Shinzawaiï. Mais il avait fait preuve d'une impitoyable efficacité avec le contremaître dans le camp des marais et Pug savait que cela n'avait rien d'anormal. Chez les Tsurani, on apprenait le code dès le plus jeune âge, car il fallait le suivre à la lettre.

Kasumi sentit les yeux de l'esclave posés sur lui.

— J'ai l'impression que vos manières étranges sont en train de m'attendrir, Pug. (Il fit une pause.) Allons, dis-m'en plus sur ton peuple et ce que...

Il se tut brusquement. Serrant le bras de Pug, il pencha la tête de côté, pour écouter. Quelques instants plus tard, il s'exclama :

— Non ! Ce n'est pas possible ! (Il fit volte-face et hurla :) Un raid ! Les Thûn !

Pug tendit l'oreille et entendit au loin un faible grondement, comme si une bande de chevaux arrivait au galop dans la plaine. Il grimpa sur la barrière du corral et scruta la direction d'où venait le bruit. Une grande prairie s'étendait derrière le corral, bordée par une zone d'arbres clairsemés. Quand l'alerte sonna derrière lui, il vit des formes émerger à la lisière des arbres.

A la fois fasciné et terrifié, Pug regarda ces fameux Thûn galoper vers la propriété. Ils grandirent dans son champ de vision, galopant furieusement dans sa direction. C'étaient de grands êtres semblables à des centaures, ce qui leur donnait de loin un faux air de cavaliers montés sur des chevaux. Le bas de leur corps n'était pas tout à fait celui d'un cheval, il ressemblait plus à celui d'un grand cerf, ou d'un élan, quoique plus musclé. Le haut du corps était tout à fait humain, à l'exception de leur visage, plutôt simiesque, avec un long museau. Leur corps était entièrement recouvert d'une longue fourrure grise, tachetée de blanc. Chacune des créatures portait un bâton ou une hache, dont la lame de pierre était fixée au manche par une ficelle.

Hokanu et les gardes de la maisonnée sortirent en courant des baraquements des soldats et prirent position derrière le corral. Les archers bandèrent leurs arcs et les fantassins se mirent en position, prêt à intercepter la charge.

Laurie surgit à côté de Pug, tenant à la main son luth presque fini.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un raid thûn !

Laurie resta figé, aussi fasciné que son ami. Soudain, il posa son luth sur le côté et sauta dans le corral.

— Mais qu'est-ce que tu fais, tu es fou ? hurla Pug.

Le troubadour esquiva une feinte de l'étalon gris et sauta sur le dos d'un autre cheval, la jument dominante de la petite bande.

— J'essaye d'emmener les bêtes en lieu sûr.

Pug opina et ouvrit la barrière. Laurie fit sortir la jument, mais le cheval gris empêcha les autres de le suivre, les ramenant en arrière. Pug hésita un instant, puis marmonna :

— Algon, j'espère que tu savais ce que tu disais.

Il s'avança calmement vers l'étalon, s'efforçant sans un mot de lui faire sentir son autorité.

— Calme ! dit-il quand l'étalon ramena les oreilles en arrière et renâcla.

Le cheval redressa ses oreilles et sembla réfléchir. Pug savait qu'il devait minuter son action à la perfection et continua à s'approcher, toujours sur le même rythme. L'animal le regarda venir se placer à côté de lui.

— Calme ! répéta Pug.

Puis, avant que l'étalon puisse partir au galop, il lui attrapa la crinière et se hissa sur son dos. Le cheval, entraîné au combat, décida de lui-même, par chance, que Pug était assez proche de son maître précédent pour répondre. Peut-être était-ce dû aux bruits du combat, mais en tout cas, quand Pug lui donna un coup de talon, l'animal bondit en avant et sortit du corral au galop. Pug serrait les jambes de toutes ses forces.

— Laurie, va récupérer les autres ! hurla le jeune homme lorsque l'étalon eut libéré le passage.

L'animal tourna à gauche. Pug regarda derrière lui et vit les autres chevaux suivre la jument de Laurie, qui repassait devant l'entrée du corral.

Il vit aussi Kasumi sortir en courant de la sellerie, une selle à la main.

— Ho ! s'écria le Midkemian en s'accrochant du mieux qu'il pouvait au dos du cheval qu'il montait à cru. Calme ! dit-il de nouveau lorsque sa monture s'arrêta.

L'étalon gris frappa le sol, impatient d'aller au combat.

— Empêchez les chevaux de se battre, hurla Kasumi en s'approchant. C'est un raid de tueurs et les Thûn ne partiront pas tant que chacun d'eux n'aura pas tué au moins une fois.

Il cria à Laurie de s'arrêter. Quand la petite troupe de chevaux fut à peu près immobile, il sella rapidement l'un d'eux et l'écarta des autres.

Pug talonna sa monture et emmena les quatre autres chevaux, avec l'aide de la jument de Laurie, derrière les bâtiments. Ils regroupèrent les animaux en les empêchant de regarder l'attaque des Thûn.

Un soldat qui portait des armes arriva en courant.

— Mon maître Kasumi vous ordonne de défendre les chevaux même au prix de votre vie, cria-t-il en s'approchant des deux esclaves midkemians.

Il donna une épée et un bouclier à chacun, puis fit demi-tour et repartit au combat en courant.

Pug regarda ces armes étranges, qui pesaient moitié moins que celles avec lesquelles il s'était entraîné dans le royaume. Un cri suraigu interrompit son examen quand Kasumi, à cheval, passa le coin du bâtiment en se battant contre un guerrier thûn. L'aîné des Shinzawaï montait bien et avait l'expérience du combat, même s'il n'avait pas encore eu l'occasion de se battre à cheval. Son manque d'habitude était compensé par le fait que le Thûn ne connaissait rien aux chevaux, car bien que le combat contre un cavalier ne soit pas très différent du combat contre un Thûn, le cheval pouvait attaquer indépendamment en mordant la créature au torse et au visage.

Lorsqu'il sentit dans le vent l'odeur du Thûn, l'étalon que montait Pug rua et faillit le désarçonner. Le jeune homme s'accrocha fermement à la crinière et serra les jambes. Les autres chevaux hennirent. Pug s'efforça d'empêcher le sien de charger.

— Ils n'aiment pas l'odeur de ces bestioles, hurla Laurie. Regarde la réaction du cheval de Kasumi.

Une autre de ces créatures arriva et Laurie fonça sur elle en hurlant. Les armes se heurtèrent avec fracas et Laurie para le coup de massue du Thûn avec son bouclier. Il frappa la créature au torse, et son adversaire poussa un hurlement dans un étrange langage guttural avant de s'effondrer.

Pug entendit un cri venant de l'intérieur de la maison et vit, en se retournant, une des fines portes coulissantes exploser sous le poids d'un corps. Un esclave de la maison se releva en titubant, puis s'effondra, du sang coulant à flots d'une blessure à la tête. D'autres silhouettes se ruèrent par la porte.

Pug vit Katala et Almorella sortir en courant avec les autres, poursuivies par un guerrier thûn. La créature fonçait droit sur Katala, sa massue levée au-dessus de la tête.

Pug hurla le nom de la jeune fille et l'étalon gris sentit l'inquiétude de son cavalier. Sans ordre, l'énorme cheval de guerre bondit, interceptant le Thûn au moment où il allait s'approcher de l'esclave. L'animal était enragé par les bruits de combat ou par l'odeur des Thûn. Il percuta violemment la créature, la mordit et la frappa de ses lourds sabots. Le Thûn s'effondra sous le cheval. Pug fut désarçonné par l'impact et retomba lourdement. Il resta sonné un moment avant de se relever. Puis il se dirigea en titubant vers Katala, accroupie par terre, et l'écarta de l'étalon fou qui donnait des ruades contre le Thûn immobile, abattant rageusement ses sabots. Le cheval le frappa encore et encore, jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'il ne restait plus un souffle de vie dans la créature abattue. Pug cria au cheval de s'arrêter et de l'attendre. L'étalon, avec un grognement méprisant, cessa son attaque, mais il avait encore les oreilles en arrière et tremblait. Pug s'approcha de lui et lui caressa l'encolure, jusqu'à ce que l'animal arrête de frissonner.

Le calme revint. Pug regarda autour de lui et vit Laurie galoper à la poursuite des chevaux dispersés. Il laissa sa propre monture et retourna vers Katala. Elle était assise dans l'herbe, tremblante, Almorella à côté d'elle.

— Ça va ? demanda Pug en s'agenouillant devant la jeune femme. Elle prit une profonde inspiration, puis lui fit un faible sourire.

— Oui, mais j'ai vraiment cru un moment qu'il allait m'écraser.

Pug regarda la jeune esclave qui avait fini par compter tellement pour lui.

— Moi aussi, je l'ai cru. (Ils se sourirent. Almorella se releva et dit qu'elle allait s'occuper des autres.) J'ai eu si peur que tu sois blessée, ajouta le jeune homme. J'ai cru perdre la tête quand je t'ai vue fuir devant cette créature.

Katala posa sa main sur la joue de son amant, qui se rendit compte qu'il pleurait.

— J'ai eu si peur pour toi, avoua-t-il de nouveau.

— Et moi pour toi. J'ai cru que tu allais te faire tuer, en percutant ce Thûn comme ça. (Elle s'effondra en sanglots et se glissa lentement entre ses bras.) Je ne sais pas ce que je ferais si tu te faisais tuer.

Pug la serra de toutes ses forces. Ils restèrent ainsi quelques minutes, jusqu'à ce que Katala retrouve ses esprits.

— La propriété est dévastée, déclara-t-elle en s'écartant doucement de lui. Septiem va avoir des centaines de choses à nous faire faire.

Elle essaya de se relever ; Pug se remit debout face à elle et lui prit la main.

— Avant, je ne savais pas, mais maintenant j'en suis sûr. Je t'aime, Katala. Elle lui sourit en lui caressant la joue.

— Moi aussi, Pug.

Ce moment de découverte mutuelle fut interrompu par l'arrivée du seigneur des Shinzawaï et de son fils cadet. Regardant autour de lui, il évaluait les dégâts qu'avait subis sa maison. Kasumi apparut à cheval, couvert de sang et salua son père.

— Ils se sont enfuis mais j'ai donné des ordres pour qu'on envoie des hommes aux forts qui se trouvent dans le nord. Les Thûn ont sûrement dû prendre une de ces garnisons, pour pouvoir passer.

Le seigneur des Shinzawaï acquiesça pour montrer qu'il avait compris et rentra dans sa maison, appelant son premier conseiller et les serviteurs les plus haut placés pour avoir un rapport sur les dégâts.

— Nous parlerons plus tard, souffla Katala à son amant, avant de répondre aux cris enroués du hadonra, Septiem.

Pug rejoignit Laurie, qui était venu se placer à côté de Kasumi. Le ménestrel regardait les corps des créatures étendus par terre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Des Thûn, répondit Kasumi. Ce sont des nomades qui viennent des toundras du Nord. Nous possédons des forts là-bas, au pied des montagnes qui séparent notre domaine de leurs terres, devant chacune des passes. Auparavant, ils vivaient ici sur nos terres, puis nous les avons repoussés vers le nord. (Il montra un talisman noué dans la fourrure de l'une des créatures.) C'était un raid de mort. Ce sont tous de jeunes mâles qui n'ont pas encore fait leurs preuves et qui n'ont pas de femelle. Cet été, ils ont échoué aux rites de combat et ont été bannis de leur bande par les mâles plus forts. Il leur fallait aller au sud et tuer au moins un Tsurani avant de pouvoir réintégrer leur harde. Chacun d'eux devait revenir avec une tête de Tsurani, ou ne pas revenir du tout. C'est leur coutume. Nous allons poursuivre ceux qui se sont enfuis, car il est hors de question qu'ils retournent dans leurs montagnes.

Laurie secoua la tête.

— Cela arrive souvent ?

— Chaque année, répondit Hokanu avec une grimace. D'habitude, les garnisons des forts les repoussent, mais cette année, ils devaient être particulièrement nombreux. Certains d'entre eux ont déjà dû retourner au nord avec les têtes prises sur les hommes de nos forts.

— Ils ont dû tuer deux patrouilles, aussi, ajouta Kasumi en secouant la tête. Nous avons dû perdre entre soixante et cent hommes.

Hokanu semblait aussi sombre que son aîné face à une telle déconvenue.

— Je vais diriger personnellement une patrouille pour estimer les dégâts. Il partit aussitôt, dès que son frère aîné lui en eut donné la permission. Kasumi se tourna ensuite vers Laurie.

— Les chevaux ?

Le chanteur montra l'endroit où se tenait l'étalon gris, qui veillait sur la petite troupe. Soudain, Pug prit la parole :

— Kasumi, je voudrais réellement demander à votre père la permission d'épouser Katala.

Le jeune Tsurani plissa les yeux.

— Écoute-moi bien, Pug. J'ai essayé de t'expliquer, mais tu n'as visiblement pas compris ce que j'ai voulu te dire. Ton peuple n'est pas très fin. Je vais te dire les choses simplement. Tu peux le demander, mais cela te sera refusé.

Pug commença à protester, mais Kasumi le coupa.

— J'ai dit que vous étiez un peuple impatient. Il y a de bonnes raisons. Je ne puis en dire plus, mais il y a des raisons, Pug. (La colère brilla dans les yeux de l'intéressé.) Un seul mot prononcé sous le coup de la colère à portée d'ouïe de n'importe lequel des soldats de cette maison, tout particulièrement de mon frère, et tu es un esclave mort, ajouta Kasumi dans la langue du royaume.

— Comme vous voudrez, maître, répondit Pug avec raideur. Devant son amertume, le jeune Tsurani répéta doucement :

— Il y a de bonnes raisons, Pug.

Un instant, il essaya d'être autre chose qu'un maître tsurani, d'être un ami qui essayait de l'apaiser. Il croisa le regard de Pug et le soutint, puis un voile passa sur ses yeux et ils redevinrent maître et esclave. Le Midkemian baissa les yeux.

— Occupe-toi des chevaux, ordonna Kasumi. Il partit, le laissant seul.

Pug ne parla jamais de sa requête à Katala. Elle sentait bien que quelque chose le troublait profondément, quelque chose qui apportait une pointe d'amertume au bonheur qu'ils tiraient de leur relation. Il découvrit la profondeur de son amour pour elle et commença à explorer sa nature complexe. Katala n'était pas seulement volontaire, elle avait aussi l'esprit vif. Il suffisait de lui expliquer les choses une fois pour qu'elle comprenne. Pug apprit à aimer son ironie, une qualité qu'elle tirait de son peuple, les Thuril, et que la captivité avait finement aiguisée. Elle était très observatrice, s'intéressait à tout ce qui se passait autour d'elle et commentait sans pitié les travers de tous les gens de la maison, pour le plus grand plaisir de Pug. Elle insista

pour que ce dernier lui enseigne sa langue, ce qu'il commença à faire. Katala se révéla étonnamment douée pour ça.

Deux mois passèrent sans histoire. Puis un soir, Pug et Laurie furent appelés dans la salle à manger du maître de maison. Le chanteur avait presque terminé son luth et bien qu'il eût des centaines de petits détails à revoir, il le jugeait assez bon pour en jouer. Ce soir-là, il devait le montrer au seigneur des Shinzawai.

Ils entrèrent dans la pièce et virent que Kamatsu avait un invité à sa table, un homme en robe noire, le Très-Puissant qu'ils avaient entraperçu quelques mois auparavant. Pug se mit à côté de la porte et Laurie prit place au pied de la table basse où se trouvaient les plats. S'asseyant confortablement sur un coussin, il commença à jouer.

Lorsque les premières notes s'élevèrent, il entonna un chant que Pug connaissait bien. Il chantait les joies de la récolte et la richesse de la terre. C'était l'un des airs favoris des villages du royaume. Outre Pug, seul Kasumi en comprenait les paroles, même si son père en saisissait également quelques-unes, grâce aux mots appris au cours de ses parties d'échecs avec Pug.

Ce dernier n'avait jamais entendu Laurie chanter auparavant et il fut réellement impressionné. Le troubadour était peut-être un vantard, mais il n'en restait pas moins le meilleur musicien que Pug ait jamais entendu. Sa voix était un instrument parfait, qui s'exprimait à la fois par les mots et par la musique. Quand il eut fini, les convives frappèrent poliment la table avec leurs couteaux, sans doute l'équivalent des applaudissements chez les Tsurani, se dit Pug.

Laurie entonna une autre mélodie, un air joyeux que l'on jouait lors des fêtes dans tout le royaume. Pug se souvint de la dernière fois où il l'avait entendue, lors de la fête de Banapis l'année précédant son départ pour Rillanon, et il revit les paysages familiers de sa patrie. Pour la première fois depuis des années, il ressentit une profonde tristesse et l'envie de retrouver sa terre natale.

Pug, la gorge serrée, avala sa salive. Il se sentait déchiré entre la nostalgie, le désespoir et la frustration, et la maîtrise de

soi qu'il avait si durement acquise commença à lui échapper. Il invoqua rapidement l'un des exercices apaisants que lui avait appris Kulgan. Un sentiment de bien-être l'envahit et lui permit de se détendre. Tout le temps que Laurie joua, Pug usa de sa concentration pour écarter les fantômes de son passé. Grâce à ses capacités, il put créer une aura de calme au sein de laquelle il pouvait se tenir, comme un refuge contre la rage inutile que provoquait en lui cette réminiscence.

Plusieurs fois lors du récital, Pug sentit le regard du Très-Puissant se poser sur lui. L'homme semblait l'observer d'un air interrogateur. Quand Laurie eut terminé, le magicien se pencha pour parler à son hôte.

Le seigneur des Shinzawai fit signe à Pug de s'installer à table. Quand il fut assis, le Très-Puissant prit la parole :

— Je dois te demander quelque chose. (Sa voix était claire et forte et Pug retrouva un peu le ton de Kulgan quand il s'apprêtait à lui dicter une leçon.) Qui es-tu ?

La question, simple et directe, prit tous les convives par surprise. Le seigneur de la maison ne semblait pas bien saisir la question et commença à répondre :

— C'est un esclave...

Il fut interrompu par la main dressée du Très-Puissant.

— Je m'appelle Pug, maître, répondit le jeune homme. À nouveau, les yeux noirs de l'homme le scrutèrent.

— Qui es-tu ?

Pug commençait à se sentir mal à l'aise. Il n'avait jamais aimé se trouver au centre de l'attention générale, mais jamais encore on ne l'avait dévisagé avec tant d'insistance.

— Je suis Pug et j'appartenais à la cour du duc de Crydee.

— Qui es-tu, toi qui te trouves ici, irradiant de pouvoir ?

À cela, les trois hommes de la maison Shinzawai sursautèrent et Laurie regarda Pug, confondu.

— Je suis un esclave, maître.

— Donne-moi ta main.

Pug tendit la main et le Très-Puissant la prit. Les lèvres de l'homme se mirent à bouger et ses yeux se voilèrent. L'esclave midkemian sentit comme un flot de chaleur traverser sa main, puis le submerger tout entier. La pièce sembla s'illuminer

comme au cœur d'un léger halo blanc. Bientôt Pug ne vit plus que les yeux du magicien. Son esprit s'engourdit et le temps s'arrêta, comme suspendu. Il sentit une pression dans sa tête comme si on essayait d'y pénétrer. Il lutta et la pression se retira.

Les deux yeux noirs reculèrent et la vision de Pug s'éclaircit, jusqu'à ce qu'il finisse par revoir toute la pièce. Le magicien lui lâcha la main ; une lueur d'inquiétude passa dans ses yeux.

— Qui es-tu ? demanda-t-il de nouveau.

— Je suis Pug, apprenti du magicien Kulgan.

À cela, le seigneur des Shinzawaï pâlit, visiblement confus.

— Comment...

La silhouette sombre du Très-Puissant se releva.

— Cet esclave n'est plus la propriété de cette maison, annonça-t-il. Il passe désormais sous la juridiction de l'Assemblée.

Le silence se fit dans la pièce. Pug, complètement terrifié, ne comprenait rien à ce qui se passait.

Le Très-Puissant tira un objet de sa robe. Pug se souvint d'en avoir déjà vu un, lors du raid sur le camp tsurani, et sa terreur augmenta d'un cran. Le magicien activa l'objet, qui bourdonna comme l'avait fait l'autre. Puis il mit la main sur l'épaule de Pug et la pièce disparut dans la grisaille.

Chapitre 21

MÉTAMORPHOSE

Le prince elfe patientait en silence.

Calin attendait sa mère. Il avait le cœur lourd et ressentait le besoin de lui parler cette nuit même. Ils n'en avaient pas eu beaucoup l'occasion ces derniers temps, car la guerre s'était étendue et il pouvait de moins en moins rester dans les bois enchantés d'Elvandar. En sa qualité de chef de guerre des elfes, il avait été au front presque tous les jours depuis la dernière fois que les étrangers avaient tenté de traverser le fleuve.

Depuis le siège du château de Crydee trois ans auparavant, les étrangers étaient revenus à chaque printemps, grouillant comme des fourmis à l'assaut des gués, à douze contre un. Chaque année, la magie elfe avait fini par les vaincre. Ils pénétraient par centaines dans les bois de songe et tombaient dans un sommeil éternel, leur corps nourrissant le sol et les arbres enchantés. D'autres répondaient à l'appel des dryades et suivaient les chants des esprits des bois jusqu'à ce qu'ils meurent de soif et de passion dans l'étreinte de leur inhumaine amante, leur sacrifiant leur vie. D'autres encore tombaient sous les griffes des créatures des forêts, les loups géants, les ours et les lions qui répondaient à l'appel des cors de guerre elfes. Même les branches et les racines des arbres elfiques résistaient aux envahisseurs qui finissaient toujours par s'enfuir.

Mais cette année, pour la première fois, les Robes Noires étaient venues, et une grande partie de la magie elfique avait perdu de son pouvoir. Les elfes avaient gagné, mais Calin se demandait ce qu'ils feraient quand les étrangers reviendraient.

Cette année, les nains des Tours Grises étaient de nouveau venus à l'aide des elfes. Les Moredhels ayant quitté le Vercors, les nains avaient pu rapidement quitter leur hivernage dans les

montagnes, ajoutant leurs forces à la défense d'Elvandar. Pour la troisième année consécutive depuis le siège de Crydee, ils avaient aidé les elfes à maintenir les étrangers de l'autre côté du fleuve, amenant avec eux l'homme qui se nommait Tomas.

Calin se leva à l'approche de sa mère, la reine Aglaranna, qui s'assit sur son trône.

— Mon fils, comme je suis heureuse de te revoir.

— Mère, je suis très heureux de te voir moi aussi.

Il s'assit à ses pieds et attendit que les mots lui viennent. Sa mère patienta, sentant qu'il avait le cœur sombre. Finalement, il prit la parole :

— Je suis troublé par Tomas.

— Tout comme moi, avoua la reine, grave et pensive.

— Est-ce pour cela que tu t'absentes quand il vient à la cour ?

— Pour cela... et pour d'autres raisons.

— Comment se peut-il que l'emprise de la magie des Anciens soit toujours aussi forte au bout de tant de siècles ?

Une voix s'éleva derrière le trône.

— C'est donc cela, alors ?

Mère et fils se retournèrent, surpris. Dolgan sortit de l'ombre, allumant sa pipe.

— Les nains des Tours Grises nous espionnent-ils donc, Dolgan ? s'emporta Aglaranna.

Le chef nain ignora le ton mordant de la question.

— Normalement non, madame, mais j'étais sorti faire une promenade — ces petites pièces se remplissent si vite de fumée — et je vous ai entendus par hasard. Je ne voulais pas vous interrompre.

— Quand vous le voulez, vous savez vous déplacer avec une discrétion surprenante, Dolgan, fit remarquer Calin.

Le nain haussa les épaules et souffla un nuage de fumée.

— Les elfes ne sont pas les seuls à avoir le pied léger. Mais nous parlions du gamin. Si ce que vous dites est vrai, c'est effectivement une affaire sérieuse. Si j'avais su, je ne lui aurais jamais laissé prendre ce cadeau.

La reine lui fit un sourire.

— Ce n'est pas votre faute, Dolgan. Vous ne pouviez pas savoir. Je craignais ce qui arrive depuis que Tomas est venu parmi nous en portant l'habit des Anciens. Au début, j'ai cru que la magie des Valherus ne fonctionnerait pas sur lui, car c'était un mortel, mais je me rends compte maintenant qu'il est de moins en moins mortel au fil des ans.

« C'est un malheureux concours de circonstances qui est la cause de tout cela. Sans la magie du dragon, nos tisseurs de sort auraient découvert ce trésor il y a bien longtemps. Nous avons passé des siècles à rechercher et à détruire ces reliques, afin que les Moredhels ne puissent pas les utiliser. Maintenant il est trop tard, car Tomas ne nous laisserait jamais détruire l'armure de son plein gré.

Dolgan tira sur sa pipe.

— Chaque hiver, il ronge son frein dans nos grandes salles et attend le printemps, le temps des combats. Il ne s'intéresse qu'à ça et il reste là, à boire et à regarder la neige sur le pas de la porte, ou à observer des choses que lui seul peut voir. Pendant ce temps, il garde l'armure soigneusement enfermée dans sa chambre et quand il est en campagne, il ne la retire jamais, même pour dormir. Il a changé, mais ce n'est pas normal. Non, il est certain qu'il ne se passerait pas de cette armure de bon cœur.

— Nous pourrions essayer de l'y forcer, convint la reine, mais ce pourrait être mal venu. Quelque chose est en train de naître en lui, qui pourrait sauver mon peuple, et je suis prête à prendre beaucoup de risques pour un tel enjeu.

— Je ne comprends pas, madame, avoua le chef nain.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre moi-même, Dolgan, mais je suis la reine d'un peuple en guerre. Un ennemi terrible ravage nos terres et chaque année, il s'enhardit. La magie des étrangers est puissante, peut-être plus que toutes les autres depuis que celle des Anciens a disparu. Peut-être la magie qui demeure dans le cadeau du dragon sauvera-t-elle mon peuple.

Dolgan secoua la tête.

— Il me paraît étrange qu'un tel pouvoir réside dans une armure de métal. Aglaranna lui sourit.

— Vraiment ? Et que faites-vous du marteau de Tholin que vous portez ? N'est-il pas investi de pouvoirs datant de plusieurs siècles ? Des pouvoirs qui font de vous le nouvel héritier du trône des nains de l'Ouest ?

Dolgan dévisagea la reine.

— Vous connaissez bien nos coutumes, madame. Il ne faut pas que j'oublie que votre apparence de jeune fille masque une sagesse séculaire. (Il balaya sa remarque.) Cela fait bien longtemps que nous n'avons plus de rois à l'Ouest, depuis que Tholin a disparu dans le Mac Mordain Cadal. Nous nous débrouillons aussi bien que ceux de Dorgin, qui obéissent au roi Halfdan. Si jamais mon peuple voulait restaurer le trône, nous nous réunirions pour en discuter après la fin de cette guerre. Mais revenons-en plutôt au gamin.

Aglaranna semblait troublée.

— Peu importe ce qu'il deviendra, car nous pouvons l'aider dans sa transformation. Nos tisseurs de sort y travaillent déjà. Si jamais toute la puissance des Valherus s'éveillait en Tomas sans quelque chose pour la maîtriser, il serait capable de balayer notre magie protectrice comme vous écarteriez une brindille gênante sur votre route. Mais il n'est pas né Ancien. Sa nature est aussi étrangère aux Valherus que leur nature l'était à quiconque. Aidé par nos tisseurs, et grâce à la faculté d'aimer, la pitié, et la compassion qu'il a héritées des hommes, il pourrait résister au pouvoir valheru. S'il y arrive, il pourrait... il pourrait nous rendre de grands services. (Dolgan eut brusquement la certitude que la reine s'apprêtait à dire quelque chose d'autre, mais il se tut et la laissa continuer.) Si jamais le pouvoir de ce Valheru se nourrissait des facultés de haine, de sauvagerie et de cruauté des humains, il deviendrait un être terrifiant. Seul le temps nous dira ce qu'il adviendra d'une telle alliance.

— Les Seigneurs Dragons..., murmura le chef nain. Nos légendes parlent quelquefois de ces Valherus, mais seulement par bribes. J'aimerais en savoir plus, si vous le voulez bien.

La reine regarda au loin.

— Notre savoir, le plus ancien qui soit au monde, parle des Valherus, Dolgan. Il est de nombreuses choses que je dois garder sous silence, des noms de pouvoir, affreux à invoquer,

des faits terribles à se rappeler, mais voici ce que je peux en dire : bien avant que les hommes et les nains n'arrivent dans ce monde, les Valherus régnaient. Ils faisaient partie de ce monde ; issus de sa création, ils disposaient de pouvoirs quasi divins et leurs desseins étaient insondables. Leur nature était chaotique et imprévisible et ils étaient plus puissants que tout. Ils chevauchaient de grands dragons et nul lieu ne leur était inaccessible dans tout l'univers. Ils partaient vers d'autres mondes, pour en ramener ce qui leur plaisait, trésors et connaissances arrachés à d'autres êtres. Ils n'étaient assujettis à nulle autre loi que leur propre volonté et leurs propres désirs. Ils se battaient souvent entre eux, avec la mort pour seule issue. Ils régnaient sur ce monde et nous étions leurs créatures.

« Les Moredhels et nous ne formions qu'une seule race alors et les Valherus nous élevaient comme du bétail. Certains membres des deux races étaient choisis comme... animaux familiers, pour leur beauté... et d'autres qualités. D'autres étaient élevés pour s'occuper des forêts et des champs. Ceux qui vivaient dans les bois devinrent les ancêtres des elfes, tandis que ceux qui restèrent avec les Valherus devinrent les ancêtres des Moredhels.

« Puis vint le temps du changement. Nos maîtres cessèrent leurs guerres intestines pour former une alliance. Pourquoi ? La raison s'est perdue, quoiqu'il soit possible que certains des Moredhels s'en souviennent encore, car ils étaient plus proches de nos maîtres que ne l'étaient les elfes. Nous étions peut-être au courant de leurs desseins alors, mais c'était l'âge des guerres du Chaos et bien des connaissances furent perdues. Cependant, il est une chose que nous savons : tous les serviteurs des Valherus furent libérés et l'on ne revit jamais les Anciens, pas plus les elfes que les Moredhels. Lors des terribles guerres du Chaos, de grandes failles s'ouvrirent dans l'espace et le temps et par ces failles vinrent les gobelins, les hommes et les nains. Seuls quelques-uns des elfes et des Moredhels survécurent ; ceux qui le purent rebâtirent leurs demeures. Les elfes partirent alors en quête de leur propre destinée, tandis que les Moredhels, qui voulaient hériter de la puissance de nos maîtres disparus, retrouvèrent par ruse les vestiges des Valherus,

s'engageant ainsi sur la Voie des Ténèbres. C'est la raison pour laquelle nous sommes si différents, alors que nous étions frères.

« L'ancienne magie a gardé sa puissance. En force et en bravoure, Tomas saurait vaincre les plus grands héros. Il a pris cette magie sans le savoir et peut-être cela permettra-t-il de changer les choses. L'ancienne magie a transformé les Moredhels pour en faire les créatures de la confrérie de la Voie des Ténèbres, parce que ce pouvoir, ils le désiraient de toute la noirceur de leur âme. Tomas était un enfant au cœur bon et noble, l'âme innocente de tout mal. Avec de la chance, il finira par maîtriser le côté noir de la magie.

Dolgan se gratta le crâne.

— C'est sacrement risqué, d'après ce que vous dites. C'est vrai, il m'inquiétait, ce gamin, mais je n'avais jamais vraiment pensé à ce que ça finirait par donner. Vous le savez mieux que moi, mais j'espère qu'on ne va pas finir par regretter de l'avoir laissé garder cette armure.

La reine descendit de son trône.

— J'espère aussi que nous n'aurons pas à le regretter, Dolgan. Ici, en Elvandar, l'ancienne magie est moins forte et Tomas a le cœur plus léger. Peut-être est-ce un signe que nous sommes dans le vrai en accompagnant les changements plutôt qu'en nous y opposant.

Dolgan s'inclina courtoisement.

— Je m'en remets à votre sagesse, madame. Et je prie pour que vous ayez raison.

La reine leur souhaita une bonne nuit et partit. Restés seuls, Calin s'adressa au nain :

— Je prie aussi pour que la reine ma mère parle avec sagesse, sans que d'autres sentiments ne brouillent son jugement.

— Je saisis mal le sens de vos paroles, prince elfe. Calin baissa les yeux sur le personnage courtaud.

— Ne vous faites pas passer pour plus bête que vous l'êtes avec moi, Dolgan. Votre sagesse est connue de tous et tenue en haute estime. Vous le voyez aussi bien que moi. Entre ma mère et Tomas, quelque chose est en train de se passer.

Dolgan soupira, la brise fraîche souffla la fumée de sa pipe.

— Oui, Calin, je l’ai vu moi aussi. Un regard, pas plus, mais c’est suffisant.

— Elle regarde Tomas comme elle regardait autrefois le roi mon père, bien qu’elle refuse de se l’avouer à elle-même.

— Et il y a également quelque chose en Tomas, ajouta le nain en observant les réactions du prince, bien que ce soit moins tendre que ce que ressent votre dame. Malgré tout, il maîtrise bien ce sentiment.

— Faites attention à votre ami, Dolgan. S’il se déclare à la reine, il risque de s’attirer des ennuis.

— Vous l’aimez donc si peu, Calin ?

Le prince regarda le nain d’un air pensif.

— Non, Dolgan. Ce n’est pas que je ne l’aime pas. Je le crains et c’est bien suffisant. (Calin se tut un moment.) Nous ne plierons jamais plus le genou devant un autre maître, nous qui vivons en Elvandar. Si jamais les espoirs de ma mère pour Tomas se révélaient erronés, il nous faudrait en passer par un jugement.

Dolgan secoua lentement la tête.

— Ce jour serait bien triste, Calin.

— C’est sûr, Dolgan.

Calin sortit du cercle du conseil, passa à côté du trône de sa mère et laissa le nain seul. Dolgan regarda au-dehors les lumières féeriques d’Elvandar, priant pour que les espoirs de la reine ne soient pas sans fondement.

Les vents hurlaient dans la plaine. Ashen-Shugar était solidement assis sur les larges épaules de Shuruga. Les pensées du grand dragon d’or parvinrent à son maître.

— *Nous partons à la chasse ?*

On sentait la faim dans l’esprit du dragon.

— Non, nous attendons.

Le seigneur du Nid d’Aigle attendait en regardant le flot de Moredhels se diriger vers la cité en construction. Ils étaient des centaines à pousser d’énormes blocs de pierre tirés de carrières à l’autre bout du monde, pour les amener vers la Cité des plaines. Nombre d’entre eux étaient morts et bien d’autres mourraient encore, mais cela n’avait aucune importance. *Ou*

est-ce que cela en a ? Ashen-Shugar se sentit troublé par cette pensée nouvelle et étrange.

Un rugissement retentit dans le ciel. Un autre grand dragon descendait en spirale, un noir magnifique qui appelait au combat. Shuruga leva la tête et barrit en réponse.

— *Nous allons nous battre ?* demanda-t-il à son maître.

— Non.

Ashen-Shugar sentit du désappointement chez sa monture, mais décida d'en faire abstraction. Il regarda l'autre dragon se poser gracieusement sur le sol à courte distance et replier ses ailes puissantes dans son dos. Ses écailles noires réfléchissaient la lumière scintillante comme de l'ébène polie. Le cavalier du dragon leva la main et le salua.

Ashen-Shugar lui rendit son salut et l'autre dragon s'approcha prudemment. Shuruga siffla et Ashen-Shugar donna un coup de poing à sa bête d'un air absent. Shuruga retomba dans le silence.

— Le seigneur du Nid d'Aigle nous rejoindrait-il enfin ? demanda le nouvel arrivant, Draken-Korin, le seigneur des Tigres. Son armure noire rayée d'orange étincela quand il descendit de son dragon.

Par courtoisie, Ashen-Shugar descendit aussi, sans que sa main s'écartât beaucoup de la poignée blanche de son épée d'or. Bien que les temps fussent en train de changer, les Valherus ne connaissaient pas la confiance. Naguère, ils se seraient simplement battus, mais pour l'instant, le besoin d'informations était plus pressant.

— Non, je ne fais qu'observer, répondit Ashen-Shugar.

Draken-Korin observa le seigneur du Nid d'Aigle, ses yeux bleu pâle ne révélant aucune émotion.

— Tu es le seul à ne pas avoir accepté, Ashen-Shugar.

— Me joindre à vous pour piller le cosmos est une chose, Draken-Korin. Ce... ce plan que tu as est une folie.

— Quelle folie ? J'ignore de quoi tu parles. Nous sommes. Nous faisons. Que te faut-il de plus ?

— Ce n'est pas dans nos manières.

— Ce n'est pas non plus dans nos manières d'en laisser d'autres nous tenir tête. Ces nouveaux êtres, ils s'opposent à nous.

Ashen-Shugar leva les yeux au ciel.

— Oui, en effet. Mais ils ne sont pas comme les autres. Eux aussi sont issus du monde primordial, tout comme nous.

— Quelle importance ? Combien d'entre nous as-tu tués ? Le sang de combien des nôtres a-t-il passé tes lèvres ? Quiconque s'oppose à toi doit mourir, ou te tuer. C'est tout.

— Et ceux que nous laissons derrière, les Moredhels et les elfes ?

— Quoi ? Ils ne sont rien.

— Ils sont à nous.

— Tu es devenu bizarre, à force de vivre sous tes montagnes, Ashen-Shugar. Ce sont nos serviteurs. Ce n'est pas comme s'ils avaient un vrai pouvoir. Ils existent pour notre plaisir, rien de plus. Qu'est-ce qui t'ennuie ?

— Je ne sais pas. Il y a quelque chose...

— Tomas.

Pendant un instant, le jeune homme exista en deux endroits. Il se secoua et ses visions se dissipèrent. Tournant la tête, il vit Galain tapi dans les buissons à côté de lui. Une troupe d'elfes et de nains attendait à quelque distance de là. Le jeune cousin du prince Calin montra le campement tsurani de l'autre côté du fleuve. Tomas suivit le geste de son compagnon, aperçut les soldats étrangers près de leurs feux de camp et sourit.

— Ils restent bien sagement chez eux, murmura-t-il. Galain acquiesça.

— Nous leur avons fait assez de mal pour qu'ils sentent le besoin de se réchauffer.

Le printemps avait fait monter une brume vespérale sur la forêt, recouvrant d'un linceul le camp des Tsurani. Même les feux de camp semblaient briller moins fort. Tomas observa de nouveau le camp.

— J'en vois trente, et je sais qu'il y en a trente de plus dans chaque camp à l'est et à l'ouest.

Galain ne dit rien, attendant les ordres de son compagnon. Bien que Calin fût chef de guerre d'Elvandar, Tomas avait pris le commandement de l'armée coalisée des elfes et des nains. Il n'y avait pas eu clairement de passation de pouvoir, mais lentement, alors même qu'il mûrissait, ses qualités de chef s'étaient affirmées. Au combat, il lui suffisait de crier que l'on fasse quelque chose pour que les elfes et les nains s'empressent d'obéir. Au début, c'était parce que ses ordres semblaient logiques et évidents, mais la situation avait fini par être acceptée et maintenant ils obéissaient parce que c'était Tomas qui commandait.

Ce dernier fit signe à Galain de le suivre et s'écarta de la rive, jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue du camp tsurani, rejoignant ceux qui attendaient plus loin, dissimulés parmi les arbres. Dolgan regarda le jeune homme qu'était devenu le garçon qu'il avait sauvé des mines du Mac Mordain Cadal.

Tomas mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-quinze, ce qui lui donnait la même taille qu'un elfe. Il se déplaçait avec une parfaite assurance, comme un puissant guerrier. En six ans de vie avec les nains, il était devenu un homme... et plus encore. Dolgan regarda Tomas inspecter les hommes rassemblés devant lui et se dit qu'à présent, l'humain aurait été capable de parcourir les mines des Tours Grises sans aucune crainte.

— Les autres éclaireurs sont-ils revenus ?

Dolgan opina, montrant des silhouettes qui approchaient. Trois elfes et trois nains arrivèrent.

— Vous avez vu des Robes Noires ?

Quand les éclaireurs firent signe que non, l'homme vêtu de blanc et d'or fronça les sourcils.

— Il serait bon que nous en capturions un pour le ramener en Elvandar. Leur dernière attaque a été plus poussée que les autres. Je donnerais cher pour savoir quelles sont les limites de leurs pouvoirs.

Dolgan sortit sa pipe, estimant qu'ils étaient assez loin du fleuve pour qu'on ne la voie pas.

— Les Tsurani veillent sur les Robes Noires comme un dragon sur son trésor, commenta-t-il en l'allumant.

Tomas éclata de rire et le chef nain retrouva un instant le garçon qu'il avait connu.

— Ouais, et il faut un nain plein de courage pour piller la caverne d'un dragon.

— S'ils suivent la même stratégie que ces trois dernières années, ils en ont probablement fini avec nous pour la saison, intervint Galain. Il est bien possible que nous ne voyions pas d'autres Robes Noires avant le printemps prochain.

Tomas devint pensif, ses yeux pâles semblant brûler d'un feu intérieur.

— Leur stratégie... leur stratégie, c'est prendre, tenir, puis prendre encore. Nous les avons sciemment laissés faire comme ils voulaient, tant qu'ils ne traversaient pas le fleuve. Il est temps de changer cela. Si nous les dérangeons suffisamment, nous pourrions même avoir l'opportunité de capturer l'une de ces Robes Noires.

Dolgan secoua la tête devant le risque implicite que comportait la suggestion de Tomas. Avec un sourire, ce dernier ajouta :

— De plus, si nous ne pouvons relâcher leur emprise sur le fleuve un certain temps, les nains et moi serons forcés de passer l'hiver ici, car maintenant les étrangers tiennent une bonne partie du Vercors.

Galain regarda son ami. Tomas devenait de plus en plus elfique d'année en année et Galain était sensible à l'humour sombre qui transparaissait souvent dans ses paroles. Il savait que Tomas apprécierait de rester auprès de la reine. Et malgré ses inquiétudes à l'égard de la magie de son ami, il avait fini par apprécier l'homme qu'il était devenu.

— Comment doit-on s'y prendre ?

— Envoyez des archers de l'autre côté des camps qui se trouvent à l'est et à l'ouest. Lorsque j'imiterai le cri d'une oie cendrée, qu'ils tirent, mais à l'opposé de notre position par rapport à eux, comme si l'attaque arrivait de leur gauche et de leur droite. (Il eut un sourire froid.) Cela devrait isoler ce campement assez longtemps pour que nous fassions couler beaucoup de sang.

Galain acquiesça et envoya dix archers en direction de chaque camp. Les autres se préparèrent à attaquer. Après avoir laissé passer un peu de temps, Tomas mit les mains en coupe autour de ses lèvres et imita le cri d'une oie sauvage. Quelques instants plus tard, il entendit des cris sur l'autre rive, à l'est et à l'ouest de leur position. Les soldats du camp tsurani se levèrent et regardèrent des deux côtés, plusieurs d'entre eux s'approchant au bord de l'eau pour scruter les ténèbres de la forêt. Tomas leva la main puis l'abattit comme une faux.

Alors une pluie de flèches elfes traversa la rivière et les soldats tsurani plongèrent derrière leurs boucliers. Avant qu'ils ne puissent se remettre du premier choc, Tomas se lança à l'assaut avec les nains en traversant le banc de sable qui servait de gué. Une autre volée de flèches leur passa au-dessus de la tête, puis les elfes remirent leurs arcs à l'épaule, tirèrent l'épée et suivirent les nains, à l'exception d'une douzaine d'entre eux qui restèrent pour les couvrir en cas de retraite.

Tomas fut le premier à prendre pied sur l'autre rive et abattit un Tsurani qui l'attendait là. Puis il s'enfonça immédiatement dans les rangs ennemis pour y semer la mort, son épée d'or éclaboussée de sang tsurani. Les cris des blessés et des mourants s'élevaient dans la fraîcheur de la nuit.

Dolgan tua un garde et n'en trouva pas d'autres face à lui. Il se retourna et aperçut Galain à côté du corps d'un Tsurani. Le nain suivit le regard de l'elfe et vit Tomas penché sur un soldat ennemi blessé au crâne, dégoulinant de sang, un bras levé pour demander grâce. Un masque de rage inhumaine était comme plaqué sur le visage de Tomas. Avec un cri terrible, d'une voix dure et cruelle, il abattit son épée d'or et prit la vie du Tsurani. Puis il se retourna brusquement, cherchant de nouveaux adversaires. Comme il n'en trouvait pas d'autres, il sembla perdre conscience un instant, puis ses yeux s'éclaircirent.

Galain entendit un nain crier :

— Ils arrivent !

Des cris fusèrent des autres camps tsurani qui, ayant découvert la ruse, s'approchaient rapidement du véritable lieu des combats.

Sans un mot, le groupe de Tomas retraversa le fleuve. Ils atteignirent l'autre rive au moment où les archers tsurani commençaient à leur tirer dessus, immédiatement contrés par les elfes de l'autre côté. Le groupe d'attaque se replia prestement sous le couvert des arbres, jusqu'à ce qu'il se trouve à bonne distance, en sécurité.

Quand ils s'arrêtèrent, les elfes et les nains s'assirent pour reprendre leur souffle et dissiper l'excitation du combat qui courait encore dans leurs veines.

— Nous nous sommes bien débrouillés, déclara Galain en regardant Tomas. Pas un mort, quelques blessés seulement et trente morts chez les étrangers.

L'humain ne sourit pas, mais sembla pensif un moment, comme à l'écoute d'un autre son. Puis il se tourna vers Galain, comme s'il saisissait enfin les mots de l'elfe.

— Oui, nous nous sommes bien débrouillés, mais il va falloir frapper encore, demain et après-demain et encore le jour suivant, jusqu'à ce qu'ils réagissent.

Chaque nuit, ils retraversèrent le fleuve. Ils attaquaient un camp puis, la nuit suivante, frappaient à des kilomètres de là. Ils laissaient passer une nuit sans attaquer, avant de lancer un raid sur le même camp trois nuits de suite. Parfois, une unique flèche frappait un garde depuis l'autre rive, puis rien, tandis que ses compagnons attendaient une attaque qui ne venait jamais. Une fois, les elfes et les nains attaquèrent les lignes tsurani à l'aube, alors que les défenseurs pensaient qu'il n'y aurait pas d'attaque. Ils passèrent un campement, s'enfoncèrent sur des kilomètres dans la forêt, prirent un convoi de ravitaillement, massacrant même les étranges bêtes à six pattes qui tiraient les chariots. Ils menèrent cinq combats différents lors de ce raid et perdirent deux nains et trois elfes.

À présent, Tomas et sa bande — plus de trois cents elfes et nains — attendaient des nouvelles des autres camps. Ils mangeaient un ragoût de gibier, accompagné de mousses, de racines et de tubercules.

Un messenger rejoignit Tomas et Galain.

— Un message de l'armée royale.

Derrière lui, une silhouette grise s'approchait du feu de camp. Tomas et Galain se levèrent.

— Salut à toi, Léon le Long du Natal, déclara l'elfe.

— Salut à toi, Galain, répondit le ranger à la peau noire.

Un elfe apporta du pain et un bol de ragoût fumant aux deux arrivants.

— Quelles nouvelles du duc ? demanda Tomas quand ils se furent assis.

— Messire Borric vous envoie ses salutations, répondit le ranger entre deux bouchées. Les choses vont mal. Comme de la mousse sur un arbre, les Tsurani avancent lentement vers l'est. Ils gagnent quelques mètres, puis ils s'installent, sans se presser. Le duc pense qu'ils cherchent à atteindre la côte pour l'année prochaine, afin d'isoler les Cités libres du Nord. Puis ils tenteront peut-être une attaque sur Zûn ou LaMut. Qui pourrait le dire ?

— Des nouvelles de Crydee ? s'enquit Tomas.

— Des pigeons sont arrivés juste avant mon départ. Le prince Arutha tient bon contre les Tsurani, qui sont aussi mal lotis qu'ici. Mais ils s'enfoncent vers le sud par le Vercors. (Il regarda les nains et Tomas.) C'est étonnant que vous ayez réussi à arriver en Elvandar.

Dolgan tira sur sa pipe.

— Le voyage a été long. Nous avons dû faire vite et discrètement. Il est peu probable que nous puissions rentrer dans nos montagnes maintenant que les envahisseurs sont sur le pied de guerre. Une fois en place, ils détestent céder du terrain.

Tomas faisait les cent pas devant le feu.

— Comment avez-vous évité leurs sentinelles ?

— Vos raids ont créé beaucoup de confusion dans leurs rangs. Des hommes qui se battaient contre les armées de l'Ouest ont été déplacés pour aller vers le fleuve. J'ai tout simplement suivi l'un de ces groupes. Il m'a suffi de me glisser entre leurs lignes quand ils se sont repliés, puis j'ai traversé le fleuve.

— Les renforts sont-ils nombreux ? demanda Calin. Léon haussa les épaules.

— J'ai vu six compagnies mais il doit y en avoir d'autres. Ils avaient estimé la taille d'une compagnie tsurani à vingt escouades de trente hommes. Tomas applaudit de ses mains gantées.

— S'ils ramènent trois mille hommes, c'est qu'ils ont l'intention de lancer un nouvel assaut de notre côté du fleuve. Ils doivent vouloir nous renvoyer dans la forêt pour nous empêcher de harceler leurs positions. (Il vint se placer juste en face du ranger.) Est-ce qu'il y a des Robes Noires avec eux ?

— De temps en temps, j'en ai aperçu une avec la compagnie que je suivais. Tomas applaudit de nouveau.

— Cette fois, ils viennent en force. Prévenez les autres camps. Dans deux jours, l'armée d'Elvandar devra être rassemblée à la cour royale, à l'exception des éclaireurs et des messagers qui surveilleront les étrangers.

Sans bruit, des messagers s'écartèrent du feu et coururent prévenir les autres bandes d'elfes disséminées le long du fleuve Crydee.

Ashen-Shugar était assis sur son trône, oublieux des danseurs. Les femelles moredhels avaient été choisies pour leur grâce et leur beauté, mais leur sensualité le laissait indifférent. Son esprit cherchait au loin les signes de la bataille à venir. En lui se passait quelque chose d'étrange ; une sensation inconnue de vide le rongait.

— *Cela s'appelle la tristesse*, dit la voix dans son esprit.

Qui es-tu, toi qui viens me voir dans ma solitude ? pensa Ashen-Shugar.

— *Je suis ce que tu deviens. Tout ceci n'est qu'un rêve, un souvenir.* Ashen-Shugar tira son épée et se leva de son trône, hurlant de rage.

Instantanément, les musiciens cessèrent de jouer. Les danseurs, les serviteurs et les musiciens se jetèrent au sol, se prosternant devant leur maître.

— J'existe ! Ceci n'est pas un rêve !

— *Tu n'es qu'un souvenir du passé*, rétorqua la voix. *Nous sommes en train de devenir une seule et même personne.*

Ashen-Shugar leva son épée, puis l'abattit. La tête d'un serviteur tremblant roula sur le sol. Son maître s'agenouilla et mit ses mains sous la fontaine de sang. Portant ses doigts à ses lèvres, il goûta la saveur salée et cria :

— N'est-ce donc pas le goût de la vie !

— *C'est une illusion. Tout est fini.*

— Je ressens des choses étranges, un malaise qui me fait... qui me fait... il n'y a pas de mot pour cela.

— *C'est la peur.*

Ashen-Shugar abattit de nouveau son épée et une jeune danseuse mourut.

— Ces choses savent ce que c'est que la peur. Quel rapport la peur peut-elle avoir avec moi ?

— *Tu as peur. Toutes les créatures craignent les changements, même les dieux.*

— Qui es-tu ? demanda le Valheru dans le silence de son esprit.

— *Je suis toi. Je suis ce que tu vas devenir, mais aussi ce que tu étais. Je suis Tomas.*

Un cri monta, sortant Tomas de sa rêverie. Il se leva et quitta sa petite chambre, puis il emprunta un pont de branchages pour se rendre à la cour royale. Depuis une rambarde, il distingua les silhouettes indistinctes des centaines de nains qui campaient au pied d'Elvandar. Il resta un long moment à regarder les feux de camp en contrebas. Toutes les heures, des centaines d'elfes et de guerriers nains venaient rejoindre l'armée qu'il commandait. Demain, il tiendrait conseil avec Calin, Tathar, Dolgan et d'autres encore, et il leur dévoilerait ses plans pour faire face à l'assaut à venir.

Six années de guerre avaient fourni à Tomas un étrange contrepoint aux rêves qui troublaient encore son sommeil. Quand il était pris par la rage du combat, il entraînait dans les songes d'un autre. Loin de la forêt des elfes, il lui était beaucoup plus difficile de résister à l'appel de ces rêves. Il n'avait plus peur de ces visions comme avant mais il était plus qu'humain à cause des songes d'un être mort depuis longtemps. Des pouvoirs sommeillaient en lui, des pouvoirs dont il savait user et qui

faisaient désormais partie de lui, comme ils avaient fait partie de celui qui avait porté le blanc et l'or. Il savait qu'il ne redeviendrait jamais Tomas de Crydee, mais que devenait-il ?

Un bruit de pas étouffé se fit entendre derrière lui.

— Bonsoir, madame, déclara-t-il sans se retourner.

La reine des elfes vint se placer à côté de lui, l'expression de son visage soigneusement neutre.

— Voilà maintenant que vous possédez les sens des elfes, lui dit-elle dans sa propre langue.

— Il semblerait, Lune-Qui-Brille, répondit-il dans la même langue, en utilisant l'ancienne traduction de son nom.

Il se retourna pour lui faire face et vit de l'étonnement dans ses yeux. Elle toucha doucement son visage.

— Est-ce bien le garçon qui était si embarrassé dans la chambre du conseil ducal à l'idée de parler devant la reine des elfes, est-ce bien lui qui parle maintenant la vraie langue comme si c'était sa langue maternelle ?

Il écarta sa main avec douceur.

— Je suis ce que je suis, ce que vous voyez.

Sa voix était ferme, autoritaire. Aglaranna scruta son visage et retint un frisson en y découvrant quelque chose d'effrayant.

— Mais que vois-je, Tomas ?

— Pourquoi m'évitez-vous, madame ? demanda-t-il en ignorant sa question.

— Ce qui se passe entre nous ne devrait pas être, répondit-elle délicatement. Cela a commencé dès l'instant où vous êtes arrivé chez nous, Tomas.

Non sans une pointe d'amusement, il rétorqua : ,

— Avant cela, madame, dès le moment où j'ai posé les yeux sur vous. (Il se pencha vers elle.) Et pourquoi cela ne devrait-il pas arriver ? Qui pourrait mieux se tenir à vos côtés ?

Elle s'écarta de lui, perdant contrôle un bref instant. Il vit alors une chose que bien peu avaient vu : la reine des elfes confuse et incertaine, doutant de sa propre sagesse.

— Vous êtes un homme avant tout. Malgré les pouvoirs qui vous ont été octroyés, vous vivrez une vie d'homme. Je régnerai jusqu'à ce que mon esprit fasse le voyage jusqu'aux îles Bénies

et retrouve mon seigneur, qui l'a déjà accompli. Puis Calin régnera, car il est fils de roi. Il en est ainsi dans mon peuple.

Tomas l'attrapa et l'obligea à lui faire face.

— Il n'en a pas toujours été ainsi.

Les yeux d'Aglaranna étincelèrent de peur.

— Non, nous n'avons pas toujours été un peuple libre.

Elle sentait son impatience, mais elle le vit aussi lutter contre. Il força sa voix à rester calme :

— Ainsi vous ne ressentez rien ? Elle recula d'un pas.

— Je mentirais si je disais cela. Mais c'est une étrange attirance, quelque chose qui m'emplit d'incertitude et d'une certaine crainte. Si vous devenez Valheru plus encore, plus que l'homme ne saurait le maîtriser, vous ne serez plus le bienvenu ici. Nous ne permettrons pas que reviennent les Anciens.

Tomas éclata de rire, amusé et amer à la fois.

— Quand je vous ai vue, lorsque j'étais adolescent, je vous ai désirée comme un adolescent. Maintenant je suis un homme et je vous désire comme le ferait un homme. Est-ce ce pouvoir qui me donne l'audace d'aller vous chercher, qui me donne les moyens de le faire, est-ce ce pouvoir qui va aussi nous séparer ?

Aglaranna porta la main à ses joues.

— Je ne sais. La famille royale n'a jamais changé même si d'autres se sont liés à des humains. Je ne veux pas connaître la tristesse de vous voir vieux et grisonnant en restant moi-même telle que je suis.

Les yeux de Tomas étincelèrent et sa voix se fit plus dure.

— Cela n'arrivera jamais, dame. Je vivrai mille ans dans ces forêts. Je n'en doute pas un seul instant. Mais je ne vous dérangerai plus... tant que nous n'aurons pas réglé d'autres affaires. C'est le destin qui veut que cela arrive, Aglaranna. Vous finirez par le comprendre.

Elle resta là, la main sur la bouche, les yeux humides. Il s'éloigna, la laissant seule dans sa cour pour réfléchir à ses paroles. Pour la première fois depuis la mort de son seigneur et roi, Aglaranna était déchirée entre la peur et le désir.

Tomas se retourna à un cri venant de la lisière des arbres. Un elfe sortait des bois, suivi par un homme vêtu d'une robe

simple. Tomas coupa court à sa conversation avec Calin et Dolgan ; ensemble, ils coururent tous les trois à la suite de l'homme que l'on guidait vers la cour de la reine. Celle-ci était assise sur son trône, les sages installés sur des bancs de chaque côté. Tathar se tenait à côté d'Aglaranna.

L'étranger s'approcha du trône et s'inclina légèrement. Tathar jeta un regard à la sentinelle qui l'avait escorté et qui semblait perplexe.

— Mes hommages, madame, dit l'homme vêtu de brun, dans un elfe impeccable.

— Vous avez de l'audace, pour venir ainsi chez nous, étranger, répondit la reine dans la langue du royaume.

L'homme sourit, appuyé sur son bâton.

— Malgré tout, j'ai pris le temps de chercher un guide car je n'aurais pas voulu entrer en Elvandar sans y avoir été invité.

— J'ai l'impression que votre guide n'a pas eu trop le choix, répliqua Tathar.

— Il y a toujours un choix, même si on ne le voit pas nécessairement. Tomas s'avança.

— Que venez-vous faire ici ?

Se tournant au son de la voix, l'étranger sourit.

— Ah ! Celui-Qui-Porte-Le-Cadeau-Du-Dragon. Heureux de vous rencontrer, Tomas de Crydee.

L'intéressé recula d'un pas. Les yeux de l'homme irradiaient de pouvoir et ses manières tranquilles cachaient une force presque palpable pour Tomas.

— Qui êtes-vous ?

— j'ai de nombreux noms, mais ici on m'appelle Macros le Noir. (À l'aide de son bâton, il traça un arc de cercle en désignant l'assistance.) Je suis venu, car vous vous êtes lancés dans un plan courageux. (Finalement, il pointa son bâton sur Tomas, puis le reposa et s'appuya de nouveau dessus.) Mais ce plan pour capturer une Robe Noire n'amènera rien d'autre que la destruction d'Elvandar si je ne vous aide pas. Un jour, ajouta-t-il avec un petit sourire, vous aurez une Robe Noire à vos côtés, mais pas maintenant.

Il y avait comme de l'ironie dans sa voix. Aglaranna se leva, les épaules en arrière, et regarda l'étranger droit dans les yeux.

— Vous savez beaucoup de choses.

Macros inclina légèrement la tête.

— Oui, je sais beaucoup de choses, bien plus qu'il le faudrait pour que je me sente à l'aise, parfois.

Il passa à côté d'elle et mit une main sur l'épaule de Tomas, il le guida vers un siège près de l'endroit où se tenait la reine et le força à s'asseoir d'une légère pression sur son épaule. Puis il prit un siège à côté de lui et laissa reposer son bâton dans le creux de son cou.

— Les Tsurani viendront aux premières lueurs de l'aube et fondront droit sur Elvandar, annonça-t-il en regardant la reine.

— Comment le savez-vous ? demanda Tathar en venant se placer devant lui. Macros sourit de nouveau.

— Vous ne vous souvenez pas de la fois où j'ai tenu conseil avec votre père ? Le conseiller recula, les yeux écarquillés.

— Vous...

— Oui, c'est bien moi, même si je ne porte plus le même nom qu'à l'époque. Tathar semblait troublé.

— Cela fait si longtemps. Je ne l'aurais jamais cru possible.

— Bien des choses sont possibles, répliqua Macros en regardant la reine et Tomas avec insistance.

Aglaranna s'assit lentement, pour cacher sa gêne.

— Vous êtes le Sorcier ? Macros acquiesça.

— C'est ainsi que l'on m'appelle, quoique cette histoire soit trop longue pour l'évoquer ici. M'écouteriez-vous ?

Tathar fit un signe de tête à la reine.

— Il y a bien longtemps, il est venu à notre aide. Je ne comprends pas comment il peut être le même homme, mais à l'époque, ce fut un bon ami de votre père et du mien. Nous pouvons lui faire confiance.

— Que nous conseillez-vous, alors ? demanda Aglaranna.

— Les mages tsurani ont repéré vos sentinelles et savent où elles se cachent. Ils viendront aux premières lueurs et passeront le fleuve en deux vagues, comme les cornes d'un taureau. Quand vous les affronterez, une vague de créatures appelées Cho-ja passera au centre, là où vous serez les plus faibles. Ils ne les ont pas encore utilisées contre vous, mais les nains pourront vous dire comme elles se battent bien.

Dolgan s'avança.

— En effet, madame. Ce sont des créatures terribles, qui se battent dans le noir aussi bien que mon propre peuple. Je les croyais confinées aux mines.

— C'était le cas, jusqu'aux raids, lui apprit Macros. Ils en ont amené toute une armée, qui s'apprête à traverser le fleuve, hors de vue de vos éclaireurs. Ils vont venir en nombre. Les Tsurani se fatiguent de vos attaques et veulent mettre fin aux combats le long du fleuve. Leurs mages ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour découvrir les secrets d'Elvandar ; maintenant ils savent que si le cœur sacré des forêts elfiques tombait, les elfes ne seraient plus de grands adversaires.

— Alors nous allons les retenir et nous défendre au centre, déclara Tomas. Macros ne dit rien pendant un moment, comme s'il se remémorait quelque chose.

— C'est un début, mais leurs mages viendront avec eux, car ils désirent vraiment en finir. Leur magie permettra à leurs guerriers de passer dans les forêts sans crainte des pouvoirs de vos tisseurs de sort. Ils vont venir ici.

— Nous les combattons donc ici et tiendrons jusqu'à la fin, conclut Aglaranna.

Macros acquiesça.

— Bien dit, madame, mais vous allez avoir besoin de mon aide. Dolgan regarda le sorcier.

— Qu'est-ce qu'un homme seul peut faire ? Macros se leva.

— Beaucoup. Au matin, vous verrez. N'ayez crainte, Dolgan, la bataille sera rude et beaucoup d'entre vous rejoindront les îles Bénies, mais si vous tenez bon, nous vaincrons.

— Vous parlez comme quelqu'un qui aurait déjà vu tout ce qui va arriver, lui fit remarquer Tomas.

Macros sourit et ses yeux parurent exprimer cent choses et rien à la fois.

— En effet, Tomas, je parle ainsi. (Il se tourna vers les autres et leur dit, en décrivant un grand mouvement avec son bâton :) Préparez-vous. Je serai avec vous. (Il s'adressa à la reine :) J'aimerais me reposer. Puis-je disposer d'une pièce ?

La reine se tourna vers l'elfe qui avait amené Macros au conseil.

— Emmenez-le dans une chambre et donnez-lui tout ce qu'il voudra.

Le sorcier s'inclina et suivit son guide. Les autres restèrent là en silence, jusqu'à ce que Tomas intervienne.

— Préparons-nous.

La nuit fit place à l'aube et la reine restait seule sur son trône. Durant toutes ses années de règne, elle n'avait jamais dû faire face à de tels événements. Des centaines d'images passaient devant ses yeux, venant d'aussi loin que sa jeunesse et d'aussi près que les dernières nuits.

— Vous recherchez des réponses dans le passé, dame ?

Aglaranna se retourna et vit le sorcier derrière elle, appuyé sur son bâton. Il s'approcha pour se placer à côté d'elle.

— Vous lisez donc dans mon esprit, Sorcier ?

— Non, madame, répondit Macros avec un sourire et un geste de la main. Mais je sais et je vois bien des choses. Votre cœur est lourd et vous ruminez de sombres pensées.

— Savez-vous pourquoi ? Macros rit tout bas.

— Indubitablement. Mais j'aimerais vous entretenir de ces choses.

— Pourquoi, Sorcier ? Quel rôle jouez-vous dans tout cela ? Macros tourna les yeux vers les lumières d'Elvandar.

— Juste un rôle, comme tant d'autres le font.

— Mais vous connaissez le vôtre à la perfection.

— C'est vrai. Certains peuvent voir ce qui pour les autres est invisible. Tel est mon destin.

— Pourquoi êtes-vous là ?

— Parce que c'est nécessaire. Sans moi, Elvandar risquerait de tomber et il ne le faut pas. C'est ainsi que sont les choses, et je dois y jouer mon rôle.

— Resterez-vous si nous gagnons ?

— Non, j'ai d'autres lâches. Mais je reviendrai, quand vous serez menacés à nouveau.

— Quand ?

— Cela, je ne peux vous le dire.

— Bientôt ?

— Ce sera bien assez tôt, et pourtant trop tôt encore.

— Vous parlez par énigmes.

Macros eut un sourire triste et amer.

— La vie est une énigme, qui repose entre les mains des dieux. Leur volonté doit être faite et de nombreux mortels verront leur vie changée.

— Tomas ?

Aglaranna plongea son regard dans les yeux noirs du sorcier.

— Lui, cela se voit, mais l'existence de tous ceux qui vivent ces événements va changer. ..

— Qu'est-ce qu'il est ?

— Que voudriez-vous qu'il soit ?

La reine des elfes se trouva incapable de répondre. Macros posa doucement une main sur son épaule. Elle sentit le calme l'envahir et s'entendit dire :

— Je voudrais que cela ne gêne pas mon peuple, mais sa simple vue m'emplit de désir. J'ai envie d'un homme... un homme qui ait sa... puissance. Tomas ressemble plus à mon seigneur perdu qu'il ne l'imaginera jamais. Mais je le crains, car quand j'aurai prononcé les vœux, quand je l'aurai placé au-dessus de moi, je perdrai le droit de régner. Croyez-vous que les Anciens accepteraient cela ? Mon peuple n'acceptera jamais de subir à nouveau le joug des Valherus.

Le sorcier resta silencieux un moment avant de répondre :

— Malgré toute ma puissance, il est des choses qui me restent inconnues. Mais sachez ceci : cette histoire est empreinte d'une magie bien au-delà de toute imagination. Je ne saurais l'expliquer, mais elle nous parvient par-delà le temps, plus forte encore que nous le soupçonnons. Car si le Valheru possède en partie Tomas à notre époque, Tomas possède le Valheru à des millénaires de notre temps. Ce jeune homme porte les armes d'Ashen-Shugar, le dernier des Seigneurs Dragons. À l'époque où les guerres du Chaos faisaient rage, lui seul resta en ce monde, car il nourrissait des sentiments totalement étrangers à son espèce.

— Tomas ? Macros sourit.

— N’y réfléchissez pas trop longtemps, madame. Ce genre de paradoxe a tendance à faire tourner la tête. Ashen-Shugar se sentait comme obligé de protéger ce monde.

Aglaranna scruta le visage de Macros sous les lumières scintillantes d’Elvandar.

— Vous en savez plus sur les temps anciens que n’importe qui, Sorcier.

— On m’a... donné beaucoup, madame. (Il regarda par-dessus les cimes des forêts elfiques et énonça, plus pour lui-même que pour la reine :) Les épreuves vont bientôt commencer pour Tomas. Je ne sais pas exactement ce qui va se passer, mais je puis vous en dire un peu. D’une manière ou d’une autre, ce garçon de Crydee, par sa simple humanité et grâce à son amour pour vous et les vôtres, a jusque là réussi à résister au membre le plus puissant de la race mortelle la plus puissante qui ait vécu sur ce monde. Les arts subtils de vos tisseurs de sort l’aident beaucoup à supporter la douleur terrible que lui occasionne ce conflit entre ses deux natures.

Aglaranna jeta un regard dur à Macros.

— Vous savez cela ?

Il éclata d’un rire franc.

— Madame, je ne suis pas dénué de vanité. Je suis déçu que vous puissiez croire que de si beaux sortilèges puissent échapper à mon attention. Ce que vous avez fait est sage et pourra faire pencher la balance du côté de Tomas.

— C’est ce que je m’efforce de croire, avoua tranquillement la reine, lorsque je vois en Tomas un seigneur qui vaut le roi de ma jeunesse, l’époux qui me fut arraché bien trop tôt. Se pourrait-il que cela soit vrai ?

— S’il survit à l’épreuve. Il se pourrait que le conflit entraîne à la fois la mort de Tomas et celle d’Ashen-Shugar. Mais si Tomas survit, il pourrait devenir ce que vous espérez secrètement. Maintenant, je vais vous dire une chose que seuls les dieux et moi savons. Je connais bien des choses qui restent à venir, même si beaucoup me restent encore obscures. Mais voici ce que je sais : à vos côtés, Tomas pourrait apprendre à régner avec sagesse et, quand la sagesse aura remplacé sa jeunesse, il pourrait devenir le seigneur que vous souhaitez, si son cœur

humain est capable de tempérer son pouvoir. Par contre, s'il était rejeté, il se pourrait qu'un tragique destin frappe le royaume et les peuples libres de l'Ouest.

« Je ne peux voir ce sombre avenir, madame, poursuivit-il comme Aglaranna semblait le supplier du regard. Je ne peux que supposer. Si jamais ses pouvoirs surgissaient dans toute leur noirceur, il deviendrait une puissance terrible qu'il vous faudrait détruire. Ceux qui le voient lorsqu'il est pris par la folie du combat ne voient que l'ombre des ténèbres qui s'agitent en lui. Même si la balance penche en sa faveur et que Tomas garde son humanité, si jamais vous l'écartez d'ici, la colère, la douleur et la haine que peuvent ressentir les humains resurgiront en lui. Je vous le demande : si Tomas était chassé et qu'un jour il dresse au nord la bannière du dragon, qu'arriverait-il ?

La reine était visiblement effrayée, perdant son masque d'impassibilité.

— Les Moredhels se rassembleraient.

— En effet, madame. Non pas en simples bandits, mais en armée. Vingt mille frères de la Voie des Ténèbres et avec eux cent mille gobelins et des compagnies d'hommes à l'âme sombre qui voudraient tirer profit des destructions et de la sauvagerie à venir. Une puissante armée menée par la main d'acier d'un guerrier-né, un général que même votre propre peuple suit sans poser de questions.

— Vous me conseillez de le garder ici ?

— Je ne puis que vous montrer les alternatives. C'est à vous de décider.

La reine de elfes rejeta la tête en arrière, ses cheveux roux ébouriffés, les yeux humides, et contempla Elvandar. Les premières lueurs de l'aube pointaient. Une lumière rosée perçait à travers les arbres, projetant des ombres bleutées. Les oiseaux pépiaient dans les clairières. Aglaranna se retourna vers Macros, pour le remercier de ses conseils, mais il était parti.

Les Tsurani s'avancèrent comme l'avait prédit Macros. Les Cho-ja attaquèrent par le fleuve, après que les deux vagues d'hommes se furent portées sur les flancs. Tomas avait placé des combattants légers, des lignes d'archers avec quelques porteurs

de boucliers en protection, qui reculaient en tirant sur l'armée, pour lui donner une impression de résistance.

Il se tenait quant à lui devant l'armée alliée d'Elvandar et des nains des Tours Grises, mille cinq cents hommes contre les six mille envahisseurs et leurs magiciens. Ils attendaient en silence tandis que l'ennemi approchait et ils entendirent à travers les arbres les cris des soldats tsurani et les hurlements de ceux qui tombaient sous les flèches des elfes. Tomas leva les yeux vers la reine, qui se tenait sur une terrasse au-dessus du champ de bataille à venir, à côté du sorcier.

Soudain, des elfes arrivèrent en courant et l'on put voir les premiers éclats de couleur des armures tsurani entre les arbres. Quand les tireurs eurent rejoint le corps d'armée principale, Tomas leva son épée.

— Attendez, cria une voix au-dessus de leurs têtes.

Le sorcier fit un signe vers la clairière dégagée où accouraient les premiers éléments des forces tsurani. Confrontée à l'armée elfe tout entière, l'avant-garde s'arrêta pour attendre leurs camarades. Les officiers donnèrent l'ordre de reformer les rangs car ils retrouvaient enfin un type de combat qu'ils connaissaient, avec deux armées en terrain dégagé. L'avantage était nettement en leur faveur.

Les Cho-ja attendaient aussi en rangs serrés, attentifs aux ordres de leurs officiers. Tomas était fasciné, car il ne connaissait toujours pas grand-chose de ces créatures et les considérait autant comme des animaux que comme des alliés intelligents des Tsurani.

— Attendez ! cria de nouveau Macros.

Il fit tournoyer son bâton au-dessus de sa tête, décrivant de grands cercles dans les airs. Le calme s'appesantit sur la clairière.

Soudain, un hibou survola la tête de Tomas, filant droit sur les lignes tsurani. Il décrivit plusieurs cercles au-dessus des étrangers, puis il piqua et frappa un soldat au visage. L'homme poussa un hurlement de douleur lorsque les serres se plantèrent dans ses yeux.

Un faucon passa et renouvela l'attaque. Puis un grand freux noir descendit du ciel. Un vol de fauvettes jaillit des arbres

derrière les Tsurani et les frappèrent au visage et aux bras, tout ce qui n'était pas protégé par leur armure. Presque d'un seul coup, l'air s'emplit de bruits d'ailes tandis que toutes sortes d'oiseaux de la forêt s'abattaient sur les Tsurani. Des milliers de volatiles, du plus petit colibri à l'aigle le plus puissant, se jetèrent sur l'armée de l'autre monde. Les hommes hurlaient. Certains brisèrent les rangs et s'enfuirent, en essayant d'éviter les becs vicieux et les griffes qui leur frappaient les yeux, tiraient sur les capes et déchiraient les chairs. Les Cho-ja reculèrent, car bien que leur épaisse peau fût insensible aux coups de bec et de serres, leurs grands yeux à facettes semblables à des pierres précieuses faisaient des cibles faciles pour leurs assaillants emplumés.

Un cri s'éleva de chez les elfes quand les lignes tsurani se dispersèrent en désordre. Tomas lança un ordre et les archers elfes ajoutèrent leurs flèches empennées à la mêlée. Les soldats tsurani tombaient, frappés avant d'avoir pu en découdre avec l'ennemi. Leurs propres archers étaient incapables de répondre, constamment harcelés par des centaines de minuscules adversaires.

Les elfes regardèrent leurs ennemis essayer de garder leur position, malgré les oiseaux qui continuaient à ensanglanter leurs rangs. Les Tsurani reculèrent du mieux qu'ils purent, en abattant autant d'oiseaux que possible, mais pour chaque oiseau mort, il en surgissait trois nouveaux.

Soudain, un bruit entre sifflement et déchirement couvrit ce fracas d'ailes et d'armes. Il y eut un instant de silence et tout ce qui bougeait du côté de la clairière où se trouvaient les Tsurani sembla s'arrêter. Puis les oiseaux furent projetés vers le haut, dans un grésillement d'énergie, comme s'ils avaient été repoussés par une force invisible. Les oiseaux ayant disparu, Tomas vit les robes noires des mages tsurani passer dans l'armée pour y remettre de l'ordre. Des centaines de guerriers gisaient à terre, mais les étrangers, aguerris, reformèrent rapidement leurs lignes, ignorant les blessés.

L'énorme nuage d'oiseaux se rassembla de nouveau au-dessus des envahisseurs et piqua. Immédiatement, un bouclier d'énergie rougeoyant se forma autour des Tsurani. Quand les

oiseaux le frappaient, ils se raidissaient et tombaient, leurs plumes fumantes emplissant l'air d'une forte odeur de brûlé. Les flèches elfes qui frappaient la barrière étaient stoppées en plein vol, s'enflammaient et tombaient à terre sans faire le moindre mal.

Tomas donna l'ordre d'arrêter de tirer et se tourna vers Macros.

— Attendez ! cria de nouveau le sorcier.

Il agita son bâton et à son ordre muet les oiseaux se dispersèrent. Puis il le dirigea vers la barrière rougeoyante, droit sur les Tsurani. Un éclair d'énergie dorée jaillit, traversa la clairière comme la foudre et transperça la barrière rouge, pour frapper en pleine poitrine un magicien en robe noire. Le magicien s'effondra au sol et un cri d'horreur et de fureur monta de l'armée tsurani. Les autres magiciens tournèrent leur attention vers la plate-forme au-dessus de l'armée elfe et des globes de feu bleu jaillirent en direction de Macros. Tomas hurla : « Aglaranna ! » d'un ton rageur en voyant les petites étoiles bleues frapper la plate-forme, la faisant disparaître dans une explosion de lumière aveuglante. Puis il recouvra la vue.

Le sorcier était debout sur la plate-forme, indemne, en compagnie de la reine. Tathar écarta Aglaranna tandis que Macros pointait de nouveau son bâton. Un autre mage en robe noire tomba. Les quatre restants constatèrent que le sorcier était encore en vie et contre-attaquèrent, leur expression à la fois furieuse et terrifiée visible même à l'autre bout de la clairière. Ils redoublèrent de sortilèges contre leur adversaire et des vagues de feu et de lumière bleue frappèrent la barrière protectrice de Macros. Les hommes au sol durent détourner les yeux, pour éviter d'être aveuglés par ce monstrueux déchaînement d'énergie. À la fin de cet assaut de magie, Tomas leva les yeux et constata de nouveau que le sorcier restait indemne.

Un magicien lança un cri de terreur absolue et sortit un appareil de sous sa robe. Il l'activa et disparut de la clairière, suivi quelques instants plus tard par ses compagnons. Macros baissa les yeux vers Tomas, montra l'armée tsurani du bout de son bâton et cria :

— Maintenant !

Tomas leva son épée et donna le signal de l'attaque. Une pluie de flèches passa au-dessus de leurs têtes tandis que les guerriers elfes et nains chargeaient dans la clairière. Les Tsurani étaient démoralisés, leur élan brisé par les oiseaux et par la vue de leurs mages tués ou mis en fuite. Mais ils tinrent le choc. Des centaines d'entre eux étaient morts sous les coups de bec et de griffes des oiseaux et plus encore sous les flèches, mais ils étaient toujours trois fois plus nombreux que les elfes et leurs alliés.

Le combat s'engagea et Tomas fut envahi par la brume rouge qui le poussait à tuer encore et encore. Frappant de droite et de gauche, il se tailla un chemin à travers les Tsurani, parant chacun des coups qu'on lui portait. Les humains comme les Cho-ja tombaient sous sa lame et il donnait la mort à tous ceux qui se dressaient devant lui, d'une main toujours égale.

La bataille se déplaça dans la clairière. Les hommes, les Cho-ja, les elfes et les nains tombaient de partout. Le soleil monta dans le ciel et le combat continua sans répit, tandis que les cris des mourants emplissaient l'air. Haut dans le ciel, des vautours et des milans commençaient à se rassembler.

Lentement, les forces tsurani commencèrent à repousser les elfes et les nains et à avancer vers le cœur d'Elvandar. Il y eut une courte pause, comme si les deux parties en présence finissaient par s'équilibrer. Les adversaires s'écartèrent les uns des autres, laissant un espace entre eux. Tomas entendit la voix du sorcier qui couvrait les bruits de la bataille.

— Reculez ! cria-t-il.

Comme un seul homme, les forces d'Elvandar battirent en retraite.

Les Tsurani s'arrêtèrent un moment, puis, sentant que les elfes et les nains hésitaient encore, ils commencèrent à avancer. Brusquement, il y eut un grondement et la terre trembla. Tous se figèrent, les Tsurani semblant terrifiés.

Tomas vit les arbres vibrer de plus en plus violemment, comme le tremblement augmentait. Soudain, il y eut un terrible claquement de tonnerre et un énorme morceau de terre jaillit dans les airs, comme soulevé par la main d'un géant invisible.

Les Tsurani qui se tenaient là furent projetés en l'air et retombèrent violemment sur le sol. Tous ceux qui se trouvaient à côté furent renversés.

Une autre partie du terrain se souleva, puis une troisième. Soudain l'air s'emplit d'énormes morceaux de terre qui jaillissaient puis retombaient sur les Tsurani. Ces derniers firent volte-face en hurlant de terreur et s'enfuirent dans le plus grand désordre, quittant des lieux où la terre elle-même les rejetait. Tomas regarda la clairière se vider de tous les assaillants à l'exception des morts et des mourants.

En quelques minutes, le calme revint, la terre s'apaisa et les spectateurs bouleversés restèrent là sans rien dire. On entendait l'armée tsurani faire retraite dans les bois et les cris des soldats laissaient imaginer toutes les horreurs qu'ils rencontraient en chemin.

Tomas se sentit faible et épuisé et baissa les yeux sur ses bras couverts de sang. Son tabard, son bouclier et son épée d'or étaient toujours aussi propres, mais pour la première fois, il sentait les vies humaines qui avaient coulé sur lui. En Elvandar, la folie de la bataille le déserta après le combat et il se sentit écoeuré jusqu'au plus profond de lui-même.

Il se tourna et déclara doucement :

— C'est fini.

Les elfes et les nains poussèrent un faible « hurra », sans joie, car ils n'avaient pas vraiment l'impression d'avoir gagné. Ils avaient vu une puissante armée battue par des forces primitives, des pouvoirs élémentaires qui défiaient toute description. Tomas passa lentement entre Calin et Dolgan et monta l'escalier. Le prince elfe envoya des soldats à la suite des envahisseurs en fuite, afin de soigner leurs compagnons blessés et d'achever les Tsurani mourants.

Tomas alla jusqu'à sa petite chambre et tira son rideau. Il s'assit lourdement sur son lit, jeta son épée et son bouclier. Une sourde douleur au crâne lui fit fermer les yeux. Des souvenirs l'assaillirent.

Les cieux étaient déchirés par des vortex d'énergie délirante de part et d'autre de l'horizon. Ashen-Shugar

chevauchait le puissant Shuruga, contemplant la trame même de l'espace-temps, déchirée.

Par sa magie, il entendit un clairon sonner. L'instant tant attendu arrivait. Lançant Shuruga dans les airs, Ashen-Shugar scruta le ciel, cherchant celui qui devait se découper sur ce spectacle de folie. Le dragon se raidit au moment même où Ashen-Shugar aperçut sa proie. La silhouette de Draken-Korin se fit plus reconnaissable, sur son dragon noir. Une flamme étrange brûlait dans ses yeux et pour la première fois de sa longue vie, Ashen-Shugar commença à comprendre le sens du mot horreur. Il ne pouvait lui donner de nom, il ne pouvait la décrire, mais il la voyait dans les yeux torturés de Draken-Korin.

Ashen-Shugar poussa Shuruga en avant. Le puissant dragon d'or rugit un défi, auquel répondit le dragon noir de Draken-Korin. Les deux s'affrontèrent dans le ciel tandis que leurs cavaliers usaient de leurs arts.

La lame d'or d'Ashen-Shugar décrivit un moulinet et frappa, fendant en deux le bouclier noir à la tête de tigre souriant. C'était presque trop simple, comme Ashen-Shugar l'avait prévu. Draken-Korin avait donné trop de lui-même à cette création. Face à la puissance du dernier des Valherus, il ne valait pas beaucoup mieux qu'un mortel. Une fois, deux fois, trois fois encore, Ashen-Shugar frappa et le dernier de ses frères tomba du dos de son dragon noir pour aller s'écraser sur le sol. Par la puissance de sa pensée, Ashen-Shugar descendit du dos de Shuruga et s'approcha en flottant du corps désarticulé de Draken-Korin, laissant Shuruga achever son combat contre le dragon noir déjà presque mort.

Il restait une étincelle de vie dans cette forme brisée, une vie infiniment ancienne. Draken-Korin jeta un regard suppliant à Ashen-Shugar qui s'approchait.

— Pourquoi ? murmura-t-il.

— Cette obscénité n'aurait jamais dû être, répondit Ashen-Shugar en montrant les cieux de sa lame d'or. Tu mets fin à tout ce que nous connaissions.

Draken-Korin leva les yeux vers ce que montrait Ashen-Shugar. Il regarda les vortex d'énergies furieuses et déchaînées qui lançaient des arcs de lumière crépitant à travers la voûte

céleste. Il contempla l'horreur qui venait de naître, composée des forces vitales de ses frères et de ses sœurs, cette chose sans âme pleine de haine et de rage.

— Ils étaient si forts, gargouilla Draken-Korin. Nous ne pouvions pas savoir.

(Son visage se tordit de terreur et de haine comme Ashen-Shugar levait son épée d'or.) Mais j'avais le droit ! hurla-t-il.

Ashen-Shugar abattit son épée, décapitant Draken-Korin d'un coup sec et précis. Immédiatement, la tête et le corps se couvrirent d'une lumière scintillante et l'air siffla autour d'Ashen-Shugar. Puis le Valheru abattu disparut sans laisser de traces, son essence retournant à ce monstre sans conscience qui se déchaînait contre les nouveaux dieux.

— Le droit n'existe pas, rétorqua Ashen-Shugar d'un ton amer. Il n'y a que le pouvoir.

— *C'est donc ainsi que les choses se sont passées ?*

— Oui, voici comment j'ai tué le dernier de mes frères.

— *Les autres ?*

— Ils font maintenant partie de cela.

Il montra les deux terribles. Ensemble, pour toujours, l'humain et le Valheru observèrent le monde en folie des guerres du Chaos.

— Viens, dit Ashen-Shugar au bout d'un moment. C'est la fin. Partons.

Ils commencèrent à s'avancer vers Shuruga qui les attendait. Puis une voix leur parvint.

— Vous êtes plus calme.

Tomas ouvrit les yeux. Devant lui se trouvait Aglaranna, un bol d'infusion d'herbes et un linge à la main. Elle lui retira son tabard et l'aida à se dégager de sa cotte de mailles en or. Il s'assit, épuisé, et elle commença à laver le sang qui lui couvrait le visage et les bras. Il la regarda sans rien dire.

Quand il fut propre, elle appliqua une serviette sèche sur son visage.

— Vous semblez fatigué, mon seigneur, lui dit-elle.

— Je vois bien des choses, Aglaranna, des choses qu'un homme n'aurait jamais dû voir. Je porte en mon âme le poids des siècles et je suis fatigué.

— N’y a-t-il rien qui puisse vous réconforter ?

Il la regarda, droit dans les yeux. Son regard autoritaire s’était adouci, mais malgré tout elle dut baisser les yeux.

— Madame, vous vous moquez ? Elle secoua la tête.

— Non, Tomas. Je... je suis venue vous réconforter, si vous en avez besoin. Il se pencha, lui prit la main et l’attira à lui, plein de désir. Quand elle se retrouva prisonnière de ses bras, sentant la passion monter dans son corps, elle l’entendit avouer :

— J’en ai terriblement besoin, madame.

Plongeant son regard au fond de ses yeux pâles, elle fit tomber l’ultime barrière qui subsistait entre eux.

— Tout comme moi, mon seigneur.

Chapitre 22

INITIATION

Il se réveilla dans le noir et enfila une robe blanche toute simple, la marque de son statut, puis sortit de sa cellule. Il attendit à l'extérieur de la petite chambre, laquelle ne contenait qu'une natte pour dormir, une seule chandelle et une étagère à parchemins : tout ce que l'on jugeait nécessaire et suffisant à son éducation. Le long du couloir il y avait d'autres personnes, toutes bien plus jeunes que lui, qui attendaient tranquillement devant la porte de leur cellule. Le premier maître vêtu de noir passa dans le couloir et s'arrêta devant l'un des autres. Sans un mot l'homme fit un signe de tête, le garçon lui emboîta le pas et ils s'enfoncèrent dans la pénombre. Les hautes fenêtres étroites du couloir laissaient filtrer la lumière grisâtre de l'aube. Comme les autres, à la première lueur du jour, il éteignit la torche qui se trouvait sur le mur opposé à sa porte. Un deuxième homme en noir descendit le couloir et un autre enfant qui attendait le suivit à son tour. Puis un troisième s'en alla également, et un quatrième. Au bout d'un moment, il se retrouva seul. Le silence régnait dans le couloir.

Une silhouette émergea des ombres, sa robe le dissimulant à la vue presque jusqu'au dernier instant. Il se plaça devant le jeune homme en blanc et fit un signe de tête, montrant le couloir. Le jeune homme emboîta le pas à son guide en robe noire. Ils parcoururent une série de corridors éclairés par des torches, sans quitter ce grand bâtiment qui, d'aussi loin qu'il se souvienne, avait été le seul foyer du jeune homme. Ils débouchèrent finalement dans une série de tunnels bas de plafonds, qui sentaient le vieux et le moisi, humides comme si tout au fond, autour du bâtiment, se trouvait un lac.

L'homme en noir s'arrêta devant une porte de bois, fit coulisser un verrou et ouvrit. Le jeune homme entra à la suite de son aîné et se trouva devant une série de bassins de bois. Chacun d'eux faisait la moitié de la taille d'un homme en longueur et le quart en largeur. L'un des bassins reposait sur le sol et les autres étaient disposés au-dessus, en marches successives, soutenus par des piliers de bois, montant approximativement à hauteur d'homme. Tous les bassins supérieurs étaient percés d'un trou donnant sur le bassin inférieur. Dans le bassin le plus bas, de l'eau clapotait à chacun de leurs pas sur le sol de pierre.

L'homme en noir désigna un seau, puis se tourna et laissa seul le jeune homme en blanc. Ce dernier se saisit du seau et se mit au travail. Tous les ordres donnés à ceux vêtus de blanc l'étaient sans un mot et, comme il l'avait compris dès la première fois, ceux-là n'avaient pas le droit de parler. Il savait qu'il devait pourtant en être capable, car il en comprenait le concept et avait tenté d'articuler silencieusement quelques mots dans le noir sur sa natte. Mais comme pour tant d'autres choses, il comprenait les faits sans savoir pourquoi il les comprenait. Il savait qu'il avait existé avant de se réveiller dans cette cellule, mais il ne s'inquiétait absolument pas de son manque de souvenirs. Cela lui semblait normal, sans qu'il soit capable de l'expliquer.

Il se mit à la tâche. Comme pour nombre d'autres ordres, cela lui semblait impossible. Il prit le seau et remplit le bassin supérieur avec l'eau d'un bassin inférieur. Comme les fois précédentes, l'eau coula d'un bassin à l'autre, jusqu'à ce que le contenu du seau se retrouve de nouveau tout en bas. Il poursuivit obstinément son travail, laissant son esprit vagabonder hors de son corps occupé à remplir cette tâche répétitive.

Comme souvent lorsqu'il était laissé à lui-même, son esprit passa d'image en image et des formes et des couleurs défilèrent devant ses yeux sans qu'il arrive jamais à les saisir. Il y eut tout d'abord une plage, des vagues qui s'écrasaient sur des rochers noirs et érodés. Un combat. Une étrange substance blanche et froide sur le sol — un mot, « neige », qui lui échappa aussi vite

qu'il était venu. Un campement boueux. Une grande cuisine avec des garçons qui travaillaient frénétiquement. Une chambre dans une haute tour. Tout cela passa à une vitesse aveuglante, ne laissant qu'une image rémanente.

Chaque jour, une voix résonnait dans sa tête et la voix de son esprit répondait, tout en travaillant à cette tâche sans fin. La voix posait une question simple et la voix de son esprit répondait. Si la réponse était incorrecte, la question était répétée. Si la réponse était fausse à plusieurs reprises, la voix cessait de poser des questions et revenait parfois un peu plus tard dans la journée. Parfois elle ne revenait pas.

Le travailleur en blanc sentit la pression familière s'imprimer sur la trame de ses pensées.

— *Qu'est-ce que la loi ?* demanda la voix.

— *La loi est la structure qui entoure nos vies et qui lui donne un sens,* répondit-il.

— *Quelle est l'incarnation suprême de la loi ?*

— *L'empire est l'incarnation suprême de la loi.*

— *Qui es-tu ?* fut la question suivante.

— *Je suis un serviteur de l'empire.*

Le contact mental se troubla un moment, puis revint, comme si l'autre réfléchissait longuement à la question suivante :

— *De quelle manière es-tu autorisé à servir ?*

Cette question lui avait été posée plusieurs fois auparavant et chaque fois, sa réponse avait déclenché ce silence intérieur lui indiquant qu'il avait échoué. Cette fois il pesa soigneusement sa réponse, éliminant toutes ses réponses précédentes, ainsi que celles qui n'étaient que des combinaisons ou des extrapolations des réponses incorrectes, finalement, il répondit :

— *Comme je le juge bon.*

Un sentiment venu de l'extérieur l'envahit, un sentiment d'approbation. Une autre question suivit rapidement :

— *Quelle est la place qui t'est assignée ?*

Il réfléchit à cette question et se dit que la réponse la plus évidente devait être fausse, mais il devait malgré tout l'essayer :

— *Ma place est ici.*

Le contact mental fut brisé, comme il s'y attendait. Il savait qu'il subissait une initiation, bien que le but de cette initiation lui fût caché. Il pouvait maintenant réfléchir à cette question à la lumière de ses précédentes réponses, ce qui lui permettrait peut-être de trouver la bonne.

Cette nuit-là, il fit un rêve.

Un homme étrange, en robe brune, une simple corde nouée à la taille, avançait le long de la route. L'homme se retourna et dit :

— Presse-toi, nous n'avons pas beaucoup de temps et il ne faut pas que tu restes en arrière.

Il s'efforça d'aller plus vite, mais découvrit que ses pieds étaient de plomb et qu'il avait les bras liés au corps. L'homme en brun cessa d'avancer de son pas alerte.

— Très bien, d'accord. Une seule chose à la fois.

Il essaya de parler et découvrit que sa bouche était paralysée. L'homme en brun se gratta pensivement la barbe

— Réfléchis bien, lui conseilla-t-il. Tu es l'architecte de ta propre prison.

Il baissa les yeux et vit ses pieds nus sur une route poussiéreuse. Il leva les yeux mais l'homme en brun était reparti de son pas vif. Il tenta de le suivre et de nouveau il se trouva incapable de bouger.

Il s'éveilla, couvert de sueur froide.

On venait à nouveau de lui demander où se trouvait sa place et à nouveau sa réponse — *là où l'on a besoin de moi* — n'avait pas été satisfaisante. Il était occupé à une autre tâche inutile. Dans une épaisse couverture de laine, il plantait des clous, qui tombaient systématiquement par terre. Il les ramassait et les faisait traverser encore et encore.

Il réfléchissait à la question qu'on lui avait posée et fut interrompu par le bruit de la porte. Son guide venait d'ouvrir et lui faisait signe de le suivre. Ils empruntèrent de longs couloirs qui serpentaient jusqu'à l'étage où ils devaient prendre leur maigre repas du matin.

Quand ils entrèrent dans la salle, le guide prit place à côté de la porte. D'autres Robes Noires escortaient elles aussi des robes blanches dans la salle. Ce jour-là, c'était au tour du guide du jeune homme de s'assurer que les garçons en blanc mangeaient bien en silence. Les Robes Noires se relayaient tous les jours pour remplir cet office.

Le jeune homme mangea en réfléchissant à la question du matin. Il pesa chaque réponse possible, cherchant l'erreur, et les écarta dès qu'il en découvrait une. Brusquement, une réponse jaillit d'elle-même, une intuition fournie par son subconscient. *Je suis l'architecte de ma propre prison.* Plusieurs fois par le passé, quand sa progression s'était vue bloquée par des problèmes particulièrement épineux, il avait bénéficié de ce phénomène, qui expliquait son avancement rapide dans ses études. Il chercha si cette réponse contenait des erreurs et quand il fut certain qu'elle était correcte, il se leva. Des yeux le regardèrent furtivement, car il violait les règles.

Il traversa la salle et se campa devant son guide au visage impassible, qui ne dévoila sa curiosité que d'un léger haussement de sourcils. Sans préambule, le jeune homme en blanc déclara :

— Je n'ai plus rien à faire ici.

L'homme en noir ne montra aucune émotion, mais il mit la main sur l'épaule du jeune homme et esquissa un léger hochement de tête. Il fouilla dans sa robe et en sortit une petite cloche, qu'il fit sonner une fois. Un autre homme en robe noire apparut quelques instants plus tard. Sans un mot, le nouvel arrivant prit place à la porte, tandis que le guide faisait signe au jeune homme de le suivre.

Ils avancèrent en silence comme ils l'avaient fait de nombreuses fois auparavant, jusqu'à ce qu'ils arrivent dans une pièce. L'homme en noir se tourna vers son jeune compagnon.

— Ouvre la porte.

Le jeune homme s'apprêta à pousser la porte, mais il eut un pressentiment et retira la main. Il fronça les sourcils en se concentrant et ouvrit la porte par le pouvoir de sa pensée. La porte s'ouvrit lentement vers l'intérieur. L'homme en noir se tourna et sourit.

— Bien, commenta-t-il d'une voix douce et plaisante.

Ils entrèrent dans une pièce où de nombreuses robes blanches, grises et noires pendaient à des patères.

— Prends une robe grise, ordonna l'homme en noir.

Le jeune homme s'exécuta rapidement puis se tourna vers son guide. Ce dernier regarda le nouveau porteur de robe grise.

— Tu n'es plus astreint au silence. On répondra à toutes tes questions, dans la mesure du possible, mais tu devras encore attendre d'avoir mis le noir pour obtenir certaines réponses. Alors tu comprendras tout. Viens.

Le jeune homme en gris suivit son guide dans une autre pièce meublée de coussins disposés autour d'une table basse, sur laquelle se trouvait un pot de chocha chaud, une boisson acre et aigre-douce. L'homme en noir en versa deux coupes. Il en tendit une au jeune homme, en lui faisant signe de s'asseoir, ce qu'ils firent tous les deux.

— Qui suis-je ? demanda le jeune homme. L'homme en noir haussa les épaules.

— Cela, ce sera à toi d'en décider, car toi seul peux découvrir ton vrai nom, que tu ne devras révéler à personne si tu ne veux pas que les autres aient une emprise sur toi. À partir de maintenant, tu t'appelleras Milamber.

Le nouvellement nommé Milamber réfléchit un moment.

— Ça ira, finit-il par décider. Comment vous appelez vous ?

— On m'appelle Shimone.

— Qui êtes-vous ?

— Ton guide, ton professeur. Tu en auras d'autres maintenant, mais c'est à moi que l'on a confié la responsabilité de la première partie de ton apprentissage, la plus longue.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Presque quatre ans.

Milamber s'étonna de cette réponse, car ses souvenirs ne remontaient au mieux qu'à quelques mois.

— Quand est-ce que mes souvenirs me reviendront ?

Shimone sourit car il était content que Milamber ne lui ait pas demandé si on les lui rendrait.

— Ton esprit te rendra ton passé à mesure que tu progresseras dans l'équilibre de ton initiation, lentement au

début, puis plus rapidement. Il y a une bonne raison à cela. Tu dois réussir à ne pas succomber aux attraits de tout ce qui faisait ton ancienne vie : ta famille, ton pays, tes amis et ta maison. Dans ton cas, c'est particulièrement vital.

— Pourquoi cela ?

— Quand ton passé te reviendra, tu comprendras, répondit Shimone, le visage souriant.

Ses traits de rapace et ses yeux noirs firent comprendre à son interlocuteur qu'il n'en dirait pas davantage à ce sujet.

Plusieurs questions vinrent à l'esprit de Milamber, des questions qu'il écarta rapidement car elles n'avaient que peu d'importance.

— Que serait-il arrivé si j'avais ouvert la porte avec ma main ? demanda-t-il finalement.

— Tu serais mort, énonça Shimone sans émotion.

Cela ne surprit pas Milamber, qui l'accepta, tout simplement.

— Pour quelle raison ?

Shimone fut pris au dépourvu par la question et le montra.

— Nous ne pouvons pas nous surveiller les uns les autres, tout ce que nous pouvons faire, c'est nous assurer du fait que chaque nouveau mage est capable d'assumer les responsabilités de ses actes. Tu as estimé que ta place n'était plus avec les novices, ceux qui portent le blanc. Si là n'était pas ta place, tu devais effectivement faire la preuve de ta capacité à gérer les responsabilités correspondant à ce changement. Les élèves brillants mais irresponsables meurent souvent à ce stade-là.

Milamber réfléchit à cela et reconnut le bien-fondé d'une telle épreuve.

— Combien de temps va encore durer mon initiation ? Shimone fit un geste de prudence.

— Aussi longtemps qu'il le faudra. Cependant, tu t'élèves rapidement, je pense donc que pour toi, cela ne devrait pas être trop long. Tu as certains dons naturels — tu le comprendras quand tes souvenirs reviendront — ainsi qu'un certain avantage sur les autres élèves, plus jeunes, qui ont commencé en même temps que toi.

Milamber scruta le contenu de sa tasse. Dans le liquide noir, il crut apercevoir un simple mot, comme du coin de l'œil, qui disparut dès qu'il tenta de le fixer, il ne pouvait s'y accrocher, mais il avait vu un nom, court et simple.

Cette nuit-là il fit un nouveau rêve. L'homme en brun avançait sur la route et cette fois Milamber parvint à le suivre.

— Tu vois, il y a peu de limites objectives. Ce qu'ils t'enseignent est utile, mais ne crois pas que parce qu'une solution te permet de résoudre un problème, ce doit être la seule. (L'homme en brun s'arrêta.) Regarde ça, ajouta-t-il en montrant une fleur sur la route.

Milamber se pencha pour regarder ce que lui montrait l'homme. Une petite araignée tissait une toile entre deux feuilles.

— Cette créature, reprit l'homme en brun, travaille sans faire attention à nous. Toi ou moi, nous pourrions l'annihiler sur un simple coup de tête. Réfléchis bien : si cette créature était capable d'appréhender notre existence et le danger que nous représentons pour sa vie, nous vénérerait-elle ?

— Je ne sais pas, répondit Milamber. Je ne sais pas comment pense une araignée.

L'homme en brun s'appuya sur son bâton.

— Tous les humains pensent différemment les uns des autres, il se pourrait donc que cette araignée ait une réaction de peur ou de défiance, d'indifférence ou de fatalisme, voire d'incrédulité. Tout est possible. (Il tendit son bâton et toucha doucement de la pointe un bout de la toile. Soulevant le minuscule arachnide, il le déposa de l'autre côté de la route.) À ton avis, est-ce que cette créature sait que cette fleur n'est pas la même ?

— Je l'ignore. L'homme en brun sourit.

— C'est peut-être la plus sage des réponses. (Il reprit sa marche.) Bientôt, on te fera voir quantité d'images et certaines d'entre elles ne signifieront pas grand-chose pour toi. Quand cela t'arrivera, souviens-toi d'une chose.

— Laquelle ? demanda Milamber.

— Les apparences sont parfois trompeuses. Souviens-toi de l'araignée, qui en ce moment même me prie peut-être pour me remercier de lui avoir donné une proie inespérée. (Montrant de nouveau la plante de la pointe de son bâton, il expliqua :) Il y a bien plus d'insectes sur celle-là que sur l'autre. Je me demande si la plante aussi me prie pour me remercier, ajouta-t-il en se grattant la barbe.

Milamber passa plusieurs semaines en compagnie de Shimone et de quelques autres. Il apprit de nouvelles choses sur sa vie, mais quelques fragments seulement. Il avait été esclave et on avait découvert qu'il avait le pouvoir. Il se souvenait d'une femme et ressentait un vague tiraillement en se remémorant l'image un peu floue qu'il en avait.

Il apprenait vite. Chaque leçon, il l'accomplissait en un seul jour, deux tout au plus. Il disséquait rapidement chaque problème qu'on lui soumettait et quand il en arrivait au moment où il devait en discuter avec ses professeurs, ses questions allaient droit au but, elles étaient toujours justes et bien pensées.

Un jour, il s'éveilla dans une nouvelle cellule, toujours aussi simple que les précédentes. Quand il en sortit, Shimone l'attendait.

— À partir de maintenant, tu n'as plus le droit de parler jusqu'à ce que tu aies accompli la tâche qui t'a été assignée, déclara le magicien en robe noire.

Milamber fit signe qu'il avait compris et suivit son guide dans le couloir. Le magicien lui fit traverser une série de longs passages jusqu'à ce qu'ils débouchent finalement dans une partie du bâtiment qu'il n'avait encore jamais visitée. Ils s'engagèrent dans un escalier interminable, qui s'élevait sur plusieurs étages au-dessus de leur palier de départ. Enfin, Shimone lui ouvrit une porte. Milamber passa devant et se retrouva sur une terrasse à ciel ouvert, au sommet d'une haute tour. Au centre du toit se dressait une aiguille de pierre. Elle jaillissait vers le ciel, faite en apparence d'un seul tenant. Un étroit escalier s'enroulait tout autour, creusé à même le flanc de l'aiguille. Milamber la suivit des yeux, mais elle se perdait dans

les nuages. Il trouva la chose fascinante, car elle semblait violer toutes les lois physiques qu'il avait étudiées. Mais elle était bien là devant lui et son guide lui faisait signe de monter les marches.

Il commença l'ascension. Après avoir fini son premier tour, il remarqua que Shimone avait disparu par la porte en bois. Libéré de sa présence, Milamber détacha les yeux du toit et s'extasia sur le panorama qui s'étendait tout autour à perte de vue.

Il se trouvait au sommet de la plus haute tour d'une immense cité de tours. Où que porte son regard, des centaines de doigts de pierre s'élevaient, de solides structures dont les fenêtres jetaient un regard vide sur le monde. Certaines s'ouvraient sur le ciel, comme la tour où il se trouvait, et d'autres étaient couvertes de toits de pierre ou de dômes de lumière scintillante. Mais seule celle-ci disposait de cette fine flèche. Au dessous de ces centaines de tours, des ponts s'élançaient dans le vide, les reliant entre elles, enjambant la masse gigantesque de l'unique bâtiment qui portait toutes ces constructions offertes à sa vue. C'était un édifice monstrueux, qui s'étendait sur des kilomètres dans toutes les directions. Milamber avait toujours su que le bâtiment devait être immense, car il avait parcouru ses couloirs de long en large, mais le fait de l'avoir imaginé ne changeait en rien la crainte révérencieuse qu'il ressentait à sa vue.

Toujours plus bas, à l'extrême limite de son champ de vision, il apercevait le vert tendre de l'herbe, une fine bordure qui encerclait la masse noire du bâtiment. Tout autour il y avait de l'eau, ce lac qu'il avait entraperçu une fois. Au loin il devinait l'esquisse d'une chaîne de montagnes, mais à moins de se concentrer très fort, c'était comme si le monde entier s'étalait sous lui.

Il monta en tournant autour de l'aiguille. Chaque tour lui permettait de distinguer de nouveaux détails. Un oiseau solitaire le survola, oublieux des affaires des hommes, ses ailes écarlates largement étendues dans les airs et ses yeux perçants scrutant les profondeurs du lac. Saisissant du coin de l'œil un éclair révélateur à la surface de l'eau, il replia ses ailes et piqua, crevant la surface un bref instant avant de remonter, une proie

animée de sursauts serrée entre ses serres. L'oiseau poussa un cri de victoire, décrivit un cercle dans le ciel, puis partit vers l'ouest.

Un tour supplémentaire. Le ballet des vents. Chacun portait le souvenir de terres lointaines et étrangères. Du sud souffla l'odeur des jungles étouffantes où les esclaves s'acharnaient à arracher des terres arables aux marais mortels. De l'est, une brise apporta jusqu'à Milamber le chant de victoire d'une douzaine de guerriers thuril qui venaient de vaincre une troupe de soldats de l'empire lors d'un incident frontalier. En contrepoint, il entendit le faible écho d'un soldat tsurani à l'agonie, qui pleurait pour sa famille. Du nord lui vinrent des odeurs de glace et le son des sabots de milliers de Thûn qui martelaient la toundra gelée, galopant vers le sud pour conquérir des terres plus clémentes. De l'ouest, il entendit le rire de la jeune épouse d'un noble puissant qui tentait de séduire un garde de sa maison en l'absence de son mari parti faire affaire avec un marchand de Tusan. De l'est arrivait l'odeur des fameuses épices que l'on trouvait sur les marchés de Yankora. Encore le sud et l'odeur salée de la mer de Sang. Puis à nouveau le nord et le vent de plaines glacées que l'homme n'avait jamais foulées, où marchait une race ancienne dont la sagesse était inconnue de lui, une race qui attendait un signe venant des dieux — un signe qui n'était jamais venu. Chaque vent lui portait une note et un ton, une couleur et une teinte, un goût et une odeur. La texture du monde soufflait autour de Milamber qui inspira profondément, pour mieux la savourer.

Encore un tour. Une pulsation s'éleva des marches qu'il grimpait, comme si le monde lui-même était vivant. Au travers de l'île, du bâtiment, de la tour, de l'aiguille et de son corps même lui parvenait le pouls rapide et éternel du cœur de la planète. Il baissa les yeux et vit de profondes cavernes, dont les plus proches de la surface étaient exploitées par des esclaves qui en extrayaient les rares métaux précieux qui s'y trouvaient, ainsi que du charbon pour le chauffage et de la pierre de taille. Il existait encore d'autres cavernes en dessous, certaines naturelles et d'autres, vestiges d'une cité perdue, couvertes d'une poussière qui avait fini par se changer en terre au fil des

ans. Ici vivaient auparavant des créatures qu'il ne pourrait jamais imaginer. Sa vision plongea plus loin encore, jusqu'à un royaume de chaleur et de lumière où luttaien des forces primitives. Du roc liquide, étincelant, couvert de flammes, se hissait sur son socle solide et se frayait un passage vers le haut, poussé par la nature inconsciente. Puis son regard s'enfonça toujours plus, jusqu'à un monde de forces pures, où des lignes d'énergie parcouraient le cœur du monde.

Un nouveau tour et il arriva à une petite plate-forme tout en haut de l'aiguille. Il s'agissait d'un perchoir incroyablement précaire et extrêmement étroit. Il se plaça au centre, surmontant un vertige qui risquait de le jeter en hurlant pardessus bord. Il fit appel à toutes ses capacités et à tout son entraînement pour rester là, car il savait — sans qu'on ait eu besoin de le lui dire — que s'il échouait à cette épreuve, la mort serait sa seule sanction.

Il apaisa son esprit terrifié et regarda tout autour de lui. Tout ce vide lui donnait l'impression d'être minuscule. Jamais il ne s'était senti aussi isolé, aussi totalement seul. Il n'y avait rien ici qui puisse s'interposer entre lui et son destin.

En dessous s'étendait le monde ; au-dessus il n'y avait que le ciel vide. Le vent était légèrement humide et le jeune homme vit des nuages noirs remonter très vite du sud. La tour, ou l'aiguille où il se trouvait, se balançait doucement et il compensa inconsciemment les oscillations en portant son poids d'un côté ou de l'autre.

Les nuages lourds qui s'élançaient vers lui s'illuminèrent d'éclairs et le tonnerre retentit tout autour de lui. Ce simple bruit aurait suffi à le faire tomber de la petite plate-forme et il dut puiser plus loin encore dans ses ressources de puissance, dans ce lieu silencieux nommé wal. Là, il trouva la force de résister aux assauts de la tempête.

Les vents le frappaient sans cesse, le poussant vers les bords de la plateforme. Il tituba puis retrouva l'équilibre, malgré l'abysse ténébreux qui l'appelait, qui l'invitait à basculer. Il fit un effort de volonté pour s'arracher encore au vertige et prépara son esprit à la tâche qui l'attendait.

Dans sa tête, une voix hurla :

— *Voici venu le temps de l'épreuve. Sur cette tour tu devras te tenir et si ta volonté n'est pas assez forte, de cette tour tu tomberas.*

Il y eut une brève pause, puis la voix reprit en hurlant :

— *Prends garde ! Observe et apprends ce qui fut.*

Les ténèbres s'élevèrent et l'engloutirent.

Il flotte un certain temps, perdu, sans nom. Une étincelle de conscience vacillante, un nageur inconnu dans une mer noire et vide. Puis une note unique envahit le vide. Elle résonne, un faible son, qui s'impose à ses sens inexistants.

— *Sans les sens, comment percevoir ?* lui demande son esprit — son esprit !

— *Je suis !* hurle-t-il, si bien qu'un million de philosophies poussent un cri d'émerveillement. *Si je suis, alors qu'est-ce qui n'est pas moi ?* se demande-t-il.

Un écho lui répond :

— *Tu es ce que tu es et tu n'es pas ce que tu n'es pas.*

— *Réponse bien peu satisfaisante,* se dit-il.

— *Bien,* répond l'écho.

— *Quel est ce son ?* demande-t-il.

— *C'est la caresse du sommeil d'un vieillard juste avant la mort.*

— *Quel est ce son ?*

— *C'est la couleur de l'hiver.*

— *Quel est ce son ?*

— *C'est le son de l'espoir.*

— *Quel est ce son ?*

— *C'est le goût de l'amour.*

— *Quel est ce son ?*

— *C'est une sonnerie pour que tu t'éveilles.*

Il flotte. Autour de lui nagent un milliard de milliards d'étoiles. De grands amas dérivent non loin, embrasés de déchaînements d'énergie. Ils tournoient en projetant de multiples couleurs, rouges et bleues, énormes, orange et jaunes, plus petites, et rouges et blanches, minuscules. Les couleurs noires, furieuses, s'abreuvent à la tempête de lumière qui les

entoure, tandis que d'autres projettent des énergies dans des spectres inconnus et que d'autres encore distordent la trame de l'espace-temps, troublant sa vision quand il cherche à déceler leur passage. Des lignes de force tendues entre ces astres les relient tous en formant un puissant filet. L'énergie coule le long de ces lignes, allant et venant, puisant d'une vie qui n'en est pas vraiment une. Les étoiles le savent, quand elles s'approchent. Elles prennent conscience de sa présence, mais elles ne s'y intéressent pas. Il est trop petit pour elles. Tout autour de lui s'étend l'univers.

En certains points de cette toile d'araignée, de puissantes créatures se reposent ou sont à l'œuvre, toutes différentes, mais d'une certaine manière toutes semblables. Certaines sont des dieux, car elles lui sont familières, mais il y en a d'autres qu'il ne connaît pas. Chacune joue un rôle. Certaines le regardent, car son passage ne va pas sans être remarqué. D'autres sont au-delà de lui, trop grandes pour qu'elles puissent le comprendre et de ce fait, sont moins que lui. D'autres encore l'étudient de près, évaluant ses pouvoirs et ses capacités et les comparant aux leurs. Il les examine de son côté. Toutes sont silencieuses.

Il file entre ces étoiles et ces puissances, jusqu'à ce qu'il atteigne une étoile, une parmi tant d'autres, mais une qui l'appelle. De cette étoile, vingt lignes d'énergie repartent et près de chacune d'elles se trouve une puissance. Sans le savoir, il sait que ce sont les anciens dieux de Kelewan. Chacun d'eux agit sur la ligne la plus proche qui influence la structure de l'espace-temps autour d'elle. Certains luttent entre eux, d'autres alimentent visiblement la dispute et d'autres encore ne font rien de remarquable.

Il s'approche encore. Une unique planète tourne autour de l'étoile, une sphère d'un vert bleuté voilée de nuages blancs. Kelewan.

Il plonge le long des lignes de force, jusqu'à ce qu'il se retrouve à la surface. Là, il découvre un monde que l'homme n'a pas encore touché. De grandes bêtes à six pattes parcourent le monde et une jeune race d'êtres à l'esprit vif se cache à leur approche.

Les Cho-ja, quelques bandes isolées de créatures toujours pressées, à peine plus développées que les grands insectes qui les ont fait naître, filent entre les arbres des grandes forêts, dans la crainte des prédateurs qui les chassent. Ils poursuivent à leur tour des gibiers plus petits. Ils ont commencé à raisonner et maintenant leurs reines les modèlent dans des buts précis, afin que des soldats forts et bien armés protègent les cueilleurs. Il y a davantage de nourriture dans la fourmilière et la race commence à prospérer.

Dans les plaines, les jeunes mâles Thûn font la course, se battent entre eux à coups de cailloux et de bâtons, de poings et de dents. Ils s'affrontent, uniquement poussés par un instinct dont ils ne savent rien, qui veut qu'un seul d'entre eux chasse tous les autres et soit le père de la génération suivante. Il leur faudra des siècles pour devenir des êtres raisonnables, capables de mettre leurs forces en commun contre des créatures à deux pattes qui ne sont pas encore apparues dans ce monde.

Près de la mer, qui ne porte pas encore le nom qu'on lui donnera à cause du sang des milliers de personnes qui y mourront, les Sunn paressent sur le rivage, à peine sortis de l'eau, gênés par l'environnement terrestre, mais déjà incapables de vivre dans les profondeurs. Craignant toutes choses, ils complotent dans leurs cavernes marines pour assurer leur sécurité et développent des réflexes contre les étrangers qui seront la cause de leur génocide, des générations plus tard.

Au-dessus des montagnes, les Thrillillil fendent les airs. Leur culture est encore simpliste et en formation, à peine plus développée qu'une vague association entre un couple reproducteur et ses rejetons. Leurs grandes ailes délicates projettent des ombres sur les Nummongnum, qui rampent le long des rochers, dissimulés sous leur fourrure mouchetée pareille aux pierres derrière lesquelles ils grouillent, à la recherche des œufs de Thrillillil, entamant une guerre qui durera un millier d'années et débouchera sur l'annihilation des deux races.

C'est un monde dur, plein de vie, mais d'une vie sauvage, sans merci pour les faibles. De ces races qu'il voit, seules deux

resteront, les Thûn et les Cho-ja. Il voit les ténèbres s'approcher comme une subite tempête, qui l'engloutit.

Comme le calme après la tempête, la lumière revient.

Il se tient en haut d'une falaise qui surplombe une grande plaine herbeuse séparée de la mer par une petite plage de sable. L'air commence à s'iriser et la mer au loin se fait plus houleuse. Comme si la chaleur troublait l'air ambiant, la scène subit une brusque distorsion. Un scintillement de couleurs apparaît. Puis, comme si deux mains gigantesques la déchiraient, la trame de l'espace-temps s'ouvre sur une faille au travers de laquelle il peut voir et qui s'élargit de plus en plus. De l'autre côté de cette faille, le chaos se révèle à ses yeux, un déchaînement d'énergie délirant, comme si toutes les lignes de force de l'univers venaient de se briser. Des éclairs assez puissants pour détruire des soleils éclatent en milliers de couleurs que l'œil des mortels ne saurait percevoir, laissant en rémanence leur image ternie. Des profondeurs de cette faille géante, un large pont de lumière dorée s'élance vers le bas et se pose sur la plaine herbeuse. Sur le pont, des milliers de silhouettes s'avancent, échappant à la folie de la faille pour se réfugier dans le calme de la plaine.

Elles se pressent de descendre, certaines portant sur elles tout ce qu'elles possèdent, d'autres avec des chariots et des traîneaux débordant de richesses et tirés par des animaux. Elles courent, fuyant une horreur innommable.

Il scrute les visages et bien que ceux-ci lui soient étrangers, il voit bien des traits familiers en eux aussi. Nombre d'entre eux portent des robes courtes très simples et il sait que ce sont ceux-là qui finiront par donner la race des Tsurani. Leur visage est plus primitif, il est moins marqué par le métissage qui viendra au fil des ans. La plupart sont clairs de peau, avec des cheveux bruns ou blonds. Des chiens jappent et leur courent entre les jambes, des lévriers et des whippets fins et rapides.

À côté d'eux s'avancent de fiers guerriers, les yeux en amande et la peau couleur bronze. Ce sont des combattants, mais pas des soldats organisés, car chaque individu porte des vêtements de coupe et de couleur très diverses. Ils s'écartent tous du pont, et si certains sont blessés, tous cachent leur peur

sous un masque impassible. Ils portent dans le dos de longues épées de bon acier, fabriquées avec soin. Ils ont le sommet du crâne rasé et le reste des cheveux ramenés en arrière en un catogan. Ils ont le port fier des hommes qui ne savent pas s'il est bon pour eux d'avoir survécu à la bataille. Au milieu d'eux se trouvent encore d'autres gens, tous étrangers les uns aux autres.

Une race de gens de petite taille porte des filets. Ce sont des pêcheurs, bien qu'ils soient les seuls à savoir dans quelle mer ils pêchent. Ils ont les cheveux noirs, le teint olivâtre et les yeux gris-vert. Les hommes, les femmes et les enfants portent de simples pantalons de fourrure, laissant le torse nu.

Derrière encore arrive une nation d'hommes grands et nobles, à la peau noire. Leurs vêtements sont richement ornés de subtiles couleurs pastel. Nombreux sont ceux qui portent des gemmes au front et des bracelets d'or aux bras. Ils pleurent tous le pays qu'ils ne reverront jamais.

Puis viennent des cavaliers montés sur des bêtes impossibles qui ressemblent à des serpents volants avec des têtes d'oiseau couvertes de plumes. Les cavaliers ont des masques d'animaux ou d'oiseaux sur le visage, peints de couleurs vives et ornés de plumes. Ils n'ont que des peintures pour seul vêtement, car leur monde natal était chaud. Ils sont drapés dans leur nudité, car leurs corps sont beaux, comme si un sculpteur de génie les avait taillés dans la pierre, et ils portent des armes de verre noir. Les femmes et les enfants, sans masque, montent derrière les hommes, le visage durci par le monde cruel qu'ils abandonnent. Les cavaliers-serpents tournent leurs créatures vers l'est et s'enfuient. Les grands serpents volants mourront dans les hauteurs glacées de l'est, mais ils resteront à jamais dans les légendes de la fière Thuril.

Ils viennent par milliers, descendant tous le pont d'or pour mettre pied sur Kelewan. Quand ils arrivent dans la plaine, certains partent vers d'autres parties de la planète, mais nombreux sont ceux qui restent et regardent des milliers d'autres passer le pont. Le temps passe, le jour succède à la nuit, qui succède à nouveau au jour, et une foule toujours plus nombreuse sort de cette tempête de chaos en folie.

Vingt puissances les accompagnent, qui fuient elles aussi la destruction totale d'un univers. Les foules dans la plaine ne peuvent pas les voir passer, mais lui les voit. Il sait que ces êtres deviendront les vingt dieux de Kelewan, les Dix Supérieurs et les Dix Inférieurs. Ils s'envolent, pour arracher les lignes de pouvoir des mains des anciens êtres trop faibles qui veillaient sur ce monde. Les nouveaux dieux, en prenant leur place respective, n'ont pas à se battre car les anciens savent qu'un nouvel ordre va régner sur le monde.

Après plusieurs jours d'observation, il remarque que le flot d'humanité se tarit peu à peu. Des centaines d'hommes et de femmes tirent de gros navires construits en une sorte de métal qui brille au soleil, montés sur des roues faites dans une étrange substance noire. Ils arrivent dans la plaine et voient l'océan au bout de l'étroite bande de plage. Ils crient et poussent leurs navires vers l'eau pour les mettre à flot. Cinquante navires hissent les voiles et partent sur l'océan, en direction du sud, vers la terre qui deviendra Tsubar, la terre oubliée.

Le dernier groupe est composé de milliers d'hommes en robes de multiples coupes et couleurs. Il sait que ce sont les prêtres et les mages de multiples nations. Ensemble, ils se tiennent là, repoussant le déchaînement de folie qui fait rage de l'autre côté. Il les voit tomber comme des mouches, leur vie soufflée comme une simple chandelle. À un signal convenu à l'avance, plusieurs d'entre eux, quoique moins d'un pour cent de ceux qui se tiennent sur le pont d'or, tournent les talons et s'enfuient vers le sol. Ils portent tous des livres, des parchemins, des ouvrages d'érudition. Quand ils arrivent en bas du pont, ils se retournent et regardent le drame qui se déroule plus haut.

Ceux qui se trouvent au-dessus ne regardent pas ceux qui se sont échappés mais ce qu'ils retiennent. Dans un cri, ils lancent une incantation, un puissant sortilège au pouvoir magique monstrueux. Ceux qui se trouvent en dessous répondent à leur cri et l'on entend leurs voix trembler. Le pont commence à se dissoudre, à partir du sol. Un flot de terreur et de haine se déverse de la faille et ceux qui se tiennent sur le pont commencent à plier devant l'assaut. Le pont et la faille

disparaissent, accompagnés d'une explosion de rage qui balaie et assomme la plupart des gens restés en bas dans la plaine.

Pendant quelque temps, ceux qui ont réussi à échapper à la terreur sans nom qui se trouvait derrière la faille ne prononcent plus un mot. Puis ils commencent à se disperser lentement. Des groupes se forment puis s'en vont. Le spectateur sait que, dans les années à venir, ces réfugiés en haillons vont conquérir ce monde, car ils sont les graines des nations qui peupleront Kelewan.

Il sait qu'il vient de voir le commencement des nations et leur fuite face à l'Ennemi, la terreur sans nom qui a détruit les foyers des races humaines et a dispersé celles-ci dans d'autres univers.

À nouveau le voile du temps se tire sur lui, le renvoyant aux ténèbres.

Puis à la lumière.

Sur la plaine qui auparavant était vide se dresse une grande cité. Ses tours blanches s'élèvent haut vers le ciel. Sa population est industrielle et la cité prospère. Des caravanes de marchandises viennent de partout et de grands navires arrivent par la mer. Les années filent, apportant guerre et famine, paix et abondance.

Un jour un vaisseau entre dans le port, aussi malade et blessé que son équipage. Ce vaisseau est l'un des rares survivants d'une grande bataille. Le peuple de l'autre côté de l'eau va bientôt venir et la Cité des plaines va tomber si elle ne reçoit pas d'aide. On envoie des messagers au nord pour prévenir les villes sur le grand fleuve, car si jamais la cité blanche tombait, rien n'empêcherait les envahisseurs de continuer vers le nord. Les messagers reviennent avec de bonnes nouvelles. Les armées des autres cités viendront. Il les regarde se rassembler et affronter les envahisseurs près de la mer. Les envahisseurs sont repoussés, mais le prix est grand, car la bataille a duré douze jours. Cent mille hommes sont morts et le sable restera rouge pendant des mois. Mille vaisseaux brûlent et le ciel s'emplit d'une fumée noire qui mettra des jours et des jours à retomber sur des kilomètres,

recouvrant la région d'une fine couche de cendre. La cité blanche devient la cité grise. La mer est nommée mer de Sang depuis ce jour et la grande baie, baie de la Bataille. Mais grâce à cette bataille, une alliance s'est créée et les graines de l'empire sont plantées, l'empire de Tsuranuanni qui régnera sur le monde.

Comme le silence qui s'appesantit, les ténèbres reviennent.

Comme le son du clairon, la lumière réapparaît.

Il se retrouve en haut d'un temple, au cœur de la cité centrale de l'empire. En dessous, se trouvent des milliers de gens. Ils emplissent les rues, pressés les uns contre les autres et chantent tandis que des milliers de mains levées font passer de grandes plates-formes de bois au-dessus de leurs têtes. Sur les plates-formes se tiennent les nobles de l'empire, les seigneurs des Cinq Grandes Familles. Sur la dernière plate-forme, la plus grande, se trouve un trône d'or, fait des métaux les plus rares de ce monde pauvre en minerais. Sur le trône est assis un jeune garçon. Quand la plate-forme atteint la grande place des Vingt Dieux Supérieurs et Inférieurs, on la dépose sur le sol et le trône est porté sur le dos des citoyens jusqu'au sommet du temple le plus élevé.

Le trône est déposé, faisant face au sud-est, là d'où sont venues les nations au début. Des profondeurs du temple surgissent une douzaine de prêtresses vêtues de noir, accompagnées tic prêtres vêtus de rouge. Les prêtresses de Sibi, la déesse de la Mort, désignent au hasard plusieurs citoyens dans la foule et les prêtres en rouge de Celui-Qui-Donne-La-Mort les attrapent. Ils prennent des hommes, des femmes et parfois des enfants. Tous sont traînés au sommet du temple, où des prêtres du dieu Rouge leur arrachent le cœur de la poitrine, tandis que les prêtres et prêtresses des dix-huit autres ordres observent la scène en silence. Après des centaines de sacrifices, lorsque les marches du temple sont couvertes de sang, la grande prêtresse de la déesse de la Mort juge que les dieux sont satisfaits. Ils mettent un anneau d'argent à la main du garçon et un cercle d'or sur son front et le proclament Lumière du Ciel, Minjochka, onze fois empereur. Le garçon s'amuse avec un jouet

de bois qu'on lui a donné au début de la journée car il s'ennuie vite, tandis que la foule se presse pour plonger ses mains dans le sang de ses compatriotes, rituel qui porte chance.

À l'est, le ciel s'assombrit car la nuit approche.

Au lever du soleil, il se trouve devant un magicien qui vient de travailler toute la nuit. L'homme s'inquiète de ce que lui montrent ses calculs et invoque un sortilège qui l'amène en un autre lieu. L'observateur le suit. Dans une petite pièce, plusieurs autres magiciens semblent apeurés par les nouvelles que leur apporte le premier magicien. Un messenger est envoyé au seigneur de guerre, qui dirige l'empire au nom de l'empereur. Le seigneur de guerre convoque les magiciens. L'observateur suit. Les magiciens expliquent ce qu'ils ont découvert. Les signes dans les étoiles, interprétés selon d'anciens écrits, annoncent l'arrivée d'un grand désastre. Une étoile — un vagabond dans les deux là où personne ne l'avait encore vu — reste immobile mais devient de plus en plus brillante. Elle va apporter la destruction des nations. Le seigneur de guerre est sceptique, mais ces derniers temps de plus en plus de nobles en viennent à écouter les magiciens. Il y a toujours eu des légendes parlant de magiciens qui auraient sauvé les nations de l'Ennemi, mais rares sont ceux qui y croient vraiment. Malgré tout, actuellement, il y a cette nouvelle assemblée de magiciens, qui ont formé ce qu'ils appellent l'Assemblée, dans quel but, eux seuls le savent. Donc, comme les temps changent, le seigneur de guerre accepte de rapporter ces explications à l'empereur. Au bout d'un moment, l'empereur envoie un ordre à l'Assemblée. Sa demande : apporter des preuves. Les magiciens secouent la tête et retournent à leurs modestes salles.

Des dizaines d'années passent et les magiciens font une campagne de propagande, cherchant à influencer tous les nobles de l'empire qui veulent bien les entendre. Un jour arrive où l'on proclame la mort de l'empereur et l'accession au trône de son fils. Les magiciens rassemblent tous ceux d'entre eux qui peuvent aller à la Cité sainte pour le couronnement du nouvel empereur.

Des milliers de gens sont sortis dans les rues, tandis que des esclaves portent les nobles du pays en palanquin jusqu'aux grands temples. Le nouvel empereur s'avance sur l'antique trône d'or, porté par une centaine d'esclaves athlétiques. Il se fait couronner et l'on sacrifie un esclave, loin dans les salles du temple du dieu de la Mort, Turakamu, pour demander aux dieux de laisser l'âme du précédent empereur reposer au ciel.

La foule applaudit, car Sudkahanchosa, trente-quatre fois empereur, est très aimé et c'est la dernière fois qu'on le voit. Il va maintenant se retirer dans le palais sacré, où son âme veillera à jamais sur ses sujets, tandis que le seigneur de guerre et le Grand Conseil s'occuperont de diriger les affaires de l'empire. Le nouvel empereur aura une vie consacrée à la contemplation, la lecture, la peinture, l'étude des grands livres des temples et la purification de son âme pour cette vie difficile.

Cet empereur n'est pas comme son père. Après avoir entendu les graves nouvelles que lui apporte l'Assemblée, il donne l'ordre de construire un grand château sur une île au centre du lac géant qui se trouve au centre des montagnes d'Ambolina.

Le temps...

... passe.

Des centaines de magiciens vêtus de noir se tiennent en haut de tours qui s'élèvent au-dessus de la cité sur l'île. Ce n'est pas encore la magnifique entité à venir. Deux cents ans ont passé ; désormais deux soleils brûlent dans le ciel, l'un jaune et vert, qui produit de la chaleur, et l'autre petit, blanc et furieux. L'observateur voit ces hommes œuvrer à leur magie pour lancer le plus grand sortilège de toute l'histoire des nations. Même le pont légendaire qu'ils avaient créé au début des temps n'était pas si grand, car alors ils n'avaient fait que se déplacer entre les mondes. Cette fois, c'est une étoile qu'ils vont déplacer. En dessous, il sent la présence de centaines d'autres magiciens, qui ajoutent leurs pouvoirs à ceux qui sont en haut. Cela fait des années qu'ils tissent ce sortilège, accomplissant chaque étape avec le plus grand soin, tandis qu'approche l'Étranger. Bien qu'il soit d'une puissance au-delà de tout, cet enchantement est aussi

extrêmement délicat. Toute erreur réduirait à néant le travail accompli. Il lève les yeux et voit l'Étranger, qui file clairement vers ce monde. Il ne va pas frapper Kelewan, mais on ne peut douter que sa chaleur, ajoutée à celle de l'étoile déjà très chaude de Kelewan, détruira toute vie sur la planète. Celle-ci sera prise plus d'un an entre son étoile et l'Étranger, la nuit n'existera plus, et tous les magiciens s'accordent pour dire que très peu pourront survivre, et seulement s'ils se réfugient dans de profondes cavernes. Lorsqu'ils remonteront, ils trouveront une planète complètement brûlée. Ils doivent agir maintenant, avant qu'il ne soit trop tard, afin de pouvoir tenter un nouvel essai si leur enchantement ne marche pas.

Maintenant ils agissent de concert, prononçant la dernière incantation de leur grand œuvre. Le monde semble s'arrêter un moment, vibrant du dernier mot du sortilège. Lentement cette résonance se fait plus forte, monte, développe de nouvelles harmoniques, de nouveaux tons, comme si elle devenait indépendante. Bientôt elle devient assez forte pour assourdir ceux qui sont dans les tours et qui se couvrent les oreilles. En dessous, les gens au sol restent muets, fascinés par les couleurs éclatantes qui commencent à se former dans le ciel. Des éclairs fendent l'air, faisant pâlir la lumière des deux astres par à-coups aveuglants ; ils frapperont certains de cécité pour le reste de leur vie. Milamber n'est affecté ni par le bruit ni par la lumière, comme si quelque chose prenait soin de le protéger de leurs effets. Une grande faille apparaît dans le ciel, très semblable à celle par laquelle était arrivé le Pont d'or des milliers d'années auparavant. Il regarde tout cela avec une sorte de fascination détachée. La faille grandit dans le ciel, entre l'Étranger et Kelewan, et commence à s'écarter de la planète, se dirigeant vers l'étoile en approche,

Mais quelque chose d'autre se passe. Une éruption d'énergie sans précédent jaillit du cœur de la faille, plus forte encore qu'au temps du Pont d'or. Le déferlement de haine irrésistible rivalise avec cette scène chaotique. L'Ennemi, le pouvoir maléfique qui a fait fuir les peuples vers Kelewan se trouve toujours dans l'autre univers et il n'a pas oublié ceux qui lui ont échappé il y a si longtemps. Il ne peut percer la barrière

de la faille, car il a besoin de plus de temps pour passer d'un univers à l'autre, mais il s'en empare et la distord, la renvoyant loin de l'Étranger. La faille grandit et les gens à terre la voient prête à engloutir Kelewan, ramenant la planète sous la domination de l'Ennemi.

L'observateur regarde impassible, contrairement à ceux qui se trouvent autour de lui, car il sait que ce qu'il voit n'est pas la fin du monde. La faille se rue sur la planète et un magicien s'avance.

Il est vaguement familier à l'observateur. L'homme porte une robe marron, serrée à la taille par une ceinture de corde, et tient un bâton de bois. Il lève son bâton au-dessus de sa tête et lance une incantation. La faille change. De couleurs indescriptibles, elle passe au noir d'encre et frappe la planète.

Les cieux explosent un moment, puis tout devient noir. Quand les ténèbres se lèvent, le soleil, celui de Kelewan, tombe à l'horizon.

Les magiciens qui ne sont pas morts ou devenus fous regardent vers le haut avec horreur. Au-dessus d'eux, le ciel est un vide sans étoiles.

Et l'homme en brun se retourne vers l'observateur et dit :

— Souviens-toi, les choses ne sont pas toujours comme elles semblent être. Les ténèbres...

... annoncent à nouveau le passage du temps. Il se trouve dans les salles de l'Assemblée. Des magiciens apparaissent régulièrement, utilisant le motif géométrique sur le sol comme point focal pour leurs déplacements. Ils se souviennent tous du motif comme d'une adresse et il leur suffit d'y penser pour se retrouver téléporté à l'intérieur de l'Assemblée. Un message arrive de l'empereur. Il demande à l'Assemblée de résoudre le problème, leur promettant toute l'aide dont ils pourraient avoir besoin.

L'observateur passe plusieurs générations et retrouve les magiciens de nouveau rassemblés en haut des tours. Cette fois, au lieu de l'Étranger, c'est un ciel sans étoiles qu'ils observent. Ils s'apprêtent à lancer un autre sortilège, qui leur a encore pris des années de travail. Lorsqu'il est terminé, la terre vibre de

puissantes énergies. Soudain, le ciel s'illumine d'étoiles et Kelewan retrouve sa place normale.

— Les choses ne sont pas toujours comme elles semblent être, déclare une voix.

L'empereur ordonne à l'Assemblée tout entière de gagner immédiatement la Cité sainte. Individuellement ou par deux, les mages utilisent les motifs pour se rendre jusqu'à Kentosani. L'observateur les suit. Ils sont conduits jusqu'aux appartements de l'empereur, chose dont on n'avait jamais entendu parler de toute l'histoire de l'empire.

Des sept mille magiciens qui s'étaient rassemblés un siècle auparavant pour écarter l'Étranger, seuls deux cents ont survécu. Même maintenant, leur nombre n'a que très peu augmenté et pas même un magicien sur vingt de ceux qui se sont opposés à l'Étranger depuis leurs tours répondent à l'appel de l'empereur. Ils s'avancent devant Tukamaco, quarante fois empereur, descendant de Sudkahanchosa et Lumière du Ciel. L'empereur demande à l'Assemblée si elle accepterait de veiller à jamais sur l'empire, de le protéger jusqu'à la fin des temps. Les magiciens se consultent et acceptent. L'empereur descend alors de son trône et se prosterne devant les magiciens réunis, chose qui n'avait jamais été faite auparavant. Il s'assied sur ses talons et, restant à genoux devant eux, écarte les bras et proclame qu'à partir de ce jour les magiciens se nommeront les Très-Puissants, qu'ils seront libres de toute obligation, à l'exception de la charge qu'ils viennent d'accepter. Ils sont au-dessus des lois et nul ne peut leur donner d'ordre, y compris le seigneur de guerre, qui se trouve à ses côtés et fronce les sourcils. Quoi qu'ils désirent, il leur suffira de le demander, car leurs paroles auront force de loi.

Deux des magiciens échangent un sourire entendu.

Les ténèbres...

... et le temps passe.

L'observateur se trouve devant le trône du seigneur de guerre. Une délégation de magiciens se tient devant lui. Ils lui présentent la preuve de ce qu'ils viennent de déclarer. Une faille contrôlable, libre de toute influence de l'Ennemi, a été ouverte

et l'on a trouvé un autre monde. Celui-ci n'est pas propice à la vie, mais on en a découvert un autre, un monde riche d'où l'on pourrait tirer beaucoup. Ils lui montrent une quantité de métal telle qu'une vie entière de travail n'aurait pas suffi à l'extraire ; ils n'ont eu qu'à se baisser pour le ramasser. L'observateur sourit intérieurement en voyant s'éveiller l'intérêt du seigneur de guerre devant un plastron d'armure brisé, une épée rouillée et une poignée de clous tordus. Pour mieux prouver que ce monde est réellement étranger, les magiciens montrent une belle fleur étrange. Le seigneur de guerre la renifle et son parfum entêtant lui plaît. L'observateur acquiesce, car lui aussi connaît le parfum d'une rose de Midkemia.

L'aile noire du temps qui passe le recouvre de nouveau.

Il se retrouva sur la plate-forme. Il regarda autour de lui et vit que la tempête se déchaînait encore. Ce n'était que par sa volonté inconsciente qu'il avait pu rester là, tandis que son esprit conscient était occupé à observer l'histoire de Kelewan. Il comprenait maintenant la nature de l'épreuve, car il était épuisé par la dépense d'énergie qu'avait occasionnée cette ordalie. Tout en lui apprenant quelle était sa place dans la société, on lui avait fait subir l'épreuve de la nature enragée.

Il regarda une dernière fois autour de lui, trouvant plutôt agréable la vue de ce lac sombre agité par la tempête et des fenêtres des tours fermées par des volets. Il s'efforça d'en graver l'image dans son esprit, comme pour s'assurer qu'il se souviendrait à jamais de ce moment où ses pouvoirs de Très-Puissant s'étaient éveillés, car désormais sa mémoire et ses émotions étaient libres de tout blocage. Il exultait de disposer d'un tel pouvoir. Il n'était plus Pug le garçon de château, mais un mage disposant de pouvoirs au-delà des rêves de son premier maître, Kulgan. Jamais plus Midkemia ou Kelewan ne lui sembleraient les mêmes.

Par la force de sa pensée, il descendit sur le toit, flottant doucement malgré le vent furieux. La porte s'ouvrit comme si elle l'avait attendu. Il entra et elle se referma derrière lui. Shimone était là, un sourire aux lèvres, Alors qu'ils parcouraient les longs couloirs de la ville-bâtiment de l'Assemblée, les cieux

éclatèrent à l'extérieur dans un roulement de tonnerre, comme pour annoncer son arrivée.

Hochopepa était assis sur sa natte, attendant l'arrivée de son invité. Le gros magicien chauve voulait jauger le tempérament du dernier membre de l'Assemblée, qui avait revêtu la robe noire le jour précédent.

Un gong résonna, annonçant l'arrivée de son invité. Hochopepa se leva et traversa ses appartements richement meublés. Il fit coulisser la porte.

— Bienvenue, Milamber. J'apprécie que vous ayez jugé bon d'accepter mon invitation.

— Je suis honoré, répondit simplement Milamber en entrant et en observant la pièce.

De tous les quartiers qu'il avait vus dans les bâtiments de l'Assemblée, celui-ci était de loin le plus opulent. Les murs étaient tendus de riches tapisseries, rehaussées de fines broderies ; sur diverses étagères se trouvaient de nombreux objets de métal précieux.

Milamber se tourna vers son hôte. Le magicien corpulent lui montra un coussin face à une table basse puis servit deux coupes de chocha. Ses mains replètes se déplaçaient avec aisance et assurance, précision et efficacité. Ses yeux sombres, presque noirs, brillaient sous des sourcils épais qui accentuaient son air faussement débonnaire. C'était le magicien le plus gros que Milamber ait rencontré jusque-là, car la plupart de ceux qui portaient la robe noire tendaient à être maigres et ascétiques. Il se dit que ce devait être volontaire, pour jouer sur le fait qu'un homme qui s'intéressait aux plaisirs de la chair ne pouvait s'embarrasser d'affaires trop compliquées.

— Vous représentez pour moi un certain problème, Milamber, avoua Hochopepa après la première gorgée de chocha. Vous ne faites aucune remarque, ajouta-t-il comme son invité ne posait pas de question. (Milamber acquiesça.) Peut-être votre origine explique-t-elle votre extrême prudence.

— Un esclave qui devient magicien, ça peut donner matière à réfléchir, répondit le jeune homme.

Hochopepa secoua la main.

— Il est rare qu'un esclave mette la robe noire, mais ça a déjà été vu. Il arrive que le pouvoir ne se dévoile qu'à l'âge adulte. Mais la loi est explicite : quel que soit l'âge auquel le pouvoir se révèle ou la position sociale de la personne chez qui il se révèle, cet homme passe immédiatement sous la responsabilité de l'Assemblée. Une fois, un soldat a été condamné à la pendaison par son seigneur. Il a flotté, suspendu dans les airs, à un cheveu de l'étouffement, par le simple pouvoir de sa volonté. Son pouvoir s'était finalement manifesté au moment où il en avait besoin. Il a été donné à l'Assemblée, où il a survécu à l'entraînement, mais ses pouvoirs n'ont jamais été très remarquables et il ne s'est pas beaucoup fait remarquer. Mais là n'est pas le sujet de notre discussion. La particularité de votre situation, celle qui fait de vous un problème à mes yeux, c'est que vous êtes un barbare — excusez-moi, étiez un barbare.

Milamber eut un nouveau sourire. A l'issue de l'épreuve, il avait quitté la tour en se rappelant tout de son ancienne vie, bien qu'il n'ait que des souvenirs très parcellaires de son apprentissage. Il comprenait le processus qui lui avait permis de contrôler sa magie. Ils l'avaient sélectionné parmi cent mille personnes et avaient fait de lui un Très-Puissant. Des deux cents millions d'habitants de l'empire, il faisait partie des deux mille magiciens portant la robe noire. Sa méfiance d'esclave, qu'avait remarquée Hochopepa, et son intelligence lui conseillaient de ne rien dire. Hochopepa tentait de lui expliquer quelque chose et Milamber attendrait de savoir ce que c'était, quels que soient les détours qu'emprunterait le magicien.

— Votre position est étrange pour de multiples raisons, continua Hochopepa en voyant que Milamber ne disait rien. La plus évidente, c'est que vous êtes le premier homme qui ne soit pas issu de ce monde à porter la robe noire. La seconde est que vous étiez l'apprenti d'un magicien mineur.

Milamber leva un sourcil :

— Kulgan ? Vous savez pour mon apprentissage ?

Hochopepa éclata d'un rire franc et sincère. Milamber se détendit un peu et considéra l'autre magicien avec un peu moins de méfiance.

— Bien entendu. Il n'est pas un seul aspect de votre vie que nous n'ayons pas soigneusement examiné car vous pouviez nous fournir de nombreuses informations sur votre monde. (Hochopepa regarda son invité.) Le seigneur de guerre peut décider d'envahir un monde dont il ne connaît pratiquement rien — malgré les objections de certains de ses conseillers magiciens, si je puis me permettre — mais nous, l'Assemblée, préférons étudier nos adversaires. Nous avons été fort soulagés d'apprendre que la magie chez vous était limitée aux prêtres et aux adeptes de la magie mineure.

— Vous parlez à nouveau de magie mineure. Qu'entendez-vous par là ? Ce fut à Hochopepa, cette fois, de paraître un peu surpris.

— Je croyais que vous saviez. (Milamber secoua la tête.) La voie de la magie mineure est empruntée par ceux qui peuvent manier certaines forces grâce à leur volonté, mais c'est très différent de ce que nous, Robes Noires, faisons.

— Alors vous savez que j'avais échoué. Hochopepa rit à nouveau.

— Oui. Si vous aviez été moins lié à la magie supérieure, vous auriez pu apprendre. En fait, vous aviez trop de capacités pour apprendre à devenir un magicien mineur. La magie mineure est un talent et non un art. La magie supérieure, elle, est faite pour les savants.

Milamber acquiesça. Chaque fois que Hochopepa lui expliquait un concept, c'était comme s'il l'avait toujours connu. Il le fit remarquer.

— C'est assez facile à comprendre. Durant votre entraînement, on vous a inculqué de nombreux faits et de nombreux concepts. Les concepts de base de la magie vous ont été enseignés dès le début et vos responsabilités envers l'empire vous ont été enseignées plus tard. Une part du processus qui vous permet de développer pleinement vos pouvoirs nécessite que vous puissiez disposer de ces informations au moment où vous en avez besoin. Pendant un moment encore, vous allez avoir des pensées qui vous viendront spontanément de temps en temps. Au moment même où vous vous poserez une question, la réponse apparaîtra dans votre esprit. Parfois une

réponse vous viendra à l'esprit alors même que vous l'entendrez ou que vous la lirez. Cela vous permet d'éviter d'avoir une somme de connaissances équivalant à plusieurs années d'apprentissage en tête d'un seul coup.

« Ce n'est pas si différent des sortilèges qui vous donnent ces visions dans la tour de l'épreuve. Évidemment, nous n'avons aucun moyen de « voir » ce qu'il y avait avant le Pont, ni même en n'importe quel instant de l'histoire, mais nous pouvons implanter des suggestions, créer l'illusion...

Les choses ne sont pas toujours comme elles semblent être. Milamber cacha difficilement sa surprise d'entendre cette voix inattendue dans sa tête.

— ... et fournir une structure qui vous permet d'avoir ces visions dans la tour de l'épreuve. Personnellement, je trouve que cette représentation sur la tour a des relents d'opéra d'ô. Si on veut un cours d'histoire, on va dans une bibliothèque, pas dans un théâtre. (Voyant que tout cela lassait Milamber, Hochopepa ajouta :) Mais de toute manière, nous parlions d'autre chose.

— J'aimerais en savoir plus sur votre problème, répondit le jeune homme. Hochopepa ajusta sa robe et en lissa les plis.

— Permettez-moi de faire une petite digression supplémentaire. Tout cela a un rapport avec la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir.

Milamber fit signe à Hochopepa de poursuivre.

— On ne sait pas grand-chose de nos peuples avant la Fuite. Nous savons que les nations sont arrivées de nombreux mondes différents. On pense aussi que d'autres ont fui l'Ennemi en partant vers d'autres mondes, entre autres votre monde natal, peut-être. Nous avons quelques bribes de preuves qui nous permettent de soutenir cette hypothèse, mais ce ne sont que des conjectures pour l'instant.

Milamber se rappela les parties de shah qu'il avait jouées avec le seigneur des Shinzawaï et considéra cette possibilité.

— Nous sommes arrivés ici en tant que réfugiés. Nous étions des millions, mais seuls quelques milliers ont survécu et prospéré ici. Le monde que nous avons trouvé était vieux et usé. De grandes civilisations s'y étaient développées mais il ne reste

d'elles que quelques pierres lisses et érodées aux endroits où leurs villes étaient construites. Qui étaient ces créatures, nous l'ignorons. Ce monde n'a que peu de métaux et ce que nous avons apporté avec nous lors de la Fuite a fini par s'amenuiser avec le temps. Nos animaux, comme vos chevaux et vos autres bestiaux, sont morts, tous sauf les chiens. Il nous a fallu nous adapter à notre nouveau monde et aussi nous adapter les uns aux autres.

« Il y a eu beaucoup de guerres entre la Fuite et l'arrivée de l'Étranger. Il n'y avait pas grand-chose de plus que des cités-États jusqu'à la bataille des Mille Vaisseaux. Puis la plus humble des races, les Tsurani, s'est élevée pour conquérir toutes les autres, unissant la majeure partie de ce monde sous un seul empire.

« L'Assemblée soutient l'empire car c'est la force de cohésion la plus puissante — ce n'est pas parce qu'il est noble, ou équitable, ou beau, ou juste. Mais grâce à lui, la majeure partie de l'humanité peut vivre et travailler sans que la terre soit ravagée par la guerre. Les hommes peuvent se passer des famines, des épidémies et des désastres des anciens temps. De plus, cet ordre permet à l'Assemblée de travailler sans que rien ne la dérange.

« C'est notre tentative pour écarter l'Étranger qui nous a fait clairement comprendre pour la première fois que nous devions pouvoir travailler sans l'intervention de qui que ce soit, y compris de l'empereur, en disposant de toutes les ressources dont nous avons besoin. Nous avons perdu beaucoup de temps au début à cause du manque de coopération de l'empereur, quand nous avons remarqué l'Étranger. Si on nous avait aidés dès le début, nous aurions pu nous opposer à l'Ennemi quand il s'est emparé de la faille. C'est pour cela que nous avons accepté la charge de défendre et de servir l'empire, en échange d'une liberté absolue.

— Cela devient clair pour moi maintenant que vous m'en parlez, reconnu Milamber. Mais j'attends toujours que vous m'expliquiez le problème que je vous pose.

— Chaque chose en son temps, mon ami, soupira Hochopepa. Je dois en finir avec une dernière réflexion. Il vous

faut comprendre la raison pour laquelle l'Assemblée fonctionne comme elle le fait, si vous voulez pouvoir survivre plus de quelques semaines.

Milamber s'étonna ouvertement de cette remarque :

— Survivre ?

— Oui, Milamber, survivre, car nombreux sont ceux ici qui vous auraient bien noyé dans le lac lors de votre initiation.

— Pourquoi ?

— Nous travaillons à restaurer la magie supérieure. Quand nous avons fui l'Ennemi, à l'aube de notre histoire, seul un magicien sur mille parmi ceux qui avaient combattu l'Ennemi a survécu. Pour la plupart, c'étaient les mages mineurs ou des apprentis. Ils se sont rassemblés en petits groupes pour protéger les connaissances qu'ils avaient emportées de leur monde d'origine. Au début, ils s'efforcèrent de retrouver leurs compatriotes, puis ensuite il y eut des associations de plus en plus grandes, car nous avons besoin de restaurer les arts perdus. Des siècles plus tard, on fonda l'Assemblée et des mages vinrent du monde entier, jusqu'à aujourd'hui, où tous ceux qui sont sur la voie de la magie supérieure font partie de l'Assemblée. La plupart de ceux qui pratiquent la magie mineure viennent ici aussi, bien qu'ils ne soient pas aussi respectés et qu'ils ne disposent pas de la même liberté. Ils ont tendance à être meilleurs que nous, Robes Noires, pour construire des machines et comprendre les forces de la nature — ce sont eux qui construisent les orbes qui nous servent à nous déplacer d'un endroit à un autre, par exemple. Bien qu'ils ne soient pas au-dessus des lois, les mages mineurs sont protégés de l'extérieur par l'Assemblée. Tous les magiciens sont sous la responsabilité de l'Assemblée.

— Donc, nous sommes libres d'agir comme bon nous semble, tant que nous agissons dans l'intérêt de l'empire, résuma Milamber.

Hochopepa acquiesça.

— Peu importe ce que nous faisons, il est même possible que deux magiciens fassent des actions contradictoires, tant qu'ils travaillent à ce qu'ils pensent être les intérêts de l'empire.

— De mon point de vue quelque peu « barbare », cette loi est plutôt étrange.

— Ce n'est pas une loi, c'est une tradition. Dans ce monde, mon cher barbare, la tradition et la coutume peuvent être aussi contraignantes que la loi. Les lois peuvent être changées, mais les traditions perdurent.

— Je pense que je saisis l'essence de votre problème, mon cher civilisé. Vous n'êtes pas certain que je puisse agir réellement au mieux des intérêts de l'empire, car je viens d'ailleurs.

Hochopepa opina de nouveau.

— Si nous avions pu nous assurer que vous êtes capable de vous retourner contre l'empire, nous vous aurions tué. Pour l'instant, nous ne sommes sûrs de rien, bien que nous tendions à croire qu'il est peu probable que vous arriviez à faire une telle chose.

Pour la première fois, Milamber ne comprenait pas tout à fait ce qu'il entendait.

— Je croyais que vous aviez les moyens de vous assurer que tous ceux que vous entraînez restent loyaux à l'empire avant tout.

— Normalement, oui. Dans votre cas, nous avons été confrontés à des problèmes tout nouveaux. Autant que nous le sachions, vous êtes parfaitement dévoué à la cause sous-jacente des magiciens, l'ordre de l'empire. Habituellement, nous en avons la certitude. Nous lisons simplement dans l'esprit de l'apprenti. Nous n'avons pas pu le faire pour vous. Il nous a fallu utiliser des sérums de vérité, de longs interrogatoires et des exercices destinés à détecter toute duplicité possible.

— Pourquoi ?

— Nous l'ignorons. Nous connaissons les sortilèges qui permettent de masquer les pensées. Ce n'était rien de tout ça. C'est comme si votre esprit disposait d'une capacité que nous n'avions encore jamais rencontrée. Peut-être un talent naturel que nous ne connaîtrions pas, mais qui serait commun dans votre monde, ou encore l'effet d'un des entraînements de votre maître en magie mineure qui vous protégerait contre nos pouvoirs de lecture d'esprit.

« Quoi qu'il en soit, je peux vous garantir que vous avez défrayé la chronique par ici. Plusieurs fois, lors de votre initiation, nous avons abordé la question de la poursuite de votre apprentissage et à chaque fois, notre incapacité à lire votre esprit nous donnait de bonnes raisons de vous éliminer définitivement. Mais ceux qui voulaient vous voir poursuivre votre apprentissage étaient toujours les plus nombreux. Somme toute, vous êtes une source potentielle de connaissances considérables, ce qui vous accordait le bénéfice du doute — car nous n'aurions pas voulu perdre de nouveaux talents si intéressants, bien entendu.

— Bien entendu, répéta sèchement Milamber.

— Hier, la question est devenue critique. Quand est venu le temps de vous accepter ou non dans l'Assemblée, le vote s'est soldé par une égalité. Il y avait une abstention, la mienne. Tant que je ne me prononce ni d'un côté ni de l'autre, la question de votre survie est en suspens. Vous êtes libre d'agir en tant que membre de l'Assemblée à part entière tant que je n'use pas de mon vote pour ratifier ou non votre entrée dans l'Assemblée. Nos traditions ne permettent pas que l'on change son vote, une fois qu'il a été décidé, sauf les abstentions. Comme nul absent ne peut voter après coup, je suis seul à pouvoir décider. Donc, c'est à moi de décider du résultat du vote, quel que soit le temps que je prendrai pour cela.

Milamber regarda longuement son aîné.

— Je vois.

Hochopepa secoua lentement la tête.

— Je me demande si c'est vraiment le cas. Plus simplement, la question que je me pose en ce moment, c'est : que dois-je faire de vous ? Sans que je l'aie voulu, votre vie est maintenant entre mes mains. Ce que je dois décider, c'est si oui ou non vous devez être mis à mort. C'est pour cela que je voulais vous voir, pour savoir si je m'étais trompé dans mon jugement.

Soudain, Milamber rejeta la tête en arrière et fut pris d'un rire tonitruant. Des larmes lui coulèrent sur les joues.

— Je ne saisis pas le comique de la situation, avoua Hochopepa quand le jeune homme se fut calmé.

Milamber leva la main dans un geste d'excuses.

— Je ne voulais vous offenser d’aucune manière, mon cher civilisé. Mais vous devez bien voir l’ironie de ma situation. J’étais esclave et ma vie était sujette au bon vouloir d’autres que moi-même. Malgré mon initiation et ma nouvelle situation, je me trouve confronté au même problème. (Il se tut un moment, un sourire amical aux lèvres.) Malgré tout, je préfère voir ma vie entre vos mains plutôt qu’entre celles de mon ancien contremaître. C’est cela que je trouve si drôle.

Hochopepa fut étonné de cette réponse, puis lui aussi éclata de rire.

— Nombre de nos frères ne s’intéressent pas tellement aux anciens écrits, mais si vous avez entendu parler de nos vieux philosophes, vous comprendrez ce que je veux dire. Visiblement, vous avez trouvé votre wal. Je pense que nous pourrions nous entendre, mon cher barbare. Je crois que nous sommes bien partis pour.

Milamber observa Hochopepa. Sans savoir par quel processus inconscient, il en conclut qu’il venait de se trouver un allié et peut-être même un ami.

— Je le crois aussi. Et je pense que vous aussi, vous avez trouvé votre wal. Feignant la modestie, Hochopepa répliqua :

— Je ne suis qu’un homme, trop esclave des plaisirs de la chair pour avoir atteint une telle perfection. (Avec un soupir, il se pencha en avant et ajouta avec passion :) Écoutez-moi bien, Milamber. Pour toutes les raisons que je viens de citer, vous êtes une arme terrifiante autant qu’une source de savoir potentielle.

« Les Tsurani sont esclaves de la politique, comme le sait toute personne qui s’intéresse un tant soit peu au jeu du Conseil. Même nous, de l’Assemblée, qui avons la réputation d’être au-delà de ces choses, nous avons nos propres factions et nos propres divisions internes et nous ne réglons pas toujours nos différends de manière pacifique.

« Nombre de nos frères ne sont guère plus que de simples paysans superstitieux, qui se méfient de tout ce qui leur est étranger. À partir d’aujourd’hui, il va falloir vous atteler à une tâche. Restez bien sagement dans votre wal et devenez un bon Tsurani. Pour l’extérieur, il faut que vous soyez plus tsurani que tous les membres de l’Assemblée. Vous avez compris ?

— J'ai compris, dit simplement Milamber.

Hochopepa leur versa une autre coupe de chocha fumant.

— Faites particulièrement attention aux toutous du seigneur de guerre, Elgahar et Ergoran, ainsi qu'à un jeune fou nommé Tapek. Leur maître est furieux de la manière dont la guerre évolue dans votre ancien monde et se méfie de l'Assemblée. Maintenant que deux de nos frères sont morts dans la dernière grande campagne, peu d'entre nous sont prêts à fournir de l'aide dans cette affaire. Les quelques magiciens qui lui restent dans sa faction sont trop occupés et l'on dit qu'à moins d'un miracle, il n'arrivera pas à conquérir davantage de terres dans votre monde. Il faudrait un Grand Conseil réellement uni ce qui arrivera peut-être quand les Thûn seront devenus des agriculteurs et des poètes, mais pas avant — ou un grand nombre de Robes Noires dans son camp — ce qui devrait arriver environ un an après la première hypothèse. Vous voyez donc que la situation politique ne l'arrange pas vraiment. Les seigneurs de guerre qui n'arrivent pas à mener à bien une guerre ont tendance à tomber en disgrâce assez vite. (Il eut un sourire.) Bien entendu, nous autres à l'Assemblée sommes très au-dessus de ces considérations basement politiques. (Il reprit son sérieux.) Vous devez garder une chose en tête : il va vous considérer comme une menace potentielle, soit parce que vous risquez d'influencer des gens et de les pousser à ne pas l'aider, soit que vous vous opposiez directement à lui par sympathie pour votre ancien pays. Vous êtes protégé de ses actions directes, mais vous pourriez toujours vous retrouver confronté à ses toutous. Certains d'entre eux le suivent encore aveuglément.

— « Le chemin qui mène au pouvoir est ponctué de tours et de détours », cita Milamber.

Hochopepa acquiesça, l'air satisfait. Ses yeux semblèrent briller.

— Ça, c'est tsurani. Vous apprenez vite.

Pendant les semaines qui suivirent, Milamber prit toute la mesure de sa nouvelle position et apprit les responsabilités qui lui incombaient. On fit remarquer plus d'une fois, et parfois

avec défiance, que rares étaient ceux qui avaient montré tant de capacités si peu de temps après avoir revêtu la robe noire.

Malgré tous les changements qu'avait subis son existence, Milamber se rendit compte que bien des choses n'avaient pas changé. La pratique aidant, il découvrit qu'il disposait toujours de réserves de puissance intactes en lui auxquelles il ne pouvait faire appel qu'en cas de grand stress. Il rechercha un moyen de contrôler cette brutale augmentation de pouvoir, mais sans grand succès. Il découvrit aussi qu'il était capable d'ignorer tout le conditionnement mental qu'on lui avait fait subir lors de son initiation. Il préféra ne révéler ce fait à personne, pas même à Hochopepa. Le réarrangement de ce conditionnement lui rendit aussi quelque chose d'autre, un désir presque insurmontable de retrouver Katala. Il écarta ce désir d'aller la retrouver immédiatement et d'exiger du seigneur des Shinzawaï qu'il la libère, ce qu'il pouvait faire sans problème maintenant qu'il était un Très-Puissant. Il hésitait, par peur des réactions que pourraient avoir les autres magiciens et par peur que ses sentiments à elle aient changé. Pour oublier, il se plongea dans ses études.

Le temps passé à l'Assemblée lui avait rendu sa véritable identité, comme on le lui avait dit. Cette identité fut pour lui la clé de sa maîtrise si inhabituelle de la magie supérieure. Il était lié à deux mondes réunis par une grande faille. Tant que ces deux mondes resteraient ensemble, il tirerait son pouvoir des deux à la fois, ce qui lui donnait deux fois plus de pouvoir que ce dont disposaient les autres Robes Noires. Il eut ainsi la révélation de son véritable nom, ce nom qu'il ne devait jamais prononcer s'il ne voulait pas qu'un autre puisse le contrôler. Dans l'ancien langage tsurani, inusité depuis le temps de la Fuite, cela voulait dire : « celui qui se tient entre les mondes ».

Chapitre 23

LE VOYAGE

Martin regardait la plaine avec attention.

Sans un bruit, il fit signe à ses compagnons et sortit des bois avec eux, discrètement, hors de vue des sentinelles. On hurlait des ordres dans le campement tsurani. Martin et ses chasseurs s'accroupirent, pour qu'aucun mouvement ne trahisse leur présence. Derrière lui s'avancèrent Garret et l'ancien esclave tsurani, Charles. Durant les six années qu'avait duré le siège de Crydee, Charles avait pleinement satisfait Martin, prouvant sa loyauté et sa valeur à de multiples reprises. Il était également devenu un chasseur passable, même s'il ne réussirait probablement jamais à posséder l'aisance naturelle de Garret ou de Martin.

— Maître chasseur, je vois plusieurs nouvelles bannières, murmura Charles.

— Où ?

Charles montra un coin de l'autre côté du campement tsurani. Avec l'aide des nains, Martin et ses deux compagnons avaient entrepris la dangereuse escalade des Tours Grises et s'étaient glissés aisément derrière les quelques sentinelles laissées sur le flanc ouest de la vallée, celui que les Tsurani protégeaient le moins. Ils se trouvaient maintenant à quelques centaines de mètres à peine de leur campement principal.

Garret laissa échapper un sifflement presque inaudible.

— Cet homme a des yeux d'aigle. Je vois à peine ces bannières.

— Je sais juste ce qu'il faut chercher, répondit Charles.

— Que veulent-elles dire ? demanda l'Archer.

— Mauvaises nouvelles, maître chasseur. Ce sont les bannières de familles alliées au Parti de la roue bleue. En tout

cas, ça l'était au moment de ma capture. On ne les a plus vues depuis le siège de Crydee. Cela ne peut vouloir dire qu'une chose : il y a eu à nouveau un changement majeur dans la politique du Grand Conseil. (Il regarda Martin.) Cela veut dire que l'Alliance pour la guerre vient de se reformer. Au printemps prochain, nous pouvons nous attendre à une offensive de grande envergure.

Martin leur lit signe de rentrer dans les bois. Les arbres, dans une débauche de rouges, d'or et de bruns, portaient fièrement les couleurs de l'automne. Passant en silence sur un tapis de feuilles mortes, ils trouvèrent refuge dans un buisson adossé à un vieux chêne derrière lequel ils s'agenouillèrent. Martin prit une petite tranche de bœuf séché et commença à mâcher. L'escalade des Tours Grises, même avec l'aide des nains, ne les avait pas épargnés : ils étaient tous affamés, épuisés et crasseux.

— Où sont les nouvelles troupes ? demanda Martin.

— Ils ne les feront pas passer cet hiver. Ils peuvent camper à l'extérieur de la Cité des plaines sur Kelewan et bénéficier d'un climat plus agréable. Ils passeront la faille juste avant la fonte des neiges, au printemps. Au moment où il y aura de nouveau des fleurs dans le jardin de la princesse Carline, ils se mettront en marche.

Une stridulation suraiguë monta du nord. Charles garda son calme, mais parut quand même alarmé.

— Des Cho-ja !

Il regarda autour de lui, puis pointa un doigt en l'air. Martin opina et leur fit la courte échelle. Il lança Charles d'abord, puis Garret, dans les branches du chêne. Puis il sauta et ses compagnons lui prirent la main pour le tirer à eux.

Ils grimpèrent plus haut dans les branches et se tinrent prêts, les armes sorties, lorsque la patrouille de Cho-ja passa sous l'arbre. Six de ces créatures semblables à des fourmis s'avançaient vers eux à un rythme soutenu. Puis leur chef, reconnaissable à un casque à cimier tsurani, leur fit signe de s'arrêter. Il se tourna d'un côté puis de l'autre, puis leur lança quelques ordres dans leur langue aiguë. Les cinq autres se dispersèrent. Pendant une bonne dizaine de minutes, les trois

hommes perchés dans l'arbre les entendirent fouiller les environs.

Quand ils revinrent, la patrouille se reforma rapidement et repartit. Martin attendit qu'ils ne soient plus à portée d'ouïe et murmura :

— Que faisaient-ils ?

— Ils nous ont sentis. Mon odeur a dû changer, avec toute la nourriture midkemiane que je prends. Ils savaient que nous n'étions pas Tsurani. (Charles descendit de l'arbre et ajouta :) Les Cho-ja ont du mal à lever la tête, alors ils le font rarement.

— Et s'il y avait eu certains de vos anciens compatriotes avec eux ? demanda Garret.

Charles haussa les épaules.

— Les Cho-ja auraient parlé tsurani. Leur langue est pratiquement impossible à apprendre, alors personne ne s'y essaye.

— Est-ce qu'ils pourraient suivre nos traces ? s'inquiéta Martin. Charles répondit :

— Je ne pense pas, mais... (Charles se tut en entendant des aboiements monter du campement Tsurani.) Des chiens !

— Eux peuvent nous retrouver, déclara l'Archer. Venez.

Il partit au pas de course, vers une ancienne route de montagne presque complètement masquée par la végétation. Les Tsurani ne l'avaient pas encore découverte et la bande de Martin l'avait empruntée pour entrer dans la vallée.

Les trois hommes coururent dans les bois un long moment, attentifs aux jappements derrière eux. Puis les aboiements des chiens se changèrent en hurlements.

— Ils ont senti notre piste, s'alarma Garret.

Martin hocha la tête et accéléra le pas. Ils coururent encore une minute environ. Le bruit des chiens gagnait sur eux régulièrement quand l'Archer fit halte et attrapa le bras de Garret pour l'arrêter. Il fit un signe et s'écarta de la piste pour conduire les autres à un petit cours d'eau.

— Je me rappelais l'avoir entendu quand nous sommes passés à l'aller, expliqua-t-il en se glissant dans le ruisseau. (Les deux autres l'imitèrent.) Nous allons gagner à peine quelques minutes. Ils vont fouiller en amont et en aval.

— De quel côté allons-nous ? demanda Garret.

— L’aval, répondit Martin. Ils chercheront d’abord vers l’amont, c’est la sortie.

— Maître chasseur, il y a un autre moyen, intervint Charles.

Il se défit rapidement de son sac à dos et en retira une grosse bourse. Il commença à saupoudrer les rives qu’ils venaient de fouler d’une poudre noire. Garret sentit ses yeux le piquer et souffla par le nez pour éviter d’éternuer.

— Du poivre !

— Le maître cuisinier Megar va être furieux, mais je me suis dit qu’on pourrait en avoir besoin, expliqua Charles. Les Cho-ja et les chiens ne pourront plus rien sentir pendant des heures quand ils seront passés par ici.

Martin opina.

— Vers l’amont !

Les trois hommes pataugèrent dans l’eau, puis prirent un rythme plus calme et plus régulier. Ils étaient hors de vue quand les chiens commencèrent à éternuer. Il y eut des ordres furieux et des réponses frustrées. Charles se permit un petit sourire alors qu’ils continuaient à avancer dans l’eau.

Trouvant une branche assez basse qui surplombait la rivière, Martin aida ses compagnons à l’atteindre et y grimpa à leur suite. Ils progressèrent dans l’arbre jusqu’à ce qu’ils trouvent un autre chêne aux branches assez proches pour y sauter.

Ils remirent pied à terre à une douzaine de mètres de la rive. Martin jeta un coup d’œil alentour pour s’assurer que personne ne les avait vus, puis il fit signe aux autres de le suivre et les ramena vers les Tours Grises.

Les vents marins fouettaient les murailles. Arutha, ses cheveux bruns ébouriffés par la bourrasque, observait la ville de Crydee et la mer au-delà. Des taches d’ombre et de lumière couraient sur le sol, suivant la course des gros nuages qui filaient haut dans le ciel. Le prince contempla l’horizon au loin, la Mer sans Fin houleuse et frangée d’écume, tandis que le vent lui portait le bruit des ouvriers en train de reconstruire un bâtiment dans la ville.

C'était à nouveau l'automne à Crydee, le huitième depuis le début de la guerre. Arutha s'estimait heureux que l'été se soit terminé sans offensive majeure des Tsurani. Malgré tout, il ne se sentait pas à son aise. Ce n'était plus le jeune homme qui venait de prendre son premier commandement, c'était un vétéran. À vingt-sept ans, il avait vu plus de batailles et avait pris plus de décisions que la plupart des hommes du royaume n'auraient à le faire de toute leur vie. À son avis, les Tsurani gagnaient lentement la guerre.

Il laissa son esprit dériver un peu, puis se força à oublier ses sombres pensées. Il n'était peut-être plus un garçon maussade, mais il avait encore tendance à se laisser aller à l'introspection, il préférait s'occuper pour éviter de perdre du temps à de telles futilités.

— L'automne va être court.

Arutha tourna la tête à gauche et vit Roland à côté de lui. Le châtelain s'était approché assez discrètement pour surprendre le prince perdu dans ses pensées. Arutha eut un mouvement d'humeur et haussa les épaules.

— L'hiver aussi sera court, Roland. Et au printemps...

— Quelles nouvelles de l'Archer ?

Arutha serra son poing ganté et frappa doucement les pierres du mur, d'un geste lent et contrôlé, plein de frustration.

— Sans cesse je regrette d'avoir dû le laisser partir. Des trois, seul Garret semble avoir une vague notion de ce que peut être la prudence. Ce Charles est un Tsurani complètement fou, qui met son honneur au-dessus de tout et l'Archer est...

— L'Archer, termina Roland.

— Je n'ai jamais vu d'homme qui en dise si peu sur lui-même, Roland. Même si je vivais aussi longtemps qu'un elfe, j'ai l'impression que je ne comprendrais jamais pourquoi il est ce qu'il est.

Roland s'appuya contre les pierres froides du mur.

— Tu crois qu'ils s'en sortiront ? Arutha reporta son attention sur la mer.

— S'il existe un homme à Crydee capable de passer les montagnes, de pénétrer la vallée des Tsurani et d'en revenir,

c'est bien Martin. Malgré cela, je ne peux pas m'empêcher d'être inquiet.

Roland trouva cet aveu surprenant. Comme Martin, Arutha n'était pas homme à révéler ses sentiments. Sentant le prince profondément troublé, Roland changea de sujet.

— J'ai reçu un message de mon père, Arutha.

— On m'a dit qu'il y avait un message personnel dans le dernier bateau de Tulan.

— Alors tu dois savoir que mon père me rappelle.

— Oui. Je suis désolé pour sa jambe cassée.

— Père n'a jamais été très bon cavalier. C'est la deuxième fois qu'il tombe de cheval et se casse quelque chose. La dernière fois, j'étais encore enfant et il s'était cassé le bras.

— Cela fait longtemps que tu n'es pas rentré chez toi. Roland haussa les épaules.

— Avec la guerre, je n'ai pas vraiment eu envie de rentrer. La plupart des combats se sont déroulés par ici. Et puis, ajouta-t-il avec un sourire, j'ai d'autres raisons de rester.

— Tu en as parlé à Carline ? demanda Arutha en lui rendant son sourire. Roland prit un air grave.

— Pas encore. Je pensais attendre de trouver un navire pour le Sud.

La Confrérie ayant abandonné le Vercors, il était devenu pratiquement impossible de se rendre au sud par voie de terre, car les Tsurani avaient coupé les routes pour Carse et Tulan.

Un cri venant de la tour les fit se retourner.

— Des pisteurs approchent !

Arutha plissa les yeux pour ne pas être gêné par les reflets du soleil sur la mer et distingua trois silhouettes qui couraient d'un pas souple sur la route.

— L'Archer ! s'écria Arutha d'un ton soulagé lorsque les trois hommes se trouvèrent assez près pour qu'il puisse les reconnaître.

Quittant la muraille, le prince descendit dans la cour pour y attendre le maître chasseur et ses hommes. Roland se tenait à ses côtés quand les trois pisteurs poussiéreux passèrent les portes du château. Garret et Charles gardèrent le silence tandis que l'Archer saluait Arutha.

— Salut, Martin. Quelles sont les nouvelles ? demanda le prince.

Martin commença à raconter ce qu'ils avaient pu tirer du camp tsurani mais au bout d'un moment, Arutha l'interrompit.

— Garde ton souffle pour le conseil, Martin. Roland, va voir le père Tully, le maître d'armes Fannon et Amos Trask, et amène-les à la salle du conseil.

Roland partit au pas de course.

— Charles et Garret doivent venir aussi, Martin, déclara Arutha.

Garret regarda l'ancien esclave tsurani, qui haussa les épaules. Ils savaient qu'il leur faudrait attendre encore un peu le bon vouloir du prince pour prendre le repas chaud auquel ils rêvaient depuis longtemps.

Martin prit un siège à côté d'Amos Trask tandis que Charles et Garret restaient debout. L'ancien capitaine de navire salua l'Archer d'un signe de tête. Arutha tira lui-même sa chaise, comme à son habitude, ignorant les formalités d'usage quand il était avec ses conseillers. Amos était devenu un membre officieux du conseil du prince depuis le siège du château. C'était un homme entreprenant et plein de talents insoupçonnés.

Fannon siégeait à la droite d'Arutha. Depuis sa blessure, il laissait le prince diriger Crydee et avait envoyé un message personnel à messire Borric pour l'en informer. Le duc avait envoyé une réponse ratifiant le transfert de commandement et Fannon avait repris son rôle d'officier adjoint. Le maître d'armes semblait apprécier la situation.

Arutha apprit aux autres conseillers le pourquoi de cette réunion :

— Martin vient de rentrer d'une mission particulièrement importante. Martin, dis-nous ce que tu as vu.

— Nous avons escaladé les Tours Grises et nous sommes entrés dans la vallée qui sert de base aux armées tsurani.

Fannon et Tully regardèrent le maître chasseur, médusé.

— Tu nous torches toute une saga en une seule phrase, gouailla Amos Trask.

Martin ignora le commentaire et poursuivit :

— Je pense que Charles vous expliquera mieux que moi ce que nous avons vu.

La voix de l'ancien esclave tsurani était inquiète.

— Les signes montrent que le seigneur de guerre va lancer une grosse attaque au printemps.

Tout le monde dans la pièce en resta sans voix, sauf Fannon :

— Comment pouvez-vous en être sûr ? Des troupes fraîches sont arrivées dans leur campement ?

Charles secoua la tête.

— Non, les nouveaux soldats n'arriveront pas avant la fonte des neiges, au début du printemps. Mes anciens compatriotes n'aiment pas beaucoup vos climats froids. Ils vont camper pendant les mois d'hiver dans mon ancien pays et passeront la faille juste avant l'offensive.

Même après cinq ans, Fannon avait toujours des doutes sur la loyauté de Charles, contrairement à l'Archer.

— Alors, comment pouvez-vous avoir la certitude qu'il va y avoir une offensive ? Il n'y en a pas eu de nouvelle depuis l'assaut contre Elvandar, il y a trois ans.

— Il y a de nouvelles bannières dans le campement du seigneur de guerre, maître d'armes, les bannières des maisons du Parti de la roue bleue. Cela faisait six ans qu'on ne les voyait plus. Cela ne peut vouloir dire qu'une chose : il y a eu un nouveau changement dans le Grand Conseil. L'Alliance pour la guerre s'est reformée.

De tous ceux qui se trouvaient dans la pièce, seul le père Tully sembla saisir ce qu'avait dit Charles. Il avait étudié les Tsurani et avait appris tout ce qu'il avait pu des esclaves capturés.

— Expliquez-leur, Charles, l'encouragea-t-il.

Le Tsurani réfléchit un moment avant de se lancer :

— Il faut avant tout que vous compreniez une chose sur mon ancien pays. Le Grand Conseil est au-dessus de tout, hormis l'honneur et l'obéissance à l'empereur. Accéder au Grand Conseil peut demander de nombreux sacrifices, y compris celui de sa propre vie. Plus d'une famille a été détruite à

force de complots et d'intrigues au sein du conseil. Dans l'empire nous appelons cela le jeu du Conseil.

« Ma famille était bien placée dans le clan Hunzan, puisqu'elle n'était pas assez grande pour se faire remarquer par les rivaux de notre clan, mais pas au point d'être reléguée à des rôles subalternes. Nous avons la chance de savoir beaucoup de choses sur ce qui se passait dans le Grand Conseil, sans avoir à nous inquiéter outre mesure des décisions qui s'y prenaient. Notre clan était dans le Parti du progrès, car nous disposions de nombreux savants et enseignants et nos familles comptaient également des guérisseurs, des prêtres et des artistes.

« Pendant un temps, le clan Hunzan a quitté le Parti du progrès, pour des raisons que j'ignore — seuls les chefs de famille les plus importants savaient pourquoi. Mon clan a rejoint ceux du Parti de la roue bleue, l'un des plus anciens du Grand Conseil. Bien qu'il ne soit pas aussi puissant que le parti du seigneur de guerre ou que les traditionalistes du Parti impérial, il a quand même beaucoup d'honneur et il est très influent.

« Il y a six ans, quand je suis arrivé ici, le Parti de la roue bleue avait rejoint le parti du seigneur de guerre afin de créer l'Alliance pour la guerre. Comme nous faisons partie des familles d'importance mineure, nous n'avons pas été tenus informés de la raison d'un tel changement de politique, mais il ne faisait aucun doute que cela concernait le jeu du Conseil.

« Ma disgrâce personnelle et mon asservissement étaient sans doute nécessaires pour que mon clan reste au-dessus de tout soupçon jusqu'à ce qu'ils puissent accomplir une nouvelle manœuvre. Aujourd'hui la manœuvre en question me paraît claire.

« Depuis le siège de ce château, je n'ai vu aucune trace de soldats appartenant aux familles de la Roue bleue. J'en avais déduit que l'Alliance pour la guerre avait été dissoute.

Fannon l'interrompt :

— Vous seriez en train de dire que la conduite de cette guerre n'est qu'un des aspects du jeu politique de ce Grand Conseil ?

— Maître d'armes, je sais que c'est une chose difficile à admettre pour quelqu'un d'aussi droit et loyal envers son pays que vous l'êtes. Mais c'est exactement ce que je suis en train de vous expliquer.

« Les Tsurani ont de bonnes raisons de mener cette guerre. Votre monde regorge de métaux qui sont précieux à Kelewan. Notre histoire est sanglante et tous ceux qui ne sont pas tsurani doivent être craints ou soumis. Si nous avons pu trouver votre monde, ne seriez-vous pas en mesure, vous aussi, de trouver un jour le nôtre ?

« Mais plus encore, c'est un moyen pour le seigneur de guerre de garder son influence dans le Grand Conseil. Pendant des siècles, nous avons lutté contre la Confédération thuril et quand finalement nous nous sommes installés à la table de négociations, le parti du seigneur de guerre a perdu beaucoup de pouvoir au sein du conseil. Cette guerre est un moyen de lui permettre de récupérer ce pouvoir perdu. L'empereur prend rarement des décisions et laisse le seigneur de guerre diriger, mais celui-ci n'est qu'un seigneur de famille, le chef de guerre d'un clan et en tant que tel il lui faut constamment chercher à avantager les siens dans le jeu du Conseil.

Tully semblait fasciné.

— Ainsi, le Parti de la roue bleue a rejoint le parti du seigneur de guerre, puis s'est brusquement désengagé. Mais ce n'était qu'un stratagème politique, une manœuvre pour gagner des avantages ?

Charles sourit.

— C'est très tsurani, bon père. Le seigneur de guerre a planifié sa première campagne avec beaucoup de soin, puis au bout de trois ans il s'est retrouvé avec une armée réduite de moitié. Ses troupes sont trop étirées, et il ne peut plus annoncer de victoires remarquables au Grand Conseil et à l'empereur. Il perd de son influence et de son prestige dans le Jeu.

— Incroyable ! s'exclama Fannon. Des centaines de gens sont morts à cause de ça.

— Il en va ainsi avec le jeu du Conseil, maître d'armes. Almecho, le seigneur de guerre, est un homme ambitieux — une qualité indispensable pour occuper un tel poste. Il lui faut

s'appuyer sur d'autres hommes ambitieux, qui n'hésiteraient pas à lui prendre son poste si jamais il échouait. Pour que ces gens lui restent alliés, pour qu'ils ne deviennent pas ses ennemis, il doit détourner les yeux de temps en temps.

« La première année de guerre, le général en second du seigneur de guerre, un homme nommé Tasaio, de la famille des Minwanabi, a donné l'ordre de lancer une attaque sur les garnisons de LaMut. Tasaio était général en second pour la campagne, mais c'était aussi le cousin du seigneur Jingu des Minwanabi. Alors, ce fut au seigneur Sezu des Acoma, ennemis jurés de Jingu, qu'il donna l'ordre d'attaquer. Les soldats acoma furent tués pratiquement jusqu'au dernier, y compris le seigneur Sezu et son fils. Tasaio arriva un tout petit peu trop tard pour sauver les Acoma, mais juste à temps pour sauver la bataille et ramener une victoire au seigneur de guerre.

Les yeux de Fannon s'arrondirent d'étonnement.

— C'est la plus sombre duplicité dont j'ai jamais entendu parler.

— C'est brillant, aussi, aux yeux de ces gens, intervint Arutha. Charles abonda dans le sens du prince :

— Le seigneur de guerre a pardonné à Tasaio le massacre de l'un de ses meilleurs généraux et la perte de l'intégralité de l'armée acoma, en échange d'une victoire et de bonnes relations avec les Minwanabi.

« Tout seigneur régnant n'ayant pas d'intérêts directs dans ce jeu a dû applaudir à ce coup de maître, même ceux qui admiraient le seigneur Sezu. Cela a permis à Almecho et au seigneur Jingu de se faire de bons alliés dans le Conseil. Les opposants politiques du seigneur de guerre, qui avaient besoin de trouver un moyen de contrer son pouvoir grandissant, ont créé la situation que je viens d'expliquer, étirant à l'extrême les lignes du seigneur de guerre et le laissant dans l'incapacité de poursuivre cette guerre. Après un tel coup, de nombreuses familles qui tournaient autour du Parti de la guerre ont dû se rallier à celui de la Roue bleue.

— Le fait important pour nous, résuma Arutha, c'est que la Roue bleue est de nouveau alliée au seigneur de guerre et que leurs soldats vont rentrer en guerre au printemps.

Charles regarda les membres du conseil.

— Je ne comprends pas la raison de ce changement. Cela fait trop longtemps que je ne suis plus le Jeu. Mais comme l'a dit Son Altesse, ce qui importe pour nous autres de Crydee, c'est de savoir qu'il peut y avoir jusqu'à dix mille nouveaux soldats sur le front au printemps.

Amos fronça les sourcils.

— C'est un coup dur, c'est certain.

Arutha déroula une demi-douzaine de parchemins.

— Ces derniers mois, nous avons reçu ces messages, que vous avez presque tous lus. (Il regarda Tully et Fannon.) Vous avez vu leur stratégie se mettre en place. (Il prit l'un des parchemins.) De père : « Des raids tsurani constants empêchent nos hommes de se reposer. Ils ne peuvent les attaquer de front et sont démoralisés. Je crains de ne jamais voir la fin de tout cela... » Du baron Bellamy : «... une activité tsurani accrue près de la garnison de Jonril. Je pense qu'il serait bon de ramener des troupes là-bas cet hiver, quand les Tsurani seront inactifs, sinon nous risquons de perdre cette position au printemps prochain. » Le seigneur Roland supervisera l'arrivée de renforts venant de Carse et Tulan pour Jonril cet hiver.

Plusieurs têtes se tournèrent vers Roland, qui se tenait derrière l'épaule d'Arutha. Ce dernier poursuivit :

— De messire Dulanic, général de Krondor : « Quoique son altesse partage vos inquiétudes, il n'y a pas réellement lieu de s'alarmer. À moins que l'on ne puisse prouver que les Tsurani attaqueront à nouveau en masse, j'ai conseillé au prince de Krondor de rejeter votre requête concernant l'envoi sur la Côte sauvage d'éléments de la garnison de Krondor... » (Arutha jeta un coup d'œil à la ronde.) Les choses sont donc claires, maintenant.

Il écarta les parchemins et montra la carte fixée sur la table.

— Nous n'avons plus de soldats supplémentaires disponibles. Nous n'osons pas ramener des hommes du sud de crainte que les Tsurani ne marchent sur Jonril. Si la garnison y est renforcée, la situation restera encore stable là-bas. Si l'ennemi attaque la garnison, elle pourra recevoir des renforts

de Carse et de Tulan. Si l'ennemi attaque l'un des châteaux, Jonril les prendra à revers. Mais ça ne signifie plus rien si nous limitons ces garnisons.

« Et père doit maintenir un front très étiré, il ne peut donc pas nous fournir des hommes. (Il regarda Charles.) À votre avis, où vont-ils attaquer ?

L'ancien esclave tsurani regarda la carte, puis haussa les épaules.

— C'est difficile à dire, Altesse. Si la situation devait être jugée uniquement sur des questions militaires, le seigneur de guerre attaquerait le front le plus faible, c'est à dire les elfes ou Crydee. Mais il est rare que la politique n'entre pas en considération pour les gens de l'empire. (Il regarda la disposition des troupes sur la carte, puis ajouta :) Si j'étais le seigneur de guerre et que j'aie besoin d'une victoire facile pour asseoir ma position dans le Grand Conseil, j'attaquerais de nouveau Crydee. Mais si j'étais le seigneur de guerre et que ma position dans le Grand Conseil soit précaire, j'aurais bien besoin d'un coup d'éclat pour retrouver mon prestige et je me risquerais à une offensive générale contre le gros de l'armée du royaume, donc contre les armées du duc Borric. Une telle victoire me donnerait une position dominante dans le Conseil pour des années.

Fannon s'adossa à sa chaise et soupira.

— Donc nous risquons un nouvel assaut contre Crydee au printemps sans pouvoir bénéficier de renforts, par crainte d'une attaque sur un autre front. (Il montra la carte d'un geste large de la main.) Nous voilà confrontés au même problème que le duc. Toutes nos forces sont clouées sur le front tsurani. Les seuls hommes dont nous disposons sont les permissionnaires qui se trouvent en ville mais ils ne représentent qu'une toute petite partie de l'armée.

« Nous ne pouvons maintenir indéfiniment les hommes sur le terrain. Même les seigneurs Borric et Brucal passent l'hiver à LaMut avec le comte, ne laissant que de petites compagnies pour lutter contre les Tsurani. (Agitant la main en l'air, il ajouta :) Mais je m'égare. Ce qu'il faut annoncer à votre père au plus vite, Arutha, c'est qu'il pourrait avoir à subir une attaque.

Comme cela, si les Tsurani frappent contre ses lignes, il pourra revenir de LaMut à temps et sera prêt à tenir ses positions. Même si les Tsurani amènent dix mille hommes de plus, il pourra faire venir d'autres soldats des garnisons autour de Yabon, ce qui lui fera encore deux mille hommes supplémentaires.

— Deux mille contre dix mille, ça ne paraît pas bien fort, maître d'armes, répliqua Amos.

Fannon était assez d'accord.

— On fait ce qu'on peut. Il n'est pas garanti que ça suffise.

— Au moins, ce seront des cavaliers, maître d'armes, le consola Charles. Mes anciens compatriotes n'aiment pas beaucoup vos chevaux.

Fannon acquiesça.

— Mais même ainsi, les perspectives ne sont pas très bonnes.

— Il reste une chose, rappela Arutha en montrant un parchemin. Le message de messire Dulanic dit qu'il a besoin de preuves si nous voulons qu'il nous accorde de l'aide. Nous avons maintenant assez de renseignements pour le satisfaire, je crois.

— Même une toute petite partie de la garnison de Krondor nous permettrait d'avoir assez de forces pour résister à une offensive, convint Fannon. Mais nous sommes déjà bien tard dans la saison et il faudrait lui envoyer le message immédiatement.

— Les dieux parlent par votre bouche, décréta Amos. Même en partant cet après-midi, vous auriez du mal à traverser les passes des Ténèbres avant qu'elles soient impraticables à cause de l'hiver. Dans deux semaines, ce sera fini.

— J'ai déjà réfléchi à cela, avoua Arutha. Je pense que les temps sont suffisamment graves pour que je risque moi-même le voyage pour Krondor.

Fannon se redressa sur sa chaise.

— Mais vous êtes le général en chef des armées du duché, Arutha. Vous ne pouvez pas abandonner vos responsabilités.

Le prince sourit.

— Je le puis et je le ferai. Je sais que vous n'avez aucune envie de reprendre le commandement des armées, mais vous le

ferez. Si nous voulons l'aide d'Erland, je dois le convaincre moi-même. Quand père est allé parler des Tsurani à Erland et au roi, j'ai compris qu'il vaut mieux s'adresser en personne à ses alliés potentiels. Erland est un homme prudent. Il va falloir être très persuasif. Ma présence pourra mieux appuyer notre demande.

— Et comment envisagez-vous d'arriver à Krondor, si je peux me permettre ? renifla Amos. Il y a trois armées tsurani qui campent entre ici et les Cités libres, au cas où vous envisageriez d'y aller par la terre. Et il n'y a plus dans le port que quelques caboteurs, alors qu'il vous faudrait un navire de haute mer pour un voyage comme celui-ci.

— Il existe un vaisseau de haute mer, Amos. *Le Vent de l'Aube* est encore à quai.

Amos en resta bouche bée.

— *Le Vent de l'Aube* ? s'écria-t-il horrifié. Hormis le fait qu'il est à peine plus grand qu'un lougre, il est coincé ici pour l'hiver. J'ai entendu son capitaine pleurer sur sa carlingue fendue quand cet incapable est arrivé au port la queue basse il y a un mois. Il faut le passer en cale sèche, inspecter la quille et remplacer toute la carlingue. Sans réparation, sa quille sera trop faible pour supporter la pression des vents d'hiver. Prenez plutôt un tonneau, si vous me permettez, Altesse. Vous risqueriez de vous y noyer aussi, mais au moins vous n'emporteriez personne d'autre avec vous.

Fannon s'empourpra, mais Tully, Martin, Roland et Arutha sourirent.

— Quand j'ai envoyé Martin en mission, expliqua le prince, j'ai envisagé la possibilité qu'il me faille un navire pour Krondor. Il y a deux semaines, j'ai demandé à ce qu'on le répare. Actuellement, il y a une foule de charpentiers à bord. (Il regarda Amos d'un air interrogateur.) Bien entendu, on m'a dit que ça ne vaudrait pas un passage en cale sèche, mais on m'a assuré que ça suffirait.

— Ouais, pour faire un peu de cabotage le long de la côte au printemps, peut-être. Mais là, on parle des tempêtes d'hiver et de la traversée des passes des Ténèbres.

— Eh bien, il faudra faire avec. Je pars dans quelques jours. Il faut que quelqu'un convainque Erland que nous avons besoin d'aide et je suis le seul à pouvoir le faire.

Amos refusa de lâcher le sujet.

— Et Oscar Danteen a accepté de traverser les passes avec son navire pour vous ?

— Je ne lui ai pas encore annoncé notre destination, avoua Arutha. Amos secoua la tête.

— Je me disais aussi. Cet homme a un cœur de requin, autant dire qu'il n'en a pas, et le courage d'une méduse, ce qui ne vaut rien non plus. Dès que vous lui parlerez de ça, il vous coupera la gorge, vous jettera par-dessus bord, ira passer l'hiver avec les pirates des îles du Couchant et puis il ira droit sur les Cités libres au printemps. Alors, il demandera à un quelconque scribouillard du Natal d'écrire un message affreusement désolé et plein de belles circonlocutions à votre père, décrivant votre courage juste avant de vous perdre par-dessus bord en haute mer lors d'un abordage par des pirates. Ensuite, il passera l'année à boire l'or que vous lui aurez donné pour le passage.

— Mais j'ai acheté ce navire, protesta Arutha. C'est moi qui en suis le maître, maintenant.

— Propriétaire ou pas, prince ou pas, il n'y a qu'un seul maître à bord, et c'est le capitaine, répliqua Amos. C'est lui le roi et le grand prêtre et personne ne lui dit ce qu'il doit faire, sauf s'il y a un pilote portuaire à bord et encore, le pilote doit faire preuve de respect. Non, Altesse, vous ne survivrez pas à un voyage avec Oscar Danteen comme officier.

Quelques rides d'amusement apparurent aux coins des yeux d'Arutha.

— Auriez-vous une autre suggestion, capitaine ? L'intéressé soupira en se renversant sur sa chaise.

— J'ai mordu à l'hameçon. Il est temps de me faire vider et écailler. Dites à Danteen de débarrasser la cabine du capitaine et de virer son équipage. Je vais essayer de trouver des remplaçants pour cette bande d'égorgeurs, même si à cette époque de l'année il ne reste plus guère que des ivrognes et des gamins dans le port. Et pour l'amour des dieux, n'allez surtout pas annoncer notre destination à quelqu'un d'autre. Si une seule

de ces canailles avinées apprend que vous voulez vous risquer dans les passes aussi tard dans la saison, vous allez devoir demander à la garnison de traquer les déserteurs qui se seront réfugiés dans les bois.

— Très bien, répondit Arutha. Je vous laisse faire les préparatifs nécessaires. Nous partirons dès que le navire sera prêt. (Il se tourna vers l'Archer.) Je veux que vous veniez aussi, maître chasseur.

L'Archer sembla légèrement étonné.

— Moi, Votre Altesse ?

— Je veux présenter un témoin oculaire à messire Dulanic et au prince.

Martin fronça les sourcils, mais finit par dire :

— Je ne suis jamais allé à Krondor, Votre Altesse. (Il eut son petit sourire moqueur.) Je pourrais bien ne pas avoir d'autre occasion,

La voix d'Amos Trask couvrit les hurlements du vent. Des bourrasques portèrent ses mots à un gamin déconfit perché dans le gréement.

— Mais non, espèce de marin d'eau douce, ramolli de la tête, tire donc pas les voiles si fort ! Elles vont vibrer comme une corde de luth. C'est pas elles qui tiennent le bateau, c'est le mât. Les lignes servent uniquement quand le vent change. (Il regarda le gamin ajuster les voiles.) Oui, c'est ça. Non, ça c'est trop lâche. (Il jura.) Voilà, là c'est bon !

Il prit un air écoeuré quand Arutha monta sur la passerelle.

— Des fils de pêcheurs qui veulent devenir marins. Des ivrognes. Et quelques-unes des crapules de Dantéen qu'il m'a bien fallu réengager. Quel équipage, Votre Altesse !

— Ils feront l'affaire ?

— Ils ont intérêt, sinon ils vont avoir affaire à moi. (Il regarda d'un œil critique les marins qui rampaient dans les espars, vérifiant chaque nœud, chaque épissure, chaque ligne et chaque voile.) Nous avons besoin de trente hommes valables. J'en compte huit. Le reste ? J'espère en récupérer à Carse et à Tulan en descendant. Peut-être pourrons-nous remplacer les

gamins et les hommes les moins dignes de confiance par des marins expérimentés.

— Ça ne risque pas de nous retarder, pour les passes ?

— Si on les traversait aujourd'hui, ça irait. Vu le temps qu'il nous faudra pour y arriver, il vaut mieux, pour nous, avoir un bon équipage plutôt qu'arriver une semaine avant. On sera en plein dans la mauvaise saison. (Il regarda Arutha.) Savez-vous pourquoi on appelle ce coin la passe des Ténèbres ? (Le prince haussa les épaules.) Ce n'est pas juste une superstition de marin. C'est la description de ce qu'il y a.

« Je pourrais vous parler des différents courants de la Mer sans Fin et de la Triste Mer, ajouta-t-il, les yeux perdus dans le lointain. Je pourrais vous dire comment ils se rejoignent à cet endroit, ou encore vous décrire les vagues délirantes de l'hiver au moment où les lunes sont dans leur plus mauvaise configuration, ou vous parler de ces vents qui soufflent du nord, avec une neige si épaisse que de la passerelle, on ne voit même pas le pont. Mais... en fait, il n'y a pas de mots qui puissent décrire les passes en hiver. C'est un, deux, trois jours de voyage en aveugle. Et si le vent ne vous renvoie pas dans la Mer sans Fin, il vous dresse sur les récifs de la côte sud. Ou alors, il n'y a pas de vent, le brouillard noie tout le reste et pendant ce temps-là, les courants vous baladent.

— Vous m'en faites une image bien sombre, capitaine, répliqua Arutha avec un sourire sardonique.

— Rien que la vérité. Vous êtes un jeune homme à l'esprit particulièrement pratique et vous avez un sacré sang-froid, Altesse. Je vous ai vu tenir devant des choses qui auraient fait fuir bien des hommes plus expérimentés que vous. Je n'essaye pas de vous effrayer. Je veux juste que vous compreniez ce que vous voulez faire. S'il y a une personne qui peut traverser ces passes en hiver avec un tel baquet, c'est Amos Trask et je ne me vante pas. Ça m'est déjà arrivé de le faire en cette saison. L'automne et le printemps c'est une chose, mais l'hiver, y a rien qui soit comparable à ça. Mais j'avais aussi autre chose à vous dire : avant de quitter Crydee, faites vos adieux à votre sœur, écrivez à votre père et à votre frère, faites votre testament et mettez de l'ordre dans vos affaires.

— Les lettres et le testament sont faits et Carline et moi dînons seuls ce soir, répliqua le prince sans changer d'expression.

Amos acquiesça.

— Nous partons demain matin avec la marée. Ce vaisseau est un pavé troué et pourri juste bon à faire du cabotage, mais on passera, quitte à ce que je le porte sur mes propres épaules.

Arutha prit congé. Quand il fut hors de vue, Amos se tourna vers le ciel.

— Astalon, dit-il en invoquant le dieu de la Justice, je suis un pécheur, c'est vrai. Mais si c'est toi qui rends la justice, pourquoi est-ce que tu m'as infligé cette peine-là ?

En paix avec son destin, Amos se remit à préparer le voyage.

Carline tournait en rond dans le jardin, triste comme les fleurs fanées de ses parterres. Roland la regardait, un peu à l'écart, ne sachant que dire pour la réconforter. Finalement, il se décida :

— Un jour, je serai baron de Tulan. Cela fait plus de neuf ans que je ne suis pas rentré chez moi. Il faut que je parte avec Arutha.

— Je sais, répondit doucement la jeune femme.

Elle semblait résignée et il s'avança pour la prendre dans ses bras.

— Un jour, tu deviendras la baronne de Tulan à ton tour.

Carline le serra contre elle, puis elle s'écarta et se força à prendre un ton léger :

— Enfin, après toutes ces années, on aurait pu croire que ton père avait appris à se passer de toi.

Roland sourit.

— Il devait passer l'hiver à Jonril avec le baron Bellamy pour superviser l'extension de la garnison. Je vais y aller à sa place. Mes frères sont tous trop jeunes. Comme les Tsurani se sont retranchés pour l'hiver, c'est notre seule occasion d'améliorer les fortifications.

— Au moins, je n'aurai pas à m'inquiéter que tu ailles briser les cœurs des dames à la cour de ton père, répliqua la jeune femme en gardant le même ton léger.

— C'est peu probable, approuva-t-il en riant. Ils réunissent déjà les hommes et le ravitaillement et les barges sont prêtes à remonter la rivière Wyndermeer. Quand Amos m'aura débarqué à Tulan, je passerai un jour ou deux à la maison, pas plus, et puis je repartirai. Jonril est un fort perdu et l'hiver y sera long, avec des soldats et quelques fermiers pour seule compagnie.

Carline eut un petit rire en portant la main à sa bouche.

— J'espère que ton père ne découvrira pas au printemps que tu as perdu au jeu sa baronnie et ses soldats. Roland lui sourit.

— Tu vas me manquer. Carline lui prit la main.

— Tu vas me manquer aussi.

Ils restèrent immobiles un moment, puis soudain la fausse vaillance de Carline céda et elle se précipita dans ses bras.

— Fais attention à toi. Je ne supporterais pas de te perdre.

— Je sais, répondit-il doucement. Mais tu dois faire bonne figure devant les autres. Fannon aura besoin de ton aide pour diriger la cour et tu vas devoir prendre en charge toute la maisonnée. Tu es la maîtresse de Crydee et beaucoup de gens vont dépendre de toi.

Ils regardèrent les bannières claquer dans le vent du soir. L'air était froid, si bien que le jeune homme recouvrit sa compagne de sa cape.

— Reviens-moi, Roland, le supplia-t-elle en tremblant.

— Je reviendrai, Carline, promit-il doucement.

Il essaya d'écarter un frisson glacé qui montait en lui, mais sans succès.

Ils se tenaient sur le quai, dans la pénombre du petit matin, juste avant le lever du soleil. Arutha et Roland attendaient à côté de la passerelle.

— Prenez bien soin de tout, maître d'armes, recommanda le prince. Fannon, encore fier et droit malgré son grand âge, avait la main sur le pommeau de son épée.

— Je vous le promets, Altesse.

— Quand Gardan et Algon reviendront de leur patrouille, dites-leur de prendre soin de vous, ajouta Arutha avec un petit sourire.

— Jeune insolent ! répliqua Fannon, les yeux étincelants. Je suis encore capable de vaincre n'importe qui dans le château, à l'exception de votre père. Descendez de cette passerelle et tirez l'épée, que je vous montre pourquoi je porte encore l'insigne de maître d'armes.

Arutha leva les mains dans un geste de fausse supplication.

— Fannon, c'est bon de vous retrouver aussi vif qu'avant. Crydee ne risque rien avec un tel maître d'armes.

Ce dernier s'avança et posa la main sur l'épaule du prince.

— Faites attention, Arutha, vous avez toujours été mon meilleur élève. Je ne voudrais pas vous perdre.

Le jeune homme sourit gentiment à son vieux maître.

— Merci, Fannon. (Puis il fit une grimace.) Je ne voudrais pas me perdre, moi non plus. Je reviendrai — avec les soldats d'Erland.

Arutha et Roland sautèrent sur le pont. Ceux qui restaient à quai leur firent des signes. Martin l'Archer était là, appuyé à la lisse. Il regarda les hommes retirer la passerelle et les gens sur le quai larguer les amarres. Amos Trask cria des ordres et l'on amena les voiles. Lentement, le navire s'écarta du quai. Arutha, Martin et Roland à ses côtés, regarda en silence la manœuvre se faire et les quais s'éloigner.

— Je suis content que la princesse ait préféré ne pas venir. Je n'aurais pas supporté un adieu de plus, avoua le châtelain.

— Je comprends, dit Arutha. Elle tient beaucoup à vous, messire, bien que je voie mal pourquoi. (Roland regarda le prince pour savoir s'il plaisantait ou non et vit que celui-ci avait un petit sourire aux lèvres.) Je ne t'en ai pas parlé, continua Arutha. Mais comme nous risquons de ne pas nous voir avant un bon bout de temps à partir de Tulan, je voulais que tu saches que dès que tu pourras en parler à père, mon soutien te sera tout acquis.

— Merci, Arutha.

La ville s'enfonça dans les ténèbres. Ils aperçurent la jetée qui menait au phare. L'aube, encore à peine levée, commençait

à percer l'obscurité nocturne, teintant le monde de gris et de noir. Puis lentement, le grand piton rocheux des Gardiens apparut à tribord.

Amos donna l'ordre de changer de cap. Ils se tournèrent vers le sud-ouest et mirent plus de voile pour mieux profiter du vent. Le navire prit de la vitesse et Arutha entendit des mouettes crier au-dessus d'eux. Brusquement, il se rendit compte qu'ils venaient de sortir de Crydee. Glacé, il ramena frileusement sa cape autour de lui.

Arutha se tenait sur le pont arrière, l'épée tirée. À côté de lui, Martin venait d'encocher une flèche. Amos Trask et son second, Vasco, avaient également tiré les armes. Six marins furieux s'étaient rassemblés sur le pont et l'équipage observait la confrontation.

— Vous nous avez menti, capitaine, vous n'êtes pas reparti au nord vers Crydee comme vous l'aviez dit à Tulan, s'écria un marin depuis le pont. À moins d'aller à Kesh jusqu'à Elarial, il n'y a rien d'autre au sud que les passes. Vous voulez qu'on traverse les passes des Ténèbres ?

— Crénom, mon gars ! rugit Amos. Tu discuterais mes ordres ?

— Ouais, capitaine. La tradition dit qu'un contrat entre un capitaine et l'équipage, ça vaut plus rien si on doit traverser les passes en hiver, à moins d'être d'accord. Vous nous avez menti et on est pas obligés d'y aller avec vous.

Arutha entendit Amos marmonner :

— Un putain de marin légaliste. Très bien, ajouta-t-il à l'adresse du marin.

Il tendit son sabre à Vasco, descendit l'échelle jusqu'au pont et s'approcha du marin avec un sourire amical.

— Écoutez, gamins, commença-t-il en s'approchant des six marins récalcitrants qui tenaient tous des cabillots ou des marlins. Je vais être honnête avec vous. Le prince doit aller à Krondor, sinon ce sera l'enfer au printemps. Les Tsurani sont en train de rassembler une armée gigantesque et il se pourrait bien qu'elle attaque Crydee. (Il mit la main sur l'épaule du porte-

parole des marins et ajouta :) Alors, en conclusion, on doit aller à Krondor.

D'un geste brusque, Amos passa le bras autour du cou de l'homme. Il courut jusqu'à la lisse et le poussa par-dessus bord.

— Si tu ne veux pas venir, cria-t-il, tu peux rentrer à Tulan à la nage !

Un autre marin esquissa un pas vers Amos mais une flèche vint se planter dans le pont entre ses pieds. Il leva les yeux et vit que Martin avait encoché une autre flèche et le tenait en joue.

— Je te le déconseille, l'avertit le maître chasseur.

L'homme lâcha son marlin et recula. Amos se retourna vers son équipage.

— Le temps que je remonte sur le pont arrière, je veux vous voir tous dans le gréement — ou par-dessus bord, ça ne me fait ni chaud ni froid. Celui qui ne se remet pas au travail sera pendu comme le chien de mutin qu'il est.

On entendait encore les faibles cris de l'homme qui se débattait dans l'eau quand Amos arriva sur le pont supérieur.

— Envoyez une corde à cet imbécile et s'il n'en démord pas, balancez-le à nouveau par-dessus bord. (Puis il cria :) Toutes voiles dehors ! Droit sur les passes des Ténèbres !

Arutha cligna des yeux pour se protéger de l'eau de mer et se retint de toutes ses forces à la corde. Une autre vague s'écrasa contre le flanc du navire, l'aveuglant de nouveau. Des mains puissantes l'attrapèrent par-derrière et la voix de Martin s'éleva dans le noir :

— Ça va ?

— Oui, cria Arutha en recrachant de l'eau.

Il continua à avancer vers le pont supérieur, suivi de près par Martin. Le *Vent de l'Aube* tanguait et roulait sous ses pieds et il glissa deux fois avant d'atteindre l'échelle. Le vaisseau avait été entièrement équipé de rampes de corde, car personne ne pouvait garder l'équilibre quand la mer était grosse si on n'avait rien pour s'accrocher.

Arutha prit l'échelle et se hissa jusqu'au pont supérieur. Il faillit percuter Amos Trask. Le capitaine se trouvait derrière le timonier, pour appuyer de tout son poids sur la grande roue en

cas de besoin. Il était comme enraciné au pont, les pieds largement écartés, compensant chaque mouvement du navire, les yeux fixés sur le ciel ténébreux. Il regardait et écoutait, chacun de ses sens à l'unisson avec le rythme du navire. Arutha savait que cela faisait deux jours et une nuit qu'il n'avait pas dormi et qu'il était resté debout encore une bonne partie de cette nuit-ci.

— Encore combien de temps ? cria le prince.

— Un jour, ou deux, qui sait ?

Il y eut un craquement sec venant d'en haut, comme le bruit de la fonte des glaces sur le fleuve Crydee au printemps.

— Barre à bâbord toute ! s'écria Amos en s'appuyant lourdement sur le gouvernail. Encore un jour avec ces maudites bourrasques et on aura de la chance si on peut rebrousser chemin et rentrer sur Tulan ! ajouta-t-il à l'adresse d'Arutha quand le navire prit de la bande.

Cela faisait neuf jours qu'ils avaient quitté Tulan et trois qu'ils étaient en pleine tempête. Depuis, le vaisseau était constamment la proie des vagues et du vent et Amos avait dû descendre par trois fois dans la cale pour inspecter les réparations faites à la coque. Il pensait qu'ils devaient se trouver juste à l'ouest des passes, mais il ne pouvait en être sûr tant que la tempête ne serait pas apaisée. Une autre vague frappa le navire, qui trembla.

— Une éclaircie ! cria une voix d'en haut.

— Par où ? hurla Amos.

— Tribord !

— On y va !

Le timonier s'appuya sur le gouvernail. Arutha plissa les yeux pour les protéger des brûlures de l'écume saturée de sel et aperçut une vague lueur qui lui parut osciller, jusqu'à ce qu'elle se trouve droit devant. Puis l'éclaircie grandit à mesure qu'ils s'en approchaient. Comme s'ils sortaient d'une pièce sombre, ils passèrent de la pénombre à la lumière. Les deux semblèrent s'ouvrir au dessus de leurs têtes et les passagers du vaisseau virent des nuages gris. Les vagues étaient encore hautes, mais Arutha sentait que le temps avait enfin tourné. Il regarda par

dessus son épaule et vit la masse noire de la tempête s'écarter d'eux.

Petit à petit, les vagues s'apaisèrent. Par contraste avec le vacarme de la tempête, la mer sembla soudain silencieuse. Le ciel s'éclaircissait rapidement.

— C'est le matin, annonça Amos. J'ai dû perdre le fil du temps. Je croyais qu'on était encore en pleine nuit.

Arutha regarda la tempête qui s'en allait et vit clairement une masse de ténèbres tourbillonnantes se découper contre le gris clair du ciel. Le gris devint rapidement ardoise, puis bleu-gris quand le soleil matinal perça les nuages. Pendant une bonne heure, le prince observa le spectacle, tandis qu'Amos assignait leur tâche à ses hommes, renvoyant dans la cale les marins qui avait été de quart pendant la nuit et faisant monter ceux qui prenaient le quart de jour.

La tempête filait vers l'est, laissant derrière elle une mer houleuse. Le temps semblait suspendu pour Arutha, qui regardait l'horizon, fasciné et terrifié à la fois. Une partie de la tempête semblait avoir été attrapée par des doigts de terre dans le lointain. De grandes gerbes d'eau jaillissaient en tournoyant sur elles-mêmes, prises dans un étroit passage au loin. On aurait cru qu'une masse de nuages noirs bouillonnants avait été bloquée là par une force surnaturelle.

— Les passes des Ténèbres, déclara Amos derrière le prince.

— Quand est-ce que nous traversons ? demanda tranquillement ce dernier.

— Maintenant, répondit Amos en se retournant pour hurler : Le quart du jour en haut ! Ceux du soir, tenez-vous prêts. Timonier, la barre droit à l'est !

Les hommes grimpèrent dans les cordages et d'autres montèrent de la cale, encore hagards et visiblement mal reposés bien qu'ils aient dormi quelques heures depuis leur dernier quart. Arutha retira le capuchon de sa cape et sentit la froide morsure du vent sur ses cheveux trempés.

— Nous pourrions attendre des semaines avant d'avoir de nouveau un vent favorable, expliqua Amos en l'attrapant par le

bras. Cette tempête était une bénédiction déguisée, elle va nous permettre de nous lancer juste comme il faut.

Arutha, fasciné, regarda les passes vers lesquelles ils s'avançaient. Un caprice du temps et du courant avait créé les conditions qui tenaient ces passes tout l'hiver sous un linceul d'eau ténébreuse. Lorsque le temps était bon, les passes étaient déjà difficiles à traverser. L'étroit bras de mer semblait s'élargir en plusieurs points, mais en fait de dangereux récifs affleuraient, cachés sous la surface, à des endroits critiques. En cas de mauvais temps, la plupart des capitaines considéraient qu'il était impossible de traverser les passes. Des murs d'eau et des tempêtes de neige tombant des pics les plus au sud des Tours Grises venaient s'abattre à cet endroit, pour se faire renvoyer en l'air par de violentes bourrasques, avant de retomber encore et encore. Des geysers monstrueux s'élevaient brutalement vers le ciel où ils restaient suspendus en tournoyant follement pendant plusieurs minutes avant de retomber en cascades aveuglantes. Des éclairs déchiraient les ténèbres, suivis de roulements de tonnerre qui rivalisaient de violence avec l'affrontement furieux des vents déchaînés.

— La marée monte, hurla Amos. C'est bien. On passera plus facilement les récifs. Soit on s'en tire, soit on s'écrase très vite. Si le vent tient, on devrait être sortis d'affaire avant la fin du jour.

— Et si le vent change ?

— Inutile d'en parler !

Ils filèrent en avant, s'attaquant de biais au front des vents tourbillonnants pour entrer dans le détroit. Le navire vibra comme s'il rechignait à affronter de nouveau le mauvais temps. Arutha s'agrippa fermement à la lisse quand le vaisseau commença à plonger dans les vagues. Amos dirigeait la course, contournant les sautes de vent soudaines, maintenant le navire dans le sillage de la tempête venue de l'ouest.

Il n'y eut plus du tout de lumière. Le vaisseau n'était éclairé que par les flammes dansantes des lampes-tempête, qui jetaient des éclairs jaunes et vacillants dans les ombres. Le bruit assommant des vagues qui s'écrasaient au loin contre les falaises résonnait de tous côtés.

— Nous allons rester au centre des passes, cria Amos à Arutha. Si jamais nous dérivons d'un côté ou d'un autre, ou si nous tournons, nous briserons la coque sur les rochers.

Le prince acquiesça et le capitaine hurla une série d'instructions à son équipage.

Arutha s'avança à grand-peine vers l'avant du pont supérieur et appela Martin. Ce dernier lui répondit du pont inférieur qu'il allait bien, même s'il était trempé. Arutha se raccrocha à la lisse quand le vaisseau plongea dans un creux de vague puis commença à se redresser en montant sur une crête. Le navire parut s'élever pendant une éternité, toujours plus haut, puis brusquement de l'eau balaya l'étrave et le fit retomber. Bientôt, seule la lisse servit de point d'appui au prince dans ce chaos humide et froid. Ses mains lui faisaient mal tant il serrait la rambarde.

Les heures passèrent dans une terrible cacophonie. Amos continuait à diriger son équipage contre vents et marées. De temps en temps, un éclair aveuglant déchirait les ténèbres, soulignant chaque détail du décor, ne laissant dans le noir qu'une image rémanente.

Le vaisseau fit une embardée soudaine et glissa de côté. Arutha sentit ses pieds disparaître sous lui comme le navire s'inclinait dangereusement. Il s'accrocha de toutes ses forces, les oreilles assourdies par un monstrueux grincement. Puis le vaisseau se redressa et Arutha se releva pour voir, à la lumière vacillante des lampes-tempête, le gouvernail osciller follement d'un côté et de l'autre, le timonier affalé par terre, du sang noir coulant à flots de sa bouche. Amos se releva désespérément, pour s'accrocher au gouvernail devenu fou. Au risque de se briser les côtes, il se jeta dessus et s'efforça de le retenir pour garder le contrôle du navire.

Arutha tituba jusqu'au gouvernail et y ajouta son poids. Un long raclement monta de tribord et le vaisseau trembla.

— Tourne, putain de saloperie ! cria Amos en tirant sur le gouvernail, rassemblant ses dernières forces.

Arutha sentit ses muscles douloureux protester en s'appuyant sur le gouvernail désespérément immobile. Lentement, il commença à bouger, d'un centimètre, puis deux.

Le raclement se fit plus fort, au point d'envahir les oreilles du prince.

Soudain, le gouvernail recommença à osciller. Arutha, déséquilibré, se fit éjecter sur le pont. Il s'y écroula et glissa sur la surface détrempée, pour aller finalement s'écraser contre le bastingage, le souffle coupé. Une vague le recouvrit, l'obligeant à recracher de l'eau de mer. Étourdi, le prince se releva et tituba jusqu'au gouvernail.

À la lumière des lampes, le visage d'Amos était blanc et crispé par l'effort, mais ses yeux grands ouverts lui donnaient un air dément. Il éclata de rire.

— Je croyais que vous étiez passé par-dessus bord.

Arutha s'appuya sur le gouvernail. Ensemble, les deux hommes le forcèrent de nouveau à bouger. Le rire dément d'Amos retentit de nouveau.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? lui demanda le prince.

— Regardez !

Le souffle court, Arutha regarda dans la direction que lui montrait Amos. Dans le noir, il distingua des formes gigantesques s'élevant à côté du navire, des ombres dans les ténèbres.

— Nous sommes en train de longer les grandes falaises du sud ! hurla le capitaine. Tirez, prince de Crydee ! Tirez, si vous voulez revoir la terre ferme un jour !

Arutha tira sur le gouvernail, forçant le vaisseau hésitant à s'écarter de la terrible étreinte des bras de pierre qui défilaient à quelques mètres d'eux. Ils sentirent de nouveau le vaisseau trembler et un raclement sourd monta du fond de la coque. Amos poussa un cri de joie sauvage.

— Cela m'étonnerait que ce sabot ait encore un fond quand nous serons passés.

Arutha sentit ses entrailles se tordre de terreur, puis il fut pris lui aussi d'une étrange exultation. Tout en s'efforçant de maintenir le navire sur sa course, il sentit monter en lui une sorte d'euphorie, une sensation presque joyeuse. Il entendit un son étrange couvrir la cacophonie de la tempête et se rendit compte qu'il riait avec Amos, qu'il riait des éléments qui se déchaînaient autour de lui. Il ne craignait plus rien. Il tiendrait

ou ne tiendrait pas, mais cela n'avait plus d'importance, maintenant. Il pouvait juste pousser de toutes ses forces pour obliger le navire à s'écarter des rochers déchiquetés. Chaque fibre de son être riait de terreur et de joie d'être réduit à un niveau d'existence si bas, si primaire. Rien d'autre ne comptait que la seule chose qu'il devait faire et sur laquelle tout reposait.

Arutha découvrit un nouvel état de conscience. Les secondes, les minutes, les heures n'avaient plus de sens. Il luttait, avec Amos, pour garder le vaisseau sous contrôle, ses sens lui montrant tout dans les plus infimes détails. Il sentait le grain du bois à travers le cuir détrempé de ses gants, le tissu de ses chausses coincé entre ses doigts de pied dans ses bottes pleines d'eau. Le vent avait une odeur de sel et de poix, de capuches de laine mouillée et de tissu gorgé de pluie. Chaque grincement de planche, chaque claquement de corde sur le bois, chaque cri : il entendait tout cela avec une acuité surhumaine. Sur son visage, il sentait le vent et le froid de la neige fondue mêlée à l'eau de mer et il riait. Jamais il n'avait côtoyé la mort de si près et jamais il ne s'était senti aussi vivant. Les muscles noués, il se mesurait à des forces terribles et primitives. Ils plongeaient toujours plus loin, toujours plus profond dans le chaos des passes des Ténèbres.

Arutha entendait Amos hurler des ordres, dirigeant chacun de ses hommes à la seconde près. Il jouait de son navire comme un musicien aurait joué de son luth, attentif à chaque vibration, à chaque son, cherchant l'harmonique qui sortirait le *Vent de l'Aube* intact de ces eaux mortelles. L'équipage obéissait instantanément à chacun de ses ordres, risquant la mort à chaque instant dans le gréement glissant, car les hommes savaient que de sa seule compétence dépendait la réussite de leur passage.

Puis ce fut fini. Un instant plus tôt, ils luttaient follement pour s'écarter des rochers et traverser les passes en folie, et l'instant d'après ils filaient vent arrière, les ténèbres dans leur dos.

Au-dessus d'eux, le ciel était couvert, mais la tempête qui les accompagnait depuis des jours entiers n'était plus qu'une ombre sur l'horizon. Arutha regarda ses mains, comme si elles

ne lui appartenait pas et fit un effort de volonté pour qu'elles se détachent du gouvernail.

Des marins le rattrapèrent quand il s'effondra sur lui-même et l'allongèrent sur le pont. Pendant un moment, le décor tournoya autour de lui, puis il vit Amos s'asseoir un peu plus loin et Vasco qui prenait le gouvernail. Le capitaine avait encore le sourire aux lèvres.

— On l'a fait, gamin. Nous sommes dans la Triste Mer. Arutha regarda autour de lui.

— Pourquoi est-ce qu'il fait si noir ? Amos éclata de rire.

— C'est presque le coucher du soleil. On a été sur ce gouvernail pendant des heures.

Le prince commença à rire lui aussi. Il n'avait jamais ressenti un tel sentiment de triomphe. Il rit jusqu'à ce que des larmes d'épuisement lui coulent sur le visage, jusqu'à ce qu'il en ait mal aux côtes. Amos rampa vers lui.

— Tu sais ce que c'est que de rire au nez de la mort, Arutha. Tu ne seras plus jamais le même.

L'intéressé reprit son souffle.

— J'ai cru que tu étais devenu fou, à un moment.

Amos prit une outre de vin que lui tendait un marin et avala une grande gorgée. Puis il passa l'outre à Arutha.

— Ouais, comme toi. Y en a pas beaucoup qui sentent ça au moins une fois dans leur vie. C'est la vision de quelque chose de si clair, de si vrai que ça ne peut être que de la folie. Tu vois vraiment ce que vaut la vie et tu sais ce que veut dire la mort.

Arutha regarda le marin qui se tenait à côté d'eux et vit que c'était celui qu'Amos avait fait basculer par-dessus bord lors de la mutinerie. Vasco fronça les sourcils en le voyant, mais l'homme ne bougea pas. Amos leva les yeux,

— Capitaine, dit le marin, je voulais juste vous dire... que j'avais eu tort. En treize années de mer, j'aurais parié mon âme à Lims-Kragma qu'aucun capitaine ne pouvait faire traverser les passes à un navire pareil. (Baissant les yeux, il ajouta :) Je veux bien être fouetté pour ce que j'ai fait, capitaine. Mais après, je vous suivrai jusqu'aux tréfonds des sept enfers, comme n'importe qui d'autre sur ce navire.

Amos se releva en s'agrippant à la rambarde, les jambes légèrement flageolantes. Il regarda les hommes rassemblés et cria :

— Le quart de nuit sur le pont ! Les deux quarts de jour, vous pouvez vous reposer. (Il se tourna vers Vasco.) Vérifie l'état de la coque et ouvre la cambuse. On met le cap sur Krondor.

Arutha se réveilla dans sa cabine. Martin l'Archer était assis à côté de lui.

— Tenez.

Le maître chasseur lui tendit une tasse de soupe fumante. Arutha se releva sur un coude, malgré les protestations de son corps moulu et fatigué. Il prit une gorgée de soupe.

— J'ai dormi combien de temps ?

— Vous vous êtes endormi sur le pont la nuit dernière, juste après le coucher du soleil. Ou plutôt, vous vous êtes évanoui, si vous préférez la vérité. Le soleil est levé depuis trois heures.

— Quel temps fait-il ?

— Beau, ou du moins ce n'est pas la tempête. Amos est déjà sur le pont. Il pense que ça devrait tenir sur une bonne partie du voyage. Les dégâts à la coque ne sont pas trop graves. Nous n'avons pas à nous en faire tant que nous n'avons pas à essuyer une autre tempête. Même comme ça, Amos dit qu'il y a quelques bons points d'ancrage le long de la côte keshiane si jamais on a en besoin.

Arutha sortit de sa couchette, mit sa cape et monta sur le pont. Martin le suivit. Amos était debout à côté du gouvernail, observant le vent dans les voiles. Il baissa les yeux vers le prince et l'Archer qui montaient l'échelle du gaillard d'arrière. Il les regarda un moment, comme frappé par une idée, puis il sourit quand Arutha lui demanda :

— Comment ça va ?

— Le vent est bon depuis qu'on a traversé les passes. S'il reste nord-ouest, on devrait arriver à Krondor assez vite. Mais le vent, c'est rare que ça tienne longtemps, alors ça prendra peut-être plus de temps.

— Voiles à l'horizon ! lança une vigie.

— Par où ? cria Amos.

— Par deux quarts arrière à bâbord !

Amos scruta l'horizon et rapidement, trois petits points blancs apparurent.

— Quel genre de navires ? cria-t-il à la vigie.

— Des galères, capitaine ! Amos réfléchit tout haut.

— Queganes, je parie. C'est un peu au sud pour leurs patrouilles habituelles, si ce sont des vaisseaux de guerre, mais je doute que ce soient des marchands. (Il ordonna qu'on mette plus de voile.) Si le vent se maintient, nous serons passés avant qu'ils n'aient pu se rapprocher. À la voile, ça ne vaut pas mieux qu'une grosse baignoire et les rameurs ne peuvent pas tenir la vitesse sur une telle distance.

Arutha regarda fasciné les navires qui grossissaient sur l'horizon. La galère la plus proche tourna pour leur couper la route. Au bout d'un moment, le prince put distinguer sa lourde silhouette, ses voiles majestueuses qui s'élevaient loin au-dessus des ponts avant et arrière. Il voyait le mouvement gracieux des rames, trois bancs de chaque côté, accéléré par le capitaine qui s'efforçait de gagner un peu de vitesse. Mais Amos avait vu juste et bientôt la galère rapetissa à l'arrière.

— Ils battaient le pavillon royal de Queg, commenta Arutha tandis que la distance entre le *Vent de l'Aube* et les galères augmentait lentement. Que viennent faire des galères de guerre queganes si loin au sud ?

— Les dieux seuls le savent, répondit Amos. Il se peut qu'ils recherchent des pirates, ou alors ils vérifient que des vaisseaux keshians ne montent pas trop au nord. C'est difficile à dire. Queg considère toute la Triste Mer comme sa propriété. Je préfère ne pas avoir à découvrir pourquoi ils sont là.

Le reste de la journée se passa sans problème et Arutha profita de ces moments de répit après les dangers rencontrés lors des derniers jours. La nuit fut constellée d'étoiles et il passa plusieurs heures sur le pont à regarder les points qui scintillaient dans le ciel. Martin monta lui aussi sur le pont et trouva le prince le nez en l'air. Arutha avait entendu le maître chasseur arriver et prit la parole :

— Kulgan et Tully disent que les étoiles sont des soleils assez semblables au nôtre, rapetissés par la distance.

— Une idée difficile à avaler, mais je pense qu'ils ont raison, répondit Martin.

— T'es-tu déjà demandé si l'un de ces mondes était celui des Tsurani ?

— Plusieurs fois, Altesse, reconnut l'Archer en s'appuyant à la lisse. Dans les collines, on voit les étoiles comme ça, quand les feux de camp sont éteints. Sans les lumières parasites de la ville ou du château, elles resplendissent dans le ciel. Je me suis demandé si l'une d'entre elles pouvait être l'endroit où vivent nos ennemis. Charles m'a dit que leur soleil est plus brillant que le nôtre et que leur monde est plus chaud.

— Ça paraît impossible. Faire la guerre au-delà d'un tel vide défie toute logique.

Ils restèrent silencieux l'un à côté de l'autre en regardant les splendeurs du ciel nocturne, sans faire attention à la morsure du vent frais qui les poussait vers Krondor. Des pas derrière eux les firent se retourner comme un seul homme et ils virent Amos Trask apparaître. Ce dernier hésita un moment, scrutant leurs visages, puis les rejoignit contre la lisse.

— Vous observez les étoiles ?

Les deux hommes ne répondirent pas. Trask regarda le sillage du navire, puis le ciel.

— Il n'y a rien de mieux que la mer, messieurs. Ceux qui vivent sur terre toute leur vie ne peuvent pas vraiment comprendre. La mer est primitive, parfois cruelle, parfois douce, et jamais prévisible. Mais c'est des nuits comme ça qui me font remercier les dieux de m'avoir fait marin.

— Et un peu philosophe, aussi, ajouta Arutha. Amos rit tout bas.

— Prenez n'importe quel marin de haute mer qui a affronté la mort aussi souvent que moi et grattez un peu. En dessous, vous trouverez un philosophe, Altesse. Vous n'aurez pas de jolis mots, je vous l'assure, mais un vrai sens de sa place dans le monde. La plus vieille des prières de marin adressée à Ishap qu'on connaisse, c'est : « Ishap, ta mer est grande et mon bateau est petit ; aie pitié de moi. » Ça résume tout.

Martin parla tout bas, presque pour lui-même :

— Quand j'étais petit, sous les grands arbres, j'avais un peu ce genre de sentiment. Etre à côté d'un tronc si ancien qu'il est plus vieux que le plus vieil homme qu'on ait connu, ça vous donne un sens particulier de votre place dans le monde.

Arutha s'étira.

— Il est tard. Je vais vous souhaiter bonne nuit à tous les deux. (Au moment de partir, il sembla être frappé par une idée.) Je ne suis pas versé dans ce genre de philosophie mais... je suis content d'avoir fait ce voyage avec vous.

Après qu'il fut parti, Martin regarda les étoiles un moment, puis se rendit compte qu'Amos l'observait avec attention. Il se tourna vers le marin.

— Tu sembles avoir une idée en tête, Amos.

— En effet, maître Archer. (Il s'appuya à la lisse et continua :) Cela fait presque sept ans que je suis arrivé à Crydee. Quelque chose me titille depuis la première fois où je t'ai rencontré.

— Quoi donc, Amos ?

— Tu es un type étrange, Martin. Il y a beaucoup de choses dans ma vie dont je préfère ne pas causer, mais toi, c'est autre chose.

L'Archer semblait ne pas s'inquiéter de la tournure de cette conversation, mais ses yeux se plissèrent légèrement.

— Il n'y a pas grand-chose qu'on ignore de moi à Crydee.

— C'est vrai, mais c'est le peu de choses manquantes qui me trouble.

— Rassure-toi, Amos. Je suis le maître chasseur du duc, rien de plus.

— Je crois que tu es plus que cela, Martin, rétorqua doucement le capitaine. Dans mes balades en ville, quand j'ai supervisé la reconstruction, j'ai rencontré pas mal de gens et en sept ans j'ai entendu pas mal de ragots sur toi. Il y a quelque temps de ça, j'ai remis les pièces en place et j'ai trouvé une réponse. Ça explique pourquoi je te vois changer — juste un peu, mais assez pour qu'on le sente — quand tu es en présence d'Arutha et plus encore quand tu es en présence de la princesse.

Martin rit.

— Tu me racontes une vieille histoire usée, Amos. Tu penses que je suis un pauvre chasseur éperdu d’amour pour la jeune princesse ? Tu penses que je suis amoureux de Carline ?

— Non, quoique je ne doute pas que tu l’aimes — comme un frère peut aimer sa sœur.

Martin avait à moitié tiré son couteau quand Amos lui attrapa le poignet. Le marin trapu maintint le poignet du chasseur comme dans un étau si bien que ce dernier n’arrivait plus à bouger son bras.

— Rengaine ta colère, Martin. Je ne voudrais pas avoir à te jeter par-dessus bord pour te rafraîchir la tête.

Martin cessa de lutter contre Amos et lâcha son couteau, le laissant retomber dans son fourreau. Le capitaine tint le poignet du chasseur encore un moment, puis le relâcha.

— Elle n’en sait rien et ses frères non plus, déclara Martin au bout de quelques instants. Jusqu’alors, je pensais que seuls le duc et une ou deux autres personnes le savaient. Comment as-tu deviné ?

— C’était pas bien difficile. En général, les gens ne voient pas ce qu’ils ont sous les yeux. (Amos se retourna et regarda les voiles au dessus, inspectant sans y penser l’équipage en détail tout en continuant à parler.) J’ai vu le double du duc dans la salle de réception. Si tu te laissais pousser une barbe comme la sienne, tout le monde verrait la ressemblance. Tout le monde fait remarquer à quel point d’année en année Arutha ressemble de plus en plus à son père et de moins en moins à sa mère et je me suis demandé dès notre première rencontre pourquoi personne n’avait remarqué qu’il te ressemblait aussi. J’imagine qu’ils ne le remarquent pas parce qu’ils ne veulent pas le voir. Ça explique bien des choses : pourquoi le duc t’a fait la faveur de te placer auprès de l’ancien maître chasseur et la raison pour laquelle c’est toi qui as été choisi pour lui succéder. Cela faisait déjà quelque temps que je le soupçonnais, mais cette nuit, j’en ai eu la certitude. Quand je suis monté du pont inférieur et que vous vous êtes retournés tous les deux dans le noir, un moment, je n’aurais su vous distinguer l’un de l’autre.

Martin parla sans émotion, énonçant simplement un fait :

— Tu parles de ça à qui que ce soit et c'en est fait de ta vie. Amos s'appuya sur la rambarde.

— Je ne suis pas un homme qu'il faut menacer, Martin l'Archer.

— C'est une question d'honneur. Amos croisa les bras sur sa poitrine.

— Messire Borric n'est pas le premier noble à avoir un bâtard et ce ne sera pas le dernier. Il y en a même beaucoup à qui on donne un poste, un rang. L'honneur du duc de Crydee n'a pas grand-chose à craindre.

Martin s'agrippa à la lisse, immobile comme une statue dans la nuit. Ses mots semblèrent venir de très loin :

— Pas son honneur, capitaine. Le mien. (Il se tourna vers Amos et ses yeux brillèrent dans le noir, reflétant la flamme de la lanterne derrière le capitaine, semblant comme illuminés d'un feu intérieur.) Le duc connaît le secret de ma naissance et pour des raisons qui lui sont propres il m'a ramené à Crydee alors que je n'étais qu'un enfant. Je suis sûr que le père Tully sait, car le duc lui fait toute confiance, et peut-être Kulgan aussi. Mais aucun d'eux ne sait que je sais. Ils croient que j'ignore tout de mon héritage.

Amos se caressa la barbe.

— C'est un épineux problème, Martin. Des secrets dans des secrets et tout ça. Va, je te donne ma parole — par amitié et non par peur — que je ne dirai rien de tout ça à personne, sauf si tu le veux. Mais si je juge bien Arutha, il préférerait le savoir.

— Ça, c'est à moi d'en décider, Amos, et à personne d'autre. Un jour, peut-être, je le lui dirai, ou alors je ne le lui dirai pas.

Le capitaine s'écarta du bastingage.

— J'ai beaucoup de choses à faire avant de rentrer, Martin, mais j'ai encore une chose à te dire. Tu t'es réservé une vie bien solitaire. Je ne t'envie pas pour ça. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Quand Amos fut reparti sur le pont arrière, Martin regarda les étoiles familières dans le ciel. Les compagnes de ses voyages solitaires dans les collines de Crydee le regardaient. Les constellations scintillaient dans la nuit, le Chasseur et le Chien, le Dragon, le Kraken et les Cinq Joyaux. Il regarda la mer,

plongeant les yeux dans les eaux noires, perdu dans des pensées qu'il avait cru enterrées à jamais.

— Terre ! cria la vigie.

— Par où ? demanda Amos.

— Droit devant, capitaine.

Arutha, Martin et Amos descendirent du château arrière et s'avancèrent rapidement vers la proue. En attendant que la terre soit en vue, Amos dit :

— Vous sentez ce tremblement à chaque fois que nous fendons une lame ? demanda le capitaine en attendant que la terre soit en vue. C'est la carlingue, c'est moi qui vous le dis. Il va falloir mettre le navire en cale sèche à Krondor.

Arutha regarda la fine bande de terre au loin grandir sous la lumière d'après-midi. Le temps était plutôt bon, malgré quelques nuages.

— Nous devrions en avoir le temps. J'aimerais rentrer à Crydee dès que nous aurons convaincu Erland des risques que nous courons tous, mais même s'il accepte tout de suite, ça nous prendra quelque temps pour rassembler les hommes et les navires.

— Et je ne voudrais pas retraverser les passes des Ténèbres avant que le temps ne soit plus clément, ajouta Martin d'un air impassible.

— Petite nature, le taquina Amos. Tu as déjà fait le plus dur. Aller en plein hiver sur la Côte sauvage, c'est juste un tout petit peu suicidaire.

Arutha attendit en silence que la terre au loin commence à se faire plus distincte. En moins d'une heure, ils purent apercevoir les tours de Krondor qui s'élevaient dans les airs et les vaisseaux amarrés au port.

— Bien, déclara le capitaine, si vous voulez une réception en grande pompe, je ferais mieux de sortir votre bannière et de la faire flotter en haut du mât.

— Attends, Amos, le retint Arutha. Tu vois ce navire, à l'embouchure du port ?

Tout en continuant à s'approcher du port, le capitaine regarda attentivement le vaisseau en question.

— Belle bête. Le prince les fait construire sacrement plus grands que la dernière fois que je suis passé à Krondor. Trois mâts, équipés pour une bonne trentaine de voiles du petit foc à la brigantine. Vu sa coque, il est taillé pour la course, ça ne fait pas de doute. Je ne voudrais pas tomber dessus sans au minimum trois galères de Queg. C'est perdu sans rameurs, vu comme il est recouvert d'arbalètes géantes de la poupe à la proue qui doivent vous taillader les voiles en un rien de temps. Maintenant, on sait pourquoi ces galères queganes étaient si loin de chez elles. Si le royaume amène des vaisseaux de guerre comme ceux-ci dans la Triste Mer, ceux de Queg...

— Regarde bien la bannière qui flotte au sommet du mât, Amos, l'interrompt Arutha.

En entrant dans le port, ils passèrent à côté du navire. Son nom était peint à la proue : « *Griffon Royal* ».

— Un vaisseau de guerre du royaume, pas de doute, mais d'habitude de tels vaisseaux portent le pavillon de Krondor, s'étonna Amos. (Au sommet du mât le plus haut, une bannière noire frappée d'un aigle d'or claquait dans le vent.) Je croyais connaître toutes les bannières de la Triste Mer, niais je n'avais jamais vu celle-ci.

— La même bannière flotte sur le port, Arutha, intervint Martin en désignant la cité au loin.

— Cette bannière n'a jamais flotté sur la Triste Mer auparavant, leur apprit calmement Arutha. (Son visage se durcit.) Sauf contrordre de ma part, nous sommes des marchands du Natal, rien de plus.

— Elle est à qui, cette bannière ?

— Elle porte les couleurs de la seconde plus vieille famille du royaume, répondit Arutha en s'agrippant à la lisse. Elle annonce que mon lointain cousin Guy, le duc du Bas-Tyra, est actuellement à Krondor.

Chapitre 24

KRONDOR

Il y avait foule dans l'auberge.

Amos ouvrit un chemin dans la salle pour Arutha et Martin jusqu'à une table vide près de la cheminée. Des bribes de conversation parvinrent aux oreilles du prince alors qu'ils s'asseyaient. En y regardant de plus près, l'ambiance dans la pièce était plus tendue qu'on aurait pu le croire au premier abord.

Arutha réfléchissait à toute vitesse. Ses plans pour demander de l'aide à Erland avaient été balayés quelques minutes après l'accostage au port. Il était clair en observant la cité que Guy du Bas-Tyra n'était pas simplement à Krondor en tant qu'invité, mais qu'il en était devenu le maître absolu. Les hommes de la garde de Krondor étaient sous les ordres d'officiers qui portaient le noir et or de Bas-Tyra et la bannière de Guy flottait sur toutes les tours de la cité.

Quand une serveuse mal attifée arriva, Amos commanda trois bocks de bière. Les hommes attendirent en silence qu'on les leur apporte.

— Maintenant, il va falloir faire gaffe à tout ce qu'on fait, déclara le capitaine quand la serveuse fut repartie.

Le visage d'Arutha restait impassible.

— Il faudra combien de temps avant que nous puissions repartir ?

— Plusieurs semaines. Au moins trois. Il va falloir faire réparer la coque et remettre la carlingue en place. Ça dépendra des charpentiers. L'hiver est mauvais : les marchands qui ne naviguent que par beau temps mettent leurs vaisseaux en cale sèche et les font préparer pour le printemps. Je commence à me renseigner dès demain.

— Ça risque d'être trop long. Si nécessaire, nous en achèterons un autre. Amos haussa un sourcil.

— Vous avez assez d'argent pour ça ?

— Dans mon coffre sur le navire. Les Tsurani ne sont pas les seuls à se servir de la guerre pour faire leurs manœuvres politiques, ajouta le prince avec un sourire. Pour beaucoup de nobles de Krondor et de l'Est, la guerre est une chose lointaine, difficile à imaginer. Elle dure depuis bientôt neuf ans et tout ce qu'ils voient, c'est leurs dépenses.

« Nos loyaux marchands ne donnent pas des marchandises et des navires pour les beaux yeux de notre roi Rodric. Cet or était une réserve qui devait nous permettre de couvrir le coût du rapatriement des soldats de Krondor à Crydee, pour les dépenses officielles comme pour les pots-de-vin.

— Bien, fit Amos. Même comme ça, ça pourrait bien nous prendre une ou deux semaines. Acheter un bateau, ça ne se fait pas en entrant dans une boutique et en dépensant quelques pièces d'or, en tout cas pas si on ne veut pas se faire remarquer. En plus, la plupart des vaisseaux à vendre ne valent rien. Ça prendra du temps.

— Sans oublier les passes des Ténèbres, rappela Martin.

— Effectivement, acquiesça Amos, mais nous pourrions suivre tranquillement la côte jusqu'à Sarth et attendre le bon moment pour les traverser.

— Non, répliqua Arutha. Sarth appartient à la principauté. Si Guy contrôle Krondor, il aura des agents et des soldats là-bas. Nous ne serons pas en sécurité tant que nous ne serons pas sortis de la Triste Mer. Nous risquons moins d'attirer l'attention à Krondor qu'à Sarth : les étrangers sont monnaie courante, ici.

Amos regarda longuement Arutha.

— Je ne prétends pas vous connaître aussi bien que d'autres, mais je ne pense pas que ce soit pour votre peau que vous êtes si inquiet.

Le prince jeta un coup d'œil dans la pièce.

— Nous ferions mieux de trouver un lieu plus tranquille où parler. Amos poussa une sorte de soupir geignard et se leva péniblement.

— *Le Repos du Marin* n'est pas l'endroit que je préfère, mais il conviendra. Il se fraya un chemin vers le comptoir et parla un moment avec le tenancier, un homme plutôt épais. Ce dernier lui montra l'escalier et Amos acquiesça. Il fit signe à ses compagnons de le rejoindre et leur ouvrit un chemin dans la foule qui encombra la pièce commune. Puis ils montèrent les marches et allèrent à la dernière porte au fond d'un long couloir. Il la poussa et leur fit signe d'entrer.

La pièce manquait singulièrement de tout ce qui aurait pu la rendre un tant soit peu confortable. Quatre paillasses étaient étendues par terre tandis qu'un grand coffre dans un coin servait de placard pour tout le monde. Une lampe toute simple, juste une mèche flottant sur un bol d'huile, était placée sur une table rustique. Elle brûla en dégageant une odeur acre quand l'Archer l'alluma.

Amos ferma la porte.

— Je vois ce que tu voulais dire en parlant, de tes préférences, commenta Arutha.

— J'ai déjà dormi dans bien pire que ça, répondit le capitaine en s'asseyant sur l'une des paillasses. Si nous voulons rester en liberté, il va nous falloir nous établir des identités vraisemblables. À partir de maintenant, vous vous appellerez Arthur. C'est assez proche de votre nom pour qu'on puisse aisément s'expliquer si quelqu'un crie votre vrai nom et que vous vous tournez ou que vous répondez. Et puis, c'est facile à se rappeler.

Arutha et Martin s'assirent tandis qu'Amos continuait :

— Arthur — faites-vous à ce nom — vous ne savez pas grand-chose des villes portuaires mais vous en savez au moins deux fois plus que Martin. Vous ferez un excellent rejeton d'une famille de petite noblesse venu d'un coin reculé. Martin, tu seras un chasseur des collines du Natal.

— Je parle assez bien leur langue.

Arutha esquissa un demi-sourire.

— Avec une cape grise, il fera un excellent ranger. Je ne parle pas la langue du Natal ni celle de Kesh, donc il vaut mieux que je joue le rôle du fils d'un petit noble de l'Est, venu pour le

plaisir. Il n'y a pas grand monde à Krondor qui connaisse ne serait-ce que la moitié des barons de l'Est.

— Tant qu'il n'est pas trop proche de Bas-Tyra. Avec tous ces tabards noirs qui traînent dans les environs, nous aurions l'air malin si nous tombions sur un de vos cousins supposés parmi les officiers de Guy.

Arutha s'assombrit.

— Tu avais raison au sujet de ce qui m'inquiétait, Amos. Je ne quitterai pas Krondor tant que nous n'aurons pas découvert exactement ce que Guy fait ici et ce que ça signifie pour la suite de la guerre.

— Même si je nous trouvais un vaisseau demain, ce qui est peu probable, vous devriez avoir largement le temps de fouiner un peu partout, approuva le capitaine. Vous en découvrirez probablement plus que vous ne le voudrez. Cette ville est une vraie passoire pour les secrets. Ça doit jaser partout dans le marché et toutes les petites gens de la cité doivent en savoir assez pour qu'on ait une idée de ce qui est arrivé. Rappelez-vous simplement de garder la bouche close et les oreilles grandes ouvertes. Les informateurs, ça vous vend ce que vous voulez savoir et puis après ça va voir les gardes pour les prévenir que vous leur avez posé des questions, le tout si vite que c'est à vous en faire tourner la tête. (Amos s'étira.) Il est encore tôt, mais je crois que nous devrions prendre un repas chaud et aller au lit. Nous allons avoir pas mal de boulot demain.

Sur ces mots, il se leva et ouvrit la porte. Les trois hommes retournèrent dans la salle commune.

Arutha mâchonnait un pain fourré à la viande presque froid. Il baissa la tête et se força à reprendre une bouchée de son en-cas huileux. Il n'osait imaginer ce que contenait la croûte spongieuse en plus du bœuf et du porc qu'avait promis le marchand.

Jetant un regard en coin sur la place en effervescence, le jeune homme observa les portes du palais du prince Erland. Il finit son pain et se dirigea rapidement vers une échoppe de bière pour demander un grand bock, histoire de faire passer l'arrière-goût. Cela faisait une heure qu'il passait, sans but

apparent, d'étal en étal, achetant ceci ou cela, en se faisant passer pour un fils de petite noblesse. Durant cette heure-là, il avait appris beaucoup de choses. Il vit Martin et Amos arriver sur la place presque une heure avant le moment prévu. Tous deux avaient l'air sombre et regardaient nerveusement autour d'eux. Sans un mot, Amos fit signe à Arutha de les suivre quand ils passèrent à côté de lui. Ils se frayèrent un chemin dans la foule du marché et s'éloignèrent rapidement de la grand-place. Ils finirent par arriver dans des ruelles moins avenantes, quoique tout aussi actives que la place du marché et continuèrent leur chemin jusqu'à ce que Amos leur fasse signe d'entrer dans un bâtiment particulier.

Passé la porte, l'atmosphère était chaude et humide. Arutha fut accueilli par un serviteur.

— Des bains ? s'étonna le prince.

— Vous avez besoin de vous laver de la poussière du voyage, Arthur, répliqua Amos sans un sourire. (Il se tourna vers le serviteur.) Un bain de vapeur pour nous tous.

L'homme les conduisit à un vestiaire et leur tendit à chacun une serviette rêche ainsi qu'un sac de toile pour leurs affaires. Ils se dévêtirent, s'enroulèrent dans leur serviette et emportèrent leurs vêtements et leurs armes dans le bain de vapeur.

La grande pièce était intégralement carrelée, mais on voyait quelques plaques verdâtres par endroits sur les murs et le sol. L'air était fétide et sentait le renfermé. Un petit garçon à moitié nu était accroupi au centre de la pièce, devant le lit de pierres qui alimentait la pièce en vapeur. De temps en temps, il glissait du bois dans un grand brasier qui brûlait dessous puis faisait couler de l'eau sur les pierres, provoquant d'énormes nuages de vapeur.

— Pourquoi des bains ? demanda Arutha quand ils s'assirent sur un banc, dans le coin le plus éloigné de la pièce.

— Notre auberge a des murs vraiment très fins, murmura Amos. On passe beaucoup d'accords dans des endroits comme celui-ci, alors trois hommes qui parlent tout bas dans un coin, ça ne risque pas d'attirer l'attention. Hé, gamin, va nous chercher un peu de vin bien frais, cria-t-il à l'adresse du garçon.

Il lui lança une pièce d'argent. Le gamin l'attrapa au vol, mais ne partit pas. Amos lui en lança une autre et le gamin décampa.

— Le prix du vin frais a doublé depuis la dernière fois que je suis venu ici, soupira le capitaine. Il est parti pour un moment, mais pas pour très longtemps.

— Alors, qu'avez-vous découvert ? demanda Arutha, qui ne cherchait pas à cacher sa mauvaise humeur.

La serviette le grattait, la pièce puait et il doutait de ressortir de cet endroit plus propre qu'il ne serait ressorti de la place du marché.

— Martin et moi avons des nouvelles inquiétantes.

— Moi aussi. Je sais déjà que Guy est vice-roi de Krondor. Que savez-vous d'autre ?

— J'ai surpris une conversation qui m'a fait penser que Guy garde Erland et sa famille enfermés au palais, lui apprit Martin.

Arutha plissa les yeux.

— Même Guy n'oserait pas toucher au prince de Krondor, s'écria-t-il à voix basse, d'un ton furieux.

— Il le ferait si le roi lui en donnait la permission, rétorqua l'Archer. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé entre le roi et le prince, mais il est clair que Guy détient le pouvoir à Krondor et qu'il agit sur les ordres du roi, sinon avec sa bénédiction. Vous m'aviez parlé de l'avertissement de Caldric la dernière fois que vous étiez allé à Rillanon. Peut-être que la maladie du roi a empiré.

— La folie, pour dire les choses clairement, répondit sèchement Arutha.

— Pour ajouter aux problèmes de Krondor, intervint Amos, il semble que nous soyons en guerre contre Kesh la Grande.

— Quoi ! s'exclama Arutha.

— Une rumeur, rien de plus, expliqua Amos tout bas, d'un ton rapide. Avant de rejoindre Martin, j'étais en train de fouiner près d'un bordel local, pas loin de la garnison. J'ai entendu quelques soldats qui prenaient un peu de bon temps dire qu'ils allaient partir en campagne dès l'aube. Quand l'objet des attentions temporaires du soldat lui a demandé quand elle le reverrait, il a dit : « Le temps d'aller au val et d'en revenir, si la

chance est avec nous » et il a invoqué le nom de Ruthia, pour que la dame de la Chance ne prenne pas mal les doutes qu'il venait d'exprimer sur sa juridiction.

— Le val ? répéta Arutha. Il doit sans doute s'agir du val des Rêves. Kesh doit avoir attaqué Shamata avec un corps expéditionnaire. Guy n'est pas un imbécile. Il sait que la seule chose à faire, c'est de répondre au plus vite en attaquant depuis Krondor pour montrer à l'impératrice de Kesh la Grande que nous sommes encore capables de défendre nos frontières. Dès que leur armée aura été renvoyée au sud du val, les deux parties lanceront une nouvelle série de négociations pour déterminer à qui il appartient. Cela veut dire que même si Guy voulait aider Crydee, ce dont je doute, il ne le pourrait pas. Il n'aura pas le temps de s'occuper de Kesh, d'en revenir et d'arriver à Crydee au printemps, ni même au début de l'été. (Arutha jura.) Voilà de bien mauvaises nouvelles, Amos.

— J'en ai d'autres. Tôt ce matin je suis allé voir le navire, juste pour vérifier que Vasco avait les choses bien en main et que les hommes ne s'impatientsaient pas trop de devoir rester à bord. Notre bateau est surveillé.

— Tu en es sûr ?

— Certain. Il y a deux gamins pas très loin qui font semblant de ravauder des filets, mais ils ne travaillent pas vraiment. Ils m'ont regardé faire l'aller-retour.

— À ton avis, de qui s'agit-il ?

— Je n'en ai aucune idée. Des hommes de Guy, des fidèles d'Erland, des agents de Kesh la Grande, des contrebandiers, ou même des Moqueurs.

— Des Moqueurs ? répéta Martin.

— La guilde des voleurs, lui apprit Arutha. Il ne se passe pas grand-chose à Krondor sans que leur chef, le Juste, l'apprenne.

— Ce type bizarre dirige les Moqueurs avec plus de poigne qu'un capitaine de navire, approuva Amos. Il y a des endroits de la ville où même le prince n'a aucune influence, mais il n'y a aucun endroit de Krondor que le Juste ne puisse atteindre. S'il s'intéresse à nous, quelles que soient ses raisons, nous avons beaucoup à craindre.

La conversation fut interrompue par le retour du gamin de service. Il posa un pichet en étain plein de vin bien frais et trois coupes.

— Va au plus proche marchand d'encens, mon garçon, lui demanda Amos. Cet endroit pue. Achète-nous quelque chose de doux à mettre dans le feu.

Le garçon les regarda d'un air un peu fatigué, puis haussa les épaules quand Amos lui lança une autre pièce. Ce dernier reprit la parole lorsqu'il fut sorti :

— Il sera bientôt de retour et je ne trouve pas d'autre bonne raison de l'envoyer ailleurs. De toute manière, cet endroit va bientôt être plein de marchands venus prendre leur bain de vapeur de l'après-midi. Quand le gamin reviendra, prenez un peu de vin, essayez de vous détendre et ne partez pas trop tôt. Malgré toutes ces catastrophes, nous avons encore une petite lueur d'espoir.

— J'aimerais bien savoir laquelle, protesta Arutha.

— Guy va bientôt quitter la ville. Le prince fronça les sourcils.

— Mais ses hommes seront encore là. Malgré tout, c'est déjà ça. Peu de gens à Krondor sauraient me reconnaître, ça fait presque neuf ans que je suis venu ici pour la dernière fois et la plupart de ceux qui m'ont vu ont probablement disparu avec le prince. Et puis j'avais pensé à un plan. Une fois que Guy sera sorti de Krondor, ça me donne encore plus de chances de réussir.

— Quel plan ? demanda Amos.

— Je vous l'expliquerai quand nous aurons plus de temps. Où pouvons-nous nous rencontrer dans un endroit sûr ?

Amos réfléchit.

— Les bordels, les fumeries et les salles de jeu sont aussi dangereux que les auberges. Soit ce sont les Moqueurs qui les contrôlent et dans ce cas-là ils vérifient tout le monde, soit il y a d'autres personnes qui y traînent pour y chercher des informations monnayables. Si quelqu'un vous entend dire un truc de travers, les Moqueurs ou la garde peuvent vous tomber dessus en quelques minutes. (Il se tut un moment, puis sourit.)

Je sais ! Quand la garde sonnera la cloche, deux heures après le coucher du soleil, retrouvons-nous à l'est de la place du Temple.

Le garçon revint et jeta un petit paquet d'encens sur le feu, coupant court à la conversation. Arutha se renversa en arrière et but un peu de vin frais, qui se réchauffait rapidement dans la moiteur du bain de vapeur. Il ferma les yeux mais réfléchit à la situation au lieu de se détendre. Au bout d'un moment, il commença à se dire que son plan marcherait peut-être s'il arrivait à joindre Dulanic. Perdant patience, il se leva le premier, se rinça, s'habilla et partit.

Arutha attendait Martin et Amos, qui devaient arriver sur la place du Temple en venant par des côtés différents de la cité. Les temples des dieux supérieurs et inférieurs se dressaient de toutes parts. Certains étaient presque déserts et d'autres complètement engorgés de pèlerins et de dévots qui entraient et sortaient constamment.

— Comment ça s'est passé, cet après-midi ? demanda Amos en arrivant près du prince.

— Je suis resté dans une taverne et j'ai fait attention à bien me tenir, répondit tout bas ce dernier. J'ai entendu quelques conversations au sujet d'Erland, mais quand j'ai essayé de m'approcher, celui qui parlait est parti. Sinon, j'ai réfléchi au plan dont je vous ai parlé.

Martin regarda autour de lui.

— Tu as choisi un endroit de mauvais augure, Amos. De ce côté-ci de la place résident tous les dieux et les déesses des ténèbres et du chaos.

Le capitaine haussa les épaules.

— Ce qui implique qu'il y a peu de gens dans le coin après la tombée de la nuit, et qu'on voit arriver de loin tous ceux qui approchent. (Il se tourna vers Arutha.) Qu'est-ce que c'est que ce plan ?

Calmement et rapidement, le jeune homme exposa son idée :

— J'ai remarqué deux choses ce matin : les gardes personnels d'Erland patrouillent encore les terres du palais, ce qui signifie que le pouvoir de Guy a ses limites. Ensuite,

plusieurs courtisans du prince ont l'air de pouvoir aller et venir assez librement, donc une bonne part des affaires quotidiennes de l'Ouest doivent continuer normalement.

Amos se gratta le menton en réfléchissant.

— Ça semblerait logique. Guy a fait venir son armée avec lui, mais pas ses administrateurs. Ils doivent encore diriger Bas-Tyra.

— Ce qui veut dire que messire Dulanic et d'autres qui ne seraient pas encore complètement dévoués à Guy devraient être en mesure de nous aider. Si Dulanic accepte, je peux encore réussir ma mission.

— Comment cela ? s'enquit Amos.

— En tant que général d'Erland, Dulanic contrôle les garnisons vassales de Krondor. Sur sa simple signature, il pourrait lever les garnisons de val Durrony et de la Croix de Malac. S'il leur donne l'ordre de marcher vers Sarth, elles pourraient y rejoindre la garnison qui s'y trouve et prendre la mer pour Crydee. Ce serait une marche difficile, mais nous pourrions quand même les avoir à Crydee au printemps.

— Et votre père n'en pâtirait pas, approuva Amos. Ah oui, j'allais vous le dire : on dit que Guy a envoyé des soldats de la garnison de Krondor à votre père.

— C'est étrange. J'ai du mal à imaginer Guy volant au secours de mon père. Amos secoua la tête.

— Ce n'est pas si étrange. Votre père croira sans doute que Guy a été envoyé par le roi pour épauler Erland, car j'imagine que les rumeurs selon lesquelles le prince serait prisonnier de son palais ne sont pas encore très répandues. C'est aussi un bon prétexte pour débarrasser la ville des officiers et des hommes les plus loyaux envers Erland. Enfin, ce n'est pas un mince service qu'il rend là à votre père. D'après ce que je sais, quatre mille hommes sont partis ou s'apprêtent à partir vers le nord. Cela pourrait suffire à contenir les Tsurani s'ils attaquent le duc.

— Mais s'ils s'attaquaient à Crydee ? s'inquiéta Martin.

— C'est pour ça que nous devons chercher de l'aide. Nous devons entrer dans le palais et trouver Dulanic.

— Comment ? s'enquit Amos.

— J’espérais que vous auriez une suggestion. Le capitaine baissa la tête avant de demander :

— Y a-t-il une personne dans le palais en qui vous puissiez avoir parfaitement confiance ?

— Avant, je vous en aurais donné une dizaine, mais cette affaire me fait douter de tout le monde. Je ne sais pas qui sont les partisans du vice-roi et qui sont ceux du prince.

— Alors il va falloir trouver quelqu’un. Et aussi garder l’œil sur d’éventuels navires. Quand nous aurons engagé quelques équipages, nous les ferons sortir de Krondor à raison d’un ou deux à la fois. Il va nous en falloir au moins une douzaine pour convoier les effectifs de trois garnisons. À condition que vous réussissiez à obtenir le soutien de Dulanic, ce qui nous ramène à ma première question : comment pénétrer dans le palais. (Amos jura tout bas.) Etes-vous sûr de ne pas vouloir abandonner cette affaire, tout simplement, et devenir corsaire ? (Arutha lui fit clairement sentir que cette plaisanterie ne l’amusait pas.) Je me disais bien que non.

— Tu sembles bien connaître les milieux louches de la ville, Amos, répliqua le prince. Sers-t’en pour trouver un moyen de nous introduire dans le palais, même s’il faut passer par les égouts. Je vais essayer de rencontrer un des fidèles d’Erland sur la grand-place. Quant à toi, Martin, il faut que tu restes aux aguets et que tu continues à tendre l’oreille.

Amos poussa un long soupir résigné.

— Entrer dans le palais, c’est risqué, mais j’imagine que c’est pas la peine de vous dire que nos chances sont faibles. (Il désigna du doigt un temple à côté d’eux.) Je pourrais aussi bien débarquer dans le temple de Ruthia et demander à la dame de la Chance de nous sourire.

Arutha tira une pièce d’or de sa bourse et la lui remit.

— Va faire une prière à la Dame pour moi aussi. Je vous retrouve plus tard à la taverne.

Le prince s’éloigna lentement dans la pénombre. Amos fit un signe de tête vers le temple de la déesse de la Chance.

— Une petite offrande propitiatoire, Martin ?

L'appel aux armes sonna, rompant le silence nocturne. Arutha fut le premier à la fenêtre. Il écarta prestement les volets et regarda au-dehors. Comme la ville était encore endormie, peu de lueurs venaient masquer la grande clarté à l'est. Amos vint se mettre à côté d'Arutha, suivi de Martin, lequel murmura :

— Des feux de camp, des centaines de feux de camp. (Le maître chasseur regarda le ciel dégagé et ajouta, d'après la position des étoiles.) Il reste deux heures avant l'aube.

— Guy se prépare à mettre son armée en marche, déclara tranquillement Arutha.

Amos se pencha dangereusement à la fenêtre. En tordant le cou, il pouvait apercevoir le port. Au loin, des hommes criaient dans les bateaux.

— Semblerait qu'ils se préparent à appareiller aussi.

Arutha se pencha en posant ses deux mains sur la table à côté de la fenêtre.

— Guy va envoyer ses fantassins par bateau le long de la côte, dans la mer des Rêves, jusqu'à Shamata, de façon à ce qu'ils puissent aider à la défense de la ville dès leur arrivée. Sa cavalerie va partir vers le sud, ce qui évitera de rendre les chevaux malades puisqu'ils voyageront par voie de terre et non de mer. Et les deux détachements n'auront que quelques jours d'écart.

Comme pour confirmer ses dires, les bruits de centaines d'hommes se mettant en marche montèrent de l'est. Quelques minutes plus tard, la première compagnie de fantassins du Bas-Tyra arriva en vue. Arutha et ses compagnons les regardèrent passer en face du portail ouvert qui donnait sur la cour intérieure de l'auberge. Les lanternes donnaient aux soldats une apparence étrange, comme des êtres venus d'un autre monde, alors qu'ils s'avançaient en colonne le long de la rue. Ils marchaient au pas cadencé, les bannières à l'aigle d'or claquant au-dessus de leur tête.

— Ce sont des troupes bien entraînées, fit remarquer Martin.

— Guy a de nombreux défauts, acquiesça Arutha, mais il est une chose qu'on ne peut lui reprocher : c'est le meilleur général du royaume. Même père est obligé de l'admettre, bien

qu'il ne lui concède rien d'autre. Si j'étais le roi, j'enverrais les armées de l'Est combattre les Tsurani sous son commandement. Par trois fois, Guy a combattu Kesh et par trois fois, il les a écrasés. Si les Keshians ne savent pas qu'il est à l'ouest, la simple vue de ses bannières sur le champ de bataille pourrait bien les mener directement à la table des négociations, tellement ils le craignent et le respectent. (La voix du prince se fit songeuse.) Une histoire court sur lui. Quand Guy est devenu duc du Bas-Tyra, il a subi une humiliation personnelle — père ne m'a jamais dit laquelle — et il a décidé de ne porter que du noir à cause de cela, ce qui lui a valu le surnom de Guy le Noir. Ce genre de chose vous pose un peu là. Quoi que l'on puisse dire d'autre sur Guy du Bas-Tyra, personne ne pourrait le traiter de lâche.

Arutha et ses compagnons regardèrent en silence les troupes qui continuaient à passer sous leur fenêtre. Puis, alors que le soleil se levait à l'est, les derniers soldats disparurent dans les rues du port.

Le matin suivant le départ de l'armée de Guy, on annonça la fermeture de la cité. Les portes restèrent closes aux voyageurs et le port fut mis sous blocus. Arutha considéra la chose comme normale. Il fallait à tout prix éviter que des agents keshians ne quittent la ville à bord d'un sloop ou d'un coursier pour prévenir l'empire du départ de Guy. Amos profita d'une visite au *Vent de l'Aube* pour se renseigner sur le blocus. Il découvrit que celui-ci était assez léger, car Guy avait ordonné que l'on envoie la majeure partie des navires le long de la côte en embuscade, au cas où une flottille keshiane apprendrait que la ville n'avait plus de garnison. Les gardes portaient maintenant la livrée de Guy, car les derniers soldats de Krondor étaient partis pour le nord. La rumeur disait que Guy enverrait aussi la garnison de Shamata au front lorsqu'il aurait réglé les combats contre Kesh, laissant toutes les garnisons de la principauté aux mains de soldats loyaux à Bas-Tyra.

Arutha passait le plus clair de son temps dans les tavernes, les lieux d'échange et les marchés ouverts qui avaient le plus de chances d'être fréquentés par des gens du palais. Amos traînait

du côté des docks ou dans les coins les plus mal famés de la ville, tout particulièrement dans le quartier pauvre, de triste réputation. L'ancien pirate commença à se renseigner discrètement sur la possibilité de trouver un navire. Martin, lui, tira profit de son air de simple homme des bois pour musarder dans tous les endroits qui lui semblaient prometteurs.

Ils passèrent ainsi presque une semaine entière, sans rien apprendre de nouveau. Puis, à la fin du sixième jour qui suivit le départ de Guy, Martin interpella Arutha en plein milieu d'une place fourmillante d'activité.

— Arthur ! cria le chasseur en courant vers Arutha. Venez vite.

Il repartit vers le front de mer et *Le Repos du Marin*.

À l'auberge, Amos se trouvait déjà dans la chambre et se reposait avant de passer la nuit dans le quartier pauvre.

— Je crois qu'ils savent qu'Arutha est à Krondor, expliqua Martin quand la porte fut close.

Amos se leva d'un bond tandis que le prince demandait :

— Quoi ? Comment... ?

— Je suis allé inspecter une taverne près des casernes, juste avant le repas de midi. Comme l'armée n'est plus en ville, il n'y avait pas grand monde. Un homme est entré, juste au moment où je m'apprêtais à sortir. Un scribe de l'intendance militaire, qui brûlait de trouver quelqu'un à qui raconter son histoire. Alors, avec un peu de vin, je lui ai fourni son public en jouant le simple trappeur impressionné par son importance.

« Cet homme-là m'a appris trois choses. Messire Dulanic a disparu de Krondor, la nuit où Guy a quitté la cité. On dit qu'il se serait rendu dans le nord, mais le scribe n'en était pas certain. La deuxième chose, c'est que messire Barry est mort.

Arutha sembla atterré.

— L'amiral du prince est mort ?

— L'homme m'a dit que Barry était mort dans des circonstances mystérieuses, bien qu'il n'y ait pas d'annonce officielle en prévision. Un seigneur de l'Est, un certain Jessup, a reçu le commandement de la flotte de Krondor.

— Jessup est l'une des âmes damnées de Guy, expliqua Arutha. Il dirigeait les escadres du Bas-Tyra dans la flotte royale.

— Et enfin, l'homme m'a fait tout un plat à propos d'un secret qu'il connaissait, comme quoi on recherchait quelqu'un qu'il m'a juste désigné comme « le royal parent du vice-roi ».

Amos jura.

— J'ignore comment ils ont fait, mais ils vous ont repéré. Erland et sa famille sont virtuellement captifs du palais et il est peu probable qu'il y ait un autre parent royal de Guy qui soit venu se balader à Krondor ces derniers jours, à moins que vous n'en ayez d'autres dans la région dont vous ne nous auriez pas parlé.

Arutha ignore la pauvre tentative d'humour d'Amos. Les nouvelles de l'Archer venaient balayer tous ses plans pour Crydee. Krondor était sous le contrôle de gens loyaux envers Guy ou qui n'attachaient pas d'importance à la personne qui gouvernait sous mandat royal. Il n'avait plus personne en ville vers qui se tourner pour obtenir de l'aide ; son incapacité à trouver des troupes pour Crydee lui laissait un goût amer dans la bouche.

— Nous n'avons donc plus qu'à rentrer aussi vite que possible à Crydee, dit-il calmement.

— Ça risque de ne pas être facile, rétorqua Amos. Y a pas mal de trucs bizarres qui se passent en ce moment. J'ai essayé de contacter des gens qui acceptent habituellement de faire quelques trucs malhonnêtes, mais j'ai eu beau aller un peu partout — discrètement, rassurez-vous — je me suis heurté à un mur de silence. Si je ne savais pas à quoi m'en tenir, je dirais que le Juste a fermé boutique et que tous les Moqueurs sont maintenant engagés dans l'armée de Guy. Je n'ai jamais vu autant d'aubergistes sourds, de putains qui ne savent rien, de mendiants sans la moindre information et de joueurs qui ont perdu leur langue. Pas besoin d'être un génie pour voir qu'on s'est passé le mot. Personne ne doit parler aux étrangers, quelle que soit la transaction proposée. Donc, on ne peut espérer aucune aide pour sortir de la cité. Si les agents de Guy savent que vous êtes à Krondor, ils ne lèveront pas le blocus et

n'ouvriront pas les portes avant de vous avoir retrouvé, malgré les protestations des marchands.

— Nous nous sommes jetés dans la gueule du loup, acquiesça Martin.

— Mais si les hommes de Guy ne sont pas absolument sûrs que je suis à Krondor, ils pourraient se fatiguer et cesser les recherches.

— Effectivement, convint Amos. Au bout d'un moment, il se pourrait que les Moqueurs s'ouvrent aussi. S'ils acceptent de nous aider — ce qui nous coûtera cher, je peux vous l'assurer — ils pourront nous fournir une sacrée aide pour quitter Krondor.

Arutha ferma le poing et frappa sa paillasse.

— Maudit Bas-Tyra. Je le tuerais bien maintenant. Non seulement il met l'Ouest en péril, mais avec ça, il risque de déchirer les deux royaumes en faisant passer la principauté sous sa bannière. Si quelque chose arrive à Erland et à sa famille, la guerre civile pourrait bien éclater.

Amos secoua lentement la tête.

— Une sacrée putain de mission et c'est pas votre faute, Arutha. (Il soupira.) Bon, en tout cas, il ne faut pas paniquer. Notre ami Martin a peut-être mal compris la dernière remarque du scribe ou alors l'homme s'est juste écouté parler. Il va falloir être prudent, mais on ne peut pas filer comme ça. Si vous disparaissiez d'un coup, quelqu'un pourrait le remarquer. Il vaut mieux que vous restiez près de l'auberge, mais continuez à faire comme si de rien n'était pendant quelque temps. Je vais continuer à essayer de contacter quelqu'un qui pourrait nous aider à sortir de la ville — des contrebandiers, si je n'arrive pas à trouver des Moqueurs.

Arutha se redressa sur sa paillasse.

— Je n'ai pas faim, mais nous avons mangé ensemble dans la salle commune tous les soirs. J'imagine qu'il vaudrait mieux qu'on descende bientôt pour le dîner. Amos lui fit signe de se rallonger.

— Restez encore un peu. Je vais foncer aux docks voir le navire. Si le scribe de Martin ne racontait pas n'importe quoi, ils vont certainement fouiller les vaisseaux à quai. Il vaut mieux que je prévienne Vasco et l'équipage d'être prêts à se jeter à

l'eau si nécessaire. De plus, il faut trouver un endroit où mettre votre coffre. On va devoir encore attendre une bonne semaine avant de commencer les réparations, alors mieux vaut être prudent. J'ai déjà brisé des blocus. Mieux vaut ne pas le faire avec une coque aussi abîmée que celle du *Vent de l'Aube*, mais si on ne trouve pas d'autre navire... (À la porte, il se retourna vers Arutha et Martin.) C'est une putain de tempête, les gars, mais on a déjà vu pire.

Arutha et Martin étaient assis dans la salle commune quand Amos revint. Le capitaine tira une chaise et commanda de la bière et un repas.

— Tout est arrangé, annonça-t-il quand il fut servi. Votre coffre restera en sûreté tant que le navire est amarré.

— Où l'avez-vous caché ?

— Il est délicatement enveloppé d'une toile huilée et soigneusement attaché à l'ancre.

— Sous l'eau ? s'écria Arutha, médusé.

— Vous pouvez vous acheter d'autres vêtements et l'or et les pierres précieuses ne rouillent pas.

— Comment vont les hommes ? s'enquit Martin.

— Ils râlent parce qu'ils vont devoir rester à bord une semaine de plus, mais ce sont de bons gars.

La porte de l'auberge s'ouvrit et six hommes entrèrent. Cinq d'entre eux prirent des chaises à côté de la porte mais le sixième resta debout à surveiller la pièce.

— Vous voyez cette face de rat qui vient de s'asseoir ? siffla Amos. C'est l'un des types qui surveillaient les docks cette semaine. Visiblement, ils m'ont suivi.

L'homme qui était debout aperçut Amos et s'approcha de la table. Il avait l'air assez commun et plutôt sympathique, avec ses cheveux blond roux en bataille et ses habits de marin plutôt simples. Il tenait un bonnet de laine à la main et leur souriait.

Amos lui fit un signe de tête.

— Si c'est vous le capitaine du *Vent de l'Aube*, j'aimerais causer avec vous, annonça l'individu.

Amos haussa un sourcil, mais ne répondit pas. Il montra la chaise libre et l'homme s'assit.

— Mon nom, c'est Radburn. Je cherche une couchette, capitaine.

Amos regarda autour de lui et vit que les compagnons de Radburn faisaient semblant de ne pas remarquer ce qui se passait à la table.

— Pourquoi mon navire ?

— J'en ai essayé d'autres. Ils sont tous pleins. Je me suis dit que je pourrais vous demander à vous.

— Tu as servi sous qui et pourquoi t'es parti ? Radburn éclata d'un rire amical.

— Ben, j'ai navigué avec une compagnie de transport par barge, qui faisait du transit dans le port entre les navires et la côte. Je suis resté coincé là-dedans pendant un an.

Il se tut quand la serveuse approcha. Amos commanda une autre tournée de bière.

— Merci, capitaine, dit Radburn quand il fut servi. (Il prit une longue gorgée et s'essuya la bouche avec le dos de la main.) Avant que j'en arrive là, j'ai navigué avec le capitaine John Avery, sur le *Bantamina*.

— Je connais le Petit Coq et John Avery, mais je ne l'ai plus revu depuis mon dernier passage à Durbin, il y a six ou sept ans.

— Ben je me suis un peu saoulé et le capitaine m'a dit qu'il ne voulait pas d'ivrogne à bord de son navire. Je ne bois pas plus qu'un autre, capitaine, mais vous connaissez la réputation de maître Avery, qu'est un abstinent qui suit la voie de Sung la Pure.

Amos regarda Martin et Arutha, toujours sans un mot.

— Ce sont vos officiers, capitaine ? s'enquit Radburn.

— Non, des partenaires.

Quand il fut clair qu'Amos n'en dirait pas plus, Radburn laissa tomber le sujet des identités.

— Ça fait un peu plus d'une semaine qu'on est en ville et j'ai dû m'occuper de certaines affaires personnelles, reprit finalement Amos. Quelles sont les nouvelles ?

Radburn haussa les épaules.

— La guerre continue. C'est bon pour les marchands, mauvais pour les autres. Et voilà maintenant qu'on a ce problème avec Kesh. Avant, c'était sur la Côte sauvage mais

maintenant... Krondor pourrait bien ne pas être très sûre si le vice-roi ne renvoie pas les chiens de Kesh chez eux. Sinon, il y a les rumeurs habituelles... (Il jeta un coup d'œil autour de lui, comme s'il voulait s'assurer que personne ne l'écoutait.) Et puis il y en a d'autres moins habituelles. Amos leva son verre à ses lèvres sans rien dire.

— Depuis que le vice-roi est arrivé, poursuit calmement Radburn, les choses ne sont plus les mêmes à Krondor. Les honnêtes gens ne sont plus en sûreté dans les rues avec tous ces esclavagistes de Durbin et les enrôleurs qui sont presque aussi mauvais. C'est pour ça que j'ai besoin d'un navire, capitaine.

— Des enrôleurs ! explosa Amos. Ça fait trente ans qu'il n'y a pas eu d'enrôleurs dans une ville du royaume.

— Avant ça, y en avait eu, mais maintenant, les choses ont encore changé. Vous vous bourrez un peu trop, vous trouvez pas de couchette pour la nuit, les enrôleurs arrivent et ils vous collent au cachot. C'est pas juste, non, monsieur. On n'a pas le droit de coller un type sur un navire de messire Jessup pour sept ans juste parce qu'il est entre deux engagements. Sept ans de chasse aux pirates et de guerre contre les galères de Queg !

Amos plissa les yeux.

— Comment ça se fait que Guy dirige Krondor ? On a entendu des histoires, mais c'était plutôt confus.

— Vous avez bien raison, capitaine, acquiesça Radburn. C'est que tout ça, c'est pas clair. Il y a un mois, le duc Guy arrive avec toute son armée, ses drapeaux qui claquent au vent, les tambours et tout le reste. Le prince, qu'on dit, lui fait bon accueil et le traite en ami, même si Bas-Tyra amène avec lui un mandat du roi qui fait de lui le nouveau vice-roi. Le prince l'aide même, qu'on dit, jusqu'à ce qu'il entende parler de ces affaires avec les enrôleurs et tout. (Radburn baissa la voix.) J'ai entendu dire que quand il s'est plaint, Guy l'a fait enfermer dans ses appartements. Des beaux trucs, sans doute, mais on a beau avoir des barreaux en or, une prison c't'une prison. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit.

Arutha fut si outragé par cette histoire qu'il faillit parler. Amos lui serra le bras pour l'obliger à se taire.

— Bon, Radburn, on trouve toujours quelque chose pour un marin qui a été avec John Avery, finit-il par décider. Je vais te dire ce qu'on va faire. Je dois encore retourner au navire ce soir et j'ai quelques affaires personnelles dans ma chambre que je veux ramener à bord. Tu viens avec moi et tu me les portes.

Amos se leva. Sans laisser à l'homme le temps d'émettre une objection, il l'attrapa par le bras et le poussa vers l'escalier. Arutha jeta un regard aux hommes qui étaient entrés avec Radburn. Ils semblaient pour l'instant ne pas s'être rendu compte de ce qui se passait de l'autre côté de la pièce bondée alors qu'Amos tirait Radburn dans l'escalier, suivi du prince et de Martin.

Amos fit passer Radburn dans le couloir. Dès qu'ils eurent franchi la porte de leur chambre, il fit volte-face et lui envoya un violent direct dans l'estomac, le pliant en deux. D'un brutal coup de genou au visage, il assomma Radburn et le laissa glisser au sol.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Arutha.

— Cet homme est un menteur. La tête d'Avery est mise à prix à Kesh. Il a vendu les capitaines de Durbin à une flotte quegane il y a vingt ans. Pourtant, Radburn n'a pas même cillé quand je lui ai dit que j'avais vu Avery à Durbin il y a six ans. Et il parle trop librement du vice roi. Son histoire pue comme un poisson mort depuis une semaine. On sortait avec lui et on se retrouvait deux pâtés de maisons plus tard avec une douzaine d'hommes sur le dos.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? s'enquit le prince.

— On s'en va. Ses copains vont prendre l'escalier dans une minute.

Il montra la fenêtre. Martin se mit à côté de la porte et Arutha déchira un rideau sale, puis ouvrit les volets de bois.

— Vous voyez pourquoi j'ai choisi cette chambre-là, maintenant, leur dit Amos.

À moins d'un mètre au-dessous du bord de la fenêtre se trouvait le toit de l'écurie.

Arutha sortit, suivi d'Amos et de Martin. Ils filèrent rapidement jusqu'au bord du toit en pente douce. Le prince sauta et se reçut en silence. Quelques instants plus tard, Martin

le rejoignit. Amos atterrit plus lourdement, mais seule sa dignité en fut légèrement blessée.

Ils entendirent quelqu'un tousser puis jurer. Levant les yeux, ils virent un visage plein de sang apparaître à la fenêtre.

— Ils sont dans la cour ! s'écria Radburn. Les trois fugitifs coururent vers la porte.

— J'aurais dû lui couper la gorge, jura Amos.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la rue, le capitaine attrapa Arutha. Plusieurs hommes se précipitaient dans leur direction. Le prince et ses compagnons s'enfuirent de l'autre côté et s'engagèrent dans une rue transversale plongée dans la pénombre.

Ils coururent entre deux murs aveugles, puis traversèrent une rue animée en renversant plusieurs charrettes à bras et plongèrent dans une autre allée, sous les insultes des propriétaires des charrettes. Ils continuèrent, toujours poursuivis, empruntant un labyrinthe de ruelles au travers de la cité de Krondor complètement plongée dans le noir.

Puis ils débouchèrent au coin d'une longue ruelle étroite flanquée des deux côtés par de hauts bâtiments. Amos passa le premier et fit signe à Arutha et à Martin de l'attendre.

— Martin, cours au coin de la rue et jette un coup d'œil, ordonna-t-il à voix basse. Arutha, passez de l'autre côté. (Il montra un endroit où filtrait une vague lumière.) Je vais rester ici pour faire le guet. Si nous sommes séparés, courez au navire. Essayez de passer le blocus en catastrophe, c'est une manœuvre désespérée, mais si vous réussissez, dites à Vasco d'aller à Durbin. Avec votre or, vous pourrez acheter votre protection le temps de faire réparer le bateau et de retourner à Crydee. Maintenant, allez-y.

Arutha et Martin partirent en courant chacun de son côté, tandis qu'Amos restait en arrière. Brusquement, des cris retentirent dans la ruelle étroite. Arutha regarda derrière lui. À l'autre bout de la rue, il vit la silhouette de Martin qui luttait contre plusieurs hommes. Il commença à rebrousser chemin mais Amos cria :

— Continuez, je vais l'aider. Partez !

Le prince hésita, puis reprit sa course vers la lumière qui brillait au loin. Complètement essoufflé, il faillit déraiper en s'arrêtant. Il se trouvait dans une avenue fréquentée et bien éclairée, encombrée par des charrettes décorées de lanternes et des crieurs qui vendaient leurs marchandises à des citoyens sortis après leur souper. Il faisait bon — il n'y aurait probablement pas de neige cet hiver — et beaucoup de gens étaient dehors. Au vu de l'état des bâtiments et des vêtements des passants, Arutha devina qu'il devait se trouver dans l'un des quartiers prospères de la cité.

Le prince s'engagea dans la rue et se força à marcher d'un pas tranquille. Il se retourna et fit semblant d'examiner des vêtements quand d'autres hommes sortirent de la rue qu'il venait de quitter. Il tira une cape rouge vif du tas de vêtements, se la passa sur les épaules et tira la capuche sur sa tête.

— Hé, vous, où est-ce que vous vous croyez ? demanda d'une voix grêle un vieil homme au visage plein de rides.

— Mais, mon bon, vous croyez que je vais acheter un vêtement sans l'essayer d'abord ? répondit Arutha sur un ton nasillard.

Soudain confronté à un acheteur, l'homme se fit onctueux.

— Oh, non, certainement monsieur. (Il regarda Arutha enveloppé dans sa cape mal taillée.) Elle a été taillée pour vous, monsieur, et la couleur vous va à merveille, si vous me permettez.

Arutha risqua un coup d'œil vers ses poursuivants. Radburn se tenait au coin de la rue, du sang sur le visage et le nez enflé, mais encore capable de diriger les recherches. Le prince rajusta la cape, une grande pièce de tissu encombrante qui traînait presque par terre.

— Vous croyez ? demanda-t-il d'un air exagérément ennuyé. Je ne voudrais pas risquer d'avoir l'air d'un vagabond à la cour.

— Oh, vous allez à la cour, monsieur ? Mais c'est exactement ce qu'il vous faut, croyez-moi. Vous êtes d'une rare élégance avec ça.

— C'est combien ?

Arutha vit les hommes de Radburn s'avancer dans la foule affairée, certains observant les tavernes et les boutiques en passant, d'autres poussant les gens pour avancer plus vite. D'autres hommes sortirent de la ruelle et Radburn leur donna quelques ordres rapides. Il laissa certains observer les passants, puis se retourna et ramena les autres dans la ruelle.

— C'est un excellent tissu de Ran, monsieur, assura le vendeur. Il a été importé à grands frais des côtes de la mer du Royaume. Je ne m'en séparerai pas pour moins de vingt souverains d'or.

Arutha pâlit, si choqué par ce prix exorbitant qu'il faillit s'oublier.

— Vingt !

Il baissa la voix quand un membre de la bande de Radburn passa à côté et lui jeta un regard.

— Mon bon monsieur, dit le prince en reprenant son rôle, je veux acheter une cape, pas assurer les rentes de vos petits-enfants. (L'homme de Radburn se retourna et disparut dans la foule.) Ce manteau est plutôt simple, après tout. Je pense que deux souverains devraient suffire largement.

Le marchand sembla piqué.

— Monsieur, vous cherchez à me miner. Je ne pourrai pas m'en séparer à moins de dix-huit souverains.

Ils marchandèrent encore une bonne dizaine de minutes avant qu'Arutha parte finalement avec sa cape, payée huit souverains et deux réaux d'argent. C'était deux fois le prix qu'il aurait dû l'acheter, mais ses poursuivants n'avaient pas fait attention à cet homme qui marchandait ferme avec un vendeur ambulant. Le fait de leur avoir échappé valait encore cent fois ce prix-là.

Arutha resta sur ses gardes au cas où quelqu'un chercherait à l'observer dans la rue. Malheureusement, il ne connaissait pas bien Krondor et sa fuite l'avait complètement désorienté. Il se cantonna dans la partie la plus active de la rue, restant le plus près possible des personnes qui se promenaient en groupe pour essayer de se fondre dans la foule.

Le prince aperçut un homme adossé à un mur et qui semblait désœuvré mais qui regardait clairement les passants.

Arutha regarda autour de lui et aperçut une taverne de l'autre côté de la rue, avec pour enseigne une colombe d'un blanc éclatant. Il traversa rapidement la rue, se protégeant le visage pour que l'homme ne le voie pas et s'approcha de l'entrée de la taverne. Il arrivait à la porte lorsqu'une main agrippa sa cape. Arutha fit volte-face, l'épée déjà à moitié tirée. Un gamin d'environ treize ans se tenait là, avec une tunique rapiécée et un pantalon d'homme coupé aux genoux. Il avait des yeux et des cheveux sombres et un sourire fendait son visage crasseux.

— Pas par là, monsieur, dit-il sur un ton joyeux. Le prince rengaina son épée et reprit son rôle.

— Passe ton chemin, gamin. Je n'ai pas de temps à perdre avec des mendiants et des entraîneurs, même hauts comme trois pommes.

Le sourire du gamin s'élargit.

— Si vous insistez, mais ils sont deux, là-dedans. Arutha perdit son ton nasillard.

— De qui parles-tu ?

— Des types qui vous poursuivent depuis la rue.

Arutha regarda autour de lui. L'enfant semblait être seul. Il le regarda droit dans les yeux et lui demanda :

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je vous ai vu faire. Vous courez vite, monsieur. Mais ils ont bouclé la zone et vous n'arriverez pas à vous en tirer tout seul. Arutha se pencha en avant.

— Qui es-tu, gamin ?

— Moi, c'est Jimmy, répondit-il en rejetant ses cheveux sales en arrière. Je bosse par ici. Je peux vous tirer de là — moyennant finances, bien sûr.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que je veux sortir d'ici ?

— Ne me prenez pas pour un imbécile, comme vous avez fait avec l'autre marchand, monsieur. Vous avez besoin d'échapper à quelqu'un qui pourrait fort bien me payer pour savoir où vous êtes. J'ai déjà eu maille à partir avec Radburn et ses gars, alors vous m'êtes plus sympathique que lui — tant que vous pouvez me payer plus pour votre liberté que lui me payerait pour votre capture.

— Tu connais Radburn ? Jimmy sourit.

— Pas autant que je le prétends, mais ouais, on a déjà eu quelques échanges.

Arutha était impressionné par le calme de l'enfant, qui tranchait avec l'attitude des gamins de Crydee. Il se trouvait en présence d'un habitué des rues sombres de la cité.

— Combien ?

— Radburn me payera vingt-cinq pièces d'or pour vous avoir, cinquante s'il tient tout particulièrement à vous.

Arutha sortit sa bourse et la tendit au gamin.

— Voici cent souverains, mon garçon. Sors-moi de là, ramène-moi sur les docks et tu en auras le double.

Le gamin cilla un bref instant, sans perdre son sourire pour autant.

— Vous devez avoir offensé quelqu'un qui a une sacrée influence. Venez.

Il partit si vite qu'Arutha faillit le perdre dans la foule. Le garçon se déplaçait dans cette cohue avec l'aisance née d'une longue habitude alors que le prince avait du mal à ne pas bousculer tout le monde.

Jimmy le fit passer dans une allée à quelques pâtés de maisons de là. Quand ils s'y furent un peu enfoncés, le gamin s'arrêta.

— Vous feriez mieux de jeter cette cape. Le rouge n'est pas la couleur idéale pour se planquer. (Quand Arutha se fut débarrassé de la cape dans un tonneau vide, Jimmy ajouta :) On va bientôt arriver au port. Si quelqu'un nous tombe dessus, je ne pourrai rien pour vous. Mais pour ces cent souverains de plus, je vais essayer de vous surveiller pendant le trajet.

Ils se frayèrent un chemin de l'autre côté de la rue, probablement peu fréquentée au vu des objets jetés là : des cageots, des meubles cassés et des choses indéfinissables entassées contre les murs. Jimmy écarta une caisse, révélant un trou.

— Voilà qui devrait nous permettre de passer au travers des mailles du filet de Radburn, en tout cas je l'espère.

Arutha dut se mettre à quatre pattes pour suivre le gamin dans ce boyau. À l'odeur affreuse qui y régnait, il était clair que quelqu'un avait dû ramper dedans pour y mourir assez

récemment. Comme s'il avait lu dans son esprit, Jimmy expliqua :

— On jette un chat mort dans ce tunnel une fois de temps en temps. Ça empêche les autres d'aller fourrer leur nez trop loin.

— « On » ? répéta Arutha.

Jimmy ignora la question et continua à avancer. Ils finirent par déboucher dans une autre allée encombrée de déchets. Tout au bout, Jimmy fit signe à Arutha de s'arrêter et d'attendre. Il courut dans la ruelle noire puis revint sur ses pas.

— Les hommes de Radburn. Ils devaient savoir que vous iriez au port.

— Pouvons-nous passer sans être vus ?

— Aucune chance. Il y a autant de gars là-bas que de poux sur la tête d'un mendiant.

Le garçon repartit dans la direction opposée. Arutha le suivit dans un autre petit passage. Le prince espérait qu'il ne s'était pas fourvoyé en faisant confiance à ce gamin des rues. Au bout de quelques minutes de marche, Jimmy s'arrêta.

— Je connais un coin où vous pourrez vous planquer quelque temps, que je puisse trouver d'autres gars pour vous aider à retourner à votre navire. Mais ça va vous coûter plus de cent souverains.

— Ramène-moi à mon navire avant l'aube et je te donnerai ce que tu voudras.

Jimmy sourit.

— C'est que je peux vouloir vraiment beaucoup.

Il regarda le prince un peu plus longuement puis, avec un petit signe de tête, il repartit. Arutha le suivit et ils s'enfoncèrent dans la ville par un dédale de ruelles. Le bruit des passants décrut et le prince se dit qu'ils devaient avoir pénétré dans un quartier moins fréquenté la nuit. D'après les bâtiments qui les entouraient, Arutha estima qu'ils se dirigeaient vers un des quartiers pauvres de la ville, sans doute loin du port.

Au bout de plusieurs détours dans des allées sombres et étroites, Arutha se sentit complètement perdu. Brusquement, Jimmy se retourna et déclara :

— Nous y sommes.

Il ouvrit une porte dans un mur sans fenêtres et entra. Le prince le suivit et monta une longue volée de marches.

Jimmy lui fit traverser un couloir en haut des marches, et le conduisit jusqu'à une porte. Le garçon l'ouvrit et fit signe à Arutha d'entrer. Le prince fit un pas, puis s'arrêta en voyant trois épées pointées sur son ventre.

Chapitre 25

ÉVASION

Un homme fit signe à Arutha d'entrer.

Il était assis derrière une petite table face à la porte. Il se pencha en avant dans la lumière de la lampe posée sur la table.

— Je vous en prie, entrez donc.

Son visage, orné d'un gros nez crochu, était criblé de marques de petite vérole. Il ne quitta pas Arutha des yeux tandis que ses trois hommes d'armes reculaient pour laisser entrer le prince. Ce dernier eut un mouvement d'hésitation en voyant les formes ligotées et inconscientes d'Amos et de Martin affalées contre le mur. Amos grognait et bougeait un peu, mais Martin restait parfaitement immobile.

Arutha, effleurant le pommeau de sa rapière, mesura la distance qui le séparait des trois hommes armés. Mais toute velléité de sauter en arrière pour tirer l'épée s'évanouit quand il sentit la pointe d'une dague lui titiller le bas du dos. Une main le délesta de son arme.

Puis Jimmy contourna le prince et examina la rapière en dissimulant soigneusement sa dague dans son ample tunique.

— J'en ai déjà vu quelques-unes, des comme ça, déclara-t-il avec un grand sourire. C'est assez léger pour moi.

— Vu les circonstances, il ne me semble pas si déplacé de te la léguer, répliqua sèchement Arutha. Fais-en bon usage.

— T'as de la répartie, reconnut l'homme au visage grêlé tandis qu'un homme d'armes faisait signe à Arutha d'avancer dans la pièce.

Un autre posa son arme et ligota les mains du prince dans son dos. On le poussa rudement sur une chaise, en face de l'homme qui venait de parler et qui poursuivit :

— Mon nom, c'est Aaron Cook. Tu connais déjà Jimmy les Mains Vives, ajouta-t-il en montrant le garçon. Les autres préfèrent pour l'instant rester anonymes.

Arutha regarda l'enfant.

— Jimmy les Mains Vives ?

Celui-ci fit une révérence assez bien imitée.

— Le meilleur pickpocket de Krondor, bien parti pour en devenir le meilleur voleur par la même occasion, si vous vous laissez avoir par son baratin, ajouta Cook. Bon, venons-en aux faits. Qui êtes-vous ?

Arutha expliqua qu'il était le partenaire d'Amos et qu'il s'appelait Arthur. Cook le regarda stoïquement, puis poussa un soupir et fit un geste de la tête. L'un des hommes qui étaient restés silencieux s'avança et frappa Arutha au visage. La tête du prince partit en arrière et des larmes lui montèrent aux yeux.

— Mon cher Arthur, expliqua Aaron Cook en secouant la tête, il y a deux façons de procéder à cet interrogatoire. Je vous conseille de ne pas choisir la manière forte. Ce sera très déplaisant et de toute manière, nous finirons par apprendre ce que nous voulons. Alors réfléchissez soigneusement à ce que vous allez dire. (Il se leva et fit le tour de la table.) Qui êtes-vous ?

Arutha commença à répéter son histoire. L'homme qui l'avait frappé s'avança à nouveau, le faisant taire d'un autre coup de poing. Cook se pencha pour mettre son visage juste en face de celui d'Arutha. Ce dernier cligna des yeux pour chasser ses larmes.

— Réponds à la question, l'ami, lui conseilla Cook. Pour nous éviter de perdre notre temps, nous sommes d'accord, cet homme est le capitaine de ton navire, ajouta-t-il en désignant Amos, mais que tu sois son partenaire... je n'arrive pas à le croire. Cet autre type a dit qu'il était un chasseur des montagnes dans plusieurs tavernes de la ville et ça, je veux bien : il a l'air de quelqu'un qui se sent mieux dans les montagnes que dans les rues d'une ville, c'est un truc pas facile à imiter. (Il regarda Arutha.) Mais toi... toi t'es au moins un soldat et tes belles bottes et ta belle épée font de toi un gentilhomme. Mais il y a autre chose. (Il regarda Arutha droit dans les yeux.) Bon,

pourquoi est-ce que Jocko Radburn veut tellement vous récupérer ?

Arutha rendit son regard à Aaron Cook.

— Je ne sais pas.

L'homme qui avait frappé Arutha s'avança de nouveau, mais Cook leva la main.

— C'est peut-être bien vrai. Vous avez fait les marioles, à fouiner dans tous les coins et à traîner autour du palais en jouant les innocents. Soit vous êtes de mauvais espions, soit vous êtes vraiment stupides, mais clairement, vous avez éveillé l'intérêt des hommes du vice-roi et donc le nôtre.

— Qui êtes-vous ? Cook ignora la question.

— Jocko Radburn est le chef de la police secrète du vice-roi. Sous ses dehors bonhommes, c'est l'un des bâtards aux nerfs d'acier les plus froids que les dieux aient offerts à ce monde. Il arracherait sans hésiter le cœur de sa propre grand-mère s'il pensait qu'elle divulgue des secrets d'État. Le fait qu'il se soit déplacé lui-même nous montre, au minimum, qu'il vous considère comme potentiellement importants.

« Nous avons d'abord appris que trois hommes fouinaient un peu partout en ville, un ou deux jours après votre arrivée. Quand nos gens ont constaté que des hommes de Radburn vous surveillaient, nous avons décidé d'en faire autant. Quand ils ont commencé à filer de l'argent pour en savoir plus sur votre compte, ça a nettement éveillé notre intérêt. Nous nous sommes contentés de garder un œil sur vous, en attendant que vous dévoiliez votre jeu.

« Mais quand Jocko et ses hommes sont arrivés au *Repos du Marin*, on a bien été obligés d'agir. On a subtilisé ces deux-là sous le nez de Jocko, mais lui et ses gros bras se sont interposés entre toi et nous dans l'allée, alors on les a évacués. Jimmy a eu du bol de te retrouver, il savait pas qu'on te voulait. (Il fit un signe de tête approbateur au gamin.) T'as bien fait de nous l'amener.

Jimmy éclata de rire.

— J'étais sur les toits, j'ai tout vu. J'ai su que vous le vouliez dès que vous avez attrapé les deux autres.

L'un des hommes gronda :

— Vaut mieux pour toi que t'aies pas été faire de la fauche sans l'accord du maître de nuit, gamin, gronda l'un des hommes.

Cook leva la main et l'homme se tut.

— Tu peux toujours savoir que certains des gens ici présents sont des Moqueurs et que d'autres n'en sont pas, mais qu'on est tous là pour un job très important. Écoute-moi bien, Arthur. Ta seule chance de sortir d'ici en vie, c'est de nous convaincre que tu risques pas de nous gêner pour ce boulot. Peut-être bien que Radburn s'intéresse à toi pour tout autre chose que ce qui l'occupe en ce moment. Ou alors il se pourrait que ça fasse partie d'un tout que je ne saisis pas encore. De toute manière, on saura la vérité. Quand tu nous auras dit ce qu'on veut savoir, on vous libérera — peut-être même qu'on vous aidera, toi et tes compagnons — ou alors on vous tuera. Commençons par le commencement. Pourquoi est-ce que vous êtes venus à Krondor ?

Arutha réfléchit. À mentir, il ne gagnerait que des coups, mais il n'avait aucune envie de dire toute la vérité. Rien ne lui prouvait que ces gens ne travaillaient pas avec les hommes de Guy. Il pouvait s'agir d'une ruse et Radburn pouvait très bien se trouver dans la pièce à côté et tout écouter. Il se décida sur la part de vérité qu'il allait leur livrer.

— Je suis un agent de Crydee. Je suis venu parler au prince Erland et au général Dulanic en personne, pour leur demander de l'aide contre une future offensive tsurani. Quand nous avons appris que Guy du Bas-Tyra avait pris possession de Krondor, nous avons décidé de voir comment les choses se passaient avant de nous risquer à faire quoi que ce soit.

Cook écouta attentivement, puis demanda :

— Pourquoi un émissaire de Crydee se planquerait en ville ? Pourquoi ne pas se faire accueillir comme un roi avec ses drapeaux et tout ?

— Parce que Guy le Noir le jetterait au trou à la première occasion, espèce d'imbécile.

Cook tourna la tête d'un quart de tour. Amos, assis dos au mur, s'ébrouait pour s'éclaircir les idées.

— Je crois que tu m’as fait exploser la caboche, Cook. Ce dernier regarda Amos en fronçant les sourcils.

— Tu me connais ?

— Et comment, tête de bois, rat d’eau douce, que je te connais. Je te connais suffisamment pour savoir qu’on ne dira pas un mot de plus tant que tu ne nous auras pas amené Trevor Hull.

Aaron Cook se leva, l’air perplexe. Il fit signe à l’un des hommes à côté de la porte, qui avait l’air lui aussi brusquement mal à l’aise après avoir entendu Amos. L’individu opina et sortit de la pièce. Quelques minutes plus tard il revint, suivi d’un autre homme, grand, les cheveux gris en bataille, encore solide malgré son âge apparent. Une cicatrice lui barrait le visage depuis le front jusqu’à la joue en passant par l’œil droit, qui était tout blanc. Il regarda Amos un long moment, puis éclata de rire.

— Détachez-les, ordonna-t-il en montrant les captifs. Deux hommes soulevèrent Amos et le détachèrent.

— Je croyais qu’ils t’avaient pendu il y a deux ans, Trevor, déclara ce dernier quand il fut libre.

L’homme lui donna une claque dans le dos.

— Je me disais la même chose pour toi, Amos.

Cook jeta un regard interrogateur au nouvel arrivant, tandis qu’on libérait Arutha et qu’on ranimait Martin en lui jetant un verre d’eau au visage. Trevor Hull se tourna vers Cook.

— Où t’as la tête, mon gars ? Il s’est laissé pousser la barbe et il a coupé ses fameux cheveux bouclés — il s’est un peu dégarni et il a pris du lard, aussi — mais c’est quand même Amos Trask.

Cook regarda Amos d’un peu plus près, puis ses yeux s’écarquillèrent.

— Le capitaine Trenchard ?

Amos opina et Arutha le regarda avec étonnement. Même dans une ville aussi perdue que Crydee, ils avaient entendus parler de Trenchard le Pirate, le Poignard de la Mer. Sa courte carrière lui avait valu une sacrée réputation. On disait que même les galères de guerre queganes avaient fui devant la flotte de Trenchard. Chaque ville côtière de la Triste Mer tremblait en pensant à ses écumeurs.

Aaron Cook lui tendit la main.

— Désolé, capitaine. Ça fait tellement longtemps qu'on s'était pas vus. On pouvait pas savoir si vous faisiez pas partie d'un plan de Radburn pour nous retrouver.

— Qui êtes-vous ? demanda Arutha.

— Chaque chose en son temps, répondit Hull. Venez.

L'un des hommes aida un Martin encore mal en point à se remettre debout. Cook et Hull les emmenèrent dans une pièce confortable, où se trouvaient des chaises pour tout le monde. Quand chacun fut assis, Amos fit les présentations :

— Cette vieille canaille, c'est Trevor Hull, le Borgne, capitaine du *Corbeau Rouge*.

L'intéressé secoua tristement la tête.

— Plus maintenant, Amos. Il a brûlé au large d'Elarial, mis en flammes par des vaisseaux de la marine impériale keshiane. Mon second, Cook, et quelques-uns de mes gars ont réussi à regagner la rive avec moi, mais la majeure partie de l'équipage a coulé avec le *Corbeau Rouge*. On est revenus à Durbin mais les temps changent, avec toutes ces guerres. Je suis arrivé à Kronдор il y a un an et j'y travaille depuis.

— Tu travailles ? Toi, Trevor ? L'homme sourit, fronçant sa cicatrice.

— Je fais de la contrebande, en fait. C'est ce qui m'a fait rencontrer les Moqueurs. Y'a pas grand-chose dans ce genre qui se passe sans la permission du Juste. Quand le vice-roi est venu à Kronдор, on s'est retrouvés face à Jocko Radburn et à sa police secrète. Il nous a fait les pires crasses dès le début. Cette idée de gardes qui se baladent déguisés comme monsieur Tout le monde, c'est pas honorable.

— Je savais que j'aurais dû lui couper la gorge quand je le pouvais, marmonna Amos. La prochaine fois, je serai pas aussi civilisé.

— Tu te fais vieux, Amos ? Bon, il y a une semaine, on a reçu un message du Juste qui nous disait qu'il avait un colis important à faire sortir de la ville. On devait attendre que le bateau soit prêt. Radburn a sacrement envie de retrouver cette cargaison avant qu'elle ne quitte Kronдор. Alors tu vois, la situation est plutôt délicate, parce qu'on ne peut pas la faire

partir tant que le blocus n'est pas levé. Ou alors, il faut réussir à acheter un des capitaines du blocus. Quand on a eu vent des questions que vous posiez, on s'est dit que ça devait être un plan de Jocko pour retrouver notre cargaison. Maintenant qu'on a éclairci les choses, j'aimerais connaître la réponse à la question que Cook vous a posée. Pourquoi est-ce qu'un émissaire de Crydee craindrait d'être découvert par les hommes du vice-roi ?

— Tu nous écoutais, hein ? (Amos se tourna vers Arutha, qui acquiesça.) Ce n'est pas un simple émissaire, Trevor. Notre jeune ami est le prince Arutha, le fils du duc Borric.

Les yeux d'Aaron Cook s'écarquillèrent tandis que l'homme qui avait frappé Arutha pâlit. Trevor Hull opina.

— Le vice-roi payerait cher pour mettre la main sur le fils de son vieil ennemi, tout particulièrement au moment où il veut faire entendre ses revendications au Congrès des seigneurs.

— Quelles revendications ? demanda Arutha.

Hull se pencha en avant, les coudes sur les genoux.

— Vous ne savez pas, bien entendu. Nous-mêmes, on en a entendu parler il y a seulement quelques jours et la nouvelle ne s'est pas répandue. Mais je n'ai pas le droit de tout vous dire sans permission.

Il se leva et sortit de la pièce. Arutha et Amos échangèrent un regard, puis le prince regarda Martin.

— Ça va ?

L'Archer se palpa prudemment la tête.

— Je m'en remettrai, mais ils ont dû m'abattre un arbre sur le crâne. L'un des hommes lui fit un sourire amical, presque désolé.

— Vous êtes pas facile à assommer, c'est sûr, reconnut-il en tapotant une matraque de bois qui pendait à sa ceinture.

Hull revint dans la pièce, suivi d'une personne. Tous les malfrats se levèrent immédiatement ; Arutha, Amos et Martin suivirent le mouvement avec un temps de retard. Derrière le contrebandier se trouvait une jeune fille qui devait avoir à peine seize ans. Au premier coup d'œil, Arutha fut charmé par sa beauté naissante : de grands yeux vert océan, un nez droit et délicat et une bouche légèrement pulpeuse. Quelques taches de rousseur parsemaient sa peau blanche. Grande et mince, elle

marchait avec grâce. Elle traversa la pièce en se dirigeant droit vers Arutha, se hissa sur la pointe des pieds et lui déposa un baiser sur la joue. Le prince, l'air surpris, la regarda reculer avec un sourire aux lèvres. Elle portait une simple robe bleu sombre et ses cheveux roux lui tombaient librement sur les épaules. Il y eut un instant de flottement, puis elle dit :

— Bien sûr, comme je suis bête. Tu ne peux pas me connaître. Je t'ai vu la dernière fois où tu es venu à Krondor, mais nous ne nous sommes jamais rencontrés. Je suis ta cousine Anita, la fille d'Erland.

Arutha en resta foudroyé. Son sourire et son regard clair le troublaient terriblement et il ne se serait jamais attendu à la trouver en compagnie de ces brigands. Il se rassit lentement tandis que la jeune fille prenait une chaise. Il était si habitué à la convivialité de la cour de son père qu'il fut assez surpris de l'entendre donner aux autres la permission de s'asseoir.

— Comment... ? commença Arutha. Amos le coupa :

— C'est la précieuse cargaison du Juste ?

Hull acquiesça et la princesse prit la parole, le visage soucieux et l'air bouleversée :

— Quand le duc du Bas-Tyra est venu ici avec des ordres du roi, père l'a accueilli aimablement et n'a opposé aucune résistance. Au début, il a tout fait pour l'aider à prendre le commandement de l'armée, mais quand il a entendu parler de ce que Guy faisait avec sa police secrète et ses enrôleurs, il a protesté. Puis messire Barry est mort et Guy a nommé messire Jessup amiral de la flotte malgré les objections de père. Ensuite, messire Dulanic a mystérieusement disparu. Alors père a envoyé une lettre au roi demandant à ce qu'il rappelle Guy. Ce dernier a intercepté le message et nous a fait mettre sous bonne garde dans une aile du palais. Et puis, il est venu dans ma chambre une nuit.

Anita frissonna.

— Vous n'êtes pas obligée de nous parler de ça, cracha presque Arutha dont la rage soudaine surprit la jeune fille.

— Non, protesta-t-elle, ce n'est pas ce que vous croyez. Il a été très courtois, très formel. Il m'a simplement informée que nous allions nous marier et que le roi Rodric allait le nommer

héritier du trône de Krondor. En fait, il avait l'air plutôt irrité de devoir en passer par de telles méthodes.

Arutha frappa violemment le mur.

— Il se démasque enfin ! Guy veut la couronne d'Erland et ensuite celle de Rodric. Il veut devenir roi.

Anita regarda timidement Arutha.

— C'est ce qu'il semble. Père ne va pas bien et ne pouvait pas lui résister, mais il a refusé de signer la proclamation des fiançailles. Guy l'a fait mettre au cachot et le gardera là jusqu'à ce qu'il signe. (Ses yeux se gonflèrent de larmes.) Père ne survivra pas longtemps dans un endroit aussi froid et humide. Je crains qu'il ne meure avant de céder aux exigences de Guy. (Elle continua à parler, le visage impassible, mais des larmes lui coulèrent sur les joues lorsqu'elle évoqua l'emprisonnement de son père et de sa mère.) L'une de mes dames de compagnie m'a parlé d'une servante qui connaissait des gens dans la ville qui pourraient accepter de nous aider.

— Avec votre permission, Altesse, intervint Trevor Hull. L'une des filles du palais est la sœur d'un Moqueur. Avec tout ce qui se passe en ce moment, le Juste s'est dit qu'il pourrait tirer son épingle du jeu en se mêlant de tout ça. Il s'est arrangé pour faire sortir la princesse du palais la nuit où Guy est parti. Depuis, elle est ici.

— Alors la rumeur que nous a rapportée Martin avant qu'on s'échappe du *Repos du Marin* comme quoi ils recherchaient un « parent royal », c'était parce qu'ils cherchaient Anita, pas Arutha, comprit Amos.

Hull fit un signe vers le prince.

— C'est possible que Radburn et les siens ne sachent toujours pas qui vous êtes. Ils ont dû vous sauter dessus parce qu'ils espéraient que c'était vous qui deviez faire échapper la princesse. Nous sommes presque certains que le vice-roi ne sait pas qu'elle a disparu du palais, parce qu'elle a fui après son départ. J'imagine que Radburn veut à tout prix la retrouver avant que son maître ne rentre de la guerre contre Kesh.

Arutha regarda la princesse et ressentit un besoin impérieux de faire quelque chose pour elle, un besoin qui allait au-delà de la simple nécessité de contrecarrer les plans de Guy.

Il repoussa ces étranges émotions qui l'assaillaient et se tourna vers Trevor Hull.

— Pourquoi est-ce que le Juste voudrait se retourner contre Guy ? Pourquoi est-ce qu'il ne la lui rend pas contre de l'argent ?

Trevor Hull regarda Jimmy les Mains Vives, qui répondit avec un sourire :

— Mon maître, un homme très perspicace, a vu tout de suite qu'il servirait ses intérêts en servant ceux de la princesse. Depuis qu'Erland est prince de Krondor, les affaires en ville prospèrent, ce qui arrange bien les nombreux trafics de mon maître. La stabilité nous est à tous profitable, voyez-vous. Avec Guy, nous sommes sans cesse confrontés à sa police secrète, qui dérange le bon déroulement des affaires de notre guilde. De toute manière, nous sommes de fidèles sujets de Son Altesse le prince de Krondor. S'il ne veut pas que sa fille épouse le vice-roi, nous ne le voulons pas non plus. (Avec un rire, Jimmy ajouta :) De plus, la princesse a accepté de payer vingt-cinq mille souverains d'or à notre maître si la guilde la fait sortir de Krondor, argent qui nous sera livré quand son père reviendra au pouvoir ou quand le destin la mettra sur le trône.

Arutha prit la main d'Anita.

— Eh bien, cousine, il n'y a rien d'autre à faire. Nous devons t'emmener à Crydee dès que possible.

Anita sourit et Arutha se surprit à lui sourire aussi.

— Comme je le disais, reprit Trevor Hull, nous attendions une bonne occasion pour la faire sortir de la ville. (Il se tourna vers Amos.) Tu es l'homme de la situation, Amos. Il n'y a pas de meilleur forceur de blocus que toi dans la Triste Mer — excepté moi, bien entendu, mais j'ai d'autres chats à fouetter par ici.

— Nous ne pouvons pas partir d'ici avant quelques semaines, répliqua Trask. Même si le blocus était levé, mon navire doit être impérativement réparé. De toute façon, si nous partions maintenant, il nous faudrait attendre que le temps s'améliore au niveau des passes. Avec la flotte de Jessup en embuscade, ça pourrait s'avérer dangereux. Mieux vaut nous cacher un moment ici pour foncer vers l'ouest, traverser les passes et remonter le long de la côte sauvage d'une seule traite.

Hull lui donna une grande claque sur l'épaule.

— Bon, ça va nous laisser du temps. J'ai entendu parler de ton navire : les gars m'ont dit que c'était guère plus qu'une péniche. On va t'en trouver un autre. Je ferai savoir à tes hommes quand tout sera prêt. Radburn va probablement laisser ton équipage tranquille, en espérant que vous allez pointer le bout de votre nez. On les fera passer petit à petit sur le nouveau bateau pendant la nuit, en les remplaçant par des hommes à moi. Comme ça, les agents de Radburn ne remarqueront rien d'anormal à bord.

« Ici, vous serez en sûreté, Altesse, ajouta-t-il en se tournant vers Arutha. Ceci est l'un des nombreux bâtiments qui appartiennent aux Moqueurs et personne ne peut s'en approcher sans que nous en soyons prévenus. Quand il sera temps, nous vous ferons tous sortir de la ville. Maintenant, nous allons vous montrer votre chambre et vous pourrez vous reposer.

Arutha, Martin et Amos furent conduits à une chambre dans le couloir près de la pièce où ils avaient rencontré Anita, tandis que la princesse rentrait dans ses propres quartiers. La pièce dans laquelle ils entrèrent était simple, mais propre. Les trois hommes étaient épuisés. Martin s'effondra lourdement sur une paille et s'endormit rapidement. Amos s'assit lentement et Arutha le regarda un moment.

— Quand tu es arrivé à Crydee, j'ai tout de suite su que tu étais un pirate, lui dit-il avec un petit sourire.

Amos retira ses bottes avec difficulté.

— En fait, j'ai essayé de laisser ces histoires derrière moi, Altesse. (Il rit.) Peut-être que c'est une vengeance des dieux, mais vous savez, pendant quinze ans, tout jeune d'abord et puis en tant qu'homme, j'ai été corsaire et capitaine. Et puis la première fois que j'essaye de faire honnêtement du commerce, je me fais capturer et brûler mon vaisseau, mon équipage se fait massacrer et j'échoue dans le coin le plus paumé du royaume.

Arutha s'allongea sur sa paille.

— Tu m'as bien servi comme conseiller, Amos Trask, et comme compagnon aussi. Ton aide au cours de ces dernières années t'aura valu une bonne dose de pardon pour tes fautes

passées, mais... (Il secoua la tête.) Trenchard le pirate ! Par les dieux, mon gaillard, c'est lourd à pardonner.

Amos bâilla et s'étira.

— Quand nous rentrerons à Crydee, vous pourrez me faire pendre, Arutha, mais pour l'instant, s'il vous plaît, faites-moi la grâce de garder le silence et d'éteindre les lumières. Je deviens trop vieux pour ces bêtises. J'ai besoin de sommeil.

Arutha s'étira et mit le capuchon sur la lampe. Il se recoucha dans le noir, des images et des pensées plein la tête. Il pensa à son père et à ce qu'il ferait s'il était là, puis se demanda comment allaient son frère et sa sœur. Penser à Carline le fit penser à Roland, ce qui l'amena à spéculer sur l'avancement des fortifications de Jonril. Il s'efforça d'écarter ces pensées parasites et laissa son esprit dériver. Puis, avant que le sommeil l'emporte, il se souvint d'Anita, qui s'était levée sur la pointe des pieds pour lui déposer un baiser sur la joue. Il sentit son estomac se nouer et s'endormit le sourire aux lèvres.

Anita applaudit d'un air appréciateur quand Arutha détourna la pointe de l'épée de Jimmy. Le jeune voleur rougit de sa maladresse, mais le prince le réconforta :

— C'était mieux.

Jimmy et lui pratiquaient les bases de l'escrime, le gamin s'étant acheté une rapière avec une partie de l'or qu'Arutha lui avait donné. Cela faisait un mois qu'ils s'entraînaient et Anita avait pris l'habitude de venir les regarder. En présence de la princesse, Jimmy les Mains Vives, habituellement si effronté, se faisait doux comme un agneau et il rougissait chaque fois qu'elle lui adressait la parole. Arutha était maintenant certain que le jeune voleur s'était complètement entiché de la princesse, qui n'avait guère que trois ans de plus que lui. Le prince comprenait la détresse de Jimmy car la présence d'Anita le troublait lui aussi. Elle commençait à peine à devenir femme, mais sa beauté encore immature promettait beaucoup. Intelligente et bien éduquée, elle se comportait avec grâce et noblesse. Mais penser à la princesse était décidément trop compliqué pour Arutha.

Le sous-sol où ils s'entraînaient était humide et mal aéré et devenait rapidement moite et puant.

— C'est bon pour aujourd'hui, Jimmy, décida Arutha. Tu es trop impatient d'en finir et cela peut s'avérer fatal. Tu es rapide et c'est bien que tu apprennes si jeune, mais tu n'as pas assez de force dans le bras pour frapper aussi fort qu'un homme plus âgé. Avec une rapière, ça aussi, ça pourrait s'avérer fatal. Souviens-toi : la lame est faite pour couper...

— ... et la pointe pour tuer, termina Jimmy avec un sourire gêné. Je vois bien qu'il faut faire très attention contre un homme avec une épée large. Il pourrait casser ma lame si jamais j'essayais de bloquer au lieu de parer, mais qu'est-ce qu'on fait contre un de ces guerriers d'ailleurs qui vous fonce dessus avec cette grande épée que vous avez décrite ?

— Tu essayes de savoir lequel de vous deux court le plus vite, répondit Arutha en riant. (Anita et Jimmy éclatèrent de rire.) Sérieusement, il faut le tenir à bout de rapière. Avec cette grande épée, ton adversaire n'a droit qu'à un seul coup, après quoi, toi, tu auras une ouverture...

La porte s'ouvrit. Amos entra en compagnie de Martin et de Trevor Hull et proféra un juron :

— Une sacrée putain de malchance — oh, pardon, princesse. Arutha, le pire est arrivé.

Le prince épongea la sueur de son front avec une serviette.

— Ne nous fais pas languir. Qu'y a-t-il ?

— La nouvelle est arrivée ce matin, expliqua Hull. Guy revient à Krondor.

— Pourquoi ? demanda Anita.

— Il semblerait que notre seigneur du Bas-Tyra soit entré dans Shamata et qu'il ait fait flotter sa bannière sur les murailles, répondit Amos. Le commandant keshian a eu la bonne grâce de monter une attaque de plus, pour la forme, et puis il est rentré chez lui en courant à s'en faire péter les tripes. Il a laissé une poignée de noblaillons marchander avec les lieutenants de Guy les conditions d'un armistice, le temps qu'on puisse établir un traité de paix formel entre le roi et l'impératrice de Kesh. Il n'y a qu'une seule raison pour que Guy revienne aussi vite.

— Il sait que je me suis enfuie, énonça calmement Anita,

— Oui, Votre Altesse, acquiesça Trevor Hull. Guy le Noir est un sacre roublard. Il doit avoir un espion chez les hommes de Radburn. Visiblement, il ne fait même pas confiance à sa propre police secrète. Heureusement qu'on a encore des gens dans le palais qui sont loyaux à votre père, ou nous n'aurions jamais eu vent de ça.

Arutha s'assit à côté de la princesse.

— Bien, il va falloir partir vite. Soit nous rentrons directement soit nous faisons voile vers Ylith pour rejoindre mon père.

— Aucun choix ne me semble plus judicieux que l'autre, rétorqua Amos. L'un comme l'autre ont leurs avantages et leurs inconvénients.

Martin regarda la princesse.

— Je ne pense pas que le camp du duc soit un bon endroit pour une jeune fille.

Amos s'assit à côté d'Arutha.

— Votre présence à Crydee n'est pas vitale, du moins pas pour le moment. Fannon et Gardan savent y faire et si jamais c'était nécessaire, je pense que votre sœur ne ferait pas un mauvais commandant. Ils devraient être capables de garder les choses sous contrôle aussi bien que vous.

Martin intervint de nouveau :

— Cependant il y a une question à se poser : que va faire votre père quand il saura que Guy ne dirige pas Krondor aux côtés d'Erland mais qu'il tient la ville entièrement sous sa coupe et qu'en plus il n'envoie pas d'aide pour la Côte sauvage et a des vues sur le trône ?

Arutha opina vigoureusement.

— Tu as raison, Martin. Tu connais bien mon père. Ça va être la guerre civile. (Son visage s'assombrit.) Il détachera une bonne moitié des armées de l'Ouest et longera la côte pour descendre sur Krondor. Il ne s'arrêtera que quand la tête de Guy sera plantée sur une pique aux portes de la ville. Alors, il n'aura plus le choix. Il devra continuer vers l'est et marcher contre Rodric. Il ne veut pas de la couronne, mais une fois qu'il aura commencé, il ne pourra pas s'arrêter avant la victoire totale ou la défaite. Mais entre-temps, les Tsurani auront envahi l'Ouest.

Brucal ne pourra pas les contenir très longtemps avec une armée réduite de moitié.

— Ça m'a l'air d'être une sale affaire, cette guerre civile, commenta Jimmy. Arutha se pencha sur sa chaise. Il s'épongea le front et regarda le gamin à travers ses boucles humides.

— Cela fait deux cent cinquante ans que nous n'en avons pas eu. La dernière fois, c'était quand le premier des Borric a tué son demi-frère Jon le prétendant. Comparé à ce qui risque d'arriver, avec les armées de l'Est ligüées contre celles de l'Ouest, l'autre n'aura été qu'une escarmouche.

Amos regarda Arutha, l'air inquiet.

— L'histoire c'est pas mon fort, mais il me semble que vous feriez mieux de laisser votre père dans l'ignorance de tout ça tant que l'offensive tsurani du printemps ne sera pas passée.

Le prince poussa un long soupir.

— Il n'y a rien d'autre à faire. Nous savons que nous n'obtiendrons aucune aide pour Crydee. Je serai mieux à même de décider ce qu'il faudra faire quand nous serons là-bas. Peut-être qu'en tenant conseil avec Fannon et les autres nous arriverons à trouver une manière de nous défendre contre les Tsurani quand ils viendront. (Il adopta un ton presque résigné.) Père prendra connaissance des plans de Guy en temps voulu. Il est trop difficile de garder secret ce genre d'information. Notre seul espoir, c'est qu'il ne l'apprenne pas avant l'offensive tsurani. Peut-être qu'alors la situation aura changé.

Il était évident à sa voix qu'il n'y croyait pas.

— Peut-être que les Tsurani vont décider de marcher sur Elvandar, ou de s'attaquer à votre père, lui rappela Martin. Qui saurait le dire ?

Arutha se renversa en arrière et se rendit compte qu'Anita avait posé doucement sa main sur son bras.

— Quel choix ! dit-il doucement. Envisager la perte de Crydee et de la Côte sauvage ou plonger le royaume dans la guerre civile. Les dieux doivent réellement détester cette terre.

Amos se leva.

— Trevor m'a dit qu'il avait un navire. Nous pourrions partir dans quelques jours. Avec un peu de chance, les passes

des Ténèbres commenceront à se calmer juste quand nous y arriverons.

Ruminant sombrement sa propre défaite, Arutha l'entendit à peine. Il était venu si confiant à Krondor. Il avait espéré convertir Erland à sa cause et sauver Crydee des Tsurani. Voilà que maintenant il se retrouvait confronté à une situation plus désespérée encore que s'il était resté chez lui. Tout le monde sortit, le laissant seul, à l'exception d'Anita qui passa quelques minutes assise à côté de lui sans rien dire.

Des silhouettes sombres s'avançaient en silence vers le front de mer. Trevor Hull, à la tête d'une douzaine d'hommes, guidait Arutha et ses compagnons dans la rue silencieuse en leur faisant raser les murs des maisons. Le prince jetait régulièrement des regards vers Anita pour s'assurer que tout allait bien. Elle lui retournait des sourires vaillants, qu'il distinguait vaguement dans la pénombre de l'aube.

Arutha savait que plus d'une centaine d'hommes avaient envahi les rues adjacentes, débarrassant les alentours des gardes de la ville et des agents de Radburn. Les Moqueurs étaient sortis en force pour que le prince et les siens puissent quitter tranquillement la ville. La nuit précédente, Hull leur avait annoncé que le Juste avait fait en sorte que l'un des navires du blocus « dérive » de son poste, moyennant finances bien entendu. Depuis qu'il avait compris quels étaient les plans de Guy pour devenir prince de Krondor, le Juste avait puisé dans ses propres ressources, non négligeables, pour porter assistance à la fuite du prince et d'Anita. Cette dernière se demandait d'ailleurs si quelqu'un en dehors de la guilde des voleurs avait une chance d'apprendre un jour la véritable identité du mystérieux chef. Des quelques remarques qu'Arutha avait pu saisir, il semblait que très peu de Moqueurs le connaissaient réellement.

Comme Guy était sur le point de revenir en ville, les hommes de Jocko Radburn avaient intensifié frénétiquement leurs recherches et institué un couvre-feu, forçant les maisons au hasard pour les fouiller au beau milieu de la nuit. Tous les informateurs connus de la ville, ainsi que de nombreux

mendiants, avaient été traînés au cachot et mis à la question, mais quoi qu'aient tenté les hommes de Radburn, ils n'avaient pas réussi à apprendre où l'on avait caché la princesse. L'homme de la rue avait beau craindre Radburn, il craignait le Juste plus encore. Anita entendit Hull glisser quelques mots à Amos :

— *L'Eau Vive* est un forceur de blocus et porte bien son nom. Il n'y a pas de vaisseau plus rapide dans le port depuis que tous les gros navires de guerre de Jessup sont partis. Tu devrais arriver à l'ouest en un temps record. Il y a un bon vent du nord, en ce moment, donc tu pourras mettre toutes les voiles sur la majeure partie du trajet.

— Trevor, j'ai déjà navigué dans la Triste Mer. Je sais bien comment soufflent les vents à cette époque de l'année.

— Bien, si tu le dis, renifla Hull. Tes hommes et l'or du prince sont en sûreté à bord et les chiens de garde de Radburn n'y ont vu que du feu. Ils continuent à surveiller le *Vent de l'Aube* comme un chat regarde un trou à rats, mais ils ne s'occupent pas de *L'Eau Vive*. On s'est arrangés avec un courtier pour obtenir des faux papiers disant que le navire est à vendre, alors, même s'il n'y avait pas de blocus, ils n'iraient pas imaginer qu'il va quitter le port dans peu de temps.

Ils atteignirent les docks et se pressèrent vers une chaloupe qui les attendait. Il y eut quelques bruits étouffés et Arutha en déduisit que les Moqueurs et les contrebandiers de Trevor étaient en train de s'occuper des gardes de Radburn.

Puis il y eut des cris derrière eux. Le fracas de l'acier brisa le silence matinal et Arutha entendit Hull hurler :

— Au navire !

Des bottes martelèrent bruyamment les quais de bois et des Moqueurs jaillirent en masse des rues avoisinantes, interceptant ceux qui cherchaient à couper la route des fugitifs. Ceux-ci arrivèrent au bout du quai et descendirent rapidement l'échelle menant à la chaloupe. Arutha attendit qu'Anita soit descendue, puis se retourna. En posant le pied sur l'échelon du haut, il entendit des sabots approcher et vit des chevaux se forcer un passage entre les Moqueurs, qui rompirent les rangs sous la violence de la charge. Les cavaliers en noir et or du Bas-

Tyra taillèrent dans la masse à grands coups d'épée, pour écarter ceux qui cherchaient à les ralentir.

Martin cria et Arutha descendit précipitamment l'échelle. Lorsqu'il prit pied sur le bateau, une voix cria au-dessus d'eux :

— Bon voyage !

Anita leva les yeux et vit Jimmy les Mains Vives suspendu sous un quai de bois, un sourire nerveux aux lèvres. Comment le gamin avait réussi à les rejoindre alors que tout le monde le croyait en sûreté dans leur cachette, Arutha n'en avait aucune idée. Voyant qu'il était désarmé, le prince sursauta. Il déboucla sa rapière et la lança en l'air.

— Tiens et fais-en bon usage !

Vif comme un serpent, Jimmy attrapa le fourreau, puis disparut.

Les marins tirèrent sur leurs rames et la chaloupe s'écarta rapidement du quai. Des lanternes apparurent sur l'appontement et les bruits de combat se firent plus fort. Il faisait encore nuit, mais on entendait de nombreux « Qu'est-ce qu'il y a ? » et « Qui va là ? » de la part des gardes responsables de la surveillance des vaisseaux et des marchandises du port, Anita regarda par dessus son épaule, pour essayer de distinguer ce qui se passait derrière eux. D'autres lanternes venaient d'être apportées et un quai commença à prendre feu. De grands ballots dissimulés sous une toile s'enflammèrent d'un coup. Ceux qui se trouvaient dans la chaloupe purent alors distinguer clairement le combat. De nombreux voleurs se dispersaient dans les rues de la ville ou sautaient dans l'eau glacée du port. Arutha ne vit nulle part la silhouette aux cheveux gris de Trevor Hull, ni celle plus petite de Jimmy les Mains Vives. Puis il aperçut distinctement Jocko Radburn, vêtu comme la dernière fois d'une simple tunique. Radburn s'approcha du bord de l'eau et regarda la chaloupe qui s'enfuyait. Il pointa son épée vers elle et cria quelque chose qui se perdit dans le fracas du combat.

Arutha se retourna et vit Anita assise en face de lui, sa capuche rejetée en arrière, le visage éclairé par les lumières du quai. Elle était captivée par le spectacle qui se déroulait à terre et semblait ne pas remarquer qu'on venait de découvrir sa présence. Arutha ramena immédiatement la capuche de la jeune

filles sur son visage, la ramenant ainsi à la réalité, mais il savait que le mal était fait. Il jeta un coup d'œil en arrière et vit Radburn qui donnait l'ordre à ses hommes de poursuivre les Moqueurs qui s'enfuyaient des quais. Il resta seul, puis se retourna et disparut dans les ténèbres au moment où la chaloupe atteignait *L'Eau Vive*.

Dès qu'ils furent tous à bord, l'équipage d'Amos jeta les câbles d'amarrage et grimpa dans les cordages pour mettre les voiles. *L'Eau Vive* commença à sortir du port.

La percée promise dans le blocus apparut et Amos les dirigea droit dessus. Ils passèrent avant que quiconque ait pu tenter de leur couper la route et se retrouvèrent brusquement hors du port, face à la mer.

Arutha sentit une joie étrange s'emparer de lui quand il comprit qu'ils étaient sortis de Krondor. Puis il entendit Amos pousser un juron :

— Regardez !

Dans les lueurs de l'aube naissante, Arutha distingua une silhouette sombre dans la direction qu'indiquait Amos. *Le Griffon Royal*, le trois-mâts qu'ils avaient vu en entrant au port était à l'ancre derrière le môle, invisible depuis la ville.

— Je croyais qu'il était parti avec la flotte de Jessup, expliqua Amos. Ce satané Radburn est une vraie saloperie. Ce vaisseau va nous courir au train dès qu'il montera à bord. (Il donna l'ordre qu'on mette toutes voiles dehors, puis il regarda le vaisseau rapetisser derrière eux.) Je serais vous, je ferais une prière à Ruthia, Votre Altesse. Si on peut gagner assez de temps avant qu'il parte, on pourra peut-être s'en sortir. Mais on va avoir besoin de toute la bonne fortune que voudra bien nous accorder la dame de la Chance.

Le matin était frais et clair. Amos et Vasco regardaient l'équipage travailler d'un air approbateur. Les hommes les moins expérimentés avaient été remplacés par d'autres marins, choisis par Trevor Hull. Ils travaillaient vite et bien et *L'Eau Vive* filait vers l'ouest.

Anita se reposait dans sa cabine, située sur le pont inférieur, tandis que Martin se tenait sur le pont avec Amos. La vigie annonça que l'horizon était dégagé.

— Ça va se jouer à un cheveu, Altesse, prédit Amos. S'ils ont réussi à mettre ce monstre en route rapidement, nous n'aurons qu'une ou deux heures d'avance sur eux. Il est possible que leur capitaine ne choisisse pas la bonne route, mais comme on essayait visiblement d'éviter de se faire prendre en embuscade par les vaisseaux de Jessup, ils préféreront suivre la côte keshiane pour éviter de nous perdre, au risque de tomber sur un navire de guerre impérial. Je ne serai pas tranquille tant que nous n'aurons pas passé deux jours sans un signe de poursuite.

« Mais même s'ils sont partis tout de suite, ils ne pourront nous rattraper que petit à petit. Alors tant que nous ne sommes pas sûrs qu'ils ne sont pas derrière nous, mieux vaut prendre un peu de repos. Descendez, je vous appellerai s'il y a quoi que ce soit.

Arutha acquiesça et partit, suivi de Martin. Il souhaita bonne nuit au maître chasseur et le regarda disparaître dans la cabine qu'il partageait avec Vasco. Arutha entra alors dans sa propre cabine et s'arrêta net en voyant Anita assise sur sa couchette. Lentement, il referma la porte.

— Je vous croyais en train de vous reposer dans votre cabine.

La jeune fille secoua doucement la tête, puis soudain elle se jeta au cou du prince et blottit sa tête contre sa poitrine.

— J'ai essayé d'être courageuse, Arutha, mais j'ai eu si peur, avoua-t-elle entre deux sanglots.

Il resta là un moment sans trop savoir que faire, puis il la prit doucement dans ses bras. Le vernis d'assurance d'Anita venait de craquer et Arutha réalisa à quel point elle était jeune. Son éducation princière l'avait bien aidée à garder une certaine contenance en compagnie des Moqueurs, mais la pression était telle qu'elle ne pouvait garder son masque bien longtemps.

— Tout ira bien, lui dit-il en lui caressant les cheveux.

Il lui prodigua d'autres paroles rassurantes, sans bien faire attention à ce qu'il disait, troublé par sa présence. Elle était assez jeune pour avoir encore l'air d'une fillette à ses yeux, mais elle était tout de même assez mûre pour qu'il se mette à douter de lui. Contrairement à Roland, il n'avait jamais été très fort

pour badiner avec les jeunes femmes de la cour, préférant des conversations sérieuses qui semblaient laisser les dames de marbre. De même, il ne les avait jamais attirées comme Lyam, avec ses cheveux blonds, sa beauté, son aisance et sa joie de vivre. En général, les femmes le mettaient mal à l'aise et cette femme-ci — ou cette enfant, il n'arrivait pas à se décider — plus que toute autre.

Quand ses larmes s'apaisèrent, il la fit asseoir sur l'unique chaise de son étroite cabine et prit place sur la banquette. Elle renifla.

— Je suis désolée, je ne suis pas convenable. Arutha éclata de rire.

— Petite fille ! s'exclama-t-il avec une affection sincère. Si j'étais à ta place, obligé de sortir en fraude du palais, de me cacher parmi des voleurs et des coupe-jarrets, d'esquiver les fouines de Radburn et tout le reste, ça ferait longtemps que j'aurais craqué.

Anita sortit un petit mouchoir de sa manche et s'essuya délicatement le nez. Puis elle lui fit un grand sourire.

— Merci de me dire ça, mais je sais bien que tu es plus fort. Martin m'a beaucoup parlé de toi ces dernières semaines et, à ce qu'il m'a dit, tu es très brave.

Arutha sembla embarrassé de ces attentions.

— Le maître chasseur a tendance à beaucoup exagérer les choses. (Comme il savait que ce n'était pas vrai, il préféra changer de sujet.) Amos m'a dit que si nous ne voyons pas l'autre navire dans les deux jours qui viennent, cela voudra dire que nous aurons réussi à nous échapper.

Elle baissa les yeux.

— C'est bien.

Il se pencha en avant pour sécher une larme qui lui coulait encore sur la joue, puis s'écarta, gêné.

— Tu seras en sécurité à Crydee, loin des manigances de Guy. Ma sœur te réservera un bon accueil, j'en suis sûr.

La princesse eut un faible sourire.

— Je suis inquiète pour mes parents.

Arutha fit de son mieux pour apaiser ses craintes.

— Sachant que tu n'es plus à Krondor, Guy n'a rien à gagner à leur causer du tort. Il peut toujours arracher à ton père son consentement pour votre mariage, mais Erland n'a rien à perdre s'il le lui donne maintenant. Tu es hors de portée, cette promesse de fiançailles ne vaudra rien. Avant que tout ça soit fini, le cher cousin Guy devra nous rendre des comptes.

Anita soupira et son sourire s'agrandit.

— Merci Arutha, je me sens mieux, maintenant. Le prince se leva en disant :

— Essaye de dormir. Je vais prendre ta cabine pour l'instant.

La jeune fille souriait en allant à sa couchette. Arutha ferma la porte derrière lui. Brusquement, il ne se sentait plus fatigué et préféra remonter sur le pont. Amos se tenait à côté du barreur, les yeux fixés sur l'arrière. Arutha s'approcha de lui.

— Là-bas, sur l'horizon, vous le distinguez ? lui demanda le capitaine. Arutha plissa les yeux et aperçut un tout petit point blanc sur le ciel bleu.

— Radburn ?

Amos cracha par-dessus la barre.

— J'imagine. Quelle que soit notre avance, ils nous rattrapent lentement. Mais une bonne chasse est une longue chasse, comme on dit. Si on arrive à rester assez loin pour le reste de la journée, on pourra peut-être dévier de notre course à la nuit — s'il y a assez de nuages pour que les lunes ne nous trahissent pas.

Arutha ne répondit pas et regarda le petit point au loin.

Pendant toute la journée, ils avaient regardé se rapprocher le navire qui les poursuivait. Au début, le petit point grossissait avec une lenteur exaspérante, mais sa vitesse était maintenant inquiétante. Arutha voyait clairement les contours des voiles, qui ne formaient plus une simple tache blanche et floue. Il devinait même un minuscule point noir en haut du mât, sans doute la bannière de Guy.

Amos regarda le soleil qui se couchait face à *L'Eau Vive* en fuite, puis scruta le vaisseau qui les poursuivait.

— Tu le reconnais ? cria-t-il à la vigie.

— C'est un trois-mâts, capitaine. Amos se tourna vers Arutha.

— C'est bien le *Griffon Royal*. Il nous aura rejoints au coucher du soleil. Il nous suffirait d'une dizaine de minutes, ou d'un banc de brume, ou qu'il soit un tout petit peu plus lent...

— Qu'est-ce que tu peux faire ?

— Pas grand-chose. Par vent de trois quarts arrière, il est plus rapide, assez pour qu'on ne puisse pas s'en débarrasser d'un coup de voile. Si j'essayais de tourner pour avoir vent arrière juste quand il arrive, je pourrais creuser un peu la distance qui nous sépare, mais il reprendrait quand même de la vitesse plus vite que nous. Et puis dès qu'ils auraient réorienté les voiles, ils nous rattraperaient. Mais ça nous ramènerait vers le sud et sur cette partie de la côte, il y a des hauts-fonds et des récifs assez traîtres, pas très loin d'ici. Ce serait risqué. Non, quel que soit le vent, il va nous rejoindre. Quand il sera à côté de nous, comme ses mâts sont plus hauts, il va nous couper le vent, on va ralentir brusquement et ils vont nous aborder sans problème.

Arutha observa pendant encore une bonne demi-heure le navire qui s'approchait petit à petit. Martin monta sur le pont et vit la distance qui séparait les deux vaisseaux se réduire de minute en minute. Amos prenait soin de profiter du vent au maximum, poussant *L'Eau Vive* à la limite de sa voilure, mais l'autre approchait inexorablement.

— Malédiction ! lança Amos, crachant presque de frustration. Si on allait vers l'est, on les perdrait dans la nuit, mais en allant à l'ouest, on va continuer à se découper sur le ciel bien après le coucher du soleil. Ils nous verront encore lorsque nous les aurons déjà perdus de vue.

Le soleil se couchait et la poursuite continuait. Sur l'horizon, l'astre diurne formait comme une boule de feu rouge posée sur une mer vert sombre. Le vaisseau de guerre était maintenant à moins de trois cents mètres.

— Avec leurs grosses arbalètes, ils pourraient tailler notre gréement ou encore balayer le pont, commenta Amos. Mais comme la fille est à bord, il est possible que Radburn ne tente rien par peur de la blesser.

Deux cent cinquante puis deux cents mètres seulement les séparèrent ; le *Griffon Royal* avançait inexorablement sur eux dans la houle. Arutha distinguait des silhouettes, accrochées aux cordages, noires sur les voiles rouge sang à cause du soleil couchant.

Quand le vaisseau ne fut plus qu'à cent cinquante mètres derrière, la vigie hurla :

— Brouillard en vue ! Amos leva les yeux.

— Où ?

— Sud-ouest. Deux kilomètres environ.

Amos se précipita à la proue, suivi d'Arutha. Au loin ils voyaient le soleil se coucher ; un peu à gauche de l'astre, un banc de brume blanche paressait au-dessus des eaux noires.

— Par les dieux ! s'écria le capitaine. Il nous reste une chance.

Il cria au timonier de mettre cap sur le sud-ouest, puis courut vers l'arrière, Arutha sur ses talons. Quand ils arrivèrent à la poupe, ils constatèrent que la manœuvre avait diminué de moitié la distance qui les séparait.

— Martin, est-ce que tu vois leur timonier ? demanda Amos.

L'Archer plissa les yeux.

— Il fait un peu noir, mais ce n'est pas une cible bien difficile.

— Vois si tu peux lui faire oublier la poursuite.

Martin s'empara de son arc, qu'il ne quittait jamais, et le banda. Il sortit une longue flèche et visa le navire adverse. Il attendit, s'efforçant de compenser le roulis, puis tira. Comme un oiseau furieux, la flèche bondit au-dessus de l'eau, frappant l'autre navire à la poupe.

Martin suivit sa flèche du regard, puis murmura « Ah ». D'un mouvement fluide, il sortit une autre flèche, l'encocha, banda l'arc et tira. Elle suivit la première, mais au lieu de frapper l'arrière de l'autre bateau, elle se planta en vibrant dans la barre du pont, à quelques centimètres de la tête du timonier.

Depuis le pont de *L'Eau Vive*, ils virent le timonier du *Griffon Royal* plonger à terre, lâchant la barre. Le navire de guerre hésita et commença à perdre du terrain.

— Un peu trop de vent pour un bon tir, déplora Martin.

Il tira une autre flèche qui se planta à un cheveu de la première, empêchant quiconque d'approcher de la barre.

Lentement, les deux navires commencèrent à s'écarter l'un de l'autre. Amos se tourna vers l'équipage.

— Passez le mot. Quand je donnerai ordre de faire silence, celui qui se permettra ne serait-ce qu'un murmure servira de nourriture aux poissons.

Le vaisseau de guerre vacilla derrière eux pendant une minute avant de reprendre sa course.

— Ils se décalent, Amos, dit Martin. Je ne peux pas tirer au travers des voiles.

— Non, mais si tu voulais bien me faire le plaisir d'écarter ces gamins à la proue qui font joujou avec leur baliste, je t'en serais très reconnaissant. J'ai l'impression que tu as irrité Radburn.

Martin et Arutha virent les servants de la baliste préparer leurs armes. Le maître chasseur tira une volée de flèches vers la proue du navire adverse, si vite que chaque trait n'était qu'à mi-parcours qu'il en avait déjà lâché un autre. La première toucha un homme à la jambe. Il s'effondra par terre et les autres se mirent à couvert.

— Brouillard droit devant, capitaine ! cria la vigie. Amos se tourna vers le timonier.

— Bâbord toute.

L'Eau Vive mit cap au sud. Le *Griffon Royal* filait juste derrière le navire, à un peu plus de cent mètres. Le vent faiblit lorsqu'ils changèrent de direction.

— Le vent ne vaudra pas mieux qu'un pet foireux, ici, expliqua Amos à Arutha comme ils approchaient du banc de brume. Je vais faire prendre les ris, pour que le claquement de nos voiles ne trahisse pas notre position.

Brusquement, ils pénétrèrent dans un mur de brouillard gris sombre, qui s'obscurcit rapidement quand le soleil se coucha sous l'horizon.

— Prenez les ris ! ordonna Amos dès que le vaisseau de guerre eut disparu à ses yeux.

L'équipage tira les voiles et le navire ralentit aussitôt.

— Tribord toute, et plus un bruit, passez le mot.

Soudain, le vaisseau devint silencieux comme une tombe. Amos se tourna vers Arutha.

— Les courants vont nous porter vers l'ouest, murmura-t-il, Nous allons nous laisser dériver. J'espère que le capitaine de Radburn vient de la mer du Royaume.

— La barre avant, murmura-t-il au timonier. Qu'on attache les vergues, passe le mot, ajouta-t-il à l'adresse de Vasco. Et surtout que nos gars là-haut ne bougent pas.

Soudain, Arutha prit conscience du silence. Après le vacarme de la poursuite, le souffle frais du vent du nord, le sifflement des cordages et des voilures dans les vergues et le bruissement incessant de la toile, ce banc de brume qui étouffait le moindre son paraissait anormalement silencieux. Dans le noir, on n'entendait qu'un mât grincer de temps à autre, ou encore un cordage qui claquait. Les minutes s'étirèrent, semblant durer une éternité.

Puis il y eut comme une violente alarme : des voix et des bruits de navire. Le grincement des mâts et le vent dans les voiles les envahirent. Arutha ne vit rien pendant un long moment, puis une faible lueur perça les ténèbres à l'arrière, passant sur un axe nord-est sud-ouest : les lanternes du *Griffon Royal* à leur recherche. Tous les hommes à bord de *L'Eau Vive*, sur le pont comme dans les vergues, s'immobilisèrent, de peur que le bruit de leurs pas ne porte sur l'eau et ne trahisse leur présence aussi sûrement qu'un clairon. Ils entendirent au loin des cris venant de l'autre navire :

— La ferme, bon sang ! Avec tout ce boucan on ne les entendra jamais ! Puis tout redevint calme, à l'exception du bruit des voiles et des cordages du *Griffon Royal*.

Le temps passa lentement dans le noir. Puis il y eut un grincement affreux, comme un roulement de tonnerre : un déchirement, le grincement du bois qui craque en s'écrasant sur le roc. Immédiatement, il y eut des hurlements de panique.

Amos se tourna vers ses compagnons, qu'il distinguait vaguement dans le noir.

— Ils se sont échoués. Au bruit, ils ont dû fendre la coque par en dessous. Ce sont des hommes morts.

Il donna l'ordre de mettre la barre au nord-est pour s'écarter des hauts-fonds et des récifs. Les marins s'empressèrent de remettre les voiles.

— Sale manière de mourir, commenta Arutha.

Martin haussa les épaules, à demi éclairé par les lanternes que l'on montait sur le pont.

— Tu crois qu'il en existe une bonne ? Personnellement, j'ai vu pire.

Le prince descendit du pont arrière, suivi par les cris pitoyables des hommes qui se noyaient, triste contrepoint aux ordres triviaux de Vasco disant d'ouvrir la cambuse. Il ferma la porte du couloir menant aux cabines pour se couper de ces bruits déplaisants. Puis il ouvrit doucement la porte de sa cabine et vit Anita endormie à la lumière vacillante d'une lanterne. Ses cheveux brun roux semblaient presque noirs, étalés en couronne autour de sa tête. Il s'apprêtait à refermer la porte, quand il l'entendit dire :

— Arutha ?

Elle le regardait. Il entra et s'assit sur le bord de la couchette.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

La princesse s'étira et fit oui de la tête.

— j'ai dormi profondément. (Ses yeux s'agrandirent.) Tout va bien ? Elle s'assit, approchant son visage d'Arutha. Ce dernier la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Tout va bien. Nous sommes en sécurité, maintenant. Elle soupira en posant sa tête sur son épaule.

— Merci pour tout, Arutha.

Il ne répondit pas, troublé par des sentiments très forts, l'envie de la défendre, de la protéger du mal, de s'occuper d'elle. Ils restèrent longtemps ainsi, puis Arutha reprit le contrôle sur ses émotions et s'écarta un petit peu.

— Tu dois avoir faim.

Anita eut un rire franc et joyeux.

— En fait, oui, je suis même affamée.

— Je vais te faire apporter quelque chose, mais ce sera simple, je le crains, même par rapport à ce qu'on te servait chez les Moqueurs.

— Je prendrai ce qu'on me donnera.

Arutha remonta sur le pont et demanda à un marin d'aller à la cuisine chercher quelque chose pour la princesse, puis il retourna à la cabine et la trouva en train de se coiffer.

— Je dois être affreuse, se plaignit-elle.

Arutha dut lutter pour ne pas sourire. Il ne savait pas pourquoi, mais il se sentait inexplicablement heureux.

— Pas du tout. Tu es plutôt mignonne, à vrai dire.

Elle arrêta de se coiffer et Arutha s'émerveilla de la manière dont elle pouvait paraître si jeune à un moment, puis si femme l'instant d'après. Elle lui sourit.

— Je me souviens de t'avoir observé à la dérobée lors d'un dîner à la cour de mon père, la dernière fois que tu étais à Krondor.

— Moi ? Mais, dieux du ciel, pourquoi donc ? Elle ne répondit pas à la question.

— Ce jour-là, je me suis dit aussi que tu étais mignon, quoique un peu raide. Il y avait un garçon qui m'avait tenue en l'air pour que je puisse te voir. Il faisait partie de la suite de ton père. J'ai oublié son nom, mais il m'a dit qu'il était apprenti magicien.

Arutha perdit son sourire.

— C'était Pug.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il a été porté disparu dès la première année de guerre. Anita posa son peigne.

— Je suis désolée. Il a été si gentil alors que je devais être si importune.

— C'était un garçon gentil, effectivement, capable d'actes de grande bravoure et il était très cher à ma sœur. Elle a longtemps pleuré sa perte. (Luttant contre un brusque accès de mélancolie, il ajouta :) Dis-moi, pourquoi une princesse de Krondor aurait-elle voulu regarder en douce un de ses lointains cousins de la campagne ?

Anita regarda Arutha un long moment.

— Je voulais te voir parce que nos pères envisageaient de nous marier.

Le jeune homme en resta abasourdi. Il lui fallut toute sa maîtrise de lui-même pour garder son calme. Il s'empara de la chaise et s'assit.

— Ton père ne t'a jamais parlé de cela ? demanda la princesse, surprise par sa réaction.

Ne sachant que dire d'intelligent, Arutha secoua simplement la tête. Anita acquiesça.

— Je sais, la guerre et tout ça. Les choses se sont précipitées peu après votre départ de Rillanon.

Le prince avala sa salive avec peine, la bouche soudain sèche.

— Mais, qu'est-ce que c'est que cette histoire de... mariage dont auraient discuté nos deux pères ?

Il regarda Anita dont les yeux verts couvaient la flamme vacillante de la bougie et autre chose encore.

— Des affaires d'État, je le crains. Père voulait s'assurer que j'hériterai du trône et Lyam était un parti trop dangereux, parce que c'était l'aîné. Toi, au contraire, tu étais le parti idéal, car le roi avait peu de chances d'émettre des objections... enfin à l'époque. Maintenant que Guy me veut, j'imagine que le roi est d'accord avec lui.

Arutha commença à s'énervner, sans savoir exactement pourquoi.

— Et je suppose que nous n'avons pas notre mot à dire dans l'affaire ! Son ton monta.

— Je t'en prie, ce n'est pas de mon fait, protesta la princesse.

— Désolé. Je ne voulais pas t'offenser. C'est juste que je n'ai jamais vraiment pensé au mariage et certainement pas à un mariage d'État. (Il retrouva son sourire ironique.) C'est habituellement réservé aux fils aînés. Nous autres, cadets, sommes habituellement destinés à nous trouver au mieux une vieille comtesse veuve, ou la fille d'un riche marchand. (Il s'efforça vainement d'en rire.) Une jolie fille de riche marchand, si nous avons de la chance, ce qui est loin d'être toujours le cas. (Il se redressa, puis finit par ajouter :) Anita, tu resteras à Crydee tant qu'il le faudra. Pendant un temps, ce sera peut-être dangereux à cause des Tsurani, mais nous trouverons bien un

moyen de résoudre le problème, en t'envoyant à Carse, peut-être. Quand la guerre sera finie, tu pourras rentrer chez toi tranquillement, je te le promets. Et jamais, jamais personne ne te forcera à faire quoi que ce soit contre ta volonté.

Leur conversation fut interrompue par un marin qui frappa à la porte et entra avec un bol de soupe de poisson fumante, du pain dur et du porc salé sur un plateau. Tandis qu'il plaçait la nourriture sur la table et versait du vin dans un verre, Arutha regarda la princesse. Quand le marin fut parti, elle commença à manger.

Le prince lui parla de choses et d'autres, à nouveau captivé par les manières ouvertes et envoûtantes de la jeune fille. Quand finalement il lui souhaita une bonne nuit et referma la porte, il se rendit brusquement compte que cette idée de mariage d'État ne le dérangeait pas vraiment. Il monta sur le pont. Le brouillard s'était levé et le navire filait de nouveau avec un bon vent. Arutha regarda les étoiles dans le ciel et, pour la première fois depuis des années, siffla un petit air joyeux.

Près du gouvernail, Martin et Amos se passaient une outre de vin et parlaient tout bas.

— Le prince semble exceptionnellement joyeux ce soir, fit remarquer Amos.

Martin tira sur sa pipe et souffla un nuage de fumée, rapidement emporté par le vent.

— Je parierais qu'il ne sait même pas pourquoi il se sent aussi heureux. Anita est jeune, mais pas assez pour qu'il arrive à résister à ses attentions très longtemps. Si elle s'est décidée et je crois bien que c'est le cas, elle l'aura attrapé dans ses rets en moins d'un an. Et il en sera heureux.

Amos éclata de rire.

— Il va lui falloir encore du temps avant d'en profiter. Moi, je parie que le jeune Roland va se retrouver devant l'autel avant Anita.

Martin secoua la tête.

— Ce n'est pas un pari, ça. Roland s'est fait avoir il y a des années. Anita a encore du travail.

— Tu n'es donc jamais tombé amoureux, Martin ?

— Non, Amos. Les forestiers, tout comme les marins, ça fait de mauvais maris. Jamais longtemps à la maison, parfois des jours entiers, voire même des semaines entières tout seuls. On est plutôt dans le genre ours solitaire. Et toi ?

— Comme tu vois. (Amos soupira.) Plus je me fais vieux et plus je me demande ce que j'ai raté.

— Mais tu y changerais quelque chose ? Avec un petit rire, Amos répondit :

— Probablement pas, Martin, probablement pas.

Le navire accosta à bon port. Fannon et Gardan mirent pied à terre. Arutha aida Anita à descendre la passerelle et la présenta au maître d'armes de Crydee.

— Nous n'avons pas de carrosse à Crydee, Votre Altesse, lui dit Fannon, mais je vais faire mander un chariot immédiatement. La route est longue jusqu'au château.

Anita sourit.

— Je sais monter à cheval, maître Fannon. N'importe quel animal pas trop nerveux fera l'affaire.

Le maître d'armes donna ordre à deux de ses hommes de repartir vers l'écurie pour ramener un des palefrois de Carline équipé d'une selle pour dame.

— Quelles nouvelles ? demanda Arutha. Fannon emmena le prince à l'écart.

— Le dégel n'a commencé que tardivement dans les montagnes, Votre Altesse, alors les Tsurani n'ont pas encore fait de grosses manœuvres. Des avant-postes ont été attaqués, mais il n'y a rien de notre côté qui laisse penser que nous aurons à subir une offensive ce printemps. Peut-être vont-ils s'attaquer à votre père.

— J'espère que vous avez raison, car père a reçu la majeure partie de la garnison de Krondor.

Il expliqua en quelques mots ce qui était arrivé à Krondor et Fannon écouta attentivement.

— Vous avez bien fait de ne pas aller au campement de votre père. Je crois que vous avez correctement estimé la situation. Rien ne serait plus désastreux qu'une grande offensive tsurani contre les positions du duc Borric s'il était

parti faire la guerre contre Guy. Gardons cela pour nous encore un moment. Votre père apprendra bien assez tôt ce qui est arrivé, mais plus il mettra de temps à connaître la trahison de Guy, plus nous aurons de chances de contenir les Tsurani encore un an.

Arutha sembla troublé,

— Ca ne pourra pas durer bien longtemps, Fannon. Il faut mettre un terme à cette guerre. (Il se retourna un moment et vit les villageois regarder fixement la princesse.) Enfin, nous avons encore un peu de temps pour organiser notre défense contre les Tsurani, si nous arrivons ne serait-ce qu'à trouver quelques idées.

Fannon réfléchit un moment, s'apprêta à dire quelque chose, puis se tut. Il avait l'air sombre, presque comme s'il souffrait.

— Qu'y a-t-il, maître d'armes ? s'enquit Arutha.

— J'ai de tristes nouvelles à vous annoncer, Votre Altesse. Messire Roland est mort.

Le prince fut atterré par la nouvelle. Un bref instant, il se demanda si Fannon ne lui faisait pas une farce de mauvais goût, car il n'arrivait pas à accepter ce qu'il venait d'entendre. Finalement, il bégaya :

— Comment ?

— Nous avons appris la nouvelle il y a trois jours par le baron Tolburt, qui est extrêmement triste. Le châtelain s'est fait tuer dans un raid tsurani.

Arutha regarda le château sur la colline.

— Comment va Carline ?

— Comme on s'y serait attendu. Elle pleure, mais elle accuse bien le choc. Le prince eut l'impression de suffoquer. L'air sombre, il revint vers Anita, Amos et Martin. Tout le monde savait déjà que la princesse de Krondor venait d'arriver. Les soldats qui avaient accompagné Fannon et Gardan formaient un îlot de calme autour d'elle, gardant les villageois à bonne distance. Arutha annonça la triste nouvelle à Amos et à Martin.

Les montures arrivèrent rapidement et tous se retrouvèrent en selle pour rejoindre le château. Arutha partit au

galop ; il avait déjà mis pied à terre bien avant que les autres ne débouchent dans la cour. La majeure partie des serviteurs attendait le prince qui cria à l'intendant Samuel sans trop de formalités :

— La princesse de Krondor est mon invitée pour quelque temps. Faites préparer des appartements et escortez-la jusqu'à la grande salle ; dites-lui que je la rejoindrai bientôt.

Le prince courut pour entrer dans le donjon, passant sans les voir à côté des gardes qui se mirent au garde-à-vous. Il arriva à la porte des appartements de Carline et frappa.

— Qui est là ? demanda une faible voix à l'intérieur.

— Arutha.

La porte s'ouvrit d'un seul coup et Carline se précipita dans les bras de son frère et le serra très fort.

— Oh, je suis si heureuse que tu sois de retour. Tu ne sais pas à quel point je suis heureuse. (Elle recula pour le regarder.) Je suis désolée. Je voulais venir t'accueillir au port, mais je n'ai pas réussi à me remettre assez pour cela.

— Fannon vient de m'apprendre la nouvelle. Je suis terriblement désolé. Carline le regarda calmement, d'un air résigné, puis le prit par la main et le fit entrer dans ses appartements.

— Je savais bien que cela pouvait arriver, reconnut-elle en s'asseyant sur un divan. Ça s'est passé de la manière la plus ridicule possible, tu sais. Le baron Tolburt a écrit une très longue lettre, le pauvre homme. Il a vu son fils si peu de temps, ça l'a beaucoup éprouvé. (Des larmes commencèrent à monter et elle avala sa salive en détournant les yeux de son frère.) Roland est mort...

— Tu n'es pas obligée de m'en parler. Elle secoua la tête.

— Ça va. Ça fait mal... (Les larmes lui montèrent à nouveau aux yeux, mais elle continua à parler.) Oh, comme ça fait mal. Mais je supporterai la douleur. C'est Roland qui me l'a appris, Arutha. Il savait qu'il courait des risques et il m'a dit que s'il mourait, je devrais vivre ma vie. J'ai bien retenu la leçon, tu sais. Je crois que c'est parce que j'ai fini par comprendre combien je l'aimais et que je le lui ai dit que j'ai eu la force de supporter sa perte.

« Roland est mort en essayant de sauver des vaches que l'on volait à un fermier. (Elle sourit à travers ses larmes.) Ça lui ressemble bien, n'est-ce pas ? Il a passé tout l'hiver à construire ce fort et au premier problème, il se fait tuer par quelques Tsurani affamés qui tentent de voler des vaches maigrichonnes. Roland est sorti avec ses hommes pour les chasser, mais il s'est fait abattre par une flèche. Il a été le seul blessé et il est mort avant qu'on puisse le ramener au fort. (Elle poussa un long soupir.) Il fallait toujours qu'il fasse le pitre. A croire qu'il l'a fait exprès.

Elle commença à pleurer et Arutha la regarda en silence. Elle se maîtrisa et dit :

— Tout ça ne nous amène rien de bon, tu sais. (Elle se leva et regarda par la fenêtre, en ajoutant doucement :) Maudite soit cette stupide guerre.

Arutha la rejoignit et la serra un moment contre lui.

— Maudites soient toutes les guerres, déclara-t-il.

Le frère et la sœur restèrent silencieux encore quelques minutes, puis Carline finit par demander :

— Quelles nouvelles nous amènes-tu de Krondor ?

Arutha lui expliqua brièvement ce qui s'était passé là-bas, tout en l'observant. Elle semblait accepter plus aisément la perte de Roland que celle de Pug. Le prince partageait sa douleur, mais d'un autre côté, il était sûr qu'elle s'en remettrait. Il était content de découvrir combien sa sœur avait grandi en quelques années. Quand il eut fini de lui parler du sauvetage d'Anita, Carline l'interrompt :

— La princesse de Krondor est ici ? Le jeune homme acquiesça.

— Je dois avoir l'air affreuse et, toi, tu amènes la princesse de Krondor ici ! protesta Carline. Arutha, tu es un monstre.

Elle se précipita vers un miroir de métal poli et tenta nerveusement d'arranger son visage en le tamponnant avec un linge humide.

Arutha sourit. Le deuil n'empêchait en rien sa sœur de garder toute sa vivacité et sa force de caractère.

En se brossant les cheveux, Carline se tourna vers son frère.

— Est-ce qu'elle est belle, Arutha ?

Le sourire ironique du prince se fit plus franc.

— Oui, je dirai qu'elle est belle.

Carline scruta le visage de son frère.

— Je vois qu'il va falloir que j'apprenne à bien la connaître.

(Elle reposa son peigne et rajusta sa robe, puis tendit la main à Arutha.) Viens, nous ne pouvons faire attendre plus longtemps ta jeune dame.

La main dans la main, ils quittèrent la pièce et descendirent l'escalier jusqu'au couloir principal, pour accueillir Anita à Crydee.

Chapitre 26

LE TRÈS-PUISSANT

Une maison abandonnée surplombait la ville, au sommet de la plus haute des collines qui encerclaient la cité d'Ontoset. L'on disait que c'était de là qu'on avait la meilleure vue sur la ville et sur la mer.

La maison brillait autrefois de toutes les splendeurs d'une grande famille, mais celle-ci avait été déchue pour avoir soutenu le mauvais parti lors d'un grave conflit politique, comme il en existait tant au sein de l'empire. La maison était tombée en ruine et on l'avait oubliée, car bien que le bâtiment fût l'un des plus beaux de la région, les Tsurani étaient très superstitieux et associaient souvent la malchance à la terre.

Un jour, on apprit en ville que des bergers surveillant leur troupeau de kula avaient aperçu à leur réveil une silhouette en robe noire qui montait la colline en direction de la vieille maison. Ils s'étaient écartés précipitamment pour l'éviter, comme le leur dictait leur condition, mais ils étaient restés dans les environs, à cause de leurs bêtes — l'unique source de leurs maigres revenus étant la laine de kula. Vers midi, ils entendirent un grand bruit, comme si un monstrueux coup de tonnerre déchirait les cieux. Leur troupeau apeuré se dispersa et certaines bêtes coururent vers le sommet de la colline. Les bergers avaient beau être terrifiés, ils devaient sauver leur gagne-pain. Ils rassemblèrent tout leur courage et partirent récupérer leurs animaux.

L'un des bergers, un homme du nom de Xanothis, monta jusqu'au sommet de la colline où se trouvait la grande maison et aperçut le magicien en robe noire, debout sur la crête. La grande maison en mine n'existait plus. A sa place, creusée sur une profondeur de plusieurs mètres, était apparue une grande

bande de terre nue, fumante. Craignant d'avoir interrompu un Très-Puissant dans son travail, Xanothis commença à reculer, espérant n'avoir pas été remarqué, car l'homme lui tournait le dos et avait relevé sa capuche. Le berger recula d'un pas et le magicien se tourna vers lui, le fixant de ses étranges yeux bruns profonds.

Le berger le salua comme le voulait la coutume, les genoux à terre, les yeux baissés. Il ne se prosterna pas complètement, car c'était un homme libre et bien qu'il ne fût pas noble, il était le chef de sa famille.

— Relève-toi, ordonna le magicien.

Un peu confus, Xanothis se leva, les yeux toujours baissés.

— Regarde-moi.

Il leva les yeux vers un visage qui l'observait intensément sous la capuche. Une barbe aussi noire que ses yeux soulignait la peau claire, ce qui troubla encore davantage Xanothis, car seuls les esclaves portaient la barbe. Le magicien sourit devant l'air perplexe du berger et l'examina en tournant autour de lui.

L'homme était plutôt grand pour un Tsurani et dépassait le magicien de presque cinq centimètres, alors que celui-ci faisait déjà un bon mètre soixante-dix. Sa peau était sombre comme du chocha, ou du café. Il avait les yeux et les cheveux noirs, à l'exception de quelques mèches blanches. La courte robe verte qu'il portait dévoilait la musculature puissante d'un homme qui avait dû être soldat, comme le laissaient à penser son maintien bien droit et ses nombreuses cicatrices. Il devait avoir plus de cinquante ans, mais malgré tout, il semblait encore capable de supporter la vie difficile d'un berger. Il ressemblait un peu à Gardan de Crydee, bien qu'il fût un peu moins grand que le sergent.

— Ton nom ? s'enquit le magicien en venant se mettre face à Xanothis.

Ce dernier le lui donna d'une voix qui trahissait son malaise. Le magicien le surprit ensuite en lui demandant :

— À ton avis, berger, ce lieu est-il un bon endroit pour s'installer ?

— Si... si c'est... si tel est votre désir, Très-Puissant, bégaya Xanothis, troublé.

— Ne me demande pas ce que je pense ! répondit vivement le magicien. C'est ton avis à toi que je veux !

Xanthis eut du mal à dissimuler sa honte. Les Très-Puissants étaient sacro-saints et faire défaut à l'un d'eux était le déshonneur assuré.

— Pardonnez-moi, Très-Puissant. On dit que ce lieu est maudit par les dieux.

— Et qui dit cela ?

Le ton cassant du magicien fit reculer le berger comme si on l'avait frappé.

— Ceux qui vivent en ville, Très-Puissant, et d'autres encore dans le pays, répondit-il d'une voix calme, bien que ses yeux trahissent sa colère.

Il croisa le regard du magicien et le soutint. De petites rides d'amusement apparurent au coin des yeux du Très-Puissant et sa bouche s'incurva légèrement vers le haut, mais sa voix tonnait encore.

— Mais toi, tu n'y crois pas, berger ?

— J'ai été soldat pendant quinze ans, Très-Puissant. J'ai vu de nombreuses fois les dieux favoriser ceux qui prennent soin d'eux-mêmes.

Le magicien sourit, mais ce n'était pas un sourire chaleureux.

— Un homme qui compte sur lui-même. Bien. Je suis content que nous pensions la même chose, car j'envisage d'installer ma maison ici : j'aime bien voir la mer.

Le berger se raidit à cette remarque, ce que ne manqua pas de voir le magicien, qui lui demanda :

— Cela te convient-il, Xanthis d'Ontoset ?

— Le Très Puissant se joue de moi, répondit Xanthis en se dandinant d'un pied sur l'autre. Que cela me plaise ou non ne changera rien, j'en suis certain.

— C'est vrai, mais tu n'as pas répondu à ma question. Cela te convient-il ? Les épaules de Xanthis s'affaissèrent un peu.

— Il va me falloir déplacer mes bêtes, Très-Puissant, c'est tout.

— Parle-moi de cette maison, Xanthis, celle qui se tenait ici autrefois.

— C'était la maison du seigneur des Almach, Très-Puissant. Il a soutenu un de ses cousins contre Almecho lors de sa nomination au poste de seigneur de guerre. (Il haussa les épaules.) J'occupais la place du chef de patrouille de cette maison. J'étais un homme très orgueilleux, ce qui limitait mon avancement en tant que soldat. Mon seigneur m'a donné la permission de quitter son service et de me marier, alors j'ai repris les bêtes du père de mon épouse. Si j'étais resté soldat, je serais mort ou je serais devenu esclave ou guerrier gris. (Il regarda la mer au loin.) Que voulez-vous savoir de plus, Très-Puissant ?

— Tu peux laisser tes bêtes sur cette colline, Xanothis. Les bêtes qui broutent gardent l'herbe rase et je n'aime pas les herbes folles. Empêche-les simplement d'approcher du bâtiment principal où j'effectuerai mes travaux, sinon j'en ferai cuire une de temps à autre pour mon dîner.

Sans un mot supplémentaire, le magicien tira un objet des plis de sa robe et l'activa. Il y eut un étrange bourdonnement pendant un moment, puis la silhouette en robe noire disparut avec un petit claquement. Xanothis resta là quelques minutes, puis partit à la recherche de ses bêtes perdues.

Plus tard dans la nuit, autour d'un feu de camp, il parla de sa rencontre avec le Très-Puissant à sa famille et aux autres bergers. Nul ne mit sa parole en doute, car quels que fussent ses défauts, Xanothis n'était pas du genre à exagérer, mais tous furent très étonnés. Puis survint une chose à laquelle ils ne s'habituèrent jamais vraiment : lors des mois qui suivirent, alors que l'on reconstruisait une autre grande maison, certains bergers aperçurent de temps en temps Xanothis en pleine discussion avec un Très-Puissant, en haut de la colline, pendant que ses kula broutaient un peu en contrebas.

Un nouvel édifice de forme étonnante s'élevait à présent au sommet de la colline. Les gens se posaient beaucoup de questions au sujet de son propriétaire, l'étrange Très-Puissant. Sa demeure était l'objet de toutes les envies car sa conception et sa construction représentaient une sorte de révolution pour l'architecture tsurani. Fini, le bâtiment de trois niveaux avec une cour intérieure. A la place se trouvait un long bâtiment à un

étage, plein de coins et de recoins, avec plusieurs dépendances plus petites reliées par des allées couvertes. On y trouvait également de nombreux petits jardins et ruisseaux. Les matériaux utilisés faisaient autant sensation que son étrange architecture, car les bâtiments étaient essentiellement construits en pierre tandis que des tuiles de brique cuite recouvraient le toit. Certains se dirent que cela devait protéger de la chaleur au plus fort de l'été.

Deux autres nouveautés contribuaient encore à la fascination que les gens avaient pour cette maison et son propriétaire. Tout d'abord, la manière dont ce projet avait été commandité : le magicien était arrivé un jour à Ontoset, dans la maison de Tumacel, le plus riche prêteur de la ville. Il s'était approprié plus de trente mille souverains impériaux et avait laissé le prêteur effaré par sa perte de liquidités. C'était la seule manière que Milamber avait trouvée pour échapper aux complications bureaucratiques dans lesquelles se complaisaient les Tsurani. Les marchands ou les fournisseurs qui travaillaient pour un Très-Puissant devaient ensuite demander au trésor impérial de les rembourser. Résultat, les matériaux demandés arrivaient très lentement et les services rendus ne l'étaient qu'avec un enthousiasme très modéré. En règle générale, ce genre d'histoire provoquait beaucoup de ressentiments. Milamber paya tout d'avance et laissa au prêteur — qui avait plus de facilité à gérer ses pertes que la plupart des autres marchands, tout simplement parce que c'était son métier — la charge de réclamer son argent au trésor.

Ce qui fascinait aussi, c'était le style des décorations de la maison. Au lieu des habituelles peintures aux couleurs vives, les murs du bâtiment restèrent pratiquement nus, à l'exception d'un ou deux paysages aux couleurs neutres et naturelles. Nombre de jeunes artistes de talent furent employés à ce projet. Quand les travaux furent entièrement finis, tout le monde s'arracha leurs services. En un mois, une nouvelle tendance venait de naître dans l'art tsurani.

Cinquante esclaves travaillaient maintenant aux champs avoisinants, libres d'aller et venir comme bon leur semblait, vêtus d'habits de leur propre monde, Midkemia. Un jour, le

Très-Puissant s'était rendu à un marché aux esclaves et les avait emmenés avec lui sans payer.

Beaucoup de voyageurs qui arrivaient à Ontoset passaient une soirée en haut des sommets avoisinants pour contempler la maison, à distance respectable, bien entendu. On questionnait souvent le berger, Xanothis, sur l'étrange Très-Puissant qui vivait dans cette demeure, mais l'ancien soldat souriait sans rien dire.

— L'idée que la grande faille qui conduit actuellement vers Midkemia est contrôlable n'est qu'en partie exacte. (Milamber marqua une pause, laissant à son scribe le temps de finir d'écrire ce qu'il venait de lui dicter.) On constate que des failles peuvent être créées sans les déchaînements d'énergie associés à leur apparition accidentelle, que ce soit par l'entremise de sortilèges mal lancés ou par la proximité d'un trop grand nombre d'objets magiques instables.

Quand elles seraient terminées, les recherches que faisait Milamber sur l'énergie dégagée par les failles seraient ajoutées aux archives de l'Assemblée. Comme d'autres projets qu'il avait parcourus dans les archives, les recherches sur les failles montraient à Milamber que la plupart des travaux de ses frères magiciens présentaient un gros défaut. En général, les projets n'étaient pas menés jusqu'à leur terme, ce qui dénotait un manque de profondeur dans la réflexion. Dès que la procédure de création de failles sûres avait été établie, on avait arrêté toutes les recherches sur leur nature exacte.

Milamber reprit sa dictée :

— Ce qui manque à ce concept de contrôle, c'est la capacité à sélectionner le point de contact, la possibilité de « cibler » la faille. On a pu constater grâce à l'arrivée sur les côtes de Crydee, sur Midkemia, du vaisseau transportant Fanatha, qu'il était probable que certaines affinités existent entre une nouvelle faille en formation et une faille préexistante. Toutefois, comme le montrent certains tests ultérieurs, cette affinité est limitée et les limites en sont assez mal comprises. Même si la probabilité qu'une seconde faille apparaisse dans la même région est plus importante, ce n'est en aucun cas une certitude.

« Par ailleurs, on peut se demander pourquoi les failles font montre de certaines contradictions, ajouta le magicien quand le scribe eut terminé de copier. La taille semble relative à l'énergie déployée lors de leur formation, mais d'autres caractéristiques semblent dénuées de raisons logiques. Certaines failles sont unidirectionnelles, alors que d'autres permettent des déplacements des deux côtés. (Milamber avait perdu de nombreux appareils de grande valeur en découvrant cela.) Il existe aussi des « paires liées », deux failles unidirectionnelles qui apparaissent simultanément, l'une permettant l'aller et l'autre le retour entre le point d'origine et le point d'arrivée. Bien que ces failles puissent être parfois distantes de plusieurs kilomètres, elles sont liées l'une à l'autre...

Milamber cessa de dicter, interrompu par le gong qui annonçait l'arrivée d'un membre de l'Assemblée. Il congédia son scribe et se dirigea vers la salle de transport. En chemin, il réfléchit aux raisons pour lesquelles il se plongeait dans ses recherches depuis ces deux derniers mois. Il fuyait la décision qu'il lui faudrait prendre bientôt : devait-il ou non retourner chez les Shinzawaï pour chercher Katala ?

Milamber savait qu'il était possible qu'elle ait épousé quelqu'un d'autre, car cela faisait presque cinq ans qu'ils étaient séparés et elle n'avait eu aucune raison de croire qu'il pourrait revenir un jour. Mais le temps et l'entraînement n'avaient en rien émoussé les sentiments qu'il ressentait pour elle. En arrivant à la salle de transport, il prit sa décision : le lendemain, il irait la voir.

En entrant, il vit Hochopepa sortir du motif géométrique dessiné en marqueterie sur le sol.

— Ah ! fit le magicien replet. Te voilà. Comme cela faisait deux semaines que je ne t'avais pas vu, j'ai décidé de te rendre visite.

— Je suis bien content de te voir. Mes études sont très prenantes et un peu de répit me fera le plus grand bien.

Ils sortirent de la pièce et passèrent dans un jardin.

— Je voulais te demander quelque chose, avoua Hochopepa. Quel est le sens du motif que tu as choisi ? Je ne le reconnais pas.

— C'est une représentation stylisée du motif d'une fontaine que j'ai vue un jour, répondit Milamber. Elle représentait trois dauphins.

— Qu'est-ce que c'est, un dauphin ?

Milamber lui parla des mammifères marins de Midkemia, en s'asseyant sur des coussins entre deux arbres nains.

— Pourquoi les dauphins de cette fontaine ?

— Je ne sais pas. Une impulsion, peut-être. Quand j'ai passé ma dernière épreuve sur la tour, j'ai vu quelque chose dont je ne me suis souvenu qu'un ou deux mois après.

— Quel rapport y a-t-il entre les deux ?

— Dans la représentation de l'ultime combat contre l'Étranger, te souviens-tu d'un magicien solitaire en robe brune, qui a dévié la faille de manière à empêcher Kelewan d'entrer dans l'univers de l'Ennemi ?

Hochopepa réfléchit.

— Je ne saurais dire, Milamber. Mais le sortilège utilisé pour créer ces images nous affecte tous d'une manière différente. Si tu compares tes visions avec celles des autres, tu découvriras de grandes différences. Cependant, à l'époque de l'Étranger, nous avions tous des robes noires. Qui pourrait bien être ce magicien en robe brune ?

— Un homme que j'ai rencontré il y a des années.

— Impossible. Ces choses se sont passées il y a des siècles. Milamber sourit.

— Quoi qu'il en soit, je l'ai rencontré. J'ai utilisé ce motif en souvenir de notre rencontre.

— Comme c'est étrange. On s'est posé de nombreuses questions sur le voyage dans le temps. Ce doit être la clé de toute cette histoire, à moins que ton esprit de barbare ne t'ait joué des tours lors de l'épreuve, ajouta Hochopepa avec un sourire.

Milamber claquait dans ses mains et un serviteur apparut avec un plateau de rafraîchissements. Le serviteur, Netoha, avait été le hadonra de la famille qui résidait en ces lieux

auparavant. Milamber l'avait retrouvé alors qu'il cherchait quelqu'un pour s'occuper des plantations de ses jardins. L'homme avait eu le courage de l'approcher, ce qui faisait de lui quelqu'un d'exceptionnel pour un Tsurani. Incapable, depuis la ruine de son employeur, de trouver un travail similaire à celui pour lequel il avait été formé, Netoha avait survécu tout ce temps dans la misère en grappillant ce qu'il pouvait. Milamber l'avait pris à son service, autant par sympathie que parce qu'il avait besoin de lui. Netoha avait rapidement su se rendre utile de mille manières auxquelles n'aurait jamais pensé le jeune magicien et leur relation s'avérait tout à fait satisfaisante.

Hochopepa se servit parmi les rafraîchissements et les gâteaux qu'on lui proposait.

— Je suis venu t'annoncer certaines choses. Dans deux mois va se tenir une fête impériale, avec des jeux. Seras-tu des nôtres ?

Cela piqua la curiosité de Milamber, qui congédia Netoha d'un geste.

— Et qu'est-ce qui rend cette fête si particulière ? Je ne me souviens pas de t'avoir déjà vu si excité.

— Elle est donnée par le seigneur de guerre en l'honneur de son neveu, l'empereur. Il prépare une nouvelle offensive de grande envergure pour la semaine qui précède les jeux et on espère qu'il annoncera le succès de sa campagne. (Il baissa la voix.) Les gens ayant accès à la cour n'ignorent pas qu'il subit actuellement beaucoup de pressions pour justifier sa conduite de la guerre devant le Grand Conseil. Selon la rumeur, il aurait dû faire de grandes concessions au Parti de la roue bleue pour bénéficier à nouveau de son aide militaire.

« Mais ce qui va rendre ces jeux exceptionnels, c'est que la Lumière du Ciel va sortir de son palais de la Contemplation, contrairement à toutes les traditions. Ce serait un bon moyen pour toi de t'introduire à la cour.

— Je suis désolé, Hocho, répondit Milamber. Je n'ai pas très envie d'assister à une fête. Dans le cadre de mes études, je suis allé à une réception à Ontoset ce mois-ci. Les danses sont ennuyeuses, la nourriture à la limite de l'ignoble et le vin aussi plat que les conversations. Les jeux sont encore moins

intéressants. Si c'est de ce genre de cour-là dont tu me parles, je m'en passerai fort bien.

— Milamber, ton éducation pêche encore par de nombreux côtés. Le fait d'avoir gagné le droit de porter la robe noire ne veut pas dire que tu as atteint toute la maîtrise de notre art. Protéger l'empire, c'est bien plus que simplement rester là à rêver à de nouvelles manières de projeter de l'énergie dans tous les sens ou de créer un chaos économique avec les prêteurs locaux. (Il choisit un autre gâteau et reprit sa réprimande.) Tu dois venir à cette fête pour plusieurs raisons, Milamber. Tout d'abord, tu es dans ton genre une sorte de célébrité pour les nobles, car d'un bout à l'autre de l'empire on parle de ta merveilleuse maison, essentiellement à cause de ces jeunes brigands que tu as si grassement payés pour te faire ces délicates peintures que tu aimes tant. On considère maintenant comme une marque de distinction le fait d'avoir le même genre de choses chez soi.

« Quant à ce lieu... (Il désigna la maison d'un grand geste de la main, feignant l'émerveillement.) Quiconque capable de concevoir un tel édifice doit sans doute être digne d'intérêt. (Il abandonna son ton moqueur et ajouta :) Au fait, ton mystérieux isolement en ces terres perdues n'a en rien diminué l'impact de toutes ces sottises. Bien au contraire, cela n'a fait qu'ajouter à ta réputation.

« Mais revenons-en à des raisons bien plus importantes que les obligations sociales. Comme tu le sais sans doute, on s'inquiète de plus en plus du fait que les nouvelles de la guerre soient probablement minimisées. Cela fait longtemps maintenant que nous n'avons pratiquement rien gagné et l'on dit que l'empereur pourrait bien décider de s'opposer à la politique du seigneur de guerre. Si cela arrivait...

Il laissa sa phrase en suspens.

Milamber ne dit rien pendant un moment.

— Hocho, je crois qu'il est temps que je te parle de quelque chose. Si tu penses que cela suffit à me condamner, tu peux rentrer à l'Assemblée et m'accuser.

Hochopepa se fit très attentif, oubliant toutes ses piques et ses remarques acerbes.

— Quand tu m’as initié, tu as bien fait les choses, car je ressens un réel besoin de travailler pour l’empire, au mieux de mes capacités. Je n’ai que très peu de sentiments pour ma terre natale et tu n’imagineras jamais tout ce que cela implique. Mais lors du processus qui a fait de moi ce que je suis, tu n’as jamais pu recréer en moi l’amour que je pouvais porter auparavant à Crydee. Ce que tu as créé, c’est un homme avec un sens du devoir très fort, mais sans amour pour l’objet de ce devoir.

Hochopepa resta silencieux, le temps de digérer ce que venait de lui dire son hôte. Puis il acquiesça et Milamber continua.

— Il se peut que je sois la plus grande menace pour l’empire depuis que l’Étranger a envahi vos cieux, car si je m’implique dans votre politique, la justice que je représenterai sera sans merci. Je suis au courant de toutes ces histoires de factions, de l’interpénétration des familles au sein des divers partis et de toutes les conséquences de ces actes. Crois-tu donc que, parce que je reste en haut de ma colline au beau milieu des terres de l’est, je ne me rends pas compte des changements et de tout ce qui agite la fourmilière politique de la capitale ? Bien sûr que non. Si le Parti de la roue bleue s’effondre et que ses membres rejoignent le Parti de la guerre ou les Impériaux, tous les petits marchands dans les rues d’Ontoset en parlent dès le lendemain sur la place du marché. Je sais tout ce qu’il se passe aussi bien que n’importe qui d’autre qui ne serait pas impliqué directement dans tout cela. D’ailleurs, pendant les quelques mois que j’ai passés ici, je suis parvenu à une conclusion : l’empire est en train de se tuer lui-même.

Son aîné ne dit rien pendant un moment, puis demanda :

— T’es-tu vraiment demandé les raisons profondes pour lesquelles notre système se retourne ainsi contre nous ?

Milamber se leva pour faire les cent pas.

— Bien entendu. Je suis en train d’étudier tout cela et j’ai choisi d’attendre avant d’agir. J’ai besoin de plus de temps pour mieux comprendre l’histoire que tu m’as si bien enseignée. Mais j’ai déjà quelques idées sur ce qui ne va pas et cela me fournit un point de départ. (Il inclina la tête, pour voir s’il devait continuer. Hochopepa lui fit signe que oui.) Il me semble que plusieurs

problèmes se posent, des problèmes dont je ne peux qu'imaginer l'impact réel sur l'empire. (Il leva l'index.) Tout d'abord, les gens qui détiennent le pouvoir se préoccupent plus de leur propre grandeur que du bien de l'empire. Mais comme la population pense qu'ils représentent l'empire, il est facile de ne pas remarquer que celui-ci s'effondre sur lui-même.

— Qu'entends-tu par là ? demanda le vieux magicien.

— Quand tu penses à l'empire, qu'est-ce qui te vient à l'esprit ? L'histoire de l'expansion territoriale ? La montée en puissance de l'Assemblée ? Peut-être penses-tu à une chronique des dirigeants ? Quoi qu'il en soit, on oublie l'évidence. L'empire, ce sont tous ceux qui vivent à l'intérieur des frontières, depuis les nobles jusqu'au plus humble des serviteurs, y compris les esclaves qui travaillent dans les champs. Il doit être considéré comme un tout et non pas comme incarné par une infime fraction que tout le monde voit, comme le seigneur de guerre ou le Grand Conseil. Tu comprends ?

Hochopepa semblait troublé.

— Je n'en suis pas sûr, mais je crois... Continue.

— Si ce que je dis est vrai, déduis-en toi-même les conséquences. Deuxièmement, il ne faut jamais que le besoin de stabilité prime sur le besoin de se développer.

— Mais nous nous développons depuis toujours ! objecta Hochopepa.

— Inexact, corrigea Milamber. Ce que vous développez depuis toujours, c'est votre territoire et cela peut ressembler effectivement à un développement si l'on n'y regarde pas de trop près. Mais alors que vos armées vous rapportaient constamment de nouvelles terres, qu'est-il arrivé à votre art, à votre musique, à votre littérature, à vos recherches ? Même l'Assemblée dont tous se vantent se contente d'affiner des connaissances qui existent déjà. Tu semblais dire tout à l'heure que je perdais mon temps à trouver de nouvelles manières « de projeter de l'énergie dans tous les sens ». Eh bien qu'y a-t-il de mal à cela ? Rien. Mais il y a quelque chose qui ne va pas dans une société qui considère d'office comme suspect tout ce qui est nouveau.

« Regarde autour de toi, Hocho. Vos artistes sont scandalisés parce que j'ai décrit des peintures de ma jeunesse ; seuls quelques rares jeunes peintres en ont été tout excités. Vos musiciens passent leur temps à apprendre de vieilles chansons, à la perfection, à la note près, mais personne n'en compose de nouvelles, ils ne se permettent pas de variations brillantes sur des mélodies vieilles de plusieurs siècles. Personne ne crée de nouvelles épopées, ils ne récitent que les anciennes. Hocho, votre peuple stagne. Cette guerre en est un exemple de plus. Elle n'a aucune justification, vous la faites par simple habitude, afin que certains groupes gardent le pouvoir, pour que les riches deviennent encore plus riches et pour perpétuer le jeu du Conseil. Mais à quel prix ! Des milliers de vies perdues chaque année, les vies de ceux qui sont l'empire, ses propres citoyens. L'empire est un cannibale qui dévore son propre peuple.

Le vieux magicien semblait dérouté par tous ces propos qui étaient en parfaite contradiction avec ce qu'il avait toujours cru voir : une culture en perpétuel développement, énergique, vivante.

— Troisièmement, reprit Milamber, si je dois servir l'empire et que l'ordre social est responsable de la stagnation, il est de mon devoir de changer cet ordre social, même si je dois le détruire.

Hochopepa était atterré. Le raisonnement de Milamber était sans faille, mais la solution qu'il suggérait était potentiellement pleine de risques pour tout ce qu'il connaissait et révérait.

— Je comprends ce que tu veux dire, Milamber, mais ce dont tu parles est trop difficile à envisager comme ça, d'un coup.

Le jeune homme prit un ton rassurant.

— Je ne veux pas dire que la destruction de l'ordre social actuel soit la seule solution, Hocho. J'ai employé cette image pour te choquer et te faire comprendre une chose. L'objet de mes recherches actuelles, ce n'est pas seulement la maîtrise visible de l'énergie, mais aussi la compréhension de la nature du peuple tsurani et de l'empire. Crois-moi, je suis décidé à prendre le temps qu'il faudra pour cela. J'envisage de passer quelque temps dans les archives.

Hochopepa fronça les sourcils et regarda son jeune ami.

— Attention, tu pourrais trouver certaines choses dérangeantes dans ces archives. Comme je te l'ai dit, ton éducation n'est pas terminée.

Milamber baissa la voix :

— J'ai déjà découvert certaines choses dérangeantes, Hocho. La majeure partie de ce que les nations considèrent comme une vérité n'est fondée que sur des mensonges.

Hochopepa sembla inquiet.

— Il y a des choses qui sont interdites à tous sauf aux membres de l'Assemblée, Milamber, et il n'est pas sage d'en parler même à tes frères. (Il détourna les yeux et réfléchit.) Toutefois, quand tu auras fini de fouiner dans ces vieilles cryptes moisiées, si tu as envie de parler de tes découvertes, tu trouveras en moi une oreille bienveillante. (Il regarda de nouveau son ami.) Je t'apprécie et je trouve que tu nous apportes quelque chose de neuf et de rafraîchissant, Milamber, mais beaucoup de gens préféreraient te voir mort. Ne va pas parler de cette recherche sur la société à qui que ce soit hormis à Shimone ou à moi-même.

— D'accord. Mais quand j'aurai découvert ce que je dois faire, j'agirai. Hochopepa se leva, l'air inquiet.

— Ce n'est pas que je ne sois pas d'accord avec toi, mon ami, c'est juste qu'il me faut du temps pour assimiler ce dont tu viens de me parler.

— Je ne pouvais faire autrement que te dire la vérité, Hocho, en dépit du fait qu'elle soit extrêmement troublante. Le magicien sourit.

— C'est une chose que j'apprécie, Milamber. Il me faut quelque temps pour réfléchir à cette proposition. (Un peu de sa bonne humeur lui revint.) Tu m'accompagnerais à l'Assemblée ? Ton absence a été longue, avec cette maison à faire construire et tout le reste. Tu ferais bien de te montrer une fois de temps en temps.

Milamber sourit à son ami.

— Bien entendu.

Il fit signe à Hochopepa de passer le premier. En chemin, ce dernier proposa :

— Si tu veux étudier notre culture, Milamber, je maintiens ce que je t'ai dit pour la fête impériale. Il va y avoir plus d'activité politique au milieu des sièges de l'arène en une seule journée qu'en tout un mois de séances du Grand Conseil.

Milamber se tourna vers Hochopepa.

— Tu as peut-être raison. Je vais y réfléchir.

Quand ils arrivèrent sur le motif de l'Assemblée, Shimone était là. Il les salua en inclinant la tête.

— Bienvenue. J'allais justement vous chercher.

— Sommes-nous donc si vitaux pour les affaires de l'Assemblée que l'on doive t'envoyer nous chercher ? demanda Hochopepa d'un ton légèrement amusé.

Shimone inclina brièvement la tête.

— Peut-être, mais pas aujourd'hui. Je pensais juste que les affaires à l'ordre du jour avaient des chances de vous intéresser.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Milamber.

— Le seigneur de guerre a fait parvenir des messages à l'Assemblée et Hodiku désire poser des questions à ce sujet. Pressons, ils vont bientôt commencer.

Ils se dirigèrent rapidement vers le hall central de l'Assemblée et entrèrent. On avait disposé dans la grande pièce une série de bancs pour former un amphithéâtre. Ils prirent des sièges dans les premiers rangs. Il y avait déjà là plusieurs centaines de Très-Puissants en robe noire. Au centre se tenait Fumita, l'ancien frère du seigneur des Shinzawai. Il devait présider la séance du jour, un honneur tiré au sort entre les participants. Milamber n'avait vu Fumita que deux fois depuis que celui-ci l'avait conduit à l'Assemblée.

— Cela fait presque trois semaines qu'on ne t'a pas vu à l'Assemblée, Milamber, s'étonna Shimone.

— Je suis désolé, mais je devais mettre ma maison en ordre.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Tu es le sujet de nombreuses discussions à la cour impériale. Je crois savoir que le seigneur de guerre lui-même aimerait beaucoup te rencontrer.

— Un jour, peut-être.

— Qui arriverait à comprendre un tel homme ? demanda Hochopepa à Shimone. Se mettre en tête de construire une telle maison. (Il se tourna vers Milamber.) La prochaine fois, tu vas nous dire que tu as décidé d'épouser une femme.

Milamber éclata de rire.

— Alors ça, Hocho, comment as-tu deviné ?

Les yeux du magicien s'écarquillèrent.

— Tu ne vas pas faire ça !

— Et pourquoi pas ?

— Milamber, ce n'est pas une sage décision, crois-moi. Je regrette encore aujourd'hui mon propre mariage.

— Hocho, je ne savais pas que tu étais marié.

— Je préfère en parler le moins possible. Ma femme est quelqu'un de bien, mais elle a la langue acérée et l'esprit caustique. Dans ma propre maison, je ne suis guère plus qu'un serviteur parmi tant d'autres. C'est pourquoi je ne vais la voir qu'aux jours prescrits. Ce serait mauvais pour mes nerfs de la voir plus souvent.

— Qui donc est ta promise, Milamber ? demanda Shimone. Une jeune noble ?

— Non. Elle était esclave chez les Shinzawai. Hochopepa réfléchit tout haut :

— Une esclave... mouais. Ça marchera peut-être, alors.

Milamber et Shimone rirent. Plusieurs autres magiciens les regardèrent avec curiosité, car, en général, l'Assemblée n'était pas le lieu idéal pour s'amuser. Fumita leva la main et la salle retrouva son calme.

— Aujourd'hui, l'Assemblée entendra une question soulevée par Hodiku. Un Très-Puissant extrêmement maigre, à la tête rasée et au nez crochu, se leva de son siège pour faire face à Milamber et Hochopepa au centre de l'amphithéâtre. Il regarda les magiciens assemblés dans la salle, puis prit la parole :

— Je viens aujourd'hui pour parler de l'empire. (C'était la formule d'introduction rituelle pour toute affaire portée devant l'Assemblée.) Je parle pour le bien de l'empire, ajouta-t-il pour finir le rituel. Je m'inquiète de l'aide que nous demande

aujourd'hui le seigneur de guerre pour intensifier la guerre contre le monde de Midkemia.

Il y eut un chœur de huées et de cris où l'on entendit des « Politique ! » et des « Assis ! » dans toute la salle. Shimone et Hochopepa se retrouvèrent bientôt debout avec les autres en criant :

— Laissez-le parler !

Fumita leva la main pour réclamer le silence et la pièce se calma rapidement. Hodiku poursuivit :

— Il existe un précédent. Il y a quinze ans, l'Assemblée a donné ordre au seigneur de guerre de mettre fin à la guerre contre la Confédération thuril.

Un autre magicien bondit de son siège.

— Si la conquête de Thuril s'était poursuivie, il y aurait eu trop peu d'hommes au nord pour repousser la migration thûn de l'année. Il s'agissait clairement de sauver la province de Szetac et la Cité sainte. Nos frontières nord sont parfaitement sûres, maintenant. La situation n'est plus la même.

Des disputes éclatèrent dans toute la salle et il fallut à Fumita un long moment pour restaurer l'ordre. Hochopepa se leva pour déclarer :

— J'aimerais qu'Hodiku nous expose les raisons pour lesquelles il considère que cette requête est vitale pour la sécurité de l'empire. Tout magicien volontaire est libre de participer à la conquête.

— C'est le problème, répondit Hodiku. Rien n'empêche un magicien de penser que cette guerre de conquête dans un autre espace-temps est une bonne chose pour l'empire. Sans les Robes Noires qui servent déjà le seigneur de guerre, jamais la faille n'aurait pu être utilisée dans ce but. C'est le fait que le seigneur de guerre fasse directement appel à l'Assemblée que je trouve inacceptable. Que cinq ou six magiciens décident de servir la guerre ou même d'aller sur cet autre monde pour risquer leur vie au combat, c'est leur problème. Mais qu'un seul magicien réponde à cette demande sans en peser toutes les conséquences et l'Assemblée semblera à tous soumise aux décisions du seigneur de guerre.

Plusieurs magiciens applaudirent à cet argument et d'autres semblèrent en considérer les mérites. Seuls quelques-uns huèrent. Hochopepa se leva de nouveau.

— J'aimerais faire une proposition. Je pourrais, au nom de l'Assemblée, envoyer un message au seigneur de guerre lui exprimant nos regrets du fait que l'Assemblée en tant qu'entité ne peut exiger de ses magiciens qu'ils obéissent à ses ordres, mais qu'il est libre de requérir les services de tout magicien qui accepterait de travailler pour lui.

Un murmure d'approbation général parcourut la pièce.

— Hochopepa propose d'envoyer un communiqué d'ordre politique au seigneur de guerre au nom de l'Assemblée, résuma Fumita. Quelqu'un a-t-il des objections ? (Il n'y en eut pas.) L'Assemblée remercie Hochopepa pour sa sagesse.

« Une autre question requiert notre attention, reprit-il après un moment de silence. Le novice Shiro n'a pas les qualités morales nécessaires à la pratique de la magie supérieure. Les sondages mentaux nous ont révélé qu'il possédait des convictions anti-impériales, acquises pendant sa jeunesse auprès de sa grand-mère maternelle, une femme de Thuril. L'Assemblée est-elle d'accord ?

Les mains se levèrent, chacune nimbée d'une lumière colorée exprimant le vote des magiciens. Vert pour la vie, rouge pour la mort et bleu pour l'abstention. Milamber vota l'abstention, mais les autres votes furent unanimement pour la mort. Une Robe Noire se leva et Milamber sut que dans les minutes qui suivraient, le novice serait assommé puis téléporté au fond du lac où son corps sans vie reposerait, trop froid pour remonter à la surface.

— Tu devrais veiller à venir plus souvent, Milamber, déclara Shimone après la fin de la séance. On ne te voit pratiquement plus. Tu passes trop de temps seul.

Milamber sourit.

— C'est vrai, mais j'envisage de remédier à cette situation dès demain.

Le gong résonna dans toute la maison et les serviteurs se précipitèrent pour préparer l'arrivée du Très-Puissant.

Kamatsu, le seigneur des Shinzawaï, savait qu'un Très-Puissant avait sonné le gong dans les salles de l'Assemblée afin d'annoncer son arrivée imminente.

Dans la chambre de Kasumi, Laurie et le fils aîné de la maison étaient plongés dans une partie de pashawa, un jeu qui se jouait avec des morceaux de papier rigides et peints. C'était un jeu courant dans les brasseries et les auberges de Midkemia, un détail supplémentaire à connaître pour le jeune Tsurani qui voulait maîtriser chaque aspect de la vie sur Midkemia.

Kasumi se leva.

— C'est très probablement mon oncle. Il faut que j'y aille.
Laurie sourit.

— Est-ce que ce départ ne serait pas plutôt motivé par l'envie de ne pas perdre ?

Le Tsurani secoua la tête.

— Je crains d'avoir créé des problèmes dans ma propre maison. Tu n'as jamais fait un bon esclave, Laurie, et tu es devenu de plus en plus indocile. Il est heureux pour toi que je t'apprécie.

Ils rirent tous les deux et le fils aîné de la maison sortit. Quelques minutes plus tard, un esclave accourut et informa Laurie que le seigneur de la maison exigeait sa présence immédiate. Il se leva d'un bond, plus à cause de l'agitation évidente de l'esclave que pour réellement obéir à l'ordre. Il courut vers les appartements du seigneur et frappa au chambranle de la porte. La porte coulisssa, poussée par Kasumi. Laurie entra, vit le seigneur des Shinzawaï en compagnie de son hôte et fut envahi par une profonde confusion.

L'hôte portait la robe noire des Très-Puissants tsurani, mais il avait le visage de Pug. Laurie ouvrit la bouche, s'arrêta, puis reprit :

— Pug ?

Le seigneur de la maison sembla furieux de ce comportement outrageant de la part d'un esclave, mais son rappel à l'ordre fut coupé par le Très-Puissant :

— Puis-je disposer de cette salle quelques minutes, mon seigneur des Shinzawaï ? Je désirerais parler à cet esclave en privé.

Kamatsu s'inclina avec raideur.

— Comme vous voudrez, Très-Puissant.

Il sortit de la pièce en compagnie de son fils. Il était encore sous le choc de l'arrivée de l'ancien esclave et troublé par des émotions conflictuelles qui s'agitaient en lui. Qu'il soit en effet un Très-Puissant, nul ne pouvait en douter : sa manière d'arriver le prouvait. Mais Kamatsu ne pouvait s'empêcher de penser que cette arrivée sonnait le désastre du plan que son fils et lui préparaient si soigneusement depuis neuf ans.

Milamber prit la parole :

— Ferme la porte, Laurie.

Ce dernier obéit puis regarda son ancien ami. Il semblait en bonne santé, mais avait beaucoup changé. Il avait presque un port de roi, comme si le pouvoir dont il disposait maintenant reflétait une force intérieure qu'il n'avait pas auparavant.

— Je..., commença Laurie, qui, ne sachant que dire, retomba dans le silence. Ça va ? demanda-t-il finalement.

Milamber acquiesça.

— Tout va bien, mon vieil ami.

Laurie sourit, traversa la pièce et prit son ami dans ses bras. Puis il s'écarta.

— Laisse-moi te regarder. Le magicien sourit.

— Je m'appelle Milamber, Laurie. Le Pug que tu connaissais est aussi mort que des fleurs vieilles d'un an. Viens, assieds-toi et causons.

Ils s'assirent à la table et se servirent deux coupes de chocha.

— On n'a jamais eu de tes nouvelles, fit remarquer Laurie en sirotant le breuvage amer. Au bout d'un an, je me suis dit que tu étais perdu. Je suis désolé.

Milamber acquiesça.

— C'est comme ça, avec l'Assemblée. En tant que magicien, je suis censé oublier mes attaches, sauf dans un cadre social acceptable. Comme je n'avais ni clan ni famille, je n'avais pas à renoncer à quoi que ce soit. Tu as toujours été un pauvre esclave incapable de savoir quelle était sa place. Quel meilleur ami pour un magicien barbare et rebelle ?

Laurie opina.

— Je suis content que tu sois revenu. Tu vas rester ?
Milamber secoua la tête.

— Je n'ai pas ma place ici. En plus, j'ai du travail à faire. Je possède maintenant ma propre demeure, près de la ville d'Ontoset. Je suis venu pour toi — et Katala, si...

Sa voix s'éteignit, comme s'il avait peur de poser la question.

— Elle est encore ici et elle n'a toujours pas pris d'époux, le rassura Laurie, comprenant sa détresse. Elle ne voulait pas t'oublier. (Il sourit.) Par les dieux de Midkemia ! Ça m'est complètement sorti de la tête. Tu ne pouvais pas savoir.

— Quoi ?

— Tu as un fils. Milamber en fut estomaqué.

— Un fils ?

Laurie éclata de rire.

— Il est né huit mois après ton enlèvement. C'est un bon garçon et Katala est une bonne mère.

Milamber se sentit comblé par cette nouvelle.

— S'il te plaît, tu veux bien l'amener ici ? Laurie se leva.

— Tout de suite.

Il sortit de la pièce en courant. Milamber resta assis, luttant contre ses émotions. Il se servit de ses pouvoirs de magicien pour détendre son esprit et se calmer.

La porte coulisssa et Katala apparut, l'air hésitante. Laurie se tenait derrière elle, un garçon d'environ quatre ans dans les bras.

Milamber se leva et tendit les bras. Katala se précipita vers lui, ce qui le fit presque pleurer de joie. Ils s'étreignirent silencieusement un moment, puis elle murmura :

— Je te croyais disparu à jamais. J'espérais... mais je te croyais disparu. Ils restèrent là de longues minutes, chacun jouissant éperdument de la présence de l'autre, jusqu'à ce que la jeune femme s'écarte.

— Il faut que tu voies ton fils, Pug.

Laurie s'avança avec le garçon. Ce dernier dévisagea Milamber de ses grands yeux bruns. C'était un enfant bien fait, qui ressemblait beaucoup à sa mère, mais quelque chose dans la manière dont il inclinait la tête le faisait ressembler au garçon

qui avait vécu au château de Crydee. Katala le prit des bras de Laurie et le passa à Milamber.

— William, voici ton père.

Le garçon sembla prendre la nouvelle avec un certain scepticisme. Il se risqua à faire un sourire timide, mais il s'écarta, gardant une certaine distance.

— Je veux par terre, dit-il brusquement.

Milamber rit et reposa le garçon. Ce dernier regarda son père, puis perdit immédiatement tout intérêt pour cet étranger en noir.

— Oh ! s'écria-t-il avant de courir jouer avec les pièces du jeu de shâh du seigneur des Shinzawaï.

Milamber le regarda un moment, puis dit :

— William ?

Katala se tenait à côté de lui, les bras autour de sa taille, et le serrait comme si elle avait peur qu'il disparaisse encore.

— Elle voulait lui donner un nom midkemian, Milamber, expliqua Laurie. Katala sursauta :

— Milamber ?

— C'est mon nouveau nom, mon amour. Il va falloir t'habituer à m'appeler ainsi.

Elle fronça les sourcils car l'idée ne lui plaisait pas tout à fait.

— Milamber, répéta-t-elle pour essayer. (Elle haussa les épaules.) C'est un bon nom.

— Pourquoi William ?

Laurie s'approcha du garçon, qui essayait d'empiler les pièces les unes sur les autres, et les lui retira doucement des mains. L'enfant lui jeta un regard noir.

— Je veux jouer, protesta-t-il d'un air indigné.

— Je lui ai proposé plein de noms et elle a choisi celui-ci, répondit Laurie en soulevant le petit.

— La sonorité me plaisait, expliqua Katala. William. En entendant son nom, le garçon regarda sa mère.

— J'ai faim.

— Je préférerais James ou Owen, mais elle a insisté, ajouta Laurie tandis que l'enfant essayait de se dégager de ses bras.

Katala l'attrapa.

— Il faut que je le nourrisse. Je vais l’emmener à la cuisine. Elle embrassa Milamber et sortit de la pièce.

Le magicien resta silencieux un moment.

— C’est encore mieux que tout ce que j’avais espéré. J’avais peur qu’elle en ait trouvé un autre.

— Pas elle, P... Milamber. Elle ne voulait même pas entendre parler de tous ceux qui l’ont courtisée — pourtant, il y en a eu un bon nombre. C’est une sacrée femme. N’en doute pas.

— Je n’en douterai jamais, Laurie.

Ils s’assirent. Un toussotement les fit se retourner. Kamatsu se tenait sur le pas de la porte.

— Puis-je entrer, Très-Puissant ?

Milamber et Laurie commencèrent à se lever mais le seigneur de la maison leur fit signe de rester où ils étaient.

— Non, restez assis.

Kasumi entra derrière son père et ferma la porte. Milamber remarqua que le fils de la maison portait des vêtements de style midkemian. Il haussa un sourcil, mais ne fit rien remarquer.

Le chef de la famille Shinzawai semblait extrêmement troublé et tenta de rassembler ses esprits.

— Très-Puissant, puis-je être franc avec vous ? demanda-t-il au bout d’un certain temps. Votre arrivée aujourd’hui est inattendue et pourrait causer de nombreux problèmes.

— Je vous en prie, protesta Milamber. Je ne veux en aucun cas provoquer des troubles au sein de votre maison, mon seigneur. Je veux juste récupérer ma femme et mon fils. Et je vous demanderai aussi cet esclave, ajouta-t-il en montrant Laurie.

— Comme vous voudrez, Très-Puissant. Il est bon, bien entendu, que la femme et l’enfant partent avec vous. Mais si je puis me permettre de vous présenter une requête, je vous prie de permettre à cet esclave-ci de rester.

Milamber dévisagea les deux Shinzawai. Ils restaient maîtres d’eux-mêmes, mais à la manière dont ils échangeaient des regards et dont ils regardaient Laurie, ils cachaient mal leur détresse. Quelque chose ici avait changé ces cinq dernières années. La relation entre les différentes personnes présentes

dans la pièce n'était pas une relation normale de maître à esclave.

— Laurie ? (Milamber regarda son ami.) Qu'y a-t-il ? Laurie regarda les deux autres hommes, puis le magicien.

— Il va falloir que je te demande de me promettre quelque chose. Kamatsu, choqué, retint sa respiration.

— Laurie ! Comment oses-tu ? On ne marchande pas avec un Très-Puissant. Leurs paroles sont la loi.

Milamber leva la main.

— Non. Laissez-le parler.

— Je ne connais pas grand-chose à tout cela, Milamber, avoua Laurie d'un ton implorant. Tu sais que je n'ai pas le sens du protocole. Il se peut que je viole la coutume, mais je te le demande en souvenir de notre amitié. Jurerais-tu que tu garderas pour toi ce que tu entendras dans cette pièce ?

Le magicien réfléchit. Il pouvait ordonner au seigneur des Shinzawai de tout lui dire et l'homme le ferait, aussi sûrement qu'un soldat obéit aux ordres qu'on lui donne. Mais son amitié pour le troubadour lui importait beaucoup.

— Je vous donne ma parole que je ne répéterai pas ce que vous allez me dire.

Laurie poussa un soupir et sourit. Les Shinzawai semblèrent se détendre un peu.

— J'ai passé un marché avec mon seigneur ici présent, expliqua Laurie. Quand nous aurons accompli certaines tâches, on me rendra ma liberté.

Milamber secoua la tête.

— Ce n'est pas possible. La loi ne permet pas à un esclave d'être libéré. Même le seigneur de guerre ne peut pas libérer un esclave.

— Et toi alors ? lui fit remarquer Laurie en souriant.

— Je suis en dehors de la loi, répondit Milamber d'un ton inflexible. Nul ne peut me commander. Serais-tu magicien ?

— Non, Milamber, rien de tout cela. Il est vrai qu'ici, je ne peux être qu'esclave. Mais je ne serai pas ici. Je vais rentrer sur Midkemia.

Milamber s'étonna,

— Comment serait-ce possible ? Il n'existe qu'une seule faille permettant d'accéder à Midkemia et elle est sous le contrôle de mages voués au seigneur de guerre. Il n'y en a pas d'autre, sinon je le saurais.

— Nous avons un plan. C'est compliqué et ça prendrait beaucoup de temps à t'expliquer, mais en voici l'essentiel, en quelques mots : je vais accompagner Kasumi déguisé en prêtre de Turakamu le Rouge. Il va diriger des troupes fraîches pour le front. Personne ne sera choqué par ma taille, car les prêtres du dieu Rouge bénéficient de grands palanquins. Les troupes seront toutes loyales aux Shinzawaï. Quand nous serons sur Midkemia, nous nous glisserons au travers des lignes et rejoindrons les forces du royaume.

Milamber acquiesça.

— Maintenant, je comprends mieux les cours de langue et les vêtements. Mais, dis-moi, Laurie, tu serais prêt à espionner pour le compte des Tsurani en échange de ta liberté ?

Sa voix n'exprimait aucune désapprobation, c'était une simple question. Laurie rougit.

— Je ne vais pas servir d'espion. Je vais servir de guide. Je dois mener Kasumi à Rillanon, pour qu'il puisse voir le roi.

— Pourquoi ? demanda Milamber, surpris.

— Je vais aller voir le roi pour lui faire une proposition de paix, intervint Kasumi.

— Comment pouvez-vous envisager de mettre fin à la guerre alors que le Parti de la guerre contrôle toujours le Grand Conseil ? s'insurgea Milamber.

— Il y a une chose qui joue en notre faveur, répondit Kamatsu. Cette guerre dure depuis neuf ans et personne n'en voit la fin. Très-Puissant, je ne prétends pas vous apprendre quoi que ce soit, mais puis-je me permettre d'expliquer certains points obscurs ?

Milamber lui fit signe de continuer. Kamatsu prit une gorgée de boisson.

— Depuis la fin de la guerre contre la Confédération thuril, le Parti de la guerre avait du mal à maintenir sa position dominante dans le Grand Conseil. Chaque incident de frontière avec Thuril déclenchait une demande de reprise du conflit.

Grâce aux combats sur la frontière et aux tentatives répétées des Thûn de traverser les passes au nord pour récupérer leurs terres du sud, le Parti de la guerre réussissait tout juste à maintenir son hégémonie. Une coalition menée par le Parti de la roue bleue s'apprêtait il y a dix ans à le déloger de son piédestal, mais c'est à ce moment-là que l'Assemblée découvrit la faille menant à votre monde natal. Dès que l'on apprit combien ce monde était riche en métaux, le Conseil appela à la guerre. Nous avons perdu à cet instant-là tout le travail accompli pendant des années.

« Alors nous nous sommes immédiatement mis en devoir de lutter contre cette folie. Les métaux que nous extrayons dans votre monde sont, d'après les dires de Laurie, tirés de mines abandonnées que ceux que vous appelez « les nains » considèrent sans intérêt. Tout ceci n'est rien de plus pour Tsuranuanni qu'une excuse pour lever à nouveau le drapeau de la guerre et faire couler le sang.

« Vous connaissez notre histoire. Vous savez combien il est difficile pour nous de régler nos différends de manière pacifique. J'ai été soldat et je connais les honneurs de la guerre. Je sais aussi quel gâchis cela peut être. Laurie m'a convaincu que mes suppositions sur les habitants du royaume étaient fondées. Vous n'êtes pas un peuple très guerrier, malgré vos nobles et leurs armées personnelles. Vous auriez accepté de commercer.

— C'est tout à fait exact, l'interrompit Milamber. Mais je ne suis pas sûr que cela ait une quelconque influence sur la situation actuelle. Cela faisait presque cinquante ans que mon ancienne nation n'avait pas participé à une grande guerre, juste quelques escarmouches avec les gobelins du nord et le long de nos frontières avec Kesh. Vous avez donné le goût du sang aux armées du royaume. La nation a été envahie sans raison. Elles n'accepteront pas, je crois, de tout arrêter comme ça et de pardonner ce qui a été fait. Il y aura une demande de rétribution ou du moins de réparation. Le Grand Conseil accepterait-il de renoncer à l'honneur de Tsuranuanni et de payer réparation pour les torts causés par ses soldats ?

Le seigneur de Shinzawaï se troubla.

— Le Conseil, non, j'en suis sûr. Mais l'empereur le ferait.

— L'empereur ? répéta Milamber, surpris. Qu'a-t-il donc à voir dans tout cela ?

— Ichindar, le ciel le bénisse, pense que la guerre est en train de saigner l'empire aux quatre veines. Lors de notre campagne contre les Thuril, nous avons appris que certaines frontières étaient simplement trop vastes et trop éloignées de l'empire pour être contrôlables, sauf à un coût bien supérieur aux gains potentiels. La Lumière du Ciel sait qu'il ne peut y avoir de frontière plus vaste ni plus lointaine que celle que nous avons trouvée sur Midkemia. Il s'apprête à s'impliquer dans le Jeu du Conseil. C'est peut-être le plus grand des Jeux jamais joués de toute l'histoire de Tsuranuanni. La Lumière du Ciel désire obliger le seigneur de guerre à faire la paix et envisage même de lui retirer son office si nécessaire. Mais il ne prendra pas le risque de faire une telle entorse à nos traditions s'il n'est pas certain de la volonté du roi Rodric de conclure un accord. Il doit arriver devant le Grand Conseil avec une paix toute prête. Sinon les risques seraient trop grands.

« On n'a commis de régicide qu'une seule fois dans toute l'histoire de l'empire, Très-Puissant. Le Grand Conseil a acclamé l'assassin et l'a nommé empereur. C'était le fils de l'homme qu'il venait de tuer. Son père avait tenté d'imposer des taxes aux temples et ce fut la dernière fois qu'un empereur s'impliqua dans le jeu du Conseil. Il nous arrive d'être durs, Très-Puissant, même avec nous-mêmes, mais jamais un empereur n'a tenté de faire ce que cherche à accomplir Ichindar et ce que d'autres, beaucoup d'autres, considéreront comme une abdication de l'honneur de l'empire, un acte inimaginable. Mais s'il peut offrir la paix au Conseil, il sera alors clair pour tous que les dieux ont donné leur bénédiction à ce projet et nul n'osera le contester.

— Vous risquez gros, seigneur des Shinzawai.

— J'aime ma nation et l'empire, Très-Puissant. Je mourrais volontiers au combat pour lui et j'ai souvent risqué ma vie quand j'étais plus jeune, lors des campagnes de Thuril. Je risquerais aussi ma vie, celle de mes enfants, l'honneur de ma famille et de mon clan pour remettre l'empire sur pied.

L'empereur est prêt à le faire lui aussi. Nous sommes des gens patients. Ce plan nous a demandé des années de préparatifs. Le Parti de la roue bleue est depuis longtemps l'allié secret du Parti de la paix. Nous avons retiré nos troupes à la troisième année de guerre pour embarrasser le seigneur de guerre et pour que Kasumi ait le temps de se préparer au voyage à venir. Nous avons passé plus d'un an à rencontrer les différents seigneurs du Parti de la roue bleue et du Parti de la paix pour nous assurer de la coopération de chaque membre lors du jeu du Conseil, avant que Laurie et vous ne veniez ici comme tuteurs.

« Nous sommes tsurani et la Lumière du Ciel ne permettrait pas que nous tentions une ouverture si nous n'avions pas un messenger parfaitement prêt. Nous avons fait de Kasumi ce messenger, en nous efforçant de lui donner le plus de chances possible d'arriver sans encombre devant votre roi. Il doit en être ainsi, car si jamais quelqu'un qui ne fait pas partie de nos factions entend parler de notre tentative et qu'elle échoue, de nombreuses têtes, y compris la mienne, tomberaient. C'est le prix à payer quand on perd au Jeu. Si vous emmenez Laurie, Kasumi n'a que peu de chances d'atteindre le roi de votre ancien monde et l'effort de paix sera reporté jusqu'à ce que nous puissions trouver un autre guide auquel nous puissions faire parfaitement confiance, ce qui prendra sans doute au moins deux ans. La situation a atteint un point critique. Le Parti de la roue bleue s'est de nouveau rangé du côté de l'Alliance pour la guerre, après des années de négociations avec le Parti de la guerre. Des milliers d'hommes seront envoyés au front pour que Kasumi puisse se glisser entre les lignes du royaume afin d'atteindre votre ancien pays. Ce sera bientôt le bon moment. Réfléchissez aux conséquences ne serait-ce que d'une seule année de guerre supplémentaire. En conquérant votre pays natal, le seigneur de guerre pourrait se protéger de toutes nos manœuvres.

Milamber pesa ce qu'on venait de lui dire, puis demanda à Kasumi :

— Quand ?

— Bientôt, Très-Puissant, répondit le Tsurani. C'est une question de semaines. Le seigneur de guerre a des espions

partout et a quelques indices concernant nos plans. Il se méfie du revirement soudain du Parti de la roue bleue au sein du Conseil, mais il ne peut pas refuser notre aide. Il faut qu'il obtienne une victoire capitale. Il prévoit de lancer une grande offensive au printemps contre les forces des ducs Borric et Brucal, l'armée principale. Elle est prévue juste avant la fête impériale, laquelle est orchestrée de manière à annoncer la victoire lors des jeux impériaux, pour sa gloire personnelle.

— C'est un peu comme un gambit final au shah, Très-Puissant, ajouta Kamatsu. Une victoire écrasante permettrait au seigneur de guerre de prendre le contrôle du Grand Conseil, mais nous en prenons le risque pour pouvoir jouer notre coup final. Le front sera plongé dans le chaos à cause des préparatifs de l'offensive. C'est là que Kasumi et Laurie auront les meilleures chances de s'éclipser. Si le roi Rodric accepte, la Lumière du Ciel pourra apparaître devant le Grand Conseil avec une déclaration de paix. Ainsi, tout ce sur quoi se fondent le pouvoir et l'influence du seigneur de guerre tombera en poussière. En terme de shah, nous exposons notre dernière pièce pour que notre empereur puisse mettre en échec un seigneur de guerre.

Milamber resta pensif un moment.

— Votre plan est des plus risqués, seigneur des Shinzawaï. Je respecterai ma parole et ne dirai rien. Laurie peut rester ici. (Il regarda l'intéressé.) Puissent les dieux de nos ancêtres te protéger et t'assurer le succès. Je prie pour que cette guerre puisse bientôt prendre fin. (Il se leva.) Si cela ne vous dérange pas, je vais me retirer. Je voudrais ramener ma femme et mon enfant chez moi, maintenant. Kasumi se leva et s'inclina.

— J'aimerais ajouter une chose, Très-Puissant. (Ce dernier lui fit signe de continuer.) Il y a des années, quand vous m'avez demandé que Katala devienne votre épouse et que je vous ai répondu que votre requête serait refusée, je vous avais dit qu'il y avait de bonnes raisons à cela. Nous prévoyions de vous faire rentrer chez vous, vous aussi. J'imagine que vous le comprenez aujourd'hui. Notre peuple est dur, Très-Puissant, mais il n'est pas cruel.

— Cela m'est apparu dès que vous m'avez révélé votre plan. (Milamber regarda Laurie.) Pour celui que je suis devenu, cette terre est maintenant son foyer, mais il reste en moi quelque chose qui n'a pas changé et pour cette raison je t'envie de rentrer. Je chérirai ton souvenir, mon vieil ami.

Sur ces mots, le magicien quitta la pièce. Hors du grand bâtiment, il trouva Katala qui l'attendait dans un jardin en regardant jouer leur fils. Elle s'avança vers lui et ils s'embrassèrent, savourant leur douce union. Au bout d'un long moment, il lui dit :

— Viens, mon amour, ramenons notre fils à la maison.

Chapitre 27

FUSION

L'Archer pleurait en silence.

Seul dans une clairière à la lisière de la forêt d'Elvandar, le maître chasseur de Crydee était penché sur les cadavres de trois elfes étendus sur le sol. Leurs bras et leurs jambes formaient des angles bizarres avec leur corps et leur beau visage était couvert de sang. Martin savait ce que la mort signifiait pour les elfes, qui n'avaient normalement qu'un ou deux enfants par famille en un siècle. Il connaissait bien le visage de l'un d'entre eux, Algavins, le compagnon d'enfance de Galain, qui avait moins de trente ans. Pour les elfes, il n'était encore qu'un enfant.

Martin entendit des bruits de pas derrière lui. Il sécha ses larmes et reprit son visage impassible.

— Il y en a un autre groupe sur la piste, maître chasseur, annonça Garret dans son dos. Les Tsurani ont traversé la forêt comme un vent mauvais.

Martin opina, puis se remit en route sans un mot. Garret le suivit en silence. Malgré sa jeunesse, il était le meilleur pisteur de l'Archer et ce fut du même pas léger que son maître qu'il s'avança sur le chemin d'Elvandar.

Au bout de plusieurs heures de voyage, ils franchirent le fleuve à l'ouest de l'enclave tsurani. Lorsqu'ils se retrouvèrent en sûreté dans les forêts elfiques, une voix les héla du haut des arbres.

— Bienvenue, Martin l'Archer.

Martin et Garret s'arrêtèrent et trois elfes apparurent dans les arbres, comme s'ils étaient sortis de l'air. Galain et ses deux compagnons s'approchèrent du maître chasseur et de Garret. Martin fit un léger signe de tête vers le fleuve et Galain acquiesça. Il ne leur en fallait pas plus pour se rendre compte

qu'ils savaient l'un et l'autre pour la mort d'Algavins et des deux autres elfes. Garret remarqua l'échange, bien qu'il ne fût pas très au fait des subtilités des coutumes elfiques.

— Tomas ? Calin ? demanda Martin.

— En réunion avec la reine. Tu nous apportes des nouvelles ?

— Des messages du prince Arutha. Vous allez au conseil ?

Galain répondit d'un demi sourire ironique, typiquement elfe.

— La garde du chemin nous incombe. Nous devons rester là quelque temps, mais nous vous rejoindrons dès que les nains auront passé le fleuve. Ils devraient arriver sous peu.

Martin ne manqua pas de noter ce renseignement, puis les salua et continua en direction d'Elvandar. En s'approchant de la clairière qui entourait la cité sylvestre, il se demanda pourquoi on avait exclu Galain et les plus jeunes elfes du conseil. C'étaient les plus fidèles compagnons de Tomas depuis que celui-ci s'était installé définitivement en Elvandar. Martin, quant à lui, n'y était pas revenu depuis le début du siège de Crydee, mais entre-temps il avait parlé avec certains rangers du Natal qui faisaient passer les messages entre le duc Borric, Elvandar et Crydee. En de nombreuses occasions, il avait passé des heures à discuter avec Léon le Long et Grimsworth du Natal. Ces gens-là restaient muets comme des carpes tant qu'ils n'étaient pas entre eux, mais ils s'ouvraient un peu plus en présence de l'Archer, car ils sentaient en la personne du maître chasseur de Crydee un esprit qui leur était frère. Martin était le seul homme qui ne soit pas un ranger à pouvoir entrer et sortir librement d'Elvandar. Les deux rangers du Natal avaient mentionné de grands changements à la cour de la reine Aglaranna et Martin sentait monter en lui une angoisse étrange.

— Maître chasseur, ne vont-ils pas envoyer quelqu'un récupérer les corps ? demanda Garret en approchant d'Elvandar à petites foulées.

Martin s'arrêta et s'appuya sur son arc.

— Ce n'est pas dans leurs coutumes, Garret. Ils laisseront la forêt s'occuper d'eux, car ils pensent que leur esprit est déjà parti pour les îles Bénies. (Il réfléchit un moment.) De tous mes

pisteurs, tu es peut-être le meilleur que j'aie jamais connu. (Le compliment fit rougir le jeune homme, mais l'Archer ajouta :) Ce n'est pas de la flatterie, c'est juste un fait. Je te le dis car il est probable que ce serait toi qui prendrais ma place si jamais un malheur m'arrivait.

L'expression de chien battu qu'arborait habituellement Garret se fit brusquement plus attentive.

— Si quelque chose m'arrache à cette vie, poursuit Martin, j'aimerais que quelqu'un continue à empêcher Elvandar et le monde des hommes de se séparer.

— Je crois que je comprends, acquiesça Garret.

— Il le faut, car ce serait une mauvaise chose pour les deux races qu'elles se détournent l'une de l'autre. (Il parlait à voix basse.) Tu devras faire de ton mieux pour apprendre leurs coutumes, mais il y a certaines choses qu'il faut absolument que tu saches, tout particulièrement en temps de guerre. Est-ce que tu te souviens qu'on dit que certains prêtres sont capables de ramener les morts à la vie, si ceux-ci sont partis depuis moins d'une heure ?

— J'ai entendu parler de cela, reconnut le pisteur, mais je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui dise l'avoir vu ou même qui dise avoir connu quelqu'un qui l'ait vu.

— C'est exact. Tully le dit et il n'est pas du genre à tromper les gens lorsqu'il est question de foi. (Martin fixa les yeux sur le sol.) Il existe une histoire à ce sujet qui raconte qu'un prêtre important — de quel ordre, je l'ignore — s'écarta des dieux et se laissa émouvoir par les tourments des hommes. Il quitta alors ses belles robes et ses bijoux d'or pour passer la simple tunique des moines itinérants et parcourut les terres sauvages à la recherche de l'humilité. Il finit, par hasard, par atteindre Elvandar, où il découvrit le corps d'un elfe qui venait de mourir d'un accident à peine quelques minutes avant son arrivée. Il s'apprêta à ramener l'elfe à la vie, car c'était un prêtre qui disposait de grands pouvoirs et il voulait les partager avec tous ceux qui étaient dans le besoin. Mais l'épouse de l'elfe l'arrêta. Lorsqu'il lui en demanda la raison, elle lui répondit : « Ce n'est pas ainsi que vont les choses chez nous. Il se trouve maintenant en un lieu bien meilleur et si vous le rappeliez, il ne reviendrait

que contraint et forcé, à notre grande tristesse. C'est pourquoi nous ne prononcerons plus jamais son nom, de peur qu'il n'entende la tristesse dans nos voix et qu'il ne revienne nous réconforter au prix de son propre repos. »

« D'après ce que j'en sais, aucun elfe n'a jamais été rappelé à la vie, car on m'a dit que les elfes ne pouvaient pas être ressuscités par les pouvoirs des hommes. Certains prétendent que les elfes n'ont pas vraiment d'âme et que c'est pour cela qu'ils ne reviennent pas. Je pense que les deux interprétations sont fausses et qu'ils savent simplement mieux que nous quelle est leur place dans le monde.

Garret resta silencieux un moment, le temps de digérer l'information.

— C'est une étrange histoire, maître chasseur. Qu'est-ce qui vous y a fait penser ?

— La mort de ces elfes et ta question. C'est pour te montrer combien ils diffèrent de nous et te faire comprendre que tu dois apprendre leurs coutumes. Tu vas passer un certain temps chez eux.

— Cette histoire d'elfe mort est donc vraie ?

— Oui. L'elfe qui venait de mourir, c'était l'ancien roi des elfes, l'époux de la reine Aglaranna. Je n'étais qu'un enfant alors, il y a trente ans de cela, mais je m'en souviens encore. J'étais avec les chasseurs quand l'accident est arrivé et j'ai vu le prêtre.

Garret ne dit rien ; Martin reprit son arme et repartit.

Ils arrivèrent peu de temps après à la lisière d'Elvandar. L'Archer s'arrêta et Garret resta là, fasciné par les grands arbres. Le soleil de cette fin d'après-midi projetait de longues ombres sur la forêt, mais les hautes branches des grands arbres brillaient déjà de leurs propres lumières féeriques.

Martin prit Garret par le coude et guida doucement le pisteur impressionné jusqu'à la cour de la reine. Il arriva devant le cercle du conseil et entra en saluant la souveraine.

Aglaranna sourit à son arrivée.

— Bienvenue, Martin l'Archer. Cela faisait longtemps que tu n'étais pas venu. Martin présenta Garret, qui s'inclina

gauchement devant la reine. Puis une autre silhouette qui était restée cachée dans l'ombre entra dans le cercle.

Martin avait grandi en compagnie d'enfants elfes et était tout à fait capable de cacher ses émotions quand il le fallait, mais Tomas l'impressionna tellement qu'il faillit laisser échapper une exclamation de surprise. Ravalant un commentaire, il se força à ne pas le regarder et entendit Garret retenir sa respiration sous le coup de l'étonnement. Ils avaient tous deux entendu parler des changements qu'avait subis Tomas, mais ils n'étaient pas préparés à la vision de ce géant qui se tenait devant eux et les dévisageait de ses yeux étranges. Il ne restait plus grand-chose du jeune garçon joyeux et souriant de jadis qui poursuivait Martin dans les bois en lui demandant de lui raconter des histoires sur les elfes ou qui jouait à la balle au panier avec Garret. Froidement, Tomas s'avança et demanda :

— Quelles nouvelles de Crydee ? Martin s'appuya sur son arc.

— Le prince Arutha vous salue, répondit-il en s'adressant à la reine, et il vous envoie toute son affection et ses vœux de bonne santé. (Il se tourna vers Tomas, qui avait visiblement usurpé un poste de commandement dans le conseil de la reine et ajouta :) Arutha vous fait savoir ceci : Guy le Noir, duc du Bas-Tyra, règne maintenant sur Krondor. On ne peut donc espérer de renforts pour la Côte sauvage. Le prince a aussi de bonnes raisons de croire que les étrangers prévoient de lancer bientôt une grande offensive, mais il ne saurait dire pour l'instant si cette attaque est dirigée contre Crydee, contre Elvandar ou contre l'armée ducale. Toutefois, aucun renfort ne transite par les mines des nains vers les enclaves du sud, bien que l'activité minière y soit très importante. Mes pisteurs ont vu quelques signes de déplacements vers le nord, mais rien de très important. Arutha pense qu'il est plus probable que l'offensive se porte contre l'armée de son père et de Brucal. Je viens vous avertir aussi que l'écuyer d'Arutha a été tué, ajouta-t-il.

L'Archer respecta la coutume elfe de ne pas nommer les morts. Les yeux de Tomas trahirent une lueur d'émotion à la nouvelle de la mort de Roland. Mais il se contenta de dire :

— À la guerre, les hommes meurent.

Calin réalisa qu'il devait y avoir une affaire personnelle entre l'Archer et Tomas au sujet de Roland. Personne à la cour ne connaissait vraiment l'écuyer, bien que Calin gardât encore quelques souvenirs du dîner qu'ils avaient pris ensemble à Crydee il y avait si longtemps. Martin était troublé par la réaction de Tomas à l'annonce de la mort de son ami d'enfance.

— Ces nouvelles sont logiques, reprit le prince elfe en revenant au sujet de la guerre. Si l'armée du royaume de l'Ouest est vaincue, les étrangers pourront se reporter entièrement contre les autres fronts et envahir rapidement les Cités libres et Crydee. Dans un an, deux tout au plus, leur drapeau flottera sur toute l'ancienne Bosania keshiane. Alors ils pourront facilement marcher sur Yabon. Avec le temps, ils pourraient marcher jusqu'aux portes de Krondor.

Tomas, les yeux plissés, fit face à Calin, comme pour prendre la parole. Puis il y eut un échange de regards entre la reine et Tomas et ce dernier reprit sa place dans le cercle du conseil.

— Si les étrangers ne campent pas à l'ouest des montagnes, poursuivit Calin, les nains devraient nous rejoindre bientôt. Nous avons fait quelques sorties de l'autre côté du fleuve au travers des lignes ennemies, mais rien ne nous laisse penser qu'une attaque se prépare contre nos lignes. Je pense qu'Arutha a vu juste ; si les ducs font appel à nous, nous devons essayer de les aider.

Tomas se retourna contre le prince elfe.

— Et laisser Elvandar sans protection ! s'exclama-t-il d'un ton outragé. (Martin fut étonné par la violence à peine contenue de Tomas.) Sans dépouiller la forêt elfique de ses défenseurs, nous ne pourrions jamais rassembler assez d'hommes pour peser vraiment dans une telle bataille.

Le visage de Calin resta impassible, mais ses yeux brillaient d'une colère aussi terrible que celle de Tomas. Cependant, ses mots restèrent calmes :

— Je suis le chef de guerre d'Elvandar. Je ne laisserai pas nos forêts sans protection. Mais si les étrangers montent une offensive de grande envergure contre les ducs, ils ne laisseront pas assez de soldats le long du fleuve pour menacer nos forêts.

Ils ne nous ont plus attaqués depuis que nous les avons battus avec l'aide du sorcier et que leurs Robes Noires se sont fait tuer. Mais s'ils s'attaquent à messires Borric et Brucal et que l'issue de la bataille est incertaine, nos forces pourraient faire pencher la balance, tout particulièrement si nous frappons leur flanc le plus faible.

Tomas garda le contrôle de lui-même, restant immobile un moment.

— Les nains suivent Dolgan et Dolgan me suit, rappela-t-il d'un ton glacé. Ils ne viendront pas tant que je ne leur en donnerai pas l'ordre.

Sans un mot de plus, il quitta le cercle du conseil.

Martin regarda Tomas partir. Il avait la chair de poule, ressentant pour la première fois le pouvoir que recelait cet étrange métissage entre un homme et cette autre chose qui s'était animée chez le garçon de Crydee. Il n'avait fait qu'entrapercevoir ce qu'il y avait en Tomas, mais cela lui suffisait. Le jeune homme était devenu un être à craindre.

Martin vit une expression fugitive passer sur le visage d'Aglaranna, qui se leva.

— Il vaut mieux que j'aille parler avec Tomas. Il est très fatigué depuis quelque temps.

Après son départ, Martin comprit qu'il venait d'assister à un conflit entre le fils de la reine des elfes et l'amant de cette dernière. Il comprit également que ce conflit la minait intérieurement. Aglaranna semblait piégée par un destin inéluctable.

— Tu es venu au bon moment, Martin, reprit Calin quand sa mère fut partie. Ta sagesse nous sera précieuse.

Martin acquiesça et envoya Garret chercher quelque chose à manger. Puis il regarda le prince des elfes et les autres membres du conseil. Tathar se tenait à sa place habituelle, à la droite du trône royal. L'Archer connaissait les autres personnes présentes, tous de vieux conseillers en qui la reine avait entièrement confiance. Beaucoup d'entre eux étaient de vieux tisseurs de sort.

Martin s'assit, attendant patiemment que Calin prenne la parole, mais le prince des elfes garda le silence pendant un

moment. L'Archer l'observa attentivement, car il le connaissait bien et sentait son inquiétude. Enfant, il avait considéré le prince elfe comme l'incarnation même de toutes les vertus elfiques et bien qu'il n'éprouve plus pour Calin la même admiration puérile, il avait toujours un grand respect pour lui.

— Martin, de nous tous tu es le seul qui ait connu Tomas avant qu'il change, finit par dire le prince. Que peux-tu nous dire de la transformation qu'il a subie ?

L'Archer réfléchit avec soin avant de formuler sa réponse :

— Je n'ai fait qu'entrevoir ces changements au fil des ans. Ils sont importants, c'est évident. Mais je n'ai pas la moindre idée de ce qu'ils présagent. C'était plutôt un bon garçon, qui nous jouait rarement des sales tours, même s'il aurait été assez malin pour ça. Il était sensible et ne cachait pas ses sentiments. Il avait bon caractère, même s'il lui arrivait de perdre le contrôle de lui-même quand on menaçait ou qu'on frappait un de ses amis. En gros, c'était un enfant comme les autres, un rêveur.

— Et maintenant ?

Martin était troublé et ne chercha pas à le cacher.

— Ce qu'il est devenu, je ne peux pas le comprendre.

— Vos paroles nous paraissent claires, Martin, et justes, car pour nous aussi il est devenu incompréhensible, avoua Tathar.

— De tous les hommes, tu es celui qui connaît le mieux notre histoire, reprit Calin d'une voix douce. Tu connais notre haine des temps que nous avons passés sous la coupe des Valherus. Tu sais que nous refusons la Voie des Ténèbres sur laquelle ils s'étaient engagés. Nous craignons le retour de ce pouvoir autant que nous craignons l'invasion de ces étrangers et de leurs Robes Noires. Tu as vu Tomas. Tu imagines combien tout cela nous force à réfléchir.

— En effet, acquiesça Martin.

— Bien des jeunes elfes le suivent aveuglément, expliqua Tathar. Ils manquent de maturité et de sagesse pour résister à l'influence subtile de la magie valheru qui est en lui. Et bien que les nains ne le suivent pas aussi aveuglément, ils le font quand même, car ils n'ont pas hérité des mêmes craintes que nous et ont une grande foi en son commandement. C'est grâce à lui

qu'ils survivent depuis maintenant huit ans et il en a sauvé beaucoup d'une mort certaine.

« Mais bien que Tomas soit pour nous une bénédiction dans ce combat contre les envahisseurs, nous allons peut-être avoir à considérer une question qui prime : est-ce que cet homme qui est aussi à moitié valheru va essayer de devenir notre maître ? (Tathar fronça les sourcils.) Si c'est le cas, il devra être détruit.

Martin sentit son sang se glacer. Parmi tous les garçons qu'il avait connus à Crydee, il avait porté une affection toute particulière à seulement trois d'entre eux : Garret, Tomas et Pug. En silence, il avait fait le deuil de Pug quand celui-ci avait été capturé par les Tsurani, même s'il s'était souvent demandé si le jeune garçon avait été tué ou emmené en captivité. À présent, il lui fallait faire le deuil de Tomas, car quoi qu'il puisse arriver désormais, le garçon ne serait plus jamais le même.

— Il n'y a rien à faire ? demanda l'Archer à l'elfe.

Calin fit signe à Tathar de répondre à la question. Le vieux tisseur de sort consulta le cercle du regard, cherchant l'approbation des autres tisseurs. Puis il se tourna de nouveau vers Martin.

— Nous faisons ce que nous pouvons pour que tout ceci se termine bien. Mais si le Valheru apparaissait dans toute sa puissance, nous ne pourrions y résister et c'est ce qui nous inquiète. Nous n'avons aucune haine envers Tomas. Mais on a beau prendre en pitié un loup atteint de la rage, il faut l'abattre malgré tout.

Martin regarda sombrement les lumières d'Elvandar qui brillaient plus fort à mesure que les ténèbres s'épaississaient. Dans son souvenir, cette vue lui avait toujours été d'un grand réconfort. Mais aujourd'hui il ne ressentait que froideur et amertume.

— Quand prendrez-vous votre décision ?

— Vous connaissez nos coutumes, répondit Tathar. Nous nous déciderons quand il le faudra.

Martin se redressa lentement.

— Alors voici le conseil que je vous donne : tant que vous ne l'aurez pas clairement vu prendre la Voie des Ténèbres, ne

laissez pas vos anciennes peurs vous aveugler. On m'a longuement appris que les elfes qui règnent maintenant sur Elvandar sont plus courageux et plus indépendants que ceux que les Valherus ont libérés il y a si longtemps. Retenez votre main jusqu'au dernier instant. Quelque chose de bon pourrait encore advenir de tout cela ou en tout cas, quelque chose qui ne soit pas entièrement mauvais.

— Vous nous avez bien conseillés et nous vous avons écouté, approuva Tathar.

Martin sembla accablé.

— Je ferai ce que je pourrai. Avant, je disposais d'une certaine influence sur Tomas, peut-être pourrais-je réessayer. Je vais aller méditer là-dessus, puis j'irai le voir pour lui parler.

Les elfes réunis à la cour le laissèrent partir en silence. Ils savaient que l'Archer avait le cœur aussi troublé qu'eux.

Ses élancements allaient en empirant. Ce n'était pas vraiment une douleur, plutôt une gêne agaçante qui se faisait de plus en plus persistante. Tomas, déchiré par sa lutte intérieure, était allé s'asseoir dans une clairière fraîche près d'un bassin d'eau calme. Depuis qu'il vivait en Elvandar, ses rêves n'étaient plus que de vagues images brumeuses, accompagnées de phrases et de noms dont il ne se souvenait qu'à moitié. Ils étaient moins troublants, moins inquiétants et moins présents au quotidien, mais la pression dans sa tête, cette espèce de douleur sourde, se faisait toujours plus forte. Au combat, il se perdait dans une rage écarlate et ne sentait plus la douleur, mais quand la folie guerrière s'apaisait, tout particulièrement quand il mettait du temps à rentrer en Elvandar, les élancements reprenaient.

Il entendit des pas légers derrière lui.

— Je veux être seul, dit-il sans se retourner.

— Toujours cette douleur, Tomas ? s'enquit Aglaranna.

Un faible émoi issu d'une étrange sensation monta brièvement en lui ; il pencha la tête comme pour écouter quelque chose. Puis il répondit d'un ton cassant :

— Oui. Je vais bientôt retourner à nos appartements. Va-t'en maintenant et prépare-toi, je te rejoindrai plus tard.

Aglaranna recula, son noble visage empreint de douleur à cause de la dureté de cette réponse. Elle se détourna rapidement et partit.

Elle courut dans les bois, l'estomac noué par l'émotion. Depuis qu'elle avait cédé aux désirs de Tomas et aux siens, elle avait perdu toute autorité sur lui et elle en ressentait de la honte. C'était une union sans joie, loin du bonheur retrouvé qu'elle avait espéré. Mais une force irrésistible sapait sa volonté ; le besoin d'être avec lui, de lui appartenir, la laissait complètement sans défense face à Tomas qui était dynamique, puissant et parfois cruel. Elle se corrigea. Il n'était pas cruel mais il s'était tellement éloigné de tout et de tous qu'il ne pouvait y avoir de comparaison possible. Il n'était pas indifférent à ses envies, il ne se rendait tout simplement pas compte qu'elle en avait. En s'approchant d'Elvandar, les larmes qui lui caressaient les joues scintillèrent aux douces lumières féeriques de la cité.

Tomas ne fut qu'en partie conscient de son départ. À travers la douleur sourde qui battait à ses tempes, il entendit une faible voix qui l'appelait. Il se concentra pour écouter, reconnaissant son timbre, sa couleur. Il savait qui l'appelait...

— Tomas ?

— *Oui.*

Ashen-Shugar regardait la plaine désolée, les terres sèches et craquelées dépourvues de la moindre humidité, à l'exception des nappes alcalines bouillonnantes qui répandaient dans l'air des odeurs pestilentielles.

— Cela fait un moment que nous ne nous sommes pas parlé, déclara-t-il tout haut à son compagnon invisible.

— *Tathar et les autres cherchent à nous séparer. Tu es souvent oublié.*

Les vents fétides du nord soufflaient, froids mais écoeurants. Partout régnait une odeur de décomposition. Dans le sillage de la monstrueuse folie qui s'était emparée de l'univers, on ne ressentait plus que les faibles élans d'une vie qui tentait d'éclore à nouveau.

— Peu importe. Nous sommes à nouveau réunis.

— *Quel est cet endroit ?*

— C'est la désolation des guerres du Chaos. Le monument de Draken-Korin, une toundra sans vie qui recouvre ce qui jadis était une grande plaine herbue. Il n'y a que peu d'êtres vivants par ici. La plupart des créatures ont fui vers le sud, vers des climats plus hospitaliers.

— *Qui es-tu ?*

Ashen-Shugar éclata de rire.

— Je suis ce que tu es en train de devenir. Nous ne faisons qu'un. C'est ce que tu m'as si souvent dit.

— *J'avais oublié.*

Ashen-Shugar lança un appel et Shuruga fila vers lui au-dessus de la plaine grisâtre, se découpant sur le ciel couvert de nuages noirs et grondants. Le puissant dragon se posa, et son maître grimpa sur son dos.

— Viens, allons voir ce qu'a préparé le destin, déclara le Valheru en jetant un regard à la tache de cendres sur le sol, seul rappel de l'existence de Draken-Korin.

Shuruga s'élança dans les cieux et vola au-dessus de la désolation. Ashen-Shugar chevauchait en silence son énorme dragon, s'enivrant du vent qui soufflait sur son visage. Ils volèrent et le temps passa tandis qu'ils assistaient à la mort d'une ère et à la naissance d'une autre. Ils s'élevèrent très haut dans le ciel bleu, se libérant de l'horreur des guerres du Chaos.

— *Cela mériterait bien des larmes.*

— Je ne pense pas. Il y a en cela une leçon, bien que je n'arrive pas à la comprendre. Mais je sens que tu y arrives, toi.

Ashen-Shugar ferma les yeux en sentant les élancements revenir.

— *Oui, je me souviens.*

— Tomas ?

Ses yeux s'ouvrirent immédiatement. Galain se trouvait à quelques mètres de lui, au bord de la clairière.

— Dois-je revenir plus tard ?

Tomas sortit péniblement de ses rêves et se remit lentement debout.

— Non, qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix rauque et fatiguée.

— Les nains de Dolgan sont arrivés à la lisière extérieure de la forêt et t'attendent près du ruisseau aux lacets. Ils ont attaqué une enclave étrangère en passant le fleuve. (Le jeune elfe eut un sourire joyeux.) Ils ont enfin capturé des prisonniers.

Une étonnante expression passa sur le visage de Tomas, un mélange de joie et de rage. Galain éprouva un étrange sentiment devant la réaction du guerrier vêtu de blanc et d'or.

— Va au camp des nains. Je t'y rejoindrai bientôt, promit Tomas d'un ton distrait, comme s'il venait d'entendre un appel au loin.

Galain se retira et Tomas écouta. Une voix lointaine s'éleva.

— Me serais-je trompé ?

La grande salle résonna de ces mots. Elle était vide maintenant, tous les serviteurs s'étant esquivés. Ashen-Shugar ruminait sombrement sur son trône.

— Me serais-je trompé ? répéta-t-il en s'adressant aux ombres.

— *Maintenant, tu sais ce qu'est le doute*, répondit la voix omniprésente.

— Ce calme étrange en moi, qu'est-ce ?

— *C'est la mort qui approche.*

Ashen-Shugar ferma les yeux.

— C'est ce que je me disais. Peu d'entre nous ont survécu aux batailles. Je suis le dernier. Mais j'aimerais voler une fois encore en compagnie de Shuruga.

— Il n'est plus. Mort, il y a des siècles.

— Mais j'ai volé avec lui ce matin même.

— C'était un rêve. Comme tout ceci.

— Je suis donc fou, aussi ?

— *Tu n'es qu'un souvenir. Tout ceci n'est qu'un souvenir.*

— Alors, je vais faire ce que j'avais prévu. J'accepte l'inéluctable. Un autre viendra prendre ma place.

— *C'est déjà arrivé, car je suis celui qui est venu et j'ai brandi ton épée et passé ton manteau. Ta cause est maintenant la mienne. Je lutte contre ceux qui veulent piller ce monde.*

— Alors je meurs heureux.

Ouvrant les yeux, il regarda une dernière fois son hall recouvert par la poussière des siècles passés. En les fermant à jamais, le seigneur du Nid d'Aigle lança son dernier sortilège. Ses pouvoirs, déclinants mais toujours sans pareils à l'exception de ceux des nouveaux dieux, s'écoulèrent de son corps fatigué, s'insinuant dans son armure. Des serpentins de fumée s'élevèrent de l'endroit où s'était trouvé son corps et il ne resta plus bientôt que l'armure d'or, le tabard blanc, le bouclier et l'épée blanc et or.

— *Je suis Ashen-Shugar, je suis Tomas.*

Les yeux de Tomas s'ouvrirent ; un moment il fut dérouté de se retrouver dans la clairière. Une passion étrange monta en lui comme il sentait une force nouvelle se diffuser dans tout son être. Dans son esprit, une voix claironna :

— *Je suis Ashen-Shugar, le Valheru. Je détruirai tous ceux qui cherchent à piller mon monde.*

Mû par une terrible résolution, il sortit de la clairière et se dirigea vers l'endroit où les nains avaient conduit ses ennemis.

— C'est bon de te revoir, mon ami l'Archer, dit Dolgan en tirant sur sa pipe. Ils ne s'étaient pas vus depuis ce jour où ils s'étaient rencontrés par hasard, plusieurs années auparavant, tandis que les nains allaient vers Elvandar en passant par la forêt à l'est de Crydee.

Martin, Calin et quelques elfes étaient venus voir les prisonniers des nains, que l'on avait rassemblés dans un coin de la clairière. Il étaient encore attachés et jetaient à leurs ravisseurs des regards furieux.

— Tomas arrive bientôt, annonça Galain en entrant dans la clairière.

— Comment se fait-il, Dolgan, qu'après tout ce temps tu aies réussi à capturer des prisonniers ? demanda Martin. Toute une enclave, en plus.

Derrière les huit guerriers ligotés se trouvait un groupe d'esclaves tsurani terrifiés, les mains libres, blottis les uns contre les autres, incertains du sort qu'on leur réserverait. Dolgan fit un geste vague de la main.

— Habituellement, nous devons courir pour traverser le fleuve et les prisonniers ont tendance à ralentir les choses dans ces cas-là, parce qu'ils sont inconscients ou parce qu'ils ne veulent pas coopérer. Cette fois-ci, on n'a pas vraiment eu le choix, il fallait traverser le fleuve Crydee. Les années précédentes, nous attendions la nuit pour nous glisser à travers les lignes mais cette année ils sont aussi nombreux que des épines dans un roncier, tout le long du fleuve.

« On a trouvé ceux-là dans un coin relativement isolé, et ils n'étaient que huit pour garder les esclaves. Ils réparaient un rempart de terre, qui avait dû être attaqué par des elfes un peu avant. On les a cernés en douceur et puis quelques-uns de nos gamins ont grimpé aux arbres — bien qu'ils n'aiment pas trop ça. On s'est laissés tomber sur les trois gardes à l'extérieur et on les a réduits au silence avant qu'ils puissent crier. Les cinq autres dormaient, les feignasses. On s'est glissés dans le camp et après quelques coups de marteau bien placés, on les a attachés. Les autres, ajouta-t-il en indiquant les esclaves, étaient trop timides pour oser dire quoi que ce soit. Quand on a été sûrs qu'on n'avait pas alerté les enclaves d'à côté, on s'est dit qu'on pourrait les embarquer avec nous. C'aurait été bête de les laisser derrière. Je me suis dit qu'on pourrait apprendre quelque chose d'utile.

Le chef nain tentait de rester impassible, mais l'exploit que venait d'accomplir sa compagnie le rendait visiblement très fier.

Martin sourit d'un air approbateur avant de s'adresser à Calin :

— J'espère qu'ils pourront nous apprendre ce qu'ils nous préparent, s'ils vont effectivement lancer cette offensive et contre qui. J'ai appris quelques mots dans leur langue, mais pas assez pour bien les comprendre. Seuls le père Tully et Charles, mon pisteur tsurani, pourraient leur parler facilement. Nous devrions peut-être essayer de les amener à Crydee ?

— Nous avons les moyens d'apprendre leur langue, moyennant un peu de temps, répondit Calin. Je doute qu'ils soient très coopératifs si on les déplace. Ils vont probablement tenter de prévenir les leurs à la première occasion.

Martin lui concéda la chose. Un bruit soudain le fit se retourner.

Tomas entraît à grands pas dans la clairière. Dolgan s'apprêta à le saluer, mais quelque chose dans les manières et dans l'expression du jeune guerrier le fit taire. La folie brillait dans les yeux de Tomas, une folie que le nain avait déjà entraperçue fugitivement, mais qui maintenant étincelait au grand jour.

Tomas regarda les prisonniers attachés, puis tira lentement son épée et la pointa vers eux. Les mots qu'il prononça furent incompréhensibles pour Martin et pour les nains, mais firent trembler les elfes. Plusieurs elfes parmi les plus âgés tombèrent à genoux d'un air suppliant et les plus jeunes reculèrent instinctivement, apeurés. Seul Calin ne bougea pas, mais il semblait ébranlé. Lentement, le prince elfe se tourna vers Martin, le visage livide.

— Le Valheru est finalement parmi nous, annonça-t-il sur un ton terrifié. Ignorant tout le monde dans la clairière, Tomas s'avança vers le premier prisonnier tsurani. Le soldat attaché leva les yeux, à la fois effrayé et plein de défi. Soudain, l'épée d'or s'éleva dans les airs et retomba, tranchant la tête de l'homme. Du sang jaillit sur le tabard blanc et glissa sur le tissu sans y laisser de traces. Un gémissement de terreur monta des esclaves recroquevillés et les yeux des autres soldats s'écarquillèrent de terreur. Lentement, Tomas se tourna face au prisonnier suivant ; de nouveau son épée prit une vie.

Martin sortit de sa paralysie, se forçant à détourner les yeux de cette boucherie. Il ressentait une peur terrible, mais ce n'était rien en comparaison de ce que semblaient subir les elfes, visiblement écrasés par la présence de Tomas. Le visage de Calin reflétait la lutte qu'il menait en lui-même pour surmonter l'instinct qui le poussait à obéir aux paroles de l'ancienne langue des Valherus, les maîtres incontestés de leurs aïeux. Les elfes les plus jeunes, moins avancés dans la voie de l'ancienne sagesse, ne comprenaient simplement pas ce qui les poussait irrésistiblement à obéir à cet homme en blanc et or. La langue des Valherus était encore la langue du pouvoir.

Tomas se détourna de son massacre et Martin éprouva un choc quand son regard se posa sur lui. L'enfant de Crydee avait complètement disparu. Désormais, une présence étrangère imprégnait cet être. Tomas arma son bras et Martin se tendit pour esquiver le coup. Tout humain représentait une victime potentielle et même les nains reculaient face à la menace terrifiante qu'était Tomas. Ce fut alors qu'une lueur de reconnaissance passa dans les yeux de Tomas qui s'écria d'une voix lointaine :

— Martin, pour l'amour que je te portais, va-t'en ou il en sera fini de ta vie. Rassemblant tout son courage pour lutter contre une peur telle qu'il n'en avait jamais ressentie, l'Archer hurla :

— Je ne vais pas rester là à te regarder massacrer des gens sans défense !

À nouveau, une voix lointaine lui répondit, imprégnée d'une antique majesté et d'une grandeur retrouvée :

— Ils sont venus dans mon monde, Martin. Nul ne saurait me prendre mon domaine, ces terres sont à moi seul ! Voudrais-tu les envahir aussi, Martin ?

Tomas fit volte-face à une vitesse surhumaine et deux Tsurani moururent.

L'Archer chargea, traversant d'un bond l'espace qui les séparait, et poussa Tomas hors de portée des prisonniers. Ils s'écroulèrent tous deux à terre et Martin attrapa le poignet qui tenait l'épée d'or.

Il était assez fort pour porter un daim fraîchement tué sur des kilomètres, mais il ne faisait pas le poids face à Tomas. Avec autant de facilité que s'il attrapait un enfant importun, Tomas écarta Martin et se releva avec aisance. L'Archer sauta de nouveau sur lui, mais cette fois Tomas était prêt et l'attrapa simplement par sa tunique.

— Nul ne saurait se mettre en travers de mon chemin, déclara-t-il avant de jeter Martin à l'autre bout de la clairière comme un simple fétu de paille.

Le malheureux vola en agitant les bras pour essayer de contrôler sa chute. Il tomba rudement et tous, autour de lui,

entendirent ses poumons se vider de tout l'air qu'ils contenaient.

Dolgan courut vers lui, car les elfes restaient envoûtés par la scène. Le chef nain prit une gourde à son côté, versa de l'eau sur le visage de Martin et le secoua pour le ranimer. A son réveil, l'humain entendit les cris étranglés des esclaves tsurani terrifiés qui regardaient les soldats se faire massacrer.

L'Archer avait du mal à retrouver la vue et le décor ne cessait de bouger devant ses yeux. Quand il put enfin voir, il laissa échapper un sifflement d'horreur.

Tomas venait d'abattre le dernier soldat tsurani et commençait à s'avancer vers les esclaves recroquevillés. Ils semblaient incapables de bouger, regardant avec de grands yeux effarés l'être qui s'approchait pour les détruire, semblables, aux yeux de Martin, à une bande de cerfs surpris par une brusque lumière dans la nuit.

Un cri rauque sortit des lèvres de l'Archer quand Tomas tua le premier esclave tsurani, un pauvre homme effondré. Chancelant, Martin essaya de se relever avec l'aide de Dolgan.

Tomas leva son épée et un autre homme mourut. À nouveau, l'épée d'or s'éleva tandis que son porteur regardait le visage de sa victime. Les yeux écarquillés par la peur, un jeune garçon d'à peine douze ans attendait le coup qui devait l'abattre.

Soudain le temps se dilata pour Tomas, qui se figea dans son mouvement. Il observa la tignasse noire et les grands yeux bruns du garçon. L'enfant s'était tapi dans l'attente de la mort qui le dominait, faisant non de la tête, ses lèvres formant et reformant sans cesse la même phrase.

Dans la pénombre de la clairière, Tomas voyait un vieux fantôme, le spectre d'un ami oublié depuis longtemps. Un souvenir de son enfance, un lien qu'il avait oublié se refit en lui. Les images se brouillèrent, confondant passé et présent.

— Pug ?

Une terrible douleur explosa dans sa tête et une autre volonté tenta de s'imposer à lui.

— *Pug !* criait-elle.

— *Tue-le !* entendit-il en réponse. En lui, deux volontés s'affrontèrent.

— *Non !* hurla l'autre.

Pour tous les gens présents, Tomas était figé, tremblant, déchiré par un conflit intérieur, l'épée encore levée, attendant de frapper.

— *Ce sont nos ennemis ! Tue-les.*

— *C'est un enfant, juste un enfant !*

— *C'est l'ennemi !*

— *Un enfant !*

Le visage de Tomas se tordait de douleur. Il avait les yeux exorbités, les dents serrées, les muscles contractés et la peau tirée à craquer. La sueur commença à couler sous son heaume, inondant ses sourcils et ses joues.

Martin tituba. Il se déplaçait lentement, ressentant chacun de ses gestes comme une torture à cause des coups qu'il avait reçus.

La main de Tomas s'abaissa lentement, centimètre par centimètre, tremblant sous le conflit qui l'agitait. L'enfant était paralysé, incapable de bouger, suivant des yeux le mouvement de la lame.

— *Je suis Ashen-Shugar ! Je suis Valheru !* hurlait une voix furieuse, un torrent de rage, de folie guerrière et d'envie de sang.

Seul contre cet océan de rage se tenait un roc, une voix calme et faible qui, simplement, disait :

— *Je suis Tomas.*

Encore et encore la mer de haine venait s'écraser sur le roc de calme, l'engloutissait, puis repartait et revenait encore. Mais chaque fois la vague diminuait et le roc se dégageait, s'élevant au-dessus des flots en furie. Quelque chose éclata et le grondement des âges perdus et passés résonna dans la tête de Tomas. Il vacilla, puis plongea dans un paysage étrange, nageant vers la lueur qui devait l'amener à la liberté. Constamment noyé sous les vagues, il luttait pour garder la tête hors de cette mer noire et étouffante. Un vent mauvais hurlait au-dessus de lui, comme un chant de malheur. Il sortit la tête et vit de nouveau un point brillant. Puis la mer l'engloutit, l'écartant de son but, mais moins fort cette fois. Il repartit vers

la lumière. C'est alors qu'un ultime assaut, terrifiant, déferla d'un coup contre lui.

Je suis Ashen-Shugar !

Une volonté se brisa, comme une branche morte qui casse sous le poids de la neige fraîche, comme le bruit des glaces hivernales qui se craquellent sous la caresse du printemps, comme si le dernier assaut avait demandé trop d'efforts.

La mer de ténèbres s'apaisa. De nouveau, il se retrouva sur la terre ferme, un rocher unique.

— *Je suis Tomas.*

Au loin, la lumière commença à grandir devant lui, se précipita sur lui et l'enveloppa.

— *Je suis Tomas.*

— Tomas !

Il cilla et se retrouva dans la clairière. Devant lui se trouvait l'enfant qui attendait la mort. Il tourna la tête et vit Martin, l'arc tendu, la main contre la joue, une longue flèche pointée sur lui.

— Baisse ton épée, ordonna le maître chasseur de Crydee, ou par les dieux, je t'abats sur place.

Le regard de Tomas fit le tour de la clairière et il vit les nains et les elfes les plus âgés qui avaient les armes à la main. Calin, encore tremblant, avait tiré l'épée et avançait lentement sur lui.

L'Archer regardait Tomas droit dans les yeux, sans crainte, mais plein de respect pour sa force et sa rapidité terrifiantes. Il attendit et vit que la lueur de folie brillait encore dans les yeux de Tomas. Puis, comme si un voile venait de se lever, ceux-ci s'éclaircirent. Brusquement, l'épée d'or tomba de sa main et les yeux pâles, presque décolorés, s'emplirent de larmes. Tomas tomba à genoux et un gémissement d'angoisse s'échappa de ses lèvres :

— Oh, Martin, qu'est-ce que je suis devenu ?

L'Archer abaissa son arc, regardant Tomas serrer les bras autour de son corps. Tathar et les autres tisseurs de sort accoururent dans la clairière. Ils s'approchèrent de Tomas puis inspectèrent les autres hommes présents. Les sanglots angoissés de Tomas étaient si terribles, si pleins de tristesse et de remords que beaucoup d'elfes se surprirent à pleurer aussi.

Tathar se tourna vers Martin l'Archer.

— Nous avons senti nos sortilèges céder et nous sommes venus le plus vite possible. Nous craignons que le Valheru ne soit arrivé, avec justesse, visiblement.

— Et maintenant ? s'enquit Martin.

— Le contrecoup. Il ne fait aucun doute que le Valheru s'est fait repousser par le jeune homme, mais celui-ci doit maintenant supporter le poids des siècles de massacres et de toute la joie qu'il a ressentie à prendre la vie de ses ennemis. Il porte à nouveau le même fardeau que les mortels et nous allons voir s'il est capable de les supporter. Cette douleur pourrait sonner sa fin.

Martin laissa le vieil elfe et alla voir Tomas. Dans la pénombre, il fut le premier à se rendre compte du changement qu'il avait subi. L'aspect étrange de ses traits, les yeux brillants et le front hautain avaient disparu. Il était redevenu Tomas, un humain, bien qu'il gardât des traces de son expérience car ses oreilles elfiques et ses yeux pâles montraient encore clairement que malgré tout il restait plus qu'un homme. Disparu le seigneur du pouvoir, l'Ancien, le Valheru. Là où se tenait auparavant un Seigneur Dragon était recroquevillée la forme d'un homme secoué de frissons, malade, tourmenté par tout ce qu'il avait perpétré.

Tomas leva la tête quand Martin lui toucha l'épaule. Les yeux rougis, presque fou de désespoir, il regarda l'Archer un bref instant avant de refermer les yeux, comme s'il cherchait à oublier l'extérieur. Pendant quelque temps, les elfes et les nains le regardèrent et les esclaves tsurani restèrent silencieux, sachant sans le comprendre qu'un miracle venait de se produire, mais soudain sûrs qu'ils seraient épargnés. Ils regardèrent Martin l'Archer prendre dans ses bras l'homme en blanc et or qui sanglotait, pleurant sous le coup d'une angoisse bien trop terrible à entendre.

Aglaranna était assise sur son lit et brossait ses longs cheveux roux et or. Comme chaque fois, elle attendait Tomas, craignant et espérant à la fois sa venue.

Un cri à l'extérieur la fit se lever. Elle souleva les jupes de sa robe et sortit de ses appartements. Du haut d'une plateforme, elle regarda un groupe d'elfes et de nains revenir vers le cœur d'Elvandar. Avec eux se trouvaient Martin l'Archer et quelques humains, clairement des étrangers au vu de leurs vêtements.

Elle eut un hoquet et porta la main à sa bouche. Au centre du groupe se trouvait Tomas avec à ses côtés un jeune garçon qui regardait d'un air émerveillé les splendeurs d'Elvandar.

Aglaranna se sentait incapable de bouger, craignant que cette vision ne fût qu'une illusion née de ses propres espoirs. Le temps se dilata et Tomas se retrouva devant elle. Lâchant l'enfant, il s'avança. Martin prit le garçon par la main et s'écarta avec lui, suivi des autres, laissant la reine des elfes et Tomas à la solitude dont ils avaient tant besoin.

Tomas tendit lentement les mains et toucha le visage de la reine. Il se délecta de sa vue, comme il l'avait fait la première fois à Crydee. Puis, sans un mot, lentement, doucement, il l'enveloppa de ses bras. Il la tint en silence contre lui, lui communiquant toute la chaleur de l'amour qui l'envahissait à sa vue.

Au bout d'un moment, il lui chuchota à l'oreille :

— Pour chaque instant de malheur que je t'ai fait subir, ô ma dame, je prie les dieux pour qu'ils m'accordent une année pour te rendre la joie. Je suis de nouveau ton fervent sujet.

Trop heureuse pour prononcer un mot, la reine des elfes s'accrocha simplement à lui, oubliant sa tristesse.

Chapitre 28

L'ÉMISSAIRE

Les troupes, disposées en longues colonnes, restaient calmes et attendaient leur tour pour passer la faille vers Midkemia. Des officiers allaient et venaient pour assurer la discipline dans les rangs. Laurie, portant la robe et le masque d'un prêtre rouge, était impressionné par le contrôle que ces officiers pouvaient avoir sur leurs hommes. Il se dit que le code d'honneur tsurani, selon lequel on était censé suivre les ordres sans poser de questions, était une chose bien étrange.

Kasumi et lui descendirent rapidement le long de l'une de ces colonnes, se dirigeant vers le détachement qui se tenait juste derrière celui qui entraît dans la faille. Laurie devait plier les genoux et courber les épaules pour diminuer sa taille impressionnante mais, comme ils l'avaient espéré, la plupart des soldats détournaient les yeux au passage du faux prêtre rouge.

Quand ils arrivèrent en tête de la colonne, Kasumi rentra dans le rang. Son frère cadet, qui avait été promu au rang de chef de troupe à l'occasion de cette offensive, ne sembla pas faire attention à l'arrivée tardive de son commandant, ni au prêtre de Turakamu qui était avec lui.

Au bout d'une attente qui leur parut interminable, on leur donna un ordre et ils s'avancèrent dans le « néant » miroitant qui marquait la frontière entre ces deux mondes. Il y eut un flash très bref, un léger étourdissement, puis ils se retrouvèrent en train de marcher sous une légère pluie midkemiane. Des écharpes d'humidité, plus qu'un vrai brouillard, se glissaient autour d'eux. Les soldats tsurani, habitués à des climats plus chauds, s'enveloppèrent dans leur cape.

Un officier d'intendance échangea quelques mots avec Kasumi. Les troupes reçurent l'ordre de partir vers le nord-est et de monter le camp. Kasumi et Hokanu devaient ensuite retourner à la tente du seigneur de guerre pour une réunion. Almecho était rentré à Kentosani, la Cité sainte, pour préparer les jeux impériaux, mais son commandant en second devait leur expliquer quelles seraient leurs tâches et leurs responsabilités jusqu'à son retour.

Ils longèrent rapidement le front et montèrent le camp. Dès que la tente de commandement fut prête, Laurie et les frères Shinzawaï passèrent à l'intérieur.

— Dès que nous reviendrons de notre réunion avec le commandant en second, nous mangerons, déclara Kasumi tout en ouvrant des paquets contenant des vêtements et des armes de Midkemia. Ce soir, nous patrouillerons notre zone et nous essayerons de nous glisser entre nos propres lignes. (Il regarda Hokanu.) Après notre départ, mon frère, tu devras dissimuler notre disparition aussi longtemps que possible. Dès qu'il y aura eu un combat, tu pourras annoncer que l'ennemi nous a sans doute capturés.

Hokanu sourit.

— Mieux vaut aller à la réunion, maintenant. Kasumi regarda Laurie.

— Reste là. Ne prenons aucun risque. Tu es le plus grand prêtre que j'aie jamais vu.

Laurie opina. Il s'assit sur des coussins et attendit.

La patrouille se déplaçait en silence sous les arbres. La pluie avait cessé, mais le temps avait fraîchi et Laurie réprima un frisson. Les années passées dans la chaleur de Kelewan lui avaient fait perdre sa résistance au froid. Il se demanda comment allaient réagir les nouvelles troupes de Tsuranuanni aux premières chutes de neige. Probablement en feignant l'indifférence, quels que soient leurs réels sentiments. Un soldat tsurani ne laisserait jamais croire que quelque chose d'aussi trivial que de l'eau solide tombant du ciel puisse le déranger.

Ils avaient choisi la passe nord, car elle menait vers le front le plus étendu, ce qui présentait moins de risques de se faire

repérer en passant les lignes. Ils arrivèrent à l'entrée de la passe où un garde leur fit signe d'avancer. Une fois à l'extérieur de la vallée, ils s'enfoncèrent légèrement plus à l'est que leur patrouille ne l'aurait dû.

Au-delà de ces collines et de quelques petits bois passait la route pour LaMut ou Zûn. Dès que les deux voyageurs auraient quitté la patrouille et atteint la route, ils se rendraient à Zûn, achèteraient des chevaux et se dirigeraient vers le sud. Avec de la chance, en deux semaines, ils seraient à Krondor. Là, ils changeraient de monture et partiraient pour Salador, où ils prendraient un navire pour Rillanon.

Le seul obstacle qui se dressait entre eux et la route, c'était une bonne partie de l'armée du royaume. Si une patrouille les interceptait, ils essaieraient de se faire passer pour des voyageurs capturés par les Tsurani et qui avaient réussi à s'échapper. De toute façon, Laurie n'avait vraiment pas l'air d'un Tsurani et Kasumi maîtrisait si bien la langue du royaume qu'il pourrait aisément passer pour un citoyen du royaume originaire du val des Rêves : on parlait de nombreuses langues le long de cette frontière avec Kesh et le léger accent de Kasumi s'expliquerait de lui-même.

La patrouille s'avança au pas de course sur quelques kilomètres. Laurie courait à côté de Kasumi, s'étonnant de l'endurance des soldats. Ils ne montraient peut-être pas leur fatigue, mais lui se sentait épuisé. Hokanu fit signe à la patrouille de s'arrêter devant une large zone à découvert près d'un bois.

— C'est ici que nous allons commencer à revenir sur nos pas pour retourner vers notre zone de patrouille. Espérons pour vous que, nous non plus, nous ne rencontrerons pas de troupes du royaume.

Sur son ordre, ils repartirent. Laurie et Kasumi reçurent des sacs à dos et des vêtements. Ils se changèrent rapidement, puis s'engagèrent sur le chemin que la patrouille avait emprunté. Ils suivraient cette dernière sur une courte distance et s'en serviraient comme couverture si jamais des troupes du royaume arrivaient.

Ils passèrent dans une petite combe et trouvèrent la patrouille, arrêtée par quelque chose qui devait se trouver plus loin devant elle. Le dernier homme leur fit signe de rester discrets. Ils remontèrent jusqu'en tête de ligne et Laurie observa les alentours à la recherche d'une échappatoire si jamais il y avait un problème.

— J'ai cru entendre quelque chose, mais ça fait déjà un certain temps qu'il n'y a plus un bruit, souffla Hokanu.

Kasumi opina.

— Bien, continue. Nous attendrons que vous ayez traversé cette zone à découvert là devant, puis nous vous suivrons dans les bois.

Il montra un bouquet d'arbres, de l'autre côté de la clairière. Quand la patrouille atteignit le centre de la clairière, les nuages se séparèrent et des rayons de lune éclairèrent le sol.

— Malheur ! jura Kasumi entre ses dents. Ils auraient pris des torches que ça aurait eu le même effet.

Soudain, il y eut des bruits et des mouvements au niveau des arbres. Le sol trembla sous les sabots des cavaliers en pleine charge, jaillissant des arbres sous lesquels ils s'étaient cachés. Ils portaient tous une cotte de mailles complète et un grand heaume. De longues lances se pointèrent sur les Tsurani surpris.

Ces derniers eurent à peine le temps de former une vague ligne de défense avant que les cavaliers ne leur tombent dessus. Les hennissements des chevaux et les hurlements des hommes emplirent l'air et les Tsurani cédèrent devant la charge. Les cavaliers les traversèrent et se reformèrent à l'autre bout de la combe, là où se cachaient les deux fugitifs. Ils firent volte-face et chargèrent à nouveau. Les survivants, moins de la moitié des hommes, coururent vers la pente ouest de la combe, là où les arbres et l'élévation du terrain briseraient l'élan des cavaliers.

Laurie toucha le bras de Kasumi et lui fit un signe vers la droite. Il était évident que l'officier tsurani avait du mal à se retenir de ne pas rejoindre ses hommes. Soudain, Kasumi partit, en restant à la lisière des arbres, penché en avant. Laurie le suivit et aperçut une vague piste qui menait vers l'est. Il attrapa

Kasumi par la manche et la lui montra. Ils tournèrent le dos aux combats et s'éloignèrent.

Le lendemain, deux voyageurs descendirent la route en direction de Zûn. Ils portaient tous les deux une chemise, un pantalon et une cape. Un examen plus poussé aurait pu révéler que le tissu n'était pas vraiment de la laine, mais quelque chose qui s'en approchait. Leur ceinture et leurs bottes étaient en peau de needra, teinte pour ressembler à du cuir. Cependant, dans l'ensemble, leur équipement, y compris les épées qu'ils portaient à la ceinture, paraissait authentique.

L'un d'eux était visiblement un ménestrel, car il portait un luth par dessus son sac à dos. L'autre devait être un mercenaire. Un observateur attentif aurait eu peu de chances de deviner leur origine exacte, ou leur réelle richesse, car les voyageurs dissimulaient une petite fortune en pierres précieuses dans leurs sacs à dos. Une troupe de cavaliers les croisa sur la route.

— Les choses ont changé depuis la dernière fois que je suis venu ici, fit remarquer Laurie. Ces hommes dans la forêt, c'étaient des lanciers royaux de Krondor et ceux qui viennent de passer portaient les couleurs de Questor-les-Terrasses. Toutes les forces des armées de l'Ouest doivent s'être rassemblées par ici. Il semble que quelque chose se prépare. Peut-être ont-ils réussi à découvrir que le seigneur de guerre s'apprête à lancer une grande offensive.

— Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien ici de la stabilité dont on nous parle chez nous. Les alliances sont très malaisées depuis la mort du seigneur des Minwanabi et l'émergence de nouvelles forces dans le grand jeu. Le seigneur de guerre est peut-être encore plus désespéré que ne le pensait mon père. La concentration des troupes midkemianes dans la région me laisse à penser qu'Almecho ne gagnera peut-être pas si facilement la victoire. (Kasumi marcha un long moment en silence.) J'espère qu'Hokanu faisait partie de ceux qui ont atteint les arbres.

C'était la première fois qu'il mentionnait son frère et Laurie ne trouva rien à lui répondre.

Deux jours plus tard, Laurie, ménestrel de Tyr-Sog, et Kenneth, mercenaire du val des Rêves, firent étape à *l'Auberge du Chat Vert* dans la ville de Zûn. Ils dévorèrent tous les deux de grand appétit, car cela faisait deux jours qu'ils se nourrissaient exclusivement de rations de soldat — gâteaux de céréales et fruits secs.

Laurie avait passé plus d'une heure à négocier avec un courtier en gemmes à la réputation plus que douteuse une série de pierres de petite valeur. Ils s'étaient mis d'accord pour le tiers de leur valeur réelle.

— S'il pense qu'elles ont été volées, il ne posera pas trop de questions, avait expliqué Laurie à son compagnon.

— Pourquoi ne lui as-tu pas vendu toutes les pierres ? demanda Kasumi.

— Ton père nous en a donné tant que nous aurions de quoi nous retirer pour le reste de nos jours. Je doute que les courtiers de Zûn aient assez d'or pour nous les payer toutes. Nous en vendrons au fur et à mesure de notre voyage. De toute manière, elles pèsent moins lourd que de l'or.

Les deux hommes terminèrent leur repas, payèrent et partirent. Kasumi avait du mal à s'empêcher de regarder tout ce métal qui s'étalait sous ses yeux, la fortune d'une vie sur Kelewan. Rien que le prix du repas en argent aurait pu nourrir une famille tsurani pour l'année entière.

Ils se pressèrent dans une rue commerçante de la ville en direction de la porte sud. On leur avait dit que non loin de là se trouvait un maquignon qui pourrait leur vendre des montures et un harnachement pour un bon prix. L'homme, très maigre et affligé d'un profil d'aigle, s'appelait Brin. Laurie passa pratiquement une heure à marchander avec lui pour deux de ses meilleures montures. Quand ils le quittèrent, il s'inquiétait encore des nuits blanches qui les hanteraient dans les temps à venir pour avoir escroqué un honnête homme d'affaires qui devait bien gagner de l'argent pour nourrir ses enfants affamés.

— Il y a beaucoup de choses qui me semblent bizarres dans ton monde, mais en te voyant marchander avec cet homme, ça m'a rappelé chez moi, fit remarquer Kasumi en passant la porte qui donnait sur la route d'Ylith. Nos marchands à nous sont

beaucoup plus polis, mais c'est la même chose. Ils ont tous des enfants à nourrir.

Laurie éclata de rire et talonna sa monture. Ils se retrouvèrent rapidement hors de vue de la ville.

Au sud de Questor-les-Terrasses, ils croisèrent d'autres troupes sur la route, mais il s'agissait cette fois-ci de l'armée régulière du royaume accompagnée d'auxiliaires. Les soldats étaient à pied et les officiers à cheval. Laurie et Kasumi s'arrêtèrent, dessellèrent leurs montures pour les laisser paître le temps que la colonne passe et observèrent les troupes d'un œil avisé. Les soldats en uniforme rouge avançaient en rangs serrés ; les auxiliaires, plus dépenaillés, arrivaient malgré tout à maintenir un semblant d'organisation. Le train de ravitaillement roulait en ordre impeccable, mené par des charretiers expérimentés qui obligeaient les bêtes à rester à intervalles réguliers.

— Ces soldats sont bien meilleurs que tous ceux que j'ai vus jusque-là sur ton monde, commenta Kasumi quand les troupes furent passées. Ceux en rouge doivent être des professionnels. Ils marchent bien. Quant aux autres, ils ont l'air d'avoir de l'expérience, malgré leurs uniformes hétéroclites.

Laurie opina.

— J'ai reconnu leur bannière. C'est la garnison de Shamata, du val des Rêves. Ce sont des vétérans, qui ont souvent combattu contre l'armée de Kesh. Les autres, ce sont des auxiliaires, des mercenaires du val. Ce ne sont pas des tendres, mieux vaut ne pas s'y frotter. (Il reprit sa selle et la posa sur son cheval.) C'est face à une armée bien entraînée que tes compatriotes vont se retrouver.

Quand les chevaux furent prêts, Laurie et Kasumi se remirent en selle et repartirent. Ils arrivèrent bientôt en vue de la Triste Mer, à l'endroit où la route contournait Questor-les-Terrasses.

Laurie tira sur ses rênes et regarda la mer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Kasumi. Le ménestrel mit sa main en visière.

— Des navires ! Une flotte tout entière qui se dirige vers le nord.

Il l'observa un moment. Finalement, Kasumi aperçut des points blancs sur la mer bleue.

— Où vont-ils ? demanda le Tsurani à son compagnon.

— Le port le plus important au nord d'ici, c'est Ylith. Ces navires transportent sans doute des fournitures pour l'armée.

Ils reprirent leur route. Ils se sentaient pressés par les événements : tout ce qu'ils voyaient leur indiquait que la guerre allait devenir plus terrible encore et que plus ils mettraient de temps, moins leur mission aurait de chances de réussir.

Quatorze jours plus tard, ils arrivèrent aux portes nord de Krondor. Quand ils entrèrent, des gardes en noir et or les regardèrent avec suspicion.

— Ils ne portent pas le tabard du prince, s'étonna Laurie dès que son compagnon et lui furent hors de portée des gardes. La bannière de Bas-Tyra flotte sur Krondor.

Ils ralentirent un moment, puis Kasumi demanda :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je l'ignore. Mais je connais un endroit où nous pourrions le découvrir.

Ils traversèrent une série de rues bordées de chaque côté par des entrepôts et des entreprises commerciales. On entendait les bruits des docks à quelques rues de là, mais ailleurs tout était calme.

— Étrange, remarqua Laurie en passant. Habituellement, cette partie de la ville est plutôt active à cette heure de la journée.

Kasumi regardait autour de lui sans savoir à quoi s'attendre. Les villes de Midkemia lui paraissaient petites et sales comparées à celles de l'empire. Mais effectivement, le manque d'activités avait quelque chose d'anormal. Le midi, Zûn et Ylith grouillaient de soldats, de marchands et de badauds, alors qu'elles étaient plus petites que la cité de Krondor. À mesure qu'ils avançaient, Kasumi sentit son malaise augmenter.

Ils entrèrent dans une partie de la ville encore plus délabrée que le quartier des entrepôts. Les rues y étaient très étroites et plongées dans l'ombre à cause des bâtiments de quatre ou cinq étages serrés les uns contre les autres. Les gens

dans les rues, quelques marchands et des femmes qui allaient au marché, étaient tous silencieux et pressés. Les cavaliers ne voyaient autour d'eux que des visages fermés et inquiets.

Laurie guida Kasumi jusqu'à une porte derrière laquelle on voyait s'élever un bâtiment de trois étages. Il se pencha sur sa selle et tira sur la clochette. Quelques minutes plus tard, comme il n'y avait toujours pas de réponse, il tira à nouveau.

Un judas coulisssa dans la porte. Quelques instants plus tard, deux yeux apparurent et une voix demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Lucas, c'est toi ? répliqua Laurie d'un ton sec. Comment se fait-il qu'on ne puisse pas entrer ?

Les yeux s'écarquillèrent et le judas se referma. La porte s'ouvrit en grinçant et un homme sortit pour écarter les battants plus largement.

— Laurie, vieille canaille ! s'exclama-t-il en laissant entrer les cavaliers. Ça fait bien cinq... non, au moins six ans.

Ils passèrent dans la cour et Laurie regarda l'auberge d'un air consterné. D'un côté se dressait une écurie en ruine. En face de l'entrée, était accrochée une enseigne décolorée représentant un perroquet aux ailes déployées et au plumage terni. Ils entendirent la porte se refermer derrière eux.

— Il va falloir que vous vous occupiez vous-mêmes de vos montures, expliqua Lucas, un grand type maigre couronné de cheveux gris. Je suis tout seul ici et je dois retourner à la salle commune avant que mes clients m'aient tout volé. Je vous verrai, toi et ton ami, à l'intérieur et là nous pourrons causer.

Il repartit, laissant les deux cavaliers prendre soin de leurs chevaux.

— Je ne comprends pas ce qui se passe ici, avoua Laurie en ôtant la selle de sa monture. *Le Perroquet Bigarré* n'a jamais été un palace, mais ça a toujours été l'une des meilleures tavernes du quartier pauvre. (Il étrilla tranquillement son cheval.) S'il y a un endroit où nous avons une chance de savoir ce qui se passe à Krondor, c'est bien ici. Et si j'ai appris une chose de tous mes voyages dans le royaume, c'est bien que quand les soldats qui gardent les portes regardent les voyageurs de trop près, il vaut mieux se rendre dans un endroit qu'ils

visitent rarement. On peut facilement se faire couper la gorge dans le quartier pauvre, mais les gardes y sont rares. Et quand ils débarquent, l'homme qui essayait de te couper la gorge a de grandes chances de te cacher jusqu'à ce qu'ils soient partis.

— Avant d'essayer à nouveau de te couper la gorge. Laurie éclata de rire.

— Tu apprends vite.

Quand ils se furent occupés de leurs chevaux, les deux voyageurs prirent leurs selles et leurs sacs et les emportèrent avec eux dans l'auberge. Ils trouvèrent une salle commune mal éclairée, avec un bar qui courait le long du mur arrière. À gauche se trouvait une grande cheminée et à droite un escalier montant. La plupart des tables étaient vides ; seules deux d'entre elles étaient occupées. Les rares clients jetèrent un regard aux nouveaux arrivants, puis retournèrent à leur verre et à leurs conversations à voix basse.

Laurie et Kasumi se rendirent au bar, où Lucas essuyait des verres à vin avec un torchon d'une propreté douteuse. Les deux hommes posèrent leurs sacs à leurs pieds et Laurie demanda :

— Tu as du vin de Kesh ?

— Un peu, mais il est cher. On ne fait plus beaucoup de commerce avec Kesh depuis que les troubles ont commencé.

Laurie regarda Lucas, comme s'il réfléchissait au prix.

— Alors sers-nous deux bières. L'aubergiste tira deux grandes chopes de bière.

— C'est bon de te revoir, Laurie. Ta jolie voix m'a manqué.

— Ce n'est pas ce que tu m'as dit la dernière fois. Si je me souviens bien, tu l'avais comparée au feulement d'un chat qui cherche la bagarre, répliqua le ménestrel.

Les trois hommes rirent.

— Au train où vont les choses, je suis plus coulant avec les vrais amis, répondit Lucas. Il n'y en a plus beaucoup.

Il jeta un regard insistant sur Kasumi. Laurie s'empessa de le rassurer.

— Je te présente Kenneth. C'est un de mes bons amis, Lucas.

L'aubergiste continua à dévisager le Tsurani pendant un moment, puis sourit.

— Les recommandations de Laurie valent de l'or. Bienvenue. Il tendit la main et Kasumi la lui serra à la mode du royaume.

— Votre accueil me plaît.

Lucas fronça les sourcils en entendant son accent.

— Un étranger ?

— Du val des Rêves, expliqua Kasumi.

— Côté royaume, ajouta Laurie.

Lucas regarda le guerrier. Au bout d'un moment, il haussa les épaules.

— Peu importe. Ça me fait ni chaud ni froid, mais faites gaffe. Les gens sont soupçonneux et on n'aime pas beaucoup les étrangers. Faites attention à qui vous parlez, on dit que des soldats de Kesh se préparent encore une fois à marcher vers le nord et vous n'êtes pas très loin d'être un Keshian.

— On va avoir des problèmes avec Kesh, alors ? s'écria Laurie avant que Kasumi ne puisse répondre,

Lucas secoua la tête.

— Je sais pas. Il y a plus de rumeurs sur le marché qu'un mendiant a de furoncles. (Il baissa la voix.) Il y a deux semaines, des marchands sont arrivés et ont annoncé que l'empire de Kesh la Grande était à nouveau en guerre au sud et qu'ils cherchaient encore à mater leurs anciens vassaux de la Confédération. Les choses devraient donc se calmer par ici un moment. Ça fait plus d'un siècle qu'ils ont compris que c'était une folie de mener une guerre sur deux fronts à la fois, quand ils ont réussi à perdre toute la Bosania sans battre pour autant la Confédération.

— Ça fait longtemps qu'on est sur les routes et on n'a pas eu beaucoup de nouvelles, avoua Laurie. Pourquoi est-ce que la bannière de Bas-Tyra flotte sur Krondor ?

Lucas jeta un coup d'œil rapide sur la salle. Les clients n'avaient pas l'air de s'intéresser à leur conversation, mais il fit signe au ménestrel de se taire.

— Je vais vous montrer votre chambre, déclara-t-il tout haut.

Laurie et Kasumi furent un peu surpris, mais ils prirent leurs bagages et suivirent Lucas dans l'escalier sans rien dire.

Il les conduisit à une petite pièce, avec deux lits et une table de chevet. Quand la porte fut fermée, il répondit enfin :

— Je te fais confiance, Laurie, alors je ne te poserai pas de questions, mais il faut que tu saches que les choses ont beaucoup changé depuis que tu es parti. Même dans le quartier pauvre, le vice-roi a des oreilles. Bas-Tyra tient la ville à la gorge et il faut être fou pour parler sans savoir qui t'écoute.

Lucas s'assit sur l'un des lits et Laurie et Kasumi prirent place en face de lui.

— Quand Bas-Tyra est arrivé ici, reprit l'aubergiste, il avait un mandat du roi qui l'autorisait à régner sur Krondor, avec tous les pouvoirs de vice-roi. Le prince Erland et sa famille ont été enfermés au palais, même si Guy a dit que c'était pour leur sécurité. Et puis il s'est mis à s'occuper de la cité. Des recruteurs ont commencé à traîner dans les rues et beaucoup d'hommes se sont retrouvés sur les navires de la flotte de Jessup sans que leur femme ou leurs enfants sachent ce qu'il était advenu de leur vieux. Depuis, tous ceux qui disent du mal du vice-roi ou du roi lui-même disparaissent, tout simplement, parce que la police secrète de Guy a les oreilles collées à toutes les portes de la cité.

« Les taxes augmentent chaque année à cause de la guerre et le commerce est en train de s'effondrer. Même ceux qui vendent des marchandises à l'armée ne reçoivent plus que des coupons sans valeur. Les temps sont durs et le vice-roi ne fait rien pour arranger ça. La nourriture est rare et il n'y a pas beaucoup d'argent pour payer ce qu'on trouve. Beaucoup de fermiers ont perdu leur ferme à cause des taxes et maintenant les terres sont en jachère parce qu'il n'y a plus personne pour les cultiver. Alors les fermiers viennent à la ville et augmentent encore la population. La plupart des hommes jeunes ont été engagés dans l'armée ou dans la flotte. Ne donnez pas à la garde la moindre raison de vous attraper et faites attention aux recruteurs. Enfin, ricana Lucas, l'atmosphère a été chaude quand le prince Arutha est venu à Krondor.

— Le fils de Borric ? Il est en ville ? demanda Laurie.

Une lueur malicieuse passa dans les yeux de Lucas.

— Plus maintenant. (Il eut à nouveau un petit rire,) L'hiver dernier, sans complexe, le prince est arrivé en navire à Krondor.

Il a dû traverser les passes des Ténèbres pendant l'hiver, sinon il ne serait jamais arrivé à cette époque-là.

Il leur expliqua rapidement l'histoire de la fuite d'Arutha et d'Anita.

— Ils sont rentrés à Crydee ? s'enquit Laurie. Lucas opina.

— Un marchand est venu de Carse il y a une semaine avec plein de nouvelles du monde. L'une des choses qu'il a apprises, c'est que les Tsurani faisaient des trucs vers Jonril et que le prince de Crydee était prêt à descendre aider les nôtres si nécessaire. J'imagine qu'Arutha a réussi à rentrer.

— Guy a dû être furieux en apprenant ça. Lucas cessa de sourire.

— Pour ça, oui, Laurie. Il avait mis le prince Erland au cachot pour qu'il lui accorde la permission d'épouser Anita. Après que la princesse s'est échappée, il l'y a laissé. Je pense qu'il a dû se dire que la fille préférerait revenir plutôt que laisser son père moisir dans une cellule humide, mais il a eu tort. Maintenant, on dit dans les rues que le prince est mourant à cause du froid. C'est pour ça que la ville est dans un tel état. Personne ne sait ce qui va arriver si Erland meurt. Le peuple l'aime et il pourrait bien y avoir des problèmes. (Laurie regarda Lucas, une question muette brillant dans ses yeux.) Non, pas une rébellion, répondit l'aubergiste. Nous sommes trop découragés. Mais certains des gardes de Guy pourraient bien manquer à l'appel et le palais et la garnison risquent d'avoir du mal à obtenir leur ravitaillement. Et je ne voudrais pas être à la place du collecteur d'impôts du vice-roi quand il va passer dans le quartier pauvre.

Laurie réfléchit à tout cela.

— Nous devons aller vers l'est. Est-ce qu'on va nous laisser emprunter cette route ?

Lucas secoua lentement la tête.

— On y voyage encore un peu. Je pense que passée la lande Noire, vous ne devriez plus avoir trop de problèmes. On dit que les choses sont plus tranquilles à l'est. Faites attention quand même.

— Et pour quitter la ville ? demanda Kasumi.

— La porte nord est encore la plus pratique. Elle n'est pas gardée, comme d'habitude. Sinon, pour quelques pièces, les Moqueurs peuvent vous faire passer sans difficulté.

— Les Moqueurs ? répéta le guerrier, intrigué. Lucas leva un sourcil d'un air surpris.

— Toi, tu viens de loin. Il s'agit de la guilde des voleurs. Ils contrôlent toujours le quartier pauvre et le Juste a encore une certaine influence chez les marchands et les commerçants, tout spécialement au niveau des quais. Le quartier des entrepôts, c'est leur second foyer après le quartier pauvre. Ils peuvent vous faire sortir, si vous avez des problèmes aux portes.

— Nous y penserons, Lucas, répondit Laurie. Et ta famille ? Je ne les ai pas vus.

L'aubergiste sembla se recroqueviller sur lui-même.

— Ma femme est morte de la fièvre, il y a un an. Mes fils sont tous les deux dans l'armée. Je n'ai pas beaucoup entendu parler d'eux en un an. La dernière fois que j'ai reçu un message, ils étaient au nord avec les ducs Borric et Brucal.

« La cité est pleine de vétérans de la guerre. On en voit partout. Ce sont ceux à qui il manque des membres ou un œil. Mais ils portent encore leur vieux tabard. Ils sont pathétiques. (Lucas détourna les yeux, le regard lointain.) J'espère juste que mes gamins ne finiront pas comme ça.

« Je dois redescendre, ajouta-t-il en sortant de sa rêverie. Le souper sera prêt dans quatre heures, mais ça ne vaut pas ce que je servais avant. (En s'apprêtant à partir, il ajouta :) Si vous avez besoin de contacter les Moqueurs, dites-le-moi.

— Il est difficile de voir ton pays, Laurie, et de continuer à trouver que la guerre est glorieuse, commenta Kasumi après le départ de l'aubergiste.

Le ménestrel opina.

L'entrepôt était sombre et moisi. À l'exception de Laurie, de Kasumi et de deux chevaux frais, il était vide. Ils étaient restés une nuit au *Perroquet Bigarré* et avaient acheté au prix fort de nouvelles montures, puis ils avaient essayé de quitter la cité. Mais lorsqu'ils étaient arrivés aux portes, un détachement de gardes de Bas-Tyra les avait arrêtés. Quand il avait été clair

que les gardes ne les laisseraient pas partir tranquillement, Laurie et Kasumi s'étaient enfuis et une course folle à travers les rues de la ville s'en était suivie. Ils avaient semé leurs poursuivants dans le quartier pauvre et étaient retournés au *Perroquet Bigarré*. Lucas avait alors envoyé un message au Juste ; à présent, les deux fugitifs attendaient qu'un voleur vienne les aider à sortir de la ville.

Un sifflement vint troubler le silence de l'entrepôt. Laurie et Kasumi tirèrent immédiatement l'épée. Un rire aigu fusa et une petite silhouette tomba du plafond. Dans le noir, il était difficile de savoir d'où elle venait exactement, mais Laurie se dit que leur visiteur avait dû rester caché parmi les poutres un bon moment.

La silhouette s'avança et ils découvrirent un enfant, qui ne devait pas avoir plus de treize ans.

— Il y a une fête chez ma mère, dit le nouveau venu.

— Tout le monde va bien s'amuser, répondit Laurie.

— C'est donc vous les voyageurs.

— C'est toi, le guide ? demanda Kasumi sans chercher à cacher sa surprise.

— Ouais, répondit le garçon d'un ton bravache. C'est Jimmy les Mains Vives, votre guide. Et vous n'en trouverez pas de meilleur dans tout Krondor.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda Laurie.

— D'abord, le paiement. Ça fera cent souverains chacun.

Sans commentaire, le ménestrel sortit plusieurs petites gemmes et les tendit au gamin.

— Ça ira ?

Le garçon se tourna vers la porte de l'entrepôt et l'entrouvrit légèrement, laissant passer un rayon de lune. Il inspecta les gemmes d'un œil d'expert et revint voir les deux fugitifs.

— Ça ira. Pour cent de plus, vous pouvez avoir ça, ajouta-t-il en leur montrant un morceau de parchemin.

Laurie le prit, mais il faisait trop sombre et il n'arriva pas à lire ce qui y était écrit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un mandat royal, qui autorise le porteur à prendre la route du Roi, ricana Jimmy.

— Il est authentique ? demanda le ménestrel.

— Parole. Je l'ai piqué à un marchand de Ludland ce matin et il est valable encore un mois.

— Marché conclu, déclara Laurie en tendant une autre pierre précieuse au gamin.

Quand les gemmes se trouvèrent en sûreté dans la bourse du voleur, celui-ci leur expliqua :

— On va pas tarder à entendre un brouhaha du côté de la porte. Quelques gamins vont faire une farce aux gardes. Quand ce sera le bordel, on passera.

Il se tourna vers la porte et regarda dehors sans un mot de plus.

— On peut lui faire confiance ? chuchota Kasumi.

— Non, mais nous n'avons pas le choix. Si le Juste pense que c'est plus avantageux pour lui de nous livrer, ce gamin n'hésitera pas à le faire. Mais les Moqueurs n'aiment pas beaucoup les gardes, maintenant encore moins qu'avant, d'après Lucas, alors c'est peu probable. Reste quand même sur la défensive.

Le temps s'étira interminablement, puis soudain ils entendirent des cris. Jimmy lança un coup de sifflet et en reçut un autre en réponse.

— C'est bon, dit-il à ses compagnons avant de franchir le seuil de l'entrepôt. Laurie et Kasumi firent sortir leurs chevaux derrière lui.

— Suivez-moi vite et restez près de moi, conseilla leur petit guide en partant. Ils tournèrent au coin de l'entrepôt et aperçurent la porte nord. Des hommes s'y battaient, et parmi eux se trouvaient visiblement un bon nombre de marins du port. Les gardes faisaient ce qu'ils pouvaient pour ramener l'ordre et le calme, mais chaque fois que l'un d'eux réussissait à repousser un des hommes de la mêlée, un autre jaillissait de l'ombre qui entourait la porte et se joignait à la bagarre. Au bout de quelques minutes, tous les gardes étaient occupés à essayer de calmer les choses.

— Maintenant ! s'écria alors Jimmy.

Il courut, suivi de près par les deux voyageurs, et s'élança vers le mur juste à côté du poste de garde. Ils se faufilèrent dans l'ombre, le bruit des sabots couvert par ceux de la lutte. Quand ils arrivèrent près de la porte, il ne s'y trouvait qu'un seul garde, de l'autre côté, qu'ils n'avaient pas pu voir auparavant.

Laurie prit Jimmy par l'épaule.

— Il va falloir nous débarrasser rapidement de celui-ci.

— Non. Si quelqu'un tire les armes, les gardes vont abandonner leur petit divertissement comme un bordel en flammes. Laissez-moi faire.

Jimmy bondit et courut vers le garde. Comme le garde lui pointait sa lance sur la poitrine en criant « Halte ! », le gamin lui donna un bon coup de pied dans le tibia, juste au-dessus de la botte. L'homme hurla, puis regarda son petit assaillant avec rage.

— Espèce de demi-portion...

Jimmy lui tira la langue et s'enfuit en direction des quais. Le garde s'élança à sa poursuite et les deux voyageurs purent se glisser hors des murs. Dès qu'ils furent à l'extérieur de la cité, ils se mirent rapidement en selle et s'éloignèrent. Ils quittèrent Krondor, poursuivis par les bruits de la bagarre.

Lorsqu'ils arrivèrent à la Lande Noire, ils se reposèrent une journée dans une auberge de la ville blottie sous le château. Ils avaient chevauché pendant deux jours dans les collines et leurs montures devaient prendre un peu de repos avant de repartir pour les prairies de la Croix de Malac. La ville était tranquille et il ne s'y passait rien d'intéressant, jusqu'à ce que la porte de l'auberge s'ouvre et qu'un homme vêtu d'une robe brune et sale entre. Il était vieux, courbé et maigre au point d'en être décharné. L'aubergiste leva les yeux du verre qu'il essuyait et demanda :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— S'il vous plaît, monsieur, un peu à manger, répondit l'homme tout doucement.

— Tu peux payer ?

— Je peux vous faire des sorts pour débarrasser votre auberge de sa vermine si vous avez des rats, monsieur. Peut-être...

— Va-t'en ! Je n'ai rien à manger pour les mendiants et les magiciens. Sors d'ici ! Et si mon lait a tourné, je t'enverrai mes chiens !

Le magicien jeta un coup d'œil autour de lui. Laurie tapota le bras de Kasumi de l'autre côté de la table. Son héritage tsurani trahissait ce dernier qui regardait la scène d'un air parfaitement ahuri. Sous ses yeux, un magicien se faisait traiter comme un chien. Laurie rappela son ami à l'ordre tandis que le magicien se retournait lentement et sortait de l'auberge.

Le ménestrel se leva d'un bond et alla voir l'aubergiste.

— Un morceau de viande froide, une tranche de pain et une gourde de vin. Vite, ordonna-t-il en faisant claquer quelques pièces sur le comptoir.

L'aubergiste parut surpris, mais les pièces sur le bar le convainquirent d'obtempérer. Quand il eut ce qu'il avait commandé, Laurie attrapa le tout, prit un moment pour saisir un morceau de fromage sur un plateau et sortit rapidement. Kasumi était aussi étonné que l'aubergiste.

Le ménestrel regarda la route et aperçut le vieil homme, le dos bien droit, qui marchait en s'aidant d'un bâton comme d'une canne. Il se mit à courir pour le rattraper.

— Excusez-moi, mais j'étais à la taverne tout à l'heure et...

Il tendit au magicien la nourriture et l'outre de vin et vit ses yeux perdre de leur fierté.

— Pourquoi faites-vous cela, ménestrel ?

— J'ai un ami magicien, un ami qui m'est très cher, répondit Laurie. Il m'a rendu un grand service une fois et je... c'est une sorte de rétribution.

Le magicien accepta l'explication et prit la nourriture. Profitant de ce que le vieil homme était encore encombré par tout cela, Laurie glissa deux gemmes dans sa bourse vide. Cela suffirait à ce magicien pour ne plus jamais avoir faim, pour peu qu'il vive modestement.

— Quel est le nom de ce magicien, je le connais peut-être ?

— Milamber.

Le vieil homme secoua la tête.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui. Où vit-il ?

Laurie regarda vers l'ouest, là où le soleil se couchait derrière les collines.

— Loin d'ici, l'ami, très loin d'ici, répondit-il avec beaucoup d'émotion dans la voix.

Le navire se lançait à l'assaut des vagues tandis que l'équipage remontait les voiles. Laurie et Kasumi se tenaient debout sur le pont, contemplant les flèches et les tours de Rillanon. Ils venaient d'entrer dans le port.

— C'est une cité fabuleuse, reconnut l'ancien officier tsurani. Pas aussi grande que les villes de chez moi, mais tellement différente. Tous ces petits doigts de pierre et les couleurs de ces bannières font penser à une ville de légende.

— Étrange, répliqua Laurie. Pug et moi avons pensé la même chose en voyant Jamar pour la première fois. Je suppose que c'est simplement parce que nous sommes si différents.

La brise était fraîche, mais on sentait quand même la chaleur du soleil. Ils étaient vêtus tous les deux des plus beaux atours qu'ils avaient pu trouver à Salador, car ils voulaient pouvoir être présentables à la cour et ils savaient qu'ils n'auraient pas beaucoup de chances d'obtenir une audience du roi s'ils ressemblaient à de simples vagabonds.

Le capitaine du navire donna l'ordre de diminuer la voilure ; quelques instants plus tard, le vaisseau vint se glisser à sa place le long du quai. On lança des câbles à des hommes qui attendaient sur le port et le navire fut rapidement amarré.

Dès qu'ils le purent, les deux voyageurs débarquèrent et entrèrent dans la cité. Rillanon, la fameuse capitale historique du royaume des Isles, étincelait de mille couleurs sous le soleil, mais on sentait comme une tension dans l'atmosphère des rues et des marchés. Où qu'ils passent, les gens se parlaient à voix basse, comme s'ils craignaient que quelqu'un les entende. Même les colporteurs des rues ne semblaient vendre leurs marchandises qu'à contrecœur.

Il était pratiquement midi. Sans chercher de chambres, les deux hommes se dirigèrent droit sur le palais. Quand ils

arrivèrent devant la porte principale, un officier portant le pourpre et l'or de la garde royale leur demanda ce qui les amenait.

— Nous apportons au roi un message de la plus haute importance concernant la guerre, répondit Laurie.

L'officier hésita. Les deux voyageurs étaient bien habillés et ne ressemblaient pas aux fous habituels venus prédire la mort du royaume ni aux prophètes illuminés par une vérité quelconque. Mais ce n'étaient pas non plus des personnalités officielles de la cour ou de l'armée. Il décida de suivre la procédure qui avait cours dans toutes les armées : il les fit se présenter à une autorité supérieure.

Un garde les escorta jusqu'au bureau d'un assistant du chancelier royal. On les fit attendre là une demi-heure, le temps que l'assistant puisse les recevoir. Puis ils entrèrent dans le bureau et se trouvèrent confrontés à l'intendant de la maison royale, un petit homme bedonnant et imbu de son importance, qui parlait en sifflant.

— Quelle affaire occupe ces gentilshommes ? demanda-t-il, montrant clairement que la considération qu'il avait pour eux restait provisoire.

— Nous avons un message pour le roi concernant la guerre, répondit Laurie.

— Oh, renifla-t-il. Et pourquoi ces documents ou ces messages ne nous parviennent-ils pas par la voie militaire habituelle ?

Kasumi, visiblement exaspéré par cette attente alors qu'ils étaient arrivés au palais, intervint :

— Laissez-nous parler avec quelqu'un qui peut nous obtenir une audience auprès du roi.

L'intendant de la maison royale s'empourpra.

— Je suis le baron Gray. C'est à moi qu'il vous faudra vous adresser, jeune homme ! Or j'ai bien envie de demander aux gardes de vous jeter dehors. Sa Majesté ne saurait être dérangée par tous les charlatans qui désirent une audience avec elle. C'est moi qu'il vous faut convaincre, ce qui pour l'instant est loin d'être le cas.

Kasumi fit un pas en avant et attrapa l'homme par sa tunique.

— Et moi, je suis Kasumi des Shinzawaï. Mon père est Kamatsu, seigneur des Shinzawaï et chef de guerre du clan Kanazawaï. Je veux voir votre roi !

Messire Gray pâissait à vue d'œil. Il tenta frénétiquement de se dégager et essaya de parler. Il était sous le choc de ce qu'il venait d'entendre et de la manière dont on le traitait. C'en était trop pour qu'il arrive à prononcer la moindre parole. Il opina frénétiquement jusqu'à ce que Kasumi le relâche.

— Le chancelier du roi va en être informé... immédiatement, promet l'intendant en lissant le devant de sa tunique.

Il se dirigea vers une porte et Laurie s'assura qu'il ne prévenait pas les gardes, au cas où il les prendrait tous les deux pour des fous. Quoi qu'il ait pu en penser, les manières de Kasumi avaient dû le convaincre qu'il se trouvait face à des gens très différents de tous ceux qu'il avait pu voir auparavant. Un messenger partit et quelques minutes plus tard, un homme âgé entra dans la pièce.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il simplement.

— Votre Grâce, répondit l'intendant, je crois que vous feriez bien de parler à ces gens et d'envisager de les présenter à Sa Royale Majesté.

L'homme se tourna vers les deux autres personnes qui se trouvaient dans le bureau.

— Je suis le duc Caldric, le chancelier du roi. Pour quelle raison désirez-vous vous entretenir avec Sa Majesté ?

— J'apporte un message de l'empereur de Tsuranuanni, répondit Kasumi.

Le roi était assis sous un pavillon installé sur une terrasse surplombant le port. En dessous, une rivière passait directement devant le palais, un ouvrage de défense désormais inutile, car des ponts gracieux l'enjambaient pour que les gens puissent passer aisément d'une rive à l'autre.

Le roi Rodric semblait écouter avec attention ce que lui disait Kasumi. De la main droite, il jouait d'un air absent avec

une balle dorée, tandis que le Tsurani lui expliquait en détail le message de paix de l'empereur.

Rodric resta silencieux un moment après que Kasumi eut terminé, comme s'il réfléchissait à ces propositions. L'officier tsurani tendit plusieurs documents au duc Caldric, puis attendit la réponse du roi. Comme celle-ci se faisait attendre, il ajouta :

— Les propositions de l'empereur sont détaillées sur ces parchemins, Votre Majesté. Si vous désirez les étudier plus à votre aise, j'attendrai votre réponse et la ferai parvenir à mon empereur.

Rodric restait silencieux et les courtisans qui assistaient à la scène commencèrent à se regarder nerveusement. Kasumi allait reprendre la parole quand le roi finit par ouvrir la bouche :

— Cela m'amuse toujours de regarder mes petits sujets grouiller dans la ville comme autant de fourmis. Je me demande souvent à quoi ils pensent, en vivant leur petite vie toute simple. (Il se tourna vers les deux émissaires.) Vous savez, je pourrais les condamner à mort, n'importe lequel d'entre eux. Il me suffirait d'en choisir un, depuis cette terrasse, à ma guise, et de dire à mes gardes : « Vous voyez cet homme avec son chapeau bleu ? Allez lui trancher la tête. » Ils iraient le faire, vous savez. C'est parce que je suis le roi.

Laurie sentit un frisson lui remonter l'échine. C'était encore pis que tout ce qu'il avait imaginé. Rodric ne semblait pas avoir entendu un seul mot de ce qu'on lui avait dit.

— Si nous échouons, l'un de nous devra aller annoncer la nouvelle à mon père, murmura Kasumi en tsurani.

A ces mots, la tête du roi se tourna brusquement vers eux. Ses yeux s'écarquillèrent et il parla d'une voix tremblante :

— Qu'est ceci ? (Sa voix monta d'un ton.) Je ne supporte pas que l'on chuchote ! (Il prit un air traqué.) Vous savez, ils chuchotent constamment, ceux qui complotent. Mais je sais qui ils sont et je les ferai mettre à genoux devant moi, oh oui, je le ferai ! J'ai mis à genoux ce traître de Kerus avant de le pendre. J'aurais fait pendre sa famille s'ils n'avaient pas fui à Kesh. (Il regarda Kasumi.) Vous espérez m'avoir avec votre histoire bizarre et ces soi-disant documents. N'importe quel imbécile serait capable de vous percer à jour. Vous êtes des espions !

Le duc Caldric sembla désespéré et tenta de calmer le roi. Non loin de là, plusieurs gardes se dandinaient d'un pied sur l'autre, gênés par ces paroles.

Le roi repoussa le duc soucieux et poursuivit d'un ton presque hystérique :

— Vous êtes des agents de ce traître de Borric. Lui et mon oncle complotaient pour me prendre mon trône. Mais je les en ai empêchés. Mon oncle Erland est mort... (Il se tut un moment, confus.) Non, je veux dire, il est malade. C'est pour ça que mon loyal Guy a été envoyé du Bas-Tyra pour diriger Krongor jusqu'à ce que mon cher oncle se sente mieux... (Ses yeux semblèrent s'éclaircir un moment.) Je ne vais pas très bien. Je vous prie de m'excuser. Je vous reparlerai demain.

Il se leva de sa chaise, fit quelques pas, puis se retourna vers Laurie et Kasumi.

— Pourquoi vous vouliez me voir ? Ah, oui, la paix. Oui, c'est bien. Cette guerre est une chose terrible. Il faut y mettre fin pour que je puisse me remettre à la construction. Nous devons reprendre la construction.

Un page prit le bras du roi et l'emmena.

— Suivez-moi, ne dites rien, ordonna le chancelier du roi aux deux émissaires. Il leur fit traverser le palais au plus vite et les conduisit à une salle gardée par deux soldats. L'un d'eux leur ouvrit la porte et les fit entrer dans une pièce meublée de deux grands lits, d'une table et de plusieurs chaises.

— Votre arrivée tombe mal, expliqua le chancelier. Notre roi est malade, comme vous l'avez sans doute compris, et je crains qu'il ne s'en remette pas. J'espère qu'il sera mieux à même de comprendre votre message demain. Restez, je vous prie, jusqu'à ce que l'on vienne vous mander. On va vous apporter un repas, (Il alla à la porte et se retourna avant de sortir.) À demain.

Un cri dans la nuit les réveilla en sursaut. Laurie se leva rapidement et se rendit à la fenêtre. Par les rideaux, il vit une silhouette sur la terrasse au-dessous d'eux. En chemise de nuit, le roi Rodric avait l'épée à la main et frappait les buissons.

Laurie ouvrit la fenêtre quand Kasumi le rejoignit. Ils entendirent les cris du roi en bas.

— Les assassins ! Ils sont là !

Des gardes arrivèrent en courant et fouillèrent les buissons, tandis que des pages de la cour reconduisaient le monarque hurlant à ses appartements.

— En vérité, les dieux l'ont frappé, commenta Kasumi. Ils doivent sûrement haïr votre nation.

— J'ai bien peur, mon ami, que les dieux n'aient pas grand-chose à voir là-dedans, répliqua Laurie. Je crois qu'il vaudrait mieux que nous trouvions un moyen de sortir d'ici. J'ai le sentiment que Sa Royale Majesté n'est pas réellement apte à gérer les finesses d'une négociation de paix. Je crois que nous ferions mieux de repartir vers l'ouest et d'en parler au duc Borric.

— Sera-t-il capable de mettre fin à la guerre, ce duc ? Laurie se dirigea vers la chaise où il avait plié ses vêtements.

— Je l'espère, répondit-il en prenant sa tunique. Si les seigneurs qui sont ici peuvent regarder le roi se comporter ainsi sans rien faire, la guerre civile va bientôt éclater. Mieux vaut en finir avec une guerre avant d'en commencer une autre. (Ils s'habillèrent rapidement.) Espérons que nous pourrions trouver un navire qui parte avec la marée du matin, ajouta le ménestrel. Si le roi donne l'ordre de boucler le port, nous sommes faits. Ce serait un peu long à la nage.

Alors qu'ils finissaient de rassembler leurs affaires, la porte s'ouvrit et le chancelier du roi entra. Il s'arrêta en voyant qu'ils étaient déjà habillés.

— Bien, dit-il en refermant rapidement la porte. J'espérais bien que vous réagiriez intelligemment. Le roi a donné l'ordre que l'on exécute les espions.

— Il nous prend pour des espions ? demanda Laurie, incrédule.

Le duc Caldric s'assit sur une des chaises à côté de la table, l'air visiblement fatigué.

— Qui sait ce que peut penser Sa Majesté ces derniers jours ? Nous sommes rares à essayer de réfréner ses pulsions les plus terribles, mais cela devient chaque jour plus difficile. Il est

victime d'une maladie terrible à voir. Il y a quelques années, c'était un homme impétueux, c'est vrai, mais ses plans étaient empreints d'une certaine grandeur, une folie créatrice qui aurait pu faire de nous la plus grande nation de Midkemia.

« Beaucoup de gens désormais profitent de lui et utilisent ses peurs à leurs propres fins. Je crains que l'on me fasse bientôt passer pour un traître et que l'on m'envoie rejoindre les autres dans la mort.

Kasumi boucla le ceinturon de son épée.

— Pourquoi rester, Votre Grâce ? Si cela est vrai, pourquoi ne pas venir avec nous voir le duc Borric ?

Le duc Caldric regarda le fils aîné des Shinzawai.

— Je suis un noble du royaume et c'est mon roi. Je dois faire tout ce que je peux pour l'empêcher de faire du mal au royaume, même au prix de ma propre vie, mais je ne pourrai pas lever les armes contre lui, ni aider ceux qui le feront. Je ne sais pas comment ces choses-là se passent dans votre monde, Tsurani, mais ici, il faut que je reste. C'est mon roi.

Kasumi acquiesça.

— Je comprends. À votre place, je ferais la même chose. Vous êtes un homme brave, duc Caldric.

Ce dernier se leva.

— Je suis un homme fatigué. Le roi a pris une boisson forte, de ma propre main. Il refuse de boire ce que lui apporte toute autre personne, car il craint le poison. J'ai demandé au chirurgien de lui donner quelque chose pour qu'il dorme. Vous devrez déjà être en mer quand il se réveillera. Je ne sais pas s'il se souviendra de votre visite, mais soyez assurés que quelqu'un la lui rappellera d'ici un jour ou deux tout au plus. Alors ne traînez pas. Allez directement voir messire Borric et dites-lui ce qui est arrivé.

— Le prince Erland est-il réellement mort ? s'enquit Laurie.

— Oui. La nouvelle nous est parvenue il y a une semaine. Il était trop faible pour résister au froid des cachots. C'est maintenant Borric l'héritier de la couronne. Rodric ne s'est jamais marié : il a trop peur des gens. Le destin du royaume est entre les mains de Borric. Dites-le lui. (Avant que le duc n'ouvre la porte, il ajouta :) Dites-lui aussi qu'il est probable que je sois

mort quand il arrivera à Rillanon. Ce sera une bonne chose, car il me faudrait m'opposer à quiconque lèverait les armes contre la bannière royale.

Avant que Laurie ou Kasumi n'aient pu répondre quoi que ce soit, il ouvrit la porte. Deux gardes se trouvaient à l'extérieur et le duc leur donna l'ordre d'escorter Laurie et Kasumi jusqu'aux quais.

— *L'Hirondelle Royale* est à quai. Vous donnerez ceci au capitaine. (Il tendit un papier à Laurie.) C'est un mandat royal qui le charge de vous emmener à Salador. (Il lui tendit un second papier.) En voici un autre, pour que les armées du royaume vous prêtent assistance dans vos déplacements.

Ils se serrèrent la main puis les deux émissaires suivirent les gardes dans le couloir. En partant, Laurie regarda Caldric par-dessus son épaule. Fatigué, le visage marqué par l'inquiétude, la tristesse et la peur, le vieux duc attendait, les épaules voûtées. Lorsqu'il le perdit de vue, le ménestrel songea que pour rien au monde il ne voudrait être à la place de ce vieil homme.

Les chevaux écumaient. Les cavaliers les cravachèrent pour leur faire monter la colline. Ils avaient quitté Rillanon depuis un mois et arrivaient au terme de leur voyage. *L'Hirondelle Royale* les avait rapidement amenés à Salador, d'où ils étaient partis immédiatement pour l'Ouest. Ils avaient peu dormi en route, échangeant leurs montures épuisées contre d'autres plus fraîches, ou les réclamant quand ils le pouvaient aux patrouilles à cheval grâce au mandat royal que leur avait donné Caldric. Laurie n'en était pas absolument sûr, mais il pensait qu'ils avaient dû couvrir la distance en un temps record.

Des soldats les avaient arrêtés à plusieurs reprises, chaque fois, ils avaient présenté le mandat du Chancelier et on les avait laissés passer. Ils approchaient maintenant du camp du duc.

Le seigneur de guerre tsurani avait lancé sa grande offensive. Les forces du royaume avaient tenu une semaine, puis s'étaient écroulées quand dix mille nouveaux soldats tsurani s'étaient jetés contre leurs lignes, faisant pencher la balance. Les combats s'étaient alors durcis et une bataille furieuse s'était

poursuivie sans discontinuer pendant trois jours, avant que l'armée du royaume soit finalement mise en déroute. Quand tout fut terminé, une bonne partie du front avait été enfoncée et les Tsurani avaient établi une tête de pont de l'autre côté de la passe nord.

À présent, les elfes et les nains, tout comme les châteaux de la Côte sauvage, étaient coupés de l'armée principale du royaume. Aucune communication ne passait, car les pigeons voyageurs avaient été tués quand l'ancien camp s'était fait envahir. On ne savait rien des autres fronts.

Les armées de l'Ouest se regroupaient et il fallut du temps à Laurie et à Kasumi pour trouver le quartier général. En avançant vers le pavillon de commandement, ils purent observer de tous côtés les signes d'une terrible défaite. C'était le pire des revers que le royaume avait subis depuis le début de la guerre. Partout ils voyaient des malades et des blessés ; ceux qui n'avaient apparemment pas reçu de blessures avaient l'air désespérés.

Un sergent inspecta leur laissez-passer et demanda à un garde de leur indiquer la tente des ducs. Un laquais leur prit leurs montures, pendant que le garde entra dans la grande tente de commandement. Quelques instants plus tard, un jeune homme à barbe blonde qui portait le tabard de Crydee sortit. Derrière lui apparut un gros homme à barbe grise — un magicien, vu ses vêtements — et un autre au visage barré d'une cicatrice. Laurie se demanda s'il s'agissait des vieux amis dont Pug lui avait parlé, mais il concentra rapidement toute son attention sur le jeune officier qui venait de se placer face à lui.

— J'amène un message pour messire Borric.

Le jeune homme eut un sourire triste.

— Vous pouvez me donner le message, monsieur. Je suis Lyam, son fils.

— Sauf votre respect, Votre Altesse, c'est avec le duc en personne que je dois parler, insista Laurie. C'est ce que m'a dit le duc Caldric.

À la mention du nom du chancelier du roi, Lyam échangea un regard avec ses compagnons, puis leva un pan de la tente. Laurie et Kasumi entrèrent, suivis des autres. À l'intérieur, se

trouvaient un petit brasero et une grande table jonchée de cartes. Lyam les guida jusqu'à une autre section de l'immense tente, séparée du reste par un rideau, qu'il tira. Laurie et Kasumi aperçurent alors un homme de grande taille, aux cheveux noirs semés de gris, étendu sur un lit.

L'homme avait le visage tiré, exsangue, les lèvres presque bleues. Son souffle était rauque et irrégulier dans son sommeil. Il portait une chemise de nuit propre, mais on voyait de gros bandages dépasser de son col défait.

Lyam laissa retomber le rideau quand un autre homme entra dans la tente. C'était de toute évidence un homme âgé, aux cheveux presque entièrement blancs, mais il avait encore le dos droit et les épaules larges. Il dit doucement :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il doucement.

— Ces hommes apportent un message de Caldric pour père, répondit Lyam.

Le vieux guerrier tendit la main.

— Donnez-le-moi. Bon sang, l'ami, je suis le duc Brucal, aboya-t-il en voyant Laurie hésiter. Borric blessé, c'est à moi qu'échoit le commandement des armées de l'Ouest.

— Je n'ai pas de message écrit, Votre Grâce. Le duc Caldric m'a demandé de vous présenter mon compagnon. Cet homme est Kasumi des Shinzawai, émissaire de l'empereur de Tsuranuanni, qui porte une offre de paix au roi.

— Il va enfin y avoir la paix ? demanda Lyam. Laurie secoua la tête.

— Malheureusement non. Le duc a dit ceci, aussi : le roi est fou et le duc du Bas-Tyra a tué le prince Erland. Il craint que seul Borric puisse sauver le royaume.

Brucal se trouva visiblement ébranlé par la nouvelle. Il se tourna vers Lyam.

— Nous savons maintenant que les rumeurs étaient vraies, lui dit-il calmement. Erland était bien prisonnier de Guy. Erland, mon... J'ai du mal à le croire. (Il secoua la tête pour se remettre.) Lyam, je sais que tu penses surtout à ton père en ce moment, mais il va falloir que tu réfléchisses à cela : Borric est mourant et tu seras bientôt duc de Crydee. Comme Erland est mort, tu vas aussi devenir de droit héritier du trône.

« C'est un lourd fardeau que tu dois porter, Lyam, mais l'Ouest va se tourner vers toi comme il s'est tourné vers ton père, poursuivit Brucal en s'asseyant lourdement sur un tabouret près de la table avec les cartes. Si les deux moitiés du royaume s'appréciaient auparavant, ce lien est désormais sur le point de se rompre, avec Guy sur le trône de Krondor. C'est maintenant clair pour nous tous, Bas-Tyra veut être roi, car si Rodric est vraiment aussi fou qu'on le dit, on ne le laissera pas très longtemps rester sur le trône. (Il regarda fixement Lyam.) Tu vas bientôt devoir décider de ce que va faire l'Ouest. Sur ton ordre, ce sera la guerre civile.

Chapitre 29

DÉCISION

La Cité sainte était en fête.

Tous les grands bâtiments étaient recouverts de bannières. Dans les rues, le peuple lançait des fleurs sous les litières des nobles qui s'avançaient vers le stade. En ce jour de liesse, il était de mise d'oublier tous ses soucis.

Pourtant, la personne qui arriva dans la salle de transport du stade, alors que résonnaient encore les derniers échos du gong signalant l'arrivée d'un Très-Puissant de Tsuranuanni, était effectivement soucieuse. En sortant de la salle, qui jouxtait la tribune centrale du grand stade impérial, Milamber parvint à oublier ses préoccupations un moment. Les nobles tsurani qui s'étaient rassemblés là pour y attendre le début des jeux s'écartèrent pour le laisser passer sous l'arche qui permettait d'accéder aux sièges des magiciens. En jetant un coup d'œil sur la petite mer de robes noires, il aperçut Shimone et Hochopepa, qui lui avaient gardé une place.

Ils lui firent de grands signes quand il passa le seuil séparant la tribune réservée aux magiciens de celle réservée au Parti impérial et il se hâta de les rejoindre. En bas, sur le sol de l'arène, ces êtres semblables à des nains, originaires de Tsubar — la prétendue terre oubliée, de l'autre côté de la mer de Sang — luttaient contre de grandes créatures insectoïdes qui ressemblaient à des Cho-ja dépourvus d'intelligence. Le combat qui se déroulait entre des épées de bois tendre et des mandibules essentiellement inoffensives était plus amusant que réellement dangereux. Les roturiers et les gens de petite noblesse en riaient aux éclats. Ces combats leur permettaient de se divertir, le temps que les grands de ce monde fassent leur

entrée dans le stade. À partir d'un certain rang social, le retard devenait une vertu en Tsuranuanni.

— Quel dommage que tu aies mis tant de temps à venir, Milamber, regretta Shimone. Il y a eu un duel singulièrement réussi tout à l'heure.

— Je croyais que la tuerie ne commencerait pas tout de suite.

— C'est vrai, répondit Hochopepa, qui mâchonnait des noix cuites dans des huiles parfumées. Mais notre ami Shimone est une sorte d'aficionado des jeux.

— Tout à l'heure, de jeunes officiers de noble famille ont livré des combats au premier sang avec des armes d'entraînement, pour faire montre de leur talent et honorer leur clan...

— Sans parler de ce que peuvent rapporter les paris, l'interrompt Hochopepa. Sans prêter attention à la remarque, Shimone continua.

— Nous avons assisté à un duel très disputé entre le fils des Oronalmar et celui des Keda. Cela faisait des années que je n'avais pas vu une si belle démonstration.

Tandis que Shimone décrivait le match, Milamber parcourut le stade du regard. Il distinguait les petites bannières des Keda, Minwanabi, Oaxatucan, Xacatecas, Anasati et autres grandes familles de l'empire. Il remarqua l'absence de la bannière des Shinzawaï et se demanda pourquoi.

— Tu sembles préoccupé, Milamber, dit Hochopepa. Son jeune ami acquiesça.

— Avant de venir à la fête, j'ai entendu dire qu'une motion proposant une réforme des taxes foncières et l'abolition de l'esclavage a été déposée devant le Grand Conseil hier. C'est le seigneur des Tuclamekla qui m'a fait parvenir ce message et ce n'est qu'à la fin de sa lettre que j'ai compris pourquoi il me l'a envoyée, car il m'y remerciait de lui avoir fourni les idées de réformes sociales que cette motion était destinée à initier. Cet acte m'a complètement abasourdi.

Shimone éclata de rire.

— Si en tant qu'étudiant tu avais toujours été aussi lent à comprendre, tu porterais encore la robe blanche.

Milamber les regarda sans comprendre.

— Dans les discours que tu prononces devant l'Assemblée, tu ressasses constamment toutes les faiblesses de notre société, lui expliqua Hochopepa. Après tu t'étonnes que des gens t'aient écouté ?

— Ce que j'ai dit à nos frères magiciens n'était pas censé sortir des murs de l'Assemblée.

— Comme c'est vilain, répliqua Hochopepa. Un membre de l'Assemblée a discuté de cela avec un de ses amis qui n'était pas magicien !

— Ce que j'aimerais comprendre, intervint Shimone, c'est comment cette série de réformes proposée devant le Grand Conseil par le clan Hunzan a fini par être associée à ton nom ?

Milamber parut gêné, au grand amusement de ses amis.

— L'un des jeunes artistes qui a travaillé sur les fresques murales de ma propriété est un fils des Tuclamekla. Nous avons effectivement discuté des différences qui existaient entre les valeurs culturelles et sociales des Tsurani et celles du royaume, mais c'était juste un complément à nos discussions sur les différences de styles artistiques.

Hochopepa leva les yeux au ciel, comme s'il en appelait aux dieux.

— Quand j'ai entendu dire que le Parti du progrès — dominé par le clan Hunzan, lui-même dirigé par la famille des Tuclamekla — t'avait cité comme source d'inspiration, j'ai eu du mal à en croire mes oreilles, mais je constate qu'en fait tu trempe dans tous les maux qui empoisonnent l'empire. (Il regarda son ami d'un air faussement sérieux.) Dis-moi, est-il vrai que le Parti du progrès va bientôt s'appeler le Parti de Milamber ?

Shimone éclata de rire mais Milamber fixa Hochopepa d'un regard mauvais.

— Katala s'amuse du fait que ce genre de choses me gêne, Hocho. Et tu peux trouver ça drôle aussi, mais je veux qu'on sache que je n'ai pas voulu que ça arrive. J'ai simplement émis quelques remarques et donné mon opinion. Ce que le clan Hunzan et le Parti du progrès en ont fait, je n'y suis pour rien.

— Je crains que si quelqu'un d'aussi célèbre que toi ne veut pas que de telles choses arrivent, il vaille mieux ne rien dire, répliqua Hochopepa d'un ton sévère.

Shimone rit et Milamber sentit l'amusement le gagner.

— Très bien, Hocho. J'en prends la responsabilité. Mais, malgré tout, je ne sais pas si l'empire est prêt à subir les changements dont à mon avis il a besoin.

— Nous avons déjà entendu tes arguments, Milamber, et ce n'est ni le jour ni l'endroit pour se lancer dans un débat sur notre société, protesta Shimone. Vivons l'instant présent. Souviens-toi, beaucoup de membres de l'Assemblée sont choqués par tes réflexions, qu'ils trouvent par trop politiques. Même si moi j'ai tendance à soutenir tes idées en arguant du fait qu'elles sont novatrices et progressistes, n'oublie pas que tu te fais des ennemis.

L'approche du Parti impérial fut annoncée à grand renfort de tambours et de trompettes, ce qui coupa court à toute conversation. Des dresseurs chassèrent les Tsubar et les insectoïdes de l'arène. Quand la piste fut dégagée, des hommes passèrent rapidement avec des râteaux et des herse pour lisser le sable. Les trompettes retentirent à nouveau et des hérauts vêtus du blanc impérial firent leur entrée, à la tête de la procession. Ils portaient de longues trompes recourbées creusées dans la corne d'un gros animal, qui s'enroulaient autour de leurs épaules et leur remontaient au-dessus de la tête. Derrière, des tambours battaient à un rythme soutenu.

Ils se placèrent en face de la tribune impériale et la garde d'honneur du seigneur de guerre entra. Tous étaient vêtus d'une armure et d'un heaume recouverts de peau de needra d'un blanc immaculé. Heaumes et plastrons étaient ornés d'un précieux liséré de fils d'or qui étincelait au soleil. Milamber entendit Hochopepa marmonner quelque chose au sujet d'une stupide perte de métaux précieux.

Quand ils eurent pris place, un héraut annonça : « Almecho, seigneur de guerre ! » et la foule se leva pour l'acclamer. Il était accompagné de sa suite, qui comprenait plusieurs hommes en robe noire — ses « toutous », comme les

appelaient les autres membres de l'Assemblée. À la tête de ces magiciens se trouvaient les deux frères Elgahar et Ergoran.

Puis le héraut clama : « Ichindar ! Quatre-vingt-onze fois empereur ! » Les gradins croulèrent sous les ovations et la Lumière du Ciel apparut, entouré par les prêtres des vingt ordres. La foule se lança dans un tonnerre d'applaudissements. Alors que les vivats n'en finissaient plus, Milamber se demanda si l'amour que les Tsurani portaient à la Lumière du Ciel résisterait à une confrontation directe entre le seigneur de guerre et le jeune empereur. Certes, les Tsurani portaient un respect absolu aux traditions. Mais si l'empereur retirait son office au seigneur de guerre, il était peu probable que ce dernier accepte d'obtempérer.

— Il semble, mon cher Milamber, que la vie contemplative ne siée pas à la Lumière du Ciel, fit remarquer Shimone lorsqu'il commença à y avoir un peu moins de bruit. Je ne saurais l'en blâmer : devoir rester assis toute la journée avec pour seule compagnie une horde de prêtres et des femmes stupides choisies pour leur beauté et non pour leur conversation, cela doit finir par être affreusement ennuyeux. Milamber éclata de rire.

— Je doute que beaucoup d'hommes soient d'accord avec toi. Shimone haussa les épaules.

— J'oublie toujours que tu as commencé ton entraînement sur le tard et que tu as aussi une femme.

À la mention des femmes, Hochopepa prit un air dégoûté et les interrompit :

— Le seigneur de guerre va parler.

Almecho se mit debout et leva les mains pour réclamer le silence.

— Les dieux sourient à Tsuranuanni ! claironna-t-il quand le stade fut calmé. Je vous apporte la nouvelle d'une grande victoire contre les barbares de l'autre monde ! Nous avons écrasé le gros de leur armée et nos guerriers célèbrent la victoire ! Bientôt, la Lumière du Ciel trouvera à ses pieds toutes les terres de ce qu'ils appellent « le Royaume ».

Il se tourna et s'inclina avec déférence devant l'empereur. Milamber prit la nouvelle comme un coup de poing. Sans même

s'en rendre compte, il se serait levé, si Hochopepa ne lui avait pris le bras.

— Tu es Tsurani ! lui rappela-t-il d'un ton sifflant.

Milamber surmonta immédiatement ce choc inattendu et redevint impassible.

— Merci, Hocho. J'ai failli m'oublier.

— Chut ! fit le magicien.

Ils reportèrent leur attention sur le seigneur de guerre.

— ... et en signe de dévotion envers la Lumière du Ciel, nous lui dédions ces jeux.

Une vague d'acclamations parcourut l'arène et le seigneur de guerre s'assit.

— Il semble que ces nouvelles ne mettent pas l'empereur en extase, fit remarquer tout bas Milamber à ses amis.

Hochopepa et Shimone regardèrent l'empereur, qui restait parfaitement stoïque.

— Il le cache bien, mais je crois que tu as raison, Milamber, approuva Hochopepa. Il y a quelque chose dans tout cela qui le dérange.

Milamber n'insista pas puisqu'il en connaissait bien la cause : cette victoire affaiblirait la portée de l'initiative de paix du Parti de la roue bleue et augmenterait le pouvoir du seigneur de guerre au détriment de l'empereur.

Shimone tapota l'épaule de Milamber.

— Les jeux commencent.

Les portes de l'arène s'ouvrirent pour laisser entrer les combattants. Milamber observa ce jeune empereur de vingt ans que l'on disait brillant. Il avait le front haut et ses cheveux brun roux tombaient en cascade sur ses épaules. Il se tourna en direction de Milamber pour parler à un prêtre qui se tenait à côté de lui et le magicien vit ses yeux vert clair briller au soleil. Leurs regards se rencontrèrent un moment et Milamber crut y voir une lueur de reconnaissance. *Ainsi, il sait quelle est ma part au sein de son plan*, songea-t-il. L'empereur poursuivit sa conversation sans même une hésitation et personne ne remarqua leur échange.

— C'est un spectacle de clémence, expliqua Hochopepa. Ils vont se battre jusqu'à ce qu'il n'y en n'ait plus qu'un. Celui-ci sera pardonné pour ses crimes.

— Quels crimes ont-ils commis ? demanda Milamber.

— Comme d'habitude, répondit Shimone. De petits vols, mendier sans autorisation du temple, faux témoignage, se soustraire à l'impôt, désobéir aux ordres, des choses comme ça.

— Et les crimes capitaux ?

— Le meurtre, la trahison, le blasphème, frapper son maître : tous ces crimes ne peuvent être pardonnés. (Il dut élever la voix pour couvrir les bruits de la foule.) Ces gens-là sont mis avec les prisonniers de guerre qui refusent de servir comme esclaves. Ils sont condamnés à se battre jusqu'à ce qu'ils finissent par se faire tuer.

Les gardes sortirent de l'arène, laissant les prisonniers seuls.

— De petits criminels, commenta Hochopepa. Ça ne va pas être très intéressant. La remarque semblait justifiée car les prisonniers formaient un groupe bien affligeant. Nus à l'exception d'un pagne, ils portaient des armes et des boucliers dont ils ne devaient même pas savoir se servir. Beaucoup d'entre eux étaient vieux, malades, visiblement déroutés et en pleine confusion, et laissaient pendre leur hache, leur épée ou leur lance à bout de bras.

Les trompes annoncèrent le début du combat et les malades et les vieillards se firent rapidement exécuter. Plusieurs d'entre eux n'avaient même pas levé leur arme pour se défendre, trop perdus pour essayer de protéger leur vie. Au bout de quelques minutes, pratiquement la moitié des prisonniers étaient étendus sur le sable, morts ou mourants. L'action se ralentit un peu, les combattants se retrouvant peu ou prou à égalité. Lentement, le nombre d'adversaires diminua et l'aspect un peu chaotique du combat se modifia. Parfois, lorsqu'un adversaire s'effondrait, celui qui restait debout se retrouvait juste à côté d'une autre paire de combattants. Cela donnait souvent un combat à trois, que la foule acclamait à grands cris, car il y avait alors davantage de blessures et davantage de sang.

À la fin, seulement trois guerriers étaient encore debout. Deux d'entre eux n'avaient pas réussi à se départager et étaient pratiquement épuisés. Le troisième homme s'approcha prudemment, maintenant une distance constante avec les deux autres, cherchant une ouverture.

Il la trouva au bout de quelques secondes. Un couteau dans une main et une épée dans l'autre, il bondit en avant et abattit l'un des deux hommes d'un coup à la tête.

— L'imbécile ! s'exclama Shimone. Il n'a donc pas remarqué que l'autre était plus fort ? Il aurait dû attendre que l'un des deux prenne clairement l'avantage pour le frapper, comme ça il aurait eu le plus faible en face de lui.

Milamber tremblait presque. Shimone, son ancien professeur, était son meilleur ami après Hochopepa. Pourtant, malgré toute son éducation et sa sagesse, il réclamait du sang comme le plus ignorant des roturiers du dernier banc. Il avait beau essayer, Milamber n'arrivait pas à assimiler l'enthousiasme que les Tsurani montraient pour la mort des autres. Il se tourna vers l'autre magicien.

— Il devait sans doute être un peu trop occupé pour les finesses tactiques.

Shimone ne remarqua même pas le sarcasme, trop passionné par le combat.

Milamber se rendit compte que Hochopepa ne prêtait aucune attention à ce qui se passait clans l'arène. Le magicien tortueux observait toutes les conversations qui se déroulaient sur les gradins : pour lui, ce n'était que l'occasion d'étudier les aspects les plus subtils de cet autre jeu qu'était le jeu du Conseil. Milamber trouva cet aveuglement devant le spectacle de la mort et de la souffrance qui se déroulait plus bas aussi troublant que l'enthousiasme de Shimone.

Le combat s'arrêta rapidement, sur la victoire de l'homme au couteau. La foule applaudit avec enthousiasme. On lança des pièces dans le sable, pour que le gagnant puisse retourner à la société avec un petit capital.

Tandis que l'on nettoyait le sol de l'arène, Shimone appela un héraut et lui demanda quel était le programme de la journée.

Il se tourna vers les autres, visiblement content de ce qu'on venait de lui annoncer.

— Il va y avoir quelques duels, mais très peu ; ensuite il y aura deux combats spéciaux : un groupe de prisonniers contre un harulth affamé et un combat entre des soldats de Midkemia et des guerriers thuril capturés. Cela promet d'être très intéressant.

Milamber ne semblait pas d'accord. Estimant que le moment était venu de poser la question, il demanda :

— Hocho, tu as remarqué qu'il n'y a aucun Shinzawaï présent ?

Celui-ci regarda autour de lui, cherchant du regard les bannières familiales des maisons les plus importantes de l'empire.

— Minwanabi, Anasati, Keda, Tonmargu, Xacatecas, Acoma... Non, Milamber. Je ne saurais dire si tes anciens... disons, bienfaiteurs sont parmi nous. Mais cela m'aurait étonné.

— Pourquoi ?

— Ils sont entrés dans les mauvaises grâces du seigneur de guerre, il y a quelque temps, en raison d'une défaite, ou quelque chose comme ça. De plus, j'ai entendu dire qu'il nourrit des soupçons à leur égard, bien que leur clan ait brusquement décidé de participer à l'effort de guerre. Le clan Kanazawaï se repose sur sa gloire passée et les Shinzawaï sont les plus traditionalistes de tous.

Les combats se poursuivirent tout l'après-midi, toujours plus ingénieux à mesure que le niveau des adversaires augmentait. Bientôt, les derniers duels furent terminés et la foule attendit la suite en silence. Même les nobles se turent, car le prochain événement allait être exceptionnel. Un groupe de vingt guerriers, des Midkemians au vu de leur taille, s'avança au centre de l'arène. Uniquement vêtus d'un pagne, ils tenaient des cordes, des filets plombés, des lances et de longs couteaux courbes. Leurs corps huilés brillaient au soleil. Ils semblaient détendus, mais les soldats qui faisaient partie de la foule reconnurent en eux les signes subtils de la tension qui animait tous les guerriers avant le combat. Une minute plus tard, la grande double porte s'ouvrit de l'autre côté du stade et une

abominable créature à six pattes entra d'un pas traînant dans l'arène.

Le harulth était doté de nombreuses dents et de griffes acérées, et était d'un naturel combatif. Il avait le cuir épais comme une armure et il était presque aussi grand qu'un éléphant de Midkemia. Il hésita, clignant des yeux, le temps de s'habituer à la lumière, puis chargea droit sur le groupe d'hommes devant lui.

Ceux-ci se dispersèrent devant la créature, cherchant à la dérouter. Le harulth, par stupidité ou parce qu'il avait trop de suite dans les idées, continua à poursuivre un pauvre infortuné. En trois énormes enjambées, il écrasa l'homme sous son poids, puis l'engloutit en deux bouchées. Les autres se regroupèrent derrière l'animal et déployèrent rapidement leurs filets. L'hexapode fit volte-face, plus vite qu'on ne l'aurait cru possible de la part d'une créature aussi monstrueuse, et chargea de nouveau. Cette fois, les hommes attendirent le dernier moment, lancèrent les filets puis plongèrent sur le côté. Les filets étaient bordés de crochets prévus pour se planter dans le cuir épais de la bête. Il les piétina et se retrouva rapidement occupé à les déchirer. Comme il ne s'intéressait momentanément plus à eux, les lanciers se jetèrent sur lui. Le harulth recula, troublé, sans comprendre d'où venait l'attaque. Les lances n'avaient visiblement aucun effet, car elles ne pouvaient pas lui percer le cuir. Comprenant rapidement la futilité de cette tentative, un guerrier en prit un autre par le bras et lui montra le postérieur de la créature. Ils coururent vers sa queue, qui balayait le sol avec la force d'un bélier.

Ils échangèrent quelques mots, puis lâchèrent leur lance quand la créature se décida à attaquer. Elle bondit en avant et attrapa un autre homme entre ses mâchoires. Elle resta immobile un instant, le temps d'avaler sa proie. Les deux hommes à l'arrière se précipitèrent et sautèrent aussi haut qu'ils purent sur la queue de l'animal. Il sembla ne rien remarquer pendant un moment, puis se secoua violemment, jetant l'un des deux hommes à terre. Comme il venait de faire demi-tour, il s'arrêta pour dévorer l'homme encore étourdi. L'autre réussit à tenir et profita des quelques instants pendant lesquels le harulth

avalait son camarade pour se hisser plus haut le long de la queue, là où elle rejoignait les hanches. Il plongeait violemment son long poignard entre deux vertèbres, suggérées par un repli de peau. C'était un pari désespéré et la foule du stade hurla de joie. Le couteau s'enfonça dans le cartilage entre les os et transperça la colonne vertébrale. La créature beugla de rage et commença à tourner sur elle-même, menaçant de jeter à terre son importun cavalier. Mais au bout de quelques instants, ses pattes arrière s'effondrèrent. Le harulth en resta confondu, ses quatre autres pattes tirant le poids mort de son arrière-train. Il tenta vainement par deux fois de mordre son bourreau, mais son cou était trop court pour cela. L'homme retira sa lame et rampa le long du dos de la bête, tandis que les lanciers survivants la harcelaient pour distraire son attention. Trois fois il faillit se faire renverser, mais il réussit à se retenir. Quand il eut légèrement dépassé la deuxième paire de pattes, il replongea sa lame entre deux vertèbres. Les membres s'effondrèrent quelques instants plus tard et l'homme se fit éjecter du dos de l'animal. Le harulth hurlait de rage et de douleur, mais il était effectivement immobilisé. Les guerriers reculèrent et attendirent. La colonne vertébrale sectionnée en deux endroits, le harulth tomba dans le coma au bout de quelques minutes, les pattes avant agitées de quelques soubresauts spasmodiques avant de s'immobiliser complètement.

La foule enthousiaste applaudit le combat, car jamais un groupe de guerriers n'avait réussi à vaincre un harulth sans perdre au moins cinq fois plus d'hommes. Cette fois-ci, seuls trois hommes étaient morts. Les guerriers restèrent sans bouger tandis que leurs doigts, engourdis par l'épuisement, laissaient glisser leurs armes sur le sable. La bataille avait duré moins de dix minutes, mais la dépense d'énergie, la concentration, la sueur et la peur avaient amené ces hommes au bord de l'inanition. Sans faire attention aux vivats de la foule, ils titubèrent vers la sortie. Seul l'homme au couteau semblait ressentir quelque chose et pleurait ouvertement en marchant dans le sable.

— Pourquoi cet homme est-il si malheureux ? demanda Shimone. C'était un grand triomphe.

— Il pleure parce qu'il est épuisé, effrayé et malade de tout cela, répondit Milamber d'un ton qu'il s'efforça de garder calme. De plus, il est très loin de chez lui, ajouta-t-il doucement. (Il avala sa salive avec difficulté, luttant contre la rage qui montait lentement en lui.) Il sait que ça ne sert à rien. Encore et encore il va devoir revenir dans cette arène, combattre d'autres créatures et d'autres hommes, peut-être des amis qui viennent de son monde. Il sait aussi qu'un jour ou l'autre il en mourra.

Hochopepa regarda fixement le jeune homme tandis que Shimone prenait un air gêné.

— Si je n'avais pas eu de chance, ajouta Milamber, j'aurais été avec ces gens-là en bas. Ils avaient une famille, un foyer, ils aimaient, ils savaient rire. Maintenant, ils attendent la mort.

Hochopepa agita la main d'un air absent.

— Milamber, tu as la détestable habitude de tout prendre trop à cœur.

Le jeune magicien, furieux et écoeuré par ce spectacle sanglant, enfouit ses émotions au fond de lui. Il avait décidé de rester. Il avait décidé de devenir tsurani.

Après que le sable eut été nettoyé, les trompettes retentirent de nouveau, annonçant le dernier combat de l'après-midi. Une douzaine de guerriers à fière allure, vêtus de harnais de cuir, de bracelets de force cloutés et de coiffes de plumes multicolores s'avancèrent d'un côté de l'arène. Milamber n'en avait jamais vu mais il reconnut les vêtements qu'ils portaient aux visions qu'il en avait eues du haut de la tour. C'étaient les Thuril, les descendants des fiers cavaliers-serpents. Ils avaient le regard dur, l'air sombre et décidé.

De l'autre côté, douze guerriers vêtus d'imitations criardes d'une armure midkemiane entrèrent. On avait trouvé que leurs armures métalliques étaient à la fois trop précieuses et trop ternes pour ce combat et les artisans tsurani leur en avaient fait des imitations stylisées.

Les Thuril regardèrent les arrivants avec un air de mépris absolu. De tous les peuples humains, seuls les Thuril avaient su résister à l'empire. Ils étaient incontestablement les meilleurs guerriers des montagnes de Kelewan et jamais l'empire n'avait réussi à conquérir leurs montagnes et leurs hauts pâturages. Ils

l'avaient tenu en échec jusqu'à ce que la paix finisse par être déclarée. C'était un peuple de grande taille, qui ne s'était pas mêlé aux races plus petites de Kelewan, qu'il considérait comme inférieures.

Les trompettes sonnèrent une nouvelle fois et le silence se fit dans la foule. Un héraut annonça d'une voix claire :

— Ces soldats de la Confédération Thuril ont violé le traité passé entre leurs nations et l'empire en attaquant des soldats tsurani. Ils ont été exilés par leur propre peuple, qui les a déclarés hors-la-loi et les a condamnés. Ils combattront des captifs venus du monde de Midkemia et lutteront jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un.

La foule applaudit.

La trompette sonna et les guerriers se mirent en position. Les Midkemians se penchèrent en avant, les armes prêtes, mais les Thuril restèrent droits et fiers, les regardant avec un air de défi. L'un des Thuril s'avança et s'arrêta devant le Midkemian le plus proche. D'un ton méprisant, il prononça quelques mots et montra l'arène d'un grand geste.

Milamber sentit une rage violente monter en lui, ainsi que de la honte face au spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Il existait des jeux en Midkemia — il en avait entendu parler —

mais jamais comme ceux-là. Les hommes qui se battaient à Krondor et en d'autres endroits du royaume étaient des professionnels qui gagnaient leur vie en menant des combats au premier sang. Les duels à mort existaient aussi, bien sûr, mais c'était pour régler des affaires personnelles, quand toutes les autres solutions proposées avaient échoué. Tout ceci n'était qu'un stupide gâchis de vies humaines organisé pour le bon plaisir d'oisifs gorgés de plaisirs et avides de sensations fortes propres à leur redonner goût à la vie. Milamber observa la foule et se sentit écoeuré par l'expression des visages qui l'entouraient.

Le guerrier thuril poursuivait son discours devant les Midkemians qui semblèrent changer d'humeur. Au début, on les sentait tendus, prêts au combat alors qu'à présent ils apparaissaient presque détendus. Le Thuril continuait à montrer la foule.

Puis un grand Midkemian aux larges épaules s'avança comme pour parler. Le Thuril se mit en garde, l'épée levée, prêt à frapper. Une voix s'éleva derrière lui, celle d'un autre guerrier qui dit quelque chose d'un ton rassurant. Le premier Thuril sembla se détendre à nouveau.

Le Midkemian retira lentement son heaume, révélant un visage hagard et fatigué, encadré de cheveux noirs, humides et emmêlés. Il parcourut l'arène du regard, tandis que les gens commençaient à murmurer et à grommeler contre l'attitude inattendue de ces guerriers, puis il inclina légèrement la tête. Il lâcha son épée et son bouclier et adressa quelques paroles à ses compagnons. Les autres guerriers de l'arène suivirent rapidement son exemple et bientôt toutes les armes furent à terre.

Milamber s'étonna de ce geste.

— Tout ça va mal finir, prédit Shimone. Les Thuril refusent de combattre les leurs et il semblerait qu'ils ne veuillent pas non plus combattre les barbares. Une fois, j'ai vu six Thuril massacrer tous les gens qu'on leur opposait, puis refuser de se battre entre eux. Quand les gardes sont venus les tuer, ils les ont combattus et les ont repoussés. Finalement, il a fallu que des archers en haut des murs les abattent à coups de flèche. Une vraie honte. La foule s'est rebellée et le responsable des jeux a été taillé en pièces. Plus d'une centaine de citoyens sont morts.

Milamber se sentit soulagé. Au moins, il n'aurait pas à subir le spectacle de gens faisant partie du peuple de Katala et du sien luttant les uns contre les autres. La foule commença à huer et à siffler les combattants.

Hochopepa donna un coup de coude à Milamber.

— Le seigneur de guerre ne semble pas trouver la chose très amusante. Milamber se tourna vers le visage livide du seigneur de guerre qui voyait sa représentation pour l'empereur tourner à la farce. Almecho se leva lentement à côté de la Lumière du Ciel et clama :

— Que le combat commence !

De solides gardes qui travaillaient pour les jeux accoururent dans l'arène avec des fouets. Ils encerclèrent les guerriers immobiles et commencèrent à les fouetter. Milamber

sentit sa gorge se serrer en les voyant faire, déchirant la peau dénudée des bras et des jambes des soldats thuril et midkemians. Il avait déjà senti la morsure du fouet dans les marais. Chaque coup qui s'abattait sur les soldats sur la piste de sable était comme un coup qui s'abattait sur lui.

La foule commença à s'agiter, car les gens n'étaient pas venus voir des hommes se faire fouetter sans bouger. Ils commencèrent à siffler et à conspuer la tribune impériale. Quelques-uns, plus hardis, se mirent à jeter des détritits et des piécettes dans l'arène, pour montrer ce qu'ils pensaient de tout ça. Finalement, l'un des gardes s'impatienta, s'avança face à un guerrier thuril et le frappa au visage avec le manche de son fouet. Avant que le garde ne puisse réagir, le Thuril s'élança en avant et arracha le fouet des mains de l'homme effrayé. L'instant d'après, il enroula fermement l'arme autour de la gorge du garde pour l'étrangler.

Les autres gardes se tournèrent vers le guerrier qui s'attaquait à leur compagnon et firent pleuvoir une grêle de coups sur lui. Le Thuril tituba puis tomba à genoux. Mais il s'agrippait au fouet, continuant à étrangler le garde suffocant. Encore et encore, les coups s'abattirent sur le Thuril, jusqu'à ce que son armure soit entièrement couverte de sang. Mais il continuait à serrer la gorge de sa victime.

Quand le garde mourut, les yeux exorbités dans son visage violacé, le Thuril sembla lui aussi perdre ses forces. Lorsque le corps inanimé du garde s'effondra sur le sol, le Thuril tomba à côté de lui.

Ce fut un soldat midkemian qui réagit le premier. Avec un détachement absolu, il prit une épée et la passa au travers du corps de l'un des gardes. Puis, comme un seul homme, les soldats thuril et midkemians se retrouvèrent avec une arme en main ; une minute plus tard, tous les gardes étaient morts. Alors les prisonniers jetèrent de nouveau leurs armes au sol.

Milamber lutta pour garder son calme devant un tel spectacle. Il n'avait que de l'admiration pour ces gens qui préféraient mourir plutôt que s'entre-tuer. Peut-être y en avait-il parmi eux qui s'étaient lancés dans la vallée avec lui pour découvrir la machine de la faille tant d'années auparavant. En

apparence, il était calme, comme un Tsurani, mais intérieurement il bouillait.

— J'ai un mauvais pressentiment, murmura Hochopepa. Quel que soit l'avantage qu'Almecho ait cherché à obtenir aujourd'hui avec l'empereur, sa tentative risque de tomber à l'eau. Je crains qu'il n'apprécie pas beaucoup le manque d'enthousiasme de tes compatriotes censés mourir pour divertir la Lumière du Ciel.

— Maudits soient ces jeux ! cracha Milamber. (Il regarda Hochopepa avec des yeux brûlants de rage, une expression que le gros magicien ne lui avait jamais vue auparavant.) Et maudits soient tous ceux qui trouvent plaisir à de tels massacres, ajouta-t-il en se levant à demi.

Hochopepa lui prit le bras et tenta de le rasseoir fermement sur son siège.

— Milamber, tiens-toi !

Mais celui-ci se dégagea, ignorant l'ordre. Ensemble, Milamber et ses compagnons regardèrent la tribune impériale, où le seigneur de guerre parlait avec un capitaine de la garde. Le magicien sentit une étrange bouffée de chaleur monter en lui. Pendant un moment, il lutta contre une envie soudaine de se servir de ses pouvoirs et de jeter le seigneur de guerre dans l'arène, pour voir comment il s'y prendrait contre ces hommes qui refusaient de mourir sur son ordre.

La voix d'Almecho tonna, faisant taire tous les gens autour de lui :

— Non, pas des archers. Ces animaux ne méritent pas une mort de guerrier. Il se tourna vers l'un des ses toutous et lui donna un ordre. L'homme en robe noire acquiesça et se lança dans une incantation. Milamber sentit sa nuque se hérissier en percevant l'afflux de magie.

Un murmure de terreur se répandit dans le stade quand les hommes dans l'arène perdirent connaissance et s'effondrèrent.

— Maintenant attachez-les, montez une plate-forme et pendez-les devant tout le monde, lança le seigneur de guerre.

Un silence abasourdi accueillit ces paroles, puis la foule réagit en criant : « Non ! Ce sont des guerriers ! » et « Ce n'est

pas honorable ! » Hochopepa ferma les yeux et poussa un soupir.

— Une fois de plus, le seigneur de guerre est en train de se laisser aller à son mauvais caractère et ça va être la débâcle, dit-il pour lui-même et ses compagnons. Voilà qui ne va pas améliorer sa position dans le Grand Conseil ni la stabilité de l'empire.

Comme une bête enragée et aux abois, le seigneur de guerre se retourna. Les gens les plus proches de lui se turent, mais d'autres, un peu éloignés, reprirent leurs cris. Pour les Tsurani, un tel traitement était si déshonorant qu'on ne pouvait l'infliger qu'à des hommes sans aucun honneur. Ils avaient eu beau gâcher leur spectacle, les prisonniers avaient prouvé qu'ils étaient des combattants et en tant que tels ils méritaient une mort honorable.

Hochopepa se tourna vers Milamber pour lui dire quelque chose, mais se tut en voyant le visage de son ami. La colère qui animait le jeune magicien était à présent clairement visible et paraissait aussi violente que celle du seigneur de guerre. Sentant que quelque chose de terrible était sur le point d'arriver, Hochopepa voulut attirer l'attention de Shimone et vit que lui aussi contemplait en silence l'attitude terrifiante de Milamber. Tout ce que put dire Hochopepa, ce fut un « Milamber, non ! » à peine audible. Puis l'esclave devenu magicien se leva.

Il enjamba un Hochopepa choqué, à qui il ordonna :

— Va mettre l'empereur en sûreté.

Milamber titubait sous un torrent d'émotions enfouies en lui depuis des années et qui jaillissaient maintenant à la surface. Il venait d'avoir une révélation, étrange et absolue. *Je ne suis pas tsurani !* reconnut-il pour lui-même. *Jamais je ne pourrai tremper dans tout cela.* Pour la première fois depuis qu'il avait mis la robe noire, ses deux natures se trouvaient en harmonie. Ce qui se passait sous ses yeux était une honte pour les deux cultures, une chose qui le poussait sans la moindre hésitation à prendre une terrible résolution.

À l'exception des gens proches de la tribune impériale, la foule tout entière scandait « L'épée, l'épée, l'épée ! », exigeant

que l'on accorde à tous ces hommes une mort de guerrier. Le cœur de Milamber se mit à battre à l'unisson de ce rythme, et la rage qui l'animait atteignit son paroxysme.

Arrivé à mi-chemin de la tribune des magiciens et de la tribune impériale, Milamber regarda les soldats et les menuisiers courir sur le sol de l'arène. Ils étaient en train d'attacher les Midkemians et les Thuril inconscients comme pour les emmener à l'abattoir et la foule commençait à s'agiter dangereusement. Quelques jeunes officiers appartenant à de nobles familles et assis dans les gradins les plus bas semblaient prêts à tirer l'épée et à sauter dans l'arène pour défendre en personne le droit des prisonniers à mourir en guerriers. Nombre de spectateurs avaient combattu contre les soldats de Thuril et les Midkemians et les considéraient comme de vaillants adversaires. Ils n'auraient pas hésité à tuer ces hommes sur un champ de bataille, mais ils refusaient de voir de si braves ennemis humiliés de la sorte.

Un flot de rage noire, de haine et de tristesse envahit Milamber. Il avait beau essayer de se contrôler, son esprit hurlait de fureur. Sa tête se renversa en arrière, ses yeux se révélsèrent dans leurs orbites et, comme cela lui était déjà arrivé par deux fois dans sa vie, des lettres de feu apparurent dans son esprit. Mais jamais auparavant il n'avait eu la puissance suffisante pour profiter de cet instant. Avec une joie presque animale, il puisa dans cette source de pouvoir qui s'ouvrait en lui. Il lança son bras droit en avant et l'énergie jaillit de sa main. Une boule de flammes bleues, brillantes comme un soleil, fila vers le bas et frappa le sol au beau milieu des gardes du seigneur de guerre. Les hommes furent dispersés dans toutes les directions, comme des fétus de paille. Ceux qui venaient d'apporter des outils pour construire l'échafaud furent mis à genoux par l'onde de choc, si violente que tous les spectateurs qui avaient pris place sur les gradins du bas en furent étourdis. Il n'y eut plus un bruit dans le stade et la foule, étonnée, se tut.

Tous les yeux se tournèrent vers la source de cet éclair. Les gens qui se trouvaient près de Milamber reculèrent instinctivement. La rage l'avait rendu écarlate et ses iris

parfaitement noirs se détachaient nettement sur le blanc de ses yeux.

— Assez ! ordonna le magicien avec un geste de la main.

Personne n'osa bouger d'un pouce, sauf Hochopepa et Shimone. Ils ne savaient pas quelles étaient les intentions de Milamber, mais au vu de ce qu'il venait de faire, ils prirent son ordre au sérieux. Ils coururent vers le jeune empereur qui, comme tout le stade, regardait Milamber avec un mélange de surprise et de fascination. Ils échangèrent quelques mots avec Ichindar ; quelques instants plus tard, le siège de l'empereur était vide.

Milamber tourna la tête vers sa gauche en entendant un rugissement de colère :

— Qui ose ?

Il était confronté au seigneur de guerre, debout, semblable à un demi-dieu furieux dans son armure blanche. Son visage était aussi terrible que celui de Milamber.

— Moi, j'ose ! répondit le magicien sur le même ton. Une telle chose ne peut pas arriver et elle n'arrivera pas ! Plus jamais les hommes ne mourront pour le plaisir des autres !

Se retenant à grand-peine, Almecho, seigneur de guerre des nations de Tsuranuanni, hurla :

— De quel droit ferais-tu une chose pareille ?

Les veines de son cou saillaient dangereusement, son corps tremblait et la sueur luisait sur son front.

Milamber baissa la voix et choisit soigneusement ses mots, répondant d'un ton de défi et de rage contenue :

— Par le droit de faire comme il me semble bon ! (Il se tourna vers un garde.) Les hommes qui sont dans l'arène doivent être détachés. Ils sont libres !

Le garde hésita un moment, puis son entraînement de Tsurani reprit le dessus.

— À vos ordres, Très-Puissant.

— Ne bouge pas ! hurla Almecho.

La foule retint son souffle. Jamais dans toute l'histoire de l'empire un Très-Puissant et un seigneur de guerre ne s'étaient affrontés ainsi. Le garde s'arrêta.

— Ma parole a force de loi, gronda Milamber. Va ! Alors le garde repartit et le seigneur de guerre s'emporta.

— Tu violes la loi ! Nul ne peut libérer un esclave !

— Moi, je le peux ! répliqua Milamber, bouillant à nouveau de rage. Je suis au-dessus des lois !

Almecho recula comme s'il venait de prendre un coup. De toute sa vie, nul n'avait osé s'opposer ainsi à sa volonté. Aucun seigneur de guerre dans toute l'histoire de l'empire n'avait eu à subir une telle honte en public. Il était abasourdi.

Près de lui, un autre magicien se leva d'un bond.

— Moi, je dis que tu es un traître et que tu n'es pas un véritable Très-Puissant. Tu cherches à saper le pouvoir du seigneur de guerre et à apporter le chaos dans l'ordre impérial. Rétracte-toi !

Immédiatement, les spectateurs cherchèrent frénétiquement à s'écarter des deux magiciens. Milamber posa les yeux sur le toutou du seigneur de guerre.

— Voudrais-tu mesurer tes pouvoirs aux miens ?

Almecho regarda Milamber avec un air de haine absolue. Pas un instant ses yeux ne quittèrent le jeune magicien.

— Anéantis-le ! ordonna-t-il à son favori.

Les bras de Milamber s'élevèrent brusquement et se croisèrent aux poignets. Instantanément, un nimbe de lumière dorée l'entoura, formant un bouclier doré qui intercepta la boule d'énergie, semblable à un feu de couleur bleue, que lui lança l'autre magicien.

Milamber se tendit, ivre de rage. Par deux fois dans sa vie, quand il s'était fait attaquer par les trolls et quand il s'était battu contre Roland, il avait puisé dans des réserves de pouvoir profondément enfouies en lui. Il arracha les ultimes barrières qui subsistaient entre son esprit conscient et ces réserves cachées. Elles n'avaient plus de mystère pour lui, elles étaient la source de tout son pouvoir. Pour la première fois, Milamber comprenait enfin ce qu'il était : non pas une Robe Noire, limitée par les enseignements rigides d'un monde ancien, mais un adepte du Grand Art, un maître en pleine possession de toutes les énergies issues des deux mondes qu'il portait en lui.

Le magicien du seigneur de guerre le regarda, terrifié. Il se trouvait confronté à tout autre chose qu'une simple curiosité ou un barbare magicien. Il se trouvait face à un être à craindre et à respecter, un être qui avait les bras levés vers le ciel, le corps tremblant de rage, les yeux étincelants de puissance.

Milamber claqua des mains au-dessus de sa tête et le tonnerre gronda, ébranlant l'assistance. L'énergie apparut entre ses mains et un vortex de forces scintillantes tourbillonna au dessus de lui, montant en flèche. La fontaine continua de s'élever jusqu'à ce qu'elle se retrouve très haut dans le ciel. Alors elle commença à s'allonger, recouvrant le stade d'un grand dais. Le scintillement persista quelques instants, puis le ciel sembla comme voler en éclats, aveuglant tous ceux qui regardaient en l'air. Le ciel s'obscurcit et l'éclat du soleil se ternit, comme si on tirait lentement de grands voiles devant lui.

La voix de Milamber résonna dans tout le stade :

— Que vous ayez vécu ainsi pendant des siècles n'excuse pas ces cruautés. Voici venu le jour de votre jugement et vous êtes tous déclarés coupables.

Des magiciens se levèrent et s'empressèrent d'abandonner leur place, mais beaucoup restèrent encore. Parmi les spectateurs, certains, plus prudents que d'autres, s'enfuirent par les sorties les plus proches, mais beaucoup restèrent aussi, pensant que tout ceci n'était qu'un nouveau spectacle destiné à les amuser. La plupart étaient trop ivres ou trop excités par les combats pour que les avertissements du magicien les atteignent.

Milamber décrivit un arc de cercle devant lui.

— Vous qui prenez plaisir à la mort et à l'humiliation des autres, soyez confrontés à votre propre destruction !

La foule sursauta.

Milamber leva une main et tout devint silencieux. Même la légère brise estivale cessa de souffler. Puis, d'une voix terrible, il parla. Tous pâlirent à ses mots, comme si la mort elle-même venait de prendre corps. Le stade frémit en réaction à ces paroles :

— Tremblez et craignez pour vous, car je suis le Pouvoir !

Un son aigu et entêtant s'éleva, émanant du magicien. L'air vibra sous la puissance de la magie mise en œuvre.

— Vent ! cria Milamber.

Une brise glacée qui sentait la charogne, infecte et nauséabonde, souffla sur le stade. Elle traînait dans son sillage un long gémissement de tristesse et de peur et soufflait plus fort d'instant en instant, de plus en plus menaçante, de plus en plus déprimante. Le froid se fit plus intense, comme jamais un Tsurani ne l'avait subi, jusqu'à devenir presque insupportable. Les hommes pleurèrent sous sa caresse mordante et loin au-dessus du stade, des nuages s'accumulèrent dans les ténèbres.

Les vents hurlaient, couvrant les cris de la foule rassemblée dans l'arène. Les nobles essayèrent de fuir, maintenant trop terrifiés pour penser à autre chose qu'à se frayer un chemin à coups de griffes à travers leur propre famille, écrasant les faibles et les vieillards pour pouvoir passer. Plusieurs personnes, renversées par une bourrasque de vent, tombèrent à genoux ou furent renversées de leur siège et jetées dans l'arène.

De grands nuages orageux, noirs et gris, filèrent au-dessus de leurs têtes, semblant tourbillonner autour d'un point situé juste au-dessus de Milamber. Ce dernier était enveloppé d'une lumière surnaturelle, vibrante d'énergie. Il se trouvait au centre de la tempête, silhouette terrifiante dans le noir. Le vent sifflait de rage, mais la voix du magicien coupa au travers du bruit comme une lame :

— Pluie !

Une pluie froide se mit à tomber, portée par le vent. Elle s'intensifia rapidement jusqu'à devenir un torrent qui martelait le sol, puis un véritable déluge qui s'abattit sur les gens, les écrasant douloureusement au sol et les assommant avec une force terrifiante, visiblement surnaturelle. Quelques-uns réussirent à s'enfuir dans les tunnels et d'autres se blottirent les uns contre les autres, terrifiés.

Certains magiciens tentèrent de contrer ces sortilèges, mais ne purent y parvenir et s'évanouirent d'épuisement. Ils luttèrent contre un véritable maître en magie, qui venait de prendre conscience de ses pouvoirs et était capable de contrôler directement les éléments. Le magicien qui avait défié Milamber était affalé sur son siège, étourdi, clignant des yeux, essayant mentalement de mettre un semblant d'ordre dans le chaos qui

régnait autour de lui. Le seigneur de guerre tentait de rester debout malgré la tempête et de résister à la terreur qui envahissait la foule autour de lui.

Milamber abattit le bras et leva une main devant lui.

— Feu ! cria-t-il, si fort que tous l'entendirent.

Les nuages semblèrent s'enflammer. Les cieux explosèrent en voiles de couleurs terribles, en flammes multicolores qui se déchaînèrent dans le noir. Des éclairs déchirèrent le ciel, comme si les dieux annonçaient le jugement final de l'humanité. Les gens hurlaient, pris d'une terreur primitive face aux éléments en folie.

Puis la pluie de feu commença. Des gouttes tombèrent sur les corps et les vêtements, les visages et les capes et commencèrent à brûler. Des cris de douleur montèrent de toutes parts et les gens tentèrent vainement d'étouffer le feu qui consumait leur chair. D'autres magiciens disparurent de l'arène, emmenant avec eux leurs camarades inconscients. Milamber se retrouva seul dans la tribune des magiciens. L'odeur de la chair grillée emplit l'air, mêlée à celle de la terreur.

Le magicien croisa les bras devant lui et regarda vers le bas.

— Terre !

Un grondement commença à monter des profondeurs. Le sol sous le stade se mit à trembler légèrement. Les vibrations s'intensifièrent et l'air s'emplit d'un bourdonnement furieux, comme si un essaim d'insectes géants venait d'entourer l'arène. Le grondement et le bourdonnement se mirent à l'unisson et le sol commença à bouger.

Le stade trembla, puis se mit à rouler et à se soulever avec violence. Milamber restait debout, parfaitement calme, comme sur une île. C'était comme si la terre elle-même était devenue fluide. La foule fut projetée sur le sol de l'arène qui palpitait de forces primitives. Des statues tombèrent de leur piédestal et les énormes portes s'arrachèrent de leurs gonds, dans un craquement de bois sec. Elles s'avancèrent en sautillant, d'une allure d'ivrogne, dans les tunnels, puis s'effondrèrent sur le sable, écrasant plusieurs personnes qui se trouvaient en dessous. Les bêtes enfermées sous l'arène, affolées par le tremblement de terre, se débattirent dans leur cage, firent

sauter les serrures et se libérèrent. Elles sortirent des tunnels en courant, piétinant au passage les portes tombées. La pluie de feu déclencha un concert de beuglements, de ululements et de rugissements. Rendues folles de terreur, les bêtes s'attaquèrent aux spectateurs abasourdis qui gisaient sur le sable, massacrant quiconque tombait sous leurs griffes. Certains hommes, hallucinés, étouffaient machinalement les gouttes de feu qui leur tombaient dessus, tandis que d'autres se faisaient éviscérer à quelques mètres de là par des créatures horribles sorties de forêts exotiques.

L'arène elle-même se mit à gémir. Les antiques pierres bougeaient, glissant les unes contre les autres. Le mortier, vieux d'un millier d'années, se changea instantanément en poussière alors que le stade s'effondrait. Les cris de terreur furent emportés par le vent ou noyés dans la cacophonie générale de la destruction. La fureur des éléments monta encore et encore et le monde sembla sur le point de se déchirer. Alors Milamber leva de nouveau les mains au-dessus de sa tête. Il les fit claquer une fois et un monumental coup de tonnerre éclata. Puis, d'un coup, le chaos cessa.

Le ciel était clair, ensoleillé et une légère brise soufflait à nouveau de l'est. Le sol était comme il devait être, immobile et solide, et la pluie de feu n'était plus qu'un souvenir.

Le silence qui suivit fut assourdissant. Puis on commença à entendre les râles des blessés et les pleurs des gens terrifiés. Le seigneur de guerre restait debout, le visage livide, quelques brûlures sur le visage et sur les bras. Le puissant chef de l'empire n'était plus qu'un homme privé de toute émotion hormis la terreur. Ses yeux étaient écarquillés au point qu'on en voyait tout le blanc. Il bougeait les lèvres, comme pour parler, mais les mots ne sortaient pas. Milamber leva de nouveau les mains et le seigneur de guerre recula avec un hoquet de peur. Le magicien claqua dans ses mains et disparut.

L'odeur des fleurs d'été flottait dans la brise du soir. Dans le jardin, Katala jouait aux mots avec William. Elle avait insisté pour qu'ils apprennent tous les deux la langue natale de son mari.

Le soir tombait déjà car Ontoset se situait plus à l'est que la Cité sainte. Le soleil était bas sur l'ouest et les ombres s'allongeaient dans le jardin. Comme le gong n'avait pas annoncé l'arrivée de Milamber, Katala s'étonna de l'apparition de son époux à la porte de chez eux. Elle se releva lentement, sentant tout de suite qu'il y avait un problème.

— Mon époux, qu'y a-t-il ? William courut vers son père.

— Je t'expliquerai tout plus tard, répondit Milamber. Il faut prendre William et partir.

L'enfant tira sur la robe noire de son père.

— Papa ! cria-t-il, exigeant qu'on l'écoute. Milamber prit son fils et le serra dans ses bras.

— William, nous allons faire un voyage dans mon pays. Tu vas être un gentil garçon et tu ne pleureras pas.

L'enfant fit la moue, car si son père lui demandait de ne pas pleurer, il devait y avoir de bonnes raisons pour cela. Mais il opina et retint ses larmes.

— Netoha ! Almorella ! appela Milamber.

Quelques instants plus tard, les deux serviteurs arrivèrent dans le jardin. Netoha s'inclina, mais Almorella courut vers Katala. Cette dernière avait insisté pour qu'Almorella les accompagne dans la maison de Milamber quand il avait ramené sa famille chez lui. C'était plus une sœur pour Katala et une tante pour William qu'une esclave. Elle vit immédiatement que quelque chose n'allait pas et des larmes lui montèrent aux yeux.

— Vous partez.

C'était une constatation et non une question. Netoha regarda son maître.

— Quels sont vos ordres, Très-Puissant ?

— Nous partons, répondit Milamber. Il le faut. Je suis désolé.

Netoha prit la nouvelle stoïquement, en bon Tsurani, mais Almorella serra Katala dans ses bras en pleurant ouvertement.

— Je veux que vous soyez tous deux bien dotés, reprit le magicien. J'ai préparé des documents en prévision de ce jour. Quand nous serons partis, vous trouverez tous mes travaux classés dans mon étude. Au-dessus de mon bureau, sur l'étagère du haut, vous trouverez un parchemin scellé de noir. Je te

donne cette propriété, Netoha. (Il se tourna vers Almorella.) Je sais que vous avez des sentiments l'un pour l'autre. Le document qui donne cette propriété à Netoha contient aussi une clause qui te rend ta liberté, Almorella. Ce sera un bon mari pour toi. Même l'empereur ne peut casser un document portant le sceau d'un Très-Puissant, vous n'avez donc aucun souci à vous faire.

L'incrédulité, le bonheur et la tristesse se mêlaient sur le visage d'Almorella. Les yeux pleins de gratitude, elle acquiesça lentement pour montrer qu'elle comprenait. Milamber s'adressa de nouveau à Netoha :

— Je donne les pâturages du bas de la colline à Xanothis le berger. Tu feras en sorte que les autres serviteurs ne soient pas lésés. Maintenant, dans mon étude, vous trouverez aussi plusieurs parchemins scellés de rouge. Ils doivent être brûlés tout de suite. Tous les autres travaux doivent être envoyés à Hochopepa de l'Assemblée, avec toute mon amitié et l'espoir qu'ils lui seront utiles. Il saura ce qu'il faut en faire.

Almorella serra encore une fois Katala dans ses bras, puis embrassa William.

— Allons, vite, jeune fille, lui dit Netoha. Tu n'es pas encore la maîtresse de cette propriété et il y a des choses importantes à faire. (Le hadonra commença à s'incliner, puis ajouta d'un ton hésitant :) Très-Puissant, je... je vous souhaite bonne chance.

Il s'inclina rapidement et partit vers l'étude, mais pas avant que Milamber se soit aperçu que les yeux de son serviteur étaient un peu humides.

Almorella, des larmes inondant son visage, suivit Netoha dans la maison. Katala se tourna vers Milamber.

— Maintenant ?

— Maintenant. (Il emmena sa famille à la salle de transport.) Il faut encore que je vérifie quelque chose avant d'essayer de passer la faille.

Il saisit sa femme, maintenant leur fils entre eux et se projeta vers un autre motif.

Ils se retrouvèrent entourés de brume blanche pendant un instant, puis arrivèrent dans une autre pièce. Ils passèrent

rapidement la porte et Katala s'aperçut qu'ils étaient arrivés chez les Shinzawai.

Ils se dirigèrent à grands pas vers le bureau de Kamatsu et ouvrirent la porte sans formalités. Le seigneur des Shinzawai leva les yeux, irrité par cette interruption. Mais son expression se modifia dès qu'il vit les nouveaux arrivants.

— Très-Puissant, que se passe-t-il ? demanda-t-il en se levant.

Milamber lui fit un rapide résumé des derniers événements et Katala pâlit. Kamatsu secoua la tête.

— Il est possible que vous ayez déclenché un processus qui va modifier à jamais l'ordre établi de l'empire, Très-Puissant. J'espère que ce ne sera pas un coup mortel. Quoi qu'il en soit, il faudra des années pour en déterminer les effets. Déjà, le Parti du progrès fait des propositions d'alliance au Parti de la paix. En peu de temps, vous avez eu beaucoup d'effet sur notre pays. (Il poursuivit, empêchant Milamber de prendre la parole.) Ce n'est pas le moment d'en parler, toutefois. Vous qui avez été mon esclave, vous avez beaucoup appris, mais vous n'êtes toujours pas tsurani. Il faut que vous compreniez que le seigneur de guerre ne peut garder la face en subissant un tel revers. La honte va très probablement le pousser à se suicider, mais ceux qui le suivent — sa famille, son clan, ses subordonnés — vont mettre votre tête à prix. Il se peut qu'ils aient déjà engagé des assassins, ou que des magiciens s'appêtent à agir contre vous. Vous n'avez d'autre choix que de fuir vers votre monde natal.

William décida que le moment était bien choisi pour pleurer, car malgré toute sa bravoure, sa mère était effrayée et l'enfant le ressentait. Milamber s'écarta de Kamatsu et invoqua un sortilège. Le petit garçon s'endormit immédiatement.

— Il va dormir jusqu'à ce que nous soyons en sécurité, expliqua-t-il à sa femme.

Katala acquiesça, car elle savait que c'était nécessaire, mais cela ne lui plaisait pas.

— Je ne crains pas les magiciens, Kamatsu, reprit Milamber, mais j'ai peur pour l'empire. Je sais maintenant que malgré tous les efforts de mes professeurs de l'Assemblée, je ne serai jamais tsurani. Mais je sers l'empire. Dans mon dégoût du

spectacle que j'ai vu dans l'arène, j'ai compris avec certitude que ce que je pensais depuis quelque temps déjà était vrai. L'empire doit changer, ou il s'effondrera. Le cœur faible et pourri de sa culture ne peut plus soutenir son propre poids et comme un ngaggi au tronc pourri, il finira par craquer et tomber de lui-même. Il y a d'autres choses, des choses dont je ne peux pas parler, que j'ai apprises lors de mon séjour ici et qui m'ont persuadé que de grands changements étaient nécessaires.

« Je dois partir, car si jamais je restais, l'Assemblée, le Grand Conseil et tout l'empire se diviseraient. J'aurais du mal à quitter l'empire si mon départ n'allait pas dans l'intérêt de Tsuranuanni. Cela, je le dois à mon initiation. Mais avant que je parte, il faut que je sache une chose : avez-vous eu des nouvelles des propositions de paix de l'empereur que Laurie et votre fils devaient faire parvenir ?

— Non, nous savons qu'ils ont disparu lors d'une escarmouche la première nuit. Les hommes d'Hokanu ont fouillé la région après la bataille et n'ont rien retrouvé d'eux, on pense donc qu'ils ont pu partir sans problème. Mon cadet est sûr qu'ils ont réussi à atteindre une route derrière les lignes du royaume. Mais depuis, pas de nouvelles. D'autres membres de notre faction attendent avec autant d'impatience que moi.

Milamber réfléchit.

— Alors l'empereur n'est toujours pas prêt à agir. J'avais espéré que cela pourrait se faire vite, de manière à ce que nous puissions partir sans risques lors de la trêve, avant qu'ils organisent l'opposition contre moi. Maintenant, comme le seigneur de guerre vient d'annoncer sa victoire contre l'armée du duc Borric, on ne conclura peut-être jamais la paix.

— Il est clair que vous n'êtes pas tsurani, Très-Puissant, rétorqua Kamatsu. Le seigneur de guerre est en disgrâce car vous avez anéanti les jeux qu'il dédiait à la Lumière du Ciel. Le Parti de la guerre va se retrouver complètement désorganisé. Maintenant, le clan Kanazawaï va de nouveau se retirer de l'Alliance pour la guerre. Nos alliés de la Roue bleue vont faire d'autant plus d'efforts au sein du Grand Conseil pour que la trêve soit déclarée que le Parti de la guerre n'a plus de véritable chef. Même si le seigneur de guerre n'avait aucun honneur et ne

se donnait pas la mort, il serait rapidement destitué, car son parti a besoin d'un chef fort et les Minwanabi sont ambitieux. Cela fait trois générations qu'ils briguent le blanc et or. Mais d'autres au sein du Grand Conseil vont aussi se présenter. Le Parti de la guerre va être en déroute et nous devrions avoir le temps de renforcer nos positions, car le jeu du Conseil va continuer pendant ce temps-là.

« Comme je viens de le dire, ajouta le seigneur en regardant longuement Milamber, il doit déjà y avoir des gens qui complotent contre votre vie. Partez dès maintenant. Ne perdez pas de temps, vous avez pour l'instant de grandes chances de passer. Peu de gens penseront que vous irez à la faille tout de suite. Tout autre Très-Puissant prendrait une bonne semaine pour mettre sa maison en ordre. (Il fit un sourire à Milamber.) Très-Puissant, vous avez été la fraîcheur de la brise dans une pièce close lors de votre séjour parmi nous. Je suis désolé de vous voir quitter nos terres si rapidement.

— J'espère qu'un jour viendra où nous pourrons nous revoir en amis, seigneur des Shinzawaï, car nos deux peuples ont beaucoup à apprendre l'un de l'autre.

Kamatsu posa la main sur l'épaule de Milamber.

— J'espère moi aussi que ce jour viendra, Très-Puissant. Mes prières vous accompagnent. Autre chose. Si par chance, vous voyez Kasumi dans votre monde, dites-lui que son père pense à lui. Maintenant partez et au revoir.

— Au revoir, répondit Milamber. Il prit son épouse par le bras et retourna rapidement à la salle de transport.

Quand ils y arrivèrent, un gong sonna. Le magicien écarta sa femme et son fils, qui étaient encore derrière lui. Un léger nuage blanc monta au-dessus du motif dessiné sur le sol et Fumita apparut, surpris.

— Milamber ! s'exclama-t-il en s'avançant.

— Arrête, Fumita !

Le vieux magicien obéit.

— Je ne te veux pas de mal. Les membres de l'Assemblée qui n'étaient pas aux jeux ont entendu parler des événements. L'Assemblée est en ébullition. Tapek et les autres toutous du seigneur de guerre réclament ta tête. Hochopepa et Shimone te

défendent. On n'avait jamais vu un tel chaos. Dans le Grand Conseil, le Parti de la guerre exige qu'en temps de guerre, l'Assemblée ne dispose plus de son indépendance et le Parti du progrès et le Parti de la paix se sont alliés ouvertement à celui de la Roue bleue. L'empire est sens dessus dessous.

Fumita sembla s'affaïsser en racontant cela. Il parut brusquement beaucoup plus vieux.

— Tu avais peut-être raison pour certaines choses, Milamber. Il faut que l'empire change s'il ne veut pas tomber en ruine. Mais tant de changements et si vite ? Je ne sais pas.

Le silence s'appesantit entre eux un moment.

— Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour l'empire, Fumita. Il faut que tu me croies. Le vieux magicien acquiesça lentement.

— Je te crois, Milamber, ou en tout cas je veux te croire. (Il sembla se redresser.) Quelle que soit l'issue de tout cela, l'Assemblée aura beaucoup à faire quand les choses se seront apaisées. Peut-être pourrons-nous ramener l'empire sur une pente plus saine.

« Mais il faut que tu partes vite. Les soldats ne chercheront pas à t'arrêter, peu de gens en dehors de la Cité sainte ont entendu parler de tes actes, mais les toutous du seigneur de guerre doivent déjà être à ta recherche. Tu as pris nos frères par surprise aux jeux et aucun d'eux ne pourrait lutter seul contre toi. Mais s'ils décident d'agir ensemble, même tes fameux pouvoirs ne te serviront pas à grand-chose. Il te faudrait tuer d'autres magiciens pour ne pas te faire tuer.

— Oui, Fumita, je sais. Je dois partir. Je n'ai aucune envie de tuer des magiciens, mais je le ferai s'il le faut.

Fumita sembla en souffrir.

— Comment comptes-tu te rendre à la faille ? Tu n'as jamais été sur l'aire de départ, je crois ?

— Non, mais je vais aller à la Cité des plaines ; de là je pourrai prendre un palanquin.

— C'est trop lent. Il faut plus d'une heure en palanquin pour arriver là-bas. (Il fouilla dans ses robes et en sortit un objet de transfert qu'il tendit à Milamber.) Le troisième dessin te mènera directement à la machine de la faille.

Milamber s'en saisit.

— Fumita, je vais essayer de refermer la faille. Le vieux magicien secoua la tête.

— Je ne pense pas que tu en sois capable, même avec tes pouvoirs. Des dizaines de magiciens ont travaillé à sa création et les sorts permettant de la contrôler n'ont été ancrés que du côté de Kelewan. La machine midkemiane ne sert qu'à en stabiliser le point d'arrivée.

— Je sais tout cela, Fumita, et bien plus encore, comme tu l'apprendras bientôt, car j'ai envoyé mes travaux à Hocho. Durant mes « mystérieuses » recherches, j'ai fait une étude intensive des énergies des failles. Il est probable que j'en sache plus sur elles que tout autre magicien de l'Assemblée. Je sais que ce sera une action désespérée, peut-être même suicidaire à tenter côté midkemian, mais il faut mettre un terme à cette guerre.

— Alors pars vers ton monde et attends. L'empereur va bientôt agir, j'en suis sûr. Le coup que tu as porté au seigneur de guerre dans l'arène lui a fait autant de mal que s'il avait perdu la guerre. Si la Lumière du Ciel déclare qu'il nous faut faire la paix, nous pourrons peut-être régler la question de la faille. Retiens ta main jusqu'à ce que tu saches si ton roi a accepté l'offre de paix.

— Alors, toi aussi, tu participes au grand jeu ?

Fumita sourit.

Je ne suis pas le seul magicien à s'abaisser à faire de la politique, Milamber. Hochopepa et moi avons participé à tout cela depuis le début. Va, maintenant et que les dieux soient avec toi. Je te souhaite bon voyage et une vie longue et prospère dans ton monde natal.

Puis il sortit, contournant Milamber et sa famille. Dès qu'il fut hors de vue, le magicien activa l'objet.

Le soldat sursauta. L'instant d'avant, il était assis à l'ombre d'un arbre pour se protéger du soleil et brusquement, un mage avec une femme et un enfant apparaissaient sous ses yeux. Le temps qu'il se relève, ils s'avançaient déjà vers la machine de la faille, à quelques centaines de mètres de là. Quand la petite famille atteignit la machine, une plate-forme entourée de hautes

colonnes, entre lesquelles un voile de « vide » scintillant s'étendait, un officier chargé de faire passer les troupes par la faille se mit au garde-à-vous.

— Écartez ces hommes de la plate-forme.

— À vos ordres, Très-Puissant.

L'officier aboya des ordres et les hommes reculèrent. Milamber prit Katala par la main et la fit passer.

Un pas, un moment de désorientation et ils se retrouvèrent au milieu du campement tsurani dans la vallée des Tours Grises. Des feux de camp brillaient dans la nuit. Plusieurs officiers, surpris par cette arrivée inhabituelle, s'écartèrent.

— Avez-vous capturé des chevaux ? leur demanda Milamber. L'un des officiers acquiesça bêtement.

— Amenez-en deux, immédiatement. Sellés.

— À vos ordres, Très-Puissant, répondit l'homme avant de partir en courant. Un soldat arriva peu de temps après avec les deux chevaux. Quand il s'approcha, Milamber vit qu'il s'agissait d'Hokanu. Le jeune fils Shinzawaï regarda prestement autour de lui en tendant les rênes au magicien.

— Très-Puissant, nous venons d'apprendre que quelque chose de terrible était arrivé lors des jeux impériaux, mais les rapports ne sont pas clairs. J'imagine que votre arrivée ici a un rapport avec cette histoire. Vous devez partir très vite car ce campement est tenu par les hommes du seigneur de guerre. S'ils en arrivent à la même conclusion que moi, je ne saurais dire ce qu'ils pourraient tenter.

Milamber prit William dans ses bras le temps que Katala monte sur un cheval avec l'aide d'Hokanu. Puis il lui tendit leur fils et monta en selle à son tour.

— Hokanu, je viens d'aller voir ton père. Rejoins-le : il a besoin de toi.

— Je vais rentrer sur les terres de mon père, Très-Puissant. (Le jeune Tsurani hésita, puis ajouta :) Si vous voyez mon frère, dites-lui que je suis en vie, car il ne le sait pas.

Milamber lui promit de le faire, puis se tourna vers Katala et prit les rênes de son cheval.

— Tiens-toi au pommeau de la selle, mon aimée. Je porterai William.

Sans ajouter un mot, ils sortirent du camp. À plusieurs reprises, des gardes s'apprêtèrent à les arrêter, mais la robe noire les fit taire. Ils chevauchèrent plusieurs heures à la lumière de la lune. Des soldats criaient au loin tandis que Milamber menait sa famille en lieu sûr. Katala supporta tout cela en vraie fille de guerrier et son mari s'émerveilla de sa résistance. Elle n'était jamais montée à cheval avant cette nuit, mais elle ne se plaignit à aucun moment. Se faire enlever de chez elle pour être jetée dans un monde étrange et sombre où elle ne connaissait personne devait être terrifiant. Elle dévoilait un aspect de son caractère qu'il n'avait fait que deviner jusque-là.

Au bout d'une chevauchée qui leur parut durer une éternité, une voix retentit dans le noir. Des silhouettes sombres et imprécises se détachèrent entre les arbres.

— Halte ! Qui va là dans la nuit ?

La voix s'exprimait dans la langue du royaume. Les deux cavaliers firent halte et l'homme qui était en tête cria d'un ton soulagé :

— Pug de Crydee !

Chapitre 30

BOULEVERSEMENTS

Kulgan restait assis sans rien dire.

Leurs retrouvailles étaient bien tristes. Le duc Borric souriait faiblement à Pug, qui se tenait près de son lit, le visage empreint de gravité. Pendant que le duc et le magicien discutaient ensemble, Lyam, Brucal et Meecham attendaient un peu à l'écart en échangeant quelques paroles à voix basse. De son côté, Katala jouait avec William.

Borric, épuisé par sa blessure, parlait doucement et son visage se crispait de douleur chaque fois qu'il respirait.

— Je suis content de te voir... de retour parmi nous, Pug. Et d'autant plus heureux que tu as une femme et un fils.

Il toussa et quelques bulles de salive coulèrent au coin de ses lèvres, teintées de sang.

Les yeux de Katala étaient pleins de larmes tant l'affection que Pug avait pour cet homme la touchait. Borric fit signe à Kulgan et le magicien corpulent vint se mettre à côté de son ancien élève.

— Oui, Votre Grâce.

Borric souffla quelques mots et Kulgan se tourna vers Meecham.

— Pourrais-tu montrer notre tente à Katala et à l'enfant ? Ils y retrouveront Laurie et Kasumi.

Katala lança à Pug un regard interrogateur et il lui fit signe d'accepter. Meecham avait déjà attrapé le garçon, qui le regarda d'un air plutôt sceptique. Quand ils furent partis, Borric s'efforça de s'asseoir dans son lit et Kulgan l'aïda à se soulever, puis lui mit des coussins dans le dos. Le duc fut pris d'une longue quinte de toux, serrant les paupières sous l'effet de la douleur.

Quand il put reprendre son souffle, il soupira, puis parla lentement :

— Pug, est-ce que tu te souviens du jour où je t'ai récompensé pour avoir sauvé Carline des griffes des trolls ? (Pug acquiesça, n'osant dire un mot tant il était ému. Borric continua.) Tu te souviens que je t'avais promis un autre cadeau ? (Le jeune magicien hocha de nouveau la tête.) J'aimerais que Tully soit là pour te le donner maintenant, mais je vais t'expliquer rapidement ce que c'est. Cela fait longtemps que je me dis que le royaume perd l'une de ses plus grandes ressources en considérant les magiciens comme des marginaux et des mendiants. Les loyaux services que Kulgan m'a rendus pendant des années m'ont prouvé que j'avais raison. Maintenant que tu es de retour et bien que je ne comprenne pas grand-chose de ton histoire, je vois que tu es passé maître dans ton art. C'était un espoir que je caressais, car j'en avais eu la vision.

« J'avais laissé une importante somme d'or pour toi, au cas où un jour tu deviendrais un maître magicien. Avec cet or, j'aimerais que toi et Kulgan, ainsi que d'autres magiciens, établissiez une école où l'on puisse apprendre, un lieu où tous pourraient venir partager leurs connaissances. Tully te donnera les documents nécessaires ainsi que mes instructions, t'expliquant mon plan en détail. Mais pour l'instant, je ne puis que te demander ceci : accepterais-tu cette charge ? Accepterais-tu de construire une académie pour y enseigner la magie et d'autres choses encore ?

Pug acquiesça, au bord des larmes. Kulgan en restait bouche bée, n'en croyant pas ses oreilles. Son vœu le plus cher, l'ambition de sa vie, celle qu'il avait partagée avec le duc lors de longues rêveries autour d'une coupe de vin, tout cela lui était enfin accordé.

Borric recommença à tousser, puis se remit à parler quand la crise fut passée :

— Je possède une île, au cœur du grand lac de l'Étoile, près de Shamata. Quand cette guerre sera enfin terminée, va là-bas et fais-y construire ton académie. Peut-être un jour cet endroit deviendra-t-il le plus grand centre d'apprentissage du royaume.

Le duc fut pris d'une nouvelle quinte, encore plus terrible que les précédentes. Elle le laissa essoufflé, à peine capable de parler. Il fit signe à Lyam de s'approcher, désigna Pug et souffla : « Dis-lui. » avant de retomber sur ses coussins.

Lyam avala sa salive, luttant contre ses larmes et s'adressa à Pug. :

— Quand tu as été pris par les Tsurani, père a voulu faire quelque chose pour que l'on se souvienne de toi. Il s'est demandé ce qui conviendrait le mieux, car tu avais fait preuve de bravoure en trois occasions, deux fois en sauvant la vie de Kulgan et une fois en sauvant celle de ma sœur. Il s'est dit alors que la seule chose qui te manquait, c'était un nom, car nul ne connaissait tes parents. Il a donc demandé que l'on établisse un document et qu'on l'envoie aux archives royales, pour inscrire ton nom sur les rouleaux de la famille conDoin, en t'adoptant dans notre maison. (Lyam se força à sourire.) J'aurais préféré que le moment soit mieux choisi pour t'annoncer cette nouvelle.

Bouleversé, Pug tomba à genoux à côté du duc. Il lui prit la main et embrassa sa chevalière, incapable de prononcer un mot. Tout bas, Borric dit :

— Tu serais mon propre fils que je ne pourrais être plus fier de toi, lui dit Borric tout bas. (Il inspira lourdement.) Fais honneur à notre nom.

Pug serra la main qui autrefois avait été si forte et qu'il trouvait maintenant si faible et impuissante. Les yeux de Borric commencèrent à se fermer et il lutta pour reprendre son souffle. Pug lui lâcha la main et le duc leur fit signe à tous de s'approcher. Même le vieux Brucal avait les yeux rouges en voyant la vie s'échapper du corps de son vieil ami.

— Sois mon témoin, vieux compagnon, souffla le duc à l'adresse de Brucal. Le duc de Yabon haussa un sourcil et regarda Kulgan d'un air interrogateur.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ?

— Il désire que vous soyez le témoin de sa dernière déclaration. C'est son droit.

Borric regarda Kulgan.

— Prends soin de tous mes fils, vieil ami. Que la vérité soit connue de tous. Lyam demanda à Kulgan :

— Pourquoi dit-il « tous mes fils » ? demanda Lyam au magicien. De quelle vérité parle-t-il ?

Kulgan regarda Borric avec insistance et celui-ci acquiesça faiblement.

— Ton père reconnaît son fils aîné, Martin, répondit calmement le magicien. Les yeux de Lyam s'écarquillèrent.

— Martin ?

Le bras de Borric jaillit, animé d'une force soudaine, et saisit la manche de Lyam. Il attira le prince vers lui et murmura :

— Martin est ton frère. Je l'ai lésé, Lyam. C'est un homme bon et je l'aime beaucoup. (A Brucal, d'une voix rauque, il dit :) Témoigne !

Brucal opina. Des larmes coulant sur ses moustaches blanches, il prêta serment.

— Moi, Brucal, duc de Yabon, je suis témoin de cette déclaration. Soudain, les yeux de Borric perdirent leur éclat. Son dernier souffle s'échappa bruyamment de sa poitrine et il ne bougea plus.

Lyam tomba à genoux et pleura. Ses compagnons laissèrent également libre cours à leur douleur. Jamais Pug n'avait connu un moment à la fois si heureux et si triste.

Cette nuit-là, le groupe réuni dans la tente que Meecham avait fait monter pour Pug et sa famille veilla en silence. La nouvelle de la mort de Borric avait jeté un froid dans le camp et Kulgan ne pouvait ressentir toute la joie qu'aurait dû lui procurer le retour de son apprenti. Une journée entière s'écoula lentement, pendant laquelle tout le monde se raconta les années qui venaient de s'écouler, mais la discussion se fit à mi-voix, sans joie. De temps en temps, quelqu'un quittait la tente, pour rester seul un moment avec ses pensées. Ils s'étaient échangé l'histoire des neuf années écoulées et Pug en était arrivé au moment de sa fuite de l'empire.

Katala gardait un œil sur William, recroquevillé sur un lit, un bras autour de Fantus. Le dragonnet et le garçon s'étaient liés d'amitié au premier regard. Meecham se tenait à côté du feu de cuisine, regardant les autres avec attention. Laurie et Kasumi

étaient assis par terre à la manière tsurani, attendant que Pug finisse son récit.

Kasumi prit la parole le premier :

— Très-Puissant, comment se fait-il que vous ayez pu quitter l'empire et pourquoi ne pas l'avoir fait avant ?

Kulgan leva un sourcil. Il était toujours fasciné par les changements qu'il voyait chez son ancien apprenti. Il avait encore du mal à comprendre cette histoire de magie mineure et de magie supérieure et n'arrivait pas à croire à l'attitude révérencieuse du Tsurani envers le garçon — le jeune homme, rectifia-t-il intérieurement.

— Après ma confrontation avec le seigneur de guerre, il m'est apparu clairement que la meilleure manière pour moi de servir l'empire, c'était de partir, car ma présence ne pouvait qu'être désormais un facteur de division alors que l'empire avait besoin de se remettre. Il faut mettre fin à la guerre et instaurer la paix, car l'empire est en train de s'épuiser.

— Ouais, ajouta Meecham, tout comme le royaume. Ces neuf années de guerre nous ont saignés à blanc.

Kasumi se sentait tout aussi mal à l'aise de la manière trop simple dont ces gens s'adressaient à Pug.

— Très-Puissant, et si l'empereur n'arrivait pas à arrêter le nouveau seigneur de guerre ? Le Conseil va sûrement en élire rapidement un autre.

— Je ne sais pas, Kasumi. Il faudra que j'essaye de refermer la faille, dans ce cas-là.

Kulgan tira longuement sur sa pipe, puis souffla un gros nuage de fumée.

— Je ne comprends pas encore exactement tout ce dont tu as parlé, Pug. Je ne vois pas ce qui pourrait les empêcher d'ouvrir une autre faille.

— Rien, sinon que les failles sont des choses instables. Il n'y a aucun moyen de contrôler la direction d'une faille. C'est un pur hasard si celle-là a relié nos deux mondes. À partir du moment où elle a été établie, d'autres pouvaient se former, comme si un chemin pratiqué entre deux mondes agissait sur les autres failles à la façon dont un aimant agit sur du fer. Les Tsurani pourraient tenter de rétablir la faille, mais de nouvelles

tentatives les amèneraient probablement vers d'autres mondes. Ils n'ont qu'une chance sur des milliers de retrouver ce monde-ci. Si la faille se referme, il leur faudra des années pour revenir, s'ils reviennent un jour.

— Tu nous as dit que le seigneur de guerre pourrait se suicider, reprit Kulgan. Pouvons-nous espérer un répit en matière de combats ?

Ce fut Kasumi qui répondit :

— Je crains que non, ami Kulgan, car je connais le commandant en second du seigneur de guerre. C'est un Minwanabi, issu d'une famille orgueilleuse et d'un clan puissant. Cela servirait grandement sa cause si au moment de la réunion du Grand Conseil, son clan apportait la nouvelle d'une grande victoire. Il va probablement lancer une attaque en force dans les jours qui viennent. Kulgan secoua la tête.

— Meecham, il vaudrait mieux que tu demandes à messire Lyam de nous rejoindre : il faut qu'il entende cela.

Le grand chasseur se leva et sortit de la tente. Kasumi fronça les sourcils.

— J'ai fini par apprendre certaines choses dans ce monde et je suis d'accord avec le Très-Puissant. La paix nous serait sans doute profitable à tous, mais je ne vois pas comment l'établir.

Le jeune duc entra dans la tente avec Meecham quelques minutes plus tard. Kasumi répéta sa mise en garde.

— Alors, il faut nous préparer à nous battre, décréta Lyam. Kasumi parut gêné.

— Messire, je m'excuse, mais s'il devait y avoir un combat, je ne pourrais lutter contre mon propre peuple. Puis-je vous demander la permission de retourner vers mes propres lignes ?

Le duc réfléchit et Pug remarqua que son visage était plus marqué, plus autoritaire. Finis les yeux rieurs et le sourire omniprésent ; il ressemblait plus que jamais à son père.

— Je comprends. Je vais donner l'ordre de vous laisser passer nos lignes, uniquement si vous me donnez votre parole que vous ne répéterez rien de ce que vous avez entendu en ces lieux.

Kasumi accepta et se leva pour partir. Pug se leva aussi.

— Je vais te donner un dernier ordre, Kasumi, en tant que magicien de Tsuranuanni. Retourne voir ton père, car il a besoin de toi. La mort d'un soldat supplémentaire ne sera pas d'un grand secours à ta nation.

Kasumi inclina la tête.

— À vos ordres, Très-Puissant.

Il serra Laurie dans ses bras et sortit avec Lyam.

— Tu m'as dit tellement de choses que j'ai du mal à tout digérer, avoua Kulgan. Je pense que pour l'instant, il vaut mieux que je me retire, j'ai besoin de repos.

— J'ai attendu avant de vous demander encore une chose, lui dit Pug comme le vieux magicien se levait. Qu'est-il arrivé à Tomas ?

— Ton ami d'enfance va bien, il est chez les elfes en Elvandar. C'est un guerrier de grand renom, comme il le souhaitait quand il était enfant.

Pug sourit.

— C'est une nouvelle qui me fait plaisir. Merci.

Kulgan, Laurie et Meecham souhaitèrent une bonne nuit au couple et quittèrent la tente.

— Mon époux, tu es épuisé. Viens te reposer, dit Katala. Pug s'approcha du lit sur lequel elle était assise.

— Tu m'impressionnes. Il t'est arrivé tellement de choses en si peu de temps et pourtant tu t'inquiètes encore pour moi.

Elle lui prit la main.

— Quand je suis avec toi, tout est en ordre pour moi. Mais on a l'impression que tu portes le poids du monde sur tes épaules.

— Le poids de deux mondes, je le crains, mon amour.

Ils s'éveillèrent au son des trompettes. Laurie arriva dans la tente en courant, surprenant Pug et Katala qui se réveillaient à peine. Il ouvrit en grand l'un des pans de l'entrée de la tente. D'après la lumière, le couple comprit qu'ils avaient dormi longtemps.

— Le roi arrive ! (Il tendit des vêtements à Pug.) Mets ça.

Comprenant qu'il valait mieux ne pas traverser le camp en robe noire, Pug s'exécuta. Laurie tourna le dos le temps que

Katala passe sa robe. Puis elle alla voir William, assis sur son lit, l'air effrayé. Il s'apaisa rapidement et commença à tirailler la queue de Fantus, poussant le dragonnet, mécontent de se faire maltraiter ainsi, à renifler.

Pug et Laurie sortirent de la tente et se dirigèrent vers le pavillon de commandement qui se trouvait au-dessus du camp des armées du royaume. Loin vers le sud-est ils virent l'armée royale approcher rapidement et entendirent les vivats de la foule au passage de la bannière royale. Des milliers de soldats reprirent les acclamations, car ils n'avaient encore jamais vu le roi et sa simple présence leur remontait le moral, bien bas depuis que les Tsurani les avaient mis en déroute.

Laurie et Pug se placèrent à côté de la tente de commandement, juste assez près pour être sûrs d'entendre ce qui allait se dire. Le duc Brucal gardait les yeux fixés sur le roi, mais Lyam les remarqua et leur fit un signe de tête approbateur.

Les deux rangs de la garde de la maison royale avancèrent à cheval jusqu'à l'entrée de la tente, puis s'écartèrent pour laisser passer le roi. Rodric, roi du royaume des Isles, chevauchait un énorme cheval de guerre noir, qui frappa le sol en s'arrêtant devant les deux ducs. Rodric était paré d'une lourde armure criarde, couverte d'or, dont le plastron était gravé d'une profusion de cannelures et de figures en relief. Son heaume doré était orné d'une couronne et d'un plumet de pourpre royale, agité au gré du vent matinal.

Au bout d'un moment, il retira son heaume et le tendit à un page. Mais il resta sur son cheval et observa les deux commandants, les regardant de haut avec un sourire mauvais.

— Eh bien, ne ferez-vous pas bon accueil à votre seigneur ? Les ducs s'inclinèrent.

— Votre Majesté, nous sommes simplement surpris, protesta Brucal. Nous n'avions pas été prévenus.

Rodric éclata d'un rire un peu fou.

— C'est parce que je n'ai prévenu personne. Je voulais vous surprendre. (Il regarda Lyam.) Quelle est cette personne qui porte le tabard de Crydee ?

— Lyam, Votre Majesté, répondit Brucal. Le duc de Crydee.

— Il est duc uniquement si je le dis, hurla le roi. (Changeant brusquement d'humeur, il ajouta d'un ton plein de sollicitude :) Je suis désolé pour la mort de votre père. (Puis il ricana.) Mais c'était un traître, vous savez. Je m'apprêtais à le faire pendre.

À ces mots, Lyam se tendit et Brucal lui agrippa le bras. Rodric surprit ce geste.

— Vous oseriez vous attaquer à votre roi ? Traître ! Vous ne valez pas mieux que votre père et les autres. Gardes, saisissez-vous de lui ! hurla-t-il en désignant le jeune homme.

Des gardes royaux descendirent de cheval mais les soldats de l'Ouest qui se tenaient tout autour s'avancèrent pour les arrêter.

— Arrêtez ! ordonna Brucal.

Les soldats de l'Ouest s'arrêtèrent. Le duc se tourna vers Lyam.

— Il vous suffit d'un mot et c'est la guerre civile, siffla-t-il.

— Je me rends, Votre Majesté, répondit Lyam. Les soldats de l'Ouest grommelèrent.

— Il va falloir que je vous fasse pendre, vous le savez, déclara froidement le roi. Conduisez-le à sa tente et mettez-le sous bonne garde. (Les gardes obéirent. Rodric se retourna vers Brucal.) Êtes-vous l'un de mes loyaux sujets, messire Brucal, ou faut-il comme pour Crydee que je nomme un nouveau duc de Yabon ?

— Je reste loyal à la couronne, Votre Majesté, répondit Brucal.

Le roi descendit de cheval.

— Oui, je vous crois. (Il eut un nouveau ricanement.) Vous saviez combien mon père vous tenait en haute estime, n'est-ce pas ?

Il prit le duc par le bras et entra en sa compagnie dans la tente de commandement.

— Nous ferions mieux de rester dans nos tentes, dit Laurie en mettant la main sur l'épaule de Pug. Si l'un de ses courtisans me reconnaît, je pourrais bien rejoindre le duc sur le gibet.

Pug acquiesça.

— Va chercher Kulgan et Meecham et dis-leur de nous rejoindre dans ma tente. Laurie partit en courant et Pug rejoignit sa famille. Katala faisait manger à William un peu de ragoût de la veille.

— Je crains qu'il n'y ait à nouveau de gros problèmes, mon aimée, annonça le magicien. Le roi est au camp et il est encore plus fou que je ne l'aurais cru. Il nous faut partir au plus vite car il a fait arrêter Lyam.

Katala parut choquée.

— Où irons-nous ?

— Je devrais pouvoir nous ramener à Crydee afin de rencontrer le prince Arutha. Je connais la cour du château de Crydee aussi bien que si l'on y avait mis un motif. Ça ne devrait pas être difficile pour moi de nous y transporter.

Laurie, Meecham et Kulgan les rejoignirent quelques minutes plus tard et Pug leur expliqua son plan d'évasion. Kulgan secoua la tête.

— Prends l'enfant et Katala, Pug, mais moi il faut que je reste.

— Moi aussi, ajouta Meecham. Pug les regarda sans comprendre.

— Pourquoi ?

— J'ai servi le père de Lyam et maintenant c'est Lyam que je sers, expliqua Kulgan. Si le roi veut le faire exécuter, il risque d'y avoir de sérieux problèmes. Les armées de l'Ouest ne vont pas rester là à ne rien faire en regardant Lyam se faire pendre. Le roi n'a ici que sa garde royale et ils se feront facilement éliminer. Dès que les choses en seront arrivées là, ce sera la guerre civile. Bas-Tyra va prendre la tête des armées de l'Est. Lyam aura besoin de mon aide.

— Tout cela prendra du temps, ajouta Meecham. Les soldats des armées de l'Ouest sont des vétérans, mais ils sont fatigués et leur moral est au plus bas. Les soldats des armées de l'Est sont frais et Guy le Noir est le meilleur général du royaume alors que Lyam est encore inexpérimenté. Les combats vont durer.

Pug comprit.

— Nous n'en arriverons peut-être pas là, malgré tout. Brucal semble prêt à suivre Lyam, mais que se passera-t-il s'il change d'avis ? Qui sait si Ylith, Tyr-Sog et les autres suivront Lyam sans Yabon ?

— Brucal n'en démordra pas, soupira Kulgan. Il déteste Bas-Tyra autant que Borric le détestait, bien que ses raisons soient moins personnelles. Il voit Guy derrière chacun des coups portés pour affaiblir les forces de l'Ouest. Je pense que le duc de Yabon couperait volontiers la tête de Rodric, mais même ainsi, il est possible que Lyam se soumette plutôt que de prendre le risque de déclencher une guerre civile et de laisser l'Ouest aux mains des Tsurani. Nous allons bien voir comment les choses vont se passer.

« Raison de plus pour que tu ailles à Crydee, Pug. Si Lyam meurt, Arutha sera l'héritier de la couronne. Quand il aura commencé, le roi n'aura de cesse d'avoir tué Arutha. Même Martin — dont on pourrait écarter les prétentions pour cause de bâtardise — et Carline seraient pourchassés et tués. Peut-être même Anita aussi. Rodric ne prendrait pas le risque qu'un héritier de l'Ouest puisse monter sur le trône. À la mort de Lyam, le bain de sang ne s'arrêtera que lorsque Rodric ou Arutha se retrouveront sur le trône sans rivaux. Tu es le mage le plus puissant du royaume. (Pug ouvrit la bouche pour protester.) J'en sais assez sur les arts magiques pour savoir ce que tu vaux d'après ce que tu nous as raconté. Et je me souviens de ce que tu pouvais faire, plus jeune. Tu es capable d'exploits inégalables dans ce monde. Arutha aura grand besoin de ton aide, car il ne laissera pas impunie la mort de son frère. Crydee, Carse et Tulan se mettront en marche dès qu'il n'y aura plus de Tsurani. D'autres, comme Brucal, se rallieront à eux. Alors, ce sera la guerre civile.

Meecham cracha à l'extérieur de la tente. Il se figea, laissant la tente ouverte un moment.

— Je crois que la discussion est terminée. Regardez.

Ils allèrent jeter un coup d'œil par l'ouverture. Ils n'avaient pas la vue perçante de Meecham et au début ils ne virent pas ce que celui-ci désignait. Puis, lentement, ils reconnurent le nuage de poussière qui s'élevait au loin vers le sud-est. Il s'étendait à

l'horizon sur des kilomètres, un ruban brun sale qui courait sous le ciel bleu.

Meecham se tourna vers ses compagnons.

— Les armées de l'Est.

Ils se tenaient non loin de la tente de commandement, parmi un groupe de soldats de LaMut. En compagnie de Laurie, Kulgan, Pug et Meecham, se trouvait le comte Vandros de LaMut, l'ancien officier de cavalerie qui avait dirigé des années auparavant le raid dans la vallée, la première fois où ils avaient vu la faille. Il avait obtenu son titre de comte à la mort de son père, moins d'un an après la capture de Pug ; il avait prouvé depuis qu'il était l'un des officiers de terrain les plus compétents du royaume.

Un groupe de nobles montait la colline à cheval, en direction du pavillon. Le roi et Brucal les attendaient. À côté de chaque seigneur se tenait un porte-étendard, avec sa bannière. Vandros énonça le nom de chaque armée représentée.

— Rodez, Timons, Sadara, Ran, Cibon, ils sont tous là. (Il se tourna vers Kulgan.) Je doute qu'il reste plus d'un millier d'hommes entre ici et Rillanon.

— Il y a une bannière que je ne vois pas, c'est celle du Bas-Tyra, fit remarquer Laurie.

Vandros regarda à nouveau.

— Salador, Taunton, PontSuet... non, vous avez raison. L'aigle doré sur fond noir n'est pas là.

— Guy le Noir n'est pas un imbécile, répliqua Meecham. Il a déjà le trône de Krondor. Si Lyam est pendu et que Rodric tombe au combat, il n'aura pas beaucoup de chemin à faire pour monter sur celui de Rillanon.

Vandros regarda les nobles.

— Il y a presque l'intégralité du Congrès des seigneurs ici. S'ils rentraient à Krondor sans le roi, Guy aurait tôt fait de prendre la couronne. Nombre d'entre eux lui sont tout dévoués.

— Quel est l'homme qui porte la bannière de Salador ? demanda Pug. Ce n'est pas messire Kerus.

Vandros cracha par terre.

— C'est Richard, précédemment baron de Dolth, et maintenant duc de Salador. Le roi a fait pendre Kerus et sa famille a fui vers Kesh. Maintenant, Richard dirige le troisième duché de l'Est. C'est l'un des bons amis de Guy.

Quand les nobles se furent rassemblés devant le roi, Richard de Salador, un ours au visage rougeaud, s'avança.

— Votre Majesté, nous voilà. Où devons-nous monter le camp ?

— Le camp ? Nous n'allons pas monter de camp, messire duc. À cheval ! (Il se tourna vers le duc de Yabon.) Levez les armées de l'Ouest, Brucal.

Le duc fit un signe et des hérauts partirent dans le camp, lançant à tous l'ordre de se rassembler. Les tambours de guerre et les trompettes retentirent bientôt dans tout le camp de l'Ouest.

Vandros partit rejoindre ses soldats et il n'y eut bientôt plus grand monde près de Kulgan, Pug et leurs compagnons. Ils s'écartèrent, pour que le roi ne les voie pas.

Rodric s'adressa aux nobles qui lui faisaient face :

— Neuf ans durant, les commandants de l'Ouest ont mené cette guerre trop timidement. Je vais mener l'attaque qui chassera nos ennemis hors de nos terres. (Il se tourna vers Brucal.) Par déférence pour votre grand âge, seigneur duc, je donne le commandement de l'infanterie au duc Richard. Vous resterez ici.

Le vieux duc de Yabon, qui commençait à endosser son armure, fut piqué au vif.

— À vos ordres, Votre Majesté, se contenta-t-il de dire d'un ton froid et tendu. Il fit demi-tour et rentra d'un pas raide à la tente de commandement.

On amena le cheval du roi et Rodric monta en selle. Un page lui tendit son heaume couronné et le roi s'en couvrit la tête.

— L'infanterie suivra aussi vite que possible. Partons !

Le roi descendit la colline, suivi de la garde royale et de tous les nobles. Quand il fut hors de vue, Kulgan se tourna vers les autres.

— Maintenant, attendons.

La journée traîna en longueur. Les heures leur semblaient durer des jours. Ils étaient réunis dans la tente de Pug, se demandant ce qui se passait à l'ouest. L'armée avait quitté le camp derrière la bannière royale, au son des tambours et des trompettes. Plus de dix mille cavaliers et vingt mille fantassins étaient partis à l'assaut des Tsurani. Il ne restait que quelques soldats au camp, les blessés et une seule compagnie en état. Le silence au-dehors était inquiétant après les bruits incessants du campement des jours précédents.

William avait commencé à s'énerver et Katala l'avait emmené jouer dehors. Fantus avait apprécié cette occasion de prendre un peu de repos sans être dérangé par son infatigable compagnon de jeu.

Kulgan était assis sans rien dire, tirant sur sa pipe. Pug et lui passaient le temps en parlant un peu de magie, mais pour l'essentiel ils restaient silencieux.

Laurie fut le premier à briser la tension, il se leva en disant :

— Je ne supporte plus d'attendre comme ça. Je crois que nous ferions mieux d'aller voir le duc Lyam et de l'aider à prendre une décision en attendant le retour du roi.

Kulgan lui fit signe de se rasseoir.

— Lyam ne fera rien, c'est le fils de son père et il ne déclenchera pas une guerre civile, pas ici.

Pug jouait avec une dague d'un air absent.

— Les armées de l'Est tiennent le camp ; Lyam sait qu'une bataille laisserait l'Ouest entre les mains des Tsurani et que la couronne passerait à Bas-Tyra. Il est prêt à marcher vers le gibet et à se passer lui-même la corde au cou plutôt que de voir ça.

— C'est la pire des folies, contesta Laurie.

— Non, répondit Kulgan. Ce n'est pas de la folie, ménestrel, c'est une affaire d'honneur. Lyam, comme son père, croit que les nobles ont une responsabilité et qu'ils doivent mettre leur vie, ou même leur mort, au service du royaume. Borric et Erland sont morts, Lyam est un des prétendants au trône. Mais la succession n'est pas claire, car Rodric n'a pas nommé d'héritier. Lyam ne pourrait supporter de prendre la couronne si

quelqu'un pouvait croire qu'il l'ait usurpée. Avec Arutha, c'est autre chose, car il irait au plus simple, il prendrait le trône — même si ça ne lui plaisait pas — et s'inquiéterait de ce qu'on dirait de lui en temps voulu.

Pug opina.

— Je crois que Kulgan a bien saisi la situation. Je ne connais pas les frères aussi bien que lui, mais je crois que ça se serait mieux passé s'ils étaient nés dans un ordre différent. Lyam ferait un bon roi, mais Arutha ferait un grand roi. Les hommes accepteraient de suivre Lyam dans la mort, mais le cadet saurait user de sa ruse pour les garder en vie.

— Bonne manière de présenter les choses, concéda Kulgan. Si quelqu'un peut trouver un moyen de sortir de cette impasse, c'est bien Arutha. Il a le courage de son père, mais il a aussi la vivacité d'esprit de Bas-Tyra. Il saurait survivre aux intrigues de la cour, même s'il ne les apprécie pas. (Le vieux magicien sourit.) Quand ils étaient petits, nous appelions Arutha « la petite tempête », parce que quand il se mettait en colère, il jetait des regards noirs partout et grommelait, alors que Lyam s'emportait, se battait et puis oubliait aussitôt.

Kulgan fut interrompu par des cris venant de l'extérieur. Ils bondirent hors de la tente.

Un cavalier couvert de sang, portant le tabard de LaMut, fila devant eux. Ils coururent derrière lui et arrivèrent à la tente de commandement au moment où le duc Brucal en sortait.

— Quelles sont les nouvelles ? demanda le vieux duc de Yabon.

— Le comte Vandros m'envoie. Nous avons remporté la victoire ! (On entendit d'autres cavaliers approcher du camp.) Nous avons fondu sur eux comme le vent, leur ligne à l'est est enfoncée et la tête de pont est coupée. Nous les avons brisés, en isolant la tête de pont, puis nous nous sommes tournés vers l'ouest et avons repoussé leurs renforts. L'infanterie tient bon maintenant et la cavalerie fait reculer les Tsurani dans la passe nord. Ils fuient en désordre ! La victoire est à nous !

On tendit du vin au cavalier, dont la voix commençait à s'érailler. Il renversa la tête en arrière et laissa le vin couler dans

sa gorge. Un peu du liquide ruissela sur son menton, se mêlant au rouge plus sombre qui couvrait son tabard. Il jeta l'outre.

— Il y a autre chose. Richard de Salador n'est plus, ainsi que le comte de Silden. Et le roi a été blessé.

— Comment va-t-il ? s'inquiéta Brucal.

— Mal, je le crains, répondit le cavalier en retenant sa monture, trop nerveuse, qui commençait à piaffer. C'est une sale blessure. Son heaume a été fendu par une épée large après que son cheval se fut fait tuer sous lui. Cent hommes sont morts pour le protéger mais son tabard royal attirait tous les Tsurani. Il arrive.

Le cavalier désigna le chemin par lequel il était arrivé.

Pug et les autres se retournèrent et virent une troupe de cavaliers approcher. À l'avant-garde se trouvait un soldat qui maintenait le roi devant lui. Le visage du monarque était couvert de sang et il se tenait de la main droite au pommeau de sa selle, l'autre bras ballant. Ils s'arrêtèrent devant la tente et des soldats aidèrent le roi à descendre de cheval. Ils commencèrent à le porter à l'intérieur, mais Rodric les retint, d'une voix faible et traînante.

— Non. Laissez-moi au soleil. Amenez une chaise, que je puisse m'asseoir. Des nobles arrivèrent au galop alors que l'on amenait une chaise pour le roi.

On le fit asseoir et il s'adossa à la chaise, laissant sa tête pencher à gauche. A travers le sang qui lui couvrait le crâne, on voyait le blanc de l'os apparaître sous les cheveux. Kulgan alla voir Rodric.

— Mon roi, puis-je vous soulager ?

Rodric s'efforça de voir qui lui parlait. Ses yeux semblèrent se perdre dans le vide un moment, puis ils s'éclaircirent.

— Qui parle ? Le magicien ? Oui, le magicien de Borric. Je vous en remercie car la douleur est grande.

Kulgan ferma les yeux, pour apaiser de ses pouvoirs les souffrances du roi. Il mit la main sur l'épaule de Rodric et les spectateurs virent le maître du royaume se détendre.

— Merci, magicien. Je me sens plus à l'aise. (Rodric s'efforça de tourner légèrement la tête.) Messire Brucal, veuillez faire approcher Lyam, s'il vous plaît.

Le jeune homme se trouvait dans sa tente sous bonne garde et on envoya un soldat le chercher. Quelques instants plus tard, Lyam s'agenouilla devant son cousin.

— Votre Majesté, votre blessure ?

Un prêtre de Dala rejoignit Kulgan, qui confirma son diagnostic pour la blessure. Il regarda Brucal et secoua lentement la tête, ce qui ne l'empêcha pas de faire apporter des herbes et des bandages pour que l'on s'occupe du monarque. Kulgan laissa le prêtre à ses soins et rejoignit les autres. Katala était arrivée, tenant William dans ses bras.

— Je crains que cette blessure ne soit mortelle, expliqua le magicien. Le crâne est brisé et du liquide suinte de la blessure.

Ils regardèrent en silence. Le prêtre se releva et se mit à prier pour Rodric. À présent, tous les nobles, sauf ceux qui dirigeaient l'infanterie, entouraient le roi. Tout le monde se tut quand le roi prit la parole.

— Lyam, dit-il d'une voix faible. J'ai été malade, c'est bien cela ?

Le jeune homme ne répondit pas, des émotions contradictoires se lisant sur son visage. Il n'aimait pas beaucoup son cousin, mais c'était toujours le roi.

Rodric se risqua à sourire. Seul un côté de son visage bougea un peu, comme s'il n'arrivait pas à contrôler ses muscles. Il tendit la main droite, que Lyam prit entre les siennes.

— Je ne sais pas à quoi je pensais ces derniers temps. Tout ce qui s'est passé ressemble à un rêve, sombre et effrayant. J'étais piégé dans ce rêve, mais je suis libre maintenant. (Son front se couvrit de sueur et son visage pâlit à en devenir presque livide.) Un démon a été chassé de moi, Lyam, et je me rends compte qu'il y a beaucoup de choses que j'ai faites qui n'étaient pas bonnes, mais plutôt maléfiques.

Lyam s'agenouilla devant le monarque.

— Non, mon roi, pas maléfiques.

Rodric toussa violemment, puis reprit son souffle avec difficulté.

— Lyam, je n'ai plus beaucoup de temps. (Il éleva un peu la voix.) Brucal, soyez mon témoin.

Un masque implacable sur le visage, le vieux duc regarda le mourant et vint se placer à côté de Lyam.

— Je suis là, Votre Majesté.

Le roi agrippa la main de Lyam et se redressa encore un peu. Puis il s'adressa à la foule d'une voix forte :

— Nous, Rodric le quatrième du nom, roi héréditaire du royaume des Isles, proclamons ici même que Lyam conDoin, notre cousin, est de sang royal. En tant que fils aîné des conDoin, il est nommé héritier du trône de notre royaume.

Lyam jeta à Brucal un regard inquiet, mais le vieux duc lui fit un rapide signe de tête, pour lui enjoindre de se taire. Le jeune homme inclina la tête ; on sentait que sa tristesse n'était pas feinte. Il serra fermement la main du roi tandis que le compagnon de son père déclarait solennellement :

— Moi, Brucal, duc de Yabon, suis témoin de cette déclaration. La voix de Rodric s'affaiblit :

— Lyam, il est une chose que je te demande. Ton cousin Guy a agi sur mon ordre. Je pleure la folie qui m'a fait destituer Erland. Je savais que l'envoyer au cachot, c'était signer son arrêt de mort et je n'ai rien fait pour l'en empêcher. Aie pitié de Guy. C'est un homme ambitieux, mais il n'est pas mauvais.

Le roi parla ensuite des plans qu'il avait pour le royaume, lui demandant de poursuivre son œuvre, quoique avec davantage de clémence pour la population. Il parla de bien d'autres choses encore, comme de sa jeunesse et de sa tristesse à n'avoir jamais eu d'épouse. Au bout d'un moment, sa diction se fit trop inarticulée pour qu'on le comprenne et sa tête retomba sur sa poitrine.

Brucal demanda aux gardes de s'occuper du monarque. Ils le relevèrent doucement et le portèrent à l'intérieur. Le duc et Lyam entrèrent dans la tente tandis que les autres nobles attendaient dehors. D'autres gens arrivaient, à qui on expliquait les derniers événements. Presque un tiers des armées du royaume se tenait devant la tente de commandement, une mer de visages qui recouvrait la colline. Ils restaient là en silence, attendant la veillée mortuaire.

Brucal referma les pans de la tente sur les lueurs rouges du couchant. Le prêtre de Dala examina le roi, puis il regarda les deux ducs.

— Il ne reprendra pas conscience, messires. Ce n'est qu'une affaire de temps. Brucal prit Lyam par le bras et l'emmena avec lui.

— Ne dites rien, surtout, quand je vous proclamerai héritier, recommanda-t-il dans un souffle.

Lyam arracha son bras à l'étreinte du duc et fixa le vieux guerrier.

— Tu es témoin, Brucal, répondit-il sur le même ton. Tu as entendu mon père reconnaître Martin comme mon frère et le légitimer. C'est l'aîné des conDoin. La proclamation de Rodric est invalide. Elle impliquait que c'était moi l'aîné !

Brucal parla calmement, mais ses mots étaient durs :

— Tu as une guerre à terminer, Lyam. Puis tu devras ramener ton père et Rodric à Rillanon, pour les inhumer dans la tombe de vos ancêtres. Quand Rodric sera au caveau, il y aura douze jours de deuil, puis au mitant du treizième jour, tous les prétendants à la couronne se présenteront devant les prêtres d'Ishap et ce satané Congrès des seigneurs. D'ici-là, tu auras tout le temps qu'il te faut pour prendre ta décision. Mais pour l'instant, tu dois assumer ton rôle d'héritier du trône. Il n'y a pas d'autre solution.

« Aurais-tu oublié Bas-Tyra ? Si jamais tu hésites, il sera à Rillanon avec son armée un mois avant nous. Et alors ce sera la guerre civile, gamin. Si tu acceptes de te taire, j'enverrai mes troupes les plus fidèles à Krondor, sous mandat royal, pour arrêter Guy le Noir. Ils jetteront Bas-Tyra au cachot avant que ses hommes ne puissent faire quoi que ce soit — il y aura assez de Krondoriens loyaux pour ça. Tu pourras l'y maintenir jusqu'à ce que tu arrives à Krondor et puis tu l'emmèneras à Rillanon pour le couronnement, que ce soit le tien ou celui de Martin. Mais tu dois agir, ou par les dieux, les laquais de Guy vont déclencher la guerre civile le jour même où tu diras que Martin est le véritable héritier. Tu comprends ?

Lyam acquiesça en silence.

— Mais est-ce que les hommes de Guy vont nous laisser le prendre ? soupira-t-il.

— Même un capitaine de sa propre garde n'oserait braver un mandat royal, tout particulièrement s'il est contresigné de tous les représentants du Congrès des seigneurs. Et je te garantis qu'elles y seront, ces signatures, ajouta-t-il en refermant le poing devant son visage.

Lyam resta immobile un moment.

— Tu as raison, finit-il par reconnaître. Je ne veux pas que le royaume tombe dans le chaos par ma faute. Je ferai comme tu as dit.

Les deux hommes retournèrent aux côtés du roi et attendirent. Presque deux heures passèrent avant que le prêtre écoute le cœur du monarque et annonce :

— Le roi est mort.

Brucal et Lyam se joignirent au prêtre qui adressa une prière silencieuse pour l'âme de Rodric. Puis le duc de Yabon prit un anneau à la main de Rodric et se tourna vers Lyam.

— Viens, il est temps.

Il écarta un pan de la tente et Lyam regarda dehors. Le soleil s'était couché et le ciel nocturne scintillait d'étoiles. On avait allumé des feux et apporté des torches si bien que la foule ressemblait maintenant à un océan de feux follets. Un homme sur vingt environ était parti, bien qu'ils fussent tous épuisés et affamés après la victoire.

Brucal et Lyam apparurent à l'entrée de la tente.

— Le roi est mort, annonça le vieux duc.

Son visage était de marbre, mais il avait les yeux rouges. À ses côtés, Lyam semblait pâle, mais se tenait très droit, la tête haute.

Brucal brandit quelque chose au-dessus de sa tête. Il y eut un éclat de feu rouge sombre quand la lumière des torches se refléta sur le petit objet. Les nobles qui se tenaient tout près inclinèrent la tête en comprenant qu'il s'agissait du sceau royal, que tous les rois conDoin portaient depuis que Delong le Grand avait quitté Rillanon et traversé la mer pour planter le drapeau du royaume des Isles sur le rivage du continent.

Brucal prit la main de Lyam et passa l'anneau à son doigt. Le nouvel héritier regarda le vieil anneau usé, orné d'un rubis auquel le temps n'avait pas enlevé son éclat, puis il leva les yeux face à la foule. Un noble s'avança. C'était le duc de Rodez, qui s'agenouilla devant Lyam.

— Votre Altesse.

Un par un, les autres nobles assemblés devant la tente, qu'ils fussent de l'Est ou de l'Ouest, s'agenouillèrent pour lui rendre hommage. Comme une vague, tous les gens sur la colline mirent également un genou à terre, jusqu'à ce que Lyam fût le seul à rester debout.

Le jeune homme, muet d'émotion, regarda tous ces gens agenouillés devant lui. Il mit la main sur l'épaule de Brucal et fit signe à tous de se relever.

Soudain, la foule fut debout et l'acclama :

— Vive Lyam ! Longue vie à l'héritier !

Les soldats du royaume poussèrent un hurlement d'approbation, d'autant plus fort qu'ils savaient que quelques heures auparavant, le spectre de la guerre civile avait plané au-dessus de leurs têtes. Les hommes de l'Est et de l'Ouest s'embrassèrent et célébrèrent la nouvelle, car une terrible catastrophe venait d'être évitée.

Lyam leva les mains et bientôt tout le monde se tut. Sa voix retentit au-dessus de leurs têtes et tous l'entendirent déclarer :

— Que nul ne se réjouisse en cette nuit. Que les tambours soient assourdis et que les trompettes sonnent bas, car cette nuit, nous pleurons un roi.

Brucal montra la carte.

— La tête de pont est encerclée et toutes les tentatives pour franchir les lignes jusqu'à l'armée principale ont été repoussées. Il y a presque quatre mille soldats isolés là-bas.

Il était tard dans la nuit. Rodric venait d'être enterré avec tous les honneurs possibles.

On n'avait pu respecter toute la pompe requise lors des funérailles royales, car la poursuite de la guerre passait avant tout. Rodric avait rapidement été embaumé et enterré avec son armure aux côtés de Borric, à flanc de colline, au-dessus du

camp. Quand la guerre serait finie, tous deux seraient emmenés dans le tombeau de leurs ancêtres à Rillanon.

À présent, le jeune héritier regardait la carte, jugeant la situation à la lumière des derniers communiqués du front. Les Tsurani tenaient la liasse nord, à l'entrée de la vallée. L'infanterie s'était retranchée face à eux, enfermant tous ceux qui se trouvaient dans la vallée et isolant les deux forces, celle située le long du fleuve Crydee et ce qui restait de la tête de pont.

— Nous avons cassé leur offensive, reconnut Lyam, mais c'est une victoire à double tranchant. Nous ne pouvons pas lutter sur deux fronts à la fois. Il faut que nous soyons prêts au cas où les Tsurani tenteraient de nous attaquer par le sud. Je n'en vois pas le bout, malgré notre victoire.

— Mais les soldats qui tiennent la tête de pont vont sûrement se rendre bientôt, expliqua Brucal. Ils sont coupés des leurs, ils n'ont presque pas de réserves et ne peuvent espérer de ravitaillement. Dans quelques jours, ils seront affamés.

Pug l'interrompit :

— Pardonnez-moi, messire Brucal, mais c'est faux.

— Que peuvent-ils espérer en résistant ? Leur position est intenable.

— Ils clouent notre armée pour nous empêcher d'attaquer leur campement principal. Bientôt, la situation en Tsuranuanni sera réglée et les magiciens pourront rentrer de l'Assemblée. Alors, ils pourront de nouveau recevoir de l'eau et de la nourriture sans que nous puissions rien y faire. Chaque jour qui passe, les Tsurani se renforcent en ramenant des troupes de Kelewan. De toute façon, ils préféreront la mort à la captivité.

— La mort plutôt que le déshonneur, c'est bien ça ? demanda Lyam.

— Oui. Sur Kelewan, ils savent que les captifs sont emmenés en esclavage. L'idée d'un échange de prisonniers leur est parfaitement étrangère.

— Alors nous devons immédiatement porter nos forces contre la tête de pont, décréta Brucal. Il faut les écraser pour permettre à nos soldats de s'occuper d'autre chose.

— Ça risque d'être coûteux, fit remarquer Lyam. Cette fois nous ne bénéficierons pas de la surprise et ils se sont enterrés comme des taupes. Nous allons perdre deux fois plus d'hommes qu'eux.

Kulgan était assis à proximité avec Laurie et Meecham.

— C'est malheureux que nous n'ayons réussi qu'à étendre le conflit, si peu de temps après l'offre de paix de l'empereur.

— Peut-être n'est-il pas trop tard, intervint Pug. Lyam le regarda.

— Que veux-tu dire ? Kasumi a déjà dû annoncer que la paix avait été refusée.

— Oui, mais il peut être encore temps d'annoncer qu'il y a un nouveau roi qui veut bien entamer des pourparlers de paix.

— Qui portera ce message ? demanda Kulgan. Ta vie est en danger si tu rentres dans l'empire.

— Nous devrions pouvoir résoudre deux problèmes à la fois. Votre Altesse, promettriez-vous de laisser les Tsurani de la tête de pont rentrer dans leurs lignes sans les attaquer ?

Lyam réfléchit.

— Oui, si j'ai leur parole qu'ils ne reviendront pas avant un an.

— Alors je vais aller les voir, annonça Pug. Peut-être pourrons nous encore mettre fin à cette guerre malgré toutes les calamités qui nous sont tombées dessus.

Les soldats tsurani, nerveux et sur leurs gardes, se tendirent au bruit d'un cavalier à l'approche.

— Ils arrivent ! cria l'un d'eux.

Des hommes saisirent leurs armes et se précipitèrent sur les barricades. Les défenses sud étaient encore intactes, mais ici, du côté ouest de l'ancienne tête de pont, les piquets de garde avaient jeté à la va-vite quelques arbres coupés et creusé des tranchées peu profondes.

Les archers se tinrent prêts, flèches encochées, mais la charge attendue ne vint pas. Un cavalier solitaire s'approcha. Il avait les mains levées au-dessus de la tête, les paumes jointes en signe de pourparlers. Plus étrange encore, il portait la robe noire des Très-Puissants tsurani.

Il approcha son cheval du bord de la barricade et demanda, dans un tsurani parfait :

— Qui commande ici ?

— Le commandant Wataun, répondit un officier étonné.

— Vous oubliez vos manières, chef de troupe, répliqua sèchement le cavalier. (Il regarda les couleurs et les ornements du plastron et du heaume de l'homme.) Les Chilapaningo sont-ils donc si malappris ?

L'officier se mit au garde-à-vous.

— Je demande pardon, Très-Puissant, bégaya-t-il. Vous n'étiez pas attendu, c'est tout.

— Amenez-moi le commandant Wataun.

— À vos ordres, Très-Puissant.

Le commandant de la tête de pont tsurani arriva peu de temps après. C'était un vieux guerrier aux jambes arquées et au torse musclé et, Très-Puissant ou pas, ce qui lui importait, c'était la survie de ses troupes. Il regarda le magicien d'un air suspicieux.

— Je suis là, Très-Puissant.

— Je suis venu vous donner l'ordre, à vous et vos soldats, de retourner dans la vallée.

Le commandant Wataun eut un sourire désabusé et secoua la tête.

— Je regrette, Très-Puissant, c'est une chose que je ne puis faire. Vos exploits sont connus jusqu'ici et l'Assemblée a remis votre statut en question. Il se pourrait bien que vous ne soyez plus au-dessus des lois, désormais. Si vous n'étiez pas venu pour entamer des pourparlers, je vous aurais fait capturer, même si cela nous aurait coûté très cher.

Pug sentit le rouge lui monter aux joues. Il s'était douté que l'Assemblée le renierait, mais cela lui fit mal. Tristement, il se dit que son initiation le pousserait toujours à rester loyal à cette terre étrangère et qu'il ne se sentirait plus jamais tout à fait chez lui sur sa terre natale.

— Qu'allez-vous faire ? soupira-t-il. Le commandant haussa les épaules.

— Garder cette position. Mourir s'il le faut.

— Alors je vous fais une offre, commandant. A vous de décider s'il s'agit d'un piège ou non. Kasumi des Shinzawaï a fait parvenir au roi de Midkemia une offre de la part de la Lumière du Ciel. C'était une offre de paix. Le roi l'a rejetée, mais un nouveau roi a pris sa place, qui veut faire la paix. Je vous demande de vous rendre à la Cité sainte annoncer à l'empereur que le prince Lyam accepte la paix. Le ferez-vous ?

Le commandant réfléchit.

— Si ce que vous dites est vrai, je serais bien bête de laisser mourir mes hommes en pure perte. Quelles garanties me donnerez-vous ?

— Je vous donne ma parole de Très-Puissant — si cela a encore un sens pour vous — que ce que je viens de vous dire est vrai. Je vous promets aussi que vos hommes seront reconduits librement à la vallée, s'ils promettent de rentrer à Kelewan pour au moins un an. Et je me constituerai comme otage auprès de vous, jusqu'à ce que vous ayez rejoint les lignes de vos compatriotes à l'entrée de la vallée. Cela vous suffit-il ?

Le commandant réfléchit un moment en observant ses troupes épuisées et assoiffées.

— J'accepte, Très-Puissant. Si la Lumière du Ciel désire en finir avec la guerre, qui suis-je pour vouloir la prolonger ?

— Les Oaxatucan ont toujours été renommés pour leur bravoure. Que l'on sache que leur sagesse les honore aussi.

Le commandant s'inclina, puis se tourna vers ses soldats.

— Passez le mot. Nous partons... nous retournons chez nous.

Un message annonçant que l'empereur acceptait la paix arriva au camp quatre jours plus tard. Pug avait remis une lettre à Wataun. Elle portait le sceau noir de l'Assemblée, de manière à ce que nul ne puisse empêcher qu'elle parvienne à son destinataire. Elle était adressée à Fumita et lui demandait de dire à la Cité sainte que le nouveau roi n'exigeait aucun dédommagement mais qu'il acceptait l'offre de paix de l'empereur.

Lyam se montra très ému quand Pug lui lut le message. Ichindar lui-même passerait la faille d'ici un mois pour signer le

traité officiel avec le royaume. Pug sentit les larmes lui monter aux yeux en lisant la nouvelle. L'annonce que la guerre était finie se répandit dans le camp à toute vitesse. Il y eut de grands vivats.

Pug et Kulgan étaient installés dans la tente du vieux magicien et renouaient avec leur ancienne relation pour la première fois depuis des années. L'ancien apprenti venait de terminer une longue explication au sujet de l'instruction que recevaient les novices tsurani.

— Il semble que maintenant que la guerre est finie, nous puissions en revenir à nos affaires de magiciens, dit Kulgan entre deux bouffées de pipe. Mais désormais, ce sera toi le maître et moi l'élève.

— Nous avons beaucoup à apprendre l'un de l'autre, Kulgan. Mais je crains que les vieilles habitudes ne soient pas si faciles à oublier. Je ne crois pas que je m'habituerai un jour à l'idée que tu sois mon élève. Et il y a de nombreuses choses dont tu es capable et que je ne sais toujours pas faire.

Kulgan parut surpris.

— Vraiment ? J'aurais cru mes arts simplistes bien en deçà de ta grandeur. Pug ressentit le même embarras qu'à l'époque où il était l'élève du magicien.

— Tu te moques de moi, encore.

Kulgan rit.

— Juste un peu, mon garçon. Et tu n'es encore qu'un enfant pour un homme de mon âge. Ce n'est pas facile pour moi de voir un apprenti médiocre devenir le magicien le plus puissant d'un autre monde.

— Médiocre est le bon mot. Au début, je voulais simplement être soldat. Je crois que tu le savais. Et puis quand j'ai finalement décidé de me vouer à mes études, l'invasion a commencé. (Pug sourit.) Je crois que tu as eu pitié de moi, le jour où je me suis retrouvé tout seul devant la cour ducale, à être le seul gamin que personne n'appelait.

— C'est en partie vrai, mais j'avais été le premier à sentir un pouvoir en toi. Mon jugement était bon, quels que soient les événements extravagants par lesquels tu as dû passer pour que tes pouvoirs se révèlent finalement.

Pug soupira.

— En fait, l'Assemblée offre par-dessus tout une initiation extrêmement complète. Quand le pouvoir est détecté, il n'y a que deux options, la réussite ou la mort. N'ayant que cela à penser, l'élève n'a pas grand-chose d'autre que ses études en tête. Sans cela, je doute que j'aurais pu arriver jusque-là.

— Je ne pense pas, rétorqua Kulgan. Même si les Tsurani ne nous avaient jamais envahis, tu aurais toujours pu trouver un moyen pour développer ta puissance.

Cette discussion, ainsi que leurs retrouvailles, les réconfortaient tous deux. Au bout de quelque temps, ils allumèrent un feu, comme le soir tombait. Katala vint les voir pour demander si son époux pensait les rejoindre, elle et leur fils, afin d'assister aux réjouissances données par le roi Lyam. Mais lorsqu'elle regarda à l'intérieur de la tente, la jeune femme vit qu'ils étaient tous les deux perdus dans leur conversation.

Katala recula, un léger sourire aux lèvres, et retourna vers son fils.

Chapitre 31

DUPERIES

Tomas se réveilla en sursaut.

Dans la pénombre de l'aube naissante, un étrange sentiment, fugace, avait attiré son attention. Il s'assit sur son lit, tous les sens en alerte, essayant de saisir ce qui l'avait réveillé. Aglaranna bougea à côté de lui.

Depuis la confrontation avec Martin au sujet des prisonniers tsurani, ses rêves étranges et ses colères noires avaient disparu. Il n'était plus ni le Tomas de Crydee ni l'ancien Seigneur Dragon, mais un nouvel être possédant les qualités des deux.

La reine s'éveilla et tendit lentement la main pour lui toucher l'épaule. Elle parut deviner sa tension, car elle poussa un long soupir.

— Tomas, qu'y a-t-il ?

Il leva la main et la posa sur la sienne.

— Je ne sais pas. Quelque chose de bizarre vient d'arriver. (Il s'assit, la tête légèrement penchée, comme à l'écoute d'un bruit lointain.) Un changement... un changement dans l'ordre des choses, peut-être.

La reine des elfes ne dit rien. Depuis que Tomas était devenu son amant, elle avait fini par s'habituer à son étrange capacité à ressentir des événements lointains, un pouvoir que même les plus doués des anciens tisseurs de sort ne pouvaient égaler. Vestige de son héritage valheru, cette conscience des choses ne s'était pleinement révélée que depuis qu'il avait recouvré son humanité. Elle trouvait étrange mais rassurant le fait que ses pouvoirs de Valheru n'aient commencé à se développer que depuis qu'il était redevenu humain. C'était

comme si une force les avait sciemment affaiblis, jusqu'à ce qu'il ait assez de sagesse pour les utiliser.

Tomas cessa d'écouter.

— Cela se passe à l'est, je ressens un mélange de joie et de grande tristesse. (L'émotion lui nouait la gorge.) Une époque est en train de mourir.

Il roula hors du lit et se leva, dévoilant à Aglaranna ses muscles puissants dans la pénombre. Il se tint à la porte de leur chambre, regardant Elvandar, écoutant les bruits nocturnes. Tout semblait calme.

L'odeur de la forêt, forte, douce et entêtante, était couverte par les arômes légers du dîner du soir et l'odeur du pain fraîchement sorti du four pour le déjeuner du matin. Les oiseaux nocturnes hululaient encore, tandis que les oiseaux diurnes entonnaient leur gazouillis matinal pour saluer le soleil qui s'apprêtait à se lever à l'est. La caresse de l'air frais sur sa peau nue lui donna une impression de plénitude et de paix qu'il n'avait jamais ressentie de toute sa courte vie.

Aglaranna le saisit à la taille et se serra contre lui. Il entendit battre son cœur.

— Mon seigneur, mon amour, lui dit-elle, reviens dans notre lit.

Il se retourna dans le creux de ses bras et sentit son corps chaud blotti contre le sien.

— Il y a quelque chose... (Il la prit doucement dans ses bras.) Comme un espoir.

Elle le sentait brûler de désir pour elle.

— L'espoir. Si cela pouvait être vrai.

Il baissa les yeux sur Aglaranna, voyant aussi bien qu'elle dans la pénombre, la dévorant du regard.

— Ne perds jamais espoir, ma reine.

Il l'embrassa longuement et quelle que fût la chose qui l'avait éveillé, il l'oublia rapidement.

Lyam, tranquillement assis dans sa tente, était occupé à rédiger le message qu'il allait envoyer à Crydee quand un garde entra pour annoncer l'arrivée de Pug et de Kulkan. L'héritier se

leva pour les accueillir et attendit que les gardes soient partis avant de leur faire signe de s'asseoir.

— J'ai grand besoin de votre sagesse. (Il s'assit de nouveau et montra les parchemins devant lui.) Si nous voulons qu'Arutha nous rejoigne à temps pour la conférence de paix, ces messages doivent partir aujourd'hui. Mais je n'ai jamais été très fort pour les lettres et je vous avoue aussi que j'ai bien du mal à raconter les événements de la semaine passée.

— Puis-je ? demanda Kulgan en montrant la lettre.

Lyam fit oui de la tête. Le magicien prit le parchemin et en commença la lecture.

— « À mes chers frère et sœur : c'est avec la plus grande tristesse que je dois vous annoncer la mort de notre père. Il a été mortellement blessé pendant la grande offensive tsurani, alors qu'il menait une contre-attaque destinée à secourir des soldats en péril, essentiellement des Hadatis des collines, auxiliaires de la garnison de Yabon. Les Hadatis chantent son nom et composent des sagas en l'honneur de sa grande bravoure. Il est mort en pensant à ses enfants et son amour pour nous n'a jamais faibli.

Le roi est mort lui aussi et la tâche m'est revenue de diriger nos armées. Arutha, je voudrais que tu viennes, car nous en sommes désormais à la fin de la guerre. L'empereur veut conclure la paix. Nous devons nous rencontrer dans la vallée au nord des Tours Grises dans vingt-neuf jours, à midi. Carline, je voudrais que tu prennes un navire pour Krondor avec Anita, car il y a beaucoup à faire là-bas et la princesse Alicia aura besoin de sa fille. Je vous y rejoindrai avec Arutha dès que la paix aura été conclue. Sachez que je partage toute votre douleur. Affectueusement, votre frère qui vous aime, Lyam. »

Kulgan resta silencieux un moment. Lyam insista :

— Je me disais que vous pourriez ajouter une ou deux choses, pour que ce soit plus élégant, insista Lyam.

— Je trouve que tu as annoncé la mort de votre père avec simplicité et douceur, répondit Kulgan. C'est un bon message.

Lyam s'agita inconfortablement sur sa chaise.

— Il y a encore tant de choses à écrire. Je n'ai rien dit sur Martin. Kulgan prit une plume.

— Je vais la recopier, ta plume est un peu nerveuse, Lyam. (Avec un sourire chaleureux, il ajouta :) Tu as toujours préféré l'épée à la plume. J'ajouterai quelques instructions à la fin, pour dire à Martin d'aller à Krondor avec ta sœur. Gardan et Fannon feront le voyage eux aussi, ainsi qu'une compagnie d'honneur de la garnison du château. Les gens penseront que tu veux rendre honneur à ceux qui ont si bien servi à Crydee. Cela te laissera suffisamment de temps pour trouver comment dire les choses à Martin.

Pug secoua tristement la tête.

— Je voudrais que vous puissiez ajouter le nom de Roland à cette liste. Depuis son arrivée, il avait appris la mort du châtelain de Tulan. Kulgan lui avait raconté ce qu'il savait du sort qu'avaient connu ses anciens amis de Crydee et d'ailleurs ces neuf dernières années.

— Quel idiot je fais ! s'exclama brusquement Lyam. Carline ne peut pas savoir que tu es revenu, Pug. Il faut que vous le rajoutiez, Kulgan.

— J'espère que ça ne lui fera pas un trop grand choc, s'inquiéta Pug. Kulgan eut un petit rire.

— Pas autant que d'apprendre que tu as une femme et un enfant.

Des souvenirs de sa jeunesse et de ses relations orageuses avec la princesse revinrent au jeune magicien qui déclara :

— J'espère qu'elle a perdu certaines de ses idées d'il y a neuf ans.

Lyam éclata de rire pour la première fois depuis la mort de son père, sincèrement amusé par l'embarras de Pug.

— Tu peux en être sûr. J'ai eu une correspondance soutenue avec mon frère et ma sœur ces dernières années et je crois que Carline est une jeune femme très différente de la fille que tu as connue. Elle avait quinze ans quand tu l'as vue pour la dernière fois. Regarde comme tu as changé, toi, en neuf ans.

Pug acquiesça.

Le vieux mage finit de recopier le document et le tendit à Lyam, qui le relut.

— Merci, Kulgan. Vous y avez ajouté juste ce qu'il fallait de douceur. L'entrée de la tente s'ouvrit et Brucal entra, son visage ridé animé d'une joie sauvage.

— Bas-Tyra est en fuite !

— Comment cela ? s'étonna Lyam. Nos soldats doivent encore être à une bonne semaine de Kronдор, sinon plus.

Le vieux duc s'assit lourdement sur une chaise.

— Nous avons trouvé une cache avec des pigeons voyageurs qui appartenaient à feu Richard de Salador. L'un de ses hommes a annoncé à Guy la mort de Rodric et le fait que vous avez été nommé héritier. Nous avons questionné le bonhomme, un valet de Richard. Il a admis qu'il était l'un des espions de Bas-Tyra à la cour de Richard. Guy a fui la ville, se doutant que l'une de vos premières décisions en tant que roi serait de le faire pendre. Je pense qu'il va aller directement à Rillanon.

— J'aurais cru que ce serait le dernier endroit de Midkemia où il se serait réfugié, fit remarquer Kulgan.

— Guy le Noir n'est pas un imbécile, quels que soient ses autres défauts. Il va se cacher, c'est sûr, mais nous entendrons encore parler de lui avant que tout cela soit fini. Tant que Lyam n'aura pas été couronné, Guy a encore une certaine influence dans le royaume.

Le prince sembla troublé par cette dernière remarque, repensant à la déclaration de son père sur son lit de mort. Depuis que Brucal lui avait enjoint de ne rien dire à propos de Martin, tout le monde ne parlait que du couronnement de Lyam et personne ne mentionnait le fait que son frère aîné pouvait avoir des droits sur la couronne.

Lyam écarta de son esprit ces pensées troublantes car Brucal poursuivait :

— Enfin, maintenant que Bas-Tyra est obligé de se terrer, la plupart de nos problèmes sont derrière nous. Comme la guerre est pratiquement terminée, nous allons pouvoir nous atteler à la reconstruction du royaume, et j'en suis bien content. Je me fais trop vieux pour toutes ces sornettes que sont la guerre et la politique. Mon seul regret est de ne pas avoir de fils à nommer à ma place pour me retirer.

Lyam, dubitatif, regarda Brucal avec affection.

— Vous ne vous retirerez pas si facilement, vieux chien de guerre. Vous ferez encore des pieds et des mains sur votre lit de mort, ce qui ne risque pas d'arriver de sitôt.

— Qui parle de mourir ? renifla Brucal. Je veux pouvoir chasser à courre et au faucon et pêcher un peu aussi. Qui sait ? J'arriverai peut-être même à me trouver une jolie demoiselle dans les dix-sept, dix-huit ans, par exemple, assez solide pour me supporter, et puis je me remarierai pour avoir enfin un fils. Si ce jeune idiot de Vandros arrive un jour à voir plus loin que le bout de son nez et à épouser ma Felinah, vous allez voir s'il n'aura pas tôt fait de devenir duc de Yabon ; comme ça je me retirerai. Tout le monde se demande pourquoi elle continue à attendre qu'il se décide. (Il se leva de sa chaise.) Je vais prendre un bain chaud et un peu de repos avant le souper. Puis-je me retirer ?

Lyam lui fit signe qu'il pouvait.

— Je ne m'habituerai jamais au fait que ces gens aient besoin de ma permission pour toutes leurs allées et venues, fit-il remarquer quand le duc fut parti. Pug et Kulgan se levèrent.

— Tu ferais mieux, répliqua le vieux mage, parce qu'à partir de maintenant, tout le monde te le demandera. Avec votre permission, Votre Altesse ?

Feignant le dégoût, Lyam leur fit signe qu'ils pouvaient partir.

Le conseil était déjà réuni quand Aglaranna prit place sur le trône. En plus des conseillers habituels, Martin l'Archer avait pris place derrière Tomas.

— Vous avez fait mander un conseil, Tathar, déclara la reine quand tout le monde se fut assis. Dites-nous maintenant la raison pour laquelle vous nous avez fait venir.

Tathar s'inclina légèrement devant la reine.

— Nous autres membres du conseil pensions qu'il était temps d'éclaircir certaines choses.

— À quel propos, Tathar ? demanda la reine des elfes.

— Nous avons longuement œuvré pour que cette affaire avec Tomas puisse arriver à une conclusion calme et paisible. Tous ici savent que nous avons usé de nos arts pour calmer la

rage qui l'envahissait et affaiblir la puissance du Valheru, afin que le jeune homme ne se fasse pas détruire dans le processus de sa transformation.

Il fit une pause et Martin se pencha vers Tomas.

— Voilà des ennuis en perspective.

Tomas lui fit un surprenant petit sourire et un clin d'œil. Martin retrouvait bel et bien le garçon enjoué qu'il avait connu à Crydee, au moins autant que le Seigneur Dragon.

— Tout ira bien, souffla Tomas.

— Nous considérons, poursuivit Tathar, que ce travail est maintenant terminé, car il n'y a plus à craindre que Tomas devienne un Ancien.

— Ce sont de bonnes nouvelles, en effet, approuva Aglaranna. Mais est-ce la raison de ce conseil ?

— Non, madame. Il va falloir aussi régler autre chose. Car bien que nous ne craignions plus Tomas, nous ne voulons toujours pas nous placer sous sa coupe.

Aglaranna se leva, le visage furieux.

— Qui ose présumer de cela ? Quelqu'un aurait-il une seule fois suggéré que Tomas voudrait nous diriger ?

Tathar resta ferme face à la colère de sa reine.

— Madame, vous voyez avec les yeux d'une amante. (Avant qu'elle puisse répondre, il leva la main.) Inutile de vous emporter contre moi, fille de mon plus vieil ami, je n'accuse personne. Le fait qu'il partage votre couche n'est l'affaire de nul autre que vous. Nous ne vous en tenons pas rigueur. Mais désormais, s'il avait des prétentions, elles seraient légitimes et nous voudrions que l'affaire soit réglée dès maintenant.

Aglaranna pâlit et Tomas s'avança.

— Quelle légitimité ? demanda-t-il d'une voix impérieuse. Tathar sembla légèrement surpris.

— Elle porte un enfant de vous. Vous ne le saviez pas ?

Tomas en perdit sa langue. Des sentiments conflictuels s'agitaient en lui. *Un enfant !* On ne lui avait rien dit. Il regarda Tathar.

— Comment le savez-vous ?

Tathar sourit doucement.

— Je suis vieux, Tomas. Je sais voir les signes.

Tomas regarda Aglaranna.

— Est-ce vrai ?

Elle acquiesça.

Je ne voulais rien te dire tant qu'il serait possible de te cacher la vérité. Le doute assaillit son amant.

— Pourquoi ?

— Pour que tu ne t'inquiètes pas. Tant que la guerre n'est pas terminée, il faut que rien ne te perturbe. Je ne voulais pas te troubler.

Tomas resta immobile un moment, puis il rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire clair et joyeux.

— Un enfant. Les dieux soient loués ! Tathar regarda pensivement Tomas.

— Réclamez-vous le trône ?

— Oui, Tathar, répondit Tomas, un sourire aux lèvres. Calin prit la parole pour la première fois :

— C'est mon héritage, Tomas. Il te faudra me le disputer. Le guerrier sourit au prince.

— Je ne croiserai pas le fer contre toi, fils de mon aimée.

— Si tu veux être notre roi, c'est ce qu'il te faudra faire.

Tomas s'approcha de Calin. Ils ne s'étaient jamais aimés car, plus encore que les autres, le prince avait craint la menace potentielle que représentait le guerrier pour son peuple et il était prêt à se battre, si nécessaire.

Tomas lui mit la main sur l'épaule et le regarda droit dans les yeux.

— C'est toi l'héritier. Je ne prétends pas devenir votre roi. (Il s'écarta et s'adressa au conseil.) Je suis ce que vous voyez devant vous, un être disposant des fruits de deux héritages. J'ai le pouvoir des Valherus, bien que je ne sois pas né avec, et mon esprit se souvient d'âges depuis longtemps retournés à la poussière. Mais j'ai les souvenirs d'un garçon humain et je trouve plaisir au rire comme aux caresses. (Il regarda la reine des elfes.) Je ne demande que le droit de siéger à côté de ma reine, avec votre bénédiction, en tant qu'époux. Je me plierai à la décision qu'elle et vous prendrez, rien de plus. Si vous n'en prenez pas, je resterai malgré tout à ses côtés. (Puis il ajouta

avec fermeté :) Mais il est une chose dont je ne démordrai pas : notre enfant ne souffrira pas la honte de la bâtardise.

Il y eut un murmure d'approbation général. Tomas se tourna vers Aglaranna.

— M'acceptes-tu pour époux ? demanda-t-il dans l'ancienne langue des elfes.

Aglaranna s'assit, les yeux brillants, et regarda Tathar.

— Oui, j'accepte. Quelqu'un m'en refuse-t-il le droit ? Tathar regarda les autres conseillers autour de lui.

— Cela vous est autorisé, madame, répondit-il comme personne ne lui contestait ce droit.

D'un seul coup, les elfes rassemblés dans le cercle poussèrent des cris de joie. D'autres accoururent afin d'apprendre pourquoi le conseil était soudain devenu si broyant. Ils se joignirent à la fête, car tous connaissaient l'amour de la reine pour le guerrier en blanc et or et le considéraient comme un parfait époux.

— Tu connais bien nos usages, Tomas, le félicita Calin. Si tu en avais décidé autrement, il y aurait eu des dissensions, ou des doutes. Je te remercie pour ta prudence.

Tomas lui prit fermement la main.

— Ce n'est que justice, Calin. Nul ne peut te contester ton titre. Quand la reine et moi serons partis pour les îles Bénies, notre enfant restera ton loyal sujet.

Aglaranna vint se mettre à côté de Tomas et Martin les rejoignit pour les féliciter.

— Tous mes vœux de bonheur.

Tomas, puis la reine, serrèrent l'Archer dans leurs bras. Calin demanda le silence.

— Il est temps de parler clairement, déclara-t-il quand le bruit se fut apaisé. Que tous sachent qu'aujourd'hui, une situation de fait qui dure depuis des années est enfin reconnue. Tomas est chef de guerre d'Elvandar et prince consort de la reine. Moi, Calin, ai parlé.

— Moi, Tathar, confirme cette déclaration, ajouta le conseiller en écho. Puis le conseil s'inclina devant la reine et son futur époux.

— C'est plaisant de quitter Elvandar en sachant que le bonheur est revenu, déclara Martin.

— Vous partez ? demanda Aglaranna.

— Je crains que ce soit nécessaire. Nous sommes toujours en guerre et je suis toujours le maître chasseur de Crydee. De plus, ajouta-t-il avec un sourire, je crains que le jeune Garret ne finisse par devenir trop heureux de se reposer et de profiter de vos largesses. Il faut que je le renvoie sur les routes avant qu'il grossisse.

— Tu restes pour le mariage ? demanda Tomas. Martin s'apprêtait à s'excuser mais Aglaranna intervint :

— La cérémonie peut se faire dès demain. L'Archer accepta.

— Un jour de plus ? Ce sera un plaisir.

Une voix forte retentit et Tomas vit Dolgan traverser la foule.

— On n'était pas invités à votre conseil, mais quand on a entendu les cris, on est venus, expliqua le chef nain lorsqu'il les eut rejoints.

Derrière lui, Tomas et Aglaranna virent les autres nains approcher. Le guerrier posa la main sur l'épaule de Dolgan.

— Vieux compagnon, tu es le bienvenu. C'est la fête. Il va y avoir un mariage. Dolgan les fixa avec un sourire entendu.

— Ouais, ben il était grand temps.

Le cavalier talonna son cheval en traversant les lignes tsurani, mal à l'aise à la vue de tant d'hommes qui rentraient vers l'est. Ses anciens ennemis le regardèrent se diriger vers Elvandar d'un air méfiant.

Laurie arrêta son cheval près d'un gros bloc de rochers où un officier tsurani en armure noir et orange supervisait le départ des soldats. D'après son plumet et ses insignes, il devait s'agir d'un chef d'armée, entouré de son état-major composé de chefs de troupe et de chefs de patrouille.

— Où se trouve le gué le plus proche sur le fleuve ? demanda le ménestrel au chef d'armée.

Les autres officiers regardèrent Laurie d'un air soupçonneux, mais si le tsurani presque impeccable de ce barbare avait surpris le chef d'armée, celui-ci ne le montra pas.

Il fit un signe de tête dans la direction d'où venaient ses hommes.

— Un peu plus loin, à moins d'une heure de marche, bien qu'il vous faille sûrement moins de temps pour parcourir cette distance avec votre bête. Le gué est marqué par deux gros arbres de chaque côté d'une clairière, au-dessus d'un endroit où il y a une petite chute.

Laurie n'eut aucune difficulté à identifier la maison que le chef servait grâce aux couleurs qu'il portait, car c'étaient celles de l'une des Cinq Grandes Familles

— Merci, chef d'armée. Honneur à votre maison, fils des Minwanabi. L'officier se redressa. Il ne savait pas qui était ce cavalier, mais c'était un homme courtois et il fallait lui répondre.

— Honneur à votre maison, étranger.

Laurie continua à remonter la file de soldats tsurani déprimés qui pataugeaient sur les bords du fleuve. Il ne tarda pas à trouver la clairière au-dessus de la petite cascade et s'avança dans l'eau. Le cours du fleuve était rapide ici, mais le cheval réussit à traverser sans incident. Le vent rabattit sur Laurie un paquet d'embruns soulevé par la cascade. Après avoir chevauché en pleine chaleur, il trouva le rafraîchissement agréable. Il était en selle depuis le lever du jour et n'arriverait pas avant la tombée de la nuit. Là, il serait assez près d'Elvandar pour se faire intercepter par des sentinelles elfes. Ces dernières seraient sans doute occupées à observer avec intérêt la retraite des Tsurani ; l'une d'elles pourrait le conduire à leur reine.

Laurie s'était porté volontaire pour transmettre le message, car on pensait qu'il aurait moins de problèmes puisqu'il parlait tsurani. On l'avait arrêté trois fois pendant son voyage et à chaque fois il avait expliqué où il allait à des officiers tsurani suspicieux. La trêve était peut-être établie, mais il faudrait encore du temps pour que la confiance suive.

En ressortant du fleuve, la monture de Laurie était fourbue. Le ménestrel mit pied à terre et retira la selle. Il étrillait son cheval avec une brosse tirée de ses fontes quand une silhouette sortit des arbres. Laurie sursauta, car il ne s'agissait pas d'un elfe. C'était un homme aux cheveux noirs, légèrement gris aux

tempes, vêtu d'une robe brune, qui tenait un bâton. Il s'approcha du ménestrel sans hâte, visiblement sûr de lui, et s'arrêta à quelques mètres, s'appuyant sur son bâton.

— Bonjour, Laurie de Tyr-Sog.

L'homme avait d'étranges manières et le ménestrel ne se rappelait pas l'avoir déjà vu.

— Est-ce que je vous connais ?

— Non, mais j'ai entendu parler de vous, troubadour.

Laurie se rapprocha de sa selle, sur laquelle se trouvait son épée. L'homme sourit et fit quelques mouvements de la main. Brusquement, Laurie sentit le calme l'envahir et oublia de prendre son épée. Qui que fût cet homme, il ne représentait visiblement aucun danger, se dit-il.

— Qu'est-ce qui t'amène dans la forêt des elfes, Laurie ?

— J'apporte un message à la reine des elfes, répondit ce dernier sans savoir pourquoi.

— Que dois-tu lui dire ?

— Que le prince Lyam est a présent l'héritier du trône et que la paix a été conclue. Il invite les elfes et les nains à se présenter dans la vallée dans trois semaines, car c'est là que l'on y scellera la paix.

L'homme acquiesça.

— Je vois. Je dois aller voir la reine des elfes. Je vais porter ton message. Tu dois avoir mieux à faire de ton temps.

Laurie allait protester, mais il se tut. Pourquoi aller en Elvandar alors que cet homme y allait de toute manière ? C'était une perte de temps.

Il opina. L'homme ricana.

— Pourquoi ne pas te reposer pour la nuit ? Le bruit de l'eau est relaxant et il ne pleuvra probablement pas. Demain, tu rentreras voir le prince et tu lui diras que tu as porté son message en Elvandar. Tu as parlé avec la reine et Tomas et ils ont accepté la proposition du prince. Les nains des monts de Pierre seront là aussi. Lyam peut en être sûr. Ils viendront.

Laurie opina. Ce que lui disait l'homme était tout à fait sensé. L'étranger fit demi-tour.

— Au fait, inutile de parler de notre petite rencontre, ajouta-t-il en partant. Le ménestrel ne répondit pas, mais

accepta ce que lui disait l'étranger sans poser de question. Après son départ, il se sentit très soulagé d'être de retour d'Elvandar et d'avoir délivré son message à bon port.

La cérémonie se déroula dans une clairière tranquille. Aglaranna et Tomas échangèrent leurs vœux devant Tathar. Il n'y avait pas d'autres témoins, comme c'était la coutume chez les elfes quand ils s'engageaient par amour. Tathar demanda aux dieux de bénir ce mariage et leur expliqua les devoirs qu'ils auraient l'un envers l'autre.

— Maintenant rentrons en Elvandar, car il est temps de festoyer et de se réjouir, déclara Tathar quand la cérémonie fut terminée. Vous apportez la joie à notre peuple, ma reine et mon prince.

Ils étaient encore à genoux. Ils se relevèrent et s'étreignirent.

— Je voudrais que l'on se souvienne de ce jour, mon aimée, dit Tomas en reculant d'un pas.

Il se retourna et mit ses mains en coupe autour de sa bouche. Puis il lança un appel dans l'ancien langage des elfes :

— Belegroch ! Belegroch ! Viens à nous.

Ils entendirent des sabots approcher. Puis une petite troupe de chevaux blancs arrivèrent au galop dans la clairière, filant vers eux, et se cabrèrent pour saluer la reine des elfes et son prince consort. Tomas sauta sur le dos de l'un d'eux. La monture elfique ne broncha pas.

— Vous n'auriez pu trouver de meilleure façon de montrer que vous faites désormais partie des nôtres, approuva Tathar.

Aglaranna et Tathar montèrent à sa suite et rentrèrent à cheval en Elvandar. Quand ils arrivèrent en vue de la cité sylvestre, un grand cri de joie monta de l'assemblée. La vue de la reine des elfes et de son prince consort sur des montures elfiques fut pour tous, comme l'avait dit Tathar, la confirmation de la place qu'occupait désormais Tomas en Elvandar.

La fête dura des heures et Tomas vit que tout le monde partageait leur joie. Aglaranna était assise auprès de lui, car on avait placé un second trône dans la salle du conseil, reconnaissant ainsi le rang du guerrier. Tous les elfes qui ne

surveillaient pas les étrangers vinrent se présenter devant eux, leur jurant fidélité et leur offrant leur bénédiction pour leur union. Les nains aussi présentèrent leurs félicitations et se joignirent de bon cœur aux festivités, emplissant les clairières d'Elvandar de leurs chants tapageurs.

Les festivités se poursuivirent tard dans la nuit. Soudain, Tomas se raidit, comme si un vent froid venait de le traverser. Aglaranna lui prit le bras, sentant que quelque chose n'allait pas.

— Mon époux, qu'y a-t-il ? Tomas regarda dans le vague.

— Quelque chose... d'étrange... comme l'autre nuit : plein d'espoir, mais si triste.

Brusquement, un cri s'éleva de la lisière de la clairière sous Elvandar. Il couvrit les bruits des festivités, mais on n'en comprenait pas bien les paroles. Tomas se leva, Aglaranna à ses côtés, et se rendit jusqu'au bord de la grande plateforme. Regardant en bas, il aperçut un éclaireur elfe, visiblement hors d'haleine.

— Que se passe-t-il ? cria Tomas.

— Mon seigneur, lui répondit-on, les étrangers... ils se retirent.

Tomas resta figé sur place. Ces simples mots lui firent l'effet d'un coup de poing. Il n'arrivait pas à comprendre que les Tsurani puissent simplement partir après tant d'années de guerre. Il se secoua.

— Dans quel but ? Ils se rassemblent ? L'éclaireur secoua la tête.

— Non, mon seigneur, ils ne sont pas en train de monter une attaque. Ils se déplacent lentement, sans surveillance. Leurs soldats ont l'air découragés. Ils décampent tout le long de Crydee et se dirigent vers l'est. (L'elfe au visage levé avait l'air à la fois étonné et heureux. Il regarda les gens à côté de lui et répéta simplement, avec un sourire :) Ils s'en vont.

Un cri de joie formidable monta de nouveau et beaucoup pleurèrent ouvertement, car il semblait qu'enfin la guerre prenait fin. Tomas se retourna et vit des larmes couler sur le visage de son épouse. Elle l'embrassa et ils restèrent ainsi un

moment. Puis le nouveau prince consort d'Elvandar se tourna vers Calin, qui se tenait à côté.

— Envoie des gens pour les suivre, ça pourrait être un piège.

— Tu le penses vraiment, Tomas ? s'enquit Aglaranna. Il secoua la tête.

— Je veux seulement m'en assurer, mais quelque chose en moi me dit que c'est réellement la fin. C'est l'espoir de la paix et la tristesse de la défaite que j'avais ressentis. (Elle lui toucha la joue.) Je vais envoyer des coursiers au campement du royaume pour demander au duc Borric ce qui arrive.

— S'ils ont conclu la paix, il va nous envoyer un message, rétorqua son épouse.

Tomas la regarda.

— C'est juste. Attendons, alors. (Il regarda son visage vieux de plusieurs siècles et pourtant encore paré de toute la beauté d'une femme dans la fleur de l'âge.) Ce jour sera fêté doublement.

Ni Tomas ni Aglaranna ne furent surpris de voir Macros arriver en Elvandar, car les apparitions du sorcier avaient cessé de les étonner après sa première visite. Il sortit simplement des bois qui entouraient la clairière et se dirigea vers la cité sylvestre.

La cour entière était assemblée, y compris l'Archer, quand Macros vint se présenter devant la reine et Tomas.

— Salut à vous madame, ainsi qu'au prince consort, dit-il en s'inclinant.

— Bienvenue, Macros le Noir, répondit la reine. Etes-vous ici pour nous dévoiler le mystère du départ des étrangers ?

Macros s'appuya sur son bâton et opina.

— Je vous apporte des nouvelles. (Il sembla réfléchir soigneusement à ses mots.) Il faut que vous sachiez que le roi et le seigneur de Crydee sont morts tous les deux. Lyam est maintenant l'héritier de la couronne.

Tomas regarda Martin. Le visage du maître chasseur était livide. Ses traits restaient impassibles, mais il était clair pour le

guerrier que Martin était profondément touché par la nouvelle. Tomas se retourna vers Macros.

— Je ne connaissais pas le roi, mais le duc était un homme remarquable. Cela me touche beaucoup.

Macros s'approcha de Martin. Celui-ci regarda le sorcier, car bien qu'il ne l'eût jamais rencontré, il le connaissait de réputation. Arutha lui avait parlé de leur rencontre sur son île et Tomas de son intervention lors de l'invasion d'Elvandar par les Tsurani.

— Toi, Martin l'Archer, tu dois rentrer immédiatement à Crydee. De là, tu devras mener par navire les princesses Carline et Anita jusqu'à Krondor.

Martin s'apprêta à dire quelque chose mais Macros leva la main : les membres de la cour se turent comme s'ils retenaient leur respiration.

— Tout à la fin, ton père a dit qu'il t'aimait, déclara le sorcier dans un souffle. Puis sa main retomba et tout redevint normal.

Martin ne ressentit aucune inquiétude, au contraire, il se sentait plutôt réconforté par les mots que lui avait dits le sorcier. Il savait que nul autre n'avait entendu cette dernière remarque.

— Ecoutez maintenant des nouvelles plus heureuses, reprit Macros. La guerre est finie. Lyam et Ichindar se retrouveront dans vingt jours pour signer un traité de paix.

On poussa des « hourras » à la cour et les membres du conseil crièrent la nouvelle à ceux qui se trouvaient au dessous dans la cité. Bientôt toute la forêt des elfes retentit de cris de joie. Dolgan entra encore une fois au conseil en se frottant les yeux.

— Qu'y a-t-il ? Vous faites encore la fête sans nous alors que je suis en train de dormir ? Vous allez finir par me faire croire que je ne suis plus le bienvenu.

Tomas rit.

— Rien de tout cela, Dolgan. Va chercher tes frères et dis-leur qu'ils nous rejoignent pour célébrer cela. La guerre est finie.

Le nain sortit sa pipe et en tapota le culot, faisant tomber les cendres par dessus le bord de la plate-forme.

— Enfin, dit-il en ouvrant sa blague.

Il se retourna, comme pour bourrer sa pipe et Tomas fit semblant de ne pas remarquer que les yeux du chef nain étaient humides.

Arutha était assis sur le trône de son père, seul dans la grande salle. Il tenait entre ses mains le message de son frère, qu'il avait relu plusieurs fois, s'efforçant de comprendre qu'effectivement, leur père n'était plus. Il ressentait une profonde tristesse.

Carline, pour sa part, avait bien pris la nouvelle. Elle s'était rendue dans le jardin à côté du donjon, pour rester seule avec ses pensées.

Souvenirs et réflexions tournoyaient dans la tête d'Arutha. Il se souvenait de la première fois où son père l'avait emmené à la chasse, puis de la fois où il était rentré d'une chasse en compagnie de Martin l'Archer et combien il avait été fier que son père s'exclame devant le grand daim qu'il avait pris. Il se souvenait vaguement de la douleur qu'il avait ressentie quand on lui avait annoncé la mort de sa mère, mais c'était quelque chose de lointain, émoussé par le temps. L'image de son père furieux dans le palais du roi lui revint soudain et Arutha poussa un long soupir. *Au moins, se dit-il, ce que tu espérais a fini par arriver, père. Rodric est mort et Guy est en disgrâce.*

— Arutha ? fit une voix à l'autre bout de la salle.

Le prince leva les yeux. Sortant de l'ombre de la porte, Anita traversa la salle sans bruit sur le sol dallé de pierre grâce à ses mules de satin.

Perdu dans ses pensées, il ne l'avait pas entendue entrer. Elle portait une petite lampe, car le soir avait plongé la salle dans de profondes ténèbres.

— Les pages ne voulaient pas te déranger, mais je ne voulais pas que tu restes seul dans le noir, lui dit-elle.

Arutha avait plaisir à la voir et se sentit soulagé par sa présence. Anita était une jeune fille d'une intelligence peu commune et savait se montrer tendre. C'était la première

personne qui comprenait ce qui se cachait sous le calme apparent et l'humour acerbe du prince. Mieux encore que ceux qui le connaissaient depuis son enfance, elle comprenait ses sautes d'humeur et savait l'apaiser, en trouvant les mots justes pour le réconforter.

— J'ai appris la nouvelle, Arutha, ajouta-t-elle sans attendre sa réponse. Je suis tellement désolée.

Le prince lui fit un sourire.

— Tu n'as pas encore fini de pleurer ton père que tu veux m'aider à pleurer le mien. Tu es gentille.

La nouvelle de la mort d'Erland était arrivée par un bateau venant de Krondor. Anita secoua la tête, ses beaux cheveux roux lui tombant en cascade sur le visage.

— Père était très malade depuis des années. Il nous avait bien préparés à sa mort. C'était une quasi-certitude quand il a été mis au cachot. Je le savais quand nous avons quitté Krondor.

— Malgré tout, tu es forte. J'espère que j'arriverai à le supporter aussi bien que toi. Il y a tant à faire.

Elle parla doucement,

— Je crois que vous régnerez sagement, Lyam à Rillanon et toi à Krondor.

— Moi ? À Krondor ? Je préfère ne pas y penser.

Elle s'assit près de lui, prenant place sur le trône de Carline, à côté de celui de son père. Elle tendit le bras vers la main d'Arutha qui reposait sur l'accoudoir du trône et posa sa main sur la sienne.

— Il le faut, Arutha. Lorsque Lyam sera devenu roi, tu seras l'héritier de la couronne. C'est à l'héritier de la couronne de prendre le titre de prince de Krondor. Nul autre que toi ne peut régner là-bas.

Le prince parut gêné.

— Anita, j'ai toujours cru que je deviendrais comte d'un petit château, ou peut-être que je ferais carrière comme officier dans l'armée d'un baron des marches. Mais je n'avais jamais imaginé que je régnerais. Je ne suis pas sûr d'apprécier l'idée de devenir duc de Crydee, alors ne parlons pas de la principauté de Krondor. De plus, Lyam va se marier, j'en suis sûr — il a

toujours plu aux femmes et je suis sûr qu'en tant que roi il n'aura que l'embarras du choix. Quand il aura un fils, celui-ci pourra devenir prince de Krondor.

Anita secoua fermement la tête.

— Non, Arutha. Il y a bien trop à faire maintenant. Le royaume de l'Ouest a besoin d'une main forte, la tienne. Un autre vice-roi n'aurait aucune chance de gagner la confiance des seigneurs : ils soupçonneraient tous celui d'entre eux qui serait nommé. Ce ne peut être que toi.

Arutha regarda la jeune fille. Cela faisait cinq mois qu'elle était à Crydee et il avait fini par tenir énormément à elle, bien qu'il n'ait jamais réussi à lui exprimer ses sentiments, incapable de trouver ses mots quand elle était avec lui. Chaque jour elle devenait plus belle, plus femme. Mais Anita était encore jeune, ce qui le mettait mal à l'aise. Avec la guerre, il avait pu oublier que son père avait pensé les marier, comme elle le lui avait dit une nuit à bord de *L'Eau Vive*. Maintenant qu'on allait conclure la paix, Arutha se trouvait de nouveau confronté brusquement à cette question.

— Anita, ce que tu dis est peut-être vrai, mais toi aussi tu as des droits sur le trône. N'as-tu pas dit que si ton père voulait nous marier, c'était pour que ta légitimité au trône de Krondor soit plus forte ?

Elle le regarda de ses grands yeux verts.

— Il s'agissait d'un plan pour contrer les ambitions de Guy. C'était pour que ton frère ou toi ayez davantage de droits sur la couronne si jamais Rodric mourait sans héritier. Maintenant, tu n'as pas à te sentir obligé de suivre ces plans.

— Et si je prends Krondor, que feras-tu ?

— Mère et moi possédons d'autres terres. Nous pourrions vivre assez bien de leurs revenus, j'en suis sûre.

— Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir sérieusement, avoua lentement Arutha en luttant contre ses émotions. La dernière fois que j'étais à Krondor, j'ai vu combien j'étais ignorant des villes et combien j'étais encore plus ignorant de la façon dont on gouverne. Toi, tu as été élevée pour ce genre de choses. Je... je ne suis qu'un fils cadet. Mon éducation a des lacunes.

— Il existe de nombreuses personnes de valeur, ici comme à Krondor, qui accepteront de te conseiller. Tu es fait pour ça, Arutha, tu sais toujours ce qu'il faut faire et tu as le courage de faire ce qui doit être fait. Tu ferais un très bon prince de Krondor. (Elle se leva et se pencha pour l'embrasser sur la joue.) Tu as encore le temps de décider de quelle manière tu serviras le mieux ton frère, Arutha. Ne laisse pas cette responsabilité te peser trop lourd sur le cœur.

— Je vais essayer. Malgré tout, ça irait mieux si je savais que tu resteras près de moi... et ta mère aussi, bien sûr, ajouta-t-il précipitamment.

Elle lui fit un grand sourire.

— Nous serons là si tu as besoin de nos conseils, Arutha. Nous nous installerons probablement dans nos terres proches de Krondor, juste à quelques heures de cheval du palais. Krondor a toujours été mon seul foyer et mère vit là-bas depuis qu'elle est toute jeune. Si jamais tu voulais nous voir, il te suffirait de le demander et nous reviendrions à la cour avec plaisir. Et si jamais tu voulais te reposer un peu, loin de tes lourdes charges, tu serais le bienvenu chez nous.

Arutha fit un sourire à la jeune fille.

— Je crois bien que je vous rendrai visite très régulièrement et j'espère que je ne vous importunerai pas.

— Jamais, Arutha.

Tomas était seul sur la plate-forme, observant les étoiles à travers les branches. Grâce à ses sens d'elfe, il sentit que quelqu'un approchait dans son dos. Il fit un signe de tête pour saluer le sorcier.

— Je n'ai que vingt-cinq ans, Macros, mais j'ai en moi des souvenirs qui portent sur des millénaires. Ma vie d'adulte n'est faite que de guerres. J'ai l'impression que tout cela n'est qu'un rêve.

— Faisons en sorte que ce rêve ne tourne pas au cauchemar. Tomas regarda le sorcier.

— Que voulez-vous dire ?

Macros ne répondit rien pendant un moment et Tomas attendit patiemment qu'il parle.

— Il reste une chose à faire, Tomas, finit par dire le sorcier. C'est à vous que reviendra la tâche de mettre fin à cette guerre.

— Je n'aime pas tellement ce que vous sous-entendez par là. Je croyais vous avoir entendu dire que la guerre était finie.

— Le jour de la rencontre entre Lyam et l'empereur, vous devrez mener les elfes et les nains à l'ouest du champ. Quand les souverains se retrouveront au centre, il y aura trahison.

— Quelle trahison ? s'enquit Tomas en s'empourprant de colère.

— Je ne peux vous en dire plus, sauf que quand Ichindar et Lyam se seront assis, vous devrez attaquer les Tsurani avec toutes vos forces. C'est seulement ainsi que l'on pourra sauver Midkemia d'une destruction totale.

Tomas le regarda d'un air soupçonneux.

— Vous en demandez beaucoup à quelqu'un qui est las de donner toujours plus.

Macros se releva, tenant son bâton à côté de lui comme un sceptre royal. Ses yeux noirs se plissèrent et ses sourcils se rejoignirent au-dessus de son nez crochu. Sa voix était encore douce, mais ses mots pleins de rage. Même Tomas ressentit de la peur en le voyant ainsi.

— Tu es las, vraiment ? cracha-t-il. Je t'ai tout donné, Valheru ! Tu n'es qu'une conséquence d'actes que j'ai accomplis au fil des ans. J'ai passé plus de temps de ma vie que tu ne peux l'imaginer à préparer ta venue. Si je n'avais pas vaincu Rhuagh avant de m'en faire un allié, tu n'aurais jamais survécu aux mines du Mac Mordain Cadal. C'est moi qui ai préparé l'armure et l'épée d'Ashen-Shugar, les laissant avec le marteau de Tholin et mon cadeau pour le dragon, afin que tu puisses les découvrir des siècles plus tard. C'est moi qui ai guidé tes pas, Tomas. Si je n'étais pas venu t'aider, il y a des années, Elvandar ne serait plus que cendres. Crois-tu donc que Tathar et les autres tisseurs de sort d'Elvandar ont été les seuls à travailler pour toi ? Sans mon aide, ces neuf dernières années, tu aurais été complètement détruit par les cadeaux du dragon. Un simple humain n'aurait jamais pu supporter une magie si ancienne et si puissante sans l'aide de mes pouvoirs à moi. Quand tu étais renvoyé dans le passé par tes rêves épiques, c'était moi qui te

ramenais au présent, moi qui te rendais ta tête. (Le sorcier haussa le ton.) C'est moi qui t'ai donné le pouvoir d'influencer Ashen-Shugar ! Tu étais ma chose ! (Le guerrier recula devant la rage froide du sorcier.) Non, Tomas, je ne t'ai pas donné beaucoup. Je t'ai tout donné !

Pour la première fois depuis qu'il avait passé l'armure dans le Mac Mordain Cadal, Tomas connut la peur. Au plus profond de lui, il se rendait brusquement compte de la puissance dont ce sorcier disposait et il savait que si Macros le voulait, il pourrait le balayer comme un insecte importun.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il calmement, en maîtrisant sa peur.

La fureur de Macros s'apaisa. Il s'appuya de nouveau sur son bâton et Tomas oublia même qu'il avait eu peur.

— J'ai tendance à m'oublier parfois, admit le sorcier avec un petit ricanement. Je vous présente mes excuses, prince consort. (Puis il redevint sérieux.) Je ne vous demande pas de faire cela par gratitude envers moi. Ce que j'ai fait est fait et vous ne me devez rien. Mais sachez une chose : la créature qui s'appelait Ashen-Shugar et le jeune homme qui s'appelait Tomas partageaient l'un comme l'autre un amour sincère pour ce monde, chacun à sa manière, que l'autre n'aurait pu comprendre. À vous deux, vous rassemblez les deux aspects de l'amour de la terre : le désir du Valheru de protéger et de contrôler et le désir du garçon de développer et de nourrir. Mais si vous n'accomplissez pas la tâche que je vous ai confiée, si jamais vous hésitez au dernier moment, soyez certain que ce monde dans lequel nous vivons sera perdu, perdu au-delà de tout espoir. Je vous jure sur tout ce que j'ai de plus cher que c'est la vérité.

— Je ferai comme vous me l'avez demandé.

Macros sourit.

— Alors retournez voir votre épouse, prince consort d'Elvandar, mais quand le temps sera venu, rassemblez vos armées. Je vais aux monts de Pierre, car Harthorn et ses soldats vont se joindre à vous. Nous aurons besoin de toutes les épées et de tous les marteaux disponibles.

— Vous reconnaîtront-ils ?

Macros regarda le guerrier.

— Oh oui, ils me reconnaîtront, Tomas d’Elvandar, soyez en sûr.

— Je rassemblerai toute la puissance d’Elvandar, Macros. (Sa voix se fit plus sombre.) Et nous mettrons fin pour toujours à cette guerre.

D’un mouvement de bâton, Macros disparut. Tomas resta seul un moment, luttant contre la peur que cette guerre dure à jamais.

Chapitre 32

TRAHISON.

Les armées se faisaient face.

De chaque côté de la vallée se tenaient des vétérans aguerris qui s'observaient d'un air suspicieux, pas encore prêts à se sentir tout à fait à l'aise en présence de l'ennemi qu'ils avaient combattu pendant plus de neuf ans. Chaque armée était composée de compagnies d'honneur, qui représentaient d'un côté les nobles du royaume et de l'autre les clans de l'empire. Chacune comportait plus d'un millier d'hommes. Le dernier des contingents d'invasion tsurani était en train de passer la faille, rentrant chez lui sur Kelewan et ne laissant derrière lui que la garde d'honneur de l'empereur. L'armée du royaume était encore installée à l'entrée de chacune des passes de la vallée et ne quitterait pas la zone avant que le traité ne soit conclu. La confiance était une chose toute nouvelle et chacun demeurerait prudent.

Côté royaume, Lyam attendait l'arrivée de l'empereur sur un palefroi blanc. Les nobles du royaume l'entouraient, eux aussi à cheval, ayant revêtu leur armure soigneusement nettoyée et polie. Avec eux se trouvaient les dirigeants des milices des Cités libres ainsi qu'un détachement de rangers du Natal.

Des trompes sonnèrent et l'on vit émerger de la faille la suite de l'empereur. Les bannières impériales flottaient au vent en suivant la procession qui s'avavançait vers la tête du contingent tsurani.

Un héraut tsurani traversa le grand champ à découvert qui séparait les deux monarques. Lyam se retourna pour regarder les cavaliers qui se tenaient tout près de lui. Pug, Kulgan, Meecham et Laurie avaient eu l'honneur de se voir accorder

cette position pour services rendus au royaume. Le comte Vandros et plusieurs officiers qui s'étaient distingués étaient aussi tout près de là. À côté de Lyam se trouvait Arutha, monté sur un cheval de guerre nerveux à la robe noisette, qui piaffait d'impatience.

Pug regarda autour de lui, ressentant une impression étrange à la vue de toutes les bannières des deux puissantes nations auxquelles son destin avait été si profondément lié. De l'autre côté de la vallée, il distinguait celles des puissantes familles de l'empire, qui lui étaient si familières : les Keda, les Oaxatucan, les Minwanabi et le reste. Derrière lui flottaient celles du royaume et des duchés, depuis Crydee, le plus à l'ouest, jusqu'à Kan, le plus à l'est.

Kulgan remarqua le regard lointain de son ancien élève et lui tapota l'épaule avec son long bâton.

— Ça va ?

Pug se retourna.

— Oui, ça va. Je me suis juste senti envahi, un moment, par mes souvenirs. Ce jour me semble tellement étrange, dans un sens. Ces deux peuples se sont tellement haïs alors que moi, j'étais lié aux deux terres. Il va me falloir juger de mes sentiments.

Kulgan sourit.

— Plus tard, tu auras le temps de te livrer à toutes les introspections que tu voudras. Peut-être Tully pourra-t-il t'aider.

Le vieux prêtre avait accompagné Arutha dans son voyage à bride abattue, car il ne voulait pas rater les pourparlers de paix. Mais ces quatorze jours de cheval ne l'avaient pas épargné et il se reposait pour l'instant dans la tente de Lyam. Il avait fallu que le prince lui en donne l'ordre, car il avait voulu absolument accompagner la troupe royale.

Le héraut tsurani se présenta devant Lyam. Il s'inclina profondément, puis s'exprima en tsurani. Pug s'avança pour traduire :

— Il dit : « Sa Très Haute Majesté Impériale Ichindar, quatre-vingt-onze fois empereur, Lumière du Ciel et souverain de toutes les nations de Tsuranuanni fait part à son frère

monarque, Sa Très Haute Majesté Royale le prince Lyam, souverain des terres nommées le royaume, de ses salutations. Le prince accepte-t-il son invitation à le rejoindre au centre de la vallée ? »

— Dis-lui que je lui fais aussi part de mes salutations et que je serai content de le rencontrer à l'endroit prévu, répondit Lyam.

Pug traduisit en tsurani avec les formules de politesse d'usage, et le héraut s'inclina profondément et retourna vers ses propres lignes.

Ils virent la litière impériale s'avancer. Lyam fit signe à son escorte de l'accompagner. Ils partirent rejoindre l'empereur au centre de la vallée. Pug, Kulgan et Laurie faisaient partie de l'escorte d'honneur. Meecham attendit avec les soldats.

Les cavaliers du royaume arrivèrent les premiers à l'endroit prévu et attendirent que la suite impériale les y rejoigne. Vingt esclaves choisis pour leur ressemblance physique portaient le palanquin sur leur dos. Leurs muscles épais étaient noués par l'effort qu'ils devaient déployer pour porter le lourd palanquin incrusté d'or. Des voiles blancs pendaient de l'encadrement de bois recouvert d'or, incrusté de merveilleuses gemmes de grande valeur. Les métaux et les pierres précieuses étincelaient vivement sous le soleil.

Derrière la litière, marchaient des représentants des familles les plus puissantes de l'empire, les chefs de guerre de chacun des clans. Ils étaient cinq, un pour chaque famille pouvant prétendre au titre de seigneur de guerre.

On posa le palanquin et Ichindar, empereur des nations de Tsuranuanni, en sortit. Il était vêtu d'une armure d'or, d'une valeur incommensurable pour les Tsurani. Sur la tête, il portait un heaume à cimier recouvert du même métal. Il s'approcha de Lyam, qui avait mis pied à terre pour le rencontrer. Pug, qui devait servir d'interprète, descendit de cheval et vint se placer à côté des deux souverains. L'empereur le salua d'une légère inclination de la tête.

Lyam et Ichindar se regardèrent et tous deux semblèrent surpris de leur jeunesse respective. Ichindar n'avait guère que trois ans de plus que le nouvel héritier.

Le prince commença par souhaiter la bienvenue à l'empereur et par renouveler son désir de conclure la paix. Ichindar répondit dans le même sens. Puis la Lumière du Ciel fit un pas en avant et tendit la main droite.

— Je crois savoir que c'est la coutume chez vous ?

Lyam prit la main de l'empereur de Tsuranuanni. Soudain, la tension se dissipa et des vivats montèrent des deux côtés de la vallée. Les deux jeunes monarques souriaient et la poignée de main fut ferme et vigoureuse.

— Puisse ce jour marquer une paix durable pour nos deux nations, déclara Lyam.

— La paix est une chose nouvelle pour Tsuranuanni, mais je crois que nous apprendrons vite, répondit Ichindar. Mon Grand Conseil est assez divisé sur mes décisions. J'espère que les fruits du commerce et des connaissances que nous échangerons permettront de rallier tout le monde à cette cause.

— C'est aussi ce que j'espère, approuva Lyam. En l'honneur de cette trêve, j'ai demandé à ce que l'on vous prépare un cadeau.

Il fit un signe de la main et un soldat sortit au trot des lignes du royaume, menant par la bride un superbe cheval de guerre noir. Il portait une selle noire incrustée d'or au pommeau de laquelle pendait une épée large au fourreau constellé de pierres précieuses.

Ichindar regarda le cheval avec un certain scepticisme, mais fut impressionné par la qualité de l'épée.

— Vous me faites un grand honneur, prince Lyam, reconnut-il en brandissant la grande lame.

L'empereur se tourna vers l'un des membres de son escorte, qui donna l'ordre de faire venir un coffre. Deux esclaves s'avancèrent et le posèrent devant l'empereur. Il était en bois de ngaggi gravé, poli et vernis, d'une belle couleur sombre et luisante. Tout autour, on avait gravé des bas-reliefs d'animaux et de plantes tsurani. Chaque gravure avait été subtilement ombrée, lui donnant presque vie. En soi, c'était déjà un beau cadeau, mais lorsqu'on ouvrit le couvercle, une pile de pierres précieuses merveilleusement taillées, toutes plus grosses qu'un pouce, étincela au soleil.

— J'aurais eu du mal à justifier aux yeux des membres du Conseil que nous vous accordions des réparations. Pour l'instant, ma position n'est pas excellente auprès d'eux, mais ils ne peuvent me reprocher de vous offrir un cadeau pour l'occasion. J'espère que ceci vous permettra de réparer une partie des dégâts que nous avons pu vous causer.

Lyam s'inclina légèrement.

— Vous êtes généreux et je vous remercie. Désirez-vous que nous prenions des rafraîchissements ?

L'empereur acquiesça et Lyam donna l'ordre d'ériger un pavillon. Une douzaine de soldats arrivèrent au galop et descendirent de cheval. Ils portaient des perches et des rouleaux de toile. En peu de temps, un grand pavillon ouvert fut érigé au centre de la vallée. On plaça des chaises et une table sous la tente. D'autres soldats apportèrent du vin et de la nourriture et les mirent sur la table.

Pug tira une grande chaise recouverte d'un coussin pour l'empereur et Arutha fit de même pour son frère. Les deux souverains s'assirent.

— Voilà qui est bien plus confortable que mon trône, fit remarquer Ichindar. Je vais me faire faire un coussin.

On versa du vin et Lyam et l'empereur se portèrent mutuellement un toast. Puis on en porta un autre à la paix. Tous les gens présents burent. Ichindar se tourna vers Pug.

— Très-Puissant, il semble que notre rencontre doive se solder par un résultat plus plaisant pour les personnes ici présentes que lors des derniers jeux de la Cité sainte.

Pug s'inclina.

— Je le crois, Votre Majesté Impériale. J'espère que je serai pardonné d'avoir interrompu les jeux impériaux.

L'empereur fronça les sourcils.

— Interrompu ? C'était plus proche d'une destruction pure et simple.

Pug traduisit pour les autres et Ichindar eut un sourire ironique et appréciateur.

— Ce Très-Puissant a fait de nombreuses choses très novatrices pour l'empire. Les conséquences de ses actes perdureront et agiront sur notre monde bien après que l'on aura

oublié son nom. Mais tout cela est du passé. Occupons-nous de l'avenir.

Les invités d'honneur des deux camps les rejoignirent sous le pavillon et les deux monarques entamèrent leur discussion concernant la meilleure manière d'établir des relations entre leurs deux mondes.

Tomas regardait le pavillon. Calin et Dolgan attendaient à ses côtés. Derrière eux, plus de deux mille elfes et nains se tenaient prêts. Ils étaient entrés dans la vallée par la passe du nord et étaient passés à côté des forces du royaume sans se montrer. Ils avaient contourné la clairière et s'étaient rassemblés dans les bois à l'ouest, d'où ils pouvaient voir clairement le déroulement des événements.

— Je ne vois pas grand-chose qui puisse faire penser à une trahison, confia Tomas à ses deux compagnons.

Un second nain, Harthorn des monts de Pierre, s'approcha d'eux.

— Ouais, l'elfe. Tout m'a l'air plutôt paisible, malgré ce que nous a dit le sorcier.

Soudain, la vallée se troubla légèrement comme sous l'effet de la chaleur. Alors, Tomas et les autres virent les soldats tsurani tirer les armes. Le guerrier se tourna vers ceux qui se tenaient derrière lui.

— Tenez-vous prêts.

Un soldat du royaume s'avança vers le pavillon. Les seigneurs tsurani le regardèrent avec méfiance, car jusque-là les seuls soldats qui s'approchaient du pavillon étaient ceux qui servaient les rafraîchissements.

— Votre Altesse ! s'écria-t-il. Quelque chose de bizarre est en train de se passer.

— Comment ça ? demanda Lyam, car l'homme semblait très nerveux.

— De là où nous sommes, on voit des silhouettes se déplacer dans les bois à l'ouest.

Lyam se leva et vit des formes près de la lisière des arbres. Au bout d'un moment, alors que Pug traduisait l'échange à l'empereur, Lyam déclara :

— Il doit s'agir des elfes et des nains. (Il se tourna vers Ichindar.) J'ai envoyé un message à la reine des elfes et aux chefs de guerre des nains pour leur dire que nous faisons la paix. Ce sont sans doute eux qui arrivent.

L'empereur s'approcha de Lyam et regarda les bois.

— Pourquoi restent-ils sous les arbres ? Pourquoi se cachent-ils ? Lyam se tourna vers le cavalier.

— Va dire aux gens qui sont sous les arbres de venir nous rejoindre.

Le garde obéit. Quand il fut à mi-chemin des bois, un cri monta des arbres et des elfes vêtus de vert, accompagnés de nains en armure, chargèrent en courant. Des chants et des cris de guerre emplirent l'air. Ichindar regarda sans comprendre les hommes qui les chargeaient. Plusieurs de ses compagnons tirèrent les armes. Un soldat des lignes tsurani courut vers le pavillon.

— Majesté, nous sommes faits. C'est un piège ! Tous les Tsurani reculèrent, l'épée au clair.

— Est-ce donc ainsi que vous faites la paix ? protesta Ichindar. Vous venez à nous pleins de promesses, la trahison au cœur ?

Lyam ne comprit pas ses mots, mais le ton était clair. Il prit Pug par le bras et lui demanda de traduire :

— Dis-lui que je ne comprends rien de tout cela !

Pug essaya de couvrir les bruits autour du pavillon, mais les nobles tsurani commençaient à faire retraite, entourant la Lumière du Ciel. Des soldats accouraient des lignes tsurani pour protéger Ichindar.

— En arrière ! En arrière ! s'écria Lyam en voyant approcher les soldats tsurani. Rentrons dans nos lignes !

Les Midkemians sautèrent en selle. Pug entendit Ichindar hurler :

— Traître, voici donc ta vraie nature. Jamais Tsuranuanni ne traitera avec des gens qui n'ont pas d'honneur. Nous écraserons votre royaume !

Les nains et les elfes entrèrent bruyamment en contact avec les lignes tsurani et le combat commença. Lyam et les autres rentrèrent au galop vers leurs lignes, qui se préparaient à se joindre à la mêlée. Le prince tirait à peine sur ses rênes que Brucal lui demandait :

— Nous chargeons, Altesse ? Lyam secoua la tête.

— Je ne tremperai pas dans une telle trahison.

Il regarda la scène qui se déroulait sous ses yeux. Les elfes et les nains repoussaient les Tsurani vers la machine de la faille. L'empereur et ses gardes firent un détour pour éviter les combats et les mille soldats de la garde d'honneur lui firent un rempart de leurs corps. Des coursiers se précipitèrent dans la faille.

Quelques instants plus tard, des soldats tsurani en jaillirent. Ils coururent se porter contre les attaquants. La ligne de défense tsurani qui commençait à céder se renforça et tint bon, puis elle commença à repousser les elfes et les nains.

Arutha se rapprocha de son frère.

— Lyam ! Il faut attaquer. Les elfes et les nains vont bientôt se faire déborder. Il y a dix mille Tsurani de l'autre côté de cette faille, à un pas d'ici. Si jamais tu veux mettre fin à cette guerre sanglante, nous devons prendre cette machine et la tenir. Pug se fraya à cheval un chemin vers le prince héritier.

— Lyam ! cria-t-il. Il faut faire ce que vous dit Arutha.

Le jeune homme restait pris de doutes. Pug cria plus fort encore.

— Essayez de comprendre : pendant neuf ans, vous n'avez combattu qu'une partie de l'empire, juste les soldats qui étaient fidèles au Parti de la guerre. Jusqu'à aujourd'hui, vous aviez de nombreux alliés dans l'ombre, qui faisaient tout pour ralentir l'effort de guerre. Mais là, cette trahison a mis en rage le seul homme capable d'exiger de tous les clans de l'empire une obéissance absolue. Ichindar peut rassembler tous les clans de Tsuranuanni !

« Vous n'avez jamais combattu plus de trente mille hommes à la fois, répartis sur plusieurs fronts. Dès demain, ces trente mille hommes seront de nouveau dans la vallée. Dans une semaine, il y en aura le double. Lyam, vous n'avez aucune idée

des pouvoirs dont il dispose. En un an, il peut envoyer un million d'hommes et un millier de magiciens contre nous ! Vous devez agir !

Lyam restait très raide, le visage amer.

— Peux-tu nous aider ?

— Peut-être, mais il faudrait m'ouvrir un chemin vers cette machine et encore je ne suis pas sûr de posséder le talent nécessaire pour fermer cette faille. J'ai d'autres pouvoirs, mais même si j'arrivais à surmonter mon conditionnement, à m'opposer à l'empire et à tuer tous les hommes qui sont sur le champ de bataille, cela ne nous servirait pas à grand-chose, il y en aurait toujours plus à un pas d'ici.

Lyam acquiesça. Lentement, il se tourna vers Arutha.

— Envoie des messagers à cheval vers les passes nord et sud. Bats le rappel de toutes nos armées.

Arutha fit volte-face pour crier des ordres et des cavaliers partirent au galop vers les deux passes. Lyam se tourna de nouveau vers Pug.

— Si tu peux nous aider, fais-le, mais pas tant que le passage n'aura pas été dégagé. Tu es le seul qui maîtrise tes arts dans ce monde. (Montrant Laurie, Meecham et Kulgan, il ajouta :) Écarte-les des combats eux aussi, car ils n'ont pas de raison de s'en mêler. Restez à l'écart. Si jamais nous échouons, use de tes pouvoirs pour vous transporter à Krondor. Carline et Anita doivent être envoyées vers l'est, chez leur grand-oncle Caldric, car l'Ouest tombera très certainement aux mains des Tsurani.

Le prince tira son épée et donna l'ordre d'avancer.

Les mille cavaliers s'élancèrent lourdement, un mur d'acier en mouvement qui prit de la vitesse sur l'ordre des officiers qui maintenaient la cohésion de la formation. Puis Lyam donna le signal de la charge et les lignes se morcelèrent quand les cavaliers chargèrent les Tsurani au galop dans la clairière. Ces derniers entendirent le grondement des sabots et certains d'entre eux s'écartèrent des elfes et des nains pour former un mur de boucliers. Pug, Laurie, Meecham et Kulgan regardèrent les cavaliers du royaume se heurter au mur. Des chevaux et des hommes hurlèrent lorsque les longues lances plièrent et se

brisèrent sous le choc. Le mur de boucliers vacilla, affaibli par les morts, mais d'autres soldats se précipitèrent pour les remplacer et l'ost du royaume fut repoussé. Lyam rassembla de nouveau ses troupes et lança une nouvelle charge, qui cette fois perça le mur de boucliers.

Pug vit l'aile droite des forces tsurani reculer devant les cavaliers, mais l'empereur lui-même remit de l'ordre dans ses troupes et le centre de la ligne tint bon. Même à cette distance, Pug vit les nobles tsurani essayer de convaincre Ichindar de partir.

L'empereur avait tiré l'épée et lançait des ordres, refusant de quitter le champ de bataille. Il ordonna à ses hommes de resserrer le cercle autour de la machine afin de la protéger, pour que ceux qui se trouvaient encore sur Kelewan puissent entrer dans la vallée. Il regarda autour de lui et vit que les soldats sortaient maintenant de la faille en grand nombre. Bientôt, ils seraient assez nombreux pour écraser la petite armée du royaume.

Puis l'empereur sentit comme une sorte de tremblement sous ses pieds et l'un des seigneurs tsurani montra quelque chose derrière lui. Ichindar vit des centaines de cavaliers jaillir des arbres au nord. La cavalerie de l'armée du Nord était la première à répondre à l'appel de Lyam. L'empereur disposa une ligne de troupes fraîches au nord pour contrer cette nouvelle menace.

Il se tourna en entendant un cri à l'est. Un grand guerrier, vêtu de blanc et or, était en train de se tailler un chemin au travers des gardes tsurani, droit sur la Lumière du Ciel. Tous les seigneurs tsurani coururent à sa rencontre pour lui couper la route. Un chef d'armée se trouvait non loin de là et courut vers l'empereur en criant :

— Votre Majesté, il faut partir. Nous ne pourrons pas tenir très longtemps. Si vous mourez, l'empire aura perdu son cœur et les dieux se détourneront de nous.

L'empereur tenta de le repousser mais le géant en blanc et or abattit un autre seigneur tsurani.

— Puisse le ciel me comprendre, pria l'officier, juste avant de frapper Ichindar à l'arrière du crâne du plat de son épée.

L'empereur s'effondra au sol et le chef d'armée donna l'ordre à des soldats de lui faire traverser la faille.

— L'empereur est blessé ! Emmenez-le en lieu sûr !

Sans poser de questions, les soldats s'emparèrent de leur souverain et l'emportèrent vers la machine.

Un chef de troupe courut vers le chef d'armée.

— Tous nos seigneurs ont été tués !

Le chef d'armée vit le grand guerrier se faire repousser par les soldats tsurani qui s'agglutinaient autour de lui pour l'empêcher de continuer. Mais il avait déjà massacré tous les chefs de guerre de haut rang qui avaient accompagné l'empereur. Un rapide coup d'œil vers la machine lui permit de voir que l'empereur serait bientôt en lieu sûr. Les gardes qui portaient Ichindar disparurent à sa vue par la faille. D'autres soldats sortaient à flots de son côté de la faille. Voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, le chef d'armée s'écria :

— Je vais faire office de commandant ! Vous serez second. Des hommes vers le nord !

L'homme courut envoyer d'autres soldats vers la ligne au nord et la cavalerie de la passe leur fondit dessus dans un galop furieux.

L'armée du Nord heurta la ligne de soldats tsurani dans un grand fracas. Le mur de boucliers, fait à la va-vite, faiblit mais tint bon. Le commandant regarda autour de lui et pria pour qu'ils tiennent jusqu'à ce que des renforts suffisants arrivent.

Pug et ses trois compagnons virent le contingent nord de l'armée se heurter au mur de boucliers. Des lances se brisèrent, des chevaux s'effondrèrent, des hommes se firent piétiner en hurlant. Le mur tenait toujours et les forces du royaume reculèrent pour se reformer et lancer une nouvelle charge. Le contingent de Lyam se fit repousser et le prince ordonna un repli, afin de lancer une attaque coordonnée avec les forces venues du nord. Les elfes et les nains sous le commandement de Tomas étaient à l'ouest au beau milieu des lignes tsurani et leur

causaient les plus grandes difficultés. Cependant, eux aussi se faisaient lentement repousser.

Lorsque les cavaliers eurent reculé, les Tsurani se reportèrent entièrement contre les elfes et les nains. Ceux qui se tenaient derrière les murs de bouclier au nord et au sud quittèrent leur poste pour apporter de l'aide à leurs camarades du flanc ouest.

Voyant cela, Meecham fit remarquer :

— Si les elfes ne reculent pas, les Tsurani vont les encercler. (Ils regardèrent le flot de Tsurani sortir de la faille.) Si Lyam n'arrive pas à atteindre la machine à la prochaine charge, l'équilibre des forces changera : les Tsurani vont devenir plus puissants que nous et nos troupes vont faiblir.

— Il ne pourra les bloquer que s'il arrive à placer des archers à l'entrée de la faille, objecta Pug. Un tir nourri d'archers au travers de la faille devrait les faire reculer assez longtemps pour que l'on érige une sorte de barrière. Là, nous pourrions peut-être la rendre inopérante.

— On ne peut pas la détruire ? demanda Laurie. Si c'est le cas, nous allons courir de terribles risques.

Pug réfléchit calmement un moment.

— Je ne sais pas si mes pouvoirs suffiront à détruire la faille. Mais je pense qu'il est temps d'essayer.

— Non ! s'écria une voix derrière lui, alors qu'il s'apprêtait à talonner son cheval.

Ils se retournèrent d'un bloc et virent qu'une silhouette vêtue d'une robe brune, un bâton à la main, avait surgi de nulle part.

— Même tes pouvoirs ne suffiraient pas à la tâche, Très-Puissant.

— Macros ! s'exclama Kulgan. Le sorcier eut un sourire amer.

— Comme je l'avais prédit, je viens à vous au moment le plus critique, lorsque l'heure est grave.

— Que pouvons-nous faire ? l'interrogea Pug.

— Je vais fermer la faille, mais j'ai besoin de votre aide. (Il se tourna vers Kulgan.) Je vois que vous avez encore mon bâton avec vous. Bien. Descendez de cheval.

Pug et Kulgan descendirent de selle. Le premier avait oublié que le bâton que son ancien maître portait toujours avec lui était celui que Macros lui avait donné.

Le sorcier s'approcha de Kulgan,

— Plantez fermement l'extrémité de ce bâton dans le sol. (Il se tourna et tendit à Pug son propre bâton.) Ce bâton est une réplique exacte de l'autre. Tiens-le fermement et ne le lâche sous aucun prétexte, si tu veux avoir une chance de survivre. (Il regarda la bataille qui se déroulait un peu plus loin.) C'est presque l'heure, mais pas tout à fait. Écoute attentivement, car nous n'avons plus beaucoup de temps. (Il regarda Pug, puis Kulgan.) Quand tout cela sera fini, si la faille est détruite, retournez sur mon île. Là-bas, vous trouverez toutes les explications sur ce qui s'est passé, quoiqu'il ne soit pas certain que cela vous satisfasse tout à fait. (Il eut de nouveau un sourire amer.) Kulgan, si vous voulez revoir votre ancien élève, tenez ce bâton de toutes vos forces. Pensez à Pug constamment et ne laissez jamais ce bâton perdre contact avec le sol de Midkemia. C'est bien compris ?

— Mais, et vous ? protesta Kulgan.

— Ma sécurité, c'est à moi de m'en occuper, répondit Macros d'un ton dur. Ne vous inquiétez pas pour moi. Ma place dans ce drame avait été prévue de longue date, tout comme la vôtre. Maintenant, regardez.

Ils reportèrent leur attention sur la bataille. Les unités nord de l'armée du royaume chargèrent et Lyam et Tomas donnèrent ordre à leurs propres troupes de repartir à l'attaque. Les cavaliers frappèrent à nouveau les murs de boucliers et les lignes tsurani cédèrent. Pendant un moment, la cavalerie du royaume se rendit maîtresse du terrain et les Tsurani durent reculer. Puis comme la charge commençait à perdre de son allant sous la masse grouillante de fantassins qui tuaient les chevaux sous leur cavalier ou qui s'alliaient pour tirer les hommes à terre, un nouvel équilibre se forma. Les combattants luttaient autour de la machine comme une mer houleuse. Il n'y avait plus ni organisation ni discipline. Les hommes se battaient pour survivre et non plus pour atteindre une position. Le fracas du métal contre le cuir et le bois durcis résonnait dans toute la

vallée. Partout le sang coulait et les mourants poussaient des cris terribles.

Macros se tourna vers Pug.

— Il est temps. Viens avec moi.

Pug suivit le sorcier en robe brune. Il tenait fermement le bâton de Macros, car il croyait le sorcier quand celui-ci lui disait que c'était sa seule chance de survivre à ce qui les attendait. Ils passèrent au travers de la bataille, comme protégés par une force invisible. Plusieurs fois, un soldat se tourna pour les frapper, mais leurs ennemis se faisaient toujours intercepter par un adversaire. Les chevaux qui s'apprêtaient à les écraser faisaient volte-face au dernier moment. C'était comme si un chemin s'ouvrait devant eux pour se refermer après leur passage.

Ils approchèrent de ce qui restait de la ligne de défense tsurani. Un porteur de bouclier tomba sous la lance d'un cavalier. Ils lui passèrent sur le corps et entrèrent dans le petit cercle de calme relatif qui régnait autour de la faille. Des soldats continuaient à s'en déverser et le cercle s'agrandissait. Macros et Pug montèrent sur la plate-forme du côté le plus éloigné de la faille. Les soldats sortaient quant à eux du côté le plus proche et ne parurent pas remarquer les deux magiciens.

Macros fit un pas dans le vide de la faille. Pug entra derrière lui. Au lieu d'arriver sur Kelewan comme le jeune magicien s'y serait attendu, il se retrouva dans un lieu sans couleur où il ne semblait pas y avoir de direction. Les lieux étaient dépourvus de lumière, mais ils n'étaient pas noirs, juste dans les teintes de gris. Pug se retrouva seul. La seule chose qu'il entendait, c'étaient les battements de son cœur, comme pour l'assurer que son existence ne venait pas de s'achever.

— Macros ? appela-t-il doucement.

— Ici, Pug, répondit la voix du sorcier.

— Je ne peux pas vous voir.

Il entendit un petit rire.

— Non, il n'y a pas de lumière. Ce que tu vois est une vague illusion que je maintiens par magie pour te donner une sorte de point de référence. Sans préparation, même tes fameux pouvoirs ne t'aideraient pas beaucoup à garder ton sang-froid,

Pug. Accepte simplement que l'esprit humain n'est pas vraiment fait pour supporter cet endroit.

— Quel est-il ?

— C'est un interstice. Ici, les dieux se sont battus lors des guerres du Chaos et c'est ici que nous allons accomplir notre tâche.

— Des hommes meurent, Macros. Il nous faut faire vite.

— Ici, le temps n'existe plus, Pug. Par rapport à ceux qui se battent, nous sommes figés dans l'instant. Nous pourrions vieillir et mourir sans qu'une seconde ne passe sur le champ de bataille. Mais effectivement, nous devons nous mettre rapidement au travail. Même moi, je ne peux rester ici sans dépenser un peu d'énergie pour nous maintenir en vie, une énergie dont nous allons avoir besoin pour faire ce pour quoi nous sommes venus. Il vaut mieux ne pas traîner, mais je voudrais te dire quelques petites choses. J'ai attendu longtemps que tu remplisses ta promesse. Je ne pouvais pas fermer la faille sans ton aide.

Pug parla, bien que ses sens se rebellent face à toute cette grisaille et à la voix désincarnée qui semblait toujours quelque part à côté de lui.

— C'est vous qui avez détourné la faille à l'époque de l'Étranger, quand l'Ennemi a cherché à reprendre les nations de Tsuranuanni. Cela dû demander une puissance extraordinaire.

Il entendit le sorcier ricaner.

— Tu te souviens donc de ce détail ? Bah, j'étais plus jeune, à l'époque. (Comme s'il savait que sa réponse n'était pas satisfaisante, Macros ajouta :) La faille était alors une chose instable, créée par la volonté des hommes qui se trouvaient en haut des tours de l'Assemblée. Je n'ai fait que la détourner vers un autre endroit, pour déjouer les plans de l'Ennemi et ce en prenant de grands risques. Cette fois, la faille est parfaitement maîtrisée, fermement ancrée sur Kelewan, dirigée par une machine. Les nombreux sorts entrelacés les uns dans les autres qui la contrôlent et la gardent en harmonie avec Midkemia m'empêchent de la manipuler. Tout ce que je peux faire, c'est la détruire, mais pour cela, j'ai besoin d'aide.

« Avant que ce drame-ci s'achève, j'aimerais te dire une chose : tu comprendras presque tout en te rendant sur mon île. Mais il est une chose dont il faut que tu te souviennes par-dessus tout quand tu écouteras mon message. Souviens-toi que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que c'était mon destin. Je voudrais que tu te souviennes de moi en bien.

Pug ne pouvait pas voir le sorcier, mais il le sentait tout proche de lui. Il allait dire quelque chose, mais la voix de Macros l'interrompit :

— Quand j'en aurai fini, use toute l'énergie qui te reste pour le transporter par ta volonté jusqu'à Kulgan. Le bâton t'aidera, mais il faudra que tu y mettes toutes tes forces pour y arriver. Si tu ne le fais pas, tu mourras.

C'était le second avertissement de Macros et Pug connut la peur pour la deuxième fois depuis des années.

— Et vous ?

— Occupe-toi de toi-même, Pug. J'ai autre chose à faire.

Le jeune magicien ressentit un changement, comme si le vide autour d'eux s'altérait légèrement.

— Quand je te le dirai, tu devras déchaîner tout ton pouvoir, reprit Macros. Tout ce que tu as fait lors des jeux impériaux n'aura été que l'ombre de ce que tu devras faire cette fois-ci.

— Vous savez, pour ça ?

Le sorcier eut encore un petit rire.

— J'y étais, même si je n'y avais pas un siège aussi prestigieux que le tien. Je dois admettre que c'était assez impressionnant. Même moi, j'aurais eu du mal à produire quelque chose d'aussi spectaculaire. Mais nous n'avons plus le temps. Attends mon ordre, puis laisse tes pouvoirs se déverser vers moi.

Pug ne répondit rien. Il sentait la présence du sorcier devant lui, comme si Macros le guidait. À nouveau, il ressentit cette sorte de distorsion autour de lui. Soudain, il y eut une lueur aveuglante, puis le noir. L'instant d'après, tout ce qui l'entourait se couvrit d'énergies en folie, un peu comme ce qu'il avait vu par la faille du Pont d'or. De tous côtés il y avait des

explosions de couleurs, des forces primaires dont il ne savait rien.

— Maintenant, Pug ! cria Macros.

Le magicien se concentra sur sa tâche. Il alla chercher au plus profond de lui et en ramena toutes les réserves de pouvoir magique venues des deux mondes. Des forces qui auraient suffi à détruire des montagnes, à détourner des fleuves de leur cours et à réduire des cités entières en ruine, tout cela il le concentra. Puis, comme s'il rejetait de lui quelque chose qui lui faisait mal, il dirigea toute cette énergie vers l'endroit où il sentait que se trouvait le sorcier. Il y eut une explosion de force inimaginable et l'espace et le temps eux-mêmes gémirent. Pug les sentit se tordre autour de lui, comme si l'Univers tentait de rejeter ces deux corps étrangers. Puis il y eut comme un relâchement et Pug et Macros furent expulsés.

Le jeune magicien flottait dans des ténèbres absolues. Il dérivait, engourdi, incapable de réfléchir de manière cohérente. Comme son esprit n'arrivait pas à supporter ce qu'il avait ressenti, il était au bord de l'évanouissement. Il sentit ses doigts se relâcher et le bâton commença à lui glisser des mains. Il s'y raccrocha instinctivement, d'un geste spasmodique. C'est alors qu'il ressentit un appel, très faible. Son esprit lutta contre les ténèbres glacées qui menaçaient de l'envelopper et tenta de se rappeler quelque chose. Le froid se faisait de plus en plus intense autour de lui et il sentait ses poumons le brûler, par manque d'air. Il tenta de nouveau de se souvenir, sans succès. C'est alors qu'il entendit l'appel encore une fois et une voix familière tout près.

— Kulgan ? dit-il faiblement.

Il laissa les ténèbres l'envahir.

Le commandant tsurani était encore en vie et se demanda par quel miracle en voyant tous ceux qui étaient morts autour de lui devant la machine. L'explosion avait tué des centaines d'hommes et de nombreux autres, étourdis, étaient étendus par terre un peu plus loin.

Il se releva et fit une estimation rapide de la situation. La terrible explosion de la faille n'avait pas aidé non plus les forces

du royaume. Les cavaliers tentaient désespérément de calmer leurs montures affolées et l'on en voyait d'autres s'enfuir au galop après s'être libérées. Partout régnait la plus parfaite confusion. Mais ceux qui étaient au bord de la bataille avaient été moins étourdis que les autres et les combats commençaient à reprendre.

Les Tsurani n'avaient plus beaucoup d'espoir, maintenant qu'ils étaient coupés de Kelewan, d'obtenir du renfort ou de réussir à rentrer chez eux. Cependant, ils n'étaient qu'un tout petit peu moins nombreux que leurs ennemis et avaient toujours une chance de gagner la bataille. Ils pourraient s'occuper de la faille plus tard.

Brusquement, les bruits de combat cessèrent au moment où les forces du royaume reculèrent. Le commandant regarda autour de lui et, ne voyant toujours pas d'officier de plus haut rang que lui, il commença à donner des ordres pour que l'on reforme le mur de boucliers en prévision d'un nouvel assaut.

Les forces du royaume étaient en train de se regrouper lentement. Elles n'attaquèrent pas, mais prirent position face aux Tsurani. Le commandant attendit, pendant que ses soldats reformaient les lignes. Tout autour, les cavaliers du royaume se tenaient prêts, mais n'attaquaient pas.

Lentement, la tension montait. Le commandant ordonna que l'on érige une plate-forme. Quatre Tsurani se saisirent d'un bouclier sur lequel il monta et qu'ils soulevèrent. Ses yeux s'arrondirent.

— Ils ont reçu des renforts.

Loin au sud, il voyait avancer les colonnes des forces armées royales stationnées dans la passe sud. Comme elles étaient les plus éloignées du lieu des négociations, elles n'arrivaient que maintenant sur le champ de bataille.

Un cri montant de l'autre côté lui fit tourner la tête vers le nord : les lignes d'infanterie du royaume étaient en train de sortir des bois. Il regarda à nouveau vers le sud et plissa les yeux. Très loin, il apercevait les signes d'une grande force d'infanterie qui suivait derrière la cavalerie. L'officier demanda à ce que l'on baisse le bouclier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda son second.

— Leur armée toute entière est là. (Il avala sa salive, perdant son impassibilité habituelle.) Mère des dieux ! Ils doivent être au moins trente mille.

— Alors nous allons leur offrir une bataille digne d'une belle ballade avant de mourir, conclut le commandant en second.

Son supérieur regarda autour de lui. De tous côtés, il y avait des soldats en sang, blessés et confus. Des armées du royaume qui se rassemblaient contre eux, seul un tiers avait déjà combattu. Vingt mille soldats frais s'approchaient de quatre mille Tsurani dont la moitié n'étaient pas au meilleur de leur forme.

Le commandant secoua la tête.

— Il n'y aura pas de combat. Nous sommes coupés de chez nous, peut-être à jamais. Nous n'avons aucune raison de le faire.

Il passa à côté de son second étonné et traversa le mur de boucliers. Levant les mains au-dessus de sa tête pour demander des pourparlers, il s'avança vers Lyam, lentement, redoutant le moment où il allait être le premier officier tsurani de mémoire d'homme à se rendre avec toute son armée. Il ne lui fallut que quelques minutes pour arriver devant le prince. Il retira son heaume et s'agenouilla.

— Seigneur Lyam, je vous confie mes hommes, déclara-t-il en levant les yeux vers la haute silhouette du prince aux cheveux blonds. Acceptez-vous notre reddition ?

Lyam acquiesça.

— Oui, Kasumi, j'accepte votre reddition.

Ténèbres. Puis une grisaille qui commençait à s'accumuler. Pug se força à ouvrir les yeux. Au-dessus de lui se trouvait le visage familier de Kulgan. Son ancien professeur se fendit d'un large sourire.

— C'est bon de te revoir parmi nous. Nous ne savions pas si tu étais vraiment vivant. Ton corps était si froid au toucher. Tu peux te lever ?

Pug prit le bras qu'on lui tendait et vit que Meecham, à genoux à côté de lui, l'aidait à se relever. Il sentit le soleil

réchauffer ses membres et dissiper le froid qui l'engourdissait. Il resta immobile un moment avant de déclarer :

— Je crois que je survivrai.

Il sentait ses forces lui revenir. Au bout d'un moment, il fut en mesure de se remettre debout et s'y essaya. Autour de lui étaient rassemblées les armées du royaume.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— La faille est détruite et les Tsurani restants se sont rendus, expliqua Laurie. La guerre est finie.

Pug était trop faible pour ressentir quoi que ce fût. Il regarda les visages qui l'entouraient et lut dans leurs yeux un grand soulagement. Soudain, Kulgan l'engloutit dans ses bras.

— Tu as risqué ta vie pour en finir avec cette folie. C'est ta victoire autant que la nôtre.

Pug se laissa faire, puis s'écarta de son ancien maître.

— C'est Macros qui a mis fin à la guerre. Est-il revenu ?

— Non. Tu es le seul et dès que tu es arrivé, les deux bâtons ont disparu. Il n'y a aucun signe de lui.

Pug secoua la tête, pour s'éclaircir les idées.

— Et maintenant ?

Meecham regarda par-dessus son épaule.

— Il serait peut-être bon que tu rejoignes Lyam. Il semblerait qu'il y ait une certaine agitation.

Laurie et Kulgan aidèrent Pug à se déplacer, car il était encore affaibli par ce qu'il avait subi dans la faille. Ils se joignirent à Lyam, Arutha, Kasumi et aux nobles du royaume qui les attendaient. De l'autre côté de la vallée, les elfes et les nains approchaient, suivis par les troupes du nord du royaume.

Pug fut surpris de découvrir aux côtés du prince le fils aîné des Shinzawai, car il l'avait cru de retour sur Kelewan. Kasumi était l'image même du découragement, debout, sans armes ni heaume, la tête basse. Il ne vit pas arriver Pug et ses compagnons.

Le jeune magicien tourna son attention vers les elfes et les nains. Quatre personnes marchaient à leur tête. Il en reconnut deux : Dolgan et Calin. Un autre nain se trouvait avec eux, que le magicien ne connaissait pas. Quand tous les quatre eurent rejoint le prince Lyam, Pug réalisa brusquement que le grand

guerrier en blanc et or était son ami d'enfance. Il regarda Tomas, muet d'étonnement, tant celui-ci avait changé, car son vieil ami avait atteint une stature gigantesque et ressemblait plus à un elfe qu'à un humain.

Lyam était trop épuisé pour exploser.

— Pourquoi avez-vous attaqué, Tomas ? demanda-t-il doucement en regardant le chef de guerre d'Elvandar.

— Les Tsurani ont tiré les armes, Lyam, répondit le prince consort des elfes. Ils étaient prêts à attaquer le pavillon. Vous ne les avez donc pas vus ?

Malgré sa fatigue, Lyam éleva la voix.

— J'ai uniquement vu votre armée charger une conférence de paix. Je n'ai rien aperçu d'anormal dans le campement tsurani.

Kasumi releva la tête.

— Votre Altesse, je vous donne ma parole que nous n'avons tiré les armes que quand ces gens se sont jetés sur nous, expliqua-t-il en désignant les forces de Tomas.

Lyam se retourna vers ce dernier.

— Ne vous ai-je donc pas fait savoir qu'il y avait une trêve, que nous allions conclure la paix ?

— Si, répondit Dolgan, j'étais là quand le sorcier nous a prévenus.

— Le sorcier ? répéta Lyam. (Il se retourna et cria :) Laurie ! J'ai quelque chose à te demander.

Le ménestrel s'avança.

— Votre Altesse ?

— As-tu porté mon message à la reine des elfes, comme je te l'avais demandé ?

— Sur mon honneur, j'ai parlé avec la reine des elfes elle-même. Tomas regarda Lyam droit dans les yeux, la tête en arrière, l'air méfiant.

— Et moi, je jure que je n'avais jamais vu cet homme jusqu'à aujourd'hui. Macros nous a lui-même prévenus de la trahison des Tsurani.

Kulgan et Pug s'avancèrent. Le vieux magicien prit la parole :

— Votre Altesse, si le sorcier a pris part à ces événements — et il a trempé dans tout le reste, visiblement — il vaudrait peut-être mieux chercher la vérité quand nous serons au calme.

Lyam était encore furieux, mais Arutha intervint :

— Laisse. Nous pourrons débrouiller cette affaire lorsque nous serons rentrés. Son frère fit un petit signe de tête.

— Rentrons au camp. (L'héritier du trône se tourna vers Brucal.) Escortez les prisonniers, qu'ils nous suivent. (Puis il s'adressa à Tomas.) Nous aurons une explication dans ma tente dès que nous serons de retour. Il va y avoir beaucoup à dire.

Le chef de guerre d'Elvandar acquiesça, bien que visiblement cette perspective ne lui plût pas beaucoup.

— Nous retournons immédiatement au camp, lança Lyam. Donnez l'ordre de départ.

Les officiers du royaume passèrent parmi leurs hommes pour transmettre l'ordre. Tomas se détourna et découvrit un étranger juste à côté de lui. Il regarda sans le reconnaître le visage souriant, jusqu'à ce que Dolgan lui demande :

— T'es aveugle, gamin ? Tu ne reconnais pas ton compagnon d'enfance ? Tomas regarda Pug, épuisé, s'approcher de lui.

— Pug ? demanda-t-il doucement. (Puis il tendit les bras pour étreindre son ancien frère adoptif.) Pug !

Ils se serrèrent tranquillement l'un contre l'autre, pleurant à chaudes larmes dans la clameur des armées en mouvement.

Kulgan mit les mains sur les épaules des deux hommes.

— Venez, nous devons rentrer. Nous avons encore beaucoup de choses à dire et, dieux merci, nous avons maintenant largement le temps de le faire.

Le camp était en fête. Après plus de neuf ans de guerre, les soldats du royaume savaient qu'ils ne risqueraient pas de mourir ou d'être blessés le lendemain. Des chants et des rires s'élevaient tout autour des feux de camp. La plupart ne pensaient pas aux blessés qui devaient garder la tente aux bons soins des prêtres, ni à ceux qui ne verraient même pas le premier jour de paix, ni ne goûteraient aux fruits de la victoire. Les fêtards savaient qu'ils faisaient partie des vivants et c'était

ce qu'ils célébraient. Plus tard, ils auraient le temps de pleurer leurs camarades perdus. Pour l'instant, ils buvaient à la vie.

Dans la tente de Lyam, les choses étaient plus calmes. Pendant le trajet du retour, Kulgan avait beaucoup réfléchi à ce qui s'était passé pendant la journée. Lorsque ses compagnons et lui étaient arrivés à la tente, le magicien de Crydee avait réussi à esquisser vaguement ce qui était arrivé. Il finissait d'exposer son opinion aux gens qui se trouvaient là.

— Il semblerait donc, conclut Kulgan, que Macros voulait fermer la faille. Les derniers événements montrent qu'il a trompé tout le monde pour pouvoir atteindre son but.

Lyam était assis, Arutha et Tully à ses côtés.

— Je ne comprends toujours pas ce qui l'a poussé à prendre de si graves mesures. Les combats d'aujourd'hui ont coûté la vie à plus de deux mille hommes.

Pug prit la parole :

— J'imagine que nous trouverons réponse à cela ainsi qu'à d'autres questions sur son île. Pour l'instant, je ne crois pas que nous puissions en avoir la moindre idée.

Lyam soupira et se tourna vers Tomas :

— Au moins, me voilà maintenant convaincu que vous avez agi en toute bonne foi. Je préfère cela. Il m'aurait été difficile de vous tenir pour responsable de ce carnage.

Tomas avait un verre à la main et but une gorgée.

— Je préfère moi aussi que nous n'ayons pas de raison de nous en vouloir. Mais je me sens frustré par cette affaire.

— Nous aussi, ajoutèrent Harthorn et Dolgan.

— Il est probable que nous ayons tous joué un rôle dans le plan de Macros, ajouta Calin. Peut-être, comme le dit Pug, allons-nous apprendre la vérité sur l'île du Sorcier, mais quant à moi, ces histoires me déplaisent.

Lyam jeta un coup d'œil à Kasumi qui restait raide sur sa chaise, les yeux fixés droit devant lui, visiblement oublieux de ce qui se disait autour de lui.

— Kasumi, que dois-je faire de vous et de vos hommes ? demanda le prince. Les yeux de Kasumi s'animèrent à la mention de son nom.

— Votre Altesse, je connais certaines de vos coutumes, car Laurie m’a appris beaucoup de choses. Mais je suis toujours tsurani. Chez nous, les officiers seraient mis à mort et les hommes placés en esclavage. Je ne puis vous conseiller en cela. Je ne sais pas de quelle manière vous traitez habituellement les prisonniers de guerre sur votre monde.

Son ton était plat, sans émotion. Lyam s’apprêta à dire quelque chose, mais Pug lui fit signe de se taire. Le magicien voulait dire quelque chose.

— Kasumi ?

— Oui, Très-Puissant ?

Tomas sembla surpris du titre honorifique, mais ne dit rien. Les deux amis d’enfance n’avaient eu que très peu de temps pour échanger leurs histoires en rentrant au camp.

— Qu’auriez-vous fait si vous ne vous étiez pas rendu au prince ? demanda Pug.

— Nous nous serions battus jusqu’à la mort, Très-Puissant. Ce dernier approuva de la tête.

— Je comprends. Alors vous êtes responsable d’avoir préservé les vies de presque quatre mille de vos hommes ? Et de milliers d’autres soldats du royaume ?

L’expression de Kasumi s’adoucit, révélant sa honte.

— J’ai vécu parmi votre peuple, Très-Puissant. Il se peut que j’aie oublié mon entraînement de Tsurani. J’ai amené le déshonneur sur ma maison. Quand le prince aura disposé de mes hommes, je demanderai la permission de mettre fin à ma propre vie, bien qu’il trouve peut-être que cela soit un honneur trop grand à m’accorder.

Brucal et les autres ne cachèrent pas leur étonnement. Lyam resta impassible et répondit simplement :

— Vous n’avez rien fait de déshonorant. Vous n’auriez soutenu aucune cause en mourant. Il a cessé d’y en avoir une au moment où la faille a été détruite.

— Ce sont nos coutumes, rétorqua Kasumi.

— Plus maintenant, répondit Lyam. Ce monde est désormais le vôtre, car vous n’en avez pas d’autre. Ce que Kulgan et Pug ont dit sur les failles montre qu’il est peu probable que vous retourniez un jour en Tsuranuanni. Vous

resterez ici et j'ai bien l'intention de tourner cela à notre avantage à tous.

Une faible lueur d'espoir s'alluma dans les yeux de Kasumi, tandis que l'héritier du trône se tournait vers messire Brucal.

— Messire le duc de Yabon, comment trouvez-vous les soldats tsurani ? Le vieux duc sourit.

— Ils sont parmi les meilleurs que j'aie jamais rencontrés. (Kasumi se rengorgea à cette remarque.) Ils sont aussi féroces que la confrérie de la Voie des Ténèbres et sont de nature plus noble. Ils sont aussi disciplinés que les soldats de Kesh et ont la résistance des rangers du Natal. Pour l'essentiel, ce sont sans conteste d'excellents soldats.

— Une telle armée ne pourrait-elle pas assurer la sécurité de nos frontières nord qui sont plutôt troublées ?

Brucal sourit.

— La garnison de LaMut a été parmi les plus touchées pendant la guerre. Ils feraient d'excellents renforts.

Le comte de LaMut abonda dans ce sens. Lyam se tourna vers Kasumi.

— Mettriez-vous fin à votre vie si vos hommes pouvaient rester des soldats libres ?

— Comment serait-ce possible, Votre Altesse ? répondit le fils des Shinzawai.

— Si vous et vos hommes faites serment de loyauté envers la couronne, je vous placerai sous le commandement du comte de LaMut. Vous serez des hommes libres et des citoyens du royaume et aurez pour charge de défendre nos frontières nord contre les ennemis de l'humanité qui vivent dans les terres du Nord.

Kasumi resta assis en silence, ne sachant que dire. Laurie s'approcha de lui.

— Ce n'est pas déshonorant.

Le Tsurani était visiblement soulagé.

— J'accepte et je suis sûr que mes hommes l'accepteront aussi. (Il se tut un moment, puis ajouta :) Nous sommes venus pour servir de garde d'honneur à l'empereur. D'après ce que je vous ai entendu dire, nous avons été manipulés par ce sorcier

autant que vous. Je ne voudrais pas que du sang coule encore à cause de lui. Que Votre Altesse en soit remerciée.

— Je pense qu'un rang de capitaine correspondrait à une personne commandant près de quatre mille hommes, intervint messire Vandros. Etes-vous d'accord avec moi, messire le duc ? (Brucal approuva.) Venez, capitaine, nous allons discuter avec votre nouvelle armée.

Kasumi se leva, s'inclina devant Lyam et partit avec le comte de LaMut. Arutha toucha l'épaule de son frère, qui tourna la tête vers lui.

— Assez d'affaires d'État pour aujourd'hui. Il est temps de célébrer la fin de la guerre.

Lyam sourit.

— C'est juste. (Il se tourna vers Pug.) Magicien, allez donc chercher votre charmante épouse et votre adorable fils. J'ai quelques affaires de famille et de foyer à régler.

Tomas regarda Pug.

— Une épouse ? Un fils ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pug éclata de rire.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire. Nous pourrions rattraper le temps perdu quand je serai allé chercher ma famille.

Il se fraya un chemin jusqu'à sa tente, où Katala racontait une histoire à William. Ils lui sautèrent tous les deux au cou, car ils ne l'avaient pas vu depuis son retour. Il avait envoyé un soldat annoncer qu'il allait bien, mais qu'il avait des affaires à traiter avec le prince.

— Katala, Lyam voudrait que nous le rejoignons pour le dîner.

William tira sur la robe de son père.

— Je veux venir moi aussi, papa. Pug prit son fils dans ses bras.

— Oui, tu viens aussi, William.

La fête dans la tente fut plus calme que celle qui se déroulait à l'extérieur. Mais Laurie les avait régalés de ballades et ils s'étaient réjouis d'avoir enfin retrouvé la paix. La nourriture du camp était la même qu'auparavant, mais ils

avaient l'impression qu'elle avait meilleur goût. Une grande quantité de vin avait contribué à les mettre d'humeur joyeuse.

Lyam avait une coupe de vin à la main. À l'intérieur de la tente, les autres discutaient calmement. L'héritier était un peu ivre mais personne ne lui en voulut de se détendre un peu, compte tenu de ce qu'il avait enduré pendant le mois écoulé. Kulgan, Tully et Arutha, qui le connaissaient le mieux, savaient que Lyam pensait à son père qui, sans une flèche tsurani, aurait été ici avec eux. Avec toutes les responsabilités, tout d'abord la guerre, puis la succession, qui lui étaient retombées sur les épaules, Lyam n'avait pas trouvé le temps de pleurer son père comme l'avait fait son frère. Il se rendait compte seulement maintenant qu'il l'avait perdu.

Tully se leva et déclara d'une voix forte :

— Je suis fatigué, Votre Altesse. Me donnerez-vous la permission de me retirer ?

Lyam sourit à son ancien professeur.

— Bien entendu. Bonne nuit, Tully.

Les autres dans la tente suivirent rapidement l'exemple du prêtre et prirent congé de l'héritier. À l'extérieur du pavillon, les invités se souhaitèrent une bonne nuit. Laurie, Kulgan, Meecham et les nains partirent de leur côté, laissant Pug et sa famille en compagnie de Calin et Tomas.

Les amis d'enfance avaient passé la soirée à se raconter ce qui leur était arrivé ces neuf dernières années. Ils étaient chacun également impressionnés par l'histoire de l'autre. Pug avait exprimé un certain intérêt pour la magie du Seigneur Dragon, tout comme Kulgan. Ils avaient assuré qu'ils visiteraient volontiers un jour le hall du dragon. Dolgan leur avait dit qu'il accepterait de les y conduire s'ils le voulaient.

L'amitié retrouvée reconfortait les deux jeunes gens, même s'ils savaient qu'elle n'était plus tout à fait la même qu'auparavant, car ils avaient vécu de grands changements. L'armure du dragon et la robe noire, autant que la présence de William et de Katala, en étaient les signes visibles.

Katala avait trouvé les elfes et les nains fascinants — William, quant à lui, avait tout trouvé fascinant, en particulier les nains. Mais, à présent, il dormait dans les bras de sa mère,

qui ne savait que penser de Tomas. Il ressemblait beaucoup à Calin, mais également aux hommes du camp.

Tomas regarda le garçon endormi.

— Il ressemble à sa mère, mais il y a assez du démon en lui pour me rappeler un autre garçon que j'ai connu.

Pug sourit.

— Sa vie sera plus calme, j'espère.

Arutha quitta la tente de son frère et vint les rejoindre. Il se mit entre les deux garçons qui avaient chevauché en sa compagnie jusqu'aux mines du Mac Mordain Cadal, si longtemps auparavant.

— Je ne devrais sans doute pas dire cela, mais il y a des années — vous vous souvenez, Calin, la première fois où vous êtes venu voir mon père — on a entendu deux garçons en grande conversation qui se chamaillaient dans une charrette de foin.

Tomas et Pug regardèrent le prince sans comprendre.

— Vous ne vous en souvenez donc pas ? demanda Arutha. Il y avait un blond aux côtes saillantes assis sur un plus petit, qui l'assurait qu'un jour il deviendrait un grand héros et qu'on l'accueillerait à bras ouverts en Elvandar.

Pug et Tomas éclatèrent de rire de concert.

— Je m'en souviens, avoua Pug.

— Et l'autre a promis qu'il deviendrait le plus grand magicien du royaume.

— Peut-être que William aussi réalisera son rêve quand il deviendra grand, dit Katala.

Arutha sourit, une lueur malicieuse dans les yeux.

— Alors surveillez-le de près. Nous avons eu une longue discussion avant qu'il parte dormir et il m'a assuré que, quand il serait grand, il voudrait devenir un nain.

Tout le monde éclata de rire, sauf Katala, qui regarda son fils un moment d'un air inquiet. Puis elle se mit à rire aussi.

Arutha et Calin souhaitèrent bonne nuit aux autres.

— Moi aussi, je vais aller au lit, déclara Tomas.

— Tu viens à Rillanon avec nous ? lui demanda Pug.

— Non, je ne pourrai pas. Je vais rester avec ma dame. Mais quand l'enfant sera né, il faudra qu'on t'invite, il va y avoir une grande fête. (Le magicien promit de venir.) Nous allons

repartir chez nous au matin. Les nains vont rentrer dans leurs villages, car ils ont beaucoup à faire là-bas. Cela fait bien longtemps qu'ils n'ont pas vu leur famille. De plus, le retour du marteau de Tholin provoque une controverse, les nains voudraient nommer Dolgan roi de l'Ouest. Mais mon vieil ami se servira probablement de ce marteau pour pulvériser le crâne du premier nain qui osera suggérer ouvertement cela en sa présence, ajouta-t-il en baissant la voix. (Il mit la main sur l'épaule de Pug.) Il est bon que nous ayons tous deux réussi à nous sortir de tout cela. Même au plus fort de mon étrange folie, je ne t'ai jamais oublié.

— Moi non plus, je ne t'ai jamais oublié, Tomas.

— Quand tu auras résolu ce mystère sur l'île du Sorcier, tu me préviendras, je peux te faire confiance ?

Pug répondit que oui. Ils s'étreignirent en se disant au revoir et Tomas s'en alla. Il s'arrêta et jeta un coup d'œil en arrière, une lueur enfantine dans les yeux.

— Malgré tout, j'aurais bien aimé être là quand tu retrouveras Carline avec une femme et un fils à ta charge.

Pug rougit, car la perspective de ces retrouvailles le mettait mal à l'aise. Il fit de grands signes à Tomas qui s'éloignait, puis se rendit compte que Katala le regardait d'un air déterminé.

— Qui est Carline ? demanda-t-elle d'un ton calme et mesuré.

Lyam leva les yeux quand Arutha entra dans la tente de commandement.

— Je croyais que tu t'étais retiré, s'étonna le frère cadet. Tu es épuisé.

— J'avais besoin d'un peu de temps pour réfléchir, Arutha. Je n'ai pas eu beaucoup l'occasion d'être seul et je voulais mettre des choses en ordre, expliqua Lyam d'une voix fatiguée et inquiète.

Arutha s'assit à côté de son frère.

— Quel genre de choses ?

— Cette guerre, père, toi, moi... d'autres choses..., ajouta-t-il en pensant à Martin. Arutha, je ne sais pas si je peux être roi. Son cadet leva légèrement les sourcils.

— Tu n’as pas vraiment le choix, Lyam. Tu seras roi, alors prends-en ton parti.

— Je pourrais refuser la couronne en faveur de mon frère, comme Erland y a renoncé en faveur de Rodric, suggéra lentement Lyam.

— On voit à quel genre de salades ça nous a menés. Si tu veux une guerre civile, c’est le meilleur moyen d’y arriver. Le royaume ne peut se permettre qu’il y ait débat au sein du Congrès des seigneurs. Il y a trop de blessures à réparer entre l’Est et l’Ouest. Et Bas-Tyra est toujours dans la nature.

Lyam soupira.

— Tu ferais un meilleur roi que moi, Arutha. Ce dernier éclata de rire.

— Moi ? Je suis déjà assez mal à l’aise à l’idée de devenir prince de Krondor. Écoute, Lyam, quand nous étions petits, je t’enviais l’affection que les gens te portaient si spontanément. Les gens t’ont toujours préféré à moi. Quand j’ai grandi, je me suis rendu compte que ce n’était pas parce que je déplaisais, c’était simplement qu’il y avait quelque chose en toi qui faisait que les gens t’appréciaient et te faisaient confiance. C’est une bonne qualité pour un roi. Je ne t’ai jamais envié le fait qu’un jour tu prennes la succession de père pour le duché et je ne t’envie pas ta couronne. Une fois, je me suis dit qu’après la guerre, je prendrais un peu de temps pour voyager, mais maintenant, ça ne sera plus possible, car il va falloir que je dirige Krondor. Alors n’essaye pas d’ajouter la charge du royaume sur mes épaules. Je la refuserais.

— Mais tu ferais quand même un meilleur roi.

Lyam planta ses yeux dans ceux d’Arutha et soutint son regard. Le cadet des princes se tut, fronça les sourcils, puis fixa son frère d’un air sceptique.

— Peut-être, mais c’est toi qui deviendras roi et j’espère que tu le resteras un bon bout de temps. (Il se leva en s’étirant.) Je vais me coucher. La journée a été longue et difficile. Rassure-toi, Lyam, ajouta-t-il en retournant vers l’entrée de la tente. Tu feras un bon chef. Caldric te conseillera et les autres aussi : Kulgan, Tully et Pug. Tu nous guideras sur la voie de la reconstruction.

— Arutha, avant que tu partes... (L'intéressé attendit que Lyam se décide.) Je voudrais que tu te rendes sur l'île du Sorcier avec Pug et Kulgan. Tu y es allé la première fois et j'aimerais ton avis sur ce qu'on va trouver là-bas. (Arutha, mécontent, voulut émettre une objection. Son frère lui coupa la parole.) Je sais que tu veux aller à Krondor, mais cela ne prendra que quelques jours. Douze jours vont s'écouler entre le moment où nous arriverons à Rillanon et le couronnement, amplement le temps pour toi de nous rejoindre.

Le jeune prince voulut encore une fois émettre une objection. Mais, avec un sourire en coin, il finit par accepter,

— Il faut croire en toi, Lyam. Si je refuse la couronne, c'est à toi de la porter. Il n'y a pas d'autre frère qui puisse la réclamer, ajouta-t-il en riant comme il sortait de la tente.

Lyam resta seul, sirotant son vin d'un air absent. Il poussa de nouveau un long soupir et dit tout haut, juste pour lui-même :

— Il y en a un autre, Arutha, et que les dieux me viennent en aide dans la décision que je vais devoir prendre.

Chapitre 33

L'HÉRITAGE DE MACROS

Le vaisseau jeta l'ancre.

L'équipage attachait soigneusement les voiles tandis que le groupe qui devait descendre à terre se préparait. Meecham observa les préparatifs de la chaloupe. Les magiciens avaient hâte d'arriver au château de Macros, car ils se posaient plus de questions que les autres, mais Arutha était curieux, lui aussi, à présent qu'il s'était résigné au voyage. D'un autre côté, il se sentait soulagé de n'avoir pas à prendre part à la longue procession funéraire qu'ils avaient quittée à Ylith, où ils avaient pris la mer. Il avait déjà profondément enfoui en lui la tristesse de la mort de son père et s'en occuperait le moment venu. Laurie était resté avec Kasumi pour aider les soldats tsurani à s'intégrer à la garnison de LaMut. Il rejoindrait ses amis à Rillanon plus tard.

Lyam et ses nobles étaient partis en navire pour Krondor, escortant les corps de Borric et de Rodric. Ils y retrouveraient Anita et Carline, puis conduiraient une grande procession mortuaire jusqu'à Rillanon, où l'on placerait les morts en compagnie de leurs ancêtres. Après le deuil traditionnel de douze jours, Lyam serait couronné roi. À ce moment-là, tous ceux qui voulaient assister au couronnement auraient eu le loisir de se rassembler à Rillanon. Pug et Kulgan auraient largement le temps de terminer leur travail pour se rendre à la capitale.

Lorsque la chaloupe fut prête, Arutha, Pug et Kulgan rejoignirent Meecham. On fit descendre l'embarcation et six gardes se mirent à ramer.

Les marins s'étaient sentis nettement soulagés de ne pas avoir à accompagner ces gens à terre, car malgré les assurances

des magiciens, ils n'avaient aucune envie de mettre le pied sur l'île du Sorcier.

On tira le bateau sur la plage et les passagers débarquèrent. Arutha regarda autour de lui.

— Il n'y a visiblement pas eu beaucoup de changements depuis la dernière fois.

Kulgan s'étira. Sa cabine sur le vaisseau était toute petite et il appréciait de fouler à nouveau la terre ferme.

— Le contraire m'eût étonné. Macros était du genre à garder sa maison en ordre, je crois.

Arutha se tourna vers les gardes.

— Vous, vous resterez ici. Tout ce que je vous demande, c'est de vous précipiter si vous nous entendez crier.

Le prince commença à gravir le sentier en pente et les autres le suivirent sans rien dire.

— Nous venons en invités, expliqua Arutha en arrivant à l'endroit de la bifurcation. Je me suis dit qu'il valait mieux ne pas ressembler à des envahisseurs.

Kulgan ne dit rien, trop occupé à regarder le château dont ils s'approchaient. L'étrange lumière bleue qu'ils avaient vue la dernière fois qu'ils avaient visité l'île ne brillait désormais plus à la fenêtre de la haute tour. Le château semblait désert, sans un bruit, sans un mouvement. Le pont-levis était abaissé et la herse relevée.

— Au moins, nous n'aurons pas à prendre les lieux d'assaut, fit remarquer Meecham.

Quand ils arrivèrent au bord du pont-levis, ils firent halte. Le château s'élevait devant eux, inquiétant avec ses hautes murailles et ses tours plus hautes encore. Il était fait d'une pierre noire qu'ils ne connaissaient pas. Autour de la grande arche qui défendait le pont, des sculptures tortueuses de créatures étranges les regardaient de leurs yeux fixes. Elles représentaient des bêtes ailées et cornues perchées sur les hauteurs, qui semblaient comme figées en plein mouvement tant elles étaient réalistes.

Ils s'engagèrent sur le pont et traversèrent le profond fossé qui séparait le château du reste de l'île. Meecham regarda vers le bas et vit que l'à-pic rocheux du ravin s'enfonçait jusque dans la

mer et que les vagues venaient s'écraser directement dans l'étroit goulet qui séparait les deux falaises.

— C'est bien mieux fait que la plupart des douves que je connais. On y réfléchirait à deux fois avant de traverser un truc pareil en se faisant tirer dessus du haut des murailles.

Ils entrèrent dans la cour et regardèrent autour d'eux, comme s'ils s'attendaient à voir quelqu'un apparaître à tout moment à l'une des nombreuses portes. Il n'y avait aucun signe de vie, mais le sol autour du donjon central était bien entretenu.

Comme personne ne se présenta pour les accueillir, Pug prit la parole :

— J'imagine que nous trouverons ce que nous cherchons dans le donjon.

Les autres s'approchèrent avec lui du large escalier qui menait aux portes, lesquelles commencèrent à s'ouvrir lorsqu'ils montèrent les marches. Ils aperçurent une silhouette à l'intérieur, debout dans l'ombre. Les portes finirent de s'ouvrir en heurtant bruyamment les murs du donjon et la silhouette s'avança dans la lumière.

Meecham tira l'épée sans même y penser, car la créature qui se tenait devant eux ressemblait fortement à un gobelin. Cependant, après un bref examen, il rengaina son arme : la créature n'avait fait aucun geste menaçant et se contentait de les attendre en haut des marches.

Plus grande que les gobelins — elle était presque aussi grande que Meecham — avec des arcades sourcilières nettement proéminentes et un gros nez au milieu du visage, elle présentait néanmoins des traits plus fins que ces derniers. Deux yeux noirs étincelants suivirent l'ascension des voyageurs. Quand ils arrivèrent à son niveau, la créature découvrit ses dents en guise de sourire. Sa tête était couverte d'une épaisse tignasse de cheveux noirs et sa peau avait la même teinte verdâtre que celle des gobelins, mais elle n'avait pas les épaules voûtées comme ces créatures et se tenait bien droit, presque comme un homme. Elle était vêtue d'une tunique et d'un pantalon de bonne coupe, tous deux d'un vert vif. Aux pieds, elle portait une paire de bottes noires cirées, qui lui arrivaient pratiquement aux genoux. Elle accueillit les visiteurs en souriant.

— Bienvenue, maîtres, bienvenue, dit-elle d'une voix légèrement sifflante. Je me nomme Gathis et j'ai l'honneur d'être votre hôte en l'absence de mon maître.

— Votre maître est Macros le Noir ? demanda Kulgan.

— Bien entendu. Il en a toujours été ainsi. Je vous en prie, entrez.

Les quatre hommes accompagnèrent Gathis dans le grand hall d'entrée et s'arrêtèrent pour regarder autour d'eux. À l'exception de l'absence de personnel et des bannières habituelles, cette salle ressemblait beaucoup au hall d'entrée du château de Crydee.

— Mon maître m'a laissé des instructions spécifiques pour votre visite, en tout cas tout ce qu'il a pu en prévoir. J'ai donc préparé le château pour votre venue. Désirez-vous quelques rafraîchissements ? Il y a de la nourriture et du vin pour vous.

Kulgan secoua la tête. Il ne savait pas à qui il avait affaire et ne se sentait pas très à l'aise en compagnie d'une créature qui ressemblait tant à un serviteur de la confrérie de la Voie des Ténèbres.

— Macros nous a dit qu'il nous avait laissé un message. J'aimerais le voir tout de suite.

Gathis inclina légèrement la tête.

— Comme vous voudrez. Venez avec moi, je vous prie.

Il les conduisit par une série de couloirs jusqu'à une volée de marches qui s'élevait en colimaçon dans la grande tour. Ils montèrent et parvinrent finalement devant une porte fermée.

— Mon maître m'a dit que vous seriez capables d'ouvrir cette porte. Il a précisé que si vous n'y arriviez pas, c'est que vous seriez des imposteurs et qu'alors je devrais me débarrasser de vous sans ménagement.

A ces mots, Meecham empoigna son épée, mais Pug mit la main sur le bras du géant.

— Depuis que la faille est refermée, j'ai perdu la moitié de mon pouvoir, celle que je tirais de Kelewan, mais cette porte ne devrait pas constituer un réel obstacle pour moi.

Pug se concentra. Au lieu de s'ouvrir normalement, la porte se modifia. Le bois parut devenir fluide et s'anima pour former à sa surface une sorte de bas-relief, qui ressemblait légèrement à

Macros. Aucun détail ne manquait ; le magicien semblait parfaitement vivant et endormi. Ses paupières s'ouvrirent et ses yeux brillèrent, le noir se découpant nettement sur le blanc, tandis que ses lèvres se mirent à bouger. Une voix puissante et profonde en sortit, demandant dans un tsurani parfait :

— Quel est le devoir premier ?

— Servir l'empire, répondit Pug sans réfléchir.

Le visage se fondit dans la porte qui s'ouvrit. Ils entrèrent et se retrouvèrent dans le bureau de Macros le Noir, une grande pièce qui occupait tout le dernier étage de la tour.

— Je présume que j'ai l'honneur d'avoir pour invités maîtres Kulgan, Pug et Meecham ? déclara Gathis. (Puis il observa le quatrième membre de leur groupe.) Et vous devez être le prince Arutha ? (Tous acquiescèrent.) Mon maître n'était pas certain que Votre Altesse viendrait, mais il m'avait dit que ce serait probablement le cas. Il était sûr que les trois autres gentilshommes seraient là. Tout ce qui se trouve ici sous vos yeux est à votre disposition, ajouta-t-il en désignant la pièce d'un geste large. Si vous voulez bien m'excuser, je vais revenir avec votre message ainsi que quelques rafraîchissements.

Gathis s'en alla. Les magiciens, le chasseur et le prince regardèrent tous les quatre ce que contenait la pièce. À l'exception d'un mur nu duquel on avait récemment dû enlever une bibliothèque ou un placard, la pièce entière était tapissée de grandes étagères qui montaient du sol au plafond, lourdement chargées de livres et de parchemins. Pug et Kulgan étaient presque paralysés par la masse de tous ces écrits, incapables de choisir par où commencer leurs investigations.

Arutha résolut le problème en s'approchant d'une étagère où se trouvait un parchemin fermé d'un ruban rouge. Il le descendit et l'étala sur la table ronde au centre de la pièce. Un rayon de soleil tomba de l'unique grande fenêtre sur le parchemin au moment où il le déroula.

Kulgan s'approcha pour voir ce qu'il venait de trouver.

— C'est une carte de Midkemia !

Pug et Meecham vinrent regarder par-dessus l'épaule de Kulgan et d'Arutha.

— Et quelle carte ! s'exclama le prince. Je n'en ai jamais vu de pareille. (Il désigna un point dans une grande masse de terre au centre.) Regardez ! Voilà le royaume.

Sur cette petite partie de la carte étaient inscrits les mots royaume des Isles. En dessous se trouvaient les immenses frontières de l'empire de Kesh la Grande. Au sud de l'empire on voyait clairement les États de la Confédération keshiane.

— À ma connaissance, dit Kulgan, peu de gens du royaume se sont aventurés dans la Confédération. Les seules choses que nous en sachions nous sont parvenues par l'intermédiaire de l'empire et par quelques-uns de nos capitaines les plus aventureux qui ont visité certains de leurs ports. Nous en connaissons à peine les noms et nous ne savons rien d'autre d'eux.

— Voilà qu'en un instant, nous venons d'apprendre énormément de choses sur notre monde, s'émerveilla Pug. Regardez comme le royaume est minuscule par rapport au continent.

Il montra les étendues gigantesques des terres qui se trouvaient au nord du royaume et l'immense superficie qui descendait sous la Confédération. Le continent lui-même portait le nom de Triagia.

— Il semble que Midkemia soit bien plus grand que dans nos rêves les plus fous, reconnut Kulgan.

Il montra d'autres masses de terre de l'autre côté de la mer. Elles se nommaient Winet et Novindus. On y voyait des villes ainsi que les frontières des États et deux grandes chaînes d'îles, dont beaucoup portaient des indications de villes. Le vieux magicien secoua la tête.

— Il y a en des rumeurs sur des marchands venus de terres très lointaines, qui se seraient aventurés dans les ports de la Confédération keshiane, ou qui auraient traité avec les pirates des îles du Couchant, mais ce n'étaient que ça, des rumeurs. Il n'est pas très étonnant que nous n'ayons jamais entendu parler de ces endroits. Il faudrait un capitaine intrépide pour mettre le cap sur des ports si lointains.

Le retour de Gathis les sortit de leurs réflexions. Il portait un plateau avec une carafe et quatre verres à vin.

— Mon maître m’a recommandé de vous dire que vous pourrez profiter de son hospitalité aussi longtemps que vous le désirerez. (Il posa le plateau sur la table et versa du vin dans les verres. Puis il sortit un parchemin de sa tunique et le tendit à Kulgan.) Il m’a demandé de vous donner ceci. Je vais me retirer le temps que vous réfléchissiez au message de mon maître. Si vous avez besoin de moi, prononcez mon nom et je viendrai promptement.

Il s’inclina légèrement et sortit.

Kulgan regarda le parchemin. Il était scellé de cire noire, avec la lettre M. Le magicien brisa le sceau et déroula le parchemin. Il commença à lire pour lui-même, puis s’interrompit.

— Asseyons-nous.

Pug enroula la grande carte et la repoussa sur le côté, puis il revint à la table où se trouvaient les autres. Il tira une chaise et attendit avec Meecham et Arutha que Kulgan finisse de lire. Ce dernier secoua lentement la tête.

— Écoutez ça. (Il commença à lire à haute voix.) « Aux magiciens Kulgan et Pug, salutations. J’ai anticipé quelques-unes de vos questions et me suis mis en devoir d’y répondre de mon mieux. Je crains que d’autres ne restent sans réponse, car bien des choses sur moi-même ne doivent être connues que de moi. Je ne suis pas ce que les Tsurani appelleraient un Très-Puissant, même si, comme Pug le sait déjà, j’ai déjà visité leur monde en plusieurs occasions. Ma magie m’est propre et ne correspond pas aux descriptions en termes de magie supérieure et de magie mineure. Disons que je suis éclectique.

« Je me vois comme un serviteur des dieux, mais ce n’est peut-être que de la vanité. Quoi qu’il en soit, j’ai voyagé en de nombreux pays et j’ai servi de nombreuses causes.

« Je ne vous dirai pas grand-chose de mes débuts. Je ne suis pas de ce monde, car je suis né sur une terre très lointaine, dans l’espace comme dans le temps. Pour des raisons que je ne comprends pas, j’ai vécu pendant des millénaires, alors que mon peuple est mortel comme le vôtre. Il se peut que mon intérêt pour la pratique des arts magiques m’ait conféré sans le

faire exprès cette quasi-immortalité, ou peut-être s'agit-il d'un don — ou d'une malédiction — des dieux.

« Depuis que je suis devenu sorcier, j'ai été condamné à connaître mon propre avenir, comme les autres connaissent leur passé. Je n'ai jamais reculé devant ce que je savais devoir affronter, même si bien souvent je l'aurais voulu. J'ai servi de grands rois comme de simples paysans. J'ai vécu dans les plus grandes villes comme dans les huttes les plus rudimentaires. Souvent, j'ai compris les raisons pour lesquelles je faisais certaines choses, parfois non, mais toujours j'ai suivi la voie qui m'était dictée. »

Kulgan s'arrêta un moment.

— Cela nous explique comment il pouvait en savoir autant. (Il reprit sa lecture.) « De toutes mes tâches, le rôle que j'ai joué dans la guerre de la faille m'aura été la plus difficile. Jamais je n'avais ressenti une telle envie de me détourner de ce que je devais faire. Jamais je n'avais été responsable de la perte d'autant de vies et je pleure pour ces hommes bien plus que vous ne pouvez l'imaginer. Mais tout en sachant ma « trahison », considérez ma situation.

« Je n'étais pas capable de refermer la faille sans l'aide de Pug. Il fallait que la guerre continue le temps qu'il apprenne son art sur Kelewan. En regard du prix terrible que vous avez payé, réfléchissez à ce que vous y avez gagné. Il y a maintenant à Midkemia quelqu'un qui pratique le Grand Art, celui qui fut perdu lors de l'avènement de l'homme durant les guerres du Chaos. L'histoire seule pourra dire quels profits en seront tirés, mais je crois que cela en vaudra la peine.

« Quant au fait de refermer la faille alors que la paix était à portée de main, je puis juste dire que c'était une chose vitale. Les Très-Puissants tsurani avaient oublié que l'Ennemi était capable de détecter les failles. » (Kulgan leva les yeux, surpris.) L'Ennemi ? Pug, ceci se réfère à quelque chose qu'il faudrait que tu nous expliques.

Pug parla rapidement à ses compagnons du peu qu'il savait du légendaire Ennemi.

— Un être aussi terrible peut-il vraiment exister ? demanda Arutha qui semblait avoir du mal à le croire.

— Qu'il ait autrefois existé, cela ne fait aucun doute. Quant à savoir si un être d'une telle puissance a pu survivre au passage du temps, ce n'est pas impensable, répondit Pug. Mais je n'aurais jamais cru que Macros ait fait tout cela pour cette raison. Personne dans l'Assemblée n'en aurait même rêvé. C'est incroyable.

Kulgan reprit le cours de sa lecture.

— « Pour lui, la faille est comme un phare, qui attire cette terrible entité au travers de l'espace-temps. Peut-être aurait-il fallu encore des années avant qu'il apparaisse, mais dès son arrivée, tous les pouvoirs de votre monde auraient eu beaucoup de mal à le déloger de Midkemia, peut-être même n'y auraient-ils pas suffi. Il fallait refermer la faille. Les raisons pour lesquelles j'ai choisi de le faire au prix de tant de vies devraient vous être claires. »

Pug l'interrompt :

— Que veut-il dire par « devraient vous être claires » ?

— Macros, visiblement, était surtout quelqu'un qui connaissait parfaitement la nature humaine, répondit Kulgan. Aurait-il pu convaincre à lui seul et le roi et l'empereur de refermer la faille, alors qu'ils avaient tous deux tant à gagner à la garder ouverte ? Peut-être, ou peut-être pas, mais de toute manière ils auraient eu la tentation bien trop humaine de la garder ouverte « juste un tout petit peu plus longtemps ». Je pense qu'il le savait et que c'est pour ça qu'il a fait en sorte que nous n'ayons pas le choix. (Le vieux magicien reprit le parchemin.) « Quant à ce qui va arriver maintenant, je ne saurais le dire. Ma vision du futur se termine avec l'explosion de la faille. Que ce soit finalement ma dernière heure ou simplement le début d'une nouvelle existence pour moi, je l'ignore. Dans l'éventualité où vous assistiez à ma mort, j'ai décidé de faire les choses suivantes. Toutes mes recherches, à quelques exceptions près, sont contenues dans cette pièce. Servez-vous-en pour parfaire vos connaissances sur la magie supérieure et la magie mineure. Je désire que vous preniez possession des livres, parchemins et volumes contenus ici et que vous les utilisiez à cette fin. Une nouvelle ère de magie commence pour le royaume et j'aimerais que d'autres

bénéficient de mes travaux. Je laisse ce nouvel âge entre vos mains. »

« Et c'est signé : « Macros ».

Kulgan reposa le parchemin sur la table.

— L'une des dernières choses qu'il m'ait dites, c'est qu'il aurait voulu que l'on se souvienne de lui en bien, se rappela Pug.

Ils restèrent silencieux un moment, puis Kulgan appela :

— Gathis !

Quelques secondes plus tard, la créature apparut dans l'embrasement de la porte.

— Oui, maître Kulgan ?

— Sais-tu ce qui est écrit sur ce parchemin ?

— Oui, maître Kulgan. Mon maître m'a donné des instructions très explicites. Il a fait en sorte que nous comprenions exactement ce qu'il voulait que nous fassions.

— Nous ? l'interrogea Arutha.

Gathis esquissa de nouveau son sourire plein de dents.

— Je ne suis que l'un des serviteurs de mon maître. Les autres ont reçu pour instructions de rester hors de votre vue, car il craignait que leur présence vous dérange. Mon maître n'avait pas les mêmes préjugés que les hommes et se contentait de juger chaque créature selon ses propres mérites.

— Qu'est-ce que vous êtes, exactement ? demanda Pug.

— Je suis d'une race apparentée aux gobelins, comme les elfes peuvent l'être à la confrérie de la Voie des Ténèbres. Notre race était ancienne et nous avons presque tous péri, longtemps avant que les humains ne viennent sur la Triste Mer. Ceux qui restaient de notre peuple ont été emmenés ici par Macros et je suis le dernier d'entre eux.

Kulgan observa la créature. Malgré son apparence, il y avait quelque chose en elle qu'il appréciait.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je vais attendre ici le retour de mon maître et garder sa maison en ordre.

— Vous vous attendez à ce qu'il revienne ? demanda Pug.

— C'est très probable. Que cela prenne un jour, un an, ou un siècle, cela n'a pas d'importance. Tout sera prêt pour lui s'il revient.

— Et s'il est mort ? demanda Arutha.

— Dans ce cas, je vieillirai et je mourrai en l'attendant, mais je ne pense pas que ce soit le cas. J'ai servi Macros le Noir pendant très longtemps. Entre nous, il y a... comme une entente. S'il était mort, je pense que je le saurais. Il est seulement... absent. Et puis, même s'il est mort, il est possible qu'il revienne. Pour mon maître, le temps n'est pas le même que pour les autres hommes. Je suis satisfait d'attendre.

Pug réfléchit.

— Il doit réellement être le maître de toutes les magies. Le sourire de Gathis s'élargit.

— Cela le ferait beaucoup rire, maître. Il se plaignait toujours qu'il y ait tant de choses à apprendre et si peu de temps pour le faire. Pourtant, c'était un homme qui avait vécu d'innombrables années. Kulgan se leva de sa chaise :

— Il va nous falloir aller chercher des hommes pour ramener tout cela au navire.

— Ne vous inquiétez pas, maître, répondit Gathis. Retirez-vous sur votre navire quand vous serez prêts. Laissez deux chaloupes sur la plage de la crique. Aux premières lueurs du jour suivant, vous trouverez tout à bord, soigneusement emballé.

— Très bien, acquiesça le vieux magicien. Alors nous allons commencer tout de suite à cataloguer tous ces ouvrages avant de les déplacer.

Gathis se rapprocha d'une étagère et en revint avec un rouleau de parchemin à la main.

— Comme je m'attendais à ce que vous en ayez besoin, maître, j'ai préparé la liste de toutes les œuvres qui se trouvent ici.

Kulgan déroula le parchemin et commença à lire l'inventaire des travaux. Ses yeux s'écarrillèrent.

— Écoutez ça ! s'exclama-t-il sur un ton tout excité. Il y a ici une copie des *Espoirs sur la transformation de la matière* de Vitalus. (Ses yeux s'arrondirent davantage.) Et la *Recherche*

temporelle de Spandric. On croyait cet ouvrage perdu depuis un siècle ! (Il regarda les autres, émerveillé.) Et des centaines de volumes comportant le nom de Macros. C'est un inestimable trésor.

— Je suis heureux que vous le preniez ainsi, maître, se réjouit Gathis. Le vieux magicien commença à demander qu'on lui amène ces volumes, mais Arutha intervint :

— Attendez, Kulgan. Une fois que vous aurez commencé, il va nous falloir vous ligoter pour vous faire sortir d'ici. Retournons au navire et attendons que tout ceci nous soit amené. Nous devons repartir rapidement.

Kulgan prit l'air d'un enfant à qui on aurait volé ses bonbons. Arutha, Pug et Meecham se moquèrent gentiment du gros magicien.

— Nous n'avons pas de raison de rester, pour l'instant. Nous aurons des années pour étudier tout cela après le couronnement. Regardez autour de vous, Kulgan. Vous n'espérez tout de même pas faire une bouchée de tout cela ? demanda Pug.

— Très bien, se résigna son ancien maître.

— Pensez-y, insista Pug en regardant la pièce. Une académie pour étudier la magie, avec la bibliothèque de Macros en son cœur.

Les yeux de Kulgan s'illuminèrent.

— J'avais presque oublié le legs du duc. Un lieu où apprendre. Jamais plus un apprenti n'apprendra de tel ou tel maître. Il en aura toujours plusieurs à la fois. Grâce à ces ouvrages et à tes propres enseignements, Pug, nous allons pouvoir commencer en beauté.

— Partons maintenant, les pressa Arutha. Il y a un nouveau roi à couronner et plus nous traînerons, plus nous avons de chances de vous perdre ici.

Kulgan, piqué au vif par les doutes que l'on osait formuler à son endroit, déclara :

— Bien, je vais prendre quelques petites choses à étudier pendant le voyage — si vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Arutha leva une main conciliante.

— Tout ce que vous voudrez, répondit-il avec un sourire malicieux. Mais je vous en prie, pas plus que nous ne pourrions ramener raisonnablement au navire.

Kulgan sourit, l'humeur moins sombre.

— D'accord. (Il se tourna vers Gathis.) Voudriez-vous m'amener les deux volumes dont je viens de parler ?

Gathis lui tendit immédiatement les deux livres, deux vieux volumes visiblement souvent consultés. Kulgan eut l'air surpris, si bien que Gathis lui expliqua :

— Je me disais que vous en arriveriez là et je les ai pris sur les étagères tandis que vous en discutiez.

Kulgan ouvrit la porte en secouant lentement la tête et en regardant ses deux livres. Les autres le suivirent et Gathis ferma la porte derrière eux. La créature les raccompagna vers la cour et s'arrêta à la porte du donjon pour leur souhaiter un bon voyage.

— Ce Macros semble avoir soulevé cinq nouvelles questions pour chacune des réponses qu'il a données, commenta Meecham quand le grand portail se fut refermé derrière eux.

— Là, mon vieil ami, tu as bien raison, approuva Kulgan. Peut-être en apprendrons-nous un peu plus par ses notes et ses autres travaux. Mais il se peut très bien que ce ne soit pas le cas, et que ce soit mieux ainsi.

Chapitre 34

RENAISSANCE

Rillanon était en fête.

Partout des bannières flottaient au vent et des guirlandes de fleurs d'été remplaçaient les fanions noirs qui avaient marqué le deuil du roi et de son cousin Borric. A présent, on allait couronner un nouveau roi et le peuple était heureux. Les gens de Rillanon ne connaissaient pas grand-chose de Lyam, mais il était beau et n'était pas avare de sourires en public. Pour la population, c'était comme un rayon de soleil après les nuages noirs du règne de Rodric.

Peu de personnes se rendaient compte du nombre de gardes royaux qui circulaient en ville, toujours à l'affût de la présence d'agents de Guy du Bas-Tyra et d'assassins potentiels. Quant aux hommes vêtus de manière tout à fait ordinaire qui s'approchaient de tous les groupes où l'on parlait du nouveau roi, pour écouter ce qui se disait, ils se faisaient encore moins remarquer.

Arutha partit au petit trot vers le palais, laissant Pug, Meecham et Kulgan derrière lui. Il maudissait le mauvais temps qui les avait retardés presque une semaine, les laissant sans le moindre souffle de vent à moins de trois jours de Krondor, puis qui avait ralenti leur progression jusqu'à Salador. C'était le milieu de matinée et déjà les prêtres d'Ishap portaient la nouvelle couronne du roi à travers la ville. Dans moins de trois heures, ils se présenteraient devant le trône et Lyam prendrait la couronne.

Arutha arriva au palais et des gardes crièrent dans la grande cour :

— Le prince Arutha !

Il laissa sa monture à un page et monta les marches du palais quatre à quatre. Il arrivait devant l'entrée lorsque Anita apparut en courant, un sourire radieux sur les lèvres.

— Oh, s'écria-t-elle, comme je suis contente de te revoir ! Il lui rendit son sourire.

— J'en suis heureux aussi. Je dois me préparer pour la cérémonie. Où est Lyam ?

— Il s'est enfermé dans le tombeau royal. Il a dit qu'il fallait que tu le rejoignes immédiatement. (La voix de la jeune fille était inquiète.) Quelque chose d'étrange est en train de se passer, mais personne ne semble savoir ce qu'il en est exactement. Nous avons vu Lyam au souper hier soir. Depuis, il a rencontré Martin l'Archer ; mais quand j'ai revu Martin, il avait l'air vraiment bizarre.

— Martin a toujours l'air bizarre, répondit Arutha en riant. Viens, allons voir Lyam.

Elle ne le laissa pas écarter le problème aussi facilement.

— Non, tu dois y aller seul, c'est ce qu'a dit Lyam. De toute manière, il faut que j'aie m'habiller pour la cérémonie. Mais, Arutha, l'atmosphère en ce moment est vraiment très étrange.

Arutha devint pensif car Anita se trompait rarement dans ce genre de cas.

— Très bien, il faut que j'attende qu'on amène mes affaires du bateau, de toute manière. Je vais aller voir Lyam et quand ce mystère sera éclairci, je te rejoindrai à la cérémonie.

— Bien.

— Où est Carline ?

— Elle s'inquiète de tout. Je vais lui dire que tu es arrivé. La princesse lui fit une bise sur la joue et partit.

Arutha n'était jamais retourné au tombeau de ses ancêtres depuis qu'il était tout petit, la première fois qu'il était venu à Rillanon, pour le couronnement de Rodric. Il demanda à un page de le guider et le garçon lui fit traverser un labyrinthe de couloirs.

Le palais avait subi de nombreuses modifications au cours des âges ; on y avait ajouté de nouvelles ailes et construit de nouveaux bâtiments par-dessus ceux qui avaient été détruits par le feu, les tremblements de terre ou la guerre. Mais au centre de

ce vaste édifice, l'ancien château était encore intact. On pouvait voir que l'on arrivait dans les salles les plus anciennes quand on se retrouvait entouré de murs de pierre noire, polis par le temps. Deux gardes surveillaient une porte sur laquelle apparaissait en bas-relief le blason des rois conDoin, un lion couronné tenant une épée entre ses griffes.

— Le prince Arutha, annonça le page.

Les gardes ouvrirent la porte. Le jeune homme passa dans une petite antichambre, d'où descendait une longue volée de marches.

Il emprunta les marches et descendit entre deux rangées de torches allumées qui tachaient les pierres de suie noire. En bas de l'escalier, le prince se trouva devant une grande ouverture en forme d'arche. De chaque côté s'élevaient les statues héroïques des anciens rois conDoin. À droite, les traits érodés par le temps, se trouvait la statue de Dannis, le premier roi conDoin de Rillanon, datant d'environ sept cent cinquante ans. À gauche se trouvait la statue de Delong, le seul roi surnommé « le Grand », et le premier à avoir planté la bannière de Rillanon sur le continent en conquérant Bas-Tyra, deux cent cinquante ans après Dannis.

Arutha passa entre les effigies de ses ancêtres et entra dans le caveau. Il s'avança parmi ses propres aïeux, ensevelis derrière les murs et reposant sur de grands catafalques. Sa lignée comprenait des rois et des reines ainsi que des princes et des princesses, mais aussi des canailles, des crapules, des saints et des savants. Tout au bout de l'énorme chambre mortuaire, il trouva Lyam assis à côté du catafalque sur lequel était posé le cercueil de pierre de son père. Une effigie de Borric était gravée sur la dalle de pierre, donnant l'impression que l'ancien duc de Crydee dormait.

Arutha s'approcha en silence, car son frère semblait perdu dans ses pensées.

— Je craignais que tu arrives en retard, avoua Lyam en levant les yeux.

— Moi aussi. Nous avons eu un temps déplorable et nous n'avons pu avancer que très lentement, mais finalement nous voici. Alors, qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Anita m'a dit

que tu étais resté ici toute la nuit et qu'il y avait du mystère dans l'air. Qu'y a-t-il ?

— J'ai beaucoup réfléchi à tout cela, Arutha. Le royaume tout entier va l'apprendre dans quelques heures, mais je voulais que tu voies ce que j'ai fait et que tu entendes ce que j'ai à dire avant tous les autres.

— Anita a dit que Martin était avec toi ce matin. Qu'y a-t-il, Lyam ?

Lyam s'écarta du catafalque de son père et le montra du doigt. Sur la pierre étaient gravés les mots suivants :

CI-GÎT BORRIC, TROISIEME DUC DE CRYDEE
EPOUX DE CATHERINE,
PERE DE
MARTIN,
LYAM,
ARUTHA,
ET CARLINE.

Les lèvres d'Arutha bougèrent, mais aucun mot ne sortit. Il secoua la tête.

— Qu'est-ce que c'est que cette folie ? finit-il par demander. Lyam s'interposa entre son frère et l'effigie de leur père.

— Ce n'est pas de la folie, Arutha. Père a reconnu Martin sur son lit de mort. Il est notre frère. C'est lui l'aîné.

Arutha eut un rictus de rage.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? (Sa voix était discordante.) De quel droit m'as-tu caché cela ?

Lyam éleva la voix. :

— Tous ceux qui le savaient avaient juré de garder le secret. Je ne pouvais risquer que qui que ce soit l'apprenne jusqu'à ce que la paix soit rétablie. Il y avait tant à perdre.

Arutha écarta son frère et regarda l'inscription sans y croire.

— Malédiction, tout s'explique. Martin qui n'a pas participé au Choix. La manière dont père gardait toujours un œil sur ses allées et venues. Sa liberté d'aller et venir partout où il le voulait. Mais pourquoi maintenant ? demanda amèrement le

prince. Pourquoi père a-t-il reconnu Martin après tant d'années ?

Lyam tenta de réconforter son frère.

— j'ai essayé d'en apprendre autant que possible auprès de Kulgan et Tully. En dehors d'eux, personne ne le savait, pas même Fannon. Père avait été invité chez Brucal la première année de sa charge ducal, après la mort de grand-père. Il a couché avec une jolie petite servante et a conçu Martin. Il a fallu cinq ans pour que père en entende parler. Mais à ce moment-là, il était déjà allé à la cour, il avait rencontré mère et il s'était marié. Quand il a appris pour Martin, sa mère l'avait déjà laissé aux moines de l'abbaye de Silban. Père a décidé de leur laisser la charge de son fils aîné.

« C'est seulement à ma naissance que père a commencé à ressentir du remords envers ce fils dont il ne savait rien. Martin a atteint l'âge du Choix quand j'avais six ans. Père s'est arrangé pour le faire venir à Crydee. Mais il ne voulait pas le reconnaître, de peur de faire honte à notre mère.

— Alors pourquoi maintenant ? Lyam regarda l'effigie de leur père.

— Qui sait ce qui peut passer par l'esprit d'un homme juste avant sa mort ? Peut-être son sentiment de culpabilité, ou son sens de l'honneur. Quelle qu'en soit la raison, il a reconnu Martin et Brucal s'est porté témoin.

La voix d'Arutha restait pleine de colère :

— Et maintenant, il va falloir qu'on se sorte de cette situation absurde, sans nous préoccuper des raisons de père. (Il jeta à Lyam un regard noir.) Qu'a-t-il dit quand tu l'as fait descendre et que tu lui as fait voir ceci ?

Lyam détourna les yeux, comme s'il avait du mal à parler.

— Il est resté là en silence et puis je l'ai vu pleurer. Finalement, il a dit :

— Je suis content qu'il t'en ait parlé. » Arutha, il savait. (Lyam agrippa le bras de son frère.) Tout ce temps, père a cru qu'il ne connaissait pas le secret de sa naissance, mais il savait. Pourtant, jamais il n'a tenté d'en profiter.

La colère d'Arutha s'apaisa.

— Il a dit autre chose ?

— Juste « Merci, Lyam » et puis il est parti.

Arutha fit les cent pas un moment, puis se tourna vers son aîné.

— Martin est quelqu'un de bon, c'est le meilleur homme que j'aie jamais connu. Je suis le premier à le dire. Mais le reconnaître ! Par les dieux, sais-tu ce que tu viens de faire ?

— Je suis conscient de mes actes.

— Tu as jeté dans la balance tout ce que nous avons gagné en neuf ans, Lyam. Allons-nous devoir lutter contre des seigneurs de l'Est ambitieux qui voudront se rallier au nom de Martin ? Aura-t-on mis fin à une guerre juste pour en commencer une autre, plus sinistre encore ?

— Il n'y aura pas de contestation.

Arutha arrêta de faire les cent pas et plissa les yeux.

— Que veux-tu dire ? Martin t'a promis de ne pas revendiquer la royauté ?

— Non. J'ai décidé de ne pas m'opposer à lui s'il décide de prendre la couronne.

Arutha en resta sans voix un moment, atterré par ce que venait de dire Lyam. Pour la première fois, il comprenait les doutes terribles que son frère avait émis sur le fait qu'il allait être roi.

— Tu ne veux pas être roi, l'accusa-t-il.

Lyam eut un rire amer.

— Nul homme sain d'esprit ne le voudrait. Tu l'as dit toi-même, mon frère. Je ne sais pas si je suis capable de supporter la charge de la royauté. Mais ce n'est plus à moi de choisir, maintenant. Si Martin se propose pour être roi, je ne contesterai pas ses droits.

— Ses droits ! Le sceau royal a été passé à ton doigt, devant la plupart des seigneurs du royaume. À la différence d'Erland autrefois, tu ne peux te désister en faveur du fils de ton frère à cause de ta santé et d'un manque de clarté dans la succession. C'est toi qu'on a nommé héritier !

Lyam baissa la tête.

— L'annonce de cette succession n'est pas valable, Arutha. Rodric m'a nommé héritier en m'appelant « l'aîné des conDoin mâles », ce qui n'est pas le cas. C'est Martin l'aîné.

Arutha se dressa face à son frère.

— Beau point de loi, Lyam, mais cela pourrait entraîner la destruction du royaume ! Si Martin réclame le trône devant le Congrès, les prêtres d'Ishap vont briser la couronne et ce sera au Congrès des seigneurs de résoudre le problème. Même si Guy se terre quelque part, il y a des dizaines de ducs et de comtes et des armées de barons qui trancheront allègrement la gorge de leur voisin pour pouvoir y participer. À la fin, la moitié des terres du royaume auront changé de mains rien que pour des questions de vote. Ce sera le chaos !

« Si tu prends la couronne, Bas-Tyra est coincé. Mais si tu soutiens Martin, beaucoup refuseront de suivre. Un Congrès bloqué, c'est exactement ce dont Guy a besoin. Je suis prêt à parier tout ce que je possède qu'il est quelque part en ville en ce moment même, en train de se préparer à une telle éventualité. Si les seigneurs de l'Est retournent leur veste, Guy va pointer le bout de son nez et ils seront nombreux à se rallier à sa bannière.

Lyam semblait dépassé par les paroles de son frère.

— Je ne sais pas ce qui va arriver, Arutha. Mais je sais que je n'aurais pas pu faire autrement.

Le jeune homme parut sur le point de frapper Lyam.

— Tu as peut-être hérité du fardeau du sens de l'honneur familial de notre père, mais ça va être au reste d'entre nous de nous charger de la boucherie ! Par les dieux, Lyam, qu'est-ce qui va se passer à ton avis si un chasseur qui jusque-là n'avait même pas de nom s'assied sur le trône des conDoin juste parce que notre père a culbuté une jolie servante il y a presque quarante ans ! Ce sera la guerre civile !

Lyam tint bon.

— À ma place, tu aurais privé Martin de ses droits ?

La colère d'Arutha se calma d'un coup. Il regarda son frère d'un air parfaitement ahuri.

— Dieux ! Tu te sens coupable parce que père a renié Martin toute sa vie, c'est donc ça ? (Il s'écarta de son aîné, comme pour essayer de mieux le jauger.) À ta place, j'aurais effectivement privé Martin de ses droits. Après trente-sept ans, quelques jours de plus, qu'est-ce que ça changeait ? Devenu roi, solidement assis sur mon trône, je l'aurais fait duc, je lui aurais

donné une armée, je l'aurais nommé premier conseiller, n'importe quoi pour soulager ma conscience, mais pas tant que le royaume courait le moindre risque. Je n'aurais pas voulu que Martin se retrouve dans la position de Borric le Premier face à Guy jouant Jon le Prétendant. J'aurais fait le nécessaire pour que cela n'arrive jamais.

Lyam poussa un long soupir de profond regret.

— Alors toi et moi sommes deux espèces d'hommes très différentes, Arutha. Je t'ai dit au camp qu'à mon avis, tu aurais fait un meilleur roi que moi. Tu as peut-être raison, mais ce qui est fait est fait.

— Brucal sait-il tout cela ?

— Non, seuls nous trois sommes au courant. (Il regarda Arutha droit dans les yeux.) Nous, les fils de notre père.

Arutha rougit, irrité par cette remarque.

— Ne te méprends pas sur ce que je viens de dire, Lyam. Je suis loin de ne pas aimer Martin, mais il y a des enjeux infiniment plus importants que de simples considérations personnelles. (Il réfléchit un moment sans rien dire.) Alors tout est entre les mains de Martin. Si tu devais le faire, tu as bien fait de ne pas rendre la chose publique. Le choc sera déjà assez violent si Martin se présente au couronnement. Au moins, avec un peu d'avance, on aura du temps pour se préparer.

Arutha se dirigea vers les marches, puis s'arrêta et se retourna vers son frère.

— Ton argument est à double tranchant, Lyam. C'est peut-être justement parce que tu ne peux pas renier Martin que tu feras un meilleur roi que moi. Mais j'ai beau t'aimer énormément, je ne laisserai pas le royaume être déchiré par une guerre de succession.

Lyam semblait incapable de convaincre son frère.

— Que vas-tu faire ? demanda-t-il d'un ton résigné et fatigué.

— Ce qui doit être fait. Je vais m'assurer que ceux qui nous sont loyaux soient avertis de la chose. S'il faut nous battre, ayons au moins l'avantage de la surprise. (Il se tut un moment.) J'ai une grande affection pour Martin, Lyam, il faut que tu le saches. J'ai chassé avec lui quand j'étais petit et il a joué un

grand rôle quand nous avons fui les chiens de garde de Guy, c'est une dette que je ne pourrai jamais lui rembourser. En d'autres temps, en un autre lieu, je l'aurais reconnu comme mon frère avec joie. Mais si jamais il faut que cela se termine par un bain de sang, Lyam, je n'hésiterai pas à le tuer.

Arutha quitta le tombeau de ses ancêtres. Lyam resta seul, sentant le froid des siècles s'insinuer dans ses os.

Pug regarda par la fenêtre, repensant au passé. Katala s'approcha de lui, ce qui le fit sortir de sa rêverie.

— Tu es belle, lui dit-il. (Elle avait revêtu une robe rouge sombre et luisante, avec des parements d'or au corsage et aux manches.) La plus belle des duchesses de la cour ne saurait égaler ta beauté.

La jeune femme sourit à cette flatterie.

— Merci, mon époux. (Elle tourna sur elle-même pour montrer la robe.) Ton duc Caldric est un véritable magicien, je crois. Qu'en deux courtes heures, son personnel ait réussi à trouver toutes ces choses et à les préparer, c'est de la magie. (Elle tapota la jupe ample.) Ces robes lourdes vont me demander un peu d'entraînement pour pouvoir me déplacer avec. Je crois que je préfère les robes courtes de chez moi. Mais c'est un beau tissu, ajouta-t-elle en caressant l'étoffe. Et dans ton monde si froid, c'est utile.

Le temps avait fraîchi, car l'été tirait à sa fin. Dans moins de deux mois, la neige commencerait à tomber.

— Attends l'hiver, Katala, si tu penses qu'il fait froid maintenant.

William arriva dans la pièce en courant, sortant de sa chambre qui jouxtait la leur.

— Maman, papa, cria-t-il tout excité.

Il portait une tunique et un pantalon de noble, faits de tissus chers et de très bonne coupe. Il sauta entre les bras tendus de son père.

— Où vas-tu ? demanda-t-il avec de grands yeux.

— Nous allons voir Lyam se faire couronner roi, William. Quand nous serons partis, veille bien sur la nourrice et ne dérange pas Fantus.

Le petit garçon en fit la promesse, mais son sourire de petit démon laissait planer le doute sur sa crédibilité. La jeune fille qui devait servir de nourrice à William entra et prit l'enfant sous sa garde, le ramenant à sa chambre.

Pug et Katala sortirent des appartements que leur avait donnés Caldric et s'avancèrent en direction de la salle du trône. En tournant au coin d'un bâtiment, ils virent Laurie sortir de sa chambre, avec Kasumi qui se dandinait nerveusement à ses côtés.

Le visage du ménestrel s'éclaira à la vue du couple.

— Ah, vous voilà ! J'espérais bien vous voir tous les deux avant le début de la cérémonie.

Kasumi s'inclina devant Pug, bien que le magicien portât à la place de sa robe noire une superbe tunique couleur feuille morte et un pantalon assorti.

— Très-Puissant, le salua-t-il.

— C'est du passé, ici, Kasumi. Appelez-moi Pug.

— Vous êtes si beaux avec ces nouveaux vêtements et cet uniforme, admira Katala.

Laurie portait un vêtement coloré à la dernière mode, une tunique jaune avec une veste verte sans manches et un pantalon moulant noir enfoncé dans ses bottes. Kasumi portait l'uniforme des capitaines de la garnison de LaMut, une tunique et un pantalon vert sombre avec le tabard à tête de loup gris de LaMut.

Le ménestrel lui fit un grand sourire.

— Dans l'agitation des derniers mois, j'avais oublié que je disposais sur moi d'une petite fortune en pierres précieuses. Comme je ne peux m'arranger pour les rendre au seigneur des Shinzawai et que son fils refuse de les reprendre, je suppose qu'elles m'appartiennent de droit. Je n'ai plus à m'inquiéter de trouver une riche veuve.

— Kasumi, comment cela se passe-t-il, avec vos hommes ? demanda Pug.

— Plutôt bien, même si tout n'est pas encore parfait avec les soldats de LaMut. Cela devrait finir par se calmer avec le temps. Nous avons rencontré des frères de la Voie des Ténèbres la semaine après notre départ. Ils se battent bien, mais nous les

avons mis en fuite. Il y a eu une grande fête dans la garnison, et tout le monde y a participé, les Tsurani comme les LaMutiens. C'était un bon début.

Les Tsurani n'avaient pas simplement rencontré les frères des Ténèbres. On avait entendu parler de la bataille jusqu'à Rillanon. Les frères des Ténèbres et leurs alliés gobelins avaient fait un raid sur le duché de Yabon en contournant une des garnisons frontalières affaiblies par la guerre. Les Tsurani avaient dévié de leur marche vers Zûn, s'étaient lancés vers le nord et avaient sauvé la garnison. Ils s'étaient battus comme des diables pour aider leurs anciens ennemis contre l'énorme armée des gobelins, qu'ils avaient finalement repoussée dans les montagnes au nord de Yabon.

Laurie fit un clin d'œil à Pug.

— Devenus des sortes de héros, nos amis tsurani ont été plutôt bien accueillis quand ils sont arrivés à Rillanon. (Comme ils étaient restés loin de la guerre, les habitants de la cité n'avaient pas de raison de craindre ou de haïr vraiment leurs anciens ennemis et ils leur avaient réservé un accueil qui n'aurait jamais été possible dans les Cités libres, à Yabon ou sur la Côte sauvage.) Je pense que les hommes de Kasumi ne s'étaient pas vraiment attendus à cela.

— C'est le moins qu'on puisse dire, approuva Kasumi. Nous n'aurions jamais pu recevoir un tel accueil dans notre monde, mais ici...

— Enfin, continua Laurie, ils ont visiblement pris le pli. Les hommes ont tout de suite su apprécier les vins et la bière du royaume et ils ont même réussi à surmonter leur dégoût pour les femmes de grande taille.

Kasumi détourna les yeux, un sourire embarrassé aux lèvres.

— Notre intrépide capitaine a été invité il y a une semaine par l'une des plus riches familles marchandes — l'une de celles qui cherchent à développer leur commerce avec l'Ouest, ajouta Laurie. Depuis, on le voit beaucoup en compagnie d'une certaine fille de marchand.

Katala rit et Pug sourit devant l'embarras de Kasumi.

— Il a toujours appris vite, commenta le magicien.

L'intéressé baissa la tête, les joues rouges, mais avec un grand sourire aux lèvres.

— Malgré tout, ce n'est pas facile d'apprendre que les femmes de votre pays sont si libres. Je comprends mieux maintenant pourquoi vous étiez si têtus, tous les deux. Vous avez dû l'apprendre de vos mères.

L'attention de Laurie fut attirée par l'arrivée d'une autre personne. Remarquant l'air admiratif du chanteur, Pug se retourna et se retrouva face à une jeune femme merveilleusement belle qui approchait, escortée d'un garde. Les yeux du magicien s'écarquillèrent quand il reconnut Carline. La princesse s'arrêta auprès d'eux et congédia son garde d'un geste de la main. Elle avait l'air d'une reine, avec sa robe verte et sa tiare constellée de perles qui reposait comme une couronne sur ses cheveux noirs.

— Maître magicien, vous ne dites donc pas bonjour à une vieille amie ? Pug s'inclina devant la princesse, imité par Kasumi et Laurie. Katala fit la révérence comme une des servantes le lui avait appris.

— Princesse, vous me flattez, vous vous souvenez d'un simple garçon de château.

Carline sourit, une lueur malicieuse dans ses yeux bleus.

— Oh, Pug... Tu n'as jamais été un simple quoi que ce soit. (Elle regarda Katala qui se tenait derrière lui.) C'est ta femme ? (Quand il eut acquiescé et qu'il l'eut présentée, la princesse embrassa Katala sur la joue.) Ma chère, on m'a dit que vous étiez belle, mais mon frère était loin de la vérité.

— Votre Altesse est trop aimable, répondit Katala.

Kasumi redevenait nerveux, mais Laurie était incapable de détourner les yeux de la jeune femme en vert. Katala dut lui prendre fermement le bras pour attirer son attention.

— Laurie, pourquoi ne nous montrerais-tu pas le palais à Kasumi et à moi avant le début de la cérémonie ?

Laurie sourit largement, s'inclina devant la princesse et accompagna Kasumi et Katala dans le couloir. Pug et Carline les regardèrent s'éloigner.

— Ta femme est très subtile, remarqua la princesse. Pug sourit.

— Elle est effectivement tout à fait remarquable. Carline semblait réellement heureuse de le revoir.

— J'ai cru comprendre que tu avais un fils.

— William. C'est un petit démon, mais c'est un trésor. Carline parut un peu envieuse.

— J'aimerais beaucoup le voir. (Elle se tut, avant d'ajouter :) Tu as eu beaucoup de chance.

— Beaucoup, Altesse.

Elle lui prit le bras et ils avancèrent lentement.

— Si formaliste, Pug ? Ou dois-je t'appeler Milamber, comme j'ai entendu certaines personnes le dire ?

Il la vit sourire et sourit en réponse.

— Parfois, je ne sais plus, mais ici, Pug me semble plus approprié. (Son sourire s'élargit :) Visiblement, tu en as appris beaucoup sur moi.

Elle feignit une petite moue.

— Tu as toujours été mon magicien favori. Ils éclatèrent de rire. Puis Pug baissa la voix.

— Je suis tellement désolé pour la mort de ton père, Carline. Elle se rembrunit légèrement.

— Lyam m'a dit que tu as assisté à ses derniers instants. Je suis contente que tu sois rentré avant sa mort. Tu savais combien tu comptais pour lui ?

Pug se sentit rougir d'émotion.

— Il m'a donné un nom. Il n'y avait pas grand-chose de plus qu'il pouvait faire pour me le montrer. Tu le savais ?

Elle s'éclaira.

— Oui, Lyam m'en a également parlé. Nous sommes cousins, en quelque sorte, ajouta-t-elle en riant. Tu as été mon premier amour, Pug, reprit-elle doucement en continuant à marcher. Mais plus encore, tu as toujours été mon ami. Et je suis contente de voir que mon ami est de retour à la maison.

Il s'arrêta et lui fit une bise sur la joue.

— Ton ami aussi est très content d'être de retour chez lui.

Rougissant légèrement, elle l'emmena jusqu'à un petit jardin sur une terrasse. Ils sortirent dans le soleil éclatant et s'assirent sur un banc de pierre. Carline poussa un long soupir.

— Je voudrais tant que père et Roland soient là.

— J'ai eu aussi beaucoup de peine en apprenant la mort de Roland. Elle secoua la tête.

— Ce coquin a vécu autant en quelques années que la plupart des hommes en toute une vie. Il se cachait beaucoup derrière ses manières de canaille, mais tu sais, je crois que c'était l'un des hommes les plus sages que j'aie jamais connus. Il savait tirer le maximum de chaque minute qui passait. (Pug regarda le visage de la princesse et vit que ses yeux brillaient à ce souvenir.) S'il avait vécu, je l'aurais épousé. Je crois bien que nous nous serions battus tous les jours, Pug. Oh, comme il savait me mettre en rage. Mais il savait me faire rire, aussi. Il m'a presque tout appris de la vie. Je chérirai sa mémoire à jamais.

— Je suis content que tu aies réussi à surmonter tes peines, Carline. Tant d'années d'esclavage, puis le fait de devenir magicien, tout cela dans un autre monde, m'ont beaucoup changé. Mais il semblerait que tu aies changé, toi aussi.

Elle inclina la tête pour le regarder.

— Je ne trouve pas que tu aies changé à ce point, Pug. Il y a toujours ce petit garçon en toi, celui qui était tellement décontenancé par mes attentions. Pug rit.

— Je crois que tu as raison. Dans un certain sens, tu n'as pas changé non plus. En tout cas, tu as toujours le chic pour décontenancer les hommes, à en juger par la réaction de mon ami Laurie.

Elle lui sourit d'un air radieux et Pug ressentit comme une légère attirance, l'écho de ce qu'il ressentait alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Mais maintenant il n'était plus du tout gêné, car il savait qu'il aimerait toujours Carline, quoique pas de la manière qu'il avait envisagée à l'époque. Ce n'était pas une passion violente, ni l'amour profond qu'il éprouvait pour Katala. Ce qu'il ressentait, c'était de l'affection et de l'amitié.

Elle reprit ce qu'il venait de dire :

— Ce beau jeune homme blond avec qui tu étais il y a quelques minutes ? Qui est-ce ?

Pug lui fit un sourire entendu.

— Ton sujet le plus dévoué, à ce qu'il semble. Il s'appelle Laurie, c'est un troubadour de Tyr-Sog et un fripon infiniment

rusé et charmeur. Il a un cœur d'or et l'esprit brave. C'est un vrai ami. Je te dirai un jour comment il m'a sauvé la vie au péril de la sienne.

Carline pencha à nouveau la tête de côté.

— Il m'intrigue beaucoup.

Pug remarqua que malgré les années et toutes les douleurs qu'elle avait eu à subir, et bien qu'elle possédât un meilleur contrôle d'elle-même, beaucoup de choses en elle restaient inchangées.

— Une fois, pour rire, je lui ai promis de vous présenter. Maintenant, je suis sûr qu'il serait enchanté de faire la connaissance de Votre Altesse.

— Alors il nous faut arranger cela. (Elle se leva.) Je crains qu'il me faille aller me préparer pour le couronnement. Les cloches devraient sonner d'un moment à l'autre et les prêtres vont arriver. Nous reparlerons plus tard, Pug.

Ce dernier se leva aussi.

— Cela me fera très plaisir, Carline.

Elle lui présenta son bras. Une voix s'éleva derrière eux :

— Messire Pug, puis-je m'entretenir avec vous ?

Ils se retournèrent et virent Martin l'Archer à quelque distance de là, dans le jardin. Il s'inclina devant la princesse.

— Maître chasseur, vous voilà ! s'exclama Carline. Je ne vous avais pas vu depuis hier soir.

Martin eut un petit sourire.

— J'avais besoin de rester seul. À Crydee, quand cela m'arrive, je pars dans la forêt. Ici, c'est le mieux que j'aie pu trouver, expliqua-t-il en montrant le grand jardin en terrasses.

La princesse le regarda d'un air interrogateur, mais haussa finalement les épaules.

— Bien, j' imagine que vous arriverez à temps pour assister au couronnement. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, il faut que je parte.

Elle accepta leurs salutations polies et s'éloigna.

— Ça me fait plaisir de te revoir, Pug, déclara l'Archer en regardant le jeune magicien.

— Moi aussi, Martin. De tous mes vieux amis ici, tu es le dernier que je retrouve. À l'exception de ceux qui sont restés à

Crydee et que je n'ai pas encore revus, c'est par toi que je termine mon retour au pays. (Pug vit que son compagnon était troublé.) Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Martin regarda autour de lui dans le jardin, vers la ville et la mer au loin.

— Lyam m'a parlé, Pug. Il m'a dit que tu savais, aussi. Pug comprit immédiatement.

— J'étais là quand ton père est mort, reconnut-il d'une voix calme.

En silence, Martin commença à marcher. Quand il atteignit le muret de pierre qui courait autour du jardin, il s'y cramponna de toutes ses forces.

— Mon père, dit-il amèrement. Combien d'années ai-je attendu qu'il me dise : « Martin, je suis ton père » ? (Il avala sa salive avec peine.) L'héritage et toutes ces choses, ça ne m'a jamais effleuré. Être maître chasseur de Crydee me suffisait. Si seulement il me l'avait dit lui-même.

Pug réfléchit à ce qu'il allait dire.

— Martin, beaucoup de gens font des choses qu'ils regrettent ensuite. Rares sont ceux qui peuvent faire amende honorable. Si une flèche tsurani l'avait tué sur le coup, si cent autres choses étaient arrivées, il n'aurait peut-être même pas eu l'occasion de faire ce qu'il a fait.

— Je sais, mais ça ne m'est pas d'un bien grand secours.

— Lyam t'a-t-il dit quels ont été ses derniers mots ? Il a dit : « Martin est ton frère. Je l'ai lésé, Lyam. C'est un homme bon et je l'aime beaucoup. »

Les phalanges de Martin blanchirent tant il serrait le muret de pierre. Doucement, il répondit :

— Non, il ne me l'a pas dit.

— Messire Borric n'était pas un homme simple, Martin et je n'étais qu'un enfant quand je l'ai connu, mais quoi qu'on puisse dire de lui, il n'avait rien de mauvais en lui. Je ne prétends pas comprendre pourquoi il a agi ainsi, mais il est sûr qu'il t'aimait.

— C'était tellement absurde. Je savais bien que c'était mon père mais il n'a jamais su que ma mère me l'avait dit. Que se serait-il passé si j'étais allé le voir pour le lui dire ?

— Les dieux seuls le savent. (Pug tendit la main pour prendre le bras de Martin.) Ce qui importe maintenant, c'est de savoir ce que tu vas faire. Si Lyam te l'a dit, c'est qu'il va rendre tes droits publics. S'il l'a déjà dit à d'autres, la cour va sombrer dans le plus parfait chaos. Tu es l'aîné et tu as la préemption sur la couronne. Sais-tu ce que tu vas faire ?

Martin regarda Pug.

— Avec quel calme tu évoques ce sujet ! Ça ne te dérange pas que je puisse monter sur le trône ?

Le magicien secoua la tête.

— Tu ne pouvais pas le savoir, mais en Tsuranuanni, j'étais considéré comme l'un des hommes les plus puissants de l'empire. Ma parole, dans un certain sens, avait plus de poids que les ordres d'un roi. Je crois que je sais ce que peut faire le pouvoir et quel genre de personnes le recherche. Je doute que tu aies beaucoup d'ambition personnelle, à moins que tu n'aies énormément changé depuis que j'ai quitté Crydee. Si tu prends la couronne, il faut que tu le fasses pour de bonnes raisons. C'est peut-être le seul moyen d'empêcher une guerre civile, car si tu choisis de te présenter, Lyam sera le premier à te jurer fidélité. Quelles que soient tes raisons, il te faudra faire de ton mieux pour agir sagement. Mais si tu endosses la pourpre, il te faudra également faire de ton mieux pour être un bon dirigeant.

Martin parut impressionné.

— Tu as beaucoup changé, Pug, plus que je ne l'aurais imaginé. Merci de me juger si gentiment, mais je pense que tu es le seul homme du royaume à penser comme cela.

— Quelle que soit la vérité, tu es le fils de ton père et tu ne voudrais pas déshonorer sa maison.

Le ton de Martin redevint amer :

— Il y a des gens qui se diront que ma naissance elle-même est un déshonneur. (Il regarda la ville, puis se retourna et fixa Pug.) Si seulement le choix était simple, mais Lyam a fait en sorte que ce ne soit pas le cas. Si je prends la couronne, beaucoup protesteront. Si je me retire en faveur de mon frère, certains pourraient se servir de moi pour ne pas prêter allégeance à Lyam.

« Dieux tout-puissants, Pug. Si cela se jouait entre Arutha et moi, je n'hésiterais pas un seul instant à me désister en sa faveur. Mais Lyam ? Cela fait sept ans que je ne l'ai pas vu et il a changé, en tout ce temps. Il semble tellement douter. C'est un bon officier de terrain, sans aucun doute, mais un roi ? Me voilà face à la terrible perspective de faire un meilleur roi que lui.

— Comme je te l'ai dit, si tu réclames le trône, tu le feras pour des raisons que tu jugeras bonnes, tu feras ton devoir, répondit doucement le magicien.

Martin ferma le poing et le tint devant son visage.

— Où finit le devoir et où commence l'ambition personnelle ? Où finit la justice et où commence la vengeance ? Il y a en moi une part, une part furieuse qui me dit : « Tire de cela tout ce que tu pourras, Martin. » Pourquoi pas le roi Martin ? Une autre partie de moi-même se demande si père m'a mis cela sur les épaules en sachant qu'un jour je pourrais être roi. Oh, Pug, où est mon devoir ?

— C'est quelque chose qu'on doit déterminer soi-même. Je ne peux pas te conseiller.

Martin s'appuya sur la rambarde, les mains sur le visage.

— Je crois que j'aimerais être seul un moment, si cela ne t'ennuie pas. Pug partit, sachant qu'un homme troublé réfléchissait au destin qu'il allait choisir — le sien et celui du royaume.

Pug retrouva Katala en compagnie de Laurie et de Kasumi, qui parlaient avec le duc Brucal et le comte Vandros. En approchant, il entendit le duc dire, en désignant Vandros :

— Nous allons enfin pouvoir célébrer un mariage, maintenant que ce jeune lambin m'a demandé la main de ma fille. Peut-être vais-je avoir des petits-enfants avant ma mort, après tout. Voilà ce qui arrive, quand on met autant de temps à se décider à se marier. Vos enfants se marient quand vous êtes déjà vieux... (Il inclina la tête à l'arrivée de Pug.) Ah, magicien, vous voilà.

Katala sourit quand elle vit son mari.

— Tes retrouvailles avec la princesse ont été agréables ?

— Très.

— Quand nous serons seuls, tu me répéteras tout ce que vous vous êtes dit, lui enjoignit la jeune femme en enfonçant son index dans la poitrine de son mari.

Les autres éclatèrent de rire devant l'embarras de Pug, même s'ils voyaient bien qu'elle se moquait de lui.

— Ah, magicien, votre femme est si jolie que j'aimerais avoir de nouveau soixante ans, soupira Brucal en adressant un clin d'œil à Pug. Si c'était le cas, je vous la volerais et tant pis pour le scandale. (Il prit le jeune homme par le bras et se tourna vers Katala :) Si vous me pardonnez, madame, à la place, je vais vous prendre votre mari un moment.

Il partit avec Pug devant le groupe surpris.

— J'ai de graves nouvelles, déclara-t-il quand ils furent hors de portée d'oreilles.

— Je sais.

— Lyam est un fou, un noble fou. (Il regarda au loin un moment, comme perdu dans ses souvenirs.) Mais c'est le fils de son père et le petit-fils de son grand-père. Il a le même sens de l'honneur qu'eux. (Les yeux du vieil homme se fixèrent de nouveau sur Pug.) Mais j'aimerais bien qu'il ait aussi le même sens du devoir.

« Faites bien attention à votre femme, ajouta-t-il en baissant la voix plus encore. Les gardes dans la salle portent la pourpre et mourront pour défendre le roi, quel qu'il soit. Mais cela pourrait mal se passer. Nombre de seigneurs de l'Est sont des gens impulsifs, trop habitués à ce qu'on leur accorde immédiatement tout ce qu'ils exigent. Certains d'entre eux pourraient ouvrir leur grande gueule et se retrouver à mâcher de l'acier.

« Mes hommes et ceux de Vandros ont pris position dans le palais et les Tsurani de Kasumi sont dehors, aux ordres de Lyam. Les seigneurs de l'Est n'aiment pas cela, mais Lyam est l'héritier et ils ne peuvent pas dire non. Avec ceux qui nous soutiendront, nous pouvons prendre le palais et le tenir.

« Avec la disparition de Bas-Tyra et la mort de Richard de Salador, les seigneurs de l'Est n'ont plus de chef. Mais ils sont assez nombreux sur l'île et ont des gardes d'honneur importantes réparties à l'intérieur et autour de la cité. S'ils

réussissent à s'enfuir du palais avant qu'un roi ne soit nommé, cela risque de transformer la région en champ de bataille. Non, nous tiendrons le palais et nous ne laisserons aucun traître de l'Est aller comploter avec Guy le Noir. Ils devront plier le genou devant celui des frères qui prendra la couronne.

— Vous soutiendrez Martin, donc ? s'étonna Pug.

La voix de Brucal se fit dure, mais il continua à parler tout bas :

— Personne ne plongera mon royaume dans la guerre civile, magicien. Pas tant qu'il me restera un souffle de vie. Arutha et moi avons discuté. Ni lui ni moi n'apprécions l'idée, mais nous avons décidé clairement de ce que nous ferons. Si Martin devient roi, tous s'inclineront devant lui. Si Lyam prend la couronne, Martin lui prêtera serment de fidélité ou ne sortira pas vivant du palais. Si la couronne est brisée, nous tiendrons le palais et nul seigneur ne sortira tant qu'un Congrès n'aura pas nommé roi l'un des frères, même si nous devons rester un an dans cette satané salle. Nous avons déjà repéré plusieurs agents de Guy en ville. Il est ici, à Rillanon, cela ne fait aucun doute. Si ne serait-ce qu'une poignée de nobles peut sortir du palais avant que l'on puisse rassembler le Congrès, ce sera la guerre civile. (Il frappa du poing dans sa main.) Maudites soient ces traditions. Alors que nous parlons, les prêtres avancent vers le palais et chaque pas les rapproche de l'instant du choix. Si seulement Lyam avait agi plus tôt en nous donnant plus de temps. Si seulement il n'avait pas agi du tout. Ou si nous avions pu enfermer Guy, ou en discuter avec Martin, mais il a disparu...

— Moi, j'ai parlé à Martin. Brucal plissa les yeux.

— Il est dans quel état ? Qu'est-ce qu'il prévoit de faire ?

— C'est un homme troublé, comme vous pouvez l'imaginer.

Un tel fardeau et si peu de temps pour se retourner. Il a toujours su qui était son père et s'était résigné à emporter son secret dans la tombe, je suis prêt à le parier, mais voilà qu'il s'est fait jeter au cœur de l'affaire. Je ne sais pas ce qu'il va faire. Je ne crois pas qu'il le saura lui-même avant que les prêtres ne lui présentent la couronne.

Brucal se gratta le menton.

— Le fait qu’il ait su sans jamais essayer de l’utiliser à son avantage est tout à son honneur. Mais nous n’avons pas beaucoup de temps. (Il désigna le groupe de gens qui se rassemblaient devant les grandes portes de la salle.) Vous feriez mieux de retourner voir votre épouse. Restez vigilant, magicien, car nous pourrions avoir besoin de vos pouvoirs avant la fin de la journée.

Ils retournèrent vers les autres. Brucal emmena Vandros et Kasumi à l’intérieur, en leur parlant tout bas.

— Qu’est-ce qui se prépare ? demanda Laurie avant que Katala ne puisse parler. Quand j’ai fait sortir Katala et Kasumi sur un balcon au-dessus de la cour, j’ai vu des Tsurani partout. Pendant un moment, j’ai cru que l’empire avait gagné la guerre. Je n’ai pas réussi à lui tirer un mot.

— Brucal sait qu’ils suivront les ordres de Kasumi sans poser de question, répondit Pug.

— Qu’y a-t-il, mon époux ? s’enquit Katala. Des ennuis ?

— Nous n’avons pas beaucoup de temps. Il pourrait y avoir plus d’un prétendant au trône. Reste près de Kasumi, Laurie, et arrange-toi pour pouvoir tirer l’épée facilement. S’il y a du grabuge, suis les ordres d’Arutha.

Laurie acquiesça, le visage sombre, et entra dans la salle.

— Et William ? s’inquiéta Katala.

— Il est en sûreté. S’il y a des problèmes, ce sera dans la grande salle, pas dans les quartiers des invités. Les vrais ennuis ne commenceront qu’ensuite. (Visiblement, la jeune femme ne comprenait pas tout, mais elle accepta calmement ce qu’il lui disait.) Viens, nous devons prendre place à l’intérieur.

Ils entrèrent rapidement dans le grand hall et prirent une place d’honneur presque à l’avant. En traversant la foule qui s’assemblait pour assister au couronnement, ils entendirent des murmures qui parcouraient toute la salle. Ils arrivèrent au niveau de Kulgan, qui les salua d’un signe de tête. Meecham attendait derrière le gros magicien, adossé au mur à quelques pas de là. Ses yeux fouillaient la pièce, prenant soigneusement note de tous ceux qui se trouvaient à portée d’épée de Kulgan. Pug remarqua également que le chasseur avait ouvert le fourreau de son vieux couteau long. Il ne savait peut-être pas

quel était le problème, mais il serait prêt à défendre son vieux compagnon.

— Que se passe-t-il ? siffla Kulgan. Tout était calme il y a quelques minutes à peine. Et voilà maintenant que tout le monde chuchote dans son coin.

Pug rapprocha sa tête de celle de son ancien maître.

— Martin va peut-être faire valoir ses prétentions au trône. Kulgan écarquilla les yeux.

— Grands dieux ! Il y a de quoi mettre toute la cour sur les nerfs. (Il regarda autour de lui et constata que la plupart des nobles du royaume avaient pris place dans la salle.) Il n'y a plus qu'à attendre, maintenant, soupira-t-il d'un air de regret.

Amos se fraya un chemin dans le jardin, en lançant une bordée d'injures.

— Mais pourquoi diable les gens veulent toujours des saloperies de bouquets comme ça ?

Martin leva les yeux et rattrapa de justesse le verre de cristal que venait de lui jeter Amos Trask.

— Que..., commença-t-il, comme Amos lui remplissait son verre avec une carafe qu'il avait apportée avec lui.

— Je me suis dit que t'aurais bien besoin d'un petit remontant et d'un compagnon de bord à qui causer.

Martin plissa les yeux.

— Que veux-tu dire ?

Amos remplit son propre verre et but une grande gorgée.

— Tout le palais est au courant, maintenant, moussaillon. Lyam est bien bon, mais espérer demander à une équipe de tailleurs de pierre de graver ton nom sur la tombe de ton père sans rien dire à qui que ce soit sous le futile prétexte d'un ordre royal, c'est comme vouloir faire flotter une pierre. Tous les serviteurs du palais ont su que tu étais l'aîné en titre dans l'heure qui a suivi la fin de leur boulot. Ça s'est répandu comme un courant d'air, tu peux me croire. Martin but son vin.

— Merci, Amos. (Il regarda le liquide rouge dans le verre.) Est-ce que je dois devenir roi ?

Amos éclata d'un rire franc et joyeux.

— J'en ai aucune idée, Martin. D'abord, c'est toujours mieux d'être capitaine que matelot, c'est pour ça que je suis devenu capitaine. Ensuite, il y a quelques différences entre un navire et un royaume.

Martin rit.

— Pirate, tu ne m'aides pas du tout, là.

— Ben tiens, j'ai réussi à te faire rire, non ? répliqua Amos d'un ton blessé. (Il se pencha en avant, le coude appuyé sur le muret du jardin et se resservit du vin.) Tu vois, là, ce joli petit trois-mâts dans le port royal ? Je n'ai pas eu beaucoup de temps, mais on vient juste d'annoncer la grâce royale, il y a plein de bons gars qui viennent de sortir de taule et qui seraient ravis de naviguer avec le capitaine Trenchard. Pourquoi pas nous barrer d'ici et partir faire un tour ?

L'Archer secoua la tête.

— Bonne idée. Je ne suis monté qu'à trois reprises sur un bateau, toujours avec toi, et j'ai failli mourir à chaque fois.

— Les deux premières, c'était à cause d'Arutha et la troisième, c'était pas ma faute, répliqua Amos, piqué au vif. C'est pas moi qui ai demandé à ces pirates cérésiens de nous prendre en chasse entre Salador et Rillanon. En plus, si tu t'engages avec moi sur ce navire, c'est nous qui ferons la poursuite. La mer du Royaume, c'est toute une mer à découvrir pour Trenchard. Qu'en dis-tu ?

La voix de Martin s'assombrit :

— Non, Amos, et pourtant ça me plairait presque autant de reprendre la mer avec toi que de retourner dans mes forêts. Mais la décision que je dois prendre là, je n'ai pas le droit de la fuir. Pour le meilleur ou pour le pire, c'est moi l'aîné et j'ai le droit d'être le premier à demander la couronne. (Il regarda Amos d'un air sérieux.) Tu penses que Lyam peut devenir roi ?

Amos secoua la tête.

— Bien entendu, mais c'est pas ça, ta question. Ce que tu veux savoir, c'est s'il fera un bon roi. J'en sais rien, Martin. Mais je vais te dire une chose. J'ai vu plus d'un marin pâlir au combat et se battre pourtant sans hésiter. Parfois, on ne sait pas ce dont un homme est capable avant que vienne pour lui le temps d'agir. (Il se tut un moment, pesant ses mots.) Lyam est bon, comme

j'ai dit. Il a une trouille bleue de devenir roi et je ne lui jette pas la pierre. Mais une fois sur le trône... Je crois qu'il pourrait faire un bon roi.

— J'aimerais tellement être sûr que tu as raison. Un carillon sonna, suivi par de grandes cloches.

— Bien, dit Amos, tu n'as plus beaucoup de temps pour te décider. Les prêtres d'Ishap sont aux portes extérieures et quand ils arriveront à la salle du trône, tu ne pourras plus couper les grappins et t'enfuir en pleine mer. Ta route sera tracée.

Martin tourna le dos au mur.

— Merci pour ta compagnie, Amos, ainsi que pour le vin. Alors, nous allons changer la destinée du royaume ?

Amos but le vin qui restait dans la carafe de cristal puis la jeta derrière lui.

— C'est toi qui vas décider du destin du royaume, Martin, répondit-il en couvrant le bruit de verre brisé. Je reviendrai plus tard, peut-être, si je n'arrive pas à me débrouiller pour récupérer ce petit navire dont je viens de parler. Peut-être repartirons-nous ensemble sur la mer. Si tu changes d'idée pour la royauté ou que tu penses avoir besoin de filer rapidement de Rillanon, viens sur les quais avant le coucher du soleil. Je traînerai quelque part et tu seras toujours le bienvenu au sein de mon équipage.

Martin lui serra fermement la main.

— Porte-toi toujours bien, pirate.

Amos partit, laissant Martin seul, qui essayait tant bien que mal de mettre de l'ordre dans ses pensées. Finalement, il prit une décision et commença à diriger ses pas vers la salle du trône.

En tendant le cou, Pug arrivait à voir les gens qui entraient dans le grand hall. Le duc Caldric escorta la veuve d'Erland, la princesse Alicia, dans l'allée qui menait au trône. Ils étaient suivis d'Anita et de Carline.

— À leur air sombre et à leur teint pâle, je parie qu'Arutha a dû leur dire ce qui risquait d'arriver, fit remarquer Kulgan.

Pug vit comme Anita tenait fermement la main de Carline quand elles arrivèrent à leurs sièges.

— Quel choc de découvrir que l'on a un frère aîné en de telles circonstances.

— Tout le monde semble le prendre plutôt bien, souffla le gros magicien. Des gongs annoncèrent l'arrivée des prêtres d'Ishap dans l'antichambre.

Arutha et Lyam firent leur entrée. Tous deux portaient le manteau rouge des princes du royaume et s'avancèrent rapidement jusqu'à l'avant de la salle. Les yeux d'Arutha scrutèrent la pièce, comme s'il cherchait à jauger l'atmosphère générale. Lyam, pour sa part, semblait calme, comme s'il s'était résigné à accepter ce que le destin déciderait pour lui.

Pug vit Arutha glisser quelques mots à Fannon ; le vieux maître d'armes se retourna vers le sergent Gardan. Tous deux regardèrent autour d'eux d'un air tendu, la main près de leur épée, inspectant tout le monde dans la salle.

Pug ne vit pas trace de l'Archer et souffla à Kulgan :

— Peut-être Martin a-t-il décidé d'esquiver le problème. Son ancien maître fit le tour de la salle du regard.

— Non, le voilà.

Pug regarda l'endroit que Kulgan indiquait de la tête. À côté du mur du fond, près d'un coin, s'élevait une énorme colonne. Martin s'était mis dans l'ombre de cette colonne. Ses traits restaient cachés, mais à sa posture, on ne pouvait pas se tromper.

Des cloches commencèrent à sonner et Pug regarda le premier des prêtres d'Ishap entrer dans la grande salle. D'autres suivaient qui avançaient à l'unisson, du même pas mesuré. On verrouilla bruyamment les portes de la salle car, selon la tradition, la salle devait rester fermée du début à la fin de la cérémonie.

Quand les seize prêtres furent entrés dans la pièce, les grandes portes se refermèrent derrière eux. Le dernier des ecclésiastiques s'arrêta devant la porte, un lourd bâton de bois dans une main et un grand sceau de cire dans l'autre. Il plaça rapidement le sceau sur les portes. Pug vit que le sceau portait l'heptagramme d'Ishap et sentit la magie en lui. Il sut que les

portes ne pourraient plus être ouvertes par quiconque sinon celui qui avait placé le sceau ou quelqu'un de plus puissant que lui, mais à grand risque.

Quand les portes furent scellées, le prêtre au bâton s'avança dans la rangée qu'avaient formée ses frères pour l'attendre, en récitant des prières à mi-voix. L'un d'eux tenait la nouvelle couronne, forgée par les prêtres et posée sur un coussin de velours pourpre. La couronne de Rodric avait été détruite par le coup qui l'avait tué, mais même si elle lui avait survécu, la coutume aurait voulu qu'on l'enterre avec lui. Si l'on ne couronnait pas de roi aujourd'hui, celle-ci serait brisée sur le sol de pierre et l'on n'en ferait pas d'autre tant que le Congrès des seigneurs n'aurait pas informé les prêtres qu'ils avaient élu un nouveau roi. Pug s'étonna de l'importance que l'on pouvait accorder à un simple cercle d'or.

Les prêtres s'avancèrent pour se placer devant le trône, où d'autres ecclésiastiques appartenant à des ordres mineurs attendaient déjà. Comme le voulait la coutume, on avait demandé à Lyam s'il désirait que le prêtre attaché à sa famille officie à l'investiture et le prince avait accepté. Le père Tully se trouvait à la tête de la délégation des prêtres d'Astalon. Pug savait que le vieil homme serait prompt à accomplir cette charge sans poser de questions, quel que soit le fils de Borric à prendre la couronne. Il trouva le choix judicieux.

Le grand prêtre d'Ishap frappa seize fois le sol de son bâton, avec une parfaite régularité. Le son se répercuta dans la pièce. Quand il s'éteignit, la salle du trône se tut.

— Nous venons couronner le roi ! s'exclama le premier prêtre.

— Ishap bénisse le roi ! répondirent ses frères.

— Au nom d'Ishap, le dieu qui règne sur tout et tous et au nom des quatre dieux supérieurs et des douze dieux inférieurs, que tous ceux qui ont des prétentions au trône s'avancent.

Pug se surprit à retenir son souffle en voyant Lyam et Arutha s'avancer devant les prêtres. Un instant plus tard, Martin sortit de l'ombre et s'avança.

Au moment où l'aîné des frères apparut, tout le monde retint son souffle, car beaucoup n'avaient pas entendu la rumeur ou n'y avaient pas cru.

Quand ils furent tous les trois devant le prêtre, celui-ci frappa le sol de son lourd bâton.

— Ici et maintenant nous sommes assemblés. (Puis il toucha de son bâton l'épaule de Martin et demanda :) De quel droit te présentes-tu devant nous ?

Martin parla d'une voix forte et claire :

— Du droit de ma naissance.

Pug sentit la présence de la magie. Les prêtres ne laissaient pas ces revendications au trône uniquement à l'honneur et à la tradition. Touché par le bâton, nul ne pouvait faire de fausse déclaration.

La même procédure fut répétée et la même réponse fut donnée par Lyam et Arutha.

De nouveau, le bâton toucha l'épaule de Martin.

— Donne ton nom et annonce tes droits, demanda le prêtre. La voix du maître chasseur de Crydee s'éleva :

— Je suis Martin, fils aîné de Borric, aîné de la lignée royale.

Il y eut un léger bourdonnement dans la salle et le prêtre le fit taire en frappant le sol de son bâton. Le bâton fut placé sur l'épaule de Lyam, qui répondit :

— Je suis Lyam, fils de Borric, de la lignée royale. Quelques voix ajoutèrent :

— L'héritier !

Le prêtre hésita, puis répéta la question pour Arutha, qui répondit :

— Je suis Arutha, fils de Borric, de la lignée royale.

Le prêtre regarda les trois jeunes hommes, puis demanda à Lyam :

— Es-tu l'héritier reconnu ?

— Le droit de succession m'a été accordé dans l'ignorance de l'existence de Martin, répondit Lyam, le bâton posé sur son épaule. L'héritage est caduc, car Rodric me croyait l'aîné des conDoin.

Le prêtre retira le bâton et conféra avec ses collègues. La salle resta silencieuse tandis que les prêtres se rassemblaient pour discuter de ces événements imprévisibles. Le temps passa lentement, puis le premier prêtre se tourna de nouveau face à eux. Il rendit son bâton et on lui donna la couronne d'or du royaume. Il prononça alors une brève prière :

— Ishap, que tes conseils et ta sagesse nous guident en cette affaire. Puisse le futur roi agir en bien. Que la succession soit erronée, cela ne fait aucun doute, ajouta-t-il d'une voix forte. (Il présenta la couronne à Martin.) Martin, en tant que fils aîné de la lignée royale, c'est toi qui as le droit de réclamer la couronne le premier. Acceptes-tu cette charge et deviendras-tu notre roi ?

Martin regarda la couronne. Le silence s'appesantit lourdement sur la salle. Tous les regards étaient fixés sur le géant vêtu de vert. La foule entière retenait son souffle dans la salle en attendant sa réponse.

Puis Martin tendit lentement la main et prit la couronne qui reposait sur le coussin. Il l'éleva et tous la suivirent des yeux, illuminée par un rayon de soleil tombant d'une haute fenêtre, scintillant de mille feux dans la pièce.

En la plaçant au-dessus de sa tête, il annonça :

— Moi, Martin, renonce en ce lieu à toutes prétentions à la couronne du royaume des Isles, maintenant et à jamais, pour moi-même et pour toute ma descendance, jusqu'à la dernière génération.

Il se déplaça vivement et plaça la couronne sur la tête de Lyam. Sa voix s'éleva de nouveau, comme un défi :

— Vive Lyam ! Vive le roi incontesté !

Il y eut un moment de silence, le temps que chacun dans la salle assimile ce qui venait de se dérouler sous ses yeux. Puis Arutha se tourna vers la foule muette d'étonnement et sa voix résonna. :

— Vive Lyam ! Vive le roi incontesté !

Lyam se tenait très droit, encadré par ses deux frères. La salle croula sous les cris et les acclamations :

— Vive Lyam ! Vive le roi !

Le premier prêtre laissa les vivats se poursuivre un moment, puis reprit son bâton et frappa le sol pour obtenir le silence.

— Lyam, acceptes-tu cette charge et deviendras-tu notre roi ? demanda-t-il en regardant le prince.

— Je serai votre roi, répondit ce dernier en regardant le prêtre.

De nouveau la salle croula sous les acclamations et le prêtre laissa la foule exprimer sa joie. Pug regarda autour de lui et vit de nombreux visages soulagés : Brucal, Caldric, Fannon, Vandro et Gardan, qui s'étaient tous préparés à faire face à de gros ennuis.

De nouveau, le prêtre fit taire la salle en frappant le sol de son bâton.

— Tully, de l'ordre d'Astalon, appela-t-il.

Le vieux prêtre de la famille s'avança. Les autres ecclésiastiques retirèrent à Lyam son manteau rouge et le remplacèrent par le manteau pourpre de la royauté. Les prêtres s'écartèrent et Tully vint se placer face à Lyam.

— Le royaume tout entier vous remercie pour votre tempérance et votre sagesse, déclara-t-il à l'adresse de Martin et Arutha.

Les frères s'écartèrent de Lyam et retournèrent se placer à côté d'Anita et de Carline. Cette dernière adressa un grand sourire à l'Archer, lui prit la main et murmura :

— Merci, Martin.

Tully fit face à la foule et entonna :

— Ici et maintenant, nous sommes rassemblés pour assister au couronnement de sa majesté Lyam, premier du nom, notre roi à tous. Quelqu'un dans cette salle lui en conteste-t-il le droit ?

Plusieurs seigneurs de l'Est semblaient mécontents, mais nul ne fit d'objections. Tully se mit de nouveau face à Lyam, qui s'agenouilla devant le prêtre. Ce dernier lui mit la main sur la tête.

— Ici et maintenant, nous sommes rassemblés. C'est à toi qu'échoit cette charge, Lyam, premier du nom, fils de Borric, de

la lignée royale des conDoin. Acceptes-tu cette charge et seras-tu notre roi ?

— Je serai votre roi, répondit Lyam.

Tully retira sa main et prit celle de Lyam, serrant le sceau royal.

— Ici et maintenant, nous sommes assemblés. Toi, Lyam conDoin, fils de Borric, de sang royal, jures-tu de défendre et de protéger le royaume des Isles, de servir fidèlement son peuple, de lui offrir bien-être, bonheur et prospérité ?

— Moi, Lyam, je le jure et le promets.

Tully commença une longue liturgie puis, quand les prières furent terminées, Lyam se releva. Tully retira sa mitre rituelle et la tendit au grand prêtre d'Ishap, qui la passa à un autre prêtre de l'ordre d'Astalon. Tully s'agenouilla devant Lyam et embrassa le sceau. Puis il se leva et escorta le jeune homme vers le trône, tandis que le prêtre d'Ishap psalmodiait :

— Ishap, bénis le roi !

Lyam s'assit. Une antique épée, qu'avait portée Dannis, le premier des rois conDoin, lui fut apportée et posée en travers de ses genoux, pour montrer qu'il défendrait le royaume au péril de sa vie.

Tully se tourna et fit un signe de tête au prêtre d'Ishap, qui frappa le sol de son bâton.

— Maintenant, l'heure du choix est passée. Je proclame en ce lieu Lyam le Premier notre roi légitime et incontesté.

— Vive Lyam ! Longue vie au roi ! rugit la foule en chœur.

Les prêtres d'Ishap chantèrent tout bas et le premier d'entre eux les mena à la porte. Il frappa le sceau de cire de son bâton et le sceau se fendit dans un grand craquement. Puis il frappa la porte par trois fois et les gardes restés à l'extérieur l'ouvrirent. Avant de sortir, il entonna la dernière phrase du rituel de couronnement. À ceux qui se trouvaient à l'extérieur et qui n'avaient pas eu le privilège d'assister à la cérémonie, il déclara :

— Annoncez-le à tous. Lyam est notre roi !

L'annonce du couronnement sortit du palais et se répandit dans la cité plus vite que le vent. On porta des toasts au nouveau monarque au début de la fête et moins d'une personne sur mille

sut que le royaume était passé ce jour-là à un cheveu de la catastrophe.

Les prêtres d'Ishap sortirent de la salle et tous les yeux se portèrent sur le nouveau dirigeant du royaume.

Tully fit signe aux membres de la famille royale et Arutha, Martin et Carline s'avancèrent devant leur frère. Lyam tendit la main et Martin s'agenouilla pour embrasser le sceau de son frère. Ce fut ensuite au tour d'Arutha, puis de Carline.

Alicia accompagna Anita vers le trône, les premières d'une longue procession de nobles. Alors commença l'interminable cérémonie des hommages et des serments de vassalité des pairs du royaume. Messire Caldric plia un genou tremblant devant son roi ; il avait des larmes de soulagement dans les yeux quand il se releva. Quand Brucal jura fidélité, il adressa quelques mots au roi en se relevant et Lyam acquiesça.

Puis les autres nobles du royaume se présentèrent chacun à son tour, jusqu'à ce que, des heures plus tard, le dernier des barons de la frontière, les gardiens des marches du Nord qui ne répondaient à nul autre qu'au roi, se lève et rejoigne les autres nobles assemblés dans la salle.

Tendant l'épée de Dannis à un page, Lyam se leva.

— Il est de notre désir qu'une période de fête commence. Mais nous devons tout d'abord régler certaines affaires d'État. La plupart sont de nature agréable, mais avant cela, il y a un devoir bien triste que nous nous devons d'accomplir.

« Il est un absent parmi nous aujourd'hui, une personne qui a cherché à prendre le trône sur lequel nous avons le privilège de nous asseoir. Que Guy du Bas-Tyra ait comploté, cela ne peut être nié. On ne peut nier non plus qu'il ait commis des meurtres. Mais feu le roi Rodric a formé le vœu que l'on fasse preuve de miséricorde en cette affaire. Comme Rodric nous l'a demandé sur son lit de mort, nous lui accorderons cette requête, quoique nous eussions préféré voir Guy du Bas-Tyra châtié comme il le mérite pour ses forfaits.

« Que l'on fasse savoir qu'à compter de ce jour, ce Guy du Bas-Tyra est déclaré hors-la-loi et banni de notre royaume et que ses titres et ses terres reviennent à la couronne. Que son nom et ses armes soient retirés des registres des seigneurs du

royaume. Que nul homme ne lui offre l'abri, le feu, la nourriture ou l'eau. (À l'adresse des seigneurs assemblés, il ajouta :) Certains ici se sont alliés à cet ancien duc, nous avons donc peu de doutes que cette sentence lui parvienne. Dites lui de fuir, d'aller à Kesh, Queg ou Roldem. Dites-lui de se cacher dans les terres du Nord si nul autre ne veut de lui, mais si jamais il est retrouvé à l'intérieur de nos frontières passé une semaine à compter d'aujourd'hui, sa vie lui sera prise. Nul ne parla dans la salle pendant un moment.

— Notre royaume a souffert des temps de grande tristesse et de grande souffrance, reprit Lyam. Commençons désormais une nouvelle ère, de paix et de prospérité.

Il fit signe à ses deux frères de le rejoindre. Tout en approchant, Arutha regarda Martin. Soudain, il sourit et, dans une démonstration d'émotion inattendue, serra dans ses bras ses deux frères. Pendant un instant, tout le monde resta silencieux tandis que les trois princes s'embrassaient, puis la salle s'emplit à nouveau de vivats.

Tandis que la clameur se poursuivait, Lyam parla à ses frères. Au début, Martin souriait largement, puis soudain son expression changea. Arutha et Lyam lui firent signe que oui, mais son visage se vida de ses couleurs. Il essaya de dire quelque chose, insistant comme pour refuser. Lyam le coupa et leva la main pour obtenir le silence.

— Les choses doivent retrouver leur place dans notre royaume. Que tous sachent qu'à partir d'aujourd'hui, notre frère bien-aimé Arutha sera prince de Krondor et que jusqu'à ce que notre maison ait un héritier, il est nommé héritier du trône. (À ces dernières paroles, Arutha sembla se rembrunir.) Nous désirons également que le duché de Crydee, foyer de notre père, reste dans notre famille tant que survit sa lignée. À cette fin, nous nommons Martin, notre frère bien-aimé, duc de Crydee, avec toutes les terres, titres et droits attenants.

Il y eut encore des vivats dans la foule. Martin et Arutha s'écartèrent de Lyam.

— Que le comte de LaMut et le capitaine Kasumi de LaMut s'approchent, ordonna le nouveau roi.

Kasumi et Vandros sursautèrent. Le premier avait été très nerveux toute la journée, car le second avait placé en lui toute sa confiance. Son impassibilité de Tsurani reprit le dessus et lui permit de suivre Vandros qui s'approchait du trône.

Les deux hommes s'agenouillèrent devant Lyam, qui déclara :

— Messire Brucal nous a demandé de faire cette heureuse annonce. Son vassal le comte Vandros épousera sa fille, la dame Felinah.

Dans la foule, on entendit clairement la voix de Brucal ajouter :

— Et c'est pas trop tôt.

Nombre des courtisans plus âgés de la cour de Rodric pâlirent, mais Lyam se joignit à l'éclat de rire général.

— Le duc désirait aussi avoir la permission de se retirer sur ses terres, pour y profiter des fruits de ses longs et honorables services à l'égard du royaume. Nous lui avons accordé notre consentement. Comme il n'a pas de fils, il désirait aussi que son titre soit accordé à une personne capable de poursuivre son œuvre pour le royaume, un homme qui a fait la preuve de ses capacités exceptionnelles en commandant pour les armées de l'Ouest la garnison de LaMut lors du récent conflit. Pour sa bravoure et sa fidélité, nous approuvons ici même son mariage et sommes heureux de nommer Vandros duc de Yabon, avec toutes les terres, titres et droits attenants. Levez-vous, messire Vandros.

L'intéressé se leva, un peu secoué, puis retourna vers son futur beau père. Brucal lui donna une grande tape amicale dans le dos et lui serra la main. Lyam tourna son attention vers Kasumi et sourit.

— Il est une personne ici devant nous qui faisait partie de nos ennemis il y a peu de temps. C'est maintenant l'un de nos loyaux sujets. Kasumi des Shinzawaï, pour la peine que vous vous êtes donnée pour rétablir la paix entre deux seigneurs en guerre et pour votre sagesse et votre courage dans la défense de nos terres contre la confrérie de la Voie des Ténèbres, nous vous donnons le commandement de la garnison de LaMut et vous

nommons comte de LaMut avec toutes les terres, titres et droits attenants. Levez-vous, comte Kasumi.

Le Tsurani en resta sans voix. Il tendit lentement la main et, comme il l'avait vu faire par les autres nobles, embrassa le sceau.

— Mon roi, je vous offre ma vie et mon honneur.

— Messire Vandros, acceptez-vous le comte Kasumi comme vassal ? demanda Lyam.

— Avec plaisir, sire, répondit le nouveau duc de Yabon.

Kasumi rejoignit Vandros, les yeux étincelant de fierté. Brucal lui administra une autre bourrade dans le dos.

Plusieurs autres offices furent accordés, car il y avait de nombreuses vacances en raison des intrigues de la cour de Rodric et des morts de la guerre. Quand il sembla que tout était terminé, Lyam ajouta :

— Que le sieur Pug de Crydee approche du trône.

Pug regarda Katala et Kulgan, surpris de se faire appeler.

— Que... ?

Kulgan le poussa en avant.

— Vas-y, tu verras bien.

Pug s'avança devant Lyam et s'inclina.

— Ce qui fut fait le fut en privé, entre notre père et cet homme, déclara le roi. Il est maintenant de notre désir que dans tout notre royaume on sache que cet homme, qui se nommait auparavant Pug, orphelin de Crydee, a vu son nom inscrit sur les registres de notre famille. (Pug s'agenouilla devant Lyam qui lui présentait son sceau. Puis le prince prit le magicien par l'épaule et lui dit de se relever.) C'était ce que désirait notre père, c'est donc ce que nous désirons. Qu'à compter de ce jour, on sache dans tout notre royaume que cet homme est Pug conDoin, membre de la famille royale.

Beaucoup furent étonnés de l'adoption et de l'anoblissement de Pug, mais ceux qui avaient entendu parler de ses exploits applaudirent sans réserve quand Lyam ajouta :

— Voici notre cousin Pug, prince du royaume.

Katala, faisant fi de toute bienséance, s'élança pour embrasser son époux. Plusieurs seigneurs de l'Est froncèrent les sourcils, mais Lyam rit et lui fit une bise sur la joue.

— Venez ! s'écria le roi. Il est temps de fêter tout cela. Que les danseurs, les musiciens et les acrobates s'avancent. Amenez les tables et couvrez-les de nourriture et de vin. Que la joie règne !

Les festivités se poursuivirent sans relâche durant tout l'après-midi. Un héraut à côté de la table du roi lisait à celui-ci des messages de ceux qui n'avaient pu venir, ce qui était le cas de nombreux nobles et du roi de Queg, ainsi que des monarques des petits royaumes situés sur les côtes orientales. Des marchands importants et des maîtres de guilde des Cités libres envoyaient également leurs félicitations. Il y avait aussi des messages d'Aglaranna et de Tomas, ainsi que des nains de l'Ouest, des monts de Pierre et des Tours Grises. Le vieux roi Halfdan, le seigneur des nains de l'Est à Dorgin, faisait parvenir ses meilleurs vœux, et même Kesh la Grande avait envoyé des salutations en demandant à ce qu'il y ait de nouvelles rencontres pour trouver un arrangement pacifique à l'affaire du val des Rêves. Le message était signé de l'impératrice en personne.

En entendant ce message, Lyam se tourna vers Arutha :

— Si Kesh nous a envoyé un message personnel en si peu de temps, c'est que l'impératrice doit avoir un réseau d'espions particulièrement doués au sein du royaume. Il va falloir que tu fasses attention à toi à Krondor.

Arutha soupira, appréciant peu cette perspective.

Pug, Laurie, Meecham, Gardan, Fannon et Kasumi se trouvaient tous à la table du roi car Lyam avait insisté pour qu'ils se joignent à la famille royale. Le nouveau comte de LaMut semblait encore sous le coup de son nouvel office, mais il montrait clairement sa joie. Même dans cette salle bruyante, on entendait faiblement ses guerriers entonner des chants de fête tsurani à l'extérieur. Pug pensa à la gêne que cela devait causer aux portiers et aux pages royaux.

Katala rejoignit son époux, pour lui dire que leur fils faisait un somme avec Fantus, tous deux épuisés par leurs jeux.

— J'espère que votre animal arrivera à supporter cette constante agitation, ajouta la jeune femme à l'intention de Kulgan.

Le gros magicien rit.

— Fantus adore qu'on s'occupe de lui.

— Avec toutes ces récompenses, Kulgan, je m'étonne que l'on ne vous ait pas mentionné, avoua Pug. Vous avez servi fidèlement la famille du roi pendant plus longtemps que n'importe qui, à part Tully et Fannon.

— Tully, Fannon et moi nous sommes réunis avec Lyam hier, avant de savoir s'il allait ou non reconnaître Martin et plonger la cour dans le chaos, renifla Kulgan. Il a commencé à marmonner quelque chose sur les offices et les récompenses, et d'autres choses du même genre, mais nous lui avons tous demandé d'oublier ça. Quand il a commencé à protester, je lui ai dit que je me moquais de ce qu'il faisait pour Tully et Fannon, mais que s'il tentait de me traîner devant tous ces gens, je le changerais immédiatement en crapaud.

Anita, surprenant l'échange, se mit à rire à son tour.

— Ainsi, c'est donc vrai !

Pug se souvint de la conversation qu'il avait eue avec la princesse à Krondor, si longtemps auparavant, et se joignit à elle. Puis il repensa à tout ce qui s'était passé depuis la fois où il était entré dans la petite maison de Kulgan dans la forêt. Cela le fit réfléchir un moment. Après avoir pris énormément de risques et en être passé par de nombreux conflits, il était enfin tranquille. Il avait une famille et des amis et il lui restait encore à accomplir une grande aventure : la mise en place d'une académie. Il aurait souhaité que quelques autres — Hochopepa, Shimone, Kamatsu, Hokanu, Almorella et Netoha — puissent partager sa joie. Il aurait aimé qu'Ichindar et les seigneurs du Grand Conseil puissent connaître les véritables raisons de la trahison le jour du traité de paix. Par-dessus tout, il aurait voulu que Tomas fût avec eux.

— Tu es pensif, mon époux ? Pug sortit de sa rêverie et sourit.

— Mon aimée, j'étais en train de me dire que, somme toute, je suis un homme qui a beaucoup de chance.

Katala mit sa main sur la sienne et lui rendit son sourire. Tully se pencha en face de la table et inclina sa tête vers l'autre côté, où Laurie restait fasciné par Carline, qui riait à un de ses

bons mots. De toute évidence, la princesse le trouvait aussi charmant que Pug le lui avait promis. En fait, elle semblait captivée.

— Je crois bien reconnaître cette expression sur le visage de Carline, commenta Pug. Laurie risque d'avoir des problèmes.

— Connaissant notre cher Laurie, ce sont des problèmes qu'il accueillera volontiers, répliqua Kasumi.

Tully resta pensif.

— Il existe un certain duché du Bas-Tyra qui a besoin d'un duc et il me semble être un jeune homme plutôt compétent. Hum...

— Ça suffit ! aboya Kulgan. Tu n'as donc pas eu assez de pompe ? Dois-tu marier ce pauvre gamin à la sœur du roi pour pouvoir officier encore une fois au palais ? Par les dieux ! Ils viennent à peine de se rencontrer !

Le prêtre et le magicien semblaient prêts à se lancer dans une de leurs fameuses disputes quand Martin les interrompit tous les deux.

— Changeons de sujet. J'ai la tête qui tourne, alors vous n'allez pas recommencer à vous disputer.

Tully et Kulgan échangèrent des regards surpris, puis sourirent en même temps.

— Bien, messire, dirent-ils comme un seul homme. Martin grogna et les autres éclatèrent de rire.

— C'est tellement bizarre, après tant de peur et d'inquiétude. Vous savez, j'ai failli partir avec Amos... (Il leva la tête.) D'ailleurs, où est-il ?

En entendant le nom du marin, Arutha sortit de sa conversation avec Anita.

— C'est vrai, où est-il, ce pirate ?

— Il a dit quelque chose à propos d'un navire, répondit Martin. Je croyais qu'il plaisantait, mais je ne l'ai plus vu depuis le couronnement.

— Un navire ! Malheur ! (Arutha se leva et se tourna vers son frère.) Si Votre Majesté m'y autorise...

— Va nous le chercher, approuva Lyam. Vu ce que tu m'as dit, il mérite bien une récompense.

Martin se leva également.

— Je t'accompagne. Arutha sourit :

— Volontiers.

Les deux frères sortirent en courant de la salle et traversèrent rapidement la cour. Des portiers et des pages tenaient des chevaux prêts pour les convives qui désiraient partir tôt. Arutha et Martin prirent les deux premiers, laissant grossièrement deux nobliaux sans monture. Les deux hommes en restèrent bouche bée, hésitant entre la colère et l'étonnement.

— Excusez-nous, messires, s'écria Arutha en lançant son cheval au galop en direction des portes.

— Il a dit qu'il partirait au coucher du soleil ! s'exclama Martin en passant les portes du palais, sur le pont en arche qui enjambait la rivière Rillanon.

— Ça ne nous laisse pas beaucoup de temps ! répondit Arutha.

Ils filèrent vers le port en descendant le long des ruelles tortueuses.

Les rues étaient pleines de fêtards et les frères durent ralentir plusieurs fois pour éviter d'en blesser un. Ils arrivèrent sur le port et arrêtaient leurs montures.

Il n'y avait là qu'un garde, qui semblait dormir devant l'entrée des quais royaux. Arutha sauta de selle et secoua l'homme. Le heaume du garde lui tomba de la tête quand il bascula, s'effondrant par terre.

— Il est vivant, annonça le prince après l'avoir examiné, mais il va avoir une sacrée bosse demain.

Arutha remonta et se pressa en compagnie de Martin sur le long quai de Rillanon, vers la dernière jetée. Ils entendirent des cris de marins dans les gréements en faisant tourner leurs chevaux au bout d'un long embarcadère.

Un superbe navire s'écartait lentement des quais. Quand ils arrivèrent à son niveau, Martin et Arutha virent Amos Trask debout sur le pont arrière. Le capitaine leur adressa de grands signes de la main ; les deux frères étaient encore assez près pour le voir faire un grand sourire.

— Ah ! Visiblement, tout s'est bien terminé !

Arutha et Martin descendirent de cheval, tandis que la distance entre le navire et le quai s'étirait lentement.

— Amos ! cria le prince.

Le capitaine montra un bâtiment au loin.

— Les gars qui surveillaient ce navire sont dans l'entrepôt là-bas. Ils sont un peu abîmés, mais vivants.

— Amos ! C'est le navire du roi ! protesta Arutha, en faisant signe au vaisseau de revenir.

Amos Trask éclata de rire.

— J'avais trouvé que *l'Hirondelle Royale*, ça en imposait. Bah, tu diras à ton frère que je le lui rendrai un jour.

Martin commença à rire. Avec un temps de retard, Arutha se joignit à lui.

— Pirate ! lança le frère cadet. Je lui dirai de te le donner. Poussant un cri de désespoir, Amos s'exclama :

— Ah, Arutha, tu me gâches tout le plaisir !

Table

AVANT-PROPOS	5
LIVRE PREMIER Pug et Tomas	11
Chapitre 1 TEMPETE	12
Chapitre 2 APPRENTI	30
Chapitre 3 LE DONJON	54
Chapitre 4 AGRESSION	74
Chapitre 5 L'ÉPAVE	93
Chapitre 6 LE CONSEIL DES ELFES	124
Chapitre 7 ENTENTE	156
Chapitre 8 EXPÉDITION	184
Chapitre 9 LE MAC MORDAIN CADAL	220
Chapitre 10 SAUVETAGE	244
Chapitre 11 L'ILE DU SORCIER	266
Chapitre 12 RÉUNIONS	290
Chapitre 13 RILLANON	314
Chapitre 14 L'INVASION	336
Chapitre 15 CONFLITS	361
Chapitre 16 LE RAID	381
Chapitre 17 L'ATTAQUE	414
Chapitre 18 LE SIEGE	446
LIVRE DEUXIEME Milamber et les Valherus	469
Chapitre 19 L'ESCLAVE	470
Chapitre 20 LE MANOIR DES SHINZAWAÏ	494
Chapitre 21 MÉTAMORPHOSE	535
Chapitre 22 INITIATION	568
Chapitre 23 LE VOYAGE	605
Chapitre 24 KRONDOR	643
Chapitre 25 ÉVASION	670
Chapitre 26 LE TRÈS-PUISSANT	705

Chapitre 27	FUSION	735
Chapitre 28	L'ÉMISSAIRE.....	757
Chapitre 29	DÉCISION.....	786
Chapitre 30	BOULEVERSEMENTS	819
Chapitre 31	DUPERIES.....	846
Chapitre 32	TRAHISON.....	869
Chapitre 33	L'HÉRITAGE DE MACROS	900
Chapitre 34	RENAISSANCE	913